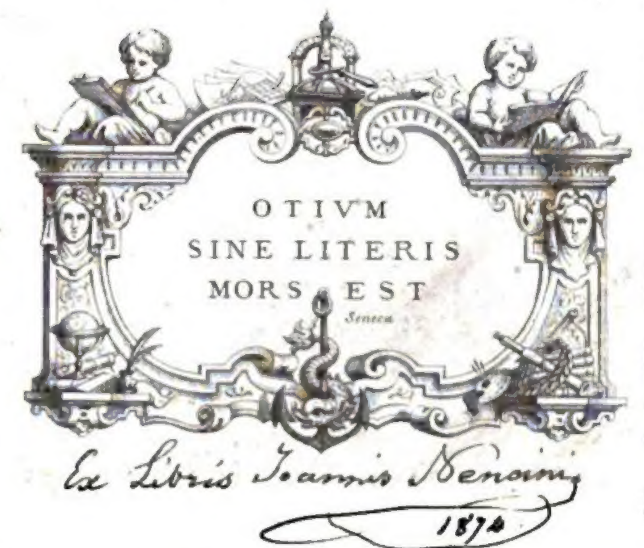



BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE FIRENZE
I
3
6
28
RACCOLTA NENCINI


OTIVM
SINE LITERIS
MORS EST
Seneca
Ex Libris Joannis Nencini
1874



CONTES DE BOCCACE

(LE DÉCAMÉRON)





TYPOGRAPHIE
LACRAMPE ET COMP.
rue Damiette, 2.





Le Décaméron.

CONTES
DE BOCCACE

(LE DÉCAMÉRON)

TRADUITS DE L'ITALIEN ET PRÉCÉDÉS D'UNE NOTICE HISTORIQUE

PAR A. BARBIER

VIGNETTES

Par MM. Tony Johannot, H Baron, Eug. Laville, Célestin Nanteuil, Grandville, Geoffroi, etc.



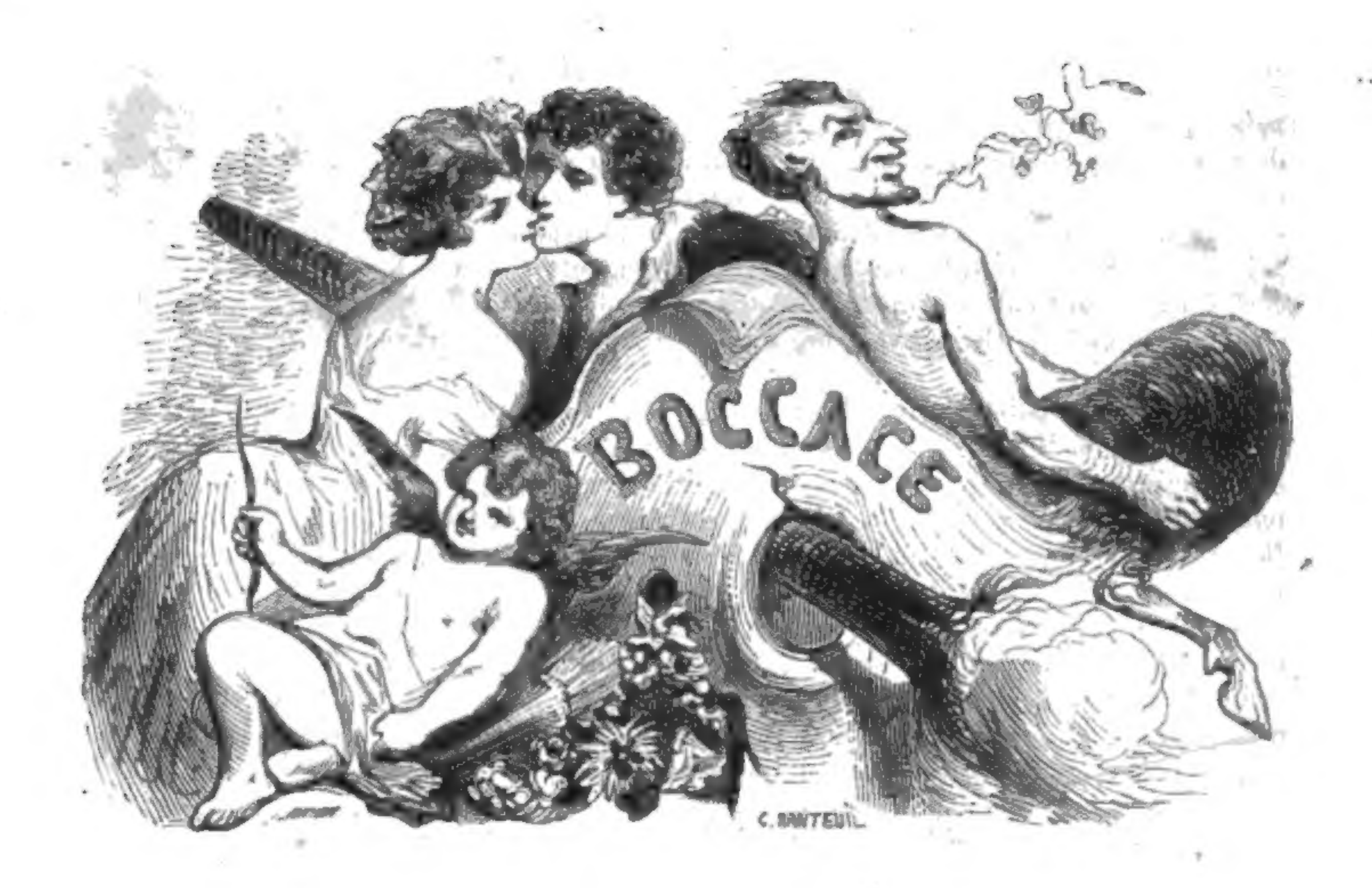
PARIS

BARBIER, ÉDITEUR, 13, RUE DE LA MICHODIÈRE.

—

1846





JEAN BOCCACE.

GIOVANNI BOCCACCIO DA CERTALDO

1313 — 1375.

> A l'âge où il est permis de tout lire, on peut faire du DÉCAMÉRON une de ses lectures favorites, une étude utile pour la langue, pour la connaissance des mœurs d'un siècle, et des hommes de tous les siècles.
>
> GINGUENÉ.

La richesse littéraire des nations se compose de deux parts distinctes ; la première embrasse, dans son haut domaine, les croyances générales, les intérêts permanents, les immuables instincts de l'humanité tout entière ; l'autre, non moins brillante, mais plus populaire, exprime les modes changeantes d'une époque, les passions, les mœurs, les travers et les transformations de chaque société. La vérité religieuse et philosophique, la loi morale, l'idée politique, tout ce qui constitue et développe l'essence sociale, tout ce qui sert d'aliment au génie de l'homme et de règle à sa vie, tel est le fonds commun des œuvres que les siècles se lèguent avec respect. Tout ce qui peint les petites passions, tout ce qui met en relief les intérêts secondaires, les ridicules ou les vices de l'existence, forme, suivant l'expression d'un spirituel écrivain, la littérature de consommation ; ce n'est pas ce pain mystérieux de la parole écrite, qui se multiplie et ne manque jamais, quel que soit le nombre de ceux qui se le partagent ; mais c'est une pâture quotidienne, offerte aux esprits de la foule, et qui, pour être en apparence moins substantielle, n'en est pas moins nécessaire aux besoins de tous les temps.

Les auteurs les plus populaires sont ceux dont les ouvrages contiennent à la fois le plus de ces choses qui sont propres à tous les siècles, à tous les pays, à toutes les conditions, et le

moins de celles qui ne sont que de convention et de mode. On ne discute plus sur les modèles, on les contemple. La langue appartient au pays qui la parle, mais les idées appartiennent au monde ; la langue doit être exclusive, absolue, fidèle au génie particulier de la nation ; mais les idées doivent aller au plus grand nombre d'intelligences possible, n'importe les temps, les lieux, les civilisations. L'imagination, véritable Protée, qui fait rire une époque de ce qui a fait pleurer un autre âge, n'est plus que l'ornement sévèrement distribué de la raison, cette faculté permanente, uniforme, à qui seule appartient de dire des choses éternelles.

Sous le double point de vue de la littérature et de la langue, Boccace mérite d'être étudié avec soin. Il a créé, au quatorzième siècle, un genre qui ne se laisse tolérer qu'à force d'esprit et de verve. Si le succès est une consécration, le nom de cet écrivain, tant de fois imité, mais jamais surpassé, doit rester au sommet de la littérature italienne, à côté de Dante Alighieri, qui lui donna des leçons de poésie, et de Pétrarque, dont il fut l'ami. Ces trois génies parvinrent à une gloire égale en suivant des routes différentes. Les deux premiers s'enveloppent d'un voile mystérieux ; la *Divine Comédie* s'égare dans les splendeurs du ciel ; l'amant de Laure se cache sous les roses de la terre ; l'imagination de Boccace court les aventures galantes, avec la cape et l'épée ; plus heureux que le Tasse, il fut aimé d'une fille de roi ; mais victime de l'excès des plaisirs, il s'éteignit dans la souffrance, et mourut comme plus tard Scarron devait mourir.

Son père, Boccaccio di Chellino, originaire de Certaldo, village voisin de Florence, était venu s'établir dans cette célèbre capitale où le commerce conduisait aux honneurs ; appelé à Paris par les affaires de son négoce, il eut une liaison secrète, dont Giovanni fut le fruit.

Jean Boccace, comme nous le nommerons désormais, pour nous conformer à l'usage vulgaire, fut amené de bonne heure à Florence, où sa première éducation fit éclore les germes du talent qui devait un jour illustrer sa patrie adoptive. A l'âge de sept ans, dit Baldelli, son meilleur biographe, il composait déjà des récits en vers, et annonçait des dispositions si précoces que, passant à Ravenne, où Dante vivait encore, ce grand maître en poésie se plut à l'encourager par des entretiens dont le jeune élève ne perdit jamais le souvenir. Cette espèce de filiation du génie, que plusieurs critiques ont mise en doute, sourit à notre pensée, et nous aimons mieux l'accueillir que la discuter.

L'esprit positif de Boccaccio di Chellino faisait plus de cas d'un bon marchand que d'un poëte inutile et besogneux comme il en fourmillait alors dans toutes les villes d'Italie ; et voulant assurer l'avenir de son fils, auquel il n'avait guère d'aisance à laisser, il le confia, pour achever son instruction commerciale, à un de ses amis qui allait fonder une maison à Paris. Mais Jean Boccace, en grandissant, devenait de jour en jour plus inhabile à l'étude des chiffres et des spéculations du comptoir. Après six ans d'essais infructueux, son patron dut le renvoyer à Florence. Quelques années s'écoulèrent encore pour lui dans des voyages que son père lui fit entreprendre pour suivre ses affaires, en mêlant à cet utile labeur les distractions d'une vie moins monotone. A vingt ans, en 1333, Jean Boccace arrivait à Naples. Ce séjour décida de ses goûts et de sa vocation. En visitant à Pausilippe le tombeau de Virgile, il sentit s'allumer en lui le feu sacré, et renonçant de toute son âme aux séductions dorées du négoce, il se mit en rapport avec les beaux esprits, les savants, les poëtes qu'attirait la faveur du roi Robert. Doué par la nature d'un physique heureux, d'un caractère franc et chevaleresque, de manières libres et engageantes, il obtint rapidement les amitiés, les succès qui sont l'apanage de la jeunesse jointe à la grâce. Dépensant sa vie avec une ardeur égale, ses jours en études et ses nuits en plaisirs, il cultiva les lettres antiques et les sciences modernes. En 1341, il vit à Naples, pour la première fois, la gloire de Pétrarque, qui allait recevoir à Rome le laurier poétique ; et le retentissement de ce triomphe que saluait toute l'Italie, excita son émulation pour une rivalité que l'envie ne souilla jamais.

Cette même année, la veille de la fête de Pâques, il se trouva dans une église à côté de la princesse Marie, fille naturelle du roi Robert, et mariée depuis sept ou huit ans avec un riche seigneur napolitain. Pétrarque rêvait Laure, Dante avait créé Béatrix ; Boccace les adora toutes deux dans Marie, et s'il faut en croire la chronique indiscrète de ces temps-là, il osa goûter au fruit défendu. Les commentateurs du *Décaméron* ont cru voir le personnage de cette princesse caché sous les traits de *Fiammetta*.

En 1342, notre poëte est rappelé à Florence auprès de son père, que la maladie et le chagrin avaient mis aux portes du tombeau. Florence était alors agitée par des troubles

civils; Boccace n'y prit aucune part, et les deux ans qu'il y passa furent consacrés, dans la retraite, à des travaux littéraires; son père, guéri, se maria, et Jean revint à Naples. Le roi Robert était mort; Jeanne, sa fille, régnait au milieu des conspirations; mais la belle Marie faisait l'ornement de cette cour orageuse, et l'amour berça Boccace dans les joies mystérieuses d'un long repos. La reine Jeanne, dont il a fait l'éloge, favorisait les lettres et lui donna des témoignages d'affectueuse protection.

En 1350, la mort de son père et des intérêts de famille le ramenèrent à Florence; il s'y fixa. Bientôt commença son intime liaison avec Pétrarque, dont il reçut la visite; l'année suivante, il fut choisi par ses concitoyens, pour lui porter la nouvelle de son rappel et le décret qui lui restituait les biens de son père, autrefois banni de Florence et mort en exil. Cette noble mission ne fut pas la dernière qu'on lui confia. Boccaccio di Chellino avait rempli dans sa patrie les premières magistratures; il avait été l'un des prieurs de la république. Dans cet état bourgeois, où toute distinction, toute puissance relevait du commerce, le fils d'un marchand devait être un personnage considéré; et le temps approchait où une famille, élevée par sa richesse, et soutenue par une adroite popularité, substituerait la couronne ducale aux constitutions républicaines. Six ambassades successives marquent sa place parmi les diplomates distingués dont s'honore l'histoire de Florence. Mais, à nos yeux, c'est surtout comme écrivain que Jean Boccace a laissé un nom qui ne périra point.

Le *Décaméron*, commencé à Naples, dans l'intimité de la princesse Marie et de la reine Jeanne, fut achevé à Florence en 1353, trois ans après son retour. La célébrité que cette composition acquit à son auteur fut immense, et tout ce que l'Italie renfermait de savants s'accordèrent à dire que le génie de la prose italienne avait fixé dans ce livre tous les trésors de la langue, unis à toute sa pureté.

Mais en même temps que Boccace dotait sa patrie d'une œuvre immortelle, il poursuivait avec un zèle admirable l'accomplissement d'un travail qui lui mérite la reconnaissance du monde. Dans ses voyages et dans ses missions politiques, il visitait les érudits, les monuments, les bibliothèques; et ce n'est pas sa moindre gloire que d'être le premier qui fit venir à ses frais, de la Grèce, des copies de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Les anciens monastères, auxquels on attribue, de nos jours, trop exclusivement, la conservation des manuscrits de Rome et d'Athènes, en ont, à vrai dire, perdu peut-être un plus grand nombre qu'ils n'en ont sauvé. L'ignorance et la pauvreté de certains pieux reclus ont produit la multitude des palimpsestes; et si la découverte de l'imprimerie n'était venue mettre un terme au gaspillage des livres transformés en missels ou en psautiers, Dieu sait le peu qui nous resterait aujourd'hui des richesses de l'antiquité savante! On doit à Boccace, outre l'acquisition de manuscrits rares et précieux payés de ses deniers, une quantité notable de copies exécutées par lui-même avec un soin calligraphique surprenant, et ornées de ces enluminures et de ces dessins rehaussés d'or bruni que recherchent à tout prix les bibliophiles de nos jours. A son exemple, dit Ginguené, d'autres esprits distingués s'adonnèrent à cette étude, et fondèrent à Florence une espèce de colonie grecque, tandis que partout ailleurs, cette langue était encore étrangère à toutes les écoles et à toutes les universités, et longtemps avant que la chute de l'empire grec en facilitât l'étude en Italie et dans le reste de l'Europe. On s'est habitué à dire, et l'on répète encore, par routine, que la dispersion des savants grecs, à la destruction de leur empire, avait été en Europe la source de la renaissance des lettres. Mais Dante, Pétrarque et Boccace donnent le démenti à cette assertion banale, et Florence était, de leur temps, en possession du beau titre de nouvelle Athènes.

Toutefois Boccace avait absorbé son modeste patrimoine dans ces dépenses patriotiques; il tomba ainsi, peu à peu, dans la plus honorable indigence. Pétrarque lui ouvrit sa bourse et lui offrit sa maison. « Je ne suis pas en état de vous enrichir, lui écrivait ce noble ami; si j'y étais, ce ne serait point par mes paroles ni par ma plume, mais par des choses et des effets que je m'expliquerais avec vous. Je suis dans une position où ce qui suffit pour un suffira abondamment pour deux hommes qui n'auront qu'un cœur et qu'une maison. Vous me faites injure, si vous dédaignez ce que je vous offre, et plus encore si vous en doutez. » Boccace ne put se résoudre à sacrifier ce qu'il appelait son indépendance, mais les liens qui l'unissaient à Pétrarque se serrèrent davantage.

Vers cette époque, la licence de ses écrits avait soulevé contre lui les intrigues du clergé; et les dévots eurent recours à un curieux stratagème pour opérer la conversion de ce grand redresseur des peccadilles monacales. Un chartreux de Sienne, nommé Giovacchino Ciani,

vint le trouver à Florence et lui demanda une secrète entrevue. « Je viens à vous, lui dit-il, de la part de notre bienheureux père Petroni, que le Seigneur tout-puissant a daigné éclairer, dans une extase, sur les voies de perdition où vous entraîne l'ange des ténèbres. Si vous ne réformez pas au plus tôt vos mœurs et vos écrits, Dieu vous punira d'un châtiment effroyable. »

Le biographe suppose qu'à cette menace fut jointe, en même temps, la révélation d'un secret que Boccace ne croyait connu de personne. Quoi qu'il en soit, son esprit fut frappé de terreur, et malgré les sages réflexions de son ami Pétrarque qui approuvait la réforme des mœurs, mais n'ajoutait pas foi aux visions du bienheureux Petroni de Sienne, il résolut d'embrasser l'état ecclésiastique, et commença, vers 1361, son cours de théologie; mais cet accès de fièvre timorée n'eut que peu de durée, et Boccace ne tarda guère à accepter les propositions de Nicolas Acciajuoli, grand sénéchal du royaume de Naples, qui l'invitait à venir auprès de lui. Mais l'accueil qu'il reçut de ce seigneur ne l'encouragea nullement à rester. L'illustre auteur du *Décaméron*, l'amant de la belle princesse Marie, le favori de la reine Jeanne, ne put se résoudre à vivre dans un grenier du palais, et à manger dans la compagnie des parasites, des muletiers, des cuisiniers, et des autres valets d'une seigneurie. Humilié de cette outrageante hospitalité, il alla se consoler à Venise, dans la maison de Pétrarque. Trois mois après, il revint à Florence; la peste y régnait avec les troubles politiques; il se réfugia dans une humble chaumière du village de Certaldo, berceau de sa famille. C'est dans cette retraite paisible que, dégoûté de la vie, il ne songeait plus qu'à finir ses jours au milieu de ses travaux, quand ses concitoyens vinrent l'y chercher pour lui confier deux ambassades, l'une à Avignon, l'autre à Rome. Au retour de ces missions qui lui valurent de grands honneurs, Boccace se retrouvait pauvre et triste. La visite du chartreux de Sienne tourmentait ses souvenirs. Florence était bouleversée; notre poëte se rendit tour à tour à Venise, où Pétrarque ne put le retenir; à la chartreuse de Saint-Étienne, en Calabre, où il ne trouva ni repos ni soulagement à ses angoisses secrètes; et à Naples, où l'accueil de la reine Jeanne ne l'empêcha point de regretter Certaldo.

A peine rentré dans ses foyers solitaires, une affreuse maladie couvrit tout son corps d'éruptions malignes. Privé de secours éclairés, et presque abandonné de tout le monde, devenu pour lui-même un objet de dégoût et d'horreur, il passa de longs jours et des nuits plus douloureuses encore au sein d'un délire qui lui retraçait des visions effroyables. Les secousses qu'il ressentit le sauvèrent, mais il demeura dans un état de prostration dont il ne devait plus guère se relever. Quand il fut convalescent, les Florentins, honteux du délaissement et de la misère du prosateur national, créèrent en sa faveur une chaire de littérature pour expliquer les beautés du Dante. Boccace, épuisé par la souffrance, accepta pourtant cette mission, et fit son premier cours le 23 octobre 1373 dans l'église de Saint-Laurent. Mais sa carrière touchait à sa fin, son courage s'éteignit à la nouvelle subite de la mort de Pétrarque. Inconsolable de cette perte, il succomba lui-même, à Certaldo, le 21 décembre 1375, à l'âge de soixante-deux ans.

Un fils naturel qu'il avait eu dans sa jeunesse et qui vivait à Florence, le fit enterrer modestement. Vingt ans plus tard, la république fit dresser les plans d'un magnifique mausolée qui devait réunir ses cendres à celles de Dante et de Pétrarque, dans la basilique de Santa Maria del Fiore; mais ce projet tomba dans l'oubli.

Boccace a laissé de nombreux ouvrages en langue latine et italienne.

Les premiers sont : 1° La *Généalogie des dieux*, traité en treize livres, écrit à la demande de Hugues, roi de Chypre et de Jérusalem; 2° Le traité sur *les montagnes, les forêts, les fontaines, les lacs, les fleuves et les mers du monde connu*; 3° Les *Infortunes des hommes et des femmes illustres*, depuis Adam et Eve jusqu'aux personnages historiques de son temps; 4° Un recueil de seize *églogues*.

Ses ouvrages italiens sont : 1° La *Téséide*, poëme chevaleresque, écrit pour la princesse Marie, et dont les personnages, empruntés à l'antiquité grecque, vivent et parlent avec les mœurs du moyen âge; 2° Le *Filostrato*, œuvre du même genre; 3° Le *Nimfale Fiesolano*, où, sous le voile de la fiction, les critiques du temps ont cru reconnaître une aventure galante dont Florence fut le théâtre; 4° Le *Filocopo*, roman dont la faiblesse doit lui faire assigner pour date la première jeunesse de l'auteur; 5° Un recueil de *rimes* ou poésies fugitives; 6° L'*Amorosa Fiammetta*, roman qui ne vaut pas mieux que le *Filocopo*; 7° Le *Corbaccio* ou *Laberinto d'amore* (le labyrinthe d'amour), pamphlet mordant contre une

veuve de Florence dont Boccace était devenu amoureux à l'âge de plus de quarante ans, et qui se moqua de lui; 8° *L'Ameto* ou Admète, pastorale mythologique dont le sujet fait encore allusion à ses amours avec la fille du roi Robert; 9° Le *Commentaire sur la vie de Dante Alighieri*, plein de vifs reproches adressés aux Florentins sur leur ingratitude envers la mémoire du célèbre auteur de la *Divine Comédie*. Cet ouvrage, ornement précieux de la littérature italienne, est rempli d'anecdotes piquantes mêlées à quelques traits romanesques, et les éloges donnés par le prosateur au poëte, honorent également l'un et l'autre; 10° Le *Commentaire sur la Divine Comédie*, recueil des leçons publiques faites dans l'église de Saint-Étienne de Florence, ne s'étend que jusqu'au 17e chapitre de l'*Enfer*, et fut interrompu par la mort de Boccace.

Ces différents travaux furent imprimés plus tard, et traduits en anglais, en espagnol, en allemand et en français. Les savants les annotèrent; et les critiques y reconnaissent encore un fond de mérite littéraire impérissable au point de vue de la pureté du style.

Mais Boccace ne doit réellement sa gloire qu'au Décaméron. Philologue distingué comme Pétrarque, il avait comme lui fondé sa renommée sur des œuvres savantes, écrites dans la langue des érudits; et comme le chantre de Laure, illustré par quelques sonnets, il ne devint populaire que par les jeux de son imagination. Singulière destinée de l'écrivain!

Le séjour de Boccace à Naples, au sein d'une cour dissolue, sa liaison avec la princesse Marie, et peut-être avec la reine Jeanne, expliqueraient peut-être les motifs qui guidèrent la plume du conteur. Il recueillit autour de lui toutes les traditions, il puisa dans toutes les sources de l'histoire étrangère et de l'histoire nationale. La vie que menaient alors les religieux fournissait une ample moisson aux anecdotes les plus graveleuses, et ces dernières étaient sans doute goûtées par les grandes dames de Naples; le poëte courtisan ne se fit pas faute d'obéir aux galantes séductions du temps. Qu'on ait ou non trouvé la clef mystérieuse du *Décaméron*, qu'on ait appliqué des noms vrais ou faux à des personnages allégoriques, la question restera toujours obscure.

Les prêtres fourbes et libertins, comme ils l'étaient alors; les moines livrés au luxe, à la gourmandise et à la débauche; les maris dupes et crédules, les femmes coquettes et rusées, les jeunes gens ne songeant qu'au plaisir, les vieillards qu'à l'argent; des seigneurs oppresseurs et cruels, des chevaliers francs et courtois; des dames, les unes galantes et faibles, les autres nobles et fières, souvent victimes de leurs doux péchés, et tyrannisées par des maris jaloux; des corsaires audacieux, des malandrins comme jamais époque n'en vit naître de plus effrontés, des ermites paillards, des faiseurs de faux miracles et de tours de gibecière; des gens enfin de toute condition, de tous pays, de tout âge, tous avec leurs passions, leurs habitudes, leur langage, voilà ce qui remplit ce cadre immense, et ce que les hommes du goût le plus sévère ne se lassent point d'admirer. Tel était, au surplus, le relâchement des mœurs, à l'époque de la peste qui désola Florence, en 1348, que beaucoup de gens de la plus haute volée cherchèrent à étourdir leurs craintes par une recrudescence de vie joyeuse. On cherchait des jouissances promptes, et l'on ne s'occupa plus que de voluptés, en présence d'un fléau qui n'épargnait personne, quand on ne crut posséder que pour un jour et sa vie et ses biens de la veille. On n'était plus retenu ni par la crainte du ciel, ni par les lois humaines; on voyait périr tout le monde, on se croyait à la fin des temps, et les imaginations bouleversées n'opposaient plus que le délire aux coups de foudre qui frappaient de toute part.

Boccace est à la fois historien, poëte et moraliste dans sa lugubre description de la peste; il écrivait sous les yeux de la génération qui avait assisté à ce drame, et qui était, pour ainsi dire, les débris de cette grande ruine. Le tableau qu'il en a tracé rappelle, sans les copier, les peintures de Thucydide et de Lucrèce.

Nous ne voulons pas déflorer, dans cette courte préface, la lecture du *Décaméron* par une froide et incomplète analyse des cent nouvelles que renferment ses dix journées. Mais hâtons-nous de rectifier un préjugé qui a trop longtemps pesé sur cet ouvrage. C'est s'en faire une bien fausse idée que de le regarder comme un recueil licencieux. Ses nombreux imitateurs ont pris plaisir à ne lui emprunter que des scènes dont ils ont dépassé l'obscénité. Si Boccace a flétri la luxure des moines, le prélat Bottari, membre de l'académie de la Crusca, loin de lui en faire un crime, le justifie pleinement et le loue d'avoir fustigé les déportements du clergé. Il compare ses attaques aux plaintes énergiques que les plus respectables personnages de son siècle formaient sur le même sujet, et il les trouve entièrement

conformes. Il conclut, dit Ginguené, qu'on n'a pas le droit, quand on vit aussi mal, d'échapper à la censure ; qu'il ne tenait qu'aux moines de la rendre calomnieuse, en vivant bien, et que s'ils ne l'ont pas fait, c'est leur faute.

Si Boccace a spirituellement bafoué les trafiquants de faux miracles, qui vendaient effrontément à la porte des églises un doigt du Saint-Esprit ; le toupet du séraphin qui apparut à saint François ; quelques *rayons* de l'étoile qui conduisait les mages à Bethléem ; une fiole de la sueur de saint Michel ; un peu du *son* des cloches du temple de Salomon, enfermé dans une petite bouteille ; une plume de l'ange Gabriel, et les charbons qui avaient servi à griller saint Laurent, qui donc oserait aujourd'hui lui en faire un crime ?

Malgré les cris des dévots, la haine des prêtres et les scrupules des gens timorés, le *Décaméron* fut publié sans obstacle ; au quinzième siècle, la découverte de l'imprimerie le multiplia ; vingt-six papes se succédèrent, depuis son apparition, sans qu'aucun d'eux en proscrivît la vente ou la lecture ; les censures du concile de Trente y introduisirent, en 1573, des suppressions nombreuses, et Sixte V voulut, en 1582, l'en purger complétement : mais les éditions faites en Hollande, à Londres et en France conservèrent le texte primitif, et le temps effaça peu à peu les persécutions du chef-d'œuvre.

Boccace a eu bien des imitateurs. Molière, qui prenait partout des sujets que son génie savait s'approprier, lui doit l'*École des Maris* et *Georges Dandin*. La Fontaine et d'autres conteurs après lui n'y ont malheureusement pris que des esquisses d'un seul genre, dont la morale méticuleuse des puritains d'aujourd'hui pourrait bien les blâmer ; et en cela, ils se sont privés du plus grand charme du *Décaméron*, qui réside surtout dans son immense variété. Le choix de La Fontaine est tombé sur tout ce qui pouvait irriter les sens, attiser les passions, et corrompre les jeunes imaginations, tandis que Boccace n'avait peint les orgies licencieuses de son époque que comme des éléments indispensables pour la vérité fidèle du grand tableau qu'il voulait remplir ; il ne leur a donné dans ses contes que la place exacte qu'elles occupaient dans les mœurs.

Pétrarque, le chaste Pétrarque, a pris soin lui-même d'aller au-devant des excuses que pouvait alléguer son ami pour la défense de son œuvre. Le *Décaméron* entier, placé entre l'admirable histoire de la peste florentine, qui le commence, et le drame touchant et pur de *Griselidis* qui le termine, n'avait-il pas, en quelque sorte, deux sauvegardes contre la sévérité des censeurs ? « Ce qu'on trouve de plus libre dans le *Décaméron*, écrit Pétrarque à son ami, est *suffisamment* excusé par l'âge que vous aviez quand vous l'avez fait, par le style, la langue, la légèreté même du sujet, et des *personnes* qui paraissaient devoir lire cet ouvrage. Dans un grand nombre de choses plaisantes et badines, j'en ai trouvé quelques-unes de pieuses et de graves. Je ne pourrais cependant en porter un jugement définitif, ne m'étant arrêté particulièrement sur aucun endroit ; mais j'ai fait comme ceux qui parcourent ainsi un livre ; j'ai lu, avec plus d'attention que le reste, le commencement et la fin. Dans l'un, vous avez, à mon avis, décrit avec vérité, et déploré avec éloquence le malheureux état de notre patrie pendant cette peste terrible, qui forme dans notre siècle une époque si lugubre et si funeste ; vous avez placé dans l'autre une dernière histoire, bien différente de plusieurs de celles qui la précèdent. Elle m'a plu, elle m'a touché au point que, parmi tant de sujets d'inquiétude qui me font, pour ainsi dire, m'oublier moi-même, j'ai voulu la confier à ma mémoire, pour me pouvoir procurer à moi-même, toutes les fois que je le voudrais, le plaisir de me la rappeler, et de la raconter à des amis réunis pour causer ensemble, si j'en trouvais l'occasion. C'est ce que j'ai fait peu de temps après ; et voyant qu'on avait eu beaucoup de plaisir à m'écouter, il m'est venu dans l'esprit qu'une histoire si agréable pourrait plaire à ceux mêmes qui n'entendent pas notre langue. J'ai donc entrepris de la traduire, moi qui ne traduirais pas volontiers les ouvrages de tout autre que de vous. »

L'influence de l'Italie est passée depuis longtemps, avec la gloire de ses républiques. Sa longue décadence politique, sociale et littéraire commence ; ses jours d'orageuse grandeur, de poésie et de prose, d'histoire et d'éloquence se sont évanouis. L'Italie au dix-septième siècle est descendue dans la tombe.

Dante Alighieri, Pétrarque, Boccace, l'Arioste et le Tasse restent seuls debout, comme ces monuments des vieux âges que la foudre a touchés, mais qui ont vaincu le temps.

A. BARBIER.

Paris, 15 octobre 1845.



PROLOGUE.

Il faut plaindre les affligés : c'est une loi de l'humanité ; la compassion sied à tous, mais à personne plus qu'à ceux qui en ont eu besoin et en ont éprouvé les salutaires effets. Si jamais homme en ressentit les bienfaits, c'est moi. Dès ma plus tendre jeunesse, je devins éperdument amoureux d'une dame d'un mérite éclatant, d'une naissance illustre, trop illustre peut-être pour un homme de basse condition comme moi ; quoi qu'il en soit, les discrets confidents de ma passion, loin de blâmer mes sentiments les louèrent fort, et ne m'en considérèrent que mieux ; cependant j'éprouvais un violent tourment, non pas que j'eusse à me plaindre des cruautés de ma dame, mais parce que le feu qui me dévorait excitait en moi des ardeurs inextinguibles : dans l'impossibilité de les satisfaire, à cause de leur excès, mes tortures étaient affreuses. J'en serais mort sans aucun doute, si ne m'étaient venues en aide les consolations d'un ami, qui entreprit de faire diversion à mes chagrins en m'entretenant de choses intéressantes et agréables.

Mais grâce à celui dont la puissance est sans bornes et qui veut que, par une loi immuable, toutes choses en ce monde aient une fin, mon amour, dont l'effervescence était telle qu'aucune considération de prudence, de déshonneur évident ou de péril, n'en pouvait triompher ni apaiser la violence, s'amoindrit lui-même avec le temps, de manière à ne plus me laisser dans l'esprit qu'un doux sentiment. J'aime à présent comme il faut aimer pour être heureux ; je ressemble à celui qui sur mer se contente d'une navigation unie, et ne se lance pas à travers les aventures. Toute fatigue a sa peine : je sens tout ce qu'il y a de délicieux dans le repos. Bien que mes tourments aient cessé, je n'ai cependant pas perdu la mémoire du bienfait que j'ai reçu de ceux qui, par l'affection qu'ils me portaient, souffraient de mes douleurs. Non, jamais ce souvenir ne s'effacera : la tombe seule l'éteindra. Et comme la reconnaissance est, à mon sens, la plus louable de toutes les vertus, et l'ingratitude le plus odieux de tous les vices, pour ne pas paraître ingrat, j'ai résolu, à présent que j'ai recouvré ma liberté, de donner

quelques consolations, sinon à ceux qui m'en ont donné et qui n'en ont peut-être pas besoin, du moins à ceux à qui elles peuvent être nécessaires.

Plus on est malheureux, plus on souffre, mieux les consolations sont reçues : aussi dois-je adresser les miennes, encore bien qu'elles soient fort peu de chose, aux dames plutôt qu'aux hommes. La délicatesse, la pudeur, leur font souvent cacher la flamme amoureuse qui les brûle ; c'est un feu d'autant plus violent qu'il est enseveli : ceux-là seuls le savent qui l'ont éprouvé. D'ailleurs, sans cesse contraintes de renfermer en elles-mêmes leurs volontés et leurs désirs, esclaves des pères, des mères, des frères, des maris, qui la plupart du temps les retiennent prisonnières dans l'étroite enceinte de leur chambre, où elles demeurent oisives, elles sont livrées aux caprices de leur imagination, qui travaille ; mille pensées diverses les assiégent à la même heure, et il n'est pas possible que ces pensées soient toujours gaies. Vienne à s'allumer dans leur cœur l'amoureuse ardeur, arrive aussitôt la mélancolie, qui s'empare d'elles et que chasse seul un joyeux entretien.

On doit en outre demeurer d'accord qu'elles ont beaucoup moins de force que les hommes pour supporter les chagrins de l'amour. La condition des amants est d'ailleurs beaucoup moins misérable : c'est chose facile à voir ! Ont-ils quelque grave sujet de tristesse, ils peuvent se plaindre, et c'est déjà un grand soulagement ; ils peuvent, si bon leur semble, se promener, courir les spectacles, prendre cent exercices divers ; aller à la chasse, à la pêche, courir à pied, à cheval, faire le commerce. Ce sont autant de moyens de distraction qui peuvent guérir en tout ou en partie du moins, pour un temps plus ou moins long, le mal que l'on souffre ; puis, de manière ou d'autre, les consolations arrivent, et la douleur s'en va.

Pour réparer autant qu'il est en moi les torts de la fortune, qui a donné le moins de sujets de distraction au sexe le plus faible, je me propose, pour venir en aide à celles qui aiment (car pour les autres il ne leur faut que l'aiguille et le fuseau), de raconter cent nouvelles, ou fables, ou paraboles, ou histoires, à notre choix. Ces contes sont divisés en dix journées et racontés par une honnête société composée de sept dames et de trois cavaliers, durant la peste qui a tout dernièrement causé une si effrayante mortalité : de temps en temps les aimables dames chantent les chansons qu'elles préfèrent. On trouvera dans ces nouvelles plusieurs aventures galantes tant anciennes que modernes : les dames qui les liront y trouveront du plaisir et des conseils utiles ; elles verront par ces exemples ce qu'il faut éviter et ce qu'il faut imiter. Si cela arrive (et Dieu veuille qu'il en soit ainsi), j'en rendrai grâce à l'amour, qui en me délivrant de ses chaînes, m'a mis en état de pouvoir tenter quelque chose qui puisse plaire aux dames.



PREMIÈRE JOURNÉE

INTRODUCTION

Dans laquelle l'auteur fait connaître à quelle occasion les personnes que l'on verra figurer dans cet ouvrage se réunissent pour conter des nouvelles, et par suite discutent, sous la présidence de Pampinée, sur ce qui doit être le plus agréable à chacun.

Quand, m'abandonnant à mes pensées, je songe, ô sexe aimable! à votre sensibilité naturelle, je ne me dissimule pas combien le commencement de cet ouvrage sera pour vous ennuyeux et pénible, car il retrace un souvenir bien douloureux de cette peste mortelle, si fatale à tous ceux qui en furent témoins ou même qui la connurent. Je ne voudrais pas cependant que ce préambule vous empêchât d'en rester là du présent livre, dans la persuasion qu'il ne peut que faire gémir et répandre des larmes. Je veux, je désire au contraire qu'il en soit de cet horrible commencement comme d'une montagne escarpée au delà de laquelle s'étend une plaine riante et fertile, et que le voyageur fatigué découvre avec d'autant plus de plaisir, qu'il a eu plus de peine à gravir et à descendre pour arriver jusqu'à elle; car, de même que le plaisir fait trêve à la douleur, de même la douleur cesse par l'arrivée d'un événement heureux.

Après les ennuis de cette courte introduction, viennent immédiatement la douceur et le plaisir que je vous ai promis, et que bien certainement, sans cette

promesse, on serait loin d'attendre d'un pareil début. Ce n'est pas, en vérité, que si j'eusse pu vous conduire convenablement par un moins rude sentier, je ne l'eusse fait volontiers; mais comme ce préambule est nécessaire à l'intelligence des choses qui vont suivre, c'est, en quelque sorte, contraint par la nécessité que j'écris.

L'an de la salutaire incarnation de Jésus-Christ (1348), la peste fondit sur la bonne ville de Florence, belle par-dessus toutes les villes de l'Italie. Produit par l'influence de l'air ou bien par nos iniquités, ce fléau fut envoyé aux mortels par la juste colère de Dieu. Quelques années auparavant, il avait pris naissance dans différentes parties de l'Orient, où il fit périr un grand nombre d'habitants. Ensuite, et sans s'arrêter, il s'étendit de pays en pays, poursuivant sa route vers l'Occident, et vint enfin fondre sur notre malheureuse cité. Là échouèrent tous les efforts de la prévoyance humaine : ni les officiers institués pour assainir la ville, ni la défense d'y faire entrer aucun malade, ni les plus sages précautions, ni même les plus humbles prières adressées journellement à Dieu par les personnes pieuses, soit dans les processions ordonnées à cet effet, soit de toute autre manière, rien ne put empêcher que dans les premiers jours de l'année il ne commençât à faire les plus terribles ravages.

Cette peste ne se manifesta pas, comme en Orient, par un saignement de nez, qui était le signe certain d'une mort inévitable. Ici, dans son origine, se déclaraient, chez les personnes de l'un et de l'autre sexe, des tumeurs, soit dans l'aine, soit sous les aisselles; les unes devenaient grosses comme une pomme ordinaire, d'autres comme un œuf, d'autres enfin de différentes grosseurs. En peu de temps ces tumeurs s'étendaient par tout le corps, et la maladie devenait mortelle. Bientôt d'autres symptômes se manifestèrent; des taches noires ou bleues apparaissaient sur les bras, sur les cuisses et dans toutes les autres parties du corps, aux uns grandes et rares, aux autres petites et nombreuses; et, ainsi que les tumeurs avaient été un indice certain de mort prochaine, de même c'en était un pour ceux à qui toutes ces taches apparaissaient. Il semblait que, devant ces symptômes, tous les remèdes, tout l'art de la médecine, fussent devenus impuissants, et tous ceux qui en étaient atteints mouraient le troisième jour, sans qu'il soit survenu aucun symptôme de fièvre ni aucun autre accident. Cette peste était encore d'autant plus terrible, qu'elle se communiquait aux personnes saines, par la fréquentation des malades, avec la même promptitude que se communique le feu aux matières sèches et combustibles. Une chose extraordinaire et que je n'oserais jamais croire ni écrire si je ne l'avais moi-même vue de mes propres yeux, et si plusieurs personnes dignes de foi n'en avaient été témoins comme moi et ne me l'eussent répétée : deux porcs ayant remué avec leur groin et pris ensuite avec leurs dents des linges en lambeaux qu'on avait jetés dans une rue sur la voie publique, et qui avaient servi à un malheureux, mort de cette maladie, eurent à peine fait un ou deux tours, qu'ils tombèrent morts et comme empoisonnés sur les linges qu'ils avaient touchés si mal à propos.

Ces accidents, et d'autres plus grands encore, firent adopter à ceux que la contagion avait épargnés, un plan de conduite opposé à toute charité humaine; ils évitaient et fuyaient les malades et tout ce qui les entourait, pour ne s'occuper que de leur santé personnelle. Les uns, croyant que la sobriété et la modération en toutes choses étaient le meilleur préservatif, vivaient à part, se renfermaient

en petit nombre dans des maisons où il n'y avait aucun malade. Là, ils ne vivaient que de viandes délicates et de vins excellents; ils fuyaient toutes sortes d'excès, ne parlaient point et ne permettaient à personne de leur parler de ce qui se passait au dehors, ni de mort, ni de maladie; enfin ils passaient le temps à faire de la musique ou à goûter tous les plaisirs qu'ils pouvaient se procurer. D'autres, au contraire, étaient persuadés que le meilleur remède d'un si grand mal était de boire beaucoup, de chanter et de s'amuser sans cesse, d'aller et venir, de satisfaire toutes ses fantaisies et de se moquer de tout.

Vivant conformément à ce système, ils passaient les jours et les nuits à aller de taverne en taverne, occupés à jouir sans règle et sans mesure; ils en faisaient autant et plus souvent encore dans les maisons d'autrui, dès qu'ils y savaient quelque chose qui fût à leur convenance ou pût leur faire plaisir, ce qui leur était d'autant plus facile que chacun, comme s'il ne devait plus rester longtemps en ce monde, abandonnait le soin de ce qui lui appartenait, ainsi que celui de soi-même; en sorte que la plupart des maisons étaient devenues communes; l'étranger qui voulait y entrer usait de tout comme le maître lui-même; ils n'étaient attentifs à éviter que les malades.

Dans l'état d'affliction et de misère où la ville était réduite, la vénérable autorité des lois humaines et divines était comme dissoute, faute de magistrats pour les faire exécuter; car ces derniers étaient, comme les autres, morts ou malades, ou restaient tellement isolés qu'ils ne pouvaient remplir aucune fonction; de sorte qu'il était loisible à chacun de faire ce que bon lui semblait.

Quelques-uns observaient un juste milieu entre ces deux genres de vie. Sans vivre de privations comme les premiers, ni de boissons et d'excès comme les seconds, ils usaient de toutes choses selon leurs besoins. Au lieu de s'enfermer, on les voyait aller çà et là, tenant à la main, l'un des fleurs, l'autre des herbes odorantes, ou diverses sortes de parfums qu'ils respiraient souvent, comme le meilleur moyen de fortifier les organes; car l'air entier paraissait infecté par la puanteur des cadavres, des malades et des remèdes. Quelques autres étaient d'une opinion plus cruelle, quoique peut-être plus sûre; ils disaient qu'il n'y avait pas de meilleur moyen de se garantir de la peste, que de la fuir. Frappés de cet argument, beaucoup d'hommes et de femmes ne s'inquiétèrent plus d'autre chose que d'eux-mêmes, abandonnèrent leur ville natale, leurs propres maisons, leurs biens, leurs parents, et se retirèrent à la campagne, comme si la colère de Dieu qui voulait avec ce fléau punir l'impiété des hommes, ne devait tomber que sur ceux qui restaient enfermés dans l'intérieur de la ville; qu'il ne devait plus rester âme qui vive de cette malheureuse cité, et que sa dernière heure était venue. Bien que plusieurs de ceux qui avaient pris ce parti échappassent au mal, quelques-uns cependant en furent attaqués; mais l'exemple qu'ils avaient donné lorsqu'ils étaient en santé n'était alors que trop suivi, et ceux qui se portaient bien encore les abandonnaient à leur tour.

Enfin on vit les citoyens se fuir les uns les autres, le voisin rester indifférent sur le sort de son voisin, les parents redouter de se voir ou ne se voyant que rarement et à distance; la terreur alla même au point qu'un frère abandonnait son frère, l'oncle son neveu, la femme son mari; et, ce qui est plus fort encore et presque impossible à croire, les pères et mères craignaient de visiter et soigner

leurs enfants, comme s'ils leur fussent devenus étrangers. Les malades, dont le nombre était incalculable, ne recevaient donc de secours que de la sympathie d'un petit nombre d'amis ou de la cupidité de mercenaires qui ne les servaient que dans l'espoir d'un énorme salaire ; encore ceux-ci étaient-ils rares : des gens bornés, peu au fait d'un pareil service, seulement bons pour donner aux malades les objets qu'ils demandaient, ou pour les voir mourir, et qui, souvent même, en se livrant à un semblable métier, se perdaient eux et le gain qu'ils avaient fait. De cet abandon des voisins, des parents, des amis, de cette rareté de domestiques, vint un usage presque inouï jusqu'alors : il n'y avait aucune femme, quelque jeune ou quelque belle et de quelque naissance qu'elle fût, qui, lorsqu'elle était malade, fit des difficultés d'avoir à son service un homme jeune ou vieux, de se découvrir devant lui comme elle l'eût fait devant une autre femme, dès que sa maladie l'exigeait. Il en résulta que celles qui guérirent eurent dans la suite moins de pudeur et d'honnêteté. Bien des personnes périrent, qui auraient été sauvées si elles eussent été secourues. Enfin, la multitude de ceux qui mouraient jour et nuit, tant par la force de la maladie elle-même que par l'absence des remèdes convenables qu'il était impossible aux malades de se procurer, était si grande, que c'était le tableau le plus épouvantable qu'on ait vu et dont on ait jamais entendu parler.

Par suite naquirent, parmi ceux qui survécurent, des habitudes toutes contraires aux anciennes mœurs des Florentins : au moment de la mort, on n'était plus entouré de femmes, de parents et de voisins qui venaient pleurer autour du lit; les voisins, les proches parents, la foule des citoyens, et, selon la qualité du mort, le clergé, ne l'attendaient plus au sortir de sa maison. Ses semblables ne le portaient plus sur leurs épaules avec pompe et magnificence, et précédé de cierges funéraires, jusqu'à l'église qu'il avait choisie lui-même avant sa mort.

On sortait de la vie sans témoins, et ce n'était qu'à un petit nombre qu'étaient accordés les gémissements et les larmes de leurs amis. A la place de ces signes de douleur, on entendait le plus souvent des plaisanteries et des éclats de rire, usage que les femmes, dépouillant leur pitié naturelle dans l'intérêt de leur santé propre, avaient trop facilement adopté. Il était rare que les corps fussent accompagnés, jusqu'aux lieux de leur sépulture, de plus de dix ou douze voisins. Ce n'étaient point eux, mais des espèces de porteurs pris dans les derniers rangs du peuple, et qu'on nommait fossoyeurs, qui, pour de l'argent, venaient enlever la bière et la portaient à l'église la plus voisine, précédés de cinq ou six pauvres prêtres qui, sans se fatiguer par de trop longues prières, la faisaient jeter au plus vite dans la première fosse vacante. Le sort des gens du peuple et même de ceux de la classe moyenne était encore plus misérable. Dans l'espoir de guérir, ou forcés, par leur pauvreté, de rester chez eux, ils tombaient malades par milliers, et, faute de soins et de secours, ils mouraient presque tous d'une manière vraiment digne de pitié. On trouvait, le matin, leurs corps aux portes des maisons où ils avaient expiré pendant la nuit. On les entassait deux ou trois dans une seule bière. Il arriva même bien souvent que le même cercueil emporta la femme et le mari, le père et le fils, les deux ou même les trois frères; très-souvent, lorsque deux prêtres allaient avec

la croix pour chercher un mort, ils rencontraient trois ou quatre bières dont les porteurs se mettaient à la suite des premiers, et, au lieu d'un seul corps qu'ils croyaient enterrer, ils en avaient six ou huit, et quelquefois davantage; ni cortége, ni luminaire, ni regrets, ne les accompagnaient. On en était venu au point qu'on ne tenait pas plus de compte d'un homme qui mourait, qu'on n'en tient aujourd'hui du plus vil bétail.



Les villages environnants n'étaient pas plus épargnés. Privés du secours du médecin, sans l'aide d'aucun domestique, les pauvres et malheureux cultivateurs périssaient avec leurs familles le jour, la nuit, dans leurs fermes, dans leurs chaumières isolées, dans les chemins et jusque dans leurs champs.

Alors ils se relâchèrent de leurs habitudes, comme les habitants de la ville; ils ne s'inquiétèrent plus de leurs affaires ni d'eux-mêmes; tous s'attendant à mourir d'un jour à l'autre, ne songeaient ni à travailler, ni à retirer le fruit de leurs travaux passés, mais s'efforçaient plutôt de consommer ce qu'ils avaient devant eux, par tous les moyens qu'ils pouvaient imaginer. Les bestiaux, les troupeaux, les animaux de trait et de basse-cour, les chiens même, ces fidèles compagnons de l'homme, erraient çà et là dans les campagnes, dans les terres, où les récoltes étaient à l'abandon, sans être recueillies ni même coupées. Après s'être bien repus pendant toute la journée, quelques-uns de ces animaux revenaient à leurs gîtes sans aucun guide, et conduits par leur seul instinct.

Enfin, pour en revenir à la ville, la cruauté du fléau y fut telle, que, dans le cours de quatre ou cinq mois, plus de cent mille personnes y périrent, nombre auquel on n'aurait pas cru, avant cette maladie terrible, que dût s'élever celui de ses habitants. Oh! combien de grands palais, de belles maisons, de nobles demeures remplies de familles nombreuses et de grands personnages, restèrent vides de maîtres et de serviteurs! Oh! combien de races illustres, d'opulents héritages, combien de grandes richesses demeurèrent sans aucun successeur! Combien d'hommes de mérite, de jolies femmes, de jeunes gens aimables et braves que Gallien, Hippocrate ou Esculape auraient jugés dans l'état de santé la plus parfaite, dînèrent le matin avec leurs parents, leurs compagnons, leurs amis, et soupèrent le soir, dans l'autre monde, avec leurs ancêtres.

Mais écartons ces affligeantes images, et bornons là ce récit de tant de malheurs. Un mardi matin, ainsi que je l'ai appris d'une personne digne de foi, il arriva que sept jeunes dames, en habit de deuil comme la circonstance l'exigeait, se trouvèrent presque seules, après l'office, dans Sainte-Marie la Neuve. La plus âgée n'avait pas vingt-huit ans, et la plus jeune dix-huit. Elles étaient toutes unies par les liens du sang ou de l'amitié, toutes de bonne naissance, bien faites de leurs personnes, honnêtes et sages. Je pourrais citer leurs noms, si je ne craignais de les compromettre par suite des récits qu'elles font et de ce qu'on en entendra dire dans le courant de cet ouvrage. Mais, afin de faire comprendre la conversation de chacune, je leur donnerai des noms conformes à leur caractère. J'appellerai donc la première, qui était la plus âgée, Pampinée; la seconde, Flamette; la troisième, Philomène; la quatrième, Émilie; la cinquième, Laurette; la sixième, Néiphile, et je donnerai, non sans sujet, à la dernière, le nom d'Élise.

Ces dames s'étant rencontrées par hasard dans une partie retirée de l'église, et s'étant réunies et assises comme en un cercle après avoir fini leur prière, se mirent, en gémissant, à causer entre elles des malheurs qui affligeaient leur pays; puis ensuite, Pampinée prit la parole en ces termes : « Pourquoi donc n'userions-nous pas du droit que toute créature a de prendre soin de sa conservation? Il semble que nous restions ici pour compter tous les cercueils que l'on porte au tombeau, ou témoigner par notre deuil, à chacun qui nous voit, de nos malheurs et de nos calamités. Nous ne voyons que morts et mourants, que scélérats qui, bannis autrefois de cette ville par l'autorité des lois, insultent maintenant par leurs crimes à l'affliction publique. Nous n'entendons de tous côtés que plaintes et gémissements. Quand je rentre chez moi et que je me retrouve solitaire en face de ma seule domestique, la peur me saisit et mes cheveux se dressent sur la tête. Que j'aille ou que je demeure, je vois partout les ombres des trépassés, leurs traits livides et leurs visages défigurés.

D'après notre rencontre en ce saint lieu, et notre conversation de tout à l'heure, je vois que vous éprouvez les mêmes frayeurs que moi, et que chacune de vous craint pour ses jours, ce dont je suis loin de m'étonner. Mais ce qui me surprend fort, c'est qu'en femmes prudentes comme nous le sommes, nous ne cherchions pas quelque remède contre l'objet de nos justes terreurs. Qu'attendons-nous? Que faisons-nous ici? Quittons cette ville où la mort et les forfaits ont établi leur séjour; conservons nos jours et notre honneur; retirons-

nous à la campagne, nous y respirerons un air pur, et nous y goûterons les plaisirs que procurent l'innocence et la vertu.

Toutes ces dames, après avoir écouté Pampinée, approuvèrent ce conseil qui entrait si bien dans leur manière de voir; mais pour l'exécuter, on résolut de s'adjoindre la société de quelques hommes qui rendissent leur réunion plus agréable, en même temps qu'ils leur serviraient de soutien, et les protégeraient contre leur faiblesse et contre leurs frayeurs.

Pendant qu'elles s'entretenaient ainsi, elles voient entrer dans l'église trois jeunes gens dont le plus jeune n'avait pas moins de vingt-cinq ans. Les malheurs du temps, la perte de leurs amis, de leurs parents, et les dangers dont eux-mêmes étaient menacés, ne les préoccupaient pas cependant au point de leur faire oublier l'intérêt et les soins de leurs amours. L'un s'appelait Pamphile, l'autre Philostrate, et le troisième Dionée. Tous trois, aimables et d'une jolie figure, étaient venus en ce lieu, cherchant quelque adoucissement à leurs malheurs, et dans l'espérance d'y rencontrer, l'un sa maîtresse, l'autre sa parente, qui effectivement se trouvaient parmi elles.

Ces dames ne les eurent pas plutôt aperçus, que Pampinée dit aussitôt en souriant : « Voyez comme le hasard nous est favorable, en nous envoyant à point nommé trois aimables jeunes gens qui ne demanderont pas mieux que de nous servir de chevaliers si nous voulons bien les accepter pour tels. On adopta cet avis, non sans que Néiphile rougît un peu, car elle était aimée de l'un des trois. Pampinée alors, qui avait parmi eux un de ses parents, allant à leur rencontre, leur communiqua leur dessein, et leur demanda, de sa part et de celle de ses compagnes, s'ils voulaient partager en frères leurs plaisirs et leur société. Ceux-ci crurent d'abord qu'on voulait se moquer d'eux; mais voyant qu'on leur parlait sérieusement, ils acceptèrent avec joie, et prirent tous les arrangements nécessaires pour le départ, qui fut fixé au lendemain matin.

Tout le monde sortit de la ville à la pointe du jour et se mit en route, les dames avec leurs servantes, et les hommes suivis de leurs domestiques. L'endroit qu'ils avaient choisi, et qui n'était pas à plus d'une lieue de la ville, était situé sur une petite colline éloignée de tous côtés des grands chemins, et garnie d'arbres de toute espèce, dont le feuillage touffu et verdoyant présentait le plus riant aspect. Au sommet de cette colline s'élevait un château dans lequel on entrait par une vaste cour bordée d'allées magnifiques. Les appartements étaient commodes et décorés de riantes peintures; la vue s'étendait au dehors sur des prairies émaillées de fleurs; les jardins, où serpentaient des sources fraîches et pures, offraient aux yeux le coup d'œil le plus varié. Tout avait été préparé d'avance, et on n'eut que la peine de s'installer. Les soucis et la tristesse furent laissés à Florence, en la quittant; on prit le parti de rire, de chanter et de jouir de tous les plaisirs qu'on put se procurer, et pour en assurer une durée convenable, il fut décidé que l'un d'entre eux présiderait avec une autorité absolue aux plaisirs de leur petite société; mais pour que chacun eût le poids de la surveillance et en même temps le plaisir de l'autorité, il fut arrêté que cette espèce de royauté ne durerait qu'un jour. Ce projet plut infiniment, et Pampinée, qui en avait été l'auteur, fut, d'une voix unanime, proclamée reine de la première journée. Aussitôt Philomène alla couper une branche

de laurier dont elle fit une couronne qu'elle lui plaça sur la tête, et qui fut, pour tout le temps que dura leur réunion, reconnue par tous les autres pour le signe manifeste du pouvoir et de la royauté.

Le premier usage que fit Pampinée de son autorité, fut de régler les devoirs des servantes et des domestiques, et de prescrire à chacun d'eux les attributions dont ils seraient chargés. Elle ordonna en outre que, quoi qu'il arrivât, on s'abstint de rien dire du dehors, à moins que ce qu'on eût à en dire ne fût plaisant ou gai. Puis, après s'être levée, elle congédia tout le monde, en recommandant à chacun d'être de retour dès que neuf heures sonneraient, pour dîner et profiter de la fraîcheur.

Usant de la permission de leur reine, les jeunes gens et les dames s'en allèrent se promener dans un superbe jardin, où, en riant et causant, les uns se mirent à cueillir des fleurs et à faire des bouquets, les autres à chanter des airs tendres et amoureux. A l'heure prescrite par la reine, ils revinrent au lieu du rendez-vous, où ils trouvèrent les tables mises sur un tapis de fleurs, couvertes d'un linge éclatant de blancheur, et garnies de verres d'un cristal clair et argenté. On se mit à table, et le repas fut servi. Après le dîner, et dès que le couvert fut ôté, Dionée, d'après l'ordre de la reine, ayant pris un luth, et Flamette une viole, se mirent à préluder doucement sur ces instruments. La reine et toute la compagnie se livrèrent au plaisir de la danse, puis après, on chanta, et l'on continua ainsi jusqu'à ce que Pampinée jugeât à propos d'aller se reposer, et permit aux autres d'en faire autant.

Sur le midi, la reine se leva et fit éveiller tout le monde, disant qu'il était nuisible à la santé de trop dormir pendant le jour. On alla dans un endroit du jardin que le feuillage des arbres rendait impénétrable aux rayons du soleil, où la terre était couverte d'un gazon de verdure, et où l'on respirait un air frais et délicieux. Là, tous s'étant assis en cercle sur l'herbe, d'après l'ordre indiqué par la reine, celle-ci parla en ces termes : « Le soleil est à sa plus grande élévation, la chaleur est étouffante, nous ne pourrions trouver un endroit qui fût plus frais et plus convenable que celui-ci. Je propose donc d'y rester et de nous divertir en racontant des histoires; tout le monde sera occupé agréablement et prendra plaisir à entendre le narrateur : de cette manière, nous laisserons passer la grande chaleur, et nous aurons encore le temps de dire notre petite nouvelle avant que le soleil ne soit tout à fait couché. La chaleur alors étant moins forte, nous pourrons aller où bon nous semblera. Mais, comme en vous faisant cette proposition je n'ai en vue que de vous être agréable, si vous ne partagez pas mon avis, je vous laisse libres de proposer ou de faire ce que vous jugeriez convenable. »

Toute la compagnie applaudit et approuva le projet que la reine avait conçu. La reine dit alors : « Puisque vous acceptez ma proposition, je veux qu'il soit permis à chacun, pour cette première journée, de raconter ce qu'il lui conviendra. » Et se tournant vers Pamphile, qui était assis à sa droite, elle le pria gracieusement de dire, pour commencer, une des nouvelles qu'il savait. Chacun ayant prêté une oreille attentive, Pamphile obéit, et commença en ces termes :





La confession de saint Chapelet.



NOUVELLE PREMIÈRE

CONFESSION DE SAINT CHAPELET

Maître Chapelet Duprat trompe par une fausse confession un saint religieux et meurt; après avoir été grand pécheur pendant sa vie, il passe pour un saint après sa mort et est appelé saint Chapelet.

Il me semble convenable, très-chères dames, que l'homme commence tout ce qu'il entreprend au nom saint et admirable du créateur de toutes choses, et puisque c'est moi qui le premier dois donner suite au projet que vous avez formé de raconter des nouvelles, je me propose de commencer par une de ses œuvres merveilleuses, afin qu'après l'avoir entendue, notre espérance se repose en lui comme en ce qui est éternel, et que son nom soit toujours adoré parmi nous.

Tout est ici-bas périssable et de peu de durée; nous y vivons entourés d'ennuis, de périls et d'écueils que nous ne pouvons éviter que par la grâce spéciale du Tout-Puissant. Il ne faut cependant pas croire qu'il ne nous accorde cette grâce que pour nos seuls mérites : nous ne la devons qu'à sa bonté, qu'implorent pour nous ceux qui ont passé autrefois sur cette terre, et qui, après avoir fidèlement suivi ses préceptes, jouissent maintenant auprès de lui d'un bonheur éternel. Connaissant par expérience notre fragilité, ils nous servent comme autant d'avocats auxquels nous adressons nos prières pour obtenir de ce juge suprême les choses qui nous sont nécessaires. Nous devons même lui savoir d'autant plus de gré de ses bienfaits, que les secrets de la divine pensée échappant à notre humaine intelligence, et trompés par l'apparence, nous implorons souvent l'intercession de ceux qui sont bannis à jamais de sa présence[1]. Mais Dieu, à qui rien ne peut être caché, faisant plus de cas de la pureté et de l'intention de celui qui le prie, que de son ignorance, exauce nos prières comme si elles lui étaient venues par l'intercession de l'un de ses vrais élus. C'est ce que vous reconnaîtrez facilement dans la Nouvelle que je vais dire.

[1] Boccace, qui n'aimait pas les gens d'église, comme on le verra par la suite, veut donner à entendre qu'on a canonisé des personnages qui ne le méritaient pas. C'est ce qu'il a prétendu prouver par la Nouvelle suivante, qui nous a rappelé ces vers d'un poëme très-connu :

> Tel sur la terre a plus d'une chapelle,
> Qui dans l'enfer est cuit bien tristement ;
> Et tel au monde on damne impunément,
> Qui dans le ciel a la vie éternelle.

On dit qu'il y eut autrefois en France un nommé François Musciat, qui de très-riche et gros marchand, était devenu un grand seigneur. Forcé de suivre en Toscane Charles Sans-Terre[1], frère du roi de France, que le pape Boniface y avait mandé, il sentit qu'il lui serait difficile, avant son départ, d'arranger ses affaires, qui étaient en désordre comme le sont bien souvent celles des marchands, et pensa à en charger plusieurs personnes. Une seule chose l'embarrassait, c'était de trouver quelqu'un qui fût capable de recouvrer les sommes qui lui étaient dues par plusieurs Bourguignons; car il les connaissait pour des gens chicaneurs, brouillons, calomniateurs, sans honneur et sans foi, et il ne voyait aucun homme, tel rusé fût-il, qui fût en état de leur tenir tête. Cependant, après avoir longtemps réfléchi sur ce sujet, il se ressouvint d'un certain Chapelet-Duprat qui souvent fréquentait sa maison à Paris. Le nom véritable de cet homme était Chapel; mais, à cause de sa petite taille et de sa figure assez avenante, les Français lui donnèrent celui de Chapelet, en sorte que ce nom lui était resté.

Ce Chapelet donc était un si digne homme, que, notaire de sa profession, il aurait rougi qu'aucun acte eût passé par ses mains sans être entaché de faux. Il en aurait plutôt fait cent de cette espèce pour rien, qu'un seul valide et régulier pour un gros salaire. Toujours prêt à rendre un faux témoignage, il n'attendait même pas qu'on vînt l'en prier. Et comme en France on ajoutait alors grande foi aux serments, et qu'il se souciait peu d'être parjure, il gagnait

1 Quoique parmi les frères des rois de France, on ne trouve aucun Charles surnommé Sans-Terre, il n'est pas moins vrai qu'il s'agit ici de Charles, comte de Valois, frère du roi Philippe le Bel, et qui fut effectivement appelé en Italie par le pape Boniface VIII, vers l'an 1299.

Ce célèbre pontife l'ayant envoyé à Florence, agitée par plusieurs factions, pour tâcher d'y remettre le calme, ce prince chassa de cette ville plusieurs illustres personnages, ennemis du saint-siége, parmi lesquels se trouva le fameux Dante, dont les biens furent pillés et la maison rasée.

On sait que ce poëte se vengea de cette persécution dans son poëme intitulé *la Divine Comédie*. L'auteur s'y déchaîne contre Boniface VIII et contre Charles de Valois, avec un emportement ridicule à force d'être excessif. Il les place tous deux en enfer, et il n'y a point de vice qu'il ne leur impute. Il pousse l'animosité contre ce dernier, jusqu'à avancer que Hugues Capet, dont il descendait, était le fils d'un boucher.

Ceux qui ont écrit l'histoire de France ne se sont pas assez attachés à faire connaître le comte de Valois, dont la vie fut remplie d'événements plus singuliers les uns que les autres.

Ce prince eut en apanage les comtés de Valois, d'Alençon et du Perche en Parisis. Il fut investi du royaume d'Aragon, par le pape Martin IV, et il en prit le vain titre de roi. Il épousa la fille de Beaudouin, empereur de Constantinople, et après la mort de ce prince, il fut nommé son successeur par le pape Boniface VIII; mais il ne jouit pas plus de cet empire qu'il n'avait joui du royaume d'Aragon. Ce dernier pape l'ayant fait vicaire du saint-siége, Charles se distingua en Italie par plusieurs exploits, et fut surnommé *le Défenseur de l'Église*. Philippe le Bel, son frère, lui dut la conquête de Flandre. Il servit avec succès dans la guerre contre Édouard, roi d'Angleterre.

Le trait de sa vie le plus connu est d'avoir porté Louis X, dit *le Hutin*, son neveu, à faire condamner injustement l'intendant des finances, Enguerrand de Marigny, qui fut pendu, quoique gentilhomme, aux fourches de Montfaucon, que ce ministre infortuné avait lui-même fait élever. Personne n'ignore que sa mémoire fut réhabilitée six mois après, et que le roi, qui avait souffert cette injustice, fit de son mieux pour la réparer, en comblant de bienfaits et d'honneurs les enfants de Marigny; mais on n'a pas assez dit que le comte de Valois, qui avait été le principal auteur de sa mort, se la reprocha amèrement; qu'il regarda la paralysie dont il fut attaqué peu de temps après, comme une juste punition de son crime; qu'il fit distribuer plusieurs sommes d'argent aux pauvres de Paris, avec ordre de dire à chacun de ceux qui avaient part à la distribution : *Priez Dieu pour monseigneur Enguerrand de Marigny et pour monseigneur Charles de Valois*; qu'il paya des hérauts pour qu'ils allassent dans tous les carrefours adresser ces mêmes paroles à tous les passants; qu'il ne cessa enfin, pendant dix ans qu'il vécut encore, de donner des marques de repentir.

Le comte de Valois mourut à Nogent en 1325. Il vécut sous cinq règnes différents, et l'on a dit de lui qu'il avait été *fils de roi, frère de roi, oncle de roi, père de roi, sans être roi*. Il était, en effet, fils de Philippe III, dit *le Hardi*, frère de Philippe IV, dit *le Bel*, oncle de Louis X, dit *le Hutin*, vieux mot qui signifiait *querelleur*, et père de Philippe VI, dit de *Valois*, tous rois de France.

injustement son procès toutes les fois qu'on était obligé de s'en rapporter à son serment et à sa bonne foi. Son amusement le plus vif était de semer le trouble et le scandale dans les familles, son plus grand bonheur de voir le mal et d'en être cause. Avait-on besoin de quelqu'un pour commettre un crime ou quelque autre mauvaise action, non-seulement il ne refusait jamais, mais il se présentait de lui-même ; aussi lui est-il arrivé plusieurs fois de battre et de tuer les gens de sa propre main. Emporté et colère, il blasphémait Dieu et les saints pour les choses les plus légères ; il ne fréquentait jamais l'église, et ne parlait de ses sacrements que comme de choses viles et méprisables, et dans les termes les plus abominables; en revanche, il visitait très-volontiers les tavernes et les autres lieux de débauche. Il méprisait les femmes, et ses goûts dépravés révoltaient la nature. Le vol était pour lui ce que pour un saint homme aurait été l'aumône. À la gourmandise et à l'ivrognerie, il joignait la passion du jeu, et portait toujours sur lui des dés faux et préparés. En un mot, c'était le plus grand scélérat qu'il y eût jamais, et on ne supportait ses vices et sa méchanceté, que parce qu'il était protégé par messire de Musciat, dont le crédit et l'influence étaient grands à la cour.

Musciat s'étant donc souvenu de cet homme, dont il connaissait à fond tous les antécédents, jugea que c'était tout à fait ce qu'il lui fallait pour venir à bout de ses débiteurs. C'est pourquoi l'ayant fait appeler, il lui dit :



« Tu sais, Chapelet, que je suis sur le point de quitter ce pays et que j'ai des créances sur des Bourguignons; tu connais leur ruse et leur mauvaise foi; j'ai jeté les yeux sur toi, comme sur l'homme le plus capable pour suivre auprès d'eux le recouvrement de ce qui m'est dû. Comme en ce moment tu

n'es pas très-occupé, si tu veux te charger de cette commission, je te procurerai des lettres de recommandation de la cour, et t'abandonnerai pour tes soins une part dans les sommes que tu recouvreras [1]. »

Maître Chapelet, qui était aussi pauvre d'écus que d'affaires, et qui voyait que le sieur de Musciat, son seul protecteur, était sur le point de quitter la France, se décida promptement, pressé qu'il était par la nécessité, et répondit qu'il s'en chargerait volontiers. On convint des conditions, et Musciat lui remit ses pouvoirs et des lettres de créance du roi.

Peu de temps après le départ du sieur de Musciat, notre homme se rendit à Dijon, où il n'était presque connu de personne. Là, par des manières gracieuses tout à fait en dehors de son caractère habituel, il débuta en exposant avec beaucoup de politesse le sujet de son voyage, et réclama, en employant la douceur et les plus grands ménagements, l'argent qui lui était dû, comme s'il eût réservé de se faire connaître à la fin.

Il s'était logé chez deux frères, usuriers florentins, qui, à la considération de Musciat, le traitèrent avec beaucoup de distinction, malgré qu'ils le connussent parfaitement.

Il arriva que, tout en s'occupant de ses affaires, il tomba malade. Ses hôtes alors s'empressèrent de faire venir les médecins les plus habiles, et lui donnèrent des gens pour le servir, n'épargnant rien des choses qui pouvaient le rappeler à la santé. Mais ce fut en pure perte : notre digne homme était vieux, usé par les débauches, et, son état empirant tous les jours, les médecins l'abandonnèrent.

Qui fut inquiet ? ce furent les deux Florentins. « Que ferons-nous de lui? se dirent-ils dans une chambre voisine de celle du moribond : il nous embarrasse fort ; nous serions blâmés si nous mettions à la porte en cet état un malheureux que nous avons accueilli, dont nous avons pris toutes sortes de soins, et qui, presque à l'agonie, ne peut nous avoir donné aucun motif de plainte. D'un autre côté, nous devons considérer, d'après ses mauvais antécédents, qu'il ne voudra jamais ni se confesser ni recevoir les sacrements, et que, mourant dans cet état, il n'y aura aucune église qui veuille recevoir son corps, qui sera, comme celui d'un chien, jeté en terre profane ; et quand bien même il consentirait à se confesser, ses péchés sont en si grand nombre et si épouvantables, que nul prêtre, nul religieux ne voudra l'absoudre : le résultat sera le même, et il sera privé de sépulture ; dans ce cas, le peuple, qui ne voit pas déjà

[1] Je ne pense pas que, dans aucun temps, les Bourguignons aient ressemblé au portrait qu'en fait Boccace. C'était un peuple de l'ancienne Allemagne qui vint s'établir, au commencement du quatrième siècle, dans cette partie des Gaules qui s'étend depuis l'Alsace jusqu'à la Méditerranée, entre le Rhône et les Alpes. Ils y fondèrent, vers l'an 415, le royaume de Bourgogne, qui, selon le père Daniel, outre la Bourgogne propre, que quelques-uns appellent le Dijonnais, comprenait encore le Nivernais, la Bresse, le Bugey et la Suisse, et qui s'étendit ensuite dans le Valais, la Savoie et le Dauphiné. L'an 1032, le duc Rodolphe III étant mort sans enfants, cet État échut à l'empereur Conrad, dit *le Salique*, et ses successeurs en jouirent près de deux siècles. Comme ils étaient trop éloignés pour le gouverner et le maintenir, ils laissèrent établir plusieurs petits souverains, tels que les comtes de Bourgogne, de Morienne ou de Savoie, de Forcalquier et de Provence. Tous ces petits États furent ensuite réunis à la couronne de France, en différents temps et par différentes voies.

Or, ni sous leurs premiers rois, ni sous les empereurs, ni pendant qu'ils furent gouvernés par des comtes ou par des ducs, les Bourguignons, encore moins ceux qui habitaient le Dijonnais, dont Boccace prétend parler, n'eurent la réputation d'être méchants, de mauvaise foi, chicaneurs, etc. Ne les aurait-il pas confondus avec les Normands, qui, dans le temps où il écrivait, étaient pires qu'aujourd'hui ? C'est ce que nous ne voulons, ni ne devons discuter.

notre commerce d'un très-bon œil et pense si mal de nous, profitera de cet événement pour s'ameuter et piller notre maison. On criera partout : Il faut bannir d'ici ces maudits Florentins à qui on refuse l'entrée de la sainte église ; et, non contents d'avoir mis tous nos biens au pillage, ils seront capables de s'en prendre à nos personnes et de nous faire notre procès à nous-mêmes ; de sorte que, quoi qu'il arrive, nous ne devons avoir que des sujets de crainte si cet homme meurt chez nous. »

Maître Chapelet, qui avait l'ouïe fine comme tous les malades, et qui, comme on l'a dit, était couché près de l'endroit où causaient les deux Florentins, entendit tout ce qu'ils dirent à son sujet. Il les fit appeler. « Soyez sans inquiétude à mon égard, leur dit-il, je ne veux pas qu'il vous arrive aucun désagrément à cause de moi : j'ai entendu tout ce que vous venez de dire ; il n'est pas douteux que si cela tournait ainsi que vous le pensez, il ne vous arrivât tout ce que vous craignez ; mais j'y mettrai bon ordre. Après toutes les offenses que j'ai faites à Dieu pendant ma vie, je puis bien lui en faire une dernière à l'heure de ma mort, sans qu'il en soit ni plus ni moins. Faites-moi seulement venir le plus saint et le plus digne religieux qu'on pourra trouver, si tant est qu'il en existe, puis laissez-moi faire, vous serez contents, et tout ira bien et pour vous et pour moi. »

Bien qu'ils ne fussent pas très-rassurés par ces paroles, les deux frères se rendirent néanmoins à un couvent de Cordeliers, où ils demandèrent un religieux connu par ses lumières et sa piété, pour venir confesser un Lombard qui se mourait chez eux. On s'empressa de leur donner le moine le plus respecté du couvent, et dont le zèle et la vie exemplaire étaient cités parmi ses confrères ainsi que dans toute la ville. Ils l'emmenèrent avec eux en leur demeure, et l'introduisirent dans la chambre où était couché maître Chapelet.

Là, le saint homme s'étant assis auprès de son lit, commença à l'exhorter par des paroles pleines de douceur et de bonté. Il lui demanda ensuite depuis combien de temps il s'était confessé. A cette question, maître Chapelet, à qui peut-être cela n'était jamais arrivé, lui répondit : « Hélas ! mon père, j'ai toujours été dans l'habitude de me confesser une fois au moins par semaine ; mais, depuis huit jours que je suis tombé malade, la violence de mes maux m'a mis dans l'impossibilité de suivre ma coutume. — Elle est très-bonne, mon cher fils, et vous ferez bien d'agir toujours ainsi. Je vois, puisque vous vous êtes confessé si souvent, que vous aurez peu de chose à me dire, et moi, peu à vous demander. — De grâce, ne parlez pas ainsi, ô mon père ! je ne me confesse jamais sans répéter tous les péchés dont je me souviens et que j'ai commis depuis le jour de ma naissance jusqu'au moment de ma confession. Ainsi, mon père, interrogez-moi, je vous en conjure, dans le plus grand détail, comme si je ne m'étais jamais approché du tribunal de la pénitence ; n'ayez pas égard à mon état, j'aime mieux mortifier mon corps que de perdre mon âme, qu'un Dieu sauveur n'a pas dédaigné de racheter de son sang.

Ces paroles plurent extrêmement au bon religieux, et lui firent bien penser de la conscience de son pénitent. Après l'avoir loué sur sa pieuse pratique, il lui demanda s'il n'avait jamais offensé son Créateur avec les femmes. Chapelet répondit en soupirant : « Mon père, j'ai honte de vous dire la vérité à ce sujet.

— Ne crains pas de la dire, mon fils : soit en confession, soit autrement, on ne pèche jamais en disant la vérité. — Sur l'assurance que vous me donnez, dit alors Chapelet, je vais vous la dire tout entière : Je suis encore, à cet égard, aussi pur que quand je suis sorti du sein de ma mère. — Ah! mon fils! soyez béni de Dieu pour votre admirable sagesse et pour une conduite si exemplaire : elle est d'autant plus méritoire que les occasions vous manquaient moins qu'à nous pour faire le contraire, si vous l'eussiez voulu. Mais ne vous seriez-vous point rendu coupable du péché de gourmandise? — Hélas! oui, et cela plusieurs fois. Outre les jeûnes du carême pratiqués dans le cours de l'année par les personnes pieuses, j'étais dans l'usage de jeûner trois jours de la semaine au pain et à l'eau, et il m'est arrivé un jour, qu'accablé de fatigue, j'allais dévotement en pèlerinage, de boire cette eau avec le même plaisir et la même volupté que les gourmets boivent le vin le plus exquis. Je me rappelle encore avoir souhaité ardemment de manger d'une salade que les femmes ramassent dans les champs. Un autre jour, j'ai mangé mon pain sec avec plus de plaisir et d'avidité qu'il ne convient à quelqu'un qui jeûne par dévotion.

Tous ces péchés, mon fils, sont infiniment légers, et vous auriez tort d'y attacher une trop grande importance. Il est naturel de satisfaire avec plaisir aux besoins de la nature. — Ah ! mon père, je vois que vous ne me parlez ainsi que pour me consoler; mais je n'ignore pas que tout ce que l'on fait pour Dieu doit être pur et sans tache, et qu'on pèche quand on agit autrement. »

Le révérend père était ravi de l'entendre. « Mon ami, lui dit-il, la délicatesse de votre conscience me touche et m'édifie, et je ne puis qu'approuver votre façon de penser. Mais, dites-moi, auriez-vous montré du penchant à l'avarice, en désirant plus de richesses qu'il n'était raisonnable, ou en retenant ce qui ne vous appartenait pas? — Ne le pensez pas, mon père, répondit Chapelet. Bien que vous me trouviez ici chez des usuriers, je n'ai, Dieu merci, rien de commun avec eux ; je ne suis venu dans leur maison que pour les réprimander et les engager à quitter leur abominable métier ; j'aurais réussi, j'en suis sûr, si Dieu n'en eût ordonné autrement. Je dois vous déclarer, au contraire, que mon père m'ayant laissé un riche héritage, j'en consacrai la plus grande partie à l'Église, et ne gardai le reste que pour subvenir à mes besoins et secourir les pauvres de Jésus-Christ. Pour leur être plus utile encore, j'ai entrepris, il est vrai, un petit commerce ; mais la moitié de mes profits était toujours pour les pauvres. Aussi Dieu m'est venu en aide, et mes affaires ont toujours été prospères. — Vous avez très-bien fait, mon fils. Maintenant, dites-moi : Combien de fois vous êtes-vous mis en colère? — Cela m'est arrivé malheureusement très-souvent, répondit Chapelet ; mais comment voir d'un œil impassible la corruption effrénée des hommes qui violent les commandements de Dieu et méprisent sa justice ! Hélas! me suis-je dit bien des fois, ne vaudrait-il pas mieux être mort, que de voir tant de vices et d'impiété? — C'est là une sainte colère, mon fils, et je ne puis vous en blâmer ; mais ne vous a-t-elle jamais entraîné à commettre un crime, à dire des injures à quelqu'un, ou à lui faire d'autres insultes? — Comment, mon père, vous qui me paraissez être un homme de Dieu, pouvez-vous parler ainsi? Si j'avais eu de pareilles idées, croyez-vous que la bonté de Dieu m'eût soutenu si longtemps sur cette terre? Ces actions sont celles de voleurs et

de scélérats, et je n'ai jamais rencontré aucun de ces malheureux, que je n'aie prié pour sa conversion. — Que Dieu vous bénisse, mon cher fils. Ne vous serait-il pas arrivé de porter faux témoignage contre quelqu'un, ou d'avoir médit de votre prochain? — Je m'accuse, ô mon révérend père! d'avoir dit du mal de mon prochain. J'avais jadis un voisin qui se conduisait mal avec sa femme, et ne faisait que la battre sans cesse. Ému de compassion pour cette malheureuse



créature que, toutes les fois qu'il avait bu, il maltraitait si brutalement, je dis un jour à ses parents tout le mal que je pensais de la conduite de son mari. — Vous m'avez dit, continua le révérend père, que vous aviez été dans le commerce. Ne trompâtes-vous jamais personne, ainsi que le font quelquefois les marchands? — Oui, répondit Chapelet. Je me rappelle qu'un jour, un homme que je ne connaissais pas m'apporta l'argent d'un drap que je lui avais vendu. Je mis dans une bourse cet argent sans le compter. Je m'aperçus, un mois après, qu'il m'avait donné quatre petits deniers de plus qu'il ne devait. N'ayant plus revu cet homme, et après les avoir gardés un an dans l'intention de les lui rendre, j'en fis l'aumône pour être agréable à Dieu. — Tout cela est fort léger, mon fils, et vous eûtes raison d'en disposer comme vous l'avez fait.

Le bon cordelier fit encore à maître Chapelet plusieurs autres questions aux-

quelles celui-ci répondit à peu près de la même manière. En conséquence, il se préparait à lui donner l'absolution; mais maître Chapelet l'arrête et lui dit : « J'ai encore un péché que je ne vous ai pas déclaré. — Confessez-le, mon fils. — Je me souviens, reprit celui-ci, d'avoir fait balayer la maison par mon domestique un jour de fête réservée, et de n'avoir pas eu pour le saint jour du dimanche tout le respect que je devais avoir. — Oh! ceci, mon fils, est peu de chose. — Peu de chose, mon père! ne dites pas cela, le dimanche est un saint jour qu'on ne peut trop révérer, car c'est celui de la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Ne vous reste-t-il rien à dire, mon enfant? — Je me rappelle encore qu'un jour, par distraction, je crachai dans la maison du Seigneur. » A cette réponse, le bon père se mit à sourire. « Ce n'est pas une chose dont il faille vous inquiéter, dit-il : nous qui sommes des hommes de Dieu, nous y crachons bien presque tous les jours.—Vous faites fort mal, mon père : on ne saurait entretenir avec trop de propreté le saint temple où l'on offre à Dieu des sacrifices. » Après beaucoup d'autres réponses semblables, Chapelet commença à soupirer et à pleurer amèrement, ce qu'il pouvait faire à volonté. « Qu'avez-vous donc, mon cher enfant? Pourquoi pleurez-vous ainsi? — Hélas! mon père, j'ai conservé sur la conscience un péché dont je ne me suis jamais confessé, tant j'ai de honte à le dire. Toutes les fois que j'y pense, je pleure comme vous le voyez en ce moment; car je désespère d'en obtenir jamais le pardon devant Dieu. — Arrêtez, mon fils, songez à ce que vous dites. Un homme eût-il commis tous les péchés qui existent et ont existé, s'il s'en était repenti et qu'il ait eu la contrition que je vous connais, il serait sûr, tant la miséricorde et la bonté de Dieu sont grandes, d'en être pardonné en les confessant. Ainsi, parlez donc et déclarez-le sans crainte. — Hélas! mon père, dit Chapelet continuant de sangloter, ce péché est trop grand; et si vous ne m'assistez pas de vos prières, je crois que jamais le ciel ne me pardonnera. — Parlez, mon fils, dites-le-moi avec confiance, je vous promets de prier Dieu pour vous. » Chapelet, cependant, pleurait toujours et ne le confessait pas; c'était en vain que le bon cordelier l'encourageait et l'exhortait à le dire. Enfin Chapelet, après beaucoup d'hésitation, poussa un grand soupir et dit : « Puisque vous me promettez de prier Dieu pour moi, je vous dirai tout. Sachez donc qu'une fois, quand j'étais enfant, je maudis... je maudis... ma mère... » Et à peine eut-il achevé, que ses sanglots redoublèrent.

« Hélas! mon fils, s'écria le saint confesseur, ce péché te semble-t-il si grand? Les hommes blasphèment tous les jours le Seigneur, et le Seigneur leur pardonne quand il les voit repentants. Penses-tu que toi seul doive être excepté, et qu'il ne te pardonnera pas aussi? Prends donc courage, et cesse de pleurer. Quand bien même tu aurais été du nombre de ceux qui le crucifièrent, tu pourrais, avec le repentir que tu éprouves, être certain du pardon. — Que dites-vous? reprit Chapelet. Ma bonne, ma pauvre mère, qui m'a porté, le jour comme la nuit, neuf mois dans son sein, qui, depuis, m'a couvert plus de cent fois de ses embrassements, j'ai eu la bassesse de la maudire!... Je pourrais espérer... Non, non, mon crime est trop grand; et si vous ne priez Dieu pour moi, jamais, non jamais il ne me sera pardonné. »

Le bon père, voyant que Chapelet n'avait plus rien à lui dire, lui donna enfin

l'absolution et le bénit comme le plus sage et le plus vertueux des hommes ; car il ajoutait foi, le saint prêtre, à tout ce qu'il lui avait dit. Qui ne croirait, en effet, un homme qui s'exprime ainsi en face d'une mort certaine et inévitable? « Mon fils, lui dit-il ensuite, j'espère qu'avec l'aide de Dieu vous serez bientôt guéri ; mais, s'il arrivait qu'il appelât à lui votre âme sainte et bénie, vous serait-il agréable que votre corps fût porté et enseveli dans notre couvent? — Oui, sans doute, répondit Chapelet, et je ne vous cache pas que j'éprouverais le plus grand chagrin si je savais qu'il le fût autre part, d'autant plus que j'ai toujours eu pour votre ordre une vénération toute particulière, et que vous avez promis de prier pour moi. Je vous prierais en outre, aussitôt votre retour au couvent, de me faire apporter le vrai corps de notre Sauveur, que vous avez consacré ce matin sur l'autel, je voudrais, si vous le permettez, le recevoir, tout indigne que j'en suis, ainsi que l'extrême-onction, afin que, si j'ai vécu en pécheur, je puisse au moins mourir en bon chrétien.

Le saint homme y consentit volontiers, et, après avoir loué son zèle et approuvé son intention, il fit ce qu'il lui avait demandé.

Les deux Florentins, qui craignaient fort que maître Chapelet ne les trompât, s'étaient placés à une petite lucarne pratiquée dans la cloison qui séparait leur chambre de celle où il était couché, et là, prêtant l'oreille, ils avaient entendu tout ce qu'il avait dit au saint père. Ils faillirent bien souvent pouffer de rire en entendant toutes les choses dont Chapelet se confessait. Quel homme ! se disaient-ils entre eux ; ni la vieillesse, ni la maladie, ni la crainte d'une mort prochaine, ni, qui plus est, la crainte de Dieu, devant le tribunal duquel il va paraître dans quelques heures, n'ont pu le détourner de ses mauvais penchants, ni l'empêcher de mourir comme il a vécu. Mais comme il avait réussi de cette manière à se faire donner la sépulture, ils s'inquiétèrent fort peu du reste.

Peu de temps après, Chapelet communia, et son état empirant de plus en plus, il reçut l'extrême-onction, et mourut sur la fin du même jour où il fit la sainte confession que vous connaissez. Les deux Florentins s'empressèrent de faire tous les préparatifs nécessaires pour le faire enterrer honorablement, et envoyèrent quelqu'un au couvent pour en prévenir les pères, afin qu'ils vinssent le soir dire des prières, selon la coutume, et enlever le corps le lendemain matin.

A cette nouvelle, le religieux qui l'avait confessé alla trouver le supérieur du couvent et fit assembler le chapitre. Quand tous les frères furent réunis, il leur fit connaître la sainteté dans laquelle Chapelet avait vécu, ainsi surtout qu'il avait pu en juger d'après la confession qu'il lui avait faite, et leur dit qu'il ne doutait pas que le Seigneur n'opérât par lui des miracles ; il finit en leur persuadant qu'on devait recevoir son corps avec déférence et la plus grande dévotion. Le supérieur et les autres religieux, également crédules, approuvèrent cet avis. Aussitôt que la nuit fut venue, ils se rendirent tous auprès du corps de maître Chapelet, et pendant toute la nuit lui rendirent les honneurs funèbres avec pompe et solennité. Le lendemain, vêtus de leurs aubes et de leurs grandes chapes, leur livre à la main, et la croix en tête, ils allèrent en chantant chercher ce corps bénit et le portèrent en grande pompe à leur église, suivis d'une grande partie de la population. Après qu'il y eut été déposé, le confesseur monta

aussitôt en chaire, raconta des merveilles de son pénitent, de sa vie, de ses jeûnes, de sa chasteté, de sa candeur, de son innocence et de sa sainteté. Il cita, entre autres choses, ce que maître Chapelet lui avait confessé comme son plus grand péché, et la peine qu'il avait eue à lui persuader que Dieu pourrait lui pardonner. Prenant de là occasion pour censurer ses auditeurs, il se retourne vers eux et s'écrie : « Et vous, enfants maudits de Dieu, pour le moindre sujet, vous blasphémez le Seigneur, sa mère, et tous les saints du paradis! » Il fit ensuite l'éloge de toutes ses qualités, de sa loyauté et de sa délicatesse. Enfin, il fit tant, par ses paroles, dans lesquelles chacun avait la plus grande confiance, qu'aussitôt après le service, tous les assistants entourèrent avec le plus grand empressement le corps du défunt; les uns baisaient ses mains, les autres déchiraient ses vêtements, s'estimant bien heureux lorsqu'ils pouvaient s'en procurer un simple petit morceau. Il resta ainsi exposé pendant



tout le jour, afin que tout le monde pût le voir; et, quand la nuit fut venue, on l'enterra avec honneur et distinction dans une chapelle réservée du couvent. Dès le jour suivant, la foule vint à son tombeau déposer des cierges, faire des vœux, lui adresser des hommages, et appendre aux murs des images en cire, selon les vœux qu'on avait faits. Enfin, sa réputation de sainteté s'établit si bien, que dans les moments d'adversité on ne s'adressait plus à d'autres saints qu'à lui. Il fut appelé saint Chapelet, et chacun fut persuadé que Dieu avait opéré et opérait par lui tous les jours des miracles.

Ainsi vécut et mourut maître Chapelet-Duprat, qui devint un saint homme, ainsi que vous venez de l'entendre. Je ne prétends pas nier qu'il jouisse auprès du Tout-Puissant du sort des bienheureux; car, bien que sa vie ait été celle d'un pécheur et d'un impie, il peut s'être repenti sur la fin de sa carrière, et avoir apaisé la juste colère du Tout-Puissant. Mais, comme on ne peut lire au fond de la pensée, je n'en parle que par supposition; je suis porté à penser au contraire qu'il est plutôt en damnation dans les griffes du diable, que placé dans le sein du paradis.

Nous devons admirer en cela la bonté infinie du juge suprême, qui voit notre foi et non notre erreur, et qui exauce nos prières comme si elles lui étaient adressées par l'intercession d'un de ses vrais élus, bien qu'elles le soient le plus souvent par ses plus grands ennemis. Recommandons-nous donc respectueusement à lui dans tous nos besoins, avec la ferme assurance d'en être écoutés; adorons son saint nom, sous les auspices duquel nous nous sommes rassemblés, afin que, par sa grâce, aucune atteinte des maux qui nous entourent ne vienne altérer la gaieté de notre aimable réunion.

Ainsi parla Pamphile.

NOUVELLE II

LE JUIF CONVERTI

Le juif Abraham, sur les instances de son ami Jeannot de Chevigny, va de Paris à Rome, et, après avoir vu la dépravation des gens d'église, revient à Paris où néanmoins il se fit chrétien.

La nouvelle de Pamphile fit beaucoup rire toute la compagnie, qui l'écouta avec la plus religieuse attention; mais aussitôt qu'elle fut terminée, la reine ordonna à Néiphile, qui était assise auprès de Pamphile, de suivre l'ordre établi, en racontant quelque chose à son tour. Celle-ci, aussi gracieuse que belle, répondit avec gaieté qu'elle était prête à obéir, et commença en ces termes :

Pamphile vient de nous démontrer, par ce qu'il vient de dire, que l'indulgence de Dieu ne s'attache point à nos erreurs quand elles prennent leur source dans des choses qui dépassent notre intelligence. Celle que je vais vous raconter vous montrera que la patience avec laquelle il supporte les fautes de ceux qui devraient, par leur état, le plus nous convaincre de son infaillibilité, tandis que, par leur conduite, ils font tout le contraire, est la plus forte preuve de l'existence de notre religion.

J'ai entendu dire qu'il y avait autrefois à Paris un riche et fort marchand de draps, homme honnête et bon, nommé Jeannot de Chevigny. Il portait une amitié sincère à un juif très-riche du nom d'Abraham, marchand comme lui, et, comme lui, d'une probité à toute épreuve. Jeannot, qui connaissait toutes les bonnes qualités de son ami, voyait avec douleur l'âme de cet homme de bien, si sage et si honnête, courant, faute de croyance, à une perte certaine. Il crut donc devoir charitablement l'exhorter a renoncer aux erreurs de la foi judaïque, et à re-

venir à la religion chrétienne, qui, d'après ce qu'il pouvait voir, prospérait et augmentait toujours, tandis que la sienne, au contraire, déclinait de plus en plus.

A cela, le juif lui répondait qu'il n'y avait pas, à ses yeux, de foi si bonne et si sainte que celle de Moïse ; qu'il était né dans cette religion ; qu'il y voulait vivre et mourir, et que rien ne pourrait le faire changer de résolution à cet égard.

Le bon Jeannot, cependant, ne se rebutait point, et revenait à la charge quelques jours après ; mais ses arguments, pour prouver la supériorité de sa religion sur celle des juifs, étaient peu subtils, et tels qu'un marchand comme lui était capable d'en faire. Cependant, et bien que le juif fût un homme très-éclairé sur les matières de sa religion, la grande amitié qu'il portait à Jeannot, peut-être aussi les paroles que le Saint-Esprit avait inspirées à cet homme peu érudit, faisant impression sur son esprit, il commença à l'écouter avec plaisir, sans toutefois se laisser encore persuader. Mais plus celui-ci se montrait opiniâtre, plus Jeannot était ardent à le solliciter, si bien qu'un jour le juif, vaincu par une insistance aussi soutenue, dit à Jeannot :

« Tu désires donc bien ardemment, mon cher Jeannot, que je me fasse chrétien ? Eh bien ! je suis assez disposé à le devenir ; mais avant, je veux aller à Rome pour y voir celui que tu appelles le vicaire de Dieu sur la terre, ainsi que les autres cardinaux ses confrères. J'étudierai leur conduite et leurs mœurs, et si, après cet examen, je reconnais qu'ils sont tels que je dois le penser d'après ce que tu dis, et que ta religion soit meilleure que la mienne, ainsi que tu cherches à me le démontrer, je ferai ce que je t'ai promis ; mais si je reconnais le contraire, je ne changerai point, et resterai tel que je suis. »

Jeannot, à ces paroles, éprouva une vive inquiétude. « Hélas ! pensait-il en lui-même, je croyais avoir réussi, et je vois maintenant que j'ai perdu inutilement tous les soins que je m'étais donnés pour sa conversion. S'il va à la cour de Rome, et s'il y remarque les désordres et la vie scandaleuse des prêtres, jamais il ne voudra se faire chrétien ; un tel spectacle, au contraire, le déciderait plutôt à se faire juif, s'il ne l'était pas déjà. » Alors, se tournant vers Abraham, il lui dit : « Mon ami, pourquoi prendre tant de peine, et te créer des sujets de dépenses en allant à Rome ? A quoi bon t'exposer, riche comme tu es, aux périls d'une traversée et d'un si long voyage ? Penses-tu qu'il manque ici de prêtres pour te donner le baptême ? Si par hasard tu conserves des doutes sur cette religion que je veux te faire embrasser, où trouveras-tu, pour te répondre et te convaincre, des docteurs plus renommés et plus savants qu'ici ? Abandonne donc l'idée d'un voyage inutile ; imagine-toi que les prélats de Rome sont semblables à ceux que tu vois ici, qu'ils sont meilleurs même, puisqu'ils se trouvent placés plus près du souverain pontife. Suis mon conseil, réserve ce voyage pour une autre occasion, pour une absolution générale, par exemple, et alors il pourra se faire que je te tienne compagnie.

« Je veux bien croire, répondit Abraham, que les choses sont telles que tu dis ; mais, pour couper court à tout ce que tu pourrais ajouter, je te déclare que si tu veux que j'embrasse ta religion, il faut que je fasse ce voyage, sans cela, je n'en ferais absolument rien. » Jeannot, voyant que c'était un parti arrêté, ne mit plus d'obstacle à la résolution de son ami, bien persuadé cependant qu'une fois qu'il aurait vu la cour de Rome, il ne se déciderait jamais à se faire chrétien. Mais,

comme il n'aventurait rien dans cette affaire, il ne s'en inquiéta pas autrement.

Le juif monta à cheval sans perdre de temps, et se rendit à Rome. Il descendit, à son arrivée, chez des juifs ses coreligionnaires, qui demeuraient dans cette ville, et chez lesquels il reçut un accueil distingué. Pendant le séjour qu'il y fit, et sans communiquer son projet à personne, il se mit à étudier avec une scrupuleuse attention la conduite du pape, des cardinaux, des prélats et de tous les autres membres du clergé. Comme il ne manquait pas d'adresse, il vit bientôt par lui-même et par des informations qu'il avait prises, que, du plus grand jusqu'au plus petit, tous se livraient, sans honte et sans retenue, à la débauche la plus effrénée, non-seulement avec des femmes, mais même avec des hommes, et cela si ouvertement, que les emplois les plus importants ne s'obtenaient que par le crédit des courtisanes et des favoris. Il les vit en outre adonnés à la gourmandise et à l'ivrognerie, et, comme de vils animaux, s'occupant plus des intérêts matériels que de toute autre chose. En poursuivant plus avant ses recherches, il trouva qu'ils étaient si avares et si cupides, qu'ils trafiquaient du sang humain et même des choses divines; qu'ils faisaient, des indulgences et des bénéfices, autant d'objets de commerce, et qu'il y avait plus de courtiers en ce genre, qu'à Paris pour les draps et les autres sortes de marchandises. Ce qui le révoltait surtout, c'était de les entendre donner des noms honnêtes à toutes ces horreurs, comme si Dieu, qui lit au fond de tous les cœurs, pouvait se laisser tromper, comme les autres hommes, par des noms différents de leur véritable signification[1].

Abraham, qui chérissait la décence, la modération et la vertu, fut révolté du spectacle qu'il avait devant les yeux; il ne voulut pas en connaître davantage, et se hâta de retourner à Paris.

Dès que Jeannot sut qu'il était de retour, il vint le voir, tout tremblant et désespérant de sa cause. Les deux amis se firent réciproquement beaucoup d'amitiés, et Jeannot, quelques jours après, lorsque son ami se fut reposé, lui demanda ce qu'il pensait du Saint-Père, des cardinaux et de tous les autres ecclésiastiques en général. « Que Dieu les traite comme ils le méritent, répondit aussitôt Abraham; car, si j'ai bien jugé tout ce que j'ai vu et entendu, je n'ai trouvé dans les prêtres, ni sainteté, ni mœurs, ni piété. La débauche, l'avarice et l'intempérance, au contraire, sont en si grand honneur auprès d'eux, que cette cour de Rome est plutôt, selon moi, le foyer de l'enfer, que le siége de la religion. On croirait que votre vicaire, ainsi que les autres ecclésiastiques, ne cherchent, au lieu d'en être les soutiens et les défenseurs, qu'à la vilipender et à l'anéantir. Mais, comme je vois qu'en dépit de leurs efforts elle s'étend de plus en plus et devient tous les jours plus florissante, j'en conclus qu'elle est la plus vraie, la plus divine de toutes, et que l'Esprit-Saint la soutient et la protége. Ainsi, mon cher Jeannot, ce qui me faisait résister à tes instances est précisément, je te le dis franchement, ce qui me décide aujourd'hui à m'y soumettre. Allons donc à l'église, et fais-moi baptiser selon les rites prescrits par la sainte religion.

1 Le lecteur ne doit point oublier que c'est un conte et non une histoire véritable qu'il lit. Boccace, qui n'aimait point les ecclésiastiques, charge, sans contredit, le tableau de la corruption de ceux de son temps. On ne peut cependant se dissimuler, qu'avant la réforme, il ne se fût quelquefois introduit de grands désordres dans la cour de Rome; mais, comme l'a remarqué le grand Bossuet, et comme tout lecteur sensé le remarquera, on ne peut en tirer aucune conséquence contre la vérité de notre religion. Elle anathématise elle-même ses propres ministres quand ils ne conforment pas leur conduite à la pureté de sa morale.

A ces paroles, Jeannot, qui s'attendait à une tout autre conclusion, fit éclater la joie la plus vive : il le conduisit à l'église de Notre-Dame, et le fit baptiser par des prêtres qu'ils avaient demandés à cet effet.



Jeannot fut le parrain de son ami, et lui donna le nom de Jean ; ensuite, il le fit instruire des dogmes de notre religion, et le nouveau converti fut depuis cité comme un modèle de toutes les vertus.

NOUVELLE III

LES TROIS ANNEAUX.

Le juif Melchisédech évite, avec une histoire de trois anneaux, un piége dangereux que Saladin lui avait preparé.

Dès que Néiphile eut fini sa nouvelle, qui fut fort goûtée de toute la compagnie, Philomène, sur un signe de la reine, prit la parole et commença en ces termes :

La nouvelle de Néiphile me rappelle le cas difficile dans lequel un juif se trouva jadis. On a déjà beaucoup parlé à la louange de Dieu et de la vérité de nos sain-

tes croyances. Je pense qu'il est à propos, maintenant, d'en venir aux événements qui se passent parmi les hommes. C'est dans ce but que je vais vous raconter cette histoire : elle vous apprendra à répondre sagement aux questions difficiles qui vous seraient faites. Vous devez savoir, mes aimables compagnes, que si la sottise peut faire tomber un homme riche et puissant dans la condition la plus misérable, le bon sens aussi sauve le sage des plus grands périls, et lui procure souvent le bonheur et un repos assuré. Il est inutile, quant à présent, de nous occuper des nombreux exemples où l'on a vu la sottise des hommes être cause de leur chute ; c'est du bon sens et de l'adresse, cause de leurs succès, que je veux, comme je vous l'ai promis, vous parler dans cette courte nouvelle.

Saladin[1] fut un des plus grands hommes de son siècle, et s'éleva, par sa valeur, d'un poste peu élevé jusqu'au trône de Babylone. Il remporta plusieurs victoires éclatantes sur les chrétiens et sur les Sarrasins ; mais ces différentes guerres et les dépenses où l'entraînaient son faste et ses libéralités, épuisèrent son trésor. Ayant besoin d'une grosse somme d'argent pour des besoins qui lui étaient survenus, et ne sachant comment se la procurer dans le bref délai dans lequel il la lui fallait, il se ressouvint d'un riche juif appelé Melchisédech, qui prêtait à usure dans la ville d'Alexandrie. Il était persuadé que cet homme, s'il le voulait, pourrait lui fournir l'argent qui lui était nécessaire ; mais en même temps, il le connaissait si intéressé, qu'il craignait que jamais il n'y consentît de bon gré. Il était donc fort embarrassé, car il ne voulait point employer la violence. Contraint à la fin par la nécessité, il s'avisa, pour arriver à ses fins, d'un moyen raisonnable en apparence. L'ayant un jour envoyé chercher, il le fit asseoir familièrement auprès de lui, et lui dit : « Homme sage, tout le monde vante tes lumières et ta science dans les choses divines. Pourrais-tu me dire quelle est la plus véritable de ces trois religions : la juive, la mahométane ou la chrétienne ? »

Le juif, qui était effectivement un homme prudent et sage, comprit que Saladin lui tendait un piége, et qu'il ne pouvait donner la préférence à l'une de ces

[1] L'idée que Boccace donne dans ce conte du caractère de Salah-Eddin ou Saladin est conforme au portrait qu'en ont fait les historiens. Ce sultan fut en effet un des plus grands hommes de son siècle. Après s'être longtemps distingué par sa prudence et sa valeur à la tête des armées, il parvint au trône d'Égypte, et conquit bientôt après la Syrie, l'Arabie, la Perse et la Mésopotamie. Presque tous les jours de son règne furent marqués par de grandes actions et par d'utiles établissements. Les hommes de tout rang, de tout pays, de toute religion, trouvaient un libre accès auprès de son trône et pouvaient se plaindre de ses officiers, des princes même de son sang, et des personnes en place, avec l'assurance d'obtenir justice.

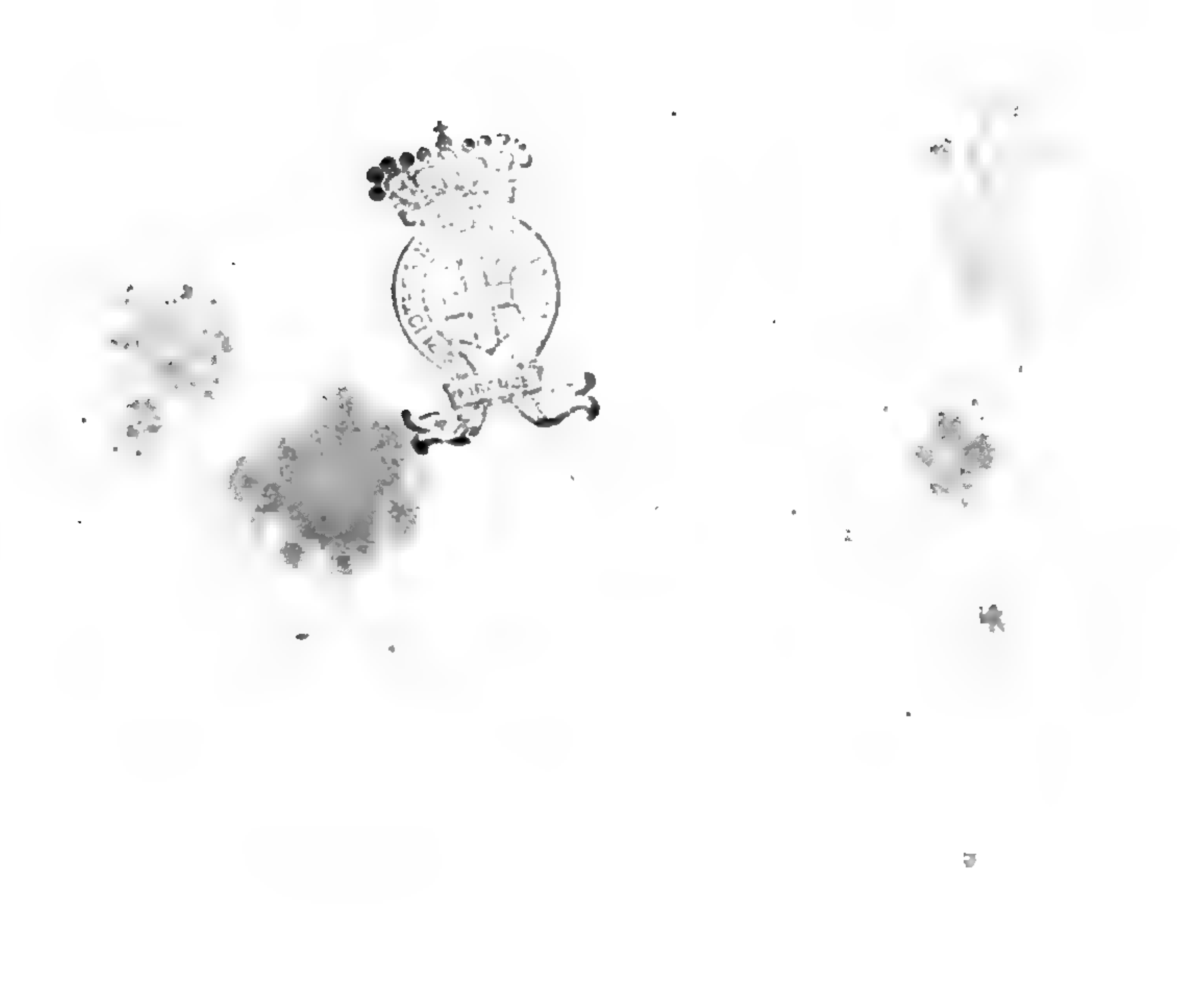
Parmi les traits nombreux de bonté et de tolérance qui honorent ce prince, nous citerons le suivant : On lui présentait un jour plusieurs prisonniers de distinction, parmi lesquels était un homme accablé sous le poids des années et pouvant à peine se soutenir. Saladin fut surpris et attendri en le voyant. Après avoir ranimé ses forces, en lui faisant prendre de la nourriture, et dissipé sa terreur par des marques sensibles de bonté, il lui demanda quel était son pays. « Ma patrie, répondit-il est si éloignée, qu'il faudrait plusieurs mois pour y arriver. Et pourquoi à votre âge, répliqua le soudan, venez-vous me faire la guerre de si loin ? — Je n'ai entrepris ce voyage, dit le vieillard, que pour avoir le bonheur de visiter la terre sainte avant de mourir. » — Faites donc votre pèlerinage, ajouta Saladin ; soyez libre, allez finir vos jours dans le sein de votre famille, et portez à vos enfants ces marques de ma bienveillance. En même temps il lui fit donner de riches présents, et un cheval sur lequel on le conduisit au camp des chrétiens.

Il naquit en 1137, dans une place forte connue sous le nom de Tekrit, située sur la rive occidentale du Tigre, dont Ayoub son père était alors gouverneur, et mourut à Damas, dans le mois de février de l'année 1193, à l'âge de 57 ans, après un règne de vingt-deux ans. Le deuil que causa sa mort fut général dans tout l'Orient. Un historien arabe, contemporain de ce prince, observe, que lorsqu'il avait entendu dire que des hommes se dévoueraient à la mort pour d'autres hommes, il avait pris ces expressions pour de vains témoignages de zèle ; mais qu'il comprit alors par la propre situation de son âme et par le désespoir des musulmans, que tous eussent volontiers sacrifié leur vie pour la rendre au prince qu'ils venaient de perdre.

trois religions, sans donner prise contre lui. Cherchant dans sa tête une réponse qui pût le tirer de ce mauvais pas, il trouva promptement un moyen, et répondit : « Seigneur, la question que vous daignez me faire est belle ; et pour que vous sachiez ce que j'en pense, je veux vous raconter une petite histoire que je vous prie de vouloir bien écouter.



« Je me souviens, si je ne me trompe, d'avoir plusieurs fois entendu raconter qu'il y eut jadis un homme riche et puissant qui avait parmi ses bijoux les plus précieux un anneau d'une très-grande beauté et d'un prix inestimable. Voulant, à cause de sa valeur et de sa rareté, s'en faire honneur, et qu'il restât constamment dans sa famille, il ordonna que celui de ses enfants auquel il aurait donné cet anneau, et sur lequel il serait trouvé après sa mort, fût reconnu pour son légitime héritier, et respecté et honoré comme tel par les autres. Celui qui reçut de lui cet anneau fit aussi pour ses héritiers ce que son père avait fait à son égard, de sorte qu'en peu de temps l'anneau passa, de main en main, à plusieurs générations, lorsque enfin il tomba en la possession d'un homme qui avait trois fils, tous trois bien faits, vertueux et soumis à ses volontés, et que, pour cette raison, il aimait tous les trois également. Chacun de ces jeunes gens connaissant les prérogatives attachées à la possession de l'anneau, était jaloux d'obtenir la préférence, et priait le père, qui était déjà vieux, de le lui laisser en mourant. Le sage vieillard, qui les chérissait tous également, ne savait auquel donner la préférence ; et comme il l'avait promis à chacun d'eux, il voulut les contenter tous les trois. Dans ce but, il s'adressa secrètement à un habile orfèvre, et lui fit faire deux autres anneaux si complétement semblables au premier, que lui-même ne pouvait plus reconnaître quel était le véritable. Se sentant près de sa fin, il





Le péché partagé.

les distribua séparément à chacun de ses enfants. Après sa mort, ceux-ci réclamèrent tous trois l'héritage et le titre d'héritier, chacun d'eux voulant être honoré comme tel malgré l'opposition des deux autres, et produisant son anneau à l'appui de ses justes prétentions. Mais ces anneaux se trouvèrent si semblables, qu'il fut impossible de reconnaître quel était le véritable. Un procès s'entama pour décider quel devait être l'héritier légitime; mais ce procès resta pendant et n'est point encore jugé.

Il en est de même, monseigneur, de la question que vous m'avez adressée, et des trois religions que Dieu a données aux trois peuples. Chacun croit avoir l'héritage de Dieu et posséder sa vraie loi. Qui des trois la possède? Comme pour les anneaux, la question est encore indécise.

Saladin reconnut que le juif s'était habilement tiré du piége qu'il lui avait tendu. Il se décida à lui avouer franchement la position dans laquelle il se trouvait, lui demanda s'il voulait lui être utile, et lui apprit en même temps ce qu'il avait résolu de faire dans le cas où sa réponse eût été moins sage. Melchisédech lui prêta avec libéralité toutes les sommes dont il avait besoin. Saladin non-seulement le remboursa exactement, mais encore le combla de riches présents : il lui fit auprès de sa personne une brillante position, et l'honora toujours de son amitié.

NOUVELLE IV

LE PÉCHÉ PARTAGÉ.

Un moine se rend coupable d'un péché digne d'une grande punition, et échappe à la peine qu'il avait méritée, en reprochant avec adresse la même faute à son supérieur.

Philomène avait à peine fini de parler, lorsque Dionée, qui était assis auprès d'elle, sachant, d'après l'ordre déjà suivi, que c'était à son tour à prendre la parole, commença ainsi, sans attendre le commandement de la reine.

Belles dames, si j'ai bien compris vos intentions, nous nous sommes réunis en ce lieu pour nous récréer en contant des nouvelles; et, pourvu qu'on ne fasse rien contre ce but, je pense que chacun de nous peut, ainsi que notre reine l'a dit elle-même, raconter la nouvelle qui, selon lui, doit plaire davantage. Vous venez d'entendre comment Abraham sauva son âme en suivant les bons conseils de Jean de Chevigny, et comment, par sa prudence, Melchisédech garda ses richesses des surprises de Saladin. J'ai l'intention, sans cependant croire m'exposer à aucun reproche de votre part, de vous dire en peu de mots par quelle ruse un moine sut échapper à une punition très-sévère.

Il y avait dans le pays de l'Unigiane, qui n'est pas très-éloigné de celui où nous vivons, un monastère qui jouissait d'une plus grande réputation de sainteté et de religion que les communautés d'aujourd'hui. Parmi les religieux était un jeune moine ardent et vigoureux, et dont les jeûnes et les austérités, moins puissants que la nature, ne domptaient pas toujours les désirs. Un jour

que, sur le milieu du jour, il était sorti pendant que tous les autres moines dormaient, il aperçut, en se promenant autour de l'église, située en un lieu très-solitaire, une fillette assez jolie, enfant de quelque cultivateur aisé du pays, qui cueillait des herbes dans les champs. A sa vue, le jeune moine sentit s'éveiller en lui des idées toutes nouvelles; il s'approche de la jeune fille, lie conversation avec elle, et fait si bien par ses paroles, qu'il la rend bientôt docile à ses volontés, et l'emmène dans sa cellule sans avoir été aperçu de personne. Mais, tandis qu'emporté par la violence de sa passion, il se livrait imprudemment à ses transports, il arriva que le père abbé, qui s'était levé après son sommeil et se promenait à pas lents, vint à passer devant sa cellule. Il entendit le bruit qu'ils faisaient, et cherchant à reconnaitre les voix, il s'approcha tout doucement de la porte, prêta l'oreille, et n'eut pas de peine à reconnaitre la voix d'une femme. Dans le premier moment, il fut tenté de se faire ouvrir; mais après y avoir réfléchi, il prit un autre parti, et rentra dans sa chambre, attendant que le jeune moine sortit.

Tout en savourant avec délices les plaisirs que lui faisait éprouver sa conquête, celui-ci n'en était pas moins sur ses gardes; il avait cru entendre un bruit léger de pas dans le dortoir, et ayant regardé par une fente de la cloison, il avait vu distinctement l'abbé qui écoutait à la porte. Étant alors certain que celui-ci ne pouvait plus ignorer qu'il se trouvait avec une femme dans sa cellule, il en conçut une peine extrême, sachant bien qu'une telle découverte devait lui attirer un châtiment rigoureux. Cependant il dissimula son inquiétude aux yeux de la jeune fille, et chercha aussitôt un expédient pour se tirer d'embarras. Il lui vint alors à l'idée une nouvelle ruse qui lui réussit complétement. Il feignit de ne pouvoir garder plus long temps sa compagne, et lui dit : « Il faut que j'aille tout disposer pour te faire sortir de chez moi sans être vue : reste donc ici sans faire de bruit jusqu'à mon retour. » Il part ensuite après avoir refermé la porte à double tour, et va droit à la chambre de l'abbé. Là, lui ayant présenté la clef de sa cellule, comme tous les moines avaient coutume de le faire avant de sortir du couvent, il lui dit d'un air tranquille : « Mon révérend, je n'ai pu, ce matin, faire rentrer tout le bois que j'ai fait couper, et, si vous le permettez, je vais aller à la forêt pour faire apporter ce qui reste. »

L'abbé, enchanté de cette demande qui lui donnait la facilité de se convaincre de la faute du jeune moine dont il ne croyait pas avoir été aperçu, accepta la clef, et lui accorda volontiers la permission qu'il demandait. Dès qu'il l'eut vu sortir, il réfléchit au parti qu'il devait prendre. Fera-t-il ouvrir la cellule en présence de tous les autres moines, pour les rendre témoins de la culpabilité du jeune frère, et leur enlever par ce moyen tout prétexte de murmures quand il viendrait à punir celui-ci, ou bien ira-t-il, seul, interroger d'abord la jeune fille, et apprendre d'elle comment le fait s'est passé? Pensant, d'un autre côté, qu'elle pouvait être femme ou fille d'un homme qui méritait des égards, et ne voulant pas encourir le blâme en l'exposant à rougir devant tous les moines assemblés, il voulut, avant de se décider, savoir qui elle était. Etant donc allé tout doucement à la cellule, il l'ouvrit, et entra après avoir refermé la porte sur lui.

A la vue de l'abbé, la jeune fille, éperdue et tremblante, se mit à fondre en

larmes. Le révérend, qui, de son côté, l'examinait à la dérobée, fut tout émerveillé de sa fraîcheur et de sa beauté, et sentit, quoique déjà d'un certain âge, les aiguillons de la chair aussi vivement que son jeune moine. « Eh! pourquoi, se dit-il en lui-même, ne prendrais-je pas un peu de plaisir quand l'occasion se présente? le chagrin et l'ennui ne me font pas souvent défaut ici. Cette jeune fille est jeune et belle, elle est sous ma main, et personne au monde ne sait qu'elle est ici. Si je puis l'amener à satisfaire mes désirs, pourquoi ne m'en passerais-je pas l'envie? Qui le saura jamais? Personne n'en aura connaissance, et péché caché est à moitié pardonné. Une pareille occasion ne se représentera peut-être jamais, et je crois qu'il est d'un sage de prendre le bien que Dieu lui envoie. »

Après s'être fait ce raisonnement, abandonnant tout à fait le projet pour lequel il était venu, il s'approcha, tout épris, de la jeune fille, chercha à la consoler, la priant avec douceur de ne plus verser de larmes, et enfin, de parole



en paroles, il parvint à la persuader et à lui faire comprendre ses désirs. La jeune fille, qui n'était ni de fer ni de diamant, et qui se voyait du reste à la discrétion de l'abbé, combattit assez faiblement, et se rendit à ses vœux. Celui-ci la serra dans ses bras, l'embrassa plusieurs fois, et l'attira doucement sur le lit du jeune moine. Mais, soit égard pour sa propre dignité, soit crainte de fatiguer une jeune fille si frêle par la pesanteur de son corps, il prit la place qu'elle aurait dû occu-

per naturellement, et lui fit prendre celle qu'il devait avoir lui-même. Il s'abandonna longtemps ainsi au plaisir avec elle.

Cependant le jeune moine ne s'était point rendu à la forêt ainsi qu'il l'avait dit, et s'était caché dans un endroit retiré du dortoir. Il n'eut pas plutôt vu l'abbé entrer seul dans sa cellule, qu'il fut tout à fait rassuré, et pensa que sa ruse allait être couronnée de succès; il en fut encore bien plus convaincu lorsqu'il le vit fermer la porte sur lui. Il sortit alors de sa cachette et alla se poster devant un trou, d'où il vit et entendit tout ce qui se passait. Quand l'abbé crut être resté assez longtemps avec la jeune fille, il la renferma dans la cellule et retourna à sa chambre.

Peu de temps après, sachant que le jeune moine était au couvent, et croyant qu'il revenait de la forêt, il résolut de le réprimander fortement et de le faire mettre en prison, afin de rester seul possesseur de sa proie. L'ayant fait appeler à cet effet, il lui adressa, d'un ton courroucé, les plus vifs reproches, et lui fit connaître la punition qu'il avait résolu de lui infliger. Le jeune moine lui répondit sans se déconcerter : « Mon révérend, il n'y a pas encore assez longtemps que je suis dans l'ordre de Saint-Benoît pour en connaître toutes les règles, et vous ne m'aviez pas encore enseigné que les moines devaient fatiguer leurs corps en supportant le poids des femmes, comme ils le font par les jeûnes et les veilles; mais maintenant que je l'ai appris par votre exemple, je vous promets, si vous me pardonnez mon erreur, ne ne plus tomber dans la même faute, et d'agir toujours comme je vous ai vu faire.

Le père abbé, qui avait l'esprit pénétrant, comprit aussitôt que non-seulement le jeune moine avait été plus fin que lui, mais aussi qu'il avait vu tout ce qu'il avait fait dans la cellule. C'est pourquoi, tout honteux de sa propre faute, il n'osa pas infliger au moine une punition que lui-même avait également méritée, et lui pardonna, en lui ordonnant de garder le silence sur tout ce dont il avait été témoin. Ils s'entendirent ensuite ensemble, pour faire sortir secrètement la jeune fille du couvent, et peut-être bien aussi pour l'y faire rentrer quelquefois.

NOUVELLE V

LES GELINOTTES

La marquise de Montferrat reprime, au moyen d'un repas de gelinottes et de quelques belles paroles, la folle passion du roi de France.

La nouvelle que venait de raconter Dionée, émut au commencement le cœur des dames, qui ne l'écoutaient qu'en rougissant. Puis s'étant regardées les unes et les autres, elles avaient eu beaucoup de peine à ne pas éclater de rire, et avaient fini par l'écouter en riant sous cape. Elles crurent toutefois, par convenance, devoir lui faire quelques reproches, et lui firent entendre qu'il ne fallait point raconter de telles choses devant des femmes. La reine alors, s'adres-

sant à Flamette qui était assise sur l'herbe auprès de Dionée, lui dit que c'était à elle de raconter quelque chose à son tour. Celle-ci obéit avec grâce, et, d'un air riant, commença ainsi :

Je vois avec plaisir qu'on se soit appliqué, dans les nouvelles qui viennent d'être dites, à démontrer la puissance des belles et promptes réponses, et je vais essayer, à mon tour, de vous prouver que notre sexe ne manque pas, plus que l'autre, de présence d'esprit.

Le marquis de Montferrat fut un grand et vaillant capitaine. En sa qualité de gonfalonier[1] de l'Église, il fit le voyage d'outre-mer avec d'autres chrétiens qui avaient réuni une puissante armée pour aller à la conquête de la terre sainte. Un jour que l'on parlait de ses hauts faits à la cour de Philippe le Borgne[2], roi de France, qui se disposait à faire le même voyage, un gentilhomme qui connaissait le prince de Montferrat, vint à dire que dans tout l'univers il n'existait pas un si beau couple que celui du marquis et de sa femme, et que, si le mari était le plus renommé parmi tous les chevaliers, sa femme l'emportait sur toutes les autres par ses grâces et sa vertu. Ces paroles firent une telle impression sur l'esprit du roi de France, que presque subitement, et sans l'avoir jamais vue, il devint amoureux d'elle. Il résolut aussitôt, pour passer en Palestine, de s'embarquer à Gênes, afin de se procurer une occasion naturelle d'aller à Montferrat et d'y voir la marquise, pensant qu'en l'absence de son mari, il pourrait obtenir d'elle ce qu'il désirait.

Il exécuta son projet ainsi qu'il l'avait conçu, et, après avoir fait prendre les devants à ses équipages, il se mit en route avec une suite peu nombreuse. Arrivé à peu de distance du château qu'habitait la marquise, il lui fit dire qu'il irait le lendemain dîner chez elle. La dame, en femme prudente et sage, répondit poliment qu'elle était sensible à cet honneur et qu'il serait le bienvenu. Elle ne savait d'abord à quoi attribuer la visite d'un si grand roi, au moment surtout où il ne pouvait ignorer que son mari était absent; mais en y réfléchissant, elle comprit bientôt que la réputation de sa beauté lui attirait cette faveur. Néanmoins, voulant soutenir dignement le rang qu'elle occupait, elle résolut de lui rendre tous les honneurs possibles. Elle réunit donc quelques-uns de ses gentilshommes, pour prendre leurs conseils et ordonner tout ce qui serait nécessaire; mais elle ne voulût confier à personne qu'à elle-même le soin du festin et des mets qui devaient y figurer. A cet effet, elle envoya chercher toutes les gelinottes[3] qu'on put trouver dans la contrée, et ordonna à ses officiers de les préparer de différentes façons, et d'en composer plusieurs services pour le repas royal; mais elle défendit d'y ajouter aucune autre espèce de mets.

[1] On appelle gonfaloniers les protecteurs que les papes établirent dans les principales villes du patrimoine de saint Pierre, depuis que les empereurs s'élevèrent contre l'Église et qu'ils perdirent la qualité de ses protecteurs. Le marquis de Montferrat avait alors la charge de grand gonfalonier de l'Église. C'était un des plus beaux titres de la chrétienté. Les ducs de Modène, d'Urbin et de Parme, se glorifient de ce que ceux de leurs familles ont possédé cette charge, et ils portent le gonfalon ou gonfanon dans leurs écus.

[2] Il est évidemment ici question de Philippe-Auguste, qui s'embarqua en effet à Gênes, en 1190, pour la troisième croisade. On ne voit pas pourquoi Boccace lui donne le surnom de *Borgne*, qu'aucun de nos historiens ne lui a attribué.

[3] On donne ce nom à de jeunes poules engraissées dans une basse-cour, et à des poules sauvages qui vivent dans les bois, et qui ressemblent à des perdrix. Quelques-uns donnent aussi le nom de gelinottes aux femelles des faisans.

Le roi vint effectivement le lendemain, comme il l'avait dit, et fut reçu par la marquise avec toute la pompe et tous les honneurs dus à son rang. Lorsqu'il la vit, il la trouva plus belle et plus gracieuse encore qu'on ne l'avait dépeinte. Il en fut émerveillé, et lui ayant adressé mille compliments flatteurs, son amour augmenta en proportion de ce que ses charmes étaient au-dessus de leur renommée. Après avoir pris quelque repos dans les appartements richement décorés et qui avaient été préparés pour recevoir un roi tel que lui, et l'heure du repas étant venue, le roi et la marquise se mirent à table, tandis que leur suite était traitée à des tables différentes selon son rang et sa qualité.

Le roi, transporté de plaisir, contemplait la marquise pendant qu'on lui servait successivement de plusieurs plats, et qu'on lui versait les vins les plus exquis. Mais, s'étant aperçu qu'à chaque service on ne lui servait que des poules apprêtées de différentes manières, il s'en étonna d'autant plus que le pays était assez abondamment pourvu de toute autre espèce de volaille et de gibier, et qu'il n'aurait dépendu que de la marquise de s'en procurer; mais, trop galant pour se plaindre, il prit de là occasion pour lui faire quelques plaisanteries à ce sujet. « Madame, dit-il en riant, est-ce que, dans ce pays, les poules naissent seules



et sans coqs? » La marquise, qui ne manquait pas d'esprit et de jugement, comprit très-bien ce qu'il voulait dire; et, voyant que le moment de lui faire connaître ce qu'elle pensait était arrivé, lui répondit avec courage: « Non, sire, mais, malgré la différence de leurs habits et de leur rang, les femmes y sont faites comme partout ailleurs. »

Le roi, par le sens caché de ces paroles, eut l'explication de son repas de gelinottes, et reconnut que tous ses soins seraient désormais perdus auprès

d'une telle femme. Renonçant dès lors à tous moyens de violence, il jugea que le meilleur parti à prendre pour son honneur était d'éteindre la passion dont il s'était inconsidérément épris. Il continua donc tranquillement le repas, et s'abstint de lui dire aucune tendre parole, dans la crainte d'essuyer encore quelques autres reparties. Quand il eut fini, pour réparer par un prompt départ le motif intéressé de sa visite, il la remercia de son honorable réception, et se mit en route aussitôt pour Gênes.

NOUVELLE VI

CENT POUR UN

Un bon bourgeois confond, par un bon mot, la méchante hypocrisie des prêtres.

Toute la compagnie couvrit d'éloges la conduite de la marquise de Montferrat, et approuva la leçon pleine de sens qu'elle avait faite au roi de France. Ensuite Emilie, qui était assise à côté de Flamette, prit, avec l'assentiment de la reine, la parole en ces termes :

Je veux vous raconter aussi comment un jour un citoyen se vengea d'un prêtre avare, au moyen d'un bon mot aussi plaisant que digne d'être loué.

Il n'y a pas longtemps, mes chers amis, que, dans notre ville, vivait un frère inquisiteur [1], qui, ainsi qu'ils le font presque tous, affectait des dehors de

[1] On sait que l'inquisition est une juridiction ecclésiastique établie en Espagne, en Portugal et en Italie, pour rechercher et punir ceux qui ont des sentiments contraires à la foi. On appelle *inquisiteur*, l'officier qui préside à ce tribunal, dans les lieux où il est établi; et *grand inquisiteur*, celui qui a l'inspection de tous les tribunaux d'un pays. Comme l'inquisition doit son établissement à saint Dominique, elle est, presque partout, entre les mains des frères prêcheurs, ou dominicains; on l'a cependant vue, en divers temps, confiée à d'autres moines : du temps de Boccace, les cordeliers avaient, à Florence, l'exercice de ce tribunal redoutable.

Les inquisiteurs n'eurent pas d'abord toute l'autorité qu'ils ont acquise depuis plusieurs siècles et qu'ils conservent encore aujourd'hui. Dans les commencements, leur pouvoir fut borné à travailler à la conversion des hérétiques par la voie de la prédication et de l'instruction. On les chargea depuis d'exhorter les princes et les magistrats à punir les hérétiques qui persistaient dans leurs erreurs; quelque temps après, la cour de Rome leur donna la commission de s'informer du zèle ou de la tiédeur des souverains à poursuivre les hérétiques obstinés. Leur juridiction s'étendit ainsi peu à peu; bientôt ils eurent la permission d'accorder des indulgences à quiconque s'armait pour l'extirpation de l'hérésie. Quelques princes, qui ne voyaient encore dans cette juridiction rien qui ne leur fût avantageux, puisque en détruisant l'hérésie, elle assurait la tranquillité de leurs États, s'empressèrent de la protéger de toute leur autorité. Les inquisiteurs profitèrent de cette protection pour augmenter leurs privilèges, qui les rendirent ensuite très-redoutables et indépendants de ces princes mêmes.

La manière dont on procède dans le tribunal de l'inquisition l'a rendu odieux à l'humanité. Il est aujourd'hui en Espagne, en Portugal, même dans les Indes, beaucoup moins sévère, ou plutôt moins barbare qu'il n'était autrefois ; mais la forme des procédures y est encore tyrannique : on n'y confronte point les accusés aux délateurs; et il n'y a point de délateur qui ne soit accueilli et écouté.

Quand on a le malheur d'être cité devant cette juridiction, le plus sûr moyen est de comparaître, à moins qu'on ne soit étranger et qu'on ne tienne à rien. Tout délai paraît un nouveau crime. Si l'accusation est grave et que plusieurs témoins s'accordent dans leur délation, on ne s'en tient point à cette formalité de citer à comparaître; on commence par ordonner une prise de corps contre l'accusé, et elle est mise en exécution sans qu'aucune affaire y puisse apporter le moindre obstacle.

Nous ignorons ce qui se pratique aujourd'hui quand les inquisiteurs ont fait arrêter quelqu'un; mais autrefois on commençait par saisir tous ses biens; après quoi ils le faisaient fouiller exactement lui-même : on le dépouillait de tout, même de ses livres de piété s'il en avait sur lui, et on le menait ensuite dans des prisons plus ou moins désagréables, selon son

sainteté et le zèle le plus pur pour la religion, mais qui recherchait avec beaucoup plus d'ardeur ceux qui avaient la bourse pleine, que ceux qui sentaient l'hérésie. Dans cette disposition, il vint à trouver par aventure un brave homme plus riche d'écus que de science, qui, se trouvant un jour en compagnie, la tête échauffée par le vin, s'avisa de dire, dans un mouvement de gaieté plutôt que par manque de foi, qu'il avait de si bon vin dans sa cave, que Dieu lui-même en boirait. Ce propos ayant été rapporté à l'inquisiteur, celui-ci, qui connaissait les richesses de cet homme, fondit sur lui *cum gladiis et fustibus*, et lui mit un bon procès sur le dos, persuadé qu'il lui en arriverait plus d'écus dans sa poche, que de foi et de lumière au coupable.

Le bonhomme, cité et interrogé pour savoir si ce qu'on avait rapporté de lui était vrai, répondit que oui et raconta de quelle manière et en quel sens il avait tenu ce propos. Le père inquisiteur, qui professait beaucoup de dévotion pour saint Jean-Bouche-d'Or, lui dit aussitôt : « Crois-tu donc que Notre-Seigneur est un ivrogne ou un gourmet comme un Chincillon ou comme vous autres coureurs de cabarets? Tu voudrais maintenant, par ta feinte humilité, nous persuader que ta faute est insignifiante, mais tu te trompes; si nous faisons notre devoir, et lorsque nous le voudrons, tu seras condamné à être brûlé! » Ces menaces, et d'autres semblables prononcées d'un ton aussi dur que s'il eût été question d'un épicurien niant l'éternité de l'âme, effrayèrent tellement le bonhomme, que, pour se le rendre favorable, il eut recours à l'onguent de saint Jean-Bouche-d'Or, lequel est souverain, dit-on, dans la maladie d'avarice dont sont rongés les prêtres et les frères mineurs en particulier, parce que sans doute ils n'osent

rang, son âge, et la nature de son crime, où on le laissait quatre ou cinq mois sans l'interroger. On ne passe aujourd'hui, même en Espagne où l'inquisition a toujours été plus sévère qu'en Italie, guère plus de trois semaines ou d'un mois, sans accorder audience à l'accusé.

Lorsqu'il paraît devant ses juges pour la première fois, on lui demande, comme si on ne le connaissait pas et qu'il fût tombé des nues, qui il est, ce qu'il veut, et s'il a quelque chose à dire. Le plus sûr et le moins dangereux est d'avouer ce qu'on a fait, ce qu'on a dit; mais si la chose est très-grave, il vaut encore mieux soutenir constamment qu'on ne se sent coupable de rien. Alors si les preuves ne sont pas fortes, on renvoie l'accusé. De quelque crime qu'on se soit rendu coupable, il est rare qu'on condamne jamais personne à mort, la première fois qu'elle est déférée à ce tribunal. Cependant ces arrêts flétrissent et rendent incapables de toutes charges dans l'Église et dans l'État.

On appelle *familiers du saint-office ou de l'inquisition*, les espions gagés par les inquisiteurs qu'ils mettent ordinairement aux trousses des personnes déjà reprises par l'inquisition. Ces espions s'attachent à celui qu'on leur désigne avec une obstination inconcevable. Ils le suivent partout; ils observent toutes ses démarches, tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait; rien ne leur échappe, car le plus souvent ils font semblant d'être de ses amis, et se mettent le plus avant qu'ils peuvent dans sa confidence. Ce sont quelquefois ses parents les plus proches, parce que l'espionnage, qui a pour objet les intérêts de la religion, paraissant louable aux esprits fanatiques, on voit souvent des gens bien nés exercer, par zèle et sans intérêt, cet infâme métier.

On donne encore le nom de familiers de l'inquisition aux officiers inférieurs de ce tribunal. Leurs priviléges sont si étendus, que les plus grands seigneurs ambitionnent d'avoir une charge qui leur donne ce titre. Avec cette qualité, il n'est point d'insolence et de crime qu'ils ne se croient permis. S'ils sont poursuivis par quelque juridiction séculière, aussitôt ils se réclament de l'inquisition; et cette juridiction cesse ordinairement ses poursuites, de peur de se commettre avec le saint-office. Si l'action est grave et criminelle, les inquisiteurs, pour sauver le coupable, se chargent eux-mêmes de lui faire le procès qu'ils font traîner jusqu'à ce que le criminel ait trouvé quelque voie d'accommodement pour se tirer d'affaire.

L'inquisition n'est nulle part moins sévère qu'à Rome. La punition la plus rigoureuse est, pour l'ordinaire, la prison perpétuelle. Il n'y a que les hérétiques entêtés ou les relaps, qui soient condamnés à mort.

On appelle *auto-da-fé* ou acte de foi, la cérémonie par laquelle on brûle les hérétiques qui ont mérité la mort, au jugement de l'inquisition. Cette cérémonie est devenue très-rare chez toutes les nations où ce tribunal est établi. Comme cette juridiction est généralement détestée, il est sûr qu'on lui a imputé, de tous les temps, des horreurs qu'elle n'a jamais commises. C'est une maladresse d'autant plus blâmable, qu'il suffit de la vérité pour rendre ce tribunal odieux à quiconque n'est pas ennemi de la nature humaine.

toucher de l'argent. Bien que Galien n'en parle pas dans ses ouvrages, ce remède a une vertu souveraine, et agit en cette circonstance d'une manière si efficace, que le supplice du feu dont il avait été menacé se convertit, comme par spéciale faveur, en une croix[1] dont on le fit revêtir; et, pour faire la bannière plus belle, comme s'il eût à faire le voyage de la terre sainte, on la lui fit jaune, sur un fond noir. Notre bon inquisiteur ayant déjà reçu force deniers, lui ordonna, en outre, pour pénitence, d'entendre tous les matins une messe à Sainte-Croix, et de venir à l'heure du dîner se présenter devant lui, lui permettant de disposer du reste du jour comme il lui conviendrait.

Pendant que notre homme s'acquittait exactement de ce qui lui était prescrit, il entendit un jour chanter à la messe ces paroles de l'Évangile : *Vous recevrez cent pour un, et posséderez la vie éternelle.* Il se les grava dans la mémoire, et, ainsi qu'il lui avait été ordonné, vint, à l'heure du dîner, se présenter au père inquisiteur, qu'il trouva à table. «Eh bien! lui dit celui-ci, as-tu entendu la messe ce matin?—Oui, mon révérend.—N'as-tu rien entendu, reprit l'inquisiteur, qui te cause quelques doutes et dont tu veuilles t'éclaircir? — Non, mon révérend père, je crois tout fermement, et n'ai de doute sur aucune des choses que j'ai entendues; mais une parole que l'on a dite m'a fait beaucoup de peine pour vous et vos confrères, quand je songe au sort qui vous est réservé dans l'autre



monde. — Et quelle est donc cette parole qui t'a si fort ému de compassion pour nous?—Mon révérend, répondit le bonhomme, c'est cette parole de l'E-

[1] C'est-à-dire en un san benito ou sac bénit dont les inquisiteurs revêtent quelquefois les hérétiques pendant qu'ils sont en leur pouvoir.

vangile : Vous recevrez cent pour un. — Cela est vrai, répondit l'inquisiteur; mais en quoi peut-elle tant t'affecter? — Je vais vous le dire, répliqua celui-ci. Depuis que je viens ici, j'ai vu, tous les jours, donner aux pauvres qui sont à la porte tantôt une, tantôt deux grandes chaudières remplies de soupe qu'on ôte de dessus votre table lorsque vous en avez de trop. Or, si pour chaque chaudière il vous en est rendu cent dans l'autre monde, vous en aurez tant, que je crains que vous n'y soyez tous noyés. »

A ce propos, tous ceux qui se trouvaient à la table de l'inquisiteur partirent d'un éclat de rire; mais celui-ci sentit que c'était un trait contre leur avarice et leur hypocrisie. La confusion lui coupa la parole, et il eût volontiers intenté un autre procès au bonhomme pour cette repartie, sans le blâme qu'il avait déjà encouru pour lui avoir intenté le premier. De dépit, il le renvoya, et lui permit de faire ce que bon lui semblerait ; mais il lui ordonna de ne plus, à l'avenir, se représenter devant lui.

NOUVELLE VII

BERGAMIN

Bergamin, avec une certaine histoire de Primasse et de l'abbé de Cluny, reproche honnêtement au seigneur Can de l'Escalle un trait d'avarice qui ne lui était pas habituel.

La nouvelle d'Émilie, et la manière dont elle la raconta, firent rire la reine et toute la société, qui approuvèrent beaucoup le bon mot du bonhomme qu'on avait affublé de la croix. Après qu'on eut bien ri et que chacun eut fait silence, Philostrate, dont le tour était arrivé, commença ainsi :

C'est une fort belle chose, mesdames, que de savoir toucher un but qui reste fixe et immobile; mais c'est chose plus merveilleuse encore, que de voir un archer atteindre instantanément un objet inconnu qui lui apparaît tout à coup. Les moines entre autres, par leurs vices et leur genre de vie, prêtent si fort les flancs aux traits de la censure et de la plaisanterie, qu'on peut tirer sur eux comme à un vrai but qui ne peut échapper. Ce n'est pas que je ne loue beaucoup la manière dont ce brave homme ridiculisa devant l'inquisiteur l'hypocrite charité des moines, qui ne donnent aux pauvres que ce qu'ils devraient abandonner aux pourceaux ou jeter aux ordures. Mais je fais plus de cas de la présence d'esprit de celui qui, par un conte ingénieux et sous des noms empruntés, reproche au seigneur Can de l'Escalle, homme puissant et magnifique, un trait d'avarice dont ce seigneur s'était soudainement, et contre son habitude, rendu coupable.

Le seigneur Can de l'Escalle, ainsi que la renommée le publie partout, fut un des princes les plus marquants et des plus magnifiques qu'on ait vus en Italie depuis l'empereur Frédéric II. S'étant proposé de donner des fêtes dans la ville de Vérone, on y vit arriver aussitôt de tous côtés une foule de curieux, de courtisans et de gentilshommes de toutes qualités. Tout à coup, on ne sait à quelle occasion, il changea d'avis et congédia, en les comblant de présents, tous ceux

qui étaient venus pour assister à ces fêtes. Un seul fut excepté, c'était un nommé Bergamin, homme plaisant, spirituel, et qui avait des saillies si heureuses, qu'il fallait l'avoir entendu pour s'en faire une idée. Mais le seigneur Can de l'Escalle était persuadé que les dons qu'il aurait pu lui faire auraient été perdus et mal employés, et qu'il aurait mieux valu les livrer à la proie des flammes ; c'est pourquoi il ne lui disait rien et ne lui faisait tenir aucun avis.

Cependant Bergamin, voyant après quelques jours qu'on ne songeait pas à lui, et qu'il faisait de grandes dépenses à l'auberge, tant pour lui que pour ses domestiques et ses équipages, commençait à s'impatienter et à prendre de la tristesse ; il attendait cependant encore, pensant qu'il ne devait pas s'en aller ainsi.

Pour figurer avec honneur à la fête, il avait apporté avec lui trois habits fort beaux et fort riches, qui lui avaient été donnés par quelques seigneurs. Il commença, pour payer sa dépense, par en donner un à son hôte ; mais, comme il restait toujours, le second eut bientôt le même sort. Il commença alors à entamer le troisième, décidé à attendre et à chercher un expédient jusqu'à la fin. Pendant qu'il vivait sur cette dernière ressource, il se présenta un jour au dîner du seigneur Can de l'Escalle, la tristesse empreinte sur tous les traits. Ce seigneur le voyant ainsi, lui dit, plutôt pour le fâcher que pour le plaisir d'entendre sa réponse : « Qu'as-tu donc, Bergamin? tu restes là triste et rêveur : est-ce que tu n'as rien à dire? » Bergamin, qui ne perdait pas son projet de vue, trouva, comme s'il l'eût préparée longtemps à l'avance, sa réponse, en racontant la nouvelle suivante :

« Vous devez savoir, monseigneur, que Primasse fut un très-habile grammairien, et un des plus grands poëtes de son siècle. Sa réputation était telle, que partout, et là même où on ne le connaissait pas personnellement, son nom était dans toutes les bouches. Un jour qu'il se trouvait, à Paris, dans une position précaire comme cela lui arrivait souvent, car le mérite est peu récompensé de nos jours par ceux qui possèdent la fortune, il entendit parler de l'abbé de Cluny, qui, après le pape, passait pour le plus riche prélat de l'Église. Ce que l'on disait de sa magnificence, de sa libéralité et de la manière toute princière avec laquelle il recevait tous ceux qui allaient le visiter et qu'il ne refusait jamais d'admettre à sa table, et de pourvoir de tout ce qui leur était nécessaire, le décida à aller aussi rendre visite à M. l'abbé ; car il aimait à connaître tous ceux qui se distinguaient par quelques grandes qualités. Sachant donc qu'il habitait une de ses maisons située à trois lieues de la capitale, il prit ses mesures pour arriver à l'heure du dîner. Il se fit enseigner le chemin ; mais ne trouvant personne qui pût l'y conduire, et craignant de s'égarer et de ne trouver aucun endroit où il pût trouver à manger, pour obvier à cet inconvénient et ne pas avoir à souffrir de la faim, il emporta avec lui trois pains, sans s'inquiéter de l'eau qu'il aimait peu, et que, du reste, il pensait pouvoir se procurer partout. Muni de sa provision, il se mit en route, et se dirigea si bien, qu'il arriva chez l'abbé avant l'heure du dîner. Il entre, il examine tout, et, à la vue de la grande multitude de tables dressées, des services nombreux et des copieux préparatifs qu'on avait faits pour le dîner, il conclut en lui-même qu'on ne lui a pas exagéré la magnificence du prélat.

« Tandis qu'il était occupé à cet examen, l'heure du dîner étant arrivée, le maître d'hôtel donna l'ordre d'apporter l'eau pour laver les mains, et fit placer tous les convives. Le hasard voulut que Primasse se trouvât assis justement en face de la porte par où l'abbé devait entrer dans la salle. La coutume était, chez ce prélat, de ne servir jamais ni vin, ni pain, ni le moindre mets, avant que lui-même n'eût pris place à table. Ayant donc terminé la disposition de son service, le maître d'hôtel fit dire à son maître que tout était prêt, et que quand il lui plairait, le dîner serait servi. L'abbé fit ouvrir la porte de sa chambre, et la première personne qu'il vit en entrant dans la salle, fut Primasse, qu'il ne connaissait point de vue, et dont l'accoutrement négligé le frappa.

« Il lui vint aussitôt à l'esprit une pensée indigne de son caractère habituel. « Voyez donc, dit-il en lui-même, à qui je fais manger mon bien. Puis, retournant sur ses pas, il fit refermer sa porte, et demanda à ceux qui l'entouraient s'ils connaissaient le pauvre hère qui était assis tout en face de la porte de sa chambre. Chacun répondit que non.

« Primasse, à qui le voyage avait donné de l'appétit, et qui n'était pas accoutumé à se priver de nourriture, voyant, au bout de quelque temps, que l'abbé ne venait point, tira de sa poche un des trois pains qu'il avait apportés, et se mit à le manger sans façon. Quelque temps après, le prélat envoya un de ses gens, pour voir si cet homme était parti. « Non, monseigneur, répondit le domestique : il mange du pain qu'il semble avoir apporté. — Qu'il mange du sien s'il en a, repartit l'abbé; car, pour du nôtre, il n'en goûtera pas le moindre morceau. » Il lui répugnait cependant de le renvoyer, et il espérait qu'il se retirerait de lui-même. Pendant ce temps, Primasse, qui avait mangé un de ses pains, et qui voyait que l'abbé tardait toujours à venir, entama le deuxième. Le prélat, qui s'informait toujours s'il était encore là, en fut instruit aussitôt.

A la fin, Primasse, désespérant de le voir arriver, et ayant fini son second pain, se mit à manger le troisième, ce qui fut encore rapporté à l'abbé.

« Celui-ci, surpris, commença à réfléchir, et se dit : « Quelle nouveauté m'est aujourd'hui venue dans l'esprit? pourquoi cette avarice, ce mépris, et sans savoir pour qui? J'ai reçu constamment à ma table tous ceux qui ont voulu y venir, sans m'informer s'ils étaient nobles ou roturiers, riches ou pauvres, honnêtes ou chevaliers d'industrie. Combien de mauvais garnements, peut-être pires que celui-ci, n'ai-je pas accueillis, sans que jamais une pensée pareille me soit venue comme pour cet homme? » Sur cela, il résolut de s'informer qui il était.

« Ayant appris que c'était Primasse, et qu'il venait pour être témoin de sa magnificence qu'on lui avait tant vantée, le prélat, qui connaissait depuis longtemps la réputation de cet homme célèbre, rougit de son procédé, et n'épargna rien pour réparer ses torts. Il lui fit tous les honneurs possibles, et lorsque le dîner fut fini, il lui fit donner de riches habits dignes d'un homme de son mérite. Il lui fit présent d'une somme d'argent et d'un cheval, lui laissant la liberté de s'en aller ou de rester chez lui autant qu'il le voudrait. Primasse, enchanté, lui fit les plus beaux remerciments qu'il put trouver, et revint à cheval à Paris, d'où il était parti à pied.

Le seigneur Can de l'Escalle comprit aussitôt la pensée de Bergamin, et, sans

attendre d'autres explications de sa part, lui dit en souriant : « Bergamin, tu m'as fait connaître poliment tes besoins, ton mérite, ma parcimonie et ce que tu dois attendre de moi. J'avoue que je ne me suis jamais montré si économe qu'à ton égard; mais je me servirai, pour me corriger, des mêmes armes que celles que tu m'as indiquées. » Il fit ensuite payer les dettes de Bergamin, et, l'ayant fait revêtir d'un de ses plus riches habits, il lui fit don d'une bourse bien garnie



et d'un superbe cheval. Il lui dit ensuite qu'il était libre de s'en aller ou de rester chez lui autant qu'il le voudrait et selon qu'il lui serait le plus agréable.

NOUVELLE VIII

L'AVARE CORRIGÉ

Guillaume Boursier blesse au vif, avec quelques paroles polies, messire Ermin de Grimaldi, sur son avarice.

Après qu'on eut loué l'adresse de Bergamin, Laurette, qui était la voisine de Philostrate, et qui savait que c'était à elle à prendre la parole, n'attendit point

qu'on lui en donnât l'ordre, et, d'un son de voix enchanteur, s'exprima en ces termes :

Cette nouvelle, mes chères compagnes, m'engage à vous raconter comment un honnête gentilhomme corrigea d'une manière semblable un très-riche marchand du péché d'avarice. Quoique cette nouvelle ressemble un peu à la précédente, j'espère cependant qu'elle ne vous sera pas moins agréable.

Il y eut autrefois, à Gênes, un gentilhomme appelé messire Ermin de Grimaldi, qui passait pour le plus riche citoyen de l'Italie, mais dont l'avarice égalait son opulence. Jamais il n'obligeait personne de sa bourse, et il se refusait à lui-même le strict nécessaire, bien différent en cela des autres Génois, qui aimaient le faste et la bonne chère. Sa réputation était tellement bien établie sur ce chapitre, qu'on lui ôta le nom de Grimaldi, et qu'on le baptisa avec raison de celui d'Ermin l'avare.

Dans le temps où par des économies sordides il n'était occupé qu'à augmenter ses trésors, arriva à Gênes un gentilhomme plein d'esprit et d'honnêteté, appelé Guillaume Boursier. Ce jeune seigneur ne ressemblait point aux courtisans d'aujourd'hui, dont l'ignorance et la corruption sont à peu près les seules qualités distinctives. Les nobles autrefois servaient d'exemple à leurs concitoyens : généreux autant que braves, empressés à obliger, occupés sans cesse à ramener la paix dans les familles divisées, à favoriser les alliances convenables, et à resserrer les nœuds de l'amitié, ils se plaisaient à porter des consolations à ceux qui souffraient, et à les égayer par des propos d'une gaieté douce et spirituelle; ils se rendaient utiles dans les cours où ils vivaient, et s'appliquaient à réprimer, par une juste censure et comme le ferait un père à l'égard de son enfant, les vices et les travers des méchants; ils ne mettaient aucun prix à leurs services. Les gentilshommes de nos jours, au contraire, ardents à dire du mal les uns des autres, à ourdir des intrigues, à fomenter des haines, passent leur vie à se reprocher les uns aux autres leur méchanceté et leur turpitude. Plus leurs propos sont scandaleux, plus leurs actions sont criminelles, et plus ils sont estimés et honorés de tous les autres courtisans, qui cherchent à les imiter. Ils font la honte des temps où nous vivons, et sont la preuve évidente que les vertus n'habitent plus sur cette terre, et y ont abandonné les misérables humains à leur fange et à leurs vices.

Mais pour revenir à mon récit dont une juste indignation m'a peut-être trop écarté, je vous dirai que Guillaume Boursier fut honoré et visité de toute la noblesse de Gênes. Après un séjour de quelque temps, il entendit parler de l'avarice de messire Ermin, et de la vie misérable qu'il menait. Il lui prit fantaisie de le voir. Messire Ermin, de son côté, avait entendu parler de Guillaume Boursier comme d'un homme honorable ; et comme malgré son avarice, il avait conservé un reste de noblesse de caractère, il le reçut avec politesse et des manières distinguées. Il lia conversation avec lui, et, tout en causant, le mena ainsi que plusieurs autres Génois qui se trouvaient là, à une assez belle maison qu'il venait de faire bâtir. Après qu'il la lui eut montrée, il lui dit : « Messire Guillaume, vous qui avez appris et vu tant de choses, ne pourriez-vous m'en indiquer une qui n'ait jamais été vue, et que je pusse faire peindre dans cette salle? Boursier, qui sentit combien cette demande était ridicule,

lui répondit : Faites-y peindre des éternuments, c'est une chose que personne n'a jamais vue, et qu'on ne verra jamais. Mais, si vous voulez, je vous en enseignerai bien une autre que vous ne connaissez pas. Je vous en prie, dit Ermin, qui ne s'attendait pas à la réponse qu'on lui ferait, dites-moi ce que c'est. Eh bien! dit Guillaume, faites-y peindre la Libéralité! »

Cette réponse fit une telle honte à messire Ermin, qu'elle lui fit adopter une conduite toute différente de celle qu'il avait menée jusqu'alors. « Oui, mon gentilhomme, répondit-il, oui, j'y ferai peindre la Libéralité, pour que ni vous, ni qui que ce soit au monde, quels que soient son âge et sa qualité, ne puisse désormais me dire avec raison que je ne l'ai jamais ni vue, ni connue. »

A dater de ce moment, et grâce à la belle parole de Guillaume Boursier, messire Ermin devint le gentilhomme le plus libéral et le plus hospitalier qu'il y eût alors à Gênes, et qui reçût et accueillit plus honorablement les étrangers et ses propres concitoyens.

NOUVELLE IX

LE ROI DE CHYPRE

Le roi de Chypre est rendu à l'honneur et à la vertu par un reproche piquant que lui fait une dame de Gascogne.

Élise, à qui devait s'adresser le dernier ordre de la reine, sans l'attendre, prit gaiement la parole en ces termes :

Vous venez de voir, mes jeunes compagnes, dans la nouvelle que vient de vous raconter Laurette, que bien souvent les réprimandes et les punitions qu'on inflige à quelqu'un restent sans effet, tandis qu'une parole dite au hasard et de propos délibéré produit quelquefois de grands résultats. Je vais vous en montrer une nouvelle preuve dans le peu de mots que je vais vous dire. Les paroles utiles pouvant être d'un grand secours, on doit les retenir de quelque part qu'elles viennent.

Après que Godefroy de Bouillon eut conquis la terre sainte, et sous le règne du premier roi de Chypre, une jeune dame de Gascogne alla en pèlerinage à Jérusalem, visiter le saint sépulcre. A son retour, elle vint à Chypre, où elle fut indignement outragée par des hommes corrompus. Elle se plaignit, et ses plaintes étant restées sans résultat, elle résolut de s'adresser au roi en personne. On voulut l'en détourner en lui disant qu'elle perdrait son temps et ses peines, et que le prince était si indolent et de si peu de courage, qu'il supportait avec presque autant d'indifférence les insultes qui lui étaient personnelles que celles des autres, à tel point que quiconque avait à se plaindre de lui, pouvait impunément lui dire ce qu'il avait sur le cœur sans crainte de le faire rougir ou de blesser son honneur.

La dame, d'après cet avis, désespéra d'obtenir la réparation de l'outrage qu'elle avait reçu. Elle résolut néanmoins de s'en venger sur l'insouciance et

la lâcheté de ce prince. Elle se présenta donc devant lui, et versant d'abondantes larmes, elle lui dit : « Je ne viens point troubler votre présence dans



l'espérance que vous me vengerez de l'affront que j'ai reçu, je viens seulement vous prier de me dire comment vous faites pour supporter ceux que, d'après ce que l'on me dit, on vous fait à chaque instant. Peut-être, à votre exemple, pourrai-je supporter l'outrage que j'ai reçu et que je vous céderais bien volontiers, puisque vous savez les supporter si patiemment. »

Le roi, qui jusqu'alors avait vécu dans l'engourdissement et la paresse, sortit comme d'un profond sommeil à ces paroles. Il fit d'abord punir avec sévérité ceux qui avaient offensé cette dame, et devint, depuis ce moment, très-rigoureux et très-sévère pour tout ce qui touchait à l'honneur de sa couronne.

NOUVELLE X

LE VIEILLARD AMOUREUX

Maître Albert de Bologne raille, en termes polis, une dame qui voulait se moquer de l'amour qu'il avait pour elle.

Il ne restait plus, après qu'Élise eut fini, que la reine, pour conter une histoire. Celle-ci prit donc la parole, et commença ainsi :

De même que les étoiles font, quand le temps est pur, l'ornement du ciel, et ainsi que les fleurs, au printemps, embellissent les prairies, de même les bons



Le vieillard amoureux.



mots et les anecdotes piquantes font l'ornement et le plaisir de la conversation. Ces sortes de traits d'esprit sont plutôt faits pour nous autres femmes que pour les hommes, parce qu'ils consistent en peu de paroles, et qu'il ne convient pas aux personnes de notre sexe de parler beaucoup et longuement, ainsi que peuvent le faire les hommes. D'ailleurs il est bien peu de femmes, aujourd'hui, capables de comprendre une saillie, ou, si elles la comprennent, qui sachent y répondre à propos. Je le dis à notre honte et à celle de notre sexe en général ; mais presque toutes les femmes de nos jours ont substitué l'amour de la parure et de la frivolité à la vertu et à la raison dont étaient douées les femmes d'autrefois. Plus elles sont couvertes de broderies, de dentelles, de bijoux et de beaux habillements, plus elles se croient de l'importance, et faites pour être louées et honorées. Elles semblent ignorer que si l'on chargeait un âne en le revêtissant de tous ces ajustements, il pourrait en porter dix fois plus que chacune d'elles, sans que, pour cela, il dût être regardé autrement que comme un âne. Je fais cet aveu avec peine, car je ne puis rien dire contre les femmes en général, qui ne retombe un peu sur moi ; mais celles qui sont ainsi parées, fardées et couvertes d'or, sont comme autant de statues muettes et inanimées ; ou si, par hasard, elles s'animent et veulent dire quelque chose en réponse aux questions qu'on leur adresse, il vaudrait cent fois mieux pour elles qu'elles n'eussent jamais ouvert la bouche. Elles appellent sagesse et pureté de cœur leur ignorance et leur vide de conversation, et traitent d'honnêteté leur sottise et leur ineptie, comme s'il n'y avait d'honnêtes femmes que celles qui se bornent à causer avec leur servante, leur boulangère ou leur blanchisseuse. Il est vrai qu'en matière de plaisanterie, il faut considérer le temps, le lieu, et bien connaître la personne à qui l'on parle ; car il arrive bien souvent qu'un homme ou une femme qui croit faire rire aux dépens d'autrui, fait souvent rire aux siens, faute d'avoir bien mesuré ses forces avec celles de son interlocuteur.

Afin de vous apprendre à éviter cet écueil, et pour que vous puissiez faire mentir le proverbe qui dit qu'en toute chose les femmes choisissent la pire, je vais vous conter une histoire capable de vous rendre prudentes, afin que vous soyiez supérieures aux autres femmes par vos excellentes qualités, de même que vous l'êtes déjà par vos grâces et votre esprit.

Il y avait naguère à Bologne un médecin très-célèbre, nommé maître Albert, dont tout le monde se rappelle encore aujourd'hui la réputation. Bien qu'âgé de soixante-dix ans, son esprit était plein de jeunesse et de fraîcheur. En dépit de son corps, dont la chaleur naturelle s'était en partie retirée, il se montrait encore sensible aux atteintes de l'amour. Il avait aperçu à une fenêtre une très-jolie veuve, nommée, d'après ce que l'on m'a dit, Marguerite de Chissoliéri. Il s'éprit d'amour pour elle comme l'eût fait un jeune homme ; il y pensait constamment, et ne pouvait goûter un instant de repos quand il n'avait pu voir dans la journée le doux et gracieux visage de sa dame. Il passait et repassait sans cesse sous ses fenêtres, tantôt à pied, tantôt à cheval, et fit tant, qu'elle et plusieurs autres dames remarquèrent ses allées et venues. Celles-ci riaient bien souvent ensemble, en voyant un homme si vieux et si grave devenir amoureux, comme si l'amour ne devait se faire sentir qu'aux jeunes gens sans expérience.

Pendant que notre docteur se livrait, un jour de fête, à son manége accoutumé devant la maison de la veuve, il aperçut celle-ci assise sur le seuil de sa porte, avec plusieurs autres dames. L'ayant vu venir de loin, cette dame forma le projet, avec ses compagnes, de lui faire un accueil favorable, et de le plaisanter ensuite sur son amour. Elles se lèvent toutes, et l'ayant salué, elles le font entrer dans une cour ombragée, où elles le régalèrent de confitures et de vins excellents. Ensuite, elles lui demandèrent en termes honnêtes et polis comment il avait pu s'éprendre d'amour pour cette dame, qui était recherchée par les jeunes gens les plus beaux et les plus aimables.

Maître Albert fut piqué de ce persiflage, et répondit d'un air malin : « Personne, madame, ne doit s'étonner que je sois amoureux, surtout quand je le suis de vous, qui le méritez si bien. Quoique dépourvus des forces nécessaires pour les exercices de l'amour, les gens âgés conservent la volonté et le discernement pour bien connaître ce qui mérite d'être aimé. Comme ils ont plus d'expérience que les jeunes gens, ils ont aussi le jugement plus sûr.

Voici, du reste, ce qui m'a engagé, moi vieillard, à vous aimer, quoique vous le soyiez par plusieurs jeunes gens. C'est que j'ai vu plusieurs fois des dames manger des poireaux dont vous autres femmes êtes assez friandes ; et, bien que dans ce légume, qui n'offre rien d'agréable au goût, la tête soit cependant ce qui est le moins mauvais, par un caprice que je ne saurais expliquer, la plupart de ces dames prennent ce légume par la tête, et en savourent avec délices la queue, qui pourtant n'est bonne à rien, et a un goût assez désagréable. Que savais-je, madame, si, en fait d'amants, votre sexe n'avait pas quelque fantaisie pareille. Dans ce cas, je serais sans contredit celui que vous choisiriez, et vous renverriez tous les autres. »

La jolie veuve, ainsi que ses compagnes, rougit et baissa les yeux ; cependant elle répondit au docteur : « Notre étourderie, monsieur, a reçu le juste châtiment qu'elle méritait. Croyez que je suis flattée des sentiments que j'ai inspirés à un sage et galant homme tel que vous ; comptez sur ma reconnaissance et sur tout ce qui dépendra de moi pour vous être agréable, persuadée que vous n'exigerez rien que d'honnête. Maître Albert remercia la veuve de ses offres obligeantes ; puis il se leva et prit congé de la compagnie en éclatant de rire.

Ainsi cette dame, pour n'avoir pas su connaître celui auquel elle s'adressait, fut raillée elle-même en voulant railler les autres. Si vous êtes sages, mes chères compagnes, vous vous garderez de tomber dans une semblable imprudence.

Le soleil allait se coucher, et la fraîcheur du soir commençait à se faire sentir, quand Pampinée finit son histoire. Elle dit alors avec beaucoup de grâce et d'enjouement : « Ma souveraineté va finir, et il ne me reste plus qu'à vous donner une nouvelle reine qui disposera, comme elle le jugera, convenable, de ce qui reste à faire, de son temps et du nôtre, et de nos plaisirs communs. Quoique mon règne ne doive finir qu'à la nuit, je pense qu'il est nécessaire, pour bien préparer les choses à venir, d'avoir quelque temps devant soi. Je propose donc d'élire la nouvelle reine tous les jours à cette heure, pour lui donner le temps de réfléchir et de préparer tout ce qui est utile pour le lendemain matin. Au nom de celui par qui tout existe, et comme garantie de nos plaisirs communs, je choisis pour reine l'aimable et sage Philomène. »

A ces mots, elle se lève, et ayant ôté la couronne qu'elle avait sur sa tête, elle alla la placer avec déférence sur celle de Philomène, et la salua la première de son nouveau titre de souveraine. Son exemple fut à l'instant suivi de tous les autres, qui lui jurèrent gravement obéissance et fidélité. Philomène rougit d'abord, et fut un peu déconcertée à la vue des honneurs qu'on lui rendait; mais, s'étant souvenue des dernières paroles de Pampinée, et ne voulant pas paraître ridicule, elle bannit bientôt toute timidité. Elle commença par confirmer tous les arrangements qui avaient été pris par la reine qui l'avait précédée. Elle donna ensuite ses ordres pour le souper et les plaisirs de la soirée, ainsi que pour ceux du lendemain.

« Mes chères compagnes, dit-elle ensuite, il est une chose à laquelle la reine qui m'a précédée n'a pas songé parce qu'elle a été élue trop tard, et que je voudrais qu'on exécutât à l'avenir: c'est d'indiquer, la veille, la matière sur laquelle nous devrons parler le lendemain, afin que chacun de nous ait le temps de préparer une nouvelle satisfaisante sur le sujet. Voici celui que je soumettrai à votre approbation :

« Les hommes, depuis le commencement du monde, ont toujours été et seront toujours les jouets de la fortune, et exposés à mille vicissitudes. Je propose que chacun de nous raconte une histoire sur une personne qui, jetée dans quelque fâcheuse position, finit, contre toute attente, par en sortir heureusement. »

Toute la compagnie approuva cette proposition, et l'on promit de s'y conformer. Dionée seul, profitant d'un moment de silence, dit en s'adressant à la reine :

« Madame, je pense, comme tout le monde, que l'ordre que vous venez de donner est sage et digne des plus grands éloges; mais je sollicite de vous une grâce toute spéciale que je voudrais me voir confirmer pour tout le temps que dureront nos réunions, c'est de ne point être astreint, si bon me semble, à suivre la loi commune de raconter ma nouvelle sur le sujet qui aura été donné, et de me laisser la liberté de dire celle qui me conviendra le mieux. Et, comme en demandant cette grâce, je ne voudrais pas qu'on pensât que l'imagination me fait défaut pour trouver une histoire, je prends l'engagement, dès à présent, de raconter la mienne le dernier. »

La reine, qui connaissait son esprit et sa gaieté, comprit très-bien qu'il ne demandait cette faveur que pour les égayer et les divertir par des choses plaisantes, dans le cas où l'on viendrait à se fatiguer de tant de récits. Après avoir pris l'avis de la société, elle lui accorda volontiers ce qu'il demandait. Tous alors s'étant levés, se dirigèrent vers un clair ruisseau qui descendait d'une colline voisine et coulait doucement, sur un lit de sable et de gazon, au milieu d'une vallée ombragée d'arbres de toute espèce. Là, toutes les dames s'étant mis les pieds et les bras nus, entrèrent dans l'eau, où elles se divertirent et folâtrèrent entre elles. Elles rentrèrent ensuite au château, pour l'heure du souper.

Le repas fit grand plaisir, et inspira la gaieté. Lorsqu'on eut desservi, la reine prescrivit différents amusements: les chants et les danses se succédèrent jusqu'à ce qu'enfin, la soirée étant fort avancée, il plût à la reine de terminer la première journée. Elle fit allumer les flambeaux, et dit à tout le monde d'aller se reposer. Chacun alors se retira dans son appartement.



DEUXIÈME JOURNÉE

Dans laquelle on s'entretient, sous la présidence de Philomène, des personnes qui, après avoir été exposées à différentes aventures, sont parvenues à en sortir heureusement contre leur attente.

Les rayons du soleil commençaient à dorer l'horizon, et les oiseaux, du haut des arbres verdoyants, annonçaient par leur ramage le retour du jour, quand les dames et leurs trois cavaliers se levèrent. Ils descendirent au jardin, et, foulant aux pieds l'herbe humide, se mirent, en folâtrant, à cueillir çà et là des fleurs et des bouquets. Ils continuèrent ainsi pendant un assez long espace de temps. Les divertissements de ce jour furent ensuite les mêmes que ceux de la veille : on dîna au frais, on dansa, et on alla se reposer. Puis, après s'être levé, tout le monde se réunit sous la fraîche feuillée, et s'assit en cercle sur le gazon, autour de la reine, et dans l'ordre qu'il lui plut d'indiquer. Cette jeune et belle reine, le front ceint de sa couronne de laurier, promenant alors sur toute la compagnie le regard le plus gracieux, commanda à Néiphile d'ouvrir la marche des récits. Celle-ci ne se fit point prier, et, d'un visage riant, commença à parler ainsi :

NOUVELLE PREMIÈRE

LE FAUX PERCLUS

Martelin feint d'être perclus de ses membres et de recouvrer la santé sur le corps de saint Arrigue. Sa fourberie étant découverte, il est roué de coups, et ne parvient qu'avec peine à éviter le danger d'être pendu.

Bien souvent, mes chères dames, celui qui veut tourner en ridicule les autres ainsi que les choses qu'il doit le plus respecter, voit le ridicule se reverser sur

lui-même, et est puni de sa témérité. C'est ce que je prétends vous faire voir dans la nouvelle que je vais vous dire, me conformant en cela à l'ordre de notre reine et au sujet qu'elle nous a donné. Cette histoire vous fera connaître les dangers auxquels fut exposé l'un de nos concitoyens, et comment, contre toute espérance, il en sortit assez heureusement.

Il y avait à Trévise, il n'y a pas encore longtemps, un Allemand nommé Arrigue, qui était pauvre, et vivait du métier de portefaix. Quoique dans l'indigence, il passait pour un homme honnete et rempli de piété. Que cette réputation fût méritée ou non, toujours est-il que quand il mourut, ainsi du moins que ses compatriotes l'affirment, toutes les cloches de la grande église de Trévise sonnèrent d'elles-mêmes, sans le concours de personne. Tout le monde alors cria au miracle, et fut convaincu que cet Arrigue était et avait dû être un véritable saint. Le peuple de la ville courut en foule à la maison où son corps était exposé, et, après l'avoir enlevé, le porta en grande pompe à la cathédrale. On y amena de toutes parts les boiteux, les paralytiques, les aveugles et tous ceux qui étaient affligés de quelque infirmité, dans la persuasion qu'ils recouvreraient la santé s'ils parvenaient seulement à toucher ce corps béni.

Pendant que ces choses se passaient, et que, de tous les côtés, une foule de peuple accourait à Trévise, il se trouva que trois de nos concitoyens, appelés, l'un Stechi, l'autre Martelin, et le troisième Marquis, y arrivèrent aussi de leur côté ; tous les trois étaient attachés à la cour de quelques grands seigneurs, qu'ils amusaient en contrefaisant les autres et en se contrefaisant eux-mêmes. C'était la première fois qu'ils venaient à Trévise, et cette foule de peuple qu'ils voyaient courir dans les rues leur causa un grand étonnement. Quand on leur eut appris la cause de tout ce mouvement, ils voulurent faire comme les autres, et voir ce qui se passait. Après avoir déposé leurs bagages à l'auberge, Marquis dit à ses camarades : « Notre intention est d'aller voir ce corps saint; mais comment pourrons-nous parvenir jusqu'à lui? la place est, à ce qu'on dit, couverte d'Allemands et de gens armés que le gouverneur de cette ville y fait tenir pour prévenir tout tumulte, et l'église est si pleine de monde, que presque personne n'y peut entrer. «Qu'à cela ne tienne, dit Martelin, qui désirait ardemment voir ce spectacle, je trouverai bien le moyen d'arriver jusque-là.—Quel est donc ton moyen? dit Marquis. — Je vais te le dire, reprit-il : je ferai le paralytique, tu me soutiendras d'un côté, et Stechi de l'autre, comme si je ne pouvais marcher tout seul, et tous les deux vous ferez semblant de me conduire pour que le saint me guérisse. Il n'y aura personne qui, en nous voyant, ne nous fasse place et ne nous livre passage.»

Cette idée plut beaucoup à marquis et à Stechi, et, sans y réfléchir autrement, ils sortirent tous trois de leur auberge. Arrivés en un endroit écarté, Martelin se tord les jambes, les mains et les bras, il tourne les yeux, défigure tous ses traits, et se rend épouvantable à voir. Personne, en le voyant, n'eût douté qu'il ne fût effectivement paralysé de tous ses membres. Après cette métamorphose, Marquis et Stechi le prennent chacun d'un côté et s'acheminent vers l'église, contrefaisant les affligés et priant humblement, et pour l'amour de Dieu, tous ceux qu'ils rencontraient sur leur route, qu'on leur fit place pour les laisser passer. Tout le monde se rend à leurs prières, et l'attention s'étant bientôt fixée sur eux de tous

côtés, on se mit à crier : « Rangez-vous, place, place ! » Ils arrivèrent facilement à l'endroit où l'on avait déposé le corps de saint Arrigue. Aussitôt Martelin fut enlevé par les personnes qui l'entouraient, et porté sur le corps afin de recouvrer la santé. Chacun était immobile, et dans l'attente de ce qui allait lui arriver. Celui-ci, habile à jouer son rôle, n'eut pas plutôt touché ce corps saint, qu'il commença à remuer un doigt, puis la main, puis les bras, et insensiblement tous les autres membres. A cette vue, il se fit un tel bruit, un si grand concert de louanges s'éleva en l'honneur de saint Arrigue, que le tonnerre n'aurait pu se faire entendre.

Près de là, par malheur, se trouvait un Florentin qui connaissait fort bien Martelin, mais qui ne l'avait pas d'abord reconnu sous les traits qu'il avait pris en arrivant. Aussitôt qu'il le vit debout, il le reconnut, et, partant d'un éclat de rire, il s'écria : « Que Dieu punisse ce misérable ! Qui aurait cru, en le voyant qu'il n'était pas vraiment paralytique ? »

Quelques Trévisans ayant entendu ces paroles, lui demandèrent aussitôt si effectivement cet homme n'était pas paralysé. « Non certes, répondit le Florentin : grâce à Dieu, il a été toujours aussi droit qu'aucun de nous ; mais c'est, de tous les baladins qui existent et que vous vîtes jamais, celui qui sait le mieux faire ces sortes de tours, et prendre la forme qu'il lui plaît. »

A ces paroles, et sans vouloir en entendre davantage, les Trévisans se frayent un passage jusqu'à l'endroit où était Martelin, en criant : « Qu'on saisisse cet impie, il n'est point impotent, et se joue de Dieu et du paradis ; il s'est contrefait en venant ici pour nous tourner en dérision, nous et notre saint. » A ces mots, ils le saisissent, le jettent à terre, lui arrachent les cheveux, lui déchirent tous ses vêtements, et font pleuvoir sur lui une grêle de coups de pieds et de coups de poings. Il n'y eut personne qui ne crût de son devoir de lui faire subir une correction. Martelin avait beau crier grâce et miséricorde, les coups ne cessaient point de tomber sur lui, et se multipliaient au contraire de plus en plus.

Marquis et Stechi pensèrent en eux-mêmes que leurs affaires allaient mal, et, craignant qu'on ne leur en fît autant, ils n'osèrent le secourir. Tout en cherchant comment ils pourraient le tirer d'entre les mains de la populace, ils se mirent à crier comme les autres, et à dire qu'il fallait qu'on tuât ce scélérat, ce qui serait infailliblement arrivé, si Marquis ne se fût avisé d'un expédient. Sachant que les gens de justice étaient à la porte de l'église, il courut, aussi vite qu'il lui fut possible, trouver le lieutenant du podestat, et lui dit : « Pour la grâce de Dieu, venez faire justice, il y a là un voleur qui vient de me couper ma bourse, dans laquelle se trouvaient cent ducats. Faites-le arrêter, je vous en prie, afin de me faire rendre ce qui m'appartient. Douze sergents furent aussitôt détachés vers l'endroit où le malheureux Martelin était si maltraité ; ils fendent la presse avec la plus grande peine, le tirent, tout meurtri et tout froissé, de dessous les pieds de ces furieux, et le mènent au palais.

Une foule de peuple qui se prétendait mystifiée par lui, l'accompagna. Le bruit s'étant répandu qu'il était arrêté pour avoir pris une bourse, chacun crut qu'il n'y avait pas de meilleure occasion pour se venger de lui, de dire aussi qu'il lui avait volé la sienne.

Par suite de toutes ces plaintes, le lieutenant du podestat, qui était un homme

sévère, le prit à part aussitôt, et l'interrogea sur ce fait. Mais Martelin, qui ne s'inquiétait pas le moins du monde de son arrestation, ne lui répondait que par des plaisanteries. Le juge en fut si irrité, qu'il le fit attacher sur l'estrapade et lui fit appliquer quelques bons coups de corde, dans l'intention de lui faire confesser les vols qu'on lui imputait, et de le faire pendre ensuite. Après avoir



été remis à terre, le juge lui demanda de nouveau s'il n'était pas vrai qu'il fût coupable de ce dont on l'accusait. Celui-ci, voyant qu'il ne lui servait à rien de nier, lui répondit : « Je suis prêt à vous dire la vérité ; mais auparavant, que tous ceux qui m'accusent vous disent dans quel temps et dans quel lieu je leur ai volé leur bourse ; je vous dirai alors, je vous le promets, si je suis coupable ou non.

Le juge y consentit, et ayant interrogé quelques-uns de ses accusateurs, l'un dit qu'il y avait plus de huit jours, l'autre six, l'autre quatre, d'autres enfin, que c'était dans la journée même. Martelin les ayant entendus, s'écria : « Ils mentent

tous impudemment, monsieur le juge, et je vais vous en donner une preuve irrécusable. Je ne suis que depuis quelques heures seulement dans cette ville, où je n'étais point encore venu, et dans laquelle, plût à Dieu, je n'aurais dû jamais mettre le pied. Aussitôt mon arrivée, mon malheur a voulu que j'allasse voir l'exposition de ce corps saint, ce qui m'a valu d'avoir été maltraité comme vous pouvez le voir vous-même. Pour vous ôter toute espèce de doute à cet égard, je vous prie d'interroger les officiers du gouverneur devant lesquels j'ai dû me présenter à mon arrivée. Consultez son livre, interrogez aussi mon hôte, et vous aurez la certitude que je vous ai dit la vérité. Vous ne voudrez pas, j'en suis sûr, quand vous aurez reconnu que je ne vous en ai point imposé, me faire subir, à la sollicitation de ces misérables, un châtiment que je n'ai pas mérité. »

Pendant ce temps, Marquis et Stechi, alarmés de la sévérité du juge, et sachant qu'il avait fait donner l'estrapade à Martelin, étaient dans une grande inquiétude. « Nous avons fait là une belle besogne, disaient-ils; nous ne l'avons sorti de la poêle que pour le faire tomber dans le feu. L'inquiétude les faisait errer çà et là dans les environs, lorsqu'ils rencontrèrent leur hôte, à qui ils racontèrent la position dans laquelle se trouvait leur camarade. Celui-ci rit beaucoup de l'aventure, et les mena chez un certain Alexandre Agolant qui habitait Trévise, et qui occupait un emploi important auprès du gouverneur. Ils lui racontèrent dans ses plus petits détails l'histoire de Martelin, et le supplièrent tous trois d'intercéder en sa faveur. Alexandre, que ce récit avait fort égayé, se rendit chez le gouverneur de Trévise, et obtint qu'on enverrait chercher Martelin. Ceux qui furent chargés d'exécuter cet ordre, trouvèrent celui-ci encore à genoux, en chemise, la figure effarée et dans la plus grande consternation, devant le juge, qui se montrait insensible à toutes ses raisons. Celui-ci, qui avait quelque haine contre les Florentins, voulait à toute force le faire pendre, et il ne le renvoya au gouverneur que lorsqu'il s'y vit contraint et forcé.

Martelin, après avoir raconté succinctement tout ce qui s'était passé, supplia le gouverneur que, pour toute grâce, il le laissât partir, « parce que, tant qu'il ne serait pas de retour à Florence, il lui semblerait voir toujours la corde autour de son cou. Le gouverneur s'amusa beaucoup de cette aventure, et fit donner plusieurs vêtements à Martelin et à ses deux camarades. Ce fut ainsi que, contre leur attente, ils se tirèrent de ce mauvais pas et purent revenir chez eux sains et saufs.

NOUVELLE II

L'ORAISON DE SAINT JULIEN

Renaud d'Ast ayant été dévalisé, se rend au château Guillaume. Il y reçoit l'hospitalité d'une dame qui le dédommage de toutes ses pertes, et retourne chez lui sain et sauf.

Les dames, et surtout les trois jeunes gens, rirent à gorge déployée des malheurs de Martelin, que Néiphile venait de leur raconter. Philostrate, qui était



L'Oraison de saint Julien


BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE
FIRENZE

assis à côté de cette dame, reçut de la reine l'ordre de lui succéder et de raconter sa nouvelle. Il commença aussitôt.

Je vais, belles dames, vous raconter un trait de dévotion où se trouve un mélange d'infortunes et d'amours, de plaisirs et de peines, dont vous pourrez tirer des leçons salutaires. Il apprendra surtout à ceux qui suivent le sentier glissant de l'amour, que ceux qui négligent de réciter l'oraison de saint Julien, encore bien qu'ils trouvent un bon lit, peuvent quelquefois rencontrer mauvaise auberge.

Du temps d'Azzo, marquis de Ferrare, un marchand, nommé Renaud d'Ast, vint un jour, pour ses affaires, à Bologne. Après les avoir terminées, il s'en retournait chez lui, lorsqu'au sortir de Ferrare, et chevauchant sur la route de Vérone, il fit rencontre de certains individus qu'il prit pour des marchands, et qui n'étaient autres que des gens de mauvaise vie et des voleurs de grand chemin. Il fit route et lia imprudemment conversation avec eux. Ceux-ci, voyant qu'ils avaient affaire à un marchand, pensèrent qu'il devait être porteur de quelque somme d'argent, et formèrent entre eux le projet de le dévaliser aussitôt qu'ils trouveraient une occasion favorable. Pour éloigner de lui tout soupçon, ils prennent les allures de gens honnêtes et de bonne société, lui parlent d'honneur et de probité, et se montrent empressés à le servir et à lui être agréables.

Renaud, qui voyageait à cheval avec un seul domestique, se félicitait de les avoir rencontrés. Tout en causant de choses et d'autres, la conversation tomba sur les prières que les hommes adressent ordinairement à Dieu, et l'un des trois brigands dit à Renaud : « Et vous, mon gentilhomme, quelle oraison avez-vous l'habitude de réciter quand vous vous trouvez en voyage ? — A vous dire le vrai, répondit Renaud, je suis assez ignorant sur ce chapitre, et, en matière d'oraison, je suis comme celui qui vit à l'antique, et laisse courir deux sous pour vingt-quatre en argent. Cependant j'ai coutume, quand je me mets en route, de dire tous les matins, quand je sors de l'auberge, un *Pater noster* et un *Ave Maria* pour l'âme du père et de la mère de saint Julien [1], afin que Dieu, ainsi que lui, me fassent trouver un bon gîte la nuit suivante. Il m'est arrivé bien des fois, en voyage, de me trouver exposé à de grands dangers ; mais je m'en suis toujours tiré, et j'ai rencontré, le soir, bonne auberge et bon gîte ; c'est pourquoi j'ai la plus grande confiance en saint Julien, et je ne croirais pas être en sûreté sur ma

[1] Nos vieux poëtes désignent ordinairement une bonne auberge, un bon gîte, par le nom d'*hôtel de Saint-Julien*. Les legendaires nous apprennent que ce saint, pour expier un crime involontaire, s'était devoué à recevoir chez lui tous les voyageurs, et on lui donna le surnom d'*hospitalier*. On l'invoquait pour obtenir un bon gîte, et le matin, le voyageur, avant de se mettre en route, récitait en son honneur une oraison.

Tu as dit la palenostre
Saint Julien à cest matin,
Soit en roumans, soit en latin :
Or tu seras bien ostelé.

Dit. des Herens.

Un autre poëte, ayant obtenu un rendez-vous de sa maîtresse et passé la nuit avec elle, dit, en celebrant son bonheur :

Saint Julien, qui peut bien tant ;
Ne fist à nul homme mortel
Si doux, si bon, si noble ostel.

Chansons manusc.

Qui prend bonne femme, je tien
Que son ostel est Saint-Julien.

Eust. Desch.

route, ni trouver un endroit convenable pour passer la nuit, si je manquais à cette habitude. » Celui qui l'avait déjà interrogé, lui dit alors : « Et ce matin, avez-vous dit ces oraisons? — Sans doute, répondit Renaud. » Tant mieux pour toi, se dit en lui-même le brigand, qui connaissait ce qui devait lui arriver; car, si tu y as manqué, il ne tiendra pas à moi que tu ne sois très-mal logé. Puis, lui adressant la parole : « J'ai comme vous, dit-il, beaucoup voyagé, et, bien que je n'aie jamais récité cette oraison dont on m'a plusieurs fois vanté l'efficacité, il ne m'est jamais arrivé d'être mal logé. Nous verrons peut-être, ce soir, quel est celui de nous deux qui trouvera le meilleur gîte, de vous qui avez dit vos oraisons, ou de moi qui ne les ai point dites. Il est vrai de dire aussi qu'au défaut de cette oraison, j'ai l'habitude de réciter le *Diripuisti*, l'*Intemerata*, ou le *De profundis*, qui ont, d'après ma grand'mère, une très-grande vertu. »

En parlant ainsi de diverses choses, ils continuaient leur chemin, et les trois coquins n'attendaient plus que le temps et le lieu pour mettre à exécution leur mauvais dessein.

Le soir étant venu, ils arrivent un peu au delà d'une forteresse appelée Château-Guillaume, et s'arrêtent au gué d'une petite rivière. Voyant qu'il était tard et que l'endroit était commode et solitaire, ils se précipitent sur Renaud, lui enlèvent son cheval et ses habits, et le laissent là, nu-pieds et en chemise. « Va voir, lui dirent-ils en s'éloignant, si ton saint Julien te donnera un bon gîte cette nuit:



quant à nous, bien certainement nous en aurons un excellent. » A ces mots, ils passent la rivière et continuent leur route. Le domestique de Renaud, voyant son

maître assailli de la sorte, au lieu de voler à son secours, tourna bride comme un poltron qu'il était, et ne cessa de courir que lorsqu'il fut en sûreté à Château-Guillaume. Il y arriva lorsque la nuit était déjà venue; et, sans s'inquiéter de son maître, il alla se loger dans une auberge.

Renaud, presque tout nu, exposé à un froid rigoureux et à la neige qui tombait en abondance, tremblait et claquait des dents, et, voyant qu'il faisait déjà presque nuit, ne savait plus que faire et devenir. Il se tourne et regarde de tous côtés, pour voir s'il ne découvrirait pas dans les environs quelque endroit où il pût passer la nuit et éviter de mourir de froid; mais, par suite des guerres auxquelles ce pays avait été en proie peu de temps auparavant, tout avait été saccagé et brûlé, de sorte que, n'apercevant aucun asile, et plutôt que de se laisser geler entièrement, il se dirigea, au pas de course, vers Château-Guillaume, où il ignorait que son domestique se fût retiré dans sa fuite. Il espérait que, s'il parvenait à y entrer, Dieu viendrait à son secours. Mais hélas! la nuit le surprit, et il y arriva si tard, qu'il trouva les portes fermées et les ponts levés. En proie au désespoir, il chercha de tous côtés, autour de l'enceinte, un endroit où il pût se garantir de la neige qui tombait toujours à gros flocons, et aperçut par hasard une maison située sur les remparts qui formait une saillie au dehors. Il résolut de s'y abriter jusqu'au jour. Quand il y fut arrivé, il trouva au-dessous de la saillie que formait cette maison une petite porte qui était fermée, il est vrai, mais au pied de laquelle étaient répandus quelques brins de paille. Il les rassemble avec soin, s'en fait un siége, et s'y assied en gémissant et en murmurant contre saint Julien, qui avait si mal récompensé la confiance qu'il avait en lui. Ce bon saint l'entendit et en eut pitié. Il ne tarda pas à lui procurer un meilleur asile.

Dans ce château sous la saillie duquel Renaud avait trouvé un abri, habitait seule une dame jeune et charmante entre toutes. Le marquis d'Asso l'aimait autant que sa propre vie; il l'avait mise dans cette maison pour la voir plus souvent et avec plus de facilité. Ce jour-là précisément, le marquis devait venir passer la nuit avec elle. Un bain et un souper magnifique avaient été préparés secrètement; tout était disposé, et elle n'attendait plus que son arrivée, lorsqu'un courrier se présenta à la porte de la ville, porteur de nouvelles pressantes pour le marquis, qui le forcèrent incontinent de monter à cheval. Le marquis fit alors dire à sa maîtresse de ne pas l'attendre, et partit aussitôt. La dame, un peu contrariée de ce contre-temps et ne sachant que faire, eut l'idée de profiter du bain qu'elle avait fait préparer pour lui, puis ensuite de souper, et d'aller se coucher. Elle se met donc au bain. L'endroit où elle le prenait était tout près de la porte contre laquelle le pauvre Renaud se morfondait en dehors. Elle entendit donc ses claquements de dents et les gémissements qu'il poussait, de même que s'il eût été métamorphosé en cigogne. Ayant appelé sa servante, elle lui dit: « Monte donc en haut, et regarde, au dehors du mur, qui est au pied de cette porte, et ce qu'on y fait. » Celle-ci obéit, regarde par la fenêtre, et aperçoit, à la faveur d'une faible clarté, notre homme en chemise assis sur le seuil de la porte, et qui, comme on l'a déjà dit, tremblait de tous ses membres. Elle lui demande alors ce qu'il fait là. Renaud, dont les dents claquaient si fort qu'il pouvait à peine articuler ses paroles, lui dit, le plus brièvement qu'il put, qui il était et ce qui lui était arrivé, la suppliant, d'une voix la-

mentable, de ne pas le laisser, si elle en avait la possibilité, passer la nuit là, pour y mourir de froid.

Cette fille eut pitié de lui, et retourna tout conter à sa maîtresse. La dame, non moins émue de compassion, se souvenant qu'elle avait la clef de cette porte par laquelle le marquis entrait souvent quand il voulait la voir en secret : « Va, dit-elle, et ouvre-lui sans bruit : nous avons ici de quoi le loger, et, en outre, voici un souper qui pourra lui servir, puisqu'il n'y a personne pour le manger. » La servante loua beaucoup sa maîtresse de son humanité, et s'empressa d'aller lui ouvrir. Elle le fait entrer, et, le voyant presque mort de froid, elle lui dit : » Dépêchez-vous, brave homme, et entrez dans ce bain qui est encore tout chaud. » Le pauvre diable n'attendit pas qu'on le lui répétât deux fois, et se sentit renaître à la vie, en sentant cette douce chaleur. Pendant ce temps, la dame lui fit préparer des vêtements qui avaient appartenu à son mari, mort depuis peu de temps. Lorsqu'il les eut revêtus, il se trouva qu'ils lui allaient si bien, qu'il semblait qu'on eût pris mesure sur lui. Tout en attendant les ordres de sa bienfaitrice, il se mit à remercier Dieu et saint Julien, qui, après l'avoir sauvé de la nuit affreuse qu'il avait en perspective, l'avaient conduit dans le bon logis où il se trouvait.

La dame, après s'être un peu reposée, se rendit dans une de ses chambres, dans laquelle elle fit allumer un grand feu, et demanda des nouvelles de son hôte, et ce qu'il faisait. « Il s'est habillé, répondit celle-ci ; c'est un fort bel homme, et paraît honnête et très-bien élevé. — Va donc l'appeler, dit la dame, et dis-lui qu'il vienne auprès du feu, il soupera ici ; car je pense qu'il doit avoir faim. » Lorsque Renaud entra dans la chambre et qu'il vit la jeune dame, il reconnut aussitôt qu'elle était d'un rang élevé. Il lui fit mille compliments, et la remercia, du mieux qu'il lui fut possible, pour toutes ses bontés. La dame, de son côté, jugea à sa mine et à son discours qu'il était tel que sa servante le lui avait dépeint ; elle l'accueillit avec grâce, et le fit asseoir familièrement devant le feu, auprès d'elle. Elle le pria ensuite de lui raconter l'aventure qui l'avait amené en ce lieu. Renaud lui en fit le récit dans le plus grand détail. Il n'eut pas de peine à la convaincre, car elle avait appris, à l'arrivée de son valet à Château-Guillaume, une partie de son histoire. Elle lui dit alors ce qu'on lui avait appris concernant son domestique, et où il pourrait aisément le retrouver le lendemain matin.

Sur l'ordre de la dame, on apporta le souper, et Renaud, après s'être lavé les mains, se mit à table avec elle. Renaud était grand, jeune et bien fait, d'une figure noble et séduisante, ses manières gracieuses et polies. La dame, dont l'attente du marquis, qui devait passer la nuit avec elle, avait excité les désirs, l'examina bien souvent avec complaisance, et fut séduite par sa bonne mine. A peine fut-on sorti de table, qu'elle se consulta avec sa femme de chambre, pour savoir si elle ne ferait pas bien, pour se venger du marquis qui s'était moqué d'elle, de profiter de l'occasion que le hasard lui envoyait. Celle-ci, qui lisait dans le cœur de sa maîtresse, s'efforça de lever tous ses scrupules, et l'engagea fortement à suivre son idée.

La dame, alors, revint auprès du feu, où elle avait laissé Renaud tout seul ; elle le regarda d'un air tendre, et lui dit : « De grâce, Renaud, d'où vient cet air pensif? Est-ce la perte de votre cheval et de vos vêtements qui vous afflige ainsi?

Consolez-vous, et livrez-vous à la joie ; vous êtes ici comme comme chez vous. Savez-vous que sous ces habits qui ont appartenu à mon mari, je vous ai pris pour lui, et que j'ai été tentée cent fois, ce soir, de vous embrasser, ce que j'aurais certainement déjà fait, si je n'eusse craint de vous déplaire. »

Renaud, qui n'était point novice et qui voyait la manière dont le regardait la jeune veuve, s'approcha d'elle les bras ouverts, et lui dit : « Il me serait bien mal, quand je vous dois la vie, de ne pas faire tout au monde pour vous être agréable. Ne craignez donc pas de satisfaire votre désir : embrassez-moi et donnez-moi tous les baisers que vous voudrez, je m'estimerai heureux de les recevoir et de pouvoir vous les rendre. » Il n'eut pas besoin d'en dire davantage : la jeune dame, qui brûlait d'amour, se jeta aussitôt à son cou, et lui donna mille tendres baisers. Ils restèrent quelque temps ainsi, serrés étroitement dans les bras l'un de l'autre ; ils se levèrent ensuite et se retirèrent dans une chambre où ils se mirent au lit sans perdre de temps, et satisfirent, pendant toute la nuit, leur ardeur et tous leurs désirs.

Aussitôt que le jour vint à paraître, la dame fit lever Renaud, et, pour que personne ne pût se douter de cette aventure, elle lui fit revêtir des vêtements assez grossiers ; mais en même temps, et comme dédommagement, elle lui fit don d'une bourse bien garnie. Elle lui recommanda de garder le silence sur tout ce qui s'était passé entre eux, et lui indiqua ensuite le chemin qu'il devait prendre pour aller dans la ville et retrouver son domestique. Enfin, elle le congédia et le fit sortir par la petite porte par laquelle on l'avait introduit.

Quand il fut grand jour, les portes de la ville étant ouvertes, Renaud y entra, feignant de venir de plus loin. Il trouva son domestique, et revêtit d'autres habits qui se trouvaient dans sa malle. Au moment où il allait partir, monté sur le cheval de son domestique, il arriva que, par un miracle du ciel, les trois brigands qui l'avaient dévalisé la veille ayant été arrêtés pour d'autres crimes qu'ils avaient commis postérieurement, furent amenés dans la ville. Ces scélérats avouèrent tous leurs crimes, de sorte que son cheval lui fut rendu, ainsi que son argent et ses habits. Il ne perdit qu'une simple paire de jarretières dont les voleurs ne s'étaient pas souciés, et qu'ils avaient égarée. Renaud rendit grâce à Dieu et à son patron saint Julien, monta à cheval, et retourna chez lui sain et sauf. Quant aux trois brigands, ils furent pendus le jour suivant.

NOUVELLE III

LE MARIAGE IMPRÉVU

Trois jeunes gens, après avoir follement dissipé ce qu'ils possédaient, tombent dans la misère.
Un de leurs neveux qui revenait désespéré dans son pays, fait rencontre d'un abbé qui n'est autre que la fille du roi d'Angleterre, laquelle l'épouse et répare toutes les pertes que ses oncles avaient faites.

Les aventures de Renaud d'Ast excitèrent l'admiration des dames et des jeunes gens. Tous louèrent beaucoup sa dévotion, et bénirent Dieu et saint Julien, pour les secours qu'ils lui avaient envoyés dans sa disgrâce ; on alla même jus-

qu'à penser tout bas que la jeune veuve n'avait pas si mal fait de profiter ainsi du bien que Dieu lui envoyait. Mais pendant que l'on causait en riant de la bonne nuit que Renaud dut passer avec elle, Pampinée, qui était assise auprès de Philostrate, voyant que c'était à elle de conter quelque chose, se recueillit pour songer à ce qu'elle devait dire ; et, sur l'ordre de la reine, prit, d'un ton assuré, la parole en ces termes :

Mes nobles dames, plus on parle des révolutions de la fortune, et plus cette matière paraît inépuisable à celui qui en examine les causes avec attention. On ne devra pas en être étonné, si l'on considère que la fortune dispose à son gré de tout ce que nous appelons follement notre bien, et qu'elle le fait passer d'une main dans l'autre comme il lui plaît, sans observer aucun ordre qui soit à la portée de notre intelligence. Nous en avons des preuves tous les jours sous nos yeux, et nous l'avons déjà reconnu dans quelques-unes des nouvelles qui viennent d'être dites ; cependant, puisque la reine a voulu qu'on parlât sur ce sujet, je veux vous dire aussi la mienne, qui ne sera pas sans utilité pour les auditeurs, et qui pourra peut-être leur paraître agréable.

Il y eut autrefois, dans notre ville, un chevalier appelé Thébalde, qui, selon quelques-uns, descendait de la famille des Lamberti, et, selon d'autres, de celle des Agolanti. Ces derniers fondent leur opinion sur le train que menaient les enfants de Thébalde, lequel était conforme à celui qu'avaient mené les Agolanti. Mais peu importe de laquelle de ces deux maisons il sortait, disons seulement qu'il fut un des plus riches gentilshommes de son temps, et qu'il eut trois fils. Le premier s'appelait Lambert, le second Thébalde, et le troisième Agolant, tous trois beaux et bien faits.

L'aîné n'avait pas encore dix-huit ans révolus, quand le père mourut, laissant à ses trois fils tous ses biens en héritage. Ceux-ci ne se virent pas plutôt à la tête d'une fortune si considérable en argent comptant et en propriétés de toutes sortes, qu'ils s'abandonnèrent à tous leurs caprices, et se livrèrent, sans frein ni retenue, à des dépenses exagérées. De nombreux domestiques, des écuries remplies de chevaux de prix, meute considérable, table ouverte à tous venants, tournois et présents magnifiques, rien n'était épargné ; il fallait qu'ils se procurassent à tout prix non-seulement les choses qui convenaient à leur rang, mais encore tout ce qui pouvait satisfaire leurs désirs de jeunes hommes. Ils ne menèrent pas longtemps un semblable genre de vie, sans attaquer fortement la fortune que leur père leur avait laissée. Leurs revenus ne suffisant bientôt plus aux dépenses qu'ils faisaient, ils commencèrent à hypothéquer leur héritage, et à le vendre morceau par morceau, et ne s'aperçurent de leur détresse que lorsque tout fut à peu près englouti. La pauvreté alors leur ouvrit les yeux, que la fortune et la prospérité leur avaient jusque-là fermés.

Dans cette extrémité, Lambert réunit un jour ses deux autres frères, et leur rappela le rang qu'avait tenu leur père, et les richesses qu'il leur avait laissées ; il leur peignit la pauvreté à laquelle ils allaient être réduits par suite de leurs folles dépenses et les engagea du mieux qu'il put à vendre, avant que leur ruine fût entièrement connue, ce qu'il leur restait, et à aller s'établir dans un autre pays. Ils adoptèrent cet avis, quittèrent tous les trois Florence, sans bruit et sans prendre congé de personne, et se rendirent directement en Angleterre. Ar-

rivés à Londres, ils louèrent une petite maison, et là, faisant peu de dépenses, ils se mirent à faire le commerce et à prêter à gros intérêts. Le sort leur fut favorable, et, en peu d'années, ils gagnèrent des sommes énormes, en sorte qu'étant retournés successivement à Florence, ils rachetèrent non-seulement une grande partie de leurs propriétés, mais encore beaucoup d'autres nouvelles. Ils s'y marièrent sans néanmoins abandonner leur commerce en Angleterre, et y envoyèrent, pour gérer leur maison, un de leurs neveux nommé Alexandre.

Les trois frères, ayant établi leur séjour à Florence, oublièrent à quelle fâcheuse extrémité leurs folles dépenses les avaient réduits, et, quoique leur famille se fût augmentée, ils se livrèrent plus que jamais à leur train de vie accoutumé, profitant outre mesure du crédit dont ils jouissaient dans le commerce, pour se procurer de l'argent. Les fonds qu'envoyait Alexandre les aidaient, pour quelque temps du moins, à payer leurs folies.

Celui-ci prêtait aux gentilshommes et aux barons d'Angleterre, sur leurs châteaux et le revenu de leurs charges, et réalisait de gros bénéfices. Mais pendant que les trois frères se reposaient entièrement sur la prospérité de leur commerce en Angleterre, mangeaient leur argent et empruntaient quand celui-ci venait à leur manquer, la guerre éclata, contre toute prévision, entre le roi de ce royaume et l'un de ses fils. Les troubles divisèrent bientôt tout le pays : les uns prirent parti pour le père, les autres pour le fils. Le malheureux Alexandre perdit le fruit de tous ses travaux, et resta sans moyen de faire désormais aucun profit ; cependant il n'abandonna point le terrain, espérant toujours que la paix se rétablirait entre le père et le fils, et qu'il rentrerait dans tout ce qui lui était dû en principal et intérêts.

Pendant ce temps les trois frères, qui vivaient à Florence, ne mettaient aucun frein à leurs dépenses excessives, et s'endettaient tous les jours de plus en plus. Plusieurs années s'écoulèrent, et les promesses qu'ils avaient faites à leurs créanciers ne s'étant point réalisées, non-seulement ils perdirent tout crédit, mais encore ils se virent poursuivis et arrêtés. Leurs propriétés ne purent suffire à payer entièrement ce qu'ils devaient, de sorte qu'ils restèrent en prison pour le surplus. Leurs femmes et leurs enfants, réduits à la misère, s'en allèrent les uns d'un côté, les autres de l'autre, n'ayant plus désormais en perspective que l'indigence et le sort le plus misérable.

Alexandre, de son côté, après avoir attendu longtemps en vain le retour de la paix et de la tranquillité, voyant qu'en restant en Angleterre, non-seulement il ne parviendrait à rien recouvrer, mais qu'il courrait encore le risque de la vie, prit le parti de revenir en Italie, et se mit seul en voyage. En sortant de Bruges, il vit un jeune abbé vêtu de blanc, accompagné de plusieurs moines. Une suite nombreuse et des bagages considérables le suivaient. Derrière l'abbé se trouvaient deux vieux seigneurs, parents du roi, qu'Alexandre reconnut, et dont il fut accueilli favorablement, après avoir avec eux renoué connaissance. Tout en faisant route avec eux, il leur demanda poliment quels étaient et où allaient ces moines qui marchaient devant eux. « Le jeune homme que vous voyez devant, sur son cheval, répondit l'un des seigneurs anglais, est un de nos parents ; il vient d'être nommé abbé de l'une des meilleures abbayes d'Angleterre. Comme, d'après les décrets de l'Église, il est trop jeune pour remplir une telle dignité, nous allons à Rome

avec lui pour obtenir du saint-père une dispense d'âge et la confirmation de son élection; mais je vous prie de ne parler de cela à personne. »

Le jeune abbé, qui marchait tantôt devant et tantôt derrière son escorte, selon la coutume des grands seigneurs qui vont en voyage, se trouva un jour tout à côté d'Alexandre. Celui-ci était jeune et d'une beauté remarquable, il avait le ton affable et les manières gracieuses et polies; il plut tout d'abord à l'abbé, qui le fit venir à ses côtés et se mit à causer familièrement avec lui. Il lui demanda



qui il était, d'où il venait, et l'endroit où il allait. Alexandre satisfit à toutes ses questions, lui avoua avec franchise l'état de ses affaires, et lui offrit ses petits services dans tout ce qui pourrait lui être agréable. Le jeune abbé fut enchanté de sa manière de s'exprimer; il se mit à l'examiner plus attentivement, et conclut, malgré son équipage plus que modeste, qu'il devait être gentilhomme. Il fut touché de ses malheurs, et l'exhorta amicalement à ne pas perdre toute espérance. « Dieu, ajouta-t-il, ne vous abandonnera pas si vous êtes un homme de bien, et vous replacera peut-être plus haut que vous n'avez été. » Il finit en le priant, puisqu'il allait en Toscane où il se rendait lui-même, de vouloir bien lui tenir compagnie. Alexandre le remercia humblement pour les encouragements qu'il lui donnait, en l'assurant qu'il était prêt à faire tout ce qu'il lui plairait de lui commander.

Pendant qu'ils voyageaient ainsi, l'abbé ne cessait de regarder Alexandre, et paraissait pensif et rêveur. Après plusieurs journées de marche, on arriva à un village qui n'offrait que peu de ressources aux voyageurs; mais l'abbé voulant s'y arrêter, Alexandre le fit descendre dans une maison dont l'hôte lui était parfaitement connu. En sa qualité de pourvoyeur de logements, il lui fit préparer

la chambre la plus commode; et, comme il ne manquait pas d'habileté, il trouva dans le village d'autres gîtes pour le reste du cortége.

Après que l'abbé eut soupé, et que tout le monde fut allé se coucher, Alexandre voyant que la nuit était déjà fort avancée, demanda à l'hôte où il pourrait aller se reposer et dormir à son tour. « En vérité, je n'en sais rien, répondit celui-ci. Vous voyez qu'il ne me reste plus aucune place, et que moi et ma famille sommes contraints de coucher sur le plancher. Il y a bien cependant un grenier attenant à la chambre de M. l'abbé, où je puis vous mener : nous tâcherions d'y placer un matelas, et, si vous le vouliez, vous y passeriez la nuit, en vous arrangeant le mieux qu'il vous sera possible.—Comment veux-tu que j'aille dans la chambre de M. l'abbé? elle est si petite, qu'on n'a pas pu y faire coucher un de ses moines. Si j'avais pu prévoir cela, aussitôt que M. l'abbé aurait eu ses rideaux tirés, j'en aurais fait coucher un dans ce grenier, et je serais allé prendre la place que maintenant il occupe.—Il est trop tard, lui répondit l'hôte; mais il me semble que, si vous le vouliez, vous pourriez vous y installer le mieux du monde : Monsieur dort, et les rideaux de son lit sont fermés : je vais y placer tout doucement un matelas sur lequel vous dormirez à merveille.» Alexandre, voyant que tout cela pouvait se faire sans occasionner aucun dérangement, y consentit, et s'installa avec le moins de bruit qu'il lui fut possible.

L'abbé, qui ne dormait pas et qui était tout occupé de l'impression qu'Alexandre avait faite sur lui, non-seulement l'avait entendu lorsqu'il vint pour se coucher, mais encore il n'avait pas perdu un seul mot de sa conversation avec l'hôte; il se dit alors tout joyeux : « Voilà une occasion que le Seigneur m'envoie pour satisfaire mes désirs; si je n'en profite pas, qui sait s'il s'en présentera jamais une semblable? » Il se décide donc à suivre son idée, et, jugeant que tout le monde reposait dans la maison, il appelle Alexandre à voix basse, et lui dit de venir se coucher auprès de lui. Celui-ci, après s'être beaucoup fait prier, cède enfin, se déshabille et se couche avec lui.

A peine est-il dans le lit, que l'abbé passe la main sur lui et lui fait mille caresses, ainsi qu'une maîtresse a l'habitude d'en faire à son amant. Alexandre, au comble de l'étonnement, fut convaincu que l'abbé ne le tâtait ainsi que pour satisfaire des désirs déshonnêtes. Celui-ci, soit par conjecture, soit à cause des mouvements qu'il voyait faire à Alexandre, s'en aperçut aussitôt; il sourit, et ouvrant sa chemise, il prit la main d'Alexandre et la posa sur sa poitrine, en lui disant : « Bannis de ton esprit, mon cher Alexandre, tout soupçon à mon égard; cherche là, et vois à quel sexe j'appartiens. » Celui-ci qui s'était laissé conduire, sentit deux boules d'ivoire douces et polies palpiter sous sa main. Revenu de son erreur, et voyant que M. l'abbé était une femme, Alexandre, sans attendre d'autres invitations, l'embrasse aussitôt, et veut l'attirer dans ses bras et pousser plus loin ses caresses; mais le faux abbé l'arrête et lui dit : « Avant d'aller plus loin, écoute ce que j'ai à te dire. Ainsi que tu as pu t'en convaincre, je ne suis pas un homme, mais une femme. J'ai quitté, vierge encore, le toit paternel pour aller trouver le pape et le prier de me donner un époux; mais je ne t'eus pas plutôt vu l'autre jour, que, par un effet de ta bonne fortune ou de mon malheur, je me sentis tellement éprise de toi, que jamais femme, je crois, n'a tant aimé son amant que moi je t'aime. J'ai formé le dessein de te prendre

pour mon mari, de préférence à tout autre. Vois si tu consens à me prendre pour ta femme : sinon, éloigne-toi et retourne où tu étais. »

Alexandre ne savait pas exactement qui elle était : cependant son grand train et la qualité des gens qui l'accompagnaient lui donnaient à penser qu'elle était riche et d'une grande naissance. D'un autre côté, elle était jeune et jolie ; et comme avant tout elle lui plaisait, il répondit sans hésiter qu'il s'estimerait très-heureux de faire à cet égard ce qu'elle désirait. La jeune fille alors se lève, et, s'agenouillant sur le lit, en face d'une image du Christ, met un anneau au doigt d'Alexandre, et le



proclame son époux. Ces précautions une fois terminées, ils se remirent au lit, et passèrent le reste de la nuit au milieu de caresses qu'ils se rendirent réciproquement et dans les plaisirs d'une première union. Ils prirent ensuite des mesures pour jouir des mêmes plaisirs à l'avenir ; et quand le jour fut venu, Alexandre sortit du petit réduit où il s'était retiré, sans que personne se doutât où il avait passé la nuit.

Alexandre, enivré de bonheur, se remit en route avec l'abbé et son escorte. Après plusieurs jours de marche, on arriva à Rome où ils se reposèrent pendant quelques jours. L'abbé et les deux seigneurs, accompagnés seulement d'Alexandre, se rendirent ensuite auprès du pape. Après les salutations d'usage, l'abbé prit la parole en ces termes : « Très-saint Père, vous devez savoir mieux que personne que celui qui cherche à vivre honnêtement doit éviter autant que possible les occasions qui peuvent l'exciter à faire le contraire. C'est donc pour cette raison que moi, qui veux suivre le sentier de l'honneur, je me suis enfuie de chez mon père, le roi d'Angleterre, avec une partie de ses trésors, et suis venue, sous les

habits dont vous me voyez revêtue, pour recevoir un époux de la main de Votre Sainteté. Mon père voulait que, jeune comme je suis, je prisse le vieux roi d'Écosse pour mari : je vous avouerai cependant que ce n'est pas son grand âge qui a été cause de ma fuite, mais la crainte qu'après l'avoir épousé, la fragilité naturelle à mon âge ne me fît commettre quelques actions contraires à la religion, et indignes du sang royal dont je suis sortie. Lorsque j'exécutai mon projet, Dieu, qui seul connaît parfaitement les besoins de chacun de nous, offrit à mes yeux, par l'effet de sa sainte grâce, celui qu'il voulait que je prisse pour mon mari : c'est ce gentilhomme qui m'accompagne, ajouta-t-elle en montrant Alexandre. La noblesse de sa naissance n'égale pas le sang royal, mais son mérite et son honnêteté le rendent digne des dames du plus haut rang. Je l'ai donc pris pour époux, et, quoi qu'en puisse penser mon père ou qui que ce soit au monde, je le veux, et n'en aurai jamais d'autre. J'aurais donc pu me dispenser de venir ici ; mais j'ai cru devoir achever mon voyage, tant pour visiter et adorer les lieux saints dont cette ville est remplie, que pour rendre mes devoirs à Votre Sainteté, et vous prier de vouloir bien légitimer aux yeux des hommes un mariage qu'Alexandre et moi avons contracté à la face de Dieu. Je vous supplie donc de ratifier la volonté de Dieu à mon égard, car c'est d'elle que j'attends le bonheur. Nous vous demandons votre bénédiction, gage assuré de celle de Dieu dont vous êtes le vicaire, pour que nous puissions vivre avec votre estime et dans la voie de l'honneur. »

Alexandre fut au comble de l'étonnement et de la joie, en apprenant que sa femme était la fille du roi d'Angleterre ; mais qui fut encore plus surpris, ce furent les deux seigneurs, qui ne pouvaient contenir leur trouble et leur dépit. Partout ailleurs qu'en la présence du pape, ils eussent outragé Alexandre et la princesse elle-même. Le pape, de son côté, ne s'étonnait pas moins du choix qu'elle avait fait, que de son déguisement ; mais, reconnaissant qu'il ne pouvait empêcher et défaire ce qui était déjà fait, il se rendit à sa prière, et, après avoir consolé les deux seigneurs, il les réconcilia avec la princesse et Alexandre, et donna des ordres pour préparer tout ce qui était nécessaire.

Quand le jour de la cérémonie fut arrivé, un festin magnifique fut préparé. La princesse, revêtue d'une robe royale, y parut devant tous les cardinaux et divers autres illustres personnages. Elle fut trouvée si gracieuse et si belle, que tout le monde, à l'envi, lui adressait des éloges et des compliments. Alexandre en eut aussi sa part : il était richement vêtu et avait un maintien si noble, qu'on l'aurait plutôt pris pour un prince, que pour un homme qui avait fait le métier de prêter à usure. Le pape ensuite célébra solennellement leur mariage, et, après leur avoir fait des noces magnifiques, les renvoya en leur donnant sa bénédiction.

Quelque temps après, les nouveaux mariés partirent de Rome pour venir à Florence, où le bruit de leur mariage s'était déjà répandu. Ils y reçurent l'accueil le plus honorable. La princesse fit payer les dettes des trois frères, qui sortirent de prison et rentrèrent, eux et leur famille, dans la possession de tous leurs biens. Ils quittèrent ensuite Florence, emportant les vœux et l'estime de tous ceux qui les connurent, et emmenèrent avec eux Agolant, l'un de leurs oncles. Ils passèrent en France et arrivèrent à Paris, où le roi de France les accueillit

avec distinction. Les deux seigneurs anglais qui les avaient accompagnés jusqu'alors, partirent de là pour retourner en Angleterre. Ils agirent si bien sur l'esprit du roi, que ce monarque, non-seulement pardonna à sa fille, mais encore la reçut, elle et son gendre, avec la joie la plus vive. Peu de temps après, il lui conféra, en grande cérémonie, l'ordre de la chevalerie, et lui donna le comté de Cornouailles. Alexandre s'y distingua et devint si habile politique, qu'il réconcilia le père et le fils; et, par cet acte qui rendit un service important au pays, il s'acquit l'amour et l'estime du peuple. Agolant rentra dans toutes les sommes qui lui étaient dues en Angleterre, et, après avoir reçu du comte Alexandre le titre de chevalier, retourna, comblé de richesses, à Florence. Alexandre vécut heureux avec sa femme, et, d'après ce qu'on rapporte, contribua beaucoup, par sa prudence et sa valeur, à la conquête du royaume d'Écosse [1], dont il fut couronné roi.

NOUVELLE IV

LANDOLFE

Landolfe Ruffolo ayant été ruiné, se fait corsaire et est pris par des Génois. Il fait naufrage et se sauve sur une cassette pleine de riches bijoux; jeté sur la côte de l'île de Gurfe où une femme le retire des flots, il revient chez lui plus riche qu'auparavant.

Laurette, qui était assise près de Pampinée, voyant que celle-ci venait de terminer sa jolie nouvelle, commença, sans plus tarder, à parler ainsi :

La fortune, gracieuses dames, ne peut nous offrir, selon moi, un spectacle plus étonnant que celui d'un homme qui, de la plus profonde pauvreté, s'élève jusqu'au rang suprême, ainsi que nous l'a montré Pampinée avec son Alexandre. Comme je dois me conformer à la matière qui a été proposée, je vous dirai donc, sur le même sujet, une nouvelle qui retrace de plus grands malheurs que la précédente, mais qui est loin d'avoir une si noble et si magnifique issue. Je crains, même que le souvenir de cette dernière nouvelle ne nuise à l'intérêt de la mienne; mais, comme je ne puis mieux faire, je réclamerai votre indulgence.

La côte qui s'étend depuis Reggio [2] jusqu'à Gaëte, passe généralement pour la plus délicieuse partie de l'Italie. C'est là qu'assez près de Salerne et de la mer, se trouve une côte que les habitants appellent la côte de Malfy : elle est remplie de sources, de jardins et de petites villes habitées par des personnes riches et des négociants qui y font un commerce considérable. Au milieu de toutes ces villes s'élève celle de Ravello [3]. Parmi les gens riches qui l'habitaient, se trouvait un certain Landolfe Ruffolo, qui surpassait tous ses compatriotes en trésors et en

1 Boccace, dans son Décameron, ne suit pas toujours l'histoire. Le roi Henri II ne conquit point l'Écosse, et aucun des Alexandre qui ont régné sur ce royaume n'était son gendre.

2 Il y a en Italie plusieurs villes de ce nom; celle dont il s'agit ici est dans le royaume de Naples. Elle est située dans la Calabre ultérieure, à 5 lieues de Messine et à 34 de Naples. Gaëte est située au pied d'une montagne, proche de la mer, à 12 lieues de Capoue et à 13 de Naples. C'est la patrie du célèbre cardinal Cajetan.

3 Cette ville est encore à présent une des plus jolies et des mieux situées du royaume de Naples; elle est voisine de la mer, et on y voit de très-belles maisons et de très-beaux palais. Elle fut bâtie en 1086.

richesses ; mais la cupidité de cet homme n'était point satisfaite, et il voulut encore les augmenter pour doubler sa fortune. Son ambition faillit la lui faire perdre, ainsi que sa propre vie.

Après avoir mûrement réfléchi, selon la coutume des marchands, sur la spéculation qu'il méditait, Landolfe fit l'acquisition d'un grand navire, le chargea d'une quantité considérable de marchandises appartenant à lui seul, et fit voile pour l'île de Chypre. Mais à son arrivée, il trouva la place tellement encombrée de marchandises semblables à celles qu'il avait apportées, qu'il fut forcé, pour en avoir l'écoulement, de vendre les siennes à vil prix, et même presque pour rien. Une partie de sa fortune y passa. Cette perte lui causa un profond chagrin. Ne sachant comment réparer cet échec, et se voyant ruiné en si peu de temps, lui qui naguère était si riche, il prit le parti de se donner la mort, ou de se dédommager sur autrui des pertes qu'il avait faites. Ne voulant pas retourner en haillons dans sa patrie, témoin de son ancienne opulence, il vendit son navire, et, du prix qu'il en eut, joint à celui qu'il avait retiré de la vente de ses marchandises, il acheta un vaisseau léger, convenable pour faire le métier de corsaire. Il l'arma et l'équipa convenablement de toutes les choses nécessaires pour un tel usage, et se mit à faire du bien d'autrui le sien propre. Il courut les mers, et pilla principalement les Turcs. La fortune lui fut plus favorable dans cette carrière qu'elle ne lui avait été dans le commerce. Il prit et pilla tant de bâtiments turcs, que, dans l'espace d'un an, il recouvra non-seulement ce que sa pacotille lui avait fait perdre, mais il se trouva le double plus riche qu'auparavant.

Tout à fait consolé de sa première disgrâce, et jugeant qu'il était assez riche pour ne pas s'exposer de nouveau, il borna là son ambition, et résolut de s'en retourner dans son pays avec le gain qu'il avait fait.

Les pertes qu'il avait faites en trafiquant sur les marchandises étaient encore trop sensibles pour qu'il se souciât d'y employer aucuns capitaux. Il conserva cependant le vaisseau avec lequel il les avait amassés, et, l'ayant fait border de rames, il se mit en route pour retourner dans sa patrie. A peine était-il parvenu en pleine mer, qu'un vent furieux s'éleva ; voyant alors que non-seulement ce vent lui était contraire, mais encore qu'il élevait des vagues que son faible navire n'aurait pu supporter, il se réfugia promptement, pour attendre un temps plus favorable, dans un petit port formé par une île, qui le garantissait de la tempête. Bientôt après, deux grandes caraques génoises venant de Constantinople vinrent, comme Landolfe, chercher un refuge au même endroit. Dès que les gens qui les montaient aperçurent ce petit vaisseau, et apprirent qu'il appartenait à Landolfe dont ils connaissaient les immenses richesses, ils résolurent en gens avides qu'ils étaient, de s'en emparer. Ils lui fermèrent le passage pour lui ôter tout moyen de fuite, puis ils mirent à terre une partie de leurs gens, bien armés et munis d'arbalètes [1], et ils les postèrent dans un lieu d'où ils pouvaient aisément accabler de traits quiconque aurait osé sortir du vaisseau.

Le reste de l'équipage descendit ensuite dans les chaloupes, s'approcha à l'aide des rames et du vent, et s'empara du petit vaisseau de Landolfe, sans coup férir et sans perdre un seul homme. Les pirates firent monter celui-ci sur une de

[1] On ne connaissait point encore l'usage de la poudre à canon.

leurs caraques, où ils le retinrent prisonnier, et ne lui laissèrent sur le dos que de misérables haillons. Ils coulerent ensuite son vaisseau, après s'être emparés



de tout ce qu'il contenait. Le lendemain, le vent ayant changé, les caraques firent voile vers le Ponant. Pendant toute la journée, le temps leur fut favorable; mais à l'entrée de la nuit, il s'éleva une tempête furieuse qui, soulevant les vagues, sépara les deux caraques l'une de l'autre. Celle sur laquelle se trouvait le pauvre et malheureux Landolfe, battue par la tempête, alla donner avec violence sur des rochers au-dessus de l'île de Céphalonie. A ce choc, la caraque, comme un verre jeté contre une muraille, s'ouvrit, et fut mise en morceaux. La mer, ainsi que cela arrive souvent dans de semblables désastres, fut aussitôt couverte d'hommes, de marchandises, de caisses et de débris. Tous ceux qui savaient nager luttaient, malgré l'obscurité de la nuit, contre les vagues irritées, et s'attachaient à tout ce que le hasard leur mettait devant eux. L'infortuné Landolfe, qui, le jour précédent, avait souhaité cent fois la mort pour ne pas revenir ruiné dans sa patrie, en eut une peur horrible maintenant qu'il la voyait si près de lui. Le hasard lui ayant fait, comme aux autres, rencontrer un des débris du vaisseau, il s'y cramponna, dans l'espérance que, s'il parvenait à reculer de quelques instants l'heure de sa mort, le ciel viendrait peut-être à son aide. Il s'établit donc sur ce débris du mieux qu'il lui fut possible, et, ballotté par le vent et les vagues, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, il s'y soutint jusqu'à l'arrivée du jour. Dès qu'il peut distinguer les objets, il jette les regards autour de lui, et n'aperçoit d'abord que le ciel et la mer; il voit ensuite comme une espèce de caisse qui flottait au gré des eaux, et qui s'approchait quelquefois si près de lui, qu'il redoutait qu'elle ne le heurtât et ne lui occasionnât quelques blessures. Il

employa le peu de forces qui lui restaient à la repousser de la main toutes les fois qu'elle arrivait près de lui. Pendant qu'il luttait ainsi, un tourbillon furieux s'éleva dans l'air, et, en s'abattant sur les eaux, vint jeter la caisse contre le morceau de bois sur lequel il se trouvait. A ce choc, Landolfe ayant été renversé, fut forcé de lâcher prise, et disparut sous les flots. La peur lui donnant de nouvelles forces, il se mit à nager et revint sur l'eau. La planche était fort loin de lui : désespérant de pouvoir arriver jusqu'à elle, il nagea vers la caisse, qu'il voyait plus proche. Il s'appuya la poitrine sur le couvercle, et se servit de ses bras pour se diriger le mieux qu'il lui fut possible. Il passa ainsi un jour et une nuit, exposé à la fureur des vagues, qui le jetaient de côté et d'autre, privé de nourriture et avalant de l'eau salée plus qu'il n'eût voulu, ne sachant où il se trouvait, et ne voyant de tous côtés qu'une immense étendue d'eau.

Le lendemain, poussé par la force des vents ou par la volonté du ciel, Landolfe, dont le corps n'était plus qu'une éponge, et dont les deux mains étaient cramponnées aux bords de la caisse, ainsi que nous voyons ceux qui craignent de se noyer s'accrocher à tout ce qu'ils rencontrent, Landolfe, disons-nous, fut jeté sur la rive de l'île de Gurfe. En ce moment, une pauvre femme était sur le rivage, occupée à récurer de la vaisselle avec du sable et de l'eau de la mer. Dès qu'elle aperçut Landolfe que le vent poussait au rivage, ne reconnaissant en lui aucune forme humaine, elle fut saisie de frayeur, et recula en poussant de grands cris. Landolfe, qui ne pouvait parler et qui distinguait les objets à peine, n'eut pas la force de dire une seule parole. Cependant, les flots le poussant de plus en plus vers la terre, la femme reconnut alors la forme de la caisse. Elle s'approcha, et regardant avec plus d'attention, elle aperçoit d'abord sur cette caisse des bras étendus ; elle distingue ensuite un visage, et comprend enfin ce que cela signifie. Émue de compassion, elle s'avance au bord de la mer qui déjà s'était calmée, prend Landolfe par les cheveux, et le tire, lui et sa caisse, sur le rivage. Après lui avoir desserré les mains, elle prit la caisse et la mit sur la tête d'une petite fille qui travaillait avec elle ; elle enlève ensuite Landolfe, comme elle aurait fait d'un enfant, et le porte à la ville. Là, l'ayant mis dans une étuve, elle le lava avec de l'eau chaude et le frotta tellement, qu'elle lui fit revenir la chaleur et les forces qui l'avaient abandonné. Quand elle vit qu'il était resté assez longtemps dans l'étuve, elle l'en retira et lui fit prendre un peu de bon vin et quelque nourriture, pour le réconforter. Elle continua ses soins jusqu'à ce qu'il eût recouvré toutes ses forces et ses esprits. Elle crut alors devoir lui rendre la caisse qu'elle lui avait conservée, et l'exhorta à oublier son infortune.

Landolfe suivit son conseil, et quoiqu'il ne se souvînt plus de la caisse, il la prit cependant quand la bonne femme la lui présenta, pensant que, si peu qu'elle valût, il en retirerait cependant de quoi se nourrir pendant quelques jours ; il la trouva si légère, qu'il n'en conçut pas d'abord beaucoup d'espérance. Néanmoins, sa curiosité étant excitée, il profita d'un moment où la bonne femme était absente, pour briser la serrure et voir ce qu'elle contenait. Il fut tout surpris en y trouvant une certaine quantité de pierres précieuses, dont une partie était mise en œuvre et richement travaillée. Comme il se connaissait en pierreries, il vit qu'elles étaient d'une grande valeur. Alors il remercia Dieu de ne l'avoir point

abandonné, et reprit tout à fait courage. Mais après les cruelles vicissitudes que la fortune lui avait déjà par deux fois fait éprouver, craignant un troisième revers, il pensa qu'il devait user de la plus grande finesse pour conduire sûrement son trésor jusqu'en sa demeure. Ayant donc enveloppé ses pierreries le mieux qu'il put dans de vieux linge, il dit à la bonne femme qu'il n'avait plus besoin de la caisse, et que, si elle voulait lui donner un sac, il la lui donnerait en échange, ce que celle-ci fit volontiers. Landolfe, après l'avoir remerciée du service qu'elle lui avait rendu, passa son sac à son cou et partit. Il prit passage sur une barque qui le mit à Brindes. De là, et de traversées en traversées, il arriva à Trany, où il rencontra des marchands de soie de Ravello, qui, après qu'il leur eut raconté ses aventures, à l'article de la cassette près, lui donnèrent comme par charité quelques vêtements, lui prêtèrent un cheval, et lui firent compagnie jusqu'à Ravello, où il avait dit qu'il voulait retourner.

Se retrouvant en sûreté dans sa patrie, il remercia Dieu de l'y avoir ramené. Il délia aussitôt son sac, et examina à loisir tout ce qu'il contenait. Il trouva des diamants d'une telle valeur, qu'en les vendant, même au-dessous du cours, il jugea qu'il serait deux fois plus riche qu'il ne l'était avant son départ. Lorsqu'il les eut vendus, il envoya jusqu'à Gurfe une bonne somme d'argent à la bonne femme qui l'avait retiré des flots, pour la récompenser du bienfait qu'il en avait reçu. Il indemnisa de même les marchands qui lui avaient fourni des vêtements à Trany. Il conserva ensuite le reste de son trésor, et ne voulant plus s'exposer davantage aux chances du commerce, il passa le reste de ses jours dans une honorable opulence.

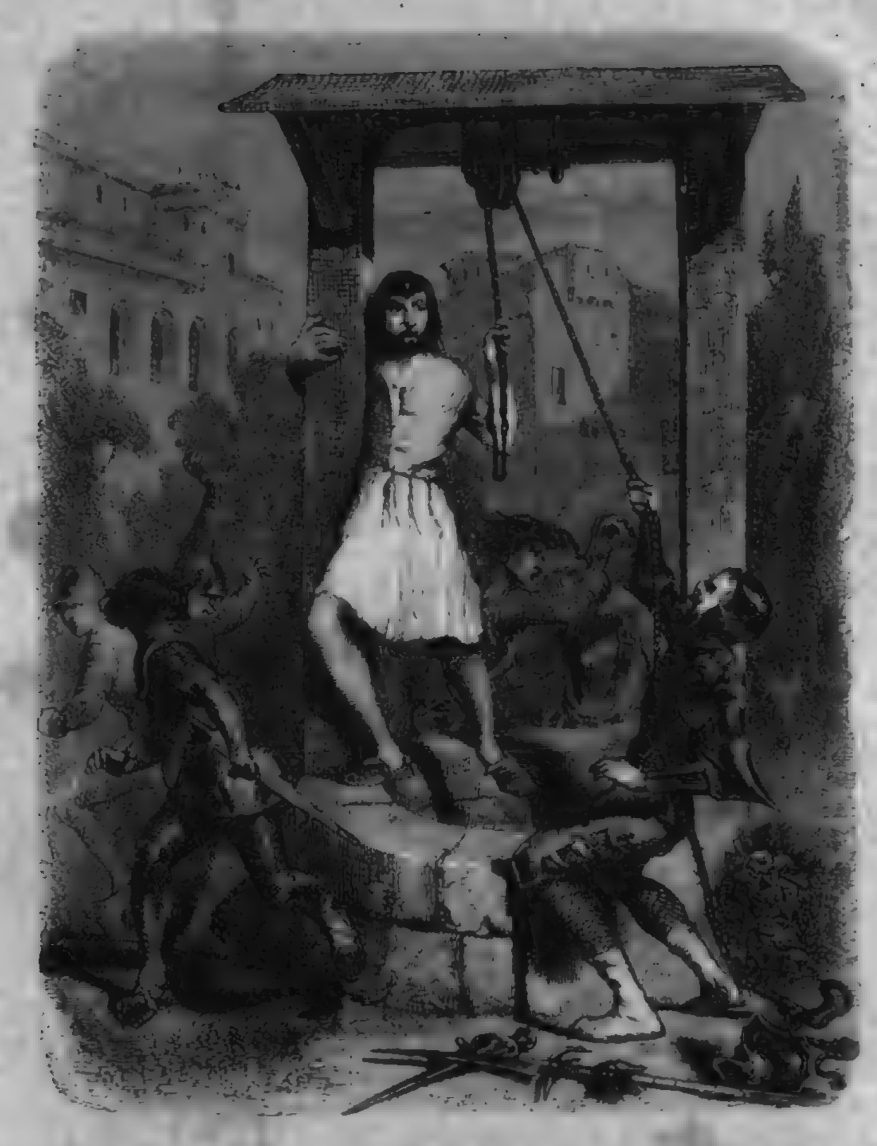
NOUVELLE V

LE RUBIS.

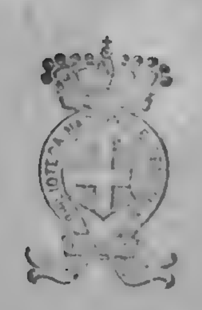
André étant venu de Pérouse à Naples pour acheter des chevaux, eut en une nuit trois aventures extraordinaires dont il se tira en emportant un rubis avec lui.

Le trésor trouvé par Landolfe m'a fait souvenir, dit Flamette à qui le tour était venu de prendre la parole, d'une nouvelle non moins féconde en aventures que celle que vient de vous dire Laurette : la seule différence, c'est que, dans l'une, les événements s'y passent dans l'espace de plusieurs années, tandis que, dans la mienne, ils ont lieu dans une seule et même nuit.

Il y eut dans le temps, à Pérouse, un homme appelé André de la Pierre, qui faisait le commerce de chevaux. Ayant appris qu'ils étaient à bon marché à Naples, il prit cinq cents écus d'or dans sa bourse, et se décida à y aller; mais n'étant jamais sorti hors de son pays, il profita pour se mettre en route du départ d'autres marchands, et arriva à Naples un dimanche soir. D'après les renseignements que lui fournit son hôte, il se rendit le lendemain matin au marché aux chevaux : il en vit plusieurs qu'il trouva de son goût et les marchanda. Mais n'étant point tombé d'accord pour le prix, et pour faire voir qu'il était



Le Rubis



homme à payer ce qu'il marchandait, il tirait fréquemment sa bourse de dessous son manteau, et comme un sot, faisait briller ses écus aux yeux des passants. Pendant qu'il était ainsi occupé à marchander et à montrer sa bourse, il passa à côté de lui, sans qu'il s'en aperçût, une jeune Sicilienne d'une beauté merveilleuse, mais qui, pour le plus petit salaire, accordait ses faveurs au premier venu. Dès que celle-ci aperçut cette bourse : « Que je serais heureuse, pensa-t-elle en elle-même, si cet argent m'appartenait ! » Et elle continua son chemin.

Il y avait avec cette jeune femme une vieille Sicilienne qui, aussitôt qu'elle aperçut André, la quitta et courut l'embrasser avec effusion. La courtisane s'en aperçut et se mit à l'attendre. De son côté, André s'étant retourné vers la vieille et l'ayant reconnue, l'accueillit de son mieux ; mais, comme celle-ci n'avait pas le temps de causer longtemps avec lui, elle le quitta en lui promettant d'aller le voir à son auberge. André continua de marchander des chevaux ; mais il n'acheta rien de la matinée. La jeune fille, alléchée par l'appât qu'André avait fait briller à ses yeux, et voyant que la vieille le connaissait, chercha un moyen de s'emparer de la totalité, ou au moins d'une partie de l'argent que sa bourse renfermait. Elle lui demanda d'abord adroitement d'où il était, ce qu'il faisait là, et d'où elle le connaissait. Celle-ci, qui était restée longtemps en Sicile, et ensuite à Pérouse avec le père d'André, l'instruisit de tout ce qui le concernait, aussi bien qu'il l'aurait pu faire lui-même. Elle lui raconta ce qu'il était venu faire à Naples, et d'où il venait.

Notre charitable demoiselle, entièrement renseignée sur tous les parents d'André, et instruite de leurs noms, résolut de profiter habilement de toutes ces informations pour arriver à ses fins. De retour chez elle, elle donna des occupations à la vieille pour toute la journée, afin de l'empêcher de revoir André. Puis, ayant pris une servante qu'elle avait dressée à un pareil service, elle l'envoya, sur le soir, chez André. Lorsque cette servante y arriva, André était justement sur la porte de l'auberge. Elle l'aborde et lui demande s'il ne connaissait point un honnête homme de Pérouse, nommé André de la Pierre, qui logeait dans cette auberge. Celui-ci lui ayant dit que c'était lui-même, elle le tira à l'écart, et lui dit : « Monsieur, une jeune dame de cette ville désirerait vous voir, et voudrait, si cela ne vous était pas désagréable, avoir un moment d'entretien avec vous. » André, comme s'il n'eût existé à Naples aucun homme aussi bien tourné que lui, pensa tout aussitôt que son physique avait séduit la dame dont on lui parlait. Il répondit sans balancer qu'il était prêt à se rendre à ses désirs, et demanda l'heure et le lieu où cette dame voudrait lui parler. « A l'instant même si vous voulez, répondit la servante : elle vous attend chez elle. — Va donc devant, et je te suivrai, » reprit André. Il partit aussitôt, sans avertir personne de l'auberge.

La jeune fille le conduisit alors à la maison de sa maîtresse, qui était située dans la rue Maupertuis. Le nom seul de cette rue aurait suffi pour lui faire voir l'endroit où on le menait ; mais André, qui n'avait aucun soupçon, n'y fit pas attention. Persuadé qu'il allait, dans un endroit très-honnête, parler à une femme comme il faut, il entra avec sécurité dans cette maison, précédé de la jeune fille. Il monte l'escalier, et la petite rusée n'a pas plutôt appelé sa maîtresse et crié son nom, que celle-ci se présente au haut de l'escalier pour le recevoir. André

n'avait encore rien vu de si séduisant que cette jeune fille : aux avantages de la jeunesse, elle joignait une taille élégante et une grande beauté; sa mise était riche et de bon goût. Aussitôt qu'elle vit André, elle descendit quelques marches, et courut au-devant de lui, les bras ouverts. S'étant jetée à son cou, elle resta quelque temps dans cette position sans pouvoir lui dire un seul mot, et comme si l'excès de sa tendresse lui eût ôté l'usage de la parole. Puis, fondant en larmes, elle lui couvrit le front de baisers, et, d'une voix entrecoupée : « O mon ami, lui dit-elle, mon cher André, sois le bienvenu. — Et vous, madame, lui répondit André, tout abasourdi en recevant de si tendres caresses, soyez la bien trouvée. Elle le prit ensuite par la main, et le fit entrer dans un salon d'où,



sans lui dire autre chose, elle le fit passer dans sa chambre, qui était toute parfumée de roses, de fleurs d'orangers et d'autres bonnes odeurs. Il y vit un lit superbe entouré de riches tentures, un très-bel ameublement, des robes et des ajustements magnifiques, étalés sur des portemanteaux, selon l'usage du pays. Comme il était encore novice, il crut sincèrement, à la vue de ces richesses, qu'il avait affaire à une dame de distinction. S'étant assis avec elle sur une estrade qui était placée près du lit, celle-ci commença à lui parler ainsi :

« Tu dois être bien étonné, mon cher André, de mes caresses et de mes larmes; car tu ne me connais pas, et tu n'as peut-être jamais entendu parler de moi; mais ta surprise sera bien plus grande encore, quand tu en connaîtras la cause et que tu sauras que je suis ta sœur. J'avais toujours eu le désir de con-

naître mes frères, et maintenant que Dieu m'a fait la grâce d'en voir un avant ma mort, je puis t'assurer que je mourrai contente et tout à fait consolée. Comme tu n'as peut-être jamais entendu parler de tout ceci, je vais promptement te mettre au fait.

« Pierre, mon père et le tien fit, ainsi que tu as pu l'entendre dire, un long séjour à Palerme, où sa bonté et la douceur de son caractère lui acquirent un grand nombre d'amis, dont quelques-uns vivent encore. Parmi ceux qui lui témoignaient le plus d'amitié, se trouvait ma mère, issue de parents nobles, et qui était veuve alors; son attachement pour lui était si grand, que, sans être arrêtée par la crainte de son père et de ses frères, ni par l'estime de son propre honneur, elle vécut avec lui dans la plus étroite liaison. Je fus, telle que tu me vois, le gage de leur mutuelle tendresse.

« Quelque temps après, Pierre quitta Palerme et retourna à Pérouse, nous abandonnant ma mère et moi qui étais tout enfant, sans que je pusse parvenir à savoir le motif qui depuis ce temps l'empêcha de nous donner la moindre marque de son souvenir. Sans le respect que je dois à sa mémoire, je serais portée à le blâmer fortement, surtout quand je considère l'ingratitude dont il se rendit coupable envers ma mère; car je ne parle pas de la tendresse qu'il devait avoir pour sa fille, je parle de ma mère seule, qui, ne prenant conseil que de son cœur, s'était donnée à lui corps et biens, et ne méritait pas qu'on agît avec elle comme on le fait ordinairement avec une servante ou une femme sans aveu. Mais le mal est fait, et le mauvais passé est plus facile à censurer qu'à réparer.

« Toujours est-il qu'il m'abandonna, moi petite fille, à Palerme, et que ma mère, lorsque je fus devenue grande à peu près comme je suis, me maria à un honnête gentilhomme de la maison de Gergentes. Mon époux, pour plaire à ma mère et à moi, vint demeurer à Palerme. En zélé partisan des Guelfes, il noua quelques intrigues avec le roi Charles. Frédéric, roi d'Aragon, eut connaissance de ses menées avant qu'elles reçussent leur effet. Cet événement nous força de fuir de la Sicile au moment où j'allais devenir une des plus grandes dames de cette ville. Nous emportâmes alors le peu de bien que nous pûmes recueillir, je dis peu eu égard à la fortune que nous possédions; nous abandonnâmes nos maisons et nos palais pour nous réfugier ici, où le roi Charles eut la bonté de nous dédommager d'une partie des pertes que nous avions encourues pour le servir: il nous a donné maison à la ville et maison à la campagne, et fait à mon mari, ton beau-frère, une pension, comme tu pourras le voir et t'en convaincre par la suite. Voilà, mon cher frère, par quel hasard je suis ici, et comment, par la grâce de Dieu plutôt que par ta volonté, j'ai aujourd'hui le plaisir de te voir. » Après ces paroles, elle prit sa tête dans ses mains et l'embrassa de nouveau, en répandant de douces larmes.

André, après avoir entendu cette fable débitée avec ordre et dans les détails les plus circonstanciés, par une personne qui n'avait point l'air de chercher ses paroles et qui s'exprimait au contraire avec naturel et facilité, se souvenant aussi que son père avait effectivement, autrefois, habité Palerme, et qu'il pouvait bien, ainsi qu'il en jugeait par lui-même, s'être épris de quelque passion dans sa jeunesse, comme cela arrive bien souvent aux jeunes gens; voyant en outre les larmes et les tendres caresses qu'on lui prodiguait, André, dis-je, fut tout à fait

convaincu de la vérité de tout ce qui venait de lui être raconté. Il lui dit donc aussitôt qu'elle eut cessé de parler : « Vous comprendrez, madame, l'étonnement que m'a causé ce que vous venez de m'apprendre ; car, en vérité, je ne vous connaissais pas, mon père n'a jamais parlé de vous ni de votre mère, ou, s'il l'a fait, je n'en ai jamais eu connaissance, de sorte qu'en vérité, vous étiez pour moi comme si vous n'eussiez jamais existé. Je suis d'autant plus heureux de retrouver une sœur que je l'espérais moins et que j'étais auparavant seul au monde. Je ne connais point d'homme, d'un rang si élevé fût-il, qui ne fût flatté d'être de votre famille ; combien, à plus forte raison, moi qui suis un simple petit marchand, ne dois-je pas m'en glorifier ! Mais dites-moi, je vous prie, comment avez-vous su que j'étais en cette ville ? — Je l'ai appris, ce matin, d'une pauvre femme qui vient souvent me voir, et qui, d'après ce qu'elle m'a rapporté, est restée longtemps avec ton père à Palerme, ainsi qu'à Pérouse. Il m'a semblé plus convenable que tu vinsses me voir dans ma maison, que tu dois maintenant regarder comme la tienne, que d'aller te voir à l'auberge ; sans cette considération, il y a longtemps que je serais allée te trouver moi-même. »

Après cette réponse, elle commença à s'informer de tous ses parents, les uns après les autres, en les désignant chacun par leur nom. André satisfit à toutes ses questions, et fut encore plus convaincu, qu'il n'aurait dû l'être, de la vérité de ce récit.

Comme la conversation avait duré longtemps et que la chaleur était étouffante, elle fit apporter du vin de Grèce et des confitures, et fit rafraîchir André. Celui-ci voulut ensuite se retirer, car l'heure du souper était venue ; mais elle ne voulut le souffrir en aucune manière ; et, feignant même d'en être fort scandalisée : « Il paraît que tu te soucies bien peu de moi, dit-elle, puisque, lorsque tu retrouves une sœur que tu n'avais jamais vue et chez laquelle tu aurais dû descendre à ton arrivée en cette ville, tu veux la quitter pour aller souper à l'auberge ; mais il n'en sera rien, je te le jure, et tu souperas avec moi. Quoiqu'à mon grand regret mon mari soit absent, je saurai bien pourtant, quoiqu'une simple femme, te faire convenablement les honneurs. » André, fort embarrassé, lui dit : « Je vous aime comme on doit aimer une sœur ; mais si je ne m'en vais pas, on m'attendra toute la soirée pour souper, et cela ne serait pas convenable. — Dieu soit loué ! dit-elle alors, n'ai-je pas ici quelqu'un pour envoyer dire qu'on ne t'attende pas ? tu devrais même, et cela serait beaucoup plus poli, faire dire à tes camarades de venir souper ici ; si, ensuite, tu voulais absolument t'en aller, vous vous en iriez ensemble. » André répondit que, quant à ses camarades, c'était inutile ; mais que, puisqu'elle voulait absolument qu'il restât, il ferait tout ce qui lui serait agréable. Elle feignit alors d'envoyer dire à l'auberge qu'on ne l'attendit point à souper.

Après avoir causé encore quelque temps, ils se mirent à table. Le repas fut abondant et délicat, et notre courtisane fit si bien, qu'elle le fit durer jusqu'à ce que la nuit fût venue. On se leva alors, et André voulut se retirer ; mais elle s'y opposa encore, en disant que Naples n'était pas une ville où il fût prudent, pour un étranger, de se promener la nuit dans les rues. Elle ajouta que, de même qu'elle avait fait prévenir qu'on ne l'attendît pas à souper, elle avait fait dire aussi qu'on ne l'attendît pas à coucher. André, qui ajoutait foi à toutes

ses paroles et qui prenait plaisir à se trouver avec elle, abusé qu'il était par sa fausse croyance, prit son parti et resta.

La conversation reprit son cours après souper, et se prolongea, non sans motif, encore bien longtemps. Vers le milieu de la nuit, notre sœur prétendue laissa André dans sa chambre avec un petit garçon qui était chargé de lui donner ce dont il aurait besoin, et se retira avec ses femmes dans une autre pièce.

Comme il faisait une chaleur excessive, André, se voyant seul, quitta ses hauts-de-chausses qu'il posa sur le chevet de son lit, et ne garda que son pourpoint. Se trouvant ensuite pressé d'un besoin naturel, il demanda à l'enfant où il pouvait aller se soulager. « Entrez là, » lui répondit-il en lui montrant une porte dans un des coins de la chambre. André s'y rendit d'un pas assuré ; mais à peine y fut-il, qu'ayant mis le pied sur une planche dont les bouts étaient décloués du soliveau auquel elle tenait, que, faisant la bascule, la planche et lui roulèrent au fond de la fosse. Quoiqu'il fût tombé de haut, Dieu lui fit la grâce de ne point se blesser dans sa chute. Il est vrai de dire qu'il fut, en un instant, tout barbouillé de l'ordure dont ce lieu était plein. Pour mieux vous faire comprendre ce que je viens de vous raconter et ce qui s'ensuivit, je vais vous donner une description de l'endroit où il se trouvait. Il y avait une petite allée très-étroite, en travers de laquelle étaient placées deux solives qui allaient d'une maison à l'autre, et qui supportaient quelques planches sur lesquelles était le siége du commun : ce fut avec l'une de ces planches, mal assujettie, qu'André tomba dans la fosse.

Quand il se vit au fond de ce lieu infect, il appelle aussitôt, en maudissant son sort, le petit garçon à son aide ; mais celui-ci, dès qu'il s'était aperçu de sa chute, était allé en avertir sa maîtresse. La dame, à cette nouvelle, de courir lestement à sa chambre, et d'y chercher les habits d'André. Elle les eut bientôt trouvés et avec eux l'argent que, par défiance, il portait toujours sur lui. Elle tient donc enfin cet argent pour la possession duquel elle avait inventé une si belle fable, et s'était dite de Palerme et fille d'un Pérousin ! Dès lors, elle ne se soucie plus d'André, et va promptement fermer la porte du cabinet où il était entré lors de sa chute.

André, voyant que le petit garçon ne lui répondait pas, cria plus fort, mais aussi inutilement. Il eut alors quelques soupçons, et se douta, mais un peu tard, du piége qu'on lui avait tendu. Étant monté sur un petit mur qui cachait cet endroit à la vue des passants, il descendit dans la rue, et, reconnaissant la porte de la maison, il s'y rend aussitôt. Arrivé là, il frappe, il se démène, il appelle ; mais tout est inutile. Voyant clairement alors qu'il avait été pris pour dupe, il se désole, et dit : « Hélas ! comment ai-je pu perdre en si peu de temps cinq cents écus d'or et une sœur que je croyais vraiment avoir trouvée ! Et, au milieu de ses plaintes, il se met à crier et à frapper de plus belle. Il fit si bien qu'il réveilla tout le voisinage, et que quelques personnes, ne pouvant supporter le bruit qu'il faisait, se levèrent tout à fait. Une des femmes de notre courtisane, feignant d'être encore tout endormie, se mit à la fenêtre, et lui dit avec humeur : « Qui heurte en bas ? — Eh ! ne me reconnais-tu pas ? dit André : je suis André, frère de madame Fleur-de-Lis. — Bonhomme, lui répondit-on, si tu as trop bu, va te coucher, tu reviendras demain. Je ne sais ce que tu veux dire avec ton André et

toutes tes extravagances; va-t'en, je t'en prie, et laisse-nous dormir en paix. — Comment, tu ne sais ce que je dis? dit André : je sais bien que si; mais puisque les parentés de Sicile s'oublient en si peu de temps, rends-moi au moins mes habits que j'ai laissés là-dedans, et je m'en irai, par dieu, bien volontiers.—Tu rêves, bonhomme, à ce qu'il paraît, » répondit la fille en ricanant; et à ces mots, elle rentra dans la chambre et ferma la fenêtre.

André, déjà trop certain de son malheur, sentit son désespoir se tourner en rage, et résolut d'obtenir par les injures ce qu'il n'avait pu obtenir par la douceur; c'est pourquoi, s'étant armé d'une grosse pierre, il se mit de nouveau à donner de grands coups contre la porte, et à frapper deux fois plus fort qu'auparavant. Plusieurs des voisins qu'il avait déjà éveillés, croyant que c'était un



mauvais plaisant qui tenait ces propos dans l'intention de tourmenter cette bonne dame, furieux aussi de tout ce tapage, se mirent aux fenêtres, semblables à une troupe de dogues échappés aboyant après un autre chien qui passerait dans la rue, et se mirent à dire tout d'une voix : « C'est abominable, de venir, à l'heure qu'il est, en la demeure d'une femme honnête, dire de pareilles impertinences! Pour Dieu, bonhomme, retirez-vous, de grâce, et ne troublez pas notre sommeil : si vous avez quelque chose à démêler avec cette dame, revenez demain, et ne nous importunez plus ainsi au milieu de la nuit. Un galant de la dame, qui était dans la maison, et qu'André n'avait ni vu ni entendu, encouragé par ces paroles, se présenta à la fenêtre, et, d'une voix brutale, menaçante et terrible : « Qui est en bas? » s'écrie-t-il. A cette voix, André lève la tête, et voit un homme qui, par ce qu'il peut en juger, lui fait l'effet d'un grand spadassin. Une barbe

noire et épaisse lui couvrait le visage, et, comme s'il fût sorti du lit et d'un profond sommeil, il bâillait et se frottait les yeux. André, qui n'était rien moins que rassuré, répondit : « Je suis le frère de la dame du logis. » Mais celui-ci ne lui laissa pas le temps d'achever sa réponse, et lui dit d'un ton plus rude encore que la première fois : « Je ne sais qui me retient d'aller te donner autant de coups de bâton que je te verrai faire de mouvements, âne importun et ivrogne que tu es, pour t'apprendre à venir ainsi réveiller tout le monde au milieu de la nuit ! » A ces mots, il rentre et referme la fenêtre.

Quelques-uns des voisins, qui connaissaient sans doute le caractère de cet homme, s'adressant à André, lui dirent officieusement : « Pour Dieu, mon ami, allez-vous-en ; de grâce, ne restez pas là, et ne vous exposez pas à vous faire tuer : ce que vous avez de mieux à faire est de vous en aller. »

André, non moins effrayé du son de voix et du regard de cet homme, qu'ému des conseils charitables de ses voisins, reprit, le cœur plein de tristesse et désespéré de la perte de son argent, le même chemin, pour retourner à son auberge, que celui qu'il avait suivi dans la journée avec la petite chambrière. Importuné de l'odeur qu'il portait avec lui, il se dirige du côté de la mer pour s'y laver ; il tourne à main gauche, et enfile la rue qu'on nomme la rue Castellane. Vers le haut de cette rue, il aperçoit deux hommes qui tenaient à la main une lanterne sourde, et qui venaient à sa rencontre. Craignant que ce ne fussent des exempts de police ou quelques malfaiteurs, il chercha à les éviter, et alla se cacher sans bruit dans une maison voisine qu'il vit dans le voisinage. Mais ceux-ci, comme s'ils eussent pris rendez-vous dans le même endroit, y entrèrent après lui. L'un d'eux, ayant mis à terre plusieurs instruments en fer qu'il portait sur son épaule, ils se mirent tous deux à les examiner et à causer ensemble. Pendant leur conversation, l'un d'eux se mit à dire : « Que veut dire ceci ? quelle puanteur infernale ! jamais je n'ai rien senti de pareil. » A ces mots, il élève sa lanterne et aperçoit le malheureux André. Les deux hommes, stupéfaits, demandent : « Qui est là ? » André ne dit mot ; mais ceux-ci, s'étant approchés et ayant dirigé sur lui la lueur de leur lanterne, lui demandèrent ce qu'il faisait là, ainsi barbouillé. André alors leur conta tout ce qui lui était arrivé. Les deux hommes cherchèrent où ce tour avait pu lui être joué, et pensèrent en eux-mêmes que ce devait être dans la maison de Scarabon-Boute-Feux. Alors, s'étant retournés vers lui : « Bonhomme, lui dit l'un d'eux, malgré la perte de ton argent, tu dois remercier Dieu de ta chute et de n'avoir pu rentrer dans la maison. Sans l'accident qui t'est arrivé, on aurait, sois-en certain, profité, pour t'égorger, de ton sommeil, et tu eusses perdu, non-seulement ton argent, mais encore ta propre vie. A quoi te sert-il de te désoler ? tu parviendrais plutôt à prendre les étoiles dans le ciel, qu'à arracher un denier de leurs griffes. Encore cours-tu le risque d'être tué, si cet homme apprend jamais que tu aies dit un mot de cette aventure a qui que ce soit. » S'étant ensuite consultés quelque temps : « Écoute, lui dirent-ils, nous avons pitié de toi, et si tu veux être des nôtres pour une entreprise que nous allons exécuter, il est plus que certain que tu en retireras, pour ta part, une somme beaucoup plus forte que celle que tu as perdue. » André, qui était presque fou de désespoir, répondit qu'il était prêt à faire ce qu'ils voudraient.

Ce jour-là même, on avait enterré à Naples un archevêque nommé Philippe Minutolo, lequel avait été enseveli avec tous ses ornements sacerdotaux, et un rubis à son doigt, qui valait plus de cinq cents florins d'or. Leur projet était d'aller le dépouiller. Ils le communiquèrent à André. Celui-ci, plus avide que sensé, se mit en route avec eux. Dans leur chemin pour se rendre à la cathédrale, voyant qu'André répandait toujours une odeur insupportable, l'un des deux hommes lui proposa de chercher un endroit où il pût se laver et se débarrasser de la puanteur qu'il portait avec lui. « Rien de plus facile, répondit l'autre : il y a ici près un puits auquel on laisse d'ordinaire la poulie, et un grand seau : allons-y, et nous le laverons de suite.

Lorsqu'ils y furent, ils trouvèrent que la corde y était bien, mais que le seau avait été ôté. Ils se décidèrent alors de l'attacher lui-même à la corde et de le descendre au fond du puits, pour qu'il pût s'y laver tout à son aise. Il fut convenu qu'aussitôt qu'il aurait fini, il secouerait la corde, pour les avertir qu'ils pouvaient le remonter. Ainsi firent-ils. Mais il arriva qu'au moment où ils venaient de le descendre, quelques sbires du gouvernement, excédés de fatigue, tant à cause de la chaleur que de la poursuite qu'ils venaient de faire de quelques malfaiteurs, vinrent à ce puits pour apaiser la soif qui les dévorait. Les compagnons d'André ne les eurent pas plutôt aperçus, qu'ils prirent aussitôt la fuite sans en avoir été vus. André, pendant ce temps, s'était tout à fait nettoyé, et s'escrimait inutilement à secouer la corde. Les exempts, qui étaient venus là pour se rafraichir, après avoir mis bas leurs armes, leurs boucliers et leurs cottes de mailles, se mirent à tirer la corde, croyant qu'un seau y était attaché et qu'il était plein. André ne se voit pas plutôt à l'orifice, qu'il s'élance sur le bord, en s'y accrochant avec les mains. A cette vue, les soldats, saisis de frayeur, lâchent aussitôt la corde et s'enfuient à toutes jambes. André, presque aussi effrayé, ne savait ce que cela voulait dire, et, s'il ne se fût pas aussi bien tenu, il serait retombé au fond du puits, où probablement il se serait tué dans sa chute. Il parvint toutefois à se sortir de là tout à fait, et sa surprise fut encore bien plus grande, en voyant à terre des armes qu'il savait que ses compagnons n'avaient point apportées. De plus en plus effrayé, et maudissant sa fortune, il s'en alla sans toucher à rien, et sans savoir où diriger ses pas. A quelque distance, il rencontra ses deux compagnons, qui revenaient pour le tirer du puits. Étonnés de le voir, ils lui demandent comment il a fait pour en sortir, et qui l'en avait retiré ; il répond qu'il n'en sait rien, et leur raconte, dans les plus grands détails, ce qui lui était arrivé, et ce qu'il avait vu en sortant du puits. Ceux-ci se mirent à rire de cette aventure, et lui racontèrent quelle avait été la cause de leur fuite, et par qui il avait été retiré hors de l'eau.

Le milieu de la nuit étant arrivé, ils coupèrent court à leur conversation, et marchèrent en diligence vers l'église. Ils s'y introduisent assez facilement, et vont droit au tombeau. Ce mausolée était de marbre, et d'une immense dimension. Avec leurs instruments, et quoiqu'il fût d'un poids considérable, ils en soulèvent le couvercle, de manière à ce qu'un homme y pût entrer, et le soutinrent ensuite au moyen d'un point d'appui. Cette besogne achevée, chacun de demander qui voudrait y entrer. « Ce ne sera pas moi, dit l'un ; — ni moi non plus, répondit l'autre ; mais qu'André y descende. — Je n'en ferai rien, dit celui-ci. —

Ah! tu ne veux pas y entrer? lui dirent les deux coquins, en se retournant vers lui : tu y entreras, pardieu! ou sinon, nous allons, avec cette barre de fer, t'assommer et t'étendre sur la place. » André, qui savait qu'ils étaient gens à exécuter leur menace, obéit; mais en y descendant, il se dit en lui-même : « En me faisant entrer ici, ces deux coquins veulent me prendre pour dupe, et quand je leur aurai tout donné et que je serai occupé à me sortir de ce tombeau, ils s'en iront avec leur butin, sans m'en donner la moindre parcelle. Je crois donc que je ne ferais pas mal de me faire ma part d'avance. » Il se souvint du précieux anneau dont il leur avait entendu parler, et, la première chose qu'il fit, fut de le tirer du doigt de monsieur l'archevêque, et de le cacher sur lui. Il prit ensuite la croix, la mitre, les gants, les ornements pontificaux; enfin il le dépouilla jusqu'à la chemise, et donna tout cela à ses camarades, leur disant qu'il n'y avait plus autre chose. Ceux-ci lui certifiaient cependant que l'anneau devait s'y trouver, et lui disaient de bien chercher partout. André les fit un peu attendre, et feignit de le chercher; mais il leur protesta qu'il ne le trouvait point. De leur côté, comme ils étaient aussi rusés que lui, ils insistaient toujours pour qu'il le cherchât, et, pendant qu'André feignait de s'occuper de cette recherche, ils ôtèrent tout à coup l'appui qui soutenait la pierre du tombeau, et s'enfuirent, en le laissant enfermé dedans. Chacun peut juger dans quelle position se trouva le pauvre André, lorsqu'il se vit ainsi enterré vivant. Il fit les plus grands efforts avec la tête et avec les épaules, pour soulever la pierre qui le recouvrait, mais en vain. Accablé de douleur, il tombe évanoui sur le corps de l'archevêque, et, qui les eût vus ainsi tous les deux, aurait eu de la peine à reconnaître lequel était le plus réellement mort, de l'archevêque ou de lui. Après avoir repris ses sens, il se mit à pleurer amèrement et à se désespérer. Il ne voyait devant lui d'autre alternative que de mourir de faim au milieu des vers qui rongeaient ce cadavre, ou d'être pendu comme un voleur, si l'on venait, par hasard, à ouvrir la tombe et à le découvrir.

Pendant que, livré à ses tristes réflexions, il se désolait ainsi, il entendit un bruit de pas dans l'église, et la voix de plusieurs personnes qui causaient entre elles. Il pensa que c'étaient des gens qui venaient dans le même but que celui dans lequel ils étaient venus lui et ses compagnons; cette idée redoubla encore sa frayeur. Les nouveaux venus ayant ouvert le tombeau et maintenu la pierre qui le couvrait, se mirent à délibérer aussi, pour savoir lequel d'entre eux y entrerait le premier. Personne ne voulut s'y résoudre. Enfin, pour couper court à cette contestation, un prêtre dit : « De quoi avez-vous peur? craignez-vous qu'il ne vous mange? jamais les morts n'ont mangé les vivants. Je n'ai pas peur, moi, et ne demande pas mieux que d'y entrer. A l'instant, s'étant appuyé la poitrine sur le bord du tombeau, et tenant sa tête en dehors, il fit passer ses jambes pour se laisser ensuite couler tout à fait. André, qui était aux aguets, se lève aussitôt, saisit le prêtre par une jambe, et feint de vouloir le tirer au fond. Le prêtre, en se sentant pris ainsi, pousse un grand cri, s'élance précipitamment hors du tombeau, et, sans songer à en faire retomber le couvercle, se met à fuir, ainsi que ses camarades, tous en proie à la plus grande épouvante, et comme s'ils avaient tous les diables à leurs trousses. André, transporté de joie, se précipite aussitôt hors du tombeau, et sort de l'église par le même chemin qu'il était entré. Marchant à l'aventure, il arrive, à la pointe

du jour sur le port, et de là, regagne son auberge, muni du précieux anneau.

L'hôte et ses compagnons avaient été toute la nuit dans la plus grande inquiétude sur son compte. André les rassura, et leur raconta ce qui lui était arrivé. Son hôte lui conseilla alors fortement de quitter Naples le plus promptement possible. André suivit ce conseil et s'en retourna aussitôt à Pérouse, possesseur d'un anneau précieux, au lieu des chevaux qu'il voulait acheter.

NOUVELLE VI

BRITOLLE CARACCHIOLA

Britolle Caracchiola ayant perdu ses deux fils, est trouvée dans une île avec deux chevreuils. Elle va en Lunigiane où l'un de ses fils, qui s'était mis au service de son bienfaiteur, est trouvé couché avec la fille de son maître, lequel le fait mettre en prison. Lors de la révolution qui éclate en Sicile, contre le roi Charles, cet enfant est reconnu par sa mère et épouse sa maîtresse. Britolle retrouve ensuite son second fils et retourne en grand honneur dans son pays.

Les dames, ainsi que les jeunes gens, rirent beaucoup des aventures d'André, que Flamette venait de leur raconter. Émilie, voyant que cette nouvelle était terminée, prit, sur le commandement de la reine, la parole en ces termes :

Les diverses vicissitudes que fait éprouver la fortune sont des choses graves et pénibles à raconter ; elles sont autant d'avertissements pour notre esprit, qui se laisse si facilement bercer par de trompeuses illusions. Le récit qu'on en fait ne doit, selon moi, jamais être perdu pour les gens heureux, ni pour ceux qui sont dans l'infortune ; il met les premiers sur leurs gardes, et console les seconds. Je vais vous raconter, à l'appui de ce raisonnement, une histoire non moins vraie que lamentable : bien qu'elle se termine heureusement, les chagrins que mes héros y éprouvent furent si longs et si amers, que je doute que le bonheur qui leur survint ensuite pût jamais les effacer entièrement de leur esprit.

Vous devez savoir, mes très-chères dames, qu'après la mort de l'empereur Frédéric II, Mainfroi fut couronné roi de Sicile. Auprès de lui vivait, riche et honoré, un gentilhomme napolitain appelé Henri Capèce. Ce gentilhomme était marié à une femme d'une grande beauté, jeune, de naissance égale à la sienne, et Napolitaine comme lui, que l'on appelait Britolle Carracchiola. Il était gouverneur du royaume de Sicile lorsque Charles I[er] gagna la bataille de Bénévent, où Mainfroi perdit la vie. Voyant que tout le royaume se déclarait pour le vainqueur, et qu'il ne pouvait plus compter sur la fidélité des Siciliens, il ne voulut pas devenir le sujet de l'usurpateur, et se disposa à prendre la fuite. Mais son projet ayant été découvert, les Siciliens le livrèrent au roi Charles, ainsi que plusieurs de ses amis, et d'autres partisans de l'ancien roi.

Aussitôt après l'entière soumission du royaume, Britolle, qui ne savait, au milieu de si grands troubles, ce qu'était devenu son mari, et qui craignait même de l'apprendre, crut devoir sacrifier tous ses biens à sa propre sûreté. Elle s'embarqua avec un fils âgé de huit ans, appelé Geoffroy, et enceinte d'un autre, sur une petite barque qui allait à Lipari. A peine arrivée, elle mit au monde un second

fils, qu'elle nomma le Fugitif. Après avoir pris une nourrice, elle s'embarqua, avec ses deux enfants, sur un petit vaisseau, pour se rendre à Naples, chez quelques-uns de ses parents ; mais le sort contraria ses projets. Une violente tempête s'éleva et jeta le vaisseau qui devait la transporter à Naples sur les côtes de l'île de Pouza, où ils s'abritèrent dans un petit port, pour attendre un temps favorable et continuer leur voyage. Britolle étant, comme le reste de l'équipage, descendue à terre, se retira dans un endroit écarté de l'île, où, livrée à elle-même, elle se mit à gémir sur le sort de son mari. Chaque jour elle revenait au même endroit, sans qu'aucun des matelots ou des passagers s'en aperçût. Un jour qu'elle se livrait, selon son ordinaire, à sa tristesse et à son désespoir, arrive tout à coup un corsaire qui s'empare de son vaisseau sans coup férir, et l'emmène avec tous ceux qui le montaient.

Britolle, après avoir donné aux pleurs et aux lamentations le temps qu'elle leur consacrait journellement, revint au rivage pour y revoir et embrasser ses enfants, ainsi qu'elle le faisait ordinairement. Mais quelle fut sa surprise et son effroi, lorsqu'elle n'y trouva plus personne! Soupçonnant aussitôt ce qui était arrivé, elle porte de tous côtés ses yeux sur la mer, et voit le vaisseau du corsaire qui n'était pas encore très-éloigné, et qui remorquait après lui son frêle bâtiment. Elle ne douta plus de son malheur : ses enfants venaient de lui être enlevés, et, de même que son mari, étaient à jamais perdus pour elle. Seule, abandonnée et sans ressource, ne sachant si jamais elle pourra revoir un seul des êtres qu'elle chérit, elle remplit l'air de ses lamentations, appelle à grands cris ses enfants, son époux, et tombe évanouie sur la grève. Comme il n'y avait là personne qui, à l'aide de quelques secours, pût la rappeler à la vie, son âme et ses esprits purent errer tout à leur aise où bon leur sembla. Quand elle reprit connaissance, le corps reprit le dessus, et des larmes abondantes coulèrent de ses yeux. Elle se lève, elle appelle longtemps encore ses enfants, et court, en les cherchant de caverne en caverne. Reconnaissant l'inutilité de ses plaintes, et voyant la nuit qui s'approchait, elle se décida, poussée par l'instinct mécanique de la conservation, à songer à elle-même, et retourna dans la grotte témoin de ses pleurs et de ses plaintes accoutumées. Elle y passa la nuit dans la douleur et au milieu de frayeurs impossibles à décrire. Quand le jour parut, comme elle n'avait pris aucune nourriture depuis plus de vingt-quatre heures, elle fut, poussée par la faim, forcée de manger de l'herbe. Elle se rassasia tant bien que mal, et recommença ensuite à pleurer, en pensant au triste sort qui l'attendait. Pendant qu'elle était ainsi livrée à ses tristes pensées, elle voit venir une chèvre qui, après être entrée tout près d'elle dans une autre caverne, en sortit peu de temps après, et s'en alla dans le bois. Elle se lève, entre dans l'endroit d'où elle a vu sortir cet animal, et voit deux petits chevreaux qui étaient nés du jour même, et qui lui parurent les petites bêtes les plus jolies et les plus douces qui fussent au monde. Comme depuis qu'elle était accouchée elle avait conservé son lait, elle les prit dans ses bras et leur présenta la mamelle. Ces petits animaux, loin de refuser le bien qu'on leur offrait, se mirent à la teter comme leur propre mère, et, depuis ce moment, ne firent aucune différence entre l'une et l'autre.

Ces animaux furent pour elle comme une espèce de société au milieu de ce désert; elle ne les quittait que pour aller paître comme leur mère et se désal-

térer au bord d'un ruisseau voisin, pleurant toutes les fois que le souvenir de son mari, de ses enfants et de sa vie passée se retraçait à sa mémoire. Elle résolut de vivre et de mourir dans ce lieu, en compagnie de ses chers petits chevreaux et de leur mère, qui, comme eux, s'était bientôt familiarisée avec elle. Elle prit, au bout de quelque temps, par suite de sa manière de vivre au milieu de ces animaux sauvages, des habitudes à peu près semblables.

Plusieurs mois s'étaient écoulés, lorsqu'un jour, un vaisseau de Pise arriva par hasard au même endroit, et y demeura plusieurs jours. Sur ce navire était un gentilhomme nommé Conrad, marquis de Malespin, et son épouse, femme d'une vertu et d'une piété exemplaires. Ils venaient, en pèlerinage, de visiter tous les saints lieux du royaume de la Pouille. Un jour, il arriva que, pour passer le temps, ils allèrent, suivis de leurs domestiques et de leurs chiens, se promener dans l'île, non loin de l'endroit où était Britolle. Les chiens aperçurent bientôt les deux chevreaux, qui étaient devenus assez forts pour aller chercher seuls leur nourriture. Ceux-ci, se voyant poursuivis, n'eurent rien de plus pressé que de se réfugier dans la grotte, auprès de Britolle. A cette vue, celle-ci se lève, et, ayant pris un bâton, elle se met en devoir de chasser les



chiens. Au même moment, Conrad et sa femme, qui étaient à peu de distance, arrivèrent eux-mêmes à la grotte. Je vous laisse à penser quelle fut la surprise du marquis et de la marquise, en voyant cette femme, qui était devenue maigre, noire et velue. Celle-ci, non moins étonnée, les pria d'abord de faire retirer leurs

chiens. Conrad et sa femme lui obéirent, et firent si bien ensuite avec leurs prières, qu'ils la décidèrent à leur apprendre qui elle était, et ce qu'elle faisait ainsi seule en ce lieu. Elle leur déclara sa qualité, leur raconta toutes ses infortunes, et leur fit part de la détermination qu'elle avait prise de rester et de mourir en cet endroit.

Le marquis, qui avait beaucoup connu son mari, versa des larmes de compassion au récit de tant de malheurs ; il employa les paroles les plus persuasives pour la faire renoncer à une si cruelle résolution, lui offrant de la reconduire chez elle ou de la garder avec lui, et lui promettant de la traiter comme une sœur jusqu'à ce que le ciel lui envoyât un sort plus favorable. Comme elle se montrait insensible à ses offres et à ses prières, il dit à sa femme de rester avec elle, de lui faire apporter quelque nourriture, et, comme elle avait le corps tout déchiré, de lui faire accepter quelques vêtements, lui recommandant en outre, et sur toutes choses, de faire en sorte de la décider à la suivre.

La marquise, restée seule avec Britolle, se mit d'abord à pleurer avec elle sur ses malheurs, puis, ayant fait apporter des vêtements et quelque nourriture, elle la décida, non sans peine, à manger et à se couvrir d'une manière plus convenable. Enfin, après beaucoup de sollicitations, elle la décida (celle-ci lui ayant déclaré qu'elle ne consentirait jamais à retourner dans les lieux où elle était connue), elle la décida, disons-nous, à venir avec elle dans le pays de Lunigiane, et a emmener avec elle les deux chevreaux et leur mère. Celle-ci venait de rentrer, et, au grand étonnement de la marquise, avait fait mille caresses à Britolle.

Le vent étant devenu favorable, cette infortunée s'embarqua, accompagnée de ses chevreaux et de leur mère, sur le vaisseau que montaient messire Conrad et sa femme. Comme, dans le vaisseau, personne ne connaissait le nom de madame Britolle, on lui donna celui de chevrette. Le vent continua de leur être propice, et ils arrivèrent, en peu de temps, à l'embouchure de la rivière de la Maigre, où ils débarquèrent. Ils se rendirent ensuite au château du marquis. Britolle, vêtue en habits de deuil, resta auprès de la marquise, et passa pour une dame attachée à son service et qui lui était dévouée. Elle conserva néanmoins la même affection pour ses chevreaux, et prit toujours soin de les bien nourrir.

Cependant, les corsaires qui s'étaient emparés, à Pouza, du vaisseau sur lequel se trouvait Britolle, n'ayant point aperçu cette dame, s'en étaient allés à Gênes, avec tous ceux qu'ils avaient pris. Dans le partage que les patrons de la galère firent de leur butin, il arriva que la nourrice et les deux enfants échurent, entre autres, à un certain Gasparin Doria, qui les envoya à sa maison, pour s'en servir comme d'esclaves. La nourrice, affligée au delà de toute expression de la perte de sa maîtresse et de la misérable position où elle se voyait réduite, elle et les deux enfants, répandit longtemps des larmes amères ; mais, voyant que ses pleurs ne l'avançaient à rien et ne la tireraient pas, elle et ses enfants, de l'esclavage, elle se consola du mieux qu'elle put. Quoique dans une pauvre condition, cette femme ne manquait pas d'esprit et de jugement : elle comprit d'abord que si, dans l'infortune où ils étaient tombés, les enfants venaient à être connus, il en résulterait pour eux de grands périls ; espérant aussi que la fortune

leur deviendrait tôt ou tard favorable, et qu'en conservant leur vie, ils pourraient rentrer un jour dans leur premier état, elle résolut de ne découvrir à personne qui ils étaient, à moins d'avoir pour cela une occasion favorable. Elle répondait donc à tous ceux qui l'interrogeaient sur leur compte, qu'elle était leur mère. Elle donna à l'aîné, à la place du nom de Geoffroy qu'il portait, celui de Jeannot de Procida; quant au plus jeune, elle ne se mit guère en peine de changer le sien. Elle s'empressa de faire comprendre à Geoffroy les raisons qui lui avaient fait changer son nom, lui représentant sans cesse le danger auquel il serait exposé si l'on découvrait sa véritable origine. L'enfant comprit tout ce que sa nourrice lui expliqua sur ce sujet, et se conforma entièrement à ses sages instructions.

Les deux enfants, mal vêtus et sans chaussure, étaient, depuis plusieurs années, dans la maison de messire Gasparin, occupés, ainsi que la nourrice qui supportait patiemment son sort, aux travaux les plus vils, lorsque Jeannot, qui déjà avait atteint sa seizième année, et dont le cœur se révoltait à l'idée de son esclavage, s'évada de chez Gasparin, et s'embarqua sur des galères qui partaient pour Alexandrie. Il parcourut plusieurs pays sans réussir à trouver aucun emploi. Trois ou quatre ans se passèrent, pendant lesquels son corps se développa et ses traits acquirent une beauté remarquable. Au bout de ce temps, il apprit que son père, qu'il croyait mort, vivait encore, mais qu'il était retenu prisonnier par le roi Charles. Profondément affligé, il errait encore çà et là, lorsque le hasard le conduisit dans le pays de Lunigiane, où il se mit au service de messire Conrad. Il s'acquitta convenablement de ses devoirs, et à la satisfaction de son nouveau maître. Le peu d'occasions qu'il avait de voir sa mère, qui se tenait presque constamment avec la femme de messire Conrad, ainsi que le changement que l'âge et les chagrins leur avaient fait éprouver à tous deux depuis qu'ils ne s'étaient vus pour la dernière fois, furent cause qu'ils ne purent se reconnaître ni l'un ni l'autre.

Pendant que Jeannot servait ainsi messire Conrad, il arriva que sa fille, nommée Lépine, devenue veuve d'un sieur Nicolas de Grignan, revint chez son père. Bien faite et jolie, cette jeune femme, qui n'avait point encore dix-sept ans accomplis, conçut pour Jeannot le plus vif attachement. Jeannot, de son côté, ne fut point insensible à ses grâces et à sa beauté, et tous les deux s'aimèrent tendrement. Ils ne tardèrent pas à s'en donner des preuves réciproques, et ces relations durèrent plusieurs mois sans que personne en eût le moindre soupçon. Leur bonheur les enhardit; ils mirent alors dans leur conduite moins de prudence et de réserve qu'une telle situation l'exigeait. Un jour, étant l'un et l'autre à la promenade, ils se séparèrent des personnes avec lesquelles ils se trouvaient, et s'enfoncèrent tous deux dans un bois touffu et garni d'arbres épais. Croyant avoir laissé bien loin derrière eux le reste de la société, ils s'arrêtèrent dans un lieu des plus agréables, et là, sur un tapis de verdure tout parsemé de fleurs et à l'ombre de grands arbres qui les couvraient de leur feuillage, ils s'enivrèrent des plus doux plaisirs, et s'abandonnèrent l'un et l'autre à tout leur amour. Quoiqu'ils fussent déjà depuis longtemps ensemble, le plaisir qu'ils goûtaient leur fit hélas paraître le temps bien court. Ils furent surpris d'abord par la marquise, et ensuite par son mari, qui, outré de colère, et sans faire

connaître ses intentions, les fit saisir par trois de ses domestiques, et conduire, enchaînés, dans un de ses châteaux. Dans sa fureur, il était résolu de les faire mourir ignominieusement. Bien qu'elle fut indignée elle-même de la conduite de sa fille, et qu'elle la jugeât digne d'une punition rigoureuse, sa femme, qui avait pénétré son dessein, frémit à cette idée. Elle s'empressa de rejoindre son mari ; elle le conjura de ne pas se livrer ainsi au premier transport de sa colère, et de ne pas devenir, dans sa vieillesse, le bourreau de sa fille. Elle l'exhorta à ne pas souiller ses mains dans le sang d'un de ses serviteurs. Puis elle ajouta : « N'y a-t-il pas d'autres moyens pour satisfaire votre juste ressentiment ? la prison, par exemple, où les coupables pourraient, tout à leur aise, pleurer et réfléchir sur les fautes qu'ils ont commises. » Enfin, elle lui répéta tant de fois ces paroles et d'autres semblables, qu'elle finit par le faire renoncer au projet qu'il avait conçu de les faire mourir, et que celui-ci se contenta de les faire mettre en prison. Il les fit enfermer séparément, ne leur fit donner que le peu de nourriture qui leur était strictement nécessaire, et les y fit traiter avec la plus grande sévérité. On peut facilement se faire une idée des tourments qu'ils éprouvèrent, et des larmes qu'ils répandirent au milieu des privations de toute espèce, et de l'horreur de leur captivité.

Ils avaient passé ainsi près d'une année dans les larmes et dans la douleur, sans que le marquis songeât seulement à eux, lorsque Pierre d'Aragon parvint, par les menées de Jean de Procida, à soulever la Sicile et à détrôner le roi Charles. Conrad, qui était attaché au parti gibelin, voulut célébrer ce grand événement par des fêtes. Jeannot en ayant été instruit par un de ses gardiens, se désolait et s'abandonnait à tout son désespoir. « Que je suis malheureux ! s'écria-t-il en poussant un profond soupir : moi qui, depuis quatorze ans, parcours le monde dans la seule attente de cet événement, maintenant qu'il est arrivé, je me trouve en prison, livré à la dernière impuissance, n'ayant devant les yeux que la mort pour toute espérance. — Et quel si grand intérêt, reprit le geôlier, peux-tu donc avoir dans les démêlés des rois ? que souhaites-tu donc faire en Sicile ? — Mon cœur se fend, reprit Jeannot, quand je pense à la position que mon père y occupait. Quoique je fusse encore bien jeune quand nous fûmes forcés de fuir de Sicile, je me souviens pourtant très-bien qu'il en était gouverneur du vivant de Mainfroy. — Qui était donc ton père ? reprit le geôlier. — Mon père, dit Jeannot, je puis maintenant le dire hautement et avec assurance, puisque le danger qu'il y aurait eu à le découvrir n'existe plus, mon père se nommait et se nomme encore, s'il est vivant, Henri Capèce ; moi, je m'appelle Geoffroy Capèce, et non Jeannot. Si j'étais en liberté, je suis sûr qu'en retournant en Sicile, j'y jouirais à cette heure d'un grand crédit. »

L'honnête gardien ne poussa pas plus loin ses questions, et raconta, dès qu'il en trouva le moment, ce qu'il venait d'apprendre à messire Conrad. Celui-ci, sans paraître, aux yeux du gardien, attacher une grande importance à ce qu'il venait de lui dire, fut trouver madame Britolle, et lui demanda avec de grands ménagements si elle n'avait pas eu de Henri Capèce, son mari, un fils du nom de Geoffroy. « C'est le nom que portait l'aîné de mes deux enfants, répondit-elle en pleurant ; s'il existait encore, il aurait aujourd'hui vingt-deux ans. »

Le marquis, entièrement convaincu de l'identité du jeune homme, pensa que,

s'il en était ainsi, il pourrait, d'un seul coup, faire grâce et éviter, au moyen d'un mariage, la honte et le déshonneur de sa fille. Il fait venir Jeannot en secret, et l'interroge minutieusement sur toute sa vie passée. Reconnaissant, à des indices manifestes, qu'il est Geoffroy, fils de Henri Capèce, il lui dit : « Tu dois comprendre, Jeannot, combien est grand l'affront que tu m'as fait dans la personne de ma fille. Je t'ai toujours traité avec amitié, et tu devais, en serviteur fidèle, défendre mes intérêts ainsi que mon honneur. Au lieu de cela, tu as fait tout le contraire ; tout autre, à ma place, t'eût fait périr d'une mort honteuse, pour l'outrage que tu m'as fait ; mais la pitié m'a empêché de te punir si sévèrement. Puisque tu me dis que tu es fils d'un gentilhomme, je veux, et cela dès que tu le voudras toi-même, mettre fin à tes angoisses et à ta captivité, et, en même temps, rendre à ton nom et au mien tout l'honneur qui leur est dû. Tu sais que ma fille, que tu aimes, et par qui, contre toutes les convenances, tu es payé de retour, après avoir été richement mariée, est devenue veuve ; tu connais son caractère, ses parents, sa fortune. Je ne veux point mettre ton état présent en balance. Eh bien ! quand tu le voudras, je consens à te la donner pour femme, et à légitimer les nœuds déshonnêtes qui vous unissaient l'un à l'autre. Vous pourrez rester ici ensemble autant de temps qu'il vous plaira ; je vous traiterai toujours comme mes enfants. »

Les chagrins et la prison avaient maigri Jeannot et altéré son visage, mais ils n'avaient point changé la noblesse de son cœur, et sa fierté naturelle, digne de sa naissance ; ils n'avaient pas diminué non plus le véritable amour qu'il avait pour sa maîtresse. Quoiqu'il désirât avec ardeur l'accomplissement des offres que Conrad venait de lui faire, et qu'il se sentît entièrement en sa puissance, il n'oublia rien de ce que son noble cœur était capable de lui suggérer dans cette occasion. Il lui répondit : « Si je me suis rendu coupable envers vous de quelques trahisons ou de quelques lâchetés, ce n'a été, du moins, par aucun désir d'ambition, de fortune, ni par aucun motif de ce genre ; l'amour seul m'a conduit. Oui, j'ai aimé, j'aime encore et j'aimerai toujours votre fille, parce que je la crois digne de tout mon amour ; et si ma conduite envers elle a été, selon l'opinion du monde, en dehors des règles et de l'honnêteté, c'est à la jeunesse qu'il faut en attribuer la principale faute, car elle s'y rattache essentiellement ; sans cela, je n'eusse point été coupable. Si les vieillards voulaient se souvenir qu'ils ont été jeunes, et mesurer les fautes d'autrui sur les leurs, et les leurs sur les fautes d'autrui, la mienne ne serait pas trouvée si blâmable que vous et d'autres pouvez le penser. Vous conviendriez peut-être alors que j'ai agi en ami plutôt qu'en ennemi. L'offre que vous me faites aujourd'hui a toujours été l'objet de mes désirs. Depuis longtemps je vous aurais supplié de me l'accorder, si je n'avais craint de vous déplaire et d'être refusé. Cette offre serait pour moi d'autant plus agréable, que j'étais plus loin de m'y attendre ; mais si votre intention n'est point telle que vous le dites et que vos paroles semblent le faire supposer, ne me bercez pas d'une fausse espérance ; faites-moi reconduire en prison, je suis prêt à souffrir tous les maux qu'il vous plaira de m'infliger ; quelques tourments que vous me fassiez éprouver, je ne cesserai jamais d'aimer votre fille, ni d'avoir pour vous, à sa considération, tout le respect possible. »

Ces paroles frappèrent le marquis d'étonnement ; il reconnut qu'il avait une âme noble et élevée, et que son amour pour sa fille était ardent et sincère. Il l'en aima davantage ; il se leva aussitôt pour l'embrasser, et, sans plus tarder, il commanda qu'on lui amenât secrètement Lépine. Elle était devenue, dans sa prison, maigre, pâle et chétive ; elle et Jeannot n'étaient plus que l'ombre d'eux-mêmes. Là, en la seule présence du marquis, les deux amants se jurèrent réciproquement fidélité, et se fiancèrent d'un commun accord, selon notre coutume.



Ensuite, et sans que personne se doutât de ce qui se passait, le marquis leur procura tout ce qui pouvait leur être nécessaire, et leur être agréable. Quelques jours après, jugeant qu'il était temps de faire partager la joie commune aux deux mères, il fit venir madame Britolle et sa femme. « Que diriez-vous, madame, dit-il en s'adressant à Britolle, si je vous faisais voir votre fils aîné devenu l'époux d'une de mes filles ? — Rien, répondit Britolle, sinon que mon attachement et ma reconnaissance pour vous s'en augmenteraient encore ; car vous me rendriez un bien qui m'est plus cher que ma propre vie, et vous confirmeriez une espérance que je croyais avoir perdue pour toujours. » Les larmes, à ces mots, lui coupèrent la parole. Alors le marquis, se retournant vers sa femme : « Et toi, ma chère amie, lui dit-il, que penserais-tu, si je te donnais un pareil gendre ? — Présenté de votre main, lui répondit-elle, un homme qui me serait tout à fait inconnu, à bien plus forte raison, l'un des fils de madame, qui sont tous deux gentilshommes, ne peut que m'être tout à fait agréable. — Eh bien, reprit Conrad, je me fais fort, dans peu de jours, de combler tous vos vœux à cet égard. »

Il alla ensuite trouver les jeunes époux, et, voyant qu'ils avaient déja repris leur première fraîcheur, il leur fit revêtir de riches habillements, et, s'adressant

à Jeannot : « Quel plaisir serait le tien, si, pour comble de bonheur, tu revoyais ici ta mère? — Je crains bien, répondit Jeannot, qu'elle n'ait pu survivre à tous ses malheurs : si cela était, cependant, je m'estimerais bien heureux, et ses conseils me seraient d'un grand secours pour recouvrer une partie de mes biens en Sicile.

Le marquis fit alors venir les deux mères, qui firent les plus grandes caresses à la nouvelle mariée; elles ne revenaient pas de leur étonnement, et ne comprenaient rien à l'idée qu'avait eu Conrad d'accorder, avec tant de bonté, la main de sa fille à Jeannot. Britolle, de son côté, préoccupée des paroles que celui-ci lui avait dites, regardait attentivement le jeune époux. L'instinct maternel se réveilla tout à coup, et, se souvenant encore des traits qu'avait son fils étant enfant, elle courut à lui les bras ouverts, et sauta à son cou sans autre explication : les sentiments maternels et l'excès de sa joie ne lui permirent pas de proférer une parole; la force du plaisir lui fit perdre connaissance, et elle tomba évanouie dans les bras de son fils. Geoffroy fut fort étonné de tout ce qu'il voyait; il se rappelait bien l'avoir déjà vue plusieurs fois au château, mais il ne s'était pas remis ses traits. Cependant, averti par je ne sais quel mouvement secret, il la reconnut enfin pour sa mère, et se reprocha alors de ne pas y avoir songé plus tôt. Il la reçut dans ses bras, lui prodigua les plus tendres soins, et la couvrit de larmes et de baisers. A peine cette tendre mère eut-elle repris connaissance au moyen des secours que lui prodiguèrent la marquise et sa fille, qu'elle se jeta de nouveau au cou de son fils. Inspirée par la tendresse maternelle, elle lui donna les marques de la tendresse la plus vive; elle ne se lassait point de l'embrasser. Geoffroy, de son côté, lui rendait caresse pour caresse, et lui témoignait le respect le plus tendre. Ils se racontèrent ensuite toutes les traverses qu'ils avaient éprouvées. Conrad instruisit ses amis de ce qu'il avait fait, et chacun le félicita sur la nouvelle alliance qu'il venait de contracter. Le marquis fit ensuite célébrer cet événement par des réjouissances magnifiques.

Quelques jours après, Geoffroy ayant été trouver son beau-père, lui dit : « Vous m'avez comblé de bienfaits; ma mère, que vous avez traitée si longtemps avec tant d'égards et d'une manière si honorable, ne vous a pas moins d'obligation que moi : mettez le comble à tout ce que vous avez fait pour nous, en nous procurant, à ma mère et à moi, le bonheur de revoir mon frère que Gasparin Doria, ainsi que je vous l'ai déja dit, a retenu à son service après s'être emparé de nous en Corse. Si vous étiez assez bon pour accueillir ma demande, vous enverriez aussi quelqu'un en Sicile, pour s'informer exactement de l'état du pays, et savoir ce que mon père peut être devenu, s'il est mort ou vivant, et, s'il vit, dans quelle position il se trouve. Le messager, après avoir pris tous ces renseignements en secret, reviendrait immédiatement ici.

Conrad consentit avec plaisir à faire ce que son gendre lui demandait. Il fit partir sans différer, pour Gênes et la Sicile, deux hommes sur la prudence desquels il pouvait compter. Celui qui alla à Gênes y trouva Gasparin, lui conta dans le plus grand détail ce que Conrad avait fait pour Geoffroy et sa mère, et le pria avec instance, de la part de ce seigneur, de lui remettre le jeune banni, ainsi que sa nourrice. Gasparin, étonné de tout ce qu'il entendait, répondit : « Il n'est rien que je ne fasse pour le marquis, pourvu toutefois que ce qu'il me demande soit en ma puissance. J'ai bien effectivement chez moi, depuis quatorze

ans, un enfant qui est ici avec sa mère, et qui ressemble à celui que vous me dépeignez. Je suis prêt à le lui envoyer; mais dites au marquis qu'il prenne garde d'être le jouet de sa crédulité, et qu'il se méfie de la fable que lui a faite ce Jeannot; car il n'est peut-être pas aussi sincère qu'il le pense, et il n'a sans doute pris le nom de Geoffroy Capèce que pour mieux le tromper.

Après avoir ainsi parlé, il fit traiter honorablement le messager, et envoya secrètement chercher la nourrice, qu'il interrogea adroitement sur ce qu'il avait appris. Celle-ci, qui avait eu connaissance de la révolution survenue en Sicile, et qui pensait que Henri Capèce pouvait être encore vivant, bannit toutes les inquiétudes qu'elle avait eues jusqu'alors, lui raconta tout en général, et lui avoua les motifs qui l'avaient engagée à se conduire comme elle l'avait fait. Gasparin, voyant que les paroles de la nourrice se rapportaient entièrement avec celles de l'envoyé de Conrad, commença à croire que ce qu'on lui avait dit était la vérité. Voulant se convaincre tout à fait de l'exactitude de ce fait, il employa, en homme adroit et rusé, tous les moyens qui étaient en son pouvoir, et ce qu'il apprenait à tout moment le confirmait de plus en plus de son exactitude. Il se reprocha alors le vil traitement qu'il avait fait subir à cet enfant, et voulut réparer ses torts. Comme il savait quelle avait été et quelle était encore la position de Henri Capèce, il lui donna en mariage une jeune et jolie fille qu'il avait, avec une riche dot. Après les fêtes brillantes qui suivirent ce mariage, il s'embarqua avec son gendre et sa fille, accompagnés de la nourrice et de l'envoyé de Conrad. Ils débarquèrent à l'Érécy, où Conrad vint les prendre, et, de là, les mena à l'un de ses châteaux qui n'était pas très-éloigné, et où de grandes fêtes avaient été préparées pour les recevoir. Je vous laisse à penser quelle fut la joie de cette pauvre mère, en revoyant son fils après une si longue absence, quelle fut aussi celle des deux frères, et quels sentiments de reconnaissance ils vouèrent tous trois à la fidèle nourrice.

Le souverain et inépuisable dispensateur de toutes grâces voulut compléter encore ce bonheur par l'heureuse nouvelle de la santé et du crédit où se trouvait Henri Capèce. Tout le monde était à table, et l'on était encore au premier service, quand le fidèle messager qui était allé en Sicile arriva, porteur d'heureuses nouvelles; il raconta, entre autres choses, qu'au commencement de la révolte contre le roi Charles, le peuple, furieux, avait couru à la prison où cet usurpateur le retenait prisonnier, avait égorgé les sentinelles, et l'avait mis en liberté. Il avait été créé capitaine général, et mis à la tête des troupes pour chasser les Français. En raison de ses services, il était devenu en grande faveur auprès du roi Pierre, qui l'avait rétabli dans tous les biens et emplois qu'il occupait auparavant. Henri Capèce, ajoutait le messager, l'avait reçu personnellement avec beaucoup de distinction, et avait éprouvé un plaisir inexprimable en apprenant des nouvelles de sa femme et de ses enfants, dont il n'avait point entendu parler depuis sa mise en captivité. Il finit en disant que ce seigneur avait fait équiper un petit bâtiment pour ramener sa femme et ses fils, et qu'il leur envoyait aussi, dans ce but, plusieurs gentilshommes qui ne tarderaient pas à paraître.

Le retour de ce messager et les nouvelles qu'il apportait causèrent, comme vous devez le penser, la joie la plus vive. Conrad, accompagné de plusieurs des convives, alla au-devant des gentilshommes qui venaient chercher Britolle et

ses fils. Il les reçut avec joie, et les invita à prendre part au festin, qui n'était pas encore à moitié terminé. Ceux-ci, avant de se mettre à table, remercièrent, de la meilleure grâce qu'ils purent, au nom de Capèce, le marquis et sa femme, de toutes les bontés qu'ils avaient eues pour madame Britolle et son fils, les assurant qu'ils pouvaient disposer de tout ce qui était au pouvoir de leur maître. Puis, se tournant vers Gasparin qui était loin de s'attendre a un pareil résultat, ils lui dirent que quand Capèce saurait ce qu'il avait fait pour son autre fils, il ne manquerait pas de lui tenir le même langage. Ils se mêlèrent ensuite joyeusement au festin, et célébrèrent le mariage des deux maris et de leurs épouses. Les fêtes se prolongèrent encore quelques jours, après lesquelles Britolle et ses fils, impatients de partir, s'embarquèrent, avec leurs nouvelles épouses, sur le vaisseau qu'on leur avait envoyé. Le marquis, la marquise et Gasparin leur firent les adieux les plus tendres. Un vent favorable les conduisit en peu de jours en Sicile, où ils furent reçus de Henri Capèce avec des transports de joie impossibles à décrire. Ils y vécurent, assure-t-on, longtemps heureux, et pleins de reconnaissance pour les bienfaits de la divine Providence.

NOUVELLE VII

LA FIANCÉE DU ROI DE GARBE.

Le soudan de Babylone envoie sa fille au roi de Garbe, que celui-ci avait demandée en mariage. Pendant l'espace de quatre ans elle est exposée à différentes aventures par suite desquelles elle devient en divers lieux la maîtresse de neuf hommes différents. Revenue enfin chez son père, elle se rend de nouveau auprès du roi de Garbe, qui croit épouser une pucelle.

Peu s'en fallut, à la fin du récit d'Émilie, que les jeunes dames ne versassent des larmes de compassion sur les malheurs de l'infortunée Britolle; mais la reine coupa court à leur sensibilité, et pria Pamphile de suivre l'ordre établi, et de raconter sa nouvelle. Il obéit aussitôt, et commença ainsi :

Il est bien difficile, mes aimables dames, de connaître ce qui convient à chacun de nous : les uns, comme nous le voyons bien souvent, se figurent que, s'ils devenaient riches, ils vivraient heureux et sans inquiétude; pour parvenir à ce but, non-seulement ils adressent à Dieu leurs prières, mais ils ne reculent devant aucune peine, aucun tourment, aucun danger; et lorsque après bien des fatigues ils ont découvert le moyen de s'enrichir, trouvent-ils bien souvent des gens qui naguère étaient leurs amis, et qui attentent maintenant à leurs jours pour s'emparer de la fortune qu'ils ont si péniblement acquise. D'autres, au contraire, croient trouver le suprême bonheur dans les grandeurs et la puissance : ils affrontent, pour y parvenir, tous les maux de la guerre, et trempent leurs mains dans le sang de leurs amis et de leurs frères. Arrivés d'une position ordinaire jusqu'au gouvernement d'un royaume, ils reconnaissent bien des fois, au risque de leur vie, que leur ambition ne leur a procuré que des soucis et des sujets de terreur, et que, dans les repas royaux, on y sert souvent le poison dans des coupes d'or. D'autres enfin ont ardemment désiré posséder la beauté et la force du corps



La fiancée du roi de Garbe.



qui avant même qu'ils n'aient reconnu la folie de leur désir, leur ont été fatales et les ont entraînés dans une longue suite de malheurs, et quelquefois même à leur mort. Je ne vous retracerai point ici le tableau de toutes les passions humaines; je me bornerai à certifier qu'en formant ces désirs, l'homme, en général, ne sait ce qu'il veut, parce qu'il ne peut prévoir les causes fortuites qui peuvent en résulter pour lui. Pour aller droit notre chemin, nous devons donc nous contenter du sort que celui, qui seul connaît ce qui nous est nécessaire, nous envoie.

Mais les hommes ne pèchent pas seuls par des désirs insensés : vous aussi, belles dames, vous péchez aussi en désirant d'être belles. Non contentes des attraits que vous a départis la nature, vous cherchez encore à les accroître par les prestiges de l'art. Je veux, à ce sujet, vous raconter combien fut malheureuse une jeune et belle Sarrasine à laquelle il arriva, précisément à cause de sa rare beauté, de tâter de neuf maris dans l'espace de quatre ans.

Il y eut jadis, en Babylonie, un soudan nommé Béminédab, qui, pendant qu'il vécut, réussit presque dans toutes ses entreprises. Il avait, parmi ses enfants, une fille que l'on appelait Alaciel, et dont la beauté surpassait, d'après ce que disaient ceux qui la voyaient, celle des plus belles femmes qui existaient alors. Le roi de Garbe en devint amoureux, et la demanda en mariage. Le soudan, qui avait été puissamment secouru par ce prince dans une attaque qu'il avait eu à soutenir contre une grande multitude d'Arabes, la lui accorda avec empressement. Il fit équiper un vaisseau de guerre, et la lui envoya, munie d'un



riche trousseau, et accompagnée d'un grand nombre d'hommes et de femmes de distinction. Après lui avoir donné sa bénédiction, le bâtiment mit à la voile par un temps favorable, et eut, à la sortie du port d'Alexandrie, plusieurs jours,

d'une navigation très-heureuse. Mais à peine eurent-ils passé les côtes de Sardaigne, et touchaient-ils presque au terme du voyage, qu'il se leva tout à coup une violente tempête qui fondit avec tant d'impétuosité sur le navire où se trouvait la princesse et sa suite, qu'Alaciel et l'équipage se crurent bien des fois perdus. Cependant, comme les matelots étaient habiles et exercés, ils soutinrent pendant deux jours, au milieu de peines infinies, les efforts de la tempête. Mais celle-ci, loin de diminuer, augmenta d'heure en heure avec tant de violence, que, la nuit suivante, le ciel étant couvert de nuages et de ténèbres, les matelots ne surent plus s'orienter par aucun calcul. Ils étaient poussés vers l'île de Majorque, quand ils s'aperçurent tout à coup que le vaisseau s'entr'ouvrait et prenait eau de toutes parts. A la vue de ce danger, et sentant qu'il était sans remède, chacun ne songe plus qu'à sa propre vie. On met la chaloupe à la mer : les officiers et les matelots, croyant y être plus en sûreté que sur un navire brisé, s'y précipitèrent en toute hâte. Tous ceux qui se trouvent sur le navire s'y jettent en foule, l'un après l'autre, malgré la résistance qu'on leur oppose, et la pointe des épées dont on menace leur vie. Mais en croyant échapper ainsi à la mort, ils vont eux-mêmes au-devant de leur perte ; car la chaloupe, ainsi surchargée, ne put lutter contre la fureur des vagues, et fut engloutie avec tout ce qu'elle portait.

Bien qu'entr'ouvert et déjà presque rempli d'eau, le vaisseau fut entraîné au gré du vent, et alla s'échouer sur la côte de l'île de Majorque. Le choc fut si violent, qu'il s'enfonça dans le sable aussi profondément qu'une pierre qu'on aurait lancée avec force. Il resta toute la nuit dans cette position, battu des vents et des flots, sans en être ébranlé.

Alaciel et ses femmes étaient restées seules sur le navire. Saisies d'effroi et craignant à chaque instant d'être englouties par les vagues, elles gisaient étendues, comme privées de sentiment. A la pointe du jour, la tempête s'étant un peu calmée, la princesse, à demi morte, parvient à soulever sa tête, et, malgré sa faiblesse, appelle tantôt l'un de ses gens, tantôt l'autre ; mais ce fut en vain, car tous ceux qu'elle appelait étaient bien loin d'elle. Étonnée de n'entendre et de ne voir personne, elle fut saisie d'une grande frayeur ; elle réunit le peu de forces qui lui restait, et se lève. Elle voit alors ses femmes couchées çà et là. Après les avoir longtemps appelées, elle les secoue l'une après l'autre ; mais elle en trouvait peu à qui la frayeur et le mal de mer n'eussent ôté tout sentiment. A cette découverte, sa consternation fut au comble. Cependant, se trouvant seule, et ne sachant en quel lieu elle se trouvait, elle prit conseil de la nécessité, et secoua si fortement celles qui donnaient quelques signes de vie, qu'elle les fit lever. Toutes ces femmes, ainsi que leur maîtresse, se livrèrent au désespoir lorsqu'elles reconnurent que le vaisseau était enfoncé dans le sable et déjà presque rempli d'eau, et qu'elles étaient privées du secours de tous les hommes qui les accompagnaient.

L'heure de midi était déjà arrivée, et elles n'avaient encore vu paraître sur le rivage ni sur la mer, personne de qui elles pussent implorer quelque secours. Par bonheur, il passa, à peu près à cette heure, un gentilhomme nommé Péricon de Visalgo, qui revenait à cheval, suivi de quelques domestiques, d'une de ses maisons de campagne, située dans les environs. En apercevant le vaisseau, il

comprit de suite ce qui lui était arrivé : il donna l'ordre à un de ses gens de s'y rendre, et de venir lui rapporter ce qu'il aurait vu. L'homme qu'il avait chargé de cette mission, après bien des difficultés, y parvient cependant, et trouve la jeune et belle princesse et le petit nombre de ses compagnes, que, dans sa frayeur, elle avait fait cacher sous la proue du vaisseau. Aussitôt que celles-ci l'aperçurent, elles se mirent à fondre en larmes, et lui demandèrent, à plusieurs reprises, de les secourir. Mais, s'apercevant qu'on ne les comprenait point et qu'elles n'entendaient point non plus un seul mot de ce que cet homme leur disait, elles s'efforcèrent, par leurs signes, de lui faire comprendre le désastre dont elles avaient été victimes.

Le domestique, après avoir tout examiné, retourna rendre compte à son maître de ce qu'il avait vu. Celui-ci fit aussitôt débarquer les femmes et tout ce qu'elles avaient de plus précieux; il les conduisit ensuite à une de ses maisons de campagne, où il leur procura la nourriture et le repos dont elles avaient tant besoin. Il reconnut bientôt aux riches vêtements de la dame qu'il venait de sauver, et au respect que ses compagnes avaient pour elle, qu'elle devait être une dame de distinction et d'une naissance illustre. Bien qu'elle fût fort pâle et que la fatigue et les secousses de la mer eussent altéré sa santé, Péricon, cependant, ne laissa pas que d'admirer les traits de son visage. Il forma aussitôt le projet en lui-même de l'épouser, dans le cas où elle ne serait pas mariée, ou de conquérir au moins ses faveurs s'il ne pouvait l'avoir pour épouse. Ce gentilhomme était lui-même d'une figure agréable, il avait le regard fier, et était doué d'une constitution vigoureuse. Il s'y prit si bien avec Alaciel, et la fit servir avec tant de soin, qu'au bout de quelques jours elle fut tout à fait remise et reprit tous ses attraits.

Péricon était émerveillé de sa beauté ; mais ce qui le désespérait, était de ne pouvoir s'en faire entendre, ni l'entendre elle-même; il ne savait comment s'y prendre pour lui peindre les feux dont il était embrasé. Il essaya, par ses regards amoureux et par ses soins empressés, de la rendre sensible à son amour, mais ce fut en vain : Alaciel rejetait ses offres. Mais ses rigueurs ne faisaient qu'irriter la passion de son libérateur. Jugeant aux mœurs et aux coutumes du pays, qu'elle se trouvait parmi des chrétiens, et qu'il lui serait de bien peu de ressource de s'y faire connaître, elle reconnut que, tôt ou tard, elle se verrait réduite par la force ou par l'excès de l'amour de Péricon. Elle s'arma de courage, et résolut de combattre sa mauvaise fortune. Elle ordonna à ses femmes, dont trois seulement lui étaient restées, de ne dire à personne qui elles étaient, à moins qu'elles ne trouvassent pour cela une occasion où elles eussent la certitude d'être secourues. Elle les exhorta en outre à conserver soigneusement leur chasteté, protestant qu'elle n'appartiendrait jamais à aucun autre qu'à son mari. Ses femmes l'approuvèrent fort, et lui promirent, autant que cela serait en leur pouvoir, de se conformer à ses instructions.

Péricon, plus épris de jour en jour, se consumait d'autant plus, que ce qu'il désirait était plus près de lui. Voyant que ses prières ne lui servaient à rien, il résolut, avant d'en venir à la violence, d'employer la ruse et l'artifice. S'étant aperçu qu'Alaciel, à qui sa religion défendait d'en boire, trouvait au vin un goût délicieux, il résolut d'en faire le ministre de Vénus, et de l'employer pour

surprendre cette beauté farouche. Ayant caché sa passion sous le voile de l'indifférence, il commanda un jour, sous le prétexte d'une grande fête, un festin des plus splendides, dont, comme on doit bien le penser, la dame fit partie. Au milieu de la gaieté du festin et des joyeux propos des convives, il ordonna à celui qui la servait de mêler plusieurs vins dans son verre, et de ne lui verser que de ce breuvage ainsi composé. Le domestique exécuta de point en point l'ordre de son maître.

Alaciel, qui ne se doutait de rien, fut séduite par la douceur de cette liqueur bienfaisante, et en but plus que la décence ne le comportait; elle oublia tous ses chagrins, tous ses malheurs passés, et devint si gaie, que, voyant plusieurs femmes danser à la mode de Majorque, elle voulut aussi danser à la mode d'Alexandrie.

Péricon ne douta point alors qu'il ne fût bien près du terme de ses désirs; il fait servir en abondance de nouveaux mets, de nouvelles liqueurs, et fait durer la fête et le repas une grande partie de la nuit. Enfin, les convives s'étant retirés, il conduisit seul Alaciel dans sa chambre. Elle n'y fut pas plutôt arrivée, que, les vapeurs du vin lui faisant oublier tout sentiment de pudeur et de modestie, elle se déshabilla et se mit au lit, sans aucune espèce de honte ni de retenue, en présence de Péricon, et aussi librement que si celui-ci eût été une de ses propres femmes. Péricon ne tarda pas à suivre son exemple; il éteignit la lumière, passa de l'autre côté du lit, et se coucha auprès d'elle. Il la prend aussitôt dans ses bras, et, voyant qu'elle ne fait aucune résistance, il contente enfin tous ses désirs.

A la sensation du plaisir qu'elle éprouve, Alaciel, qui jusque-là n'avait pas encore ressenti les atteintes de l'amour, se repentit de n'avoir pas cédé plus tôt aux sollicitations de son séducteur. Aussi, depuis cette douce nuit, Péricon n'eut-il plus besoin de la supplier pour obtenir ses faveurs; elle prenait l'initiative et l'y invitait elle-même, non par des paroles, puisqu'on ne comprenait pas son langage, mais par des signes qui étaient non moins expressifs.

La fortune, jalouse des plaisirs que goûtaient ces deux amants, et peu satisfaite d'avoir donné à Alaciel un roi pour époux et un grand seigneur pour amant, lui suscita une nouvelle conquête dont les conséquences lui furent bien plus fatales. Péricon avait un frère âgé de vingt-cinq ans, d'une jolie tournure et frais comme une rose, qui se nommait Marate. Il vit Alaciel, et en devint éperdûment amoureux. Il lui sembla aussi, d'après la manière dont elle le voyait, qu'il ne déplaisait pas à la belle. Pensant donc que le seul obstacle à son bonheur était la vigilance et la jalousie de son frère, il forma un projet cruel, monstrueux, dont les suites épouvantables ne tardèrent pas à se faire connaître.

Un bâtiment chargé de marchandises se trouvait dans le port, prêt à mettre à la voile pour Clarence en Romanie. Tout était disposé pour le départ, et l'on n'attendait plus qu'un vent favorable. Deux Génois étaient les patrons de ce navire. Marate va les trouver, et convient avec eux qu'ils les prendraient, Alaciel et lui, la nuit suivante, à leur bord. Toutes ses mesures prises, et la nuit étant venue, il se rend, sous un déguisement, chez son frère, qui était bien loin de se méfier de lui. Il était accompagné de quelques amis dévoués, qu'il avait réunis pour exécuter son projet. Il s'introduit dans la maison, et se cache dans

les appartements, ainsi qu'il en était convenu avec eux. Il attendit alors que la nuit fût plus avancée, et, à l'heure convenue, il ouvre à ses compagnons la porte de la chambre où couchaient Alaciel et Péricon. Ceux-ci se précipitèrent sur ce dernier, et le poignardèrent pendant son sommeil. Ils enlèvent ensuite



Alaciel tout éplorée, la menaçant de lui faire subir le même sort si elle faisait le moindre bruit ou la moindre résistance. Ils s'emparent ensuite de ce que Péricon avait de plus précieux, emmènent Alaciel avec eux, sans avoir été entendus de personne, et se dirigent vers le port. Là, Marate prit congé de ses compagnons, et monta incontinent sur le vaisseau avec sa captive. Le vent étant favorable, ils mirent à la voile et partirent aussitôt.

Alaciel ne fut pas moins sensible à ce second malheur qu'elle ne l'avait été au premier ; mais Marate fit si bien, qu'il parvint à la consoler. Il lui fit voir le saint croissant, et ce talisman produisit sur elle un tel effet, qu'elle finit par oublier son ancien amant. Elle commençait même à s'accommoder fort bien de sa nouvelle position, lorsque la fortune, qui ne se lassait point de la poursuivre, lui prépara de nouveaux chagrins.

Alaciel, comme nous l'avons déjà dit, était non-seulement d'une éblouissante beauté, mais elle avait dans ses manières et dans sa tournure quelque chose de si doux et de si séduisant, qu'on ne pouvait la regarder impunément.

Les deux jeunes patrons du navire subirent l'effet de ses charmes, et en devinrent tellement amoureux qu'ils ne pensaient qu'à elle, et n'étaient occupés qu'à lui prodiguer leurs soins et à lui faire leur cour ; ils se gardaient bien, toutefois, que Marate ne s'en aperçût. Ils reconnurent bientôt qu'ils s'étaient épris tous deux du même amour ; ils en conférèrent secrètement ensemble, et con-

vinrent d'en partager la conquête, comme si l'amour était un commerce ou une marchandise susceptible de partage. Mais Marate, par la surveillance qu'il exerçait sur sa maîtresse, gênait leurs projets. Un jour que le navire allait à pleines voiles, et que celui-ci était sur la poupe et regardait la mer sans se défier de rien, ils s'approchent de lui, et, d'un commun accord, le saisissent vivement par derrière et le précipitent dans les flots.

Le navire s'était éloigné de lui de plus d'une demi-lieue, avant qu'on s'aperçût de sa disparition. En apprenant cet événement, et surtout en voyant qu'il était sans remède, Alaciel se livra de nouveau aux regrets et aux larmes. Les deux patrons, alors, de chercher à la tranquilliser ; ils lui adressent, quoiqu'elle ne les entendit qu'imparfaitement, les paroles les plus douces, et lui font les offres les plus obligeantes. Alaciel, toutefois, déplorait moins la perte qu'elle venait de faire, que son propre malheur. Ceux-ci s'en aperçurent. Jugeant que, par leurs paroles et les soins dont ils l'entouraient sans cesse, ils l'avaient à peu près consolée, ils vinrent à se demander lequel des deux la posséderait le premier. Chacun voulut avoir la préférence. Ne pouvant se mettre d'accord, ils en vinrent aux gros mots, et des gros mots, à une dispute sérieuse. La querelle s'échauffant, ils tirèrent leurs couteaux, et se précipitèrent avec furie l'un sur l'autre ; ils se frappèrent de plusieurs coups avant que les gens qui se trouvaient sur le navire pussent les séparer. L'un était mort sur le coup, l'autre quoique blessé en plusieurs endroits, survécut. Alaciel, sans appui et sans conseil, craignant que le ressentiment des parents et des amis des deux patrons ne retombât sur elle, conçut les plus vives inquiétudes, et fut extrêmement contrariée de cet événement; mais les prières du blessé et leur prompte arrivée à Clarence la délivrèrent d'une partie de ses craintes. Elle descendit à terre avec son compagnon de route, et alla se loger avec lui dans la même auberge.

Le bruit de sa beauté se répandit bientôt dans toute la ville. Le prince de Morée, qui se trouvait en ce moment à Clarence, en eut connaissance; il voulut la voir, et dès qu'il l'eut vue, elle lui parut encore plus belle qu'on ne le disait. Il en devint si passionnément amoureux, qu'il ne rêvait qu'à elle. Ayant eu connaissance de sa dernière aventure, il prit la ferme résolution de tout faire pour la posséder, et d'user, pour parvenir à ce but, de tous les moyens qui seraient en son pouvoir. Sur ces entrefaites, les parents du blessé, qui connaissaient le caractère et les intentions de ce prince, s'empressèrent de la lui offrir. Cette offre, comme vous devez bien le penser, fut fort agréable au prince; la joie qu'il en ressentit fut partagée par Alaciel, qui se vit par là à couvert du péril où elle se croyait encore exposée.

Le prince ne savait point qui elle était ; mais ses manières nobles et distinguées, jointes à sa grande beauté, lui firent penser qu'elle était d'une naissance illustre. Son amour n'en devint que plus violent; il eut pour elle les plus grands égards, et la traita non-seulement comme une amie, mais encore comme sa propre femme. Le bonheur et les soins dont elle était entourée firent oublier à Alaciel tous ses malheurs passés ; elle reprit peu à peu sa gaieté ; la fraîcheur reparut sur son visage, et ses attraits acquirent un tel éclat, que, dans toute la Romagne, il n'était question que de sa beauté.

Les récits qu'il en entendit faire donnèrent au duc d'Athènes le désir de la

voir. Ce prince était dans la fleur de l'âge. Aussi beau que brave, il était uni, par les liens du sang et de l'amitié, avec le prince de Morée. Il prit prétexte de venir lui rendre visite, comme cela lui arrivait souvent, et se rendit à Clarence avec une suite de personnages de distinction. Il fut reçu avec tous les témoignages d'estime et l'amitié la plus vive. Quelques jours s'étant écoulés, il fit tomber la conversation sur Alaciel, et demanda au prince si cette jeune femme était en effet d'une beauté aussi remarquable qu'on le disait. « Mille fois plus encore, répondit le prince ; mais je ne veux pas que tu t'en rapportes à mes paroles, et je vais t'en faire juge toi-même. » Le duc répondit qu'il y consentait. Il le conduisit alors à l'appartement qu'occupait Alaciel. Celle-ci, qui avait été avertie de leur visite, leur fit un accueil des plus gracieux et des plus aimables. Le prince la fit asseoir ensuite entre lui et le duc. Ils ne purent jouir du plaisir de sa conversation, car elle ne parlait pas leur langage ; mais ils se dédommagèrent en l'admirant et en la contemplant tout à leur aise. Le duc surtout n'en revenait pas, et ne pouvait s'imaginer qu'il n'eût devant les yeux qu'une simple mortelle. Il s'exposait sans méfiance au plaisir de la voir, et il ne s'aperçut pas qu'en la regardant ainsi, il buvait à longs traits le poison de l'amour. Il se donna lui-même des fers, et se retira de chez elle en brûlant de l'ardeur la plus vive.

Quand le duc d'Athènes put se livrer sans contrainte à toutes ses réflexions, il conclut que la possession tranquille d'une si belle personne devait rendre son parent le plus heureux des hommes. Plein de cette idée, et n'écoutant que la voix de sa passion au lieu de celle de l'honneur, il résolut, n'importe à quel prix, de priver le prince de ce sujet de félicité, pour en jouir à sa place. Laissant de côté tout sentiment de justice et d'humanité, et ayant à cœur de mettre promptement son projet à exécution, il s'applique à ourdir la plus noire des trahisons : il s'adresse, dans ce but, à un domestique de confiance nommé Churacy, qui était valet de chambre du prince, et s'entend avec lui. Ensuite, il fait en secret tous ses préparatifs de départ. Aussitôt que la nuit est venue, ce misérable valet, ainsi que cela avait été convenu d'avance, l'introduit, lui et un de ses compagnons, armés, dans la chambre du prince de Morée. Celui-ci, pendant que sa maîtresse dormait, prenait alors, à cause de la chaleur, le frais à une fenêtre qui donnait sur la mer. Le duc, après avoir donné ses instructions à son compagnon, s'avance tout doucement vers la croisée, frappe de son épée le prince par derrière, et, après la lui avoir passée au travers du corps, le précipite aussitôt par la fenêtre.

Le palais du prince était fort élevé, et situé auprès de la mer ; la fenêtre où il se trouvait donnait sur des maisons que la violence des vagues avait renversées. Cet endroit était désert et inhabité, ce qui empêcha, ainsi que l'assassin l'avait prévu, que la chute du corps du prince ne fût entendue de personne.

Ce crime une fois consommé, le compagnon du duc, tout en causant avec le valet de chambre, et feignant de lui faire politesse, lui passe au cou, à l'improviste, une corde dont il s'était muni dans cette intention, et la serre si fortement, qu'il le met dans l'impossibilité de proférer une parole. Le duc, alors, étant survenu, ils l'étranglèrent et le jetèrent par la fenêtre, ainsi qu'ils l'avaient fait pour son maître.

Après l'exécution de ce nouveau crime, le duc, bien certain de ne pas avoir

été entendu de la dame ni de toute autre personne, prit un flambeau, et s'approcha du lit où elle dormait d'un profond sommeil. Il la découvre avec précaution, et se met à la contempler librement. S'il l'avait trouvée charmante étant habillée, vous devez penser combien il la trouva plus charmante encore, alors



que rien ne cachait ses charmes. Les feux les plus ardents le brûlent et l'embrasent. Il ne pense déjà plus aux crimes qu'il vient de commettre, entre dans le lit et se couche à côté d'elle, les mains encore teintes du sang de son rival. Alaciel, à moitié endormie, et croyant que c'est le prince qui la tient dans ses bras, s'abandonne et se livre à toutes ses caresses. Le duc, après s'être ainsi quelque temps enivré de plaisir, se lève, et ayant introduit quelques-uns de ses complices, la fait enlever, en lui ôtant la possibilité de proférer un seul cri. Il sort ainsi du palais par la porte où il était entré, monte à cheval, et part le plus secrètement qu'il lui est possible, avec tous ses gens, pour retourner à Athènes. Sur le point d'y arriver, le duc, qui était marié et qui ne voulait point la faire entrer dans cette ville, conduisit Alaciel dans un très-beau château qu'il avait dans les environs, où il la garda secrètement, malgré son désespoir et ses larmes. Il donna des ordres pour qu'on eût pour elle les plus grands égards, et lui fit donner tout ce dont elle avait besoin.

Le lendemain matin, les gentilshommes du prince de Morée ayant longtemps attendu le lever de ce prince, et voyant que, vers midi, personne ne paraissait, entrèrent dans son appartement. N'y trouvant personne, ils se figurèrent que le prince était allé secrètement passer quelques jours à la campagne, en partie de plaisir avec sa belle maîtresse : ils ne s'en inquiétèrent donc pas davantage. Cependant le jour suivant, un fou, qui errait par la ville, pénétra dans ces

maisons en ruines où gisaient les cadavres du prince et de Churacy. Il prit la corde qui était attachée au cou de ce dernier, et s'amusa à le traîner après lui, au grand étonnement de ceux qu'il rencontrait. Plusieurs personnes alors reconnurent le corps de cet homme. A force de questions, on parvint à savoir où il l'avait trouvé. Le peuple s'y rendit en foule et y découvrit aussi le corps du prince, qui fut enseveli avec tous les honneurs dus à son rang. On rechercha les auteurs d'un si grand crime. L'absence du duc, sa fuite clandestine, donnèrent l'éveil, et l'on pensa, avec raison, que c'était lui qui en était l'auteur, et qui avait enlevé la jeune femme. Le peuple élut aussitôt pour son souverain un des frères du prince, et lui demanda vengeance d'un tel attentat, en lui promettant de le seconder de tout son pouvoir. Ce nouveau souverain, ayant reconnu, par des indices incontestables, l'évidence de ces forfaits, prit les avis de tous ses conseillers, réunit une nombreuse et puissante armée à l'aide de ses parents et de ses amis, et marcha sur Athènes, pour attaquer le duc. Celui-ci, à la nouvelle de ces préparatifs, assemble aussitôt tous ses moyens de défense, et appelle à son aide tous les alliés sur lesquels il croit pouvoir compter. L'empereur de Constantinople était de ce nombre; il lui envoya son fils Constantin et son neveu Emmanuel, avec une suite brillante et nombreuse. Le duc les reçut avec la plus grande distinction ; l'accueil que leur fit la duchesse fut encore plus flatteur, car elle était leur belle-sœur, et ne croyait pas pouvoir les traiter avec trop de prévenances.

La guerre devenant de jour en jour plus imminente, la duchesse profita d'un moment favorable pour entretenir ses beaux-frères en particulier : elle les fit venir dans son appartement, et, les larmes aux yeux, leur raconta longuement tout ce qui s'était passé, et quelle était la véritable cause de cette guerre; elle leur représenta l'outrage que son mari lui faisait, en entretenant à son insu des relations criminelles avec cette étrangère; elle se plaignit amèrement d'une conduite si scandaleuse, et les pria, tant pour l'honneur du duc que pour son propre repos, d'y remédier par tous les moyens qui seraient en leur pouvoir.

Les deux jeunes seigneurs en savaient là-dessus autant qu'elle : elle n'eut donc pas besoin de les solliciter davantage. Ils la consolèrent de leur mieux, et lui donnèrent bonne espérance. Ils quittèrent ensuite la duchesse, après s'être informés auprès d'elle du lieu où habitait cette femme.

La beauté extraordinaire dont ils avaient entendu dire que cette dame était douée, leur donnait le désir de la voir : en conséquence, ils prièrent le duc de vouloir bien la leur montrer. Celui-ci, qui ne se souvenait déjà plus de ce qu'il en avait coûté au prince de Morée pour en avoir agi ainsi à son égard, leur promit de satisfaire leur désir. Il fit en conséquence préparer un dîner magnifique au milieu d'un très-beau jardin dépendant de la maison de plaisance qu'habitait la princesse, et les emmena le lendemain, avec une suite peu nombreuse, dîner avec elle.

A peine Constantin a-t-il pris place à table, qu'il est saisi d'admiration à la vue de la belle Alaciel; il ne se lassait point de la regarder : Jamais, se disait-il en lui-même, je n'ai vu une créature aussi belle et aussi accomplie, et je conçois que le duc ou tout autre qui a commis ou commettra un crime pour la posséder, doit être excusé d'avance. En un mot, tout en lui adressant des

compliments et des éloges sur sa beauté, et en la contemplant sans cesse, il lui arriva exactement ce qui était arrivé au duc; il en devint, en la quittant, si éperdument amoureux, que, laissant de côté tous les soins de la guerre, il ne songea qu'aux moyens de la lui enlever. Pendant qu'il brûlait ainsi d'un amour qu'il cachait à tous les yeux, arriva le moment où il fallut marcher contre le prince de Morée, qui s'avançait à marches forcées. En conséquence, le duc, Constantin et les autres alliés du duc, partirent, et se rendirent, selon le plan qu'ils avaient adopté, sur les frontières, pour lui en défendre l'entrée.

Quelques jours après son arrivée, Constantin, qui était sans cesse occupé de sa passion, s'imagina que, pendant que le duc était éloigné de sa maîtresse, il pourrait facilement venir à bout de son dessein. Il feignit, pour avoir un prétexte de retourner à Athènes, d'être gravement indisposé, et, après avoir obtenu un congé du duc, il cède à son cousin le commandement de ses troupes, et retourne auprès de sa sœur. Il s'applique aussitôt à entretenir celle-ci dans le ressentiment de l'outrage qu'elle a reçu de son mari au sujet d'Alaciel, et lui offre de la venger en enlevant sa rivale. La duchesse, bien loin de soupçonner les véritables motifs qui le faisaient agir, et qui était persuadée qu'il ne lui faisait cette proposition que pour lui être utile, dit qu'elle approuvait fort ce moyen, pourvu qu'il lui promit que son mari ne saurait jamais qu'elle y eût pris la moindre part. Constantin lui donna toute assurance à cet égard. La duchesse alors lui donna la permission de faire tout ce qu'il jugerait de plus convenable. Il fit alors armer secrètement une barque, et, après avoir donné ses instructions à ceux qui la montaient, il la fit conduire un soir près du jardin du château d'Alaciel. Il se rendit ensuite au château avec des gens qui lui étaient dévoués. Il fut reçu avec de grands témoignages de satisfaction par la dame et par les personnes qui avaient été placées auprès d'elle pour la servir. Sur son invitation elle ne fit aucune difficulté de se rendre avec lui au jardin, accompagnée de deux de ses domestiques. Constantin, qui s'était fait pareillement suivre de deux des siens, la prit à l'écart, comme s'il avait eu quelque chose de particulier à lui dire de la part du duc, et la conduisit ainsi à une porte qui donnait sur la mer. Celle-ci avait été ouverte par un de ses complices qui, à un signal qui lui avait été donné, avait eu soin d'y amener la barque. Constantin saisit aussitôt Alaciel, et la fait porter sur le navire; puis, se retournant vers les deux hommes qui la suivaient, il leur dit: « Que personne ne bouge et ne fasse le moindre bruit, s'il veut conserver la vie. Je ne viens pas enlever au duc sa maîtresse, mais réparer et venger l'affront qu'il a fait à ma sœur. » Personne, à ces mots, n'osa répliquer.

Constantin n'eut pas plutôt fait embarquer tout son monde et rejoint Alaciel qui fondait en larmes, qu'il commanda de ramer et de se mettre en route. La barque vogua rapidement, et ils parvinrent à Égine le lendemain, à la pointe du jour. Ils descendirent à terre et prirent quelques intants de repos, pendant lesquels Constantin s'efforça de consoler cette malheureuse princesse, qui se désolait et maudissait une beauté qui lui était si funeste. Il se rembarqua ensuite avec elle, et ils arrivèrent en peu de jours à l'île de Scio. La crainte de s'exposer au ressentiment de son père, ainsi que celle de perdre sa maîtresse, le décidèrent à s'y fixer, comme en un lieu où il pourrait être à l'abri de tout danger. La pau-

vre femme y déplora quelque temps sa malheureuse destinée; mais les consolations de Constantin firent peu à peu impression sur son esprit, et elle s'habitua bientôt à sa nouvelle position.

Pendant que toutes ces choses se passaient ainsi, Osbech, qui commandait alors les Turcs, et qui était continuellement en guerre avec l'empereur, vint par hasard, à cette époque, à Smyrne. Là, il entendit parler de la vie oisive et voluptueuse que Constantin menait à Scio, dans les bras d'une femme qu'il avait enlevée. Sachant en outre qu'il n'était rien moins que sur ses gardes, il forma le dessein de l'y surprendre. Il fait armer quelques petits bâtiments, arrive, au milieu de la nuit, auprès de cette ville, et s'y introduit secrètement avec une partie de ses gens. Plusieurs des habitants furent surpris dans leur sommeil, avant même qu'ils n'eussent eu le temps de s'apercevoir que des ennemis étaient dans leurs murs. Ceux qui firent résistance furent tués; les autres furent conduits sur les vaisseaux, avec le butin qu'on avait fait. Osbech fit ensuite mettre le feu à la ville, et s'en retourna à Smyrne. Aussitôt arrivé, Osbech, qui était dans la fleur de l'âge, aperçut, en passant sa revue, la belle étrangère; il reconnut que c'était la maîtresse de Constantin, qu'on avait enlevée pendant son sommeil. Il fut enchanté de cette découverte, il en fit sa femme sans autre cérémonie, célébra ses fiançailles, et passa plusieurs mois avec elle à Smyrne, au milieu des plaisirs.

Avant cet événement, l'empereur avait formé un traité d'alliance avec Bassen, roi de Cappadoce, au moyen duquel celui-ci devait fondre sur Osbech avec toutes ses forces, pendant qu'il l'attaquerait lui-même, d'un autre côté, avec les siennes. L'empereur n'ayant pas cru devoir accepter les conditions exagérées que Bassen voulait lui imposer, ce traité n'avait point encore reçu son exécution. Mais, lorsqu'il apprit ce qui était arrivé à son fils, son désespoir lui fit accepter sans balancer toutes les conditions que le roi de Cappadoce exigeait. Il le sollicita donc d'aller le plus tôt qu'il le pourrait attaquer Osbech, se préparant d'en faire autant de son côté.

A la nouvelle de tous ces préparatifs, Osbech assembla son armée en toute hâte, pour éviter d'être assailli à la fois par deux princes si puissants, et marcha contre le roi de Cappadoce, après avoir laissé sa belle maîtresse à Smyrne, sous la garde d'un ami fidèle et dévoué. Il se trouva bientôt en présence de celui qu'il cherchait et livra bataille aussitôt; mais le sort ne lui fut pas favorable, il fut tué dans le combat, et son armée fut mise en pleine déroute. Le roi de Cappadoce, après sa victoire, poursuivit sa route sans rencontrer d'obstacle, et s'avança sur Smyrne. Tous les habitants s'empressèrent d'aller au-devant de lui, et se rangèrent sous les lois du vainqueur.

Le serviteur à qui Osbech avait confié la garde de la belle Alaciel était un homme déjà avancé en âge, et qui se nommait Antioche. Il ne put, ainsi que les autres, résister à sa beauté et en devint éperdument amoureux, au mépris de la foi qu'il devait à son seigneur et ami. Antioche parlait la même langue qu'elle, ce qui fut une grande consolation pour cette pauvre dame, qui, depuis plusieurs années, vivait, pour ainsi dire, comme une sourde-muette, n'ayant personne à qui elle pût parler et qui pût se faire comprendre d'elle. Il profita de cette circonstance pour se rendre de plus en plus familier avec elle, de telle sorte qu'ils en arrivèrent à oublier ce qu'ils devaient à Osbech, qui était alors

tout occupé des soins de la guerre, et firent tourner cette familiarité au profit de leur amour. Ils finirent enfin par trouver, sous les mêmes draps, les plaisirs les plus doux. A la nouvelle de la mort d'Osbech et de la défaite de son armée, sachant que le vainqueur approchait, pillant tout sur son passage, ils résolurent de ne pas l'attendre, et, après avoir pris une grande partie des biens que possédait Osbech, ils s'en allèrent secrètement à Rhodes.

Quelques jours après leur arrivée dans cette ville, Antioche fut attaqué d'une maladie mortelle. Un marchand cyprien, avec lequel il vivait dans la plus grande intimité, l'avait accompagné. Lorsque Antioche vit qu'il était près de sa fin, il résolut de laisser à cet ami son bien, ainsi que sa chère maîtresse. Déjà presque à l'article de la mort, il les fait appeler tous deux. « Je touche à ma dernière heure, leur dit-il : je regrette aujourd'hui la vie plus que jamais,



car je ne pourrai plus jouir du bonheur que j'éprouvais depuis quelque temps ici-bas. Une consolation cependant me reste, c'est de mourir entre les bras des deux seules personnes que j'aie le plus aimées au monde, et en emportant les regrets d'un ami sincère et de la femme que j'ai toujours, depuis que je l'ai connue, plus aimée que moi-même. Il m'est pénible de penser qu'après ma mort elle sera sans appui et sans guide, abandonnée sur une terre étrangère. Cette pensée me serait bien plus douloureuse encore, si je n'avais pas ici un ami qui, j'en suis certain, aura pour elle, à ma recommandation, tous les soins et toute l'amitié qu'il aurait eus pour moi-même. Je te supplie donc, ô mon bon ami, de

prendre soin d'elle. Je te confie, en mourant, tous mes biens, ainsi que celle que j'aime, dans la persuasion que tu feras, à cet égard, tout ce que tu croiras nécessaire au repos de mon âme. Et toi, chère et tendre amie, ne m'oublie pas après ma mort, afin que je puisse me vanter, dans l'autre monde, d'avoir été aimé, dans celui-ci, de la plus belle femme qui soit jamais sortie des mains de la nature. Si vous me promettez, mes amis, de faire l'un et l'autre ce que je sollicite de vous, je mourrai content. »

Pendant le discours d'Antioche, son ami, ainsi qu'Alaciel, pleuraient à chaudes larmes. Aussitôt qu'il eut achevé de parler, ils le consolèrent du mieux qu'ils purent, et lui promirent sur leur parole, que, s'ils avaient le malheur de le perdre, ils feraient tout ce qu'il leur avait recommandé. Antioche mourut peu de temps après, et ses amis l'ensevelirent avec honneur et toutes les marques du plus profond chagrin.

A quelque temps de là, le marchand ayant terminé les affaires pour lesquelles il était venu à Rhodes [1], et voulant profiter, pour retourner à Chypre, d'une caraque de Catalans qui était dans le port, demanda à Alaciel ce qu'elle comptait faire, et si elle voulait venir avec lui. Elle lui répondit qu'elle le suivrait volontiers puisqu'il le voulait bien, pourvu toutefois qu'en mémoire d'Antioche, son ami, il la traitât comme une sœur. Le Cyprien lui promit de faire à cet égard tout ce qui lui serait agréable ; il lui dit même qu'afin de pouvoir la garantir plus sûrement de toute insulte jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés en Chypre, il la ferait passer pour sa femme. Ils s'embarquèrent donc sur la caraque, où on leur donna une petite chambre sous la poupe. Pour ne pas démentir ce qu'ils avaient avancé, ils couchèrent ensemble dans un lit assez étroit. Là, il arriva ce que ni l'un ni l'autre n'avait prévu et n'aurait voulu faire avant leur départ de Rhodes. Encouragés par l'occasion et l'obscurité, excités par la chaleur du lit dont l'influence est si contagieuse, ils oublièrent les promesses qu'ils avaient faites au lit de mort d'Antioche; ils commencèrent à s'attaquer par de légères agaceries, puis, comme ils brûlaient tous deux du même désir, ils se mirent d'accord, avant même que d'être arrivés a Baffa, qui était la patrie du marchand. A leur arrivée dans cette ville, Alaciel alla demeurer avec lui, et ils vécurent longtemps ensemble.

Pendant l'absence du marchand cyprien, qui était allé pour son commerce en Arménie, arrive à Baffa un vieux gentilhomme nommé Antigone. Cet homme était peu favorisé de la fortune, mais plein de sagesse et de jugement ; il avait dépensé presque tout son bien pendant qu'il était au service du roi de Chypre. Ce gentilhomme, qui était venu à Baffa pour quelques affaires, vint un jour à passer devant la maison qu'Alaciel habitait, et l'aperçut à la fenêtre. Frappé de sa beauté, il s'arrête pour la considérer. Plus il la regarde, et plus il croit se rappeler l'avoir vue autrefois, sans toutefois se souvenir de l'endroit où il l'a con-

1 C'est la capitale de l'île de ce nom dans la Méditerranée. Cette ville est située sur une colline, au bord oriental de la mer. Elle a un bon port dont l'entrée est formée par deux rochers sur lesquels on a bâti deux tours pour en défendre le passage. Ce fut sur ces rochers, à ce qu'on croit, que fut élevé le fameux colosse de Rhodes à l'honneur du soleil. Il était de bronze et haut de 70 coudées. Il avait un pied sur chacun des deux rochers, et les jambes si hautes qu'un vaisseau pouvait passer au-dessous à voiles déployées. On sait que ce colosse, que les anciens mirent au nombre des sept merveilles du monde, fut abattu par un tremblement de terre cinquante ans après qu'il eut été élevé.

L'île de Rhodes est entre l'île de Candie et celle de Chypre, à 45 lieues de celle-ci.

nue. Alaciel, qui depuis si longtemps avait été le jouet de la fortune, allait bientôt enfin trouver le terme de ses malheurs. Aussitôt qu'elle voit Antigone, elle le reconnait, et se rappelle l'avoir connu autrefois à la cour de son père, dans un état très-brillant. Elle conçoit aussitôt l'espérance qu'il pourra lui procurer les moyens de retourner dans son pays, et profitant de l'absence du marchand, elle fait appeler Antigone sans différer davantage. Dès que celui-ci est entré : « Ne seriez-vous pas, lui dit-elle toute honteuse, ainsi que je le suppose, Antigone de Famagoste[1] ? — C'est moi-même, madame, lui dit-il ; mais il me semble que je vous connais aussi, et je ne puis me rappeler positivement où je vous ai vue : ne pourriez-vous aider ma mémoire, et me dire qui vous êtes ? »

Alaciel, ne doutant plus que ce ne fût effectivement le gentilhomme qu'elle avait connu autrefois, se jette à son cou en versant un torrent de larmes. Elle demande ensuite à Antigone, qui était tout étonné, s'il ne l'avait jamais vue à Alexandrie. A cette question, il la reconnait aussitôt, et voit que c'est Alaciel, fille du soudan, qu'on avait crue ensevelie au fond de la mer. Il voulut alors lui rendre les honneurs dus à son rang ; mais la princesse ne le souffrit point, et le pria de s'asseoir auprès d'elle. Antigone lui obéit, et lui demanda respectueusement comment il se faisait qu'elle se trouvât là, lorsqu'il passait pour certain dans toute l'Égypte qu'elle avait, depuis plusieurs années, péri dans les flots. « Plût au ciel, dit-elle, qu'il en fût arrivé ainsi, car je n'aurais point été exposée à toutes les traverses qui m'ont assaillie. Mon père lui-même le regrettera peut-être autant que moi, s'il vient jamais à savoir tout ce qui m'est arrivé. » A ces mots, ses larmes coulèrent de nouveau. « Ne vous affligez point d'avance, madame, lui dit Antigone : veuillez me raconter toutes les circonstances de votre vie, et les divers événements qui vous sont arrivés : le mal peut n'être pas aussi grand que vous le pensez, et peut-être qu'avec l'aide de Dieu nous pourrons y trouver un remède. — Je vous regarde comme un père, Antigone, dit Alaciel : j'aurai donc pour vous les mêmes sentiments d'amour et de respect que j'aurais eus pour lui, et vous ferai tout connaître quoiqu'il m'eût été facile de garder le secret sur tout ce que je vais vous dire. Je n'ai jamais ressenti, à la vue de toute autre personne, une joie pareille à celle que j'ai éprouvée lorsque la première je vous ai reconnu tout à l'heure. Je vais donc vous dévoiler, comme je le ferais à mon propre père, ce que, dans mon infortune, j'ai toujours caché à tout le monde. Si, après ce récit, vous jugez que vous avez la moindre possibilité de me rendre à ma première position, je vous prie de le faire : si, au contraire, vous reconnaissez que la chose soit impraticable, je vous prie instamment de ne dire à personne que vous m'avez vue ni que vous ayez entendu parler de moi en aucune façon. »

Après ces paroles, elle lui fit, non sans répandre des larmes, le récit de tout ce qui lui était arrivé depuis son naufrage sur les côtes de Majorque, jusqu'à ce moment. Antigone fut touché de compassion, et se mit à réfléchir quelque temps. Il lui dit ensuite : « Puisqu'on n'a jamais eu connaissance de vos aventures, et que personne ne savait qui vous étiez, je vous promets de vous

[1] Ville de l'île de Chypre, connue aujourd'hui sous le nom de Magosa. On sait qu'elle appartient aux Turcs, qui la prirent aux Vénitiens en 1571. Il y a une mosquée presque aussi belle que Sainte-Sophie de Constantinople.

rendre à votre père plus aimée que jamais, et de vous faire ensuite épouser le roi de Garbe, votre fiancé. » Alaciel, alors, lui demanda comment il s'y prendrait. Antigone lui expliqua dans le plus grand détail tout ce qu'il y aurait à faire. Ensuite, pour qu'une nouvelle circonstance ne vînt contrecarrer son projet, il s'en retourna immédiatement à Famagoste, et fut trouver le roi. « Sire, lui dit-il, vous pouvez, si vous le voulez, faire en peu de temps et sans qu'il vous en coûte beaucoup, une chose glorieuse pour vous en même temps que profitable pour moi, qui ai perdu ma fortune à votre service. — Comment cela? lui dit le roi. — La fille du soudan, répondit Antigone, dont la disparition a fait tant de bruit, et que l'on disait avoir péri dans un naufrage, est arrivée à Baffa. Pour conserver son honneur, elle a longtemps supporté la misère ; l'état dans lequel elle se trouve encore aujourd'hui est loin d'être prospère ; elle voudrait retourner dans sa famille. S'il vous plaisait de la lui envoyer et de la confier à ma garde, vous feriez d'abord une action honorable, et ensuite il en résulterait pour moi de grands avantages, car le sultan n'oublierait jamais, j'en suis persuadé, le plaisir que je lui aurais procuré. »

Le roi, naturellement grand et généreux, lui répondit à l'instant qu'il y consentait volontiers ; il envoya chercher Alaciel, et la fit venir à Famagoste, où elle fut reçue en grande pompe et avec tous les plus grands honneurs. Sur la demande qui lui en avait été faite, elle raconta, selon les instructions qu'Antigone lui avait données, toutes ses aventures au roi et à la reine. Quelques jours après, le roi, sur sa prière, l'envoya, sous la conduite d'Antigone, au soudan son père, avec une suite nombreuse de gentilshommes et de dames de distinction. Il est inutile de dire avec quelle joie elle fut reçue par le soudan, ainsi qu'Antigone et toute sa suite.

Après qu'Alaciel eut pris quelques instants de repos, le soudan voulut savoir comment elle avait pu échapper à la mort, et dans quel endroit elle était restée si longtemps sans lui donner de ses nouvelles.

La princesse, qui savait par cœur la leçon qu'Antigone lui avait faite, commença ainsi : « Vous saurez, mon cher père, que, le vingtième jour de mon départ d'ici, notre vaisseau, fracassé par une forte tempête, fut jeté, pendant la nuit, sur quelque côte du Ponant, voisine d'un lieu qu'on appelle Aigues-Mortes. Ce que devinrent les personnes qui se trouvaient avec moi sur le vaisseau, je l'ignore et l'ai depuis toujours ignoré ; ce dont seulement je me souviens, c'est que, lorsque le jour fut venu, et qu'ayant repris mes sens je revins à la vie, le vaisseau était enfoncé dans le sable, et déjà tout entr'ouvert. Les paysans l'aperçurent, et accoururent, suivis de tous les habitants de la contrée, pour en piller les débris. Je fus d'abord mise à terre avec deux de mes femmes ; elles furent aussitôt prises par des jeunes gens qui s'enfuirent avec elles, les emmenant, celle-ci d'un côté, celle-là d'un autre. Je n'ai jamais su depuis ce qu'elles étaient devenues. Deux jeunes paysans s'emparèrent aussi de moi malgré ma résistance et mes larmes, et, me tirant par les cheveux, m'entraînèrent vers une forêt voisine. En ce moment, quatre cavaliers apparurent sur le même chemin que celui que nous suivions. Mes ravisseurs ne les eurent pas plutôt aperçus, qu'ils me lâchèrent aussitôt et se mirent à prendre la fuite. A cette vue, les cavaliers, qui, d'après leurs manières, me firent l'effet de gens de considération

et d'autorité, accoururent dans l'endroit où j'étais. Ils me firent beaucoup de questions ; je leur répondis aussi beaucoup de choses, mais ils ne comprirent point mon langage, ni moi le leur. Après s'être longtemps consultés entre eux, ils me placèrent sur un de leurs chevaux, et me conduisirent dans un monastère de femmes que, dans leur croyance, ils appellent religieuses. Malgré tout ce qui put leur être dit, je fus reçue et traitée avec douceur par toutes ces dames et j'ai servi au milieu d'elles, avec une grande dévotion, saint Croissant en Vaucreuse, pour lequel les femmes de ce pays ont une profonde vénération. Mais, après être restée quelque temps chez ces dames, connaissant déjà quelque peu leur langage, elles me demandèrent qui j'étais et d'où je venais. Sachant dans quelle maison j'avais été recueillie, je craignis d'en être chassée si je leur disais la vérité et leur apprenais qui j'étais, et que j'appartenais à une religion ennemie de la leur. Je répondis que j'étais fille d'un gentilhomme de Chypre qui m'avait envoyée à mon fiancé en Candie, et que la fortune n'avait point favorisé mon voyage. Je m'attachai ensuite à observer scrupuleusement leurs coutumes, pour donner plus de poids à mes paroles. La plus puissante de toutes ces femmes, qu'on appelait l'abbesse, m'ayant alors demandé si je serais bien aise de retourner en Chypre, je répondis que c'était là mon unique désir ; mais, comme elle ne voulait point exposer mon honneur, elle ne trouvait personne à qui elle voulût me confier pour entreprendre ce voyage. Cependant deux honnêtes gentilshommes de France, dont l'un était parent de l'abbesse, étaient arrivés depuis deux mois avec leurs femmes. Sachant qu'ils allaient à Jérusalem, visiter le saint sépulcre où les personnes de leur religion s'imaginent que leur Dieu a été enseveli après avoir été mis à mort par les Juifs, elle me recommanda à eux et les pria de me remettre en Chypre, entre les mains de mon père.

« Il serait inutile de vous dire tous les égards que ces gentilshommes et leurs femmes eurent pour moi pendant le voyage. Nous arrivâmes en peu de temps à Baffa. Une fois arrivés là, je me trouvai fort embarrassée, car je n'y connaissais personne, et ne savais que dire à ces gentilshommes, qui voulaient à toute force me présenter à mon père, ainsi qu'ils en avaient été chargés par la révérente mère abbesse. Mais, dans le moment que nous descendions à terre, Dieu, qui sans doute eut pitié de moi, conduisit Antigone au rivage. Je l'appelai aussitôt en notre langue pour n'être point entendue de mes guides et de leurs femmes, et je lui dis de me faire passer pour sa fille : il me comprit à l'instant, et, m'ayant fait un accueil tout paternel, il adressa tous remerciments à mes conducteurs et à leurs femmes, qu'il traita ensuite selon ses petits moyens. Antigone me mena alors à la cour du roi de Chypre, qui me recueillit chez lui et me renvoya vers vous avec tous les honneurs imaginables. Voici, mon père, ce que j'ai à vous dire. Si j'ai fait quelques omissions involontaires dans ce récit, Antigone, qui m'a entendue plusieurs fois raconter toute cette aventure, se fera un plaisir d'y suppléer. »

Antigone alors, se tournant vers le soudan, lui dit : « Monseigneur, ce que la princesse vient de vous dire est l'exacte vérité, et se rapporte entièrement avec ce qu'elle m'a répété bien des fois, et ce que m'ont dit les gentilshommes et les dames qui ont été chargés de la conduire ; mais elle a omis une circon-



stance que sans doute sa modestie l'a empêchée de vous déclarer, ce sont les éloges que ces gentilshommes et leurs femmes m'ont faits de la conduite irréprochable qu'elle a menée chez les religieuses, de sa vertu, de ses mœurs exemplaires; elle ne vous a pas dit non plus les regrets et les larmes de ces dignes gentilshommes et de leurs dames, quand ils la remirent entre mes mains et qu'ils furent obligés de s'en séparer. Si je voulais vous répéter tout le bien qu'ils me dirent de cette noble princesse, non-seulement ce jour-ci, mais encore toute la nuit ne suffiraient pas; je vous dirai seulement que, d'après tout ce qu'ils m'ont rapporté et ce que j'ai vu par moi-même, vous pouvez vous glorifier d'avoir la fille la plus belle, la plus sage et la plus vertueuse que tel monarque qui soit au monde. »

Le soudan écouta ce récit avec la joie la plus vive, et pria plusieurs fois le Seigneur de lui faire la grâce de pouvoir reconnaître un jour tous les services et tous les honneurs qu'on avait rendus à sa fille.

Quelque temps après, il fit de riches présents à Antigone, et lui permit de retourner en Chypre. Non-seulement il écrivit au roi, mais il lui envoya des ambassadeurs exprès, pour lui témoigner sa reconnaissance pour tout ce qu'il avait fait pour sa fille.

Voulant ensuite achever ce qui avait été commencé, c'est-à-dire le mariage de sa fille avec le roi de Garbe, il instruisit ce prince de tout ce qui s'était passé, lui écrivant en outre que, s'il persistait dans ses intentions de mariage avec sa fille, il pouvait venir la prendre. Le roi de Garbe éprouva le plus grand plaisir en apprenant ces nouvelles, il l'envoya chercher en grande cérémonie, et la reçut avec une joie inexprimable. Cette noble princesse, qui avait eu successivement huit amants, et qui avait couché avec eux au moins dix mille fois, entra dans le lit de son époux comme une vierge timide; elle lui fit accroire qu'il en était ainsi, et vécut avec lui, sur le trône, dans une longue et parfaite union. C'est à ce propos qu'on dit communément : Bouche baisée ne perd pas sa fraicheur, et se renouvelle tout comme la lune.

NOUVELLE VIII

L'INNOCENCE RECONNUE.

Le comte d'Angers, faussement accusé, se rend en exil et laisse ses deux enfants en divers endroits en Angleterre. Revenant d'Écosse longtemps après, il va les voir sans se faire connaître, et les retrouve tous deux dans de brillantes positions. Il sert ensuite en qualité de palefrenier dans l'armée du roi de France jusqu'à ce qu'enfin son innocence étant reconnue, il fut remis à la tête de tous ses biens et du rang qu'il occupait.

Les dames poussèrent de profonds soupirs au récit de tous les événements survenus à la belle fiancée. Quelle en était la cause? n'était-ce pas, du moins chez quelques-unes, le désir d'avoir de pareilles aventures, plutôt qu'un sentiment de compassion pour la princesse? Nous ne chercherons point à pénétrer ce secret.

Après qu'on eut beaucoup ri des dernières paroles de Pamphile, voyant que celui-ci n'avait plus rien à dire, la reine se tourna vers Élise, et lui ordonna de suivre l'ordre établi, en contant sa nouvelle. Celle-ci prit gaiement la parole en ces termes :

Les champs qui s'offrent à nos regards sont vastes et étendus; aucun de nous ne pourrait les parcourir non-seulement d'une seule traite, mais même en s'y prenant à dix reprises différentes. La fortune nous en offre d'aussi vastes qui abondent en événements de toute espèce. Du nombre infini de ceux-ci est l'histoire que je vais vous raconter.

L'empire romain étant passé des Français aux Allemands, une haine implacable s'éleva entre ces deux nations, et les entraîna dans des guerres sanglantes et continuelles. Le roi de France ne se borna point à défendre ses Etats, il voulut encore tenter d'en reculer les limites. Il réunit, dans ce but, toutes les forces de son royaume, ainsi que toutes celles dont ses parents et ses alliés pouvaient disposer; il en forma une puissante armée à la tête de laquelle lui et son fils marchèrent contre leurs ennemis. Avant leur départ, ils laissèrent le gouvernement du royaume à Gautier, comte d'Angers, homme d'une grande expérience et d'une fidélité à toute épreuve. Ce seigneur avait aussi de grands talents pour la guerre; mais, le croyant plus propre à goûter les douceurs de la paix qu'à supporter les fatigues des combats, le roi et son fils le créèrent lieutenant général, pour les représenter en leur absence et gouverner les affaires de tout le royaume. Après s'être acquittés de ce soin, ils se mirent en campagne.

Le comte commença à remplir avec beaucoup de prudence et de régularité les fonctions qui lui avaient été confiées, prenant l'avis, dans toutes les affaires, de la reine et de sa belle-fille. Quoique ces deux princesses eussent été laissées sous sa garde et sous son autorité, il se faisait néanmoins un devoir de les traiter en sujet respectueux. Le comte était âgé de quarante ans, bien fait, et d'une physionomie noble et agréable. Il avait les manières distinguées; c'était, en outre, l'homme de son siècle le plus rempli de grâce, et celui qui mettait le plus de goût et d'élégance dans sa parure. Pendant que le roi et son fils combattaient à la tête de leur armée, il eut le malheur de perdre sa femme, qui lui laissa deux enfants encore en bas âge.

Les affaires du royaume le mettaient dans le cas de voir fréquemment la reine et sa belle-fille. Celle-ci se sentit bientôt pour lui une tendre inclination ; plus elle était à portée d'admirer ses agréments et ses vertus, et plus ce sentiment prenait de force. Sa jeunesse, sa fraîcheur, ainsi que le veuvage du comte, lui persuadaient qu'elle pourrait aisément parvenir à lui faire partager ses désirs. Elle ne voyait qu'un obstacle, c'était la honte de déclarer ses sentiments : elle résolut de la surmonter.

Un jour, se trouvant seule, elle l'envoya chercher, comme si elle eût voulu lui parler d'affaires. Le comte, bien éloigné de soupçonner les intentions de sa souveraine, se rend aussitôt à ses ordres. La princesse le reçut dans sa chambre, et le fit asseoir sur un lit de repos, à côté d'elle. Le comte, alors, lui demande à plusieurs reprises pour quel sujet elle l'avait fait venir. La princesse ne répond rien d'abord; mais enfin, rouge d'amour et de honte, les yeux mouillés de lar-

mes et tremblante d'émotion, elle prononça des paroles entrecoupées, et lui dit : « Mon cher et tendre ami, vous avez trop de lumière et trop d'expérience pour ne pas savoir quelle est la fragilité des hommes et des femmes, et que l'un de ces deux sexes, pour diverses raisons, est plus faible que l'autre. Dans l'esprit



d'un juge équitable, le même péché est plus ou moins grand, selon la qualité des personnes qui le commettent. Qui pourrait nier, par exemple, qu'un homme ou une femme qui, pour gagner leur vie, n'auraient d'autres ressources que leur travail, ne fussent plus coupables de s'amuser à faire l'amour, qu'une femme riche, oisive, et qui a tout à souhait? personne, assurément. Ces avantages doivent donc, en grande partie, servir d'excuse à la femme qui les possède, si elle vient à suivre les penchants de son cœur; elle est surtout excusable, si l'objet qu'elle aime est un homme sage et vertueux. Outre ces raisons, ma jeunesse et l'éloignement de mon mari viennent encore justifier l'ardent amour que j'ai conçu. Vous apprécierez tous ces motifs, comme tout homme sage le ferait, et m'aiderez de vos conseils dans cette circonstance où j'en ai tant besoin. Je vous l'avouerai, mon ami, dans les ennuis que me causent l'oisiveté et l'absence de mon mari, je n'ai pu résister à des désirs qui sont dans la nature, et aux feux de l'amour qui, tous les jours, soumet non-seulement les faibles femmes, mais les hommes les plus forts et les plus constants. Je sais que si ma

passion paraissait à découvert, elle serait condamnable; mais, cachée sous les voiles du mystère, elle ne peut avoir rien de criminel. Quelle que soit l'ardeur de ma passion, elle ne m'a pas aveuglée sur le choix que j'ai fait, et m'a fait voir au contraire que vous étiez digne d'être aimé d'une femme telle que moi. Vous êtes, à mes yeux, le plus aimable, le mieux fait et le plus sage de tous les gentilshommes du royaume de France. Si vous voulez prendre en considération que je suis pour ainsi dire privée de mon mari, et que, de votre côté, vous l'êtes de votre femme, vous verrez que l'amour que je vous porte peut obtenir quelque retour, et vous aurez pitié de ma jeunesse, qui se consume près de vous comme fait la glace auprès du feu. Les larmes qu'elle répandit à ces mots l'empêchèrent de continuer; elle voulut en vain reprendre la parole; honteuse, baissant les yeux et tout éplorée, elle laissa tomber sa tête sur le sein du comte.

Le brave et loyal chevalier blâma fort la princesse de son fol amour, et dit, en la repoussant et en se dérobant à ses caresses, qu'il préférerait mille fois la mort, plutôt que de faire un pareil outrage à son maître.

A cette réponse, la princesse, passant subitement de la honte à la fureur: « Est-ce donc ainsi, ingrat, lui dit-elle, que vous répondez à ma flamme? Puisque vous voulez ma mort, je ne sais qui me retient de vous faire mourir aussi ou bannir à tout jamais. » A ces mots, elle s'arrache les cheveux, déchire ses vêtements, et crie de toutes ses forces: « Au secours! au secours! le comte d'Angers me fait violence. » Le comte, malgré le bon témoignage de sa conscience, craignant que l'envie ne fît plutôt ajouter foi à l'imposture de la princesse qu'à sa loyauté, sort promptement du palais. Arrivé à son hôtel, et sans faire d'autre réflexion, il monte à cheval avec ses deux enfants, et s'enfuit avec eux à Calais.

Aux cris que poussait la princesse, étaient accourues plusieurs personnes qui, ayant appris le sujet de ses plaintes, non-seulement ne doutèrent point de la vérité de son accusation, mais pensèrent que le comte avait, de longue main, usé de tous ses avantages pour parvenir à ce but. On courut aussitôt à sa maison pour l'arrêter; mais, ne l'ayant pas trouvé, on mit tout au pillage, et on rasa ses propriétés de fond en comble.

Le roi et son fils reçurent bientôt cette nouvelle, grossie de toutes les circonstances qu'on put y ajouter. Outrés de cet attentat, ils le condamnèrent, lui et ses descendants, à un bannissement perpétuel, et promirent une grande récompense à celui qui le livrerait mort ou vif.

Le comte, qui, malgré son innocence, semblait, par sa fuite, s'être accusé lui-même, arriva sans se faire connaître, à Calais, avec ses deux enfants; il passa aussitôt en Angleterre, et se rendit à Londres, recouvert de pauvres haillons. La première chose qu'il recommanda à ses enfants, fut de souffrir patiemment la pauvreté où la fortune les avait réduits, et s'ils ne voulaient pas s'exposer à perdre la vie, de ne déclarer jamais à personne ni leur pays ni leur naissance.

Le garçon, appelé Louis, avait environ neuf ans, et la fille, qui se nommait Violente, pouvait en avoir sept. Malgré la faiblesse de leur âge, ces deux enfants comprirent parfaitement les instructions que leur donna leur père; ils les mirent à profit, ainsi qu'ils le montrèrent par la suite. Pour mieux les déguiser, le comte changea leurs noms, et donna celui de Perrot à son fils, et celui de-

Jeannette à sa fille. Étant arrivés à Londres sans aucune ressource, ils se virent contraints de demander l'aumône.

Un matin qu'ils étaient à la porte d'une église, une grande dame, épouse d'un des maréchaux du roi d'Angleterre, vit, en sortant de l'église, le comte et ses deux petits enfants qui mendiaient. Elle lui demanda d'où ils étaient, et si ces enfants étaient les siens. Le père répondit qu'il était de Picardie, et qu'une fâcheuse affaire arrivée à son fils aîné l'avait forcé de sortir de son pays avec ses deux autres enfants. La dame, dont le cœur était bon et sensible, arrêtait souvent son regard sur la petite fille ; elle fut séduite par sa grâce et sa gentillesse. « Bonhomme, dit-elle au comte, si tu veux me laisser cette petite dont la physionomie me plaît, je m'en chargerai volontiers, et, si elle veut être honnête et sage, elle sera bien, et je la marierai convenablement quand il en sera temps. Le comte, charmé de la proposition, accepta aussitôt avec reconnaissance, et, les larmes aux yeux, il la remit entre ses mains, en la lui recommandant de la manière la plus touchante. Après avoir trouvé ce bon asile à sa fille, il alla chercher fortune ailleurs ; il traversa l'île en continuant de demander l'aumône, et arriva avec Perrot dans le royaume de Galles, après beaucoup de fatigues et de peines, car il n'était pas accoutumé à voyager à pied.

Il y avait dans cette province un autre maréchal du roi d'Angleterre, qui était investi d'une grande autorité et tenait un grand train de maison. Le comte et son fils entraient souvent dans la cour de son hôtel pour demander l'aumône. Pendant qu'ils s'y trouvaient, un des fils du maréchal y prenait ses ébats, et s'y livrait à divers amusements et aux plaisirs de son âge, avec d'autres enfants de qualité. Perrot se mêla avec eux, et se tira, avec plus d'adresse que tous les autres, des divers jeux auxquels ils se livraient. Le maréchal vint à le remarquer : charmé des manières de cet enfant, il demanda à qui il appartenait. On lui dit que c'était le fils d'un pauvre homme qui venait souvent demander l'aumône à l'hôtel. Il fait appeler le père, et lui propose de se charger de son fils. Le comte, dont cette offre comblait tous les vœux, consentit volontiers, quoique cette séparation coûtât beaucoup à son cœur.

Après avoir ainsi placé son fils et sa fille, il ne voulut pas rester davantage en Angleterre, et passa, du mieux qu'il put, en Irlande. Arrivé à Stanford, il se mit au service d'un grand seigneur du pays, en qualité de domestique. Là, sans être connu de personne, il endura longtemps les peines et les privations attachées à sa misérable condition.

Cependant Violente, qui n'était plus connue que sous le nom de Jeannette, croissait en âge et en beauté, et avait su gagner l'affection de sa bienfaitrice et de son mari, ainsi que celle de toutes les personnes de la maison. Il n'y avait personne qui ne jugeât, à ses manières et à son maintien, qu'elle était digne d'une grande fortune et d'un rang élevé. La dame qui, en la recevant, n'avait su d'elle que ce que son père lui en avait dit, pensait à la marier à quelqu'un de la même condition à laquelle elle croyait qu'elle appartenait ; mais Dieu, qui, dans sa justice, apprécie le mérite de chacun, et qui ne voulait pas lui faire supporter la faute d'autrui, en avait disposé autrement, et ne permit point qu'elle tombât entre les mains d'un homme d'une condition indigne d'elle.

La dame chez laquelle Jeannette avait trouvé un asile avait un fils unique

qu'elle et son mari aimaient tendrement. Celui-ci, à la vérité, méritait leur tendresse par les heureuses qualités dont il était doué. D'une figure aimable et d'une jolie tournure, il avait un caractère plein de franchise et de bravoure qui le distinguait de tous les jeunes gens de son âge. Il avait six ans de plus que Jeannette. Il trouva cette jeune fille si gracieuse et si jolie, qu'il en devint éperdument amoureux. Il ne pensait et ne rêvait qu'à elle ; mais, comme il la croyait d'une naissance obscure, non-seulement il n'osait la demander pour femme à son père et à sa mère, mais il craignait même d'avouer ses sentiments, pour qu'on ne lui reprochât pas cet amour comme indigne de lui. Il cachait donc sa passion avec soin, et cette contrainte la rendait encore plus vive. Consumé de langueur et d'ennui, il tomba dangereusement malade. Plusieurs médecins furent appelés ; mais ceux-ci, las de chercher en vain les causes de son mal, désespérèrent de sa guérison. Jamais on ne vit douleur pareille à celle du père et de la mère de cet enfant unique ; ils suppliaient instamment leur fils de leur déclarer ce qui causait sa maladie. Mais celui-ci ne leur répondait que par des soupirs, et ne leur disait autre chose, sinon qu'il se sentait mourir.

Sur ces entrefaites, il arriva qu'un jour, Jeannette, qui, par reconnaissance pour ses bienfaiteurs, prenait un soin tout particulier de leur fils, entra dans sa chambre dans le moment qu'un jeune, mais très-habile médecin, lui tâtait le pouls. Aussitôt que le malade l'aperçut, il éprouva une vive émotion, et son pouls, quoiqu'il n'eût proféré aucune parole, ni laissé paraître aucune émotion sur son visage, se mit à donner des pulsations beaucoup plus fortes qu'à l'ordinaire. Le médecin le remarqua ; il n'abandonna point le bras du malade, pour voir combien durerait ce battement précipité. Dès que Jeannette fut sortie de la chambre, le pouls reprit aussitôt son mouvement ordinaire. Le jeune médecin crut alors avoir en partie deviné le secret de la maladie du jeune homme. Pour mieux s'assurer du fait, il feint d'avoir quelque chose à demander à Jeannette ; il la fait rappeler, ayant toujours bien soin de tenir le bras du malade. Jeannette n'a pas plutôt reparu, que les battements du pouls recommencèrent, et ne s'arrêtèrent que lorsqu'elle se fut éloignée. Le médecin, ne doutant plus qu'il n'ait découvert la véritable cause du mal, se lève, va trouver le père et la mère, et, les ayant pris en particulier : « La guérison de votre fils, leur dit-il, ne dépend point de l'art de la médecine ; elle est entre les mains de Jeannette ; je l'ai reconnu à des signes certains, quoique la jeune personne ne s'en doute aucunement, du moins si j'en juge par ce que j'ai vu. Vous savez maintenant à quoi vous en tenir, et, si sa vie vous est chère, vous devez savoir ce que vous avez à faire. »

Le père et la mère furent enchantés d'apprendre que le mal de leur fils n'était pas sans remède ; ils n'adoptaient cependant pas facilement l'idée de donner pour femme Jeannette à leur fils. Dès que le médecin fut parti, ils se rendirent auprès de lui. « Mon fils, lui dit sa mère, je n'aurais jamais cru que tu m'eusses caché aucun de tes désirs, surtout aux dépens de ta vie ; car tu devais et dois être encore certain qu'il n'est rien au monde que je ne fasse pour te contenter. Quoique tu aies agi ainsi, le Seigneur a été plus touché de ton état que tu ne l'as été toi-même ; car, pour t'empêcher de mourir, il m'a fait connaître la cause de ton mal, et l'amour trop violent que tu as conçu pour une jeune fille.

Pourquoi as-tu craint de m'en faire l'aveu? n'est-ce pas une faiblesse commune et pardonnable aux jeunes gens de ton âge? Penses-tu que, si tu ne fusses pas devenu amoureux, je t'en estimerais moins? Ne te cache donc plus à moi, mon cher fils; ouvre-moi ton âme; bannis cette mélancolie et ces chagrins qui te consument, pour ne plus songer qu'à ta guérison; tu me trouveras toujours disposée, sois-en sûr, à faire tout ce qui pourra t'être agréable; car je t'aime plus que ma propre vie. Éloigne de ton esprit toute crainte et toute timidité; parle hardiment. Puis-je quelque chose auprès de celle que tu aimes? dis-le-moi, et si tu trouves que je ne fais pas tout ce qui est en mon pouvoir pour t'être utile, je te permets de me regarder comme la mère la plus impitoyable qui ait porté jamais enfant dans son sein. »

A ces paroles, le fils éprouva d'abord quelque honte; mais, réfléchissant en lui-même que personne n'était, plus que sa mère, à même de le comprendre et de lui faire obtenir ce qu'il désirait, il chassa toute timidité, et lui parla en ces termes:

« Ce qui m'a porté, ma mère, à cacher mon amour, c'est la certitude que j'ai acquise que la plupart des hommes ne veulent jamais, lorsqu'ils ont atteint un âge mûr, se rappeler qu'ils ont été jeunes; mais, puisque je vois que vous êtes mieux renseignée sur ce chapitre, je conviendrai non-seulement de la vérité de vos soupçons, mais je vous dirai de qui je suis épris, si vous me promettez de me la faire obtenir; par ce moyen, vous pourrez me rendre à la vie. »

La mère, qui comptait un peu trop sur la complaisance de Jeannette, et qui déjà avait son plan arrêté à cet égard, lui répondit qu'il pouvait nommer en toute assurance l'objet de son amour, et qu'elle ferait en sorte de le lui faire obtenir.

« Vous saurez, madame, lui dit-il alors, que c'est de Jeannette que je suis épris; son incomparable beauté et ses nobles qualités m'ont séduit. Désespérant de la rendre sensible, je n'ai jamais osé confier mon amour à personne, et c'est là ce qui m'a conduit où vous me voyez. Je ne puis vivre sans elle et si ce que vous m'avez promis venait, soit d'une manière, soit d'une autre, à ne pas se réaliser, j'en mourrais, soyez-en convaincue. »

La mère, voyant que son fils avait plutôt besoin de consolation que de réprimandes, lui dit en souriant: « Eh! mon cher fils, n'est-ce donc que cela? console-toi, et, lorsque tu seras rétabli, laisse-moi faire, tu seras content de moi. »

Le jeune homme, plein d'espérance, ne tarda pas à recouvrer la santé. La mère, enchantée de cet heureux résultat, chercha comment elle pourrait exécuter ce qu'elle avait promis. Elle fit un jour appeler Jeannette, et lui demanda, d'un ton amical et en plaisantant, si elle n'avait point d'amoureux. Jeannette répondit en rougissant: « Je ne vois pas que cela soit nécessaire et surtout convenable à moi, pauvre demoiselle comme je suis, chassée de ma patrie, et ne subsistant que par le secours d'autrui. — Vous avez tort, répliqua la dame, et si vous n'en avez pas, nous vous en donnerons un dont vous serez contente; car il n'est pas juste qu'une jeune personne aussi aimable et aussi jolie que vous l'êtes reste sans amant. — Madame, répondit Jeannette, vous m'avez tirée de la pauvreté et élevée chez vous comme votre propre fille: je devrais



me soumettre sans doute à tout ce qui peut vous être agréable, mais vous me dispenserez, dans l'intérêt de mon honneur, de vous obéir en ceci, à moins que vous n'entendiez me donner un mari auquel je puisse apporter un amour sans partage. L'honneur, vous le savez, est le seul bien que j'aie reçu de mes parents en héritage : je veux le conserver sans tache jusqu'à mon dernier soupir. »

Cette réponse n'était rien moins que favorable aux projets que la dame avait formés pour son fils; cependant, comme elle aimait la vertu, elle ne laissa pas que de l'approuver dans le fond de son âme. « Comment, Jeannette! si le roi, qui est jeune et bien fait, était épris de ta beauté et te demandait de le payer de retour, tu refuserais donc? — Le roi, répliqua Jeannette sans hésiter, pourrait user de violence, mais il n'obtiendrait jamais de mon consentement que ce qui serait d'accord avec l'honnêteté. »

La dame, admirant son courage et sa vertu, ne poussa pas plus loin ses tentatives; mais, voulant la mettre à l'épreuve, elle dit à son fils qu'après sa guérison, elle lui donnerait toute facilité pour l'entretenir seule dans une chambre, lui faisant comprendre qu'il n'était pas convenable pour elle de faire auprès de cette demoiselle l'office d'entremetteuse.

Le jeune homme ne fut point satisfait de cette détermination, et son mal aussitôt empira. Sa mère, s'en étant aperçue, fit part de ses intentions à Jeannette; mais l'ayant trouvée inébranlable, et ayant fait part à son mari de l'inutilité de ses tentatives, ils se décidèrent, d'un commun accord et quoiqu'à contre cœur, de la donner pour femme à leur fils, préférant voir leur enfant marié à une femme qui ne leur paraissait pas digne de lui, que de le voir mourir de douleur de n'avoir pu l'épouser.

Après bien des hésitations, ils se décidèrent donc à donner leur consentement. Jeannette fut bien heureuse en apprenant cette détermination, et rendit grâce à Dieu de ne l'avoir pas oubliée. Malgré ce changement de position, elle ne voulut pas néanmoins qu'on la prît pour une autre que pour la fille d'un Picard. Le jeune malade recouvra bientôt la santé. Le mariage, qui eut lieu peu de temps après, mit le comble à son bonheur, et lui procura tous les plaisirs qu'il avait si ardemment désirés.

Perrot, qui avait été recueilli, dans le pays de Galles, par le maréchal du roi d'Angleterre, avait, de même que sa sœur, grandi et su se concilier les bonnes grâces de son maître. Il était renommé dans l'île entière pour sa bonne mine et sa bravoure; personne n'égalait son adresse dans les tournois, les joutes et le maniement des armes. Sa réputation se répandit peu à peu, et le nom de Perrot le Picard était dans toutes les bouches. Dieu, qui n'avait point abandonné sa sœur, ne l'oublia pas non plus; il le préserva d'une épidémie qui vint fondre sur cette contrée et en enleva la moitié des habitants. La peur de la contagion avait fait fuir dans d'autres pays ceux qu'elle avait épargnés, en sorte que la contrée semblait déserte et abandonnée. Le maréchal, sa femme et son fils, ainsi que plusieurs de ses neveux et d'autres membres de sa famille, périrent victimes du fléau dévastateur : il ne resta, de toute cette illustre maison, qu'une fille en âge d'être mariée, deux ou trois serviteurs et Perrot. Après que la peste eut cessé ses ravages, cette demoiselle, connaissant le mérite et la bravoure de Perrot, l'épousa,

suivant en cela le conseil d'un petit nombre d'habitants qui avaient survécu. Elle lui apporta toute la fortune qui lui était survenue de l'héritage paternel, et le fit ainsi dépositaire des biens et des titres de sa famille. Peu de temps après, le roi, ayant appris la mort du maréchal, et ayant eu connaissance du rare mérite et de la valeur de Perrot le Picard, le créa maréchal aux lieu et place de son beau-père. Tel fut l'heureux sort dont furent, en peu de temps, favorisés les deux enfants du comte d'Angers, qui, en les quittant, était bien loin de prévoir le bonheur dont ils jouiraient par la suite.

Dix-huit ans s'étaient déjà écoulés depuis que ce malheureux père s'était enfui de Paris. Après avoir longtemps supporté la misère, et se voyant déjà vieux, il conçut le désir de revoir ses enfants, et de s'assurer de leur sort. Les fatigues et le travail avaient totalement changé les traits de son visage; mais ils avaient rendu son corps plus agile et plus robuste qu'il ne l'avait été dans sa jeunesse passée au milieu du repos. Il quitta la personne au service de laquelle il était resté fort longtemps et partit, pauvre et mal vêtu, pour l'Angleterre. Il arriva dans l'endroit où il avait laissé Perrot et apprit qu'il était devenu grand seigneur et maréchal. Il éprouva le plus grand plaisir à la vue de son fils, devenu grand, bien fait, et jouissant d'une parfaite santé; mais il ne voulut pas se faire connaître avant d'avoir appris ce qu'était devenue Jeannette. Il continua donc sa route, et ne s'arrêta nulle part avant d'être arrivé à Londres. S'étant informé secrètement de la dame auprès de qui il l'avait laissée, il apprit que Jeannette était mariée avec le fils de cette noble dame. Vous jugez du plaisir que ces nouvelles lui causèrent. La joie de retrouver ses enfants pleins de vie et dans une position aussi brillante, lui fit oublier ses souffrances et le consola de ses malheurs passés. Le désir de voir sa fille le faisait rôder tous les jours autour de son hôtel. Un jour, Jacques Lamyens, mari de Jeannette, touché de compassion pour ce pauvre vieillard, donna l'ordre à un de ses gens de le faire entrer et de lui donner à manger. Ce serviteur exécuta aussitôt l'ordre de son maître.

Jeannette avait déjà eu de son mari plusieurs jolis enfants, dont le plus âgé touchait à sa huitième année. Ces petits enfants, voyant manger le comte, se mirent autour de lui et lui firent mille caresses, comme si leur instinct naturel leur eût fait deviner que ce bonhomme était leur grand-père. Lui, qui savait qu'ils étaient ses petits-enfants, ne se lassait pas de les caresser et leur témoignait toutes sortes d'amitiés, ce qui fit que les enfants ne voulaient plus le quitter. Leur gouverneur avait beau les appeler, ils étaient sourds à sa voix.

La mère, ayant appris ce qui se passait, vint elle-même, et les menaça de les punir s'ils ne faisaient pas ce que leur maître leur demandait. Les enfants se mirent à pleurer, et dirent qu'ils voulaient rester auprès de ce bon vieillard, et qu'ils l'aimaient plus que leur gouverneur. Ces paroles firent rire la jeune dame et le comte lui-même. Celui-ci s'était levé pour saluer Jeannette, non comme il l'aurait fait pour sa fille, mais comme la dame et la maîtresse du logis, il éprouvait un plaisir inexprimable à la regarder; mais elle ne le reconnut pas en ce moment ni même ensuite, tant l'âge, la misère et les tristes haillons dont il était revêtu le rendaient méconnaissable. La mère, voyant que ses enfants ne voulaient pas quitter le bonhomme, et pleuraient au contraire lorsqu'on voulait les emmener,

dit à leur gouverneur de les laisser encore quelque temps avec lui. Un moment après, le père du mari de Jeannette vint au même endroit. Ayant appris du gouverneur ce qui venait de se passer, il lui dit par mépris pour la naissance de sa petite-fille : « Laissez-les dans les sentiments que Dieu leur a donnés, ils tiennent du lieu d'où ils sortent ; ils descendent de manant par la mère, il ne faut donc pas s'étonner qu'ils se plaisent avec leur espèce. » Le comte



entendit ces paroles, et en fut peiné ; toutefois, haussant les épaules, il supporta cette injure comme tant d'autres qu'il avait déjà souffertes. Jacques Lamyens, qui, lui aussi, avait eu connaissance de l'empressement de ses enfants pour le comte, qu'il prenait pour un mendiant, en fut d'abord assez contrarié ; mais il chérissait tant ses enfants que, pour ne pas les voir pleurer, il ordonna qu'on donnât à ce pauvre homme quelque emploi dans sa maison, s'il voulait y rester. Celui-ci dit qu'il consentirait volontiers, mais qu'il ne savait que panser des chevaux, et qu'il n'avait jamais fait que cela jusqu'alors. On lui donna donc cet emploi. Dès qu'il avait fini sa besogne, son unique passe-temps était d'aller trouver les enfants et de les divertir.

Pendant que la fortune traitait ainsi le comte d'Angers et ses enfants, le roi de France, après plusieurs trêves faites avec les Allemands, mourut. Son fils, dont la femme avait été cause de l'exil du comte, monta sur le trône à sa place. Quand la dernière trêve consentie avec les Allemands fut expirée, la guerre recom-

mença avec plus de fureur que jamais. Le roi d'Angleterre, en sa qualité de parent, envoya au secours du roi de France un corps considérable de troupes, sous le commandement de Perrot et de Jacques Lamyens, ses deux maréchaux. Le comte d'Angers accompagna son gendre sans être connu de personne et resta longtemps au camp en qualité de domestique ; il y donna bien souvent des preuves de son expérience de la guerre, par les sages avis que, malgré sa basse condition, il indiquait dans les moments difficiles.

Pendant ce temps, la reine de France tomba dangereusement malade : se sentant près de sa fin, elle se repentit de ses fautes passées, et se confessa dévotement à l'archevêque de Rouen, que tout le monde estimait et révérait comme le plus saint des hommes. Elle lui déclara entre autres le péché qu'elle avait commis, et dont le comte d'Angers avait si cruellement supporté la peine. Pour rendre l'aveu de sa faute plus authentique, elle ne se contenta pas de la confesser seulement à l'archevêque, elle en fit aussi l'aveu, sans omettre aucune circonstance, en présence de plusieurs personnes très-honorables, les suppliant de solliciter le roi de rendre au comte, s'il vivait encore, ou à ses enfants, tous les biens qui lui appartenaient. Quelque temps après, la reine mourut et fut ensevelie avec tous les honneurs dus à son rang.

Aussitôt que le roi fut informé des détails de cette confession, il fut douloureusement affecté des tourments qu'il avait fait subir aussi injustement à un serviteur si digne et si loyal. Il se hâta de faire publier, dans le camp et dans tout son royaume, qu'il récompenserait généreusement quiconque pourrait lui donner des nouvelles du comte d'Angers et de quelqu'un de ses enfants, reconnaissant, par la confession même de la reine, que ce seigneur était innocent du crime pour lequel il avait été proscrit, et qu'il entendait le remettre dans tous ses biens et honneurs, et même lui en conférer de plus grands encore.

Le comte d'Angers, s'étant assuré de l'exactitude de cette nouvelle, alla trouver Jacques sous sa livrée de domestique, et le pria de se joindre avec Perrot, pour leur montrer, disait-il, celui que le roi de France cherchait avec tant d'empressement. Dès qu'ils furent réunis tous les trois, le comte d'Angers dit à Perrot, qui déjà réfléchissait au moyen de se faire connaître : « Perrot, Jacques que voici a épousé votre sœur ; elle ne lui a apporté aucune dot en mariage : comme il convient qu'il en reçoive une, je veux que lui seul ait les récompenses, si honorables pour vous, que le roi a promises à celui qui, non-seulement vous fera reconnaître pour le fils du comte d'Angers, mais encore qui donnera des nouvelles de Violente, votre sœur et sa femme, et me présentera moi-même qui suis le comte d'Angers, votre père. » Perrot, tout étonné en écoutant ces paroles, se mit à le regarder fixement, et le reconnut. Il se jette à ses genoux, les embrasse, et s'écrie avec des larmes d'attendrissement : « O mon père ! mon cher père ! soyez mille fois le bienvenu ! » Jacques, que les premières paroles du comte avaient d'abord jeté dans un grand étonnement, fut saisi, à la vue de Perrot embrassant son père, d'une joie si soudaine, qu'il ne sut quelle contenance tenir. Se rappelant enfin le pénible service qu'il avait fait supporter au comte pendant son séjour dans sa maison, il se jeta en pleurant à ses pieds, et lui demanda humblement pardon des mauvais traitements qu'il lui avait fait subir. Le comte le releva avec bonté, et lui pardonna cordialement.

Après s'être mutuellement raconté leurs aventures, et s'être alternativement désolés et réjouis ensemble sur les nombreux événements qui leur étaient survenus, Perrot et Jacques voulurent faire revêtir au comte des habits plus convenables; mais il s'y refusa constamment, désirant être présenté au roi sous la livrée qu'il portait, afin d'assurer à Jacques la récompense promise. Jacques, suivi d'abord du comte, puis ensuite de Perrot, alla trouver le roi, et lui dit qu'il était à même de lui présenter le comte d'Angers ainsi que ses enfants, moyennant la récompense qu'il avait annoncée. Le roi fit sur-le-champ apporter de magnifiques présents qu'il étala devant les yeux de Jacques, lui disant qu'ils lui appartiendraient aussitôt qu'il aurait tenu sa promesse. Jacques, alors, fit avancer le comte revêtu de son costume de palefrenier, et Perrot. «Sire, dit-il, voici le comte et son fils: sa fille, qui est ma femme, n'est point ici, mais j'aurai l'honneur de vous la présenter bientôt.»

A ces mots, le roi se mit à regarder le comte avec attention, et, malgré le changement qui était survenu dans toute sa personne, le reconnut. Il l'empêcha de se jeter à ses genoux, et le reçut en pleurant dans ses bras. Il fit aussi à Perrot un accueil très-amical, et donna ensuite des ordres pour qu'on fournît au comte des habillements et des équipages dignes de sa naissance et de son rang, ce qui fut aussitôt exécuté; il montra de même à Jacques de grands témoignages d'estime, et voulut apprendre de lui les détails de cette histoire. Quand ensuite le roi offrit à Jacques la récompense qui lui était due pour lui avoir présenté le comte et ses enfants, le comte, se retournant vers son gendre, lui dit: «Recevez ces présents dont la magnificence de monseigneur et roi vous gratifie, et dites, je vous prie, de ma part, à votre père, que les petits-enfants que ma fille lui a donnés ne sont pas d'une aussi basse extraction qu'il le prétendait.»

Jacques, après avoir emporté ces présents, se hâta de faire venir sa femme; Perrot fit aussi venir la sienne. Après un séjour de quelque temps, qu'ils firent à Paris auprès du comte d'Angers, au milieu des plaisirs et de la joie la plus vive, ils s'en retournèrent en Angleterre, avec l'agrément du roi. Le comte fut réintégré dans tous ses biens par le roi, qui lui conféra de plus grands honneurs que ceux dont il jouissait auparavant. Il vécut depuis heureux et honoré jusqu'à la fin de ses jours.

NOUVELLE IX

L'IMPOSTEUR CONFONDU.

Barnabe de Gênes perd son argent par la fourberie d'Amboise, et ordonne de massacrer sa femme qui était innocente. Celle-ci se sauve, et deguisée en homme, entre au service du soudan. Elle fait venir son mari à Alexandrie, et après avoir obtenu la punition de son calomniateur, elle reprend les habits de son sexe, et retourne avec son mari, comblée de biens, à Gênes.

Quand Élise eut achevé son intéressante nouvelle, la reine, qui était d'une beauté et d'une tournure ravissantes, prit, d'un air gracieux et avec le plus doux sourire, la parole en ces termes:

Nous devons tenir la promesse qui a été faite à Dionée, et, puisqu'il ne reste plus que lui et moi pour conter des nouvelles, je vais d'abord m'acquitter de ma tâche, pour qu'il soit, ainsi qu'il l'a demandé, le dernier pour raconter la sienne.

Un proverbe assez répandu parmi les gens vulgaires, dit que le trompeur est bien souvent à la merci de celui qu'il a trompé. L'histoire que je vais vous raconter vient à l'appui de ce dicton populaire, et vous en profiterez pour vous garder, à l'avenir, des piéges de la fourberie.

Plusieurs gros marchands italiens se trouvèrent autrefois réunis dans une auberge à Paris, où les diverses affaires de leur commerce les avaient appelés, selon leur coutume. Un soir entre autres, qu'ils soupaient joyeusement ensemble, la conversation vint à tomber sur leurs femmes, qu'ils avaient laissées dans leurs maisons. L'un d'eux dit en plaisantant : « J'ignore ce que la mienne fait en mon absence ; mais ce que je sais parfaitement, c'est que, lorsque l'occasion me fait rencontrer quelque fillette dont la figure me plait, j'oublie pour quelques instants l'amour que je porte à ma femme, et ne me prive pas des plaisirs que je puis goûter avec ma nouvelle conquête. — C'est aussi mon habitude, répondit un autre ; car je pense que ma femme en fait tout autant de son côté. En tout cas, que je le croie ou non, il n'en est ni plus ni moins : c'est donc, entre nous, au plus fin. » Le troisième aussi tint à peu près le même langage, et chacun s'accorda à dire que sa femme mettait à profit le temps et l'absence de son mari.

Un seul, nommé Barnabé Lomellin, de la ville de Gênes, parla dans un sens opposé, et affirma que, par une grâce spéciale de Dieu, il avait pour épouse la femme la plus accomplie de toute l'Italie. Elle était, disait-il, remplie de toutes ces vertus qu'une femme doit avoir, soit pour briller dans le monde, soit pour être utile dans sa maison. Il fit ensuite l'éloge de sa beauté, de sa jeunesse, de sa vivacité, de sa tournure. Il n'y avait aucun de ces petits travaux auxquels se livrent habituellement les femmes, tels que les petits ouvrages en soie et autres de ce genre, qu'elle ne fît mieux que toute autre, ajoutant que le plus habile officier de bouche ne pouvait se vanter de servir, à la table d'un seigneur, mieux et plus adroitement qu'elle ne le faisait elle-même. Il loua ses bonnes manières, sa sagesse, sa discrétion ; il fit encore l'éloge de son habileté à monter à cheval, à tenir un oiseau pour la chasse ; de son talent à lire, à écrire, et de son aptitude pour les affaires de commerce. De là, après beaucoup d'autres éloges, il en vint au point qui faisait le sujet de la conversation, et affirma par serment qu'il n'existait pas une femme plus chaste et plus vertueuse qu'elle. Il finit en disant qu'il croyait fermement que, quand bien même il serait absent de la maison dix ans ou même toute la vie, il ne lui viendrait jamais à l'idée de s'abandonner à un autre homme.

Parmi les marchands qui causaient ainsi, était un jeune homme nommé Ambroise, qui était de la ville de Plaisance. A ces dernières louanges que Barnabé avait données à sa femme, il partit d'un grand éclat de rire, et il lui demanda d'un ton moqueur si l'empereur lui avait accordé un pareil privilége à l'exclusion de tous les autres hommes. Barnabé, un peu troublé au premier moment, répondit que ce n'était pas l'empereur, mais Dieu, qui avait un peu plus de puissance

que l'empereur, qui lui avait fait cette grâce. Ambroise lui dit alors : « Barnabé, je ne doute pas que tu ne croies avoir dit vrai ; mais, selon moi, tu as peu considéré la nature du sujet en question ; car, si tu l'avais examinée attentivement, je crois que tu as trop d'esprit pour ne pas y reconnaître des raisons qui devraient te faire parler avec plus de circonspection sur cette matière. Afin que tu ne croies pas que nous, qui avons parlé très-ouvertement de nos femmes, nous pensions qu'elles soient autrement faites que la tienne, et pour te faire voir qu'en parlant ainsi, nous n'avons été poussés que par une pensée naturelle, je veux raisonner un peu avec toi sur ce sujet. J'ai toujours compris que, parmi les êtres que Dieu a créés, l'homme est l'animal le plus noble, et après lui, la femme. Mais l'homme, comme on le croit et comme on le reconnaît généralement par ses œuvres, est le plus parfait. Ayant donc plus de perfection que la femme, il doit, sans aucun doute, avoir plus de fermeté et de constance ; c'est aussi ce qui a lieu. Généralement, les femmes sont plus changeantes, et la cause en pourrait être déduite de beaucoup de raisons naturelles que je ne puis t'exposer en ce moment. Si donc l'homme, qui a une plus grande fermeté, ne peut non-seulement s'empêcher de condescendre aux prières d'une femme, mais même de desirer celle qui lui plaît, et de faire tout ce qu'il peut pour la posséder, cela non pas une fois par mois, mais mille fois le jour, qu'espères-tu qu'une femme naturellement sensible puisse faire contre les prières, les flatteries, les présents et mille autres moyens que saura employer un homme adroit et amoureux ? Crois-tu qu'elle pourra résister ? Certainement, quoique tu veuilles te le persuader, je ne pense pas que tu sois assez simple pour le supposer. Toi-même, tu dis que ta femme est une femme, qu'elle est de chair et d'os comme les autres. Par conséquent, s'il en est ainsi, les mêmes désirs qui tourmentent les autres doivent aussi la tourmenter, et elle ne peut trouver en elle, pour résister à ses passions, que les mêmes forces que les autres possèdent. C'est pourquoi il est possible, quoiqu'elle soit très-honnête, qu'elle fasse ce que font les autres, et on ne doit point nier aussi opiniâtrément que tu le fais un fait aussi évident et dont nous avons la preuve tous les jours sous nos yeux. »

Barnabé lui dit : « Je suis commerçant, et non philosophe ; et, comme commerçant, je te répondrai que ce que tu dis peut arriver aux folles chez lesquelles il n'y a aucune pudeur ; mais les femmes qui sont sages, et ma femme est de ce nombre, se préoccupent tellement du soin de leur honneur, qu'elles deviennent plus fortes que les hommes, qui, d'ailleurs, s'inquiètent peu de le conserver. Si chaque fois, reprit Ambroise, que les femmes nous font des infidélités, il leur venait au front une corne qui rendit témoignage de ce qu'elles auraient fait, je crois qu'il y en aurait peu qui s'exposeraient à se mal conduire, mais, non-seulement la corne ne pousse pas, mais celles qui sont sages ne portent aucune marque ni vestige qui prouve qu'elles le sont, et la honte et la perte de l'honneur ne consistent que dans les choses apparentes. Aussi, quand elles peuvent secrètement satisfaire leurs désirs, elles le font, ou, si elles s'en abstiennent, c'est de leur part pure sottise. D'où je conclus que celle-là seule est chaste, à laquelle on n'a jamais adressé une prière, ou dont les vœux ont été toujours repoussés. Quoique je sache, par des raisons

toutes simples et toutes naturelles, qu'il en doive être ainsi, je n'en parlerais pas aussi ouvertement que je fais, si je n'en avais pas fait moi-même l'expérience avec beaucoup de femmes, et je te déclare que si j'étais auprès de ta sainte femme, je serais certain de l'amener bientôt au point où j'en ai conduit beaucoup d'autres.

« — Ce débat, répondit Barnabé tout ému, pourrait durer trop longtemps : tu parlerais, je répondrais, et, à la fin, cela ne nous mènerait à rien. Mais, puisque tu dis que toutes les femmes sont si faciles, et que tu es si adroit, pour te rendre certain de l'honnêteté de la mienne, je parie mille florins d'or contre ma tête que jamais tu ne parviendras à l'amener à faire ce qui te plaît. » Ambroise, déjà échauffé sur ce sujet, répondit : « Barnabé, je ne sais ce que je pourrais faire de ta tête, si je gagnais; mais, si tu veux voir la preuve de ce que j'ai dit, gage cinq mille florins d'or, auxquels tu dois tenir moins qu'à ta tête, contre mille; et, quoique tu n'aies point fixé de délai, je m'engage à aller à Gênes, et à faire plier ta femme à mes désirs dans les trois mois qui suivront le jour où je partirai d'ici. Pour preuve, je rapporterai des objets auxquels elle tient le plus, et je te donnerai des indices tels, que tu reconnaîtras toi-même que c'est la vérité. Toutefois, tu me promettras, sur ta parole, de ne pas venir à Gênes pendant ce temps, et de ne rien écrire à ta femme à ce sujet. » Barnabé répondit qu'il y consentait volontiers et qu'il acceptait cette gageure. Les autres marchands, qui craignaient qu'elle n'eût de fâcheux résultats, eurent beau vouloir l'empêcher, les deux marchands étaient tellement animés, que, malgré leurs conseils, ils s'engagèrent, par beaux et bons écrits de leurs mains, l'un envers l'autre.

Étant ainsi engagés, Barnabé resta, et Ambroise se rendit à Gênes le plus vite qu'il put. Il passa quelques jours à s'informer, avec beaucoup de précaution, du nom de la rue où demeurait la dame, et de ses habitudes. Il en entendit dire autant de bien qu'il en avait dejà appris de la bouche de Barnabé, et même plus, et il reconnut qu'il pouvait bien avoir fait une folle entreprise. Cependant il se mit en rapport avec une pauvre femme qui allait très-souvent dans la maison, et à qui la dame voulait beaucoup de bien. Il la corrompit avec quelque argent, et l'amena en partie à favoriser ses vues. S'étant mis dans un coffre qu'il avait fait fabriquer exprès, il se fit porter par cette femme non-seulement dans la maison, mais même dans la chambre de la dame. Selon les instructions qu'Ambroise lui avait données, elle prétexta quelque voyage, et pria la dame de garder son coffre pendant quelques jours. Sa demande fut facilement acceptée, de sorte que le coffre resta dans la chambre. Pendant la nuit, lorsqu'il pensa que la dame dormait, Ambroise l'ouvrit au moyen de certains secrets, et en sortit sans faire de bruit. Se trouvant alors au milieu de cette chambre, où il y avait de la lumière, il commença à en examiner la distribution, les peintures et tout ce qu'il y avait de remarquable, et se grava tout cela dans la mémoire; ensuite il s'approcha du lit, et voyant que la dame et une petite fille qui était couchée avec elle dormaient profondément, il leva doucement la couverture, et eut occasion de reconnaître qu'elle était aussi belle toute nue qu'avec ses vêtements. Il n'aperçut aucune autre marque à pouvoir signaler, qu'un signe qu'elle avait sous le sein gauche, et autour duquel étaient

quelques petits poils d'un blond doré. Après avoir fait cette remarque, il replaça avec soin la couverture. En la voyant si belle, il lui vint le désir de hasarder sa vie et de se coucher à côté d'elle ; mais il avait entendu dire qu'elle était si farouche et si sauvage en matière d'amour, qu'il ne voulut pas s'exposer ;



c'est pourquoi, après avoir passé la plus grande partie de la nuit dans la chambre, il se contenta de prendre une bourse, tira d'une boîte de la dame une longue robe, une bague et une ceinture, et, quand il eut mis le tout dans son coffre, il s'y replaça lui-même, et le referma comme il était auparavant. Il passa ainsi deux nuits sans que la dame s'aperçût de rien. Au troisième jour, la bonne femme revint, selon l'ordre qu'Ambroise lui en avait donné, demander son coffre, et le reporta au lieu d'où elle l'avait pris. Ambroise en sortit, et, après avoir récompensé la bonne femme selon sa promesse, revint le plus vite qu'il put, emportant avec lui les objets qu'il avait pris dans la chambre de la dame, et parvint à Paris avant le terme fixé avec Barnabé. A son arrivée, il rassembla les marchands qui avaient été présents à la gageure et à la conversation qui avait précédé son départ ; il leur dit en présence de Barnabé qu'il avait gagné le pari et qu'il avait fait ce dont il s'était vanté, et, pour prouver que c'était vrai, il fit la description de la chambre, des peintures qui s'y trouvaient, et montra ensuite les divers objets qu'il avait rapportés, affirmant qu'il les tenait de la dame elle-même.

Barnabé avoua que la chambre était bien telle qu'Ambroise le rapportait ; il

reconnut aussi que les objets qu'il montrait avaient réellement appartenu à sa femme ; mais il dit qu'il avait bien pu se les procurer de quelque domestique de la maison, lequel lui aurait également donné les renseignements sur la disposition de la chambre ; qu'ainsi, s'il n'avait rien autre chose à dire, cela ne lui semblait pas suffisant pour croire qu'il avait gagné. « En vérité, lui dit Ambroise, pour tout autre, cela cependant serait suffisant ; mais puisque tu veux que je t'en dise davantage, écoute : Madame Genèvre, ta femme, a sous le sein gauche un signe assez grand, autour duquel sont environ six poils blonds comme l'or. »

Quand Barnabé eut entendu ceci, il sembla qu'il eût reçu un coup de couteau dans le cœur, tant il ressentit une vive douleur ; son visage changea tout à coup de couleur, et, quand il n'aurait pas dit une seule parole, son émotion eût suffi pour témoigner de l'exactitude du récit d'Ambroise. Après quelques moments, il dit : « Messieurs, ce qu'Ambroise vient de dire est la vérité ; et, puisqu'il a gagné, qu'il vienne quand il voudra, je le paierai. » En effet, le lendemain, Ambroise fut entièrement payé. Barnabé quitta Paris, furieux contre sa femme, et se dirigea vers Gênes. Sur le point d'y arriver, il s'arrêta dans une de ses propriétés située à une distance d'environ vingt milles de la ville. De là, il envoya un de ses domestiques en qui il avait beaucoup de confiance, avec deux chevaux, pour porter ses lettres à sa femme. Il lui écrivait qu'il était de retour, et lui mandait de venir le joindre ; mais il ordonna secrètement au serviteur de la tuer sans miséricorde lorsqu'il serait en route avec elle, et dans l'endroit qui lui paraîtrait le plus favorable.

Le serviteur, arrivé à Gênes, remit ses lettres, et remplit son message. La dame le reçut avec une grande joie, et, le lendemain matin, elle monta à cheval avec le domestique, et prit le chemin de la propriété où était son mari. Cheminant ensemble en parlant sur divers sujets, ils parvinrent à une vallée profonde et solitaire, entourée de hauts précipices et de grands arbres. Le domestique, jugeant le lieu favorable pour remplir, avec sécurité pour lui-même, les ordres de son maître, tira son couteau, et, prenant la dame par le bras, lui dit : « Madame, recommandez votre âme à Dieu, il vous faut mourir ici sans aller plus loin. » Voyant le couteau et entendant ces paroles, la dame, tout épouvantée, s'écria : « Grâce, je t'en prie, au nom de Dieu ! Avant de me tuer, dis-moi ce qui peut te porter à ce crime et en quoi je t'ai offensé. — Madame, lui répondit le serviteur, vous ne m'avez nullement offensé : comment, au contraire, vous avez pu offenser votre mari, c'est ce que j'ignore : tout ce que je sais, c'est qu'il m'a ordonné de vous tuer en chemin sans pitié, me menaçant, si je ne le faisais pas, de me faire pendre par la gorge. Vous savez combien je lui suis attaché, et que je ne puis refuser d'obéir aux ordres qu'il me donne. Dieu sait que votre sort me fait compassion, mais je ne puis faire autrement. — Hélas ! grâce, pour l'amour de Dieu ! dit la dame en pleurant. Pour complaire à autrui, voudrais-tu devenir le meurtrier de celle qui ne t'a jamais fait de mal ? Dieu, qui voit tout, sait que je n'ai jamais rien fait qui doive m'attirer une telle récompense de mon mari. Mais écoute-moi, tu peux, si tu le veux, en même temps plaire à Dieu, à ton maître et à moi-même. Prends mes vêtements, et donne-moi seulement ton pourpoint et un capuchon ; tu retourneras vers mon maître et le tien, et tu lui diras que tu m'as tuée. Je te jure, par la vie que tu m'auras donnée, que je

m'éloignerai, et que jamais ni lui, ni toi, ni personne de ce pays n'aura de mes nouvelles. »

Le serviteur, qui ne l'aurait tuée que malgré lui, se laissa facilement attendrir ; ayant donc pris les vêtements de cette femme et lui ayant donné son mauvais pourpoint, un capuchon, et laissé le peu d'argent qu'elle avait, il l'abandonna à pied dans le vallon, et retourna vers son maître, auquel il dit que non-seulement ses ordres étaient exécutés, mais que le corps mort était resté la proie des loups. Quelque temps après, Barnabé retourna à Gênes et son crime ayant été découvert, il reçut de fortes réprimandes.

Après le départ du serviteur, la dame, restée seule et inconsolable, se déguisa le mieux qu'elle put, et, dès que la nuit fut venue, se rendit dans un petit village voisin, où une vieille femme lui procura ce dont elle avait besoin. Elle arrangea le pourpoint à sa taille, le raccourcit, fit de sa chemise une paire de chausses, se coupa les cheveux, et, s'étant donné l'apparence d'un marin, s'en alla vers le bord de la mer. Là, elle trouva par hasard un gentilhomme catalan qui se nommait Encararch. Il était descendu de son bâtiment qui était arrivé à Albe, pour venir, assez loin de là, se rafraîchir à une fontaine. La dame entra en conversation avec lui, se mit à son service et s'embarqua sur le navire, se faisant appeler Sicuran de Final. Le gentilhomme lui donna de meilleurs vêtements, et fut enchanté de la manière dont elle s'acquittait de son service envers lui.

Peu de temps après, ce seigneur se rendit, avec une cargaison, à Alexandrie ; il porta au soudan certains faucons rares, et les lui offrit. Les manières de Sicuran, qui accompagnait toujours le gentilhomme pour le servir, plurent beaucoup au soudan, qui le demanda à son maître, et celui-ci, quoique à regret, le lui abandonna. Sicuran gagna bientôt, par ses bons services, la faveur et l'amitié du soudan, comme il avait obtenu celles du Catalan.

A une certaine époque de l'année, il se faisait à Acre, qui était sous la souveraineté du soudan, une espèce de foire où il y avait un grand concours de marchands chrétiens et sarrasins. Afin que les marchands et les marchandises fussent en sûreté, le soudan était dans l'usage d'y envoyer, outre ses officiers ordinaires, un grand du pays avec du monde, pour surveiller la tranquillité publique. Le temps où cette foire avait lieu approchant, il résolut d'y envoyer Sicuran, qui connaissait déjà très-bien la langue du pays. Ce dernier vint donc à Acre comme chef et commandant de la garde destinée à veiller à la sûreté des marchands et des marchandises, et remplit avec intelligence et exactitude les devoirs de sa charge, allant et venant de tous côtés, et observant tout ce qui se passait. Il vit là beaucoup de marchands de Sicile, de Pise, de Gênes, de Venise et d'autres pays de l'Italie, avec lesquels il se lia facilement, en souvenir de son pays. Il arriva un jour qu'étant entré dans une boutique tenue par des marchands vénitiens, il aperçut, parmi d'autres bijoux, une bourse et une ceinture qu'il reconnut aussitôt pour lui avoir appartenu. Il en fut fort surpris ; mais, sans changer de contenance, il demanda d'un air dégagé à qui elles étaient, et si elles étaient à vendre. Ambroise de Plaisance, qui était venu à cette foire et avait apporté une grande quantité de marchandises sur un navire appartenant à des Vénitiens, entendant le capitaine de la garde demander

à qui appartenaient ces marchandises, s'avança, et dit en riant : « Monsieur, ces objets sont à moi, et je ne les vends pas, mais s'ils vous plaisent, je vous les donnerai volontiers. » Sicuran, le voyant rire, craignit qu'il ne l'eût reconnu ; mais, prenant un visage assuré : « Tu ris peut-être, lui dit-il, parce que tu me vois, moi homme de guerre, demander de ces bagatelles dont se parent ordinairement les femmes? — Monsieur, lui répondit Ambroise, ce n'est pas là ce qui me fait rire, mais c'est le souvenir de l'aventure par suite de laquelle ces objets sont venus en ma possession. » Sicuran lui dit : « Eh bien ! si Dieu t'a envoyé une bonne aventure, et qu'il n'y ait pas d'inconvénient pour toi à la raconter, dis-moi donc comment tu les as obtenus. — Monsieur, lui dit Ambroise, ils m'ont été donnés, avec quelque autre chose, par une noble dame de Gênes, nommée madame Genèvre, femme de Barnabé Lomellin, une nuit que je couchai avec elle, laquelle m'a prié de les garder comme preuve de son amour ; mais, ce qui me fait rire, c'est le souvenir de la sottise de Barnabé, qui fut assez fou pour parier cinq mille florins d'or contre mille, que je n'amènerais pas sa femme à servir à mes plaisirs. J'y parvins, et je gagnai ainsi le pari ; et lui, qui aurait dû plutôt s'en prendre à sa sottise que de punir sa femme d'avoir fait ce que font toutes les autres, s'en retourna de Paris à Gênes, et la fit tuer, ainsi que je l'ai appris depuis. »

A ce récit, Sicuran comprit de suite le motif de la colère de Barnabé envers elle ; elle vit clairement qu'Ambroise était la cause de son malheur, et pensa intérieurement à ne pas laisser son crime impuni. Elle fit donc semblant d'avoir éprouvé beaucoup de plaisir en entendant raconter cette histoire, et feignit une si grande familiarité avec lui, que, par ses conseils, après la clôture de la foire, Ambroise partit avec elle et emporta tout ce qu'il possédait à Alexandrie. Sicuran lui fit prendre une boutique, lui remit beaucoup de fonds, et Ambroise, voyant qu'il y trouvait de grands avantages, s'y fixa volontiers.

Sicuran, tourmenté du désir de prouver son innocence à Barnabé, n'eut point de repos jusqu'à ce qu'avec le secours de quelques forts marchands de Gênes qui étaient à Alexandrie, et au moyen de quelque expédient de son invention, il n'eût fait venir celui-ci. Barnabé était alors dans une fort mauvaise situation d'affaires. Sicuran, à son arrivée, le fit recevoir secrètement par un de ses amis, jusqu'au temps qui lui parut favorable pour mettre son dessein à exécution.

Déjà il avait fait raconter par Ambroise, devant le soudan, l'histoire que celui-ci lui avait dite, et avait fait en sorte que le soudan prît plaisir à l'entendre. Mais, dès que Barnabé fut arrivé, pensant que le moment d'agir était venu, il saisit le moment favorable, et obtint du soudan qu'il fît venir devant lui Ambroise et Barnabé, et que si on ne pouvait obtenir facilement d'Ambroise qu'il dît la vérité, en présence de Barnabé, sur le fait dont il se vantait relativement à la femme de ce dernier, il l'y contraignît par la rigueur. Ambroise et Barnabé étant arrivés devant le soudan, celui-ci, en présence d'un grand nombre de personnes, ordonna à Ambroise, avec un visage sévère, de dire la vérité et de rapporter comment il avait gagné à Barnabé cinq mille florins d'or. Sicuran, en qui Ambroise avait le plus de confiance, était là, qui, d'un air plus que troublé, le menaçait des plus grands tourments s'il ne disait vrai. Ambroise, effrayé par

tout ce qu'il voyait, et aussi un peu contraint par la présence de Barnabé et de tous ceux qui se trouvaient là, ne redoutant d'ailleurs aucune autre peine que la restitution des cinq mille florins d'or et des bagatelles qu'il avait prises, raconta clairement le fait dans tous ses détails, et tel qu'il s'était passé. Après ce récit, Sicuran, comme s'il eût suivi en ce point les ordres du soudan, se tourna vers Barnabé, et lui dit : « Et toi, qu'as-tu fait à ta femme, par suite de ce mensonge? » Barnabé répondit : « Pour moi, enflammé de colère par la perte de mon argent et par la honte de l'outrage que je croyais avoir reçu de ma femme, je la fis tuer par un de mes serviteurs, et, selon ce qu'il me rapporta, son corps fut aussitôt dévoré par les loups. »

Ces faits étaient ainsi racontés devant le sultan, qui les écoutait et les entendait, ne sachant où voulait en venir Sicuran, qui seul avait demandé cette explication publique et avait tout disposé, lorsque celui-ci lui dit : « Monseigneur, vous pouvez voir clairement combien cette bonne dame peut se glorifier de son amant et de son mari : de son amant, qui, en même temps, lui ravit l'honneur en ternissant sa réputation par des mensonges, et mit le désespoir dans le cœur de son mari, et de son mari, qui, plus crédule pour les faussetés d'autrui que pour la vérité qu'il a pu connaître par une longue expérience, la fait tuer et dévorer par les loups. De plus, l'intérêt et l'amour que l'ami et le mari lui portent sont si grands, qu'étant restés longtemps auprès d'elle, aucun d'eux ne la reconnaît. Mais, afin que vous sachiez parfaitement ce que chacun d'eux a mérité, si vous voulez bien, par grâce spéciale, faire punir le trompeur et pardonner au trompé, je la ferai paraître à leurs yeux en votre présence. »

Le soudan, disposé à consentir à tout ce que voulait Sicuran dans cette affaire, dit qu'il lui plaisait qu'il en fût ainsi qu'il proposait, et qu'il fît venir la dame. Barnabé fut bien surpris, lui qui croyait fortement à la mort de sa femme, et Ambroise, prévoyant déjà son malheur, craignait qu'il ne lui arrivât pire que de débourser de l'argent; il ne savait ce qu'il devait espérer ou ce qu'il avait à redouter de plus par l'arrivée de la dame, et c'était plutôt avec étonnement qu'il attendait sa venue. Aussitôt que Sicuran eut obtenu du soudan la permission qu'il demandait, il se jeta à genoux devant lui en pleurant, et, au même moment, le son mâle de sa voix, ainsi que sa volonté de paraître homme, disparurent comme un enchantement qui eût cessé tout à coup, et il s'écria : « Monseigneur, je suis la malheureuse et infortunée Genèvre injustement perdue de réputation par ce traître Ambroise, et condamnée par cet homme injuste et cruel à être tuée par un de ses serviteurs et dévorée par les loups : voilà six ans déjà que je mène une vie misérable sous ce déguisement d'homme. » Et, déchirant les vêtements qui couvraient sa poitrine, elle prouva clairement au soudan et à tous ceux qui étaient présents, qu'elle était bien réellement une femme. Se tournant ensuite vers Ambroise, elle lui demanda ironiquement quand jamais il avait couché avec elle, comme il s'en vantait auparavant; mais Ambroise, qui commençait à la reconnaître, était pour ainsi dire muet de honte, et ne disait mot.

Le soudan, qui avait toujours pris cette femme pour un homme, fut si étonné en voyant et entendant tout ceci, que, plusieurs fois, il crut que ce qu'il voyait et entendait était plutôt un songe que la vérité. Mais, la surprise passée, reconnaissant la vérité, il loua la vie, le courage, les habitudes et la vertu de ma-

dame Genèvre, qui, jusqu'alors, avait toujours été nommée Sicuran; il lui fit apporter de beaux vêtements conformes à son sexe, fit venir des dames pour lui tenir compagnie, et, sur sa demande, n'infligea point à Barnabé la peine de mort, qu'il avait si bien méritée. Celui-ci, reconnaissant la grâce qui lui était accordée, se jeta aux pieds de sa femme en pleurant et en implorant son pardon. Elle le lui accorda, bien qu'il en fût si peu digne, le fit lever, et l'embrassa tendrement comme son mari.

Le soudan ordonna ensuite qu'Ambroise fût aussitôt attaché à un pal [1] en plein air, dans quelque lieu élevé de la ville; que son corps fût oint de miel, et qu'il ne fût enlevé de là que lorsqu'il tomberait de lui-même en poussière. Cet ordre fut exécuté. Il voulut aussi que la dame fût mise en possession de tout ce qui appartenait à Ambroise, dont la fortune ne s'élevait pas à moins de dix mille doubles ducats.

Il fit ensuite préparer une très-belle fête dans laquelle il rendit à madame Genèvre tous les honneurs qu'elle méritait. Il traita aussi son mari avec beaucoup de bienveillance par considération pour elle, et leur donna, tant en bijoux qu'en vaisselle d'or et d'argent et en deniers, la valeur de plus de dix mille autres doubles ducats. Puis, ayant fait disposer un vaisseau, il leur permit, après la fête finie, de retourner à Gênes quand ils le voudraient. Ils y retournèrent peu de temps après pleins de joie en emportant des nombreuses richesses. Ils furent reçus à leur arrivée avec de grands témoignages d'amitié, surtout madame Genèvre, que tout le monde croyait morte, et qui, tant qu'elle vécut, conserva une haute réputation de vertu.

Quant à Ambroise, qui avait été empalé et frotté de miel, il mourut, après avoir été dévoré jusqu'aux os et souffert les plus cruels tourments des morsures des mouches, des guêpes et des taons, qui abondent dans ce pays. Ses os conservant leur blancheur, et retenus par les nerfs, restèrent longtemps comme un témoignage de sa méchanceté. C'est ainsi que les conséquences de cette fourberie retombèrent sur son auteur et que le trompeur fut vaincu par le trompé.

[1] Pal, ou pau ou pieu, pièce de bois plus longue que large et taillée en pointe. Le supplice du pal, ou de l'empalement est un des plus cruels que l'on ait pu jamais inventer. Il consiste à enfoncer dans le fondement du supplicié un pal qui traverse ses entrailles, à le planter ensuite en terre et à laisser la victime mourir dans les souffrances de l'agonie à laquelle viennent se joindre encore les tortures de la soif. Quelquefois le poids du supplicié fait sortir le pal par la poitrine, l'aisselle ou la gorge. Ce supplice était en usage chez les anciens Romains, et l'est encore aujourd'hui chez les Turcs. Il est réservé dans ce pays aux assassins et aux blasphémateurs. On le pratique aussi en Perse et dans le royaume de Siam. En Russie, où on empalait autrefois par les côtes, il a été aboli par l'impératrice Élisabeth.



NOUVELLE X

LE CALENDRIER DES VIEILLARDS.

Pagamin de Monegues enlève la femme de Richard de Quinzinca; celui-ci se rend à l'endroit où il sait qu'elle avait été conduite. Il se lie avec Pagamin et le prie de la lui rendre. Pagamin y consent à la condition que sa femme veuille bien retourner avec lui; mais celle-ci refuse, et quand Richard de Quinzinca vient à mourir, elle épouse Pagamin.

Toute l'assemblée fit l'éloge de la nouvelle que la reine venait de raconter; Dionée lui-même, qui restait le dernier pour raconter la sienne, l'approuva fort, et, après avoir complimenté sa souveraine, parla ainsi :

Belles dames, quelques traits de la nouvelle que vous venez d'entendre m'ont fait changer d'idée sur l'histoire que je voulais d'abord vous raconter. C'est la brutalité de Barnabé, que du reste je suis loin d'approuver, bien qu'elle n'ait pas eu un facheux résultat, et la prévention de ces gens qui, passant leur vie à courir de belle en belle, pensent que leurs femmes restent pendant ce temps les mains pendues à leur ceinture; comme si nous pouvions ignorer, nous qui naissons, grandissons et vivons parmi elles, quels sont leurs goûts et leurs désirs. Je vais vous raconter une nouvelle qui vous montrera combien est grande leur erreur, et combien est plus grande encore celle de ces gens qui, s'imaginant avoir plus de force que la nature ne leur en a donné réellement, croient pouvoir y suppléer par de vaines démonstrations, dont ils veulent forcer leurs femmes à se contenter, malgré le penchant et les désirs qui les entrainent ailleurs.

Il y avait autrefois à Pise un juge fort riche nommé Richard de Quinzinca, qui était plus doué d'intelligence que de forces physiques. Croyant qu'il serait en état de remplir les devoirs du mariage avec le même honneur qu'il remplissait ceux de sa profession, il s'empressa de chercher une femme qui réunit en elle les avantages de la jeunesse et de la beauté. S'il eût pris pour lui les bons conseils qu'il donnait bien souvent aux autres, il se serait bien gardé d'envier ce double mérite. Néanmoins messire Lotto Gallandi lui donna sa fille Bartholomée en mariage : c'était une des plus belles et des plus aimables jeunes filles de Pise, chose assez rare dans cette ville, où toutes les femmes sont jaunes et laides. Des noces brillantes et joyeuses célébrèrent cette union, après quoi le juge, ayant conduit pompeusement sa jeune épouse à la maison conjugale, voulut couronner dignement son mariage par un coup d'éclat. Mais hélas ! son haleine était courte, et peu s'en fallut qu'il ne laissât son discours inachevé. Ce triste résultat ne laissa pas cependant de le fatiguer extrêmement, et le lendemain, pour réparer ses



Le Calendrier des Vieillards.



forces épuisées, il fut obligé de recourir au vin de Malvoisie et à une nourriture restaurante. Devenu, par cet essai, plus juste appréciateur de ses forces qu'il ne l'avait été par le passé, il se mit à enseigner à sa femme un calendrier imprimé longtemps auparavant à Ravenne, et qui servait aux petits enfants pour apprendre à lire. Il lui démontra, au moyen de ce calendrier, qu'il n'y avait peut-être pas un seul jour dans l'année où il n'y eût une et quelquefois plusieurs fêtes en révérence desquelles les maris et leurs femmes devaient s'abstenir de coucher ensemble. A ces jours de fête, il ajoutait les jours de jeûne, les Quatre-



Temps, les vigiles des apôtres et des autres saints, le vendredi, le samedi et le dimanche réservés à Notre-Seigneur, et enfin tout le carême. Il faisait encore intervenir certain moment de la lune et beaucoup d'autres exceptions, pensant sans doute que le lit conjugal devait avoir ses vacances, ainsi que celles dont il jouissait au palais. Il maintint longtemps sa femme dans cette règle de conduite, quoique celle-ci ne s'accommodât pas fortement de cette manière de vivre ; car à peine cet honnête mari trouvait-il un jour dans le mois où il pût s'acquitter de ses devoirs envers elle. Dieu sait encore avec quelle fatigue. Cependant tout en se conduisant ainsi, il la surveillait avec beaucoup de soin, de peur que quelque autre ne lui enseignât les jours ouvrables, comme lui lui avait appris les jours d'abstinence.

Un jour cependant qu'il faisait une chaleur excessive, messire Richard résolut d'aller passer quelque temps, pour respirer le frais, dans une fort belle maison de campagne qu'il avait près de la montagne Noire. Sa jeune et belle épouse l'avait accompagné. Il voulut lui procurer quelque amusement, et ordonna une pêche à laquelle ils se rendirent sur deux petites barques. Il était monté avec les pêcheurs sur l'une de ces barques, et sa femme était sur l'autre, avec plu-

sieurs dames de sa connaissance. Le plaisir qu'ils prenaient à la pêche les empêcha de s'apercevoir qu'ils s'éloignaient insensiblement du rivage, et qu'ils étaient à plusieurs lieues en mer. Au moment où ils en étaient le plus occupés, un corsaire fort renommé de ce temps, nommé Pagamin de Monègues, survint en cet endroit, et, dès qu'il aperçut ces barques, fondit tout à coup sur elles. Leur fuite, telle précipitée qu'elle fût, n'empêcha pas Pagamin d'atteindre celle où étaient les dames. Aussitôt qu'il vit la jeune femme, il ne voulut qu'elle pour tout butin, la fit passer sur son vaisseau à la vue de messire Richard, qui déjà avait gagné le rivage, et poursuivit sa route sans se soucier du reste.

A cette vue, M. le juge, qui poussait la jalousie jusqu'à l'excès, éprouva un chagrin impossible à décrire ; il était furieux, et porta plainte, à Pise et ailleurs, contre la barbarie des corsaires. Ce qui augmentait encore son désespoir, c'était de ne savoir qui lui avait enlevé sa femme, ni dans quel endroit elle avait été conduite.

Quand Pagamin put contempler à son aise la beauté de sa captive, il se félicita de sa bonne fortune, et, comme il n'était pas marié, il résolut de la garder avec lui. Il commença à la consoler avec de douces paroles ; car elle était en proie à la tristesse et répandait des larmes en abondance. Mais, ayant plus de foi aux actions qu'aux beaux discours, il employa, quand la nuit fut venue, des consolations plus directes. Il n'y eut plus ni calendrier, ni fêtes, ni vigiles, ni dispenses, et ce nouveau genre de vie plut si fort à la dame, qu'avant d'être arrivée à Monègues, le juge et ses règlements sortirent entièrement de sa mémoire. Elle passait joyeusement le temps avec Pagamin, qui, à son arrivée à Monègues, indépendamment de toutes les consolations qu'il lui donnait le jour et la nuit, la traita avec convenance, et vécut avec elle comme avec sa propre femme.

Peu de temps après, messire de Quinzinca ayant appris où était sa femme, résolut d'aller la chercher lui-même, persuadé qu'aucun autre ne ferait de même que lui tout ce qui était nécessaire, et décidé à payer telle rançon qu'on lui demanderait pour son rachat. Il s'embarque donc et va droit à Monègues. Là, il aperçoit sa femme, et en est aperçu de même. Le soir, celle-ci eut soin d'en avertir Pagamin, qu'elle instruisit des intentions qu'elle avait à l'égard de son mari.

Le lendemain matin, messire de Quinzinca va trouver le corsaire, lie conversation avec lui, et tous deux, en peu d'instants, deviennent les meilleurs amis du monde. Pagamin, cependant, feint de ne pas le connaître, et prend son temps, pour savoir à quelles fins il voulait en venir. Notre juge, trouvant enfin un moment favorable, lui fit connaître, dans les termes les mieux tournés et les plus polis qu'il put trouver, le sujet pour lequel il était venu. Il le supplia de lui rendre sa femme, lui offrant de lui payer ce qu'il lui plairait de lui demander. A cela Pagamin répondit d'un air joyeux : « Soyez le bienvenu, messire, voici, en peu de mots, ce que j'ai à vous dire : Il est bien vrai que j'ai chez moi une femme, mais j'ignore si c'est votre femme ou celle de quelque autre ; car je ne vous connais pas, et je ne la connais elle-même que parce qu'elle a demeuré quelque temps avec moi. Comme vous me paraissez un très-honnête gentilhomme, je

consens volontiers à vous conduire vers elle. Si vous êtes son mari comme vous le prétendez, je suis certain qu'elle vous reconnaîtra parfaitement. Si, de son côté, elle confirme ce que vous dites et consent à s'en retourner avec vous, je vous la rendrai sans hésiter. En considération de votre amabilité, je ne mettrai à sa rançon que le prix que vous voudrez bien y mettre vous-même ; mais s'il n'en était pas ainsi, vous auriez grand tort de vouloir me l'enlever, car je suis jeune, et puis, tout aussi bien qu'un autre, posséder une femme, surtout elle, qui est la plus gracieuse et la plus belle personne que j'aie jamais vue. — Oh ! pour cela, je vous certifie, reprit aussitôt Richard, qu'elle est bien ma femme ; et si vous voulez me présenter à elle, vous en aurez bientôt la preuve ; car vous la verrez tout aussitôt se jeter à mon cou. J'accepte donc bien volontiers l'arrangement que vous me proposez. — En ce cas, suivez-moi, lui dit Pagamin. » Quand ils furent arrivés, Pagamin l'introduisit dans un salon, et fit appeler la dame. Celle-ci, après s'être vêtue et ajustée, sortit d'une chambre voisine, et passa au salon, où messire Richard et Pagamin l'attendaient. Elle se présente, et n'ouvre pas la bouche à son mari, qu'elle regarde avec autant d'indifférence que si c'eût été un étranger qui fût venu pour la première fois rendre visite à Pagamin. M. le juge, qui s'attendait à des démonstrations toutes différentes, ne revenait pas de son étonnement. « Peut-être, se disait-il en lui-même, la douleur et les chagrins que j'ai éprouvés depuis que j'ai eu le malheur de la perdre ont si fort changé mes traits, qu'elle ne peut me reconnaître. » Dans cette idée, il lui dit : « Ma chère bonne, qu'il m'en a coûté cher de t'avoir menée à la pêche ! car je n'ai jamais ressenti une douleur pareille à celle que m'a causée ta perte. Barbare ! et tu ne me dis rien, et il semble que je sois à tes yeux comme un inconnu. Regarde-moi, je suis ton mari, ton Quinzinca, qui suis venu pour payer à ce gentilhomme chez lequel tu es ainsi que moi, ce qu'il lui plaira de me demander pour ta rançon, afin de te posséder et de te ramener à Pise. Il a la bonté d'y consentir, et veut bien te remettre entre mes mains pour la somme que je voudrai lui donner. » Bartholomée se mit à sourire, et, se tournant vers lui : « Est-ce bien à moi, monsieur, lui dit-elle, que s'adressent ces paroles ? vous me prenez sans doute pour une autre, car je ne me souviens pas de vous avoir jamais vu. — Réfléchis donc à ce que tu dis, lui dit celui-ci : regarde-moi bien, et si tu veux rappeler tes souvenirs, tu verras bien que je suis ton Richard de Quinzinca. — Vous me pardonnerez, monsieur, mais il n'est pas convenable, comme vous devez bien le penser, que je vous regarde aussi longtemps : je vous ai assez envisagé pour être certaine que je ne vous ai jamais vu. »

Le pauvre juge, de plus en plus surpris, s'imagina qu'elle n'en agissait ainsi que par crainte de Pagamin, et qu'elle n'osait avouer en sa présence qu'elle le reconnaissait. Quelques instants après, il sollicita de celui-ci la grâce de l'entretenir seule dans sa chambre. Pagamin y consentit, à la condition qu'il n'entreprît rien contre sa volonté ; il permit ensuite à la dame de se rendre avec lui dans sa chambre, pour entendre ce qu'il aurait à lui dire, et lui répondre ce qu'elle jugerait à propos. Dès qu'ils y furent arrivés et qu'ils se furent assis seuls à côté l'un de l'autre, le bonhomme prit la parole et lui dit : « Ame de mon âme, ma bonne, ma tendre amie, toi qui es toute mon espérance, ne reconnais-tu pas ton Richard, qui t'aime plus que sa propre vie ? Comment peux-tu me

méconnaître? suis-je donc si défiguré? Oh! laisse, de grâce, tes beaux et doux yeux se porter sur moi et tu me reconnaîtras j'en suis sûr. »

Bartholomée se mit à rire, et, coupant court à ses paroles, lui dit : « Croyez-vous donc que j'aie si peu de mémoire pour ne pas savoir que vous êtes Richard de Quinzinca, mon mari. Mais vous, me connaissiez-vous, quand je demeurais avec vous? Si vous aviez été aussi sage que vous vouliez le paraître, vous auriez dû vous apercevoir que j'étais jeune, pleine de force et de santé, et qu'une jeune femme, quoique par pudeur elle n'en dise rien, a besoin d'autre chose que du vêtement et de la nourriture. Vous n'ignorez pas comment vous vous comportiez à mon égard. Si vous préfériez l'étude des lois à votre femme, il ne fallait pas vous marier, car, loin de vous regarder comme un juge, vous me faisiez plutôt l'effet d'un crieur de fêtes et de confréries, tant vous connaissiez bien les jeûnes et les vigiles. Je vous le dis bien franchement, si vous aviez prescrit à vos cultivateurs autant de fêtes et de jours de chômage qu'en a observé celui qui avait mon petit jardin à cultiver, vous n'auriez jamais pu recueillir un seul grain de blé. Aussi le Seigneur a jeté un regard de pitié sur ma jeunesse, et m'a fait rencontrer Pagamin, avec lequel je demeure dans cette maison, où il n'est jamais question de fêtes, de ces fêtes surtout que, dans votre dévotion plutôt que dans votre zèle pour le culte des dames, vous célébriez avec une si rigoureuse exactitude. On ne connaît ici ni vendredi, ni samedi, ni vigiles, ni Quatre-Temps, ni surtout cet interminable carême. On y travaille et on y bat le fer jour et nuit; et je sais bien que cette nuit, depuis qu'on a sonné matines, je l'ai éprouvé plus d'une fois. C'est pourquoi je prétends rester ici avec Pagamin, et travailler pendant que je suis jeune, me réservant d'observer les fêtes, les abstinences et les jeûnes pour l'époque où je serai vieille. Retournez donc chez vous le plus tôt que vous pourrez, et célébrez sans moi vos fêtes autant qu'il vous plaira. »

Chacune de ces paroles perçait le cœur du pauvre Quinzinca. Aussitôt qu'elle eut cessé de parler : « Hélas! ma chère et tendre amie, lui dit-il, peux-tu bien me parler ainsi? ne te soucies-tu donc plus de ton honneur et de celui de tes parents? peux-tu préférer rester ici avec cet homme comme sa concubine, et en état de péché mortel, plutôt qu'à Pise, avec moi, en honnête femme. Si tu viens à lui déplaire, il te renverra et te chassera ignominieusement, tandis que moi je t'aimerai toujours, et, après ma mort, tu deviendras dame et maîtresse de ma maison. Dois-tu, pour des désirs déshonnêtes et sans prix, renoncer à ton honneur et à ton mari, qui t'aime plus que sa vie? Ma chère, ma douce espérance, ne me parle donc plus ainsi; de grâce, reviens avec moi. Maintenant que je connais ton goût et tes désirs, je ferai tout mon possible pour te satisfaire; ainsi, ma bonne petite, change de résolution et consens à suivre ton mari, qui, depuis que tu lui as été enlevée, n'a pas goûté un seul instant de bonheur.

« — Maintenant qu'il n'en est plus temps, répondit la dame, vous venez me parler de mon honneur : souffrez qu'à présent, moi seule j'en prenne soin. Mes parents y ont-ils pensé, quand, sans me consulter, ils me donnèrent à vous? S'ils se sont alors si peu souciés du mien, je ne dois pas aujourd'hui me soucier du leur davantage. Ne vous inquiétez donc plus de moi; et, puisqu'il faut tout vous dire, sachez que je me regarde ici comme la véritable épouse de Pagamin,

tandis qu'à Pise, j'étais comme à votre discrétion, et il semblait que, comme des planètes, il ne devait y avoir de jonction entre vous et moi que selon la position de la lune, ou au moyen de calculs géométriques. Ici, c'est bien différent, Pagamin me tient toute la nuit dans ses bras, il me serre, il me caresse, il me mord. Il est inutile, au reste, que vous sachiez tout le culte dont il m'entoure, et j'aime mieux que vous l'appreniez par d'autres que par moi.

« Vous me dites encore que vous vous efforcerez de me contenter. Mais je voudrais bien savoir comment vous vous y prendriez : est-ce que, par hasard, vous seriez devenu un vigoureux athlète, depuis que je ne vous ai vu? Allez-vous-en, vous dis-je ; ne vous occupez plus que du soin de votre seule existence, car vous paraissez déjà n'être plus de ce monde, tant vous êtes triste, pâle et débile. Sachez encore que quand bien même, ce que je ne pense pas, Pagamin viendrait à m'abandonner, ce ne sera jamais chez vous que je retournerai, je chercherai ailleurs mes profits, car, on aurait beau vous mettre en presse, on ne tirera jamais rien de vous. Je vous répète donc encore une fois que je prétends rester ici, où il n'y a ni vigiles, ni fêtes, et où je trouve ce qui m'est nécessaire. Ainsi, partez donc sans plus tarder, sinon je croirai que vous voulez me faire violence. »

Messire Richard, voyant ce qui lui arrivait, reconnut alors la faute qu'il avait commise d'épouser une jeune femme dont les goûts s'accordaient si peu avec les siens. Il sortit de la chambre la tristesse et le désespoir dans le cœur, et alla trouver Pagamin, qui ne tint aucun compte de ses doléances ; voyant qu'il ne pouvait rien obtenir, force fut à lui de quitter sa femme et de retourner à Pise. La douleur qu'il éprouva lui fit tellement tourner la tête, qu'à tous ceux qui le rencontraient et lui adressaient quelque question, il ne leur répondait que ces mots : « La femme ne veut pas entendre parler de jours de fête. » Son état empira tellement qu'il mourut quelque temps après.

Pagamin ayant appris cette nouvelle et connaissant tout l'amour que Bartholomée avait pour lui, se décida à la prendre pour sa légitime épouse ; ils menèrent ensemble joyeuse vie, et travaillèrent tant qu'ils eurent de force sans jamais observer ni fêtes, ni vigiles, ni carême.

Je crois donc, mes chères dames, que Barnabé de Gênes ne savait où il avait la tête lorsqu'il eut l'idée de sa gageure avec Ambroise.

Cette nouvelle fit tellement rire la compagnie, que chacun se tenait les côtes et se tordait la mâchoire. Les dames convinrent unanimement que Dionée disait vrai, et que Barnabé était un grand sot.

Quand cette nouvelle fut achevée et que tout le monde eut cessé de rire, la reine voyant que l'heure était avancée et que chacun ayant dit son histoire son règne était fini, ôta sa couronne et la plaça, suivant la règle établie, sur la tête de Néiphile en lui disant d'un air gracieux : c'est à vous, ma toute belle, qu'appartient désormais le gouvernement de ce petit peuple. Après ces mots elle retourna à sa place.

Néiphile rougit un peu de l'honneur qu'elle recevait. Son visage devint vermeil comme la fraîche rose du printemps qui s'épanouit au lever du soleil, et ses beaux yeux animés par les désirs, devinrent brillants comme la rosée du

matin. Dès que les félicitations et les applaudissements eurent cessé, et qu'elle-même eut chassé son trouble et sa timidité, elle se plaça sur un siége un peu plus élevé que celui sur lequel elle avait l'habitude de s'asseoir, et s'exprima ainsi : Puisque je suis devenue votre souveraine, je vous dirai que mon intention est de m'écarter, tant soit peu, des règlements établis par celles qui m'ont précédée, et dont jusqu'ici cependant vous avez approuvé et suivi les ordres. Voici en peu de mots l'avis que je propose et que nous suivrons s'il passe à votre approbation : Les jours où nous allons entrer sont ordinairement assez incommodes pour certains hommes, à cause du régime qu'il faut y suivre; vous savez que le vendredi doit être respecté en mémoire de celui qui souffrit et mourut ce jour-là pour notre salut. Il me semblerait donc plus décent et plus convenable de le consacrer à des prières en l'honneur du Tout-Puissant, que de l'employer à conter des histoires. Quant au samedi, vous n'ignorez pas que l'habitude des femmes est de se nettoyer et de s'approprier ce jour-là, et que plusieurs d'entre elles ont coutume d'observer des jeûnes en l'honneur de la sainte vierge Marie et du saint Fils de Dieu. Le dimanche, qui vient ensuite, est un jour de repos où nous ne pouvons rien faire; ainsi, puisqu'il n'est pas possible de suivre exactement, pendant tout ce temps, l'ordre que nous avons établi, je pense que nous ferions bien de nous reposer et de faire trêve aux nouvelles. Je serais d'avis aussi, comme déjà nous sommes ici depuis quatre jours, que pour éviter qu'il nous vînt de nouvelle compagnie, de quitter ces lieux et de nous retirer autre part. J'ai déjà pensé à ce que je vous propose et trouvé un endroit convenable.

Quand dimanche prochain nous y serons réunis et que nous nous serons un peu reposés, je vous proposerai, pour que vous ayez plus le temps d'y penser et de vous préparer, de prendre pour sujet un des cas nombreux que la fortune nous offre par suite duquel des personnes sont parvenues par leur industrie à la possession des biens qu'elles désiraient ardemment, ou qui ont recouvré ce qu'elles avaient perdu. Chacun devra dire sur ce sujet quelque chose d'utile et en même temps d'agréable pour la société; il est en outre bien entendu que Dionée jouira toujours de son privilége.

Chacun approuva le discours de la reine, et il fut arrêté qu'on suivrait ses conseils; la reine fit ensuite appeler le maître d'hôtel pour lui donner ses ordres au sujet du souper; elle lui prescrivit en même temps tout ce qu'il aurait à faire pendant le cours de sa royauté. Ses ordres une fois donnés elle se lèva ainsi que toute la compagnie, et donna à chacun la liberté de faire ce qu'il voudrait; les jeunes dames ainsi que les hommes, se dirigèrent vers un petit jardin où ils passèrent le temps jusqu'à l'heure du souper; ils vinrent ensuite se mettre à table et mangèrent avec appétit et gaieté. Au sortir de table la reine ordonna des danses, et Pampinée chanta une chanson que les autres répétèrent en chœur; à cette chanson d'autres succédèrent : d'autres danses eurent lieu aussi au son de divers instruments, jusqu'à ce que la reine jugeant qu'il était temps d'aller se reposer, chacun, précédé de flambeaux, se retira dans son appartement; les deux jours suivants furent employés aux œuvres que la reine avait précédemment prescrites, et on attendit le dimanche avec la plus vive impatience.



TROISIÈME JOURNÉE

Dans laquelle on raconte, sous le gouvernement de Néiphile, les aventures de personnes qui sont parvenues par leur industrie au but de leurs ardents désirs, ou qui ont su recouvrer ce qu'elles avaient perdu.

Le dimanche matin, le soleil commençait à peine à paraître que la reine fit lever toute la compagnie : tout le monde fut bientôt prêt à partir pour se rendre au lieu désigné ; le maître d'hôtel y avait envoyé longtemps auparavant les choses les plus indispensables et quelques domestiques pour préparer tout à l'avance ; lorsqu'il vit que la reine était déjà en chemin, il fit charger tout le reste comme s'il se fût agi de la levée d'un camp, et les suivit avec la voiture et le reste des domestiques.

La reine, suivie des sept dames et des trois jeunes gens, se dirigea à pas lents vers l'occident par un sentier peu fréquenté, mais couvert de verdure et de fleurs qui déjà s'épanouissaient aux premiers rayons du soleil. Les chants du rossignol et d'une multitude d'autres oiseaux semblaient guider leurs pas ; à peine eurent-ils fait une petite lieue, que tout en riant et en s'entretenant de choses agréables, ils arrivèrent sur les six ou sept heures à un beau et magnifique château, qui, du petit coteau où il était bâti, dominait toute la plaine ; la reine les fit entrer et les conduisit partout. On admira la propreté, le goût et la richesse des appartements, et l'on conçut une haute idée de la magnificence du seigneur à qui il appartenait. Ils descendirent ensuite dans une grande et belle cour de laquelle s'échappait une source d'eau claire et abondante qui por-

tait la fraîcheur dans des celliers remplis de toutes sortes de vins excellents. De là, désirant se reposer, ils se rendirent dans une galerie qui faisait face à la cour et qui de chaque côté était garnie d'arbrisseaux et de toutes les fleurs que la saison pouvait produire. Le maître d'hôtel ayant eu le bon esprit d'y apporter des confitures et des vins exquis, ils s'y arrêtèrent pour déjeuner.

Après le déjeuner ils entrèrent dans un jardin attenant au château et qui était clos de murs de tous côtés; émerveillés de sa beauté ils se mirent à le parcourir en tous sens. Il était coupé d'allées ombragées de treilles dont la vigne, alors en fleur, promettait une grande abondance de raisins; son odeur, ainsi que celle des fleurs et des plantes odoriférantes que l'on voyait de toutes parts, se répandait dans tout le jardin et faisait ressembler ce lieu à une oasis parfumée de l'Orient. De chaque côté des allées, s'élevaient des buissons de roses blanches et rouges et de jasmins odoriférants. On pouvait s'y promener de tous côtés, non-seulement à la fraîcheur du matin, mais même au milieu du jour, sous des ombrages délicieux, sans craindre d'être brûlé par l'ardeur du soleil. Quelle quantité de plantes il s'y trouvait, quelle était leur variété et dans quelle symétrie elles avaient été plantées, serait beaucoup trop long à raconter; qu'il nous suffise de dire qu'il n'y en avait point de si estimée et de si rare que notre climat pût produire, qui ne s'y trouvât en abondance.

Ce qui excita surtout le plus l'admiration, c'était une superbe pelouse couverte d'un gazon verdoyant émaillé de mille sortes de fleurs, entouré d'orangers et de citronniers d'un vert magnifique, dont les uns encore en fleur et les autres chargés de fruits déjà mûrs, offraient aux yeux le plus charmant coup d'œil et répandaient dans les environs les plus doux parfums; au milieu s'élevait une fontaine de marbre blanc ornée de sculptures d'un travail merveilleux; une source naturelle ou factice jaillissait, et de la bouche d'une des principales figures sortait une eau abondante, qui après s'être élevée vers le ciel, retombait en cascade dans la fontaine en produisant un doux murmure. Le trop plein du bassin s'échappait par des conduits souterrains et des rigoles artificielles pour aller s'épandre et former divers ruisseaux aux eaux claires et argentées dans toutes les parties du jardin. Les eaux, à leur sortie du parc, se réunissaient ensuite en un vaste bassin, et sortaient du jardin pour couler dans la plaine, où elles faisaient mouvoir deux moulins au grand profit du maître du château.

La belle disposition de ce jardin, la multiplicité des arbres, des plantes et des fleurs, l'agréable aspect de la fontaine et des mille petits ruisseaux auxquels elle donnait naissance, causèrent un si grand plaisir à toute la société, qu'on se réunit à dire que si un paradis était créé sur la terre, il serait difficile de lui donner une forme qui fût plus séduisante. Tout en se promenant et en s'amusant à faire des guirlandes et des bouquets, au milieu d'une foule d'oiseaux qui semblaient à l'envi l'un de l'autre les égayer de leurs chants, ils furent tout à coup frappés de la plus agréable surprise. Une merveille dont ils ne s'étaient point encore aperçus, c'est que le jardin était rempli de cent espèces d'animaux les plus gracieux du monde; ils se les montraient les uns aux autres : on voyait ici le lièvre courir; là les lapins sortaient de leurs retraites; plus loin on apercevait des chevreuils couchés mollement à côté de jeunes cerfs qui pais-





Le Jardinier du Couvent.

saient l'herbe tendre; ailleurs d'autres animaux d'un naturel doux et pacifique, et qui presque apprivoisés, couraient çà et là en jouant et folâtrant. Ce spectacle inattendu augmenta encore leurs plaisirs; enfin, après avoir admiré chaque chose en particulier, ils firent dresser les tables autour de la belle fontaine dont nous avons déjà parlé, et après avoir chanté quelques jolies chansonnettes et formé quelques danses, la reine fit servir le dîner. Les mets les plus délicats et les vins exquis dont le repas était abondamment pourvu, inspirèrent la joie et la gaieté. Au sortir de la table on reprit les instruments et l'on recommença les chants et les danses jusqu'à ce que la reine permît, à cause de la chaleur qui augmentait à chaque instant, d'aller se reposer. Quelques-uns allèrent se coucher, d'autres se mirent à lire des romans, ceux-ci jouèrent aux échecs, ceux-là à d'autres jeux, et sur le midi, après s'être levés et s'être rafraîchis le visage avec de l'eau froide, ils se rendirent, selon l'ordre de la reine, sur la pelouse auprès de la fontaine; ils s'y assirent en cercle, comme ils en avaient coutume, pour conter des nouvelles sur le sujet proposé par la reine. Celui qui, le premier, reçut l'ordre de dire la sienne, fut Philostrate qui commença en ces termes :

NOUVELLE PREMIÈRE

LE JARDINIER DU COUVENT.

Macet de Lamporecchio contrefait le muet et devient le jardinier d'un monastère dont toutes les nonnes se le disputent pour amant.

Il y a, belles dames, bien des gens qui sont assez insensés pour croire qu'aussitôt qu'une jeune fille a le voile sur la tête, le bandeau blanc sur le front et les épaules recouvertes du capuchon noir, elle cesse d'être femme et ne doit plus ressentir les désirs de son sexe, comme si sa nouvelle qualité de nonne avait dû la métamorphoser en pierre. Si, par hasard, vous ne partagez pas leur opinion à cet égard, vous les voyez aussitôt se mettre en courroux, et traiter vos raisonnements d'impiété et de péché contre nature. Ils ne songent pas à eux-mêmes qui n'ont pas assez de toute la liberté dont ils jouissent pour satisfaire tous leurs désirs, et ne veulent point prendre en considération pour les autres les dangers de la solitude et de l'oisiveté. Beaucoup d'autres également croient fermement que la bêche, les fatigues et les grossiers aliments répriment chez le laboureur les ardeurs de la chair et le rendent lourd et inintelligent. Je veux, ainsi que la reine me l'a recommandé, et, sans sortir du sujet qu'elle a choisi, vous prouver, dans la nouvelle que je vais vous raconter, combien ceux qui pensent ainsi s'abusent grossièrement.

Il y eut, et il existe encore dans notre pays, un monastère de nonnes, renommé pour sa sainteté. Je tairai son nom pour ne rien lui enlever de sa réputation. Il n'était, il n'y a pas bien longtemps, composé que de huit religieuses et de l'abbesse, toutes jeunes et jolies; elles avaient, pour soigner un très-beau jardin

qui leur appartenait, un brave homme de jardinier qui, n'étant pas satisfait des gages qu'on lui donnait, les quitta, après avoir réglé ses comptes avec leur intendant, pour retourner au village de Lamporecchio, d'où il était. A son arrivée, ses camarades vont lui souhaiter la bienvenue, et, parmi eux, un jeune paysan, nommé Mazet. Celui-ci, doué d'une constitution robuste, et assez bien tourné pour un homme de village, lui demanda où il était resté pendant un si long espace de temps. Nuto, c'était le nom du brave homme, lui raconta son histoire. Mazet alors lui demanda à quoi on l'occupait au monastère. « A cultiver un grand et beau jardin qu'elles ont, à aller quelquefois chercher du bois dans la forêt, à puiser de l'eau, et à d'autres services de cette nature ; mais ces dames, pour tout cela, me donnaient de si faibles gages, que j'avais à peine de quoi payer les souliers que j'usais à leur service, et, qui pis est, c'est qu'elles sont toutes jeunes et ont, je crois, le diable au corps. On ne peut rien faire à leur gré. Quelquefois, lorsque j'étais tout occupé de mon travail au jardin, c'était à qui viendrait me tourmenter. — Mets là ceci, disait l'une. — Non, mets-le là, disait l'autre. Une troisième : — Ceci n'est pas bien ; et, en disant cela, elle m'ôtait la pioche des mains. Bref, elles me tourmentaient tant, que quelquefois j'étais forcé de quitter la besogne et de sortir du jardin. Elles firent si bien qu'à la fin, tant pour une chose que pour une autre, n'y pouvant plus tenir, je résolus de n'y plus rester davantage, et m'en suis revenu. En partant, leur intendant me pria de lui envoyer quelqu'un qui voulût me remplacer dans mon service ; je lui en fis volontiers la promesse, mais Dieu me garde d'en chercher et de jamais lui envoyer personne. »

En écoutant ces paroles, Mazet conçut un tel désir d'aller s'offrir chez les nonnes, qu'il en brûlait d'avance. Il avait ses vues, et pensait, d'après ce qu'il venait d'entendre, qu'il pourrait bien venir à bout de réussir dans ce qu'il désirait. Pour arriver plus facilement à ses fins, il crut devoir cacher son projet à Nuto. « Eh ! que tu as bien fait de les quitter, lui dit-il ; comment un homme peut-il rester au milieu de tant de femmes ? et comment pourrait-il y tenir ? Autant vaudrait demeurer avec des diables : c'est beaucoup si, sur sept fois, elles savent une fois ce qu'elles veulent. »

A peine se furent-ils quittés, après cette conversation, que Mazet se mit à réfléchir au moyen qu'il emploierait pour s'introduire dans le couvent. Il savait qu'il était parfaitement en état de faire tous les petits travaux dont Nuto lui avait parlé ; il n'éprouvait aucune inquiétude à cet égard : son unique crainte était que sa jeunesse et sa bonne mine ne l'empêchassent d'être reçu. A force d'y réfléchir, il lui vint un expédient à l'idée. Ce monastère, dit-il en lui-même, est fort éloigné d'ici, personne ne m'y connaît ; si je puis me faire passer pour muet, j'ai la certitude de ne point être repoussé. S'étant bien arrêté à ce projet, il prend une cognée sur son épaule, et, sans dire à personne où il allait, se rend directement au monastère. Quand il y fut arrivé, il pénètre à l'intérieur et rencontre heureusement l'intendant dans la cour ; il lui fait comprendre par des signes, ainsi que font les muets, qu'il demandait, pour l'amour de Dieu, quelque chose à manger, et que si l'on avait besoin de quelqu'un, il s'offrait pour fendre du bois, ou tous autres services. L'intendant lui donna volontiers quelques aliments ; il lui fit voir ensuite de grosses souches de bois que Nuto n'avait pu fendre. Mazet, qui était

très-robuste, les mit en morceau en peu d'instants. L'intendant, ayant ensuite besoin d'aller à la forêt, le conduisit avec lui, et lui fit couper du bois ; il lui fit ensuite comprendre par des signes d'en charger l'âne et de le conduire au logis. Mazet



s'acquitta fort bien de tous ces petits services. Le factotum, qui avait plusieurs travaux à faire, voyant son adresse et son intelligence, le retint plusieurs jours, pendant lesquels il arriva que l'abbesse, l'ayant aperçu, demanda qui il était. « Madame, dit l'intendant, c'est un pauvre homme muet et sourd, qui est venu l'autre jour pour demander une aumône que je lui ai accordée volontiers, et à qui j'ai fait faire, dans la maison, différents travaux qui étaient nécessaires. S'il connaissait le jardinage, et qu'il voulût rester, je pense qu'il pourrait être utile et rendre bien des services ; nous avons besoin de quelqu'un, et, comme il est fort et robuste, on pourrait lui faire faire tout ce qu'on voudrait, d'autant plus que vous n'auriez aucune crainte à avoir qu'il ne causât avec nos jeunes religieuses. — C'est ma foi vrai, répondit l'abbesse ; assurez-vous donc s'il sait travailler la terre, et tâchez de le retenir. Faites-lui donner une paire de souliers, quelques vieux habits ; flattez-le, amadouez-le par des cajoleries, et donnez-lui à manger tout son content. » L'intendant promit de suivre ses instructions. Mazet, qui n'était pas loin d'eux, et faisait semblant de nettoyer la cour, ne perdit aucune de leurs paroles ; il se disait tout joyeux en lui-même : Une fois à votre service, mes belles dames, je labourerai si bien votre jardin, qu'il n'aura jamais été labouré de la sorte.

L'intendant, ayant ensuite reconnu qu'il entendait parfaitement la culture et le jardinage, lui demanda s'il voulait rester au couvent; Mazet répondit par signes qu'il ferait ce qui lui serait agréable. L'intendant le retint alors pour le service du monastère, et lui dit d'entretenir le jardin; et, après lui avoir montré tout ce qu'il avait à faire, l'y laissa pour retourner à ses occupations habituelles.

Pendant que Mazet était occupé à travailler au jardin, les nonnes venaient souvent auprès de lui, et cherchaient à le plaisanter, comme souvent il arrive qu'on le fait au muet. Elles lui tenaient les propos les plus extravagants qui fussent au monde, et s'imaginaient qu'il ne pouvait les entendre. L'abbesse, qui se figurait que le cœur de ce pauvre muet était impuissant comme sa langue, n'en concevait aucune défiance et ne s'en mettait guère en peine. Cependant un jour, qu'il avait beaucoup travaillé, et qu'il s'était étendu pour se reposer dans le jardin, deux nonnettes, qui se promenaient, s'approchèrent de l'endroit où il était et où il faisait semblant de dormir. Toutes deux alors se mirent à le regarder, et la plus hardie dit à l'autre : « Si j'étais sûre que tu fusses discrète, je te dirais quelque chose à quoi j'ai déjà bien des fois réfléchi, et dont tu pourrais peut-être profiter ainsi que moi. — Dis-le-moi sans crainte, répondit l'autre; je te promets de n'en jamais parler à qui que ce soit. — Je ne sais, lui dit alors cette petite effrontée, si tu as remarqué combien nous sommes tenues ici sévèrement; aucun homme ne peut entrer au couvent, si ce n'est notre vieux bonhomme d'intendant et ce muet. Pourtant, j'ai souvent entendu dire à des dames qui sont venues nous voir, que tous les plaisirs de la terre ne sont rien en comparaison de ceux que les hommes font éprouver. Je me suis donc mis dans l'idée d'en faire l'épreuve avec ce muet, puisqu'il ne m'est pas possible de l'essayer avec un autre. C'est tout à fait l'homme qui convient pour cela; car, quand bien même il le voudrait, il ne pourrait ni ne saurait nous trahir : c'est un jeune sot dont la croissance est venue après le jugement. Dis-moi donc là-dessus quelle serait ton idée? — Grand Dieu! s'écria l'autre, que viens-tu de dire? Ne sais-tu pas que nous avons promis à Dieu notre virginité? — Sans doute, mais que de choses ne lui promet-on pas tous les jours, que l'on n'exécute jamais. Si nous la lui avons promise, il en retrouvera d'autres qui la lui consacrerons à notre place. — Mais, lui dit l'autre, si nous devenions enceintes, comment ferions-nous? — Ne t'inquiète donc pas; tu commences déjà à t'occuper du mal avant qu'il ne t'arrive. Quand cela arrivera, il sera temps alors d'y penser; nous aurons mille moyens à notre service, et pour qu'on le sache, il faudra, pour cela, que nous voulions bien le dire nous-mêmes. » Celle-ci, après avoir entendu ces paroles, ressentait déjà plus que sa compagne le désir d'éprouver quelle espèce d'animal c'était que l'homme; elle lui demanda alors comment elles s'y prendraient. Celle-ci lui répondit : « Tu vois qu'il est à peu près midi; je suppose que toutes les sœurs sont allées se coucher. Dans la crainte qu'il en soit autrement, nous nous assurerons qu'il n'y a personne au jardin. Quand nous aurons acquis cette certitude, nous le prendrons par la main et le mènerons dans cette cabane qui lui sert d'abri quand il pleut. Là, une de nous deux fera le guet pendant que l'autre sera dedans avec lui. Il est si stupide qu'il fera tout ce que nous voudrons. »

Mazet entendait toute cette conversation et brûlait d'impatience de voir arriver le moment où l'une d'elles viendrait le réveiller. L'une et l'autre, après avoir regardé de tous côtés, et s'être assurées qu'elles ne pouvaient être vues de personne, celle qui la première avait conçu l'idée, s'approcha de lui et l'éveilla : Mazet se lève aussitôt. Alors, d'un air caressant, elle le prend par la main et le conduit à la cabane où il la suit en riant et en contrefaisant le muet. Là, sans trop se faire prier, il fit tout ce que sa conductrice voulut; celle-ci, après avoir satisfait ses désirs, en bonne et loyale camarade, céda sa place à sa compagne. Mazet, continuant à faire le niais, fit encore avec celle-ci tout ce qu'elle exigea de lui, de telle sorte qu'avant de le quitter, chacune d'elles voulut éprouver à plusieurs reprises son talent dans l'équitation. Depuis ce moment, elles ne parlaient entre elles que du plaisir qu'elles avaient goûté, lequel leur semblait plus doux et plus grand encore qu'on ne leur avait dit. Aussi surent-elles prendre le temps et l'heure convenables pour continuer à en jouir et pour aller s'amuser avec le muet.

Cependant il arriva qu'un jour une de leurs compagnes aperçut leur manége d'une petite fenêtre de sa chambre; elle le fit voir à deux autres religieuses, et toutes trois voulurent d'abord le dénoncer à l'abbesse; mais ensuite ayant changé de résolution, elles s'entendirent avec les deux coupables, et jouirent en commun des faveurs de Mazet. Les trois nonnes qui restaient sur les huit devinrent, par différents moyens et avec le temps, les complices de leurs compagnes.

Enfin l'abbesse, qui ne s'apercevait pas encore de tout ce qui se passait, se promenant seule dans le jardin un jour qu'il faisait très-chaud, aperçut Mazet qui dormait étendu à l'ombre d'un amandier; il avait trop travaillé la nuit pour avoir beaucoup de besogne à faire le jour. Le vent avait relevé sa chemise, et il était entièrement découvert. A cette vue la mère abbesse succomba à la même tentation que ses nonnes; et, se voyant seule, elle éveilla Mazet et l'emmena avec elle dans sa chambre. Là elle le fit travailler et le mit à l'épreuve bien souvent; elle l'y retint plusieurs jours, au grand déplaisir des nonnes, qui se plaignaient grandement de ce que le jardinier ne venait pas prendre soin du jardin. A la fin elle le renvoya de sa chambre dans la sienne, mais elle le faisait revenir fréquemment; et comme elle en tirait plus qu'il ne lui était dû, le pauvre Mazet se vit dans l'impossibilité de satisfaire les autres; il comprit même que, s'il continuait à jouer ainsi son rôle de muet, il pourrait en résulter pour lui de grands dommages. C'est pourquoi une nuit qu'il était couché avec l'abbesse, il rompit le filet qui retenait sa langue : « Madame, s'écria-t-il tout à coup, j'ai souvent entendu dire qu'un coq peut parfaitement suffire à dix poules, mais que dix hommes peuvent difficilement contenter une femme; comment voulez-vous donc que je fasse, moi qui en ai neuf à satisfaire? Après tout ce que j'ai fait, il m'est impossiblemaintenant de faire rien qui vaille : je n'y puis plus tenir; avisez donc un moyen ou, de grâce, laissez-moi m'en aller. »

L'abbesse l'entendant parler, elle qui croyait avoir affaire à un muet, fut saisie d'étonnement. « Que veut dire ceci? lui dit-elle, je croyais que tu étais muet. — Je l'étais en effet, répondit Mazet, non pas de naissance, il est vrai, mais par suite d'une maladie qui me fit perdre la parole; je ne l'ai recouvrée que tout à l'heure, ce dont je remercie Dieu du fond de mon cœur. » L'abbesse le crut et

lui demanda ce qu'il voulait dire lorsqu'il disait qu'il avait neuf femmes à contenter. Mazet la mit au courant de toute l'histoire, et l'abbesse vit alors que ses religieuses n'étaient pas beaucoup plus sages qu'elle. En femme prudente et discrète qu'elle était, elle ne voulut pas renvoyer Mazet, et se consulta avec ses nonnes pour trouver un expédient dans cette affaire et éviter qu'il ne fût pour le couvent un sujet de scandale. Après être convenues entre elles de tout ce qui s'était passé antérieurement, elles décidèrent d'un commun accord qu'on ferait accroire aux personnes des environs que, par le secours de leurs prières et les mérites du saint au nom duquel le couvent avait été fondé, Mazet avait, après en avoir été longtemps privé, recouvré la parole. Leur intendant étant mort peu de temps auparavant, elles le firent, avec son agrément, leur intendant à sa place. Elles se répartirent ensuite son temps et son travail, de telle sorte qu'il eut la possibilité de le supporter. Bien qu'il résultât de tout ceci quelques petits moinillons, la chose fut cependant tenue si secrète qu'on n'en entendit jamais parler, excepté seulement après la mort de l'abbesse, et lorsque Mazet, déjà vieux, avait pris le parti de s'en retourner chez lui chargé de richesses. Ainsi Mazet, sur ses vieux jours, pour avoir su judicieusement employer sa jeunesse, s'en revint riche et père, et sans avoir la peine de nourrir ses enfants au village d'où il était parti une cognée sur l'épaule. C'est ainsi que le Seigneur récompense ceux qui lui font porter des cornes.

NOUVELLE II

NE TOUCHEZ PAS A LA REINE.

Un palefrenier couche avec la femme du roi Agiluf, lequel, s'en étant aperçu, tond le séducteur après l'avoir découvert. Celui-ci tond à son tour tous ses camarades et échappe ainsi au danger dont il était menacé.

La nouvelle de Philostrate avait fait tantôt rougir et tantôt rire les dames. Dès qu'elle fut finie, la reine voulut que Pampinée continuât et racontât la sienne. Cette jeune dame, prenant un air riant, commença en ces termes :

Il est des hommes assez peu sages qui veulent pousser la pénétration jusque dans des choses qu'ils n'ont pas besoin de connaître ; et qui, tout en voulant corriger les fautes que d'autres ont commises inconsidérément, ne font qu'accroître leur honte et leur déshonneur, lorsqu'ils croyaient, au contraire, en atténuer l'importance. C'est une vérité que je veux vous montrer en vous racontant la ruse d'un homme qui, bien que de plus basse condition que Mazet, n'en était pas pour cela moins adroit, et qui se montra plus rusé qu'un roi, qui cependant passait pour l'être beaucoup lui-même.

Agiluf, roi des Lombards, établit ainsi que ses prédécesseurs, à Pavie, le siège principal de son royaume. Il avait épousé Theudelingue, veuve de Vétari, qui avait également régné sur les Lombards. Cette dame était sage, gracieuse et d'une grande beauté, mais malheureuse en amant. Pendant qu'Agiluf assurait par son mérite et sa bonne administration l'abondance et la tranquillité dans son royaume, un

palefrenier des écuries de la reine en devint éperdument amoureux. C'était un homme de bonne mine, bien fait de sa personne et à peu près de la taille du roi. Quant à sa naissance, elle était de basse condition, mais assez bonne pour l'emploi qu'il occupait ; elle ne l'empêchait pas d'avoir du bon sens et de reconnaître que l'amour qu'il avait conçu était en dehors de toutes les convenances ; il le cachait donc sagement en lui-même, n'en ouvrait la bouche à personne et se gardait bien surtout de le faire connaître à la reine. Bien qu'il vécût sans aucune espérance de faire agréer son amour, il ne laissait pas de se glorifier d'avoir porté si haut ses pensées ; mais ainsi qu'il arrive ordinairement moins on a d'espérance, plus les désirs qu'on a conçus deviennent violents, de même le malheureux palefrenier, consumé d'un amour concentré et sans espoir, vit aussi s'augmenter les siens. Ne pouvant donc se guérir de sa folle passion, il conçut le projet de se débarrasser de la vie ; mais, de telle sorte qu'on reconnût qu'il mourait pour l'amour qu'il avait voué à la reine. Avant donc d'en venir à cette extrémité, il se décida à tenter la fortune et à employer tous les moyens en son pouvoir pour arriver à satisfaire ses brûlants désirs. Il n'essaya point de lui peindre par des paroles ou par des écrits les sentiments qu'elle lui avait inspirés, il savait d'avance que tout ce qu'il ferait à ce sujet serait en pure perte ; il chercha d'autres moyens, et n'en vit pas de meilleur que de s'introduire dans sa chambre



à la place du roi qui, ainsi qu'il l'avait remarqué, ne couchait pas tous les jours avec sa femme. Pénétré de son idée, il se cache plusieurs fois la nuit dans une grande salle du palais qui séparait la chambre du roi de celle de la reine, pour

voir dans quel costume et de quelle manière celui-ci allait trouver sa femme. Pendant qu'il était ainsi en observation, il vit une nuit le roi sortir de sa chambre, enveloppé dans un grand manteau, tenant une bougie d'une main et de l'autre une baguette, qui s'en allait à la chambre de la reine. Quand il arriva à la porte il le vit frapper sans dire un mot un ou deux coups de sa baguette, après quoi on lui ouvrit aussitôt et on lui prit la bougie qu'il portait à la main; il remarqua aussi ce que le roi faisait au retour. Il mit à profit toutes ses remarques et se décida à l'imiter.

Dans ce but il se procure un manteau semblable à celui du roi, ainsi qu'une bougie et une petite baguette, et après avoir pris un bain pour que la reine ne fût point importunée de son odeur d'écurie et ne s'aperçût point de sa supercherie, il se cache, muni de tout son attirail, dans la salle où il avait déjà fait toutes ses observations. Lorsqu'il comprit que tout le monde dormait dans le palais, et que le moment était venu d'exécuter le projet qui devait combler ses désirs ou le conduire à la mort qu'il désirait, il fait jaillir du feu d'une pierre qu'il avait apportée avec lui et allume sa bougie; il se couvre ensuite du manteau et va frapper deux coups de sa baguette à la porte de la chambre de la reine. Une femme de service lui ouvre aussitôt, prend sa bougie et l'emporte. Il passe sans mot dire; et, après s'être débarrassé de son manteau, il entre dans le lit où la reine dormait d'un profond sommeil. Il la presse avec ardeur dans ses bras; et, tout en lui prodiguant ses caresses, il feint d'être en proie à quelque contrariété; car il savait que, dans ses moments d'humeur, le roi d'habitude ne parlait guère et ne souffrait pas qu'on lui dît une parole. A la faveur de ce silence il satisfit ses désirs avec la reine à plusieurs reprises; ensuite, craignant que, s'il demeurait davantage, le plaisir qu'il avait éprouvé ne se changeât en tristesse, bien qu'il lui en coûtât de s'en aller, il se leva, reprit son manteau et sa bougie, et, sans rien dire, retourna promptement se mettre au lit.

A peine y était-il que le roi s'étant levé alla trouver sa femme, qui fut fort étonnée de cette seconde visite. Il se mit au lit et lui souhaita joyeusement sa bienvenue. Celle-ci, enhardie par cet accueil, lui dit : « Quelle nouveauté, sire, vous arrive cette nuit? vous sortez il n'y a qu'un moment d'avec moi avec qui vous vous êtes donné plus de plaisir que de coutume, et maintenant vous revenez encore! ménagez-vous, je vous prie, et faites attention à ce que vous faites. »

Le roi, en entendant ces paroles, comprit aussitôt que la reine avait été trompée par une personne qui lui ressemblait et qui connaissait ses habitudes; mais, comme ni elle ni aucune autre personne ne s'était aperçue de rien, il crut, en homme prudent, ne point devoir témoigner sa surprise. Un sot, à sa place, se fût conduit autrement, et eût dit : « Ce n'est pas moi qui suis venu ici, nommez-moi celui qui m'a remplacé auprès de vous! comment est-il venu? de quelle manière est-il parti? » Il serait résulté de tout cela qu'il aurait fâché la reine et lui aurait donné l'idée de désirer de goûter une autre fois le plaisir qu'elle avait pu éprouver, tandis qu'en se taisant comme il le faisait, il ne pouvait en résulter pour lui aucune honte. C'est pourquoi, cachant son trouble sous une apparence de tranquillité, il reprit avec calme : « Est-ce que vous ne me croyez pas capable, madame, après vous être venu voir une fois, de revenir encore vous rendre visite?
— Certainement si, lui répondit-elle, mais je ne vous parle ainsi que dans l'in-

térêt de votre santé. — Vous avez raison, lui dit le roi, je suivrai votre conseil et m'en retournerai pour cette fois sans vous causer aucun autre souci.

Le cœur gonflé de colère pour l'injure qu'il voyait qu'on lui avait faite, il reprend son manteau et sort de la chambre dans l'intention de chercher en secret le coupable. Il pensa que ce devait être quelqu'un du palais et que, quel qu'il fût, il n'en pouvait être sorti. Il prend donc une lanterne, l'allume, et se rend dans un grand corps de logis situé au-dessus des écuries de son palais, et dans lequel couchaient ses domestiques dans différents lits. Pensant alors que celui qui s'était rendu coupable des faits que la reine lui avait rapportés devait avoir le pouls et les battements du cœur encore tout agités par suite des émotions qu'il avait dû éprouver, il se rend tout doucement à l'un des bouts de ce bâtiment et commence son inspection en portant la main sur la poitrine de chacun d'eux pour voir si leur cœur était tranquille ou agité. Tous dormaient d'un profond sommeil, excepté notre malheureux palefrenier. Aussi, dès qu'il vit arriver le roi, il comprit aussitôt le danger qui le menaçait ; la peur qu'il éprouva vint se joindre encore à toutes les autres émotions qui l'avaient assailli dans l'accomplissement de son projet : de telle sorte qu'il était certain que le roi s'apercevant de son agitation le ferait mourir aussitôt. Cependant, malgré cette persuasion, voyant que le roi était sans armes, il résolut d'attendre jusqu'à la fin pour voir ce qu'il lui ferait, et fit semblant de dormir. Le roi avait déjà visité plusieurs d'entre eux et n'avait encore pu découvrir celui qu'il cherchait, lorsque, arrivé près de celui-ci, il reconnut que son cœur lui battait avec force. « C'est lui, se dit-il en lui-même, voici le coupable. » Mais comme il ne voulait pas que personne se doutât de ce qu'il prétendait faire, il se contenta de lui couper avec des ciseaux qu'il avait apportés tout un côté de ses cheveux, qu'on portait fort longs en ce temps-là, afin de pouvoir le reconnaître à ce signe le lendemain matin ; cela terminé, il s'en retourna dans son appartement.

Le palefrenier, qui avait tout vu, comprit clairement le dessein du roi ; employant ruse contre ruse, il se lève, court prendre une paire de ciseaux qui servaient dans l'écurie pour la toilette des chevaux, va à chacun de ses camarades et lui coupe doucement les cheveux au-dessus de l'oreille et de la même manière que le roi les lui avait coupés à lui-même. Son opération terminée, il retourne se coucher, sans avoir été senti de personne.

Le roi, après s'être levé le lendemain matin, ordonna qu'avant qu'on ouvrît les portes du palais tous ses domestiques se présentassent devant lui : il fut obéi aussitôt. Mais quelle ne fut pas sa surprise lorsque tous s'étant découvert la tête en sa présence et qu'il chercha à reconnaître celui qu'il avait tondu la veille, il vit que tous avaient les cheveux coupés du même côté ? Voilà un gaillard se dit-il en lui-même, qui, malgré sa basse extraction, ne manque pas cependant d'esprit. Reconnaissant alors qu'il ne pourrait le découvrir sans faire de l'éclat, et voulant éviter à tout prix de compromettre son honneur en satisfaisant sa vengeance, il se contenta de dire ces seuls mots qui ne pouvaient être compris que du seul coupable et lui donnaient clairement à entendre qu'il s'était aperçu du crime qu'il avait commis : « Que celui qui m'a manqué, morbleu ! n'y revienne plus. Allez-vous-en. »

Un autre que lui les eût mis à la torture et leur eût appliqué la question pour

découvrir la vérité; mais il n'eût fait par là que rendre public ce que tout homme doit tenir secret, et sa vengeance, tout en étant satisfaite, loin de le diminuer, n'eût fait qu'augmenter son déshonneur et ternir la réputation de sa femme. Tous ceux qui entendirent le roi parler ainsi furent tout étonnés et cherchèrent longtemps en eux-mêmes à démêler le sens de ses paroles; mais personne ne put le trouver, excepté celui-là seul qu'elles intéressaient. Celui-ci eut la prudence de ne le découvrir à personne tant qu'Agiluf vécut, et ne s'exposa plus par la suite à de semblables dangers.

NOUVELLE III

LA CONFESSION AMOUREUSE.

Une jeune dame qui s'était éprise d'un jeune homme amène à son insu un saint prêtre à servir son amour auprès de son amant en le prenant pour son confesseur, et en affectant une grande pureté de conscience.

A peine Pampinée eut-elle fini de parler, qu'une partie de la société se mit à louer la ruse et la hardiesse du palefrenier, ainsi que la sagesse que le roi avait montrée dans cette circonstance. La reine ensuite s'étant tournée vers Philomèle, lui donna l'ordre de parler à son tour. Cette jeune dame prit la parole avec grâce et commença ainsi :

Je vais vous raconter un excellent tour qui fut joué par une jeune et belle dame à un célèbre religieux. Cette plaisanterie me paraît avoir été faite d'autant plus à propos, que les moines qui, d'ordinaire, se croient plus savants et plus fins que les autres, ne sont pour la plupart que des sots et des faiseurs de momeries. La nouvelle que je vais vous raconter, pour obéir à l'ordre qui m'a été donné, aura pour but de vous convaincre que tous les hommes d'église, en qui nous mettons si mal à propos notre confiance, peuvent être et sont quelquefois la dupe, non-seulement des hommes, mais encore de certaines personnes de notre sexe.

Jadis à Florence, où la galanterie règne encore plus que l'amour et la fidélité, vivait, il n'y a pas longtemps, une jeune femme remplie de beauté, d'esprit et de grâces. Bien que je la connaisse, je tairai son nom ainsi que celui des personnes qui figurent dans cette histoire. Des personnes qui vivent encore pourraient, au lieu d'en rire, le trouver mauvais.

Cette dame donc, qui descendait d'une famille distinguée, se voyant réduite à épouser un fabricant de draps, ne put jamais se résoudre à s'abaisser jusqu'à donner son cœur à son mari, pensant qu'aucun homme, tant riche fût-il, s'il était de basse extraction, n'était pas digne d'épouser une femme de qualité. Ce qui contribuait encore à augmenter son dédain, c'était de voir que, malgré toutes ses richesses, tout le mérite de son mari se réduisait à dévider un écheveau, à faire ourdir une toile ou bien à disputer avec ses fileuses au sujet de leur ouvrage. Elle résolut donc de ne jamais lui accorder ses faveurs à moins qu'elle n'y fût forcée, et

de chercher quelqu'un qui flattât son amour-propre et qui fût plus digne de son attachement que le fabricant de draps son mari. Fidèle à ce système, elle s'éprit d'un tel amour pour un jeune gentilhomme, que lorsqu'elle n'avait pu l'apercevoir dans la journée, elle ne pouvait la nuit trouver un moment de sommeil. Quant à celui-ci, il était parfaitement tranquille, car il ne se doutait aucunement de ce qui se passait ; et notre belle était trop prudente pour lui faire connaître, soit par lettres, soit par l'ambassade de quelque femme, l'amour qu'elle ressentait pour lui, craignant en cela et avec raison les dangers d'une pareille démarche.

Cependant, ayant remarqué qu'il voyait fréquemment un moine qui, bien que gros et gras, menait une vie fort régulière et jouissait de la réputation d'un saint homme, elle pensa que ce moine pourrait lui servir de moyen entre elle et son ami. Après avoir pensé en elle-même à la manière dont elle s'y prendrait, elle alla un jour au couvent qu'il habitait, et l'ayant fait appeler, elle lui témoigna le désir de se confesser à lui. Le saint père, qui reconnut en la voyant qu'elle était une femme de distinction, l'entendit volontiers. Celle-ci, après lui avoir fait sa confession, lui parla ainsi :

« Mon révérend père, j'ai recours à votre aide et à vos conseils pour ce que j'ai encore à vous dire. Vous connaissez maintenant quels sont mes parents, je vous ai dit aussi quel était mon mari ; mais ce que vous ne savez pas encore à cet égard, c'est qu'il m'aime plus que sa propre vie ; je ne puis rien désirer qu'il ne comble à l'instant mon désir, car il est très-riche et peut user de sa fortune pour satisfaire mes goûts. C'est pourquoi je le paie du plus tendre retour. Je ne sais pas ce que je ne ferais pas pour lui être agréable, et je me regarderais comme une femme digne du dernier supplice si je songeais à faire la moindre chose qui pût porter atteinte à son honneur ou à sa tranquillité. Un jeune homme dont j'ignore le nom semble cependant méconnaître mes intentions et mon caractère, et m'assiége de ses assiduités ; je ne puis paraître sur ma porte, à ma fenêtre, ni sortir de chez moi, qu'il ne se présente aussitôt devant mes yeux, ce qui me déplaît fort ; je m'étonne même qu'il n'ait pas eu la hardiesse de me suivre jusque dans ces lieux ; vous devez concevoir combien tout ce qu'une pareille poursuite a de désagréable pour moi. Il est grand, assez bien fait et ordinairement vêtu de noir ; il paraît être honnête et avoir quelque distinction, et si je ne me trompe, je crois avoir remarqué qu'il vous voyait souvent. Comme une telle conduite expose souvent une honnête femme à des bruits fâcheux auxquels elle n'a point donné lieu, j'avais d'abord conçu l'idée de le lui faire dire par mes frères ; mais ensuite j'ai pensé que des hommes ne peuvent guère s'acquitter de pareilles commissions sans mettre de l'aigreur dans leurs paroles, et que, souvent, ils en viennent à des querelles et ensuite à des combats ; j'ai mieux aimé, pour éviter un scandale et tout résultat fâcheux, ne pas leur en parler et m'adresser à vous, dont la voix peut se faire utilement entendre, non-seulement à un ami, mais même à des étrangers. Veuillez donc, je vous en supplie, lui faire des reproches sur sa conduite et lui signifier de cesser ses poursuites. Il y a, Dieu merci, assez d'autres femmes qui seront enchantées de recevoir ses soins ; tandis que moi, je suis on ne peut moins disposée à briguer de pareils hommages. » A ces mots, elle laissa tomber sa tête comme si elle eût voulu répandre des pleurs.

Le saint pere comprit sur-le-champ que c'était bien de son ami qu'il s'agissait. Il loua beaucoup sa pénitente sur sa bonne résolution et crut fermement tout ce qu'elle lui avait dit. Il lui promit de si bien réprimander ce jeune homme sur sa conduite, qu'elle n'en serait plus désormais importunée et qu'elle n'entendrait plus parler de lui à l'avenir; puis, comme il savait qu'elle était riche, il eut soin de lui prêcher la charité et l'aumône, et de lui parler de ses besoins particuliers. « Je vous en supplie, reprit la dame, pensez à ce que je viens de vous dire; et s'il vous disait que cela n'est pas, dites-lui hardiment que c'est de moi que vous tenez tous ces détails, et que je vous ai souvent adressé mes plaintes à ce sujet. »

La confession terminée et l'absolution reçue, elle n'oublia pas l'exhortation que le saint père lui avait faite sur l'aumône, et lui glissa dans la main une bourse bien garnie, le priant de dire des messes pour le repos de l'âme de ses parents; puis après elle se leva et s'en retourna chez elle.

Non loin de là, le jeune homme vint voir le saint père comme il en avait l'habitude. Celui-ci, après qu'ils eurent causé quelque temps de choses indifférentes, prit le jeune homme à part et lui reprocha avec assez de douceur les poursuites et les assiduités dont il croyait, d'après ce que celle-ci lui avait donné à entendre, qu'il importunait sa pénitente.

L'honnête jeune homme, qui n'avait jamais vu cette dame et qui ne passait que de loin en loin devant sa maison, fut fort étonné de ce qu'on lui apprenait, et voulut s'excuser des torts qu'on lui reprochait; mais le crédule religieux ne le laissa pas achever. « Il ne vous sert à rien, lui dit-il, de faire l'étonné, vous le nieriez en vain; ce ne sont pas des voisins ni des inconnus qui m'ont instruit de ces faits, c'est la dame elle-même qui me les a dits et qui m'a adressé les plaintes les plus vives à cet égard. Outre que ces folies ne sont pas convenables, je vous préviens que cette dame est la femme du monde qui blâme et méprise le plus souverainement une semblable conduite; je vous prie donc, dans l'intérêt de votre honneur et de sa tranquillité, de discontinuer vos poursuites et de la laisser en paix. »

Le jeune gentilhomme, plus déluré que le bon père, comprit aussitôt le stratagème de la dame. Faisant alors semblant d'avoir quelque honte, il lui promit qu'à l'avenir il ne s'en occuperait plus; mais il n'eut pas plutôt quitté le moine qu'il se rendit tout droit à la maison de notre belle. Celle-ci, qui était aux aguets, s'était mise à sa fenêtre pour voir s'il viendrait à passer. A sa vue, elle parut si joyeuse et lui lança un si doux regard, qu'il vit qu'il ne s'était pas trompé sur le sens qu'il avait trouvé dans les paroles du révérend père. Depuis ce jour il continua, à la grande satisfaction de la dame et à la sienne propre, de passer et repasser dans cette rue, sous prétexte d'y être appelé par ses affaires.

Elle ne fut pas longtemps sans s'apercevoir qu'il en était arrivé à partager l'amour qu'elle avait conçu pour lui. Pour l'enflammer davantage et le mieux convaincre de la tendresse qu'elle lui portait, elle a recours à son expédient accoutumé et retourne se confesser au même religieux. Elle commence sa confession par des larmes. Le bon pere attendri lui demande s'il lui est survenu quelques nouveaux désagréments. « Hélas! mon révérend, répondit-elle, mes chagrins ne me viennent que de votre ami, de cet homme maudit de Dieu dont je vous par-

lais l'autre jour. Cet homme bien certainement n'est venu au monde que pour mon malheur et me porter à faire des choses qui m'ôteraient à jamais le repos de ma conscience et me feraient rougir de venir m'agenouiller à votre saint tribunal. — Comment! reprit le saint père, il ne s'est donc pas abstenu de vous poursuivre et de vous tourmenter? — Non certainement, dit la dame, car depuis les dernières plaintes que je vous ai adressées à ce sujet, pour me narguer et se venger des reproches que vous lui avez adressés à mon égard, il passe maintenant sept fois, au lieu d'une qu'il passait à peine auparavant; encore s'il se fût contenté seulement de passer et de me regarder effrontément, mais il a eu la hardiesse et l'effronterie de m'envoyer une femme qui, après m'avoir donné de ses nouvelles et conté mille sottises, m'a remis de sa part une bourse et une ceinture, comme si je manquais de tous ces objets. Je fus si violemment irritée que, sans la crainte de Dieu et des égards que je vous dois, j'aurais éclaté; je me suis contenue cependant et n'ai rien voulu dire ni faire avant de vous avoir consulté. J'avais d'abord congédié avec humeur la commissionnaire, en la priant de remporter la bourse et la ceinture; mais craignant que cette femme ne lui fît accroire que j'avais accepté ses présents et ne les gardât pour elle comme j'ai entendu dire que ces sortes de femmes le pratiquent ordinairement, je me suis ravisée, et, ne pouvant maîtriser mon dépit, je les lui ai repris pour vous les apporter, afin que



vous les lui rendiez. Dites-lui bien, je vous prie, que je n'ai que faire de ses présents; que mon mari, grâce à Dieu, me donne de tous ces objets autant que j'en puis désirer; veuillez aussi lui dire que, s'il ne change pas de conduite à mon égard, j'en avertirai mon mari et mes frères : quoi qu'il puisse en arriver, j'aime

mieux qu'il subisse les conséquences de sa conduite que de m'attirer les moindres blâmes à ce sujet. Ce parti, mon père, ne vous semble-t-il pas raisonnable ? » Ayant achevé ces mots en répandant forces larmes, elle tira de-dessous sa robe une très-belle et très-riche bourse ainsi qu'une superbe ceinture, et les jeta sur les genoux du saint père. Le révérend, qui ajoutait foi à toutes ces paroles, lui dit en les prenant : « Ma fille, votre courroux ne me surprend point, je ne saurais vous en blâmer et vous approuve d'être venue me demander conseil. Je l'ai fortement réprimandé l'autre jour ; mais je vois qu'il n'a pas tenu compte des promesses qu'il m'avait faites ; laissez-moi faire, je le tancerai cette fois d'une telle façon, tant sur son peu de parole que pour les faits dont il s'est rendu de nouveau coupable envers vous, qu'il n'osera plus recommencer de nouveau. De votre côté, ne vous laissez pas emporter par la colère et gardez-vous, croyez-moi, d'en rien dire à vos parents, car il pourrait en résulter quelque malheur. Si vous craignez d'encourir quelque sujet de blâme pour votre honneur, soyez tranquille à cet égard, je rendrai témoignage de votre vertu devant Dieu et devant les hommes. »

La fausse dévote parut consolée par ce discours ; elle changea de propos, et, connaissant l'avarice du moine et celle de ses semblables : « Ces nuits dernières, lui dit-elle, plusieurs de mes parents m'ont apparu en songe ; ils me paraissaient tristes et avoir besoin de prières et d'aumônes : ma bonne mère surtout avait l'air si malheureux et si affligé, qu'elle faisait peine à voir, car elle éprouve, sans doute, un grand chagrin pour tous les tourments auxquels elle me voit exposée de la part de cet ennemi de Dieu. Je désirerais faire prier pour le repos de leurs âmes. Je vous serais donc bien reconnaissante si vous pouviez dire à leur intention vos prières et les quarante messes de saint Grégoire, afin que le Seigneur les délivre du feu qui les tourmente. » En disant ces mots, elle mit un florin dans sa main. Le saint père le reçut avec joie, et il encouragea la dévotion de sa pénitente par de belles paroles et en lui citant plusieurs exemples ; puis, il la congédia après lui avoir donné sa bénédiction.

Dès qu'elle fut partie, le digne moine, qui ne s'apercevait pas qu'il était pris pour dupe, envoya chercher son ami. Le jeune homme, à son arrivée, comprit, à l'air courroucé du révérend, qu'il allait apprendre des nouvelles de sa maîtresse ; il attendit patiemment pour voir ce qu'on allait lui dire. Celui-ci lui répéta les paroles qu'il lui avait déjà dites, il s'emporta en reproches et en injures, et lui adressa les plus vives réprimandes au sujet des nouvelles tentatives que, d'après ce que lui avait dit la dame, il avait faites auprès d'elle. Le jeune homme, qui ne comprenait pas encore trop à quoi tendait tout ce qu'on lui disait, se défendait assez froidement d'avoir envoyé la bourse et la ceinture, pour ne pas détromper le saint père dans le cas où la jeune dame les lui aurait données. Transporté de colère, le moine lui dit alors : « Oseras-tu le nier, homme dépravé ? c'est elle-même qui, en pleurant, me les a apportées. Tiens, les voilà ; ne les reconnais-tu pas ? — Oui, en effet, répondit l'heureux jeune homme en feignant d'en éprouver une vive honte, je reconnais mes torts, et j'espère, puisque cette dame est dans de telles dispositions, que vous n'en entendrez plus parler. » Le père lui fit encore beaucoup de morale, et finit en lui remettant la bourse et la ceinture et en l'exhortant à ne plus donner de prise à sa conduite. Il le congédia ensuite, après

que celui-ci lui eût renouvelé ses promesses. Le jeune homme ne fut pas moins enchanté de la certitude qu'il venait d'acquérir de l'amour de sa maîtresse que du riche présent qu'il en avait reçu. Dès qu'il fut sorti de chez le saint pere, il alla sur-le-champ se poster dans un endroit d'ou il put faire voir à la dame qu'il avait reçu les précieux objets qu'elle lui avait destinés. La jeune femme fut tres-contente en voyant que son intrigue allait de mieux en mieux ; elle n'attendit plus qu'une absence de son mari pour trouver les moyens d'accomplir ses désirs.

Peu de temps après, le hasard voulut que son mari fût obligé d'aller à Gênes. Aussitôt qu'elle l'eut vu monter à cheval et se mettre en route pour cette ville, elle alla trouver son confesseur ordinaire, et lui dit, après plusieurs doléances et les larmes aux yeux : « Il m'est impossible, mon révérend pere, d'y tenir davantage ; excusez-moi si, malgré la promesse que je vous ai faite l'autre jour, je me vois forcée à rompre le silence : vous comprendrez la cause de mes pleurs et de mon trop juste courroux, lorsque vous saurez ce que votre ami, ou plutôt ce diable incarné, m'a fait ce matin avant le lever du jour. Sachant, je ne sais comment, que mon mari était parti hier pour Gênes, ne s'est-il pas avisé d'entrer dans notre jardin, et de monter sur un arbre à côté de ma chambre ! il avait déjà ouvert ma fenêtre, et était sur le point d'entrer, lorsque je fus réveillée en sursaut. J'allais crier, quand ce malheureux me dit son nom, et me pria en grâce de lui pardonner par considération pour vous ; je me suis tue, et courus en chemise lui fermer la fenêtre sur le nez. Je pense qu'après cet échec il s'est enfui, car, depuis ce moment, je n'ai plus rien entendu. Vous devez comprendre, mon pere, que je ne veux plus endurer de pareils outrages ; j'en ai déjà trop supporté par égard pour vous. Le saint père, on ne peut plus troublé, ne savait que répondre. « Mais êtes-vous bien sûre, madame, lui demanda-t-il à plusieurs reprises, que ce soit bien lui, et ne l'auriez-vous pas pris pour un autre ? — Non, certes, répondit la dame ; et comment auriez-vous voulu que je pusse m'y méprendre, puisqu'il n'a pas nié que ce fût lui-même. — On ne saurait, lui répondit-il, disconvenir que ce ne soit une hardiesse par trop grande et une action des plus blâmables. Vous avez fort bien fait de le renvoyer de cette sorte ; mais, puisque Dieu vous a gardée jusqu'ici du déshonneur, et que vous avez toujours suivi mes conseils, je vous conjure de les suivre encore pour cette fois ; laissez-moi lui parler avant de vous en plaindre à vos parents. Je veux mettre un frein à la brutale passion de ce mauvais garnement que j'avais la bonhomie de croire l'innocence même. Si, contre mon attente, je ne puis réussir, je vous bénirai, ma fille, et vous laisserai libre d'agir ainsi que vous croirez devoir le faire. — Vous connaissez maintenant, lui dit la dame, toute la gravité de cette intrigue. Je ne veux cependant pas encore vous désobéir ; mais faites en sorte, je vous en supplie, qu'il cesse ses importunités, car je vous proteste que c'est la dernière fois que je vous porterai plainte à ce sujet. » A ces mots, elle quitta brusquement le confesseur en feignant d'être très-courroucée.

Elle n'était pas encore sortie de l'église, que l'amant y entrait de son côté. Le père l'appelle aussitôt, et, l'ayant pris en particulier, lui fait les reproches les plus vifs et les plus durs, le traitant d'homme déloyal, de traître et de parjure. Le jeune homme qui, déjà deux fois, avait essuyé de la part du moine de pareilles mercuriales, le laissait dire, et attendait toujours qu'il lui fournit quel-

ques éclaircissements. « Qu'ai-je donc fait, lui dit-il, et d'où vient votre courroux ? On dirait, à vous entendre, que j'ai crucifié Jésus-Christ. — En vérité, dit le moine, j'admire ce sang-froid ; il parle tout aussi à son aise de ses crimes que si des années se fussent écoulées depuis et que le temps les lui eût fait oublier. N'as-tu donc déjà plus souvenir de l'injure que tu as faite ce matin même à quelqu'un ? Où êtes-vous allé aujourd'hui avant le jour ? — Je ne sais où j'ai été, répondit le jeune homme ; mais vous recevez les nouvelles de bonne heure. — En effet, dit le saint père : tu croyais sans doute que, pendant l'absence de son mari, cette honnête femme allait te recevoir à bras ouverts. Te voilà devenu, toi qui étais honnête, un coureur de nuit, qui escalade les jardins et monte sur les arbres pour chercher à s'introduire auprès de cette sainte femme. Penses-tu donc ainsi venir à bout de sa vertu ? Crois tu que tu te feras aimer de force et malgré les sentiments d'aversion qu'elle t'a déjà montrés dans plusieurs circonstances ? Sache qu'elle ne hait rien au monde plus que toi. Est-ce ainsi, d'ailleurs, que tu mets à profit les conseils que je t'ai donnés ? Ecoute ! je veux bien encore descendre à te donner quelques avis : c'est que si cette dame a bien voulu jusqu'à present garder le silence sur ta belle conduite, c'est à ma seule sollicitation que tu le dois, et non, comme tu pourrais le penser, à l'amour qu'elle te porte. Mais prends garde maintenant qu'elle ne divulgue ta conduite ; car je l'ai engagee, dans le cas où tu continuerais à la tourmenter, à faire, à cet égard, ce qu'elle croirait convenable. Regarde, malheureux, à quoi tu t'exposes, et dans quelle fâcheuse position tu te mettrais si elle en avertissait ses frères. »

L'amoureux jeune homme comprit parfaitement ce qu'il avait à faire ; il calma le religieux du mieux qu'il lui fut possible et le quitta ensuite en lui faisant les plus belles promesses du monde.

Le lendemain matin, profitant de l'avis qu'il avait reçu, il pénétra dans le jardin et monta sur l'arbre qui lui avait été indiqué ; trouvant la fenêtre ouverte, il fut bientôt dans la chambre et dans les bras de sa belle, qui, brûlant d'impatience de le voir arriver, le reçut à bras ouverts. « Merci, dit-elle, pour ce bon confesseur qui vous a si bien enseigné les moyens de parvenir jusqu'ici. Après s'être donné des marques de leur mutuelle ardeur, ils rirent et se moquèrent beaucoup de la simplicité de ce prêtre imbécile, ainsi que de l'esprit mercantile du mari ; ils prirent ensuite si bien leurs mesures, qu'ils n'eurent plus besoin des secours du bon père pour se revoir et goûter, les nuits suivantes, de pareils plaisirs.

NOUVELLE IV

LE CHEMIN DU PARADIS.

Don Felix apprend à frere Puccio le moyen de gagner le ciel en faisant une pénitence qu'il lui indique. Il profite du moment où il s'en acquitte pour se donner du bon temps avec sa femme.

Après que Philomène eut achevé de parler, Dionée se mit à louer la ruse ingénieuse de la dévote amoureuse. La reine, regardant ensuite Pamphile en souriant : « C'est à votre tour, lui dit-elle, de nous dire quelque plaisante histoire. » Pamphile répondit aussitôt qu'il était prêt à obéir, et parla ainsi :

Il y a beaucoup de gens, madame, qui, tout en cherchant le chemin du paradis, y font, sans s'en douter, aller les autres : c'est ce qui arriva à une de nos voisines, ainsi que je vais vous l'apprendre.

J'ai ouï dire qu'il demeurait autrefois auprès du couvent de Saint-Brancasse un homme riche et bon, nommé Puccio de Riniéri; cet homme, s'étant depuis tourné vers la dévotion, se fit affilier à l'ordre de Saint-François, et fut appelé frère Puccio. Comme il n'avait d'autre charge qu'une femme et un domestique, et que, pour cette raison, il n'avait besoin d'exercer aucun état, il avait tout le temps nécessaire pour se livrer aux exercices spirituels; il ne bougeait pas de l'église, et, comme il était simple et grossier, il se bornait à réciter ses patenôtres, à aller aux sermons et à entendre des messes; il ne manquait jamais un salut ni un cantique chantés par un séculier; il jeûnait régulièrement, et se donnait si souvent la discipline, que le bruit courait qu'il faisait partie de la confrérie des Flagellants.

Il avait une femme belle, fraiche et potelée, qui avait de vingt-huit à trente ans, et se nommait Isabelle. Celle-ci, par suite de la dévotion de son mari, faisait souvent diète plus qu'elle n'eût voulu. Quand elle éprouvait le besoin de dormir, ou plutôt de passer un moment agréable avec lui, le bonhomme se mettait à lui raconter la vie de Jésus-Christ, les sermons de frère Nartaise, les lamentations de la Madeleine, ou d'autres choses à peu près semblables.

A peu près à cette époque, un moine nommé don Félix, du couvent de Saint-Brancasse, arriva de Paris; ce moine était jeune, bien fait, plein d'esprit et de savoir. Frère Puccio se lia bientôt avec lui; car don Félix le satisfaisait sur tous ses doutes et sur toutes les questions qu'il lui proposait, et celui-ci connaissant son caractère, se montrait envers lui aussi pieux qu'éclairé. Frère Puccio le menait quelquefois chez lui, et le recevait à sa table quand l'occasion s'en présentait, de sorte que sa femme, par égard pour son mari, s'était habituée à sa vue et lui faisait le meilleur accueil. Le moine, après quelques visites dans la maison de frère Puccio, remarqua bientôt la fraîcheur et l'air de santé de sa femme; il pensa en lui-même qu'il lui manquait quelque chose qu'il résolut, par charité et pour venir en aide au frère Puccio, de lui procurer. Il commença par lui lancer quelques œillades, et s'y prit si bien, qu'il finit par inspirer à la dame le même désir que celui dont il brûlait. Aussitôt qu'il s'en fut aperçu, il trouva l'occasion de l'entretenir en particulier, et la pria de répondre à son amour. Mais, bien qu'il la trouvât toute disposée, il ne savait par quel moyen il pourrait arriver à l'accomplissement de ses désirs, parce qu'elle ne voulait accepter du moine aucun autre rendez-vous que dans sa maison ; et le cas devenait difficile, en ce que frère Puccio n'en sortait presque pas, ce dont le moine enrageait de bon cœur.

Cependant, longtemps après, à force d'y réfléchir, il trouva un moyen pour satisfaire ses désirs avec elle dans sa propre maison, malgré la présence de son mari, et sans que le bonhomme pût en avoir le moindre soupçon. Un jour que Puccio et lui se promenaient ensemble, il lui dit : « Je vois, mon cher Puccio que tout votre désir est de faire votre salut. Cependant, il me semble que vous prenez le chemin le plus long pour y arriver : nous en avons un, nous, qui est bien plus court; mais le pape et les autres grands dignitaires de l'Église, qui le

connaissent et le suivent, ne veulent pas qu'on l'enseigne aux fidèles, pour ne pas faire tort aux prêtres, qui, ainsi que vous le savez, vivent, pour la plupart, de charités et d'aumônes; car, en effet, si les fidèles le connaissaient, on ne les verrait plus apporter leurs dons et leurs aumônes, et le métier de prêtre serait à jamais perdu pour nous. Mais, comme vous êtes mon ami, et que vous m'avez accueilli honorablement dans votre maison, je consentirais bien volontiers à vous l'enseigner, à la condition que vous n'en parlerez à personne dans le cas où il vous conviendrait de le suivre. » Frère Puccio, brûlant d'impatience de connaître le moyen dont on lui parlait, conjure son ami de le lui apprendre, et lui assure par serment de ne jamais en parler à personne, à moins qu'il n'y soit autorisé par lui. Il lui promet, en outre, que si, comme il le croyait, cela était en son pouvoir, il se mettrait à l'œuvre aussitôt. « D'après cette assurance, répondit don Félix, je consens à vous le faire connaître. Vous saurez donc que, pour arriver au séjour des bienheureux, les saints docteurs de l'Église prescrivent la pénitence que je vais vous dire; comprenez bien que je ne prétends pas vous persuader qu'après la pénitence faite, vous cesserez à l'avenir d'être pécheur, mais il en résultera toujours pour vous que tous les péchés que vous aurez commis jusqu'au moment de votre pénitence vous seront pardonnés, et que ceux que vous commettrez à l'avenir ne seront considérés que comme des péchés véniels qu'un peu d'eau bénite pourra effacer, et, par conséquent, ils ne vous seront point comptés pour votre condamnation. Il faut donc, pour arriver à ce résultat, commencer promptement par se confesser avec un très-grand soin de tous ses péchés, puis jeûner et faire au moins quarante jours d'abstinence, pendant lesquels vous devrez non-seulement vous abstenir de toucher à la femme d'autrui, mais même à la vôtre propre. Il faut, en outre, trouver quelque endroit dans la maison d'où vous puissiez voir le ciel pendant la nuit; vous vous y rendrez à l'heure des complies, et là vous vous placerez sur une grande table, de manière à ce que vos reins y soient appuyés et que vos pieds pendent à terre. Dans cette position, vous étendrez vos bras en forme de croix, les yeux tournés vers le ciel. Vous devrez demeurer ainsi sans faire aucun mouvement et sans changer de place jusqu'à la pointe du jour. Si vous étiez un homme lettré, il conviendrait aussi de réciter pendant ce temps certaine oraison que je pourrais vous indiquer; mais, comme vous ne l'êtes point, il suffira que vous disiez trois cents *Pater noster* et trois cents *Ave Maria* en l'honneur de la très-sainte Trinité. En regardant le firmament, vous vous rappellerez que Dieu a créé le ciel et la terre; et, en tenant vos bras étendus en croix, vous méditerez sur la passion de Jésus-Christ. Quand on aura sonné matines, vous pourrez, si vous le voulez, aller vous jeter sur votre lit tout habillé et vous reposer un peu. Ensuite, dans la matinée, vous irez à l'église où vous entendrez trois messes au moins, et direz cinquante *Pater noster* et autant d'*Ave Maria*. Après quoi, vous pourrez, comme d'habitude, vaquer à vos affaires. Vous dînerez ensuite, et irez à l'église pour entendre les vêpres et réciter certaines prières que je vous donnerai par écrit, et sans lesquelles vous ne pourriez rien faire. Puis, à l'heure de complies, vous retournerez chez vous vous remettre en pénitence. En l'accomplissant ainsi, comme je l'ai fait moi-même autrefois, et si surtout vous y mettez toute la dévotion nécessaire, j'ai l'espérance qu'avant

même les quarante jours, vous connaîtrez les effets merveilleux de la béatitude éternelle. — Je ne vois rien là, dit alors frère Puccio, de trop long ni de trop difficile, et commencerai dès dimanche prochain. » Il prit alors congé de lui, et retourna à sa maison où il raconta tout à sa femme.

Isabelle, en entendant son mari lui dire qu'il devait rester sans changer de place jusqu'au lendemain matin, comprit parfaitement où le moine voulait en venir. L'idée lui parut assez ingénieuse; elle dit à son mari qu'elle était charmée de tout ce qu'il tenterait pour le salut de son âme, et pour que le Seigneur la fît profiter aussi de sa pénitence, qu'elle voulait jeuner avec lui; mais qu'elle s'en tiendrait là et qu'elle ne s'engagerait pas à faire le reste.

S'étant donc entendu avec elle à ce sujet, frère Puccio, quand le dimanche fut venu, se mit à faire sa pénitence. Le rusé moine, d'accord avec la femme, venait le soir à une heure où il savait qu'il ne serait pas aperçu, et soupait le plus souvent avec elle, apportant toujours avec lui de quoi bien manger et bien boire.



Il se couchait ensuite avec elle jusqu'à l'heure de matines, se levait et s'en allait, cédant sa place à frère Puccio, qui venait se remettre au lit.

L'endroit que Puccio avait choisi pour faire sa pénitence était situé près de la chambre où couchait sa femme, et n'en était séparé que par une simple cloison. Un jour, que notre moine se démenait avec sa belle dans des transports plus passionnés que de coutume, frère Puccio crut entendre remuer le plancher de la maison; il s'arrêta à la fin de son centième *Pater Noster*, et, sans bouger de

place, il demanda à sa femme pourquoi elle faisait tant de bruit. Notre jeune femme, qui était toujours disposée à la plaisanterie, et qui, dans ce moment, chevauchait sans selle ni bride, lui répondit « qu'elle se démenait tant qu'elle pouvait. — Et pourquoi te démènes-tu ? dit le mari, et que signifie tout ce bruit ? — Comment pouvez-vous ne pas comprendre ce que cela veut dire ? reprit-elle en riant de tout son cœur ; ne vous ai-je pas entendu dire que lorsqu'on ne soupait pas le soir, on se trouvait agité toute la nuit ? » Frère Puccio, croyant que l'abstinence prétendue de sa femme était effectivement ce qui l'empêchait de dormir et la faisait ainsi s'agiter dans son lit, lui dit : « Je t'avais bien recommandé cependant de ne pas jeûner ; mais, puisque tu l'as voulu, tâche de n'y pas penser et cherche à t'endormir, car tu fais tellement remuer ton lit que tu ébranles toute la maison. — Ne vous inquiétez point de cela, lui dit-elle, je sais très-bien ce que je fais. Acquittez-vous aussi bien de votre pénitence que moi de la mienne. » Frère Puccio se tint donc pour averti et se remit à dire ses patenôtres.

Nos amoureux cependant, à partir de cette nuit, firent placer un lit dans un autre endroit de la maison, où, pendant tout le temps que dura la pénitence du dévot mari, ils se donnèrent tout le bon temps qu'ils voulurent. Le moine n'était pas plutôt parti, vers la pointe du jour, qu'Isabelle regagnait son lit ordinaire, où son mari venait se coucher quand sa pénitence était achevée. Ils continuèrent ainsi, frère Puccio à faire pénitence, et sa femme à s'ébattre avec le moine. Elle plaisantait souvent à ce sujet avec ce dernier, et lui disait : « C'est à mon mari que vous faites faire pénitence, et c'est nous qui gagnons le paradis. » Après la diète prolongée que lui avait fait faire son mari, la nourriture abondante que lui procurait le moine fut tellement de son goût que, bien que la fin de la pénitence de son mari approchât, elle trouva les moyens de continuer ailleurs que chez elle le même genre de régime avec son amant, et de prendre avec lui du plaisir à discrétion. Pour justifier les paroles que j'ai avancées au commencement de mon histoire, il arriva que, tandis que le pauvre Puccio croyait, au moyen de sa pénitence, gagner le paradis, il ne fit que le procurer à sa femme et au moine, qui surent, eux, trouver le plus court chemin pour y arriver.

NOUVELLE V

LE MAGNIFIQUE.

Richard le Magnifique donne son cheval au sieur François Vergelesi à la condition qu'il pourrait avoir un entretien avec sa femme. Celle-ci gardant le silence, il se charge de repondre pour elle, et voit bientôt l'effet justifier sa reponse.

Après que Pamphile eut achevé la nouvelle de frère Puccio, qui fit beaucoup rire les dames, la reine commanda poliment à Élise de dire la sienne. Cette dame, plutôt par suite d'une ancienne habitude que par mauvais vouloir, prit brusquement la parole et commença ainsi :

Beaucoup de gens s'imaginent que, parce qu'ils sont très-savants, le reste des hommes ne doit rien savoir ; il en résulte que souvent, lorsqu'ils croient se mo-

quer des autres, ce sont eux qui sont pris pour dupes. C'est pourquoi je pense qu'il y a folie à vouloir, sans nécessité, mettre à l'épreuve les ressources de l'esprit d'autrui. Mais, comme il pourrait se faire que chacun ne soit pas de mon opinion, je veux, pour vous en convaincre et en même temps pour obéir au sujet qui nous a été donné, vous raconter ce qui arriva au chevalier de Pistoie.

Il y eut autrefois à Pistoie, près de Florence, un chevalier de la famille des Vergélési, nommé messire François. Il était très-riche, rempli d'esprit, mais d'une avarice sans égale. Ayant été nommé podestat à Milan, il s'était monté des équipages nécessaires pour se rendre dans cette ville d'une manière digne de ses nouvelles fonctions. Il ne lui manquait plus qu'un cheval qui fût à son gré, et comme il n'en pouvait trouver aucun qui lui plût et qui lui parût assez beau, il était fort en peine.

Il y avait alors à Pistoie un jeune homme nommé Richard, d'une naissance assez obscure, mais immensément riche ; il s'habillait avec tant de goût et d'élégance, qu'on l'avait surnommé le Magnifique. Il aimait la femme de messire François, dont la beauté égalait la vertu, et il lui faisait depuis longtemps la cour inutilement. Or, celui-ci avait justement le plus beau cheval qu'il y eût en Toscane, et qui, à cause de sa beauté, était le favori de son maître. Comme l'amour qu'il portait à la dame était connu de tout le monde, quelqu'un conseilla à messire François de le lui demander, lui disant que Richard le lui donnerait volontiers par considération pour sa femme. Messire François, poussé par son avarice, envoya chercher le Magnifique, et lui demanda à acheter son cheval, dans l'intention d'amener celui-ci à lui en faire présent. Le Magnifique, enchanté de cette proposition, lui répondit : « Je ne le vendrais pas, me donneriez-vous tout ce que vous possédez au monde ; mais je pourrais vous en faire présent si vous voulez consentir à la condition que je vais vous proposer : c'est que vous me permettrez d'avoir un entretien avec votre femme, en votre présence, mais de manière à ce que je ne sois entendu que d'elle seule. » Messire François, dominé par son avarice, et comptant tourner le Magnifique en ridicule, répondit qu'il acceptait sa proposition. Il le laissa dans une des salles de son palais, et se rendit à la chambre de sa femme, à qui il raconta le marché qu'il venait de faire. Il lui fit entendre avec quelle facilité, si elle voulait se prêter à ses désirs, il pouvait se rendre possesseur du beau cheval de Richard ; il la pria donc de descendre pour entendre ce que le Magnifique pouvait avoir à lui dire, en lui recommandant expressément de se garder de lui faire aucune réponse. Madame Vergélési blâma très-fortement la conduite de son mari ; mais, forcée d'obtempérer à ses désirs, elle le suivit dans le salon où le Magnifique l'attendait. Dès que celui-ci l'aperçut, il renouvela au mari la promesse qu'il lui avait faite, et alla s'asseoir avec sa femme à l'une des extrémités du salon, où le mari ne pouvait entendre leur conversation.

« Vous êtes trop sensée, madame, pour ne pas vous être aperçue depuis longtemps de l'amour que votre beauté, qui surpasse celle de toutes les femmes que je connais, m'a inspiré. Je ne vous parlerai pas de toutes les qualités et de toutes les grâces dont vous êtes ornée et qui vous soumettent tous les cœurs. Je ne chercherai pas non plus à vous peindre la violence du feu que vous avez allumé dans mon cœur et que je conserverai jusqu'au dernier moment de ma

vie, et même après, s'il est encore permis d'aimer après le trépas. Il n'y a rien au monde, soyez-en certaine, que je ne fasse pour vous, je serais prêt à vous



sacrifier tout ce que j'ai de plus précieux et de plus cher, et je m'estimerais le plus heureux des hommes si je pouvais faire quelque chose qui pût vous être agréable. En retour de mon dévouement, je m'adresserai à votre bonté, de laquelle seule dépendent mon bonheur et ma tranquillité, et vous supplierai humblement, vous qui êtes mon seul bien et ma seule espérance, de vous laisser fléchir et d'abandonner cette rigueur qui, depuis si longtemps, fait mon désespoir ; que je puisse dire que, si vos charmes m'ont rendu le plus amoureux des amants, ils m'ont aussi conservé la vie, qui, si vous rejetiez mes vœux, s'éteindrait dans le chagrin et les larmes. Bien que ma mort ne soit pas pour vous un grand sujet d'orgueil, je pense néanmoins que vous ne pourrez vous en rappeler le souvenir sans vous dire en vous-même : Hélas! combien j'ai été cruelle de faire mourir ainsi ce pauvre jeune homme! Mais alors ce repentir sera superflu et ne fera qu'accroître vos tourments et votre douleur. Pour vous éviter un semblable remords, maintenant que vous pouvez me secourir encore, laissez-vous toucher, et ayez pitié de moi avant que je ne meure ; car de vous seule dépend le bonheur ou le malheur de toute ma vie. Vous ne voudrez pas être la cause de ma mort, et ne récompenserez pas ainsi la tendresse passionnée que je vous porte ; vous me répondrez favorablement et avec bonté, et vous me rendrez ainsi l'espérance, la vie, et surtout le courage que j'ai perdu depuis que je vous ai vue. »

Après ces mots, entrecoupés de larmes et de soupirs, le Magnifique se tut et attendit la réponse de la dame.

Madame Vergélési qui, jusqu'alors, s'était montrée insensible à tout ce que le Magnifique avait fait pour elle, et avait dédaigné les hommages qu'il lui avait rendus dans des joutes, des tournois et d'autres fêtes données en son honneur, ne put entendre sans émotion les témoignages de cette passion fervente et sincère ; elle ressentit ce qu'elle n'avait jamais éprouvé auparavant ; son cœur s'ouvrit aux doux sentiments de l'amour, et, quoique pour obéir aux ordres de son mari, elle gardât le silence, les soupirs qu'elle laissait échapper étaient impuissants à cacher ce que d'ailleurs elle eût peut-être ouvertement déclaré, si elle ne se fût pas trouvée dans l'impossibilité de répondre au Magnifique.

Celui-ci voyant, après quelques moments d'attente, qu'elle ne lui répondait rien, fut surpris de son silence ; mais il sut bientôt à quoi l'attribuer, et s'aperçut de la ruse et de la supercherie du mari. Reportant les yeux sur le visage de la jeune femme, il remarqua les profonds soupirs et le doux regard qu'elle attachait sur lui. Il conçut dès lors quelque espérance et prit courage. Il usa d'un nouveau moyen, et se mit à faire lui-même sa réponse et à tenir le langage qu'il désirait qu'elle lui tînt. « Certainement, mon cher Richard, il y a longtemps que j'ai reconnu que ton amour pour moi était ardent et sincère; tes paroles me prouvent qu'il est encore plus grand que je ne l'avais cru, et me font tout le plaisir que tu peux t'imaginer. Je t'ai paru insensible, cruelle peut-être; éloigne de toi l'idée que mon cœur ait été aussi froid que mon visage. J'ai toujours eu pour toi une inclination véritable, et t'ai préféré à tous les autres hommes ; mais la crainte du monde et le soin de ma réputation m'ont, jusqu'à présent, forcée d'en agir ainsi. Rassure-toi et aie bonne espérance. Le moment n'est pas éloigné où je pourrai te montrer clairement si je t'aime et te récompenser de l'amour que tu as pour moi. Mon mari doit, ainsi que tu le sais, se rendre sous peu de jours à Milan, où son emploi de podestat le réclame; comme c'est pour l'amour de moi que tu lui as fait présent de ton superbe cheval, dès qu'il sera parti, je te promets sur ma parole, et sur l'amour que je te porte, que tu pourras me voir à ton aise, nous serons alors tout entiers au plaisir et à notre amour. Pour n'avoir plus à te reparler à ce sujet, je te préviens, dès à présent, de faire attention à ce que je vais te dire : Lorsque tu verras deux bonnets suspendus à la fenêtre de ma chambre qui donne sur le jardin, tu viendras, quand il sera nuit, par la porte du jardin, en prenant bien garde que personne ne te voie ; je t'y attendrai, et nous passerons au milieu des plaisirs le reste de la nuit ensemble. »

Après avoir ainsi parlé pour la dame, il parla pour lui-même en ces termes : « Ma chère dame, votre réponse me comble de tant de bonheur, qu'à peine puis-je trouver des expressions pour vous peindre toute ma reconnaissance ; et quand bien même je pourrais le faire ainsi que je le désire, le temps ne suffirait pas pour que je puisse vous adresser tous les remercîments convenables. Vous me tiendrez compte de mon émotion. Je ne puis que vous assurer que je ne manquerai pas de faire tout ce que vous m'avez commandé, et m'efforcerai toujours de faire tout ce qui vous sera agréable. Je n'ai maintenant plus rien à vous dire, si ce n'est que Dieu vous accorde tout le bonheur que vous pouvez désirer. »

La dame continua de garder le silence, et le Magnifique se leva pour aller retrouver le mari ; celui-ci, s'en étant aperçu, fut au-devant de lui, et lui dit en riant : « Eh bien ! mon cher, que vous en semble? Ne vous ai-je pas bien tenu

ma promesse? — Non certainement, répondit le Magnifique, car vous m'aviez promis un entretien avec votre femme, et je n'ai parlé qu'à une statue de marbre. » Cette réponse plut infiniment au mari, qui, bien qu'il eût de sa femme une bonne opinion, en conçut encore une meilleure. « Votre cheval m'appartient maintenant, répliqua-t-il. — J'en conviens; mais si j'eusse pensé ne retirer qu'un pareil profit de la grâce que vous m'avez faite, j'aurais préféré vous en faire cadeau, sans vous demander de compensation. Il eût mieux valu pour moi qu'il en fût ainsi; car maintenant vous m'avez acheté mon cheval pour lequel je n'ai reçu aucun prix. » Le mari sourit à cette réponse, et, se voyant possesseur d'une superbe monture, il se mit en route aussitôt pour se rendre à Milan.

Quand sa femme se retrouva en liberté dans sa maison, elle pensa au discours que le Magnifique lui avait tenu; l'amour dont il brûlait pour elle, la générosité avec laquelle il avait fait, pour l'amour d'elle, le sacrifice de son cheval, toutes ces choses lui revinrent alors à la mémoire. La vue du pauvre Richard, qui passait et repassait sans cesse devant ses fenêtres, la fit surtout réfléchir; elle se dit en elle-même : « A quoi pensai-je? pourquoi perdre inutilement ainsi ma jeunesse? Voilà mon mari absent pour six mois; comment jamais pourra-t-il me dédommager de tout ce temps perdu? peut-être quand il ne sera plus temps et lorsque je serai vieille? D'un autre côté, où trouverais-je jamais un amant aussi tendre que le Magnifique? Je suis seule et n'ai rien à craindre de personne. Pourquoi ne profiterais-je pas de cette bonne occasion pendant que cela est en mon pouvoir? Je n'en retrouverai peut-être jamais de si favorable. » Poursuivie par ses réflexions, elle se décide un beau jour à suspendre deux bonnets à la fenêtre du jardin, ainsi que le Magnifique le lui avait indiqué. Celui-ci ne les eut pas plutôt aperçus, qu'il en conçut une joie extrême, et, quand la nuit fut venue, il se rendit secrètement à la porte du jardin, qu'il trouva ouverte; de là il gagna la maison où la dame l'attendait. Celle-ci, dès qu'elle l'aperçut, alla au-devant de lui et l'accueillit favorablement; il monta ensuite un escalier et la suivit dans sa chambre, où il lui prodigua mille baisers et les caresses les plus tendres. Enfin, ils se mirent au lit et goûtèrent tous les plaisirs que l'amour leur avait réservés. Cette nuit, comme on peut bien se le figurer, ne fut pas la seule qu'ils passèrent ensemble. Leurs relations durèrent pendant tout le temps que le mari séjourna à Milan, et ils trouvèrent encore à son retour le moyen de se voir et de contenter leurs mutuels désirs.

NOUVELLE VI

LA FEINTE PAR AMOUR.

Richard Minutolo étant amoureux de la femme de Philippe Figinolphi, et connaissant la jalousie de cette dame pour son mari, lui donne à entendre que celui-ci doit se rendre le lendemain à un rendez-vous qu'il a donné à sa femme dans une maison de bains; il y fait venir la femme de Philippe, qui, croyant se trouver dans les bras de son mari, reconnait qu'elle est tombée dans ceux de Richard.

Élise avait fini de parler, et chacun avait loué l'adresse du Magnifique, quand la reine commanda à Flammette de dire une de ses nouvelles; celle-ci répondit en souriant qu'elle y consentait, et commença ainsi :



La feinte par amour.



Je crois, mesdames, qu'il ne serait pas mal à propos de laisser un peu de côté notre belle cité, si féconde en aventures de toute espèce. Je ferai donc comme Élise, qui a été chercher ses sujets dans d'autres pays, et j'irai prendre le mien dans la ville de Naples. Vous verrez de quelle manière une de ces saintes femmes qui affectent tant de fuir l'amour, fut amenée, par l'adresse de son amant, à en goûter les fruits avant d'en avoir cueilli les fleurs. Cette histoire aura le double avantage de vous divertir et de vous prémunir contre les ruses auxquelles vous pourriez être exposées.

Il y eut jadis à Naples, ville très-ancienne et très-agréable de l'Italie, un jeune homme de noble famille et fort riche, nommé Richard Minutolo. Quoique marié à une fort aimable et très-jolie femme, il ne laissa pas que de devenir amoureux d'une autre dame qui, selon l'opinion générale, surpassait en vertu et en beauté toutes les autres Napolitaines; elle s'appelait Catella, et avait épousé pareillement un jeune gentilhomme nommé Philippe Figinolphi, qu'elle aimait de tout son cœur et par-dessus toutes choses. Richard employa auprès d'elle tous les moyens pour conquérir ses faveurs et en être payé de retour; mais tous ses soins furent inutiles, et le chagrin qu'il en éprouvait le faisait dépérir à vue d'œil. Indigné lui-même de l'ardeur qui le consumait, et ne sachant ou ne pouvant la vaincre, la vie lui devint insupportable, et il souhaitait, mais inutilement, la mort. Depuis longtemps il était dans ces dispositions, lorsque quelques-unes de ses parentes lui donnèrent le conseil de renoncer à son amour, parce qu'il perdait son temps et ses peines; madame Catella, lui disait-on, ne voyait que son mari dans le monde entier; elle en était tellement jalouse, qu'un oiseau qui volait dans les airs lui faisait peur, et qu'elle craignait qu'il ne vînt le lui enlever. Ces paroles furent un trait de lumière pour lui, qui connaissait également la jalousie de cette dame. Il prit aussitôt conseil de son amour, et résolut d'employer la ruse. Il feignit, à cet effet, d'être guéri de sa passion et d'être amoureux d'une autre dame. Pour ajouter plus de vraisemblance à ce changement de résolution, il donna, en honneur du nouvel objet de ses feux, des fêtes, des tournois et d'autres divertissements, comme il avait l'habitude de le faire pour madame Catella. Il joua si bien son rôle, que tous les Napolitains et madame Catella, la première, crurent positivement qu'il ne l'aimait plus et qu'il avait reporté sur une autre l'amour qu'il avait eu primitivement pour elle. Sa persévérance acheva de convaincre les plus incrédules. Dès ce moment, madame Catella abandonna la froideur que ses assiduités lui avaient fait autrefois adopter à son égard; et, en sa qualité de voisine, elle ne faisait plus de difficulté de le saluer, en allant et venant, aussi familièrement que les autres.

Sur ces entrefaites, la belle saison arriva, et, avec elle, l'époque où des sociétés de dames et de gentilshommes allaient, selon l'usage des Napolitains, sur le bord de la mer, où l'on se réunissait pour dîner et souper à la campagne. Richard apprit un jour que madame Catella y était allée avec sa compagnie; il monte aussitôt une partie, et s'y rend, de son côté, avec sa société. Les deux sociétés se rencontrèrent, et se réunirent après bien des hésitations fort bien dissimulées de la part de Richard. Les dames, ainsi que madame Catella, ne manquèrent pas de railler Richard sur sa nouvelle passion. Celui-ci, loin de s'en défendre, feignait, au contraire, l'homme passionné; et cela donna matière à

le plaisanter encore davantage. Au bout de quelque temps, quelques dames s'étant écartées pour aller se promener de différents côtés, comme cela arrive en pareille circonstance, il resta auprès de madame Catella avec peu de personnes. Il saisit cette occasion pour lancer un mot au passage sur certaine passion que Philippe, son mari, avait dans le cœur. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la jalousie de madame Catella et lui faire naître le désir d'en savoir davantage. Après s'être contenue quelque temps, ne pouvant plus y tenir, elle supplie Richard, par l'amour de celle qui lui est chère, de lui révéler tout ce qu'il sait sur le compte de son mari. « Du moment, madame, répondit celui-ci, que vous me conjurez au nom de la personne qui m'est chère, je ne puis refuser de répondre à ce que vous me demandez ; je vais tout vous dire, à la condition que vous n'en parlerez pas à votre mari, ni à personne, avant de vous être convaincue par vos propres yeux de la vérité de ce que je vous aurai avancé ; si vous le voulez même je vous procurerai l'occasion d'en acquérir la preuve. » Ces mots ne firent que redoubler la curiosité de la dame ; elle lui jura de n'en jamais parler à personne. Alors Richard s'étant retiré à l'écart



avec elle, pour ne pas être dérangés par les indiscrets, lui dit : « Si je vous aimais comme autrefois, madame, je n'aurais pas osé vous apprendre une nouvelle qui ne peut que troubler votre repos. J'ignore si Philippe, votre mari, a été fâché de l'amour que j'ai eu pour vous, ou s'il a cru que vous m'aviez payé de retour ; dans tous les cas, il m'a toujours dissimulé ses sentiments à cet

égard, et, profitant du moment où il me croit sans soupçon, il veut agir envers moi comme il croit, j'en suis certain, que j'ai voulu agir envers lui. Il fait, depuis quelque temps, la cour à ma femme, et la poursuit en secret de ses sollicitations. J'ai appris tous ces détails de ma femme elle-même, à qui j'ai indiqué les réponses qu'elle aurait à lui faire. Ce matin même, avant que je ne partisse pour venir ici, j'ai trouvé chez elle une messagère qui lui parlait en secret. Je me suis douté aussitôt de ce que cela voulait dire. J'interrogeai néanmoins ma femme à ce sujet, et elle me répondit que c'était Philippe Figinolphi qui, encouragé par les réponses que je lui avais fait faire, l'importunait de ses poursuites et lui demandait un rendez-vous dans une maison de bains de cette ville. Vous concevez, madame, que c'était aller trop loin, et que je devais mettre un terme à toute cette intrigue. J'ai donc cru devoir vous en avertir, afin que vous sachiez comment on récompense votre fidélité et cet amour pour lequel j'aurais autrefois donné plus que ma vie. J'ai fait répondre par ma femme qu'elle se rendrait le lendemain à l'endroit indiqué sur le midi, heure à laquelle tout le monde repose, à cause de la chaleur. La messagère s'en est allée toute radieuse en emportant cette réponse. Vous devez bien penser que je ne serai pas assez fou pour l'y envoyer ; mais, si vous voulez, vous pouvez vous convaincre que ce que je vous dis n'est point une fable. A votre place, je m'y rendrais moi-même, et, pour le mieux convaincre de sa perfidie, je lui ferais, connaître au bout de quelque temps passé avec lui, celle avec qui il se serait trouvé. La honte et le remords qu'il éprouverait en ce moment nous vengeraient tous les deux de l'outrage qu'il veut nous faire. »

Madame Catella, sans considérer quel était l'homme qui lui faisait un pareil rapport, et sans songer un instant au piége qu'on lui préparait, comme toutes les femmes jalouses, crut aveuglément tout ce que Richard venait de lui dire ; elle se rappela alors plusieurs circonstances qui avaient eu lieu auparavant entre elle et son mari, et répondit enflammée de colère, « qu'elle ne manquerait pas de s'y rendre ; que c'était la chose du monde la plus simple, et qu'il pouvait s'en rapporter à elle pour ce qu'il y avait à faire. »

Richard, fort satisfait du succès de son entreprise, confirma, au moyen de plusieurs autres faits, la dame dans sa résolution ; il la pria néanmoins de garder le secret sur toute cette aventure, et celle-ci le lui promit sur sa foi.

Le lendemain matin, Richard alla trouver la femme qui tenait les bains qu'il avait indiqués à madame Catella, et lui expliqua tout ce qu'il attendait d'elle, la priant instamment de le seconder, dans son projet, de tout son pouvoir. Cette femme, qui lui avait de grandes obligations, y consentit de bien bon cœur, et reçut de lui toutes les instructions sur ce qu'il y aurait à dire et à faire. Elle avait dans sa maison de bains une chambre qui n'était éclairée que par une fenêtre et était très-obscure ; elle la disposa selon les intentions de Richard, et y fit dresser un lit le plus convenablement possible. Richard, aussitôt après avoir dîné, s'y rendit pour y attendre madame Catella.

Notre jeune dame, le jour où Richard lui avait tenu les propos que nous avons rapportés, et auxquels elle avait ajouté plus de croyance qu'elle n'aurait dû le faire, revint le soir chez elle, le cœur gros de dépit. Philippe, son mari, qui, dans ce moment, sans doute, était occupé d'autres pensées,

rentra, de son côté, sans lui faire l'accueil qu'il avait l'habitude de lui faire. Cette froideur la confirma encore davantage dans le soupçon qu'elle avait conçu : « Il est donc vrai, se dit-elle en elle-même, il ne pense évidemment qu'à la femme auprès de laquelle il croit demain trouver du plaisir; mais il n'en sera rien, je le jure. » Tout occupée de ces pensées et de la manière dont elle s'y prendrait quand elle se trouverait face à face avec lui, elle ne put fermer l'œil de la nuit. Le lendemain, poursuivie par les mêmes idées, elle se rend aussitôt que midi est sonné, avec sa servante, aux bains que Richard lui avait enseignés, et, s'adressant à la bonne femme, elle lui demanda si Philippe y était. « Êtes-vous la personne qui doit venir lui parler, lui répond la vieille, que Richard avait mise au fait. — C'est moi-même, répondit la dame. — Venez donc, je vais vous conduire vers lui. » Madame Catella la suivit en baissant son voile, entra dans la chambre où était Richard, et ferma la porte sur elle. Richard éprouva le plus vif plaisir à sa vue. Il se lève, et, la prenant dans ses bras, il lui dit à voix basse et avec émotion : « Sois la bienvenue, ma chère amie. » De son côté, Catella, pour mieux jouer son rôle, lui fit mille caresses et lui donna les baisers les plus tendres, tout en se gardant de dire le moindre mot, car elle craignait de se faire connaître en rompant le silence. La chambre où ils se trouvaient était si sombre, que les yeux, au bout même d'un certain temps, ne pouvaient parvenir à en percer l'obscurité, ce dont chacun de son côté était enchanté. Richard conduisit ensuite son inhumaine maîtresse sur le lit, où ils restèrent pendant un long espace de temps sans prononcer un seul mot, car on ne peut donner ce nom aux soupirs qu'ils faisaient entendre. Je dois dire cependant que le plaisir ne fut pas égal pour tous deux, et que l'heureux amant en prit la plus grande part.

Quand il sembla à madame Catella que le moment était venu de confondre son perfide et de faire éclater toute sa colère : « Hélas ! dit-elle, que le sort des femmes est à plaindre, et que l'amour qu'elles ont la sottise de porter à leur mari est mal récompensé ! Voilà ce que tu me réservais, à moi, qui, depuis plus de huit ans, t'ai toujours aimé de l'amour le plus tendre ! Traître ! tu me trompais ! C'est pour une autre que tu réservais les caresses que tu viens de me prodiguer ! A qui croyais-tu donc avoir affaire, perfide ? C'est à ta femme, ingrat ! et non à la femme de Richard, ainsi que tu le pensais. Ne reconnais-tu pas ma voix ? Il me tarde de me retrouver à la clarté du jour pour te confondre et te couvrir de honte. Que je me repens d'avoir si longtemps aimé cet ingrat ! Le perfide ! que de caresses, que de témoignages d'amour il m'a prodigués, croyant avoir affaire à ma rivale ! Il m'en a plus fait aujourd'hui, dans ce court espace de temps, que pendant tout le temps que nous sommes restés ensemble. Autant il est froid et de peu de ressource à la maison, autant ici il se montre aimable et plein d'ardeur. Mais, grâce au ciel, ce n'est pas, ainsi que tu le pensais, le champ d'autrui que tu viens de labourer, mais bien le tien propre. Je ne m'étonne plus si, cette nuit, tu fus si froid avec moi ; tu voulais te ménager ; tu espérais porter ta réserve à d'autres, et voulais, en vaillant chevalier, te présenter tout frais sur le champ de bataille ; mais, grâce à Dieu et au bon avis que j'ai reçu, l'eau a suivi sa pente ordinaire. Mais parleras-tu ? es-tu devenu muet depuis que je t'ai dévoilé ton infamie ? Je ne sais, en vérité, ce qui me re-

tient de t'égratigner et de t'arracher les yeux avec mes ongles. Tu te flattais, sans doute, qu'on ne découvrirait pas ton infâme trahison; mais tu as joué fin contre fin, et te voilà pris dans tes propres filets, avoue-le. Je t'ai tendu un piége auquel tu ne t'attendais pas. »

Richard, en écoutant ces paroles, eut d'abord bien de la peine à retenir son envie de rire; mais il se remit aussitôt, et, sans lui répondre aucune parole, il l'embrassa avec plus d'ardeur que jamais; et celle-ci, donnant suite à ses plaintes : « Si vous croyez maintenant que, par vos caresses, vous parviendrez à m'apaiser et à m'attendrir, vous vous trompez fort; je n'aurai pas un instant de repos que je ne vous aie couvert de honte en présence de tous nos parents, amis et voisins. Mais réponds-moi donc, scélérat! ne suis-je donc pas aussi belle que la femme de Richard? Suis-je donc moins aimable? Parle donc, ingrat! Qu'a-t-elle de plus que moi? Retirez-vous et ne me touchez plus; vous avez assez fait aujourd'hui de prouesses; vous savez maintenant qui je suis, et toutes vos caresses ne seraient que pure comédie. Je ne sais qui m'empêche d'envoyer chercher Richard; il m'aime, lui, et, cependant, j'avais toujours dédaigné jusqu'ici son amour. Quel mal ferais-je? N'as-tu pas fait tout ce qui a dépendu de toi pour te trouver ici avec sa femme! Qu'aurais-tu à dire, si je m'y trouvais avec lui? »

La pauvre dame ne tarissait plus en reproches et en lamentations. Cependant, Richard, jugeant qu'il pourrait résulter de fâcheuses conséquences s'il la laissait partir sans la détromper, résolut de se faire connaître et de lui dévoiler la vérité. L'ayant prise entre ses bras, et la tenant de manière à ce qu'elle ne pût s'échapper : « Ne vous troublez pas ainsi, ma chère amie, lui dit-il; ce que je n'ai pu obtenir de vous en vous aimant avec sincérité, l'amour me l'a fait obtenir en m'enseignant la ruse : je suis Richard. » A ces paroles inattendues et à ce son de voix qu'elle reconnaissait, madame Catella fut saisie de frayeur; elle voulut se jeter hors du lit; mais, ne pouvant y parvenir, elle allait se mettre à crier. Richard lui mit une main sur la bouche en lui disant : « De grâce, madame, ne dites rien; vos cris n'empêcheraient pas ce qui est fait d'être fait, et si on les entendait, votre honneur et votre réputation en auraient à souffrir; car, quand bien même vous diriez que c'est par ruse que je vous ai fait venir ici, moi, je soutiendrais le contraire, et certifierais que, ne vous ayant point donné autant d'argent que vous l'espériez, c'est pour cette raison que vous faites tout ce bruit et vous vous mettez si fort en colère. Le monde est, comme vous le savez, plus enclin à croire le mal que le bien. On me croira donc plutôt que vous. En outre, il en résultera entre votre mari et moi une haine mortelle, et il peut arriver que l'un de nous deux périsse. En serez-vous plus avancée? Ne nous exposez pas du même coup à un danger inévitable, et vous à un blâme infaillible. Vous n'êtes pas la première femme et ne serez pas non plus la dernière qui aurez été ainsi trompée. Tout mon crime vient de mon amour. Ma vie, tout ce que je possède au monde, est à vous; depuis longtemps vous le savez. Mon dévouement pour vous s'augmentera encore et vous me deviendrez plus chère. Je connais trop votre esprit et la finesse de votre jugement pour n'être pas certain que vous en donnerez une nouvelle preuve en cette circonstance. »

Pendant que Richard lui parlait ainsi, cette pauvre dame se désolait et pleurait à chaudes larmes. Cependant, malgré son trouble et le chagrin qu'elle éprouvait, elle reconnut toute la force du raisonnement de Richard, et que tout ce qu'il prévoyait pourrait bien arriver. C'est pourquoi elle lui dit : « Je ne sais, monsieur, comment le ciel me donnera la force de supporter l'outrage que vous m'avez fait, par suite du piége où ma simplicité et un excès de jalousie m'ont fait tomber. Je ne crierai point : je sens que l'éclat que je pourrais faire ne me servirait à rien ; mais soyez assuré que, de façon ou d'autre, je ne mourrai point avant de m'être vengée de votre indigne conduite. Laissez-moi donc, et ne me retenez plus. Maintenant que vous avez obtenu tout ce que vous désiriez, et que vous m'avez abreuvée de tous les chagrins qu'il vous a été possible, vous pouvez, je crois, me laisser partir. Laissez-moi, laissez-moi, vous dis-je ! »

Richard, qui la voyait si courroucée, n'avait garde de la laisser partir avant d'avoir fait la paix. Il la consola par de douces paroles, et lui demanda mille fois pardon. Il la pria, la conjura, la supplia tellement, qu'il finit à la fin par la désarmer. Revenue à de meilleurs sentiments à son égard, elle consentit à rester encore longtemps avec lui. La différence qu'elle trouva alors entre les baisers du mari et ceux de l'amant furent tout à l'avantage de ce dernier, et changea en un doux amour la froideur et l'indifférence qu'elle lui marquait autrefois. Elle l'aima, depuis ce moment, tous les jours davantage, et tous deux mirent tant de prudence dans leur conduite, qu'ils purent bien souvent satisfaire leur amour. Puisse le ciel favoriser ainsi les nôtres !

NOUVELLE VII

LE PÈLERIN.

Tédalde, par suite d'un ressentiment contre la dame qu'il aimait, part de Florence et y revient quelque temps après déguisé en pèlerin ; il parvient auprès de celle qu'il aime et lui fait reconnaître ses torts. Il sauve de la mort son mari, qui était accusé de l'avoir tué, se réconcilie avec ses frères, et finit par jouir heureusement des faveurs de sa belle.

Flammette n'eut pas plutôt terminé son histoire, qui avait été fort applaudie, que la reine, pour éviter toute espèce d'interruption et de perte de temps, dit aussitôt à Émilie de dire la sienne. Celle-ci obéit, et parla ainsi :

Je veux, mes aimable dames, retourner à notre ville, d'où il a plu à Flammette et à Élise de s'éloigner, et vous raconter comment un de nos concitoyens recouvra, après l'avoir perdu, l'amour de sa maîtresse.

Il y eut une fois à Florence un jeune homme d'une noble famille, nommé Tédalde Éliséi, qui devint amoureux fou de madame Hermeline, femme d'Aldobrandin Palermini. Il parvint par son mérite et ses bonnes qualités à faire agréer ses vœux ; mais la fortune, ennemie de leur bonheur, vint bientôt traverser leurs plaisirs. Madame Hermeline, après lui avoir donné pendant quelque

temps des marques de sa tendresse, prit tout à coup, on ne sait à quel propos, la résolution de rompre avec lui. Elle cessa de le voir, refusa de répondre à ses lettres, et le traita avec indifférence et comme eût fait une étrangère. Cette conduite plongea Tédalde dans une tristesse profonde et dans une amère mélancolie ; mais, comme il avait tenu ses relations secrètes, personne ne pouvait soupçonner quelle était la cause de son chagrin. Il mit tout en œuvre pour regagner un amour qu'il n'avait pas, ainsi du moins qu'il le pensait, perdu par sa faute. Mais il reconnut bientôt l'inutilité de ses démarches, et résolut de s'éloigner pour ne pas donner à son inhumaine le cruel plaisir de le voir se consumer pour elle. Il réunit tout l'argent qu'il put recouvrer, et partit secrètement de Florence sans en avoir prévenu ses parents ni ses amis, si ce n'est un de ses camarades qui connaissait tous ses secrets. Il se rendit à Ancône, où il prit le nom de Philippe de Sandolescio, et se mit au service d'un riche marchand. Il s'embarqua ensuite avec lui pour l'île de Chypre. Son caractère et son intelligence plurent tellement à ce marchand, que non-seulement il lui donna de forts appointements, mais encore l'associa à ses affaires. Il le chargea, en outre, d'une grande partie de ses opérations, et Philippe sut si bien les conduire, qu'il devint en peu d'années un bon et riche négociant, et acquit une grande réputation.

Ses affaires, cependant, ne l'occupaient pas au point de l'empêcher de penser à sa cruelle maîtresse, de brûler encore pour elle du plus constant amour, et de désirer ardemment la revoir. Il combattait cependant victorieusement sa passion depuis sept années, lorsqu'un jour il entendit chanter en Chypre une chanson qu'il avait faite autrefois en l'honneur de sa belle, et dans laquelle il avait peint les plaisirs qu'ils avaient goûtés ensemble et leur tendresse mutuelle. A ce souvenir, le désir qu'il avait de la revoir revint si fortement à son esprit, qu'il ne put résister plus longtemps, et résolut de retourner à Florence. Il mit ses affaires en ordre, partit sur-le-champ, et arriva à Ancône, accompagné d'un seul domestique. Il fit passer de là ses effets à Florence, à l'adresse d'un correspondant du marchand d'Ancône, son associé, et, revêtu d'un habit de pèlerin, comme s'il arrivait de visiter le saint sépulcre, il se rendit secrètement avec son domestique dans sa patrie. A son arrivée, il alla se loger dans une petite auberge que tenaient deux frères près de la maison de sa chère Hermeline. Sa première sortie fut pour aller passer devant sa maison, dans l'espérance de la voir s'il lui était possible. Il trouve les portes et les fenêtres, ainsi que tout le reste de la maison, fermées. L'idée lui vient aussitôt qu'elle est morte ou qu'elle a changé de demeure. En proie à ces tristes idées, il se dirige vers la maison de ses frères, et les voit tous les quatre vêtus d'habits de deuil. A cette vue, son étonnement redouble. Persuadé que, sous l'habit qu'il portait, et que par suite du changement que le temps avait dû apporter dans ses traits, il ne pourrait être reconnu, il s'approche hardiment d'un cordonnier qui demeurait dans le voisinage, et lui demande pourquoi toutes ces personnes étaient en deuil. « Parce que, répondit-il, un de leurs frères, nommé Tédalde, qui était de retour d'une longue absence, a été tué il y a environ quinze jours. J'ai ouï dire, ajouta cet homme, qu'ils ont prouvé en justice qu'Aldobrandin Palermini, qui est maintenant en prison, était l'auteur de cet assassinat, parce Tédalde était

amoureux de sa femme, et qu'il était venu déguisé pour coucher avec elle. »

Tedalde était de plus en plus étonné ; il ne pouvait pas s'imaginer que quelqu'un eût eu avec lui assez de ressemblance pour qu'on ait pu le confondre et le prendre pour lui-même. Touché de compassion pour la mésaventure d'Aldobrandin, et charmé cependant d'apprendre qu'Hermeline vivait encore, il retourna vers le soir à son auberge, la tête remplie de diverses pensées. Après avoir soupé avec son domestique, il se retira dans une chambre située dans une des parties les plus élevées de la maison ; mais le mauvais lit qu'on lui avait donné, ainsi que le mince souper qu'il avait fait, tout cela joint à l'inquiétude dans laquelle il se trouvait, l'empêcha de s'endormir. La moitié de la nuit s'était déjà écoulée, lorsque, sur le minuit, il entendit les pas de différentes personnes qui marchaient sur le toit et qui descendaient dans la maison. Au même instant, la clarté d'une lumière pénétra dans sa chambre à travers les fentes de la cloison. Il s'approche alors tout doucement d'une de ces fentes, curieux d'apprendre tout ce que cela voulait dire. Il aperçoit alors une jeune femme, encore assez belle, tenant à la main un flambeau, et à laquelle trois



hommes s'étaient joints, après être descendus du toit. Après qu'ils se furent salués, il entendit l'un d'eux qui disait à la jeune femme : « Grâce à Dieu, nous pouvons à présent être parfaitement tranquilles ; nous savons de source certaine que les frères de Tédalde ont prouvé en justice qu'Aldobrandin Palermini était l'auteur de la mort de celui-ci ; lui-même a avoué son crime, et sa sentence est déjà prononcée. Gardez-vous bien néanmoins de commettre la moindre indiscrétion, car si l'on venait jamais à découvrir que c'est nous qui l'avons tué, nous nous trouverions exposés au même danger que celui dans lequel se

trouve actuellement Aldobrandin. » Après ces paroles, qui semblèrent causer une vive satisfaction à la jeune femme, ils descendirent tous les quatre et allèrent se coucher.

Tédalde, en entendant ces propos, frémit à l'idée des tristes conséquences auxquelles les erreurs que commettent souvent les hommes peuvent donner lieu. Il ne pouvait comprendre comment ses frères avaient pu prendre un étranger pour lui et faire condamner faussement un innocent. Il se mit à réfléchir sur l'aveugle sévérité des lois ainsi que sur celle des juges qui, sous prétexte de chercher des renseignements exacts, forcent, au moyen de tortures et de tourments de toute espèce, ceux qu'ils accusent, d'avouer un mensonge plutôt que la vérité; se croyant, en agissant ainsi, les ministres de la justice de Dieu, quand ils ne sont au contraire que ceux du diable et les oppresseurs de l'innocence. Après ces réflexions, il pensa au sort du malheureux Aldobrandin, et rêva au moyen de le délivrer. Dès qu'il fut levé, le lendemain matin, il laissa son domestique à l'auberge, et se rendit seul, et à une heure convenable, à la maison de la dame. Par hasard, la porte en était ouverte; il entre, pénètre dans une petite salle basse, et voit son ancienne maîtresse prosternée contre terre, dans la désolation et les larmes. Cette vue l'émut de compassion et il eut peine à retenir les siennes. S'étant approché d'elle, il lui dit : « Ne vous tourmentez point, madame, la paix est plus proche de vous que vous ne le pensez. » En entendant ces mots, la malheureuse Hermeline lève la tête, et répond en sanglotant : « Comment, vous qui me paraissez un pèlerin étranger, pouvez-vous savoir ce qui cause ma douleur et ce qui peut la faire cesser? — Madame, répondit le faux pèlerin, je suis de Constantinople, dont je suis arrivé il n'y a qu'un instant. Dieu m'envoie vers vous pour sauver votre mari et changer votre tristesse en joie. — Si vous êtes de Constantinople et si vous en arrivez à l'instant, répliqua Hermeline, comment pouvez-vous connaître qui nous sommes, mon mari et moi? » Le pèlerin lui raconta alors d'un bout à l'autre la catastrophe survenue à son mari; il lui dit qui elle était, depuis quel temps elle était mariée; il lui cita ensuite une foule de particularités qui lui étaient parfaitement connues et qui jetèrent cette pauvre femme dans le plus grand étonnement. Ne doutant point que ce ne fût un vrai prophète, elle s'agenouille devant lui, et le prie en grâce, puisqu'il était venu pour sauver son mari, de se hâter; que les moments étaient précieux, et qu'il n'y avait pas un seul instant à perdre. Le pèlerin, jouant le rôle d'un saint personnage : « Levez-vous, madame, lui dit-il; essuyez vos larmes et écoutez attentivement ce que je vais vous dire. Gardez-vous surtout d'en parler à personne. D'après ce que Dieu m'a révélé, les tourments que vous éprouvez aujourd'hui proviennent d'un péché que vous avez autrefois commis. Le Seigneur vous a envoyé cette affliction pour vous en punir; il veut que vous le répariez, sinon vous retomberiez dans de plus grands malheurs qu'auparavant. — Saint homme, reprit la dame, j'ai commis tant de péchés jusqu'ici, que je ne puis savoir quel est celui que le Seigneur veut que j'expie de préférence. Si vous le connaissez, dites-le-moi, et je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour lui obéir. — Je sais quel est ce péché, dit alors le pèlerin; ce n'est donc point pour le mieux connaître que je vous en parlerai, mais pour que vous en éprouviez plus de regrets. Venons donc au fait. Ne vous souvient-

il pas pas d'avoir eu autrefois un amant? » Hermeline, en entendant cette question, poussa un profond soupir. Elle ne laissa cependant pas d'en être étonnée; car, bien que depuis l'assassinat du faux Tédalde, l'ami de son amant eût fait courir à ce sujet quelques propos indiscrets, elle croyait que ce secret n'était connu de personne. « Il est vrai, répondit-elle; je vois bien que Dieu vous révèle tous les secrets des hommes. Je ne veux donc point vous cacher ceux qui me concernent, et je vous dirai que, dans ma jeunesse, j'aimai passionnément le malheureux jeune homme dont la mort est aujourd'hui imputée à mon mari. Cette mort, je vous l'avoue, m'a fait répandre bien des larmes; car, malgré la froideur et la cruauté que je lui ai montrées avant son départ, ni son éloignement, ni sa longue absence, ni même sa fin malheureuse, n'ont pu l'arracher de mon cœur. — Ce n'est pas, dit le pèlerin, le malheureux qui a été tué, mais bien Tédalde Élyséi que vous aimez. Mais, dites-moi, quel a été le motif de votre froideur envers lui? — Je n'en avais aucun, si ce n'est la menace d'un maudit religieux auquel je me confessai, et qui, lorsque je lui eus déclaré mon amour pour Tédalde et les liaisons que j'avais avec lui, me fit de si grands reproches que la peur que j'en éprouvai ne s'est point encore effacée de mon esprit. Il me déclara que si je ne cessais sur-le-champ ces relations criminelles, je deviendrais la proie du démon et serais précipitée au fond de l'enfer, pour y brûler éternellement. Il m'en fit ensuite un tableau si effrayant, que je rompis aussitôt avec Tédalde, et, pour ne plus m'exposer à la tentation, je ne voulus ni lire aucune de ses lettres, ni recevoir aucun message de sa part. J'avoue que, pour peu qu'il eût insisté, au lieu de partir comme il le fit, la vue de son désespoir eût adouci cette cruelle détermination.

—Voilà, madame, je le sais, dit le pèlerin, le péché qui vous a attiré l'affliction dont vous êtes victime. Je sais positivement aussi que Tédalde ne força en aucune manière votre inclination; que vous l'aimâtes de votre plein gré, parce qu'il vous plaisait, et qu'il vint à vous ainsi que vous vîntes à lui. Je sais encore que l'intimité qui s'établit entre vous ne fit qu'accroître son amour. Puisqu'il en était ainsi, comment avez-vous pu vous déterminer à rompre si cruellement avec lui? Ne deviez-vous pas réfléchir avant à ce que vous alliez faire, et ne pas vous exposer à une démarche injuste, qui ne pouvait vous causer que des regrets et des larmes? car, de même qu'il vous appartenait, vous lui apparteniez aussi, et vous ne pouviez disposer de vous à votre gré sans commettre un larcin et une action répréhensible.

Je connais les moines et toutes leurs habitudes, car je suis un religieux, vous le savez, et puis vous en parler plus savamment que tout autre. Je veux, dans votre intérêt, vous faire leur portrait, pour que vous puissiez dorénavant les apprécier mieux que vous ne l'avez fait jusqu'ici. Les moines étaient autrefois des hommes pieux et éclairés, tandis que ceux qui portent ce nom aujourd'hui, et qui prétendent à une réputation de sainteté, n'ont avec eux de commun que l'habit, encore diffère-t-il extrêmement de celui de leurs prédécesseurs; ils portaient autrefois, ainsi que le prescrivaient les règles de la religion, leurs robes très-étroites, et d'un drap grossier, en signe de mépris pour les choses de ce monde; ils les font faire, aujourd'hui, larges, étoffées et d'un drap fin et lustré. Ils ont su leur donner une forme si élégante et si recherchée, qu'ils ne rougissent point d'aller

se pavaner sur les places publiques ainsi que le font les gens du monde. Semblables aux pêcheurs qui cherchent à prendre plusieurs poissons à la fois dans leurs filets, ils cherchent à envelopper dans les amples plis de leurs robes les dévotes, les veuves et tous les imbéciles, hommes ou femmes, qui veulent bien les écouter. Ils appliquent à cet exercice tous leurs soins et toute leur sollicitude. Les anciens religieux désiraient le salut de leurs semblables; ceux d'aujourd'hui n'ambitionnent que les richesses et le plaisir; ils inventent mille moyens pour épouvanter les sots par leurs criailleries et leurs images effrayantes; ils leur font accroire que la rémission des péchés s'obtient par des aumônes ou par des messes, afin de les engager à leur apporter du pain, du vin et de l'argent pour le repos de l'âme de leurs parents trépassés. Les aumônes, ainsi que les prières, contribuent, il est vrai, à l'expiation des péchés; mais si les personnes qui ont l'habitude d'en faire savaient à qui elles les adressent, elles préféreraient bien certainement les garder pour elles ou les abandonner aux pourceaux. Comme ils savent qu'ils s'enrichissent toujours plus à mesure que les autres s'appauvrissent, ils prêchent l'aumône, et cherchent, aux moyens de reproches et de la peur qu'ils font naître, à soutirer à autrui ce dont ils veulent devenir et rester seuls possesseurs. Ils crient bien fort contre les hommes qui se livrent au péché de luxure, afin que ceux-ci s'en abstenant, les femmes leur reviennent à eux seuls. Ils condamnent l'usure et les gains illégitimes, comme des causes de perdition, afin qu'on les rende dépositaires des restitutions dont ils se servent pour étaler tout leur luxe et acheter des bénéfices et des évêchés; et lorsqu'on leur reproche tous ces désordres et beaucoup d'autres du même genre, ils croient être déchargés de toute espèce de griefs, quand ils ont dit : Faites ce que nous disons et non ce que nous faisons; comme s'il était possible aux simples fidèles d'être plus fermes et plus infaillibles que leurs pasteurs. Parmi ceux à qui ils font cette réponse, en est-il beaucoup encore qui ne comprennent pas le sens caché qu'ils y attachent. Ils entendent, eux, par ces mots, Faites ce que nous disons, remplissez nos bourses, confiez-nous vos secrets, soyez chastes, patients, pardonnez les injures, ne dites de mal de personne : toutes choses honnêtes et louables, sans doute; mais quel est le but de ces exhortations? c'est de pouvoir faire ce qu'ils ne pourraient pas si tout le monde s'en mêlait. Quel est celui qui ne sait que, sans argent, ils ne pourraient vivre ainsi qu'ils le font dans la paresse et l'oisiveté? Si les fidèles dépensaient tous leurs biens pour satisfaire leurs plaisirs, les moines ne pourraient plus vivre, eux, dans l'abondance et les plaisirs; si tous vous courtisez les femmes, il n'en restera plus pour eux; si vous n'êtes patients et ne pardonnez pas les injures, ils n'oseraient plus porter le déshonneur dans vos familles. Ils s'accusent donc toutes les fois qu'ils font une semblable réponse. S'ils veulent vivre dans la sobriété et dans la dévotion, pourquoi ne restent-ils pas chez eux? ou bien pourquoi ne suivent-ils pas l'exemple de Jésus-Christ, qui commença par agir, et enseigna ensuite? Qu'ils pratiquent d'abord eux-mêmes les bonnes œuvres et qu'ils les enseignent après cela aux autres. Combien en ai-je vus déclamer avec emportement lorsqu'ils sont en chaire, et qui courtisent non-seulement les femmes du monde, mais, ce qui est encore pis, les religieuses. Devrons-nous donc courir après ceux-là? Chacun est libre de faire ce qu'il lui plaît; mais Dieu sait parfaitement combien on est dans l'erreur.

« Admettons que vous ayez été obligée de vous confesser d'avoir violé la foi conjugale, péché pour lequel votre saint confesseur vous réprimanda si fortement, n'en est-ce pas un aussi de tuer un homme, ou de l'envoyer errant et vagabond en exil? Tout le monde en conviendra, je pense; le commerce illégitime d'un homme avec une femme est coupable, sans doute; mais prendre à cet homme son bien, le chasser et le faire mourir à petit feu, c'est un péché qui dénote de la méchanceté et un mauvais cœur. Vous avez dérobé à Tedalde ce qui lui appartenait, ainsi que je vous l'ai déjà démontré, puisque vous vous étiez donnée à lui de votre propre volonté. Si vous ne l'avez pas tué, il ne tint pas à vous qu'il ne se tuât de ses propres mains, poussé à cette extrémité par vos cruautés; et la loi veut que celui qui cause du mal en soit puni comme s'il l'avait commis lui-même. Quant à être cause de son exil et de la misérable existence qu'il a menée pendant sept années consécutives, vous ne pouvez le nier; d'où je conclus qu'en commettant un de ces trois péchés, vous vous êtes rendue bien plus coupable qu'en vivant avec lui. Mais examinons si Tédalde mérite un pareil traitement : non certes; vous en êtes vous-même convenue, et je sais qu'il vous aimait plus que sa propre vie. Jamais femme ne fut aussi honorée, aussi obéie, aussi louée que vous le fûtes par lui. Dès que, décemment et sans donner de soupçons, il pouvait parler de vous, il ne tarissait pas en éloges sur votre compte, et se montrait le plus dévoué et le plus soumis de vos adorateurs. Il avait mis son honneur, sa fortune, sa vie entre vos mains. Manquait-il de naissance, de grâces, de vertus? ne jouissait-il pas de la considération et de l'estime de tous? vous ne sauriez le nier. Comment donc alors pûtes-vous, à l'instigation d'un cagot bavard et envieux, prendre une résolution si cruelle à son égard. Je ne conçois pas qu'il y ait des femmes assez aveugles pour ne faire aucun cas des soins que les hommes leur rendent. Si elles voulaient se donner la peine de réfléchir et de considérer combien Dieu a donné à l'homme de noblesse et de prééminence sur tous les autres êtres, elles devraient, lorsqu'elles en rencontrent un qui les aime, non-seulement s'en glorifier, mais apporter tous leurs soins à lui plaire, à le chérir, pour se l'attacher plus fortement encore. Au lieu de cela, vous savez comment vous avez agi envers Tédalde, poussée par les instigations d'un moine, moins animé du zèle de la religion que jaloux des plaisirs de votre ami. Voilà, madame, voilà le péché que le Tout-Puissant, qui pèse tout dans une juste balance et qui conduit toutes choses à la fin qu'il s'est proposée, n'a pas voulu laisser impuni. Si vous voulez donc sauver le mari, il faut réparer l'injustice que vous avez faite à l'amant, et que vous me promettiez et exécutiez de point en point ce que je vais vous dire : c'est que si Tédalde revient jamais de son long exil, vous lui rendiez vos bonnes grâces, votre bienveillance, votre amitié, vos faveurs mêmes, afin qu'il soit dans votre cœur tel qu'il y était avant que vous eussiez sottement ajouté foi aux extravagances de ce détestable moine qui vous l'a fait congédier. »

La dame, qui avait écouté très-attentivement le long discours du pèlerin, ne douta point que son malheur ne fût effectivement une juste punition de sa conduite. « Ami de Dieu, lui dit-elle, je suis pénétrée de la vérité de tout ce que vous venez de me dire. Je connais à présent les religieux que je prenais, hélas! pour de véritables saints. Je vois que les torts que j'ai eus envers Tédalde sont

graves, et suis toute disposée à faire tout mon possible pour les réparer de la manière que vous m'avez indiquée. Mais comment le pourrai-je maintenant? Tédalde ne reviendra plus; il a été tué, et la promesse que je vous pourrais faire à cet égard, et que vous me demandez, serait inutile.

— Détrompez-vous, madame, reprit le pèlerin, Dieu m'a appris que Tédalde n'est point mort; il est plein de vie et de santé, et si vous lui rendez vos bonnes grâces, vous lui rendrez aussi le bonheur dont il jouissait auparavant. — Prenez donc garde à ce que vous dites, homme de Dieu. Je suis sûre que Tédalde n'est plus; je l'ai vu étendu devant ma porte, percé de plusieurs coups d'épée; je l'ai tenu longtemps dans mes bras, et j'ai arrosé son visage de mes larmes. J'ai même été pour cela exposée à la médisance. — Soyez sûre, madame, reprit le pèlerin, que Tédalde vit encore, je puis même vous faire espérer que vous le reverrez bientôt, si vous me promettez de suivre votre première résolution. — Je vous jure, reprit alors la dame, que je ferai tout ce que vous m'avez dit, car rien au monde ne pourrait me rendre plus heureuse que de voir Tédalde sain et sauf, et mon mari en liberté. »

Tédalde jugea alors qu'il était temps de se faire connaître et de donner à Hermeline des assurances positives de la délivrance d'Aldobrandin. « Ne vous



affligez plus, ma chère dame, sur le sort de votre mari; je vais vous découvrir un secret qu'il faut que vous gardiez toute votre vie. » A ces mots, le pèlerin, qui se trouvait dans un endroit assez solitaire, seul avec Hermeline qui avait la

plus grande confiance dans sa sainteté, le pèlerin, dis-je, s'étant approché d'elle, tira de sa poche un anneau dont elle lui avait fait présent la dernière nuit qu'il avait passée avec elle, et qu'il avait gardé très-précieusement. « Connaissez-vous cet anneau? lui dit-il en le lui présentant. — Je le connais fort bien, répondit-elle; c'est un anneau dont j'avais fait présent à Tédalde. » Alors le pèlerin se levant, et se dépouillant de son manteau et du capuchon qu'il avait sur la tête, lui dit en florentin : « Et moi, me reconnaissez-vous? » Hermeline crut voir un revenant; elle fut si effrayée de ce changement imprévu, qu'au lieu de sauter au cou de Tédalde, elle chercha à s'enfuir, le prenant réellement pour un ressuscité; mais Tédalde la retint et la rassura, en lui disant : « Ne craignez rien, madame; je suis cet amant infortuné, ce Tédalde qui vous fut si cher, et que vous et mes frères croyez mort sans raison. » Hermeline fut quelque temps fort troublée; mais enfin, revenue de sa frayeur, et le reconnaissant au son de sa voix et aux traits de son visage, qu'elle examina plus attentivement, elle sauta à son cou, et l'embrassa en pleurant et en lui témoignant tout le plaisir qu'elle avait de le revoir. Tédalde, après lui avoir rendu ses caresses et ses baisers, lui dit : « Ne nous abandonnons pas trop longtemps au plaisir et à notre joie; il me reste encore à obtenir la délivrance de votre mari, et j'espère que la journée de demain ne se passera pas sans que vous appreniez sa mise en liberté. Si je réussis ainsi que je l'espère, je reviendrai ce soir pour en causer avec vous plus à loisir qu'en ce moment. »

Tédalde, ayant repris sa cape et son habit de pèlerin, embrassa de nouveau sa chère Hermeline, et la quitta pour se rendre à la prison où son mari était détenu. Il le trouva pâle, défait, et plus occupé des idées de sa mort que de l'espoir de sa délivrance. S'étant assis auprès de lui : « Aldobrandin, lui dit-il, je suis un de vos amis qui connais votre innocence et que Dieu envoie pour vous sauver. Le jour de demain ne se passera point sans que je n'aie fait triompher votre innocence. J'y mets seulement une condition, et je me flatte que vous ne vous y opposerez point.

— Homme de Dieu, répondit le prisonnier, quoique vous me soyez parfaitement inconnu et que je ne me souvienne pas de vous avoir jamais vu, je crois sans peine que vous êtes de mes amis, puisque vous le dites, et que vous vous intéressez à mon triste sort. J'ignore par quel moyen vous avez pu découvrir mon innocence; mais je puis vous assurer en toute vérité que je n'ai point commis le crime pour lequel je dois être condamné à mort. Dieu a sans doute voulu me punir de mes autres péchés, qui sont en grand nombre; mais si maintenant il a pitié de moi, et si je recouvre la liberté, parlez, je suis prêt à faire tout ce que vous me demanderez; car c'est à vous assurément que je devrai ma délivrance.

— Je ne vous demanderai qu'une chose, dit alors le pèlerin, c'est qu'après que j'aurai fait voir votre innocence, vous vous réconcilierez de bonne grâce avec les frères de Tédalde qui, dans la persuasion où ils étaient que vous étiez l'auteur de la mort de leur frère, ont été cause de votre emprisonnement; promettez-moi donc de les regarder comme vos amis, comme vos propres frères, lorsqu'ils auront réparé les torts qu'ils ont eus envers vous. — Nul ne sait, répondit Aldobrandin, combien la vengeance est douce, ni avec quelle ardeur on

la désire, excepté celui qui a reçu l'offense. Cependant, dans l'espoir de faire connaître mon innocence, j'y renoncerai et leur pardonnerai volontiers. Si donc je parviens à sortir d'ici sain et sauf, je vous promets de faire à ce sujet tout ce qui vous sera agréable. » Cette réponse plut infiniment au pèlerin, qui, sans vouloir s'expliquer autrement, l'exhorta à prendre courage et lui donna l'assurance que la journée du lendemain ne se passerait pas sans qu'il reçût des nouvelles de sa mise en liberté.

Dès qu'il l'eut quitté, il se rendit au palais, et fit si bien qu'il parvint à entretenir en particulier l'un des magistrats. « Monseigneur, lui dit-il, tout homme, et principalement ceux qui occupent un poste semblable au vôtre, doivent apporter tous leurs soins à faire connaître la vérité, afin que les innocents n'encourent pas les peines des crimes qu'ils n'ont pas commis, et que les seuls coupables soient punis. C'est dans ce but que je suis venu vous trouver, et pour éclairer votre conscience au sujet d'une condamnation injuste. Vous avez poursuivi avec toute la rigueur des lois, comme vous le savez, Aldobrandin Palermini, dont vous êtes sur le point de prononcer la condamnation, dans la certitude où vous êtes qu'il est l'auteur de la mort de Tédalde Élyséi. Rien cependant n'est plus faux que cette supposition, et je me fais fort de vous en convaincre avant minuit en vous livrant les véritables assassins. »

L'honnête magistrat, qui s'intéressait au sort d'Aldobrandin, prêta favorablement l'oreille aux paroles du pèlerin. Après avoir entendu les révélations que celui-ci lui fit à ce sujet, il donna des ordres pour qu'on s'emparât, à l'auberge, des deux coquins et de leur servante. On les saisit dans leur premier sommeil et sans qu'ils fissent la moindre résistance. Lorsqu'on les interrogea, ils nièrent d'abord les crimes qu'on leur imputait; mais, pris à part, ils finirent par avouer leur faute, ajoutant toutefois qu'ils ne connaissaient aucunement Tédalde Élyséi dont on leur parlait. Interrogés sur le motif de ce meurtre, ils répondirent que c'était pour se venger de ce que cet homme avait voulu débaucher la femme de l'un d'eux.

Le pèlerin, après avoir pris connaissance de ces réponses, prit congé du magistrat, et alla secrètement chez Hermeline; il la trouva qui l'attendait avec impatience pour se réconcilier avec lui, et en même temps savoir des nouvelles de son mari. Dans ce but, elle avait fait coucher ses gens et était demeurée seule. A son arrivée, Tédalde lui dit : « Réjouissez-vous, ma chère amie, je puis vous donner l'assurance que demain vous reverrez votre mari. » Et, à l'appui de ce qu'il lui annonçait, il lui rendit compte de tout ce qu'il avait fait. Ces deux événements si subits, dont l'un lui faisait retrouver son amant dont elle avait tant pleuré la mort, et l'autre qui allait délivrer son mari du danger auquel il était exposé, rendirent Hermeline la plus joyeuse de toutes les femmes; elle embrassa Tédalde avec effusion; ils se couchèrent ensuite, et scellèrent leur réconciliation par tous les plaisirs qu'ils purent se procurer.

Dès que le jour fut prêt à paraître, Tédalde, s'étant habillé, confia à sa maîtresse ce qu'il avait résolu de faire, et la pria de nouveau de n'en point parler. Il sortit ensuite de la maison, toujours revêtu de son habit de pèlerin, pour aller s'occuper utilement des affaires d'Aldobrandin.

Les juges, ayant reconnu l'exactitude des renseignements qu'on leur avait

donnés, se hâtèrent, quand le jour fut venu, de mettre Aldobrandin en liberté. Peu de jours après, ils firent couper la tête aux véritables meurtriers sur le lieu même où ils avaient commis leur crime.

Aldobrandin fut donc rendu à la liberté, au grand contentement de sa femme ainsi qu'à celui de ses parents et de ses amis, qui, reconnaissant que c'était au pèlerin qu'ils étaient redevables de cette délivrance, le menèrent à la maison d'Aldobrandin, où on le pria de demeurer autant de temps qu'il lui plairait. Il fut fêté, chéri, caressé de tout le monde en général, et surtout d'Hermeline, qui connaissait mieux que personne celui auquel elle faisait tant d'accueil.

Cependant, quelques jours s'étant écoulés, le pèlerin crut devoir réconcilier Aldobrandin avec ses frères; car il savait que ceux-ci étaient non-seulement fort étonnés d'une si soudaine délivrance, mais encore qu'ils redoutaient les suites de l'accusation qu'ils avaient portée contre lui. Il somma donc Aldobrandin d'accomplir la promesse qu'il lui avait faite. Celui-ci répondit avec franchise qu'il était prêt à l'exécuter. Le pèlerin lui dit alors de préparer pour le lendemain un grand festin, où lui, ses parents et leurs femmes feraient accueil aux quatre frères de Tédalde et à leurs femmes, et qu'il irait sur-le-champ les inviter de sa part à ce banquet, qui serait le gage de la paix générale. Aldobrandin ayant accepté cet arrangement, le pèlerin se rendit aussitôt chez les quatre frères, leur parla comme il convenait dans de semblables circonstances, et leur persuada enfin, par des raisons victorieuses et sans réplique, qu'ils devaient des réparations à Aldobrandin pour reconquérir son amitié. Il les invita ensuite, eux et leurs femmes, à venir le lendemain dîner chez lui. Ceux-ci, confiants dans sa parole, acceptèrent l'invitation.

Le lendemain matin, à l'heure fixée pour le repas, les quatre frères de Tédalde, toujours en habits de deuil, accompagnés de quelques-uns de leurs amis, arrivèrent les premiers chez Aldobrandin, qui les attendait. Là, devant tous ceux qui avaient été invités par Aldobrandin pour leur tenir compagnie, ils posèrent leurs armes à terre, lui demandèrent pardon des torts qu'ils avaient eus à son égard et se mirent à sa discrétion. Aldobrandin les accueillit avec bonté et les larmes aux yeux; il les embrassa, et pour ne pas prolonger l'embarras de leur fausse position par de longues paroles, il leur pardonna tous les tourments qu'ils lui avaient causés. Leurs femmes et leurs sœurs, toutes habillées de noir, arrivèrent ensuite et reçurent le plus gracieux accueil de la part d'Hermeline et des autres dames; un repas magnifique fut ensuite servi. Une seule chose contrastait avec la richesse et la bonne disposition de ce banquet, c'était la tristesse produite par les habits de deuil que portaient les frères de Tédalde; ce qui donna lieu à quelques convives de blâmer le pèlerin d'avoir eu l'idée de cette fête en pareille circonstance. Celui-ci s'en aperçut. Voyant alors qu'il était temps de dissiper cette tristesse, il se lève au dessert, et dit : « Je sens, messieurs et dames, que, pour ramener la joie dans ce banquet, il ne manque que la présence de Tédalde, que vous n'avez pas reconnu, bien qu'il ait été constamment au milieu de vous. Eh bien! je vais vous le faire voir. » A ces mots, il jette son manteau et quitte son habit de pèlerin. Je vous laisse à penser l'étonnement qu'il produisit. On le regarde longtemps, et, bien qu'on le reconnaisse, on doute encore

que ce soit bien réellement lui. Pour les convaincre tout à fait, Tédalde leur raconte une foule de particularités qui les concernent, ainsi que ses propres



aventures. Ses frères, ainsi que ses sœurs, coururent l'embrasser. Le reste de la compagnie suivit leur exemple. Il n'y eut qu'Hermeline qui ne se rendit point à l'empressement général. Aldobrandin lui en marqua sa surprise. Celle-ci, élevant la voix de manière à être entendue de tout le monde, lui dit : « Il n'y a ici personne qui ne ferait à Tédalde plus volontiers que moi des caresses, et qui aurait plus sujet de lui en faire, puisque c'est à lui que je suis redevable de ta délivrance; mais les mauvais propos qu'on a tenus le jour où nous pleurions la mort de celui qu'on a pris pour lui, m'empêchent de lui témoigner toute ma gratitude. — Ne crains rien, répondit le mari; penses-tu que j'ajoute foi à tous ces bavardages? En me procurant la liberté, il a bien prouvé le contraire; lève-toi, et cours l'embrasser. » Hermeline, qui ne désirait pas autre chose, ne se le fit pas répéter deux fois; elle fut à lui comme les autres, l'embrassa tendrement et lui fit mille amitiés. La manière toute libérale dont en usait Aldobrandin plut extrêmement aux frères de Tédalde ainsi qu'au reste de la compagnie; en sorte que toute mésintelligence provenant des propos qui avaient été tenus, disparut entièrement. Après l'accueil que chacun fit à Tédalde, celui-ci déchira les habits de deuil que portaient ses frères, leurs femmes et ses sœurs, et leur en fit revêtir d'autres. On se mit à chanter, à danser et à se divertir; de sorte que le repas finit aussi joyeusement qu'il avait commencé tristement et sous de mauvais augures. Tout

le monde se rendit avec joie à la maison de Tédalde, où ils soupèrent, et plusieurs jours se passèrent de la même manière en festins et en divertissements.

Les Florentins pensèrent longtemps que Tédalde était revenu de l'autre monde, et crurent au miracle. Ses propres frères même doutaient encore que ce fût véritablement lui, et ne l'auraient peut-être jamais cru sans un événement qui leur fit connaître le nom de celui qui avait été tué. Un jour que des gens de Luginiane passaient devant la maison de Tédalde, ils virent celui-ci sur sa porte et coururent à lui en disant : « Bonjour, Fativole. » Tédalde, qui était avec ses frères, leur répondit qu'ils le prenaient sans doute pour un autre. Dès qu'ils entendirent sa voix, ils reconnurent leur erreur et lui firent leurs excuses. « Vraiment, dirent-ils, jamais on ne vit de plus frappante ressemblance que celle qui existe entre vous et un de nos amis, nommé Fativole de Pontrémoli ; il doit être arrivé ici depuis environ quinze jours, et nous ne savons pas depuis ce qu'il est devenu ; sans le son de votre voix, et votre habit, dont nous nous étonnions, parce qu'il était soldat comme nous, nous aurions été persuadés que c'était lui. — Comment était-il donc habillé ? demanda le frère aîné de Tédalde. » Ceux-ci le lui dirent, et il se trouva que ces vêtements étaient bien effectivement ceux que portait celui qui avait été tué. D'après ces détails et plusieurs autres renseignements, on reconnut clairement que celui qui avait été assassiné était ce Fativole et non Tédalde ; et, dès ce moment, tous les doutes que pouvaient encore avoir ses frères et les autres Florentins se dissipèrent. C'est ainsi que Tédalde, revenu riche dans sa patrie, donna des preuves de la constance la plus rare. Sa belle maîtresse n'eut garde de lui tenir rigueur, et se conduisit avec tant de prudence, qu'ils purent longtemps encore se livrer à tout leur amour. Que Dieu nous fasse la grâce de jouir ainsi du nôtre !

NOUVELLE VIII

LE RESSUSCITÉ

Féronde ayant pris une certaine poudre passe pour mort et est enterré. Un abbé qui jouissait des faveurs de sa femme le tire du tombeau, et l'ayant mis en prison, lui fait accroire qu'il est en purgatoire. Après être ressuscité, il élève comme son propre enfant le fils que l'abbé avait eu de sa femme.

Cette nouvelle d'Emilie, quelque longue qu'elle fût, parut encore trop courte à l'assemblée, tant elle abondait en événements de toute espèce. Dès qu'elle fut terminée, la reine, se tournant vers Laurette, n'eut besoin que d'un seul signe pour l'engager à prendre la parole à son tour.

Mes chères dames, dit celle-ci, l'histoire que je vais vous raconter ressemblerait plutôt à un mensonge qu'à une vérité. L'aventure de cet homme qui a été pleuré comme mort et enseveli pour un autre, m'en a rappelé tout à l'heure le souvenir. Je vous raconterai donc comment un homme, quoique vivant, fut enterré pour mort, et comment lui-même crut, ainsi que beaucoup d'autres personnes, qu'il était réellement ressuscité, ce qui fit honorer comme un saint, au lieu de le punir, comme il le méritait, l'auteur de ce prétendu miracle.

Il y eut autrefois en Toscane une abbaye qui existe encore et qui était, comme nous en voyons quelques-unes, située dans un lieu peu fréquenté des autres hommes. Le moine qui en fut fait abbé jouissait, en toute chose, d'une réputation de sainteté, à l'article des femmes près, car il savait si bien prendre ses mesures à cet égard, que non-seulement personne n'avait connaissance de ses intrigues, mais même le moindre soupçon. Aussi, passait-il pour un homme rempli de justice et de dévotion. Or, il arriva qu'un riche paysan nommé Féronde, homme matériel et de peu d'esprit, qui demeurait dans le voisinage de l'abbaye, se lia d'intimité avec l'abbé, qui, de son côté, ne se plaisait dans cette intimité que pour avoir l'occasion de s'amuser quelquefois de ses sottises. Par suite de ces relations, l'abbé vint à connaître la femme de Féronde, et, comme elle était extrêmement jolie, il en devint tellement amoureux, que le jour et la nuit il n'était occupé que d'elle. Mais, bien que Féronde n'eût pas beaucoup d'esprit, il en savait néanmoins cependant assez pour bien aimer sa femme et la garder soigneusement : ce qui n'était guère propre à encourager l'abbé dans les vues qu'il avait sur elle. Cependant celui-ci, en homme rusé, sut si bien s'y prendre, qu'il amena Féronde à venir quelquefois avec sa femme prendre quelque récréation dans le jardin de l'abbaye. Dans ces promenades, il leur parlait avec onction de la béatitude éternelle, et leur racontait les œuvres pieuses dont autrefois certaines personnes, hommes et femmes, avaient donné l'exemple. Ces paroles donnèrent de lui une si bonne opinion, que la femme de Féronde conçut le plus vif désir de le prendre pour son confesseur. Elle en demanda la permission à son mari, qui la lui accorda volontiers. Ce fut donc avec bien de la joie que l'abbé la vit un jour venir se confesser à lui. Celle-ci, s'étant agenouillée à ses pieds, lui dit tout d'abord : « Si Dieu, mon révérend, ne m'avait point donné un mari tel que le mien, ou même si je ne m'étais pas mariée, il m'aurait été facile, avec vos pieux conseils, de suivre le chemin dont vous nous avez parlé pour arriver à la vie éternelle. Mais quand je réfléchis à la nullité de Féronde, je me considère, quoique étant mariée, en état de veuvage, d'autant plus que lui, vivant, il ne m'est pas permis de prendre un autre mari. Il est, en outre, et contre toute raison, si injurieusement jaloux, que je ne puis vivre avec lui sans être exposée à des altercations et à des reproches continuels. Je vous prierai donc, le plus humblement possible, avant d'en venir à une confession plus détaillée, de m'aider de vos conseils dans cette circonstance ; car si je ne puis parvenir à éviter le danger de cette situation, je crains bien que mes confessions ou toute autre bonne pratique que je pourrais faire, ne soient remplies en pure perte. »

Ces paroles chatouillèrent agréablement le cœur de l'abbé ; il vit que le hasard le servait utilement dans ce qu'il désirait le plus ardemment. « Je crois comme vous, ma fille, lui répondit-il, que c'est un triste fardeau d'avoir pour mari, sensible et jolie comme vous êtes, un homme sans esprit, sans jugement, sans intelligence ; mais c'en est encore un plus grand, je crois, d'avoir un mari jaloux. Je conçois donc qu'étant unis l'un à l'autre, vous deviez éprouver toutes les peines que vous dites. Mais, pour abréger, je ne vois à ceci qu'un seul remède : c'est que Féronde guérisse de cette jalousie. Je connais bien un moyen qui serait infaillible et que je pourrais vous indiquer ; mais il faudrait que vous me promissiez de garder le secret.— Mon père, lui dit la femme, n'ayez aucune in-

quiétude à cet égard ; je mourrais plutôt que de révéler à qui que ce soit une chose que vous m'aurez défendu de dire. Comment donc pourrons-nous arriver à ce but? — Si nous voulons, répondit l'abbé, que votre mari guérisse, il faut absolument qu'il aille en purgatoire. — Comment donc pourrait-il y aller, puisqu'il est encore vivant? — Il faut qu'il meure, dit l'abbé, et, de cette manière, il pourra y entrer. Quand il aura souffert assez de temps pour être guéri de sa jalousie, au moyen de certaines prières que nous adresserons au ciel, nous prierons Dieu de rappeler votre mari à la vie, et Dieu fera ce que nous lui aurons demandé. — Mais, pendant ce temps, devrai-je rester veuve? — Sans doute répondit l'abbé ; mais seulement pendant un certain laps de temps, pendant lequel il faut bien vous garder de prendre un autre mari, parce que Dieu en serait fortement irrité. D'ailleurs, il faudrait retourner avec votre premier mari, lorsqu'il reviendrait de l'autre monde, et il serait alors plus jaloux que jamais. — Je me soumettrai, dit la femme, pourvu qu'il guérisse de cette maudite jalousie et que je ne sois plus exposée à vivre dans un pareil esclavage. Faites donc tout ce qu'il vous plaira. — Je ferai les choses pour le mieux, répondit l'abbé ; mais quelle récompense me donnerez-vous pour un tel service ? — Tout ce que vous voudrez, dit celle-ci, pourvu que ce soit en mon pouvoir ; mais que peut faire une pauvre femme comme moi qui soit digne d'un saint homme comme vous? — Vous pouvez faire autant pour moi, reprit l'abbé, que je puis faire pour vous ; car, de même que je vais travailler à votre bonheur et à votre repos, vous pouvez, de votre côté, faire le repos et le bonheur de ma vie. — Si cela est ainsi, j'y consens volontiers, reprit la dame. Dites-moi donc ce qu'il faut que je fasse. — Il faut, répondit l'abbé, m'accorder vos faveurs et votre amour, car je brûle pour vous d'une ardeur qui me consume. — Hélas! que me demandez-vous là? dit la femme tout étonnée. Je vous prenais pour un véritable saint ; et convient-il, je vous le demande, à des religieux, de faire de pareilles propositions aux femmes qui vont implorer leurs conseils? — Ne vous en étonnez pas, ma chère amie, cela ne peut porter aucune atteinte à la sainteté, parce qu'elle réside dans l'âme, et que ce que je vous demande ne regarde que le corps. Quoi qu'il en soit, votre beauté a fait tellement d'impression sur moi, que l'amour m'a forcé de rompre le silence. Vous devez plus qu'aucune autre femme vous glorifier de votre beauté, puisqu'elle séduit jusqu'aux hommes qui ont l'habitude de contempler celles du ciel. Quoique abbé, je suis un homme comme les autres, et, comme vous le voyez, je ne suis pas encore vieux. Il me semble donc que ce que je vous demande ne doit pas vous déplaire, et qu'au contraire vous devez le désirer ; car, pendant que Féronde sera en purgatoire, je vous tiendrai compagnie la nuit, et vous procurerai les consolations qu'il aurait dû vous donner. Personne, en outre, ne s'en doutera jamais, car chacun a sur moi l'opinion que vous aviez naguère. Ne refusez donc pas, je vous en supplie, la faveur que Dieu vous envoie ; bien d'autres, à votre place, désireraient avoir ce que je vous offre, et que vous ne refuserez pas certainement, si vous suivez mon conseil. J'ai, en outre, beaucoup de belles bagues et autres jolis bijoux dont je ne veux faire présent qu'à vous seule. Ayez donc pour moi quelques complaisances, et faites, de votre côté, ce que je suis disposé à faire pour vous. »

La femme, les yeux baissés, ne savait comment le refuser. D'un autre côté,

accepter ces propositions ne lui semblait pas très-convenable. L'abbé, qui vit qu'elle n'avait pas refusé de l'écouter, et qui était témoin de son embarras, pensa l'avoir à moitié convertie. Il redoubla ses prières et ses instances, et lui persuada qu'il n'y avait rien de criminel dans ce qu'il demandait. La belle alors lui répondit avec un peu de honte « qu'elle ferait tout ce qui lui plairait, mais que ce ne serait qu'après que Féronde aurait été en purgatoire. » L'abbé, tout ravi, lui dit aussitôt : « Nous ferons en sorte qu'il y soit bientôt. Tâchez seulement que demain, ou après, il vienne ici passer quelque temps avec moi. » En lui disant ces mots, il lui glissa un anneau au doigt, et la renvoya.



La jeune femme, toute joyeuse du présent qu'elle avait reçu, et espérant en recevoir d'autres, alla retrouver ses compagnes, et ne cessa, en rentrant à la maison, de s'entretenir avec elles de la sainteté de l'abbé, dont elle contait les choses les plus merveilleuses.

Peu de jours après, Féronde se rendit à l'abbaye, et, dès que l'abbé le vit, il se mit en mesure de l'envoyer en purgatoire. Il était possesseur d'une poudre qui avait une vertu merveilleuse et qui lui venait d'un grand prince de l'Orient. Celui-ci, en la lui donnant, lui avait assuré qu'on s'en servait pour le Vieux de la Montagne, lorsqu'on voulait envoyer, en dormant, quelqu'un dans son paradis, et l'en

faire revenir au bout d'un certain temps; elle n'était pas nuisible à la santé, et selon la dose qu'on en prenait, elle plongeait dans un si profond sommeil, que, pendant qu'elle agissait, on eût dit que le dormeur était entièrement privé de vie. L'abbé prit de cette poudre une quantité suffisante pour faire dormir trois jours; il la mêla dans un verre de vin, et le donna à boire dans sa chambre à Féronde, qui ne se doutait de rien. Il se promena ensuite avec lui dans le cloître, où ils trouvèrent plusieurs moines qui se mirent à rire et à s'amuser de la bêtise accoutumée du pauvre Féronde; mais celui-ci ne leur donna pas grand temps pour cette récréation, car, la poudre faisant son effet, il fut saisi d'une si soudaine et si violente envie de dormir, qu'étant encore debout il s'endormit tout à fait, et, presque aussitôt s'affaissa sous lui-même. L'abbé feignit d'être fort inquiet de cet accident; il le fit descendre, lui jeta de l'eau froide au visage, employant tous les moyens pour le faire revenir, comme si une indisposition subite l'eût privé de connaissance. Mais tout fut inutile. On lui tâta le pouls, et, ne lui trouvant aucune pulsation, chacun des moines fut persuadé que le pauvre homme était mort. On envoya prévenir sa femme et ses parents, qui arrivèrent tous en grande hâte. Après qu'ils eurent répandu pendant quelque temps des larmes sur son corps, l'abbé le fit ensevelir, tout couvert des habits qu'il portait, dans un grand tombeau. Sa femme alors s'en retourna chez elle avec un petit enfant qu'elle avait eu de son mari, en protestant qu'elle ne se marierait jamais. Restée seule avec son fils, elle se mit à s'occuper de la gestion des biens que lui laissait Féronde et des soins que réclamait son enfant.

Aussitôt que la nuit fut venue, l'abbé, accompagné d'un moine bolonnais, qui était arrivé du jour même de Bologne, et dans lequel il avait la plus grande confiance, se rendent au tombeau, en tirent secrètement Féronde, et le portent dans un caveau obscur qui servait de prison aux moines qui avaient commis quelques fautes; ils lui ôtent ses habits, l'habillent en moine et l'étendent sur la paille, puis le laissent là jusqu'à ce qu'il lui plaise de se réveiller. En attendant ce moment, le Bolonnais, sans que personne pût se douter de ce qui se passait, resta auprès de lui, après avoir reçu de l'abbé des instructions sur ce qu'il avait à faire.

Le lendemain, l'abbé, sous prétexte d'une visite, alla avec un de ses moines à la maison de la veuve, qu'il trouva en deuil et dans l'affliction. Après lui avoir adressé quelques paroles de consolation, il la prit à l'écart et lui rappela à voix basse la promesse qu'elle lui avait faite. La femme se trouvant libre et n'ayant plus à redouter aucun obstacle de Féronde ou de tout autre, apercevant en outre au doigt de l'abbé un autre magnifique anneau, lui dit qu'elle était disposée à tenir sa parole, et ils convinrent en conséquence que la nuit suivante il irait la trouver.

La nuit étant venue, l'abbé, vêtu des habits de Féronde et accompagné de son moine, y alla comme c'était convenu; il coucha avec elle et passa la nuit au milieu des plaisirs et des délices, puis s'en retourna le lendemain matin à l'abbaye. Comme il faisait fréquemment le même chemin, il fut rencontré en allant et en venant par plusieurs personnes, qui crurent que c'était Féronde qui revenait pour faire sa pénitence. Les habitants du village, qui étaient gens grossiers et sans intelligence, faisaient mille contes à ce sujet. Ils en parlèrent aussi plusieurs

fois à la veuve; mais elle savait mieux qu'eux à quoi s'en tenir à ce sujet.

Cependant Féronde s'étant réveillé sur ces entrefaites, sans pouvoir deviner où il se trouvait, le moine bolonnais entra dans sa prison en l'apostrophant d'une voix formidable et le battit violemment de verges qu'il portait à la main. Féronde, pleurant et criant, ne cessait de demander: « Hélas! où suis-je? — Tu es en purgatoire, s'écria le moine. — Comment! je suis donc mort? dit celui-ci. — Sans doute, » reprit le moine. A cette nouvelle, le pauvre homme de se désoler, de pleurer sa femme et son fils, et de dire les plus grandes extravagances du monde. Le moine, quelque temps après, lui apporta de quoi boire et manger. Féronde, tout étonné, s'écrie: « Eh quoi! les morts peuvent donc manger? — Oui, dit le moine; ce que je t'apporte c'est ce que celle qui fut autrefois ta femme a envoyé ce matin à l'église pour faire dire des messes pour le repos de ton âme; et le Seigneur veut que cela te soit apporté. — Que Dieu la bénisse, dit Féronde; ma pauvre femme! comme je l'aimais avant que je ne mourusse! Je la serrais toute la nuit dans mes bras, je n'étais occupé qu'à lui donner des baisers, et quand l'envie m'en prenait, je lui faisais encore bien autre chose. » Se sentant ensuite un grand appétit, il se mit à manger et à boire. Le vin ne lui parut pas des plus exquis; se récriant alors: « Que Dieu la punisse, dit-il, pour ne pas avoir envoyé aux prêtres du vin du tonneau qui est le long du mur! »

Après qu'il eut bu et mangé, le moine s'empara de lui de nouveau et le fouetta encore de ses verges. Féronde se mit à crier et lui demanda pourquoi il le frappait ainsi. « Parce que Dieu le veut, répondit l'autre; il a ordonné que tu en reçoives autant deux fois le jour. — Et pour quelle raison? — Parce que tu as été jaloux, lorsque tu avais pour femme la meilleure et la plus honnête femme du pays. — Hélas! c'est la vérité: c'était la douceur même; mais je ne savais pas que le Seigneur trouvât mal qu'un homme fût jaloux; car, si je l'avais su, je ne l'eusse jamais été. — Tu devais faire ces réflexions, répondit le moine, quand tu étais du nombre des vivants. Si tu reviens un jour au monde, souviens-toi de ce châtiment, afin de ne plus l'être. — Est-ce que quand on est mort on peut quelquefois retourner sur la terre? — Le Seigneur y fait revenir celui qu'il veut, répondit le moine. — Hélas! reprit Féronde, si je peux jamais y retourner, je veux être le meilleur mari du monde; jamais je ne maltraiterai ma bonne petite femme et ne lui ferai de reproches, si ce n'est cependant au sujet du vin qu'elle a remis ce matin, et pour ne pas avoir envoyé de chandelle, ce qui a été cause que j'ai été obligé de manger à tâtons. — Elle a eu soin d'en envoyer, lui dit le religieux; mais elles ont été brûlées à dire des messes. — La bonne femme! reprit Féronde; si je retourne jamais là-haut, je veux lui laisser faire toutes ses volontés. Mais, dites-moi, qui êtes-vous, vous qui me châtiez ainsi? — Je suis mort de même que toi, répondit le moine, et suis né en Sardaigne. Il m'est arrivé de louer la jalousie d'un maître que je servais; Dieu, pour cela, m'a condamné à te porter à manger et à boire, et à te battre ainsi que je le fais, jusqu'à ce qu'il en ait décidé autrement de toi et de moi. — Mais, dit Féronde, n'y a-t-il que nous deux ici? — Nous sommes des milliers de personnes; mais tu ne peux les voir ni les entendre; elles aussi ne t'entendent ni te voient. — A quelle distance sommes-nous donc ici de notre pays? — A des millions de lieues. —

Par ma foi, c'est beaucoup, dit Féronde : nous devons être hors du monde, puisqu'il y a si loin. »

On tint Féronde dans un semblable régime durant l'espace de dix grands mois, pendant lesquels l'abbé visita bien souvent la jeune femme et auprès de qui il se donna du plaisir à discrétion ; mais il n'en est point qui soit parfaitement exempt de tristesse : la femme de Féronde devint grosse, et aussitôt après s'en être aperçue, elle en avertit l'abbé ; ils jugèrent alors qu'il serait utile pour tous deux de faire sortir Féronde du purgatoire et de le faire rentrer chez lui, où on lui ferait accroire que sa femme était enceinte de lui.

L'abbé se rendit la nuit suivante auprès de Féronde, et lui dit en contrefaisant sa voix : « Console-toi, Féronde ; Dieu veut que tu reviennes au monde, où, quand tu seras de retour, il te naîtra un fils auquel tu donneras le nom de Benoît ; il te fait cette grâce, en considération des fréquentes prières du saint abbé du monastère et de ta femme, et pour l'amour de saint Benoît. » Féronde, au comble de la joie, s'écria : « Merci, mon Dieu ! bénis soient le bon abbé, saint Benoît et ma douce et gentille femme ! »

L'abbé ayant ensuite mêlé, dans le vin qu'on lui envoyait, une quantité suffisante de poudre pour le faire dormir environ quatre heures, le moine et lui le revêtirent de ses habits et l'apportèrent secrètement dans la tombe où il avait été enseveli.

Le lendemain, au point du jour, Féronde se réveilla ; il aperçut, par un trou de son tombeau, la lumière qu'il n'avait point vue depuis dix mois ; s'imaginant alors qu'il était bien réellement en vie, il se mit à crier : « Ouvrez-moi ! ouvrez-moi ! » Et, en disant ces mots, il pousse de la tête et des épaules le couvercle de la tombe ; il fait si bien qu'il parvient, grâce à son peu de solidité, à l'entr'ouvrir et à le jeter par terre. Les moines, qui venaient de chanter matines, accourent en cet endroit, reconnaissent la voix de Féronde et le voient sorti du monument. Ils sont si épouvantés de ce prodige, qu'ils prennent tous la fuite et vont en avertir l'abbé.

Celui-ci feignait d'être dans ce moment en oraison. « Ne craignez rien, mes enfants, leur dit-il ; prenez la croix et l'eau bénite, et allons voir, avec un saint respect, ce que la puissance de Dieu vient d'opérer. Pendant ce temps, Féronde, pâle et défait comme devait l'être un homme qui avait passé tant de temps sans voir la lumière, était sorti du tombeau. Dès qu'il aperçoit l'abbé, il se jette à ses pieds, et lui dit : « Mon père, ainsi que cela m'a été révélé, ce sont vos prières, celles de saint Benoît et celles de ma femme, qui m'ont délivré des peines du purgatoire et rendu à la vie. Je prie Dieu qu'il vous accorde de longs jours, et vous comble de ses grâces. — Que le saint nom du Tout-Puissant soit béni, dit alors l'abbé. Lève-toi, mon fils, et va consoler ta femme, qui, depuis ta mort, n'a cessé de pleurer ; va, et sois un fidèle serviteur de Dieu. — C'est ce qui m'a été recommandé ; ainsi, mon père, laissez-moi faire, je ne manquerai pas de lui prouver par mes caresses toute ma reconnaissance. »

L'abbé, resté seul avec ses moines, feignit une grande admiration pour ce prodige, en l'honneur duquel il leur ordonna dévotement de chanter le *Miserere*.

Lorsque Féronde fut de retour, tous ceux qui le rencontrèrent dans le chemin prirent la fuite, comme à la vue d'un spectre. Sa femme même feignit d'éprou-





La Comtesse de Roussillon.

ver à sa vue la même frayeur. C'était en vain qu'il appelait chacun par son nom et affirmait qu'il était ressuscité. Les habitants, cependant, s'étant rassurés peu à peu, l'interrogèrent et lui firent mille questions. Lui, comme s'il fût devenu homme d'esprit, leur répondait à tous et leur donnait des nouvelles de leurs parents. Il leur racontait ce qui se passait en purgatoire, et leur faisait là-dessus les plus belles fables du monde. Il prétendit, en finissant, que la révélation qui lui avait été faite avant qu'il ne ressuscitât lui venait de l'ange Gabriel.

Après avoir repris possession de ses biens et s'être remis avec sa femme, celle-ci lui déclara sa grossesse. Il crut fermement qu'il en était l'auteur, et la sotte opinion de ces gens qu'il suffit pour cela que la femme porte son enfant neuf mois, vint confirmer l'assurance où il était. Celle-ci mit au monde un enfant qui fut nommé Benoît Féronde. Le retour de Féronde et les paroles qu'il avait dites firent croire qu'il était réellement ressuscité et augmentèrent encore la réputation de sainteté de l'abbé.

Féronde n'oublia jamais les bons coups de verge qu'il avait reçus en purgatoire, et, à l'avenir, ne se montra plus jaloux, réalisant en cela la promesse que l'abbé avait faite à sa femme. Celle-ci fut enchantée de ce résultat; elle profita de ses heureuses dispositions pour se retrouver, lorsqu'elle en avait la possibilité, avec le saint abbé qui l'avait si bien secourue dans ces circonstances.

NOUVELLE IX

LA COMTESSE DE ROUSSILLON.

Gillette de Narbonne guérit le roi de France d'une fistule, et lui demande en récompense de ce service Bertrand, comte de Roussillon, pour mari. Celui-ci l'épouse contre son gré, et part de dépit pour Florence, où, faisant la cour à une jeune fille, il couche, sans le savoir, avec sa femme, qui lui donne deux fils. Bertrand, depuis ce temps, la traita comme sa femme et l'aima toujours tendrement.

Pour ne pas rompre le privilége accordé à Dionée, il ne restait plus que la reine pour conter sa nouvelle. Aussi, dès que Laurette eut cessé de parler, et sans attendre que la compagnie l'en priât, elle prit aussitôt la parole, et dit d'un air enjoué : Qui pourra maintenant vous raconter quelque chose qui vous satisfasse après avoir entendu Laurette? Il est en vérité fort heureux qu'elle n'ait pas été la première à parler; car tout ce qu'on aurait dit après elle ne nous eût guère paru intéressant. C'est pourquoi je crains fort qu'il n'en soit ainsi pour les nouvelles qui doivent terminer cette journée. N'importe; je dois accomplir ma tâche et vous dire aussi quelque chose sur le sujet proposé.

Il y eut autrefois en France un gentilhomme nommé Esnard, comte de Roussillon, qui, ne jouissant pas d'une bonne santé, avait toujours auprès de lui un médecin, nommé Gérard de Narbonne. Le comte n'avait qu'un fils, qui se nommait Bertrand, jeune et joli garçon qu'il faisait élever avec plusieurs autres enfants de son âge, parmi lesquels se trouvait la fille de son médecin, nommée Gillette. Cette jeune fille contracta pour lui un attachement au-dessus de son âge, et devint éprise de lui à un point qu'on ne peut imaginer. Le comte, après sa

mort, laissa son fils Bertrand sous la tutelle du roi; de sorte que celui-ci se décida, au grand chagrin de Gillette, à aller à Paris.

Peu de temps après, ayant aussi perdu son père, elle aurait bien désiré partir pour Paris, rien que pour voir encore le jeune comte. Mais il lui manquait pour cela une occasion; car, restée seule, et à la tête d'une grande fortune, elle était de la part de ses parents l'objet d'une active surveillance. Quoique en âge d'être mariée, n'ayant jamais pu oublier le comte, elle avait refusé, sans en dire le motif, plusieurs partis que ses parents lui avaient présentés.

Au récit qu'elle entendait faire de Bertrand, qui, d'après ce que l'on disait, était devenu un des plus beaux gentilshommes de la cour, elle brûla plus que jamais du désir de le revoir. Elle apprit un jour que le roi souffrait cruellement d'une fistule causée par les suites d'une enflure d'estomac pour laquelle il avait été mal traité; que tous les médecins qui avaient été consultés, loin de guérir son mal, n'avaient fait que l'irriter, et que le roi, désespérant de sa guérison, ne voulait plus des secours ni des conseils de personne.

Cette nouvelle fit un plaisir infini à la jeune fille, parce que d'abord elle lui fournissait un prétexte honnête pour se rendre à Paris, et qu'elle espérait, si la maladie était telle qu'elle le pensait, et si elle parvenait à opérer la guérison, qu'il ne lui serait pas difficile d'obtenir Bertrand pour mari. Elle mit à profit les notions qui lui venaient de son père, et ayant préparé, au moyen de certaines herbes, une poudre bonne pour cette maladie, elle monta à cheval et partit pour Paris.

La première chose qu'elle fit à son arrivée, fut d'employer tous ses efforts pour voir le comte. S'étant ensuite présentée devant le roi, elle le supplia de lui



faire voir son mal. Le roi, voyant la jeunesse et la beauté de cette jeune fille, ne crut pas devoir lui refuser. Aussitôt qu'elle eut vu ce dont il s'agissait, elle eut

la certitude de pouvoir le guérir. « Sire, lui dit-elle, Dieu me donne l'espérance que, si vous le voulez, je pourrai vous guérir de cette maladie, sans vous causer le moindre tourment, dans un délai de huit jours. » Le roi souriait en lui-même, et se disait : « Comment une jeune femme pourra-t-elle faire ce que les plus grands médecins du monde n'ont eu ni le pouvoir ni la science d'exécuter? » Il la remercia donc de ses offres et de sa bonne volonté, et se contenta de lui répondre qu'il avait résolu de ne plus suivre aucunes ordonnances de médecins. « Sire, lui dit-elle, vous méprisez mon art, je le vois, parce que je suis jeune et ne suis qu'une simple femme ; mais je dois vous dire que ce n'est point sur mes seules lumières que je compte, mais sur celles de Gérard de Narbonne, mon père, qui a joui pendant toute sa vie, comme médecin, d'une réputation méritée. »

En entendant ces paroles, le roi réfléchit et se dit en lui-même : « Peut-être Dieu m'envoie-t-il cette jeune fille pour opérer ma guérison ; pourquoi ne ferais-je pas l'essai de son savoir, puisqu'elle me promet de me guérir en peu de temps et sans me faire souffrir? » Et s'adressant à elle : « Mais si vous ne me guérissez pas, dit-il, à quoi vous soumettez-vous? — A être brûlée vive, sire, si votre guérison n'a pas lieu dans le délai que je vous ai fixé. Vous pourrez, d'ici là, me mettre sous bonne et sûre garde. Mais, si je vous guéris, quelle récompense m'accorderez-vous? — Je vous établirai le plus honorablement du monde, reprit le roi, si, comme il me semble, vous êtes encore à marier. — Certes, sire, je ne demande pas mieux que vous me donniez un mari ; mais je vous supplierai de ne m'accorder que le mari que je choisirai, vos enfants et les princes du sang exceptés. »

Le roi ayant promis de faire ce qu'elle lui demandait, la jeune fille commença son traitement et opéra la guérison du roi avant même le court délai qu'elle avait fixé. Le roi, au comble de la joie de se voir guéri, lui dit : « Jeune fille, vous avez bien mérité le mari que vous voulez avoir. Demandez-le donc avec assurance. — Sire, répondit-elle, je vous demande pour époux le comte Bertrand de Roussillon, que j'ai commencé d'aimer dès l'enfance, et que j'ai depuis toujours continué d'aimer de tout mon cœur. » Le roi trouva le cas assez difficile ; mais, comme il avait donné sa promesse, et ne voulait pas y manquer, il fit appeler celui-ci, et lui dit : « Vous êtes maintenant assez puissant et en âge de vous conduire vous-même. Je veux que vous retourniez gouverner votre province, et que vous emmeniez avec vous une jeune fille que je vous destine pour femme. » Le comte alors lui demanda quelle était cette demoiselle. « C'est celle qui m'a guéri, » répondit le roi. Le comte, qui la connaissait et qui l'avait déjà vue, ne poussait pas, malgré sa beauté, l'amour jusqu'à la prendre pour femme, à cause de la disproportion de sa naissance avec la sienne : il répondit donc d'un ton dédaigneux : « Vous voulez donc me donner la fille d'un médecin pour femme ! Dispensez-moi, sire, d'un pareil mariage. — Voudriez-vous, reprit le roi, me forcer à manquer à la parole que j'ai donnée à cette demoiselle qui m'a fait recouvrer la santé, et qui vous demande pour récompense? — Sire, dit Bertrand, vous êtes maître de mes biens et vous pouvez me marier à qui il vous plaira, car je suis votre vassal ; mais je ne vous cacherai point qu'un pareil mariage répugnera toujours à mes sentiments. — Vous ne parlerez pas toujours ainsi, lui dit le roi. Cette demoiselle est belle et sage, elle vous aime beaucoup, et vous

serez plus heureux avec elle que vous ne le seriez avec une autre qui serait issue d'une grande famille. »

Le comte, forcé d'obéir, ne répliqua point. Le roi fit faire de grands préparatifs pour célébrer ce mariage, et le jour fixé pour la noce étant venu, le comte, en présence du roi, épousa contre son gré la pauvre fille qui l'aimait plus que sa vie. Aussitôt son mariage conclu, il prétexta (exécutant en cela un projet qu'il avait conçu) le désir de retourner dans son pays pour consommer son mariage. Il prit congé du roi, et, après avoir quitté sa femme, il partit pour la Toscane. Là, ayant appris que les Florentins étaient en guerre avec les Siennois, il demanda à ces premiers d'entrer dans leur parti. Il fut reçu avec distinction et mis à la tête d'un régiment; il jouit auprès d'eux d'une belle position, et resta à leur service un long espace de temps.

La nouvelle mariée, peu satisfaite d'un pareil dénoûment, espérant que le temps et sa bonne conduite finiraient par ramener son mari dans son pays, s'en alla en Roussillon, où elle fut reçue de tous les habitants comme leur souveraine. Ayant trouvé tout en désordre, par suite de la longue absence du comte, elle apporta, en femme prudente et sage, tous ses soins et la plus grande sollicitude à rétablir l'ordre dans les affaires. Elle sut par là se concilier l'estime et l'amour de tous ses sujets, qui blâmaient fortement le comte de ne l'avoir point appréciée comme elle le méritait.

Après avoir rétabli l'ordre et la tranquillité dans tout le pays, elle envoya au comte deux gentilshommes pour lui en donner connaissance, et lui dire que si c'était à cause d'elle qu'il ne voulait pas rentrer dans ses États, il voulût bien le lui faire savoir, parce qu'alors elle s'en irait, pour ne lui causer aucun mécontentement. « Qu'elle fasse ce qu'elle voudra, répondit-il durement; quant à moi, je n'irai demeurer avec elle que lorsqu'elle aura au doigt cet anneau, et qu'elle tiendra un fils de moi entre ses bras. » Il portait toujours à son doigt un anneau pour lequel il avait une grande vénération, à cause d'une certaine vertu qu'on lui avait dit qu'il possédait. Les gentilshommes, jugeant ces deux conditions impossibles à remplir, et voyant que par leurs paroles ils ne parviendraient pas à le fléchir, revinrent rendre compte à leur maîtresse du mauvais succès de leur ambassade.

La dame, fort affligée, se mit à réfléchir et résolut d'essayer si elle ne pourrait pas parvenir à exécuter ces conditions, afin de rentrer en grâce auprès de son mari. Ayant avisé au moyen qu'elle devait employer, elle fit assembler les hommes les plus puissants et les plus probes du pays; elle leur raconta avec clarté, et dans des termes touchants, la démarche qu'elle avait tentée auprès du comte, et comment elle en avait été accueillie. Elle finit en leur représentant qu'elle ne voulait pas que le séjour qu'elle faisait parmi eux forçât le comte à rester constamment en exil; qu'elle était résolue de passer le reste de ses jours en pèlerinages et en œuvres de miséricorde pour le salut de son âme. Elle les pria de prendre les rênes du gouvernement, et d'informer son mari qu'elle lui laissait la place libre, et qu'elle partait avec l'intention de ne jamais rentrer dans le Roussillon.

En entendant cette triste détermination, ces braves gens répandirent des larmes; ils la supplièrent de changer de résolution; mais tous leurs efforts furent

inutiles. Après avoir fait des vœux pour leur bonheur, et s'être munie d'argent et de quelques bijoux, elle partit, en habit de pèlerin, accompagnée seulement d'un de ses cousins et d'une servante, sans que personne sût où elle allait. Elle se rendit directement à Florence, et alla loger dans une petite auberge que tenait une bonne veuve, se faisant passer pour une pauvre pèlerine qui cherchait à savoir des nouvelles de son mari. Le hasard voulut que le lendemain celui-ci passât à cheval devant la porte de la maison, à la tête de son régiment. Quoiqu'elle le reconnût très-bien, elle demanda à son hôtesse quel était ce cavalier. « C'est, lui répondit celle-ci, un gentilhomme étranger qu'on appelle le comte Bertrand de Roussillon ; c'est un cavalier très-aimable et très-poli, et qui est fort aimé dans cette ville ; il est éperdument amoureux d'une jeune fille de notre voisinage, fort jolie, mais peu fortunée. Cette pauvreté empêche cette jeune personne de se marier, quoiqu'elle soit très-honnête ; et, sans sa mère, respectable femme avec laquelle elle demeure, elle aurait peut-être déjà répondu aux désirs du comte. » La comtesse ne perdit pas un mot de ce qu'elle venait d'apprendre, et, après avoir bien pesé toutes les circonstances, elle résolut d'en faire son profit. Elle s'informa de la demeure et du nom de la dame et de sa fille, et, quelque temps après, elle se rendit secrètement chez elles en habit de pèlerin. La comtesse les trouva toutes les deux, et fut frappée de leur pauvreté ; les ayant saluées l'une et l'autre, elle dit à la mère qu'elle désirait l'entretenir en particulier. La dame s'étant levée et lui ayant dit qu'elle était prête à l'écouter, elles passèrent toutes deux dans une chambre où, après s'être assises, la comtesse lui parla ainsi : « Je vois, madame, que vous n'avez pas plus que moi à vous louer de la fortune ; mais, si vous le voulez, vous pouvez m'aider à réparer ses torts. » La dame lui répondit qu'elle consentirait volontiers à faire tout ce qui pourrait améliorer son sort, pourvu que ce fût par des moyens honnêtes. Il faut, lui dit la comtesse que vous me promettiez de garder le secret sur ce que je vais vous dire ; car, si vous me trahissiez, vous compromettriez mes intérêts et les vôtres. — Vous pouvez vous confier à moi, dit la dame ; soyez certaine que je n'abuserai pas de votre confiance. » La comtesse lui dit alors qui elle était, lui conta son histoire depuis le premier jour où elle s'éprit du comte, ainsi que tout ce qui lui était arrivé jusqu'au moment où elle lui parlait.

La Florentine, qui avait eu déjà par d'autres quelque connaissance de tous ces faits, crut aisément ce que la comtesse lui dit, et fut touchée de compassion pour elle. Mais la comtesse, après avoir terminé le récit de ses infortunes, continua la conversation en ces termes : « Vous n'ignorez pas, dit-elle, quelles sont les deux choses que je dois avoir pour recouvrer mon mari. Il ne dépend que de vous de me les procurer, s'il est vrai, comme on me l'a dit, que le comte aime votre fille. — Je ne sais, répondit la dame, si le comte aime véritablement ma fille ; mais il fait tout pour le persuader. Dites-moi, je vous prie, en quoi je puis vous être utile. — Je vais vous le dire, répondit la comtesse ; mais, auparavant, je veux vous faire connaître ce que je ferai pour vous, si vous consentez à me prêter votre concours dans cette circonstance. Votre fille est belle et en âge d'être mariée, et, d'après ce que j'ai entendu dire, votre pauvreté l'a empêchée jusqu'ici de trouver un parti. Je me charge de lui donner, en reconnaissance du service que vous me rendrez, une dot suffisante pour la marier convenable-

ment. » Cette offre plut beaucoup à cette tendre mère, qui gémissait de la gêne où elle et sa fille se trouvaient. Mais, comme elle avait le cœur noble et élevé, elle répondit : « Si ce que vous me demandez, Madame, est honnête, disposez de moi ; vous ferez ensuite ce que vous jugerez convenable. — La seule grâce que je vous demande, dit alors la comtesse, c'est de faire dire à mon mari, par une personne sûre, que votre fille serait assez disposée à se montrer favorable à son amour, si elle pouvait être certaine qu'il l'aime autant qu'il le fait paraître ; et qu'elle exige pour preuve l'anneau qu'il porte au doigt, parce qu'elle a entendu dire qu'il lui est cher. S'il vous l'envoie, vous me le remettrez, et vous lui ferez dire ensuite que votre fille est disposée à couronner ses désirs. Vous le ferez alors secrètement venir ici, et m'enverrez vers lui à la place de votre fille. Dieu peut-être me fera la grâce de devenir grosse ; de sorte qu'étant en possession de son anneau, et ayant son fils entre mes bras, il sera obligé de tenir la parole qu'il a donnée. Je vous serai redevable par ce moyen de ma réconciliation avec lui. »

La Florentine, craignant d'exposer sa fille à la médisance, trouva d'abord la chose assez difficile à exécuter ; mais elle pensa ensuite qu'elle ferait une action louable en aidant la comtesse à retrouver son mari. Elle se décida donc, et s'y prit avec tant d'adresse, qu'elle amena en peu de jours le comte à se dessaisir, bien que cela lui coûtât extrêmement, de l'anneau en question, et fit coucher la com-



tesse avec lui à la place de sa fille. Dieu voulut qu'à cette première rencontre, tant désirée par le comte, la comtesse devint enceinte de deux beaux garçons, ainsi qu'on en eut la preuve lorsque le temps de l'accouchement fut venu. La veuve ne borna pas là ses soins ; elle fit encore en sorte que la comtesse jouît encore plusieurs autres fois des embrassements de son mari, et que le comte crût toujours

que c'était la jeune fille qu'il aimait, et non sa propre femme, qu'il voyait ainsi. Quand, le lendemain matin, le moment de partir arrivait, il ne la quittait jamais sans lui donner quelque bijou précieux que la comtesse conservait avec le plus grand soin.

Quand elle se fut aperçue qu'elle était enceinte, elle crut ne pas devoir importuner davantage la bonne veuve. « Madame, lui dit-elle un jour, je vous dois, ainsi qu'à Dieu le bonheur de voir mes vœux accomplis ; il est temps que je me retire et que j'exécute la promesse que je vous ai faite. » La dame lui répondit qu'elle était enchantée d'avoir pu faire quelque chose qui pût lui être agréable, mais qu'elle ne l'avait point fait dans un but d'intérêt, et seulement parce qu'elle avait cru bien faire. « Je vous en suis très-reconnaissante, répondit la comtesse ; je ne prétends point non plus vous payer du service que vous m'avez rendu, mais faire aussi une action louable, à laquelle je crois pouvoir prétendre ainsi que vous. La Florentine alors, voyant qu'elle n'avait plus à s'en défendre, lui dit en rougissant extrêmement que cent livres lui paraissaient une somme suffisante pour marier sa fille. La comtesse, voyant sa honte et la discrétion de sa demande, lui en donna cinq cents, ainsi que des bijoux qui en valaient pour le moins autant.

La pauvre veuve, au comble de la joie, remercia la comtesse dans les termes les plus polis qu'elle put trouver. Puis, pour ôter tout prétexte au comte de revenir chez elle, elle se retira, avec sa fille, au village chez ses parents. Le comte, à quelque temps de là, ayant appris que la comtesse s'était éloignée de ses États, revint chez lui rappelé par ses sujets.

La comtesse éprouva une joie extrême en apprenant qu'il était parti de Florence et retourné dans le Roussillon ; elle crut devoir demeurer à Florence jusqu'à ce que le temps de ses couches fût arrivé. A cette époque, elle mit au monde deux fils qui avaient tous les traits de leur père ; elle les fit élever avec soin, et, lorsque le moment lui parut favorable, elle partit incognito et se rendit à Montpellier. Elle s'y reposa quelques jours et s'informa des nouvelles du comte ; elle apprit qu'une grande assemblée de dames et de gentilshommes devait avoir lieu dans le Roussillon le jour de la Toussaint ; elle y retourna vêtue avec le même habit de pèlerine qu'elle avait pris en partant. Ayant appris que cette réunion se tenait au palais du comte, elle s'y rend au moment où l'on était prêt à se mettre à table ; elle entre sans avoir changé d'habillement, et, prenant ses deux enfants dans ses bras, elle traverse la salle au milieu des personnes qui s'y trouvaient réunies, jusqu'à l'endroit où se tenait le comte. Arrivée là, elle se jette à ses pieds, et lui dit les yeux baignés de larmes : « Voici, monseigneur, cette femme infortunée qui, pour vous laisser revenir habiter parmi vos sujets, a mieux aimé s'exiler de son pays ; elle vient vous sommer, au nom de Dieu, de tenir la promesse que vous avez faite aux députés qu'elle vous envoya ; car je vous rapporte votre anneau, et au lieu d'un fils de vous, en voici deux que je vous présente ; vous devez donc, suivant votre promesse, l'accueillir et la traiter désormais comme votre femme. »

Le comte fut frappé d'étonnement en écoutant ces paroles ; il reconnut son anneau, et ne put nier non plus que les enfants n'eussent avec lui une grande ressemblance. Il ne pouvait cependant pas s'imaginer comment tout cela était arrivé. La comtesse lui conta, à son grand étonnement et à celui de toutes les

personnes qui se trouvaient présentes, son aventure, et comment tout s'était passé. Le comte reconnut la véracité de son récit, et admira l'adresse et la constance de sa femme, ainsi que les deux jolis enfants qu'elle lui avait donnés. Vaincu par les prières des spectateurs, qui le sollicitaient de recevoir et d'accueillir la comtesse comme sa légitime épouse, voulant aussi tenir la promesse qu'il avait faite, il se départit de son opiniâtre rigueur, la releva et lui prodigua de tendres baisers; il l'accueillit enfin comme sa légitime épouse et reconnut les deux enfants pour ses propres fils. Il fit revêtir la comtesse d'habits convenables à son rang. Le reste de la journée ainsi que les jours suivants furent consacrés à des festins et des fêtes qu'il donna en son honneur, à la grande satisfaction de tous ceux qui y assistèrent et de tous ses autres sujets. A dater de ce moment, il eut pour elle toute l'estime et tout l'amour qu'elle méritait.

NOUVELLE X

LE DIABLE EN ENFER.

La jeune Alibech se retire dans un ermitage où le moine Rustique lui apprend à mettre le diable en enfer; elle le quitte ensuite et épouse Néherbale.

Dionée, qui avait écouté avec une grande attention la nouvelle de la reine, ne vit pas plutôt qu'elle était terminée, et qu'il restait seul à conter la sienne, qu'il prit sans qu'on l'en priât la parole en souriant :

Vous n'avez peut-être jamais entendu dire, aimables dames, comment on met le diable en enfer? eh bien! je vais vous l'apprendre sans m'écarter beaucoup du sujet sur lequel vous avez toutes parlé aujourd'hui. Cette nouvelle vous indiquera les moyens de sauver vos âmes, et vous fera voir en même temps que si l'amour habite plus ordinairement les palais et les riches demeures, il ne laisse pas cependant que de faire sentir sa puissance dans les forêts les plus épaisses, au sommet des montagnes et dans les cavernes les plus désertes; d'où nous devons conclure que tout l'univers est sujet à son empire. Mais venons au fait.

Dans la ville de Caspe, en Barbarie, il y eut jadis un homme extrêmement riche, qui avait, entre autres enfants, une fille jeune et jolie, nommée Alibech. Comme elle n'était pas chrétienne et qu'elle entendait continuellement les chrétiens établis dans sa patrie faire l'éloge de leur religion et du culte de Dieu, elle demanda un jour à quelqu'un quelle était la meilleure manière de servir Dieu. La personne à laquelle elle s'adressait lui répondit que ceux qui voulaient aller au ciel plus sûrement renonçaient aux vanités et aux grandeurs de ce monde, et vivaient dans la retraite et la solitude, comme les chrétiens qui s'étaient retirés dans les déserts de la Thébaïde. Voilà qu'aussitôt notre jeune fille, qui était encore l'innocence même, et n'avait pas plus de quatorze ans, mue par un caprice d'enfant plutôt que par une idée bien arrêtée, forme le projet d'aller aussi dans les déserts de la Thébaïde. Elle se met en route toute seulette un beau matin sans s'en ouvrir à personne. Poursuivant son projet, elle



Le Diable en Enfer.



arrive en peu de jours dans ces lieux solitaires. Ayant aperçu de loin une petite maisonnette, elle dirige aussitôt ses pas vers ce lieu, et trouve sur la porte un saint solitaire, qui, tout émerveillé de la voir, lui demande ce qu'elle cherche. Elle lui répond que, conduite par une inspiration divine, elle était venue dans ces déserts pour y chercher quelqu'un qui lui apprît à servir Dieu et à mériter le ciel.



Le pieux solitaire admira et loua beaucoup son zèle; mais la trouvant jeune, tout à fait gentille, et craignant que le diable ne le tentât s'il se chargeait de son instruction, il ne crut pas devoir la retenir. Il lui donna à manger quelques racines, des pommes sauvages et des dattes, et lui fit boire de l'eau fraîche. Puis, il lui dit : « Ma fille, il y a un saint homme, non loin d'ici, beaucoup mieux en état que moi de t'instruire; tu vas aller le trouver. » Il lui indiqua ensuite le chemin pour se rendre à la demeure du saint solitaire.

Elle y arriva bientôt, et trouva un jeune ermite nommé Rustique, qui était effectivement un pieux personnage et qui lui fit, en la voyant, la même question que son confrère; et, comme celui-ci ne se défiait aucunement de sa vertu, il ne jugea pas à propos de l'envoyer plus loin. Il la retint donc, et, lorsque la nuit fut venue, il lui fit, dans un coin de sa cellule, un petit lit de branches de palmier et lui dit d'aller s'y reposer. Mais, hélas! les aiguillons de la chair ne tar-

dèrent pas à se faire sentir; le pieux ermite veut les repousser par des signes de croix et des oraisons qu'il récite tout bas, mais ses efforts sont inutiles; la jeunesse, la fraîcheur et la beauté de la jeune fille lui reviennent toujours à l'esprit et achèvent de le subjuguer. Ne pouvant se dissimuler à lui-même sa défaite, il ne songe plus qu'à la manière dont il doit s'y prendre pour conduire la jeune fille à ses fins, sans lui faire perdre la bonne idée qu'elle a de sa religion et de sa vertu. Dans cette vue, il lui fait plusieurs questions, et voit, par ses réponses, qu'elle est la simplicité même et qu'elle n'a pas la moindre idée du mal. Convaincu de son innocence, il forme alors le projet de couvrir ses désirs charnels du manteau de la dévotion. Pour arriver à les satisfaire, il commence par lui dire que le diable est le plus grand ennemi du salut des hommes, et que l'œuvre la plus méritoire que les chrétiens puissent faire est de le remettre en enfer, auquel le Seigneur l'a condamné. « Et comment cela se fait-il? dit la jeune fille. — Tu le sauras tout à l'heure, ma chère fille, reprit père Rustique; tu n'auras pour cela qu'à faire tout ce que tu me verras faire. » L'ermite se déshabille aussitôt, et le petit ange d'en faire autant; puis, il se met à genoux devant elle, comme s'il eût voulu l'adorer, et la fait placer vis-à-vis de lui. Dans cette situation, Rustique étant embrasé de désirs plus brûlants qu'auparavant en voyant tant de fraîcheur et de beauté, la résurrection de la chair s'opéra. A cette vue, Alibech tout étonnée dit à Rustique : « Qu'est-ce que je vous vois donc là, qui avance et qui remue si fort, et que je n'ai pas, moi? — Oh! ma fille, c'est le diable dont je t'ai parlé. Vois comme il me tourmente, comme il s'agite. J'ai toutes les peines du monde à supporter le mal qu'il me fait. — Loué soit Dieu, reprit alors la jeune fille, car je suis plus favorisée que vous, et n'ai point de semblable diable. — Il est vrai, répondit Rustique, mais, en revanche, tu as autre chose que je n'ai point. — Et quoi, s'il vous plaît? — Tu as l'enfer; et je pense que Dieu t'a envoyée ici exprès pour le salut de mon âme, parce que si le diable continue de me tourmenter, et si tu veux souffrir que je le mette dans l'enfer, tu me soulageras et feras l'œuvre la plus méritoire possible pour gagner le ciel, si, comme tu dis, tu es venue ici dans cette intention.

—Puisque cela est ainsi, répondit la bonne jeune fille, et que j'ai un enfer, vous pouvez y mettre le diable quand il vous plaira. — Que Dieu te bénisse, répondit Rustique; nous allons donc l'y mettre afin qu'il me laisse en paix. » A ces mots, il la conduit sur un des deux lits, et lui enseigne l'attitude qu'elle devait prendre pour emprisonner ce maudit diable. La jeune Alibech, qui n'avait jamais mis aucun diable en enfer, éprouva une grande douleur aux approches de celui-là. C'est ce qui lui fit dire : « Certes, il faut que ce diable soit bien méchant et bien ennemi de Dieu, puisque, lors même qu'on le remet en enfer, il fait encore du mal. — Sois tranquille, ma chère enfant, répondit Rustique, il n'en sera pas toujours de même. » Et, pour justifier sa prédiction, il remit par six fois différentes le diable en prison avant de descendre du lit; ce qui rabaissa tellement son orgueil, que, le reste du jour, il laissa frère Rustique en paix.

Les jours suivants, ils recommencèrent la guerre au diable, et la jeune fille, toujours obéissante, ne tarda pas à éprouver un doux plaisir. « Je vois à présent, dit-elle à Rustique, que ces honnêtes gens de Caspe avaient bien raison de dire que rien n'est plus doux que de servir Dieu dévotement; car je ne me souviens

pas d'avoir eu de ma vie un plaisir pareil à celui que j'éprouve aujourd'hui à mettre et à remettre le diable en enfer ; d'où je conclus que ceux qui ne s'occupent pas du service de Dieu sont de grands imbéciles. » Aussi, ne laissait-elle pas un instant Rustique tranquille, et lui disait-elle sans cesse : « Mon père, je suis venue ici pour servir Dieu, et non pour rester à rien faire; allons donc remettre le diable en enfer. » Elle se plaignait aussi quelquefois, disant que si le diable se plaisait autant en enfer que l'enfer se plaisait avec lui, il ne voudrait jamais en sortir. Mais si sa ferveur augmentait, celle de Rustique diminuait chaque jour, tellement qu'à la fin, il fut obligé de recourir aux excuses; tantôt, il se sentait froid; une autre fois, il avait trop chaud. Enfin, voyant qu'elle y revenait trop souvent, il lui dit alors qu'il ne fallait châtier le diable que lorsqu'il levait orgueilleusement la tête, et que, Dieu merci, ils l'avaient si bien maté, qu'il priait le Seigneur de le laisser en paix.

Il modérait ainsi, pour quelque temps, la trop grande ferveur de sa prosélyte; mais celle-ci, lassée de voir que l'ermite ne la requérait plus de remettre le diable en prison, ne put s'empêcher de lui dire un jour : « Si votre diable se trouve assez châtié, et ne vous tourmente plus, mon père, mon enfer ne me laisse, à moi, aucun instant de repos, et vous me feriez plaisir de m'aider à calmer, avec votre diable, la rage que j'y ressens, comme je vous ai aidé, avec mon enfer, à calmer celle qui le tourmentait. » Le pauvre ermite, qui ne vivait que de fruits et de racines, et ne buvait que de l'eau, choses peu propres à rétablir une vigueur éteinte, ne se sentant pas en état de contenter l'appétit de la jeune Caspienne, lui répondit : « Qu'un seul diable ne pouvait suffire pour éteindre le feu de son enfer; mais qu'il ferait pourtant de son mieux pour la soulager. » Il remettait donc de temps en temps le diable en enfer; mais la dose était si minime, que c'était comme si l'on eût jeté une fève dans la gueule d'un lion, et la jeune fille s'en irritait, pensant qu'elle ne s'occupait pas du service de Dieu avec tout le zèle convenable.

Pendant qu'ils s'affligeaient tous deux, l'un de son impuissance, l'autre de son trop grand désir, il arriva que le feu prit à la ville de Caspe et à la maison du père d'Alibech, qui y périt avec sa femme et tous ses enfants. Alibech, seul reste de cette famille malheureuse, se trouva, par cet accident, l'unique héritière du bien immense dont son père jouissait. Un jeune homme de cette ville, nommé Neherbal, qui avait dépensé tout le sien en dépenses folles, se ressouvint alors de la jeune Alibech, qui, depuis six mois, avait disparu de chez ses parents, et se mit à la chercher pour la retrouver avant que la justice ne s'emparât des biens de son père, comme étant mort sans héritier. Il fit si bien, qu'il finit par la découvrir ; il la ramena à Caspe, un peu contre son gré, mais au grand contentement de Rustique, qui n'en pouvait plus, et l'épousa en arrivant.

Quelques dames de la ville s'étant informées de quelle manière elle avait, avant de se marier, servi Dieu dans la Thébaïde, elle répondit : « Je le servais en mettant le plus souvent que je pouvais le diable en enfer, et Neherbal a commis un grand péché en m'enlevant à ce service. » Les dames lui ayant demandé comment on mettait le diable en enfer, elle leur fit voir par ses gestes et ses paroles comment cela se faisait ; ce qui fit beaucoup rire toute l'assemblée. « Si ce n'est que cela, lui répliquèrent-elles, n'ayez aucun regret de la Thébaïde ; on en fait autant ici.

Soyez assurée que Neherbal servira Dieu avec vous tout aussi bien que le plus zélé des pères du désert. »

Quand les dames se furent retirées, elles n'eurent rien de plus pressé que d'aller raconter cette anecdote dans leurs sociétés. Elle fut bientôt sue de toute la ville, et depuis il passa en proverbe, parmi ses habitants, que l'œuvre la plus méritoire qu'un chrétien puisse faire, est de remettre le diable en enfer. Ce proverbe est venu jusqu'à nous, et vous savez qu'il dure encore.

Belles dames, vous à qui la grâce de Dieu est nécessaire, apprenez donc à mettre le diable en enfer, car c'est l'œuvre la plus méritoire et qui soit, en même temps, la plus agréable à Dieu : d'autant plus que cette occupation ne vous causera que profit et plaisir.

La nouvelle que Dionée venait de raconter parut si plaisante, que, toute gaillarde qu'elle était, les dames ne purent s'empêcher d'en rire pendant longtemps. Quand elle fut achevée, la reine, qui vit que le temps de son règne était expiré, ôta sa couronne de laurier, et alla, d'une manière toute gracieuse, la poser sur la tête de Philostrate, en lui disant : « Voyons si le loup saura mieux conduire les brebis, que les brebis n'ont su conduire les loups. — Si l'on m'eût cru, madame, dit aussitôt Philostrate, les loups auraient déjà appris aux brebis à remettre le diable en enfer, avec autant de zèle que Rustique l'apprit à la jeune Alibech. Mais vous n'avez pas voulu, mesdames, de leçons ; ainsi, c'est sans raison que vous vous qualifiez de brebis, et nous traitez de loups. Quoi qu'il en soit, j'accepte avec reconnaissance le gouvernement que vous me déférez. — En voulant nous donner des leçons, mon cher Philostrate, répondit Néiphile, il aurait fort bien pu arriver que vous nous eussiez appris à être sages, de la même manière que Mazet de Lamporechio apprit des nonnes à recouvrer l'usage de la parole ; vous vous souvenez sans doute de la raison qui le contraignit de parler ? »

Le nouveau roi comprit ce qu'elle voulait dire. Voyant donc qu'il avait affaire à forte partie, et, ne pouvant se dissimuler que les trous étaient plus nombreux que les chevilles, il mit fin à la plaisanterie, et commença, dès ce moment, à s'occuper des devoirs de son gouvernement. Il fit appeler le maître d'hôtel pour s'informer de l'état des choses ; il voulut tout voir, tout examiner par lui-même ; et, après avoir pris toutes sortes de renseignements, il donna des ordres en conséquence, et n'oublia rien de ce qui pouvait être agréable à la compagnie, à laquelle il tint ensuite ce discours :

« Croiriez-vous, mes belles dames, que depuis que je sais discerner le bien d'avec le mal, je suis, pour mon malheur, amoureux d'une des dames qui sont ici ; et, quoiqu'il y ait plus d'un an que je soupire pour elle, quoique j'aie toujours été empressé à lui faire ma cour, à prévenir ses moindres désirs, quoiqu'elle ne puisse ignorer que je ne vis et ne veux vivre que pour elle, je n'ai pu encore toucher le cœur de l'ingrate ; j'ai même eu la douleur de lui en voir préférer un autre : de sorte que le chagrin que j'éprouve augmente de jour en jour et doit finir par me conduire au tombeau. Je désire donc que, dans les nouvelles qu'on doit raconter demain, on traite des sujets analogues à ma triste situation, c'est-à-dire des personnes dont les amours ont fini malheureusement ; car je ne vous cacherai point que je m'attends à voir finir le mien de la manière la plus

fâcheuse. C'est pour cela sans doute qu'on m'a surnommé Philostrate, et la cruelle qui m'a donné ce surnom savait bien ce qu'elle faisait. »

Le roi ayant parlé de la sorte, se leva, et permit à chacun d'aller où bon lui semblerait, jusqu'à l'heure du souper.

Le parc était si charmant et si beau, que personne ne fut tenté d'en sortir pour aller prendre son divertissement ailleurs. Le soleil touchait alors à la fin de sa carrière, de sorte qu'on n'était plus incommodé de la chaleur. On voyait les chevreuils, les lapins et plusieurs autres animaux bondir sur le même tapis de verdure où se trouvait la compagnie. On ne jugea donc pas à propos de se séparer. Dionée et Flammette se mirent à chanter la chanson de messire Guillaume et de madame Vertu. Philomène et Pamphile s'amusèrent à jouer aux échecs. Ils passèrent ainsi le temps, les uns d'une manière, les autres d'une autre, et l'heure du souper arriva sans qu'ils s'en doutassent. Les tables furent dressées autour de la belle fontaine, où l'on fit le repas le plus gai et le plus agréable.

Dès qu'on eut desservi, Philostrate, pour suivre les exemples des reines qui l'avaient précédé, commanda à Laurette de danser et de chanter une chanson. Après que cette aimable dame eut exécuté les ordres qu'elle avait reçus, le roi fit allumer des flambeaux au milieu du feuillage, et continua à faire chanter d'autres dames, jusqu'à ce que les étoiles commençassent à pâlir. Jugeant alors qu'il était temps d'aller se coucher, il dit à chacun, en lui souhaitant une bonne nuit, de se retirer dans son appartement.





QUATRIÈME JOURNÉE

Dans laquelle on raconte, sous le gouvernement de Philostrate, les aventures des personnes dont les amours ont eu une fin malheureuse.

J'avais toujours pensé, mes chères et aimables dames, que le vent brûlant et impétueux de l'envie n'exerçait jamais sa violence que sur les hauts et puissants donjons et sur les arbres les plus élevés; mais, quoique ce soit l'opinion de gens éclairés, et que je l'aie lu et reconnu bien des fois par moi-même, je suis aujourd'hui forcé de penser tout différemment; car, malgré tous mes efforts pour fuir et éviter ce vent furieux, tant en suivant les routes tracées qu'en cherchant les vallées profondes et solitaires, ainsi que l'on peut facilement s'en convaincre par la lecture de ces légères nouvelles que j'ai écrites non-seulement en prose et dans le langage vulgaire de Florence, mais encore dans le style le plus simple qu'il m'a été possible de trouver, je n'ai pu éviter d'en être atteint et presque déraciné. Cependant, bien que tout déchiré des morsures de l'envie, j'ai voulu continuer ma tâche; car, selon l'opinion des hommes éclairés, il n'y a que la médiocrité qui n'y soit point exposée.

Plusieurs de ceux qui ont lu ces nouvelles prétendent que je vous ai voué, mesdames, un culte beaucoup trop exclusif, et qu'il n'y a aucun honneur à me tourmenter si fort à vous amuser et à vous complaire ainsi que je le fais. D'autres, plus circonspects, prétendent qu'il ne convient nullement à un homme de mon âge de passer mon temps à m'entretenir avec des femmes, et à chercher à leur plaire. Quelques-uns, feignant de s'intéresser à ma réputation et à ma





Les Oies du frère Philippe.

gloire, disent que je ferais beaucoup mieux de suivre les Muses sur le Parnasse, que de perdre le temps avec vous. Quelques autres, moins prudents et plus jaloux, ont été jusqu'à dire que je devrais plutôt songer à gagner de quoi vivre, au lieu de m'amuser à me repaître de vent avec de pareilles niaiseries. Il y en a, enfin, qui, pour décrier mon travail, ont cherché à vous faire croire que les événements que je vous ai racontés se sont passés d'une toute autre manière, et que j'ai pris à tâche de les défigurer.

Vous voyez, ô sexe aimable! à quels orages et à quelles morsures de l'envie je suis exposé, et cela pendant que je me dévoue tout entier à votre service. Dieu sait avec quel courage j'ai tout supporté jusqu'à présent. Mais, quoiqu'il n'appartienne qu'à vous seules de me défendre en cette circonstance, je ne crois pas cependant devoir éviter de leur répondre, ce que je ferai sans préparation et en peu de mots : Bien que je ne sois parvenu qu'à la troisième partie de mon ouvrage, je vois que le nombre de mes détracteurs est déjà si grand, que si je ne saisissais pas l'occasion pour leur résister, il augmenterait, avant que je ne fusse arrivé à la fin, dans une telle proportion, que malgré votre secours, tel puissant qu'il pût être, je finirais par succomber. Mais, avant de répondre à leurs critiques en particulier, je vais, pour ma défense, raconter une nouvelle que j'aurai soin de laisser inachevée pour qu'on ne croie pas que je veuille mêler mes propres histoires avec celles de votre si aimable société.

Je m'adresse donc à mes censeurs.

LES OIES DU PÈRE PHILIPPE.

Il y avait autrefois dans notre ville un homme d'une naissance peu élevée, mais, au demeurant, assez riche et fort entendu dans ses affaires; il s'appelait Philippe Balduci, et avait une femme qu'il aimait passionnément. Elle, de son côté, le chérissait pareillement, et tous deux vivaient heureux et tranquilles, bornant leurs soins à se complaire l'un à l'autre. Mais il arriva que, conformément à la loi commune, la femme mourut, ne laissant à son mari qu'un enfant alors âgé de deux ans. Philippe, se voyant séparé de ce qu'il avait de plus cher, éprouva, à la mort de sa femme, la plus grande douleur qu'un homme puisse éprouver. Dans son désespoir, il résolut de renoncer au monde et de se consacrer, avec son fils, au service de Dieu. Dans ce but, il distribua tout ce qu'il possédait aux pauvres, et se retira, avec son fils, sur le mont Asinaire, dans une petite grotte où il vécut, avec son fils, d'abstinences et d'aumônes. Il passait son temps en prières et évitait surtout avec soin de parler à son fils des choses du monde, dans la crainte qu'elles ne le détournassent de ses devoirs de bon chrétien; il ne l'entretenait, au contraire, que de la gloire de Dieu et de la vie éternelle, et ne lui apprenait que de saintes prières. Il le maintint plusieurs années dans ce bon système, ne le laissant jamais sortir de la grotte et évitant qu'aucun autre objet que lui ne frappât sa vue.

Le bonhomme avait pour habitude d'aller quelquefois à Florence, d'où il reve-

nait à son ermitage avec des aumônes que lui faisaient quelques personnes charitables. Un jour, l'ermite étant déjà vieux, et son fils ayant atteint l'âge de dix-huit ans, celui-ci lui demanda où il allait; son père le lui ayant expliqué, le jeune homme lui dit : « Mon père, pourquoi ne m'emmenez-vous pas une fois avec vous à Florence pour me faire connaître les personnes pieuses et charitables qui vous assistent? Vous êtes déjà vieux, et pouvez difficilement supporter la fatigue; moi qui suis jeune, je la supporterais mieux que vous, et pourrais y aller à l'avenir pendant que vous vous reposeriez ici. »



Le bonhomme voyant son fils déjà grand, et le croyant habitué au service de Dieu et fortifié contre les vanités de ce monde, approuva cette proposition, et un jour qu'il partait pour Florence, il l'emmena avec lui. Dès son arrivée, le jeune homme montra le plus grand étonnement à la vue des palais, des maisons, des églises et de toutes les autres merveilles dont une ville est ordinairement remplie. Il adressa à son père des questions à ce sujet, et lui demanda le nom et la signification de tout ce qu'il voyait. Le père satisfaisait à toutes ses demandes, et le fils était ravi de l'entendre.

Pendant qu'il continuait ses informations et qu'il contemplait des beautés qu'il n'avait jamais vues et dont il n'avait même pas entendu parler, il arriva que, tous deux, l'un questionnant, l'autre répondant, ils rencontrèrent une troupe de jeunes dames bien parées qui venaient d'une noce. Aussitôt que le jeune homme les aperçoit, il demande au vieillard ce que c'était : « Baissez les yeux, mon fils, et ne les regardez point, car c'est quelque chose de dangereux.

— Mais, comment cela s'appelle-t-il? » Le père, qui voulait écarter de l'esprit de son fils les désirs de la concupiscence, ne voulut pas les appeler par leur nom ni lui dire que c'étaient des femmes: il lui répondit qu'on les appelait des oies. Chose étonnante, celui-ci, qui n'en avait jamais vu, ne s'inquiéta plus alors ni des palais, ni des bijoux, ni des chevaux, ni des autres objets qu'il venait d'apercevoir pour la première fois, et s'écria aussitôt : « O mon père, je vous en supplie, procurez-moi une de ces oies! — Bon Jésus! répondit le père, tais-toi; ce que tu demandes est, je te l'ai déjà dit, une chose dangereuse. — Eh quoi! mon père, les choses dangereuses sont-elles ainsi faites? — Oui, mon fils. — Je ne sais, mon père, ce que vous voulez dire, ni pourquoi ces choses-là sont dangereuses et mauvaises; mais, quant à moi, il me semble que je n'ai encore rien vu de si agréable et de si beau; elles sont mille fois plus belles que les anges peints que vous m'avez montrés quelquefois. Je vous en supplie, mon bon père, si vous m'aimez, menons une de ces oies dans notre ermitage; je me chargerai de lui donner à paître. — Non, certainement, dit le père, car tu ne sais point de quelle manière on les repaît. »

Le père reconnut alors que la nature était plus puissante que le bon sens et l'éducation, et se repentit de l'avoir amené à Florence. Mais je m'arrête ici de la présente nouvelle, et je retourne à ceux pour qui je l'ai racontée.

Quelques-uns de ceux qui me critiquent, mes jeunes dames, prétendent que j'ai tort de chercher à vous plaire, et que j'ai voué à votre sexe un culte trop exclusif. Je l'avouerai à la face du monde entier, j'ai suivi en cela le penchant de mon cœur, et je me ferai toujours un devoir de vous plaire. Que trouvent-ils là de blâmable et de surprenant? Je n'ai jamais dit avoir joui des baisers et des plaisirs amoureux, ainsi que des tendres caresses et des jouissances inexprimables que l'on goûte ordinairement auprès de vous, ô gracieuses dames. Je me suis borné à signaler vos grâces naturelles, votre beauté, votre enjouement, et surtout votre douce honnêteté. Si dès le premier moment qu'il vous vit, vous fûtes le seul et unique objet d'affection pour celui qui avait été nourri et élevé au milieu des bois, dans un pauvre ermitage, sans autre société que celle de son père, doit-on me blâmer, me mordre et me déchirer, parce que vous m'avez séduit et que je recherche vos faveurs, moi à qui le ciel n'a donné un cœur que pour vous aimer, qui dès ma plus tendre enfance ai mis toute mon espérance en vous, et qui n'ai pu me défendre du pouvoir de vos yeux, des sons de votre voix douce et touchante? Si, après avoir considéré l'effet que votre seule vue produisit sur un pauvre ermite sans expérience et sans désirs, quelqu'un ose me blâmer encore, celui-là est indigne d'être aimé de vous et incapable de connaître les plaisirs et la force d'un tendre sentiment, et dès lors il ne mérite pas que je m'en inquiète.

Quant à ceux qui me font un tort de mon âge, ils font bien voir qu'ils ne savent pas que, bien que le poireau ait la tête blanche, il ne laisse pourtant pas d'avoir le reste vert. Mais, laissant là la plaisanterie, je leur répondrai que je ne rougirai jamais de rendre hommage, tant que je vivrai, à celles à qui Guido Cavalcanti et Dante Alighieri, déjà vieux, ainsi que Cino de Pistoie, entourèrent de soins, d'amour et de respect. Il est mille autres exemples de gens de mérite qui, dans l'âge le plus avancé, se sont fait un plaisir et un honneur de plaire

aux dames ; mais ce serait sortir de notre sujet, et c'est à eux de chercher ces exemples, s'ils les ignorent.

Quant à établir mon séjour au Parnasse, avec les Muses, j'avoue que ce conseil est fort bon ; mais nous sont-elles toujours fidèles, et pouvons-nous rester toujours avec elles ? D'un autre côté si nous les quittons pour nous fixer auprès d'objets qui leur ressemblent, méritons-nous d'en être blâmés ? Les Muses ne sont-elles pas des femmes, et si elles ne possèdent pas les mêmes avantages, n'ont-elles pas avec elles une grande ressemblance ? Cette raison seule suffirait pour me les faire aimer. De plus, elles m'ont inspiré plus de mille vers, tandis que les Muses ne m'en ont pas inspiré un seul. Il est vrai que celles-ci me furent d'un grand secours et qu'elles m'apprirent à composer ainsi qu'à écrire ces nouvelles ; et quoiqu'elles forment une œuvre bien infime, elles n'ont cependant pas pour cela dédaigné de me visiter quelquefois, par honneur pour les femmes avec lesquelles elles ont tant de ressemblance, et auxquelles je destine mon léger ouvrage. Je conclus donc que je ne m'éloigne pas tant des Muses et du Parnasse qu'on pourrait se l'imaginer.

Mais que pourrai-je répondre à ceux qui, pleins de compassion pour moi, me conseillent de chercher de quoi vivre ? Certes, je l'ignore. Mais ce que je sais, c'est que si j'allais m'adresser à eux pour avoir du pain, ils ne manqueraient pas de me répondre : « Va en chercher parmi tes fables. » Qu'ils sachent donc que les anciens poetes en ont plus trouvé avec leurs fables que beaucoup d'autres au moyen de leurs richesses et de leurs trésors ; que bien des auteurs ont fait fleurir et honorer leur siècle par leurs ouvrages, tandis que bien des riches, en cherchant le superflu, ont fini par se ruiner et périr misérablement. Que dirai-je de plus ? Que ceux qui me font un pareil reproche me chassent sans pitié lorsque j'irai m'adresser à eux. Je n'ai, grâce à Dieu, aucun besoin d'eux ; et si jamais je tombais dans la misère, je saurais, suivant le précepte de l'apôtre, me suffire et la supporter. Qu'ils ne s'inquiètent donc pas plus de moi que moi je ne me soucie d'eux.

Pour ceux qui prétendent que les événements ne sont pas tels que je les rapporte, certes, ils me feraient grand plaisir de m'en apporter des preuves ; et si je ne suis pas d'accord avec elles, j'applaudirai moi-même à leur critique, et ferai en sorte de me corriger. Mais, jusqu'à ce qu'ils m'aient montré autre chose que des paroles, je les laisserai dans leur opinion, et continuerai de suivre la mienne, reversant sur eux-mêmes le reproche qu'ils m'adressaient.

Je crois donc que les réponses que je viens de faire à mes détracteurs suffiront pour le moment ; aussi je me flatte, mes gentilles dames, qu'avec le secours de Dieu et le vôtre, je viendrai à bout, avec de la patience et du courage, de terminer la tâche que j'ai entreprise. Je tournerai le dos au souffle de l'envie. Que peut-il en résulter pour moi ? De la poussière que le vent emporte et fait tourbillonner. S'il l'enlève un instant dans l'air, et la dépose en passant sur la tête des hommes, sur la couronne des rois et des empereurs, et quelquefois sur les palais et les tours les plus élevées, il ne peut pas cependant la faire retomber plus bas que l'endroit d'où elle est partie.

Je suis donc bien déterminé à faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous plaire et vous procurer le plus de plaisirs qu'il me sera possible. J'y suis plus

disposé que jamais, parce que je suis intimement convaincu qu'il n'y a personne qui ne pense avec raison que moi, ainsi que ceux qui vous aiment, nous ne faisons qu'obéir à la loi de la nature. Nos forces sont impuissantes pour lui résister, et ceux qui veulent lutter contre elle, non-seulement échouent dans leur entreprise, mais sont encore bien souvent punis de leur témérité. Quant à moi, j'avoue que je ne possède pas ce pouvoir et ne veux pas même le posséder, car, si je l'avais, je préférerais le donner à un autre plutôt que d'en user moi-même. Je conseille donc fort à ceux qui par ces moyens croient me piquer et me reprendre, de garder le silence. S'ils n'ont plus au cœur aucune chaleur, qu'ils restent et croupissent s'ils veulent dans leur insensibilité, et me laissent passer à mon gré le peu de temps qui me reste à vivre.

Mais il est temps, belles dames, de revenir au point où nous en étions, car nous nous en sommes assez écartés.

NOUVELLE PREMIÈRE

SIGISMONDE.

Tancrède, prince de Salerne, fait etrangler l'amant de sa fille et lui envoie son cœur dans une coupe d'or. Celle-ci y verse du poison et meurt après l'avoir bu.

Le soleil avait déjà chassé toutes les étoiles du ciel et dissipé les ombres humides de la nuit, lorsque le roi Philostrate fit lever toute la compagnie. Tout le monde se rendit au jardin, où l'on se mit à passer le temps jusqu'à l'heure du dîner, qui fut servi dans le même endroit où l'on avait mangé la veille. Après qu'on se fut reposé et qu'on eut laissé passer la chaleur, chacun se réunit auprès de la belle fontaine et s'assit dans l'ordre accoutumé. Le roi commanda alors à Flammette de commencer à raconter une nouvelle. Cette jeune dame, sans se faire prier, prit d'un air gracieux la parole en ces termes :

Notre roi, mes nobles dames, nous fournit aujourd'hui un sujet d'entretien bien grave et bien triste, surtout si nous considérons que nous sommes venus ici pour nous réjouir, et qu'au lieu de cela, il nous faudra raconter des chagrins et des infortunes dont il sera impossible de faire le récit sans que le conteur et ceux qui l'écouteront en soient touchés de compassion. Il a voulu sans doute modérer par là le plaisir que nous avons eu ces jours passés. Dans tous les cas, et quel qu'ait éte son motif, je dois me conformer à ses intentions, et je vais vous raconter un événement aussi touchant que malheureux, et bien digne de faire couler nos larmes.

Tancrède, prince de Salerne, aurait joui de la réputation d'un seigneur doux et humain, si, dans sa vieillesse, il n'eût trempé ses mains dans son propre sang. Il n'avait eu, dans tout le cours de sa vie, qu'une seule fille, encore eût-il été plus heureux mille fois de n'en point avoir du tout. Il la chérissait autant qu'un père peut aimer sa fille, et la tendresse qu'il avait pour elle était si forte, que, pour ne pas s'en séparer, il ne pouvait se décider à la marier, quoiqu'elle fût depuis quelques années en âge de l'être. Il se decida enfin,

et la donna au fils du prince de Capoue; mais elle devint veuve peu de temps après son mariage, et retourna chez son père. Cette princesse, que l'on appelait Sigismonde, était belle et de la plus jolie taille que l'on pût voir. Elle était dans la fleur de l'âge, aimable et gaie, et possédait un esprit et un discernement supérieurs à une personne de son sexe. Vivant au milieu des plaisirs et de la grandeur, près de son père qui la chérissait, quelque chose lui manquait cependant, car son père l'aimait trop tendrement pour songer à la remarier, et elle pensait qu'il n'était pas convenable de lui en parler la première. Elle prit donc la résolution de se choisir secrètement un amant honnête et discret. Après avoir jeté les yeux sur les gentilshommes qui fréquentaient la cour de son père, et ayant passé en revue le mérite et la tournure de presque tous, elle n'en trouva pas qui fût plus à son gré qu'un jeune homme nomme Guichard. Ce jeune gentilhomme était d'une naissance peu illustre, mais il possédait plus que nul autre la noblesse du mérite et des sentiments, qualités qui avaient par-dessus tout séduit la jeune princesse. Ayant occasion de le voir souvent, elle en devint tellement éprise, qu'elle ne pouvait s'empêcher de faire partout et à tout moment l'éloge de ses belles qualités. Le jeune homme, dont l'esprit n'était rien moins que borné, ne tarda pas à s'en apercevoir, et éprouva de son côté pour elle un amour tellement passionné, qu'il n'était occupé que du tendre sentiment qu'elle lui avait inspiré.

Pendant qu'ils s'aimaient ainsi en secret l'un et l'autre, la princesse, qui ne désirait rien tant que de se trouver seule avec lui, mais qui ne voulait mettre personne dans sa confidence, eut recours à un stratagème pour lui en indiquer les moyens. Elle lui écrivit une lettre où elle lui marquait tout ce qu'il avait à faire pour qu'ils se trouvassent ensemble le lendemain. Elle mit cette lettre dans le tuyau d'une canne qu'elle donna en plaisantant à Guichard, en lui disant : « Vous pourrez ce soir faire de cela un soufflet qui servira à votre servante pour allumer votre feu. » Guichard la prit, et comprit que ce n'était pas sans motif qu'elle lui faisait un pareil cadeau et qu'elle lui tenait un pareil langage. De retour chez lui avec cette canne, il se met aussitôt à l'examiner, et s'aperçoit qu'elle était fendue. Il l'ouvre et trouve la lettre que la princesse lui avait écrite. Il la lit et relit, et après avoir bien compris ce qu'on lui marquait, plus heureux qu'aucun homme au monde, il se dispose à profiter du moyen que la princesse lui avait indiqué et à l'aller trouver en secret.

Il y avait, à l'un des angles du palais, une cave taillée dans le roc et éclairée par un soupirail percé dans le rocher même; cette cave étant depuis longtemps abandonnée, elle se trouvait pour ainsi dire obstruée par des buissons et des ronces qui avaient poussé tout à l'entour. On pouvait y descendre par un escalier dérobé qui correspondait à l'appartement que la princesse occupait. Mais cet escalier était fermé d'une porte très-solide, et en outre si peu pratiqué, que personne ne s'en souvenait. L'amour, pour qui rien n'est caché, le rappela à la mémoire de l'amoureuse princesse, qui s'efforça aussitôt d'ouvrir la porte de cette cave. Elle s'en occupa secrètement plusieurs jours; et, après en être venue à bout avec une peine extrême, elle visita ce lieu souterrain, remarqua le soupirail, en mesura la hauteur; et voyant que son amant pourrait descendre par ce trou, elle prit alors le parti de lui écrire pour le lui faire savoir.

L'amoureux Guichard, informé par la lettre de sa maîtresse de la profondeur de la cave, se munit d'une grosse corde noueuse, pour pouvoir y descendre et remonter, se procura un manteau de cuir pour se garantir des épines, et se rendit, la nuit suivante, au lieu indiqué. Il y descendit sans accident, après avoir bien attaché la corde à un tronc d'arbre qui avait poussé presque à l'entrée du soupirail, et attendit sa maîtresse. Celle-ci, le jour suivant, feignant de vouloir reposer après son dîner, écarta ses dames d'honneur, et, se voyant toute seule, ouvrit la porte et descendit ensuite dans la cave. Elle y trouva Guichard; tous deux se firent l'accueil le plus gracieux et le plus tendre, et montèrent ensuite à la chambre de la princesse, où ils passèrent plusieurs heures dans les plaisirs que l'amour peut faire goûter. Après avoir pris des mesures pour se voir à l'avenir de la même manière, la princesse ramena son amant à la cave, referma la porte, et alla retrouver ses femmes. La nuit suivante, Guichard se servit, pour sortir du soupirail de la cave, de la corde avec laquelle il était descendu, et retourna chez lui.

Le chemin lui étant devenu familier, il revint ainsi plusieurs fois par la suite. Mais la fortune, jalouse de leur bonheur, changea bientôt en pleurs et en tristesse la joie des deux amants. Le prince allait quelquefois, sans suite, dans la chambre de sa fille, et y passait quelque temps à causer avec elle. Il s'y rendit un jour, l'après-dîner, pendant qu'elle était dans son jardin avec ses dames d'honneur, et il ne fut ni vu ni entendu de personne. Ne voulant pas interrompre la récréation de la princesse, et trouvant les fenêtres de la chambre fermées et les rideaux du lit abattus, il s'assit en l'attendant sur un carreau auprès du lit, et après avoir tiré les rideaux sur lui, comme s'il eût voulu se cacher, il s'appuya la tête contre le lit et s'endormit dans cette position. Sigismonde, qui savait que son amant était au rendez-vous, impatiente de le délivrer, se dérobe à sa compagnie, s'enferme dans sa chambre, ne se doutant pas qu'il y eût personne, et court ouvrir la porte à Guichard, qui l'attendait. Ils se mettent tous deux sur le lit; mais pendant qu'ils se livraient à leurs caresses accoutumées, Tancrède se réveilla, entendit leurs soupirs, et vit tout ce qui se passait. Dans le premier moment de sa colère, il eut envie d'appeler du monde, mais il se contint, jugeant qu'il ferait mieux de se taire et de demeurer caché, afin de pouvoir venger ensuite cette injure plus secrètement et avec moins de honte pour sa fille et pour lui-même. Les amants furent assez longtemps ensemble, selon leur coutume, et se séparèrent sans apercevoir le prince. Pendant que Sigismonde conduisait Guichard au petit escalier qui menait à la cave, Tancrède, tout vieux qu'il était, se glissa par une croisée qui donnait sur une terrasse du jardin, et, le cœur accablé de douleur, se retira dans son appartement, sans être vu de personne.

La nuit suivante, il mit des gens en sentinelle, et l'on prit Guichard, encore empaqueté de son manteau de cuir, au moment où il allait rentrer chez lui. Le prince se le fit amener secrètement, et dès qu'il l'aperçut, il lui dit en pleurant d'émotion: « Je ne croyais pas, Guichard, que les bontés que j'avais eues pour vous méritassent l'outrage que vous faites à mon honneur. J'ai été témoin de tout ce qui s'est passé. » Celui-ci ne chercha point à nier et ne s'excusa que sur l'amour, plus puissant qu'eux tous. Le prince alors le fit enfermer secrètement dans une chambre où il le garda à vue.

Le lendemain il se rendit, comme il en avait coutume, dans la chambre de sa fille, qui ne savait encore rien de tout ce qui venait d'arriver. L'ayant fait appeler, il s'enferma avec elle et lui dit, les yeux baignés de larmes : « J'avais été jusqu'ici tellement convaincu de ton honneur et de ta vertu, qu'il ne me serait jamais venu dans l'esprit, si je n'en eusse moi-même été témoin, que tu eusses un seul instant conçu l'idée de t'abandonner à un homme, à moins qu'il ne fût ton mari. Le chagrin que j'éprouve d'une pareille conduite ne s'éteindra qu'avec le peu de vie que la vieillesse me réserve. Si encore tu avais réfléchi avant de te livrer à une pareille démarche, et t'étais donnée à quelqu'un d'un rang égal au tien ; mais, loin de là, tu te détermines en faveur d'un jeune homme dont la naissance est obscure, et qui a été élevé, dès son plus jeune âge, comme par charité à ma cour. De sorte que tu me mets dans le plus grand embarras, et je ne sais plus quel parti prendre à ton égard. La tendresse que je t'ai toujours portée me sollicite en ta faveur, tandis que l'infamie dont tu t'es rendue coupable me transporte d'indignation et de colère ; l'une veut que je te pardonne, et l'autre veut que, contre mes habitudes, je sévisse cruellement contre toi. Quant à ton amant, je l'ai fait arrêter cette nuit au sortir de la cave, et mettre dans les fers. J'ai déjà décidé du sort que je lui ferai subir. J'ignore encore quel sera le tien ; mais je veux, avant de me décider, savoir ce que tu as à dire. » Après ces paroles, il baissa la tête et se mit à pleurer comme un enfant.

Sigismonde, à ce récit de son père, voyant que non-seulement son intrigue était découverte, mais même que Guichard était prisonnier, fut saisie d'une si grande douleur, qu'elle faillit plusieurs fois la faire éclater par ses plaintes et par ses larmes, ressources ordinaires de toutes les femmes ; mais sa fierté naturelle effaça bientôt ce moment de faiblesse et vint ranimer son courage. Comprenant que Guichard était perdu sans ressource, elle résolut de ne faire aucune prière pour elle et de ne pas lui survivre. « Je n'ai rien à vous nier, mon père, ni aucune grâce à vous demander, lui répondit-elle avec calme et comme si elle n'avait aucune faute à se reprocher. Les excuses que je pourrais vous faire ne serviraient à rien, et je ne chercherai point à émouvoir votre amour ni votre sensibilité, car je suis décidée à ne point en profiter. Je me bornerai à défendre mon honneur au moyen de la seule raison ; j'aurai recours ensuite à mon courage. Oui, j'ai aimé, j'aime encore Guichard, et l'aimerai le peu de jours qui me restent à vivre ; je l'aimerai encore par delà le tombeau, si l'on aime après le trépas. Le mérite de mon amant et le peu de soin que vous avez pris de me remarier, ont eu plus de part en cela que la faiblesse de mon sexe. De même que vous, mon père, n'étiez ni de fer ni de marbre, vous deviez savoir que vous aviez conçu votre fille à votre image, et qu'elle était comme vous formée de chair. Quoique avancé en âge, vous deviez vous rappeler combien sont puissantes les passions de la jeunesse et bien que vous ayez passé vos premières années dans le dur métier des armes, vous ne deviez pas ignorer combien la mollesse et l'oisiveté ont de puissance non-seulement sur les jeunes gens, mais encore sur les vieillards. Je suis de chair comme vous, je suis jeune encore, et à ce double égard sujette à l'amour et aux désirs. Le mariage, par la connaissance qu'il m'a procurée de ses plaisirs, est venu ajouter encore une nouvelle force à mes désirs ; de sorte

qu'il m'a été impossible de leur résister, et j'ai, tout en suivant les lois de la nature, suivi la pente où la jeunesse et mon sexe m'entraînaient. J'ai mis tous les soins qu'il m'a été possible à éviter la honte et pour vous et pour moi. Inspirée par l'amour j'avais trouvé un moyen sûr pour satisfaire ma passion, sans que personne ne s'en doutât; de quelque façon que vous l'ayez découvert, je ne nierai rien; je vous dirai seulement que ce n'est point le hasard, ainsi que cela arrive à certaines femmes, qui m'a déterminée en faveur de Guichard; c'est après de mûres réflexions que je l'ai choisi par-dessus tous les autres et l'ai rapproché de moi pour jouir longtemps ensemble, avec constance et prévoyance, de notre amour mutuel. Quand je n'ai péché que par amour, il semble, à vous entendre, que vous me pardonneriez si mon choix était tombé sur un homme de qualité. Ne voyez-vous donc pas que c'est moins ma faute que celle de la fortune, qui se plaît à élever ceux qui sont indignes de ses faveurs, tandis que le plus souvent elle abaisse ceux qui les méritent le plus. Remontez à la source de toutes choses, vous verrez que nous sommes tous enfants du même père, formés de la même chair, et que c'est le mérite et la vertu qui primitivement apportèrent une distinction parmi nous, qui étions tous nés égaux; ceux qui en eurent le plus en partage furent appelés nobles, les autres rampèrent au-dessous d'eux. Bien qu'un usage contraire ait changé cette loi, elle subsiste cependant encore chez les personnes douées de bon sens et de raison.

Celui-là seul est donc vraiment noble, dont le mérite et la vertu illustrent la conduite; tandis que celui qu'on décore de ce titre, et qui se conduit autrement, commet une faute. Si donc vous voulez jeter les yeux sur tous vos courtisans, et examiner sans prévention leur mérite et leur manière d'agir, vous reconnaîtrez que celui que j'ai choisi est d'une grande noblesse, et que les autres sont d'une condition inférieure à la sienne. Vos paroles, ainsi que mes yeux, lui ont rendu ce témoignage. Qui le loua jamais plus que vous dans toutes les circonstances honorables où un homme mérite d'être loué, et certes sa conduite justifiait vos éloges, car, si mes yeux ne m'ont point abusée, vous ne le louâtes pas encore autant qu'il le méritait; de sorte que, si je m'étais trompée à son égard, c'est par vous que je l'aurais été. Pourrez-vous donc maintenant me reprocher avec raison mon attachement pour un homme de basse condition? Vous pourriez plutôt lui faire un reproche de sa pauvreté; mais ce reproche ne serait point à votre louange, vous qui n'avez point su récompenser le mérite d'un de vos plus dévoués serviteurs. La pauvreté, d'ailleurs, n'exclut point la noblesse et ne prive que de richesse. Combien de rois et de grands hommes de l'antiquité vivaient dans la pauvreté, tandis que beaucoup de ceux qui labourent la terre et gardent les troupeaux nageaient dans l'abondance!

Quant au doute qui vous tourmente sur ce que vous devez faire de moi, écartez-le sans crainte de votre esprit. Je vous laisse libre de devenir, dans votre vieillesse, ce que vous n'avez jamais été jusqu'ici, et d'user de cruauté envers moi. Je ne m'y opposerai point, et ne vous adresserai aucune prière pour vous empêcher de punir ma faute, si cela toutefois peut s'appeler ainsi. Tout ce dont je puis vous assurer, c'est que je suis décidée à subir le même traitement que celui que vous réservez à Guichard; et cela, si ce n'est pas par vos ordres, ce sera de ma propre volonté. Cessez donc vos larmes, et si vous voulez être cruel, et

pensez que nous l'avons mérité, faites-nous mourir tous deux du même coup. »

Le prince reconnut, à ce discours, la grandeur d'âme de sa fille, mais il ne la crut cependant pas capable d'exécuter le projet qu'elle lui avait fait entrevoir par ces dernières paroles. Il la quitta donc dans l'intention de n'exercer contre elle aucune cruelle représaille. Pensant que la perte de son amant suffirait pour guérir sa fille de son ardent amour, il ordonna à ceux de ses gens qui gardaient Guichard de l'étrangler sans bruit la nuit suivante, et qu'après lui avoir arraché le cœur, on le lui apportât. Les gardes exécutèrent les ordres qui leur avaient été donnés, et le prince ayant mis ce cœur dans une grande et belle coupe d'or qu'il s'était fait apporter, l'envoya à sa fille par un de ses serviteurs, avec ordre de lui dire : « Votre père vous envoie ce présent pour vous consoler de la perte de ce que vous aimiez le plus, comme vous l'avez consolé vous-même de la perte de celle qu'il chérissait le plus au monde. » Sigismonde, persistant dans sa cruelle dé-



termination, s'était fait apporter, peu après le départ de son père, des herbes et des racines vénéneuses dont elle s'était composé un poison qu'elle pût boire instantanément, dans le cas où ce qu'elle prévoyait arriverait. Elle n'eut pas plutôt vu le présent et entendu les paroles que ce serviteur lui adressait de la part de son père, qu'elle prit la coupe, et, l'ayant découverte avec fermeté, elle reconnut, aussitôt qu'elle eut vu ce qu'elle contenait, que c'était le cœur de son amant. Levant les yeux sur l'envoyé de Tancrède, elle lui dit : « Mon père a agi sagement en cette circonstance, car un cœur comme celui-ci ne méritait rien moins qu'une sépulture d'or. » Puis, l'approchant de sa bouche et le baisant avec transport : « J'ai reconnu, dit-elle, dans toutes les circonstances, et jusqu'à ce dernier moment de ma vie, que l'amitié que mon père me portait était grande et sincère; il m'en donne aujourd'hui une plus grande preuve encore.

Portez-lui mes derniers remerciments pour le précieux présent qu'il a bien voulu me faire. »

Après ces paroles, ayant ramené ses yeux vers la coupe qu'elle serrait convulsivement dans sa main, elle contempla de nouveau le cœur de son amant. « Unique et doux objet de tous mes plaisirs, dit-elle, maudite soit la cruauté de celui qui est cause que je te vois maintenant avec les yeux du corps, quand je me plaisais à te contempler de ceux de l'esprit. Tu as achevé la carrière que la fortune t'avait tracée, et tu es arrivé en peu de temps au terme où nous courons tous; tu échappes aux misères et aux traverses de ce monde, cette sépulture même que tu reçois de ton ennemi est digne de ton mérite. Il ne te manquait plus, pour avoir des funérailles accomplies, que les larmes de celle que tu as tant aimée dans ta vie. Le Seigneur a sans doute inspiré à mon père l'idée de t'envoyer à moi pour que tu n'en fusses pas privé : tu les auras, ces larmes, malgré la résolution que j'avais prise de ne pas en répandre et de mourir avec courage et fermeté. Quand je t'aurai payé ce court tribut de larmes, cette âme qui te fut si chère se réunira à la tienne pour ne plus la quitter. Quelle autre qu'elle peut m'être plus agréable pour me servir de guide pour aller à ces lieux inconnus que nous devons visiter! Mais je suis certaine que ton âme est encore dans cette coupe, qu'elle contemple une dernière fois ces lieux témoins de tes plaisirs et des miens, qu'elle m'aime encore, et qu'elle attend la mienne dont elle est aussi tendrement aimée. »

A ces mots, elle couvrit le cœur de son amant de ses baisers et de larmes abondantes. Les dames qui l'environnaient, ne comprenant rien à ces paroles, ni quel était ce cœur objet de tant de regrets, étaient émues de compassion et lui demandaient en pleurant quel était le sujet de sa tristesse et de son désespoir. Mais c'est en vain qu'elles la questionnaient et qu'elles employaient tous leurs soins à la consoler. La princesse, absorbée dans sa douleur, leva enfin la tête, et ayant essuyé ses larmes, « O cœur chéri! dit-elle, j'ai rempli mon devoir envers toi; il ne me reste plus qu'à réunir mon âme à la tienne! » Elle se fait ensuite apporter la fiole qui contenait le poison qu'elle avait préparé, le verse dans la coupe, sur ce cœur qu'elle avait arrosé de ses larmes, et, l'ayant porté à sa bouche avec courage, elle avale cette liqueur tout entière; elle se jette ensuite sur son lit, tenant toujours la coupe à la main; et, s'étant placée dans la position la plus décente qu'elle put trouver, elle posa sur son cœur celui de son amant.

Les dames, qui avaient été témoins de cette triste scène et qui ne savaient pas quelle était la liqueur qu'elle venait de boire, crurent néanmoins devoir avertir le prince de ce qui se passait. Saisi d'un fatal pressentiment, il s'empressa de se rendre dans la chambre de sa fille, où il arriva dans le moment où elle venait de se jeter sur son lit. Voyant le malheur dont il était cause, il voulut la soulager par de douces, mais trop tardives paroles, et ne put s'empêcher de répandre des larmes. « Gardez, mon père, ces larmes pour une autre, car elles sont inutiles, et je ne les souhaite point. On ne doit pas pleurer et regretter ce que l'on a soi-même exécuté. Mais, s'il vous reste encore un peu de cette affection que vous m'avez tant de fois témoignée, accordez-moi la dernière faveur que je vous demanderai, c'est de me faire enterrer publiquement avec Guichard, puisque vous n'avez pas

voulu que je vécusse secrètement avec lui. » La douleur et les sanglots empêchèrent le prince de répondre une seule parole. Sigismonde alors, se sentant près de sa fin et pressant toujours le cœur de son amant sur le sien, s'écria : « Restez avec le Seigneur, car moi je vous quitte. » Un instant après, ses yeux se fermèrent, et, ayant perdu tout à fait connaissance, elle quitta cette triste vie.

C'est ainsi que finirent les malheureuses amours de Sigismonde et de Guichard. Le prince, après les avoir pleurés, se repentit, mais trop tard, de sa cruauté. Il les fit enterrer avec pompe dans le même tombeau, et ce jour fut un jour de deuil pour tous les Salernitains.

NOUVELLE II

L'ANGE GABRIEL.

Frère Albert fait accroire à une jeune femme de Venise que l'ange Gabriel était amoureux d'elle et couche plusieurs fois avec elle au moyen de ce stratagème ; craignant les parents de la dame, il saute par une fenêtre et se cache dans la maison d'un pauvre homme qui le fait passer pour un sauvage et le mène sur la place où il est reconnu par les moines de son ordre, qui s'en emparent et le mettent en prison.

La nouvelle que venait de raconter Flammette fit plusieurs fois couler les larmes de la compagnie. Quand elle fut terminée, le roi dit, d'un ton triste et sévère : « Je regarderais comme peu de chose le sacrifice de ma vie, si j'avais pu seulement goûter la moitié des plaisirs dont a joui Guichard avec sa chère Sigismonde. Vous serez loin de vous en étonner quand vous saurez que les tourments que j'éprouve sont mille fois pires que la mort, et qu'il ne m'est pas même offert en compensation un seul instant de plaisir. Mais c'est assez vous importuner de mes peines ; je prie Pampinée de poursuivre le cours de ces tristes récits, qui ressemblent en partie à mes propres malheurs. Si la nouvelle qu'elle va raconter ressemble à celle de Flammette, elle sera pour moi comme une rosée qui viendra me rafraîchir du feu qui me consume. »

Pampinée se mit en devoir d'obéir. Jugeant de la disposition de ses compagnes plutôt par elle-même que par les sentiments que le roi venait de leur exprimer, elle résolut de raconter une nouvelle un peu moins triste, plus jalouse en cela de leur plaire que de contenter le roi tout seul ; elle commença donc en ces termes :

Un proverbe vulgaire dit que rien n'est plus dangereux qu'un méchant qui passe pour un homme de bien ; ce proverbe me fournira une ample matière pour parler sur le sujet qui nous a été proposé ; il me servira à vous faire connaître combien est grande l'hypocrisie des hommes d'église, qui, avec leurs longs et larges habits, leurs visages d'une pâleur artificielle, emploient des paroles douces et mielleuses pour demander le bien d'autrui, et prennent un ton hautain et dur pour reprocher aux autres les vices auxquels ils sont enclins eux-mêmes. Quand on les entend soutenir qu'ils font leur salut en prenant notre bien, et que nous faisons le nôtre en le leur donnant ; quand surtout on les voit promettre à celui-ci

telle place dans le paradis, à celui-là telle autre plus ou moins bonne, selon qu'on a été plus ou moins généreux à leur égard, ne dirait-on pas qu'ils ne sont aucunement obligés de travailler, comme nous, à gagner le ciel, mais qu'ils en sont déjà les possesseurs et les maîtres? Que ne m'est-il permis de les faire connaître tels qu'ils sont! Plût à Dieu qu'ils fussent punis de leurs mensonges comme le fut un cordelier qui jouissait autrefois à Venise d'une grande réputation. Je vais vous en conter l'histoire, pour éloigner de votre esprit le triste souvenir de la mort de l'infortunée Sigismonde.

Il y avait, dans la ville d'Imola, un mauvais sujet nommé Bertho de la Massa, tellement reconnu pour fourbe et pour méchant, qu'on n'ajoutait jamais foi à ce qu'il disait, et qu'on lui eût prêté de mauvais desseins quand bien même il eût été capable de faire une bonne action. Voyant qu'il était trop connu dans cette ville, il prit le parti d'aller à Venise, refuge ordinaire des bandits et des libertins. Dans l'espérance d'y suivre plus librement ses inclinations perverses, il crut devoir changer de nom, et mettre plus de politique dans sa conduite. Il débuta donc par se montrer tout différent de ce qu'il était. Il afficha la probité, l'amour de la religion, et finit par se faire cordelier, sous le nom de frère Albert d'Imola, non qu'il fût converti, mais uniquement pour se mettre à l'abri de la misère et se procurer les moyens de satisfaire ses passions sous le manteau de la religion. Que d'hommes ont embrassé l'état religieux dans ces mêmes vues!

Frère Albert comprit qu'il devait se gêner pour parvenir à son but; il s'y résolut, se proposant de se dédommager quand l'occasion se présenterait. Il commença donc par afficher la plus grande austérité. Louer les dévots, recommander le jeûne et la prière, vanter les douceurs de la pénitence, était l'unique sujet de ses discours. Il ne faisait gras en aucun temps, ne buvait de vin qu'en cachette, s'approchait fort souvent des sacrements, et consacrait les heures de récréation à l'étude. Par ce moyen, il s'acquit bientôt l'estime de ses confrères, qui, le jugeant aussi savant que pieux, ne balancèrent point à lui faire prendre la prêtrise. Il s'adonna ensuite à la chaire; et, comme il avait de l'esprit, et de l'ambition, qui en donne à ceux qui n'en ont pas, il ne tarda pas à devenir célèbre parmi ses concurrents. Il était le plus suivi de tous. A l'entendre prêcher, personne n'eût pu le soupçonner de n'être pas pénétré des vérités qu'il enseignait, tant il avait l'art de se déguiser. Il lui arrivait quelquefois de pleurer, pour mieux paraître touché, et pour toucher davantage ses auditeurs. Enfin, il sut si bien faire, qu'il s'acquit en fort peu de temps l'estime et la confiance de toute la ville. On ne parlait que du frère Albert; toutes les dévotes voulaient l'avoir pour directeur; les plus honnêtes gens le faisaient appeler au lit de la mort: plusieurs le nommaient exécuteur de leurs dernières volontés; d'autres mettaient leur argent et ce qu'ils avaient de plus précieux en dépôt entre ses mains. Je vous laisse à penser si le drôle faisait de bons coups quand il était sûr de n'être ni découvert ni soupçonné. Il y était d'autant plus encouragé, que, quand on l'eût surpris en faute, on n'aurait pu le croire coupable, tant il était en grande vénération dans tous les esprits. Jamais cordelier, pas même saint François d'Assise, ne jouit pendant sa vie d'une aussi grande réputation de sainteté.

L'empire que frère Albert avait pris sur lui-même ne s'étendait que sur ses actions extérieures. Il nourrissait ses anciens vices dans le fond de son cœur, et

y avait ajouté l'hypocrisie, le plus grand de tous, puisque l'hypocrisie se joue de Dieu même. Comme il avait toujours eu du goût pour les femmes, quand il rencontrait une pénitente facile ou crédule, il la conduisait adroitement dans ses filets. Un jour, une jeune femme d'un esprit faible et borné, nommée Lisette de Caquirino, vint se confesser à lui. Elle était mariée à un riche marchand que des affaires de commerce avaient attiré en Flandre depuis peu de temps. Après qu'elle eut débité assez lentement la kyrielle de ses péchés, le moine lui demanda si elle n'avait point de galant. La dame, fière et orgueilleuse comme sont tous les Vénitiens, lui répondit avec humeur : « De quoi vous servent donc vos yeux, mon révérend père? Croyez-vous que ma beauté soit de nature à être facilement prostituée? J'aurais sans doute plus d'amants que je ne voudrais, si j'étais moins difficile; mais, comme mes charmes sont extraordinaires, je les réserve aussi pour des gens qui en vaillent la peine. Avez-vous vu des femmes aussi bien faites et aussi belles que je le suis? » Elle dit mille autres extravagances au



sujet de sa beauté, qu'elle traita plus d'une fois de céleste et de divine. Frère Albert comprit sans peine que sa pénitente était faible d'esprit quoique effectivement elle fût assez jolie; et, voyant que c'était là précisément ce qu'il lui fallait, il la convoita aussitôt et en devint passionnément amoureux. Il remit cependant à un temps plus favorable le soin de l'apprivoiser; et, pour mieux continuer son personnage d'homme pieux, il lui fit une petite morale, et lui remontra que ce qu'elle disait d'avantageux pour elle était un effet de vaine gloire et d'amour-propre dont elle devait se corriger. La pénitente, qui n'entendait pas raillerie, et qui ne sentait sans doute pas la force des termes, lui répondit tout uniment qu'il était un sot, puisqu'il ne savait pas distinguer une beauté

d'une autre. Frère Albert, qui ne voulait pas l'aigrir davantage, lui donna l'absolution et la renvoya sans rien répliquer.

Quelques jours après, accompagné d'un moine qui lui était dévoué, il alla la voir dans sa maison; et, l'ayant prise en particulier, il se jeta à ses pieds. « Madame, lui dit-il, je vous prie de me pardonner ce que je vous dis dimanche dernier en vous confessant : j'en fus si sévèrement châtié la nuit suivante, que j'ai passé depuis presque tout le temps au lit. — Et qui vous a châtié de la sorte? dit la jeune et folle Lisette. — Vous allez en être instruite. Le soir qui suivit votre confession, étant, à mon ordinaire, en oraison dans ma cellule, j'aperçus tout à coup une grande lumière. A peine ai-je tourné la tête pour voir ce que c'est, qu'un beau jeune homme saute sur moi et m'assomme de coups de bâton. Après m'avoir ainsi maltraité, je lui demandai qui il était, et pourquoi il m'avait battu; il me répondit qu'il était l'ange Gabriel, et qu'il m'avait châtié parce que j'avais osé censurer la beauté céleste de madame Lisette, qu'il aimait, après Dieu, pardessus toutes choses. Je lui demandai pardon, comme vous jugez bien. « Je te pardonne, me répondit-il, à condition que tu iras trouver cette dame pour lui faire tes excuses. Arrange-toi comme tu pourras, ajouta-t-il; mais sois assuré que, si elle ne veut point te pardonner, je reviendrai et je te donnerai tant de coups, que tu t'en ressentiras le reste de ta vie. » Pardonnez-moi donc, madame : je vous rendrai compte ensuite de ce que l'ange me dit de plus. »

La petite imbécile était au comble de sa joie d'entendre des choses qui flattaient si fort sa folle vanité, et qu'elle n'avait garde de révoquer en doute. « Je vous le disais bien, père Albert, lui répondit-elle d'un ton de gravité, que mes charmes étaient tout célestes. Je suis cependant très-fâchée du mal que vous avez eu : et, afin que vous ne soyez plus maltraité, je vous pardonne, à condition toutefois que vous me répéterez tout ce que l'ange vous a dit. — Puisque vous me pardonnez, reprit le moine, je ne vous cacherai rien; mais souvenez-vous bien qu'il vous faut garder un secret inviolable sur ce que je vais vous révéler. — Parlez sans crainte, et comptez sur ma discrétion. — Vous êtes la plus heureuse de toutes les femmes, lui dit alors le père Albert : l'ange Gabriel vous aime avec passion; et, s'il n'avait pas craint de vous déplaire, ou plutôt de vous effrayer, il y a déjà longtemps qu'il serait venu coucher avec vous. Il m'a chargé de vous dire qu'il en avait la plus grande envie, et qu'il se proposait de venir vous trouver la nuit qu'il vous plaira de lui assigner. Mais, comme il est ange, et que, s'il venait sous cette forme, vous ne pourriez le toucher, il m'a déclaré que, pour vous faire du plaisir, il prendra la figure humaine. C'est pourquoi il m'a donné ordre de vous demander dans quel temps vous voulez qu'il vienne, et sous la forme de qui. Soyez persuadée qu'il sera très-exact au rendez-vous; par conséquent, vous pourrez vous flatter d'être la plus heureuse des femmes, comme vous êtes la plus belle. » La bonne dame répondit naïvement qu'elle était ravie de l'amour que l'ange avait conçu pour elle, parce qu'elle avait toujours eu pour lui beaucoup de dévotion. « Je ne vois son image dans aucune église, dans aucune chapelle, que je ne fasse brûler aussitôt un cierge en son honneur. Il peut venir quand il voudra, il sera bien reçu, et me trouvera seule dans ma chambre. Je le laisse le maître de prendre la figure de qui bon lui semblera, pourvu qu'elle ne soit pas effrayante. — Vous parlez à ravir, ma belle dame; laissez-moi faire,

vous serez satisfaite. Mais j'aurais une grâce à vous demander : elle ne vous coûtera rien, et me fera grand plaisir : c'est de trouver bon que l'ange emprunte mon corps. Voici le bien qui en résultera pour moi : l'ange, animant mon corps, enverra mon âme en paradis, et l'y retiendra tant qu'il demeurera avec vous. — Il est juste, répliqua Lisette, de vous donner cette consolation pour vous dédommager des coups de bâton que je vous ai attirés. — Vous donnerez donc vos ordres, madame, s'il vous plaît, pour que cette nuit l'ange trouve la porte de votre maison ouverte : venant vous voir avec un corps, il ne peut entrer que par la porte, comme font les hommes. » Lisette l'ayant promis, le cordelier se retira, et la laissa si pleine de joie et d'impatience de voir son ange, que chaque moment lui paraissait un siècle.

Frère Albert pensant que la nuit suivante il devait jouer le rôle d'un homme et non celui d'un ange, commença par prendre plusieurs restaurants pour se fortifier et se mettre en état de faire des prodiges de valeur. Sitôt que la nuit fut venue, il sortit accompagné du même moine, et s'en alla dans la maison d'une de ses amies où il avait autrefois coutume de prendre ses ébats lorsqu'il trouvait quelque jeune femme de bonne volonté. Après s'être muni d'une longue robe blanche, il se rendit chez la belle Lisette. Il ouvre la porte, qui n'était fermée qu'au loquet, met l'habit blanc, et monte dans la chambre de la dame, qui, ravie de la blancheur éclatante de l'ange prétendu, se met à genoux devant lui. L'ange lui donne sa bénédiction, la relève, et lui fait signe de se mettre au lit. Elle obéit incontinent, et monsieur l'ange de la suivre. Frère Albert était assez bel homme, et d'une constitution vigoureuse; ainsi, se trouvant dans les mêmes draps que Lisette, qui était fraîche et délicate, il ne tarda pas à lui faire connaître que les anges de son espèce étaient plus habiles que son mari. Elle était dans le ravissement, et bénissait le ciel de lui avoir donné une beauté assez brillante pour toucher le cœur d'un ange. La scène fut remplie tout autant de temps qu'il en fallait pour contenter la belle sans la fatiguer. Les intermèdes furent employés à s'entretenir de la gloire céleste. A la pointe du jour, le cordelier, jugeant qu'il était temps de se retirer, prit des mesures pour son retour, et alla rejoindre son compagnon, que la charitable vieille avait fait coucher avec elle pour l'empêcher de s'ennuyer.

Madame Lisette n'eut pas plutôt dîné, qu'elle alla trouver frère Albert pour lui apprendre qu'elle avait reçu la visite de l'ange Gabriel, et lui conter ce qu'il lui avait dit de la gloire céleste, mêlant dans son récit mille fables de sa façon. « J'ignore, madame, lui dit le moine, comment vous vous êtes trouvée de sa visite, mais je sais bien qu'après m'être apparu la nuit dernière pour apprendre le succès de mon ambassade, il a fait tout à coup passer mon âme dans un lieu de délices dont les hommes n'ont aucune idée, et où j'ai demeuré jusqu'à la pointe du jour. Pour mon corps, j'ignore ce qu'il est devenu pendant tout ce temps, qui m'a paru très-court. — Votre corps, répondit madame Lisette, a été toute la nuit entre mes bras, avec l'ange Gabriel. Si vous en doutez, regardez sous votre mamelle gauche, vous y trouverez une marque qui ne s'effacera pas de longtemps. — Je me déshabillerai pour voir si ce que vous me dites est vrai. » Après un assez long entretien de cette nature, Lisette s'en retourna chez elle, où elle attendit avec impatience une seconde visite de l'ange. Elle la reçut, puis

une troisième, qui fut suivie encore de beaucoup d'autres, lesquelles vraisemblablement l'auraient été d'un plus grand nombre, si son imbécillité n'en avait arrêté le cours.

Elle était un jour avec une de ses amies. La conversation ayant tombé sur la beauté des femmes, la folle ne manqua pas de mettre la sienne au-dessus de toutes les autres. Si vous saviez, ma chère, à qui j'ai le bonheur de plaire, vous ne balanceriez pas de donner la préférence à ma beauté sur celle des femmes que vous venez de me citer. L'amie, qui connaissait sa naïveté, et qui était bien aise de savoir ce qu'elle voulait dire, lui répondit : Cela peut être vrai ; j'en suis même persuadée ; mais tout autre que moi n'en croirait rien, à moins de savoir à qui vous plaisez. Je ne devrais sans doute pas le nommer, reprit alors notre étourdie ; mais, comme je n'ai rien de réservé pour vous, je vous dirai que c'est l'ange Gabriel. Il m'aime comme soi-même, et me trouve la plus belle femme du monde, ou du moins de l'Italie, à ce qu'il m'a dit. L'amie de Lisette faillit à partir d'un éclat de rire ; mais elle se retint, dans l'intention de la faire causer davantage. Si l'ange Gabriel, lui répondit-elle d'un air sérieux, vous a dit cela, il n'y a plus moyen de douter qu'il ne soit votre amant ; mais je vous avoue que je n'aurais jamais cru que les anges fissent leur cour aux dames. Sortez de votre erreur, reprit Lisette, ils leur font si bien leur cour, que les hommes ne sont rien en comparaison de ces messieurs. Le beau Gabriel m'a prouvé toutes les fois qu'il est venu coucher avec moi que mon mari n'est qu'un enfant auprès de lui. Au reste, il m'a assuré qu'on fait l'amour en paradis comme ici-bas, et qu'il n'est amoureux de moi que parce qu'il n'a pas trouvé de femme au ciel dont la beauté lui ait plu autant que la mienne. Comprenez-vous maintenant ? cela est-il clair?

L'amie, qui avait une impatience extrême d'être en lieu où elle pût rire à gorge déployée de la bêtise de Lisette, la quitta plus tôt qu'elle n'eût fait sans cette intention, et s'en donna tout son soûl quand elle fut seule. Elle se trouva le soir même à une noce où il se trouvait beaucoup de dames ; elle leur raconta, pour les divertir, l'amour angélique de la folle Lisette, dont elle fit le détail d'un bout à l'autre. Ces femmes n'eurent rien de plus chaud que d'en régaler leurs maris ; ceux-ci en parlèrent à d'autres femmes : de sorte qu'en moins de deux jours presque tout Venise fut instruit de l'anecdote. Elle parvint aux oreilles des beaux-frères de madame Lisette, qui, connaissant sa grande simplicité, ne doutèrent pas que quelque galant ne se fît passer pour un ange dans son esprit. Ils formèrent aussitôt la résolution de savoir comment cet ange était fait.

Frère Albert, informé du bruit qui courait sur le compte de madame Lisette, l'alla voir une nuit pour lui faire de vifs reproches sur son indiscrétion ; mais, comme les beaux-frères, postés en sentinelle, l'avaient vu entrer et l'avaient suivi de fort près, à peine fut-il déshabillé, qu'il entendit du monde à la porte de la chambre. Il se douta d'abord de ce que c'était, surtout lorsqu'il entendit pousser vivement la porte, qu'il avait fermée au verrou. Il n'avait d'autre parti à prendre, pour s'évader, que de se jeter bien vite par la fenêtre, qui donnait sur le grand canal. C'est ce qu'il fit, et, comme il y avait beaucoup d'eau, il ne se blessa point en tombant ; il fut seulement étourdi, mais pas assez pour ne pas

gagner à la nage l'autre bord. Il se réfugia promptement dans la maison d'un matelot qu'il trouva ouverte, et pria cet homme de vouloir bien lui sauver la vie. Il donna un tel tour à son aventure, qu'il sut l'attendrir sur son sort, et s'excuser de ce qu'il était tout nu. Le matelot le fit mettre dans son lit, et promit de lui rendre tous les services qui dépendraient de lui. Quand le jour fut venu, il lui fit des excuses de ce qu'il était obligé de le quitter pour une affaire qui demandait tout au plus une heure de temps, et le pria de se tenir tranquille jusqu'à son retour.

Quand les beaux-frères furent entrés dans la chambre de la dame, ils trouvèrent que l'ange s'était envolé. Ils firent mille reproches à leur belle-sœur, la menacèrent de la faire enfermer, et se retirèrent avec les habits du moine angélique.

Cependant, l'aventure s'étant répandue de grand matin, le bon matelot entendit dire à la place de Realte que l'ange Gabriel avait couché la nuit précédente avec madame Lisette ; qu'ayant été trouvé chez elle par ses parents, il s'était jeté dans le grand canal, de peur d'être pris, et qu'on ne savait ce qu'il était devenu. A cette nouvelle, il imagina d'abord que cet ange pourrait bien être l'homme qu'il avait dans sa maison. Il rentre, le questionne, le reconnait et le menace de le livrer aux beaux-frères de la dame s'il ne lui donne cinquante ducats. Le cordelier écrit un billet que le matelot fait parvenir à son adresse par un commissionnaire, qui rapporte l'argent : il pense en être quitte pour cette somme ; mais son hôte, justement indigné de son hypocrisie, ne le croit point assez puni. Père angélique, lui dit-il, vous n'avez qu'un moyen pour sortir d'ici, et échapper aux parents irrités de madame Lisette. Le voici. Nous faisons aujourd'hui une fête à la place Saint-Marc, où chacun peut mener un homme déguisé en ours ou en sauvage. Si vous voulez vous travestir de l'une de ces manières, je vous y conduirai ; et, quand la cérémonie, qui doit représenter une chasse, sera finie, je vous promets de vous conduire en lieu de sûreté, et de vous donner les habits que vous me demanderez ; par ce moyen, vous échapperez aux parents de la dame : car, ayant eu avis que vous vous êtes réfugié dans une des maisons de ce quartier, ils ont fait poster dans les environs tant de gens pour vous saisir, qu'il n'est guère possible que vous sortiez d'ici sans tomber entre leurs mains.

Frère Albert avait bien de la répugnance à paraître sous un pareil accoutrement ; mais que faire ? Le matelot lui avait parlé d'un ton à lui persuader qu'il n'avait pas d'autre parti à prendre. La peur l'y fit consentir. Son hôte le frotte aussitôt de miel, le couvre de plumes, lui attache un masque au visage, lui passe une chaine au cou, lui met ensuite un bâton dans une main, et dans l'autre une petite corde, à laquelle étaient attachés deux gros chiens de boucher. Pendant qu'il est occupé à le travestir ainsi en sauvage, il dépêche un homme à la place de Realte pour y faire publier à son de trompe, que ceux qui voudraient voir l'ange Gabriel n'avaient qu'à se rendre à la place Saint-Marc. Le matelot ne fut pas plutôt dans la rue, tenant son sauvage par le bout de la chaine, et le faisant marcher devant, qu'il se vit entouré d'une infinité de gens. On ne savait ce que c'était, et chacun questionnait son voisin pour le savoir. La place Saint-

Mâre était couverte de monde quand ils y arrivèrent. Le premier soin du matelot fut d'attacher son sauvage à un pilier, sur un endroit élevé, sous prétexte d'attendre le moment de la prétendue chasse. Il le laissa plus d'une heure exposé aux mouches, aux taons et aux huées du peuple. Quand il vit que la place était



bien garnie de monde, feignant de vouloir déchaîner son sauvage, il lui ôta le masque, en criant à la multitude qui l'environnait : Puisque le sanglier ne vient point, il n'y aura point de chasse aujourd'hui ; mais, messieurs, afin que vous n'ayez pas perdu votre temps en venant ici, je veux vous faire voir l'ange qui est descendu du ciel pour venir consoler la nuit mesdames les Vénitiennes. Le voilà, ce bel ange dont vous avez entendu parler, ajouta-t-il en montrant le visage du frère Albert, qui fut aussitôt reconnu de tout le monde. Je vous laisse à penser ce qu'il dut souffrir de se voir ainsi joué et exposé aux huées du peuple, qui fut bientôt au fait de l'aventure de la nuit dernière. On l'insulta, l'injuria de toutes les manières ; on poussa la méchanceté ou plutôt la justice jusqu'à lui jeter des ordures au visage. Les plus honnêtes gens de la ville se firent un plaisir de l'aller voir, et de jouir du spectacle de son humiliation. Il passa plusieurs heures dans cette cruelle situation, jusqu'à ce que, la nouvelle de son aventure étant parvenue au couvent, six religieux accoururent pour le réclamer. Ils lui jetèrent une large étoffe sur le dos, le détachèrent et le menèrent au couvent, suivis des huées de la populace.

De retour au couvent, frère Albert fut mis dans une prison, où l'on présume qu'il dut finir ses jours d'une manière misérable. C'est ainsi que ce moine, après avoir longtemps trompé toute une ville par son hypocrisie, avoir pleuré, mais

inutilement, le crime qu'il avait commis, et avoir été transformé en sauvage, fut puni comme il le méritait.

NOUVELLE III

NINETTE LA JALOUSE.

Trois jeunes gens aimant les trois sœurs s'enfuient avec elles à Candie. L'aînée tue son amant dans un excès de jalousie; la seconde en se livrant au duc de Candie lui sauve la vie; l'amant de celle-ci la tue et enlève l'aînée; le troisième ainsi que l'autre sœur sont accusés de ce crime et sont mis en prison où on les force à s'avouer coupables de cet assassinat; sur le point d'être mis à mort ils séduisent leurs gardiens au moyen d'une somme d'argent et s'enfuient à Rhodes où ils meurent dans la pauvreté.

Quand Pampinée eut achevé de raconter sa nouvelle, le roi demeura quelque temps pensif. S'adressant ensuite à la narratrice, il dit : « La fin de la nouvelle que vous venez de raconter contient de bonnes choses et m'a fait grand plaisir; mais le commencement prêtait trop à rire, et j'eusse préféré ne pas l'entendre. » Puis se tournant vers Laurette : « Faites, s'il est possible, lui dit-il, que la vôtre soit meilleure. » Celle-ci lui répondit en souriant : « Vous êtes aussi par trop cruel envers les amants; car vous ne leur souhaitez que des peines et jamais de réussite. Cependant je me conformerai à vos ordres et vous raconterai une nouvelle dans laquelle trois jeunes couples jouirent bien peu de leurs amours, qui eurent pour tous trois une fin également malheureuse. » Puis ayant prononcé ces paroles, elle commença ainsi :

Tout vice, mesdames, tourne, comme vous le savez sans doute, au détriment de celui qui en est imbu, et fait souvent le malheur d'autrui; mais de tous les vices, celui qui nous précipite dans les dangers et les malheurs les plus grands, c'est, à mon avis, la colère, cette émotion subite et violente qui provient du ressentiment d'une injure reçue. Il n'en est point qui subjugue et aveugle davantage notre raison. Quoiqu'elle soit plus ou moins le partage ordinaire des hommes, il n'est pas moins vrai que les femmes y sont fort sujettes, et qu'elles la portent quelquefois à des excès beaucoup plus dangereux et plus funestes, car elles s'enflamment plus aisément et mettent moins de temps pour la réflexion. Cela ne doit point surprendre, parce que si nous voulons bien réfléchir, nous reconnaîtrons que le feu prend ordinairement plus volontiers aux choses délicates et légères, qu'à celles qui sont compactes et dures. Et, nous autres femmes, nous sommes, n'en déplaise aux hommes, plus délicates et plus faciles à émouvoir qu'ils ne le sont. Mais, si nous nous laissons facilement entraîner à la colère, nous compensons ce défaut par notre douceur, notre affabilité, ainsi que par le plaisir que nous procurons aux hommes avec lesquels nous vivons. Pour nous mieux garder de ce vilain défaut, je vous raconterai l'histoire de trois jeunes gens et de leurs maîtresses, et comment, ainsi que je vous l'ai dit, leurs amours tournèrent malheureusement, par la faute de l'une d'entre elles.

Marseille est, comme vous savez, une ville ancienne et puissante située en Provence, sur les bords de la mer. Elle était habitée autrefois par un plus grand nombre de riches et gros marchands qu'elle ne l'est aujourd'hui. Parmi eux, il

y en avait un qu'on nommait Narnald Cluade. Bien que de basse origine, cet homme était immensément riche en terres et en argent comptant, et jouissait de la réputation d'un négociant rempli d'honneur et de probité. Il avait eu de sa femme plusieurs enfants, dont trois filles plus âgées que les garçons. Les deux aînées, qui étaient jumelles, avaient quinze ans, et la troisième quatorze. Leurs parents n'attendaient plus, pour les marier, que le retour de leur père, qui était allé en Espagne avec des marchandises. L'une des deux premières se nommait Ninette, l'autre Madeleine, et la troisième Bertelle.

Un jeune gentilhomme nommé Restaignon, quoique peu favorisé de la fortune, était amoureux passionné de Ninette, et celle-ci n'était pas moins éprise de lui. Tous deux surent si bien s'y prendre, qu'ils établirent entre eux, à l'insu de tout le monde, des relations qui duraient déjà depuis longtemps. Pendant qu'ils jouissaient de leur bonheur, deux jeunes cavaliers qui avaient hérité d'une très-grande fortune à la mort de leur père, devinrent amoureux, l'un de Madeleine et l'autre de Bertelle. Le premier s'appelait Foulques et l'autre Huguet. L'amant de Ninette en ayant été informé par sa maîtresse, pensa pouvoir profiter de cette circonstance pour sortir de la pauvreté où il se trouvait. Dans ce but, il se lie avec eux et accompagne tantôt l'un, tantôt l'autre, quelquefois tous les deux ensemble chez leurs dames, ainsi que chez la sienne. Quand il pensa que leur intimité était assez bien établie, il les invita un jour à déjeuner chez lui, et leur dit :

« Les rapports qui existent entre nous doivent vous convaincre, mes chers amis, de l'amitié que je vous porte. Je ne ferai pas pour moi moins que ce que je ferai pour vous-mêmes. Mon amitié pour vous m'a engagé à vous faire part d'un projet que j'ai conçu. Après que je vous l'aurai soumis, nous prendrons ensemble la décision qui vous paraîtra la plus convenable. Si vos paroles ne sont pas trompeuses, et surtout si j'en juge par vos actes, vous êtes ardemment épris des deux jeunes filles, ainsi que je le suis moi-même de leur sœur. Je me fais fort, si vous consentez à faire ce que je vais vous dire, de vous aplanir les difficultés par un moyen qui ne peut manquer de vous être agréable. Vous êtes riches et je ne le suis pas ; si vous voulez consentir à réunir votre fortune, pour la mettre en commun, et convenir d'un lieu où nous puissions nous retirer et vivre agréablement, je m'engage à décider les trois sœurs à nous suivre avec une partie des biens de leur père. Chacun alors pourra posséder celle qu'il aime ; nous vivrons en frères, et serons les hommes les plus heureux qui soient au monde. C'est à vous, maintenant, de décider si vous voulez suivre le doux projet que je vous propose, ou l'abandonner. » Les deux jeunes gens, qui étaient passionnément amoureux, voyant qu'ils pourraient jouir de leurs maîtresses en toute liberté, n'eurent pas de peine à prendre un parti, et dirent que dans le cas où il réussirait à déterminer les jeunes filles, ils étaient prêts à faire ce qu'il leur avait indiqué.

Quelques jours après cette réponse, Restaignon se rendit chez sa maîtresse, qu'il ne pouvait voir que très-difficilement. Après avoir passé quelque temps avec elle, il lui fit part du projet qu'il avait formé avec Foulques et Huguet, et s'efforça, par ses discours, de lui faire approuver leur entreprise. Il en vint facilement à bout, car elle avait encore un plus grand désir que lui de pouvoir le posséder tout entier. Elle répondit ouvertement qu'elle y consentait, et que ses

sœurs feraient aussi, à cet égard, tout ce qu'il lui plairait. Restagnon étant retourné chez les deux frères, qui le sollicitaient sans cesse d'exécuter la promesse qu'il leur avait faite, leur annonça que leurs maîtresses étaient prêtes à les suivre. Ceux-ci, après être convenus de se rendre à Candie, réalisèrent les biens qu'ils possédaient, sous prétexte de vouloir se livrer à quelque entreprise commerciale, achetèrent un bâtiment qu'ils armèrent secrètement, et attendirent le moment qui leur avait été fixé.

Ninette, de son côté, qui connaissait les désirs qu'éprouvaient ses sœurs, sut si bien les persuader par ses paroles, qu'elles acceptèrent sa proposition avec joie. Elles brûlaient même d'impatience de la voir s'exécuter, et craignaient de ne pas vivre assez pour voir arriver l'instant du départ. La nuit fixée pour l'embarquement étant arrivée, les trois sœurs forcèrent le coffre-fort de leur père, et prirent une grande quantité d'argent et de bijoux de prix. Munies de ce précieux trésor, elles sortirent furtivement et allèrent trouver leurs amants qui les attendaient. Ils s'embarquèrent aussitôt, et, après avoir vogué sans s'arrêter nulle part, ils arrivèrent la nuit suivante à Gênes, où les nouveaux amants goûtèrent pour la première fois les plaisirs de l'amour.

Après s'être pourvus de toutes les choses nécessaires, ils continuèrent leur route, et, relâchant ainsi de port en port, arrivèrent au bout de huit jours à Candie, sans avoir rencontré d'obstacles. Ils achetèrent de bonnes et belles terres, et, pour être à proximité de la ville, ils s'établirent dans de charmantes habitations qu'ils montèrent sur un pied tout à fait grandiose, avec force chevaux, meute nombreuse et oiseaux de toute espèce. Ils y vivaient, avec leurs maîtresses, au milieu des plaisirs, entourés de nombreux domestiques et de toutes les jouissances qu'ils pouvaient se procurer.

Comme il arrive quelquefois que les biens dont on est trop abondamment pourvu finissent par ennuyer, de même Restaignon, qui avait été violemment épris de Ninette, qu'il pouvait voir maintenant à son aise et en toute liberté, commença à s'ennuyer auprès d'elle et vit refroidir son amour. Dans une fête où il se trouva, il vit une jeune fille du pays, dont les grâces et la beauté le séduisirent ; il la poursuivit de ses assiduités, et commença à lui faire sa cour et à donner des fêtes à son honneur. Ninette s'en étant aperçue, conçut une telle jalousie, qu'elle épiait toutes ses démarches, et qu'il ne pouvait faire un pas sans qu'elle en eût connaissance ; elle l'accablait ensuite de reproches et lui rendait la vie insupportable ainsi qu'à elle-même. Mais, de même que l'abondance engendre la satiété, et que les difficultés enflamment les désirs, ainsi Ninette, par ses reproches et ses emportements, augmentait la nouvelle passion de Restaignon. Soit que, par la suite, celui-ci eût réellement possédé les faveurs de sa nouvelle maîtresse, ou que quelque faux rapport en eût instruit Ninette, toujours est-il que celle-ci fut convaincue de l'infidélité de son amant. Elle en conçut d'abord un violent chagrin, et à ce chagrin succéda une si grande colère, que l'amour qu'elle lui portait naguère se changea en haine et en aversion. Aveuglée par sa fureur, elle résolut de se venger, par la mort de son amant, de l'outrage qu'elle croyait en avoir reçu. Elle va trouver une vieille Grecque très-habile dans l'art de composer des poisons, et l'engage, par des promesses et des présents, à lui composer un breuvage empoisonné que, sans autres réflexions, elle fit prendre à Restaignon, un

soir qu'il était altéré et ne se méfiait de rien. L'effet de ce poison fut si violent, qu'il expira avant que la nuit ne fût écoulée. Quand Foulques, son frère et les deux sœurs reçurent la nouvelle de cette mort, dont ils ignoraient la cause, ils se réunirent à Ninette pour pleurer leur ami, et le firent enterrer honorablement.



Le hasard voulut que quelques jours après, la vieille Grecque qui avait fourni le poison fût arrêtée pour quelque autre crime qu'elle avait commis; on la mit à la question, et dans la confession de toutes les fautes dont elle s'était rendue coupable, elle avoua cette dernière, et apprit tout ce qui en était résulté. D'après cette déclaration, le duc de Candie, sans en parler à personne, fit une nuit entourer secrètement le palais de Foulques, et fit prendre Ninette. Celle-ci, sans attendre qu'on la mît à la question, avoua tout ce qui s'était passé au sujet de la mort de Restaignon.

Les deux frères avaient appris du duc la cause de l'emprisonnement de Ninette; ils en avertirent ensuite ses sœurs. On imagine sans peine quel chagrin ils éprouvèrent tous de cet événement. Ils employèrent toute sorte de moyens pour la soustraire à la peine qu'elle avait méritée, et qui n'était rien moins que d'être brûlée vive. Mais ils désespéraient d'y réussir, parce que le duc était dé-

terminé à faire justice. Madeleine, qui était jeune et belle, et à qui le duc avait fait longtemps la cour, mais inutilement, pensa en elle-même que si elle consentait à lui montrer quelque complaisance, elle pourrait sauver sa sœur. Dans cette intention, elle envoya au duc un messager discret et intelligent, pour lui dire qu'elle consentirait à ses désirs, à la condition qu'il lui rendrait sa sœur et qu'il garderait à ce sujet le secret le plus inviolable. Cette proposition fit beaucoup de plaisir au duc, il hésita toutefois longtemps à l'accorder; à la fin il se décida et dit qu'il l'acceptait. Sous prétexte d'informations, il fit arrêter pendant la nuit, du consentement de Madeleine, Foulques et Huguet, et se rendit secrètement chez elle. Il avait auparavant fait courir le bruit qu'il avait fait mettre Ninette dans un sac et l'avait fait jeter à l'eau pendant la nuit; il l'avait ensuite, pendant ce temps, conduite chez sa sœur, pour prix de l'hospitalité qu'elle lui avait accordée.

En la quittant le lendemain matin, après lui avoir demandé que cette nuit, qui avait été la première occasion de leur amour, ne fût pas la dernière, il lui recommanda d'éloigner la coupable, afin qu'il ne reçût point de reproches à cet égard, et qu'il ne fût pas forcé de sévir de nouveau contre elle. Le lendemain matin, les deux frères furent rendus à la liberté, et croyant, comme tout le monde, que Ninette avait été noyée, ils retournèrent chez eux pour consoler leurs maîtresses de la mort de leur sœur. Quelque soin que Madeleine prît de cacher celle-ci à tous les regards, Foulques cependant ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle était dans sa maison, ce qui lui causa un grand étonnement. Se souvenant de l'amour du duc pour Madeleine, il conçut aussitôt des soupçons, et demanda à celle-ci comment il se faisait que Ninette se trouvât chez lui. Madeleine lui fit un long discours pour lui cacher la vérité. Mais Foulques, qui avait de la finesse et de la pénétration, n'ajoutait pas foi à ses paroles, et la pressa tellement de lui dire la vérité, que celle-ci, après bien des propos, finit par la lui dire tout entière.

Cette déclaration mit le desespoir dans le cœur de son amant. N'écoutant que sa fureur, il tira son épée, et, malgre ses prières et ses larmes, il la tua impitoyablement. Effrayé de l'action qu'il avait commise, et redoutant la colère du duc, il laisse sa victime étendue dans sa chambre, et court dans celle où se trouvait Ninette, à laquelle il dit d'un front tranquille et serein : « Faites de suite vos préparatifs; je viens vous prendre de la part de votre sœur, pour vous emmener et éviter que vous ne retombiez entre les mains du duc. Ninette, qui n'avait que trop de sujets de crainte et désirait s'éloigner, le crut sans peine. Elle partit avec Foulques le même soir, sans chercher à prendre congé de sa sœur, et en emportant le peu d'argent qu'elle trouva sous sa main. Ils gagnèrent le port et s'embarquèrent, sans qu'on ait su depuis où ils étaient allés.

Le lendemain, lorsque la nouvelle de la mort de Madeleine commençait à se répandre, quelques personnes envieuses et ennemies de Huguet en avertirent aussitôt le duc. Celui-ci, qui aimait Madeleine de l'amour le plus violent, courut à l'instant à la maison de Huguet, qu'il fit arrêter ainsi que sa maîtresse. Ceux-ci, qui ne savaient rien de ce qui s'était passé, et qui ignoraient la fuite de Foulques et de Ninette, protestèrent inutilement de leur innocence. On les mit à la question, et ils furent obligés d'avouer qu'ils avaient avec Foulques donné la

mort à Madeleine. Craignant avec raison qu'après cet aveu on ne les fît mourir, ils eurent l'adresse de corrompre leur gardien, en lui abandonnant une somme d'argent qu'ils avaient cachée chez eux pour le cas de besoin imprévu. Ils s'embarquèrent avec cet homme, n'emportant que les vêtements qu'ils avaient sur eux, et s'enfuirent à Rhodes, où ils vécurent peu de temps, réduits à la misère et à la pauvreté.

Tel fut le triste résultat du fol amour de Restaignon et de la jalousie de sa maîtresse.

NOUVELLE IV

LA FILLE DU ROI DE TUNIS.

Gerbin, contre la parole donnée par le roi Guillaume, son aïeul, attaque un vaisseau du roi de Tunis dans l'intention de s'emparer de sa fille; cette princesse est, pendant le combat, massacrée par l'équipage. Gerbin s'empare du vaisseau, tue tous ceux qu'il y trouve, et est condamné pour ce fait à avoir la tête tranchée.

Laurette se tut après avoir achevé sa nouvelle ; chacun s'apitoya sur le sort des amoureux en général, et blama la funeste jalousie de Ninette ; les uns faisaient une observation, les autres une autre, lorsque le roi, paraissant sortir d'une méditation profonde, leva les yeux et fit signe à Élise de dire une histoire. Cette jeune dame obéit et commença ainsi :

Gracieuses dames, beaucoup de gens croient qu'on ne devient amoureux qu'au moyen des yeux, et se moquent de ceux qui prétendent qu'on peut le devenir sur de simples paroles. La nouvelle que je vais vous raconter vous prouvera qu'ils sont dans l'erreur ; vous y verrez une passion qui fut inspirée par la seule renommée, et qui conduisit deux amants à un misérable trépas.

Guillaume II, roi de Sicile, eut deux enfants : un fils, qui s'appelait Roger, et une fille nommée Constance. Roger mourut avant son père, laissant un fils appelé Gerbin ; ce jeune prince fut élevé avec beaucoup de soin par son grand-père, et devint un prince accompli. La réputation de son mérite, des agréments de sa personne et de son esprit, s'étendait au delà des limites du royaume des Deux-Siciles. Elle avait pénétré dans plusieurs autres pays et principalement en Barbarie, qui était alors tributaire du roi des Deux-Siciles. Au nombre des personnes qui entendirent parler du mérite et de la tournure du jeune Gerbin, était la fille du roi de Tunis, qui jouissait de son côté d'une réputation méritée, sous le rapport de la beauté, des grâces et des nobles qualités du cœur. Elle aimait les hommes vertueux, et à en entendre parler. Les récits que chacun lui faisait des belles actions de Gerbin lui plurent tellement, que pensant sans cesse à son mérite ainsi qu'à ses rares qualités, elle en tomba éperdument amoureuse, ne parlait et ne voulait plus entendre parler que de lui.

D'un autre côté, la renommée des vertus et de la beauté de la jeune princesse était dans toutes les bouches et en Sicile comme partout ailleurs. Elle était parvenue jusqu'à Gerbin, et flattait agréablement ses oreilles. Il en devint épris comme elle l'était devenue de lui. C'est pourquoi, en attendant qu'il pût, sous

un honnête prétexte, obtenir de son grand-père d'aller à Tunis pour la voir, il chargeait chacun de ses amis qui s'y rendaient de faire connaître à la princesse, par les meilleurs moyens qu'ils pourraient imaginer, le secret de son amour, et en même temps de lui rapporter de ses nouvelles.

L'un d'eux s'acquitta avec beaucoup d'intelligence de cette mission : il se déguisa en marchand et parvint jusqu'à la princesse, sous prétexte de lui montrer des bijoux. Pendant qu'elle les examinait, il lui déclara tout l'amour que Gerbin avait conçu pour elle, et lui fit au nom de ce prince l'offre de sa fortune et de son cœur. La princesse, flattée de cette déclaration, répondit qu'elle partageait l'amour de Gerbin, et lui remit, comme un gage de sa sincérité, un des anneaux qu'elle chérissait le plus. Gerbin reçut cet anneau avec la plus grande joie qu'il soit possible d'imaginer. Il lui écrivit plusieurs fois et lui envoya, par l'entremise du même confident, des présents magnifiques. Bref, ils se promirent, si la fortune le permettait, d'être à jamais l'un à l'autre. Mais, tandis qu'ils s'occupaient de leur mutuelle ardeur, il arriva que le roi de Tunis la promit en mariage au roi de Grenade. Cette nouvelle jeta la princesse dans le plus grand désespoir. Non-seulement elle voyait qu'elle allait s'éloigner de son cher Gerbin, mais encore qu'elle le perdait pour toujours ; et si elle en eût vu la possibilité, elle se serait dérobée à l'autorité paternelle pour éviter ce malheur et serait venue rejoindre son amant.

La nouvelle de ce mariage jeta également Gerbin dans le plus profond chagrin ; il ne rêvait qu'au moyen d'enlever sa maîtresse de force, dans le cas où on l'enverrait par mer à son mari.

Le roi de Tunis ayant eu quelque connaissance de l'amour et des projets de Gerbin pour sa fille, et connaissant aussi le courage et la résolution de celui-ci, se défia de ses moyens de résistance et prit le parti, lorsque le moment de faire partir sa fille serait arrivé, d'envoyer vers le roi de Sicile pour le prévenir de ses intentions, persuadé que s'il obtenait le sauf-conduit qu'il lui demandait en même temps, il n'aurait plus rien à redouter de Gerbin ni de tout autre. Le vieux roi Guillaume, qui n'avait jamais rien su de l'amour de Gerbin, et qui ne pouvait penser qu'on lui demandât ce sauf-conduit pour ce sujet, l'accorda volontiers, et envoya au roi de Tunis son gant comme gage de sa promesse. Celui-ci, dès qu'il eut reçu le sauf-conduit, fit équiper un beau et grand vaisseau au port de Carthage, et, après l'avoir approvisionné de toutes les choses nécessaires aux besoins de l'équipage, et l'avoir disposé le plus convenablement possible pour recevoir sa fille et la conduire au roi de Grenade, n'attendit plus que le moment du départ.

La jeune princesse, qui était au courant de tout ce qui se passait, envoya secrètement un de ses plus fidèles serviteurs à Palerme, pour présenter, de sa part, ses hommages à Gerbin, et lui dire qu'elle devait partir sous peu de jours pour Grenade. Elle fit ajouter qu'elle verrait, dans cette circonstance, s'il était aussi brave qu'on l'assurait, et s'il l'aimait autant qu'il l'en avait tant de fois assurée. Le messager s'acquitta fidèlement de cette mission et retourna à Tunis.

Gerbin, qui connaissait le sauf-conduit que son grand-père avait donné au roi de Tunis, se trouvait dans une position fort difficile, et ne savait quel parti prendre. Cependant l'ardent amour dont il brûlait pour la princesse, et la crainte

de paraître lâche à ses yeux, après le message qu'elle lui avait fait parvenir, lui firent bientôt adopter un parti. Il partit pour Messine, fit armer deux vaisseaux légers, y embarqua des hommes d'un courage éprouvé, et partit pour la Sardaigne, pensant que le vaisseau de la princesse devait prendre cette route. L'événement qu'il avait prévu ne se fit pas longtemps désirer, car le vaisseau de la princesse arriva bientôt, à l'aide d'une faible brise, vers l'endroit où il s'était posté pour l'attendre.

Dès qu'il l'aperçut, s'adressant à ses compagnons : « Mes amis, leur dit-il, je suis sûr que, braves et dévoués comme vous l'êtes, il n'y a aucun de vous qui n'ait éprouvé ou qui n'éprouve encore l'empire de l'amour, sans lequel il n'est ni vertu, ni courage. Il ne vous sera donc pas difficile de comprendre ce que je désire. J'aime, et c'est l'amour qui m'a porté à vous conduire ici; car celle que j'adore est dans le vaisseau que vous voyez devant vous. Ce vaisseau est, en outre, chargé de richesses dont votre valeur peut vous rendre maîtres sans beaucoup de difficulté. Je vous les abandonne tout entières, et ne veux pour ma part que celle pour qui j'ai pris les armes. Allons donc à sa rencontre et attaquons-le bravement. Le ciel favorise notre entreprise; le manque de vent l'empêche de nous éviter. »

Gerbin n'eut pas besoin de tant de paroles. Les Messinois qui l'accompagnaient, et qui étaient avides de rapines, avaient déjà résolu de faire ce qu'il leur demandait. Dès qu'il eut fini de parler, ses dernières paroles furent couvertes par mille cris de joie, et chacun promit d'exécuter ses ordres. Les trompettes sonnèrent aussitôt, et chacun ayant pris ses armes, ils firent force de rames et fondirent sur le vaisseau. Ceux qui le montaient, voyant qu'ils ne pouvaient fuir ni les éviter, s'apprêtèrent à la défense. Quand Gerbin fut près du vaisseau, il ordonna que si on voulait éviter le combat, on lui envoyât le patron du navire. Les Sarrasins, reconnaissant ceux à qui ils avaient affaire, répondirent à sa demande que c'était contrairement à la foi que leur avait donnée le roi de Sicile qu'on les attaquait ainsi, et, à l'appui de leurs paroles, ils montrèrent le gant du roi, ajoutant qu'ils ne se rendraient que par la force des armes, et qu'ils ne livreraient aucune personne se trouvant sur leur vaisseau. Gerbin, qui avait aperçu la princesse sur la poupe, et qui la trouvait plus belle encore qu'il ne se l'était imaginé, plus enflammé que jamais, répondit, quand on lui montra le gant, qu'il n'y avait point là de faucon pour qu'on en eût besoin, et que s'ils ne voulaient pas consentir à lui livrer la princesse, ils n'avaient qu'à se préparer au combat. Celui-ci s'engagea aussitôt. Les flèches et les pierres volèrent de part et d'autre; le combat durait depuis longtemps, et le sang coulait des deux côtés sans qu'il résultât pour l'un ou l'autre parti aucun avantage décisif, lorsque Gerbin, qui bouillait d'impatience, mit le feu à un petit navire qu'il avait amené de Sardaigne, et s'approcha avec ses deux galères des flancs du vaisseau. Les Sarrasins, à cette vue, reconnaissant qu'ils allaient être contraints de périr ou de se rendre, amenèrent sur le pont la princesse, qui s'était réfugiée dans le fond du bâtiment pour répandre des larmes, et, la montrant à Gerbin, ils l'égorgèrent impitoyablement à ses yeux, malgré les supplications et les larmes de leur malheureuse victime. La jetant ensuite à la mer, ils lui dirent : « Tiens, la voilà ; puisque tu la veux, nous te la donnons, ainsi que nous le pouvons et comme tu l'as méritée. » A la vue d'une pareille

cruauté, Gerbin, résolu de mourir, brave les pierres et les flèches qui pleuvent sur lui, commande l'abordage, saute sur le vaisseau malgré la résistance de tous ceux qui s'y trouvent, et, tel qu'un lion affamé qui, tombant au milieu d'un troupeau, assouvit sa rage plutôt qu'il ne rassasie sa faim, passe au fil de l'épée tous ceux qu'il aperçoit devant lui, et fait des Sarrasins un immense carnage. Le feu commençant à consumer le vaisseau, il en fit enlever tout ce qu'il contenait de plus précieux, abandonna ce butin en paiement à son équipage, redescendit ensuite dans sa galère, et, peu touché de la victoire qu'il venait de remporter sur ses adversaires, il fait tirer de la mer le corps de sa maîtresse, qu'il arrosa de ses larmes. De retour en Sicile, il la fit enterrer avec distinction dans la petite île d'Ustica, située presque vis-à-vis celle de Trapani; puis il revint à Palerme, en proie à la tristesse et au désespoir.

Le roi de Tunis fut bientôt instruit de cet événement; il envoya aussitôt au roi de Sicile des ambassadeurs vêtus de deuil, pour se plaindre de ce manque de foi et l'instruire de tout ce qui s'était passé. Le roi Guillaume fut fort irrité contre Gerbin. Ne voyant aucun moyen pour refuser la justice qu'on lui demandait, il le fit arrêter, et, malgré les prières de ses barons qui cherchaient à le fléchir, il le condamna à avoir la tête tranchée. Il fit exécuter la sentence en sa présence, aimant mieux rester sans héritier que de passer pour un roi sans honneur et sans foi.

Telle fut la fin de ces deux amants fidèles qui périrent d'une manière si funeste, et se suivirent de près au tombeau sans avoir goûté aucun fruit de leur amour.

NOUVELLE V

LE PIED DE BASILIC.

Les frères d'Isabeau tuent son amant, il lui apparaît en songe et lui montre l'endroit où il est enterré. Elle s'y rend en secret, déterre sa tête et la met dans un vase où elle plante du basilic sur lequel elle pleure tous les jours. Ses frères le lui enlèvent et elle meurt de douleur peu de temps après.

Quand Élise eut terminé sa nouvelle, le roi lui accorda quelques éloges et ordonna à Philomène de parler; celle-ci, encore tout émue de compassion pour le sort du malheureux Gerbin et de son amante, après un soupir d'attendrissement, commença ainsi : Ma nouvelle, gracieuses dames, ne concerne pas des personnes d'une aussi haute condition que celles dont Élise a parlé, mais sans doute elle ne sera pas moins attendrissante. Messine, qu'on vient de citer, m'a remis en mémoire un événement qui se passa en cette ville.

Il y avait donc à Messine trois jeunes frères, tous trois associés pour faire le commerce, et devenus fort riches par la mort de leur père, qui était de Saint-Geminan. Ils avaient une sœur nommée Isabeau, jeune, belle et très-affable, qu'ils n'avaient pas encore mariée, je ne sais par quel motif. Ces trois frères employaient, dans un de leurs magasins, un jeune homme de Pise, nommé Lorenzo, qui dirigeait et faisait toutes leurs affaires. Ce jeune homme, qui était



Le Pied de Basilic.


BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE
FIRENZE

aimable et bien fait, fut remarqué plusieurs fois par Isabeau et commença bientôt à lui plaire; il s'en aperçut en diverses circonstances, et, ayant abandonné les amours qu'il avait dans la ville, il commença à porter ses pensées vers elle. Les choses allèrent si bien, que, s'aimant bientôt mutuellement, il ne se passa pas longtemps avant que, sûrs des désirs l'un de l'autre, ils ne fissent ce que chacun d'eux souhaitait le plus ardemment. Ils continuèrent ainsi, heureux d'être ensemble, à se livrer au plaisir; mais ils ne surent tenir leurs démarches si secrètes, qu'une nuit où Isabeau se rendait à la chambre de Lorenzo, l'aîné de ses frères ne la vît sans être aperçu d'elle. Ce frère était un jeune homme froid et réfléchi, et quoiqu'il fût très-pénible pour lui de connaître ce qu'il venait de découvrir, cédant à la prudence, il attendit jusqu'au lendemain sans en dire un seul mot, roulant dans son esprit différentes pensées à ce sujet. Puis, quand le jour fut venu, il raconta à ses frères ce qu'il avait vu la nuit précédente, et, après un long entretien, il convint avec eux, afin qu'il n'en retombât aucune honte sur eux ni sur leur sœur, de garder le silence et de feindre de n'avoir rien vu et de ne rien savoir, jusqu'au moment où, sans peine et sans danger pour eux-mêmes, ils pourraient se délivrer de cet opprobre avant qu'il devînt public. D'après cette détermination, ils continuèrent à parler et à rire avec Lorenzo comme de coutume; et un jour, en faisant semblant de sortir tous les trois de la ville pour se divertir, ils emmenèrent Lorenzo avec eux. Quand ils furent arrivés dans un lieu écarté et solitaire, trouvant le moment favorable, ils se jetèrent sur lui sans qu'il s'y attendît, le tuèrent, et l'enterrèrent de manière que personne ne s'en aperçût. Ils retournèrent ensuite à Messine, où ils firent courir le bruit qu'ils lui avaient donné une mission pour leurs affaires; ce qu'on crut facilement, parce que souvent ils l'envoyaient dans les environs.

Cependant, ne le voyant point revenir, Isabeau, que tourmentait cette longue absence, s'informait souvent de lui auprès de ses frères. Un jour qu'elle les priait avec de vives instances de lui dire quand il reviendrait, « Que veut dire ceci? lui dit l'un d'eux ; qu'as-tu besoin de Lorenzo, que tu t'inquiètes autant de lui? Si tu nous en parles encore, nous te répondrons comme tu le mérites. » Depuis lors, la jeune fille, triste et malheureuse, redoutant la réponse qu'elle sollicitait, restait silencieuse, n'osant plus s'informer de son cher Lorenzo. Très-souvent, la nuit, le cœur plein d'amour, elle l'appelait, elle implorait son retour, et quelquefois, versant des larmes abondantes, elle se plaignait de la durée de son absence, et, sans jamais sortir de sa tristesse, elle attendait toujours. Une nuit, ayant beaucoup pleuré et s'étant à la fin endormie, Lorenzo lui apparut en songe, pâle, les cheveux hérissés, ses vêtements en lambeaux. Il lui sembla qu'il lui disait : « O Isabeau ! tu m'appelles sans cesse, tu t'attristes de ma longue absence, et tu m'accuses cruellement par tes larmes. Sache donc que je ne puis plus revenir : le dernier jour que tu me vis, tes frères m'ont tué. » Et, lui ayant désigné le lieu où ils l'avaient enterré, il lui dit de ne plus l'appeler, de ne plus l'attendre, et disparut. La jeune fille s'éveilla, et, confiante dans la vision qu'elle avait eue, elle pleura amèrement. Puis au matin, quand elle fut levée, n'osant en rien dire à ses frères, elle prit la résolution d'aller à l'endroit qui lui avait été indiqué et de voir si ce qui lui était apparu en songe était vrai. Ayant donc obtenu la permission de sortir de la ville pour se divertir, en com-

pagnie d'une femme qui avait servi autrefois dans leur maison et qui connaissait tous ses secrets, elle s'y rendit le plus vite qu'elle put, et ôtant précipitamment quelques feuilles sèches qui étaient en ce lieu, elle creusa dans l'endroit qui lui parut le moins dur, et n'eut pas plutôt enlevé un peu de terre, qu'elle trouva le corps de son malheureux amant encore bien conservé, et reconnut la vérité de son rêve.

Plus affligée que femme ne fut jamais, mais sachant que ce n'était pas le lieu de pleurer, elle eût volontiers, s'il lui eût été possible, emporté tout le corps pour lui donner une sépulture plus honorable; mais, voyant que c'était audessus de ses forces, elle lui coupa la tête du mieux qu'elle put avec un couteau, l'enveloppa d'un linge et la mit dans le tablier de la servante. Puis, ayant replacé la terre sur le reste du corps, elle partit sans avoir été vue de personne.

Rentrée dans sa chambre, elle s'enferma. Prenant cette tête entre ses mains, elle la couvrit de baisers et pleura sur elle si longtemps et si amèrement, qu'elle la baigna de ses larmes; elle prit ensuite un de ces grands et beaux vases dans lesquels on plante de la marjolaine ou du basilic, et, après avoir enveloppé la tête de Lorenzo dans un morceau de belle étoffe de soie, elle l'y déposa, mit de la terre dessus, et y planta plusieurs pieds de beau basilic de Salerne, qu'elle n'arrosa jamais que d'eau de rose, d'eau de fleurs d'oranger ou de ses pleurs. Elle avait coutume de s'asseoir auprès de ce vase, de le regarder amoureusement en lui exprimant ses désirs, comme si elle se fût adressée à son cher Lorenzo, que ce vase tenait pour ainsi dire caché; et après l'avoir ainsi longtemps



considéré, elle se penchait sur lui, commençait à pleurer, et pleurait si longtemps que tout le basilic se trouvait mouillé de ses larmes. Ces soins assidus et la bonté

de la terre, causée par l'espèce d'engrais provenant de la tête, rendirent cette plante très-belle et très-odoriférante.

La conduite de cette jeune fille attira plusieurs fois l'attention de ses voisins, qui, voyant que ses frères s'étonnaient de la perte de sa beauté et de son état de maigreur, leur révélèrent ce dont ils avaient été quelquefois témoins, en les assurant qu'elle passait ainsi toutes ses journées. Ce récit leur fut confirmé par les observations qu'ils firent eux-mêmes ; ils adressèrent quelques représentations à leur sœur ; mais leurs avertissements étant inutiles, ils firent bientôt enlever secrètement le vase de basilic. Isabeau le réclama souvent avec les plus vives instances ; mais, ne pouvant l'obtenir, et ne cessant de gémir et de se lamenter, elle tomba malade, et, pendant sa maladie, elle ne cessait de le demander. Ses frères, surpris de ces instances, voulurent savoir ce que ce vase pouvait renfermer ; ils renversèrent la terre qu'il contenait et virent l'étoffe de soie dans laquelle ils trouvèrent la tête, qui n'était pas encore tellement détruite, qu'aux cheveux bouclés ils ne reconnussent que c'était celle de Lorenzo. Leur surprise fut extrême, et, craignant que ce fait ne vînt à se répandre, ils enterrèrent la tête, et, ayant tout disposé pour ne plus revenir, ils sortirent secrètement de Messine et se retirèrent à Naples. La jeune fille, ne cessant de pleurer et demandant toujours son vase de basilic, mourut en pleurant. Telle fut la fin de son amour infortuné. Quelque temps après, cet événement ayant été connu, on composa cette chanson qu'on dit encore aujourd'hui, et qui commence ainsi : « Quel fut le méchant chrétien qui me déroba le vase de basilic, etc. »

NOUVELLE VI

LES DEUX SONGES.

Une jeune fille raconte à son amant un rêve qu'elle a fait. Celui-ci lui en raconte un autre et meurt subitement entre ses bras. La jeune fille, au moment où elle le portait avec sa servante hors de la maison, est arrêtée par les gens de justice à qui elle explique comment les faits se sont passés. Le podestat lui fait des propositions qu'elle refuse ; son père en ayant été instruit, fait voir son innocence et lui fait rendre la liberté. Mais ne voulant plus continuer à vivre dans le monde, elle se fait religieuse.

La nouvelle que Philomène venait de raconter plut beaucoup aux dames, parce qu'elles en avaient plusieurs fois entendu chanter la chanson, sans avoir jamais pu savoir, malgré les demandes qu'elles en avaient faites, à quelle occasion elle avait été composée. Quand le roi eut vu qu'elle était terminée, il commanda à Pamphile de conter quelque chose à son tour. Celui-ci prit alors la parole :

Le songe dont il est fait mention dans la précédente nouvelle me donne l'idée de vous en conter une dans laquelle il y en eut deux qui prédirent des choses à venir, comme celui-ci a fait deviner ce qui était arrivé. Ceux qui eurent ces songes ne se les furent pas plutôt communiqués, que les effets qu'ils avaient prédits se réalisèrent. Vous savez sans doute, aimables dames, que nous voyons souvent en songe des choses qui nous paraissent, dans notre sommeil, exister

réellement; et que, lorsque nous sommes éveillés, nous reconnaissons que les unes sont vraies, d'autres vraisemblables, quelques-unes, enfin, tout à fait impossibles. Il suffit cependant que quelques-unes de ces choses se soient réalisées, pour que bien des gens ajoutent autant de foi aux songes qu'ils font qu'aux choses qu'ils verraient étant bien éveillés; de sorte qu'ils s'en réjouissent ou s'en affligent, selon qu'ils sont agréables ou tristes. Il en est d'autres, au contraire, qui n'y ont aucune confiance, si ce n'est quand les périls et les dangers qui leur ont été prédits sont arrivés. Je ne blâme donc ni les uns ni les autres, parce qu'ils ne sont pas toujours également vrais ni entièrement dénués de fondement. Nous avons souvent été à même de reconnaître leur peu d'exactitude, et la nouvelle que Philomène vient de vous dire prouve aussi qu'il y en a de véritables. Celle que je vais vous raconter vient à l'appui de cette observation.

Il y eut autrefois, dans la ville de Brescia, un gentilhomme nommé messire Lenoir de Ponte-Carraro, qui, entre autres enfants, avait une fille nommée Andrée. Cette jeune fille, douée d'une grande beauté, n'était pas encore mariée; elle devint amoureuse d'un de ses voisins, nommé Gabriel, jeune homme d'une naissance obscure, mais aimable et bien fait, et rempli d'estimables qualités. Elle fit si bien que, par l'entremise d'une servante de la maison, Gabriel fut instruit de l'inclination qu'elle avait pour lui, et fut la voir quelquefois dans le jardin de son père. Ils ne tarderent pas à jouir l'un de l'autre, et, pour cimenter leur union et afin qu'il n'y eût que la mort qui pût les désunir, ils se jurèrent fidélité et devinrent époux devant Dieu.

Pendant qu'ils continuaient ainsi à se voir comme mari et femme, la jeune demoiselle rêva une nuit qu'elle était dans le jardin avec son cher Gabriel; qu'elle le tenait entre ses bras; que, dans cette situation, elle avait vu sortir du corps de son amant quelque chose de noir et d'affreux dont elle n'avait pu démêler la forme; que ce je ne sais quoi ayant saisi Gabriel, l'avait, malgré ses efforts, arraché d'entre ses bras, et qu'ensuite cette espèce de fantôme était disparu avec sa proie après s'être roulé quelque temps par terre. La douleur que lui causa ce songe, vraiment effrayant, la réveilla en sursaut; elle eut peine à revenir de sa terreur. Quoiqu'elle eût repris l'usage de ses sens, et qu'elle fût ravie de voir que ce n'était qu'un rêve, elle ne laissait pas d'être tourmentée par une sombre inquiétude. Elle fit son possible pour empêcher Gabriel de se rendre au jardin la nuit suivante. Néanmoins, comme son amant s'obstinait à ne pas vouloir faire le sacrifice de ce rendez-vous, et qu'elle craignait de lui déplaire et de donner lieu à des soupçons injurieux à sa fidélité, elle consentit à le recevoir. Après s'être amusés un moment à cueillir des roses blanches, des roses vermeilles et d'autres fleurs, ils allèrent s'asseoir auprès d'une fontaine où ils avaient coutume de se rendre pour goûter les doux plaisirs de l'amour. Quand ils se furent assez prodigué les caresses, Gabriel voulut savoir pourquoi sa maîtresse l'avait fait prier de remettre ce rendez-vous à un autre jour. Elle ne se fit aucun scrupule de le lui dire, et lui raconta son rêve, en lui témoignant combien elle en avait été alarmée. Le jeune homme rit beaucoup de sa simplicité, et lui fit remarquer que les songes ne signifient rien, et qu'ils n'ont, le plus souvent, d'autre cause que l'excès ou le trop de sobriété dans le manger. « S'il fallait

ajouter foi aux songes, continua-t-il, j'en ai fait un aussi la nuit dernière, qui m'aurait empêché de venir ici. J'ai rêvé que, chassant dans une belle et vaste forêt, j'avais rencontré une biche blanche et extrêmement jolie, qui s'était en peu de temps si bien familiarisée avec moi, qu'elle me suivait partout. Flatté d'une telle affection, j'ai beaucoup caressé ce joli petit animal. De peur de le perdre, j'ai mis à son cou un collier d'or, d'où pendait une chaîne du même métal, que je tenais à la main. Après avoir marché quelque temps, je m'arrête pour me reposer, et mets sur mes genoux la tête de la biche, qui me paraissait également fatiguée, lorsqu'une lionne noire, affamée et horrible à voir, sortie de je ne sais où, s'offre tout à coup à mes regards. Ce hideux animal se jette aussitôt sur moi, et me déchire le côté gauche, comme s'il voulait m'arracher le cœur et sans que je fasse le moindre mouvement pour fuir et pour lui résister. La violence du mal que je croyais sentir m'ayant alors éveillé, mon premier mouvement a été de porter ma main sur le côté; et, le trouvant sans blessure, je n'ai pu m'empêcher de rire, un moment après, de ma crédulité. Ce songe, continua-t-il, ne signifie absolument rien; j'en ai fait cent fois de pareils et de plus terribles encore, sans qu'il m'en soit jamais rien arrivé de fâcheux. Ainsi, ma chère amie, moquez-vous de celui que vous avez fait, comme je me ris du mien; ne pensons qu'à nous bien aimer et qu'à jouir des plaisirs de l'amour. »

Le récit de ce songe redoubla la frayeur de la belle; mais, pour éviter d'attrister son amant, elle lui cacha ses craintes autant qu'il lui fut possible. Afin de mieux lui donner le change sur ses noirs et confus pressentiments, et pour tâcher de les oublier elle-même, elle l'embrassait et le couvrait de ses baisers. Mais elle avait beau lui prodiguer ses caresses et en recevoir de sa part, qui n'étaient ni moins tendres ni moins vives, son imagination alarmée lui présageait continuellement quelque malheur, et lui causait des distractions. Elle regardait son amant plus que de coutume, et ne détournait ses regards que pour les porter de tous les côtés du jardin, pour voir s'il ne paraissait rien de noir.

Dans un des moments où elle était occupée de regarder de part et d'autre, elle entend Gabriel pousser un gros soupir, et lui dire, d'une voix presque éteinte : « A mon secours, ma chère amie! hélas! je me meurs! » A peine a-t-il prononcé ces paroles, qu'il tombe à ses pieds. Andrée se hâte de le relever, appuie sa tête contre ses genoux, et, l'arrosant de ses larmes, lui demande, tout éperdue, la cause de son mal. Son amant n'a pas la force de lui répondre; une sueur froide couvre son visage; il se sent suffoquer : un moment après, il rend le dernier soupir.

Il serait difficile d'exprimer la douleur de sa maîtresse, qui l'aimait avec passion. Elle l'appelle, porte ses mains tremblantes sur tous ses membres; et, le trouvant sans mouvement et froid comme glace, elle gémit, elle pleure et se livre au désespoir. Ne pouvant plus douter qu'il ne soit mort, elle va, tout éplorée, appeler sa femme de chambre, et lui faire part, en sanglotant, du malheur qui vient d'arriver. Après avoir follement tenté de rappeler Gabriel à la vie, et avoir répandu bien des larmes sur son corps, Andrée dit à sa domestique, d'un ton de désespoir, que, puisqu'elle avait perdu ce qu'elle avait de plus cher au monde, elle était résolue de renoncer à la vie; mais qu'avant que de se donner la mort, elle voudrait bien trouver moyen de mettre son honneur à couvert, et de faire

rendre à son cher amant les honneurs de la sépulture. « Dieu vous préserve, mademoiselle, répondit la confidente, de devenir homicide de vous-même ! Ce serait le vrai moyen de perdre votre amant dans l'autre monde, comme vous l'avez perdu dans celui-ci : vous iriez droit en enfer, où je suis assurée que cet honnête jeune homme n'est point allé ; il vaut mieux vous consoler et soulager l'âme de Gabriel par vos bonnes œuvres, si elle en a besoin. Pour ce qui est de la sépulture, cela ne doit pas vous inquiéter : il importe peu en quel lieu on soit inhumé, pourvu qu'on le soit. Nous enterrerons votre amant dans le jardin ; personne n'en saura rien, puisqu'on ignore qu'il y soit venu. Nous pouvons aussi le porter dans la rue ; les premiers qui l'y trouveront ne manqueront pas d'en avertir ses parents, qui se chargeront du soin de le faire enterrer. » La jeune veuve, tout affligée qu'elle était, ne laissait pas d'écouter la servante. « A Dieu ne plaise, répondit-elle en sanglotant, qu'un amant qui m'a été si cher, qu'un mari si tendre, soit enterré comme un chien ou jeté dans la rue ! Il a eu mes larmes, et je veux qu'il ait celles de ses parents, s'il est possible ; je sais ce que nous avons à faire. » Elle lui donna ordre aussitôt d'aller prendre une pièce de drap de soie qu'elle avait dans son armoire ; elles enveloppèrent le mort de ce drap, après avoir fermé ses yeux et avoir mis sous sa tête un petit coussin. Andrée dit ensuite à sa femme de chambre : « J'ai encore besoin de ton secours, ma chère amie. La maison de Gabriel n'est pas fort éloignée : nous pouvons l'y porter aisément ; nous le placerons sur le seuil de la porte : on ne manquera pas de le recueillir quand le jour paraîtra. Ce ne sera pas sans doute une grande consolation pour ses parents, mais c'en sera une grande pour moi de lui voir rendre les derniers devoirs. » Après ces mots, elle se jeta de nouveau sur le corps, et le



baigna de ses larmes ; elle ne pouvait s'en séparer. Mais, pressée par la domestique, qui voyait le jour approcher, elle se leva, et tira alors de son doigt le même

anneau que Gabriel lui avait donné en l'épousant, comme un gage de sa fidélité, et le mit à celui du mort, en disant : « Si ton âme voit mes larmes, ou si quelque sentiment reste au corps quand l'âme en est séparée, reçois, cher amant, avec reconnaissance, le dernier présent que te fait celle que tu as si tendrement aimée ! » A peine eut-elle fini ces mots, qu'elle tomba évanouie. Aussitôt qu'elle fut revenue, elles prirent le drap chacune par un bout, et se mirent en devoir de porter le mort devant sa maison. Elles furent surprises et arrêtées en chemin par la garde du podestat, qu'un accident avait attirée dans ce quartier. A cette rencontre imprévue, Andrée eût voulu être morte. Elle prit cependant son parti sur-le-champ : « Je sais, leur dit-elle en les reconnaissant, qu'il ne me servirait de rien de prendre la fuite ; me voilà disposée à comparaître devant le podestat, pour lui raconter la vérité ; mais qu'aucun de vous ne soit assez hardi pour mettre les mains sur moi, puisque j'obéis volontairement, ou pour ôter rien de ce qui est sur ce mort, s'il ne veut s'exposer à être sévèrement puni. » Ils la menèrent donc chez le gouverneur, qui la fit entrer dans sa chambre, où elle lui raconta ce qui s'était passé. Après que le magistrat l'eut interrogée minutieusement, il fit visiter le mort par des médecins, pour voir s'il n'avait point été empoisonné, ou tué d'une autre manière. Tous assurèrent qu'il avait été étouffé par un abcès qu'il avait auprès du cœur. Le gouverneur, assuré par ce rapport de l'innocence de la demoiselle, dont la beauté l'avait vivement frappé, s'avisa de vouloir lui faire entendre par ses discours qu'il était maître de son sort, qu'il ne tenait qu'à lui de la faire enfermer ; mais que, si elle voulait se prêter à ses désirs amoureux, il lui rendrait la liberté. Il ne négligea rien pour la séduire ; et, voyant que les supplications ne servaient de rien, il voulut user de violence ; mais la demoiselle, que l'indignation rendait courageuse, se défendit avec vigueur, et le repoussa en lui parlant d'un ton fier et imposant. Il était déjà grand jour. Le père d'Andrée, qui, dans cet intervalle, avait été instruit de tout, courut au palais, accompagné de plusieurs de ses amis, pour réclamer sa fille. Il arriva assez à temps pour la délivrer des persécutions du gouverneur. Celui-ci, qui voulait prévenir les plaintes de la demoiselle, fit au père l'éloge de sa vertu, déclarant lui-même qu'il avait tâché de la séduire pour l'éprouver. Il ajouta qu'il était si enchanté de sa résistance et si épris de ses charmes, que, s'il voulait la lui donner en mariage, il était prêt à l'épouser, quoiqu'il n'ignorât pas le peu de naissance de son premier mari.

Le podestat avait à peine achevé de parler, qu'Andrée, entendant la voix de son père de la pièce où elle était restée, courut se jeter à ses pieds, et pleurant à chaudes larmes : « Il est inutile, lui dit-elle, mon cher père, que je vous entretienne de ma faute et de mon malheur ; vous en êtes suffisamment informé : je me borne à vous demander très-humblement pardon de m'être mariée à votre insu. Le pardon que je sollicite à vos genoux n'est pas pour prolonger ma vie ; je mourrai, s'il le faut, de grand cœur, pourvu que je meure avec votre amitié. »

Messire Le Noir, déjà vieux et naturellement bon et sensible, ne put retenir ses larmes ; il la releva, en lui disant d'une voix pleine d'attendrissement : « J'aurais sans doute mieux aimé, ma chère enfant, que tu m'eusses marqué plus de soumission en prenant un mari de ma main ; mais je ne suis pourtant

pas fâché que tu en aies pris un à ton gré; je ne me plains que de ton peu de confiance dans le plus tendre des pères. Pourquoi m'avoir fait un secret de ton mariage? Je l'aurais certainement approuvé, puisque ton bonheur en dépendait. Ainsi, comme j'aurais reconnu Gabriel vivant pour mon gendre, je veux qu'on le reconnaisse pour tel après sa mort. » Puis, se tourtant vers ses parents et ses amis, il leur dit de se préparer à lui rendre les honneurs de la sépulture.

Les parents du défunt, avertis de l'accident qui était arrivé, se réunirent à ceux de la jeune veuve. On mit le corps au milieu de la cour, toujours étendu dans le drap de soie. On l'exposa ensuite dans une plus grande cour, qu'on ouvrit à tout le monde, où il fut visité de presque tous les honnêtes gens de la ville, qui l'honorèrent de leurs regrets et de leurs larmes. Il fut ensuite porté au tombeau sur les épaules de plusieurs nobles citoyens, et avec toutes les cérémonies d'usage aux funérailles des gens de distinction.

Quelque temps après, le podestat, toujours épris des charmes de la belle Andrée, revint à la charge auprès du père. Celui-ci en parla à sa fille, qui n'y voulut jamais consentir. Elle lui demanda la permission de se retirer dans un couvent avec sa femme de chambre. Le père, qui ne voulait point la gêner, lui donna son consentement, et elle pratiqua les devoirs de la religion avec plus d'ardeur encore qu'elle n'avait rempli ceux de l'amour.

NOUVELLE VII

LA FEUILLE DE SAUGE.

Pasquin se trouvant dans un jardin avec Simone qu'il aime, se frotte les dents d'une feuille de sauge, et meurt. Simone ayant été arrêtée, veut montrer aux juges comment Pasquin est mort, et s'étant aussi frotté les dents d'une feuille de sauge, elle est également frappée de mort.

Quand Pamphile eut achevé le récit de sa nouvelle, le roi, qui paraissait vivement affecté du malheur de la belle Andrée, fit signe à Émilie de raconter la sienne.

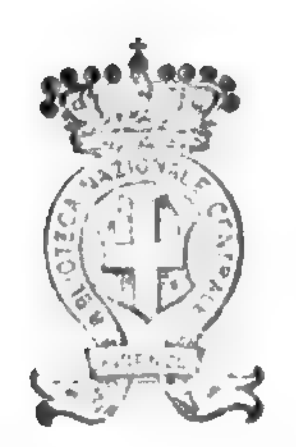
Mes chères et charmantes compagnes, dit aussitôt cette aimable dame, l'histoire que nous venons d'entendre m'a fait naître l'envie de vous en conter une qui lui ressemble beaucoup. L'amante dont je vais vous entretenir perdit, comme la belle Andrée, son amoureux au milieu d'un jardin, et, comme elle, cette infortunée fut traduite devant les juges. Elle échappa également des mains de la justice; mais ce ne fut ni par la force de son courage, ni à cause de son innocence, mais au moyen d'une mort imprévue.

La scène se passa dans notre bonne ville de Florence, d'où nous ne nous sommes sans doute éloignés que pour mieux varier nos récits, mais où je reviens avec plaisir.

Il n'y a pas encore beaucoup de temps qu'il y avait à Florence une jeune fille nommée Simone, issue de parents pauvres, mais jolie à ravir, et assez bien éle-



La feuille de Sauge.



vée pour son état. Obligée de vivre du travail de ses mains, elle filait de la laine pour différentes personnes. Le soin de songer à gagner sa vie ne la rendait point inaccessible à l'amour. Pasquin, jeune homme d'une condition à peu près égale à la sienne, eut occasion de la connaître en lui apportant de la laine à filer de la part d'un fabricant dont il était commis; et, la trouvant aussi honnête que jolie, il ne put se défendre d'en devenir amoureux. Il lui fit assidûment la cour, et ne tarda pas à se rendre agréable. S'apercevant qu'il commençait à faire impression sur le cœur de sa belle, il redoubla de soins, pressa, sollicita, et acheva de l'enflammer, au point qu'elle soupirait après lui presque à chaque tour de son fuseau. Sous prétexte de veiller à ce que la laine de son patron fût bien filée et le fût avant toute autre, il lui rendait de fréquentes visites. Le temps qu'il passait auprès d'elle lui paraissait toujours trop court; il l'employait à lui parler de sa tendresse, à lui vanter les plaisirs de l'amour, à l'exhorter, à la solliciter de répondre à sa flamme et de le rendre le plus heureux des hommes, en consentant à l'être elle-même. Le cœur de Simone était de moitié dans tous les discours de son amant; mais la timidité l'empêchait de céder à ses sollicitations. L'un devenu plus hardi et l'autre moins honteuse, ils mêlèrent enfin leurs fuseaux, et trouvèrent tant de plaisir dans ce mélange, qu'ils s'exhortèrent mutuellement à le continuer.

Leur amour, au lieu de s'affaiblir par la jouissance, devenait chaque jour plus ardent; ils ne laissaient jamais échapper l'occasion d'en goûter les fruits; elle se présentait souvent, mais beaucoup moins qu'ils ne désiraient; d'ailleurs, la crainte d'être surpris abrégeait souvent leurs plaisirs : c'est ce qui fit naître à Pasquin le désir de voir sa maîtresse ailleurs que chez elle, afin de pouvoir se livrer tout à son aise à ses transports. Dans cette intention, il lui indiqua un jardin où ils seraient à l'abri de toute espèce d'alarme. Simone accepta avec joie la proposition, et promit de s'y trouver le dimanche suivant après dîner. Le jour arrivé, elle dit à son père qu'elle allait avec Lagine, une de ses bonnes amies, à l'église de Saint-Gal, pour y gagner l'indulgence plénière; et, accompagnée de sa camarade, elle court droit au jardin. Son amant l'y attendait avec un de ses amis, nommé Puccin, mais qu'on appelait le plus communément le Strambe. Celui-ci profita de l'occasion pour faire connaissance avec Lagine. Il la complimenta sur sa gentillesse, et ils devinrent bientôt bons amis. Pendant que ceux-ci étaient tout occupés à s'entretenir d'amourettes, Pasquin et Simone se retirèrent à l'écart : il est aisé de deviner ce qu'ils y firent. Il y avait dans cet endroit une grande et belle plante de sauge. Pendant que nos deux amants se félicitent de se trouver dans un lieu si agréable, et qu'ils prennent des mesures pour y revenir bientôt, Pasquin cueille une feuille de cette sauge et s'en frotte les dents, sous prétexte qu'il n'y a rien de meilleur pour les blanchir. Mais à peine cette plante a-t-elle touché les gencives, qu'il pâlit; bientôt après, il perd la vue, la parole et la vie. Simone, surprise d'un accident si funeste et si prompt, jette les hauts cris, pleure, se désespère; elle appelle Strambe et Lagine, qui volent à son secours. Rien d'égal à leur étonnement quand ils voient Pasquin étendu par terre et sans mouvement. Le Strambe, qui s'aperçoit que le corps de son ami est enflé et son visage couvert de taches noires : « Ah! malheureuse, s'écrie-t-il, tu l'as empoisonné! » Les voisins et les maîtres du jardin accou-

rent aux cris de Simone, et, trouvant le corps de son amant tout noir et enflé, joignent leurs soupçons et leurs reproches à ceux de Strambe, et cette pauvre fille, que l'excès de la douleur empêchait de se justifier, achève, par son silence, de leur persuader qu'elle est coupable. Quand ses sens furent un peu calmés, elle eut beau vouloir s'en défendre, on la saisit, et elle fut conduite devant le podestat. Elle fut accusée par Strambe et par deux amis de Pasquin qui étaient survenus, dont l'un portait le nom d'Attio et l'autre celui de Mal-Aisé. Le juge travailla sans délai à l'instruction de l'affaire. Il interrogea Simone, et, d'après ses réponses, ne pouvant se figurer qu'elle fût criminelle, voulut se transporter avec elle à l'endroit où l'événement était arrivé et où le corps était encore étendu, pour apprendre d'elle-même toutes les circonstances de cette mort subite. Arrivés sur les lieux, Simone raconta au juge, dans le plus grand détail, comment la chose s'était passée. Pour mieux persuader qu'elle n'en imposait pas, elle se mit à répéter les discours de Pasquin, la situation et l'attitude où il se trouvait, ses mouvements, ses gestes, et porta la représentation jusqu'à prendre une feuille de la même sauge, dont elle se frotta les dents à son imitation. Les spectateurs traitèrent toutes ces simagrées de dessein frivole. Strambe et les deux autres témoins l'accusaient encore avec plus de chaleur et demandaient instamment que le feu fût son supplice, lorsque la malheureuse Simone, à qui le chagrin d'avoir perdu son cher amant et la crainte de la peine sollicitée par ses accusateurs ôtait l'usage de la parole, tomba morte, au grand étonnement de tous les assistants.

Ainsi finit en un jour, et presque à la même heure, l'amour et la vie de ces deux amants : heureux tous deux s'ils s'aiment dans l'autre monde comme ils s'aimaient dans celui-ci ! Mais trois fois plus heureuse la tendre Simone, dont l'innocence triompha, par cette mort, du faux témoignage de Strambe, d'Attio et de Mal-Aisé, gens de la lie du peuple, mais plus méprisables encore par la bassesse de leurs sentiments que par l'obscurité de leur naissance.

Le juge et le reste des spectateurs étaient au comble de l'étonnement. Cependant, après les premiers moments de surprise, le podestat, voyant que cette sauge devait être vénéneuse, donna des ordres pour qu'on l'arrachât, afin de prévenir de pareils accidents. A peine en eut-on abattu le pied, qu'on trouva sous les racines un crapaud d'une grosseur énorme, et l'on ne douta point qu'il n'eût infecté cette plante de son venin, et que ce ne fût la cause de la mort de ces deux personnes. La vue de cet animal fit tellement frémir les assistants, que personne n'eut le courage de le tuer ; chacun craignait, avec raison, d'en approcher, de peur du venin qu'il pouvait exhaler. On prit le parti de jeter beaucoup de feu dans le creux où il était, et de le brûler vivant avec la plante qu'il avait empoisonnée.

Il est, je pense, inutile de dire qu'on ne continua pas le procès commencé contre l'infortunée Simone. On l'enterra, avec son amant, dans l'église de Saint-Paul, sa paroisse, et ses propres accusateurs se firent un devoir d'assister à ses funérailles.



NOUVELLE VIII

L'AMOUR ET LA MORT.

Jérôme aimant une jeune fille nommée Sylvestre, va, sur les sollicitations de sa mère, à Paris. A son retour, il trouve celle qu'il aime mariée à un autre. Il s'introduit secrètement chez elle, et meurt dans son lit. Ayant été porté dans une église pour être enterré, Sylvestre meurt sur son corps.

Émilie avait à peine fini son récit, que Néiphile prit la parole pour se conformer aux ordres du roi.

Il est une infinité de gens qui se croient plus éclairés que les autres, esprits présomptueux, qui ne doutent de rien, qui se croient en état de tout entreprendre, qui rejettent avec dédain les conseils qu'on veut leur donner, et qui finissent par échouer dans toutes leurs entreprises. Ils veulent en savoir plus que les hommes expérimentés, plus que la nature elle-même. C'est cette aveugle présomption qui enfante presque tous les désordres de ce monde, sans produire jamais aucun bien; et, malgré la triste expérience qu'on en fait tous les jours, le nombre des hommes vains, bien loin de diminuer, augmente constamment.

La plus terrible, la plus opiniâtre de toutes les passions, celle qui supporte le moins les conseils, c'est l'amour. Les reproches, les remontrances, au lieu de l'affaiblir et de l'éteindre, ne font que l'aigrir, l'irriter, l'allumer plus vivement et le porter aux plus terribles excès. A ce sujet, je vous raconterai l'histoire d'une femme qui, voulant faire à sa tête, et user d'une prudence hors de saison pour chasser l'amour du cœur de son fils, fut cause de sa mort. Si elle eût écouté les avis des gens sages, elle se serait épargné cette terrible affliction.

S'il faut en croire la tradition, il y avait autrefois dans notre ville de Florence un riche marchand, nommé Léonard Sighieri, qui eut de sa femme un seul fils, à qui l'on donna le nom de Jérôme. Sa naissance fut suivie de très-près de la mort du père, qui laissa heureusement ses affaires en fort bon état. Les tuteurs de l'enfant régirent son bien avec beaucoup de probité, conjointement avec la veuve. Jérôme, devenu grand, se familiarisa avec les autres enfants du voisinage, et particulièrement avec la fille d'un tailleur. Cette familiarité devint, avec l'âge, un amour aussi tendre que violent. Jérôme n'était content que lorsqu'il était avec cette fille, ou qu'il la voyait, ou qu'il parlait d'elle. Sa mère s'en aperçut; elle lui en fit des reproches, et le châtia même plusieurs fois à ce sujet. Quand elle vit qu'il persistait à l'aimer et à rechercher les occasions de se trou-

ver avec sa maîtresse, qui ne l'aimait pas moins tendrement, elle prit le parti de s'en plaindre à ses tuteurs. Cette femme, qui avait l'ambition d'élever son fils au-dessus de son état, leur tint à peu près ce langage :

« Mon fils, quoiqu'il ne soit encore âgé que de quatorze ans, est passionnément amoureux de la fille d'un tailleur, notre voisin, nommé Sylvestre. Si nous n'apportons un prompt remède à cette passion, il pourra fort bien se faire qu'il l'épouse un jour secrètement, et je mourrais de douleur si cela arrivait. Pour prévenir ce malheur, je serais d'avis que nous l'envoyassions dans quelque ville éloignée, chez un bon négociant. Je suis intimement persuadée qu'il n'aura pas plutôt perdu de vue l'objet dont il est épris, qu'il l'oubliera; et, à son retour, nous pourrons le marier à une demoiselle de bonne maison. » Les tuteurs approuvèrent fort son avis, et lui promirent de se prêter de tout leur pouvoir à ses vues. Ils appellent d'abord le jeune homme dans le magasin : « Mon cher enfant, lui dit l'un d'eux avec beaucoup de douceur, te voilà assez grand pour commencer à prendre connaissance de tes affaires. Nous serions donc charmés que tu allasses passer quelque temps à Paris, pour apprendre le commerce chez quelque habile négociant, et te mettre en état de juger ensuite par toi-même si nous avons bien ou mal régi tes biens, dont une partie se trouve d'ailleurs dans les comptoirs de cette ville. Outre les lumières que tu acquerras sur le commerce, tu pourras te former, te polir dans ce qu'on appelle la bonne compagnie, qu'il te sera facile de fréquenter. Il n'y a pas de ville au monde où il y ait plus de politesse et plus de gens aimables; tu en prendras les mœurs et les manières, après quoi tu reviendras ici. »

Le pupille écouta ce discours avec beaucoup d'attention, et répondit, sans balancer, qu'il pouvait faire tout cela à Florence, et qu'il n'irait point à Paris. On eut beau insister, lui vanter tous les avantages qui devaient lui revenir; on eut beau le flatter, le caresser, il n'y eut pas moyen de lui faire dire autre chose.

Les tuteurs en firent le rapport à la mère. Cette femme, irritée, non de ce que son fils refusait d'aller à Paris, mais de ce qu'il était toujours amoureux, l'accabla de reproches et d'injures. Elle eut ensuite recours à la douceur; elle le flatta, le caressa, le pria de toutes les manières de se conformer à la volonté de ses tuteurs; enfin elle sut si bien faire, qu'elle le fit consentir d'aller passer un an en France, avec promesse de le rappeler après ce temps expiré. On ne lui tint pas parole, car on le fit demeurer deux ans entiers à Paris, sous l'espoir de l'envoyer chercher de jour en jour. Jérôme, qui n'en avait pas passé un seul sans penser à la fille de Sylvestre, que l'éloignement lui rendait plus chère encore, était furieux de tous ces délais, et serait venu de lui-même à Florence, si l'on n'eût eu l'art de lui faire continuellement envisager son rappel comme très-prochain.

De retour enfin dans sa patrie, toujours possédé du même amour, impatient de savoir des nouvelles de celle qui en est l'objet, il s'empresse d'en demander, en attendant qu'il puisse la voir. On lui dit qu'elle est mariée. Cette nouvelle fut pour lui un coup de poignard. Il était inconsolable; mais le mal était sans remède, il fallut prendre patience. Une passion que l'absence n'avait fait qu'augmenter ne se déracine pas aisément : Jérôme était trop dominé par la sienne

pour songer seulement à vouloir en guérir. Il ne perdit point l'espérance d'être heureux. Persuadé que sa chère maîtresse conservait toujours pour lui les mêmes sentiments, il s'informa de la maison qu'elle habitait. Il passe et repasse devant ses fenêtres, mais toutes ses démarches sont inutiles ; soit que la belle ne l'aperçût point, soit qu'elle l'eût entièrement oublié, elle ne lui donna aucun signe de vie. Jérôme ne perdit point courage ; il tenta toute sorte de moyens pour la voir et tâcher de regagner ses bonnes grâces, supposé qu'il les eût perdues. Il résolut de lui parler à quel prix que ce fût. Il forme donc le projet de s'introduire secrètement dans sa maison. Il en apprend tous les êtres par un voisin de la dame, et, après avoir guetté le moment favorable, il y entre sans être aperçu, un soir qu'elle et son mari étaient allés veiller chez un de leurs amis. Il se cache dans la chambre à coucher, derrière un lit de camp. Là, le cœur agité par l'amour et la crainte, il attendit qu'ils fussent rentrés et couchés. Aussitôt qu'il comprit que le mari dormait, il alla sur la pointe des pieds, vers le lit, du côté où la femme s'était couchée. Encouragé par le sommeil du mari, qui ronflait, il se hasarde à poser sa main sur la gorge de son ancienne maîtresse, et se courbant en même temps, lui dit d'une voix extrêmement basse : « Ne dis rien, ma chère amie, si tu ne dors pas : je suis Jérôme, ton bon ami, qui ne peut vivre sans t'aimer, et qui t'aimera jusqu'au tombeau : ne dis rien, je t'en prie. » La belle, qui ne dormait pas, faillit à se trouver mal de frayeur. « A quoi vous exposez-vous? lui répondit-elle toute tremblante. Au nom de Dieu, au nom de l'attachement que vous dites avoir pour moi, retirez-vous, je vous en conjure. Si mon mari se réveille, vous êtes perdu, et vous serez cause que nous vivrons mal ensemble, ce que nous n'avons pas fait jusques ici. Il m'aime, il me rend heureuse : vous êtes trop honnête pour vouloir troubler notre repos. » Qu'on juge de l'impression que dut faire ce discours sur le cœur du jeune homme. Il ne laissa pourtant pas de rappeler à sa maîtresse leur amitié passée, de lui jurer que l'éloignement et l'absence, au lieu de nuire à sa tendresse, n'avaient fait que l'augmenter, et lui déclara que, si elle ne consentait à l'aimer comme autrefois, il se tuerait de désespoir. Ni ses prières, ni ses menaces ne purent déterminer la dame à lui accorder la moindre faveur. Jérôme était trop amoureux pour lâcher prise ; un baiser qu'il déroba à la dame avait porté un feu dévorant dans son âme ; mais ce feu ne l'empêchait sans doute pas d'avoir son corps gelé de froid. On était dans l'hiver ; il demanda, pour dernière grâce, qu'il lui fût au moins permis de se coucher à côté d'elle, pour se réchauffer un peu, avec promesse de ne lui rien faire qui pût lui déplaire le moins du monde, et de se retirer aussitôt après qu'il se sentirait réchauffé. La jeune femme, touchée de compassion, lui accorda cette petite grâce, à condition toutefois qu'il ne lui parlerait plus de rien. Elle se pousse donc pour lui faire place, et Jérôme se met doucement de son côté. Le pauvre garçon ne jouit pas longtemps de cette légère faveur ; car, soit que, succombant à la douleur de n'être plus aimé de celle qu'il avait lui-même tant aimée et qu'il idolâtrait encore, soit que les efforts qu'il faisait pour retenir les mouvements impétueux de sa passion eussent détraqué ses organes, il mourut incontinent, sans proférer une seule parole. La dame, surprise de sa grande tranquillité, et voyant qu'il ne se pressait point de se retirer, prit le parti de l'en prier. Comme elle n'en recevait point de

réponse, elle crut qu'il s'était endormi. Elle avance alors sa main, et se met en devoir de l'éveiller. Étonnée de le trouver froid comme glace, elle le touche, le secoue, le retouche, et ne doute pas qu'il ne soit mort. On peut imaginer quelle dut être sa douleur et son embarras. Quel parti prendre? Que faire en pareille conjoncture? Que dira-t-elle à son mari? Elle imagina de le pressentir sur le fait, avant de lui dire qu'il lui fût personnel. Après l'avoir éveillé, elle le lui raconta comme étant arrivé à une femme de sa connaissance; puis elle lui demanda quel conseil il lui donnerait si elle se trouvait elle-même dans un cas pareil. Le mari répondit qu'il faudrait porter, sans bruit, le corps du galant devant sa maison, sans savoir mauvais gré de l'aventure à la femme, puisqu'elle n'y aurait point donné lieu. « C'est donc, répliqua-t-elle, ce que nous avons à faire. » Elle lui prit en même temps la main, et lui fit toucher le corps glacé de Jérôme. Le mari, fort chagrin d'un pareil événement, se lève, allume une chandelle, prend le mort sur ses épaules, et, sans faire le moindre reproche à sa femme, qu'il croit vraiment innocente, le porte devant la maison de sa mère, et revient tranquillement se coucher.

Le lendemain, toute la ville fut instruite de cette mort. On ne savait à quoi l'attribuer. La mère de Jérôme était inconsolable. Elle fit examiner le corps de son fils par des médecins, qui, n'y trouvant ni plaie, ni meurtrissure, dirent qu'il devait être mort de chagrin. Il fut porté à l'église, où la mère, suivant notre usage, se rendit en habits de deuil, accompagnée des parents et des amis du voisinage.

Cependant le mari de la fille de Sylvestre, curieux d'apprendre si l'on savait quelque chose de l'aventure, engagea sa femme à se couvrir d'un voile, à aller à l'église, et à se mêler parmi les femmes du deuil, pour tâcher de découvrir ce que l'on pensait de cette mort inopinée. « J'irai aussi de mon côté, ajouta-t-il, et je me glisserai parmi les hommes, pour entendre ce qu'on dira. »

La cruelle amante de Jérôme, sensible, mais trop tard, à l'amour extrême que ce jeune homme avait eu pour elle, fut charmée de la proposition de son mari, qui la mettait à portée de rendre les derniers devoirs à celui dont elle avait sujet, en quelque sorte, de se reprocher la mort. Elle se couvrit d'une cape, et arriva à l'église le cœur plein de tristesse. Qu'il est difficile de connaître les puissants effets de l'amour! Le cœur de cette femme, que la brillante fortune de Jérôme n'avait pu toucher, fut vivement ému et attendri à la vue du convoi; la passion qu'elle avait eue autrefois pour ce fidèle amant reprit tout à coup son premier empire. Son cœur s'ouvrit au repentir et à la plus vive compassion; et, s'abandonnant entièrement à la douleur, elle suit le deuil dans l'église, perce la foule, pénètre jusqu'à l'endroit où repose le corps de Jérôme, se jette sur lui en sanglotant, et en poussant un cri qui alla jusqu'au cœur des assistants. A peine eut-elle vu le visage de celui que le chagrin de n'avoir pu l'attendrir avait étouffé, qu'elle fut étouffée elle-même par la force du sentiment douloureux de l'avoir perdu. Les autres femmes, sans savoir qui elle était, à cause du voile qui la couvrait, et qui la prenaient pour la mère du défunt, se mettent aussitôt en devoir de la consoler et de la faire retirer; voyant qu'elle ne bougeait pas de place, elles la saisissent par les bras et la trouvent morte. Leur étonnement redoubla lorsque, après lui avoir retiré le voile, elles la reconnaissent pour la fille de Syl-





La vengeance.

vestre, que Jérôme avait tendrement aimée. Alors les pleurs de la mère de recommencer, et les gémissements des autres femmes de se faire entendre.



Le bruit de cette mort parvint bientôt à l'endroit où étaient les hommes. Le mari, qui fut des premiers à en être informé, se livra à la douleur et aux larmes, sans vouloir recevoir aucune consolation. L'excès de son affliction ne lui laissant plus l'usage de sa raison, il se mit à conter ce qui était arrivé la nuit précédente, et chacun vit plus clairement la cause de la mort de ce couple d'amants infortunés. On suspendit l'inhumation de Jérôme pour l'ensevelir dans le même tombeau que sa maîtresse; de sorte que la mort fit ce que l'amour n'avait pu faire, en les unissant pour ne plus se séparer.

NOUVELLE IX

LA VENGEANCE.

Messire Guillaume de Roussillon donne à manger à sa femme le cœur de Guillaume Guardastain qu'elle aime et qu'il a tué. Elle l'apprend et se précipite du haut d'une fenêtre. Elle meurt et est mise avec son amant dans le même tombeau.

La nouvelle de Néiphile avait profondément ému toute la compagnie. Quand elle fut terminée, le roi, qui restait le seul à parler avec Dionée, ne voulant point violer le privilége de ce dernier, commença en ces termes :

Puisque les infortunes d'amour ont ainsi le don de vous attendrir, sensibles dames, il me revient en mémoire une nouvelle qui devra ne pas vous intéresser

moins que la précédente, car les personnages en sont de plus haute condition et l'événement beaucoup plus tragique.

Sachez donc que, selon une tradition provençale, vécurent jadis en Provence deux nobles chevaliers, ayant châtellenies et vassaux, dont l'un avait nom messire Guillaume de Roussillon, l'autre messire Guillaume Guardastain. Tous deux étaient vaillants, tous deux célèbres par leurs faits d'armes : aussi s'étaient-ils liés d'une étroite amitié et avaient-ils coutume d'aller toujours ensemble aux tournois, joutes et autres belliqueux exercices, prenant plaisir à porter les mêmes couleurs. Chacun demeurait en son château, à une distance d'au moins dix milles l'un de l'autre. Il arriva toutefois que messire Guillaume de Roussillon ayant pour femme une très-belle et très-charmante dame, messire Guillaume Guardastain, nonobstant l'amitié et la confraternité qui existaient entre eux, en devint passionnément amoureux. Il fit si bien que la dame s'aperçut de ses sentiments ; cette découverte lui causa le plaisir le plus vif, car elle connaissait son mérite et sa bravoure. Elle ne tarda pas à s'éprendre elle-même de lui, l'aima bientôt éperdument, et n'attendait plus qu'une chose : qu'il se déclarât. Elle ne languit pas longtemps, et ils eurent de fréquents rendez-vous. La violence de leur passion les rendit indiscrets, et le mari découvrit leur intrigue. Il en fut tellement indigné, que la grande amitié qu'il portait à Guardastain se convertit en une haine mortelle. Mais il la sut mieux cacher que les amants n'avaient su le faire de leur amour, et il résolut en son cœur de tuer le perfide chevalier.

Comme de Roussillon était dans ces dispositions, on publia à son de trompe un grand tournoi qui devait se célébrer en France. De Roussillon le fit aussitôt savoir à Guardastain, et lui manda de le venir trouver, si c'était son bon plaisir, pour décider ensemble s'ils iraient et comment ils iraient. Guardastain, enchanté, répondit qu'il irait sans faute souper avec lui le lendemain. De Roussillon pensa dès lors que l'heure où il le pourrait tuer était venue. Il s'arma le jour suivant, monta à cheval, et, suivi de quelques serviteurs, il alla se mettre en embuscade à une demi-lieue environ de son château, dans un bois par où devait passer Guardastain. Après l'avoir attendu assez longtemps, il le vit venir sans armes, et accompagné de deux valets également sans armes, comme gens qui ne se défient de rien. A peine l'eut-il aperçu là où il le voulait, qu'en véritable félon et l'âme remplie du plus noir projet, il courut sus à lui, la lance au poing et en criant : « Traître ! tu es mort ! » Et, ce disant, il le frappa de sa lance à travers la poitrine. Percé d'outre en outre, Guardastain tombe sans pouvoir se défendre ou prononcer une seule parole, et, bientôt après, il expire. Ses serviteurs tournent bride et s'enfuient au plus vite vers le château de leur maître, sans avoir reconnu le meurtrier. De Roussillon descend de cheval, ouvre avec un coutelas la poitrine de Guardastain, et, de ses propres mains, il lui arrache le cœur ; il le fait envelopper dans une banderole de lance, et ordonne à l'un de ses serviteurs de l'emporter : « Que nul d'entre vous ne soit jamais assez hardi pour parler de ce qui vient de se passer ! » s'écrie-t-il. Puis, il remonte à cheval et reprend la route de son château. Il était déjà nuit. La dame, qui avait appris que Guardastain devait venir souper, et qui l'attendait avec grande impatience, ne le voyant pas arriver, s'en étonna fort, et dit à son mari : « Comment se fait-il, messire, que Guardastain

ne soit pas venu ? » Le mari répondit : « Il m'a fait savoir, madame, qu'il ne peut être ici que demain. » Bien qu'elle en fût un peu contrariée, la dame n'en témoigna rien. De Roussillon, ayant mis pied à terre, manda le cuisinier, et lui dit : « Prends ce cœur de sanglier, apprête-le de la manière la plus délicate et la plus appétissante que tu pourras, et, quand je serai à table, envoie-le-moi dans un plat d'argent. » Le cuisinier le prit, et mit en œuvre toute sa science pour le bien accommoder : il en fit un hachis délicieux.

A l'heure dite, messire Guillaume se mit à table avec sa femme, et le service commença. L'idée du crime qu'il venait de commettre, et auquel il songeait sans cesse, l'empêcha de manger beaucoup. Le cuisinier lui fit porter le hachis, qu'il plaça devant sa femme. Tout en affectant l'air d'être, ce soir-là, dégoûté de tout, il en fit le plus grand éloge. La dame, qui était en appétit, en goûta, et le trouva bon ; si bien, qu'elle le mangea en entier. Quand le chevalier vit qu'il n'en restait plus rien, il lui dit : « Eh bien ! madame, comment vous a semblé ce mets ?— En bonne foi, monsieur, répondit-elle, je l'ai trouvé délicieux. — Je le crois, Dieu me pardonne, bien volontiers, repartit le chevalier, et ne m'étonne guère si vous a paru bon mort ce qui vous a tant plu vivant. » La dame demeura quelques instants interdite, puis elle s'écria : « Comment ? Que m'avez-vous donc fait manger ? — Ce que vous avez mangé, répondit Guillaume, est, en réalité, le cœur de messire Guillaume Guardastain que vous avez tant aimé, femme déloyale. Et ne croyez pas que je vous trompe, car c'est moi, moi qui lui ai arraché de mes propres mains ce cœur de la poitrine, un instant avant mon retour ici. » Il n'est pas à demander si la dame fut au désespoir, quand elle entendit parler ainsi de celui qu'elle aimait par-dessus tout. Après un instant de silence : « Ce que vous avez fait, dit-elle, est d'un lâche et déloyal chevalier ; il ne m'avait fait aucune violence : c'est de mon plein gré que je l'avais fait maître de mon amour ; c'est moi seule qui suis coupable de l'outrage que vous avez reçu ; c'était moi, et non pas lui, qui en devais porter la peine. Mais à Dieu ne plaise qu'après nourriture aussi précieuse que l'était celle du cœur d'un si preux et si courtois chevalier comme messire Guillaume Guardastain, il en entre jamais dans mon corps aucune autre. » Et se levant de table, elle se précipita aussitôt par une fenêtre qui était derrière elle. La fenêtre était très-élevée du sol. Aussi ne fit-elle pas que de se tuer en tombant ; elle se mit presque en lambeaux.

Ce spectacle étourdit Guillaume, qui pour lors reconnut sa faute. La peur des paysans et du comte de Provence le saisit ; il fit donc seller des chevaux et s'enfuit. Le matin suivant tout le pays connut l'événement. Les gens de messire Guillaume Guardastain, et ceux de la dame, recueillirent, avec force pleurs et gémissements, les deux corps, les ensevelirent ensemble, et les déposèrent dans l'église du château de la dame. Sur le tombeau furent gravés des vers qui contenaient les qualités des deux amants, le genre et la cause de leur funeste trépas.



NOUVELLE X

ROGER DE JÉROLI.

La femme d'un médecin met son amant, qui a avalé un breuvage soporifique et qu'elle croit mort, dans un coffre, que deux fripons d'usuriers emportent chez eux avec tout ce qu'il contient. Le dormeur s'éveille et est pris pour un voleur. La servante de la dame va s'accuser à la justice de l'avoir enfermé dans ce coffre, dérobé par les usuriers; par ce moyen il échappe à la corde, et les deux larrons, pour avoir volé le coffre, sont condamnés à l'amende.

Le roi ayant achevé son histoire, il ne restait plus que le seul Dionée à parler. Il le savait; le roi d'ailleurs le lui avait rappelé. Il prit donc la parole :

Les lamentables aventures d'amour que l'on vous a racontées vous ont jeté beaucoup de tristesse dans l'âme, ainsi qu'à moi : vos beaux yeux en font foi. Aussi, je l'avoue, j'en souhaitais la fin avec impatience. Dieu soit loué, elles sont terminées, à moins toutefois que je ne veuille ajouter à cette déplorable litanie; mais le ciel m'en garde! Sans plus prolonger une si lugubre matière, je veux prendre un ton un peu plus joyeux; ma nouvelle pourra peut-être même indiquer la marche à suivre pour celles qu'on devra raconter la journée suivante :

Vous saurez donc, belles dames, qu'à Salerne vivait, il n'y a pas longtemps encore, un célèbre chirurgien qu'on appelait maître Mazzeo de la Montagne. Quoique déjà sur le retour, il lui prit fantaisie d'épouser une belle et gentille fille de la ville. Riches et splendides vêtements, bijoux, parures, en un mot, tout ce qui peut plaire à une femme, elle en était, grâce à lui, pourvue mieux que personne de la ville. Il est vrai qu'en retour, il laissait la pauvrette se morfondre la plupart du temps dans son lit. A l'exemple de messire Richard de Quinzinca, dont nous avons déjà parlé, et qui enseignait à sa femme toutes les fêtes du calendrier, il s'évertuait à lui démontrer qu'un homme, après avoir couché une seule fois avec une femme, avait besoin de se reposer plusieurs jours pour se remettre en haleine, et mille autres balivernes semblables. Ces raisons étaient loin de satisfaire la belle. Cependant, comme elle était sage et prudente, elle résolut, pour ménager le maître de la maison, de faire la maraude et de se régaler aux dépens d'autrui. Après avoir jeté les yeux sur plusieurs jeunes gens, elle en vit un qui lui plut, en qui elle plaça toutes ses espérances, toute son âme, tout son bien. Ce jeune homme, l'ayant remarqué, en fut fort aise et la paya de retour. Il s'appelait Roger de Jéroli. Il était de bonne maison, mais de si mauvaise vie, de mœurs si déréglées, qu'il n'avait ni parents, ni amis qui lui voulussent du bien, ou même consentissent à le voir. Il était réputé par tout le

pays de Salerne pour un fripon et un garnement fieffé. Mais peu s'en souciait la belle; il avait d'un autre côté ce qu'il fallait pour lui plaire. Rendez-vous fut arrêté par l'entremise d'une servante qui lui était affidée. Après avoir pris autant de plaisir qu'elle en voulait, elle se prit à blâmer sa vie passée et à le prier d'y renoncer pour l'amour d'elle; s'obligeant, pour lui rendre cette conversion plus facile, à lui donner de temps à autre de l'argent. Tandis qu'ils conduisaient avec le plus profond mystère leur amoureuse intrigue, le chirurgien eut à soigner un malade qui avait une jambe complétement gangrenée. Sachant d'où procédait le mal, il déclara aux parents que si l'on ne se hâtait pas d'en extraire un os qui était gâté, il faudrait lui couper entièrement la jambe, ou s'attendre à le voir mourir. Cette opération pouvait, disait-il, amener la guérison. Toutefois, pour l'entreprendre, il voulait qu'on tînt, par avance, le patient pour mort. Les parents, après mûre délibération, le lui donnèrent pour tel. Le chirurgien, craignant que, s'il n'était endormi, le malade ne pût supporter la douleur et rendît le pansement impossible, remit l'opération à la soirée suivante. Il fit donc, dans la matinée, distiller une eau d'une certaine composition, dont il avait seul la recette. Ce breuvage, administré au patient, devait le tenir endormi pendant tout le temps de l'opération. Il fit apporter cette potion chez lui, la plaça dans sa chambre, sans dire à personne ce que c'était. Comme la nuit approchait, et qu'il se disposait à aller visiter le malade, arriva un messager que lui expédiait, de Malfi, un de ses plus grands amis, qui le priait instamment de ne pas perdre une minute et de venir tout d'un trait, parce qu'une grande rixe avait eu lieu, dans laquelle plusieurs personnes avaient été blessées. Le chirurgien remit donc au lendemain matin l'opération de la jambe, et, montant sur un batelet, il se rendit à Malfi.

La belle ne sut pas plutôt que son mari ne reviendrait pas au logis de la nuit, qu'elle envoya chercher secrètement, selon son habitude, Roger, l'enferma dans sa chambre et l'y laissa jusqu'à ce que tout le monde de la maison se fût allé coucher. Soit qu'il eût trop bien employé son temps dans la journée, soit qu'il eût mangé salé, Roger, tout en attendant la dame, éprouva une soif ardente : c'était d'ailleurs chez lui une habitude de longue date. Il aperçut par hasard sur la fenêtre la fiole d'eau que le chirurgien avait préparée pour le malade, et croyant qu'elle était bonne à boire, il la porta à ses lèvres et l'avala d'un trait. Il fut presque aussitôt saisi d'un profond sommeil. Cependant, dès que la belle fut libre, elle se rendit dans la chambre, et trouvant Roger endormi, elle se mit à le secouer, lui disant tout bas de se lever. Mais rien! ni mouvement, ni réponse : pas le moindre signe de vie! Quelque peu irritée de sa lenteur, elle se mit à le pousser plus fort en disant : lève-toi donc, dormeur! que ne restais-tu chez toi, si tu avais envie de dormir, plutôt que de venir ici! A la secousse qu'elle lui donna, Roger tomba de dessus un coffre sur lequel il était étendu, ni plus ni moins que si c'eût été un cadavre. La dame, effrayée, se mit en devoir de le relever; elle le remue plus fort qu'auparavant, lui pince le nez, le tire par la barbe; mais rien : à bonne cheville l'âne était attaché. Craignant qu'il ne fût mort, elle le pince plus vivement, le brûle à la flamme de la chandelle : vains efforts! Aussi la belle, qui n'était point médecin, encore bien qu'elle en fût femme, s'imagina, à n'en pouvoir douter, qu'il était réellement mort. Quelle fut son affliction, ce

n'est pas une question à faire, quand on songe à l'amour extrême qu'elle lui portait. N'osant faire de bruit, elle se prit à se lamenter et à pleurer silencieusement. Mais au bout de quelques instants, craignant d'ajouter le déshonneur à son infortune, elle commença à rêver au moyen de pouvoir sans retard faire enlever le corps de la maison. Ne sachant prendre conseil d'elle-même, elle appela mystérieusement sa servante, lui raconta sa triste aventure et lui demanda son avis. La confidente, émerveillée, le voulut tirer et pincer elle-même, et voyant qu'il ne donnait aucune marque de sentiment, tomba d'accord avec sa maîtresse qu'il était bien certainement mort, et fut d'avis de le transporter hors de la maison. « Et en quel lieu pourrons-nous donc le mettre, répondit la dame, pour que demain matin, quand on le trouvera, on ne soupçonne pas qu'il sorte d'ici ? — Madame, répliqua la servante, j'ai vu ce soir, sur le tard, devant la boutique du menuisier notre voisin, une caisse de moyenne grandeur, qui, si on ne l'a pas rentrée, fera parfaitement notre affaire, car nous pourrons le placer dedans et l'y laisser après l'avoir frappé de deux ou trois coups de couteau : celui qui l'y trouvera ne saura pas s'il vient d'ici plutôt que d'ailleurs. On s'imaginera bien plutôt, j'en réponds, que comme c'était un fort mauvais sujet, il aura été tué en flagrant délit par un de ses adversaires, puis déposé dans cette caisse. » Le conseil de la suivante ne déplut pas à sa maîtresse, aux coups de couteau près, que pour tout au monde elle n'aurait voulu consentir à lui porter. Elle l'envoya donc voir si la caisse était encore à sa place ; la servante partit et revint promptement annoncer que rien n'était changé : puis comme elle était jeune et robuste, elle chargea Roger sur ses épaules, avec l'aide de la dame, qui la précéda pour faire le guet. Arrivées à la caisse, elles y déposèrent le corps et s'en allèrent.

Ce même jour étaient venus loger dans cette rue, un peu plus haut que la maison du menuisier, deux jeunes gens qui prêtaient sur gages : gagner beaucoup, dépenser peu, c'était leur devise. Ayant aperçu la veille cette caisse et étant peu riches en meubles, ils avaient formé le complot de l'emporter chez eux, si la nuit on ne la retirait point. Ils sortent donc sur l'heure de minuit, et l'ayant trouvée, ils se hâtent de l'emporter sans plus de formalité, encore bien qu'elle leur parût très-pesante. De retour chez eux, ils la déposent à côté d'une chambre où dormaient leurs femmes, sans se soucier pour l'heure de la ranger mieux, et s'en vont eux-mêmes se coucher.

Cependant Roger, qui dormait depuis longtemps et qui avait déjà cuvé son breuvage, se réveilla un peu avant le jour. Encore bien que sa léthargie fût dissipée et qu'il eût recouvré ses sens, il éprouvait une telle pesanteur au cerveau, que non-seulement cette nuit-là, mais durant plusieurs jours encore il demeura tout étourdi. Il ouvre les yeux et ne voit rien ; il étend ses mains, tâtonne, et se trouvant dans cette caisse, il commença à réfléchir et se dit en lui-même : qu'est-ce donc ? où suis-je ? est-ce que je dors ou suis-je éveillé ? Je me rappelle bien être venu ce soir dans la chambre de ma mie, et maintenant il me semble que je suis dans un tonneau. Qu'est-ce que cela signifie ? le chirurgien ne serait-il point de retour ? serait-il arrivé quelque accident qui aurait forcé ma maîtresse à me cacher ici pendant mon sommeil ? Sans doute, cela doit être. Cette idée le fit rester tranquille et il se mit, sans bouger, à prêter l'oreille. Cependant il se sentait mal à l'aise, la caisse était petite et il souffrait du côté sur lequel il était couché :

voulant donc se retourner, il le fit si lestement que donnant des reins contre un des panneaux du coffre, qui n'était point en lieu uni, il le fit pencher d'abord, puis ensuite le renversa. Le bruit de la chute fut assez grand pour réveiller les femmes, dont le lit était tout près : elles eurent peur, mais n'osèrent souffler mot. L'embarras de Roger fut plus grand que jamais ; toutefois voyant la caisse ouverte, il préféra en cas d'événement être libre qu'enfermé. Ignorant le lieu où il était, il s'en va, pour ce motif ou tout autre, d'un pas mal assuré à travers la maison, espérant trouver quelque porte ou escalier pour s'esquiver. Les femmes, qui entendent marcher, se mettent à crier : Qui va là ? Roger, qui ne reconnait pas leurs voix, ne répond rien. Alors les femmes d'appeler leurs maris ; mais ceux-ci, fatigués de leur longue veille, dorment d'un sommeil si profond qu'ils n'entendent rien. De plus en plus effrayées, elles se lèvent, et courant aux fenêtres se prennent à crier : Au voleur ! au voleur ! A ce cri, les voisins accourent,



qui par les toits, qui d'un côté, qui d'un autre, et pénètrent dans la maison. Ce tumulte éveille les maris, qui se lèvent et se saisissent du pauvre Roger, que tout ce vacarme rend à moitié fou et qui se croit tombé des nues, en se voyant là, sans savoir par où et comment s'évader. Une fois pris, il fut remis entre les mains des sergents du gouverneur de la ville, qui étaient accourus à ce bruit. Traîné aussitôt devant le gouverneur, il fut sans plus tarder, sur sa bonne réputation, appliqué à la question. Il avoua, pour en être plus tôt quitte, être entré dans la maison de ces usuriers pour les voler, sur quoi le gouverneur décida, sans trop longue délibération, de le faire pendre.

Le matin même tout Salerne sut que Roger avait été pris en flagrant délit de vol dans la maison des usuriers. Quand cette nouvelle parvint aux oreilles de

la dame et de la servante, elles en furent tellement étonnées qu'elles furent tentées de croire que tout ce qui s'était passé la nuit précédente n'était qu'un songe. Cependant la belle connaissant le péril où se trouvait Roger en ressentit une telle douleur que c'était à en devenir folle.

De retour de Malfi un peu après huit heures du matin, le chirurgien demande sa fiole pour aller médicamenter son malade; et la trouvant vide, il fait tapage, disant que rien ne se peut garder chez lui. Sa femme, qui avait l'esprit occupé de tout autre chose, lui répondit en colère : « Eh ! mon Dieu, monsieur, que feriez-vous donc pour quelque chose qui en valût la peine, si pour une fiole renversée vous mettez tout sens dessus dessous? N'y a-t-il donc plus d'autre eau au monde ? — Tu as peut-être cru, ma femme, lui répond le médecin, que c'était de l'eau claire; c'est une erreur : c'est une eau préparée pour faire dormir. » Et il lui apprit à quoi il l'avait destinée.

A cette explication, la dame comprit que Roger devait l'avoir bue, ce qui l'avait fait passer pour mort à leurs yeux. — Voilà ce que nous ignorions, répliqua-t-elle; vous n'avez plus qu'à en préparer d'autre. Le médecin voyant qu'il n'y avait point d'autre parti à prendre, fit faire une potion nouvelle.

Peu de temps après, la servante qui, par l'ordre de sa maîtresse, était allée aux enquêtes touchant Roger, revint et lui dit : « Madame, tout le monde s'accorde à dire du mal de Roger, et s'il faut en croire les bruits que j'ai recueillis, il n'est ni parents ni amis qui se soient remués pour lui venir en aide; aussi tient-on pour assuré que le prévôt le fera pendre pas plus tard que demain. Mais j'ai encore à vous faire part d'une chose : c'est que je crois savoir comment Roger s'est trouvé introduit dans la maison des usuriers. Écoutez : vous connaissez le menuisier devant la boutique duquel était la caisse où nous le mîmes; eh bien ! je l'ai rencontré tout à l'heure en grande contestation avec un individu qui prétend que cette caisse lui appartient, et qui lui en réclame le prix. Le menuisier répond qu'il ne l'a point vendue, mais qu'on la lui a volée cette nuit.—Ce n'est pas vrai, criait l'autre; tu l'as vendue à deux jeunes prêteurs sur gages, comme ils me l'ont dit eux-mêmes ce matin, quand je l'ai vue chez eux au moment de l'arrestation de Roger. — Ils en ont menti ! criait de plus belle le menuisier; je ne ne la leur ai point vendue; mais vous verrez qu'ils me l'auront dérobée cette nuit. Allons chez eux. Et tous deux d'un commun accord se sont dirigés vers le domicile des usuriers; et moi, je m'en suis revenue. Voilà, et vous pouvez en juger vous-même, ce qui me fait comprendre que Roger a été transporté de cette manière à l'endroit où on l'a trouvé; mais de savoir comment il est ressuscité, je ne saurais m'en rendre compte. »

La dame comprenant alors parfaitement ce qu'il en était, raconta à sa confidente ce qu'elle tenait de son mari, et la pria de tout mettre en usage pour sauver Roger, sans toutefois compromettre son honneur. « Enseignez-m'en les moyens, madame, répondit la servante, et je vous promets de faire avec zèle tout ce qui dépendra de moi. » La dame, que le bât blessait plus que tout autre, fut la première à trouver un expédient. Elle en fit part à la servante, sans négliger le moindre détail. Cette fille s'en alla donc tout d'abord trouver le chirurgien, et lui dit en pleurant : « Il faut, monsieur, que je vous demande pardon d'une grande faute dont je me suis rendue coupable envers vous. — De quelle

faute ? fit maître Mazzeo ; et sans interrompre ses pleurs, elle continua : — Ah ! monsieur, vous savez bien quel homme est Roger de Jéroli ; il lui a pris fantaisie de m'aimer, et moitié de gré, moitié de force, il m'a fallu devenir sa maîtresse, il y a environ un an. Ayant appris hier au soir que vous étiez absent, il me cajola si bien, que je l'emmenai chez vous, dans ma chambre, pour coucher avec moi. Là, il lui prit une soif démesurée. Je ne savais comment faire pour le désaltérer, soit avec de l'eau, soit avec du vin, car je ne voulais pas que ma maîtresse, qui était dans la salle, me vît ; c'est alors que je me souvins d'avoir vu dans votre chambre une fiole pleine d'eau ; je courus la prendre et la lui donnai à boire ; après quoi je remis à sa place cette fiole pour laquelle j'apprends que vous avez fait grand bruit à la maison. J'avoue ma faute, monsieur ; mais quel est celui qui ne pèche pas ? Je suis très-repentante, et bien affligée de la mienne non pas tant seulement à cause de votre eau, que pour ce qui s'en est suivi : car Roger est sur le point d'en perdre la vie ; pardonnez-moi, donc, je vous en conjure, et permettez-moi de lui venir en aide autant que je le pourrai. »

Le chirurgien, quoique tout courroucé encore, lui répondit d'un ton railleur : « Tu es punie par où tu as péché ; c'est bien fait : tu croyais avoir cette nuit un galant frais et dispos, un gaillard à tout rompre, et tu n'as eu qu'un dormeur. Va donc délivrer ton amant, si tu peux ; mais ne t'avise pas de le ramener jamais céans, car je te paierais pour cette fois-ci et pour l'autre. »

Cette réponse parut à la servante d'un bon présage pour le reste de son entreprise ; elle se rendit en toute hâte à la prison où Roger était détenu, et là, elle amadoua si bien le geôlier qu'il la laissa parler au pauvre captif. Après l'avoir instruit de ce qu'il aurait à répondre au prévôt, s'il voulait se tirer d'affaire, elle se rendit chez ce dernier. Le prévôt la trouvant fraîche et attrayante, voulut avant de l'entendre jeter son grappin sur la créature. Pour être écoutée avec plus de faveur, elle ne fit pas la difficile ; et, la besogne achevée, elle dit : « Monsieur, vous avez ici Roger de Jéroli, arrêté comme voleur ; il n'en est rien pourtant. » Et prenant la chose *ab ovo*, elle lui raconta de fil en aiguille l'histoire : comment, étant la maîtresse de Roger, elle l'avait introduit dans la maison du chirurgien, comment elle lui avait donné à boire la potion soporifique, ne sachant quelle eau c'était ; comment elle l'avait porté pour mort dans la caisse. Elle lui rapporta également la conversation du menuisier avec le propriétaire du coffre, pour lui faire connaître comment Roger avait pu être trouvé dans la maison des usuriers.

Le prévôt considérant qu'il était facile d'éclaircir l'affaire, envoya d'abord chercher le médecin, pour savoir s'il était vrai qu'il eût préparé ce breuvage : Mazzeo confirma le fait. Le menuisier, le propriétaire du coffre et les prêteurs sur gage furent également mandés ; et après de longs pourparlers, il fut reconnu que les usuriers étaient les auteurs du vol de la caisse qu'ils avaient emportée chez eux. En dernier lieu, comparut Roger, qui, interrogé sur l'endroit où il avait couché la nuit précédente, répondit qu'il l'ignorait. Il se souvenait bien, seulement, de s'en être allé pour coucher avec la servante de maître Mazzeo de la Montagne, d'avoir, une fois dans sa chambre, éprouvé une très-grande soif ; d'avoir bu de l'eau pour se désaltérer ; mais ce qu'il advint de lui depuis, jusqu'au

moment de son réveil, dans un coffre, chez les prêteurs sur gage, il n'en savait absolument rien.

Le prévôt, trouvant l'aventure plaisante, se plut à faire répéter plusieurs fois à chacun son rôle. Il reconnut l'innocence de Roger, le fit mettre en liberté, et condamna les usuriers qui avaient dérobé la caisse à une amende de dix onces d'argent. Il ne faut pas demander si Roger fut joyeux, et encore plus sa maîtresse. La belle rit et se divertit longtemps avec lui et la servante des coups de couteau que cette dernière lui avait voulu donner. Leur amourette alla toujours son train, et le plaisir de bien en mieux : chose qui m'irait à merveille, mais sans le *coffre*.

Si les premières nouvelles avaient jeté du noir dans l'âme des belles dames, celle que Dionée venait de raconter les fit tant rire, surtout quand il dit que le prévôt avait jeté son *grappin*, qu'elles se purent dédommager du sérieux qu'elles avaient gardé jusqu'à ce moment. Mais le roi voyant que le soleil était sur son déclin, et que la fin de son règne était arrivée, crut devoir faire de gracieuses excuses aux dames, de ce qu'il avait donné à traiter des sujets aussi tristes que le sont les infortunes des amants. Cela fait, il se leva, ôta de dessus sa tête la couronne de laurier, et après avoir un instant passé en revue la compagnie, il la posa, d'une manière pleine de courtoisie, sur la blonde tête de Flammette, en disant : « Je te remets cette couronne, comme à celle qui mieux que toute autre, saura dédommager demain l'assemblée de l'ennuyeuse journée que je viens de lui faire passer. » Flammette, dont la longue chevelure frisée tombait en boucles dorées sur ses blanches et délicates épaules, et dont le visage rondelet offrait le gracieux mélange des roses et des lis, avec des yeux étincelants comme ceux d'un faucon de passage, et une petite bouche dont les lèvres ressemblaient à deux rubis, répondit en souriant : « Je l'accepte volontiers, Philostrate, et pour que tu conserves un plus frappant souvenir de ton règne, je veux et j'entends que chacun se prépare à deviser demain d'aventures amoureuses qui, après maints accidents cruels et fâcheux, ont eu une heureuse fin. » Toute la compagnie applaudit à ce programme.

Quand la nouvelle reine eut fait appeler le maître d'hôtel, et fut convenue avec lui de ce qui était à faire, elle permit à l'assemblée, qui s'était levée, de se retirer, et d'aller où bon lui semblerait jusqu'à l'heure du souper. Les uns se répandirent dans le jardin, dont la beauté était telle qu'il était difficile de s'en lasser, les autres se dirigèrent vers les moulins, à travers champs, s'amusant et folâtrant à leur guise. On se réunit au moment du souper, qui fut, comme d'habitude, servi en mets choisis, auprès de la belle fontaine. Quand on fut levé de table, on se mit à danser et à chanter, comme à l'ordinaire, Philomène conduisant la danse.

La reine dit : Philostrate, je n'entends point répudier l'exemple de mes prédécesseurs ; j'entends, en conséquence, qu'on chante une chanson, et comme je suis assurée d'avance que tes chansons sont telles que tes nouvelles, je veux, pour que dorénavant tu ne nous fatigues plus de tes malheurs, que ce soit toi qui chantes. Choisis celle qui te plaira. — Très-volontiers, répondit Philostrate, et sans plus se faire prier, il commença de cette manière.

« Pleure et montre combien le cœur souffre avec raison de voir la foi trahie, ô Amour !

« O Amour! alors que tout d'abord tu remplis mon âme de celle pour qui, sans espoir, je soupire, tu me la montras si parée de grâces et de vertus, que bien léger me parut le martyre dont, par toi, mon esprit qui souffre encore fut assailli; mais à présent, je reconnais mon erreur, et cela sans regret.

« Me voir abandonné de celle en qui j'avais placé toutes mes espérances, m'a fait reconnaître son artifice : car à l'heure où rangé sous sa loi, je me croyais le plus favorisé des hommes; tandis que bien loin de moi était la pensée de l'affliction que me réservait l'avenir, je me suis aperçu qu'elle avait souri au mérite d'un autre, et qu'elle m'avait banni.

« Quand je me vis banni, naquirent en mon cœur des pleurs de doute qui ne sont point taris encore; bien souvent j'ai maudit le jour et l'heure, où m'apparut resplendissant de beauté son visage enchanteur, son visage plus radieux que jamais. « Maudites soient ma foi, mon espérance et l'ardeur qui me brûle, » s'en va disant mon âme qui se meurt.

« Combien inconsolable est ma douleur; Seigneur, tu le sais, toi qu'invoque avec tant d'ardeur ma voix plaintive. Tu m'entends quand j'accuse sa violence, sa violence qui fait que pour soulagement à mon martyre je souhaite la mort. Ah! qu'elle arrive donc et tranche d'un seul coup ma pénible et néfaste existence! qu'elle mette un terme à mes fureurs! qu'importe où j'irai? Je souffrirai moins.

« Non pour mon désespoir, il n'est plus d'autre consolation, d'autre voie de salut que la mort. Donne-la-moi donc. Avec elle, Amour, mets fin à mes maux; ah! prive ce corps de cette tant misérable vie! Malheur! puisque aveuglément me sont enlevés ma joie et mes plaisirs! Seigneur, qu'elle soit heureuse quand je meurs, qu'elle trouve en son nouvel amour la félicité!

« Qu'on te néglige, ô ma ballade, peu m'importe, car personne ne pourra te chanter comme moi. Va seulement trouver Amour, je te prie; qu'il n'ignore pas combien m'est pénible ma triste et amère existence; qu'il se laisse attendrir par tes prières, et persuader que son honneur est engagé à me conduire à meilleur port. »

Les paroles de cette chanson indiquaient assez clairement les intentions de Philostrate; et la chose eût paru plus claire encore, si l'obscurité n'avait pas voilé la rougeur de la dame dont il voulait parler, et qui se trouvait alors mêlee à la danse. Après cette chanson, on en chanta plusieurs autres, jusqu'à ce que fût arrivée l'heure du sommeil. Chacun alors, sur l'ordre de la reine, se retira dans son appartement.



CINQUIÈME JOURNÉE

Dans laquelle on raconte, sous le gouvernement de Flammette, les aventures d'amants qui, après plusieurs événements fâcheux, sont arrivés au but de leurs désirs.

Déjà blanchissait l'orient; déjà le soleil éclairait de ses rayons naissants notre hémisphère, quand, réveillée par le doux chant des oiseaux, dont les joyeux gazouillements saluaient, sur les arbustes voisins, la première heure du jour, Flammette se leva et fit lever ses compagnes, aussi bien que les trois jeunes gens. Elle descendit et gagna la campagne à pas lents. Là, elle se mit à folâtrer à travers la vaste plaine, foulant de son pied léger le gazon humide de rosée, et devisant de choses et d'autres, avec sa compagnie, jusqu'à ce que le soleil eût atteint une certaine hauteur. Comme ses rayons commençaient alors à répandre une grande chaleur, elle reprit le chemin du château. A leur arrivée, et pour se refaire de leur fatigue matinale, tous prirent quelques gouttes d'excellent vin, accompagné d'excellentes confitures. Ils se rendirent ensuite dans le jardin, où ils demeurèrent jusqu'au moment du dîner. Le maître d'hôtel fut exact, et, sur l'ordre de la reine, chacun se mit gaiement à table au milieu des chansons. Après le dîner, on chanta encore, on dansa, on joua des instruments. La reine permit ensuite à chacun d'aller se reposer. Quelques-uns se retirèrent dans leur appartement pour dormir, les autres préférèrent rester dans le jardin. Tout le monde se réunit l'après-midi, à la manière accoutumée, auprès de la belle fontaine, ainsi





Le prodige opéré par l'amour.

que l'avait ordonné la reine. Celle-ci fut à peine assise, que, du haut de son trône, jetant sur Pamphile un gracieux regard, elle lui commanda en souriant de prendre le premier la parole et de raconter une nouvelle à dénoûment heureux. Pamphile s'empressa d'obéir, et commença en ces termes.

NOUVELLE PREMIÈRE

LE PRODIGE OPÉRÉ PAR L'AMOUR.

L'amour rend Chimon sage ; il enlève de force, en mer, Éphigène qu'il aime ; il est fait prisonnier à Rhodes. Un certain Lisimaque le délivre ; il s'empare de nouveau, lui aidant, d'Éphigène et de Cassandre, durant la cérémonie de leurs noces ; ils s'enfuient avec elles à Candie ; là ils épousent leurs maîtresses. Ils sont rappelés dans leur patrie respective et y retournent.

Parmi les différentes histoires qui se présentent à mon esprit, pour commencer une si agréable journée, il en est une que je préfère, parce qu'elle me paraît propre à vous faire comprendre le véritable but que nous devons nous proposer dans nos récits d'aujourd'hui ; elle vous prouvera, en même temps, de quoi l'amour est capable, combien est grande et digne de nos respects, par les biens qu'elle procure, sa puissance, que tant de gens, véritables insensés, blâment et méprisent. Je pense, mesdames, que cette histoire ne vous déplaira pas, car je vous crois toutes un peu amoureuses.

Les anciennes histoires de Chypre font mention d'un gentilhomme de cette île, nommé Aristippe, le plus noble et le plus riche en biens de tous ses compatriotes, et qui, sans aucun doute, en eût été le plus heureux, si la fortune ne l'avait maltraité dans une chose. Voici le fait : parmi ses enfants, se trouvait un fils, qui surpassait en beauté du corps et de la figure tous les autres jeunes gens ; mais il était plus d'à moitié imbécille, si bien qu'on n'en pouvait rien espérer de bon. Son nom était Galeso. Leçons, caresses, gourmades de son père ou des maîtres qu'il lui avait donnés, tout fut inutile. On ne put lui apprendre à lire, ni même lui inculquer les moindres éléments de la civilité. Sa voix était rude et grossière, ses gestes et ses manières tenaient plutôt de la brute que de l'homme ; aussi, lui donna-t-on le sobriquet de Chimon, qui, en langage chyprien, veut dire grosse bête.

Les mauvaises inclinations du fils causaient au père un violent chagrin ; c'est pourquoi, désespérant complétement de lui, il décida, pour n'avoir point toujours sous les yeux un objet de honte et de douleur, de l'envoyer dans une de ses maisons de campagne pour vivre au milieu des paysans. Chimon en fut enchanté, car les manières rustiques des villageois étaient bien plutôt son fait que celles de la ville. Chimon se rendit donc à la propriété de son père et se livra aux travaux des champs. Or, il arriva qu'un jour, après midi, en passant d'un champ à l'autre, avec un gros bâton qu'il portait sur son épaule, il entra dans un petit bois renommé pour sa beauté, et très-touffu, car on était pour lors au mois de mai. Tout en cheminant, la fortune le conduisit dans un pré entouré d'arbres

magnifiques, à l'un des coins duquel était une fontaine charmante et limpide. Tout près de cette fontaine, il vit sur le vert gazon une jeune et belle fille endormie. Le tissu qui couvrait son buste était si mince et si délié que c'est à peine s'il dissimulait la blancheur de sa peau. De la ceinture aux pieds, elle portait une tunique d'une blancheur éblouissante et d'une étoffe aussi légère que le reste de son costume. A ses pieds dormaient pareillement deux femmes et un valet. Chimon ne l'eut pas plutôt aperçue, qu'il se mit à la considérer attentivement. Appuyé sur son bâton, il demeure immobile et muet d'admiration, comme si jamais, jusque-là, forme de femme ne lui était apparue. Alors, dans son rude et brutal entendement, jusque-là rebelle à toutes les leçons de la sagesse et de l'urbanité, il sentit s'éveiller une pensée ; son grossier et matériel esprit lui dit que jamais mortel ne vit objet plus charmant que cette fille. Il se mit alors à analyser ses beautés ; il loua ses cheveux, qu'il estimait être d'or, son front, son nez, sa gorge, ses bras, et surtout son sein, qui ne faisait que de naître ; si bien que, de véritable rustre, il devint tout à coup jugé en fait de beauté. Il désirait avec passion voir les yeux de la belle qu'un pesant sommeil tenait fermés. Plusieurs fois il fut tenté, pour satisfaire son envie, de l'éveiller ; mais comme elle lui paraissait incomparablement plus belle que toutes les femmes qu'il eût jamais vues, le doute lui vint que ce pouvait être une déesse. On voit qu'il avait encore assez de discernement pour juger que les choses divines méritent plus de vénération que les choses terrestres. Il se contenta donc de la contempler et attendit qu'elle s'éveillât d'elle-même. Quoique cela lui parût long, il ressentait toutefois un plaisir si extraordinaire, qu'il ne pouvait s'éloigner. Enfin s'éveilla, avant personne des siens, la jeune fille, qui s'appelait Éphigène. Elle ouvrit les yeux, leva la tête et, voyant Chimon droit devant elle, appuyé sur son bâton, elle s'en émerveilla fort, et dit : « Que viens-tu donc faire, Chimon, dans ce bois à cette heure ? » Chimon qui, tant à cause de la rusticité de ses manières que de la noblesse et des immenses richesses de son père, était connu de presque tous les habitants, ne répondit pas un seul mot à la question d'Éphigène ; mais il n'eut pas plutôt vu ses beaux yeux s'ouvrir, qu'il se mit à les contempler avidement, trouvant qu'il en partait des traits d'une douceur qui enivrait son âme d'un plaisir inconnu. Ce regard, invariablement fixé sur elle, effraya la jeune fille ; elle craignit qu'il ne fût le prélude de quelque violence ou de quelque outrage. Elle se hâta donc d'éveiller ses femmes, et, se levant, elle dit : « Dieu te garde, Chimon. — Je m'en irai avec toi », répondit Chimon. En vain s'y opposa-t-elle, à cause de la peur qu'il lui inspirait ; elle ne put l'empêcher de l'accompagner et de la reconduire jusqu'à sa maison. De là, il s'en retourna chez son père, et lui déclara que, pour tout au monde, il ne consentirait plus à demeurer au village. Bien que le père en fût très-mécontent, aussi bien que ses autres parents, on lui permit néanmoins de rester à la ville, pour découvrir quel pouvait être le motif d'un pareil changement d'avis.

La flèche d'amour dont fut atteint Chimon pour la beauté d'Éphigène, arriva jusqu'à son cœur qui, jusque-là, n'avait été susceptible d'aucune impression. Aussi ne tarda-t-il pas à étonner son père, ses parents et tous ceux qui le connaissaient, par une complète métamorphose. Il demanda d'abord à son père de le faire habiller comme ses autres frères et de lui donner le même train ; il fut satis-

fait. Il fréquenta les jeunes gens de bonne compagnie, étudia leurs manières, surtout celles de ceux qui étaient amoureux, et apprit en fort peu de temps, au grand ébahissement de tous, les premiers éléments des belles-lettres. Il ne s'en tint pas là, et devint un savant de premier ordre. Il parvint même, tout cela grâce à l'amour qu'il ressentait pour Ephigène, à rendre sa voix, de dure et brusque qu'elle était, douce et harmonieuse. Musicien parfait, il excellait à jouer des instruments. Il devint très-habile à manier un cheval, et acquit une grande renommée de force et d'adresse dans les exercices militaires de terre et de mer. Je ne m'amuserai pas à détailler par le menu tous ses talents, je dirai seulement que quatre ans ne s'étaient pas écoulés encore depuis l'instant qu'il était devenu amoureux, et que déjà il était réputé pour le gentilhomme le plus poli, le mieux tourné, le plus éminent et le plus accompli qui fût dans tout le royaume de Chypre.

Que dirons-nous donc, mes belles dames, de Chimon? Rien, sans doute, sinon que le ciel avait déposé dans son noble cœur le germe de précieuses et divines qualités; mais que ce germe était retenu, comme en une étroite prison, dans un de ses plus profonds replis, par un triple lien, qu'Amour seul, plus fort que lui, brisa. Par là il prouva, jusqu'à l'évidence, de quel abîme il peut tirer les esprits de ceux qui suivent sa loi, et à quel faîte il peut, grâce à ses traits, les faire atteindre. Cependant Chimon, qui persistait toujours à ne vouloir pas qu'on l'appelât Galeso, parce qu'Ephigène l'avait nommé Chimon, voulut donner à ses désirs une sanction honorable. Plusieurs fois il fit prier Chipsée, père d'Ephigène, de la lui donner en mariage; mais Chipsée répondit toujours qu'il l'avait promise à un gentilhomme de Rhodes, nommé Pasimonde, auquel il ne voulait pas manquer de parole.

Le temps fixé pour les noces d'Ephigène arriva, et son futur époux l'envoya chercher. Voici le moment, se dit alors à part lui Chimon, de te montrer, ô Ephigène, combien je t'aime. Par toi, je suis devenu homme; si je puis te posséder un jour, je deviendrai l'égal des dieux. Et, je le jure, oui je te posséderai, ou je perdrai la vie! Sur ce, il convoqua en secret plusieurs gentilshommes de ses amis, et fit armer, sans que personne en sût rien, un vaisseau de toutes les choses nécessaires pour un combat naval; puis il se mit en mer pour aller attendre le navire qui devait conduire Ephigène à Rhodes. Le père de cette belle ayant rendu les honneurs convenables aux amis de son gendre futur, elle se rendit à bord avec eux. La proue se tourna vers Rhodes, et le voyage commença. Chimon, qui ne s'endormait pas, les atteignit le jour suivant avec son vaisseau, et, debout sur la proue, il crie aux Rhodiens qui montent le navire d'Ephigène: « Arrêtez, baissez les voiles, ou attendez-vous à être pris et jetés à la mer. » Les adversaires de Chimon parurent en armes sur le tillac, et se préparaient à se bien défendre. C'est pourquoi, prenant un harpon de fer, Chimon le lança sur la poupe des Rhodiens, l'accrocha, et fier comme un lion, sans attendre que les siens le suivent, se précipite sur l'équipage, dont le nombre l'inquiète peu. Aiguillonné par l'amour, l'épée au poing, il fait merveille, et frappant d'estoc et de taille, il abat les ennemis à ses pieds, comme un vil troupeau. Effrayés, les Rhodiens mettent bas les armes, et presque tout d'une voix se confessent prisonniers. « Mes amis, leur dit Chimon, ce n'est ni par l'espoir du butin, ni par haine contre vous, que je suis parti de Chypre pour vous combattre en mer, mais uniquement pour me rendre maître d'un objet dont la conquête m'est plus précieuse que la vie, et

qu'il vous est facile de me livrer sans lutte. Ce que je demande, c'est Éphigène, que j'aime par-dessus tout au monde ; son père m'a refusé sa main, que je lui demandais en ami ; c'était la paix ! l'amour m'a contraint de recourir aux armes, il m'a fait votre ennemi pour vous l'enlever. Je veux lui devenir ce que lui devait être votre Pasimonde : Donnez-la-moi, et partez à la grâce des dieux. »

Les Rhodiens, cédant plutôt à la nécessité qu'à leur inclination, remirent avec regret Éphigène à Chimon, qui, voyant ses larmes, lui dit : « Ne t'afflige point, noble dame ; je suis ton Chimon, qui ai plus mérité cent fois de te posséder pour l'amour que je te porte depuis si longtemps, que Pasimonde à qui tu n'as fait qu'être promise. » Puis il la fit monter sur sa nef et s'éloigna, laissant la voie libre aux Rhodiens, qui n'eurent à supporter aucune autre perte ni dommage. Ravi plus que personne de la conquête d'une si chère proie, Chimon, après avoir donné quelque temps à la consolation de sa maîtresse, qui ne cessait de pleurer, tint conseil avec ses compagnons, et tous tombèrent d'accord que, pour le moment, il serait dangereux de retourner en Chypre. On fit voile vers Candie, où, grâce à d'anciennes et nouvelles alliances de famille et aux nombreux amis qu'il avait dans cette île, il croyait pouvoir demeurer, lui et ceux qui l'avaient secondé, avec Ephigène en sûreté. Mais la fortune inconstante, qui venait de lui faire remporter un si beau triomphe, changea tout à coup en tristesse et en plaintes amères la joie ineffable du jeune amant.

Quatre heures s'étaient à peine écoulées depuis que Chimon avait quitté les Rhodiens, lorsque survint la nuit, qu'il se promettait de passer dans l'ivresse du bonheur. Le temps changea, et se mit à l'orage. Le ciel se couvrit de nuées, et la mer fut bientôt agitée par les vents les plus impétueux. L'équipage perdit la tête. Que faire ? où se réfugier ? C'est à peine si les matelots pouvaient se tenir debout, et se livrer aux manœuvres. On pense combien Chimon fut au désespoir. Il lui semblait que les dieux ne lui avaient octroyé ce qu'il désirait que pour lui rendre la mort plus cruelle, qui, sans sa maîtresse, n'eût été rien pour lui. Ses compagnons n'étaient pas moins affligés; mais, plus que personne, l'était Éphigène, qui ne cessait de pleurer, et jetait les hauts cris à chaque vague qui venait se briser contre la nef. Dans sa douleur, elle maudissait l'amour de Chimon, et lui reprochait sa témérité, affirmant qu'il ne fallait point chercher à cet ouragan d'autre cause que la colère des dieux. Il la voulait avoir pour femme malgré eux ; et pour le punir de sa présomption, ils avaient résolu sa perte. Ainsi et plus encore se lamentait la belle.

Les matelots ne savent plus ce qu'ils font ; le vent augmente à toute heure, et les emporte vers Rhodes, où ils arrivent sans savoir en quelle île ils se trouvent ; s'en croyant beaucoup plus loin qu'ils ne le sont en réalité, ils font tous leurs efforts pour gagner le rivage de cette île, et mettre ainsi leurs personnes en sûreté. La fortune seconda leurs désirs, et les poussa dans un petit golfe où le vaisseau des Rhodiens, relâché par Chimon, ne faisait que d'arriver. Ils demeurèrent donc ainsi, ignorant qu'ils étaient à Rhodes, jusqu'au lever de l'aurore. Le ciel, devenu plus clair, leur montra à une portée d'arc le navire d'où ils avaient enlevé la veille Éphigène ; désespéré de ce contre-temps, et redoutant ses suites, Chimon ordonna de faire l'impossible pour sortir de ce lieu, car quel endroit pouvait lui être plus fatal ? On tenta tous les moyens imaginables, mais en vain.

Le vent, qui soufflait avec violence, les poussait en sens contraire ; si bien que loin de sortir du golfe, ils furent jetés bon gré mal gré à terre. A peine eurent-ils abordé, qu'ils furent reconnus par les mariniers rhodiens, accourus de leur navire.

L'un d'eux se rendit aussitôt, et en toute hâte, à un petit village voisin où s'étaient retirés les gentilshommes, amis de Pasimonde, et leur raconta par quelle aventure Chimon s'était trouvé poussé sur les côtes, avec Éphigène, sur son navire ; ravis d'une telle nouvelle, ils prirent avec eux plusieurs villageois, et accoururent. Ils se saisirent d'Ephigène et de Chimon, qui étaient déjà descendus à terre avec tous leurs gens, dans l'intention de s'enfuir dans une forêt voisine. Tous furent pris et emmenés au village, puis à Rhodes. A leur arrivée, Pasimonde alla, sur l'heure, porter plainte au sénat, qui ordonna à Lisimaque qui, cette année exerçait la suprême magistrature des Rhodiens, d'aller, avec bonne escorte et en armes, prendre Chimon et ses compagnons pour les mener en prison. C'est ainsi que cet amant infortuné perdit son Ephigène, peu d'instants après l'avoir conquise, et sans avoir rien obtenu d'elle que quelques baisers. Quant à la belle, elle fut l'objet des soins les plus empressés. Plusieurs nobles gentilshommes et dames de qualité l'accueillirent, et mirent tout en œuvre pour lui faire oublier le chagrin que lui avait causé sa capture, et le tourment qu'elle avait éprouvé en mer. Il fut décidé qu'elle resterait près de ces dames jusqu'au jour fixé pour ses noces. Chimon et ses compagnons eurent la vie sauve, en considération de la liberté qu'ils avaient laissée la veille aux jeunes gentilshommes rhodiens. En dépit des efforts et des sollicitations de Pasimonde, qui voulait leur mort, on se contenta de les condamner à une prison perpétuelle. Inutile de dire combien triste leur parut cette captivité sans espérance.

Cependant, tandis que Pasimonde hâtait de tout son pouvoir les préparatifs de ses noces, la fortune, comme si elle se repentait du mal qu'elle avait fait à Chimon, suscita, pour le sauver, un nouvel événement. Pasimonde avait un frère plus jeune que lui, mais de non moindre mérite, appelé Hormisda. Depuis longtemps, il était en parole pour épouser une belle et noble jeune fille de Rhodes, nommée Cassandre, et dont Lisimaque était violemment épris. Plusieurs fois, divers accidents avaient empêché la conclusion de ce mariage. Or, Pasimonde voyant que ses noces, qu'il voulait célébrer dignement, l'entraîneraient dans de grandes dépenses, pensa qu'il y aurait économie si la même fête pouvait servir pour deux. Il imagina de conclure le mariage de son frère avec Cassandre. En conséquence, il en parla aux parents de la belle, qui se rendirent à ses raisons, et il fut arrêté que le jour même où Pasimonde épouserait Ephigène, Hormisda épouserait Cassandre. Lisimaque fut on ne peut plus désolé de cet arrangement, car il sentit que tout espoir d'obtenir jamais la main de Cassandre était perdu pour lui si Hormisda la prenait pour femme. Mais, comme il était sage, il ne fit rien paraître de son mécontentement, et réfléchit aux moyens d'empêcher cette union. Il n'en vit pas d'autre que de l'enlever. L'exécution lui en semblait aisée, vu la haute charge qu'il remplissait ; mais cette circonstance la lui faisait paraître plus contraire encore aux lois de l'honneur. Cependant, après que son esprit eut longtemps combattu, l'amour l'emporta sur tout autre sentiment, et il résolut d'enlever Cassandre, quoi qu'il en dût arriver. En songeant qu'il lui faudrait main-forte, et adopter un plan, il se souvint de Chimon et de

ses compagnons, qu'il tenait prisonniers. Il jugea qu'il lui serait difficile de trouver quelqu'un plus propre à seconder ses vues. Il le fit donc amener secrètement, la nuit suivante, dans sa chambre, et lui parla ainsi :

« De même, Chimon, que les dieux, dans leur bonté, exercent leur libéralité envers les hommes, de même aussi, dans leur sagesse, éprouvent-ils leur vertu ; et ceux-là qu'ils trouvent fermes et constants dans le malheur n'en sont que plus grands à leurs yeux et plus dignes de leurs faveurs. S'ils t'ont fait sortir de la maison de ton père, que je sais être très-riche, c'est, à n'en pas douter, pour éprouver mieux ton courage. Je n'ignore pas non plus qu'ils se sont servis du pouvoir de l'amour pour faire de toi un homme, d'être brut et insensé que tu étais. Ils veulent à présent voir si l'adversité et les ennuis de la captivité n'altéreront point ton courage, s'il sera toujours ce qu'il était naguère, quand tu as conquis par les armes ta maîtresse, dont tu as joui si peu de temps. S'il n'a pas changé, jamais les dieux ne t'accordèrent récompense si flatteuse que celle qu'ils te préparent. Afin que tu rappelles toute ton énergie, toute ta vaillance, écoute ce que je vais te dire. Sache d'abord que Pasimonde, joyeux de ta mésaventure, et qui poursuivait si ardemment ta mort, s'apprête à célébrer son mariage avec ton Éphigène. Quelle doit être ton affliction, si toutefois ta passion est aussi forte que je le suppose ? j'en juge par moi-même, à qui le frère de Pasimonde, Hormisda, prépare pour le même jour une injure semblable à la tienne, puisqu'il m'enlève Cassandre, que j'adore. Pour éviter un tel malheur, pour nous venger d'une telle injure, la fortune, à mon avis, n'ouvre devant nous qu'une voie : notre courage et la force de nos bras. Prenons des armes, frayons-nous la route, et enlevons, toi pour la seconde fois, moi pour la première, nos maîtresses. Si donc tu désires recouvrer, je ne dis pas seulement ta liberté, car tu t'en soucies peu je pense, sans ta maîtresse, mais ta maîtresse elle-même, les dieux t'en fournissent l'occasion. Tu n'as qu'à seconder mon entreprise. »

Ce discours rendit à Chimon toute son énergie, il répondit sans hésiter : « Lisimaque, tu ne saurais avoir en cette affaire compagnon plus brave ni plus dévoué que moi si je dois obtenir ce que tu me promets. Ordonne donc ; que faut-il faire ? et tu verras si je l'exécute avec courage. — Dans trois jours, répliqua Lisimaque, les nouvelles épouses doivent entrer, pour la première fois dans la maison de leurs maris. Il nous faut y pénétrer, toi avec tes compagnons, moi avec quelques affidés en qui j'ai toute confiance, enlever nos maîtresses au milieu du festin, et les conduire dans un vaisseau que j'ai déjà fait secrètement apprêter. Quiconque opposera de la résistance sera tué sur l'heure. »

Chimon, ravi de cette proposition, resta en prison, gardant bien son secret, jusqu'au temps fixé. Le jour des noces arrivé, la fête fut des plus splendides ; de toutes parts éclatait la joie dans la maison des deux frères. Lisimaque, après avoir pourvu à tout, et voyant l'heure venue, fit venir et réunit Chimon, ses compagnons et les siens. Il les harangue d'abord pour enflammer leur courage, puis il les divise en trois corps ; il en envoie un secrètement au port, afin que personne ne puisse les empêcher de gagner le navire quand il en serait besoin, et, avec les deux autres, il se rend à la maison de Pasimonde. Il en laisse un à la porte, pour que de l'intérieur on ne les pût enfermer ou empêcher de sortir, et, suivi de Chimon, il gravit l'escalier avec le reste de son monde. A peine

sont-ils entrés dans la salle où les nouvelles mariées étaient déjà à table avec plusieurs autres dames, qu'ils s'élancent, renversent les tables, et prennent chacun leur maîtresse, qu'ils remettent entre les mains de leurs compagnons, avec ordre de les conduire immédiatement sur le navire qui les attend. Les nouvelles mariées crient et pleurent, autant en font les autres dames et les domestiques, si bien qu'en un instant la maison est sens dessus dessous. Mais Lisimaque et Chimon, ainsi que leurs compagnons, mettent l'épée à la main et se fraient un passage jusqu'à l'escalier. En le descendant, ils rencontrent Pasimonde, qui, armé d'un gros bâton, accourait au bruit. Chimon lui assène un si vigoureux coup sur la tête, qu'il la lui fend par la moitié et l'étend mort à ses pieds. L'infortuné Hormisda, qui vole au secours de son frère, tombe également sous les coups de Chimon. Tous ceux qui veulent s'approcher des compagnons de Lisimaque et de Chimon sont blessés ou repoussés. Laissant donc la maison pleine de sang, de bruit, de pleurs et de tristesse, les vainqueurs forment un bataillon serré et se rendent en bon ordre, sans éprouver de résistance, au navire, où ils se hâtent de faire monter les dames. Puis ils s'élancent sur le pont, et, voyant le rivage déjà tout couvert de gens armés qui venaient en diligence à la rescousse, ils jouèrent des rames et s'en allèrent joyeusement faire leurs affaires à Candie. Ils y furent parfaitement accueillis de leurs parents et de leurs amis. Ils épousèrent leurs maîtresses, firent grande chère, et se livrèrent à tous les plaisirs de l'amour.

De cet événement naquirent entre Chypre et Rhodes de grands troubles qui durèrent longtemps. Cependant, grâce à la médiation des parents et des amis tant d'un côté que de l'autre, l'affaire s'arrangea si bien, qu'après quelque temps d'exil, Chimon put s'en retourner avec Ephigène à Chypre, et Lisimaque avec Cassandre à Rhodes, et tous les deux, chacun dans son pays, y vécurent longtemps avec leurs femmes, au sein du plus parfait bonheur.

NOUVELLE II

LES FLÈCHES DE MARTUCCIO.

Constance, qui aime Martuccio Gomito, ayant entendu dire qu'il était mort, monte seule par désespoir sur une barque que le vent transporte à Suse. De là, elle se rend à Tunis, où elle retrouve son amant vivant qui jouit d'une grande autorité dans le conseil du roi. Il l'épouse, et s'en retourne avec elle, possédant de grandes richesses, dans l'île de Lipari.

La nouvelle de Pamphile terminée, la reine après lui avoir donné de grands éloges, commanda à Émilie de raconter la sienne. Cette dame commença ainsi :

Que les sujets qui nous montrent les affections du cœur récompensées par le succès nous plaisent, c'est justice ; car ce qu'il faut à l'amour c'est plutôt contentement que peine. J'obéirai donc avec beaucoup plus de plaisir à la

reine, en traitant cette matière, que je ne l'ai fait hier au roi, en traitant la précédente.

Vous devez savoir, mes belles dames, que dans le voisinage de la Sicile est une petite île appelée Lipari. Le temps n'est pas loin encore que vivait en cette île une jeune fille d'une naissance honorable et d'une merveilleuse beauté, nommée Constance. Un jeune homme du même lieu, Martuccio Gomito, fort bien fait de sa personne et d'un haut mérite, en devint amoureux. La belle, de son côté, s'éprit tellement pour lui, que le voir était son unique bien. Cependant Martuccio la fit demander en mariage à son père, qui la lui refusa net, parce qu'il le trouvait trop pauvre.

Martuccio, piqué du motif du refus, arma de concert avec quelques-uns de ses amis et parents une petite galère, et fit serment de ne jamais revenir à Lipari qu'il ne fut riche. Il partit donc, et se mit à côtoyer la Barbarie, en exerçant le métier de corsaire, attaquant et pillant tout ce qui n'était pas en état de lui résister. La fortune lui fut presque toujours favorable. L'ambition seule le perdit : il ne lui suffit pas d'être devenu, lui et ses compagnons, fort riches en très-peu de temps ; il voulut l'être plus encore. Mais, attaqué à son tour par des vaisseaux sarrasins, il fut vaincu après une résistance opiniâtre. Ses trésors pillés, son équipage en partie massacré, le reste et lui-même faits prisonniers, tel fut le résultat de la lutte. Après avoir coulé sa galère à fond, les Sarrasins l'emmenèrent à Tunis, où il fut jeté en prison : grande alors fut sa misère.

Bientôt le bruit se répandit à Lipari que Martuccio et tous ceux qui s'étaient embarqués avec lui avaient péri sur mer.

Cette nouvelle plongea dans le désespoir Constance, qui d'ailleurs ne pouvait se consoler depuis le départ de son amant. Elle résolut de ne plus vivre ; mais ne pouvant prendre sur elle de se détruire elle-même, elle s'avisa d'un moyen assez singulier pour se réduire à la nécessité de mourir. Elle sortit une nuit secrètement de la maison de son père, et se rendit sur le port, où d'aventure elle aperçut une petite barque de pêcheurs, séparée de toutes les autres, et qu'elle trouva fournie de mâts, de voiles et de rames, par la raison que ceux à qui elle appartenait ne faisaient que d'en descendre. Elle y entre aussitôt, et prend le large à force de rames, car elle s'entendait, comme toutes les femmes de cette île, quelque peu dans l'art de la navigation. Elle fit voile alors, et laissant là rames et gouvernail, elle s'abandonna à la merci du vent, persuadée qu'infailliblement il arriverait, ou que le vent ferait sombrer la barque non lestée et sans guide, ou qu'il la ferait se briser contre quelque rocher, ce qui lui procurerait une mort inévitable, quand bien même elle voudrait y échapper. Dans cette résolution, elle s'enveloppa la tête d'un manteau, et se coucha au fond de la barque ; mais l'événement ne répondit point à son attente. La mer était calme et unie, et il ne soufflait qu'un léger vent de bise, qui poussant doucement la barque, la conduisit, depuis l'instant de la nuit où elle s'était mise en mer, jusqu'au lendemain vers le coucher du soleil, cent milles au moins au delà de Tunis, en un lieu voisin d'une ville nommée Suse. Comme la jeune fille n'avait point levé la tête, bien résolue qu'elle était d'ailleurs à ne la point lever, quelque accident qu'il arrivât, elle ignorait si elle était plus en terre qu'en mer. Quand le bateau aborda, se trouvait par hasard sur le rivage une pauvre femme, au-

service de mariniers, occupée à retirer du soleil des filets de pêcheurs. Grande fut sa surprise lorsqu'elle vit la barque arriver à pleines voiles et donner contre terre. Pensant que les pêcheurs s'y étaient endormis, elle entre dedans, et ne voit personne autre que cette jeune fille qu'elle appelle à plusieurs reprises, parce qu'elle dormait profondément : à la fin elle l'éveilla. À son costume, elle reconnut qu'elle était chrétienne ; elle lui demande aussitôt en italien par quelle aventure elle est arrivée là toute seule en cette barque. La jeune fille entendant parler sa langue, ne douta pas que le vent n'eût changé et ne l'eût ramenée à Lipari. Elle se lève aussitôt, et promène ses regards autour d'elle ; mais ne reconnaissant point le pays, et se voyant à terre, elle demande à la bonne femme où elle est. Celle-ci répond : « Ma fille, tu es dans le voisinage de Suse en Barbarie. » A ces mots Constance, désolée de ce que le ciel n'avait pas voulu lui envoyer la mort, et craignant pour son honneur, ne sait plus que faire : elle s'assied au pied de la barque, et fond en larmes. Ce spectacle attendrit la bonne femme, qui fait si bien par ses prières et ses caresses, que la jeune fille consent à la suivre dans sa chaumière, et à lui apprendre comment elle est arrivée sur ce bord. La vieille, jugeant par ce récit qu'elle était encore à jeun, lui offrit un morceau de pain dur avec du poisson et de l'eau, et la pressa de manger un peu. Constance se rendit à ses instances, puis voyant qu'elle lui parlait italien, elle lui demanda qui elle était. La vieille lui répondit qu'elle était de Trépani, qu'elle avait nom Chereprise, et était au service de plusieurs pêcheurs chrétiens. Quel que fût d'ailleurs son chagrin, ce nom de Chereprise parut de bon augure à la jeune fille, qui, sans trop savoir pourquoi, se prit à ne plus autant désespérer et souhaiter la mort.

Tout en ne déclarant point autrement à son hôtesse qui elle était, ni de quel pays elle était, elle la supplia, au nom de Dieu, d'avoir compassion de sa jeunesse et de lui fournir les moyens de se mettre à l'abri de toute injure. Chèreprise, qui était une très-honnête femme, la laisse dans sa cabane et va serrer ses filets ; à son retour, elle la couvre du manteau dont elle l'avait trouvée enveloppée, et l'emmène avec elle à Suse. Là, Chereprise lui dit : « Constance, je vais te conduire dans la maison d'une excellente dame sarrasine qui m'occupe souvent, et à laquelle je rends quelques services ; c'est une femme âgée, extrêmement charitable ; je vais te recommander à elle de toute ma force, et je suis certaine d'avance qu'elle te prendra avec elle, et te traitera comme si tu étais sa propre fille. De ton côté, tu feras tout ton possible pour la satisfaire et mériter sa faveur jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de faire luire sur toi des jours meilleurs. » Ce qui fut dit fut fait. La vieille dame, après avoir entendu Chèreprise, ne put regarder la jeune fille sans verser des larmes. Elle la baisa au front, et la prenant par la main, elle l'introduisit dans sa maison où elle ne demeurait qu'avec des femmes, qui toutes travaillaient de leurs mains à divers ouvrages de soie, de cuir et de palmier. La jeune fille se mit à la besogne et ne tarda pas à être au fait de l'un de ces métiers. Elle sut même si bien se concilier la faveur et l'amitié de la bonne dame, en même temps que l'affection de ses camarades, que c'était vraiment merveille : grâce à leurs leçons, elle fit de rapides progrès dans leur langue.

Tandis que la belle était à Suse, et que ses parents la pleuraient comme

morte et à jamais perdue pour eux, survint un événement qui devait changer sa destinée. Le trône de Tunis était alors occupé par un prince nommé Mariabdèle; tout à coup un jeune et puissant seigneur de Grenade prétend avoir des droits sur le royaume de Tunis, et met sur pied une grosse armée, dans le dessein d'aller chasser son compétiteur. Cette nouvelle parvient, dans sa prison, aux oreilles de Martuccio Gomito, qui savait parfaitement parler la langue barbaresque. Il apprend en même temps les grands préparatifs que fait le roi de Tunis pour sa défense. « Si je pouvais parler au roi, dit-il à l'un de ceux qui le gardaient lui et ses compagnons, je me ferais fort de lui enseigner un moyen infaillible pour le rendre victorieux. »

Le garde rendit compte de ce propos à son maître, et le maître au roi. Le monarque donna aussitôt l'ordre d'amener devant lui Martuccio, et lui demanda quel était le moyen dont il voulait parler. « Sire, lui répondit le prisonnier, du-



rant mes excursions d'autrefois dans vos États, j'ai fait attention à la manière dont vous faisiez la guerre; j'ai remarqué que vous employez plus d'archers que toute autre espèce de soldats. Je pense donc que si l'on pouvait faire en sorte que les flèches manquassent à vos ennemis, et que vos troupes en eussent en abondance, la victoire vous serait assurée. — Sans doute, répondit le roi; mais la question est de le pouvoir. — Sire, la chose est très-possible, répliqua Martuccio; cela dépend de vous, et voici comment : Il faut que vous fassiez faire les cordes des arcs de vos archers plus déliées que celles dont on se sert habituellement; la coche des flèches devra de plus être taillée de manière à ne pouvoir s'adapter qu'à ces cordes minces; mais cette mesure doit être tenue assez

secrète pour que l'ennemi l'ignore, car autrement il y pourvoirait. Et maintenant, voici l'explication du fait. Quand les archers de l'ennemi auront tiré toutes leurs flèches, et ceux de votre armée les leurs, il faudra nécessairement que les premiers ramassent celles qu'on leur aura lancées, comme les vôtres feront des leurs, s'ils veulent continuer le combat ; mais grand sera leur désappointement : car ils ne pourront se servir des flèches de vos soldats, par l'excellente raison que les cordes de leurs arcs seront trop grosses pour les coches de vos flèches. Le contraire arrivera pour votre armée, car la corde mince recevra très-bien la grande coche. Par ce moyen, vos troupes auront des armes en abondance, tandis que les ennemis en manqueront. »

Cet avis plut extrêmement au roi, qui était un prince sage et prudent. Il le suivit de point en point, et, grâce à ce stratagème, il remporta la victoire, ce qui valut ses bonnes grâces à Martuccio, dont les richesses égalèrent bientôt le crédit. La renommée de ces événements vola par tout le royaume. Constance ne tarda pas à être informée que Martuccio Gomito, qu'elle croyait mort depuis longtemps, vivait encore. Aussitôt, l'amour qu'elle lui portait, et qui était déjà presque éteint dans son cœur, se ralluma avec une ardeur nouvelle, qui, ne faisant qu'augmenter, ressuscita ses espérances mortes. Elle raconte, en conséquence, à la bonne dame avec qui elle demeurait, toutes ses aventures, et lui exprime le désir d'aller à Tunis, pour voir si ses yeux confirmeraient la vérité de ce que ses oreilles avaient entendu. La dame loua beaucoup son dessein, et, animée pour elle d'une sollicitude toute maternelle, elle voulut l'accompagner. Elle monta donc avec elle sur un batelet, et se rendit à Tunis, où elle fut parfaitement accueillie, ainsi que Constance, dans la maison d'une de ses parentes.

Chèreprise, qui avait été du voyage, fut envoyée aux informations touchant Martuccio. Son rapport fut qu'en effet Martuccio était bien en vie, et que sa position était des plus florissantes. L'excellente Mauresque voulut alors être la première à porter à Martuccio la nouvelle de l'arrivée de Constance, sa maîtresse. Elle s'en alla donc un jour le trouver, et lui dit : « Martuccio, il est arrivé chez moi un de tes serviteurs qui vient de Lipari, et qui voudrait te parler en secret. Plutôt que de le confier à personne, je suis venue moi-même, à sa prière, te le faire savoir. » Martuccio la remercia et la suivit immédiatement.

Quand la jeune fille le vit, elle faillit mourir de joie, et ne se pouvant contenir, elle courut à lui les bras ouverts, lui sauta au cou et l'embrassa. Puis, le souvenir de ses maux passés venant à se mêler à sa présente allégresse, elle se prit à fondre en larmes, sans pouvoir prononcer une parole. De son côté, Martuccio, frappé d'étonnement à la vue de sa maîtresse, demeura quelques instants comme interdit ; à la fin, poussant un profond soupir, il s'écria : « O ma Constance ! est-ce bien toi que je vois là, vivante ? Il y a déjà bien longtemps qu'on m'avait annoncé ta perte, sans que depuis lors on n'ait jamais plus entendu parler de toi. » A ces mots, il l'embrasse avec tendresse et la couvre de baisers, tout en versant des larmes d'attendrissement.

Constance lui raconte alors ses aventures, sans oublier les bons traitements qu'elle avait reçus de la dame chez qui elle demeurait. Après avoir devisé quelque temps avec elle, Martuccio la quitta et alla trouver le roi son maître, qu'il instruisit de tout. Il termina son récit en sollicitant du prince l'autorisation d'é-

pouser sa maîtresse à la manière des chrétiens. Le roi fut émerveillé de cette aventure; il fit venir la jeune fille, et, s'étant convaincu de la vérité du rapport de Martuccio, il dit à la belle : « Aie-le donc pour mari, car tu l'as bien gagné. » Il ne s'en tint pas là : il fit apporter des présents magnifiques, dont il fit deux parts qu'il donna, l'une à Constance et l'autre à Martuccio, leur permettant en outre de faire ce que bon leur semblerait.

Martuccio accabla de civilités la dame mauresque chez qui Constance avait demeuré, et, pour lui témoigner sa reconnaissance des bontés qu'elle avait eues pour elle, il lui fit de riches présents, après quoi les deux amants prirent congé d'elle, non sans beaucoup de larmes de la part de Constance.

Quelque temps après, ils obtinrent du roi l'autorisation de retourner dans leur patrie. Ils s'embarquèrent avec la bonne Chéreprise sur un léger navire, et furent bientôt, grâce à un vent favorable, en vue de Lipari, où ils furent accueillis avec des transports impossibles à décrire. Martuccio épousa Constance en grande pompe, et tous deux passèrent le reste de leurs jours dans cette douce paix et ce bonheur tranquille que procurent la bonne intelligence et l'amour.

NOUVELLE III

LES DEUX FUGITIFS.

Pierre Bocamazza s'enfuit avec Angeline; il rencontre des voleurs. La jeune fille s'échappe à travers une forêt; elle est menée dans un château. Pierre est pris, se sauve des mains des brigands, et arrive par bonheur à ce même château où se trouve Angeline. Il l'épouse et s'en revient avec elle à Rome.

Toute l'assemblée, sans exception, applaudit à la nouvelle d'Émilie, qui n'eut pas plutôt fini, que la reine, se tournant vers Elise, lui ordonna de continuer. Cette dame, pour témoigner de son obéissance, prit aussitôt la parole : « Je me souviens, mes belles dames, d'une bien mauvaise nuit que passèrent deux jeunes amants trop peu discrets; mais comme à cette nuit succédèrent nombre de beaux jours, j'éprouverai un véritable plaisir à vous raconter cette histoire, car elle est en tout conforme à notre programme.

Il y eut naguère, à Rome, ville qui fut jadis la première cité du monde, comme elle en est aujourd'hui la dernière, un jeune homme d'illustre naissance, nommé Pierre Bocamazza, qui devint amoureux d'une belle et gracieuse jeune fille, nommée Angeline, dont le père, homme de basse condition, mais fort estimé des Romains, s'appelait Gigliuzze Saullo. Le jeune homme fit si bien que la jeune fille ne tarda pas à lui rendre amour pour amour. La passion qui le consumait lui rendant son tourment insupportable, il résolut de la satisfaire et demanda la main d'Angeline. Ses parents l'ayant appris, l'allèrent trouver, blâmèrent fort son dessein, et firent dire au père de la demoiselle de ne point prêter l'oreille à la proposition de Pierre, attendu que s'il le faisait, ils ne consentiraient jamais à le recevoir ni comme ami, ni comme parent. Pierre, voyant qu'on lui fermait la seule voie qu'il pensait pouvoir prendre pour contenter son amour, en fut mortellement affligé, et si le père d'Angeline y eût consenti, il l'eût épousée en dépit de ses parents.



Les deux fugitifs.



Il se mit toutefois en tête d'arriver à ses fins, pourvu que la chose convînt à la belle; il tomba d'accord avec elle de s'enfuir de Rome. Un matin donc, après avoir tout disposé, il se leva de fort bonne heure; les deux amants montent à cheval et prennent ensemble la route d'Alagna, où Pierre avait des amis dévoués. Chemin faisant, la crainte d'être poursuivis ne leur permit guère de se livrer à leurs ébats; ils se contentèrent donc de deviser de leur amour, en se donnant de temps en temps quelques baisers. Pierre connaissait peu le chemin; aussi, quand ils furent à environ quatre lieues de Rome, lui arriva-t-il de prendre à droite au lieu de prendre à gauche. Ils n'avaient pas fait une lieue dans cette direction, qu'ils se trouvèrent en face d'un petit château d'où sortirent immédiatement, à leur vue, une douzaine de rufiens qui vinrent droit à eux. Angeline fut la première à les apercevoir; mais ils étaient à une distance déjà si faible, que ce n'en était pas une. Sauvons-nous, Pierre! s'écria-t-elle, nous sommes attaqués! Elle dit, et détournant brusquement son cheval, elle s'élance aussi vite qu'elle peut vers une forêt voisine: elle donne de l'éperon et se cramponne à la selle; le cheval, se sentant piqué, part comme un trait et l'emporte à travers la forêt. Cependant Pierre, beaucoup plus occupé à la regarder que le chemin, n'aperçut pas les galants aussitôt qu'elle; il tourne la tête pour voir de quel côté ils viennent, ne découvre personne, et en ce moment même il est pris et jeté à bas de son cheval. Ils lui demandent alors qui il est; Pierre le leur dit. Il n'eut pas plutôt achevé sa réponse, que ces misérables, après s'être consultés, s'écrient: C'est un partisan de nos ennemis; qu'avons-nous autre chose à faire sinon de le dépouiller et de le pendre à un de ces chênes, en dépit des Ursins? Il lui ordonnent donc de se déshabiller; mais tandis que trop certain de son malheur, il quitte ses vêtements, vingt-cinq cavaliers qui étaient en embuscade, fondent sur les brigands, en criant: Tue! tue! Ainsi surpris, ces derniers lâchent Pierre pour se mettre en défense. Mais se voyant en plus petit nombre que les assaillants, ils prennent la fuite. Tandis que les autres les poursuivent, Pierre se rhabille à la hâte, et remonte sur son cheval; puis il part au galop dans la direction qu'il avait vu prendre à sa maîtresse. Arrivé dans la forêt, n'apercevant ni route, ni sentier, ni trace de cheval, encore bien qu'il se crût en sûreté, et fût hors des mains de ceux qui l'avaient pris, il se trouva le plus malheureux des hommes, car il avait perdu sa mie. Il commença pour lors à se lamenter, allant par-ci, allant par-là, et faisant retentir la forêt du nom d'Angeline. Mais, à tous ses cris, point de réponse. Il n'ose toutefois retourner en arrière, il avance toujours, ne sachant où la destinée le conduira. Il a d'ailleurs entendu dire que les forêts sont remplies de bêtes féroces; il craint pour lui-même, il craint pour sa maîtresse, qu'il croit à chaque instant voir étranglée par quelque ours ou quelque loup. Ainsi, tout le long du jour erra à travers cette forêt le malheureux Pierre, criant et appelant, parfois retournant sur ses pas, lorsqu'il croyait marcher en avant. Ses pleurs, ses gémissements, la peur, la fatigue et la faim, l'avaient rendu d'une faiblesse extrême. La nuit vint; que faire? Il descendit de son cheval et l'attacha à un gros chêne sur lequel il monta pour ne pas être dévoré la nuit par quelque bête féroce. Cependant, la lune s'étant levée, le temps s'éclaircit. Il n'osa pas toutefois s'endormir, dans la crainte de tomber; mais, hélas! en eût-il eu le loisir, la tristesse et la douleur qu'il ressentait de la perte de sa maîtresse eussent suffi pour

écarter le sommeil de ses yeux. Il passa donc toute cette nuit blanche, soupirant, pleurant et maudissant en lui-même sa destinée.

Revenons à Angeline. La belle, emportée, ainsi que nous l'avons dit, par son cheval, pénétra si avant dans la forêt, qu'il lui devint complétement impossible de savoir par où elle y était entrée. Elle avait rôdé tout le long du jour dans cet endroit sauvage, absolument comme Pierre, tantôt s'arrêtant, tantôt marchant, avec des pleurs, des cris et des gémissements. A la fin, voyant que Pierre ne venait pas, elle enfila, sur la brune, un petit sentier qu'elle rencontra par hasard, et que son cheval suivit. Après avoir fait une demi-lieue environ, elle aperçut de loin devant elle une maisonnette vers laquelle elle se dirigea le plus vite qu'elle put. Elle y trouva un vieux bonhomme avec sa femme, qui n'était pas moins vieille que lui. Surpris de la voir seule : « O ma fille, lui dirent-ils, où vas-tu donc ainsi seule à cette heure, par cette contrée ? » La fillette répondit en pleurant qu'elle avait perdu sa compagnie dans la forêt, et leur demanda si elle était bien loin d'Alagna? « Ma fille, lui répondit le vieillard, ce n'est point là le chemin d'Alagna ; tu en es à plus de six lieues. — N'y a-t-il point dans le voisinage quelque maison où pouvoir loger? dit-elle alors. — Il n'y en a point d'assez près, répondit le bonhomme, pour que tu puisses t'y rendre de jour. — Vous plairait-il alors, puisque je ne puis aller ailleurs, de me garder, pour l'amour de Dieu, cette nuit avec vous? — Très-volontiers, ma belle enfant ; mais nous devons toutefois te prévenir que nous sommes souvent insultés et pillés de jour et de nuit par de maudites bandes de partisans qui courent ces bois. Si par malheur ils venaient, toi étant ici, comme tu es jeune et belle, ils ne manqueraient certes pas de te faire outrage, et nous ne pourrions pas te porter aide ni secours. Nous t'en avertissons bien, pour que, le cas échéant, tu n'aies pas de reproches à nous faire. »

Bien qu'effrayée par l'observation du vieillard, comme l'heure était fort avancée, la jeune fille répondit : « Dieu nous gardera peut-être de ce malheur ; en tout cas, que sa volonté soit faite ; j'aime encore mieux être à la merci des hommes, que dévorée par les bêtes sauvages. » A ces mots, elle descend de cheval, entre dans la cabane du pauvre homme, partage le frugal souper de ces bonnes gens, se jette ensuite tout habillée sur leur lit, pour coucher avec eux, et passe tout le temps à soupirer et à pleurer sa mésaventure, ainsi que celle de Pierre, dont le destin ne se révèle à elle que sous les plus sombres couleurs.

Vers le point du jour, elle entendit un grand bruit de pas, elle se leva soudain, et se rendit dans une cour assez vaste, située derrière la maisonnette. Là, dans un coin, elle voit une grosse meule de foin, et s'y blottit en tremblant, afin de n'être point sitôt découverte, dans le cas où ces gens s'arrêteraient à la cabane. A peine avait-elle fini de se bien cacher, que la troupe, qui était nombreuse, et se composait de fort mauvais sujets, frappait à la porte et se faisait ouvrir. En entrant, ils trouvèrent le cheval de la belle, encore tout sellé, ce qui leur fit demander qui était dans la maison. Le vieillard, ne voyant plus la jeune fille, répondit : « Il n'y a ici personne autre que nous, sauf ce cheval, qui s'étant sans doute échappé, est arrivé hier soir ici, et que nous avons mis à couvert, dans la crainte qu'il ne soit mangé par les loups. » Le chef de la bande dit alors : « Puisqu'il n'a point d'autre maître, il sera bon pour nous. » Cependant, toute la troupe étant entrée dans la petite maison, une partie s'en alla dans la

cour; là, comme ils déposaient leurs piques et leurs javelines, l'un d'eux enfonça, par manière d'acquit, sa lance dans le foin, et il s'en fallut peu qu'il ne tuât la jeune fille qui s'y était cachée. Elle ne se trahit pas cependant. La lance pénétra si près du sein gauche, que le fer traversa sa robe. Elle crut être blessée et faillit jeter un grand cri; mais, considérant le lieu où elle se trouvait, elle se contint et ne souffla mot.

Ces gens, enfin, après avoir bien bu, et mangé les chevreaux et autres viandes qu'ils étaient venus faire cuire dans cette chaumière, s'en retournèrent pour se livrer à leurs projets, et emmenèrent avec eux le cheval d'Angeline. Quand ils furent à une certaine distance, le vieux bonhomme dit à sa femme: « Qu'est devenue la jeune fille qui est arrivée ici hier soir? Je ne l'ai point vue depuis que nous sommes levés. — Je n'en sais rien, » lui répondit la bonne femme en regardant de tous côtés pour voir si elle ne l'apercevrait point. Cependant Angeline, comprenant que les brigands étaient partis, sortit de sa cachette. Le bonhomme, enchanté de voir qu'elle n'était point tombée entre les mains de ces rufiens, lui dit: « Maintenant que voilà le jour venu, nous allons te mener, si bon te semble, à un château qui n'est qu'à deux lieues et demie d'ici, et où tu seras en sûreté; mais il te faudra venir à pied, car ces bandits, en s'éloignant, ont emmené ton cheval. —Peu m'importe, répondit la belle; mais, pour l'amour de Dieu, hâtez-vous de me conduire à ce château. » Ils partirent sur-le-champ et arrivèrent entre sept et huit heures du matin. Ce château appartenait à un gentilhomme de la famille des Ursins, nommé Lielle de Champ-Fleur. Par bonheur, y était alors sa femme, excellente et pieuse dame. Elle reconnut Angeline à la première vue,

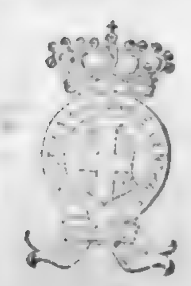


et l'accueillit parfaitement; puis elle voulut savoir par quelle aventure elle se trouvait dans cette contrée. Après que la jeune fille lui eut tout conté, cette

dame fut d'autant plus sensible à son infortune, qu'elle connaissait également Pierre, qui était un des amis de son mari. Quand elle entendit parler du lieu où il avait été pris, elle ne douta point qu'il n'eût été tué. Aussi dit-elle à la fillette : « Puisque tu ne sais pas où est Pierre, tu resteras ici avec moi, jusqu'à ce que je juge à propos de te renvoyer à Rome sans danger. »

Et maintenant, revenons à Pierre, que nous avons laissé perché sur un chêne, livré au plus violent désespoir. L'heure du premier sommeil n'était point passée encore, qu'il vit venir une vingtaine de loups, au moins, qui, n'ayant pas plutôt aperçu le cheval, firent cercle autour de lui. Le cheval, flairant le danger, leva la tête, rompit les rênes et voulut fuir; mais les loups l'environnent et l'empêchent de s'échapper. Longtemps il se défendit de la dent, du pied; mais, renversé à la fin, il fut mis en pièces. Les loups l'ayant tout d'abord éventré, le disséquèrent si bien, qu'ils ne laissèrent que les os, après quoi ils s'éloignèrent. Le pauvre Pierre fut bien désolé, car son cheval était pour lui un compagnon de peine, et il comptait sur lui pour se tirer d'affaire : lui mort, il pensait ne pouvoir jamais sortir de cette forêt. Cependant, le jour commençait à poindre; transi de froid, il ne cessait pas de promener ses regards autour de lui, lorsqu'il découvrit un grand feu à une bonne demi-lieue de là. Il attendit qu'il fît un peu plus clair, descendit ensuite du chêne, et prit, non sans grandes alarmes, sa course vers ce feu, où il arriva, et autour duquel il trouva des bergers qui mangeaient et se donnaient du bon temps. Ils eurent pitié de lui. Après qu'il eut mangé et bu et se fut réchauffé, il leur raconta sa mésaventure et comment il était arrivé en cet endroit; il termina son récit en leur demandant s'il n'y avait pas dans le voisinage quelque village ou château où il pût aller. Les bergers lui répondirent qu'à environ une lieue et demie de là il y avait le château de Lielle de Champ-Fleur, où la femme de ce seigneur se trouvait pour le quart d'heure. Grande fut la joie de Pierre, qui les pria de le faire accompagner jusqu'à ce château par quelqu'un d'entre eux, ce que deux de ces braves gens firent très-volontiers.

A peine y fut-il arrivé qu'il rencontra une personne de connaissance; déjà il avisait aux moyens d'envoyer à la recherche de sa maîtresse, à travers la forêt, quand la dame du château le fit appeler. Il se rendit immédiatement auprès d'elle, et vit Angeline; jamais joie ne fut égale à la sienne. Il mourait d'envie de l'embrasser; mais la présence de la dame l'en empêcha. Si son allégresse fut grande, celle d'Angeline ne fut pas moins vive à sa vue. Tout en lui faisant un excellent accueil, la maîtresse du château, après s'être fait raconter par lui tous les détails de son histoire, lui reprocha fortement de vouloir agir ainsi contre le gré de ses parents; mais voyant qu'en dépit de toutes ses remontrances il demeurait ferme dans son dessein, et que, de plus, la jeune fille l'aimait, elle se dit : « De quoi vais-je me mêler? ils s'aiment, ils se connaissent, ils sont également attachés à mon mari, leurs vues sont honnêtes; je crois d'ailleurs que le ciel est de leur côté puisqu'il a sauvé l'un du gibet, et l'autre de la lance, et tous les deux des bêtes féroces. Qu'il en soit donc fait selon leurs désirs. » Puis, s'adressant à eux, elle ajouta : « Puisque vous voulez vous marier, j'en suis fort aise, et j'entends que les noces se fassent ici, aux dépens de Lielle : je me charge ensuite de faire votre paix avec vos parents.





Le Rossignol.

Qui fut joyeux, ce fut Pierre, et plus encore Angeline. Leur mariage fut célébré dans le château, et la généreuse dame leur fit des noces aussi splendides qu'il est possible de le faire à la campagne. Ils y goûtèrent les premiers et les plus doux plaisirs de l'amour satisfait. Quelques jours après, la dame monta à cheval et, suivie d'une escorte nombreuse, ramena les nouveaux époux à Rome. Elle trouva les parents de Pierre en grande colère contre lui, mais elle parvint à les apaiser et à les réconcilier avec lui. Depuis lors, il vécut heureux et tranquille avec son Angeline jusqu'à la vieillesse la plus reculée, où ils parvinrent tous les deux.

NOUVELLE IV

LE ROSSIGNOL.

Richard de Manardi est trouvé par messire Lizio de Valbone couché avec sa fille. Il l'épouse, et vécut dès lors en bonne intelligence avec le père de sa maîtresse.

Élise venait à peine d'achever son récit, qui reçut les éloges de toute la compagnie, que la reine commanda à Philostrate de raconter sa nouvelle. Philostrate prit aussitôt la parole et dit en riant :

« Vous m'avez décoché tant de traits piquants, mes belles dames, pour vous avoir donné hier à traiter un sujet triste et lamentable, qu'à mon avis le seul parti qui me reste à prendre est, si je veux vous dédommager un peu de l'ennui que je vous ai causé, de vous raconter quelque histoire bien gaie. J'ai donc résolu de vous dire une nouvelle galante qui ne contient rien de fâcheux, si l'on en excepte quelques soupirs et une peur de courte durée, mêlée de quelque honte; le tout couronné par le plus heureux dénoûment.

Il n'y a pas longtemps encore que vivait dans la Romagne un chevalier, très-bon gentilhomme et fort estimé, nommé messire Lizio de Valbone. Sa femme, madame Jacquemine, lui donna, comme il frisait déjà la vieillesse, une fille, qui, en grandissant, devint la plus belle et la plus gracieuse de tout le pays. Comme c'était leur unique enfant, ils l'aimaient et la chérissaient beaucoup, veillant sur elle avec soin, dans l'espérance d'un brillant mariage pour elle.

Dans le même temps vivait un jeune homme de bonne mine et bien fait de sa personne, nommé Richard, de la famille des Manardi de Brettinore. Il rendait de fréquentes visites à messire Lizio, qu'il ne quittait presque pas; aussi ce dernier, ainsi que sa femme, ne se méfiaient-ils pas plus de lui que s'il eût été leur propre fils. Richard voyant à chaque heure leur fille qui, comme nous l'avons dit, était aussi belle et gracieuse que sage, en devint éperdûment amoureux, tout en faisant l'impossible pour cacher sa passion. La demoiselle surprit néanmoins son secret, et se prit en retour d'une belle passion pour lui; ce dont Richard fut enchanté. Plusieurs fois il fut tenté de lui parler langage d'amour; mais la crainte le retenait. A la fin cependant il choisit bien son temps, et surmontant sa timidité, il se hasarda à lui dire : « Catherine, je t'en supplie, ne

souffre pas que je meure d'amour pour toi. » La belle répondit sans hésiter : « Dieu veuille que mon amour pour toi ne me fasse pas non plus mourir. » Cette réponse transporta de joie Richard en augmentant sa hardiesse. « Tout ce qu'il te plaira, je le ferai, dit-il, autant que cela dépendra de moi : mais c'est à toi de trouver un moyen pour ce qui doit sauver ton existence et la mienne. — Tu vois, Richard, répliqua la fillette, combien je suis tenue de court ; aussi ne sais-je pas trop comment tu pourrais me venir entretenir seul à seule ; mais trouve un expédient, et je ferai tout ce que tu voudras, pourvu que ma réputation n'ait point à en souffrir. » Richard, après mûre réflexion, lui dit : « Catherine, ma mie, je ne vois pas d'autre moyen que de faire en sorte qu'on te permette de coucher dans la galerie, voisine du jardin de ton père ; si je savais que tu y fusses la nuit, je ferais mon possible pour grimper jusque-là, encore bien que l'élévation soit grande. — Si tu es sûr de pouvoir escalader le mur, répondit Catherine, je pense bien obtenir la permission voulue. » Richard déclara qu'il s'en faisait fort.

L'entretien en resta là ; un seul petit baiser fut échangé bien à la dérobée, puis ils s'enfuirent.

Le jour suivant, Catherine se plaignit à sa mère de n'avoir pu dormir la nuit précédente, à cause de la trop grande chaleur : on était alors sur la fin du mois de mai. « Que dis-tu donc là, ma fille, répliqua la mère ? Quelle si grande chaleur fait-il ? C'est bien plutôt tout le contraire, je trouve moi qu'il fait frais. — Vous devriez bien le dire à mon père, continua Catherine, car c'est la pure vérité. Considérez d'ailleurs que les filles ont le sang plus chaud que les personnes âgées. — C'est vrai, ma fille : mais il ne dépend pas de moi de faire le chaud et le froid, comme tu le voudrais peut-être : il faut prendre le temps comme il vient ; peut-être cette nuit sera-t-elle plus fraîche, et tu dormiras mieux. — Dieu le veuille ; mais il n'est pas dans l'ordinaire que les nuits se refroidissent à mesure qu'on avance dans l'été. — Que veux-tu qu'on y fasse ? — Si mon père et vous y consentiez, je ferais bien volontiers dresser un petit lit dans la galerie voisine de sa chambre, et qui donne sur le jardin ; j'y coucherais. Le lieu est frais, j'entendrais chanter le rossignol, enfin je serais beaucoup mieux que dans ma chambre. — Que tout soit dit ; j'en parlerai à ton père, et nous en ferons comme bon lui semblera. »

La bonne dame en parla effectivement à messire Lizio ; il était vieux, partant difficile ; il s'écria : « Elle veut dormir au chant du rossignol ; quel rossignol est-ce là ? Je la ferai dormir au chant des cigales, moi. » Catherine ayant appris la réponse de son père, ne dormit point réellement la nuit suivante, beaucoup plus par dépit que par excès de chaleur. Elle fit plus, elle ne laissa pas dormir sa mère, tant elle se plaignit du chaud. C'est pourquoi, le matin même, madame Jacquemine alla trouver messire Lizio, et lui dit : « Il paraît que vous ne tenez guère à votre fille ; que vous importe qu'elle couche dans la galerie ? Sachez qu'elle n'a pas clos l'œil de la nuit, à cause du trop grand chaud qu'elle avait ; elle a été dans une agitation continuelle. Faut-il d'ailleurs tant vous étonner qu'elle trouve plaisir à entendre le chant du rossignol, elle qui n'est qu'un enfant ? Les enfants aiment et désirent toujours les choses qui leur ressemblent. — Allons ! qu'il n'en soit plus parlé, dit alors messire Lizio ; faites-lui

dresser un lit comme vous l'entendrez, qu'on y mette des rideaux de serge, qu'elle y dorme et entende chanter le rossignol tout son soûl.

Catherine ne fut pas plutôt instruite de cette décision, qu'elle se hâta de faire placer le lit, se promettant bien d'y coucher cette nuit même. Elle fit en sorte de voir Richard, et lui fit un signe dont ils étaient convenus d'avance, qui l'avertissait de ce qu'il avait à faire.

Dès que sa fille fut couchée, messire Lizio ferma une porte qui communiquait à la galerie, et alla se coucher aussi. Richard n'a pas plutôt jugé que tout le monde dort, qu'à l'aide d'une échelle dont il s'était muni, il monte sur un mur, du haut duquel il grimpe, non sans beaucoup de peine et de danger, en s'accrochant à maintes pierres d'attente d'un autre mur, jusqu'à la galerie où il arrive sans le moindre bruit. La jeune fille le reçoit avec mille caresses; les baisers succèdent aux baisers; ils se couchent ensemble, se livrent presque toute la nuit aux plus charmants ébats et font plusieurs fois chanter le rossignol.

Cependant les nuits étaient courtes dans cette saison; le plaisir avait été grand, et, ce à quoi ils ne songeaient pas, le jour était proche. La chaleur était si grande! ils avaient tant fait de folies! ils brûlaient... Les imprudents s'endormirent, sans le moindre petit coin de couverture sur eux. La fillette embrassait son amant avec le bras droit, et, de la main gauche, elle tenait... ce que vous n'osez nommer, mesdames, en la société des hommes. Ils dormaient donc et ne s'éveillaient pas. Le jour vint. Alors se leva messire Lizio, qui, se rappelant que sa fille était couchée dans la galerie, ouvrit tout doucement la porte, disant en soi-même : « Voyons un peu comment le rossignol aura fait dormir Catherine cette nuit. »

Il s'approche, il entr'ouvre avec précaution les rideaux du lit, voit Richard et sa fille complétement nus et se tenant embrassés dans la susdite posture. Il reconnaît Richard, s'éloigne, court à la chambre de sa femme, l'éveille, et lui dit : « Vite, vite, ma femme, levez-vous! Venez voir votre fille; vous savez l'envie qu'elle avait du rossignol? Elle a si bien fait le guet, qu'elle l'a pris et le tient dans sa main. — Comment! est-ce possible? répondit la dame. — Vous le verrez bien, répliqua messire Lizio, si vous vous dépêchez de venir. » La bonne dame s'habille à la hâte et suit tout bellement son mari. Ils arrivent près du lit, les rideaux sont levés, et madame Jacquemine voit, aussi clair que le jour, comment sa fille avait pris et tenait encore le rossignol qu'elle désirait si fort entendre chanter. Piquée de se voir ainsi trompée par Richard, elle voulait crier et l'accabler d'injures, mais messire Lizio lui dit : « Sur l'amitié que vous me portez, ma femme, gardez-vous bien de faire le moindre éclat, car, puisque notre fille l'a pris pour amant, il sera, je vous en réponds, son mari. Richard est gentilhomme et riche, nous ne pouvions guère songer à meilleure alliance. S'il veut sortir bon marchand de son équipée, il faudra qu'avant tout il l'épouse : si bien qu'il aura mis maître rossignol en sa cage, et non dans celle d'autrui. » La dame, voyant son mari si raisonnable, s'apaisa, et considérant d'ailleurs que la nuit avait été bonne pour sa fille, qui reposait parfaitement bien après avoir pris le rossignol, elle se tut.

Cependant Richard ne tarda pas à s'éveiller; effrayé de ce qu'il était grand jour, et se tenant déjà pour mort, il appelle Catherine et lui dit : « Hélas! comment ferons-nous, ma mie? Le jour est venu et m'a surpris ici. » A ces mots,

messire Lizio s'approche, et, écartant les rideaux, répond : « Ce que vous ferez, je vous le dirai. » Richard, à cet aspect imprévu, trembla de tous ses membres ; il lui semblait qu'on lui arrachait le cœur ; il se lève sur le lit : « Je vous demande pardon, monsieur, s'écrie-t-il ; je suis un traître, un perfide ; je reconnais avoir mérité la mort ; faites donc de moi ce qu'il vous plaira. Mais, je vous en supplie, ayez pitié de moi, et, si c'est possible, laissez-moi la vie. — Richard, répondit messire Lizio, l'amitié que j'ai pour toi et la confiance que j'avais en toi ne méritaient point une telle récompense ; mais, puisque la fougue de la jeunesse t'a entraîné dans une si grande faute, pour te soustraire à la mort, et m'éviter à moi la honte, il faut, avant de sortir d'ici, que tu prennes Catherine pour femme légitime ; il faut que, comme elle t'a appartenu cette nuit, elle t'appartienne toute sa vie. Tu peux, de cette façon, sauver ta vie et acquérir de nouveaux droits à mon amitié. Sinon, recommande ton âme à Dieu. »

Tandis que se tenaient tous ces discours, la pauvre Catherine lâcha le rossignol, et, se cachant sous la couverture, se mit à pleurer à chaudes larmes, suppliant tour à tour son père de pardonner à Richard, et Richard d'obéir à son père : « Obéis, Richard, disait-elle ; afin d'avoir bien des nuits pareilles à celle-ci, et cela sans crainte et sans danger. » Elle n'eut pas besoin, du reste, de le prier bien longtemps ; car, d'une part, la confusion qu'il ressentait de sa faute, l'envie de la réparer, et de l'autre, la peur de mourir et le désir de conserver sa vie ; mais, plus que tout cela encore, l'amour dont il brûlait pour Catherine, et le désir de la posséder librement, le déterminèrent à répondre sans balancer qu'il était tout prêt à faire ce que voulait messire Lizio. Celui-ci prit alors un des anneaux de madame Jacquemine, et le jeune homme épousa sur-le-champ Catherine, en leur présence.

Cela fait, messire Lizio et sa femme les laissèrent, en leur disant : « Reposez-vous, maintenant ; vous en avez peut-être plus besoin que de vous lever. » A peine furent-ils partis, que les deux jeunes gens s'embrassèrent de nouveau. Comme ils n'avaient fait que six lieues durant la nuit, ils en firent deux encore avant de se lever, et mirent ainsi fin à la première journée. Quand ils eurent quitté le lit, Richard eut avec messire Lizio une plus longue conversation. Quelques jours après, les noces se firent publiquement, en présence des parents et des amis des nouveaux mariés, selon les formalités requises, et Richard emmena sa femme chez lui, en grande pompe. Il vécut de longues années avec elle, dans la meilleure intelligence, et fit, autant que bon lui sembla, chanter le rossignol, le jour aussi bien que la nuit.

NOUVELLE V

LES DEUX RIVAUX.

Guy de Cremone confie en mourant, à Jacomin de Pavie, sa fille, pour laquelle Giannole de Severino et Minguin de Mingole s'éprennent d'amour à Faenza. Ils se battent ensemble. La fille est reconnue pour être la sœur de Giannole, et devient la femme de Minguin.

Toutes les dames avaient tant ri, en écoutant l'histoire du rossignol, que, le récit de Philostrate achevé, elles ne pouvaient néanmoins s'empêcher de rire en-

core. Leurs éclats ayant enfin cessé, la reine prit la parole et dit à Philostrate : « En vérité, si tu nous donnas hier de la mélancolie, tu nous as tant amusées aujourd'hui, qu'il serait désormais injuste de se plaindre de toi. » Puis, se tournant vers Néiphile, elle lui ordonna de dire sa nouvelle. La belle commença tout aussitôt, d'un ton badin, en ces termes : Puisque le récit de Philostrate nous a menées dans la Romagne, je veux également vous y conduire avec le mien.

Autrefois vinrent se fixer, dans la ville de Fano, deux Lombards dont l'un se nommait Guy de Crémone et l'autre Jacomin de Pavie. Tous deux étaient déjà grisonnants, tous deux, anciens soldats, avaient passé la plus grande partie de leur jeunesse en guerre. A l'heure de sa mort, Guy, n'ayant ni fils, ni ami, ni parent en qui il eût plus de confiance qu'en Jacomin, le fit dépositaire d'une petite fille âgée d'environ dix ans qu'il avait avec lui, et de tout ce qu'il possédait au monde ; il le mit en outre au courant de toutes ses affaires ; après quoi il mourut. Sur ces entrefaites furent complétement apaisés les troubles qui avaient longtemps agité la ville de Faenza, et chacun fut libre d'y rentrer. Jacomin, qui avait déjà habité Faenza, dont le séjour lui plaisait, retourna s'y établir avec toute sa fortune, et emmena avec lui la jeune fille que lui avait léguée Guy de Crémone, qu'il aimait d'ailleurs et traitait comme si elle eût été sa propre enfant. Elle devint si belle en grandissant, qu'elle fut bientôt la plus jolie fille de la ville. Une seule chose égalait sa beauté : c'était sa sagesse. Nombre de jeunes gens lui firent la cour ; deux surtout s'éprirent pour elle d'une passion violente. Ils étaient également bien faits, également riches, ils furent bientôt jaloux l'un de l'autre, puis ennemis irréconciliables. L'un s'appelait Giannole de Severino, l'autre Minguin de Mingole. La demoiselle avait quinze ans, aussi chacun d'eux se serait-il estimé heureux de la prendre pour femme, si les parents fussent tombés d'accord. Mais, voyant qu'on la leur refusait sur de vains prétextes, chacun se mit en tête de l'obtenir à tout prix.

Jacomin avait chez lui une servante déjà sur le retour, et un valet nommé Crivel ; c'était ce qu'on appelle un bon enfant, un garçon fort ami du plaisir. Giannole fit connaissance avec lui, et, quand l'occasion lui parut favorable, il lui découvrit son amour, le pria de le seconder dans son dessein, lui promettant, s'il réussissait, monts et merveilles. Crivel lui répondit : « Écoutez-moi bien : tout ce que je pourrai faire pour vous, sera de vous introduire près d'elle quand Jacomin s'absentera de la maison pour aller souper en ville ; car, si je venais à lui parler de vous, elle aurait oreille close. Si cela vous convient, je vous donne ma parole que je le ferai. Quant au reste, c'est votre affaire. » Giannole lui dit qu'il n'en demandait pas davantage, et ils en restèrent là.

De son côté, Minguin avait gagné les bonnes grâces de la servante, qui avait déjà consenti à se charger de plusieurs messages, et avait merveilleusement disposé l'esprit de la demoiselle en sa faveur. Elle lui avait en outre promis de lui ménager une entrevue avec elle lorsque Jacomin sortirait le soir de chez lui.

Peu de temps après, Crivel fit si bien, que son maître accepta d'un de ses amis une invitation à souper. Il en avertit aussitôt Giannole, et convint avec lui qu'à un signal donné, il n'aurait qu'à se présenter et trouverait la porte ouverte. De son côté, la servante, qui ignorait complétement cette intrigue, fit savoir à

Minguin que Jacomin ne souperait point chez lui, l'engageant à se tenir près de la maison pour y entrer à un certain signal qu'elle lui donnerait.

La nuit venue, les deux rivaux, bien qu'ignorant réciproquement leurs projets, se précautionnent toutefois, par une mutuelle défiance, d'armes et d'amis pour protéger leur entrée dans la maison. Minguin se poste, avec ses gens, dans la maison d'un de ses amis, voisine de celle de la jeune fille, pour guetter le signal. Giannole et ses compagnons attendent à quelque distance.

Quand Jacomin fut sorti, Crivel et la servante mirent tout en œuvre pour se débarrasser l'un de l'autre. « Ne vas-tu donc pas te coucher aujourd'hui ? disait Crivel à la servante. Pourquoi rôdes-tu donc ainsi dans la maison ? — Et toi, répliquait la servante, pourquoi ne vas-tu pas rejoindre ton maître ? Qu'attends-tu, à présent que tu as soupé ? » Aussi ne pouvaient-ils se dépêtrer l'un de l'autre. Cependant Crivel, voyant que l'heure assignée à Giannole était arrivée, se dit : « Au fait, je suis bien bon de me gener pour elle ; tant pis, ma foi, si elle veut faire du bruit, mal pourra lui en prendre. » Et, ayant donné le signal, il s'en alla ouvrir la porte. Giannole se présente aussitôt avec deux de ses amis, entre dans la maison, et se met en devoir d'emmener la demoiselle, qu'il trouve dans la salle. Elle résiste, crie ; la servante l'imite. Minguin entend ce bruit et accourt promptement avec ses compagnons. A la vue de la jeune fille qu'on entraine hors de chez elle, ils tirent leurs épées et s'écrient : « Holà, traîtres ! vous êtes morts ! Cela ne se passera pas ainsi. Que signifie cette vio-



lence ? » A ces mots, ils commencent à frapper. D'un autre côté, ce vacarme attire les voisins, qui sortent de leurs maisons munis d'armes et de flambeaux, blâment le procédé de Giannole et prêtent main-forte à Minguin, qui, ainsi secondé, parvient, après une longue lutte, à délivrer la jeune fille et à la réinté-

grer dans la maison de Jacomin. Le tumulte n'était pas apaisé encore, que survinrent les sergents du commandant de la ville, et bon nombre de combattants furent arrêtés, entre autres Minguin, Giannole et Crivel, que l'on conduisit en prison.

Tout était rentré dans l'ordre quand Jacomin revint chez lui, ce qui ne l'empêcha pas d'être vivement affligé de cette aventure. Cependant, lorsque après les plus minutieuses informations, il se fut bien convaincu que sa pupille était parfaitement innocente, il se consola un peu, et résolut, pour éviter le renouvellement de pareilles scènes, de la marier aussitôt qu'il pourrait.

Le lendemain matin, les parents des deux jeunes étourdis ayant eu connaissance du fait, et comprenant la gravité de l'affaire, si Jacomin voulait y donner suite, s'empressèrent de l'aller trouver et le supplièrent de ne pas tant faire attention à l'injure qu'il avait reçue de ces écervelés, qu'à l'amitié et à l'affection qu'il leur portait, à ce qu'ils croyaient, du moins; lui offrant d'ailleurs toutes les satisfactions qu'il lui plairait d'exiger, tant d'eux-mêmes que des prisonniers. Jacomin, que l'âge et l'expérience avaient rendu sage et prudent, fut bref dans sa réponse : « Messieurs, leur dit-il, je serais dans mon pays comme je suis dans le vôtre, que mon attachement pour vous est tel, qu'en cela comme en toute chose, vous me trouveriez disposé à faire tout ce qui peut vous être agréable. Le sacrifice de mon ressentiment me coûte d'autant moins, que vous êtes vous-mêmes intéressés dans l'insulte, car cette jeune demoiselle n'est pas, comme beaucoup le pensent, de Crémone ni de Pavie, mais bien de Faenza, encore bien que moi, ni elle, ni celui qui me l'a confiée, n'ayons jamais pu découvrir de qui elle est fille. Partant donc, relativement à l'affaire pour laquelle vous me sollicitez, vos désirs seront des ordres pour moi. »

L'étonnement de ces dignes personnages fut grand d'apprendre que la demoiselle était de Faenza; et, après avoir remercié Jacomin de sa générosité, ils le prièrent de leur dire par quelle aventure elle était tombée entre ses mains. Jacomin répondit : « Guy de Crémone fut mon compagnon d'armes et mon ami. Peu d'instants avant de mourir, il me dit que quand cette ville fut prise par l'empereur Frédéric, et mise à sac, il entra avec plusieurs de ses camarades dans une maison qu'il trouva pleine de richesses, et complétement abandonnée de ceux qui l'occupaient, à l'exception toutefois de cette fille, qui pouvait avoir deux ans. Comme il sortait et était déjà sur les degrés du perron, cette enfant l'appela son père, ce qui le toucha tellement, qu'il la prit et l'emmena, avec tout le butin qu'il put faire dans cette maison, à Fano, où il est mort. C'est là qu'il me l'a confiée, elle et son bien, en me chargeant de la marier quand il en serait temps, et de lui donner en dot tout ce qu'il m'a remis pour elle. Si je ne l'ai point encore mariée, bien qu'elle soit en état de l'être, c'est que je n'ai point trouvé de parti qui me convînt. Dieu sait pourtant que je n'ai point de plus vif désir, afin de prévenir toute aventure pareille à celle d'hier soir. »

Le hasard voulut qu'en la compagnie se trouvât un certain Guillaume de Medecina, qui, ayant assisté à la prise de Faenza avec Guy de Crémone, savait parfaitement à qui appartenait la maison qui avait été pillée. Voyant ce personnage parmi les assistants, il s'approcha de lui, et dit : « Bernabuccio, entends-tu ce que vient de dire Jacomin? — Oui, répondit Bernabuccio; et, dans ce

moment même, j'y songeais; car je me rappelle fort bien avoir perdu, dans cette bagarre, une petite fille de l'âge de celle dont parle Jacomin. — C'est assurément la tienne, reprit Guillaume, car il me souvient d'avoir, à cette époque, entendu faire par Guy de Crémone la description de la maison qu'il avait pillée, et je reconnus que ce devait être la tienne. Réfléchis : ne pourrais-tu point la reconnaître à quelque marque ? Fais-y regarder, et tu verras qu'elle est bien ta fille. »

Bernabuccio, en y songeant, se rappela qu'elle devait avoir un signe en forme de petite croix sur l'oreille gauche, provenant d'une loupe qu'il lui avait fait couper quelque temps avant le sac de Faenza. Il s'avance alors sans plus tarder vers Jacomin, et le prie de le conduire chez lui, pour lui faire voir cette demoiselle. Jacomin y consentit volontiers. Aussitôt que Bernabuccio la vit, il crut voir le visage de sa mère, qui était encore très-belle femme. Ne s'arrêtant pas toutefois à cette ressemblance, il demande la permission de lever les cheveux qui lui tombent sur l'oreille gauche; Jacomin s'empresse d'accéder à sa prière. Il s'approche donc de la demoiselle, qui était toute confuse, lève les cheveux, voit la croix, et, bien convaincu que c'était sa fille, il pleure de tendresse, et



l'embrasse malgré sa faible résistance; puis, se tournant vers Jacomin : « C'est ma fille, mon ami, lui dit-il; la maison que pilla Guy de Crémone était la mienne. Sa mère, ma femme, était si troublée, qu'elle oublia cette enfant au milieu du tumulte des soldats. Nous avions cru jusqu'à présent qu'elle avait péri dans l'incendie qui succéda au pillage de la maison. »

La jeune fille, entendant ce vieillard parler de la sorte, ne douta point qu'il ne dît la vérité, et, mue par un instinct secret, elle se prêta volontiers à ses caresses, mêlant avec tendresse ses larmes aux siennes. Bernabuccio envoya im-





L'heureuse rencontre.

médiatement chercher la mère de la demoiselle, ses frères et sœurs et autres parents. Il la leur montra à tous et leur raconta son histoire. Après mille et mille embrassements, il l'emmena chez lui en grande pompe, du consentement de Jacomin.

Le commandant de la ville, qui était un galant homme, ayant appris l'aventure et sachant que Giannole, qu'il tenait prisonnier, était fils de Bernabuccio et propre frère de la demoiselle, passa légèrement sur le délit commis par ce jeune homme. Il raccommoda, de concert avec Bernabuccio, Giannole et Minguin, et arrangea le mariage de la demoiselle, qui se nommait Agnès, avec ce dernier, au grand contentement et à la satisfaction générale de toute la parenté. Crivel et les autres prisonniers furent mis en liberté. Minguin, au comble de ses vœux de posséder sa maitresse, fit des noces magnifiques; il l'emmena ensuite chez lui, et passa toujours avec elle des jours de calme et de bonheur.

NOUVELLE VI

L'HEUREUSE RENCONTRE.

Jean de Procida est surpris avec une jeune fille qu'il aimait et qu'on avait donnee au roi Frederic de Sicile. Condamne a être brûlé vif avec elle, il est lie à un poteau. Reconnu par Roger Doria, il echappe au supplice et epouse sa maitresse.

Les dames n'avaient pas écouté sans intérêt la nouvelle de Néiphile. Lorsqu'elle fut achevée, la reine commanda à Pampinée de se disposer à dire la sienne. Cette dame, avec son air riant et ouvert, prit aussitôt la parole :

Bien grande est la puissance de l'amour, gracieuses dames! Sous les pas des amants il sème désastres imprévus, dangers terribles et qui paraissent inextricables. C'est ce qu'ont dû faire suffisamment comprendre les nouvelles d'aujourd'hui et des jours précédents. Je veux toutefois le prouver mieux encore, par le récit que je vais faire des aventures d'un jeune amoureux.

Ischia est une île assez proche de Naples. Jadis y vécut une jeune fille non moins remarquable par son esprit que par sa beauté; elle avait nom Restitue, et était fille d'un gentilhomme appelé Marin Bolgaro. Elle inspira le plus violent amour à un jeune habitant d'une petite île voisine d'Ischia, nommée Procida. Jean, ainsi l'appelait-on, avait également trouvé le chemin de son cœur. Souvent, pour la voir, il venait à Ischia, non-seulement de jour, mais plusieurs fois de nuit; souvent aussi il lui arriva que, ne trouvant point de barque, il fit la traversée d'une île à l'autre, à la nage, se contentant, s'il ne pouvait mieux faire, de contempler les murailles de la maison qui renfermait sa maitresse.

Durant cet amoureux commerce, il prit, un beau jour d'été, fantaisie à la demoiselle de s'aller promener seulette sur le rivage de la mer. Tandis qu'elle courait de rocher en rocher avec un couteau à la main, pour détacher les huîtres collées à la pierre, elle se trouva tout à coup dans un lieu ombragé et arrosé par une fraiche fontaine. Là s'étaient retirés, pour s'y reposer, quelques jeunes Sici-

liens, venus de Naples sur une frégate qui leur appartenait. A la vue de cette belle et gracieuse jeune fille, qui ne les apercevait point encore, ils décident de l'enlever et de l'emmener avec eux : l'effet suivit de près la menace. Ils la saisissent malgré ses cris, et la transportent sur leur navire, qui s'éloigne aussitôt. Arrivés en Calabre, on met en délibération à qui elle appartiendrait. Chacun la voulait avoir pour lui seul ; c'est pourquoi, voyant qu'ils ne pouvaient tomber d'accord, et craignant que cette querelle n'entraînât quelque malheur, ils conviennent, pour éviter de se brouiller entièrement, d'en faire présent au roi de Sicile Frédéric, jeune prince qu'on connaissait très-friand de ces sortes de morceaux. A peine furent-ils arrivés à Palerme, que ce projet fut exécuté. Le roi, la trouvant belle, fut enchanté du cadeau ; mais, comme il se trouvait alors indisposé, il la fit conduire dans une magnifique maison de plaisance, nommée la Cuba, avec ordre de la bien traiter et de la garder soigneusement, jusqu'à ce qu'il se portât mieux ; ce qui fut fait.

Cependant, l'enlèvement de Restitue fit grand bruit à Ischia ; on s'inquiète et l'on s'agite d'autant plus que les ravisseurs étaient inconnus. Mais Jean, que la chose touchait plus que personne, n'attendit point que les nouvelles le vinssent trouver à Ischia. Sachant quelle direction avait pris la frégate, il en fit armer une qu'il monta, et avec laquelle il courut toute la mer, en grande diligence, depuis la Minerve jusqu'à la Scalée en Calabre, s'informant partout de sa maîtresse. Ce fut à la Scalée qu'on lui apprit qu'elle avait été emmenée à Palerme par des mariniers siciliens. Il se rend aussitôt dans cette ville, se livre aux plus actives recherches, et finit par découvrir que la jeune fille a été donnée au roi, qui la fait garder dans son palais de la Cuba. Grande fut sa douleur, car il s'en fallut de peu qu'il ne perdît toute espérance, non pas seulement de la posséder, mais de la revoir jamais. L'amour, toutefois, le retint à Palerme. Il renvoie donc sa frégate ; puis, sachant bien que personne ne le connaît, il garde un prudent silence, et passe et repasse à chaque heure devant la maison de plaisance.

Un jour, il aperçoit une femme à une fenêtre ; cette femme le regarde, il la reconnaît : c'est elle, c'est Restitue, qui elle aussi l'a reconnu. Comme ce lieu était solitaire, il s'approche le plus qu'il peut, il lui parle, et elle lui indique la manière dont il devra s'y prendre pour l'entretenir de plus près. Il examine bien la situation du lieu, et s'en va. La nuit venue, il en laisse s'écouler une bonne partie, et retourne à l'endroit en question. Il grimpe sur un mur en quelque sorte inaccessible et pénètre dans le jardin : là, il trouve une petite antenne de vaisseau, l'appuie contre la fenêtre, ainsi que le lui avait enseigné sa maîtresse, et monte légèrement.

Restitue, considérant que c'en était fait désormais de son honneur, pour la conservation duquel elle lui avait par le passé tenu quelque peu rigueur, résolut de lui en faire le sacrifice, persuadée que personne n'en était plus digne que lui, et que cette complaisance le pourrait déterminer à la tirer de cette prison : elle avait, en conséquence, laissé la fenêtre ouverte, pour qu'il pût s'introduire plus facilement. Jean ne fut pas plutôt entré dans la chambre, qu'il se coucha près de la belle, qui ne dormait pas, et qui, avant toute chose, lui déclara ingénument ses intentions, le suppliant, au nom de ce qu'il y a de plus sacré, de l'arracher de ces lieux et de l'emmener avec lui. Jean répondit que c'était ce qu'il dé-

sirait le plus au monde, et qu'à sa seconde visite il s'arrangerait de façon à ce qu'elle pourrait le suivre. Ces préliminaires achevés, ils se livrent aux plus doux transports : jamais amour ne procura jouissances pareilles à celles qu'ils goûtèrent. Les plaisirs dont ils s'enivrèrent à plusieurs reprises furent si vifs, qu'ils s'endormirent à leur insu dans les bras l'un de l'autre.

Cependant le roi, que la beauté de la demoiselle avait frappé de prime abord, se la rappela, et, se trouvant assez bien rétabli, résolut, quoique le jour fût proche, d'aller passer quelques instants avec elle. Il part, et se rend incognito avec l'un de ses confidents à la Cuba. A son arrivée, il fait ouvrir doucement la porte de la chambre, et s'approche du lit un flambeau à la main. Il regarde, et voit les deux amants couchés nus dans les bras l'un de l'autre, et plongés dans un profond sommeil. Il entre alors dans une si furieuse colère, qu'il en perd la voix, et



peu s'en faut qu'il ne les frappe tous les deux d'un poignard qu'il porte à son côté. Mais il se retient en songeant qu'il serait indigne, non-seulement d'un roi, mais du plus simple particulier, de tuer deux personnes nues et endormies. Il ne fait pas toutefois le sacrifice de sa vengeance. Ils seront brûlés publiquement : tel est son arrêt. Se retournant vers le gentilhomme qui l'accompagne : « Que te semble, lui dit-il, de cette misérable créature, en qui j'avais déjà fixé mon affection? » Il lui demande ensuite s'il ne connaît pas l'audacieux qui a osé lui faire un pareil outrage dans son propre palais. Le gentilhomme lui répond qu'il ne se rappelle pas avoir jamais vu cet homme.

Une fois sorti de la chambre, le roi ordonne qu'on s'empare des deux pauvres amants, qu'on les garrotte nus, ainsi qu'ils étaient, et qu'aussitôt le jour venu,

on les amène à Palerme pour être attachés dos à dos à un poteau, sur la grande place, où ils devront rester en cet état, exposés à tous les regards, jusqu'à la neuvième heure, et subir ensuite le supplice du feu, qu'ils ont si bien mérité. A ces mots, il retourne à Palerme, où il s'enferme, tout courroucé, dans sa chambre.

Une fois le roi parti, on se précipite sur les malheureux amants, et, sans prendre seulement la peine de les éveiller, on les saisit et on les enchaîne sans pitié. Leur désespoir, leurs cris, leurs larmes, leurs frayeurs se devinent aisément. Conduits à Palerme, suivant l'ordre du roi, et attachés à un poteau sur la place publique, ils voient s'élever le bûcher qui doit les dévorer dans un instant, et assistent à tous les apprêts de leur supplice. Tout le peuple de Palerme accourt à ce triste spectacle. Les hommes, émerveillés, ne peuvent détacher leurs regards du gracieux visage et des belles formes de la jeune fille ; les femmes, de leur côté, ne peuvent se lasser d'admirer les traits charmants et la taille bien prise du jeune homme. Pendant ce temps, les victimes infortunées tenaient la tête baissée sous le poids de la honte, et, n'attendant plus que le moment de leur mort, fondaient en larmes.

Il n'était bruit, comme on le pense bien, à Palerme, que de cette aventure. Roger Doria, homme célèbre par ses exploits, et pour lors amiral de Sicile, en eut vent ; il voulut voir les deux victimes et se rendit au lieu du supplice. Il fixe d'abord ses regards sur la fille, qu'il trouve des plus belles ; il envisage ensuite le jeune homme et croit le reconnaître. Il s'approche et lui demande s'il n'est pas Jean de Procida. A cette question, le patient lève la tête, et, reconnaissant à son tour l'amiral, lui répond : « Seigneur, j'ai bien été jusqu'ici celui que vous dites, mais je ne le serai bientôt plus. »

L'amiral lui demanda pour lors quel événement l'avait conduit là. « L'amour et la colère du roi, » répondit Jean.

L'amiral se fit conter tout au long l'aventure, et, une fois instruit de tout, fit mine de s'éloigner. Jean le rappela et lui dit : « Je vous en supplie, seigneur, obtenez pour moi une seule grâce de celui qui m'a infligé ce châtiment.—Quelle est-elle? répliqua Roger. — Je vois que je vais bientôt mourir, ajouta le patient, avec cette jeune fille que j'aimais plus que ma vie, et qui m'aimait également. Je voudrais donc qu'au lieu d'être tournés dos à dos, comme nous le sommes, nos visages fussent en face l'un de l'autre ; il me semble que je mourrais avec moins de regret, si je pouvais en expirant voir sa figure. — Je ferai en sorte que tu pourras voir encore ta maîtresse si longtemps, que tu t'en lasseras peut-être, » répondit en souriant l'amiral. Puis, se tournant vers les bourreaux, il leur ordonna de surseoir à l'exécution, jusqu'à nouvel ordre du roi, et s'éloigne.

Il court aussitôt trouver le roi, et, en dépit de la colère où il le voit, lui dit franchement ce qu'il pense de cette affaire. « Sire, lui dit-il, en quoi vous ont offensé ces deux jeunes gens que vous avez condamnés à être brûlés vifs, là-bas, sur la place? » Le roi lui ayant tout conté : « Certes, la faute qu'ils ont commise, répondit l'amiral, qui ne perdait pas son objet de vue, mérite bien un tel supplice, mais non pas ordonné par vous : car, si les crimes méritent châtiment, d'un autre côté, les services doivent être récompensés au delà même de la

grâce et du pardon. Connaissez-vous bien ceux que vous voulez faire brûler ? — Non, répondit le roi. — Il est bon que je vous les fasse connaître, répliqua l'amiral, afin que vous sachiez à quoi peuvent vous entraîner les indiscrets transports de votre colère. Le jeune homme est fils de Landolphe de Procida, propre frère de messire Jean de Procida, à qui vous devez votre royaume ; la demoiselle est fille de Marin Bolgaro, ce puissant seigneur qui seul est cause aujourd'hui que Votre Majesté ne soit pas chassée d'Ischia. Tous les deux sont jeunes d'ailleurs, ils s'aimaient depuis fort longtemps ; c'est l'amour, et non pas le dessein d'offenser Votre Majesté, qui les a poussés à commettre cette faute, si toutefois l'on doit appeler faute ce que l'amour fait faire aux jeunes gens. Pourquoi donc les vouloir faire mourir, quand vous devriez les combler d'honneurs et de bienfaits ? »

Bien certain que l'amiral ne lui disait que la vérité, non-seulement le roi ne persista pas dans son rigoureux arrêt, mais il témoigna le plus vif regret d'avoir trop écouté son ressentiment. Il envoya immédiatement l'ordre de détacher les deux amants du poteau et de les amener en sa présence. S'étant bien assuré de leurs qualités, il pensa qu'il leur devait une réparation pour l'injure qu'il leur avait faite : il leur fit donc donner des vêtements splendides, et, sachant que leur désir était le même, il les maria, les combla de présents magnifiques, et les renvoya heureux et satisfaits dans leur pays, où ils furent reçus avec une joie extraordinaire, et où ils vécurent de longues années dans le plus parfait contentement.

NOUVELLE VII

LES AMANTS RÉUNIS.

Théodore, devenu amoureux de Violante, fille de messire Amerigo, son maître, la rend enceinte. Il est condamné à être pendu ; tandis qu'on le mène, en le fouettant, au gibet, il est reconnu par son père. Il est mis en liberté et épouse Violante.

Les dames, en écoutant cette nouvelle, étaient dans des transes mortelles, tant elles craignaient que les amants ne fussent brûlés ; mais, quand elles les virent sauvés, elles rendirent grâces au ciel et donnèrent un libre cours à leur joie. Dès que la reine vit que ce récit était achevé, elle commanda à Laurette de prendre la parole, ce que cette dame fit aussitôt de l'air le plus gracieux du monde.

Mes belles dames, dans le temps que donnait des lois à la Sicile le bon roi Guillaume, vivait dans ses États un gentilhomme appelé messire Amerigo, abbé de Trapani, qui, entre autres biens de ce monde, possédait bon nombre d'enfants ; partant, il lui fallait beaucoup de domestiques. C'est ce qui le détermina à acheter plusieurs jeunes esclaves que certains corsaires génois, nouvellement arrivés du Levant, avaient enlevés sur les côtes d'Arménie. Parmi ces jeunes esclaves, qu'il croyait Turcs d'origine, et qui paraissaient tous être des bergers,

il y en avait un qui semblait plus gentil que les autres, et dont l'air avait quelque chose de plus distingué. Il se nommait Théodore. Quoique toujours esclave, et traité comme tel, il fut néanmoins élevé et nourri avec les enfants de messire Amerigo. A mesure qu'il grandissait, se développait son heureux naturel; il ne tarda pas à s'élever, par ses sentiments et ses manières, au-dessus de la condition que la fortune lui avait faite. Bref, il sut si bien plaire à messire Amerigo, qu'il l'affranchit. Persuadé qu'il était Turc, il le fit baptiser sous le nom de Pierre; puis, ayant toute confiance en lui, le fit son intendant. En même temps que ses autres enfants, avait grandi une fille de messire Amerigo, nommée Violante, belle et jolie comme les amours. Souffrant de ce que son père ne songeait point à la marier, elle devint, par aventure, amoureuse de Pierre. Sa passion était des plus vives; elle admirait au plus haut degré ses plus rares qualités; la pudeur toutefois l'empêchait de lui en rien faire paraître: l'amour lui épargna cette peine. Pierre, qui l'avait plusieurs fois observée en secret, en devint à son tour tellement amoureux, qu'il n'était heureux que lorsqu'il la pouvait voir, mais il avait grand soin de cacher ses sentiments, car il les considérait comme une faute. La jeune fille, à qui la chose plaisait, s'en aperçut néanmoins, et, pour l'enhardir, lui témoigna par ses regards combien elle en était joyeuse. Ils s'en tinrent longtemps, toutefois, au simple langage des yeux, encore bien qu'ils brûlassent d'envie l'un et l'autre de s'expliquer librement. Tandis qu'une flamme égale les consumait tous deux, la fortune, qui sans doute voulait amener les événements qui vont suivre, leur fournit une occasion favorable de bannir la crainte qui les paralysait.

A une demi-lieue environ de Trapani, messire Amerigo possédait une très-belle maison de campagne où sa femme, avec sa fille, ainsi que d'autres dames et amis, allaient souvent en partie de plaisir. Un jour, durant les grandes chaleurs de l'été, cette dame y mena Pierre avec la compagnie ordinaire. Tout à coup, comme il arrive assez souvent en été, le ciel se couvrit de nuages; madame Amerigo et sa société, craignant que le mauvais temps ne les surprît à la campagne, prirent le parti de se mettre vite en route pour retourner à Trapani.

On marchait à grands pas; mais Pierre et Violante, qui étaient jeunes, allaient beaucoup plus vite que les autres, bien plus animés sans doute par l'amour que par la peur de l'orage. Déjà ils avaient tellement devancé la mère et le reste de la société, qu'on les avait presque perdus de vue, lorsque, après plusieurs coups de tonnerre, il survint tout à coup une grosse grêle qui obligea madame Amerigo et la compagnie à se retirer chez un paysan. Pierre et la demoiselle, à défaut d'autre asile, se réfugièrent dans une vieille masure en ruines, entièrement inhabitée, où il ne restait qu'un lambeau de couverture, sous lequel ils se placèrent, en se serrant l'un contre l'autre, à cause du peu d'espace respecté par la grêle. Ils se touchaient; ce voisinage rassura un peu leurs esprits, et leur fournit l'occasion d'expliquer leurs amoureux désirs. Pierre parla le premier: « Plût à Dieu, dit-il, que cette grêle ne cessât jamais, et que je dusse rester toujours comme je suis! — Je n'en serais pas fâchée non plus, répondit la jeune fille. » Et, cela dit, les jeunes gens de se prendre la main, de se la serrer mutuellement, de s'embrasser, de se donner des baisers... La grêle tombait toujours. Enfin, et pour couper court à tous menus détails, je vous dirai que le

ciel ne s'éclaircit point avant qu'ils n'eussent savouré les dernières douceurs de l'amour et ne se fussent donné le mot pour renouveler à l'avenir, secrètement,



leurs plaisirs. L'orage ayant cessé, ils reprirent le chemin de la ville, qui n'était qu'à une faible distance. Ils attendirent, avant d'y entrer, la mère de Violante, avec laquelle ils se rendirent à la maison.

Plusieurs fois ils répétèrent, dans le plus grand mystère, le jeu de la masure, et si bien alla la besogne, que la fillette devint enceinte, ce qui les chagrina beaucoup l'un et l'autre. En vain mit-elle en usage tous les moyens possibles pour détruire son fruit, elle n'en put venir à bout. C'est pourquoi Pierre, craignant pour sa vie, résolut de s'enfuir et le lui dit. « Si tu t'en vas, lui répondit-elle, je me tue. » Pierre, qui l'adorait, lui réplique alors : « Comment veux-tu donc, ma chère amie, que je reste ici? Ta grossesse va découvrir notre faute ; on te pardonnera facilement ta faiblesse; mais, moi, misérable que je suis, je devrai porter la peine de ta faute et de la mienne. — Pierre, repartit la jeune fille, ma faute ne se pourra cacher; mais, quant à la tienne, tiens-toi pour bien assuré que, si tu ne le dis, personne n'en saura jamais rien. — Puisque telle est ta promesse, dit Pierre, je demeurerai ; mais songe à me la bien tenir. »

La demoiselle, qui avait autant que possible dissimulé sa grossesse, voyant que sa taille s'arrondissait tellement qu'elle voudrait en vain cacher plus longtemps son état, se décida enfin à l'avouer à sa mère, la suppliant, avec des larmes amères, de la sauver. La mère, au désespoir, l'accabla d'injures, et voulut savoir comment la chose s'était faite. La fille, pour ne pas compromettre Pierre, lui débita un mensonge qui fut pris pour la vérité ; et dame Amerigo, pour cacher la faute de sa fille, l'envoya à une maison qu'ils possédaient aux

champs. Le temps des couches étant arrivé, la fille se mit à crier, comme font toutes les femmes en pareille circonstance ; la mère était tranquille, car elle était loin de songer que messire Amerigo dût passer par là, lui qui ne venait presque jamais de ce côté : mais voilà que justement, en revenant de la chasse aux oiseaux, il passe tout près de la chambre où la fille jetait les hauts cris ; il entre aussitôt, fort étonné de ce bruit, et demande ce que cela veut dire. A la vue de son mari, la dame se lève désolée, et lui raconte l'aventure de sa fille ; mais lui, moins crédule que sa femme, répond aussitôt qu'il est impossible que Violante ne sache point de qui elle est enceinte ; qu'il veut savoir la vérité ; qu'elle la déclare donc, car c'est le seul moyen d'obtenir sa grâce ; qu'autrement elle peut se disposer à mourir sans miséricorde. La mère s'ingénie en vain à persuader son mari de se contenter de ce qu'elle lui avait dit : rien n'y fait. Il s'approche, en fureur et l'épée à la main, de sa fille, qui pendant tous ses discours avait mis au jour un garçon, et lui dit : « Ou tu déclareras qui est le père de cet enfant, ou tu mourras sur l'heure. »

La crainte de la mort fit trahir à Violante la promesse faite à Pierre : elle avoua tout ce qui s'était passé entre elle et lui. A ce récit, Amerigo entre dans une telle rage, que c'est à peine s'il peut se retenir de la tuer. Après avoir bien exhalé sa colère en imprécations, il remonte à cheval et s'en retourne à Trapani. Son premier soin fut d'aller raconter l'outrage qu'il avait reçu de Pierre à messire Conrad, qui était alors gouverneur de la ville pour le roi. Pierre fut aussitôt arrêté, avant qu'il se doutât de rien. Mis à la question, il fit les aveux les plus complets. Quelques jours après, le gouverneur le condamna à être d'abord fouetté publiquement par la ville, puis ensuite pendu et étranglé. Cet arrêt ne suffit pas à la vengeance d'Amerigo ; il voulut se défaire en un seul jour des deux malheureux amants et de leur enfant. Il mêle du poison dans une coupe de vin, et remet ce breuvage, avec une épée nue, à un domestique dévoué. « Va, lui dit-il, va trouver Violante, et dis-lui de ma part d'opter sur l'heure entre ces deux genres de mort : le fer ou le poison ; sinon que je lui ferai subir devant tous le châtiment qu'elle a mérité. Cette commission faite, tu prendras l'enfant nouveau-né, tu lui briseras la tête contre la muraille, et le donneras ensuite à manger aux chiens. » Cette sentence ainsi portée par le père contre sa fille et son petit-fils, le domestique, plus prompt au mal qu'au bien, partit immédiatement pour le lieu où était Violante.

Cependant Pierre, en vertu de l'arrêt porté contre lui, fut tiré de son cachot pour être conduit à la potence. Tandis qu'on le fustigeait, il plut à ceux qui menaient le cortége, de le faire passer devant une hôtellerie où étaient alors trois Arméniens de distinction que leur roi envoyait à Rome, en qualité d'ambassadeurs, pour entamer, auprès du pape, d'importantes négociations relativement à un passage qui devait être établi. Ils étaient descendus, pour se reposer durant quelques jours, à cette auberge, où tous les gentilshommes de Trapani, et entre autres messire Amerigo, s'empressaient de leur faire la cour. Ces ambassadeurs entendant passer le cortége, se mirent à la fenêtre pour voir le criminel. Pierre était nu de la ceinture en haut, avec les mains liées derrière le dos. L'un des Arméniens, vieillard respectable et fort considéré, nommé Phinée, le regardant avec attention, aperçut sur sa poitrine une grande marque rougeâtre que le pin-

ceau n'avait point tracée, mais naturellement empreinte sur la peau, telle en un mot que ces taches auxquelles les dames donnent ici le nom de *roses*. Cette marque lui rappelle aussitôt un fils que des corsaires lui ont enlevé, il y a une quinzaine d'années, sur la mer de Laiazzo, et dont il n'avait eu depuis aucunes nouvelles. Il jugea que s'il vivait encore, il devait être à peu près du même âge que le malheureux patient. Cette double ressemblance fit naître en lui le soupçon que ce pourrait bien être son fils lui-même. Pensant que s'il en était ainsi, il devrait se souvenir encore de son nom, de ceux de son père et de sa mère, et de la langue arménienne, il attendit qu'il ne fût plus qu'à une faible distance, et appela : « Théodore ! » A ce mot, Pierre lève aussitôt la tête, et Phinée lui demande en arménien : « D'où es-tu ? quel est ton père ? » Les sergents s'arrêtent par respect pour l'ambassadeur, si bien que Pierre peut répondre : « Je suis d'Arménie, et fils d'un nommé Phinée ; j'ai été transporté ici par je ne sais quelles gens. » A cette réponse, Phinée ne douta plus que ce ne fût son fils. Il court aussitôt en versant des larmes, et suivi de ses collègues, au milieu des exécuteurs et des sergents qui l'escortaient. Il lui jette sur les épaules son riche manteau, et prie l'officier de suspendre l'exécution jusqu'à nouvel ordre : l'officier répond qu'il attendra volontiers. Phinée avait déjà appris par la rumeur publique le sujet pour lequel on allait pendre cet infortuné. Suivi de ses collègues et des autres seigneurs de leur suite, il va trouver en toute hâte messire Conrad, et lui dit : « Seigneur, celui que vous avez condamné à la mort, comme esclave, est un homme libre : c'est mon fils, et il est prêt à prendre pour femme celle à qui l'on prétend qu'il a ravi sa virginité. Veuillez donc faire surseoir à l'exécution, jusqu'à ce que l'on sache si elle consent à l'accepter pour époux, afin qu'on ne vous puisse point reprocher d'avoir été à l'encontre de la loi. » Qui fut surpris d'apprendre que le condamné était fils de cet ambassadeur ? Ce fut messire Conrad : honteux de la faute que la fatalité lui avait fait commettre, il reconnut la vérité des raisons alléguées par Phinée, qu'il ordonna de reconduire immédiatement avec de grands honneurs à l'hôtellerie ; puis il manda sans perdre de temps messire Amerigo, et lui raconta l'aventure. Celui-ci, pensant que sa fille et l'enfant étaient déjà passés de vie à trépas, fut au désespoir de ce qu'il avait fait, car il voyait, à cette heure, que si Violante ne fût pas morte, tout le mal aurait pu se réparer. Il envoya toutefois un courrier vers sa fille, pour donner contre-ordre, dans le cas où l'exécution n'aurait pas encore eu lieu.

Quand le messager arriva, il trouva le domestique près de Violante, tenant l'épée d'une main et le poison de l'autre, et l'accablant d'injures parce qu'elle tardait à accomplir le sacrifice. Mais, lorsqu'on lui eut signifié les nouveaux ordres de son maître, il la laissa et courut au plus vite vers messire Amerigo, à qui il rendit compte de ce qu'il en était.

Messire Amerigo, au comble de la joie, se rend aussitôt près de l'ambassadeur Phinée, s'excuse, en pleurant, du mieux qu'il peut, de sa dureté, lui en demande pardon, et l'assure que si Théodore veut épouser sa fille, il sera enchanté de la lui donner. Phinée accueille ses excuses, et lui répond : « Je veux et j'entends que mon fils épouse votre fille, et, dans le cas où il s'y refuserait, je consens à ce que la sentence rendue contre lui soit exécutée. » Phinée et Amerigo ainsi d'accord vont trouver Théodore, qui n'était pas revenu encore des frayeurs de

la mort, malgré la joie qu'il ressentait d'avoir retrouvé son père. Ils lui demandent quelles sont ses intentions. Théodore, voyant qu'il ne dépendait que de lui d'avoir Violante pour femme, en éprouva une telle allégresse, qu'il lui sembla passer de l'enfer en paradis. Il répondit qu'il acceptait cette proposition et la regardait comme la plus grande faveur à laquelle il pût prétendre, si tout le monde était d'accord. On envoya pareillement pressentir la demoiselle, qui tout d'abord, apprenant l'aventure de Théodore et le bonheur qui devait succéder pour elle au danger de mort qu'elle avait couru, et dont elle tremblait encore, demeura longtemps sans vouloir ajouter foi aux paroles qu'elle entendait. Elle finit enfin par reprendre un peu courage, et répondit qu'on ne lui pourrait pas causer de plus grand plaisir que de l'unir à Théodore, ajoutant qu'elle n'en ferait toutefois qu'à la volonté de son père.

Tout étant ainsi disposé, le mariage fut arrêté, et les fiançailles furent consacrées par une fête magnifique, à la satisfaction de tous les citoyens. La jeune dame donna son enfant à nourrir, ne tarda pas à se rétablir, et redevint en peu de temps plus belle que jamais. Elle était à peine relevée de ses couches, que Phinée revint de Rome ; elle lui rendit les devoirs qui appartiennent à un père, et l'ambassadeur, enchanté d'avoir une bru si belle et si honnête, la traita comme sa propre fille, et la considéra toujours depuis comme telle. Il fit célébrer les noces avec une magnificence extraordinaire ; puis il monta, quelques jours après, sur une galère, emmenant avec lui son fils, sa bru et leur enfant. Ils arrivèrent à Laiazzo, où les deux époux coulèrent leurs jours en paix, dans la tranquillité la plus profonde.

NOUVELLE VIII

L'ENFER DES AMANTES CRUELLES.

Anastase des Honnêtes, amoureux d'une demoiselle de la famille des Traversaires, dépense une grande partie de sa fortune pour s'en faire aimer, mais en vain. Il se retire, à la prière de ses parents, dans une de ses propriétés nommée Chiassi. Là il voit un chevalier qui fait la chasse à une jeune fille qu'il tue et fait dévorer par des chiens. Il invite ses parents et ceux de la jeune personne qu'il aime, à venir dîner chez lui. Cette demoiselle voit la jeune fille qu'Anastase avait précédemment vue, mise en pièces par deux mâtins ; craignant que pareil malheur ne lui arrive, elle épouse Anastase.

Aussitôt que Laurette eut cessé de parler, Philomène, par ordre de la reine, prit la parole et commença ainsi :

Si la compassion, mes aimables dames, est une vertu qu'on loue beaucoup en vous, la cruauté est un vice que la justice divine châtie rigoureusement. C'est ce dont je veux bien vous convaincre par une nouvelle aussi touchante qu'agréable, afin que vous appreniez, grâce à cet exemple, à n'être point cruelles.

Il y avait autrefois à Ravenne, ville très-ancienne de la Romagne, un grand nombre de gentilshommes, parmi lesquels on distinguait un jeune homme nommé Anastase des Honnêtes, qui, par la mort de son père et d'un de ses oncles, se trouvait immensément riche. Il était dans l'âge de se marier, et devint, comme c'est d'ailleurs l'usage de la plupart des jeunes gens qui n'ont point de femme,



L'enfer des amantes cruelles.


BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE
FIRENZE

épris d'une fille de messire Paul Traversaire, personnage de plus noble et plus ancienne maison que la sienne. Il ne désespéra pas toutefois de s'en faire aimer ; mais, à cet égard, tous ses efforts furent vains. Plus ses soins étaient empressés et délicats, plus les sacrifices qu'il faisait pour lui plaire étaient grands, plus l'indifférence de la belle semblait s'accroître ; sa froideur envers lui allait jusqu'à la cruauté. Fière de sa merveilleuse beauté, orgueilleuse de sa noblesse, elle n'accueillait ses hommages qu'avec le plus profond dédain. Il suffisait qu'il parût désirer une chose pour qu'elle la refusât.

Cette rigueur portait le désespoir dans le cœur d'Anastase, à tel point que plus d'une fois il lui vint l'idée de se donner la mort. Il triompha néanmoins de cette mauvaise pensée. Il fit mieux : il délibéra de l'abandonner, de lui rendre même la haine qu'elle lui témoignait ; mais vain projet ! plus son espoir diminue, plus sa passion augmente.

Persévérant donc en son amour, il continue ses folles prodigalités. Ses parents, le voyant dépenser inutilement son bien et sa santé, lui conseillèrent, à maintes reprises, de quitter Ravenne et d'aller passer quelque temps à la campagne. L'absence, disaient-ils, le guérirait de cette passion qui ne pouvait manquer de le ruiner. Longtemps Anastase ne tint compte de ces conseils ; mais, se voyant à la fin tellement pressé par leurs sollicitations, qu'il ne pouvait plus dire non, il déclara qu'il suivrait leurs avis. Il fit donc de grands préparatifs de voyage, comme s'il eût dû passer en France ou en Espagne, ou dans quelque autre pays lointain. Il part, escorté de nombreux amis, sort de Ravenne, et se rend à une campagne distante de la ville d'environ une lieue et demie, nommée Chiassi. Là, il fait dresser plusieurs tentes, qu'il meuble magnifiquement, et dit à ceux qui l'avaient accompagné qu'il entend demeurer là ; puis il les engage à retourner à Ravenne. S'étant donc fixé en ce lieu, Anastase commence à mener la plus somptueuse et la plus joyeuse vie qui fût jamais, invitant, de plus belle, aujourd'hui les uns, demain les autres, à dîner et à souper.

Sur ces entrefaites, un jour qu'il faisait un temps magnifique (c'était un vendredi, et le mois de mai ne faisait que commencer), les cruautés de sa maîtresse lui revinrent à l'esprit ; il commanda à ses serviteurs de le laisser seul pour se livrer plus librement à sa rêverie, qui le mena insensiblement jusque dans un bois planté de pins. Il était plus de dix heures, et il pensait avoir fait déjà plus d'un quart de lieue dans la sapinière. L'heure du déjeuner était passée, sans qu'il y songeât le moins du monde, lorsqu'il lui sembla entendre une voix de femme qui poussait des plaintes et des cris douloureux. Ce bruit l'arrache à sa profonde rêverie ; il lève la tête, et est fort surpris de voir que ces cris partent du milieu du bois. Il regarde devant lui et voit venir à lui, à travers un épais fourré, une jeune fille très-belle, nue, échevelée, et tout en sang à cause des épines qui l'avaient déchirée, et poursuivie par deux gros mâtins qui lui faisaient de fréquentes et cruelles morsures. Il vit paraître ensuite un chevalier au teint basané, monté sur un cheval noir, le visage enflammé de colère, tenant une épée à la main, l'accablant d'injures et la menaçant de la tuer. Ce spectacle frappa tout d'abord Anastase d'étonnement et d'horreur ; ému de compassion pour cette infortunée, il sent naître en lui le désir de la délivrer, s'il le peut, de ses terribles angoisses, de la mort ; mais, se trouvant sans armes, il prend une branche

d'arbre en guise de bâton et se met au-devant des chiens, et se dispose à barrer le passage au chevalier, qui, s'en apercevant, lui crie de loin : « Anastase! ne cherche pas à empêcher les chiens et moi de faire subir à cette méchante femme le châtiment qu'elle a mérité. » Dans ce même instant, les chiens l'ayant saisie aux flancs, la renversent. Le chevalier arrive alors et descend de cheval. Anastase s'approche et lui dit :

« J'ignore qui tu es, toi qui me connais ainsi ; mais je ne saurais m'empêcher de te déclarer que c'est une grande lâcheté à un cavalier armé de vouloir tuer une femme nue, et de la faire ainsi chasser par des chiens comme une bête sauvage. Attends-toi donc que je la défendrai autant que je pourrai. — Anastase, répliqua le cavalier, je suis né dans la même ville que toi, et je me souviens fort bien que tu n'étais qu'un tout jeune enfant, quand moi, que l'on appelait messire Guido des Anastases, je devins amoureux de cette femme, et en fus plus fortement épris encore que tu ne l'es aujourd'hui de la demoiselle des Traversaires. Elle me traitait cruellement, et avec tant de fierté, que, désespéré, je me tuai un beau jour avec cette même épée que tu me vois à la main ; ce qui m'a valu d'être condamné aux peines éternelles. Ma mort fut pour elle un sujet de joie infinie ; mais elle ne tarda pas à me suivre au tombeau ; et, parce qu'elle m'avait traité avec cruauté et s'était réjouie de mes tourments, ne se repentant nullement de la rigueur dont elle avait fait preuve envers moi, mais bien plutôt la considérant comme œuvre méritoire, elle fut damnée aussi bien que moi. Il nous a été imposé pour peine, à elle de fuir devant moi ; et à moi, qui l'ai tant aimée pendant ma vie, de la poursuivre comme ma mortelle ennemie, et non pas comme une femme adorée. Toutes les fois que je l'atteins, je l'immole avec cette épée dont je me suis frappé ; je lui ouvre les flancs et je lui arrache le cœur, ce cœur de bronze et de glace qui fut toujours inaccessible à l'amour et à la pitié ; puis je le donne, avec le reste de ses entrailles, comme tu vas le voir tout à l'heure, en pâture à ces chiens. Cette opération faite, il plaît à la justice divine de la ressusciter un instant après : alors elle se relève, recommence sa déplorable fuite, et moi, précédé de ces chiens, je continue à la poursuivre. Tous les vendredis, vers cette heure, je l'atteins en ce lieu, où je lui fais subir le supplice dont tu vas être témoin. Ne pense pas que les autres jours nous nous reposions ; non, je ne cesse point de la traquer en maints autres endroits où elle a fait et machiné quelque chose contre moi. De son plus tendre ami, je suis devenu son plus terrible ennemi, son persécuteur et son bourreau, et cela doit durer autant d'années qu'elle m'a fait souffrir de mois. Laisse-moi donc exécuter les décrets de la justice divine, et ne t'avise point d'y vouloir mettre empêchement, car tes efforts seraient vains. »

Anastase, en entendant ce discours, fut en quelque sorte terrifié ; les cheveux lui dressèrent sur la tête, et il recula, sans néanmoins cesser de tenir les yeux fixés sur la jeune et misérable femme. Il s'arrête toutefois, et attend en frémissant d'horreur la fin de l'aventure. A peine le cavalier eut-il cessé de parler, que, l'épée à la main, il s'élança comme un chien enragé sur cette malheureuse qui, à genoux, et happée par les deux mâtins, lui criait merci. Il lui enfonça de toute sa force son épée dans la poitrine et la perça d'outre en outre. Ce coup reçu, la victime tomba la face contre terre, toujours pleurant et gémissant ; le cavalier

prit alors un coutelas, lui ouvrit les reins, arracha le cœur et les entrailles, qu'il jeta aux chiens, qui, pressés par la faim, les dévorèrent à l'instant. Un moment après, la jeune fille se relève, comme si rien ne s'était passé, et se remet à fuir du côté de la mer, ayant toujours à ses trousses les chiens qui la mordaient.

De son côté, le cavalier remonte à cheval, et, toujours l'épée au poing, reprend sa course; ils s'éloignent avec tant de vitesse, qu'Anastase les a bientôt perdus de vue. Ce spectacle ne l'avait pas moins frappé d'épouvante que de compassion. Avec la réflexion lui vint la pensée que cette aventure lui pourrait être fort utile, puisqu'elle se renouvelait tous les vendredis. Il en remarqua le lieu, et s'en alla rejoindre ses gens.

Il envoya ensuite, quand il crut l'instant favorable, inviter de le venir trouver plusieurs de ses parents et amis, et leur dit : « Vous m'avez longtemps pressé de ne plus songer à l'inhumaine qui me hait, et de mettre fin à mes folles dépenses. Me voilà prêt à le faire, pourvu que vous m'accordiez une grâce : c'est que, vendredi prochain, vous ameniez dîner dans ma retraite messire Paul des Traversaires, avec sa femme, sa fille, et autant de leurs parents et autres personnes qu'il vous plaira. Vous connaîtrez alors pourquoi je désire que cette réunion ait lieu. » La chose parut facile aux amis d'Anastase. C'est pourquoi ils ne furent pas plutôt de retour à Ravenne, qu'ils allèrent faire les invitations pour le jour indiqué. La demoiselle seule qu'aimait en vain le jeune homme fit des difficultés; on obtint toutefois qu'elle accompagnerait les autres dames.

Cependant Anastase fit apprêter un banquet magnifique et dresser des tables sous les pins près desquels s'était passée la scène effrayante dont il avait été témoin. Il plaça les convives à table de manière à ce que sa maîtresse fût assise précisément en face de l'endroit où se devait produire cet épouvantable spectacle.

Le dîner était déjà fort avancé, lorsqu'on entend les cris plaintifs de la femme poursuivie. Chacun s'étonne et demande ce que c'est; personne ne le peut dire. Tous se lèvent, regardent, et ne tardent pas à découvrir la misérable jeune fille, le cavalier et les chiens, qui se trouvèrent bientôt au milieu de la société. D'abord grand bruit et grandes menaces de la part des spectateurs contre les chiens et le cavalier; la plupart s'élancent pour porter aide et secours à la victime. Mais le cavalier leur ayant parlé comme à Anastase, les fit non-seulement reculer, mais les glaça de surprise et de crainte. Puis il renouvelle en leur présence ce qui s'était passé le vendredi précédent. Toutes les dames, dont plusieurs étaient parentes soit du cavalier, soit de la jeune fille, et qui se rappelaient encore l'amour et le trépas du jeune homme, fondaient en larmes et furent aussi affligées de ce spectacle douloureux, que si elles en eussent été le sujet. L'horrible sacrifice accompli, le cavalier et la malheureuse femme disparurent. Chacun alors se mit à deviser diversement de l'aventure. Mais celle qui de toute la compagnie fut le plus épouvantée, sans contredit, fut l'inhumaine maîtresse d'Anastase : elle avait tout vu, tout entendu; le moindre détail n'avait pu lui échapper. Il lui fut facile de juger que tout ceci la touchait de beaucoup plus près qu'aucun des spectateurs, en se rappelant la cruauté dont elle avait toujours usé envers Anastase; il lui semblait déjà s'enfuir devant lui, poursuivie par les chiens qui lui mordaient les fesses. La peur qu'elle en eut fut si grande, qu'elle

n'eut pas un seul instant de tranquillité avant d'avoir résolu de passer de la haine à l'amour. Toute la nuit, ses frayeurs ne firent qu'augmenter. Elle envoya donc secrètement à Anastase une de ses femmes, qui possédait sa confiance, pour le prier de sa part de la venir voir, et l'assurer qu'elle était prête à faire tout ce qui lui pourrait être agréable. Anastase lui répondit qu'il était enchanté de ses nouveaux sentiments, mais qu'il ne voulait exiger rien d'elle qui fût contraire à son honneur; que son plus vif désir était d'obtenir sa main.

La demoiselle, qui savait qu'il n'avait tenu qu'à elle de devenir la femme d'Anastase, lui répondit qu'elle y donnait son consentement. Elle se chargea donc de déclarer elle-même à son père et à sa mère qu'elle désirait l'épouser, chose qui leur causa la plus vive satisfaction. Les noces furent célébrées le jour suivant, et les deux époux vécurent longtemps ensemble dans la plus parfaite intelligence.

Tel fut l'heureux effet de cette peur; mais le plus beau de l'histoire est que toutes les dames de Ravenne sont devenues tellement craintives, qu'elles se sont toujours montrées, depuis cette aventure, beaucoup plus douces et beaucoup plus complaisantes pour les hommes qu'elles ne l'étaient auparavant.

NOUVELLE IX

LE FAUCON.

Frederic Alberighi aime une femme dont il n'est pas aimé; il se ruine complétement pour lui plaire, à tel point qu'il ne lui reste qu'un seul faucon. Celle qu'il aime l'étant venu voir, il lui donne à manger ce faucon, n'ayant point autre chose à lui offrir. La dame l'apprend, change de sentiments, l'épouse et le fait riche.

Quand Philomène eut achevé sa nouvelle, la reine, voyant qu'il n'y avait plus qu'elle à parler, à cause du privilége réservé à Dionée, dit d'un air riant :

C'est donc à moi, maintenant, mes chères dames, de prendre la parole; je le ferai avec grand plaisir. L'histoire que je vais vous raconter est en partie semblable à la précédente : elle vous fera voir combien vos bontés ont de pouvoir sur un cœur bien fait, et vous apprendra à être libérales quand il s'agit de récompenser des hommes qui méritent de l'être, sans vous en rapporter à la fortune du soin de distribuer vos dons, car elle ne les répartit point avec discernement, mais le plus souvent les prodigue au premier venu.

Il n'y a pas longtemps, comme vous le savez, que vivait en notre cité un homme dont la mémoire est encore en grande vénération parmi nous, et qui mérite de vivre éternellement dans l'estime des hommes, plutôt par ses qualités personnelles et ses vertus, que par la noblesse et l'illustration de ses ancêtres : je veux parler de Coppo de Borghèse-Dominique. Ce seigneur, étant chargé d'années, prenait plaisir à deviser souvent, avec ses voisins et autres, de choses passées. Il narrait avec une grâce, un ordre, une facilité d'élocution et une mémoire dont jamais personne n'a été doué comme lui.

Entre autres jolies histoires qu'il avait coutume de raconter, était la suivante :

Il y eut autrefois, à Florence, un jeune gentilhomme nommé Frédéric, fils de messire Philippe Alberighi, qui, en faits d'armes et courtoisie, n'avait point son pareil parmi la jeune noblesse de Toscane. Comme c'est assez l'ordinaire des jeunes damoisels, il devint amoureux d'une dame de condition, nommée Jeanne, qui de son temps passait pour une des plus belles et des plus gracieuses femmes de Florence. Pour s'en faire aimer, il n'épargna rien : festins, joutes, tournois, présents magnifiques, folles prodigalités, tout fut mis en œuvre. Mais la dame, aussi vertueuse que belle, ne faisait pas plus de cas de ces dépenses extravagantes faites pour elle, que du galant. Frédéric, dépensant au delà de ses moyens, et ne gagnant rien, se ruina, comme cela n'est pas rare, si complétement, que de toutes ses richesses il ne lui resta plus qu'une chétive métairie dont le modique revenu suffisait à peine à son existence, et un faucon, l'un des meilleurs du monde.

Plus amoureux que jamais, mais voyant qu'il ne pouvait plus vivre de ce moment à la ville, il prit le parti d'aller demeurer à la campagne, dans sa petite métairie. Là, il se livrait autant qu'il le pouvait à la chasse, ne demandait aide ni secours à personne, et supportait sa pauvreté avec patience.

Sur ces entrefaites tomba malade et fut bientôt réduit à la dernière extrémité, le mari de madame Jeanne. Se voyant proche de sa fin, il fit un testament par lequel il institua son fils, déjà grandet, héritier de toutes ses richesses; et, dans le cas où l'enfant viendrait à mourir sans hoir légitime, les substitua à sa femme, qu'il avait tendrement aimée; puis il expira. Madame Jeanne, devenue veuve, alla, comme c'est la coutume des dames de notre ville, passer la saison d'été à la campagne, avec son fils, dans une propriété qu'elle possédait, assez proche de la métairie de Frédéric.

L'enfant, à la faveur du voisinage, ne tarda pas à faire connaissance avec lui, et trouvait grand plaisir à jouer avec ses chiens et ses oiseaux. Plusieurs fois il vit son faucon, qui lui plut tellement, qu'il brûlait du désir de l'avoir ; il n'osait toutefois le demander, voyant combien Frédéric lui était attaché. Cependant l'enfant tomba malade; la mère, qui n'avait que lui et l'adorait, fut au désespoir; elle ne cessait tout le long du jour de l'encourager par de douces paroles, lui demandant s'il n'y avait rien dont il eût envie, et l'assurant qu'elle ferait tout son possible pour le lui procurer. L'enfant, l'oreille remplie de ces belles promesses, lui dit à la fin : « Ma mère, si vous pouvez me faire avoir le faucon de Frédéric, je sens que je serai bientôt guéri. » A ces mots, la dame demeura quelque temps pensive, occupée à réfléchir sur ce qu'elle devait faire : elle savait que Frédéric l'avait longtemps aimée et qu'il n'avait jamais obtenu d'elle un simple regard. « Comment, se disait-elle, envoyer ou aller moi-même demander ce faucon, qui est, m'a-t-on assuré, le meilleur qui ait jamais fendu l'air, et qui d'ailleurs fait vivre et subsister son maître? Comment serais-je assez peu raisonnable pour en vouloir priver un gentilhomme qui n'a dans ce monde d'autre plaisir que celui-là? » Ces réflexions la tenaient dans une grande perplexité, encore qu'elle fût bien certaine d'avoir l'oiseau, si elle le demandait.

Ne sachant que dire, elle gardait le silence, et demeurait rêveuse. A la fin, cependant, l'amour maternel l'emporta; résolue de satisfaire l'enfant, à tout prix, elle prend le parti de ne point envoyer, mais d'aller elle-même demander à Frédéric son faucon. « Mon fils, dit-elle, réjouis-toi, et songe seulement à te guérir, car je te promets que la première chose que je ferai demain matin, sera d'aller chercher le faucon et de te l'apporter. » L'enfant en ressentit une telle joie, que, ce jour même, il se trouva un peu mieux.

Le lendemain matin, la dame, accompagnée seulement d'une autre femme, s'en alla, sous prétexte de promenade, à la petite maisonnette de Frédéric, et le fit appeler. Il était par hasard, en ce moment, dans son jardin, qu'il faisait arranger, parce que le temps n'était point favorable à la chasse. Grande fut sa surprise, lorsqu'on lui dit que madame Jeanne était à la porte, qui le demandait. Il y court joyeux, et la salue respectueusement. Elle, de son côté, le voyant venir, va au-devant de lui et lui fait le plus gracieux accueil. « Bonjour, Frédéric, dit-elle; je viens ici pour vous récompenser des soins que vous m'avez précédemment rendus, lorsque vous m'aimiez plus que de raison; et la récompense, c'est que je viens dîner avec vous en tête à tête, avec cette femme qui m'accompagne. » Frédéric lui répondit modestement : « Il ne me souvient point, madame, d'avoir éprouvé aucune perte ou dommage à cause de vous; bien au contraire, vous m'avez procuré de si grands avantages, que si j'ai jamais valu quelque chose, c'est à votre mérite, c'est à l'amour que vous m'avez inspiré que je le dois. La gracieuseté que vous me faites aujourd'hui m'est si précieuse, et flatte tellement mon cœur, que je ne l'échangerais pas contre les richesses que j'ai dépensées, encore bien que vous soyez venue visiter un hôte qui est aujourd'hui bien pauvre. »

A ces mots, il la reçut, non sans éprouver quelque honte, dans sa maisonnette, et la conduisit ensuite dans son jardin. Ne sachant par qui lui faire tenir compagnie, il lui dit : « Souffrez, madame, que je vous laisse avec la femme de ce jardinier, tandis que j'irai faire servir la table. » Bien que la pauvreté de Frédéric fût extrême, il n'avait jamais si bien senti qu'en ce moment le malheur d'avoir dépensé outre mesure ses richesses : il aurait voulu recevoir avec honneur cette dame, aux pieds de laquelle tant d'hommes avaient déposé leurs hommages, et ce jour-là il se trouvait manquant de tout. Il enrageait de dépit, maudissait sa fortune, courait çà et là comme un homme qui ne sait où donner de la tête, et qui n'a ni sou ni maille, pas même d'effets sur lesquels il puisse emprunter. Cependant l'heure s'avançait, et il n'avait encore rien offert à la charmante dame, bien qu'il en eût eu tout le temps. Sa perplexité était extrême; il ne voulait d'ailleurs avoir recours à personne, sauf cependant à son jardinier. Que faire? Tout à coup il avise son bon faucon, perché dans sa cage; n'ayant pas d'autre ressource, il le prend, l'examine, et, le trouvant si gras qu'il pense que ce sera mets digne d'une telle dame, il lui tord le cou, donne l'ordre à sa vieille servante de le plumer, mettre à la broche, et faire rôtir en toute hâte. Cela fait, il dresse la table, met une nappe et des serviettes fort blanches (il en avait encore quelques-unes), et s'en retourne gaiement au jardin, pour annoncer à la belle veuve que tout ce qu'il avait pu trouver pour dîner était prêt. La dame et sa compagne se levèrent aussitôt et s'allèrent mettre à table, où elles mangèrent sans s'en douter le faucon de Frédéric, qui le leur servit de grand cœur. Le repas achevé, et après une longue

conversation des plus intéressantes, la dame pensa qu'il était temps de lui découvrir le motif de sa visite, et lui parla en ces termes :



« Si vous vous souvenez encore de votre vie passée, Frédéric, et de ma retenue, qui vous a peut-être fait m'accuser de dureté et de cruauté, je ne doute pas que vous ne soyez étonné de ma présomption, lorsque vous apprendrez le véritable sujet qui m'a amenée chez vous. Cependant, si vous aviez des enfants, ou que vous en eussiez eu, comme vous connaîtriez alors quelle est la force de l'amour qu'on leur porte, je suis certaine que vous m'excuseriez en partie. Mais vous n'en avez point ; et moi, qui en ai un, je ne puis, pour ce motif, me soustraire aux lois communes à toutes les mères. Ces lois me forcent donc, contre toute raison, contre ma propre volonté, à vous demander une chose que vous estimez beaucoup, et à bon droit, je le sais, puisqu'elle est la seule consolation et le seul plaisir que la fortune vous ait laissés : c'est votre faucon. Mon fils a un tel désir de l'avoir, que si je ne le lui apporte, je crains bien que sa maladie n'empire, et qu'il n'en meure. C'est pourquoi je vous conjure, non par votre amitié pour moi, car vous ne m'en devez point, mais par cette bienveillance et cette générosité qui ne se sont jamais démenties, et qui vous distinguent tellement des autres hommes, de m'accorder la grâce que je vous demande. Je vous devrai l'existence de mon fils, et vous acquerrez ainsi des droits éternels à sa reconnaissance. »

Frédéric, à ces mots, voyant qu'il ne pouvait satisfaire les désirs de la belle veuve, puisqu'il lui avait donné le faucon à manger, se prit à pleurer avant de pouvoir répondre une seule parole. La dame crut tout d'abord que le chagrin de perdre son faucon était la cause de ses larmes, et fut sur le point de rétracter sa demande. Toutefois elle attendit la réponse qu'il lui ferait quand il aurait cessé de pleurer.

« Madame, lui dit-il, depuis le moment où il a plu au ciel que je misse mon amour en vous, j'ai reconnu que la fortune m'a été contraire en bien des choses, et, de fait, je me suis plaint de ses rigueurs. Mais tous les revers que j'ai éprouvés ne sont rien en comparaison de ce qu'elle me fait souffrir aujourd'hui : il m'en restera toujours une vive amertume dans l'âme. Ah! mon malheur est grand lorsque je considère que vous êtes venue dans ma pauvre chaumière, où certes vous n'auriez pas daigné venir quand j'étais riche, et que vous me demandez une chose qu'il m'est absolument impossible de vous donner. Je vous en dirai la raison en deux mots : A peine m'avez-vous dit que vous me faisiez la grâce insigne de venir dîner avec moi, que, considérant vos rares perfections et votre haut rang, j'ai pensé qu'il fallait, selon mon faible pouvoir, vous offrir un mets plus délicat que ce qui est servi d'ordinaire aux autres personnes. Je me suis rappelé le faucon que vous me demandez, je me suis souvenu de sa bonté ; j'ai cru que c'était un mets digne de vous être présenté, et ce matin il vous a été servi rôti sur votre assiette. Je croyais, hélas ! avoir bien fait. Mais puisque vous désiriez l'avoir vivant, ce m'est un grand chagrin, une vive affliction de voir que je ne puis vous satisfaire ; non, je ne m'en consolerai jamais ! »

Après ces paroles, et pour la convaincre de la vérité de son dire, il fit apporter devant elle les plumes, les serres et le bec de l'oiseau.

Le premier mouvement de la belle veuve fut de le blâmer fort d'avoir tué un tel faucon pour le lui donner à manger ; mais, dans le fond de son cœur, elle admira sa grandeur d'âme, que le malheur et la misère n'avaient pu abaisser. Se voyant donc sans espoir d'avoir le faucon, et remplie, par cela même, de crainte pour les jours de son enfant, elle remercia Frédéric de l'honorable accueil qu'il lui avait fait, ainsi que de ses bonnes intentions, et prit congé de lui. Elle s'en retourna toute triste auprès de son fils, qu'elle eut la douleur de voir mourir quelques jours après, soit que le chagrin de n'avoir pu avoir le faucon eût empiré son état, soit que sa maladie fût mortelle de sa nature. Son affliction fut grande, elle versa bien des larmes, elle ne pouvait se consoler. Ses frères alors la pressèrent de se remarier, parce qu'elle était jeune encore et fort riche. Elle n'en avait nullement envie, mais les instances de ses parents devenant de jour en jour plus vives, elle se souvint de l'honnêteté de Frédéric, qui avait tué son excellent faucon pour elle. Elle dit donc à ses frères : « Je resterais bien volontiers veuve ; mais puisque vous exigez que je me remarie, je vous déclare que je n'accepterai jamais pour époux que Frédéric Alberighi. — Que dis-tu là ? s'écrièrent-ils en se moquant d'elle. Que signifie ce choix ? Ne sais-tu pas qu'il ne possède rien au monde ? — Je le sais, répliqua-t-elle ; mais j'aime mieux un homme qui ait besoin de richesses que des richesses qui aient besoin d'un homme. »

Ses frères, voyant que sa résolution était bien arrêtée, et connaissant d'ailleurs Frédéric pour un honnête gentilhomme, encore bien qu'il fût pauvre, consentirent à ce mariage. Frédéric, devenu l'époux de la femme qu'il avait tant aimée, se voyant en outre à la tête d'une grande fortune, se corrigea de sa prodigalité, et coula des jours heureux avec sa Jeanne, dans le plus parfait contentement.





Le mari consolé.



NOUVELLE X

LE COCU CONSOLÉ.

Pierre de Vinciolo va souper en ville : sa femme fait venir en son absence un jeune galant. Pierre revient; elle cache son amoureux sous une cage à poules. Pierre raconte qu'on a trouvé chez Ercolano, avec qui il était en train de souper, un jeune homme qui courtisait sa femme. La dame blâme la femme d'Ercolano; par malheur un âne pose le pied sur les doigts du galant qui était sous la cage. Celui-ci pousse un cri. Pierre accourt, et reconnait la trahison de sa femme, avec laquelle il reste néanmoins d'accord, à cause de ses goûts infâmes.

La reine ayant achevé son récit, tous bénirent le ciel d'avoir si dignement récompensé Frédéric. Alors Dionée, qui n'attendait jamais qu'on lui commandât de parler, commença ainsi :

Est-ce un vice accidentel et provenant d'une mauvaise éducation parmi les hommes, ou bien est-ce un travers qu'ils tiennent de la nature? Je ne le saurais dire. Toujours est-il que les aventures scandaleuses plaisent infiniment mieux que celles qui traitent de bonnes œuvres, surtout quand la chose nous est parfaitement étrangère. Quoi qu'il en soit, je n'ai jamais eu, dans les récits que je vous ai faits jusqu'à ce jour, comme dans celui que je vais entreprendre, d'autre but que celui de vous égayer et vous divertir. Je ne vous dissimulerai point, mes charmantes dames, que le sujet de la nouvelle qui va suivre n'est, à certains égards, rien moins qu'honnête : je la dirai cependant, parce qu'elle pourra vous amuser. Vous ferez d'ailleurs, en l'écoutant, ce que vous faites lorsque vous êtes dans un jardin : vous avancez votre main délicate pour cueillir les roses, et laissez de côté les épines. Vous laisserez également à l'écart l'infamie d'un des personnages de cette histoire, pour ne vous amuser que des fourberies galantes de sa femme, et prendre part aux malheureux accidents qui se produiront.

Il n'y a pas longtemps encore que vivait à Pérouse un homme fort riche, nommé Pierre de Vinciolo. L'opinion générale de tous ses voisins était défavorable à ses mœurs. Que fit-il? Pour détourner les soupçons, il prit femme, encore bien que le mariage lui sourit peu. La fortune le servit à souhait; mais voyez la bizarrerie! La demoiselle qu'il épousa était jeune, grande, robuste, avait l'humeur ardente, l'œil en feu; bref, deux maris ne lui eussent pas fait peur, et voilà qu'il lui en tombe un dont le cœur est à bien toute autre chose qu'à elle. Le temps se chargea de lui révéler cette vérité. Or, comme elle se savait belle et fraiche, qu'elle se sentait en outre pleine de vigueur et de tempérament, elle commença à se

fâcher ; elle débuta par les reproches et finit par les injures, si bien que presque tous les jours c'était querelle nouvelle.

Voyant, à la fin, que tous ces débats auraient plutôt pour résultat de miner sa santé que d'amender son infâme mari, elle se dit en elle-même : « Puisque ce misérable me néglige pour se livrer à ses turpitudes ; puisqu'il lui plaît d'aller à pied sec, pourquoi ne tenterais-je point d'en faire monter un autre dans ma barque ? Je ne l'ai pris pour mari et ne lui ai apporté bonne et grasse dot que parce que j'ai cru qu'il était homme et qu'il aimait ce qu'aiment et doivent aimer les hommes ; autrement, j'en aurais fait fi. Mais lui, qui savait que j'étais femme, pourquoi m'a-t-il prise, s'il abhorre ainsi mon sexe ? Cela n'est point supportable. Si je n'avais pas voulu être du monde, je me serais faite religieuse ; mais puisque j'ai voulu en être, puisque j'en suis, je ne dois pas être privée de ses plaisirs. Si j'attends cependant que ce soit lui qui me les fasse goûter, je cours grand risque de consumer en vain ma jeunesse, et quand je serai devenue vieille, je voudrais inutilement me raviser, j'en serais réduite à des regrets superflus : mes beaux jours seraient passés. Mettons donc le temps du jeune âge à profit : il m'en donne lui-même l'exemple, en se livrant à ses plaisirs ; ceux que je prendrai n'ont du moins rien que de louable en soi, tandis que les siens sont ignobles ; car, moi, je ne ferai que transgresser les lois, au lieu que lui outrage les lois et la nature. »

La tête farcie de telles idées, elle ne songea plus qu'aux moyens d'exécuter, mais avec le plus profond mystère, son projet. Elle s'accointa, pour cet effet, d'une vieille entremetteuse, véritable sainte nitouche, qu'on eût prise pour la vertu même : elle avait toujours le chapelet au poing, passait la plus grande partie du temps dans les églises, n'ouvrait la bouche que pour parler de la vie des saints ou des plaies de saint François ; bref, on l'avait presque canonisée sur sa mine.

La belle prit son temps pour déclarer ses intentions à cette vieille hypocrite, qui lui répondit aussitôt : « Ma fille, Dieu qui sait tout, sait que tu feras très-bien ; ton mari serait moins coupable, que tu aurais encore raison de vouloir en agir ainsi. Toute femme jeune, qui a du jugement, doit mettre à profit les instants si précieux de la jeunesse ; car il n'est point de regret si cuisant que celui d'avoir perdu le temps. A quoi diable sommes-nous propres, quand une fois nous sommes vieilles, sinon à balayer les cendres du foyer ? Personne mieux que moi ne le sait, et n'en peut rendre témoignage. Me voilà vieille, maintenant, et Dieu sait combien je regrette tous les moments que je n'ai point mis à profit ; ce n'est pas que j'aie perdu tout mon temps ; je serais désolée que tu me crusses si sotte ; mais je ne me suis point amusée autant que j'aurais pu le faire, et quand il m'en souvient, j'en ai la mort dans l'âme, car maintenant que me voilà décrépite, je n'en trouverais pas un qui me donnerait du feu pour allumer mon tison. Il n'en est pas de même des hommes ; ils sont bons à mille choses, même à celle qui nous touche le plus, et à cet égard les vieux valent la plupart du temps mieux que les jeunes. Nous autres femmes, nous ne sommes bonnes que pour l'œuvre amoureuse et pour faire des enfants ; ce n'est que pour cela qu'on nous aime. La preuve, du reste, que la nature ne nous a créées qu'à cette fin, c'est, comme tu le sais bien, que nous sommes toujours prêtes à la besogne, tandis qu'il n'en est

pas ainsi des hommes. De plus, une femme serait capable d'épuiser plusieurs hommes, tandis que plusieurs galants ne peuvent rassasier une seule femme. Puisque nous ne sommes dans ce monde que pour nous livrer à l'amour, je te répète que tu feras sagement de rendre la pareille à ton mari, afin que ton esprit n'ait rien à reprocher à la chair quand tu seras vieille. Nous n'avons de plaisir ici-bas qu'autant que nous savons en prendre, surtout nous autres femmes, qui devons être beaucoup plus pressées de bien employer le temps que les hommes, car, une fois vieilles, il n'est ni mari ni autres qui veuillent entendre parler de nous ; on nous relègue à la cuisine pour y faire compagnie au chat, ou pour y compter les pots et les écuelles ; bien plus, on nous chansonne ; on dit : « *Aux jeunes les bons morceaux, et les rebuts aux vieilles.* » Pour couper court, j'ose te dire que tu ne pouvais t'adresser mieux qu'à moi pour seconder ton projet. Il n'y a point d'homme si huppé à qui je n'aie la hardiesse de dire tout ce qu'il faudra, ni si sauvage ni si dur, que je n'apprivoise et n'amène à mes fins. Tu n'as donc qu'à me désigner celui qui te plaît, et repose-t'en sur moi pour le reste ; mais souviens-toi d'une chose, ma fille, ne me mets pas en oubli, car je suis une pauvre femme. Tu peux d'ailleurs être certaine d'avoir part désormais à toutes mes prières, afin que le Seigneur fasse paix et miséricorde à tous tes amis trépassés. »

La vieille alors se tut. La jeune femme s'empressa de lui dire que si elle venait à rencontrer un jeune homme qui passait fréquemment dans ce quartier, et qu'elle lui dépeignit, elle tâchât de sonder ses dispositions. Après cette instruction, elle lui donna un morceau de viande salée et la congédia.

La vieille s'y prit si bien, qu'elle lui amena, quelques jours après, le jouvenceau dans sa chambre ; après celui-là un second, puis un troisième, puis d'autres encore, tant enfin qu'en voulait la dame, à qui le jeu plaisait, et qui, malgré la peur qu'elle avait de son mari, ne perdit pas une seule occasion.

Sur ces entrefaites, Vinciolo fut invité à aller souper chez un de ses amis, nommé Ercolano. La dame profita aussitôt de l'occasion pour engager la vieille à lui amener un jeune homme des plus beaux et des plus aimables de Pérouse ; ce que celle-ci fit immédiatement.

La dame et le galant se sont à peine mis à table pour souper, que voilà le mari qui crie qu'on lui ouvre la porte. La belle, en l'entendant, se crut perdue. Elle veut toutefois cacher l'amoureux, si c'est possible ; soit que la crainte l'empêchât de raisonner, soit qu'en effet elle n'eût pas le temps de le faire cacher ailleurs, elle le fait mettre, dans une petite galerie attenant à la salle où ils soupaient, sous une cage à poules qu'elle couvrit d'un sac qu'elle avait fait vider ce jour-là. Elle court ensuite ouvrir la porte à son mari.

« Vous en avez eu bientôt fait d'expédier ce souper, lui dit-elle lorsqu'il fut entré. — C'est à peine si nous en avons tâté, lui répliqua-t-il aussitôt. — Comment est-ce possible ? — Nous venions de nous mettre à table, Ercolano, sa femme et moi, quand tout à coup, à quelques pas de nous, nous avons entendu éternuer. La première et la seconde fois, nous y fîmes peu d'attention, mais notre surprise fut grande lorsque le même bruit se répéta quatre ou cinq fois de suite, et même davantage. Alors Ercolano, qui était déjà de mauvaise humeur contre sa femme, parce qu'elle nous avait fait attendre longtemps à la porte

avant d'ouvrir, lui dit tout en fureur : « Qu'est-ce que cela veut dire? Qui donc éternue ainsi? » Et, se levant de table, il se précipite vers un escalier voisin, sous lequel était un petit réduit fait de planches, destiné à recevoir les débarras, comme cela se pratique tous les jours dans les maisons que l'on veut mettre à net, et d'où il avait semblé que partait cet éternument. Il ouvre la porte de ce cabinet, et tout aussitôt il en sort une puanteur insupportable. Nous avions déjà senti cette mauvaise odeur, et le mari s'en était plaint; mais la femme avait répondu : « Voilà ce que c'est : j'ai brûlé du soufre pour blanchir mes voiles, que j'ai étendus sous cet escalier pour recevoir la fumée; la vapeur n'est pas encore complétement partie. » La porte ouverte, et cette fumée s'étant un peu dissipée, Ercolano regarde dans cette cachette et aperçoit celui qui avait éternué et qui éternuait encore par la force du soufre, dont la vapeur le prenait à la gorge et faillit l'étouffer; encore un peu de temps, et le malheureux courait grand risque de ne plus éternuer de sa vie; c'était un homme mort. A sa vue, Ercolano s'écrie : « Fort bien, ma chère femme, je vois à présent pourquoi tu nous as tenus si longtemps à la porte : le procédé mérite récompense; aussi, que la foudre m'écrase si je ne te la baille belle et bonne. » Il dit; à ces mots, la dame, voyant que sa faute est découverte, lève le siége, et, sans chercher à s'excuser, prend la fuite et se sauve je ne sais où. Ercolano, sans prendre garde à son évasion, somme à plusieurs reprises l'éternueur de sortir de sa niche; mais il était plus



mort que vif, il ne bougeait pas. Que fait alors Ercolano? Il le prend par le pied, le tire dehors et court chercher une épée, dans l'intention de le tuer. Craignant alors d'être impliqué dans un meurtre, je me lève et m'oppose à ce qu'il

lui fasse aucun mal. Je crie, et le bruit que je fais en défendant le coupable attire les voisins, qui accourent, s'emparent du jeune homme, à moitié mort déjà, et l'emportent je ne sais où. Voilà comment notre repas s'est trouvé interrompu, voilà comment je n'ai pas même eu le temps d'avaler le premier morceau, ainsi que je te l'ai dit. »

La dame connut, par ce récit, que bien des sagesses de femmes étaient au niveau de la sienne, en dépit des dangers auxquels elles s'exposent. Elle eût, de grand cœur, voulu excuser la femme d'Ercolano; mais, comme il lui semblait qu'en blâmant les fautes d'autrui elle se procurerait plus de facilité pour cacher les siennes, elle se prit à déblatérer contre elle : « Voilà de belles choses! En voilà une honnête et vertueuse dame! Fiez-vous donc à cette dévote à qui je me serais volontiers confessée, tant elle me semblait sainte femme! Encore, si elle n'était pas si vieille! Le bel exemple qu'elle donne là aux jeunes femmes! Maudite soit l'heure où elle vint au monde! Maudite aussi soit-elle d'y avoir mené une telle vie! Perfide et criminelle femme! elle est la honte et l'opprobre de toutes les dames de cette ville! Devait-elle jeter ainsi au vent son honnêteté, et trahir la foi qu'elle avait jurée à son mari, ce digne homme, ce respectable citoyen, qui la traitait si bien! la misérable; de n'avoir point eu honte de se déshonorer et lui avec elle, pour un autre homme! En vérité, si l'on m'en croyait, on n'aurait point de pitié pour de telles créatures, on les devrait tuer, elles mériteraient d'être jetées vives au feu et réduites en cendres! »

Puis, se rappelant son amant qui était là tout près, sous la cage, elle dit à son mari qu'il était temps d'aller se coucher. Le mari, qui avait plus envie de manger que de dormir, lui demanda s'il n'était rien resté du souper. « Du souper? répondit-elle; crois-tu donc, en vérité, que nous ayons l'habitude de faire grande chère quand tu n'y es pas? Me prends-tu pour la femme d'Ercolano? Allons, va te coucher; pourquoi n'es-tu pas déjà au lit? Tu ferais beaucoup mieux. »

Ce soir-là même étaient venus certains fermiers de Vinciolo pour lui apporter des denrées de sa métairie. Ils avaient mis leurs ânes, sans les abreuver, dans une petite étable qui joignait la galerie où le galant était en cage. Or, il arriva qu'un de ces ânes, qui avait grand'soif, se délicota, et sortit de l'étable, flairant par-ci par-là pour trouver de l'eau. En allant ainsi de côté et d'autre, il passa près de la cage sous laquelle était le jouvenceau et lui marcha sur les doigts, qui débordaient un peu, car le pauvre diable avait été forcé de se tenir à quatre pattes. La douleur fut si forte, qu'il poussa un grand cri. Vinciolo l'entendit et s'en émerveilla fort, car il reconnut qu'il ne pouvait venir d'ailleurs que de chez lui. Il sort de la chambre, et comme le galant continuait toujours à se plaindre, parce que l'âne avait toujours le pied sur ses doigts et appuyait ferme, il crie : « Qui est là? » et court droit à la cage. Il la lève et voit le pauvret qui, outre le mal que lui faisaient ses doigts écrasés par le pied de l'âne, tremblait de tous ses membres, dans la crainte que le mari ne lui fît un mauvais parti. Mais Vinciolo l'ayant reconnu pour lui avoir fait longtemps, comme un infâme qu'il était, inutilement la cour, se borna à lui dire : « Que fais-tu donc ici? » Le jeune homme ne lui fit aucune réponse, sinon qu'il le suppliait, pour l'amour de Dieu, de ne lui point faire de mal. « Lève-toi, lui dit alors Pierre de Vinciolo, ne crains rien, mais explique-moi comment et pourquoi tu es ici. » Le jeune homme lui

conta tout. Le mari, aussi joyeux de l'avoir trouvé, que sa femme en était affligée, le prit par la main et le mena avec lui dans la salle où l'attendait son infidèle, qui était dans des transes affreuses. S'asseyant alors en face d'elle, il lui dit :

« Diable! tu traitais bien mal tout à l'heure la femme d'Ercolano : elle méritait, disais-tu, qu'on la brûlât vive! C'était une misérable! une infâme! la honte et l'opprobre de votre sexe! Que ne réservais-tu pour toi ces belles imprécations? Sinon, pouvais-tu bien déclamer ainsi contre elle, te sachant aussi coupable. Rien, pourtant ne t'y forçait; mais vous êtes toutes ainsi, vous autres femmes! Vous ne blâmez avec tant de vivacité les fautes d'autrui que pour mieux cacher votre jeu. Puisse la foudre du ciel vous écraser et vous anéantir toutes, véritable peste que vous êtes! »

La dame, voyant que de prime abord il ne l'avait maltraitée qu'en paroles, se rassura, et ne doutant pas qu'il ne fût fort aise de tenir dans ses filets un aussi joli garçon, lui dit : « Tu voudrais que la foudre du ciel nous anéantit toutes? J'en suis très-persuadée, car tu te soucies autant des femmes qu'un chien des loups; mais, par la croix-Dieu, il n'en sera pas comme tu le penses. Causons un peu. Je voudrais bien savoir de quoi tu te plains. Il serait beau que tu voulusses établir une comparaison entre moi et la femme d'Ercolano, cette vieille bigote hypocrite, qui obtient de son mari tout ce qu'elle veut, et qui en est traitée comme une femme doit l'être, quand c'est tout le contraire qui m'arrive. J'admets toutefois qu'en fait de vêtements et de parures, tu me laisses peu de choses à désirer; mais, pour le reste... tu sais ce qu'il en est. Combien y a-t-il de temps que tu n'as partagé mon lit?... J'aimerais mieux aller pieds nus, et mes habits déchirés sur le dos, pourvu que tu fisses bien le service conjugal, que d'être la mieux parée de la ville. Écoute, Pierre, puisqu'il faut te parler à cœur ouvert, sache, une bonne fois pour toutes, que je suis femme comme les autres; que ce qu'elles désirent, je le désire aussi, et que, si je cherche à me satisfaire avec d'autres, tu n'y peux encore en aucune façon trouver à redire, puisque je ne puis rien obtenir de toi. Au moins te fais-je honneur, car je ne m'abandonne ni à des valets ni à des crasseux. »

Le mari, qui voyait qu'elle ne cesserait point de clabauder ainsi toute la nuit, et qui d'ailleurs tenait fort peu à elle, l'interrompit en disant : « Allons, ma femme, n'en parlons plus; tu auras lieu d'être contente sur tout ceci; pour le quart d'heure, ce que tu pourrais faire de mieux, serait de nous donner à souper, car je m'imagine que ce joli garçon n'a pas fait meilleure chère que nous. — C'est très-vrai, répliqua la commère, car nous ne faisions que nous mettre à table quand tu es survenu si mal à propos. — Dépêche-toi donc, reprit Pierre; donne-nous à souper, et après cela j'arrangerai les choses de manière à ce que tu n'auras pas à te plaindre. »

La dame, voyant son mari apaisé, se hâta de faire remettre la nappe et apporter les mets qu'elle avait fait apprêter; puis elle soupa joyeusement avec l'infâme cocu et le jeune galant. De vous dire ce que le mari fit, après le repas, pour le contentement des trois personnages, je l'ai oublié. Ce dont il me souvient fort bien, c'est que, le matin, les nouvellistes de la place de Pérouse étaient fort embarrassés de décider qui, de la femme ou du mari, avait passé la meilleure nuit.

Concluons de là, mes chères dames, qu'à qui nous joue un tour il en faut jouer un autre, et que si, pour le moment, la chose est impossible, il faut en garder bon souvenir, jusqu'à ce que l'occasion se présente de rendre chou pour chou.

Quand la nouvelle de Dionée fut terminée, les dames se donnèrent bien garde d'en rire, plutôt par pudeur que pour avoir éprouvé peu de plaisir à l'entendre. La reine, voyant que la fin de son règne était arrivée, se leva, ôta sa couronne de lauriers, et la posa gracieusement sur la tête d'Élise, en lui disant : « C'est à vous, madame, à commander maintenant. »

Élise ayant reçu cet honneur, agit en tout comme avaient fait ses prédécesseurs. Après avoir ordonné au maître d'hôtel ce qu'il devait faire pendant la durée de son gouvernement, elle dit, à la grande satisfaction de toute l'assemblée :

« Nous avons souvent entendu dire que par un bon mot, une vive saillie, une prompte répartie, plusieurs ont réussi à rabattre le caquet des insolents, ou à échapper au danger dont ils étaient menacés. C'est un beau sujet à traiter, et comme il peut être très-profitable, je veux que demain il soit l'objet de nos nouvelles, c'est-à-dire qu'on mette en scène ceux ou celles qui, par quelque bonne plaisanterie, ont su se venger quand on les voulait piquer, ou qui, par une prompte répartie, une saillie inattendue, ont évité perte ou danger, ou bien encore ont fermé la bouche aux railleurs. »

Tous applaudirent à cette proposition. Alors la reine se leva et laissa à chacun la liberté de faire ce qu'il voudrait jusqu'à l'heure du souper. La compagnie se leva, à l'exemple de la reine, et se dispersa comme à l'ordinaire ; mais, quand le chant des cigales eut cessé de se faire entendre, tous se réunirent pour aller souper. Le repas achevé, on se mit à chanter et à jouer de divers instruments au son desquels on exécuta, sous le bon plaisir de la reine, une danse conduite par Émilie. Après quoi, Dionée reçut l'ordre de chanter une chanson. Il débuta aussitôt par celle-ci : « Dame Aldrude, levez la queue, car bonne nouvelle j'apporte... » Toutes les dames se prirent à rire, voire même la reine, qui lui commanda de laisser celle-ci et d'en dire une autre.

« Madame, lui dit-il, si j'avais une cymbale, je chanterais celle-ci : « Levez votre chemise, madame Lappe ; » ou bien cette autre : « Sous l'olivier, l'herbe est menue... » Préférez-vous : « L'eau de la mer me fait si grand mal au cœur... » Mais je n'ai point de cymbale ; ainsi, voyez quelle autre chanson vous voulez que je dise ; celle-ci vous plairait-elle : « Sors dehors, qu'on te le coupe, comme à mon ami sur-le-champ. » — Non, non, s'écria la reine ; une autre. — Je vais donc vous chanter : « Dame Simonne, entonne, entonne ; nous ne sommes pas en octobre... » — Encore une fois, répliqua la reine en riant, dis-nous-en une qui soit raisonnable, car nous ne voulons point de celle-là. — Vous n'en voulez point, madame ? Dites-moi donc celle qui vous convient, car j'en sais plus de mille. Voulez-vous : « Ma coquille, si je ne lui donne des coups de bec. » Ou bien : « De grâce, va doucement, mon mari ; » ou bien encore : « J'ai fait l'emplette d'un coq de cent livres. »

La reine se mit alors un peu en colère, quoique les autres dames se tinssent les côtes de rire, et lui dit : « Trêve de plaisanterie, et dis-nous une jolie chanson ; autrement, tu pourrais voir comment il y fait lorsque je suis fâchée tout

de bon. » A cette menace, Dionée quitta le ton badin et commença à chanter ainsi :

« Amour, ce vif éclat que lancent les yeux de ma belle m'a fait ton esclave et le sien.

« Mais, c'est le feu de ses beaux yeux qui, passant par les miens, embrasa le premier mon cœur de sa flamme ; c'est son gracieux visage qui m'a fait connaître quelle est ta puissance ; sans cesse je crois le voir : j'abdique tout courage, je le mets aux pieds de celle qui me fait tant soupirer.

« Ainsi donc, je t'appartiens ; tu es devenu mon seigneur et mon maître : sujet soumis je n'ai d'espoir qu'en toi. Certes, elle ne se fait pas une idée de la passion qui me dévore ; elle ne sait pas, celle qui possède mon âme, quel est mon dévouement pour elle ; elle ignore que sans ses bonnes grâces il ne peut y avoir de repos pour moi.

« O mon aimable souverain, révèle-lui mes tourments ; communique-lui, en ma faveur, quelque peu de ta flamme ; qu'elle sache et qu'elle voie que je me consume d'amour et souffre le martyre. Offre-lui, quand l'heure sera favorable, offre-lui mes hommages ; tu le dois, protége-moi, car je suis tes lois. »

Dionée avait fini ; la reine loua beaucoup ces couplets, et fit chanter plusieurs autres chansons encore ; mais ensuite, comme la soirée était fort avancée, et que déjà se faisait sentir la fraîcheur de la nuit, elle ordonna à tout le monde de s'aller reposer jusqu'au lendemain.





SIXIÈME JOURNÉE

Dans laquelle on met en scène, sous le gouvernement d'Élise, ceux ou celles qui par quelque bonne plaisanterie ont su se venger, quand on les voulait piquer, ou qui par une prompte repartie, une saillie inattendue, ont évité perte ou danger, ou bien encore ont fermé la bouche aux railleurs.

La lune avait parcouru la moitié de sa carrière, ses rayons s'étaient complétement effacés devant le jour naissant; toutes les parties de notre hémisphère étaient inondées de lumière, quand la reine, qui s'était levée la première, fit éveiller les dames et les trois gentilshommes. S'écartant un peu de la charmante colline où se tenaient les séances quotidiennes, on alla se promener sur le gazon humide de rosée, en devisant de choses et d'autres. La conversation tomba sur les nouvelles précédemment racontées : on passa en revue celles qui avaient été plus ou moins plaisantes, et l'on rit beaucoup de certains traits qu'elles contenaient. Le soleil commençant à être à une certaine hauteur, et la chaleur de ses rayons se faisant déjà sentir, on fut d'avis de s'en retourner au château : la table était déjà servie et couverte de fleurs odorantes; chacun y prit place, sur l'ordre de la reine, qui avança quelque peu l'heure du repas pour éviter la grande chaleur. Le festin achevé, on se mit à chanter quelques joyeuses chansonnettes, puis les uns allèrent faire la sieste, les autres jouèrent aux échecs, tandis que Flammette et Dionée continuèrent à chanter Colin et Colinette.

L'heure de la réunion venue, la reine les fit tous appeler, et l'on se réunit, comme d'habitude, autour de la belle fontaine. Déjà l'on allait commencer la

première nouvelle, lorsqu'on entendit (chose qui n'était pas encore arrivée) les domestiques qui faisaient beaucoup de bruit dans la cuisine. La reine fit venir le maître d'hôtel pour savoir quel était ce tapage. Il répondit que c'était Licisque et Tindare qui s'étaient pris de querelle, mais qu'il ignorait le sujet de leur dispute, attendu qu'il ne faisait que d'arriver pour les faire taire, quand on l'avait fait appeler. « Allez leur dire de venir me parler sur-le-champ, » dit alors la reine.

Quand ils furent en sa présence, elle leur demanda la cause de la discussion. Tindare voulait répondre, mais Licisque, femme altière et déjà d'un certain âge, que la querelle avait d'ailleurs passablement échauffée, se tourna vers lui, la mine furieuse, et dit :

« Voyez donc ce butor, qui s'avise de vouloir parler avant moi ! Ne suis-je pas là ? Laisse-moi dire. » Puis, s'adressant à la reine : « Madame, continua-t-elle, ce benêt veut m'apprendre ce qu'était la femme de Sycophant, comme si je ne l'avais pas autrefois fréquentée. Il veut me soutenir que la première nuit qu'elle coucha avec son mari, maître Baton ne pénétra dans la caverne de la Montagne-Noire que par la force des armes, et après beaucoup de sang répandu. Je le nie, et je soutiens, moi, qu'il y entra le plus librement du monde, à la grande satisfaction de ceux qui étaient dedans. Mais ce garçon est si bête, qu'il est persuadé que les jeunes filles sont assez sottes pour perdre leur temps à attendre le bon plaisir de leur père ou de leurs frères, qui sept fois sur six les font rester trois ou quatre ans de plus qu'elles ne devraient sans les marier. Elles seraient, ma foi, bien dupes, si elles se contentaient de ce régime. Je dois, ce me semble, savoir ce que je dis, puisque, j'en prends Dieu à témoin, il n'est pas une de mes voisines qui ait donné son pucelage à son mari. Et les femmes mariées, donc ! je sais quels bons tours la plupart jouent à leurs maris ! Et cette pécore veut m'apprendre à connaître les femmes, comme si je n'étais née que d'hier. »

Pendant que Licisque parlait ainsi, les dames riaient si fort qu'on leur eût bien, en vérité, arraché toutes les dents l'une après l'autre, sans qu'elles en eussent rien senti. La reine avait eu beau lui imposer silence cinq à six fois, elle ne cessa pas de parler avant d'avoir achevé de dire tout ce qu'elle avait sur le cœur. Sa harangue finie, la reine se tourna en riant du côté de Dionée. « Voilà précisément, lui dit-elle, une matière qui est de ton ressort ; je te donnerai donc ce point à décider quand chacun de nous aura raconté sa nouvelle. » Dionée répliqua sur-le-champ : « Ce point-là est tout décidé, ma belle dame : il n'est pas besoin d'en entendre davantage : Licisque a raison. Je crois fermement qu'elle dit vrai et que Tindare n'est qu'une grosse bête. »

A ces paroles, Licisque se prit à rire, et, se tournant vers Tindare, lui dit : « Je te le disais bien. Crois-tu donc, pardieu, en savoir plus que moi ? Apprends donc, auparavant, à te moucher. Dieu merci, je n'ai toujours pas perdu mon temps en venant ici... » Et si la reine, d'un ton sévère, n'eût ordonné à cette femme de se taire sous peine d'être fouettée, et renvoyé Tindare, il est probable que la compagnie n'aurait eu rien autre chose à faire de cette journée qu'à l'écouter.

Lorsque tous deux furent partis, la reine commanda à Philomène de dire la

première sa nouvelle. Cette dame commença, du ton le plus gracieux, en ces termes :

NOUVELLE PREMIÈRE

LE MAUVAIS CONTEUR.

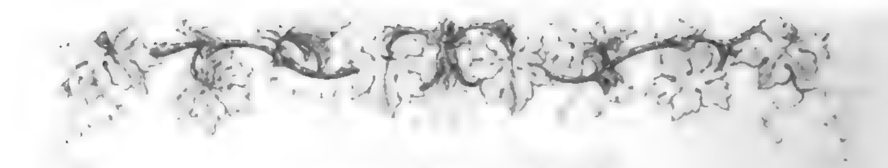
Un cavalier engage madame Orette à monter en croupe sur son cheval, lui promettant de lui raconter une nouvelle en chemin. La dame trouvant qu'il s'acquitte fort mal de cette tâche, le prie de la remettre à pied.

Je vais vous raconter la manière adroite et polie dont s'y prit une dame distinguée pour imposer silence à un gentilhomme. Ce trait suffira pour vous prouver combien ont d'agrément les plus petites choses, quand elles sont dites à propos.

Comme la plupart de vous le peuvent savoir, pour l'avoir vue ou en avoir entendu parler, vivait, il n'y a pas longtemps encore, dans notre bonne ville de Florence, une dame de haut rang, très-aimable et parlant bien, et dont la conduite fut toujours irréprochable. Nous n'avons donc point de motifs pour cacher son nom. Elle s'appelait madame Orette, et était femme de messire Geri-Spina. Cette dame était allée passer quelque temps à la campagne, comme nous avons fait nous-mêmes. Elle fit un jour la partie, avec plusieurs dames et cavaliers qu'elle avait eus la veille à dîner, de se rendre en un lieu désigné, et situé à une certaine distance de son château. La société partit. La route était assez longue ; un des cavaliers dit à madame Orette : « Si vous voulez, madame, me faire le plaisir de monter en croupe derrière moi, je vous raconterai, chemin faisant, une des plus jolies histoires du monde. — Très-volontiers, répondit la dame, je vous en saurai un gré infini. »

Or, il n'avenait pas mieux à ce gentilhomme à raconter des histoires qu'à porter une épée au côté. Il commence son récit dont le sujet était en effet fort intéressant ; mais il s'embrouille, se répète, se reprend à chaque mot, s'embarrasse de nouveau, recommence , disant parfois : « Je me suis trompé : ce n'est pas cela ! » Il confond les noms, les prend l'un pour l'autre : bref, il estropie cette pauvre nouvelle de la plus étrange manière ; car il prête à ses héros, qui sont tous des personnages de distinction, le langage le plus vulgaire, et peint les événements des couleurs les plus pâles et les plus fausses.

En l'entendant si mal dire, madame Orette sentait la sueur lui monter au front ; elle éprouvait des nausées, comme si elle eût été véritablement malade : elle souffrait cruellement. N'y pouvant plus tenir, et désespérant de le voir sortir du labyrinthe où il s'était engagé, sachant d'ailleurs que ce cavalier était homme à clabauder ainsi jusqu'à la fin de la route, elle lui dit, le plus plaisamment du monde : « Je vous prie, monsieur, de vouloir bien me laisser descendre : votre cheval est trop rude pour moi. » Le cavalier, qui d'aventure ne manquait pas d'intelligence, encore bien qu'il sût mal raconter, comprit fort bien la plaisanterie ; il en rit, et se mit à deviser de choses et d'autres, laissant là l'histoire qu'il avait si mal commencée et plus mal encore continuée.



NOUVELLE II

LE BOULANGER.

Ciste, boulanger, fait d'un mot reconnaître à messire Geri-Spina que la demande qu'il lui avait fait faire était indiscrète.

Le trait de madame Orette fut généralement applaudi. La reine commanda ensuite à Pampinée de suivre l'ordre établi. Celle-ci parla ainsi :

Mes belles dames, je ne saurais dire laquelle est la plus coupable, ou de la nature, qui met souvent une âme noble dans un vilain corps, ou de la fortune, qui condamne à des professions viles des personnes douées d'une âme élevée. C'est ce que nous avons été plusieurs fois à portée de voir, et en dernier lieu dans Ciste, notre concitoyen, qui n'était que simple boulanger. Je blâmerais certes autant la nature que la fortune, si je ne savais que la première est infiniment sage, et que l'autre a cent yeux, encore bien que les sots se la figurent aveugle. Je remarque qu'en cela elles agissent à bon escient, et comme font la plupart du temps les hommes, qui, dans la prévoyance d'accidents futurs, cachent leurs trésors, pour leur plus grande tranquillité, dans les endroits de leur maison les plus abjects, parce qu'ils les regardent comme moins propres à inspirer les soupçons. Ces trésors, qu'ils peuvent tirer de là pour s'en servir dans le besoin, sont certes plus en sûreté dans ces lieux ignobles que dans la plus belle salle de leur demeure. Ainsi la fortune et la nature, ces deux ministres du monde, cachent le plus souvent leurs plus précieux dons à l'ombre des arts réputés les plus vils, afin que, les mettant au besoin en lumière, ils brillent d'un plus vif éclat. Vous trouverez la preuve de ceci dans l'action de Ciste, qui eut le talent de faire rentrer en lui-même messire Geri-Spina, mari de cette même dame Orette qui a fait le sujet de la nouvelle précédente, nouvelle qui m'a rappelé le souvenir de celle-ci, qui ne sera pas longue. Écoutez :

Le pape Boniface, auprès de qui messire Geri-Spina jouissait d'un grand crédit, avait envoyé à Florence, pour y traiter en son nom d'affaires importantes, plusieurs officiers de sa maison en ambassade ; ces personnages descendirent chez messire Geri. Tandis qu'ils s'occupaient de leur mission, ils passaient, quel qu'en fût le motif, presque tous les matins dans la rue de Notre-Dame-d'Ughi, où demeurait et exerçait sa profession le boulanger Ciste. Quoique la fortune eût placé cet homme dans une basse condition, elle lui avait toutefois été si favorable, qu'il avait amassé beaucoup de bien à pétrir du pain. Cette circonstance ne l'avait pu déterminer à laisser là le métier. Il vivait néanmoins, toujours boulangeant, dans l'opulence, avait bonne table et sa cave garnie des meilleurs vins blancs clairets qu'on pût trouver à Florence ou dans les environs.

Comme il voyait passer chaque jour, devant sa boutique, messire Geri et les ambassadeurs du pape, à des heures où la chaleur était grande, il crut que ce serait faire acte de courtoisie que de les inviter à boire de son vin. Toutefois, connaissant bien la distance qu'il y avait entre messire Geri et un boulanger, il craignit de lui en faire la proposition. Il pensa donc à trouver un moyen pour l'engager à s'inviter lui-même. Dans cette idée, il endosse une veste de toile aussi blanche que la neige, met devant lui un tablier toujours sortant de lessive, costume qui le faisait plutôt prendre pour un meunier que pour un boulanger. Tous les matins, à l'heure à peu près où il juge que messire Geri et les ambassadeurs doivent passer, il se fait apporter devant sa porte un seau tout neuf plein d'eau fraîche, un petit vaisseau de terre de Boulogne, également neuf, rempli de son excellent vin, et deux gobelets qui paraissaient être d'argent, tant ils étaient clairs et brillants. Que faisait alors maître Ciste, il s'asseyait, toussait, crachait deux ou trois fois, et, quand ils passaient, se mettait à boire et à savourer son vin avec un air de délectation qui aurait fait envie à un mort. Messire Geri ayant remarqué ce manége deux fois de suite, lui dit, à la troisième : « Eh bien! Ciste, est-il bon? — Excellent, monsieur, répondit-il aussitôt; mais comment vous le persuader, si vous n'en goûtez vous-même? »

Messire Geri, soit à cause de la grande chaleur, soit qu'il se fût donné plus de peine qu'à l'ordinaire, soit enfin que le plaisir avec lequel il voyait boire Ciste lui donnât envie d'en faire autant, se tourna alors vers les ambassadeurs, et leur dit en souriant : « Je suis d'avis, messieurs, que nous essayions du vin de ce brave homme ; peut-être ne nous en repentirons-nous pas. » Tous s'approchent aussitôt de Ciste, qui fait apporter sur-le-champ un banc hors de sa boutique, et les prie de s'asseoir, en disant à leurs domestiques, qui s'avançaient déjà pour laver les verres : « Camarades, retirez-vous et me laissez faire le service, car je suis aussi bon échanson que bon boulanger. » Cela dit, il rince lui-même quatre petits verres, bien clairs et bien nets, et fait venir un pot de son bon vin, qu'il s'empresse de verser à Messire Geri et aux ambassadeurs. Ils en furent si contents qu'ils avouèrent n'en avoir point bu d'aussi bon depuis longtemps; ils en firent le plus grand éloge, et revinrent en boire presque tous les matins, pendant tout le temps qu'ils restèrent à Florence.

Quand ils eurent terminé leurs négociations, et qu'ils furent sur le point de retourner à Rome, Messire Geri donna un banquet magnifique où il invita la plupart des principaux personnages de la ville. Ciste y fut pareillement invité, mais il refusa constamment de s'y rendre. Messire Geri, voyant cela, envoya l'un de ses domestiques lui demander un flacon de son vin pour en donner un demi-verre à chaque convive comme entrée de table. Le valet, qui d'aventure était furieux de n'avoir pu goûter de ce vin, se munit d'un très-grand flacon. A la vue de ce vase, Ciste dit aussitôt : Ce n'est pas ici que t'envoie Messire Geri, mon garçon. Le valet, en dépit de ses protestations ne put en tirer d'autre réponse, et retourna vers son maître, qui mis au courant de la chose, lui dit : Demande-lui où est-ce que je t'envoie. Le valet obéit, et dit à Ciste : C'est bien ici que mon maître m'envoie. Tu te trompes à coup sûr, mon garçon. Retourne chez lui, et assure-le que tu viens de ma part, s'il te fait la même réponse, répliqua le boulanger. Où m'envoie-t-il donc ? reprit le domestique. A l'Arno.

repartit Ciste. Sur le rapport de l'émissaire, Messire Geri ouvrit les yeux. Montre-moi le flacon que tu portes, dit-il au valet. Quand il l'eut vu, il s'écria : Ciste a raison ! et adressant de vifs reproches au domestique, il lui ordonna de prendre un flacon de grandeur raisonnable. A l'aspect de ce dernier : Je reconnais maintenant, dit Ciste, que c'est bien ici que ton maître t'envoie, et il le lui remplit de grand cœur. Le même jour il fit remplir un tonneau du même vin, et le fit porter à clair chez Messire Geri, où il se rendit ensuite : Ne croyez pas, monsieur, lui dit-il en l'abordant, que j'aie été choqué du grand vase de ce matin; mais vous ayant fait voir, je pense, ces jours derniers, par mes petites fioles, que ce vin n'était point vin à valets, j'ai cru devoir vous en faire souvenir. Je n'entends plus à présent en avoir la garde, je vous l'ai donc fait tout apporter; vous en disposerez dorénavant, comme bon vous semblera. Messire Geri fut enchanté du présent de Ciste, et lui en témoigna toute sa reconnaissance. Depuis lors il l'eut toujours en grande estime et le traita comme son ami.

NOUVELLE III

LA FAUSSE MONNAIE.

Madame Nonna de Pulci clôt la bouche à un évêque de Florence par une prompte repartie, faite en réponse d'une grossière plaisanterie qu'il lui avait adressée.

Lorsque Pampinée eut achevé sa nouvelle, et qu'on eut loué l'esprit et la générosité de Ciste, la reine ordonna à Laurette de prendre la parole, ce qu'elle fit aussitôt, en s'exprimant ainsi :

Mes aimables dames, Pampinée était parfaitement dans le vrai lorsqu'elle a parlé de notre peu d'esprit de saillie, et du mérite réel d'un bon mot. Il serait donc tout à fait superflu de s'étendre davantage sur cette matière ; je me bornerai seulement à vous rappeler que la nature du véritable bon mot est telle, qu'il doit mordre celui auquel il s'adresse, comme la brebis, et non pas le chien, car s'il mordait comme le chien, ce ne serait plus un bon mot, mais une injure. A cet égard, la saillie de madame Orette et la réponse de Ciste ne laissent rien à désirer. Il faut pourtant distinguer si la repartie n'est qu'une riposte à une raillerie de mauvais aloi; dans ce cas, il semble que son auteur, aurait-il tranché dans le vif, ne serait point à blâmer : ce qui serait tout le contraire, s'il en avait été autrement. On doit donc tenir soigneusement compte des circonstances, du temps, du lieu, des personnages qui sont en scène, en matière de plaisanterie. L'anecdote suivante en fera foi. Il s'agit d'un prélat de notre ville, qui s'étant fort étourdiment permis de lancer un trait satirique, fut à bon droit battu par ses propres armes.

Un gentilhomme catalan, nommé messire Diego de la Rata, maréchal des armées de Robert, roi de Naples, vint à Florence tandis que le sage et vertueux prélat Antonio d'Orso en était évêque. Comme ce seigneur était fort bel homme et sa galanterie proverbiale, faire la cour aux dames, voilà sa vie ; il devint amoureux, entre autres, d'une nièce du frère de l'évêque, qui passait pour une

beauté accomplie. Bien que de naissance illustre, le mari de cette dame était d'une avarice sordide et avait le plus ignoble caractère. Le maréchal, édifié sur son compte, lui proposa cinq cents florins d'or pour qu'il le laissât coucher une nuit avec sa femme. Le marché fut conclu. Que fit alors le rusé Catalan? Il fit dorer certaines pièces d'argent, qui pour lors avaient cours sous le nom de popolins, et après avoir passé la nuit avec la dame, encore bien qu'elle n'y fût nullement consentante, il les remit au mari. L'aventure fut bientôt sue de toute la ville; l'infâme mari en fut pour ses frais et le ridicule; quant à l'évêque, il feignit, en homme sage, de tout ignorer. Il continua à recevoir le Catalan, ils étaient même fort souvent ensemble. Un jour de Saint-Jean qu'ils se promenaient tous deux à cheval par la ville, ils s'arrêtèrent dans la rue où les courses avaient lieu, en s'amusant à regarder les dames. L'évêque en aperçut une, toute nouvellement mariée, et que la peste vient de nous enlever : je veux parler de madame Nonna de Pulci, cousine de messire Alezzo Rinucci, que vous devez tous connaître. C'était alors une fort belle femme, brillante de jeunesse et de fraîcheur, et pétillante d'esprit. Elle attendait depuis quelques instants son mari, près de la porte Saint-Pierre. L'évêque la fit voir au maréchal; puis, s'approchant d'elle, il frappe sur l'épaule du Catalan, et adresse ces mots à la belle : « Que dites-vous de ce cavalier, madame Nonna? En feriez-vous bien la conquête? » Cette dame, s'imaginant que ces paroles attaquaient son honneur, et



jugeant qu'elles ne pouvaient que donner des impressions désavantageuses sur son compte à ceux qui les avaient entendues, ne chercha point à se justifier;

mais, rendant coup pour coup, elle répliqua promptement : « Peut-être aussi, monseigneur, aurait-il de la peine à faire la mienne : en tout cas, je n'accepterais pas de fausse monnaie. » Le prélat et le maréchal, tous deux piqués au vif de cette repartie, l'un pour s'être rendu coupable d'une déloyauté envers la nièce du frère de l'évêque, l'autre comme atteint en la personne de la nièce de son propre frère, se retirèrent tout confus, sans répliquer une seule parole, et sans oser lever les yeux.

D'où je conclus que la jeune dame, ayant d'abord été apostrophée d'une manière inconvenante, n'est point à blâmer d'avoir répliqué par une piquante raillerie.

NOUVELLE IV

LE CUISINIER.

Chichibio, cuisinier de messire Conrad Gianfigliazzi, convertit, par une réplique inattendue, la colère de son maître en belle humeur : il évite ainsi le châtiment dont Conrad l'avait menacé.

Laurette avait cessé de parler, et toute la compagnie avait applaudi à la repartie de madame Nonna ; la reine, alors, commanda à Néiphile de continuer. Cette dame prit aussitôt la parole en ces termes :

Mesdames, quoique les bons mots soient le plus souvent le produit d'une imagination vive, la fortune, cependant, qui vient parfois en aide à la faiblesse, en place fréquemment, au moment qu'on y pense le moins, dans la bouche de gens bornés, qui ne les eussent jamais trouvés s'ils avaient eu le temps de la réflexion. Je vais vous en donner un exemple dans la nouvelle que voici :

Vous pouvez avoir entendu dire, ou avoir vu par vous-mêmes, que messire Conrad Gianfligliazzi, personnage noble de Florence, a toujours été libéral et magnifique, menant largement la vie, aimant beaucoup les chiens et les oiseaux, pour ne rien dire de ses autres qualités plus éminentes. Il prit, un jour, à la chasse du faucon, une grue près d'un village nommé Peretola. La trouvant jeune et grasse, il l'envoya à son cuisinier, Vénitien d'origine, qu'on nommait Chichibio, pour qu'il la fît rôtir et la servît à souper. Ce Chichibio était le plus plaisant sot qui fût au monde. Il accommode la grue, la met à la broche, et la fait rôtir en y employant tout son savoir-faire. Elle était déjà presque cuite à point et répandait un fumet délicieux, quand une femme du quartier, appelée Brunette, dont Chichibio était amoureux fou, entra dans la cuisine. Elle voit la grue, son odeur la flatte, elle prie instamment Chichibio de lui en donner une cuisse. Le cuisinier lui répond en chantant : « Vous ne l'aurez pas, dame Brunette ; vous ne l'aurez pas de moi. » Brunette se fâche. « Si tu ne me la donnes pas, lui réplique-t-elle, tu n'auras jamais rien de moi de ce que tu désires. » Après plusieurs paroles de part et d'autre, Chichibio, pour ne pas se brouiller avec sa maîtresse, enlève une des cuisses de l'oiseau et la lui donne. Ce jour-là, messire Conrad avait invité plusieurs étrangers à souper. La grue fut servie

avec une cuisse de moins; l'un des convives en témoigna son étonnement. Chichibio est aussitôt mandé, et son maître lui demande ce qu'est devenue l'autre cuisse. Le Vénitien, naturellement menteur, lui répond soudain : « Mais, monsieur, les grues n'ont qu'une cuisse et qu'une jambe. » Messire Conrad s'écrie tout en colère : « Que diable dis-tu là! que les grues n'ont qu'une cuisse et qu'une jambe? Penses-tu donc que je n'en aie jamais vu d'autres que celle-ci? » Le cuisinier persiste : « Ce que je vous dis, monsieur, est à la lettre; je me fais fort de vous le faire voir, quand bon vous semblera, dans celles qui sont vivantes. » Messire Conrad, ne voulant point continuer la discussion par égard pour les étrangers qui étaient a sa table, se contenta de lui répondre : « Puisque tu te fais fort de me montrer ce que je n'ai jamais vu, ni entendu dire, nous verrons demain matin; mais, palsambleu! s'il en est autrement, je te ferai arranger de manière qu'il te souviendra de moi toute la vie. Qu'il n'en soit donc plus question ce soir.»

Le lendemain, messire Conrad, que le sommeil n'avait point apaisé, se leva au point du jour, encore tout furieux, et commanda qu'on lui amenât ses chevaux. Il monte sur l'un, fait monter Chichibio sur un autre et le mène vers un ruisseau sur le bord duquel on voyait toujours d'habitude des grues au lever de l'aurore. « Nous verrons bien, lui disait-il en chemin, qui de nous deux a menti. » Le Vénitien, voyant que le courroux de son maître durait encore, et qu'il lui fallait justifier sa fourberie, ne savait à quel saint se vouer. Il chevauchait, plus mort que



vif, derrière messire Conrad, et aurait volontiers pris la fuite, s'il eût osé : mais cela n'était pas possible. Il regardait tantôt devant, tantôt derrière, s'imaginant que

tous les objets qu'il apercevait étaient autant de grues qui se soutenaient sur deux pieds. Enfin, ils arrivent près du ruisseau; le premier il en découvre sur la rive une douzaine toutes appuyées sur un pied, comme elles sont d'ordinaire lorsqu'elles dorment. Il les montre aussitôt à messire Conrad, en lui disant: « Eh bien! monsieur, vous pouvez maintenant vous convaincre qu'hier au soir je disais vrai! Regardez ces grues, et voyez si elles ont plus d'une jambe et plus d'une cuisse? — Attends un peu, réplique messire Conrad, je vais te faire voir qu'elles en ont deux. » Et, s'étant approché un peu plus près d'elles, il se met à crier: « Hou! hou! » A ce cri, les grues abaissent l'autre patte, courent pendant quelques instants, et prennent toutes leur volée. « Eh bien! dit le gentilhomme en se tournant vers le cuisinier, que t'en semble, faquin? Es-tu d'avis à présent que les grues ont deux pattes? » Chichibio, tout ébahi, et ne sachant plus où il en était, repartit: « Oui, monsieur; mais vous n'avez pas crié Hou! hou! à celle d'hier au soir; car si vous l'eussiez fait, à coup sûr elle aurait mis à terre, comme celles-ci, l'autre cuisse et l'autre patte. » Cette réponse plut si fort à messire Conrad, que sa colère s'évanouit et fit place aux plus bruyants éclats de rire. « Tu as raison, Chichibio, lui dit-il; j'aurais vraiment dû faire ce que tu dis. »

C'est ainsi que par sa repartie aussi plaisante qu'inattendue, Chichibio évita d'être bien frotté et fit sa paix avec son maître.

NOUVELLE V

RIEN DE PLUS TROMPEUR QUE LA MINE.

Messire Forese de Rabatta et maître Giotto, le peintre, revenant ensemble de Mugello, se moquent mutuellement de leur laideur.

La réponse de Chichibio fit beaucoup rire toute la compagnie. Aussitôt que Néiphile eut cessé de parler, Pamphile, sur l'ordre de la reine, commença en ces termes:

Mes chères dames, de même que par un caprice de la fortune se rencontrent dans des professions viles des trésors de vertu, comme nous l'a fort bien démontré Pampinée, de même aussi la nature se plaît quelquefois à loger de grands et sublimes esprits dans de vilains corps. Entre autres exemples, on en a vu un frappant dans deux de nos concitoyens, dont je vais vous entretenir en peu de mots.

Messire Forese de Rabatta était un petit homme tout contrefait; il avait le visage plat et rechigné; il était en un mot si affreux, que, l'eût-on comparé au plus difforme des Baronchi, on l'aurait encore trouvé fort laid. Cela ne l'empêcha pas d'être un si grand légiste, que plusieurs savants de son temps le considéraient comme un répertoire vivant de droit civil.

Giotto, le fameux peintre, n'était pas plus beau de corps ni de visage, mais il était doué d'un tel génie, que, dans la nature, cette mère féconde qui donne à tout la vie, en imprimant aux cieux leur continuel mouvement de rotation, il n'y avait rien qu'il ne pût, à l'aide de la plume ou du pinceau, reproduire avec une

ressemblance si frapante, que l'illusion était complète ; souvent l'œil abusé prit pour la chose même ce qui n'en était que l'imitation. C'est lui qui ressuscita la peinture de l'état de barbarie où l'avaient plongée pendant des siècles des peintres sans goût et sans talent, plus jaloux de charmer les yeux des ignorants que de plaire aux connaisseurs : aussi le regardait-on à bon droit comme une des lumières de la gloire florentine. Ce qui relevait encore son mérite, était une modestie rare : le premier des peintres, de son vivant, il ne voulait cependant pas qu'on lui donnât le simple titre de maître : ce titre, qu'il refusait, resplendissait en lui d'un éclat d'autant plus vif, que des gens qui en savaient beaucoup moins que lui, de ses élèves mêmes, le convoitaient avec ardeur et l'usurpaient effrontément. Mais revenons à notre nouvelle.

Messire Forese et Giotto avaient leur bien à Muggello. A cette époque de l'été où les tribunaux sont en vacance, messire Forese était allé visiter ses champs ; comme il s'en revenait sur un mauvais cheval, de louage peut-être, il rencontra Giotto, qui, après avoir également visité son héritage, retournait à Florence, tout aussi mal monté et équipé que lui. Tandis qu'ils cheminaient ainsi ensemble, au petit pas, car il s'en fallait de beaucoup qu'ils fussent jeunes, ils furent surpris par une de ces grosses pluies qui surviennent tout à coup en été. Pour l'éviter ils entrèrent, le plus à la hâte possible, dans la chaumière d'un paysan qu'ils connaissaient tous les deux intimement. La pluie ne paraissait pas vouloir cesser. Impatientés d'attendre, et voulant arriver de jour à la ville, ils empruntèrent à ce paysan chacun un vieux manteau de bure grise et un chapeau tout rongé de vétusté, ne pouvant trouver mieux ; puis ils se remirent en route. Ils marchèrent quelque temps par une pluie battante ; les chevaux, avec leurs pieds, faisaient rejaillir la boue sur leurs vêtements ; ainsi crottés et mouillés, leur aspect était réellement pitoyable, quand l'orage enfin se dissipa. Ils se mirent alors à causer. Messire Forese écoutant Giotto, qui était beau parleur, s'avisa de le regarder avec affectation de pied en cap, et, le trouvant si laid et si mal accoutré, sans songer qu'il n'était pas plus beau lui-même, il se prit à rire, et dit : « Penses-tu, Giotto, que si nous rencontrions à cette heure un étranger qui ne t'ait jamais vu, il te prît pour ce que tu es, c'est-à-dire le plus excellent peintre du monde ? — Oui, monsieur, répliqua-t-il aussitôt, s'il pouvait croire, en vous examinant, que vous savez seulement votre A B C. »

Messire Forese, en se voyant payé avec la monnaie de sa pièce, reconnut son imprudence et se tint pour battu.

NOUVELLE VI

LA GAGEURE.

Michel Scalza prouve à plusieurs jeunes gentilshommes que les Baronchi sont les gens les plus nobles du monde ou tout du moins de la Toscane, et gagne ainsi un souper.

Les dames riaient encore de la repartie de Giotto, quand la reine commanda à Flammette de prendre la parole. Elle commença ainsi :

Mes belles dames, Pamphile, en parlant des Baronchi, que vous ne connaissez peut-être pas de vue comme lui, m'a fait souvenir d'une anecdote qui, sans sortir du cadre qui nous est tracé, vous prouvera combien la noblesse de cette famille est ancienne. Je vais donc vous la raconter.

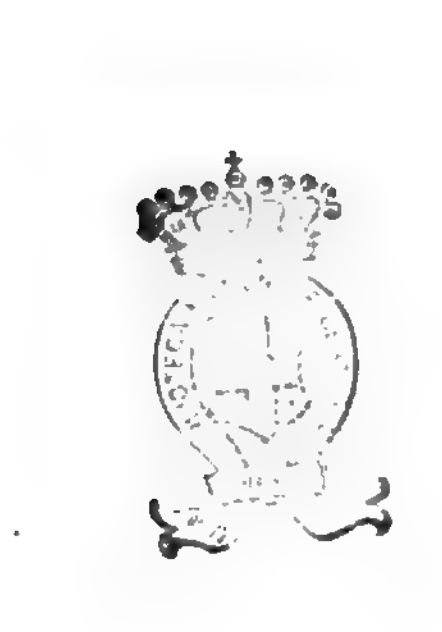
Il n'y a pas longtemps encore que demeurait à Florence un jeune homme nommé Michel Scalza. On n'eût pas trouvé par le monde son pareil pour l'esprit, l'entrain et la gaieté : chaque jour amenait une facétie nouvelle. Il ne faut donc pas s'étonner si toute la jeunesse de la ville recherchait avec empressement sa société. Un jour qu'il était à Mont-Ughi, avec quelques amis, la conversation tomba sur le chapitre des familles de Florence, et l'on souleva cette question : « Quelles étaient les plus nobles et les plus anciennes? » Les uns disaient : Ce sont les Uberti; les autres : Ce sont les Lamberti; un autre, ceux-ci; un autre, ceux-là. Bref, chacun émettait son idée et son sentiment. Au milieu de ce conflit d'opinions diverses, Scalza se prit à sourire et leur dit :

« Vous avez tort; tous tant que vous êtes, vous ne savez ce que vous dites ; je prétends, moi, que la famille la plus noble et la plus ancienne, non-seulement de Florence, mais du monde entier, ou tout du moins de la Toscane, est celle des Baronchi. C'est de quoi sont d'accord tous les savants et tous ceux qui les connaissent comme moi. Mais, afin que vous ne confondiez point, je vous parle des Baronchi vos voisins, qui demeurent près de Sainte-Marie-Majeure. »

Les compagnons de Scalza, qui tout d'abord avaient cru qu'il voulait parler de toute autre chose, se mirent à rire et à se moquer de lui. « Tu plaisantes, lui dirent-ils; t'imagines-tu donc que nous ne connaissions pas aussi bien que toi les Baronchi? — Non, certes, reprit Scalza; car ce que j'ai avancé est l'exacte vérité; et s'il y a quelqu'un qui veuille accepter la gageure, je parie contre le premier venu un souper pour six; et, je vais plus loin, je m'en rapporterai à la décision de qui bon vous semblera. »

Le gant fut relevé par un certain Neri Vannimi, qui s'écria : « Je tiens la gageure pour le souper. » On convint de prendre pour juge Pierre le Florentin, chez qui la réunion avait lieu. Ils vont tous le trouver, pour avoir le plaisir de voir perdre Scalza, et le pouvoir railler ensuite tout à leur aise. On lui conta l'affaire.

Quand Pierre, qui était un jeune homme de grand sens, eut entendu Neri, il se tourna vers son adversaire et lui dit : « Et toi, comment pourras-tu prouver ton allégation? — Je la prouverai si bien, répliqua Scalza, que non-seulement toi, mais Neri, serez forcés d'avouer que je dis vrai. Vous le savez tous : plus une famille est ancienne, plus elle est noble; c'est du moins ce que ces messieurs prétendaient tout à l'heure : or, je soutiens que la race des Baronchi est la plus ancienne de cette ville, partant, la plus noble. Il ne me reste donc plus, pour gagner la gageure, qu'à prouver l'ancienneté des Baronchi. Voici ma preuve. Il est évident que le Seigneur a fait les Baronchi lorsqu'il apprenait encore à peindre, tandis qu'il n'a fait les autres hommes que lorsqu'il fut passé maître. Pour vous en bien convaincre, comparez les Baronchi aux autres hommes ; vous trouverez de la justesse, de la proportion, de la régularité dans les traits de ceux-ci : mais, pour les Baronchi, c'est tout le contraire : l'un a le visage long et étroit, l'autre, démesurément large; celui-ci a le nez trop long, celui-là est camard ; l'un





La Femme adultère.

a le menton allongé et fourchu, avec des mâchoires d'âne, l'autre l'a plat et fuyant. Il en est dans cette famille qui ont un œil plus gros ou plus bas que l'autre ; enfin, les visages de ces singes ressemblent aux figures que font les enfants qui commencent à dessiner. D'où il ressort clairement, comme je vous l'ai déjà dit, que Notre-Seigneur les fit quand il n'était encore qu'apprenti peintre ; si bien qu'on ne peut nier qu'ils ne soient plus anciens et par conséquent plus nobles que les autres hommes. »

Pierre le juge, Neri le parieur, et tous les autres, se rappelant fort bien que les Baronchi étaient tels qu'on les venait de dépeindre, se prirent à rire du plaisant argument de Scalza et convinrent qu'il avait raison, et par conséquent avait gagné le souper ; car il était clair que les Baronchi étaient les plus nobles, en leur qualité de plus anciens, non-seulement de Florence, mais du monde entier, ou tout du moins de la Toscane.

D'où je conclus que lorsque Pamphile a voulu exprimer l'extrême laideur de messire Forese, il ne pouvait mieux faire qu'en disant qu'il eût encore paru laid auprès de l'un des Baronchi.

NOUVELLE VII

LA FEMME ADULTÈRE.

Madame Philippe est surprise avec un amant par son mari, qui la fait assigner devant le juge. Elle se tire d'affaire au moyen d'une prompte et fine repartie, et fait adoucir la loi établie contre les femmes.

Flammette avait cessé de parler, et l'on riait encore de l'argument dont s'était servi Scalza pour anoblir par-dessus tous les autres les Baronchi, lorsque la reine enjoignit à Philostrate de dire sa nouvelle. Celui-ci prit alors la parole.

Mes belles dames, il est beau sans doute de savoir bien parler ; mais je trouve qu'il est encore bien plus beau de savoir le faire quand la nécessité le commande. C'est ce que fit si bien une dame de qualité dont je veux vous entretenir, que non-seulement elle égaya et força ses auditeurs à rire, mais qu'elle évita par ce moyen une mort humiliante, ainsi que vous allez l'entendre.

Dans la ville de Prato, il existait autrefois contre les femmes une loi non moins injuste que cruelle, qui condamnait sans aucune exception à être brûlées vives, celles d'entre elles qui étaient surprises par leurs maris en flagrant délit d'adultère avec leur amant, ou qui s'abandonnaient pour de l'argent à d'autres hommes.

Pendant que cette loi était en vigueur, il arriva qu'une jeune femme, plus que nulle autre amoureuse, appelée madame Philippe, fut surprise une nuit dans sa chambre par Renaud de Puglieri, son mari, dans les bras de Lazarin de Quasdagliotti, noble et beau gentilhomme de cette ville, qu'elle aimait comme soi-même. A la vue d'un pareil affront, le mari, tout indigné, eut beaucoup de peine à se retenir de se précipiter sur eux et de les tuer l'un et l'autre. La crainte qu'il avait pour lui-même l'empêcha seule de suivre l'impulsion de sa colère. Mais ce qu'il ne pouvait pas faire lui-même, il voulut que la loi le fît, et le ven-

geât, en ordonnant la mort de sa femme, de l'affront qu'elle lui avait fait. C'est pourquoi, comme il avait autant de preuves qu'il lui en fallait pour prouver son infidélité, il alla, aussitôt que le jour parut, et sans prendre aucun conseil, porter plainte contre elle et la fit assigner. Les parents et les amis de madame Philippe lui conseillaient de ne pas comparaître, mais elle, qui avait l'âme courageuse et grande, ainsi que l'ont ordinairement celles qui savent bien aimer, préféra mourir courageusement, en avouant la vérité, que de fuir et de vivre honteusement en exil, comme contumace, en se montrant indigne de l'amant dans les bras duquel elle avait été surprise la nuit précédente.

Elle se rendit donc au tribunal, accompagnée d'hommes et de femmes qui tous lui conseillaient de nier le fait ; elle demanda au juge, d'un ton calme et assuré, ce qu'il lui voulait. Le juge se mit à la regarder, et voyant sa beauté et ses belles manières, jugea par sa fermeté qu'elle avait une âme élevée ; il s'intéressa à son sort, et commença à craindre qu'elle n'avouât le fait pour lequel on l'accusait, et qu'il ne fût forcé de la condamner à la mort. Cependant, ne pouvant pas éviter de l'interroger sur ce dont elle était accusée, il lui dit :

« Madame, voici Renaud, votre mari, qui se plaint de vous, et qui dit vous avoir surprise avec un autre homme en adultère. Il requiert contre vous les rigueurs d'une loi que nous avons créée, et demande que je vous fasse punir et conduire à la mort ; mais je ne puis rien ordonner si vous ne confessez vous-même le crime qui vous est imputé. Voyez donc ce que vous avez à répondre, et dites si ce dont votre mari vous accuse est vrai. »

La jeune femme, sans rien perdre de son assurance, répondit en plaisantant : « Il est vrai, monsieur, que Renaud est mon mari, et qu'il m'a trouvée cette nuit dans les bras de Lazarin, avec lequel il eût pu me trouver d'autres fois encore, car je l'aime de tout mon cœur. Je ne prétends donc point le nier. Mais vous savez, j'en suis certaine, que les lois doivent être communes et faites avec le consentement de ceux qu'elles concernent. Il n'en est point ainsi pour celle-ci ; non-seulement elle n'est rigoureuse que contre les femmes, qui en amour peuvent cependant beaucoup mieux satisfaire à plusieurs, mais même aucune femme, n'a été consultée, ni par conséquent ne l'a consentie. On doit donc la considérer à bon droit comme vicieuse et injuste. Si vous l'exécutez aux dépens de ma vie et de votre conscience, il ne tient qu'à vous ; mais, avant de prononcer votre jugement, je vous supplie de m'accorder une grâce, c'est de demander à mon mari si toujours, et autant de fois qu'il a voulu satisfaire avec moi ses désirs, je lui ai jamais rien refusé. » Renaud, sans attendre que le juge lui en fît la demande, répondit aussitôt que sa femme ne s'était jamais refusée de se rendre à ses désirs. La jeune femme alors continuant, dit aussitôt : « Je vous demanderai alors, monsieur le juge, quand mon mari a pris de moi ce qui lui est nécessaire et tout ce qu'il a voulu, ce que je dois faire du reste? Faut-il donc le jeter aux chiens? N'est-il pas plus raisonnable d'en faire don à un gentilhomme qui m'adore, que de le laisser perdre et gâter? »

Cette affaire avait fait tant de bruit, et madame Philippe était si connue, que presque tous les habitants de Prato assistaient aux débats. En entendant une si plaisante question, tous les assistants, après avoir beaucoup ri, crièrent tout d'une voix qu'elle avait raison. En sorte qu'avant qu'on s'en allât, cette loi ri-

goureuse, par l'avis du juge, fut modifiée et interprétée de manière qu'elle ne s'entendît que pour les femmes qui, pour un motif sordide d'intérêt, trompaient leurs maris. C'est pourquoi Renaud quitta l'auditoire, tout confus d'avoir échoué dans sa folle entreprise; et sa femme, toute joyeuse et absoute, s'en retourna triomphante à sa maison et comme si elle eût véritablement échappé au bûcher.

NOUVELLE VIII

LA PRÉCIEUSE RIDICULE.

Fresco conseille à sa nièce de ne jamais se mirer, puisque ainsi qu'elle le prétendait, tout ce qu'elle voyait lui semblait déplaisant.

La nouvelle que venait de raconter Philostrate causa au commencement un peu de honte aux dames; la rougeur qui leur monta au visage en fut un sûr témoignage; s'étant ensuite regardées l'une et l'autre, elles ne purent s'empêcher de rire et finirent de l'écouter en souriant. Mais, dès qu'elle fut achevée, la reine se retourna vers Émilie et lui commanda de parler à son tour. Celle-ci, soupirant comme si elle venait de s'éveiller, commença ainsi :

Mes chères compagnes, plongée dans des réflexions qui m'ont tenue longtemps éloignée d'ici, je vais être forcée, pour obéir à notre reine, de vous raconter une nouvelle beaucoup plus courte que je ne l'eusse fait si j'avais toujours eu l'esprit présent. C'est la sottise d'une jeune fille, et le propos juste et spirituel de son oncle, que le peu d'esprit de celle-ci l'empêcha sans doute de comprendre.

Fresco de Chésatico avait une nièce que l'on appelait par mignardise Fanchonnette; bien qu'elle fût bien faite et jolie, elle n'était pas de ces créatures angéliques que l'on aime tant à revoir : en revanche elle était remplie d'orgueil et se croyait la perfection même. Elle avait pour habitude de critiquer et de blâmer tout le monde, ainsi que tout ce qui s'offrait à sa vue, sans considérer qu'elle avait elle-même plus de défauts blâmables que personne. On ne pouvait jamais rien faire à son gré, et elle était si hautaine et si fière, que quand elle aurait été de la famille royale, elle ne l'aurait pas été davantage. Quand elle sortait, tout l'infectait; de sorte qu'elle se tenait toujours son mouchoir au nez, comme si tous ceux qu'elle rencontrait ou apercevait, répandaient une puanteur qui lui fût incommode. Je passerai sur beaucoup d'autres simagrées aussi sottes qu'ennuyeuses.

Un jour que, de retour chez elle, elle poussait des exclamations et ne faisait que soupirer, elle alla s'asseoir auprès de son oncle; celui-ci lui demanda : « Comment se fait-il donc, Fanchonnette, qu'aujourd'hui, jour de fête, tu rentres sitôt à la maison? » Celle-ci, tout en grimaçant, lui répondit : « Je suis revenue, il est vrai, bien vite, car je ne pense pas qu'il y ait jamais eu en cette ville tant d'hommes et de femmes si disgracieux et si déplaisants qu'il y en a aujourd'hui. Je n'en ai pas vu un seul qui ne m'ait déplu au delà de toute expression, et comme il n'y a pas de femme au monde à qui des figures désagréa-

bles causent plus d'ennui qu'à moi, je suis vite rentrée pour ne pas les voir. » Fresco, qui ne pouvait supporter les grimaces et l'affectation de sa nièce, lui dit :

« Ma fille, puisque les personnes désagréables te déplaisent si fort, comme tu le dis, tu peux éviter ce désagrément en ne te regardant jamais au miroir. »

Mais elle, qui était la vanité même, et qui croyait en savoir autant que Salomon, n'entendit point malice à ce que son oncle venait de lui dire, et répondit qu'elle voulait regarder son miroir comme les autres. Elle resta dans sa stupidité, où elle est encore aujourd'hui.

NOUVELLE IX

GUIDO LE PHILOSOPHE.

Guido Cavalcanti blesse en termes polis des chevaliers florentins qui l'avaient surpris.

Voyant qu'Émilie avait fini sa nouvelle, la reine, qui restait seule à parler avec celui en faveur duquel existait un privilége, commença en ces termes :

Vous m'avez, mes aimables dames, dérobé au moins deux nouvelles ; heureusement il m'en reste encore une à dire, qui se termine par le mot le plus piquant et le plus énergique que je connaisse.

Vous devez savoir qu'il y avait autrefois à Florence plusieurs belles et louables coutumes dont il ne reste plus aujourd'hui une seule ; grâce à l'accroissement des richesses et de la cupidité, elles en ont été entièrement bannies. Par une de ces coutumes, des sociétés choisies se réunissaient dans différents quartiers de la ville. On n'y recevait que ceux qui pouvaient supporter la dépense, chacun donnant à son tour à la compagnie un repas où on invitait quelquefois les étrangers qui venaient visiter la ville, ou d'autres personnes de distinction. Tous les membres s'habillaient au moins une fois l'an d'une manière uniforme, et les plus nobles se promenaient ensemble par la ville et donnaient quelquefois des tournois ou d'autres jeux semblables, surtout les jours des principales fêtes de l'année.

Parmi ces différentes sociétés, on distinguait celle de messire Brette Brunelesqui, dans laquelle il avait voulu attirer un jeune homme nommé Guido, fils de messire Cavalcanti. Il n'oublia rien pour faire l'acquisition de ce jeune homme, qui, à beaucoup d'esprit joignait l'amour des sciences et de la philosophie. Mais ce n'était pas là ce qui le faisait le plus rechercher de messire Brette et des autres personnes de la société. Guido était naturellement fort enjoué, beau parleur, extrêmement honnête, habile à toute sorte d'exercices, faisant toutes choses avec beaucoup plus de grâce et de facilité que les autres, fort riche, et l'homme du monde qui savait le mieux distinguer le mérite et lui rendre hommage. Tout ce qu'on fit pour l'engager d'entrer dans cette coterie n'ayant pas réussi, Brette et ses compagnons s'imaginèrent que l'amour de la philosophie lui faisait préférer la solitude à la société. Comme il passait pour avoir beaucoup d'estime pour Épicure, et pour tenir un peu au sentiment de ce philosophe, ceux qui n'étaient pas

d'humeur à lui rendre justice disaient qu'il n'étudiait que pour se convaincre qu'il n'y a pas de Dieu.

Ce jeune philosophe, revenant un jour de l'église de Saint-Michel-d'Orte, passa par le cours des Adimari, et arriva à l'église de Saint-Jean, pour lors environnée de ces tombeaux de marbre qu'on voit aujourd'hui à Sainte-Réparée. Il s'arrêta devant ces mausolées, et lisait diverses épitaphes, lorsqu'il fut aperçu par messire Brette, qui traversait à cheval, avec sa compagnie, la place de Sainte-Réparée. Brette ne l'eut pas plutôt vu au milieu de ces tombeaux, qu'il proposa à ses compagnons d'aller l'agacer. Ils piquent des deux, et sont sur lui avant qu'il ait eu le temps de les voir.

« Pourquoi refuses-tu, Guido, lui dirent-ils en l'abordant, d'entrer dans notre société? Crois-tu pouvoir trouver des raisons suffisantes pour anéantir l'existence de Dieu? Et, quand tu y réussirais, en seras-tu plus avancé? » Guido, se voyant surpris et enveloppé : « Je suis chez vous, messieurs, leur dit-il; vous pouvez violer les droits de l'hospitalité, et me faire tout ce qu'il vous plaira. » A ces mots, il s'appuie d'une main sur un de ces tombeaux, et, prenant son élan, il se jette d'un saut de l'autre côté, et se retire tranquillement.

Les cavaliers, se regardant l'un l'autre, un peu surpris du saut qu'ils avaient vu faire, s'écrièrent : « Est-ce donc là l'homme dont on vante tant l'esprit et le savoir? Et où est la justesse de sa réponse? Il est chez nous! dit-il; le lieu où il est ne nous appartient pas plus qu'à lui et aux autres citoyens; il est commun à tout le monde. Il faut sans doute qu'il ait perdu l'esprit. — C'est vous qui l'avez perdu, dit alors messire Brette, si vous ne comprenez pas ce qu'il vient de dire. Il nous a dit honnêtement, et en peu de mots, l'injure du monde la plus piquante. Ces tombeaux, si vous y faites attention, sont les maisons des morts; et, quand il dit que ce sont les nôtres, il veut nous faire entendre que nous et les autres ignorants sommes semblables aux morts, en comparaison de lui et des autres savants. »

Ils comprirent alors le sens des paroles de Guido, et en eurent un peu de confusion. Aucun d'eux n'eut plus jamais envie de l'agacer; et Brette passa toujours dans leur esprit pour un homme doué d'un bon entendement.

NOUVELLE X

LE FRÈRE QUÊTEUR.

Frère Ugnon promet à des paysans de leur montrer la plume de l'ange Gabriel; il ne trouve à sa place que des charbons, et leur persuade que c'étaient ceux qui avaient servi à rôtir saint Laurent.

Voyant que tout le monde avait raconté sa nouvelle, Dionée n'attendit pas le commandement de la reine pour dire la sienne, et, après avoir réclamé le silence de la part de ceux qui louaient la réponse de Guido, il commença ainsi :

Quoique, par le privilége qui m'est accordé, vertueuses dames, il me soit

permis de parler sur ce qui me conviendra le mieux, je ne veux cependant pas m'éloigner du sujet dans lequel vous vous êtes tous si exactement renfermés, et suivant cette donnée, je veux vous faire voir avec quelle adresse et quelle fine repartie un religieux de Saint-Antoine évita le piége que deux jeunes gens lui avaient tendu. Vous ne devrez pas trouver que ma nouvelle soit un peu longue, car le soleil n'est encore qu'au milieu de sa course.

Certalde, comme vous pouvez l'avoir ouï dire, est un village de la vallée d'Else, dépendant de l'État de Toscane. Quoique ce village soit aujourd'hui fort peu considérable, il n'a pas laissé d'être autrefois habité par un grand nombre de gentilshommes et de gens riches. Un religieux de Saint-Antoine, nommé frère Ognon, et conventuel de Florence, avait coutume d'y aller tous les ans une fois, pour y recueillir les aumônes des sots et des imbéciles. Il s'y rendait d'autant plus volontiers, qu'il trouvait la quête abondante, et qu'il y était bien reçu, moins pour l'estime qu'on faisait de sa personne, qu'à cause peut-être du nom qu'il portait, car le terroir de ce canton produit les meilleurs ognons de toute la Toscane. Ce frère Ognon, d'une petite taille, au visage enluminé, au poil roux, avait l'humeur fort enjouée et quelquefois un peu gaillarde. Il était dans le fond fort ignorant; mais il parlait si facilement, qu'à moins de le connaître de près on l'aurait pris pour un grand orateur, un Ciceron ou un Quintilien : aussi était-il aimé et bien reçu de tous les gens du pays.

Étant donc allé à Certalde, selon sa coutume, au mois d'août, un dimanche matin, vers l'heure à laquelle le peuple des environs venait à la messe de la paroisse, il s'avança près de la porte de l'église, et parla en ces termes aux hommes et aux femmes qui y étaient assemblés :

« Mes frères et mes sœurs, vous êtes dans l'usage de donner tous les ans aux pauvres religieux de Saint-Antoine, de vos blés et de vos revenus; les uns peu, les autres beaucoup, chacun selon ses facultés et sa dévotion, afin que le bienheureux saint Antoine ait soin de vos troupeaux. Vous avez même l'habitude de répandre vos bienfaits sur ceux qui sont affiliés à notre congrégation. Ainsi donc, par la grâce de Dieu et l'ordre de mon supérieur, vous êtes avertis de vous rendre ici cette après-midi, aussitôt que vous entendrez le son des cloches; je vous prêcherai, et ferai baiser la sainte croix, selon la manière accoutumée; et, comme je vous connais très-dévots à M. le baron saint Antoine, mon patron, je vous montrerai, par grâce spéciale, une très-belle et très-sainte relique que j'ai jadis apportée moi-même de la terre sainte. C'est une des plumes de l'ange Gabriel. Il la laissa tomber dans la chambre de la vierge Marie, quand il vint lui annoncer qu'elle concevrait et enfanterait le sauveur du monde. »

Après cet avertissement, le bon religieux prit congé de l'assemblée, et entra dans l'église pour y entendre la messe.

Pendant ce temps-là, deux drôles fins et découplés, l'un appelé Jean de La Bragonière, l'autre Blaise Pissin, qui avaient entendu ce qu'il venait de dire au peuple assemblé, complotèrent de lui faire pièce, quoiqu'ils fussent de ses amis et de sa compagnie. La plume prétendue de l'aile de l'ange Gabriel les avait fait beaucoup rire : ils résolurent de la lui enlever, pour jouir ensuite de son embarras, quand il voudrait la montrer au peuple. Frère Ognon dina ce jour-là au château. Quand ils le surent à table, ils se rendirent aussitôt à l'auberge où il

logeait, et convinrent que l'un amuserait le valet du moine, tandis que l'autre chercherait la plume dans le sac du frère quêteur. Ils se faisaient d'avance un plaisir de voir la manière dont il s'y prendrait pour s'excuser devant ses auditeurs, auxquels il s'était engagé de la montrer.

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire que je vous fasse connaître le valet que l'ami Blaise s'était chargé d'amuser tandis que Jean fouillerait dans le sac du religieux. Vous saurez d'abord que son nom était analogue à sa personne. On l'appelait Gucchio-Balena, comme qui dirait gros animal; plusieurs le désignaient par le nom de Gucchio-Lourdaud; d'autres ne le nommaient jamais que Gucchio-Cochon. Il avait la figure si grotesque, que le peintre Lipo Topo, qui a fait tant de caricatures, n'en imagina jamais de plus bizarre. Quant à la lame, elle répondait parfaitement au fourreau: son esprit était aussi épais que son corps. Frère Ognon, qui se plaisait souvent à égayer ses amis des sottises de ce valet, avait l'habitude de dire qu'il lui connaissait neuf défauts si considérables, qu'un seul aurait suffi pour éclipser ou ternir toutes les qualités, toutes les vertus qu'on a vues briller dans Salomon, Aristote, Sénèque, si ces grands hommes en eussent été atteints. Représentez-vous, d'après cela, quel homme ce devait être que ce garçon. Quand on demandait à frère Ognon quels étaient les neufs défauts qu'il trouvait en lui, il répondait par ces trois mauvais vers de sa façon:

Il est gourmand, paresseux et menteur,
Ivrogne, médisant, voleur,
Sans esprit, raison ni valeur.

« Outre ces vices, il en a plusieurs autres que je ne dis pas, ajoutait le moine. Le plus plaisant est qu'il veut se marier partout où il se trouve, et louer une maison pour y établir un ménage complet. Parce qu'il a la barbe noire, forte et assez bien fournie, il se croit beau garçon, et s'imagine que toutes les femmes qui le regardent sont amoureuses de lui; et, si l'on voulait le laisser faire, il courrait après elles, comme les chiens après les lièvres. Il faut cependant convenir qu'il me sert avec beaucoup de zèle; car personne ne me parle jamais en secret, qu'il ne veuille savoir ce qu'on me dit; et, s'il arrive que l'on me demande quelque chose, il a tant de peur que je ne sache point répondre, qu'il est le premier à dire *oui* ou *non*, selon qu'il le juge convenable... » Mais, reprenons le fil de notre histoire.

Frère Ognon avait laissé cet habile valet à son logis, avec ordre de prendre bien garde que personne ne touchât à son bagage, et surtout à la besace où il tenait ses reliques. Mais Gucchio-Lourdaud, qui se plaisait plus dans les cuisines que le rossignol ne se plaît sur les verts feuillages, surtout quand il y savait quelque servante, était descendu dans celle de l'auberge, où il avait vu une grosse cuisinière, mal faite, rabougrie, avec deux horribles tétasses longues et pendantes, et un visage large, ratatiné, plus hideux que celui du plus hideux des Baronchi. Cette vilaine créature enfumée, suante et toute barbouillée de graisse, ne laissa pas de lui paraître ragoûtante. Dans son empressement, il laissa la chambre de frère Ognon ouverte, et son petit bagage exposé à l'abandon. Quoiqu'on fût alors dans le mois d'août, il s'assit auprès du feu, et com-

mença d'entrer en conversation avec cette servante, qui se nommait Nute. Il débuta par lui dire qu'il était gentilhomme par procureur, et qu'il avait plus de mille écus, sans y comprendre ceux qu'il devait bientôt donner pour achever d'acquitter certaines dettes. Et, sans faire attention qu'il portait un chapeau plein de crasse et rongé des bords; que son habit était tout déchiré, tout rapiécé de morceaux de différentes étoffes; que sa culotte, percée en plusieurs endroits, laissait voir sa cuisse noire et velue comme celle d'un sanglier; que ses souliers s'en allaient en lambeaux, il ajouta qu'il voulait l'habiller tout à neuf et la retirer du service; que, sans avoir de grands héritages, il se faisait fort de lui procurer une honnête aisance: en un mot, il n'y eut point de magnifiques promesses qu'il ne lui fît. Mais, comme rien n'annonçait qu'il fût en état d'en effectuer aucune, il ne réussit qu'à se faire moquer de lui, et à passer pour un véritable fou dans l'esprit de la servante.

Blaise Pissin et Jean Bragonière, ravis de trouver Guecchio-Cochon occupé à en conter à la cuisinière du logis, entrèrent sans peine dans la chambre du religieux. La première chose qui leur tomba sous la main fut précisément la besace. Ils l'ouvrent, la fouillent, et trouvent une petite boîte enveloppée dans je ne sais combien de morceaux de taffetas, et dans la boîte une plume de la queue d'un perroquet vert. Ils ne doutent point que ce ne soit celle que le moine avait promis



de faire voir aux habitants de Certalde, et ils s'en emparent. Il eût été d'autant plus facile au frère Ognon de persuader au peuple de cet endroit que cette plume avait appartenu aux ailes de l'ange Gabriel, que les perroquets étaient alors peu

connus : le luxe d'Égypte n'était point encore passé en Toscane, comme il y est venu depuis, et où il fait tous les jours tant de progrès pour le malheur de l'État. Mais, quand ces sortes de plumes auraient été connues de quelques personnes, il n'est pas moins vrai qu'il eût été aisé au moine de faire accroire aux habitants de ce canton que celle-là avait appartenu à l'ange Gabriel. Non-seulement les oiseaux rares n'y étaient point connus, mais je suis persuadé qu'on n'y avait jamais entendu parler de perroquets. La pure simplicité des mœurs anciennes régnait encore parmi eux.

Lorsque les deux jeunes gens eurent pris la plume, pour ne pas laisser la boîte vide et mieux surprendre le frère quêteur, ils s'avisèrent de la remplir de charbons qu'ils trouvèrent dans la cheminée.

Les fidèles, qui avaient entendu l'avertissement de frère Ognon, ne furent pas plutôt sortis de la grand'messe, qu'ils se hâtèrent d'arriver chez eux pour en porter la nouvelle à leurs amis, parents et voisins. L'heure arrivée, on accourt en foule au lieu du rendez-vous.

Le moine avait dîné, et venait de prendre une heure de repos pour mieux digérer. Instruit de la multitude de paysans qui l'attendaient avec impatience, et dont une partie s'était rendue au château pour l'engager à venir plus tôt, il envoya dire incontinent à Guccbio-Balena de sonner les cloches et d'apporter sa besace. Le valet eut de la peine à quitter sa cuisine et la cuisinière, qu'il espérait toujours mener à ses fins; mais enfin il obéit.

Après que tout le peuple fut réuni, frère Ognon, sans s'apercevoir qu'on eût touché à sa besace, commença sa prédication, et dit mille choses sur le respect dû aux saintes reliques. Quand il fut question de montrer la plume de l'ange Gabriel, il fit allumer deux cierges, ôta son capuchon, développa tout doucement la petite boîte, et l'ouvrit ensuite avec beaucoup de respect, après avoir dit quelques mots en l'honneur de l'ange Gabriel et de sa relique. Surpris de n'y trouver que des charbons, il fronça le sourcil de dépit; mais il ne se déconcerta pas : il ne soupçonna point son valet de lui avoir joué ce mauvais tour, il avait trop mauvaise opinion de son esprit; il ne lui fit même point de reproches d'avoir mal gardé sa besace; il ne s'en prit qu'à lui-même d'en avoir confié la garde à un homme si paresseux, si peu obéissant et si dépourvu de toute espèce d'intelligence. Levant les yeux et les mains vers le ciel, il s'écria, de manière à être entendu de tout le monde :

« Bénie soit à jamais, ô mon Dieu! ta puissance, et que ta volonté soit faite en tous temps et en tous lieux! » Après cette exclamation il referme la boîte; et, se tournant vers le peuple :

« Messieurs et dames, leur dit-il d'un ton toujours élevé, j'étais encore fort jeune lorsque je fus envoyé par mon supérieur chez les Orientaux, avec ordre de faire toutes les découvertes qui pourraient être avantageuses à notre pays en général, et à notre couvent en particulier. Je partis de Venise, je passai par le bourg des Grecs, et, après avoir traversé le royaume de Garbe et de Balducque, j'arrivai quelque temps après en Parion, non sans être fort altéré, comme vous pouvez croire, et de là je vins en Sardaigne. Mais qu'ai-je besoin de vous détailler ici les divers pays que j'ai parcourus? Il me suffira de vous dire qu'ayant passé le bras de Saint-Georges et traversé la Truffie et la Bouffie, pays fort

habités, je passai dans la terre de Mensonge, où je rencontrai beaucoup de moines et d'autres ecclésiastiques qui fuyaient tous la peine et le travail pour l'amour de Dieu, et qui s'inquiétaient fort peu de la peine des autres, pourvu qu'il leur en vint quelque profit, ne dépensant d'autre argent dans ce pays que de la monnaie sans coin. J'allai de là dans la Brusse, où les hommes et les femmes vont en patins par-dessus les montagnes, où l'on est dans l'usage d'habiller les cochons de leurs propres boyaux. Un peu plus loin, je trouvai un peuple qui portait le pain dans des tonneaux et le vin dans des sacs. Après avoir quitté ce peuple, j'arrivai aux montagnes de Bacchus, où toutes les eaux coulent en descendant, et je pénétrai si avant dans ce pays, que je me trouvai dans très-peu de temps dans l'Inde-Pastenade, où, j'en jure par l'habit que je porte, je vis voler les couteaux, chose qu'on ne saurait croire, à moins de l'avoir vue. Maso del Seggio, gros marchand, que je trouvai là occupé à casser des noix et à en vendre les coquilles en détail, pourra vous confirmer cette vérité si vous le rencontrez jamais. Quant à moi, ne trouvant pas ce que j'allais chercher partout, je rebroussai chemin pour ne pas voyager par eau, et revins par la terre sainte, où le pain frais vaut quatre deniers la livre, et où le pain chaud se donne pour rien. A peine arrivé, je rencontrai le digne patriarche de Jérusalem, qui, pour honorer l'habit de M. le baron saint Antoine, que j'ai toujours porté dans mes voyages, me fit voir toutes les saintes reliques dont il est dépositaire. Elles étaient en si grand nombre, qu'il me faudrait trop de temps pour vous parler de toutes ; cependant, pour vous faire plaisir je vous dirai un mot des plus remarquables.

« Il me montra, entre autres choses, un doigt du Saint-Esprit, aussi frais, aussi sain, que s'il venait d'être coupé, le museau du séraphin qui apparut à saint François, un ongle de chérubin, une des côtes du *Verbum Caro*, plusieurs lambeaux des habillements de la Sainte-Foi catholique, quelques rayons de l'étoile qui apparut aux mages d'Orient, une petite fiole pleine de la sueur de saint Michel lorsqu'il se battit contre le Diable, la mâchoire du Lazare que Jésus-Christ ressuscita, et plusieurs autres choses non moins curieuses. Et, comme je lui fis présent de quelques reliques que j'avais doubles, et qu'il avait inutilement cherchées, il me donna en récompense une des dents de sainte Croix, une petite bouteille remplie du son des cloches du magnifique temple de Salomon, et la plume de l'ange Gabriel dont je vous ai parlé. Il me donna aussi un des patins de saint Guérard de Grand-Ville, dont j'ai fait présent depuis peu à Guérard de Bousi, établi à Florence, qui a beaucoup de vénération pour cette sainte relique; enfin, il me donna des charbons sur lesquels fut grillé le bienheureux saint Laurent. J'apportai toutes ces reliques à Florence avec beaucoup de dévotion et de respect. Il est vrai que mon supérieur ne m'a permis de les exposer en public qu'auparavant il n'eût été bien prouvé qu'elles étaient véritablement les reliques dont elles portaient le nom ; mais, depuis qu'on en est assuré par les lettres du patriarche de Jérusalem, et par différents miracles que ces reliques ont opérés, j'ai la permission de les faire voir ; et, comme je ne veux les confier à personne, je les porte toujours avec moi. Or, vous saurez que, pour conserver précieusement la plume de l'ange Gabriel, je la tiens dans une petite boite ; et les charbons qui servirent à rôtir saint Laurent, je les tiens aussi dans une autre boite.

qui ressemble si fort à la première, que je les prends souvent l'une pour l'autre. C'est ce qui m'est arrivé aujourd'hui ; car, croyant apporter avec moi celle où est la plume, j'ai pris celle où sont les charbons. Au reste, je ne regarde point cette méprise comme un pur hasard ; je la considère plutôt comme un effet de la volonté de Dieu, lorsque je fais réflexion que la fête de saint Laurent est dans deux jours : ainsi la Providence a voulu que, pour réveiller votre dévotion à ce saint martyr, et pour vous disposer à célébrer dignement sa fête, je vous fisse voir aujourd'hui les charbons bénis qui ont servi à son martyre, au lieu de la plume de l'ange Gabriel, dont la fête est encore éloignée.

« Découvrez donc vos têtes, mes chers enfants, et venez voir avec respect cette auguste relique. Quiconque sera marqué de ces charbons en forme de croix n'aura rien à craindre de l'incendie pendant l'année entière. »

Après ce discours de vrai charlatan, il chanta un cantique à la louange de saint Laurent, ouvrit la boîte, et montra à cette sotte multitude les charbons qu'elle renfermait. Quand il eut donné le temps à tout le monde de les voir et de les admirer, chacun s'empressa de s'en faire marquer, et donna une offrande plus forte que de coutume. Frère Ognon, de son côté, fut libéral de croix, et n'épargna point ses charbons à marquer les habits de toile blanche des hommes, et les voiles des femmes, leur faisant entendre qu'à mesure qu'ils s'usaient dans ses doigts, ils croissaient dans la boîte, comme il l'avait éprouvé dans une autre occasion.

Les voleurs de la plume de Gabriel avaient assisté à la prédication : ils furent si contents de la défaite que frère Ognon avait trouvée, et de la tournure plaisante qu'il avait donnée à la chose, qu'ils manquèrent de se démonter les mâchoires à force de rire. Quand l'assemblée fut dispersée, ils joignirent le moine, lui apprirent ce qu'ils avaient fait, et lui rendirent sa plume, dont il ne tira pas moins de profit, l'année suivante, qu'il venait d'en tirer des charbons.

La compagnie s'amusa longtemps de cette nouvelle : le voyage de frère Ognon, les prétendues reliques qu'il avait vues à Jérusalem, celles qu'il en avait apportées, la sottise des habitants de Certalde, tout fournit matière à rire. Quand on se fut assez diverti du charlatanisme de ce moine facétieux, la reine se leva de dessus son siége, ôta sa couronne, et la posa d'un air riant sur la tête de Dionée. « Il est temps, lui dit-elle aussitôt, que tu saches ce que c'est que d'avoir à gouverner des femmes ; dans cette intention, je te fais roi, et t'exhorte à mériter les éloges et la reconnaissance de tes sujets. »

Dionée remercia Élise avec courtoisie et ajouta : « Il faut convenir que je suis un plaisant roi ; celui des échecs a encore plus d'autorité que je n'en ai. Certes, vous verriez beau jeu, mes belles dames, si vous étiez réellement disposées à m'obéir, comme un véritable roi veut et doit l'être. Je vous ferais goûter des plaisirs !... des plaisirs, mesdames, sans lesquels les autres ne sont rien..... Mais laissons ces choses-là à part : je gouvernerai du mieux qu'il me sera possible. »

Il fit appeler ensuite le maître d'hôtel, comme on l'avait pratiqué à chaque changement de souveraineté, et lui ordonna ce qu'il devait faire pendant la durée de son règne ; puis, se tournant vers la compagnie : « Mes aimables dames, dit-

-il, on a épuisé tant de sujets dans les différentes nouvelles racontées jusqu'à présent, que, si Lycisque ne fût venue cette après-midi, j'aurais eu de la peine à en trouver un qui fût amusant et qui n'eût pas été déjà traité. Elle a dit, vous devez vous en souvenir, que toutes ses amies et ses voisines, non contentes d'avoir fait l'amour avant le mariage, ne laissaient pas de jouer encore de bons tours à leurs époux. Laissant de côté le premier article, je pense que l'autre peut faire la matière de nos premiers récits, et qu'il serait difficile de trouver un meilleur sujet à traiter pour la journée de demain : c'est pourquoi j'entends qu'on n'en choisisse point d'autre, et j'ordonne, en ma qualité de roi, que les nouvelles à raconter, pendant la durée de mon règne, ne roulent que sur les infidélités des femmes mariées. »

Ce sujet ne parut pas honnête à la plupart des dames, et elles le prièrent de vouloir bien en assigner un autre. Dionée ne crut pas devoir se rendre à leurs prières.

« Je connais, mesdames, leur dit-il, tout aussi bien que vous, ce qui est honnête et ce qui ne l'est pas. Mon sujet n'a rien qui doive offenser votre vertu ; ainsi vous me permettrez de ne point le changer. Il est permis de s'entretenir de ce qu'on veut, pourvu qu'on se conduise honnêtement. Faites attention à la corruption qui règne aujourd'hui dans presque toutes les classes de citoyens ; songez que les lois n'ont plus de frein ; que les juges, qui devraient les faire respecter, ont abandonné leurs siéges ; qu'une affreuse licence s'est emparée de tous les esprits ; que presque personne à présent ne craint ni Dieu ni diable, et que l'amour de la vie, dans ce temps de calamité, est l'unique objet dont tout le monde s'occupe. Je suis bien éloigné de vouloir vous porter à suivre ces malheureux exemples ; mais quand, pour vous égayer et égayer les autres, vous prendriez un peu de liberté dans vos propos, je ne vois pas le grand mal que vous feriez. Il est permis, pour animer la conversation, de déroger quelquefois à l'austère décence : on ne saurait vous en faire un crime, tant que vos actions seront honnêtes et irréprochables. Votre honneur n'a rien souffert jusqu'à présent de tout ce qu'on a pu dire d'un peu libre dans nos divers entretiens : soyez persuadées qu'il ne sera pas plus blessé de ce que nous pouvons dire encore. On connaît votre vertu : on sait que non-seulement les discours les plus séduisants et les plus libres ne sont pas capables de vous détourner du chemin de la vertu, mais que la crainte même de la mort ne serait pas capable de vous en faire écarter. Qu'avez-vous donc à redouter ? Considérez d'ailleurs, je vous prie, le bel honneur que vous me feriez en refusant de vous conformer à ce que j'ai prescrit en qualité de roi. Autant vaudrait que vous ne m'eussiez pas élu votre souverain, si, après vous avoir donné l'exemple de la plus parfaite soumission, je ne pouvais point vous soumettre à mes ordres. Faites donc taire vos scrupules, je vous prie ; ils ne furent jamais plus mal placés. On ne doit rougir que de mal faire, et non de ce que les autres ont mal fait. D'où je conclus qu'il faut vous disposer à composer chacune votre nouvelle sur le sujet que j'ai assigné, et auquel les propos de Lycisque ont tantôt donné lieu. »

Ce discours convertit les dames, et elles promirent de se conformer à la volonté du roi, qui donna la liberté à chacun d'aller où il voudrait jusqu'à l'heure du souper.

Comme, ce jour-là, les nouvelles avaient été fort courtes, le soleil n'avait tout au plus parcouru que les deux tiers et demi de sa course. Dionée demeura à l'ombre, et proposa une partie de jeu aux deux autres gentilshommes, qui l'acceptèrent. Élise tira à part les autres dames. « Depuis que nous sommes dans cette campagne, leur dit-elle, j'ai toujours eu envie de vous mener dans un endroit fort près d'ici ; mais l'occasion ne s'en est point offerte. Elle est à présent favorable. Je suis persuadée qu'aucune de vous n'a jamais été dans la Vallée-des-Dames. Voyez si vous êtes d'humeur de m'y suivre : vous ne serez pas fâchées de l'avoir vue. » Toutes les dames répondent qu'elles le veulent bien : elles prennent donc avec elles une des femmes de chambre, et se mettent aussitôt en route, sans en dire mot aux trois gentilshommes.

Après une demi-heure de marche, elles arrivent dans la vallée, où elles entrent par un sentier assez étroit, bordé d'un côté par un ruisseau limpide. Leurs yeux furent agréablement surpris de la beauté du lieu. Les chaleurs de la saison n'en avaient point flétri la verdure. La plaine, selon le rapport que m'en a fait une de ces dames, formait un cercle de près d'une demi-lieue de tour; jamais l'industrie humaine n'en eût fait un plus rond, plus parfait. Ce cercle était bordé par six collines. Sur le sommet de chacune, on voyait une charmante maison en forme de petit château qui faisait le plus beau coup d'œil qu'il soit possible d'imaginer. Chaque colline allait en s'étrécissant, et aboutissait à la plaine, par une pente insensible, à la manière de nos amphithéâtres de salle de comédie. Les coteaux les plus exposés au midi étaient couverts de vignes, d'oliviers, d'amandiers, et d'autres arbres à fruits. De petits bosquets et d'agréables prairies couvraient la partie exposée au nord. La plaine, qui n'avait pas d'autre entrée que celle par où ces dames étaient arrivées, était ornée de sapins, de lauriers, de plusieurs pins, et tous ces arbres étaient plantés avec tant d'art, qu'on eût pris cette plaine pour un vaste jardin. C'étaient de tous côtés des allées magnifiques, où le soleil avait de la peine à introduire quelques-uns de ses rayons. Vers le milieu de ce paradis terrestre on voyait une petite prairie émaillée de fleurs, et environnée d'arbres d'une hauteur prodigieuse, qui en défendaient l'entrée au soleil la plus grande partie du jour. Un ruisseau peu profond, mais rapide et argenté, serpentait dans les environs. Il descendait du haut d'une des collines, et faisait un bruit qui flattait agréablement l'oreille. Après avoir serpenté sur la prairie, il formait un lac où l'on voyait du poisson en abondance. Cette espèce de vivier pouvait avoir trois pieds et demi de profondeur, sur une quarantaine de large, et une soixantaine de long. L'eau surabondante s'échappait par un petit ruisseau, qui, cherchant les endroits les plus bas de la vallée, n'en sortait qu'après avoir fait mille détours, comme s'il eût eu regret de quitter un si agréable séjour.

Quand les dames en eurent parcouru et admiré toutes les beautés, elles formèrent le projet de se baigner. La chaleur et la solitude du lieu les y invitaient. Elles dirent à la femme de chambre qui les avait suivies d'aller se mettre en sentinelle à l'entrée de la vallée, afin de leur donner l'alarme en cas de surprise. Elles se déshabillent toutes sept aux bords du lac, et y entrent courageusement. A travers l'eau claire et limpide de ce vivier, on eût pu admirer leurs corps d'albâtre aussi facilement qu'on voit la rose vermeille à travers le vase au

mince cristal qui la renferme. Après s'être amusées quelque temps à folâtrer, à courir çà et là après les poissons, qui difficilement pouvaient se cacher, et en avoir pris quelques-uns, elles sortirent de l'eau, s'essuyèrent les unes les autres, s'habillèrent, et s'en retournèrent au château au petit pas, s'entretenant de la beauté du lieu qu'elles venaient de quitter et des plaisirs qu'elles y avaient goûtés.

Arrivées de bonne heure au château, elles trouvèrent les trois jeunes gens qui siégeaient encore à la même place où elles les avaient laissés.

« Il faut convenir, leur dit Pampinée, que nous vous avons joué un bon tour. — Quel tour? dit Dionée. Seriez-vous déjà plus libres dans vos actions que vous ne voulez l'être dans vos propos? — C'est la vérité, sire, » répliqua-t-elle. Puis elle lui dit d'où elles venaient, et entra dans les plus grands détails sur la beauté du lieu, et lui raconta tout ce qu'elles y avaient fait.

A ce récit, le roi témoigna la plus grande envie d'y aller avant la fin du jour. Dans cette idée, il ordonna au maître d'hôtel de servir promptement le souper. Au sortir de table, les trois gentilshommes, suivis de leurs domestiques, prirent le chemin de la vallée, et la trouvèrent digne de tous les éloges qu'on leur en avait faits. Après en avoir parcouru rapidement les principaux endroits, et s'y être baignés pendant une demi-heure, ils revinrent au château sur la brune, et trouvèrent les dames, qui dansaient au chant de Flammette. La danse achevée, on s'entretint des beautés merveilleuses de la Vallée-des-Dames, et l'on convint généralement que c'était peut-être le plus beau site de la terre.

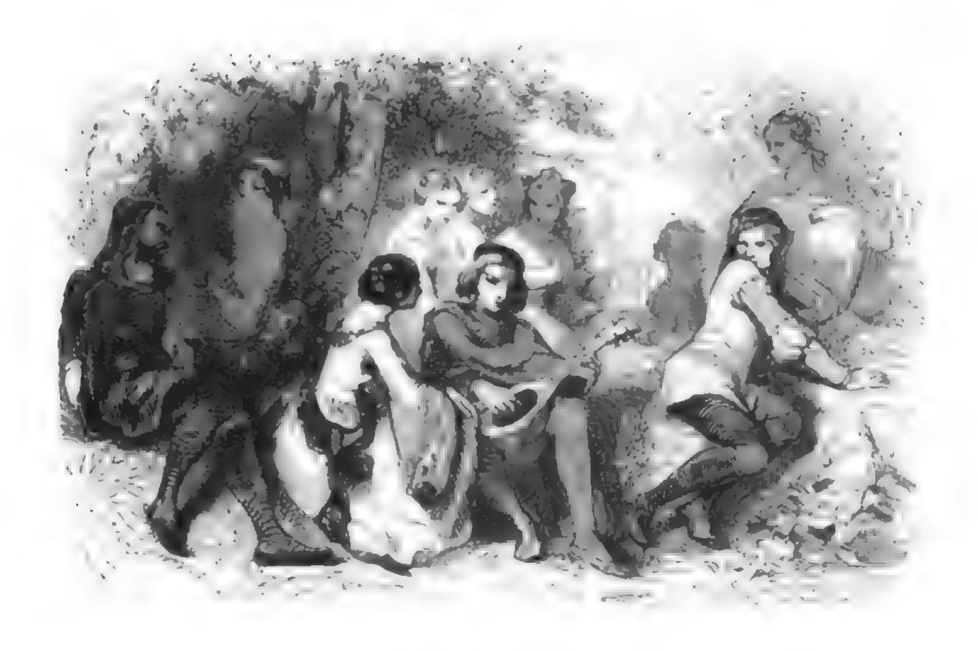
Le roi fit appeler le maître d'hôtel : il lui signifia qu'ils iraient tous le lendemain dîner dans ce lieu ; qu'il n'avait qu'à prendre ses mesures en conséquence, et y faire même porter des lits de camp, dans le cas où quelqu'un voulût se reposer après le dîner. Il fit servir ensuite aux flambeaux une petite collation, après laquelle les danses recommencèrent.

Plus tard, le roi, s'adressant à Élise, lui dit d'un air poli et gracieux : « Vous m'avez fait aujourd'hui l'honneur de me donner la couronne ; il est juste que je vous choisisse à mon tour pour nous chanter quelques couplets. Je laisse à votre choix la chanson : je ne doute pas qu'elle ne soit aussi jolie que votre voix est belle et gracieuse. » La dame, sensible au compliment du roi, lui en témoigna sa reconnaissance en obéissant aussitôt.

Sur un air mélancolique, elle peignit les tourments d'un cœur novice qui s'ouvre à l'amour comme une fleur aux premiers rayons du soleil. Jeune et faible, il s'est confié à la voix trompeuse d'un ingrat, qui rit aujourd'hui de son ardeur et de ses larmes.

Élise donna beaucoup à penser à la compagnie, par cette chanson plaintive, et par les profonds soupirs dont elle avait terminé presque chaque couplet. Mais on eut beau chercher les motifs de sa tristesse, on ne put jamais les deviner.

Le roi, qui était dans sa belle humeur, fit ensuite appeler Pindaro, et lui commanda de jouer de la cornemuse. On exécuta plusieurs danses au son de cet instrument rustique ; et, quand on se fut ainsi amusé une bonne partie de la nuit, le roi dit à chacun d'aller se coucher.



SEPTIÈME JOURNÉE

Dans laquelle on raconte, sous le gouvernement de Dionée, les ruses dont certaines femmes se sont servies envers leurs maris, soit pour satisfaire leurs passions ou se tirer d'embarras, et que ceux-ci se soient aperçus ou non de leur conduite.

Toutes les étoiles, excepté celle du matin, qui brillait encore au lever de l'aurore, avaient déjà disparu à l'approche du soleil levant, lorsque le maître d'hôtel, après s'être levé, se dirigea avec tout le bagage vers la Vallee-des-Dames, pour y tout apprêter selon l'ordre qu'il avait reçu du roi.

Dionée, éveillée par le bruit, ne tarda pas à faire appeler la compagnie. On se mit en chemin au point du jour, à cette heure délicieuse où la nature semble dévoiler ses charmes les plus secrets et prodiguer tous ses moyens de plaire. Il leur parut n'avoir jamais entendu chanter les rossignols et les autres oiseaux aussi gaiement. Arrivés dans la vallée, aux doux concerts de ces agréables habitants de l'air, ils se promènerent dans ce lieu enchanteur, dont ils contemplèrent à loisir les diverses beautés. On eût dit que tous les rossignols qu'ils avaient entendus sur la route s'étaient réunis dans cette plaine pour augmenter leurs plaisirs par leurs chants redoublés. La fraîcheur du matin leur fit trouver cet endroit plus délicieux encore qu'il ne leur avait paru la veille. Après qu'ils eurent déjeuné avec des fruits, des confitures et de bons vins, jaloux d'imiter la gaieté des rossignols, ils se mirent à chanter, et l'écho se plut à répéter fidèlement leurs accords. L'heure du dîner venue, les tables furent dressées sous des berceaux où le soleil ne pouvait pénétrer : c'était fort près du petit lac où l'on

s'était baigné la veille. On s'assit dans l'ordre qu'il plut au roi de prescrire; et, pendant le repas, les poissons qu'on voyait nager fournissaient matière aux propos les plus agréables. Au lever de table, on recommença à chanter et à se divertir par mille petits jeux.

Le maître d'hôtel, homme actif et intelligent, avait fait dresser dans un des plus beaux endroits de la plaine plusieurs tentes de ces serges qui nous viennent de France, et dans ces tentes plusieurs lits. Il fut libre à chacun d'aller s'y reposer. Plusieurs préférèrent de jouer et de causer à l'ombre. L'heure du repos étant passée, on éveilla les dormeurs, et tout le monde se réunit pour raconter, à l'ordinaire, des nouvelles. Le roi fit asseoir la compagnie, dans l'ordre accoutumé, sur un grand tapis qu'on avait étendu sur le gazon. Il commanda ensuite à Émilie d'ouvrir la séance. Cette aimable dame se mit à sourire, et s'exprima en ces termes :

NOUVELLE PREMIÈRE

LA TÊTE D'ANE.

Jean le Lorrain entend une nuit heurter à sa porte et éveille sa femme ; celle-ci lui fait accroire que c'était un esprit qui revenait. Ils vont le conjurer avec des oraisons, et l'esprit s'éloigne aussitôt.

J'aurais bien désiré, sire, que tout autre que moi eût entamé la matière sur laquelle nous devons nous entretenir aujourd'hui; mais, puisqu'il vous a plu de me nommer la première, je vous obéirai sans murmurer. Si ces dames sont aussi peureuses que je le suis moi-même des revenants et des esprits, quoique à la vérité je ne sache point ce que c'est, et que je n'aie encore pu trouver personne en état de m'en instruire, elles pourront apprendre dans ma nouvelle une excellente oraison pour les congédier et les mettre en fuite, si jamais il leur en apparaît quelqu'un.

Il y eut autrefois à Florence, dans la rue de Saint-Brancasse, un fameux cardeur de laine nommé Jean le Lorrain, homme beaucoup plus heureux que sage, puisque, malgré sa bêtise et sa grande simplicité, il fut souvent nommé prévôt de tous les cardeurs du quartier Sainte-Marie-la-Nouvelle, qui étaient alors obligés d'aller tenir chez lui leurs assemblées. Il eut, outre cela, d'autres honneurs dans son corps, qui lui inspirèrent tant de vanité, qu'il se croyait de beaucoup au-dessus des autres hommes. Fort à son aise pour un homme de son état, il donnait souvent à dîner aux pères de Sainte-Marie-la-Nouvelle, et faisait présent, à l'un d'une culotte, à l'autre d'un capuchon, à celui-ci d'une soutane, à celui-là de quelques mouchoirs. Les bons moines lui enseignaient, en récompense, force bonnes oraisons, et lui donnaient tantôt le *Pater noster* en langue vulgaire, tantôt le cantique de saint Alexis, une autre fois les discours de saint Bernard, l'hymne de sainte Mathilde, et plusieurs autres choses de cette nature, qu'il conservait précieusement pour le salut de son âme.

Ce bon homme avait une femme belle et charmante, nommée Tesse, fille de

Manucio de Cuculia, aussi prudente et aussi avisée que son mari l'était peu. Elle n'ignorait pas sa supériorité sur lui à cet égard, et la commère se proposait d'en tirer parti dans l'occasion. L'esprit est un bon meuble; la nature ne nous l'a donné que pour nous en servir. Aussi s'en servit-elle.

Devenue amoureuse de Frédéric de Néri-Pégoloti, beau garçon qui ne l'aimait pas moins, elle lui fit dire par sa servante d'aller la trouver à une maison de campagne nommée Camérata, qu'elle possédait près de Florence, où elle avait coutume de passer l'été, et où son mari allait quelquefois souper et coucher avec elle pour s'en retourner le lendemain à sa boutique. Frédéric ne manqua pas de se trouver au rendez-vous le soir même, et, en l'absence prévue du mari, le galant soupa tranquillement et coucha avec sa maîtresse, qui, comme on peut le croire, n'employa pas toute la nuit à dormir. Elle lui apprit, le tenant serré dans ses bras, une demi-douzaine des oraisons de son mari. Ces heureux amants se trouvèrent trop bien des plaisirs de cette nuit pour ne pas aviser aux moyens de les goûter aussi souvent qu'ils le pourraient sans danger. Il fut donc décidé, avant de se séparer, que, pour épargner à la servante la peine de l'aller chercher, Frédéric irait tous les jours à une maison de campagne qu'il avait au delà de celle de sa maîtresse; qu'en allant ou revenant il aurait soin de jeter un coup d'œil sur le coin d'une vigne voisine de la maison, où il verrait une tête d'âne sur la pointe d'un gros échalas; que lorsque le museau de cette tête serait tourné du côté de la ville, ce serait signe que le mari serait absent, et qu'il ne tiendrait qu'à lui d'occuper sa place; que, dans le cas que la porte se trouvât fermée, il frapperait trois coups, après lesquels il n'attendrait pas longtemps sans qu'on lui ouvrît; mais que, si le museau était tourné du côté de Fiésole, cela voudrait dire que maître Jean était dans la maison, et qu'il ne devait pas y entrer. Par le moyen de cet arrangement, la belle et le galant passèrent plusieurs nuits ensemble sans avoir besoin de commissionnaire pour s'avertir, et sans crainte d'être surpris. Mais, un soir que Frédéric devait aller souper avec la dame, qui l'attendait avec deux bons poulets rôtis, maître Jean, qui ne comptait pas pouvoir, ce jour-là, se rendre auprès de sa femme, y alla pourtant, et fort tard, contre sa coutume. Tesse fut fort fâchée de sa visite. Pour l'en punir, elle ne lui servit à souper qu'un morceau de lard bouilli. Les deux chapons, plusieurs œufs frais et une bouteille de bon vin furent enveloppés, par son ordre, dans une serviette bien propre, et portés par sa confidente dans un jardin où l'on pouvait entrer sans passer par la maison. « Tu poseras cela, lui dit-elle, au pied du pêcher où nous avons soupé plusieurs fois. » Mais la précipitation avec laquelle cela fut fait pour en dérober la connaissance au mari, jointe à sa mauvaise humeur, lui firent oublier de dire à la fille d'attendre Frédéric, pour le renvoyer après lui avoir fait emporter le souper.

Quand le mari et la femme eurent tristement mangé leur morceau de lard, ils se couchèrent, et la servante aussi. A peine furent-ils dans le lit, que voilà le galant qui arrive, et qui frappe doucement à la porte. Le mari l'entend d'abord, et la belle encore mieux; mais, pour ne point donner de soupçons, elle fit semblant de dormir. Frédéric heurte une seconde fois. Jean, étonné, pousse sa femme et lui dit : Entends-tu, Tesse? quelqu'un heurte à la porte. — Hélas! répondit-elle, je n'en suis pas surprise : c'est un revenant, un esprit qui me fait une peur terrible

depuis plusieurs nuits ; aussitôt que je l'entends, je fourre ma tête dans les draps, et n'ose me lever qu'il ne soit grand jour — Rassure-toi, ma femme : si c'est un esprit, il ne nous fera pas de mal : j'ai dit, en me mettant au lit, le *Te lucis* et l'*Intemerata*. De plus, j'ai fait le signe de la croix aux quatre coins du lit ; ainsi, quel que soit son pouvoir, nous n'avons rien à craindre de lui. »

La belle, peu contente d'avoir donné le change au bon homme, craignant que son amant ne la soupçonnât de n'être pas à lui seul, résolut de se lever et de lui faire entendre qu'elle était avec son mari. Dans cette idée, elle dit à Jean : « Vos oraisons et vos signes de croix ne me rassurent pas : s'il faut vous parler net, je ne serai tranquille qu'après que nous l'aurons conjuré. — Et comment le conjurer ? répondit le benet. — Ne t'inquiète pas de cela, répliqua-t-elle. J'allai l'autre jour gagner mes indulgences à Fiésole : une sainte religieuse, à qui je fis part de ma peur, m'enseigna une oraison infaillible pour conjurer et chasser à jamais les esprits et les revenants. Elle en a fait l'expérience et s'en est bien trouvée. J'aurais déjà éprouvé sa recette, mais je n'ai pas osé, parce que j'étais seule. Maintenant que tu es avec moi, levons-nous, si tu m'en crois, et allons le conjurer, afin qu'il ne revienne plus. »

Jean y consentit. Ils se lèvent donc, et vont à la porte où Frédéric, plein d'impatience et de jalousie, commençait à soupçonner la fidélité de sa maîtresse. Tout en y allant, Tesse dit à son mari de cracher au moment qu'elle l'avertirait. Ce bon homme le lui promit ; et, quand ils furent près de la porte, elle commença son oraison, disant : « Esprit, esprit qui cours ainsi la nuit, tu es venu ici la tête droite, retourne-t'en de même. Tu trouveras au jardin, au pied du gros pêcher, deux bons poulets, quantité d'œufs de ma geline, et une bouteille de vin ; prends ce qu'il te faudra, et retire-toi sans faire aucun mal ni à moi ni à Jean, mon mari, qui est ici. »

Après ces paroles, elle dit à Jean de cracher, et Jean cracha. Frédéric fut bientôt au fait ; ses soupçons se dissipèrent, et, malgré la mauvaise humeur que lui causait ce fâcheux contre-temps, il eut bien de la peine de s'empêcher de rire quand il entendit cracher le mari par ordre de sa femme. Il disait alors en lui-même : « Puisse-t-il cracher les dents ! » La conjuration ayant été répétée par trois fois, les conjurateurs retournèrent au lit. Frédéric, qui comptait souper avec sa maîtresse, et qui avait bien saisi le sens de l'oraison, courut au jardin et emporta chez lui les poulets, les œufs frais et le vin, et mangea de fort bon appétit. Il ne tarda pas à revoir sa chère amante, et rit beaucoup avec elle de l'enchantement.

Il est des gens qui prétendent que madame Tesse n'avait pas manqué de retourner le museau de la tête d'âne du côté de Fiésole, mais qu'un paysan, passant par la vigne, s'était amusé à lui faire faire plusieurs tours avec son bâton, et que le museau était resté tourné du côté de Florence. C'est ce qui trompa Frédéric. Aussi ces mêmes gens assurent-ils que la dame avait dit l'oraison de la manière suivante : « Esprit, esprit, retire-toi, et ne m'en veux point ; ce n'est pas moi qui ai tourné la tête de l'âne. Que Dieu punisse celui qui l'a fait. Je suis ici avec Jean, mon mari ; » et qu'ainsi Frédéric s'en était retourné chez lui sans souper. Mais une femme fort âgée, longtemps voisine de l'épouse du cardeur, m'a dit que l'une et l'autre circonstance sont également conformes à la


BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE
FIRENZE



Le Cuvier

vérité, selon qu'elle l'avait ouï raconter dans sa tendre jeunesse; mais que la dernière façon regardait non l'histoire de Jean le Lorrain, mais bien celle de Jean de Nelle, à qui était arrivé une pareille aventure. Celui-ci, comme vous pouvez l'avoir ouï dire, demeurait à la porte Saint-Pierre, et n'était ni moins simple ni moins crédule que le premier.

Ainsi on peut choisir entre ces deux oraisons, ou les adopter toutes deux si on le juge à propos. On vient de voir qu'elles ont une grande vertu : les dames peuvent en faire usage dans l'occasion.

NOUVELLE II

LE CUVIER.

Perronnelle cache son amant dans un cuvier. Son mari étant rentré pour lui dire qu'il l'avait vendu, elle lui dit qu'elle l'avait vendu de son côté à un homme qui était entré dedans pour s'assurer s'il était en bon état. L'homme en étant sorti, ils le firent racler au mari; après quoi l'amant l'emporta chez lui.

La nouvelle que venait de raconter Émilie fit rire toute la compagnie, et chacun applaudit à la bonne et sainte oraison. Aussitôt que le récit de son histoire fut achevé, le roi ordonna à Philostrate de conter la sienne. Ce jeune gentilhomme obéit, et parla en ces termes :

Les tromperies des hommes, et particulièrement des maris, sont si criantes et si multipliées, que quand il arrive à une d'entre vous, mesdames, d'user de représailles, non-seulement vous devriez être bien aises de le savoir ou de l'entendre dire, mais vous devriez être les premières à le publier, pour apprendre aux hommes que, s'ils ont de l'esprit et de la finesse, les femmes n'en ont pas moins. Si les hommes, en effet, étaient instruits des tours qui vont faire le sujet de notre entretien, ils seraient plus circonspects à votre égard et plus attentifs à ne pas vous manquer : ils verraient que rien ne vous est plus facile que de vous venger.

Il n'y a pas longtemps qu'à Naples un pauvre maçon épousa une jeune et jolie fille, nommée Perronnelle. Les nouveaux mariés gagnaient à grand'peine leur vie, l'un à maçonner et la femme à filer. Un jeune homme vit un jour celle-ci, la trouva à son gré et en devint amoureux. Il l'accosta, lui parla, lui rendit des soins, et la sollicita de tant de manières, qu'il lui fit approuver sa passion : il fut convenu que le galant guetterait le mari, qui sortait tous les jours de grand matin pour aller travailler, et qu'aussitôt après il entrerait dans la maison, située dans une rue écartée et solitaire, nommée Avorio. Ce manége réussit plusieurs fois, à la grande satisfaction du couple amoureux; mais, un matin, après que le bon homme fut sorti, et que Jeannet (c'était le nom du galant) fut entré, le mari, qui ne reparaissait pas pour l'ordinaire de la journée, retourna chez lui. Il trouve la porte fermée; il heurte, et dit en lui-même :

« Loué soit Dieu! s'il a voulu que je fusse pauvre, il m'a du moins fait rencontrer une bonne et honnête femme : voyez comme elle a fermé la porte, afin de se mettre hors de toute insulte et à couvert de la médisance! »

Perronnelle, qui reconnut son mari à sa manière de heurter : « Ah ! mon ami, dit-elle à Jeannet, je suis perdue, voici mon mari. Je ne sais ce que cela veut dire, car il ne revient jamais à cette heure-ci : peut-être vous a-t-il vu entrer. Cachez-vous, je vous en supplie, dans ce grand vaisseau de terre que vous voyez là. J'irai lui ouvrir pour voir ce qu'il veut, et je tâcherai de le renvoyer. »

Jeannet entre précipitamment dans cette espèce de tonneau, et la belle court ouvrir à son mari. « Pourquoi revenez-vous sitôt ? lui dit-elle d'un ton refrogné. Vous rapportez vos outils : seriez-vous dans l'intention de ne pas travailler d'aujourd'hui ? A quoi pensez-vous d'agir ainsi ? Comment vivre ? comment avoir du pain ? Croyez-vous que je serai d'humeur de mettre en gage mes robes et mes autres hardes pour favoriser votre paresse, moi qui, à force de filer nuit et jour, n'ai presque plus de chair aux ongles ? Détrompez-vous. Il n'y a pas de voisine qui ne se moque de moi, qui ne soit étonnée du mal que je me donne ; et vous, vous revenez à la maison, les bras croisés, dans le temps que vous devriez être au travail ! » A ces mots, elle se mit à pleurer. « Malheureuse que je suis ! ajouta-t-elle ; sous quelle étoile suis-je donc née ? Je pouvais me marier à un très-aimable et très-honnête jeune homme : pour qui l'ai-je refusé ? Pour un ingrat qui ne fait aucun cas de moi. Les autres femmes en prennent à leur aise ; elles se donnent du bon temps avec leurs amoureux ; toutes en ont ; quelques-unes en ont deux, d'autres en ont même jusqu'à trois : elles sont partout triomphantes, parées comme des divinités, brillantes comme des astres ; et moi, parce que je suis bonne et ne songe point à ces folies, je me vois dans la peine et la souffrance. Pourquoi ne pas imiter les autres ? Apprenez, mon mari, puisqu'il faut vous le dire, apprenez que, si je voulais mal faire, les occasions ne me manqueraient pas. Je connais des jeunes gens qui m'aiment et qui m'ont fait offrir de l'argent, des robes et des bijoux ; mais Dieu me préserve d'avoir assez peu d'honneur pour jamais accepter de pareilles offres ! Je suis fille d'une femme qui n'a jamais donné dans le travers, et je n'y donnerai pas non plus, s'il plaît au ciel, malgré ma pauvreté. Mais, mon cher, pourquoi revenir sitôt, au lieu d'être au travail ?

— Au nom de Dieu ! ma femme, ne te chagrine point, répondit le mari ; je connais ta vertu, et je sais te rendre la justice qui t'est due. Il est vrai que je suis parti de bonne heure pour aller travailler : mais tu ne sais pas, et je l'ignorais moi-même, que c'est aujourd'hui la fête de saint Galeri, que tout le monde chôme ? Pour du pain, ne t'en inquiète pas : nous en avons d'assuré pour plus d'un mois. J'ai vendu à cet homme que tu vois ici avec moi le grand vaisseau de terre qui, depuis longtemps, ne fait que nous embarrasser. Il m'en donne cinq écus.

— Quoi ! toujours de nouvelles sottises ! s'écrie alors Perronnelle. Vous, qui êtes un homme, vous, qui allez et courez partout, et qui devriez savoir le prix des choses, vous n'avez vendu ce tonneau que cinq écus ? Sachez donc que moi, qui ne suis qu'une petite femme, et qui n'ai fait que mettre le pied sur la porte, je l'ai vendu sept écus à un homme qui le visite en ce moment pour voir s'il est en bon état. »

Le mari, fort content du marché qu'avait fait sa chère Perronnelle, dit à son acheteur : « Puisque ma femme, pendant mon absence, a vendu le vaisseau, et

qu'on lui en offre deux écus de plus que vous ne m'en donniez, vous pouvez vous retirer. » Ce que le marchand fit sans insister davantage.

« Puisque vous voilà ici, continua Perronnelle, allez-vous-en là-haut pour finir le marché avec l'homme que j'ai fait monter. »

Jeannet, qui écoutait de toutes ses oreilles, ayant entendu cette conversation, sortit vite du vaisseau, et, comme s'il eût ignoré le retour du mari, se mit à crier : « Où êtes-vous donc, bonne femme? — Me voici, dit le mari qui montait : qu'y a-t-il pour votre service? — Je demande la femme avec qui j'ai fait le marché de ce tonneau. — Vous pouvez agir avec moi comme avec elle, répondit le maçon; je suis son mari. — Le vaisseau, reprit le galant, me paraît bon et entier; mais on dirait qu'il vous a servi à tenir des ordures : il est tout barbouillé de je ne sais quoi de sec que je ne puis arracher avec les ongles; je ne le prendrai point qu'il ne soit nettoyé. — A cela ne tienne, dit alors Perronnelle; voilà mon mari qui le nettoiera dans l'instant.—Volontiers, » dit le maçon.

Aussitôt, ayant mis bas son pourpoint et pris une ratissoire, il entre dans le vaisseau, où il se fait donner une chandelle allumée. Il était en train de racler, lorsque sa femme, comme si elle eût voulu voir la façon dont il s'y prenait, mit la tête à l'ouverture du vaisseau, qui était beaucoup plus étroite que le ventre, et, ayant passé un de ses bras jusqu'à l'épaule, lui disait : « Raclez ici, raclez là; voilà un endroit que vous laissez. » Pendant que la belle était dans cette posture, et qu'elle indiquait à son mari les endroits à nettoyer, le galant, qui n'avait pu achever sa besogne lorsque le mari était survenu, résolut de s'y remettre et de la finir comme il pourrait. Il y réussit à merveille : comment? vous le devinerez. Ce que je vous dirai seulement, c'est que les deux travailleurs achevèrent leur ouvrage presque en même temps. Perronnelle retira sa tête et son bras du tonneau pour laisser sortir son mari; et, donnant la chandelle à Jeannet : « Voyez, lui dit-elle, s'il est assez nettoyé. » Jeannet l'examina, le trouva tel qu'il désirait, le paya, et le fit porter chez lui.

NOUVELLE III

L'ORAISON CONTRE LA COLIQUE.

Frère Renaut étant couché avec sa commère, est surpris par le mari; ils lui font accroire qu'ils conjuraient les vers dont son fils était tourmenté.

Philostrate ne put parler en mots assez couverts pour que les dames ne comprissent clairement ce qu'il voulait dire. Elles en rirent malgré elles à gorge déployée, faisant semblant toutefois de rire d'autre chose. Quand il eut achevé son récit, le roi commanda à Élise de commencer le sien.

Mesdames, dit-elle aussitôt d'un air délibéré, la manière de conjurer les esprits dont nous a parlé Émilie m'a fait souvenir d'une nouvelle où il s'agit aussi d'un autre enchantement que je vous conterai, bien qu'il ne vaille pas celui-ci,

parce que je ne vois pas pour le moment autre chose sur le sujet qui nous a été imposé.

Dans la ville de Sienne, un jeune homme nommé Renaut, issu d'une famille honnête, bien élevé, et d'une jolie tournure, devint passionnément amoureux d'une jeune et belle femme nouvellement mariée. Il s'imagina que, s'il trouvait moyen de lui parler, il en obtiendrait bientôt tout ce qu'il voudrait. Dans ce dessein, il chercha un expédient pour la voir et l'entretenir sans se rendre suspect au mari. Agnès était grosse de six ou sept mois : il mit dans sa tête de devenir son compère. Il accosta un jour le mari, qu'il connaissait, et lui témoigna son désir de la manière la plus polie et la plus adroite. Le mari, loin de soupçonner les vues de Renaut, accepta la proposition, et en parut même flatté. Le jeune homme, devenu compère d'Agnès, profita de l'occasion qu'il eut de la voir pour lui confirmer de bouche ce que ses soupirs et ses yeux lui avaient dit tant de fois auparavant. Il lui peignit la situation de son cœur, et ne manqua pas de lui dire que son repos, son bonheur, sa vie même dépendaient du retour dont elle paierait ses sentiments.

La belle, ni précieuse ni prude, ne s'offensa point de la déclaration ; son amour-propre en parut même flatté ; mais, comme elle était sage et qu'elle aimait son mari, elle ôta toute espérance à Renaut, et lui défendit de parler davantage d'amour. L'amant fit de nouvelles tentatives. Elles ne lui réussirent pas plus que la première. Renaut se voyant repoussé, entra dans les ordres peu de temps après ; et, soit que l'état religieux lui convînt, soit autre chose, et qu'il eût trouvé le pain de la religion bon ou mauvais, toujours est-il qu'il persista dans sa résolution et demeura dans l'ordre. Il renonça sérieusement à l'amour et aux autres vanités du monde. Il tint bon quelque temps ; mais le démon, plus fort que sa dévotion, lui fit à la longue reprendre ses vieilles habitudes. Sa passion pour Agnès se réveilla, et il se livra à tous ses anciens penchants, sans vouloir pour cela quitter le froc. Il se faisait un plaisir de se montrer en habit de religieux, toujours propre, toujours élégant : c'était, en un mot, un moine petit-maître. On le voyait partout réciter des vers galants, chanter des couplets de sa façon, et faire mille autres gentillesses semblables. Mais qu'ai-je besoin de vous décrire le luxe de frère Renaut? Il suffit de dire qu'il se conduisait comme font tous les moines d'aujourd'hui. Quels sont ceux, en effet, qui suivent l'esprit de leur état? Hélas ! à la honte de ce siècle pervers et corrompu, les moines, vous le savez, ne rougissent pas de paraître dans le monde, gras, dodus, vermeils, délicats, recherchés dans leur mise, et de marcher, non comme la modeste colombe, mais tels que des coqs orgueilleux qui lèvent avec fierté leur crête panachée. Leurs chambres sont pleines de pots de confitures, de dragées, d'eaux de senteur, des meilleurs vins de Grèce et des autres pays, de liqueurs, de fruits, d'ambroisie ; de sorte qu'elles ressemblent plutôt à des boutiques d'épiciers ou de parfumeurs qu'à des cellules de religieux. Ils ne cachent même pas qu'ils sont sujets, pour la plupart, à la goutte, qui, comme on sait, ne s'attache guère à ceux qui jeûnent, qui sont tempérants, chastes, dont la conduite est sage et réglée, ainsi qu'il convient à des ecclésiastiques, et surtout à des moines. Pour moi, malgré mon indulgence naturelle, je ne puis voir sans surprise et sans indignation combien ils ont dégénéré et com-

bien ils dégénèrent tous les jours. Saint Dominique et saint François n'avaient pas trois habits pour un; leurs habillements étaient non de soie, ni de drap fin, ni de couleur recherchée, mais de grosse laine et de couleur sombre, uniquement destinés à les défendre du froid. Dieu veuille remédier à ces abus, en ouvrant enfin les yeux aux imbéciles qui les nourrissent et les engraissent de leurs charités!

Frère Renaut, revenu à ses premières inclinations, rendait de fréquentes visites à sa commère, et devenait chaque jour plus hardi. Il sollicita la dame avec plus d'onction, plus de persévérance qu'il ne l'avait fait autrefois. La bonne Agnès, qui se voyait ainsi pressée, et qui trouvait frère Renaut plus beau qu'auparavant, vaincue un jour par ses sollicitations, se retrancha dans ces expressions vagues dont se servent les femmes portées à accorder ce qu'on leur demande.

« Comment, frère Renaut, lui dit-elle, est-ce que les religieux font ces sortes de choses? — Quand j'aurai ôté l'habit que vous me voyez, répondit le moine, je vous livre, madame, un homme fait comme les autres. » La belle, continuant de faire la petite bouche : « Dieu me préserve, s'écria-t-elle, d'avoir une pareille condescendance. N'êtes-vous pas mon compère? le péché serait trop grand. — Belle raison! repartit le paillard; j'avoue que ce serait un péché; mais quels péchés beaucoup plus grands le bon Dieu ne pardonne-t-il pas, lorsqu'on s'en repent? D'ailleurs, dites-moi, je vous prie, qui est plus proche parent de votre fils, ou votre mari qui l'a engendré, ou moi qui l'ai tenu sur les fonts de baptême? » La dame répondit que c'était son mari. « Eh bien! reprit le moine, cela empêche-t-il que vous ne couchiez avec lui?—Non, assurément, dit Agnès. — Je puis donc y coucher aussi bien que lui, moi qui ne tiens pas de si près à votre fils. »

La belle, peu habile en l'art d'argumenter, et qui se déconcertait pour peu de chose, crut ou feignit de croire que le moine avait raison. « Qui pourrait résister, compère, lui dit-elle, à votre éloquence? » Après cela elle se rendit, et consentit à ce qu'il voulut. On imagine bien que ce ne fut pas pour cette fois seulement. Le compère et la commère se retrouvèrent, et avec d'autant plus d'aisance et de liberté, que le compérage les mettait à l'abri de tout soupçon.

Un jour que frère Renaut était sorti avec un de ses compagnons, il crut, avant de rentrer au couvent, devoir passer chez sa commère. Il n'y avait avec elle dans la maison qu'une jeune et jolie servante. Le compère envoya son camarade au grenier avec cette petite fille pour lui enseigner sa patenôtre. Quant à lui, il entra dans la chambre à coucher avec sa commère, qui tenait son petit enfant par la main, et, ayant fermé la porte, ils s'assirent sur un petit lit de repos.

A peine ces heureux amants avaient-ils passé une demi-heure ensemble, que le mari, sans avoir été entendu de personne, arriva à la porte de la chambre, où il se mit à heurter et appeler sa femme. « Je suis perdue! dit-elle alors, voici mon mari. Il n'est pas douteux qu'il ne s'aperçoive à présent de notre commerce. » Frère Renaut, sans capuchon et sans soutane, commence à trembler de son côté. « Si j'avais seulement le temps de reprendre mes habits, nous trouverions quelque excuse; mais, si vous lui ouvrez, et qu'il me voie dans cet état, il n'y aura pas moyen d'en trouver. — Habillez-vous promptement, dit la

belle en se ravisant ; prenez ensuite votre filleul dans vos bras, et écoutez bien ce que je dirai à mon mari, afin que vos paroles s'accordent avec les miennes ; dépêchez-vous seulement, et laissez-moi le soin de nous disculper... Je suis à vous dans le moment, cria-t-elle à son mari. » Elle court ensuite lui ouvrir la porte, et lui dit, d'un visage gai : « Vous saurez, mon ami, que frère Renaut, notre compère, est venu nous voir fort à propos. C'est un coup du ciel ; sans lui, nous perdions aujourd'hui notre enfant. »

A ces derniers mots, le bonhomme de mari faillit à se trouver mal. Il en fut tout interdit, et n'ouvrit la bouche que pour demander le malheur qui était arrivé. « Hélas ! continua-t-elle, ce pauvre petit est tout à coup tombé dans une telle faiblesse que je le croyais mort. Je ne savais comment m'y prendre, pour le faire revenir, lorsque frère Renaut est entré. Il l'a examiné, l'a pris entre ses bras : « Ce sont des vers, ma commère, m'a-t-il dit, qui lui montent au cœur, et qui l'étoufferaient si l'on n'y remédiait promptement. Ne vous chagrinez pas, je les enchanterai ; et, avant que je sorte d'ici, ils seront tous morts, et vous verrez votre enfant aussi sain et aussi bien portant qu'avant sa faiblesse. » Comme vous étiez nécessaire ici, continue la dame, pour dire certaines oraisons, et que la servante n'a pu vous trouver, frère Renaut les a fait dire à son compagnon au plus haut étage de la maison. Je suis entrée ici avec lui, parce que personne autre que le père ou la mère de l'enfant ne peut assister à cet enchantement. Nous nous sommes donc enfermés pour n'être interrompus par qui que ce fût. Il tient encore en ce moment notre cher fils entre ses bras, et il pense que, lorsque son compagnon aura achevé de dire ses oraisons, tout sera fait ; car l'enfant est déjà beaucoup mieux. »

Ce récit déconcerta tellement le pauvre benêt de mari, qui idolâtrait son fils, qu'il prit tout cela pour argent comptant. « Hélas ! que je le voie, dit-il en soupirant. — Gardez-vous-en bien, reprit Agnès, vous gâteriez tout. Attendez encore un peu. Je vais savoir si vous pouvez entrer, ne vous étant pas trouvé au commencement ; je vous appellerai ensuite. »

Frère Renaut, à qui ce récit, dont il n'avait rien perdu, avait donné le temps de s'habiller, prit l'enfant dans ses bras, et, voyant que le mari avait donné dans le panneau, il cria tout haut : « Ma commère, n'est-ce pas le compère que j'entends ? — Moi-même, mon révérend père, répondit le mari. — Avancez donc, s'il vous plaît, » reprit le moine. Le bon homme s'étant approché. « Tenez, voici votre fils, je croyais bien que vous ne le reverriez plus vivant, mais grâces à Dieu, je vous le rends en bonne santé. Tout ce que je vous demande, pour le service que je viens de vous rendre, c'est que vous fassiez mettre un enfant de cire, de la grandeur du vôtre, devant l'image de saint Ambroise, par les mérites duquel le Seigneur vous a fait cette grâce. »

L'enfant, voyant son père, courut aussitôt à lui et le caressa à sa manière. Le père le prit dans ses bras en pleurant de tendresse, et ne se lassait point de le baiser, ni de remercier le charitable compère qui l'avait guéri.

Le compagnon de frère Renaut, qui avait déjà enseigné à la jeune servante, non pas une seule, mais au moins quatre patenôtres, et qui lui avait fait présent d'une bourse de soie qu'il avait reçue d'une nonnain, n'eut pas plutôt entendu le mari, qu'il sortit du grenier, et vint, sur la pointe des pieds, se mettre dans

un endroit d'où il pouvait entendre parfaitement ce qu'on disait. Voyant que tout s'était bien passé, il entra dans la chambre en disant :



« Frère Renaut, j'ai récité en entier les quatre oraisons dont vous m'avez chargé. — Tu as bien fait, mon cher confrère, et j'admire la force de ton haleine. Je voudrais en avoir une aussi bonne ; car je n'en avais encore dit que deux lorsque mon compère est arrivé. Mais le ciel a eu égard à ta peine et à la mienne, et a guéri l'enfant à ma grande satisfaction. »

Le bon mari fit aussitôt apporter du meilleur vin avec des confitures, et traita de son mieux les deux moines, qui avaient besoin de réparer leurs forces. Il les accompagna ensuite jusqu'à la porte, et leur renouvela ses remercîments, en leur disant adieu. Il n'eut rien de plus pressé que de commander la statue de cire, qu'on plaça effectivement devant un saint Ambroise, qui n'est pas celui de Milan.



NOUVELLE IV

LE JALOUX CORRIGÉ.

Tofano laisse une nuit sa femme à la porte de sa maison. Celle-ci, voyant ses prières inutiles, feint d'aller se jeter dans un puits et y jette une grosse pierre. A ce bruit, Tofano sort de la maison et court au puits; pendant ce temps, sa femme rentre, laisse à son tour son mari dehors et l'accable d'injures.

Élise n'eut pas plutôt achevé son récit, que le roi commanda à madame Laurette de commencer le sien.

O amour! que ta puissance est grande! s'écria-t-elle aussitôt; que tu sais entreprendre de grandes choses! que tu sais bien tout prévenir! Quel est le philosophe, le maître qui pourrait enseigner ces subterfuges, ces prévoyances, cette présence d'esprit que tu inspires dans le moment à ceux et à celles qui vivent sous tes lois? Certainement il n'est point de science qui ne s'acquière lentement, comparée à la tienne. Les nouvelles qu'on a racontées jusqu'à ce moment en sont autant de preuves. A ces divers témoignages, mes aimables dames, j'en ajouterai un nouveau, en vous rapportant le stratagème d'une femme d'un esprit très-ordinaire; stratagème qu'à mon avis nul autre que l'amour n'aurait pu suggérer.

Il y avait autrefois dans la ville d'Arezzo un homme riche, appelé Tofano, marié depuis peu à une jeune et belle demoiselle, nommée Gitta, dont il devint aussitôt extrêmement jaloux on ne sait trop pourquoi. La femme, qui ne tarda pas à s'en apercevoir, en eut beaucoup de déplaisir, et se crut offensée. Elle lui demanda plusieurs fois le sujet de sa jalousie; mais elle n'en tira jamais que ces raisons vagues que les hommes ont coutume d'alléguer en pareil cas. Fatiguée de se voir continuellement la victime d'une maladie d'esprit à laquelle sa conduite n'avait aucunement donné lieu, elle résolut de punir son mari en lui faisant subir le sort qu'il redoutait sans en avoir le moindre sujet. Dans ce dessein, elle jeta les yeux sur un jeune homme fort aimable, qui avait pour elle de l'inclination, et qu'elle avait dédaigné jusqu'alors. Elle lui fit savoir secrètement ses dispositions. Elle mit en peu de temps les choses en tel état, qu'il ne leur manquait plus qu'une occasion favorable pour être parfaitement heureux. Entre les défauts de son mari, la belle avait remarqué qu'il aimait fort à boire : non-seulement elle lui laissa suivre son penchant à cet égard, mais elle le favorisa de son mieux, pour tourner au profit de l'amour les moments de liberté qu'elle aurait pendant son ivresse. Le jaloux s'accoutuma si fort au vin, qu'elle l'enivrait quand elle voulait; et, quand il était ivre, elle le faisait coucher. C'est par ce moyen qu'elle vint à bout de voir son amant, et de passer avec lui les moments les plus agréa-



Le jaloux dupé.



bles. Le succès de ce manége lui inspira une telle confiance, que non-seulement elle le faisait venir chez elle, mais qu'elle allait quelquefois le trouver dans sa propre maison, voisine de la sienne, et où elle passait la plus grande partie de la nuit.

Cependant le mari s'étant aperçu que, lorsqu'elle le faisait boire, elle ne buvait jamais, commença à avoir des soupçons, et se douta de ce qui se passait. Pour s'en convaincre, il passa une grande partie du jour hors de chez lui, sans boire, et se rendit le soir dans sa maison, chancelant et tombant, comme s'il eût été véritablement ivre. Il continua de jouer si bien son personnage, que sa femme, donnant dans le panneau, crut qu'il n'était pas nécessaire de le faire boire davantage, et le fit coucher incontinent.

Il ne fut pas plutôt au lit, et avait à peine fait semblant de s'endormir, que la femme sortit de la maison, et courut chez son amant, où elle demeura jusqu'à minuit. Tofano, ayant entendu ouvrir la porte, se leva dans l'intention de surprendre sa femme avec quelque galant. Étonné de voir qu'elle était sortie, et ne doutant plus de son malheur, il ferme la porte aux verrous, et va se poster à la fenêtre pour la voir revenir, et lui faire connaître qu'il savait à quoi s'en tenir sur sa conduite. Il eut la patience d'y demeurer jusqu'à son retour, quoiqu'on fût alors au commencement de l'hiver.

La belle, désolée de trouver la porte fermée, ne savait que devenir. Elle fit de vaines tentatives pour l'ouvrir de force. Son mari, après l'avoir laissée faire quelques moments : « C'est temps perdu, ma femme, lui dit-il ; tu ne saurais entrer. Tu feras beaucoup mieux de retourner à l'endroit d'où tu viens. Tu peux être assurée de ne remettre les pieds dans la maison que je ne t'aie fait la honte que tu mérites, en présence de tous tes parents et de tous nos voisins. »

La dame eut beau prier, solliciter, elle eut beau protester qu'elle venait de passer la soirée chez une de ses voisines, parce que, les nuits étant longues, elle s'ennuyait d'être seule, ses prières et ses protestations furent inutiles. Son original de mari avait absolument décidé, dans son esprit étroit, de dévoiler aux yeux de tout le monde la conduite irrégulière de sa femme et son propre déshonneur. La belle, voyant que les supplications ne servaient de rien, eut recours aux menaces.

« Si tu persistes à ne pas m'ouvrir, lui dit-elle, je t'assure que je t'en ferai repentir, et que je me vengerai de ton opiniâtreté de la manière la plus cruelle. — Et que peux-tu me faire? dit le mari. — Te perdre, reprit la femme, à qui l'amour venait d'inspirer une ruse infaillible pour le déterminer à ouvrir... Oui, te perdre ; car, plutôt que de souffrir la honte, je me précipiterai dans le puits qui est ici près ; et, comme tu passes avec justice pour un brutal et un ivrogne, on ne manquera pas de dire que c'est toi qui m'y as jetée dans un moment d'ivresse. Alors, ou tu seras obligé de t'expatrier et d'abandonner tes biens, ou tu t'exposeras à avoir la tête tranchée, comme homicide de ta femme, dont effectivement tu auras à te reprocher la mort. »

Cette menace ne fit pas plus d'effet sur l'âme de Tofano que les prières d'auparavant. Sa femme le voyant inébranlable : « C'en est donc fait de moi, lui dit-elle ; Dieu veuille avoir pitié de mon âme et de la tienne. Je laisse ici ma quenouille, dont tu feras l'usage qu'il te plaira. Adieu, mon mari, adieu. »

La nuit était des plus obscures ; à peine eût-on pu distinguer les objets dans la rue. La femme va droit au puits, prend une grosse pierre et l'y jette de toute sa force, après s'être écriée : « Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de moi ! » La pierre fit un si grand bruit à l'approche de l'eau, que Tofano ne douta point que Gitta ne se fût réellement précipitée dans le puits. La peur le saisit, il court chercher le seau avec la corde, sort précipitamment de la maison, et va droit au puits pour tâcher de l'en retirer. Mais la belle, qui s'était cachée près de la porte, ne voit pas plutôt son mari dehors, qu'elle entre, la referme aux verrous et va se tapir à la fenêtre, d'où elle crie d'un ton de mauvaise humeur : « C'est lorsqu'on boit le vin qu'il faut y mettre de l'eau, et non après l'avoir bu ! »

Qu'on juge de la surprise de Tofano. Il revint vite sur ses pas, et, trouvant la porte fermée, il pria sa femme de lui ouvrir. Elle n'en voulut rien faire, et le laissa longtemps se morfondre, comme il l'avait fait à son égard. Le mari insistant et menaçant d'enfoncer la porte, la belle se mit à crier à pleine tête :

« Maudit ivrogne, méchant garnement, je t'apprendrai à vivre. Tu ne rentreras pas ce soir : je suis lasse de ta mauvaise conduite. Je veux enfin te dénoncer à tout le quartier, et lui faire voir l'heure à laquelle tu reviens chez toi ; nous verrons qui de nous deux sera blâmé. »

Tofano, furieux du tour qu'elle lui avait joué, ne ménagea pas les injures. Il lui en dit de toutes les façons, et cria si fort, que les voisins, éveillés par le bruit, se mirent aux fenêtres. La femme ne les eut pas plutôt entendus demander le sujet de tapage, qu'elle leur répondit d'un ton larmoyant : « C'est ce vilain homme, ce misérable qui s'enivre tous les jours, et qui, après s'être endormi dans les cabarets, revient presque tous les soirs à cette heure-ci. J'ai longtemps patienté, et me suis contentée de lui reprocher ses torts ; mais, puisque mes remontrances n'ont servi de rien, et qu'il a lassé ma patience, j'ai voulu aujourd'hui le laisser dehors, pour voir si cette correction lui serait plus efficace. »

Tofano, pour se justifier, conta bêtement tout ce qui s'était passé, et menaçait sa femme de la maltraiter si elle le laissait plus longtemps à la porte. « Quelle effronterie ! s'écria-t-elle en s'adressant aux voisins. Que dirait-il donc si j'étais dans la rue, et qu'il fût dans la maison ? Je vous laisse à juger de son bon sens ou de sa bonne foi. Il m'attribue précisément ce qu'il a fait lui-même ; c'est lui qui a jeté la pierre dans le puits, croyant sans doute me faire peur ; mais je n'ai pas été dupe de sa supercherie, et vous ne le serez point de son mensonge atroce. Plût à Dieu qu'il se fût jeté dans le puits tout de bon pour y tremper son vin : je ne serais plus exposée à sa brutalité. Ce misérable me fait souffrir le martyre depuis que j'ai eu le malheur de l'épouser. »

Les voisins, tant hommes que femmes, jugeant par les apparences, blâmèrent Tofano, et se mirent à l'apostropher sur ce qu'il parlait si mal de sa femme. Le bruit fut si grand, et courut si vite de maison en maison, qu'il parvint jusqu'aux parents de la belle. Ils se transportèrent aussitôt sur les lieux pour mettre fin à cette querelle. Informés par les voisins de la vérité du fait, ils se jetèrent sur le pauvre mari, et lui donnèrent tant de coups, qu'ils faillirent l'assommer. Après cette belle expédition, ils entrent dans la maison, disent à sa femme de ramasser tout ce qui lui appartient, et, après qu'elle leur a remis ses nippes, ils

l'emmènent avec eux, faisant entendre à Tofano qu'il n'en serait peut-être pas quitte pour les coups qu'il avait reçus.

Ce pauvre diable en fut malade, et comprit, mais trop tard, que la jalousie l'avait mené trop loin. Comme il aimait beaucoup sa femme, il fit son possible pour se raccommoder avec elle. Il employa ses amis, qui la lui ramenèrent, sur la promesse qu'il leur avait faite de n'être plus jaloux, et d'avoir pour elle toute sorte d'égards. Il porta la complaisance si loin, après qu'il eut fait sa paix avec elle, qu'il lui permit de vivre à sa guise, pourvu qu'elle s'y prît de manière à ne l'en pas faire apercevoir. C'est ainsi que ce mari devint sage à ses dépens. Vive l'amour pour corriger les hommes, et meure à jamais l'affreuse jalousie qui leur fait donner dans tant de travers!

NOUVELLE V

LE MARI CONFESSEUR.

Un mari jaloux ayant revêtu des habits de prêtre, confesse sa femme. Celle-ci lui fait accroire qu'elle aimait un prêtre qui venait coucher toutes les nuits avec elle. Pendant que le jaloux fait le guet à la porte pour surprendre ce prêtre, la dame fait entrer par les toits son amant chez elle, et se donne du bon temps avec lui.

Quand Laurette eut fini sa nouvelle, le roi, pour ne point perdre de temps, commanda gracieusement à Flammette de dire la sienne. Voici la manière dont cette aimable dame débuta :

Je suis intimement persuadée qu'il n'y a pas grand mal à tromper les maris jaloux, surtout ceux qui le sont sans sujet; je ne doute même point que, si les hommes qui ont fait les lois eussent prévu tous les cas, ils n'auraient pas plus prononcé en ceci de peine contre les femmes qu'ils ne l'ont fait à l'égard de ceux qui, pour se défendre, se servent avec avantage de leurs armes. Les jaloux sont en effet les vrais ennemis de la tranquillité des femmes; ils ne cherchent qu'à leur rendre la vie amère, ou plutôt à les faire mourir de chagrin et de désespoir. Est-il rien de plus naturel que de se reposer les jours de fête, et de chercher à se distraire honnêtement, surtout après avoir employé le reste de la semaine aux soins du ménage et au travail? Cependant, que de maris jaloux refusent même cette consolation à leurs femmes, et les tiennent, ces jours-là, plus captives que les autres jours! J'en connais qui ne leur permettent seulement pas d'aller à l'office divin, ni de mettre la tête à la fenêtre. Leur jalousie leur fait oublier que les jours de dimanche sont consacrés au culte de Dieu et à une sainte récréation ; que Dieu lui-même en a fait un précepte et donné l'exemple, en se reposant le septième jour des travaux de la création, et que les laboureurs, les artisans, les plus grands seigneurs, toutes les classes de citoyens, s'y conforment avec une religieuse exactitude. Que cette cruelle jalousie les rend aveugles et injustes! que le sort de leurs femmes est à plaindre! combien cette vie est triste et ennuyeuse pour ces pauvres victimes! Celles qui se trouvent dans ce cas peuvent

seulement en avoir une juste idée. D'où je conclus que, loin de punir et de blâmer les femmes qui ayant des maris jaloux sans sujet, savent se venger, on devrait au contraire les applaudir et les récompenser.

Il y eut autrefois à Rimini un marchand très-riche en fonds de terres et en argent, dont la femme était belle et au printemps de son âge. Il en devint jaloux outre mesure. Quelle était sa raison? Il n'en avait pas d'autre, sinon qu'il l'aimait à la folie, qu'il la trouvait parfaitement belle et bien faite, qu'elle s'étudiait à lui plaire, et qu'il s'imaginait qu'elle cherchait également à plaire aux autres, chacun la trouvant aimable, et ne se lassant point de louer sa beauté : idée bizarre, qui ne pouvait sortir que d'un esprit étroit et mal fait. Gourmandé sans cesse par cette jalousie, il ne la perdait pas un instant de vue; de sorte que cette infortunée était gardée de plus près que ne le sont beaucoup de criminels condamnés à mort. Il n'y avait pour elle ni noces, ni fêtes, ni promenades; il ne lui était même permis d'aller à l'église que les jours de grande solennité, et elle passait le reste du temps à la maison, sans avoir la liberté de mettre la tête aux croisées de la rue, pour quelle raison que ce fût. Sa condition, en un mot, était des plus malheureuses, et elle la supportait avec d'autant moins de patience, qu'elle n'avait pas le moindre reproche à se faire.

Rien n'est plus capable de nous porter au mal que la mauvaise opinion qu'on a de nous. Cette femme, se voyant sans sujet martyre de la jalousie de son mari, crut qu'il n'en serait ni plus ni moins de l'être avec fondement. Mais comment s'y prendre pour venger l'injure faite à sa sagesse? Les fenêtres étaient toujours fermées, et le jaloux se donnait bien de garde d'amener qui que ce fût au logis à qui elle eût pu inspirer de l'amour. N'ayant donc pas la liberté de choisir, et sachant que, dans la maison contiguë à la sienne, demeurait un jeune homme bien fait et bien élevé, elle souhaitait qu'il y eût quelque fente à la muraille de séparation, où elle regarderait si souvent, qu'enfin elle pourrait le voir, lui parler et lui donner son cœur, s'il voulait l'accepter.

Dans cette idée, elle ne fut occupée, pendant l'absence de son mari, qu'à visiter le mur de côté et d'autre, en soulevant à mesure la tapisserie qui le couvrait. A force d'en parcourir les différents endroits, elle aperçut une petite fente. Elle approche ses yeux de cette ouverture, et voit un peu de jour à travers. Quoiqu'il ne fût pas possible de distinguer par là les objets, il lui fut néanmoins facile de juger que ce devait être une chambre. « Si c'était par hasard celle de Philippe, disait-elle en elle-même, mon entreprise serait à moitié exécutée. Dieu le veuille! » Sa servante, qu'elle avait mise dans ses intérêts, et qui plaignait son sort, fut chargée de s'en informer adroitement. Cette zélée confidente découvrit que la petite fente donnait précisément dans la chambre du jeune homme, et qu'il y couchait seul. Dès ce moment, la belle ne s'occupait qu'à visiter le petit trou, surtout lorsqu'elle soupçonnait que Philippe pouvait être chez lui.

Un jour, qu'elle l'entendit tousser, elle se mit aussitôt à gratter la fente avec un petit bâton. Le jeune homme s'approcha pour voir ce que c'était. Elle l'appelle alors tout doucement; et, Philippe l'ayant reconnue au son de sa voix, et lui ayant répondu gracieusement, elle se hâta de lui faire connaître les sentiments d'estime qu'elle avait conçus pour lui. Le jeune homme, enchanté d'une si heureuse aventure, travailla de son côté à agrandir le trou, ayant grand soin de le

couvrir de la tapisserie toutes les fois qu'il s'en retirait. En peu de temps la fente fut assez large pour se voir et se toucher la main; mais les deux amants ne pouvaient rien faire de plus, à cause de la vigilance du jaloux, qui sortait rarement du logis, et qui renfermait sa femme à la clef lorsqu'il était obligé de s'absenter pour quelque temps.

Les fêtes de Noël n'étaient pas éloignées, lorsqu'un beau matin la femme dit à son mari qu'elle désirait de se confesser et de se mettre en état de faire ses dévotions le jour de la nativité du Sauveur, selon la pratique de tous les bons chrétiens.

« Qu'avez-vous besoin de vous confesser? répondit-il. Quels péchés avez-vous commis? — Croyez-vous donc que je sois une sainte, repartit-elle, et que je ne pèche pas aussi bien que les autres? Mais ce n'est pas à vous que je dois les dire, puisque vous n'êtes pas prêtre, et que vous n'avez pas le pouvoir de m'absoudre. »

Il n'en fallut pas davantage pour faire naître mille soupçons dans l'esprit du jaloux, et pour lui donner envie de savoir quels péchés sa femme pouvait avoir commis. Croyant avoir trouvé un moyen assuré pour y réussir, il lui répondit qu'il consentait qu'elle allât se confesser, mais à condition que ce serait dans sa chapelle, et à son chapelain, ou à tout autre prêtre que celui-ci lui donnerait; bien entendu qu'elle irait de grand matin, et qu'elle s'en retournerait de suite. La belle, qui ne manquait pas de pénétration, crut démêler quelque projet dans cette réponse; mais, sans lui rien témoigner, elle répondit qu'elle se conformerait à ses intentions.

Le jour de la fête venu, elle se lève à la pointe du jour, s'habille et va droit à l'église qui lui avait été assignée, et où son mari arriva avant elle par un autre chemin. Il avait mis le chapelain dans ses intérêts, et avait concerté avec lui ce qu'il se proposait de faire. Il se revêtit incontinent d'une soutane et d'un capuchon ou camail qui lui couvrait le visage, et alla s'asseoir au chœur dans cet équipage.

La dame ne fut pas plutôt entrée dans l'église, qu'elle fit demander le chapelain, et le pria de vouloir bien la confesser. Il lui dit qu'il ne lui était pas possible de l'entendre dans le moment présent, mais qu'il allait lui envoyer un de ses collègues, qui n'était pas si occupé, et qui la confesserait avec plaisir. Un moment après, elle vit venir son mari dans l'accoutrement dont je viens de parler. Quelque soin qu'il eût pris pour se cacher, elle le reconnut d'abord, et dit aussitôt en elle-même : « Béni soit Dieu! de mari jaloux, le voilà devenu prêtre. Nous verrons qui de nous deux sera la dupe. Je lui promets de lui faire trouver ce qu'il cherche : j'en ferai un sot, ou je serai bien trompée. »

Le jaloux avait eu la précaution de mettre de petites pierres dans sa bouche, afin de n'être point reconnu au son de sa voix. La femme, feignant de le prendre pour un véritable prêtre, se jette à ses pieds, et, après en avoir reçu la bénédiction, se met à lui débiter ses petits péchés. Elle lui dit ensuite qu'elle était mariée, et s'accusa d'être amoureuse d'un prêtre qui couchait toutes les nuits avec elle. Ces paroles furent autant de coups de poignard pour le mari confesseur : il aurait éclaté, si le désir d'en savoir davantage ne l'eût retenu.

« Mais quoi! lui dit-il, votre mari ne couche-t-il pas avec vous? — Il y couche,

mon père.—Comment donc le prêtre peut-il y coucher?—Je ne sais quel secret il emploie, répliqua la pénitente; mais il n'y a point de porte au logis, quelque fermée qu'elle soit, qui ne s'ouvre aussitôt qu'il la touche. Avant d'entrer dans ma chambre, il est dans l'usage de prononcer certaines paroles pour endormir mon mari, et c'est alors qu'il ouvre la porte et vient se coucher auprès de moi. — C'est très-mal à vous, madame; et, si vous faites bien, vous ne recevrez plus ce malheureux prêtre. — Je ne saurais m'en empêcher: je l'aime trop pour prendre sur moi d'y renoncer.—En ce cas, je ne puis vous donner l'absolution. — J'en suis fâchée; mais je ne suis point venue ici pour dire des mensonges. Si je me sentais la force de suivre votre conseil, je vous le promettrais volontiers. — En vérité, madame, j'ai regret que vous vous damniez de cette manière; c'est fait de votre âme si vous ne renoncez à ce commerce criminel. Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de prier le Seigneur de vous convertir; j'espère qu'il exaucera mes ferventes prières. Je vous enverrai de temps en temps mon clerc, pour savoir si elles vous ont été de quelque secours. Si elles produisent un bon effet, nous irons plus avant, et je pourrai vous absoudre. — Dieu vous préserve, mon père, d'envoyer qui que ce soit chez moi: mon mari est si jaloux, que, s'il venait à s'en apercevoir, on ne lui ôterait pas de l'esprit que c'est pour faire du mal, et je ne pourrais vivre avec lui; il ne me fait déjà que trop souffrir. — Ne vous embarrassez pas de cela, madame; j'arrangerai les choses de manière qu'il ne vous en parlera jamais. — A cette condition, reprit la pénitente, j'y consens de grand cœur. »

La confession achevée, et la pénitence donnée, la dame se leva et entendit la messe. Le jaloux alla quitter ses habits, puis s'en retourna chez lui, le cœur plein d'impatience, et brûlant de surprendre le prêtre, dans la résolution de lui faire passer un mauvais quart d'heure.

La belle, de retour au logis, n'eut pas de peine à s'apercevoir, à la mine de son mari, qu'elle lui avait mis martel en tête: il était d'une humeur épouvantable. Quoiqu'il fît tout son possible pour n'en rien donner à connaître, il résolut de faire sentinelle, la nuit suivante, dans un réduit voisin de la porte de la rue, pour voir si le prêtre entrerait.

« Il faut, dit-il à sa femme, que j'aille ce soir souper et coucher en ville: ainsi je te prie de tenir les portes bien fermées, celle de l'escalier et celle de ta chambre surtout. Pour celle de la rue, je me charge de la fermer et d'en emporter la clef. — A la bonne heure, répondit-elle; sois aussi tranquille que si tu étais auprès de moi. »

Voyant que les affaires prenaient la tournure désirée, elle guetta le moment favorable pour aller au petit trou de communication, et fit le signe convenu. Philippe s'approche aussitôt, et la dame lui conte ce qu'elle avait fait le matin, et ce que son mari lui avait dit l'après-dînée.

« Je ne suis pas dupe, continua-t-elle, de son prétendu projet; je suis même bien assurée qu'il ne sortira pas de la maison: mais qu'importe, pourvu qu'il se tienne près de la porte de la rue, où il fera sentinelle toute la nuit? Ainsi, mon cher ami, tâchez de vous introduire chez nous par le toit, et de venir me joindre dès que la nuit sera arrivée. Vous trouverez la fenêtre du galetas ouverte; mais prenez bien garde, en passant d'un toit à l'autre, de ne pas vous

laisser tomber. — Ne craignez rien, ma bonne amie, répondit le jeune homme au comble de la joie : la pente du toit n'est pas bien rapide ; il ne m'arrivera aucun mal. »

La nuit venue, le mari prit congé de sa femme, feignit de sortir, et, s'étant muni de ses armes, alla se poster dans le réduit voisin de la rue. De son côté, la



dame feignit de se bien barricader, et se contenta de fermer la porte de l'escalier, afin que le mari ne pût approcher. Elle courut ensuite au-devant de Philippe, qu'elle fit descendre dans sa chambre, où ils passèrent le temps d'une manière agréable. Ils se séparèrent au moment où le jour commençait à poindre ; encore ne fut-ce pas sans regret.

Le jaloux, armé de pied en cap, mourant de dépit, de froid et de faim, car il n'avait point soupé, fit le guet jusqu'au lever du soleil ; et, n'ayant pas vu venir le prêtre, il se coucha sur un pliant qu'il y avait dans cette espèce de loge. Après avoir dormi deux ou trois heures, il ouvrit la porte de la rue, et fit semblant de venir du dehors. Sur le soir, un petit garçon, qui se disait envoyé de la part d'un confesseur, demanda à parler à sa femme, et s'informa d'elle-même si l'homme en question était venu la nuit passée. La belle, qui était au fait, répondit qu'il n'avait point paru, et que, si son confesseur voulait lui continuer ses secours encore pendant quelque temps, elle pourrait bien oublier la personne pour qui elle se sentait encore de l'inclination.

On le croira avec peine ; mais il n'est pas moins vrai que le mari, toujours aveuglé par sa jalousie, continua de faire le guet pendant plusieurs nuits, dans l'espérance de surprendre le prêtre. On sent bien que la femme ne manqua pas

de profiter de chacune de ses absences pour recevoir les caresses de son amant, et s'entretenir avec lui du plaisir qu'il y avait de tromper un jaloux.

Le mari, las de tant de fatigue inutile, perdant l'espoir de convaincre sa femme d'infidélité, ne pouvant toutefois retenir les mouvements de son humeur jalouse, prit enfin le parti de lui demander ce qu'elle avait dit à son confesseur, puisqu'il envoyait si fréquemment vers elle. La dame répondit qu'elle n'était point obligée de le lui dire. Le mari insista ; et, voyant que c'était inutilement :

« Perfide ! scélérate ! ajouta-t-il d'un ton furieux ; je sais, malgré toi, ce que tu lui as dit, et je veux absolument savoir quel est le prêtre téméraire qui, par ses sortiléges, est venu coucher avec toi, et dont tu es si fort éprise ; tu me diras son nom, où je t'étranglerai. »

La femme alors protesta qu'elle n'était amoureuse d'aucun prêtre. « Comment, malheureuse ! n'as-tu pas dit à celui qui te confessa le jour de Noël, que tu aimais un prêtre, et qu'il venait coucher presque toutes les nuits avec toi quand j'étais endormi ? Ose me démentir. — Je n'ai garde de le faire, répliqua la dame, mais réprimez, de grâce, votre emportement, et vous allez tout savoir. Est-il possible, ajouta-t-elle, qu'un homme avisé comme vous l'êtes se laisse mener par une femme aussi simple que moi ? Le plus singulier, c'est que vous n'avez jamais été moins prudent que depuis que vous avez livré votre cœur au démon de la jalousie, sans trop savoir pourquoi. Aussi, plus vous êtes devenu sot et stupide, moins je dois m'applaudir de vous avoir joué. Pensez-vous, en bonne foi, que je sois aussi aveugle des yeux du corps que vous l'êtes depuis quelque temps des yeux de l'esprit ? Détrompez-vous ; j'y vois très-clair, et si clair, que je reconnus fort bien le prêtre qui me confessa dernièrement. Oui, je vis que c'était vous-même en personne. Mais, pour vous punir de votre curieuse jalousie, je voulus vous faire trouver ce que vous cherchiez, et j'y réussis parfaitement. Cependant, si vous eussiez été un peu intelligent, si cette affreuse jalousie qui vous tourmente ne vous eût entièrement ôté la pénétration que vous aviez autrefois, vous n'auriez pas eu si mauvaise opinion de votre femme, et vous auriez senti que ce qu'elle vous disait était vrai, sans toutefois la croire coupable d'infidélité. Je vous ai dit que j'aimais un prêtre : ne l'étiez-vous pas dans ce moment ? J'ai ajouté qu'il n'y avait point de porte qui ne s'ouvrit pour lui quand il voulait venir coucher avec moi : quelle porte vous ai-je fermée lorsque vous êtes venu me trouver ? Je vous ai dit de plus que ledit prêtre couchait toutes les nuits avec moi : quand est-ce que vous avez manqué d'y coucher ? Et, quand vous n'y avez point couché, et que vous m'avez envoyé votre prétendu clerc, n'ai-je pas répondu que le prêtre n'avait point paru ? Ce mystère était-il si difficile à débrouiller ? Un homme à qui la jalousie a fait perdre l'esprit a pu seul s'y méprendre. Reprenez votre raison ; soyez, comme autrefois, sans soupçon et sans jalousie ; ne vous exposez plus à devenir le jouet de ceux qui pourraient être instruits de vos folies. Croyez que, si j'étais d'humeur à vous tromper et à vous traiter comme un jaloux de votre trempe mériterait de l'être, vous ne m'en empêcheriez pas ; et, eussiez-vous cent yeux, je vous jure que vous ne vous en apercevriez point. Ainsi, épargnez-vous des soins inutiles, aussi outrageants pour votre femme qu'injurieux à vous-même. »

Le méchant jaloux, qui croyait avoir appris par une ruse le secret de sa

femme, se trouvant lui-même pris pour dupe, n'eut rien à répliquer. Il remercia le ciel de s'être trompé, regarda sa femme comme un modèle de sagesse et de vertu, et cessa d'être jaloux précisément dans le temps qu'il avait sujet de l'être. Cette conversion donnant plus de liberté à la dame, elle n'eut plus besoin de faire passer son amant par-dessus les toits, comme les chats, pour recevoir ses visites. Avec un peu de précaution, elle le faisait venir par la porte, et se divertit longtemps avec lui sans gêne et sans être soupçonnée de la moindre galanterie.

NOUVELLE VI

LA DOUBLE RUSE.

Isabeau ayant deux amants et se trouvant avec l'un d'eux, nommé Lionnet, reçoit la visite de Lambertini, son autre amant. Son mari rentrant en ce moment, elle fait sortir Lambertini armé d'une épée, et fait ensuite reconduire Lionnet par son mari.

Toute la compagnie s'accorda à dire que le jaloux méritait bien le tour que sa femme lui avait joué. Le roi commanda ensuite à Pampinée de dire sa nouvelle. Cette dame obéit :

Ceux qui prétendent que l'amour ôte l'esprit en manquent eux-mêmes. Les histoires déjà racontées démontrent au contraire qu'il en donne aux personnes qui n'en ont pas, et qu'il aiguise celui des personnes qui en ont. Je vais ajouter une nouvelle preuve à cette vérité.

Dans la bonne ville de Florence, si féconde en événements de toutes les sortes, il y eut autrefois une jeune et belle demoiselle, de noble extraction, qui fut mariée à un chevalier d'un mérite distingué. Comme il arrive souvent qu'on se lasse de manger toujours du même pain, quelque bon qu'il soit, la belle devint amoureuse d'un jeune gentilhomme, nommé Lionnet, beau garçon, plein d'agréments, mais d'un naturel peu courageux, sans doute parce que sa famille n'était pas fort ancienne dans les armes. Ils furent bientôt d'accord, et ne tardèrent pas à se donner mutuellement des preuves de leur amour.

Ils étaient aussi heureux que deux amants puissent l'être, lorsqu'un chevalier, nommé messire Lambertini, vint troubler leurs plaisirs. Ce gentilhomme se sentit épris de la plus forte passion pour la jeune dame, qui, le trouvant désagréable et grossier, ne voulut point l'écouter. Après bien des soins et des messages, le chevalier, homme riche et puissant, las de soupirer en vain, fit savoir à la belle qu'il lui jouerait mille mauvais tours, et lui ferait mille avanies si elle persistait dans ses refus. Celle-ci, qui connaissait le personnage, et qui ne doutait point qu'il ne se portât à quelque extrémité, se rendit à ses importunités, et lui accorda par crainte ce qu'elle ne lui eût jamais accordé par amour.

Madame Isabeau (c'était son nom) avait coutume de passer la belle saison à la campagne, où elle avait une maison des plus agréables. Elle y était depuis

quelque temps, lorsque son mari fut obligé de s'absenter pour quelques jours. Elle envoya aussitôt chercher son cher Lionnet pour qu'il vînt lui faire compagnie. Je vous laisse à penser si le jeune homme fut prompt à se rendre à son invitation, et s'il sut profiter de l'absence du mari.

D'un autre côté, Lambertini n'eut pas plutôt appris le voyage du mari, qu'il monta à cheval pour aller visiter la belle Isabeau. Il heurte. La servante courut en avertir sa maîtresse, qui, dans ce moment, était seule dans sa chambre avec Lionnet. On devine aisément le chagrin que dut lui causer cette visite importune. Elle aurait bien voulu le renvoyer, mais elle le craignait comme la foudre, et n'en eut point le courage. Elle prit donc le parti d'engager son véritable amant à se cacher dans la ruelle du lit, ou quelque autre part, jusqu'à ce qu'elle eût pu se défaire du chevalier. Lionnet, craintif de son naturel, suivit très-volontiers le conseil d'Isabeau. Après quoi, la servante alla ouvrir à Lambertini, qui mit pied à terre, et attacha son cheval dans la cour, à un anneau de fer scellé dans la muraille.

La belle alla le recevoir au haut de l'escalier avec un visage calme et riant, et, après l'avoir salué le plus honnêtement du monde, elle lui demanda le sujet de son voyage. Lambertini commença par l'embrasser; il lui répondit ensuite qu'ayant su l'absence de son mari, il était venu lui tenir compagnie. Elle le remercie de son attention et le fait entrer. Le chevalier, qui n'était pas homme à perdre le temps, ferme la porte, et force la dame à satisfaire ses désirs.

Nouveau contre-temps. Le mari, qu'on n'attendait pas sitôt, arrive sur ces entrefaites. La servante, le voyant venir de la fenêtre, court à la chambre de sa maîtresse : « Madame, voici votre mari ; il ne tardera pas d'entrer dans la cour : il était déjà fort près de la maison lorsque je l'ai aperçu. »

Isabeau, se voyant deux hommes sur les bras, et sentant qu'il ne lui était pas possible de faire cacher Lambertini, à cause de son cheval que son mari avait peut-être déjà vu, faillit à se trouver mal de frayeur. Elle ne savait quel parti prendre pour sortir de ce mauvais pas, lorsque son esprit, vivement aiguillonné par la crainte, lui fournit tout à coup un expédient.

« Si vous m'aimez, Lambertini, dit-elle, et que vous soyez bien aise de me sauver l'honneur et la vie, faites ce que je vais vous dire. Mettez promptement votre épée nue à la main, paraissez être en colère et furieux, descendez, et dites, en vous en allant : *Je saurai bien le trouver ailleurs!* Si mon mari veut vous retenir, ou qu'il demande contre qui vous en avez, ne lui répondez autre chose que le mot que je viens de vous dire. S'il insiste, quand vous serez monté à cheval, partez sans faire semblant de l'entendre, et ne lui répondez absolument rien, sous quel prétexte que ce soit : voilà la grâce que je vous demande. » Lambertini promit de suivre à la lettre ce qu'elle venait de lui prescrire.

Le mari, voyant un cheval dans la cour, commençait à tirer des conjectures, et allait monter à l'appartement de sa femme pour savoir qui était arrivé, quand il rencontra, au bas de l'escalier, messire Lambertini tout en feu, soit de fatigue, soit de dépit de son arrivée.

« Qu'avez-vous donc, chevalier? » lui dit-il, tout effrayé de son air. Le chevalier répond : « Par la vie! par la mort! je saurai bien le trouver ailleurs. » Puis il remet son épée dans le fourreau, saute sur son cheval et pique des deux.

Le mari, étonné de cette scène, monte, et rencontrant sa femme au haut de l'escalier, qui paraissait tout éperdue : « Que veut dire ceci? lui dit-il; d'où vient que messire Lambertini s'en va tout en colère? A qui en veut-il? »

La fine Isabeau s'étant approchée de la porte de la chambre pour être entendue de Lionnet, répondit : « De ma vie je n'ai eu tant de peur, lui dit-elle. Un jeune homme, que je ne connaissais pas, même de vue, vient de se réfugier ici pour fuir le seigneur Lambertini, qui le poursuivait l'épée à la main, dans l'intention de le tuer. Comme il a trouvé la porte de ma chambre ouverte, il y est entré tout effaré; et, se jetant à mes pieds : « Sauvez-moi la vie, madame, » m'a-t-il dit. A cette vue, je me suis levée et j'allais lui demander son nom, ses qualités, la cause de sa frayeur, lorsque je vois arriver messire Lambertini, qui criait : « Où est ce traître? » Je me suis incontinent emparée de la porte de ma chambre pour l'empêcher d'entrer. Il a eu assez de retenue et de respect, malgré sa fureur, pour ne me faire aucune violence; et, après avoir longtemps pesté, il est descendu et s'est retiré comme vous avez vu. — Vous avez agi sagement, ma femme, répondit le mari; il eût été bien fâcheux pour nous qu'il l'eût tué ici, et c'est même très-mal au chevalier Lambertini d'avoir poursuivi jusque dans ma maison une personne qui s'y est réfugiée. — Le mari demanda ensuite où était le jeune homme. — J'ignore dans quel endroit il s'est caché, reprit la dame; je sais seulement qu'il est entré dans cette chambre.—Où êtes-vous donc? crie alors le mari : vous pouvez vous montrer hardiment, votre ennemi est loin. »

Lionnet, qui avait tout entendu, sortit de la ruelle du lit, moins épouvanté de Lambertini, son rival, que de l'arrivée du mari. « Qu'avez-vous donc à démêler avec messire Lambertini? lui dit le chevalier. — Je puis vous protester, monsieur, que je n'en sais rien, et que je ne lui ai rien fait; il m'a pris certainement pour un autre, ou peut-être n'avait-il plus sa raison. Il m'a rencontré loin de cette maison; et comme, après m'avoir un peu regardé, je l'ai vu mettre l'épée à la main et courir sur moi en furieux, criant : « Traître, tu es mort! » j'ai cru devoir prendre la fuite sans m'amuser à lui demander la raison d'un procédé si étrange. Le temps qu'il a mis pour rejoindre son cheval m'a donné celui de me réfugier ici, où cette généreuse dame m'a sauvé la vie. — Va, lui dit le mari, va, mon ami, ne crains plus rien. Je te remettrai dans ta maison en sûreté; tu iras ensuite trouver, si tu veux, messire Lambertini, pour avoir une explication avec lui. »

Après qu'ils eurent soupé, il lui fit donner un cheval, et le mena lui-même à Florence, où il le laissa chez lui. Le jeune Lionnet parla le soir même à Lambertini, ainsi que la rusée Isabeau le lui avait recommandé, et tout alla le mieux du monde; car, malgré les malignes interprétations qu'on fit sur cette aventure, le chevalier ne s'aperçut jamais du tour que sa femme lui avait joué.



NOUVELLE VII

LE MARI BATTU, COCU ET CONTENT.

Louis découvre à Béatrix, sa maîtresse, l'amour qu'il ressentait pour elle. Celle-ci envoie, à sa place, Égano son mari au jardin et se couche avec Louis, qui après s'être levé, va au jardin où il roue de coups Égano son maître.

Cette prompte défaite parut fort ingénieuse à toute la compagnie, qui en glosait encore lorsque Philomène, à qui le roi avait commandé de parler, commença ainsi :

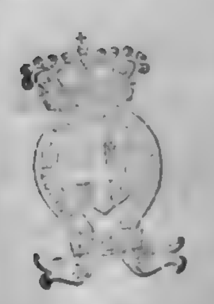
Il y eut autrefois à Paris un gentilhomme florentin que son peu de fortune avait engagé à entrer dans le commerce, et où il réussit si bien qu'il devint très-riche en fort peu d'années. Il avait un fils unique nommé Louis. Il ne crut pas devoir en faire un négociant ; mais, pour qu'il n'oubliât point la noblesse de ses aïeux, il lui fit embrasser le métier des armes, et lui obtint de l'emploi dans les troupes du roi de France. Peu de temps après, il lui procura une charge à la cour, où il se fit estimer par la sagesse de sa conduite et par les sentiments d'honneur qu'il avait reçus de sa famille.

Ce jeune militaire se trouva un jour dans la compagnie de certains chevaliers nouvellement arrivés de Jérusalem, où ils avaient été visiter le saint sépulcre. Ils s'entretenaient de la beauté des femmes de France, d'Angleterre et des autres pays par lesquels ils avaient passé. L'un d'eux soutint qu'il n'avait jamais rien vu de si parfait que la femme d'Égano de Galussi, habitante de Bologne, et connue sous le nom de madame Béatrix. Ses compagnons de voyage furent tous d'accord avec lui, et ne tarissaient point sur les charmes et les éloges de cette dame.

Louis, qui n'avait point encore été amoureux, le devint de cette belle sur le simple récit de ses agréments merveilleux. Elle occupa dès ce moment toutes ses pensées ; et, brûlant du désir de la voir et de se fixer auprès d'elle, il dit à son père qu'il voulait partir pour Jérusalem, et en obtint la permission sans beaucoup de peine. Il prit congé de ses amis, et alla droit à Bologne, où il prit le nom de Hannequin. Le hasard voulut que, le lendemain même de son arrivée, il vît la dame dont il était épris. Elle était à une fenêtre, et elle lui parut encore plus belle qu'il ne se l'était figuré. Son amour en redoubla de vivacité, et, dans un des transports de sa passion, il fit serment de ne point sortir de Bologne qu'il n'eût gagné son amitié et obtenu ses faveurs.



Le mari cocu, battu et content.



Après avoir bien rêvé aux moyens de faire connaissance avec elle, il imagina que le meilleur était de se mettre au service de son mari, si la chose était possible. Il vend ses chevaux dans cette intention, concerte avec ses gens la conduite qu'ils doivent tenir pendant son séjour dans cette ville, les exhorte sur toutes choses de ne pas faire semblant de le connaître, en quelque lieu qu'ils le rencontrent; et, après avoir pris ainsi ses mesures, il s'adresse à son hôte, et lui dit qu'il l'obligerait beaucoup s'il pouvait le faire entrer dans la maison de quelque seigneur. « J'ai précisément votre affaire, lui répondit l'autre. Il y a dans cette ville un gentilhomme nommé Égano, qui a besoin d'un domestique, et qui les aime de votre taille et de votre figure; je lui en parlerai, et vous rendrai réponse. » En effet, il en parla; et, d'après le portrait avantageux qu'il fit du jeune homme, il fut accepté, et bien accueilli quand on l'eut vu et entendu.

Hannequin, de son côté, ravi d'être à portée de voir plusieurs fois le jour celle qu'il adorait, servit son maître avec tant de zèle et d'affection, qu'il acquit bientôt toute sa confiance. Il s'en fit tellement aimer, qu'il lui donna le soin de ses affaires les plus importantes. Il ne faisait rien sans son avis, et le créa son intendant.

Un jour que messire Égano était allé à la chasse, et que Hannequin était demeuré au logis, madame Béatrix, qui ne s'était point encore aperçue de son amour, mais qui se sentait pour lui un attachement particulier à cause de ses bonnes qualités, lui proposa de jouer avec elle aux échecs. On sent avec quel plaisir il accepta la proposition. Notre amoureux, qui voulait lui plaire, se laissait gagner, et le faisait avec tant d'adresse, qu'il n'était pas aisé de s'en apercevoir. La belle en avait beaucoup de joie. Lorsque deux dames du voisinage, qui étaient venues voir madame Béatrix, et qui les regardaient jouer, se furent retirées, Hannequin, continuant toujours sa partie, laissa échapper un profond soupir.

« Qu'avez-vous? lui dit la dame en fixant ses regards sur lui avec intérêt: pourquoi soupirez-vous ainsi? Seriez-vous fâché de ce que je vous gagne? — Hélas! madame, c'est quelque chose de bien plus intéressant qui me fait soupirer. — Je vous prie, si vous avez quelque amitié pour moi, de me dire ce que c'est. »

A ces mots, prononcés d'un ton vraiment touchant, Hannequin pousse un second soupir, bien plus expressif encore que le premier, et la dame de le prier plus fortement de s'expliquer. « Ne vous fâcherez-vous pas, madame, de savoir le sujet de mes soupirs? Ce qui me retient encore, c'est la crainte que vous n'en parliez. — Soyez assuré, mon cher, que, quoi que ce puisse être, je ne vous en saurai point mauvais gré, et que je n'en dirai jamais rien à personne que de votre agrément. Parlez en toute sûreté. — Je me hasarderai donc à vous ouvrir mon cœur, madame, à ces conditions. » Alors il lui déclara, les larmes aux yeux, qui il était, lui conta ce qu'il avait entendu dire de sa beauté, l'amour qu'il avait conçu pour elle avant de la voir, ce que cette passion lui avait fait entreprendre, et ne lui déguisa pas le motif qui l'avait déterminé à entrer au service de son mari. Il finit par lui demander mille pardons de sa témérité, et par la supplier d'avoir pitié de sa tendresse; ajoutant que, si elle n'était pas dans l'intention de le payer de retour, elle ne lui refusât pas du moins la grâce de le laisser dans le place qu'il occupait.

O douceur singulière! ô bonté admirable des dames bolonnaises! que de fois vous vous êtes montrées dignes d'éloges en pareil cas! Vous n'aimez point les soupirs ni les larmes : votre cœur, naturellement sensible, sait les prévenir et seconder les vœux de vos amants. Que ne puis-je vous louer dignement! ma voix ne se lasserait jamais de chanter vos louanges.

La charmante Béatrix, qui regardait fixement Hannequin pendant qu'il parlait, persuadée de tout ce qu'il disait, ressentit une impression si vive et si forte, qu'elle mêla ses soupirs avec les siens.

« Mon cher ami, lui dit-elle ensuite, vous avez tout à espérer : vous avez touché mon cœur à un point que je ne saurais vous exprimer. Oui, vous venez de vous rendre maître de ce cœur que ni les présents ni les soins les plus assidus des plus aimables gentilshommes n'avaient pu rendre sensible jusqu'à présent. Il est à vous, mon cher ami, vous me paraissez digne de le posséder, et je vous promets que la nuit prochaine ne se passera pas sans que je ne vous donne des preuves de l'amour que vous m'avez inspiré. Vous méritez d'être heureux, après tout ce que vous avez fait pour moi, et vous le serez. La porte de ma chambre sera ouverte vers minuit ; venez m'y trouver à cette heure-là. Vous savez de quel côté du lit je couche : si je dors, par hasard, vous n'aurez qu'à m'éveiller. Pour vous mieux persuader de la sincérité de la promesse que je vous fais, recevez ce baiser pour gage. »

Là-dessus, elle se jette au cou de Hannequin. Ils s'embrassèrent amoureusement, et auraient pris sans doute de plus forts à-comptes sur les plaisirs de la nuit, s'ils n'eussent craint d'être surpris par les domestiques. Ils se séparèrent ensuite pour vaquer à leurs affaires, attendant l'heure du rendez-vous avec une égale impatience.

Cependant Égano, revenu fatigué de la chasse, se hâte de souper, et se couche de bonne heure pour se délasser. La belle ne tarde pas à le suivre, et laisse, comme elle l'avait dit, la porte de la chambre ouverte. Hannequin s'y rend à l'heure indiquée. Il entre, ferme doucement la porte, s'approche de la dame, et introduit avec précaution sa main sur sa belle gorge. Béatrix, qui ne dormait pas, saisit cette main des deux siennes, la serre amicalement, et fait si bien qu'elle réveille son mari. « Hier au soir, lui dit-elle, je ne voulus vous parler de rien, je vous trouvais trop fatigué ; mais dites-moi à présent, je vous prie, lequel de tous vos domestiques vous trouvez le plus honnête, le plus fidèle, et lequel vous aimez le plus. — Pourquoi cette question, ma chère amie? répondit Égano ; ne sais-tu pas que Hannequin est celui que j'aime le plus, et en qui j'ai mis toute ma confiance? Mais pourquoi me demandes-tu cela! »

Notre amoureux, s'entendant ainsi nommer, fit plusieurs mouvements pour retirer sa main, ne doutant pas que sa maîtresse ne voulût le trahir; mais la belle la tenait si bien qu'il ne lui put échapper. « Voici pourquoi, continua-t-elle : je croyais, comme vous, que Hannequin méritait votre estime et votre confiance plus que personne ; mais je suis assurée à présent du contraire. Auriez-vous imaginé qu'aujourd'hui, pendant que vous étiez à la chasse, il ait eu l'audace de me parler de galanterie, de me dire qu'il m'aimait, et de me faire des propositions? Rien n'est plus certain ; et, pour vous en convaincre par vos propres yeux, j'ai feint d'entrer dans ses vues, et je lui ai donné rendez-vous au jardin, sous le

pin, où il doit se trouver vers une heure après minuit. Vous sentez bien que mon intention n'est pas d'aller l'y joindre; mais, si vous voulez faire une bonne œuvre et vous convaincre de la perfidie de votre intendant, prenez une de mes jupes et une de mes coiffes, et allez l'attendre: il ne manquera pas, je suis sûre, de vous aller joindre. — Il est trop important pour moi de me détromper, dit le mari, pour laisser échapper cette occasion; j'y vais tout de suite. »

Et, cherchant à tâtons une jupe et une coiffe, il les ajusta le mieux qu'il put, et s'en alla au jardin, où il attendit Hannequin sous l'arbre désigné. A peine fut-il hors de la chambre, que sa femme se leva et courut fermer la porte. Dieu sait si Hannequin, qui avait pensé mourir de peur et fait mille vains efforts pour s'échapper des mains de sa maîtresse, qu'il soupçonnait de perfidie, dut être ravi d'un pareil dénoûment! Béatrix s'étant remise au lit, l'amant se déshabille sans autre cérémonie, et se couche auprès d'elle avec une joie qui ne peut s'exprimer.

Après avoir goûté les plus doux plaisirs, la belle, jugeant qu'il était temps que son amant delogeât: « Lève-toi, mon ami, lui dit-elle; prends un bâton, et cours au jardin. Là, faisant semblant de ne m'avoir sollicitée que pour m'éprouver, d'aussi loin que tu verras mon mari, tu lui diras mille injures, comme si c'était à moi-même, et tu le frotteras de la bonne manière: tu sens combien le tour sera plaisant. »

Hannequin se lève, et va au jardin, armé d'un bâton de cotret. Égano, qui s'impatientait de l'attendre, charmé de le voir arriver, se lève comme pour le recevoir avec amitié. « Femme perfide! s'écrie Hannequin en s'approchant, je n'aurais jamais cru que vous eussiez poussé si loin l'ingratitude envers votre honnête homme de mari. Vous êtes-vous figurée que je serais assez lâche pour lui manquer moi-même à ce point-là? Désabusez-vous : mon intention n'était que de vous éprouver. »

A ces mots, il lève le bâton et lui en applique un bon coup sur les épaules. Égano, le cœur plein de joie de l'honnêteté de son intendant, lui pardonna volontiers de l'avoir frappé; mais, ne voulant point s'exposer à un second coup, il prit la fuite sans mot dire. Hannequin le poursuit en le frappant et en lui criant : « Puisse le ciel te punir de ta lâcheté! Crains que je n'en instruise mon maître. Si je ne l'en informe point, ce ne sera pas par égard pour toi, qui n'en mérites aucun, mais pour lui épargner un tel chagrin. »

Égano, de retour dans sa chambre, fut questionné par sa femme, pour savoir si Hannequin s'était trouvé au prétendu rendez-vous. « Plût à Dieu, dit-il, qu'il n'y fût point venu! car, croyant avoir affaire à toi, il n'est point d'injures qu'il ne m'ait dites, et il m'a asséné tant de coups de bâton, que j'en ai les épaules brisées. J'étais bien étonné que ce brave jeune homme t'eût fait de pareilles propositions dans le dessein de me manquer. Comme il te voit enjouée et libre avec tout le monde, il a voulu, j'imagine, éprouver ta vertu; je souhaiterais pourtant qu'il s'en fût tenu aux reproches. — Et moi aussi, répondit la femme; et je dois bénir le ciel d'avoir évité ses coups; je n'en aurais sans doute pas été quitte à si bon marché que vous. Mais, puisqu'il est si honnête et si fidèle, il est juste de le considérer et d'avoir des égards pour lui. — Assurément, reprit le mari; et jamais homme ne l'a mieux mérité. »

Depuis cette aventure, Égano crut avoir et la femme la plus vertueuse et l'intendant le plus affectionné qu'il fût possible de trouver. Béatrix et son amoureux rirent plus d'une fois de cette scène singulière. L'aveugle prévention du mari les mit dans le cas de se voir en toute liberté; et ils en profitèrent pour multiplier leurs jouissances tout le temps que Hannequin demeura à Bologne, d'où il ne partit que pour aller à Jérusalem.

NOUVELLE VIII

LA FEMME JUSTIFIÉE.

Une femme dont le mari était devenu jaloux, s'attache la nuit un cordon au pied pour connaître quand son amant devait venir la trouver. Le mari s'en aperçoit, et pendant qu'il suit l'amant, la femme met dans son lit à sa place une autre femme que le mari bat et à qui il coupe les cheveux. Il va ensuite chercher les frères de sa femme qui, voyant que ce qu'il avait avancé était faux, l'accablent d'injures.

Tout le monde trouva que madame Béatrix avait usé d'une grande malice pour tromper son mari, et que Hannequin dut avoir une fière peur lorsque la dame, le tenant par la main, le dénonçait à son mari. Pour mettre fin à ces propos, le roi se tourna vers Néiphile, et lui commanda de prendre la parole. Cette dame se mit à sourire, et débuta en ces termes :

Il y eut autrefois à Florence un riche négociant nommé Henriet Berlinguier, entiché, comme c'est assez l'ordinaire des gens de sa profession, de la manie de s'anoblir par le mariage. Il épousa, dans cette vue, une femme de condition nommée madame Simone, qui n'était pas du tout son fait. Pendant les nombreuses absences auxquelles son commerce l'obligeait, sa femme, qui n'aimait pas à chômer, devint amoureuse d'un jeune homme nommé Robert, dont elle avait reçu les assiduités avant son mariage. Elle agit avec si peu de précaution, que son intrigue parvint à la connaissance du mari, soit sur le rapport des voisins, soit d'après ses propres observations. Dès ce moment il devint le plus jaloux de tous les hommes. Il ne voyageait plus, sortait rarement de la maison, et négligeait presque toutes ses affaires pour ne s'occuper que du soin de garder sa femme ; il portait la vigilance si loin, qu'il ne se mettait jamais au lit qu'elle ne fût couchée et endormie. Dieu sait si madame Simone devait enrager d'une pareille contrainte, qui la mettait dans l'impossibilité de voir son amant ! Elle ne put cependant se déterminer à l'oublier. Plus elle se trouvait gênée, plus elle désirait de le recevoir. Elle en cherchait continuellement les moyens, et, après y avoir bien rêvé, elle crut en avoir trouvé un infaillible ; le voici :

La fenêtre de sa chambre donnait sur la rue. Elle avait remarqué que son mari s'endormait difficilement, mais qu'une fois endormi son sommeil était profond. D'après cette observation, elle pensa qu'elle pourrait parfois, vers minuit, aller ouvrir la porte à Robert, et passer quelques heureux moments avec lui, sans crainte de l'Argus. Il fallait seulement trouver un expédient pour être avertie de son arrivée, afin de ne pas le faire attendre à la porte, où il pouvait

être aperçu. L'amour, qui rend l'esprit inventif, lui en fournit un bien singulier. Elle imagina de pendre un fil à la fenêtre, qui, en passant le long du plancher, pour le soustraire à la vue de son mari, aboutirait à son lit. Elle en prévint son amant, et lui fit dire qu'elle l'attacherait tous les soirs, en se couchant, au gros doigt d'un de ses pieds, et qu'il fallait le tirer pour l'avertir qu'il était à la porte. Il fut convenu que, si le jaloux était endormi, elle lâcherait le bout de fil, et qu'elle irait aussitôt lui ouvrir la porte, et que, s'il ne l'était pas, elle le retirerait un peu vers elle, pour lui éviter la peine d'attendre inutilement.

L'invention parut excellente à Robert, qui alla régulièrement toutes les nuits, à l'heure convenue, sous la fenêtre de sa maîtresse. Par ce moyen, il avait quelquefois le plaisir de la voir, et quelquefois la douleur de s'en retourner comme il était venu. Ce manége durait depuis plusieurs mois, lorsqu'une nuit le mari rencontra par hasard le fil, en promenant ses pieds dans le lit : il y porta la main, et, le trouvant attaché à l'orteil de sa femme, il ne douta point qu'il n'y eût du mystère. Il en fut entièrement convaincu quand il vit que ce fil aboutissait à la fenêtre et descendait dans la rue. Pour être mieux éclairci, il crut devoir ne rien précipiter. Il le détacha tout doucement du pied de sa femme et le mit au sien. A peine l'y eut-il noué, que Robert, arrivé au rendez-vous, se mit à le tirer. Mais, soit qu'il ne fût pas bien attaché, soit que le galant eût tiré trop fort, le fil vint à lui, et il jugea par ce signe qu'il devait attendre.

Le mari, transporté par son humeur jalouse, s'habille à la hâte, s'arme de son épée, et descend incontinent à la rue, dans le dessein d'égorger tout ce qu'il rencontrerait. Robert, voyant ouvrir la porte avec bruit, et sans aucune précaution, soupçonna que ce pouvait être le mari, et recula de quelques pas. Il n'en douta plus lorsqu'il l'entendit, et prit aussitôt la fuite. Henriet, qui ne manquait pas de courage, quoique de race roturière, courut après lui l'épée à la main. Robert, se voyant toujours poursuivi, tire la sienne et se met en garde; ils se battent et ferraillent longtemps sans se faire aucun mal.

Madame Simone, éveillée au bruit qu'avait fait son mari en ouvrant la porte de la chambre, trouvant le fil coupé, comprit que son intrigue était découverte, et jugea que son mari avait couru après son amant. Ne sachant trop comment se tirer d'un si mauvais pas, elle se lève en diligence, et, prévoyant les suites, elle imagine aussitôt un moyen pour se disculper. Elle appelle sa servante, qui était dans sa confidence : elle fait si bien, par ses prières et ses sollicitations, qu'elle l'engage à se mettre à sa place, dans son lit, et à souffrir patiemment, sans se faire connaître, les coups que son mari pourrait lui donner, avec promesse de l'en récompenser si bien, qu'elle aurait de quoi vivre désormais sans travailler. Cela fait, elle éteignit la lampe que le mari, par jalousie, gardait allumée toute la nuit, et alla se cacher en attendant le dénoûment de la comédie.

Les voisins, éveillés par le bruit que faisaient dans la rue Henriet et Robert, se mirent aux fenêtres, et leur dirent des injures. L'un et l'autre, craignant d'être reconnus, se séparèrent fort fatigués, sans s'être fait la moindre blessure. Le mari, furieux de n'avoir pu ni tuer ni reconnaître son adversaire, n'eut pas plutôt mis le pied dans sa chambre, qu'il crie comme un enragé : « Où es-tu, scélérate? Tu as eu beau éteindre la lumière, tu n'échapperas pas à mon juste courroux. » Il s'approche du lit, et, croyant se jeter sur la coupable, il assomme

de coups la pauvre servante, lui meurtrit les épaules, la tête, le visage, et finit par lui couper les cheveux, lui disant des injures que l'honnêteté ne me permet pas de répéter. Cette misérable fille pleurait de tout son cœur; et, quoique la douleur lui arrachât de temps en temps cette exclamation : *Hélas! je n'en puis plus!* sa voix était si entremêlée de sanglots, et le jaloux si transporté, qu'il ne reconnut point son erreur. Enfin, las de la battre et de l'injurier : « Infâme, lui dit-il en se retirant, ne pense pas qu'après une action de cette nature, je te garde davantage chez moi. Je vais tout conter à tes frères, et les prier de te venir prendre. Ils feront de toi ce qu'ils jugeront à propos. Quant à moi, j'y renonce pour la vie. »



Il ne fut pas plutôt sorti, que madame Simone, qui avait tout entendu, rallume la lampe, et trouve la servante dans l'état le plus déplorable. Elle la consola de son mieux, la reconduisit dans sa chambre, où elle lui donna tout ce qui était capable de la soulager, en attendant qu'elle pût la faire traiter en cachette par les médecins; et elle la récompensa si grassement, qu'elle se fût laissé battre encore une fois au même prix. Après avoir donné les soins nécessaires à cette pauvre créature, elle retourne dans sa chambre, refait son lit à la hâte, s'habille fort proprement, va s'asseoir au haut de l'escalier, et là se met à coudre avec autant de tranquillité que s'il ne se fût rien passé.

Cependant Henriet arrive à la maison des frères de sa femme. Il heurte avec force; on lui ouvre, et, à sa voix, les trois frères et leur mère se lèvent et lui demandent le sujet de son arrivée à une heure si indue. Il leur conte l'aventure d'un bout à l'autre; et, pour leur faire voir qu'il ne disait rien que de vrai, il

leur montre les cheveux qu'il croyait avoir coupés à sa femme, les priant de l'aller prendre, et leur déclarant qu'il ne voulait plus vivre avec elle.

Les frères, outrés de ce récit, font allumer des torches et se mettent en chemin pour aller trouver leur sœur, dans la ferme résolution de lui faire un mauvais parti. Leur mère, qui pleurait à chaudes larmes, voulut les suivre, priant tantôt l'un, tantôt l'autre, d'examiner la chose par eux-mêmes, faisant entendre que la jalousie d'Henriet pouvait lui avoir grossi les objets. « Qui sait s'il n'a pas maltraité sa femme pour quelque autre sujet, et s'il ne voudrait pas se justifier aux dépens de son honneur? Je connais les jaloux ; tout leur paraît criminel, et les démarches les plus innocentes sont à leurs yeux autant d'infidélités. Je connais ma fille mieux que personne ; c'est moi qui l'ai nourrie et élevée, elle est incapable de ce dont son mari l'accuse, et vous ne devez point, mes enfants, vous en rapporter à son seul témoignage. Défiez-vous d'un mari possédé du démon de la jalousie, et ne condamnez votre sœur qu'après avoir bien examiné toutes choses ; vous verrez qu'il y a ici du plus ou du moins. »

Madame Simone, entendant la troupe qui montait, se mit à crier : « Qui est-ce ? — Tu le sauras bientôt, répondit un de ses frères d'un ton menaçant.—Mon Dieu ! s'écria-t-elle, que veut donc dire ceci ? Bonsoir, mes frères, dit-elle ensuite en les voyant paraître. Serait-il arrivé quelque malheur, pour venir ici à pareille heure? » Ses frères, surpris de la trouver si tranquille et dans son état ordinaire, modèrent leur colère et l'interrogent sur les plaintes de son mari, l'exhortant de leur parler sans détour, si elle ne veut s'exposer à un mauvais traitement de leur part. « Je ne sais, en vérité, ce que vous voulez dire, leur répondit-elle avec un grand sang-froid, et j'ai de la peine à croire que mon mari se plaigne de moi. »

Berlinguier, qui croyait lui avoir défiguré le visage à force de coups de poing, la regardait dans l'attitude d'un homme ébahi et privé de raison. Il ne savait que dire ni que penser, la voyant dans un état à lui persuader qu'il ne l'avait seulement pas touchée. On voyait sur le visage de la mère un mélange de surprise, d'attention et de joie. Les trois frères, non moins étonnés, lui ayant conté ce que son mari leur avait dit, sans oublier le fil, ni les coups dont il prétendait l'avoir assommée. « Est-il possible, monsieur, dit-elle en se tournant vers son mari, que vous trouviez du plaisir à vous forger des chimères pour me déshonorer en vous déshonorant vous-même? ou bien auriez-vous résolu de vous faire regarder comme un homme méchant et cruel, tandis que vous ne l'êtes pas? A quelle heure, je vous prie, avez-vous paru depuis hier au matin, je ne dis pas devant moi, mais dans la maison? Quand est-ce que vous m'avez battue? Pour moi, je ne m'en souviens point. — Comment ! méchante femme, dit alors le mari, tu ne te souviens pas que nous nous sommes couchés ensemble hier au soir? Ne suis-je pas rentré après avoir poursuivi ton galant? ne t'ai-je pas assommée de coups au point de te faire crier miséricorde? ne t'ai-je pas coupé les cheveux ? — Mais vous rêvez, mon pauvre mari. Vous n'avez rien fait de tout ce que vous dites là, et, sans recourir à cent preuves que je pourrais en donner, je vous prie, et prie ceux qui sont ici, d'examiner si je porte sur mon visage et sur mon corps la moindre marque des coups dont vous prétendez

m'avoir rouée. Je ne crois pas que vous fussiez jamais assez hardi pour mettre les mains sur moi. On n'en use pas ainsi avec les femmes de ma qualité ; et, si vous eussiez eu l'audace de l'entreprendre, vous ne devez pas douter que je ne vous eusse dévisagé. Mais, pour achever de vous confondre, je veux bien vous prouver que vous ne m'avez point coupé les cheveux. » Là-dessus, elle ôte sa coiffe et montre sa chevelure.

La mère et les frères de madame Simone tournèrent alors tout leur ressentiment sur Henriet. « Que signifie tout ceci ? lui dirent-ils : ce n'est pas ce que vous êtes venu nous conter. Vous voilà confondu presque en tout point ; il n'y a pas apparence que vous puissiez vous tirer guère mieux du reste. »

Henriet était si déconcerté, que plus il voulait parler et plus il s'embrouillait : il ne savait qu'opposer aux raisons de sa femme. La belle, profitant de son embarras : « Je vois bien, dit-elle à ses frères, qu'il a voulu m'obliger à vous faire le détail de sa vie débauchée. Il a fait, j'en suis persuadée, tout ce qu'il vous a dit ; mais voici comme je l'entends. Cet homme auquel vous m'avez mariée, pour mon malheur, qui se dit marchand, qui veut passer pour tel, et qui, par là même, devrait être plus modeste qu'un religieux et plus décent qu'une jeune fille : cet homme, dis-je, ne passe pas de jour sans s'enivrer ; en sortant de la taverne, il court chez les filles de joie, tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre, et me fait veiller jusqu'à minuit, et quelquefois jusqu'au matin pour l'attendre, comme vous le voyez aujourd'hui. Étant ivre, il aura été coucher chez une de ses maîtresses en titre, au pied de laquelle il aura trouvé le fil dont il vous a parlé ; il aura poursuivi quelque rival, et, n'ayant pu l'immoler à sa jalousie, il sera retourné sur ses pas, et aura déchargé sa fureur sur la prostituée qu'il entretient, et à laquelle il a coupé les cheveux. J'imagine que, n'ayant pas encore achevé de cuver son vin, il a cru sans doute avoir fait tout cela chez lui et à sa femme. Examinez sa figure, il vous sera aisé de voir qu'il est encore à demi-soûl. Mais, quelque injuste qu'il se soit montré à mon égard, quelque chose qu'il ait pu vous dire de moi, je vous prie de lui pardonner comme je lui pardonne, et de le traiter en homme qui n'a pas son bon sens. Le mépris est la seule punition qu'il mérite.

— Par la foi de Dieu, ma fille ! s'écrie alors la mère de madame Simone, les yeux étincelants de colère, des choses de cette nature peuvent-elles se pardonner ? On devrait éventrer ce malheureux, cet infâme, cet ingrat que nous avons tiré de la poussière, et qui ne méritait pas une femme telle que toi. S'il t'avait surprise couchée avec un galant, qu'aurait-il donc fait de plus que ce qu'il avait intention de te faire ? Le barbare ! tu n'es pas faite pour être victime de la mauvaise humeur et des vices d'un marchand de poires cuites. Ces sortes de gens, venus du village en sabots, et vêtus comme des ramoneurs, n'ont pas plutôt gagné trois sous, qu'ils veulent s'allier aux plus illustres maisons. Ils font faire ensuite des armes, et on les entend parler de leurs ancêtres comme s'ils avaient oublié d'où ils sortent. Si vos frères m'en avaient voulu croire, ma fille, vous auriez été mariée à un des comtes de Gui, et vous n'auriez jamais épousé ce misérable, qui, par reconnaissance de nos bontés, va crier à minuit que vous êtes une femme de mauvaise vie, vous, la plus sage et la plus honnête de la ville. Mais, par la foi de Dieu ! si l'on voulait m'en croire, on le traiterait de ma-





Le Poirier enchanté.

nière à le mettre dans l'impossibilité de te manquer une seconde fois. Mes enfants, continua-t elle, je vous disais bien que votre sœur ne pouvait être coupable : vous avez entendu pourtant tout ce que ce petit marchand en a dit. A votre place, je l'étoufferais sur l'heure, et je croirais faire une bonne œuvre : elle serait même déjà consommée, si le ciel m'eût faite homme. Oui, tu as beau me regarder, ajouta-t-elle en s'adressant à son gendre, je le ferais comme je le dis, si je n'étais pas femme. »

Les frères, aussi irrités que leur mère, mais moins violents, se contentèrent d'accabler Berlinguier d'injures et de menaces. Ils finirent par lui dire qu'ils lui pardonnaient cette fois, mais que, s'il lui arrivait jamais de dire du mal de sa femme, et que cela parvînt à leur connaissance, ils lui feraient passer un mauvais quart d'heure ; puis ils se retirèrent.

Henriet Berlinguier demeura tout stupéfait. Il avait l'air d'un homme hébété, et ne savait si ce qu'il avait fait était véritable ou s'il l'avait rêvé. Dès ce jour, il laissa toute liberté à sa femme, sans s'inquiéter de sa conduite. Madame Simone fut assez prudente pour ne plus s'exposer à un pareil danger ; c'est-à-dire qu'elle eut l'adresse de recevoir son amant et de se passer ses fantaisies de manière à ne plus donner prise contre elle.

NOUVELLE IX

LE POIRIER ENCHANTÉ.

Lidie, femme de Nicostrate, aime Pirrus. Celui-ci, comme gage de son amour, lui demande trois choses que celle-ci accomplit toutes les trois. Elle lui accorde en outre ses faveurs en la présence de Nicostrate, auquel elle fait accroire à la fin que ce qu'il avait vu n'était pas vrai.

La nouvelle de Néiphile fit tant de plaisir aux dames, qu'elles ne pouvaient se lasser d'en parler et d'en rire, lorsque le roi leur imposa silence et donna la parole à Pamphile. Ce jeune seigneur commença par ces mots :

Je ne crois pas, mes belles dames, qu'il y ait rien de si difficile, de si périlleux, qu'un amant ou une amante véritable n'entreprenne et ne vienne à bout d'exécuter. C'est une vérité dont on a déjà donné plusieurs preuves ; mais je veux vous la démontrer parfaitement dans la nouvelle que vous allez entendre. Il y sera question d'une dame qui eut plus de bonheur que de raison, plus de témérité que de présence d'esprit. Aussi n'est-ce point un exemple à suivre que je prétends vous donner ; le risque serait trop grand, la fortune n'est pas toujours favorable, ni tous les hommes aussi simples que le fut le mari de cette dame.

Nicostrate était un gentilhomme d'Argos, ville très-ancienne de l'Achaïe. Parvenu à un âge déjà fort avancé, il voulut prendre une femme pour le soigner dans sa vieillesse, et il épousa Lidie, demoiselle de condition, aussi entreprenante qu'elle était aimable et jolie. L'immense fortune de Nicostrate lui permettait une grande dépense. Sa passion dominante était la chasse, et il avait force chiens, force oiseaux et un grand nombre de domestiques. Un jeune homme,

nommé Pirrus, beau garçon, bien fait, de bonne mine, et adroit à tout ce qu'il faisait, était celui de tous ses gens qu'il aimait le mieux, et en qui il avait le plus de confiance. Sa femme en devint passionnément amoureuse. Soit que le jeune homme ne s'en aperçût point, ou qu'il ne voulût point s'en apercevoir, il se conduisit avec elle comme auparavant, c'est-à-dire avec beaucoup d'indifférence. La dame en fut affligée, et, ne pouvant plus contenir sa passion, elle résolut de la lui faire connaître. Elle se servit de sa femme de chambre, nommée Lusque, pour qui elle avait beaucoup d'amitié et de confiance.

« Ma fille, lui dit-elle un jour, les bienfaits que tu as reçus de moi et l'attachement que tu m'as toujours témoigné m'assurent de ton obéissance et de ta discrétion ; mais, sur toutes choses, garde-toi de jamais parler à qui que ce soit de ce que je vais te confier. Je suis jeune, bien portante, comme tu vois ; j'ai de la beauté, de la richesse, et je n'aurais rien à désirer, si mon mari était de mon âge et de mon humeur. C'est te dire que je ne trouve pas chez lui tout ce que je désirerais et ce que l'on a droit de trouver dans le mariage. Pour y remédier, j'ai jeté les yeux sur Pirrus. C'est un garçon honnête et fort aimable, et je l'ai jugé plus digne de cette faveur que tout autre. Je ne te cacherai pas que j'en suis follement éprise, et que je pense à lui nuit et jour. On n'est pas maître de son cœur ; il possède le mien en entier, et, s'il ne répond à mon amour, j'en mourrai de chagrin. Ainsi, ma chère, si tu prends quelque intérêt à ma tranquillité et à ma vie, tu lui feras savoir mes sentiments de la manière que tu jugeras la plus convenable. »

La femme de chambre promit ses bons offices à sa maîtresse, et ne tarda pas à s'acquitter de la commission. Le jour même, elle trouva l'occasion de parler à Pirrus tête à tête, et elle lui fit connaître les dispositions de sa maîtresse le mieux qu'il lui fut possible. Le jeune homme fut fort surpris de cette déclaration ; craignant qu'elle ne fût un piége pour l'éprouver, il répondit brusquement : « Je ne puis me persuader que ce que vous venez de me dire soit vrai : madame ne peut vous avoir chargée d'un pareil message ; et, quand bien même vous m'auriez parlé par son ordre, je croirais fermement qu'elle veut plaisanter. D'ailleurs, son amour fût-il sincère, j'ai trop d'obligations à mon maître pour lui faire jamais une semblable injure : ainsi ne prenez plus la peine de m'en parler. » Lusque lui répondit, sans être étonnée de la dureté de son refus : « Quelque peine que je puisse vous faire, mon cher Pirrus, je vous en parlerai toutes les fois que ma maîtresse me l'ordonnera. Au reste, vous en ferez ce que vous jugerez à propos ; mais je vous croyais plus d'esprit. »

Madame Lidie, instruite de cette réponse, en eut un chagrin mortel ; elle aurait voulu être morte, tant sa passion pour Pirrus la gourmandait. Quelques jours après, elle parla encore de son amour à sa femme de chambre. « Lusque, lui dit-elle, tu sais bien qu'on n'abat pas un arbre du premier coup : il faut faire une nouvelle tentative auprès de Pirrus, qui veut être fidèle à son maître à mes dépens. Épie le moment favorable, et peins-lui l'excès de mon amour et celui de ma douleur. Il n'est ni de mon intérêt ni du tien de lâcher prise ; Pirrus, s'imaginant que nous avons voulu nous moquer de lui, nous en saurait mauvais gré, et pourrait nous jouer quelque mauvais tour. Parle-lui donc, ma chère Lusque, et tâche de le convertir. »

La confidente consola sa maîtresse, lui donna bonne espérance, et lui promit de s'y prendre de manière à vaincre toutes les difficultés. Elle ne tarda pas à rencontrer Pirrus, et, le trouvant de fort belle humeur, elle saisit cette occasion pour le prendre en particulier. « Je vous parlai, il y a quelques jours, lui dit-elle, de la passion que vous avez allumée dans le cœur de madame; je viens vous en donner de nouvelles assurances, et vous déclarer que, si vous persistez dans votre ridicule indifférence, vous aurez à vous reprocher la perte de son repos, de sa santé, et peut-être sa mort. Cessez donc, mon ami, d'être insensible à sa douleur; je vous en conjure par l'attachement que j'ai pour ma maîtresse, et par celui que j'ai pour vous-même. Songez quel objet vous dédaignez! Quelle gloire, quel honneur n'est-ce point pour vous d'être aimé d'une dame de ce mérite et de ce rang! Réfléchissez-y, et vous ne tarderez pas à changer de résolution. En tout cas, vous seriez un grand nigaud si vous ne profitiez point de l'occasion. Considérez que la fortune vous fait deux faveurs à la fois : en vous offrant celles de ma maîtresse, elle vous assure les siennes. Oui, si vous répondez aux désirs de madame, vous allez vous mettre pour toujours à l'abri de l'indigence. Représentez-vous tout ce qui peut satisfaire un cœur ambitieux ; vous l'obtiendrez par elle : armes, chevaux, habits, bijoux, argent, rien ne vous manquera. Pensez bien à ce que je vous dis; songez surtout que la fortune abandonne pour longtemps, et quelquefois pour jamais, ceux qui refusent ses premières faveurs. Elle se présente aujourd'hui à vous les mains ouvertes; ne retirez pas les vôtres, si vous ne voulez l'avoir pour ennemie, et vous trouver ensuite dans la misère. Vous me faites rire, en vérité, quand je songe à vos scrupules. Est-ce nous autres domestiques qui devons nous piquer d'une délicatesse que nos maîtres n'ont pas? Celle que vous affichez en cette occasion serait tout au plus de mise avec vos parents, vos amis et vos pareils; elle est très-déplacée à l'égard de vos maîtres. Nous ne devons les traiter que comme ils nous traitent. Pensez-vous que, si vous aviez une femme, une fille ou une sœur qui fût jolie et du goût de Nicostrate, il se fît le moindre scrupule de la suborner? Vous seriez bien simple de le penser; croyez, au contraire, que, s'il n'en pouvait venir à bout par les prières, les présents, les promesses, et par toutes les voies de la persuasion, il ne se ferait aucune difficulté d'employer les voies de fait et de force. Ici le cas est tout différent et tout à votre avantage. Non-seulement vous n'avez point cherché à séduire madame, mais c'est elle qui vous prévient, qui va au-devant de vous; non-seulement vous ne lui manquerez pas, mais vous lui rendrez le repos, vous lui conserverez la vie; car telle est sa passion pour vous, qu'elle risque d'en mourir si vous n'y apportez bientôt remède. Ne la rebutez donc pas, mon cher Pirrus; ce serait refuser de faire une bonne œuvre, et rejeter votre propre bonheur. »

Pirrus, qui avait déjà fait plusieurs réflexions sur la première ouverture de Lusque, et qui avait pris son parti d'avance, dans le cas qu'elle revînt à la charge, répondit : « Je suis disposé à faire ce que madame désire, si l'on me prouve qu'elle agit de bonne foi. Je ne doute pas, ma chère Lusque, de votre véracité; mais, d'après le caractère de Nicostrate, je crains qu'il n'ait engagé sa femme à feindre de l'amour pour moi, afin d'avoir occasion d'éprouver ma fidélité. Il m'a confié le soin de presque toutes ses affaires; il est d'un

naturel soupçonneux : ne peut-il pas se faire qu'il ait concerté tout cela avec madame? Je n'en suis pas certain; mais il est un moyen de m'en éclaircir, et je me livre aveuglément à votre maîtresse, si elle veut l'employer. Le voici : qu'elle tue l'épervier de son mari en sa présence; qu'elle lui arrache et me donne une touffe de poil de sa barbe, et une de ses meilleures dents; dès qu'elle aura exécuté ces trois choses, je m'abandonne à elle sans la moindre défiance. »

Ces conditions parurent difficiles à Lusque, et plus encore à madame Lidie. Toutefois l'amour, fécond en ressources et en expédients, lui donna le courage d'entreprendre ces trois choses. Elle fit donc dire à Pirrus qu'elle remplirait les trois conditions, ajoutant que, puisqu'il croyait son maître si sage et si soupçonneux, elle voulait le tromper à ses propres yeux, et lui faire accroire ensuite que ce qu'il aurait vu était faux.

Pirrus attendit impatiemment l'exécution de la promesse de madame Lidie. Il était fort curieux de voir comment elle s'y prendrait pour venir à bout de ces trois choses. Elle ne tarda pas longtemps à le satisfaire.

Un jour que Nicostrate avait régalé plusieurs gentilshommes de ses amis, Lidie, magnifiquement parée, entra, après qu'on eut desservi, dans la salle où l'on avait dîné, alla prendre dans un cabinet voisin l'épervier que son mari aimait tant, et lui tordit le cou, en présence de Pirrus et de toute la compagnie. « Qu'avez-vous fait, ma femme? » s'écrie aussitôt Nicostrate. Elle ne lui répond rien; mais se tournant vers les gentilshommes : « Messieurs, leur dit-elle, je me vengerais d'un roi qui m'aurait offensée : pourquoi donc aurais-je craint de me venger d'un épervier? cet oiseau m'a fait plus de mal que vous ne sauriez vous l'imaginer : il m'a souvent, et très-souvent, dérobé la présence de mon mari. Presque chaque jour, avant le lever du soleil, monsieur s'en va à la chasse avec son épervier, et me laisse au lit toute seule. Il y a longtemps que je me proposais d'immoler cette victime; mais j'ai cru devoir attendre une occasion pareille à celle-ci : je voulais avoir des témoins qui pussent juger si c'est à tort que j'ai sacrifié cet oiseau à mon juste ressentiment. »

Les amis de Nicostrate, persuadés que la dame ne s'était effectivement portée à cette action que par un pur attachement pour son mari, se mirent à rire, et, se tournant vers leur ami, qui paraissait de fort mauvaise humeur : « Préférer un oiseau à madame! lui dirent-ils; y songez-vous bien? Vous devez lui tenir compte de sa modération; elle a fort bien fait de se défaire d'un pareil rival. » Quand la dame fut rentrée dans sa chambre, ils poussèrent la plaisanterie encore plus loin; et Nicostrate, revenu insensiblement de son chagrin, rit comme les autres d'une vengeance si singulière. Pirrus, témoin de la scène, eut beaucoup de joie d'un commencement qui lui donnait de si belles espérances. « Dieu veuille, dit-il en lui-même, que ceci continue sur le même ton! »

Quelques jours après, la femme, badinant avec son mari, qui était de belle humeur, crut devoir profiter de la circonstance pour exécuter la seconde chose demandée par Pirrus. Dans cette idée, elle lui fit plusieurs petites caresses, le prit par la barbe, et, tout en folâtrant, lui en arrache une touffe. Comme elle y avait employé un certain effort pour ne pas manquer son coup, on juge bien

que le bon homme dut éprouver quelque douleur. « Pensez-vous bien à ce que vous faites, madame? lui dit-il en se fâchant sérieusement. — Bon Dieu! monsieur, que vous êtes désagréable quand vous faites ainsi la mine! répondit-elle sans se déconcerter, et riant comme une folle : faut-il se fâcher si fort pour cinq ou six poils que je vous ai arrachés? Si vous aviez senti ce que je sentais tout à l'heure lorsque vous me tiriez par les cheveux, vous ne vous montreriez pas si sensible dans ce moment. » Poussant ainsi la raillerie de parole en parole, elle garda le floquet de barbe, et l'envoya le même jour à Pirrus.

La troisième condition était plus difficile à exécuter; cependant, comme rien n'est impossible aux personnes d'esprit et amoureuses, elle crut avoir trouvé le moyen d'en venir à bout. Nicostrate avait deux jeunes pages, de noble famille, qu'on avait mis auprès de lui pour les former de bonne heure dans l'art des courtisans : l'un lui servait à boire, l'autre était son écuyer de table. La dame leur fit accroire que leur bouche sentait mauvais, et leur commanda de tenir la tête en arrière le plus qu'ils pourraient, quand ils serviraient leur maître, les exhortant toutefois de n'en rien dire à personne. Les pages n'ayant pas manqué d'obéir, la belle dit quelques jours après à son mari : « Ne vous êtes-vous point aperçu, monsieur, de la mine que font vos pages lorsqu'ils vous servent? — Oui, répondit-il, et j'ai été plusieurs fois tenté de leur en demander la raison. — Donnez-vous-en bien de garde, continua-t-elle, je vais vous l'apprendre. Il y a déjà quelque temps que je m'en suis aperçue; mais, de peur de vous faire de la peine, je n'ai pas voulu vous en parler. A présent que les autres commencent à s'en apercevoir, il est bon de vous en avertir. Vous saurez donc que votre bouche sent extrêmement mauvais : je ne sais d'où cela provient; mais c'est fort désagréable, surtout pour quelqu'un qui, comme vous, vit dans la meilleure compagnie. Il faudrait voir s'il n'y aurait pas moyen de faire passer cette mauvaise odeur. — Elle vient peut-être de quelque dent gâtée, dit Nicostrate. — Cela est possible, répliqua la dame; mais il est aisé de s'en convaincre. »

Dans ce dessein, elle le conduit près de la fenêtre, et, lui ayant fait ouvrir la bouche : « Ciel! quelle infection! s'écria-t-elle; vous avez une dent non-seulement gâtée, mais pourrie; je m'étonne que vous l'ayez pu souffrir si longtemps. Si vous ne la faites promptement arracher, soyez sûr qu'elle gâtera les autres. — Cela n'est pas douteux, dit Nicostrate; je vais envoyer quérir sur-le-champ un chirurgien. — Il n'en faut point, reprit la dame; je l'arracherai bien moi-même sans beaucoup de peine. Ces gens-là sont des bourreaux qui vous feraient trop souffrir, et je ne pourrais vous voir entre leurs mains sans souffrir moi-même. Laissez-moi essayer : si vous trouvez que je vous fasse trop de mal, je quitterai la besogne; complaisance que n'aurait point un arracheur de dents. Il ne s'agit que de se procurer de petites pinces. »

Elle en demanda. Quand on les lui eut apportées, elle fit sortir tout le monde de l'appartement, excepté Lusque, à qui elle commanda de fermer la porte de la chambre. Pour faire l'opération d'une manière plus commode, elle fit coucher son mari sur un banc, et dit à sa femme de chambre de le tenir au travers du corps, pour qu'il ne pût remuer. Puis lui ayant fait ouvrir la bouche, elle accroche le davier à une de ses plus belles dents, et la lui arrache avec des efforts

violents, qui lui firent pousser des cris de douleur. Le pauvre homme, étourdi du mal qu'il avait souffert, porta d'abord la main sur sa joue, et donna le temps



à sa femme de cacher la dent qu'elle venait de lui arracher, et d'en présenter une autre toute pourrie, dont elle avait eu la précaution de se munir. « Voyez, lui dit-elle, ce que vous avez si longtemps gardé dans votre bouche. Il est sûr que cette dent vous eût gâté toutes les autres, si vous ne l'aviez fait enlever. »

La vue d'une dent si vilaine consola le patient de la douleur qu'il avait soufferte et qu'il ressentait encore. Après avoir craché beaucoup de sang et avoir pris quelque élixir confortatif, il sortit de la chambre et alla se jeter sur son lit. Sa femme, sans perdre de temps, envoya la dent à Pirrus. Celui-ci, ne pouvant plus douter des sentiments de sa maîtresse, lui fit dire qu'il était prêt à faire tout ce qu'elle désirait.

La belle, qui brûlait de lui donner de plus fortes preuves de son amour, et à qui les moments paraissaient des années, n'avait plus qu'à trouver le moyen de satisfaire sa passion en présence de son mari. Elle feignit pour cet effet d'être indisposée. Sa femme de chambre instruisit Pirrus du personnage qu'il devait jouer. Il alla voir madame à l'heure de l'après-dînée où le mari devait se rendre auprès d'elle. A peine y furent-ils arrivés l'un et l'autre, qu'elle témoigna une grande envie de prendre l'air du jardin, et les pria tous deux de vouloir l'y conduire. Nicostrate la prit d'un côté, Pirrus de l'autre, et ils la menèrent ainsi au pied d'un beau poirier, où ils s'assirent tous trois sur un tapis de verdure. Quelques moments après, il prit fantaisie à la belle de manger des poires. Elle

prie Pirrus de monter sur l'arbre pour lui en cueillir des plus mûres. Le galant obéit, et n'est pas plutôt monté sur le poirier, que, feignant de voir son maître caresser sa femme, il s'écrie :

« Eh quoi ! monsieur, en ma présence? mais vous n'y pensez pas! Et vous, madame, n'avez-vous pas de honte de vous prêter à un pareil jeu? Certes, vous avez été bientôt guérie. Mais finissez donc; ce sont des choses qu'on ne doit pas faire devant témoins! Les nuits ne sont-elles pas assez longues? faut-il venir au jardin pour une semblable besogne? n'avez-vous pas assez de chambres, assez de lits plus commodes? — Que veut-il dire? dit la femme à son mari; a-t-il perdu l'esprit? — Non, madame, je ne suis point fou; je vois fort bien ce que je vois. — Tu rêves assurément, lui dit Nicostrate, qui riait de son idée. — Je ne rêve point du tout, monsieur, et il me paraît que vous ne rêvez pas non plus. Mais, si vous n'avez point d'égards pour moi, vous devriez au moins en avoir pour vous-même et vous éloigner un peu plus, si tant est que vous désiriez vaquer à un tel exercice.... Peste! comme vous y allez! je ne vous aurais jamais soupçonné une si grande vivacité. Si j'agitais aussi fort le poirier, je doute qu'il y restât une seule poire. — Que peut donc être ceci? dit alors la dame. Serait-il possible qu'il lui parût ce qu'il dit? En vérité, si je me portais mieux, je monterais sur l'arbre pour voir ce qu'il croit voir lui-même. — Soyez sûre, madame, ajouta Pirrus, que je n'ai point la berlue, et que ce que je vois n'est point une illusion. — Eh bien! descends, dit le mari, descends, te dis-je, et tu verras ce qui en est. — J'avoue, dit Pirrus quand il fut descendu, que vous ne vous caressez point à présent; mais vous le faisiez tout à l'heure, et je vous ai vu, comme je descendais, vous séparer de madame, et vous mettre à l'endroit où vous êtes maintenant assis. — Mais tu rêves, mon pauvre ami, dit Nicostrate: depuis que tu es monté sur le poirier, je n'ai pas bougé du lieu où je suis. — Si cela est, reprit Pirrus, il faut que ce poirier soit enchanté; car je vous jure que j'ai vu, mais bien vu, ce que je viens de vous dire. »

Nicostrate, étonné de plus en plus, et persuadé de la vérité du récit de son intendant, par l'air sérieux dont il l'avait accompagné, voulut voir par lui-même si le poirier était réellement enchanté, et l'effet que cet enchantement produirait à son égard. « Je vais y monter, » dit-il. Il y monte en effet; mais à peine est-il sur les branches, que Pirrus et la dame commencent leur jeu. « Que faites-vous donc, madame? Et toi, Pirrus, est-ce ainsi que tu respectes ton maître? » Les amants eurent beau lui répondre qu'ils étaient assis, il se hâta de descendre en les voyant ainsi se trémousser; mais il ne descendit pas si vite, qu'ils n'eussent eu le temps d'achever à peu près l'entretien et de reprendre leur place.

« Quoi! madame, me faire cet affront à mes yeux! Et toi, maraud.... — Oh! pour le coup, dit Pirrus en l'interrompant, j'avoue que vous avez été sages l'un et l'autre pendant que j'étais sur le poirier, et que ce que je croyais voir n'était qu'un enchantement. — Tu as beau vouloir t'excuser, reprit le mari, ce que j'ai vu ne saurait être l'effet d'un enchantement. — Vous êtes, en vérité, aussi fou que Pirrus, dit la dame; si je vous croyais capable d'avoir réellement de pareilles idées sur mon compte, je me fâcherais tout de bon. — Quoi! monsieur, dit Pirrus, vous feriez cet outrage à madame, qui est l'honnêteté, la vertu même!

Quant à moi, je ne chercherai point à m'excuser : Dieu m'est témoin que je souffrirais plutôt mille morts, avant qu'une pareille chose m'entrât jamais dans l'esprit; à plus forte raison avant de l'exécuter en votre présence. Je vois à présent, clair comme le jour, que la faute en est au poirier. Il a fallu que vous y soyez monté vous-même, et que vous ayez cru voir ce qui vous met de si mauvaise humeur, pour me faire revenir sur votre compte et sur celui de madame. J'aurais juré vous avoir vu l'un et l'autre dans la posture la plus indécente. — Est-il possible, dit ensuite la dame en se levant et faisant un peu la fâchée pour mieux dissuader son bonhomme de mari ; est-il bien possible que, me connaissant depuis si longtemps, vous ayez pu me croire capable de m'oublier à ce point? Me jugez-vous donc assez dépourvue de raison pour oser vous tromper en votre présence? Soyez persuadé que, si j'en avais la moindre envie, les occasions ne me manqueraient pas, sans que vous en sussiez jamais rien. »

Nicostrate se rendit à ces raisons. Il ne pouvait effectivement se persuader que sa femme et son intendant eussent osé se porter à un tel excès d'insolence. Il leur fit des excuses, et se mit ensuite à discourir de la singularité de l'aventure et des effets de la vue qui n'étaient pas les mêmes quand on se trouvait placé sur le poirier. Mais la dame, qui feignait toujours d'être fâchée de la mauvaise opinion que son mari avait eue de sa fidélité :

« Puisque ce maudit poirier, dit-elle, fait voir de si vilaines choses, je ne veux pas qu'il me nuise davantage, ni à aucune autre femme. » Puis, s'adressant à Pirrus : « Va chercher une coignée et jette-le à bas pour le brûler; quoiqu'il serait beaucoup mieux d'en donner sur la tête de mon mari pour lui apprendre à mieux penser de la fidélité de sa femme et de la tienne. Oui, monsieur, continua-t-elle, vous mériteriez d'être châtié pour l'injustice que vous m'avez faite. Je ne reviens point de votre aveuglement. Quand il s'agit de mal penser de votre femme, vous ne devez pas en croire vos yeux. »

Pirrus, ayant pris une hache, abattit incontinent le poirier. Alors la belle, se tournant vers Nicostrate : « Puisque je vois à terre, lui dit-elle, l'ennemi de ma vertu, je perds toute espèce de ressentiment. Je vous pardonne, ajouta-t-elle avec douceur, et vous recommande, sur toutes choses, d'avoir désormais une meilleure opinion de votre femme, qui vous aime mille fois plus que vous ne méritez. »

Le mari s'estima trop heureux de ce que Lidie voulût bien oublier l'outrage qu'il lui avait fait. Il fit des excuses à Pirrus d'avoir soupçonné sa bonne foi; et, tous les trois satisfaits, ils rentrèrent dans le palais.

C'est ainsi que ce bon mari fut maltraité, trahi et plaisanté par sa femme. Dès ce jour, elle vécut familièrement avec Pirrus, qui lui fit souvent goûter les plaisirs de l'amour avec plus d'agrément et de liberté qu'ils n'en avaient eu sous le poirier.



NOUVELLE X

LE REVENANT.

Deux Siennois aimaient une femme qui était commère de l'un d'eux. Le compère meurt. Il revient auprès de son ami, selon la promesse qu'il lui avait faite, et lui raconte ce qui se passe dans l'autre monde.

Le roi seul n'avait pas encore raconté sa nouvelle. Dès qu'il vit la compagnie un peu consolée de la chute du poirier, qui ne l'avait point mérité, il parla ainsi :

Un roi, ami de la justice, doit se conformer, comme les autres, aux lois qu'il a faites, sinon il n'est pas digne du nom de roi, et ne mérite que le blâme de ses sujets. C'est avec la plus sincère douleur que je me vois contraint de m'écarter moi-même de ce principe. Je ne voulais point user du privilége que vous m'avez accordé ; j'étais, au contraire, dans la ferme résolution de me conformer au sujet que j'ai prescrit ; mais vous l'avez tellement épuisé, que vous m'avez enlevé tout ce que je me proposais de dire sur cette matière. Mais, forcé d'enfreindre ma propre loi, et de recourir au privilége qui m'a été accordé, je dois être puni et me soumets, mes belles dames, à la peine qu'il vous plaira de m'imposer.

Dans la nouvelle que nous a racontée Élise, vous devez vous le rappeler, il a été question d'un compère et d'une commère de la ville de Sienne : eh bien, ceci me fait souvenir d'une histoire où il est également question de commérage et de Siennois. Je vais vous la raconter succinctement. Elle vous amusera, quoiqu'elle ne soit pas vraisemblable en tout point.

Il y eut autrefois, dans la ville de Sienne, deux jeunes gens liés d'une étroite amitié ; le nom de l'un était Tingusse Mini, et celui de l'autre Meucio de Ture. Ils demeuraient tous deux près de la porte Sabaye. Comme ils vivaient bourgeoisement, ils fréquentaient les églises et ne manquaient pas un sermon. Ayant entendu prêcher plusieurs fois sur les plaisirs et les peines de l'autre vie, selon qu'on avait bien ou mal mérité dans celle-ci, et ne pouvant s'en former une juste idée d'après les divers sentiments des prédicateurs, ils se promirent un jour, avec serment, que le premier qui mourrait viendrait informer l'autre de ce qui en était. Après cette promesse mutuelle, ils continuèrent de vivre dans la plus grande intimité.

Sur ces entrefaites, une certaine dame Mitte, femme d'un nommé Ambroise Anselmin, qui demeurait à Camporeggi, accoucha d'un fils, et Tingusse fut prié d'en être le parrain. Comme madame Mitte était jeune et jolie, et que Tingusse

et son ami Meucio allaient la voir quelquefois, ils en devinrent insensiblement amoureux l'un et l'autre, sans oser toutefois le donner à connaître, chacun par un motif différent. Tingusse regardait comme un crime d'aimer sa commère ; et, dans la crainte de perdre l'estime de son ami, il crut devoir lui cacher sa passion. Meucio, qui s'était aperçu que Tingusse était devenu amoureux fou de celle dont il était lui-même épris, crut aussi, de son côté, devoir lui cacher l'état de son cœur, dans la crainte de lui donner de la jalousie, et de le porter peut-être à le perdre dans l'esprit de la dame. Sa qualité de compère le mettait à portée de la voir plus souvent que lui et d'en être mieux accueilli. Tingusse, en effet, ne manqua point de profiter de ce double avantage pour se faire aimer, et parla si bien et si souvent, qu'il fut payé d'un tendre retour, et de toutes les faveurs qu'un amant peut désirer. Meucio n'eut pas de peine à s'en apercevoir, ce qui l'affligea sensiblement; mais, dans l'espérance d'être un jour aussi heureux, et se trouvant intéressé à ne pas lui donner de la jalousie, il feignit de tout ignorer; et c'est effectivement ce qu'il pouvait faire de mieux.

L'amant favorisé trouvait si doux d'être auprès de sa commère, qu'il ne cessait de faire des voyages à sa métairie ; il y mettait les instants tellement à profit, qu'à force de bécher le jardin de la belle, il gagna une maladie de poitrine dont il mourut en fort peu de temps. Trois jours après sa mort (sans doute qu'il ne l'avait pu plus tôt), il apparut, pendant la nuit, à son ami Meucio, suivant la promesse qu'il lui en avait faite, et lui dit qu'il venait lui apprendre des nouvelles de l'autre monde. Meucio fut d'abord effrayé de cette apparition ; mais, s'étant enfin rassuré : « Mon cher ami, lui dit-il, sois le bienvenu. » Puis il lui demanda s'il était du nombre des perdus.

« Les choses perdues, répondit Tingusse, sont celles qui ne se retrouvent plus. Comment pourrais-je être ici, si j'étais perdu? — Point de plaisanterie, reprit Meucio; je te demande si tu es du nombre des damnés? si ton âme brûle du feu d'enfer? — Non, mon ami, je ne suis point damné; mais je ne laisse pas de souffrir de grandes peines pour les péchés que j'ai commis. »

Meucio lui demanda quelles peines on infligeait là-bas pour chaque péché commis dans ce monde-ci. Le mort satisfit sa curiosité, et entra dans les plus grands détails à cet égard. Meucio, plein de reconnaissance et d'attachement pour son ami, lui offrit ses services sur la terre, et l'invita à lui dire s'il pouvait faire quelque chose qui lui fût agréable. « Je ne refuse point tes offres, répondit le revenant : je te prie de faire dire des messes, des oraisons, et de distribuer des aumônes à mon intention. »

Meucio promit de satisfaire à ses désirs, et le mort allait se retirer, lorsque son ami, se souvenant de la commère, le pria d'attendre un moment, et lui demanda quelle peine on lui avait fait souffrir pour avoir eu commerce avec elle. « A mon arrivée dans l'autre monde, je me trouvai vis-à-vis d'un esprit qui savait, je crois, tous mes péchés, et qui me conduisit à un certain lieu pour les expier, où je trouvai force compagnons de misère. Mêlé parmi eux, et me souvenant de ce que j'avais fait avec ma commère, j'attendais à tout moment une punition plus forte. Quoique je fusse alors au milieu d'un feu très-vif, la peur me faisait trembler. Un esprit, me voyant dans cet état : « Qu'as-tu donc fait plus que les autres pour trembler ainsi? — J'ai peur, lui dis-je, d'être puni d'un

grand péché que j'ai commis. — Quel est ce péché, poursuivit-il, qui t'effraie tant? — C'est d'avoir couché avec une de mes commères, et d'y avoir couché si souvent, que j'y ai laissé la vie. — Tu es un grand sot, répliqua l'esprit en se moquant de moi : tranquillise-toi, et sois sûr qu'on ne tient aucun compte ici-bas de ce qu'on fait là-haut avec les commères. »

Après ces mots, Tingusse, voyant que le jour commençait à poindre, prit congé de son ami, et disparut comme un éclair.

Meucio, ayant appris qu'on ne demandait point compte, dans l'autre monde, de ce qu'on fait dans celui-ci avec les commères, se repentit d'en avoir autrefois épargné plusieurs, par délicatesse de conscience, et se promit bien de réparer sa sottise à la première occasion.

Si frère Robert, dont on nous a parlé, eût su cela, il n'eût pas eu besoin d'étaler tant de rhétorique pour convertir sa bonne commère; il l'en aurait instruite, et dès lors elle n'eût plus fait tant de difficultés pour lui accorder ses faveurs.

Le soleil penchait vers son couchant, et l'on sentait déjà les fraîches haleines de la brise du soir quand le roi eut achevé de parler. Il se leva de dessus son siége; et, ôtant sa couronne, il la posa sur la tête de Laurette, en lui disant : « C'est vous, madame, que je fais reine de cette aimable compagnie. »

La nouvelle souveraine, après avoir salué gracieusement la compagnie, fit appeler le maître d'hôtel, et lui commanda de mettre les tables dans la délicieuse vallée de meilleure heure qu'à l'ordinaire, afin qu'on pût à loisir s'en retourner au château. Elle lui prescrivit ensuite tout ce qu'il aurait à faire pendant la durée de son gouvernement. Quand elle eut ainsi donné ses ordres, elle se tourna vers la compagnie, et parla en ces termes :

« Dionée voulut hier que nos récits d'aujourd'hui roulassent sur les tromperies que les femmes font aux maris : si je ne craignais de passer pour vindicative, j'ordonnerais que l'entretien de demain eût au contraire, pour objet, les tromperies que les hommes font à leurs femmes; mais, laissant de côté toute espèce de vengeance, je veux que chacun ait la liberté de raconter, soit les tromperies que les hommes se font entre eux, soit celles qu'ils font à leurs femmes, soit celles que les femmes font à leurs maris. J'imagine que, donnant un plus vaste champ à la malignité, les nouvelles seront plus agréables et plus variées. »

Après ces mots, elle se leva et donna congé à la compagnie jusqu'à l'heure du souper. Tout le monde se sépara, et chacun alla où le plaisir l'entraînait. Les uns portèrent leurs pas au bord des eaux limpides qui décoraient cette belle vallée; les autres s'amusèrent à folâtrer sur la verdure ombragée d'arbres. Dionée et Flammette chantèrent longtemps ensemble la romance d'Arcite et Pamélon.

L'heure du souper étant venue, on se mit à table près d'un petit lac où l'on respirait un air frais. Le souper fut très-gai : le chant de mille oiseaux divers contribua à le rendre délicieux. Au sortir de table, on fit encore quelques tours dans la vallée, en attendant le coucher du soleil; puis, par ordre de la reine, on reprit sur la brune le chemin du château, où l'on arriva au petit pas, et en s'entretenant de mille choses plus divertissantes les unes que les autres. Du vin frais

et quelques confitures servirent à délasser les dames de la petite fatigue du voyage. Après cette légère collation, on se rendit auprès de la belle fontaine, où l'on dansa au son de la cornemuse de Tindaro et à celui de plusieurs autres instruments. Le chant succéda à la danse. La reine le fit cesser un instant, pour commander à Philomène de chanter une romance. Cette dame obéit.

« Combien, hélas! ma vie est désolée; pourrai-je jamais retourner en arrière, retrouver ma félicité si malheureusement perdue?

« Je l'ignore, tant me dévore le désir qui sans cesse m'obsède, de me retrouver à l'époque de mes fortunés jours! O mon unique bien, mon seul repos! toi, qui m'étreins de telle sorte, dis-le-moi, car quel autre que toi pourrait me l'apprendre! à quel autre oserais-je le demander? Oh! donne-la-moi cette espérance, mon souverain maître! relève ainsi mon esprit abattu.

« Non, je ne puis dire de quel feu je fus embrasée! depuis lors, je me tourmente nuit et jour, je n'ai pas un seul instant de sécurité. Je veux le voir, je veux le sentir, je veux l'entendre; je succombe à la violence de mon transport. Le feu qui peu à peu me consume redouble d'ardeur. Toi seul, oui, toi seul, et nul autre, peux relever mon courage et ma vertu prise de vertige.

« Hélas! si je t'ai perdu pour jamais, dis-le-moi. Ces yeux que j'ai baisés, et qui m'ont donné le délire, ces yeux, les reverrai-je encore? dis-le-moi, mon unique bien, ma vie! Rassure-moi, fais que l'attente soit courte, que l'instant qui succédera arrive vite, qu'il dure ensuite longtemps, que je n'aie pas à regretter les coups dont m'a frappée l'Amour.

« Oh! si tu m'es jamais rendu, je ne serai plus insensée, comme je le fus, lorsque je te laissai partir. Je te retiendrai et t'enlacerai de nœuds si forts, que quoi qu'il arrive, il faudra bien que ta bouche charmante réponde à mon désir! Silence à moi, maintenant. Viens, ah! viens bien vite m'enivrer de tes baisers! ce penser seul à chanter me convie. »

Cette chanson donna à penser à toute la compagnie qu'une nouvelle et tendre inclination avait engagé Philomène à parler ainsi: et, comme d'après ce qu'elle avait exprimé, on vit que cet amour ne s'était point borné à de simples soupirs, chacun envia son bonheur.

Après la chanson, la reine, se souvenant que le lendemain était vendredi: « Vous savez, dit-elle en se tournant vers la compagnie, que demain est un jour consacré à la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Vous vous souvenez que nous le célébrâmes dévotement la semaine dernière, sous le gouvernement de Néiphile, en suspendant nos entretiens ordinaires jusqu'au dimanche suivant. Pour imiter un si bon exemple, il me semble que ce sera bien fait à nous de nous abstenir, demain et après-demain, de conter des nouvelles, et d'employer ces deux jours aux affaires de notre salut. » La compagnie applaudit à cet arrangement, et, comme la nuit était déjà fort avancée, tout le monde se sépara et alla se coucher.



HUITIÈME JOURNÉE

Dans laquelle on raconte, sous le gouvernement de Laurette, les tromperies qui se font chaque jour entre homme et femme, ou entre les hommes eux-mêmes.

Le soleil commençait à peine à dorer la cime des plus hautes montagnes, lorsque la reine et la compagnie sortirent du château pour aller respirer dans le parc la fraîcheur du matin. Après s'être promenés quelque temps, ils allèrent entendre la messe du dimanche dans une petite église peu éloignée. Au retour, on servit le dîner, qui fut fort agréable. La musique et la danse suivirent le repas. La reine permit ensuite à chacun d'aller se reposer. Mais, quand l'après-midi fut arrivée, on se réunit auprès de la belle fontaine, où, tout le monde s'étant assis pour s'égayer à l'ordinaire par des récits amusants, Néiphile, sur l'ordre de la reine, commença à parler ainsi :

NOUVELLE PREMIÈRE

A FEMME AVARE GALANT ESCROC.

Gulfart obtient de la femme de Gasparin qu'il coucherait avec elle moyennant une somme d'argent qu'il lui paierait d'avance. Gulfart emprunte cette somme du mari, et la donne ensuite à la femme comme une restitution du prêt que lui avait fait le mari. Il dit à celui-ci à son retour de Gênes et en présence de sa femme comment il avait remis à celle-ci ce qu'il lui devait pour le lui être remis, ce dont la femme fut obligée de convenir.

Puisque le ciel a voulu que ce soit moi qui commence cette journée en racontant ma nouvelle, j'obéirai. Je dois seulement vous prévenir que, comme il a été

beaucoup question, dans les derniers récits qu'on vous a faits, des tours que les femmes ont joués aux hommes, je crois devoir vous en conter un qu'un homme joua malignement à une femme : non que je veuille le blâmer de l'avoir ainsi trompée ; c'est, au contraire, pour l'en louer, car la femme le méritait bien, et pour vous montrer en même temps que si les hommes sont souvent dupes de leurs maîtresses, ils savent aussi les duper à leur tour. Cependant, à dire le vrai, le trait que je vais vous raconter ne mérite pas le nom de tromperie, mais plutôt celui de juste punition : toute femme qui se pique un peu d'honnêteté doit être jalouse de son honneur, et celle dont il s'agit l'était si peu du sien, qu'elle n'eut point de honte de le vendre. On peut pardonner des faiblesses à notre sexe, mais les femmes qui osent se livrer pour de l'argent méritent le feu, comme le dit l'autre jour Philostrate, en nous contant l'aventure qui arriva à madame Philippe de Prato.

Il y eut autrefois à Milan un militaire allemand, nommé Gulfart, qui passait pour un fort honnête homme, et qui était fidèlement attaché au prince qu'il servait, qualité peu ordinaire aux gens de sa nation. Comme il se faisait un point d'honneur de rendre ponctuellement ce qu'il empruntait, il trouvait sans peine de l'argent, et à très-petit intérêt, quand il en avait besoin. Il devint amoureux d'une très-belle dame, nommée Ambroise, mariée à Gasparin Sagastrace, riche négociant de la ville, qui le connaissait particulièrement, et qui l'aimait beaucoup. Il sut si bien s'y prendre, que le mari ni personne ne s'aperçut de l'amour dont il brûlait pour elle. Croyant avoir remarqué qu'il ne déplaisait pas, il se hasarda à lui faire parler, pour la prier de payer d'un tendre retour les sentiments qu'elle lui avait inspirés, lui promettant de s'en rendre digne par son empressement à faire tout ce qui pourrait lui être agréable. La belle, après bien des façons, consentit à se rendre à ses désirs, à condition qu'il garderait un secret inviolable, et qu'il lui donnerait deux cents écus dont elle avait besoin.

Gulfart fut si choqué de l'avarice de la dame, que peu s'en fallut que son amour ne se changeât en aversion : il résolut de la tromper. Il lui fit dire qu'il était prêt à faire ce qu'elle désirait ; qu'il voudrait être plus riche pour lui offrir une plus forte somme, qu'elle n'avait qu'à l'instruire du jour et du moment auxquels il pouvait aller la trouver, et qu'il lui remettrait l'argent demandé. Cette femme méprisable lui manda que son mari partait bientôt pour Gênes, et qu'elle ne manquerait pas de l'envoyer chercher le jour même de son départ.

Gulfart se hâta d'aller voir Gasparin. « J'aurais besoin, lui dit-il, de deux cents écus, et vous m'obligerez sensiblement de me les prêter, au même intérêt que vous m'avez toujours prêté jusqu'à présent. » Gasparin lui rendit ce service avec plaisir, et compta la somme sur-le-champ, à la grande satisfaction du militaire.

Quelques jours après, le négociant partit pour Gênes. Sa femme envoie dire aussitôt au galant qu'il pouvait venir, et qu'il n'oubliât pas d'apporter la somme convenue. Gulfart, qui avait intérêt de trouver la belle en compagnie, et qui craignait qu'elle ne fût toute seule, se fit accompagner par un de ses amis, et lui dit, en la présence de cet ami et d'un commis qui était avec elle par hasard, « Voilà, madame, deux cents écus bien comptés que je vous prie de remettre à

votre mari, quand il sera de retour de son voyage. » Elle les prit, sans entendre d'autre malice aux paroles de Gulfart, si ce n'est qu'il avait parlé ainsi par pure politique, et pour détourner les soupçons. Elle lui répondit qu'elle ne manquerait pas de s'acquitter de sa commission à l'instant même de son arrivée. « Mais voyons, ajouta-t-elle, si la somme est complète. » Elle se met aussitôt à la compter sur une table; et, voyant qu'il n'y manquait pas une obole, elle la remet dans le sac, et dit ensuite tout bas à Gulfart de repasser sur la brune. Il n'y manqua pas, et, la belle l'ayant conduit dans sa chambre, ils passèrent la nuit ensemble. Le galant ne s'en tint pas à cette première séance, il sut engager Ambroisine à partager plusieurs autres fois son lit avec lui pendant l'absence de son mari.

Quand celui-ci fut de retour, Gulfart saisit le moment qu'il était avec sa femme pour entrer chez lui, accompagné de son ami. « Gasparin, lui dit-il après les premiers compliments, les deux cents écus que vous me prêtâtes avant votre voyage m'ayant été inutiles pour l'objet auquel je les destinais, je les rendis, le jour même de votre départ, à votre femme, qui les compta aussitôt devant moi : ainsi je vous prie de vouloir bien les rayer de votre livre. » Le mari, se tournant vers sa femme, lui demanda si elle les avait reçus. Voyant devant elle le témoin qui les lui avait vu compter, elle ne put le nier, et s'excusa sur son peu de mémoire de ce qu'elle ne lui en avait point encore parlé. « Soyez tranquille, dit alors Gasparin à Gulfart, j'en déchargerai mon livre aujourd'hui, sans plus tarder. » Sur ces paroles, le galant se retira fort content d'avoir ainsi puni sa maîtresse de son avarice, et d'avoir su jouir longtemps de ses faveurs, sans qu'il lui en eût coûté une obole. On imagine aisément combien la dame dut être sensible à un pareil tour.

NOUVELLE II

LE CURÉ DE VARLONGE.

Le curé de Varlonge couche avec madame Belle-Couleur. Il laisse son manteau en gage et lui emprunte un mortier. Il le lui renvoie quelque temps après en lui faisant redemander le manteau qu'il lui avait laissé en garantie. La bonne femme, tout en pestant et en l'injuriant, est forcée de le rendre.

Toute la compagnie fut enchantée du tour que Gulfart avait joué à l'avare Milanaise. On en riait encore, lorsque la reine abaissa sur Pamphile un doux regard et lui commanda de dire sa nouvelle. Ce jeune gentilhomme s'empressa d'obéir.

Dans le village de Varlonge, qui, comme on sait, n'est pas fort éloigné de la ville de Florence, il y eut un maître curé, vigoureux de sa personne, et très-propre pour le service des dames. Ce bon pasteur, qui savait à peine lire, avait néanmoins le talent d'amuser ses ouailles et de les divertir le dimanche, au pied d'un orme, par ses contes et ses propos joyeux; et, quand les maris s'absentaient, il savait visiter leurs femmes, auxquelles il donnait sa bénédiction, leur

portant tantôt du gâteau, tantôt de l'eau bénite, et quelquefois des bouts de chandelle. Parmi les paroissiennes à qui il faisait ainsi sa cour, il n'y en avait point qui lui plût davantage que Belle-Couleur, femme d'un paysan connu sous le nom de Bientevienne de Mazzo. C'était, à la vérité, une bonne villageoise, dodue, fraiche, brunette, bien découplée, telle, en un mot, qu'il la fallait à M. le curé. Elle était d'ailleurs de la meilleure humeur du monde, toujours la première à la danse, chantant au mieux l'air d'une bourrée, et jouant parfaitement du tambourin. Le curé en devint si fort amoureux, qu'il faillit à en perdre l'esprit. Il courait tout le jour, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, dans l'espérance de la voir. Quand il savait, le dimanche et les jours de fête, qu'elle était à l'église, il chantait de toutes ses forces pour lui persuader qu'il était grand musicien, sauf à donner du repos à ses larges poumons aux offices où il ne la verrait pas. Cependant, malgré l'ardeur de sa passion, il sut si bien faire, que Bientevienne ni personne ne s'aperçut de l'amour qui le tourmentait. Pour se rendre favorable sa chère Belle-Couleur, il ne cessait de lui faire de petits présents, et lui envoyait tantôt une botte d'ail frais, tantôt des oignons nouvellement cueillis dans son jardin, tantôt des petits pois, et quelquefois un bouquet de fleurs. S'il la rencontrait quelque part, il la regardait du coin de l'œil, comme un chien qui en veut mordre un autre ; mais la paysanne, faisant semblant de ne pas s'en apercevoir, et bien aise de paraître sauvage, passait presque toujours sans s'arrêter. Ce dédain chagrinait fort M. le curé. Il ne se laissa pourtant pas décourager par les froideurs de la belle.

Un jour qu'il se promenait, ses mains derrière le dos et l'air tout pensif, le hasard lui fit rencontrer Bientevienne, monté sur un âne chargé de différentes productions de son jardin. Il lui demanda où il allait. « A la ville, monsieur le curé, et je m'en passerais volontiers : je porte ces fruits et ces légumes au seigneur de Buonacorci, pour l'engager à me traiter favorablement; car vous saurez qu'il m'a fait donner une assignation par son coquin de procureur, juge des bâtiments, pour comparaître devant le tribunal civil. — Tu fais bien, mon cher ami, répondit le curé, cachant sa joie au fond du cœur : Dieu te conduise, et reviens le plus tôt que tu pourras. Si tu rencontres par hasard Lapucio, mon clerc, ou Naldino, mon valet, dis-leur, je te prie, de m'apporter des attaches pour mes fléaux. » Bientevienne le lui promit, et continua son chemin.

Le prêtre crut que c'était là le moment favorable pour aller voir sa bien-aimée Belle-Couleur, et pour faire une tentative auprès d'elle. Il courut droit à sa maison, et dit en entrant : « Dieu veuille envoyer ici tous les biens qui sont ailleurs! » La paysanne, qui était montée en haut, l'ayant entendu : « Soyez le bienvenu, monsieur le curé, lui dit-elle. Et où allez-vous donc ainsi, traînant votre queue par le chaud qu'il fait? — J'ai trouvé ton mari qui allait à la ville, répondit le pasteur, et je suis venu passer quelques instants avec toi. » Belle-Couleur, étant descendue, fit asseoir le curé et reprit son travail, qui consistait à trier de la graine de choux, cueillie depuis quelques jours par son mari. Le curé, profitant du tête-à-tête, entama ainsi la conversation : « Il est donc décidé, ma chère amie, que tu veux toujours me faire souffrir? — Moi ? et qu'est-ce que je vous fais?—Tu ne me fais rien, à la vérité; mais n'est-ce pas assez de m'empêcher de faire avec toi ce que je voudrais? — Est-ce que les prêtres font cela?

— Sans doute, et mieux que les autres hommes. Pourquoi donc ne le ferions-nous point? n'avons-nous pas tout ce qu'il faut pour cette besogne? Nous y sommes même plus habiles que les autres, nous en avons du moins la réputation : je t'assure que tu t'en trouveras bien. — J'en doute fort; car vous êtes tous avares comme des diables. — T'ai-je encore refusé quelque chose? Demande-moi ce que tu voudras, et sois sûre de l'obtenir. Veux-tu une paire de souliers, un ruban, un fichu? — J'ai de tout ce que vous m'offrez là, mais, puisque vous m'aimez tant, rendez-moi donc un service ; je ferai ensuite ce que vous voudrez. — Parle, reprit le curé avec vivacité, je suis prêt à faire tout ce qui te sera agréable. — Je dois aller samedi prochain à Florence, dit Belle-Couleur, pour rendre de la laine que j'ai filée, et pour faire raccommoder mon rouet : si vous voulez me prêter cent sous, que vous avez assurément, vous me mettrez dans le cas de retirer de chez un usurier ma jupe et mon tablier de noces. Voyez si vous êtes dans l'intention de me donner cet argent : c'est à cette seule condition que vous obtiendrez de moi ce que vous désirez. — Je n'ai pas d'argent sur moi, mais je m'engage à te donner les cent sous avant samedi. — Oh! vous autres gens d'Église, vous promettez beaucoup et ne tenez rien. Vous ne ferez pas de moi comme de la crédule Billuzza, que vous renvoyâtes bellement sans lui donner un seul liard, et qui, à cause de cela même, est devenue fille du monde. Je ne suis pas d'avis de me laisser duper de la sorte. Si vous n'avez pas l'argent que je vous demande, allez le chercher. — Épargne-moi, de grâce, la peine d'aller chez moi par le grand chaud qu'il fait. D'ailleurs, songe que nous sommes sans témoins, et qu'il n'en serait peut-être pas de même à mon retour. Profitons de l'occasion, puisqu'elle est si favorable. — Allez-y, vous dis-je, ou vous n'en tâterez point, je vous jure. »

Le prêtre, voyant qu'elle était résolue de ne consentir à rien sans un *salvum me fac*, et lui désirant faire la chose *sine custodia :* « Puisque tu ne crois pas, lui dit-il, à ma parole, tiens, voilà mon manteau que je te laisse pour gage. — Voyons ce manteau et ce qu'il peut valoir. — Mon manteau est d'un beau drap de Flandre, à trois bouts, et même à quatre, au dire d'un de mes paroissiens. Il n'y a pas encore quinze jours que le fripier Otto me le vendit dix bonnes livres, et Buillet, qui, tu le sais, se connaît en étoffes, prétend qu'il en vaut quinze. — Cela me paraît un peu difficile à croire; mais je veux bien m'en contenter. Nous verrons si vous êtes homme de parole. » Le curé, qui brûlait d'envie de satisfaire sa passion, lui remit son manteau ; et, après qu'elle l'eut enfermé dans un coffre : « Passons, lui dit-elle, dans la grange, où jamais personne ne vient. » Le curé la suivit. Après une assez longue conférence, il s'en retourna chez lui en simple soutane, comme s'il venait de quelque noce.

Arrivé au presbytère, il se mit à considérer le peu de profit qu'il retirait de sa cure, à se repentir d'avoir laissé son manteau, et à penser aux moyens de le recouvrer sans être obligé de donner la somme convenue : toutes les offrandes de l'année réunies auraient à peine pu la former. Son esprit malin et rusé lui fournit un expédient. Comme le jour suivant était un jour de fête, il envoya le fils d'un de ses voisins chez Belle-Couleur pour la prier de lui prêter son mortier de marbre, prétextant d'avoir du monde à dîner ; ce qu'elle fit de grand cœur. Deux jours après, il le renvoya par son clerc, à l'heure où Bientevienne et sa femme

devaient être à table. « Monsieur le curé m'a chargé de vous bien remercier, dit le clerc en s'adressant à la femme, et de vous demander le manteau que le garçon vous laissa pour gage en vous empruntant le mortier. » Belle-Couleur, fronçant le sourcil à cette demande, allait répondre, lorsque son mari l'en empêcha en lui disant d'un air fâché : « D'où vient que tu prends des gages de notre curé ? Tu mériterais, en vérité, que je te donnasse un bon soufflet, pour t'apprendre à te défier ainsi de notre honnête pasteur. Rends-lui vite son manteau, et garde-toi de jamais lui rien refuser sans gage, demandât-il même notre âne. » La femme se lève en grognant entre ses dents, sort le manteau du coffre, et dit au clerc en le lui remettant : « Je te prie d'assurer de ma part monsieur le curé que, puisqu'il agit de la sorte, il ne pilera de sa vie à mon mortier. » Le clerc



s'étant acquitté de la commission : « D'accord, répondit le curé; mais tu peux dire aussi à Belle-Couleur, quand tu la verras, que, si elle ne me prête point son mortier, je ne lui prêterai pas non plus mon pilon : l'un vaut bien l'autre, assurément. »

Bientevienne ne fit point attention aux paroles de sa femme, les prenant pour l'effet des reproches qu'il venait de lui faire. Pour Belle-Couleur, elle fut longtemps fâchée contre le curé; mais les vendanges raccommodèrent tout. Le prêtre lui fit présent d'un petit tonneau de vin nouveau et d'une mesure de châtaignes, et recouvra, par ce moyen, ses bonnes grâces. Ils vécurent depuis en grande intelligence, visitèrent fréquemment la grange, et prirent si bien leurs précautions que personne ne se douta de leur intrigue.



Le bon Calendrin.



NOUVELLE III

LE BON CALANDRIN.

Calandrin, Lebrun et Bulfamaque vont dans la plaine de Mugnon pour chercher la pierre précieuse appelée Éliotropie. Calandrin, croyant l'avoir trouvée, revient chez lui chargé de pierres. Sa femme l'ayant réprimandé, il se fâche et la bat; puis il va tout conter à ses compagnons, qui connaissaient son affaire mieux que lui.

Cette nouvelle de Pamphile, dont toute la compagnie avait beaucoup ri, étant terminée, la reine commanda à Élise de dire la sienne. Cette dame, qui riait encore, commença aussitôt et parla en ces termes :

Je ne sais, mes aimables compagnes, si je parviendrai à vous égayer avec la nouvelle non moins vraie que plaisante que je vais vous raconter, autant que vient de le faire Pamphile avec la sienne. Je ferai, dans tous les cas, tous mes efforts pour atteindre ce but.

Dans notre bonne ville de Florence, qui fourmille de toutes sortes de personnages, il y avait un peintre nommé Calandrin, homme simple et neuf au dernier point. Il était presque toujours avec deux autres peintres, dont l'un portait le nom de Lebrun, et l'autre celui de Bulfamaque, gens fort enjoués, mais prudents et rusés, et qui ne fréquentaient Calandrin que pour s'amuser de sa grande simplicité.

Il y avait dans le même temps à Florence un jeune homme nommé Macé del Saggio, qui était bien le personnage le plus facétieux et le plus délié qu'il fût possible de trouver. Ayant entendu parler de Calandrin, il résolut de s'en divertir en lui jouant quelque bon tour ou en lui faisant accroire quelque chose d'extraordinairement ridicule. Il le rencontra un jour dans l'église de Saint-Jean, occupé à examiner les diverses peintures et le beau tabernacle qu'on avait posé depuis peu sur le maître-autel. L'occasion paraissant favorable à son dessein, il s'en ouvre à un de ses amis, et s'approche, dans cette intention, du bon Calandrin. Il fait d'abord semblant, ainsi que son ami, de ne pas l'apercevoir, et se met à parler du mérite de certaines pierres, et en parle si pertinemment, qu'on eût cru entendre le plus fameux des lapidaires. Le peintre, qui l'écoutait raisonner, émerveillé de ce qu'il entendait, s'approche des deux discoureurs, et les salue en les abordant. Macé continue sa conversation avec son ami, lorsque Calandrin l'interrompt pour lui demander où l'on trouvait des pierres si précieuses et de si grande vertu. « On en trouve beaucoup, répond Macé d'un air sérieux, à Berlinsonne, ville de Basque, située dans un canton nommé Bengodi, où l'on

lie les ceps de vigne avec de la saucisse. On a, dans ce pays-là, continua-t-il, une oie pour de l'argent et un oison par-dessus le marché. On y voit une montagne de fromage de Parme râpé, sur laquelle demeurent des gens qui ne sont occupés qu'à faire des macaronis et des massepains, qu'on cuit dans du jus de chapon, et qu'on jette ensuite en bas aux passants; et plus en a qui plus en attrape. Au pied de cette montagne coule un ruisseau de vin de Malvoisie, auquel il ne se mêle jamais une goutte d'eau. — Oh! le bon pays! s'écrie Calandrin. Mais, dites-moi, je vous prie, ce qu'on fait des chapons dont le jus sert à faire les macaronis. — Ce qu'on en fait? les Basques les mangent. — Avez-vous été dans ce pays-là? — Si j'y ai été? oh! je vous en réponds; plus de cent fois. — Est-ce bien loin d'ici? — Il y a plus de mille lieues. — Il est donc encore plus loin que la Brusse? — Assurément. »

Calandrin, voyant que Macé disait tout cela d'un grand sang-froid, le crut comme un article d'Évangile. « C'est trop loin pour moi, ajouta-t-il; autrement, je serais ravi d'y aller avec vous, pour avoir le plaisir de voir faire la culbute à ces macaronis, à ces biscuits, et d'en attraper une bonne quantité. Mais ayez la bonté de me dire si l'on trouve, dans ce pays si singulier, les pierres dont vous parliez tout à l'heure. — Sans doute; il y en a de deux sortes. Les unes sont des pierres à moudre, qu'on tire de Sertignage et de Moûtisce, dont on fait des meules de moulin, et ces meules tournent d'elles-mêmes pour faire la farine. De là vient qu'on dit proverbialement, dans ce pays-là, que les grâces viennent de Dieu, et les bonnes meules de Moûtisce. Ces pierres à moudre sont en si grande quantité, que les habitants de ce pays n'en font pas plus de cas que des émeraudes. Celles-ci y sont si communes, qu'il y en a des montagnes plus élevées que le mont Morel. Elles jettent tant d'éclat, qu'il fait jour au milieu de la nuit. Qui ferait enchâsser ces pierres avant de les tirer de la carrière, et les porterait au soudan, serait sûr d'en avoir tout ce qu'il voudrait. L'autre espèce de pierre précieuse qu'on trouve dans ce pays est celle que nous autres lapidaires appelons éliotropie. Elle a la vertu de rendre invisible quiconque en porte sur soi. — Il faut avouer, dit Calandrin, que ce pays est merveilleux. Faites-moi le plaisir de me dire, continua-t-il, si l'on ne trouve point ailleurs cette dernière sorte de pierre. — On en trouve aussi dans la Toscane, dans la plaine de Mugnon. — De quelle grosseur, de quelle couleur est-elle? — Il y en a de toutes les grosseurs; mais la plupart sont de couleur noirâtre. »

Calandrin, ayant bien retenu tout ce que Macé lui avait dit de la nature de ces dernières pierres, et se faisant mille félicités chimériques s'il pouvait en trouver, se retira résolu d'en chercher. Mais, ne voulant rien faire sans ses amis Lebrun et Bulfamaque, il les chercha en diligence pour leur communiquer sa découverte et son projet. Après avoir couru toute la matinée pour les joindre, il se ressouvint, sur l'heure de midi, qu'ils travaillaient au monastère des dames de Fayance. Il alla les y trouver, négligeant toutes ses affaires pour cet objet. « Mes amis, leur dit-il, nous voilà les plus riches de Florence, si vous voulez vous en rapporter à moi. J'ai appris, d'un homme digne de foi, que dans la plaine de Mugnon se trouve une pierre qui a la vertu de rendre invisible; ainsi je suis d'avis que nous allions la chercher sans délai : nous la trouverons, je vous en assure; je sais comme elle est faite. Quand nous l'aurons trouvée et

mise dans notre poche, qui pourra nous empêcher d'aller chez ces gros banquiers dont les comptoirs sont toujours pleins de ducats, et d'en remplir nos poches? Nous ne serons vus de personne. Par ce moyen, nous deviendrons riches en fort peu de temps, et nous n'aurons plus la peine de barbouiller des murailles tout le long du jour, comme font les colimaçons. »

Lebrun et Bulfamaque ne purent entendre ces extravagances sans en rire en eux-mêmes. Ils auraient éclaté, s'ils n'avaient voulu prolonger leur amusement. Feignant donc d'être surpris du discours de cet imbécile, ils louèrent la sagesse de son projet ; après quoi, Bulfamaque lui demanda comment on nommait cette pierre merveilleuse. Calandrin, aussi dépourvu de mémoire que de jugement, en avait déjà oublié le nom. « Qu'avons-nous affaire, répondit-il, de savoir comment on la nomme, pourvu que nous connaissions sa vertu et que nous puissions nous la procurer? Je la connais, il n'en faut pas davantage. Si vous voulez me croire, nous irons sur-le-champ la chercher. — Comment est-elle donc faite? dit Lebrun. — Il y en a de différentes grosseurs ; mais la plupart sont de couleur noirâtre. Pour ne pas nous tromper, nous amasserons celles qui approchent de cette couleur, jusqu'à ce que nous ayons rencontré la véritable. Allons, mes amis, ne perdons point de temps. — Un peu de patience, dit Lebrun. » Puis, se tournant vers son camarade : « Notre ami, lui dit-il, raisonne très-juste ; mais il me semble aussi que ce n'est pas une heure propre à cette recherche : le soleil est à présent si chaud et donne si à plomb sur la plaine de Mugnon, qu'il doit avoir calciné toutes les pierres ; celles qui sont naturellement noires nous paraîtraient blanches. D'ailleurs, comme c'est aujourd'hui un jour ouvrable, nous pourrions rencontrer dans cette plaine des gens qui, devinant notre dessein, chercheraient aussi, et auraient peut-être plus de bonheur ; remettons plutôt la partie à demain matin, qui est jour de fête. » Bulfamaque approuva le conseil de son camarade, et Calandrin imita, comme de raison, son exemple. Il les pria instamment l'un et l'autre de bien garder le silence sur cette chose, qui ne lui avait été confiée que sous le secret. Il leur conta en même temps tout ce qu'il avait entendu dire du pays de Basque, jurant, comme un païen, qu'il n'y avait rien de plus vrai.

Calandrin fut sur pied dès le point du jour. Il courut éveiller ses amis, qui furent bientôt prêts. Ils sortirent tous trois par la porte de Saint-Gal, et arrivèrent de fort bonne heure à la plaine de Mugnon. Calandrin, qui brûlait d'envie de trouver la pierre merveilleuse, marchait toujours le premier, allant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, et se jetant avec précipitation sur tous les cailloux noirs qu'il rencontrait. Lebrun et Bulfamaque le suivaient, et, pour mieux lui en imposer, en ramassaient quelques-uns. Quand notre bon imbécile en eut plein son sein, ses poches et son manteau, Lebrun, voyant approcher l'heure du dîner, demanda à son compagnon, ainsi qu'il en était convenu avec lui : « Où est donc allé Calandrin? » Bulfamaque, qui l'aperçoit près de lui, tourne sa tête de tous côtés ; et, feignant de ne pas le voir : « Je n'en sais rien, répondit-il ; mais il était là tout à l'heure. — Que dis-tu, tout à l'heure? reprit Lebrun ; je suis sûr qu'il s'en est retourné chez lui, et que, profitant de notre application à chercher, il est allé dîner sans daigner nous en avertir. — Il a fort bien fait, repartit Bulfamaque, de jouer ce tour à notre inconcevable simplicité. Quels autres que nous,

en effet, auraient été assez imbéciles pour chercher ici des pierres qui ont la vertu de rendre invisible? »

Calandrin écoutait leur conversation avec la plus grande joie, et, ne doutant point qu'il n'eût trouvé le talisman, il résolut de s'esquiver sans rien dire. Il leur tourna le dos, et prit le chemin de la ville. « Que faisons-nous ici? continua Bulfamaque; pourquoi ne pas imiter son exemple? — Je le veux bien. Mais notre ami ne m'en fera plus accroire, je te le jure; je suis furieux du tour qu'il nous a joué. Que n'est-il encore assis près de nous! je lui lancerais cette pierre dans les talons. » Et en même temps il la lui jette aux jambes. Calandrin sentit vivement le coup; mais il ne dit mot, et, après s'être gratté l'endroit où la pierre l'avait atteint, il double le pas et gagne le chemin. Bulfamaque prend une seconde pierre; et, la montrant à Lebrun : « J'enrage, lui dit-il, que ce faquin se soit ainsi moqué de notre crédulité; s'il était ici, je lui donnerais de ce caillou sur le dos. » Et, en disant cela, il le lui jette justement à l'endroit qu'il avait dit. Ils le suivirent ainsi à coups de pierre, depuis la plaine de Mugnon jusqu'à la porte de Saint-Gal. Ils s'arrêtèrent avec les gardes, qui, prévenus du fait, firent semblant de ne point voir Calandrin quand il passa au milieu d'eux. Celui-ci, voyant qu'on l'avait laissé entrer sans lui rien dire, était au comble de sa joie. Il alla droit à sa maison, située près du coin des Moulins. Il passa le long de la rivière, et le hasard voulut que personne ne lui adressât un seul mot, quoiqu'il fût chargé comme un mulet; il est vrai que c'était justement l'heure du dîner. Mais sa femme, nommée Tesse, se trouva malheureusement sur la montée. Elle ne l'eut pas plutôt vu, qu'elle se mit à le gronder de ce qu'il avait été si longtemps à revenir. « D'où diable sors-tu à l'heure qu'il est? Sais-tu bien que tout le monde sort de table? Est-il possible que le ciel m'ait donné pour mari un homme de cette espèce! »

Calandrin jugeant par le discours de sa femme qu'il n'était plus invisible, et croyant qu'elle seule en était cause, entra aussitôt dans la plus grande colère. « Maudite femme! s'écria-t-il, que tu me fais de tort! Tu as tout gâté; mais, par ma foi, tu me le paieras. » Il se décharge au plus vite de ses pierres, et, courant à elle d'un air furieux, il la bat, la prend aux cheveux, la jette à terre, et lui donne tant de coups de poing, tant de coups de pied, qu'il la laisse presque morte, quoique la pauvre femme s'épuisât à lui demander pardon.

Cependant Lebrun et Bulfamaque, après avoir ri quelque temps avec les gardes de la folie de leur camarade, le suivirent de loin et à petits pas. Arrivés près de la porte de sa maison, et entendant qu'il battait sa femme, ils l'appellent. Calandrin, tout en eau, enflammé de colère et las de battre sa femme, parut à la fenêtre et les pria de monter. Feignant d'être fâchés contre lui, ils entrent; et voyant la chambre pleine de pierres et sa femme échevelée, le visage meurtri, et pleurant à chaudes larmes dans un coin : « Que signifie tout ceci, mon cher Calandrin? lui dirent-ils. Auriez-vous envie de bâtir, puisque voilà tant de pierres?» Et puis, se tournant vers l'infortunée qui se lamentait : « Vous vous êtes donc vengé sur votre femme, lui dit Lebrun, du mauvais tour que vous nous avez joué? Que veulent dire toutes ces folies? » Calandrin, assis sur une chaise, accablé de lassitude à cause du grand faix qu'il avait porté et des coups qu'il avait donnés, désolé de la bonne fortune qu'il croyait avoir perdue, n'eut pas la force

de répondre un seul mot. Bulfamaque, voyant qu'il gardait le silence, et ne pouvant contenir son indignation, lui dit : « Si tu avais quelque chagrin, ce n'est pas sur nous qu'il fallait te venger en nous laissant comme deux badauds dans la plaine de Mugnon, où tu nous avais menés sous un vain prétexte. C'est fort mal à toi de t'en être retourné sans nous rien dire. Tu peux compter aussi que c'est bien la dernière fois que nous serons tes dupes. » Calandrin, ramassant le peu de force qui lui restait : « Mes amis, répondit-il, ne vous fâchez pas, la chose n'est pas comme vous l'entendez. Je suis le plus malheureux des hommes. J'avais trouvé la pierre précieuse dont je vous avais parlé; et la preuve, c'est que j'étais à moins de dix pas de vous dans le temps que vous me cherchiez. » Il leur conta ensuite d'un bout à l'autre ce qu'ils avaient fait, sans oublier les coups de pierre qu'il avait reçus, tantôt sur les jambes, tantôt sur les épaules. « Sachez de plus, continua-t-il, que les gardes, attentifs jusqu'à l'importunité pour voir tout ce qu'on porte dans la ville, ne m'ont pas dit le moindre mot en entrant; en un mot, personne ne m'a vu et personne aussi ne m'a rien dit tout le long du chemin. Mais, quand je suis arrivé ici, cette misérable femme est venue au-devant de moi; elle m'a vu, et a renversé toutes mes espérances. Maudite engeance que les femmes! elles font perdre, vous ne l'ignorez pas, la vertu à toutes choses. Je me regardais comme le plus heureux des hommes, et me voilà le plus à plaindre. Je m'en suis vengé en la rouant de coups, et je ne sais ce qui m'empêche de lui en donner encore autant. Plût à Dieu que je ne l'eusse jamais vue! » Et là-dessus, s'échauffant de nouveau, il voulait la battre encore; mais ses amis l'en empêchèrent. Ils faisaient les surpris, et affirmèrent la vérité des circonstances que Calandrin leur rapportait. Ils avaient toutes les peines du monde de s'empêcher de rire, et auraient sans doute satisfait leur envie à cet égard, si la fureur de ce brutal, qui en voulait toujours à sa femme, ne les eût arrêtés. Ils lui représentèrent son tort de l'avoir ainsi maltraitée, s'efforçant de lui faire entendre qu'elle n'était aucunement la cause de son malheur, qu'il devait s'en prendre à lui seul de s'être exposé à sa rencontre dans un temps où les femmes détruisent la vertu de toutes choses; que le bon Dieu l'avait voulu ainsi, sans doute pour le punir de les avoir trompés, en ne leur faisant point part de sa découverte. Enfin, après plusieurs remontrances de cette nature, ils finirent par le raccommoder avec sa femme, et le laissèrent fort chagrin dans sa maison pleine de pierres.

NOUVELLE IV

LE PRÉVOT DE FIÉSOLE.

Le prévôt de l'église de Fiésole étant amoureux d'une veuve qui ne l'aimait point, couche avec sa servante croyant coucher avec elle. Les frères de la veuve le font voir à son évêque dans cette situation.

Après la nouvelle d'Élise, qui fit le plus grand plaisir à la compagnie, la reine se tourna vers Émilie pour lui dire de remplir sa tâche.

Personne de vous n'ignore, dit aussitôt cette dame, que la ville de Fiésole, dont

on découvre d'ici la montagne, est une des plus anciennes villes de l'Italie. Près de l'église cathédrale de cette ville demeurait, il y a quelques années, la veuve d'un gentilhomme. On la nommait madame Picarde. Son peu de fortune l'obligeait à faire son séjour ordinaire à la ville, dans une petite maison qu'elle partageait avec deux de ses frères, estimés et chéris de tout le monde. Cette dame avait encore assez de jeunesse, de beauté et d'agrément, pour faire naître des passions. Le prévôt de la cathédrale, qui la voyait tous les jours à l'église, en devint amoureux. Il ne fut pas longtemps sans lui déclarer les sentiments qu'elle lui avait inspirés, et la supplia de vouloir bien le payer d'un tendre retour. Quoique le chanoine fût déjà vieux, il n'en était ni plus raisonnable ni plus honnête. Sa présomption et son audace le rendaient insupportable auprès des femmes, et jamais homme ne fit une déclaration de si mauvaise grâce. En un mot, il avait un caractère et une figure si désagréables, qu'il n'y avait pas moyen de l'aimer. Madame Picarde, loin d'être flattée des sentiments qu'il lui témoignait, passa de l'indifférence à la haine ; mais, comme elle avait autant de politesse que de vertu, elle crut devoir lui adoucir l'indignation qu'il venait de lui inspirer, et se contenta de lui répondre qu'elle ne pouvait lui savoir mauvais gré de son amitié, et qu'elle lui promettait volontiers la sienne, pourvu qu'il n'eût que des intentions honnêtes : ce qu'elle était portée à croire de son père spirituel, d'un prêtre et d'un homme dont les cheveux étaient blanchis par les années.

Une pareille réponse ne déconcerta pas le prévôt. Il ne s'était point flatté, malgré sa grande présomption, de subjuguer la veuve dans un premier entretien. Il revint plusieurs autres fois à la charge par lettres et par ambassades, et même de vive voix, quand il pouvait la rencontrer à l'église ou autre part ; tant qu'à la fin la dame, fatiguée de ses importunités, résolut de s'en débarrasser à tout prix. Mais, avant de rien entreprendre, elle crut devoir communiquer son projet à ses frères, qui l'approuvèrent.

Quelques jours après, madame Picarde alla, comme de coutume, à l'église cathédrale. Le vieux chanoine se hâta de l'aborder pour lui renouveler ses importunes sollicitations. Il la prend à l'écart, et après l'avoir sollicitée quelque temps, la belle pousse un profond soupir et paraît attendrie. « Il est bien difficile, dit-elle ensuite, qu'une citadelle qui a tous les jours de nouveaux assauts à soutenir ne se rende à la fin. C'est ce que je viens d'éprouver. Oui, vous avez vaincu ma résistance, et je consens d'être à vous. — Je puis vous assurer, madame, reprit le chanoine au comble de sa joie, que vous n'aurez pas lieu de vous en repentir. Ce qui m'étonne, c'est que vous ayez fait une si longue défense. Jamais femme ne m'avait résisté si longtemps. Si je n'ai pas perdu courage, c'est que j'étais sûr que vous finiriez par m'aimer. La question est de savoir quand et où nous pourrons nous trouver. — Ce sera quand il vous plaira, dit la veuve, je n'ai point de mari à craindre ; mais, pour ce qui est du rendez-vous, je ne sais trop quel lieu choisir. — Et pourquoi n'irais-je pas chez vous ? répliqua le vieux chanoine. — Chez moi ? la chose n'est guère possible ; ma maison n'est pas assez vaste, et mes deux frères n'en bougent presque ni jour ni nuit. Ils ont d'ailleurs le plus souvent compagnie. Il est vrai qu'ils n'entrent que bien rarement dans ma chambre ; mais elle est si proche de la leur, qu'à moins de vouloir vous y tenir dans l'obscurité et sans dire mot, ni faire le moindre bruit, il n'y a pas moyen

de vous y recevoir. On entend de l'une tout ce qui se dit dans l'autre, quelque bas qu'on puisse parler. Voyez, d'après cela, si vous vous sentez le courage d'y venir et d'y être muet. — Qu'à cela ne tienne, une nuit est bientôt passée, et, dans ces sortes de rencontres, la langue n'est pas toujours la chose dont on a le plus besoin. Nous pouvons en essayer la nuit prochaine, en attendant que nous trouvions un endroit moins gênant. — Soit, dit la veuve ; mais le secret sur toutes choses, monsieur le prévôt. — Vous pouvez y compter, madame ; les gens d'Église sont discrets, et je me pique de l'être plus que mes confrères. » La dame lui prescrivit alors la façon dont il devait s'y prendre, et, tout étant arrangé, ils se séparèrent.

Madame Picarde avait une servante, non pas des plus vieilles, mais, en récompense, la plus laide créature qu'il fût possible de voir. Représentez-vous un visage plein de coutures, un nez de travers, des lèvres d'une grosseur extraordinaire, une bouche large, des dents longues, des yeux louches et bordés de rouge, un teint jaune et noirâtre, et vous n'aurez encore qu'une très-faible idée de sa laideur. Le reste du corps était parfaitement analogue au visage. Elle était toute contrefaite, bossue et boiteuse du côté droit ; en un mot, on aurait dit que la nature avait pris plaisir d'en faire un monstre de difformité. Cette fille portait le nom de Cheute ; mais, à cause de son grand nez écrasé, on lui avait donné le surnom de *Cheutasse*. Elle ne manquait pas d'esprit ni de malice, comme c'est assez l'ordinaire des personnes contrefaites.

« Si tu veux me faire un plaisir, lui dit sa maîtresse en revenant de l'église, je te donnerai une chemise toute neuve. — Pour une chemise, répondit Cheutasse, il n'est rien que je n'entreprenne. — C'est, continua la dame, de coucher cette nuit avec un homme dans mon lit, et de lui faire beaucoup de caresses sans mot dire, de peur que mes frères ne l'entendent. — Je coucherais avec dix hommes, dès qu'il s'agit de vous obliger. — Fort bien, mais prends garde surtout de ne pas parler, quelque chose que le galant te puisse dire. »

La nuit venue, et le prévôt étant entré doucement et sans lumière dans la chambre de madame Picarde, les deux frères se mirent à parler tout haut, dans l'intention de se faire entendre du vieux galant, et de l'engager par là à garder le silence. Il se mit de suite au lit, ainsi que la dame le lui avait recommandé. Cheutasse ne tarda pas à l'aller trouver. A peine fut-elle déshabillée, que le vieux chanoine la prit dans ses bras et l'accabla des baisers les plus amoureux. La servante profita de la méprise, et se vengea du mieux qu'il lui fut possible du délaissement universel où, depuis longtemps, l'avait réduite sa grande laideur.

Pendant que ce beau couple mettait ainsi le temps à profit, sans oser se parler ni soupirer trop fort, la veuve dit à ses frères : « J'ai fait mon personnage, c'est maintenant à vous à faire le vôtre. Là-dessus ils sortent doucement de leur chambre, et vont chez l'évêque, ainsi qu'ils étaient convenus avec elle. Par un heureux effet du hasard, ils le rencontrent en chemin qui venait passer la soirée avec eux et boire quelques verres de leur vin frais. Les deux gentilshommes, charmés de l'heureuse rencontre, le mènent à leur maison et le conduisent au fond d'une petite cour, où, à la clarté de plusieurs flambeaux, ils lui servirent de leur meilleur vin. Après avoir bu et causé de différentes choses, le prélat voulut se retirer ; l'aîné des deux frères le retint et lui dit : « Monseigneur, puisque vous

nous avez fait l'honneur de venir passer la soirée avec nous, vous nous permettrez de vous faire voir une chose très-singulière en son genre. — Volontiers, répondit l'évêque. » Les deux frères prennent chacun un flambeau et vont, suivis de monseigneur et de ses domestiques, à la chambre de leur sœur. Le bon prévôt s'était endormi de fatigue, et tenait encore entre ses bras, malgré le grand chaud, la guenon qu'il avait si bien festoyée. L'aîné des deux frères ouvre avec précipitation les rideaux du lit, et, avançant un flambeau, montre le couple fortuné au prélat, qui, ne peut revenir de son étonnement. On conçoit aisément la confusion du prévôt. lorsque, éveillé par le bruit, il vit son évêque et tant de personnes autour de lui. Pour cacher sa honte et son humiliation, il enfonça sa tête dans les draps, priant le ciel de le tirer sain et sauf de ce mauvais pas. L'évêque lui reprocha sa turpitude, et, l'ayant fait lever, lui fit remarquer avec quelle femme il était couché. Son désespoir et sa honte redoublèrent à cette vue ; il était inconsolable d'avoir été pris pour dupe. Le prélat lui ordonna de s'habiller, et le renvoya chez lui sous bonne garde, pour y commencer une sévère pénitence.

L'évêque ayant voulu savoir par quelle aventure le prévôt de son chapitre avait ainsi couché avec cette vilaine créature, les deux frères lui contèrent tout ce qui s'était passé. Il les loua beaucoup d'avoir eu recours à cette vengeance, plutôt que de souiller leurs mains dans le sang d'un prêtre, quoique indigne de vivre.

Le prélat lui fit pleurer sa faute durant quarante jours ; mais le dédain qu'il avait essuyé la lui fit pleurer toute sa vie. Son aventure fut sue de toute la ville. Il garda plusieurs mois sa maison, et n'en sortait jamais sans que les enfants, le montrant au doigt, ne se missent à crier : « Voilà l'homme qui a couché avec Cheutasse ! »

Ce fut de cette manière que madame Picarde se débarrassa des importunités de monsieur le prévôt, et que sa servante gagna une chemise neuve et goûta des plaisirs que sa laideur lui avait interdits depuis sa première jeunesse.

NOUVELLE V

LA CULOTTE DU JUGE.

Trois jeunes gens enlèvent les hauts-de-chausses d'un juge marquisan à Florence, pendant qu'il présidait sur son siége.

Quand Émilie eut achevé son récit, et que chacun eut applaudi à l'heureux stratagème de la veuve, la reine se tourna vers Philostrate et lui dit : « C'est maintenant à vous à remplir votre tâche. — M'y voilà prêt, répondit Philostrate, et il commença ainsi :

Gracieuses dames, la nouvelle que vient de vous dire Élise sur Macé del Saggio, m'engage à abandonner le sujet que je croyais traiter, pour vous raconter une autre anecdote de ce jeune homme et de deux de ses compagnons. Quoique dans cette nouvelle je doive me servir de mots que la décence vous empêche de

nommer, je ne puis cependant pas résister au désir de vous la raconter, tant elle me paraît plaisante.

Vous savez qu'il nous vient assez souvent à Florence des podestats de la Marche d'Ancône, c'est-à-dire des magistrats sans cœur, avares et misérables, menant avec eux des jurisconsultes et des notaires qui semblent plutôt avoir été tirés de la charrue ou de la boutique d'un savetier, que sortis des écoles de droit. Un de ces nouveaux gouverneurs étant donc venu s'établir dans notre bonne ville, avait amené avec lui un juge, qui se faisait nommer messire Nicolas de Saint-Lépide, et qui avait plus l'air d'un chaudronnier que d'un homme de loi. C'était lui qui jugeait les affaires criminelles. Comme il arrive souvent qu'on va au palais sans avoir de procès, Macé del Saggio y alla un matin pour y chercher un de ses amis, et entra dans la salle où siégeait messire Nicolas. Frappé de la mine singulière de ce juge, il s'arrête et l'examine depuis la tête jusqu'aux pieds. Nicolas portait un chapeau vert tout enfumé, avait une écritoire à sa ceinture, un pourpoint plus long que sa robe, et plusieurs autres choses que ne porte point un juge qui se pique d'être décemment habillé. Mais ce que Macé lui trouva de plus grotesque furent ses hauts-de-chausses, qui lui tombaient jusqu'à mi-jambe, et ses habits si étroits, qu'ils étaient tout ouverts par devant. Un juge ainsi fagoté lui fit oublier ce qu'il cherchait, et, comme il aimait beaucoup à s'amuser, il alla trouver deux de ses camarades, dont l'un se nommait Ribi et l'autre Matthias, gens d'un naturel aussi facétieux que le sien. Il les amena au palais pour leur montrer, leur dit-il, le juge le plus ridicule qu'ils eussent jamais vu. La figure et l'accoutrement de ce personnage pensa les faire mourir de rire, d'aussi loin qu'ils l'eurent aperçu ; mais rien ne les divertit plus que sa longue culotte. S'étant approchés du siége, ils remarquèrent qu'on pouvait aller par-dessous, et que la planche sur laquelle M. le juge avait les pieds était rompue et assez entr'ouverte pour pouvoir y passer à l'aise la main et le bras. Ils formèrent aussitôt le projet de lui enlever ses hauts-de-chausses ; et, après être convenus de la manière, et du personnage que chacun devait jouer, ils remirent la chose au lendemain, ne trouvant pas qu'il y eût ce jour-là assez de monde à l'audience.

Ils y retournèrent donc le jour suivant ; et, voyant l'assemblée aussi nombreuse qu'ils pouvaient le désirer, Matthias alla furtivement se poster sous le tribunal. Macé et Ribi s'étant ensuite approchés du siége, ils saisissent le magistrat par le devant de sa robe, puis la tirent, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, en criant tous deux : « Justice, monsieur le juge ! justice ! — Je vous supplie de me la rendre, dit Macé, avant que ce voleur sorte d'ici. Il m'a volé une paire de souliers, et je vous prie de vouloir bien me les faire restituer. Il n'y a pas encore quinze jours que je les lui vis porter chez le ressemeleur, et néanmoins il ose nier qu'il me les ait dérobés. » Ribi, le tirant de l'autre côté, criait de toute sa force : « Ne le croyez pas, monsieur, c'est un imposteur, un fourbe, qui veut se tirer d'affaire par une calomnie ; il a su que je venais me plaindre de ce qu'il m'a volé une petite valise, et, pour vous donner le change, il est venu lui-même m'accuser de lui avoir dérobé des souliers. Si vous doutez de ce que j'avance, j'ai pour témoins Trecca, ici présent, la grosse tripière que tout le monde connaît, et la femme qui reçoit ce qu'on donne à Notre-Dame de Varlais. » Macé

interrompait sans cesse son camarade, et Ribi en faisait autant de son côté, criant l'un et l'autre de toutes leurs forces.

Pendant que le magistrat se tient debout pour mieux entendre les parties, Matthias, jugeant le moment favorable, passe ses mains à travers la fente des planches, saisit les deux bouts de sa culotte, et les tire avec tant de force et de vivacité, qu'il la fait descendre sur ses talons, car elle était fort large et le personnage fort maigre. Le juge, sentant sa culotte tomber, veut aussitôt se couvrir de sa robe ; mais Macé et Ribi, qui la tiennent serrée, au lieu de la lâcher, l'écartent



davantage, et crient à pleine tête, chacun de son côté : « C'est vilain à vous, monsieur, de refuser de me rendre justice et de m'entendre! Pourquoi donc vouloir vous retirer? la coutume de cette ville n'est pas d'écrire pour des affaires de cette nature. » Enfin ils le retinrent assez longtemps pour que tous ceux qui se trouvaient à l'audience s'aperçussent que la culotte lui était tombée sur les pieds, et vissent à découvert ce qu'on devine aisément. Ce ne fut plus que grands éclats de rire dans toute l'assemblée. Ribi, jugeant qu'on avait assez ri, lâche la robe et se retire en disant au juge : « Je vous promets, monsieur, de m'adresser au syndic. » Macé dit qu'il n'en appellerait point ailleurs, mais qu'il reviendrait pour lui demander justice dans un moment où il serait moins occupé. Ils s'esquivèrent ainsi l'un et l'autre, et allèrent rejoindre Matthias, qui s'était enfui après avoir fait son coup.

Le juge, un peu revenu de sa surprise, remit sa culotte ; et, ne doutant pas que ce ne fût un tour qu'on lui avait joué, demanda avec instance ce qu'étaient devenus les deux voleurs. On lui répondit qu'ils étaient déjà loin. Voyant qu'ils avaient échappé à son ressentiment, il se mit en colère, et jura qu'il saurait si

les Florentins étaient dans l'usage de baisser la culotte de leur juge quand il était sur son siége. Le podestat fut bientôt instruit de l'aventure, cria beaucoup contre cette insolence; mais il se radoucit, après que ses amis lui eurent fait entendre que les Florentins n'avaient agi de la sorte que parce qu'ils étaient persuadés qu'au lieu d'amener d'honnêtes gens éclairés, il avait choisi des sots, pour n'être point obligé de leur donner de forts appointements. Comme cette observation était trop bien fondée, il ne crut pas devoir faire des recherches pour découvrir les coupables, et ne poussa pas plus loin cette affaire, dont le principe ne lui faisait point honneur.

NOUVELLE VI

LES PILULES D'ALOÈS.

Lebrun et Bulfamaque dérobent un cochon à Calandrin. Pour le retrouver, ils soumettent Calandrin à une épreuve et lui font prendre des crottes de chien couvertes d'aloès en guise de pilules. Pour l'empêcher de tout raconter à sa femme, ils les lui font acheter.

Aussitôt que la nouvelle de Philostrate fut achevée, et que tout le monde en eut bien ri, la reine commanda à Philomène de commencer son récit. Celle-ci commença en ces termes :

Puisqu'il a été déjà question du crédule Calandrin et de ses bons amis Lebrun et Bulfamaque, je ne m'amuserai point à vous les faire connaître. Il me suffira de vous dire que le premier avait, dans le voisinage de Florence, une petite maison de campagne, le seul bien que sa femme lui eût apporté en dot. Entre autres choses, il retirait tous les ans, de cette espèce de métairie, un cochon gras, qu'il était dans l'usage d'aller tuer et saler dans le mois de décembre. Sa femme l'y accompagnait ordinairement ; mais s'étant trouvée malade, une certaine année, elle se vit obligée de l'y envoyer seul. Lebrun et Bulfamaque, qui le perdaient rarement de vue, pour avoir plus souvent occasion de se divertir à ses dépens, formèrent aussitôt le projet de le suivre au village ; ils prirent pour prétexte d'aller voir le curé de l'endroit, qu'ils connaissaient beaucoup, et avec lequel ils avaient fait autrefois plusieurs bons tours.

Arrivés chez ce bon curé, ils apprirent que Calandrin avait tué son porc ce jour-là même. Après s'être rafraîchis selon l'usage, accompagnés du pasteur, ils vont le voir et sont bien reçus. « Mes amis, leur dit-il, après les premiers compliments, je veux vous montrer combien j'entends l'économie, tout peintre que je suis. » Et, sur cela, il les mène dans un petit réduit, où il leur fait voir le gros cochon qu'il avait fait tuer le matin. « Je me propose, ajouta-t-il, de le saler, afin d'en pouvoir manger tout l'hiver.—Tu ferais beaucoup mieux de le vendre, lui dit Lebrun en l'interrompant.—Pourquoi cela ? — Pour te divertir avec nous de l'argent qui t'en reviendrait.—Que dirait donc ma femme ?— Il te sera facile de lui faire entendre qu'on te l'a volé. — Je la connais trop bien, elle n'en vou-

drait rien croire, et Dieu sait le train qu'elle me ferait. D'ailleurs, ce serait grande sottise à moi de sacrifier, aux plaisirs de quelques jours, ce qui fera pendant plusieurs mois la ressource de mon ménage ; ainsi, trouvez bon que je ne suive point votre conseil. » Bulfamaque et le curé se joignirent à Lebrun pour lever ses scrupules ; mais ils eurent beau faire, leur éloquence échoua contre la sagesse de Calandrin. Le sacrifice était trop grand pour qu'ils pussent triompher de son avarice, malgré sa déférence à leurs volontés. Tout ce qu'ils gagnèrent, ce fut d'être invités à souper ; mais, soit que l'offre n'eût pas été pressante, soit qu'ils fussent de mauvaise humeur de n'avoir pas réussi dans leur projet, ils ne se rendirent point à l'invitation, et se retirèrent en murmurant.

A peine eurent-ils fait quelques pas dans la rue, que Lebrun, se tournant du côté de Bulfamaque, son camarade : « Veux-tu, lui dit-il, que nous lui dérobions cette nuit son pourceau ? — Très-volontiers ; mais le moyen ? — Que cela ne t'inquiète pas ; j'en ai un infaillible, pourvu toutefois qu'il le laisse dans ce même réduit. — N'hésitons donc pas, reprit Bulfamaque ; nous le mangerons avec monsieur le curé, qui nous donnera, s'il le faut, un coup de main. Il vaut autant que nous en profitions que cet imbécile, qui, je gage, ne saura pas le saler. » Le curé, peu scrupuleux de son naturel, ne se fit pas beaucoup prier pour entrer dans le complot. « Puisque nous voilà tous d'accord, dit Lebrun, dressons dès à présent nos batteries. Calandrin aime à boire, surtout lorsque le vin ne lui coûte rien ; retournons chez lui et menons-le au cabaret. Monsieur le curé dira qu'il nous régale ; nous lui rembourserons ensuite notre part de la dépense. Il n'est pas douteux que notre homme ne s'en donne alors jusqu'au cou. »

Calandrin n'eut pas plutôt appris que le curé payait pour tous, qu'il ne fit aucune difficulté d'aller au cabaret. Il trouva le vin excellent, et il en prit tant qu'il en put porter. Il était près de minuit lorsqu'on se sépara. Calandrin se retira chez lui, pouvant à peine se soutenir sur ses jambes ; et, après avoir mis beaucoup de temps à ouvrir sa porte, il se coucha tout vêtu, sans songer à la refermer.

Lebrun et Bulfamaque, qui s'étaient ménagés, allèrent achever leur souper chez monsieur le curé, qui, pour leur donner plus de forces, leur fit fort bonne chère. Une heure après, ils se munissent de quelques outils pour ouvrir la porte de la maisonnette de Calandrin ; mais ils n'eurent pas la peine de s'en servir, puisqu'ils la trouvèrent ouverte. Ils entrent à la sourdine, et, pendant que notre homme ronflait, ils enlèvent le cochon et le portent incontinent, et sans être vus de personne, chez monsieur le curé, qui attendait leur retour pour se coucher.

Il était jour depuis plusieurs heures quand Calandrin s'éveilla. Il se lève, et, trouvant sa porte ouverte, il court vite où le pourceau était pendu. Ne l'y trouvant pas, il pousse un cri de surprise et de douleur, et demeure quelque temps interdit et immobile. Ayant repris ses sens, il court chez ses voisins pour s'informer s'ils n'avaient pas vu celui qui le lui avait dérobé. Personne n'ayant pu lui en donner la moindre nouvelle, il déplore son triste sort, il se lamente, il jure, il crie et verse un torrent de larmes.

Lebrun et Bulfamaque ne sont pas plutôt levés, qu'ils vont chez lui pour

s'amuser de son chagrin. Que je suis malheureux, mes amis, leur dit-il les larmes aux yeux, d'aussi loin qu'il les vit : on m'a volé mon pourceau. A merveille, notre ami, lui dit Lebrun à l'oreille ; sois rusé au moins une fois dans ta vie, et dis toujours de même. — Je ne plaisante en vérité point ; ce que je vous dis n'est que trop vrai. — Fort bien ; surtout fais beaucoup de bruit, afin de mieux persuader ton monde. — La peste m'étouffe si j'en impose. On m'a volé mon cochon, vous dis-je, rien n'est plus certain. — Bravo, mon cher ami ! voilà comme tu viendras à bout de le faire croire. — J'enrage de voir que vous imaginiez que je fais le fin ; je veux être pendu et aller à tous les diables si je ne dis vrai. On m'a dérobé le cochon sans en rien laisser ; c'est la pure vérité. — Mais comment se peut-il, reprit Lebrun ? nous le vîmes hier dans cet endroit-là. Voudrais-tu sérieusement nous faire accroire qu'il s'est envolé ? — Il ne s'est point envolé, mais on me l'a volé. — Quels contes ! — Encore un coup, rien n'est plus certain ; je suis ruiné ; je n'oserai jamais retourner à la ville ; ma femme n'ajoutera aucune foi à ce vol, et Dieu sait le train qu'elle va faire ! — Si la chose est vraie, repartit Lebrun d'un air sérieux, il faut avouer que c'est une bien grande méchanceté qu'on t'a faite ; mais, comme je te conseillai hier au soir de vendre ton cochon et de dire ensuite qu'on te l'avait dérobé, je craignais que tu ne voulusses te moquer de nous ; je crois même encore que ton intention est de nous jouer comme les autres. — Faut-il que je me donne à trente-six mille diables pour vous persuader une chose si simple ? Au bout du compte, vous me feriez blasphémer Dieu et tous les saints du paradis. Je vous dis et vous répète que le cochon m'a été volé cette nuit. — Cela étant, dit alors Bulfamaque, il faut tâcher de le retrouver s'il est possible. — C'est là précisément la difficulté, dit Calandrin. — Il faut croire, reprit Bulfamaque, que les Indiens ne sont pas venus cette nuit te dérober ton pourceau : c'est sûrement quelqu'un de tes voisins ; si tu pouvais les rassembler, je sais faire un charme avec du pain et du fromage, par le moyen duquel nous découvrirons sur-le-champ le voleur. — Bagatelle ! dit Lebrun : je veux croire à l'efficacité du sortilége ; mais ceux qui ont fait le vol se donneront bien de garde d'y assister. — Que faut-il donc faire ? répond Bulfamaque. — Ce qu'il faut faire ? ajouta Lebrun, il faut se procurer des pilules de gingembre, puis il faut avoir du vin excellent : on les invitera à en boire ; ils viendront sans savoir quel est notre projet, et on pourra charmer les pilules, aussi bien que le pain et le fromage. — C'est fort bien vu, reprit Bulfamaque : qu'en penses-tu, mon cher Calandrin ? — Vous m'obligerez infiniment, répondit-il, d'employer votre savoir à découvrir le voleur ; il me semble que je serais à demi consolé, si je savais qui a fait le coup. — Je suis déterminé, dit Lebrun, pour te rendre service, d'aller moi-même à Florence acheter tout ce qu'il faut, si tu me donnes l'argent nécessaire. Calandrin avait sur lui une quarantaine de sous qu'il lui remit aussitôt, en le priant de faire toute la diligence possible.

Lebrun arrive à Florence, s'en va chez un apothicaire de ses amis, achète une livre de pilules de gingembre, en fait faire deux d'excréments de chien, qu'il fit pétrir avec de l'aloès et couvrir de sucre, comme toutes les autres. Pour distinguer les deux dernières, il leur fit mettre une marque assez sensible pour ne pas les confondre avec celles de gingembre ; et, après avoir acheté un grand

flacon de bon vin, il revint au village. « Allons, dit-il à Calandrin, va inviter pour demain, à déjeuner, tous ceux que tu soupçonnes; et, comme c'est précisément jour de fête, ils se rendront volontiers à ton invitation. Pendant ce temps, Bulfamaque et moi charmerons les pilules, et nous t'apporterons le tout de grand matin. Je me chargerai aussi, pour te faire plaisir, de les présenter moi-même aux convives, et ferai et dirai tout ce qu'il faut dire et faire pour le succès du sortilége. »

Les invités s'étant assemblés de grand matin près de l'église, avec un assez bon nombre de gens de Florence et des environs, qui étaient allés passer quelques jours au village, Lebrun et Bulfamaque parurent avec une assiette couverte de pilules et le flacon d'ambroisie, et firent ranger tout le monde en cercle. Lebrun, qui devait être l'orateur et le magicien, parla ainsi à l'assemblée :

« Il est bon de vous dire, messieurs, le motif qui a porté notre ami Calandrin à vous rassembler ici, afin que, s'il arrive quelque chose de fâcheux à l'un de vous, il ne puisse se plaindre de moi ni m'en vouloir. On vola avant-hier à ce brave homme un cochon gras, tué le jour même. Désirant savoir qui de vous lui a joué ce vilain tour, il vous a invités à manger chacun une de ces pilules et à boire un coup de ce vin. Soyez assurés que celui qui a dérobé le cochon ne pourra avaler la pilule; car, quoique douce par elle-même, elle lui paraîtra plus amère que le fiel, et il se verra contraint de la cracher. Si donc le coupable ne veut s'exposer à la honte publique, il n'a qu'à déclarer son vol à monsieur le curé, et nous en demeurerons là. Quant aux autres, la pilule leur sera agréable, et ils trouveront le vin délicieux. Que chacun consulte sa conscience et qu'il agisse en conséquence; il est hors de doute que le voleur doit être ici. »

Chaque assistant ayant déclaré qu'il était prêt à manger et à boire, et tout le monde étant en ordre, Calandrin aussi bien que les autres, Lebrun commença par l'un des bouts, et donna à chacun sa pilule. Mais arrivé à Calandrin, il lui en donna une des deux qu'il avait fait faire pour lui. Il la mâche pendant quelque temps; mais enfin, sentant une puanteur et une amertume horribles, il se voit contraint de la cracher. Tout le monde se regardait, pour voir celui qui trouverait la pilule amère et la cracherait. Lebrun n'avait pas encore achevé de les distribuer, qu'il entend dire à ses côtés que Calandrin avait craché la sienne. Il se retourne vers lui, et, s'étant assuré du fait : « Attends, mon ami, lui dit-il, peut-être que quelque autre chose t'a obligé de la cracher : en voilà une autre, ajouta-t-il en la lui mettant lui-même à la bouche. » Calandrin trouve celle-ci encore plus détestable que la première; cependant, la honte ne lui permettant pas de la cracher, il la promène dans sa bouche et fait des efforts pour l'avaler. Les larmes lui en viennent aux yeux, et, n'en pouvant plus de douleur, il fut obligé de la jeter.

Bulfamaque, qui donnait à boire à la compagnie, Lebrun qui achevait de distribuer les pilules, et la compagnie qui buvait, voyant les grimaces et les crachements de Calandrin, s'écrièrent tous d'une voix qu'il s'était volé lui-même. Plusieurs l'accablèrent de reproches et d'injures.

Quand tout le monde se fut retiré, Lebrun et Bulfamaque se mirent à le badiner. — « Je le savais bien, lui dit celui-ci, que tu étais ton propre voleur; tu ne voulais nous faire accroire qu'on avait volé ton pourceau que pour éviter de nous

régaler une seule fois de l'argent que tu en as retiré ; sois sûr que je n'ai pas été dupe un seul instant de ton avarice. »

Le pauvre Calandrin, la bouche encore pleine du goût amer de l'aloès, jura sur sa foi qu'il n'en avait aucunement imposé. — « L'as-tu vendu bien cher? continua Bulfamaque ; t'en a-t-on donné six écus? » Calandrin se désespérait. — « On m'a assuré, lui dit Lebrun, que tu entretiens une fille dans ce voisinage ; n'est-ce point à cette maîtresse que tu aurais donné ton pourceau ? Tu es un peu railleur de ton naturel et bien capable de jouer de pareils tours, témoin la plaine de Mugnon, où tu nous menas chercher des pierres noires. Te souviens-tu qu'après nous avoir bien fait courir, tu nous quittas en nous faisant accroire que tu avais trouvé une de celles qui rendent invisible? Tu voudrais à présent nous persuader, par tes serments, que le pourceau t'a été volé. Nous connaissons ta malice, et nous saurons désormais à quoi nous en tenir. Mais, comme nous ne voulons point avoir pris une peine inutile, nous exigeons, pour dédommagement, deux couples de chapons, sinon tu ne trouveras pas mauvais que nous informions ta femme de tout ce qui s'est passé. »

Calandrin, voyant qu'on s'obstinait à ne le point croire, et craignant, avec raison, les reproches et les criailleries de sa femme, qui n'eût pas manqué d'ajouter foi à la calomnie dont on le menaçait, donna les quatre chapons aux deux voleurs, qui firent saler le cochon et l'emportèrent à Florence, sans avoir la moindre pitié du malheureux à qui ils l'avaient dérobé.

NOUVELLE VII

VENGEANCE D'UN AMOUREUX.

Une veuve, aimée d'un étudiant et amoureuse d'un autre homme, laisse le premier toute une nuit d'hiver à l'attendre sur la neige. Celui-ci, par vengeance, la fait rester pendant toute une journée du mois de juillet, sur une tour, exposée au soleil et à la piqûre des mouches et des taons.

Les dames ne purent s'empêcher de rire de l'imbécillité de Calandrin, et s'en seraient plus longtemps amusées, si la double perte de son porc et des quatre chapons, en les portant à le plaindre, n'eût refroidi leur gaieté. La reine commanda à Pampinée de conter sa nouvelle. Elle obéit en ces termes :

Naguère vivait à Florence une jeune dame, noble de naissance, nommée Hélène. Elle était belle, bien faite et fort riche. Devenue veuve peu de temps après son mariage, elle ne voulut point se remarier. Elle aimait l'indépendance, et vivait d'ailleurs avec un beau jeune homme qui lui tenait lieu de mari. Elle passait avec lui des moments délicieux, par l'intrigue de sa domestique qu'elle avait mise dans sa confidence.

Dans ce même temps, un jeune gentilhomme florentin, nommé Régnier, qui avait terminé ses études à Paris, revint à Florence, non pour y faire étalage de son savoir, mais pour y jouir paisiblement des connaissances qu'il avait acquises. Il eut bientôt l'estime de ses concitoyens par sa bonne conduite et son hon-

nêteté. Il était aussi heureux qu'un jeune homme instruit et bien élevé peut l'être, lorsque l'amour vint troubler sa philosophie et déconcerter sa sagesse. Se trouvant un jour à une fête où il était allé se distraire de ses travaux littéraires, il y rencontra madame Hélène vêtue de noir, selon la coutume des femmes veuves. Il ne put se défendre d'admirer ses charmes et d'en être tendrement ému. Elle lui parut la plus aimable personne de l'assemblée, et la plus capable de faire le bonheur d'un honnête homme. « Heureux, et mille fois heureux, disait-il en lui-même, le mortel qui pourrait posséder un tel trésor! » Il ne la perdait point de vue, ne se lassait point de suivre ses pas, ou de s'offrir à sa rencontre dans la mêlée. Entraîné par un sentiment aussi vif que tendre, il résolut de mettre tout en œuvre pour lui plaire et en obtenir des faveurs.

La jeune veuve, qui ne tenait pas toujours ses yeux baissés, voyant que Régnier la lorgnait souvent, n'eut pas de peine à démêler ce qui se passait dans son cœur. Fort vaine et fort coquette, « Bon, dit-elle en soi-même, je n'aurai pas perdu mon temps en venant ici, car, si je m'y connais, voilà un pigeonneau pris dans mes rets. » Soit qu'elle imaginât que le nombre des conquêtes dût relever ses charmes et la faire valoir davantage aux yeux de son amant, soit qu'elle fût bien aise de se ménager la tendresse de Régnier pour remplacer celui à qui elle avait donné son cœur, dans le cas qu'elle eût jamais le malheur de le perdre, elle regardait de temps à autre le nouveau soupirant, de manière à lui persuader qu'elle approuvait sa passion naissante. Notre galant, renonçant dès lors à sa philosophie pour ne s'occuper que de son amour, s'informe du nom, de l'état et du logement de la dame, et croit ne pouvoir mieux lui faire sa cour que de passer et repasser devant sa maison sous différents prétextes.

La belle, toute glorieuse d'avoir mis un philosophe dans ses fers, fit de son mieux pour conserver sa conquête, employant tous les manéges de la coquetterie, sans néanmoins se compromettre auprès de l'amant qu'elle rendait heureux. Régnier, qui brûlait de le devenir, trouva moyen de faire connaissance avec la domestique de la veuve; il lui confia son amour et la pria de le servir, avec promesse de reconnaître ses bons offices d'une manière généreuse. La servante lui promit de seconder sa flamme, et ne manqua pas, dès ce jour même, de tout conter à sa maîtresse, qui ne fit que rire de cette ouverture. « Me crois-tu assez folle, lui répondit-elle, pour m'attacher à ce jeune homme, dans le temps que j'ai l'amant le plus aimable et le plus passionné? Ne me parle de ce philosophe que pour m'amuser de son extravagance. Les savants font des sottises comme les autres hommes. Vois l'usage que celui-ci fait des lumières et de la sagesse qu'il est allé chercher à Paris. Il faut le traiter comme il le mérite; et, pour que je puisse me bien moquer de lui, tu lui diras que je suis très-flattée de son amour, mais que mon honneur me défend de le recevoir; que je veux pouvoir marcher tête levée, comme toutes les femmes honnêtes; qu'il m'est par conséquent impossible de répondre à ses sentiments, et que s'il est aussi sage qu'il en a la réputation, il m'en estimera davantage. »

La domestique ne tarda pas à revoir Régnier. Elle lui fit part aussitôt de la réponse de sa maîtresse : cette réponse lui parut assez favorable pour en concevoir les meilleures espérances. Il redoubla les supplications, écrivit des lettres pleines de feu et les accompagna de présents. Tout cela fut bien reçu; mais on

n'y fit que des réponses vagues; par ce moyen, la veuve l'amusa fort longtemps. Elle crut enfin devoir découvrir cette espèce d'intrigue à son amant, qui en prit quelque jalousie. Madame Hélène, pour lui prouver combien ses craintes étaient déplacées, d'accord avec lui, envoya dire à Régnier que, n'ayant pu rien faire pour lui depuis qu'il lui avait déclaré son amour, elle se flattait qu'aux prochaines fêtes de Noël elle pourrait lui donner un rendez-vous; qu'il lui tardait infiniment d'arriver à ce moment désiré; et qu'ainsi, s'il voulait se rendre dans la cour de sa maison la nuit d'après Noël, elle l'irait trouver le plus tôt qu'il lui serait possible.

Le philosophe amoureux fut au comble de la satisfaction, et l'on imagine sans peine qu'il ne manqua point de se trouver au rendez-vous. Il fut introduit par la servante dans la cour, et y fut renfermé pour y attendre la dame, exposé à toutes les injures de la saison. Elle avait fait venir ce soir-là son cher amant; et, après avoir soupé avec lui et l'avoir caressé plus que de coutume, elle lui fit part du tour qu'elle se proposait de jouer à son rival. « Il te sera facile de juger, lui dit-elle, si je l'aime et si je puis avoir eu pour lui la moindre complaisance. » Elle lui apprit en même temps qu'il était enfermé dans la cour, où elle prétendait lui faire passer la nuit pour refroidir un peu sa passion. L'amant fortuné ne se possédait pas de joie; il lui tardait de voir son rival se morfondre d'amour et de froid.

Il était tombé, le jour précédent, une si grande quantité de neige, que la cour en était couverte; au bout d'une demi-heure, Régnier eut tous ses membres engourdis et souffrait horriblement; mais l'espérance de se dédommager avec celle qu'il aimait lui faisait supporter son mal en patience. La méchante veuve mena son amant à une petite fenêtre de sa chambre à coucher, d'où ils pouvaient voir Régnier au clair de la lune, sans en être vus. Elle envoya en même temps sa servante à une autre fenêtre, pour dire de sa part à l'amoureux philosophe de ne pas s'impatienter. « Ma maîtresse est bien fâchée, lui dit-elle, de vous faire si longtemps attendre dans un lieu si exposé au froid; mais un de ses frères, qui est venu souper avec elle, n'est pas encore sorti. Elle n'en sera pas plutôt débarrassée, qu'elle ira vous joindre; ainsi ne vous impatientez pas. — Dis à ta belle maîtresse, répondit le bon Régnier, qui était loin de penser qu'on se jouait de sa passion, de ne se point inquiéter de moi; ajoute seulement que je la supplie de venir le plus tôt qu'il lui sera possible. Je souffre moins du froid que de l'impatience de ne la point voir paraître.

— Eh bien! dit alors la dame au galant, penses-tu que si j'aimais tant soit peu ce prétendu sage, je le laissasse ainsi se geler et se morfondre? » Le galant, rassuré par tout ce qu'il voyait, engagea sa maîtresse à se coucher; et, pendant qu'il goûtait avec elle les plaisirs les plus doux, Régnier, le malheureux Régnier trouvait le temps bien long. Il se promenait pour se réchauffer, n'ayant aucun réduit pour se mettre à l'abri, maudissait la rigueur de la saison et pestait contre le frère de la veuve de ce qu'il demeurait si longtemps avec elle. S'il entendait le moindre bruit, il se figurait que c'était la dame qui venait lui ouvrir; mais, vaine erreur, personne ne paraissait. Minuit sonne. La dame dit à son amant: « Que penses-tu de notre philosophe? Ne trouves-tu pas que l'amour qu'il a pour moi est de beaucoup supérieur à ses lumières et à sa sagesse? Crois-tu que le

froid que je lui fais endurer éteigne sa flamme amoureuse? — Elle s'éteindrait à moins, je vous jure, répondit le galant. Je vois à présent que j'avais tort d'être jaloux de ce bel esprit : il m'est impossible de douter de ta fidélité; compte aussi sur la mienne. Je sens mon amour redoubler pour toi ; tu seras toute ma vie l'unique objet de mes désirs : plutôt mourir que de cesser de t'aimer. » Ces paroles furent accompagnées de mille caresses passionnées qui les plongèrent l'un et l'autre dans une douce ivresse. Pour varier leurs plaisirs, ils voulurent régaler leurs yeux de la souffrance de Régnier. Ils se lèvent donc, retournent à la fenêtre, et voient le malheureux philosophe qui dansait sur la neige au son du cliquetis de ses dents. « Que penses-tu, mon bon ami, de mon habileté? dit la dame ; ne trouves-tu pas que je sais fort bien faire danser les gens sans tambourin ni musette ? — A merveille, répondit le galant en poussant des éclats de rire. — Descendons au rez-de-chaussée, reprit la dame, afin qu'il ne manque rien à la comédie ; je lui parlerai, sans que tu souffles le mot, et nous verrons ce qu'il me dira. Cette conversation te divertira pour le moins autant que de le voir sautiller sur la neige. »

Arrivés sans bruit à la porte qui donne dans la cour, la veuve l'appelle à voix basse à travers le trou de la serrure. A ce son de voix, Régnier, qui croit toucher au moment fortuné, s'approche de la porte, le cœur plein d'espérance et de joie. « Me voici, dit-il, ma belle dame ; ouvrez-moi, je vous prie, je meurs de froid et d'amour. — Je ne saurais croire, répond la méchante veuve, qu'un amant aussi passionné, aussi chaud que vous m'avez paru l'être dans vos billets, soit si sensible au froid. Est-ce qu'un peu de neige est capable de vous geler? Ne sais-je pas qu'il en tombe beaucoup plus à Paris, où vous avez fait un si long séjour? Je suis pourtant fâchée de ne pouvoir vous ouvrir encore ; mon détestable frère ne démarre point d'ici. J'espère m'en débarrasser bientôt, sous prétexte d'aller enfin me coucher ; et il ne sera pas plutôt sorti, que je reviendrai pour vous faire entrer. Ce n'est pas sans peine que je me suis échappée un moment pour venir vous consoler et vous prier de ne pas vous impatienter. — Procurez-moi du moins un abri, madame ; alors j'attendrai tant qu'il vous plaira. Je suis tout couvert de neige ; elle tombe à gros flocons. Ouvrez-moi, je vous en supplie. — Il m'est impossible, mon doux ami : la porte crie, et, au moindre bruit, mon frère ne manquerait pas de venir et de nous surprendre. Je vais le déterminer à s'en retourner, et je suis à vous dans la minute. — Congédiez-le donc au plus tôt, je vous prie ; et grand feu surtout, car je n'en puis plus de froid. — Comment cela se peut-il? il n'y a qu'un moment que vous brûliez d'amour. Est-ce que vos feux seraient déjà éteints? je ne veux pas le croire. Un moment de patience, et je viens vous ouvrir. Bon courage, mon cher ami, bon courage! je vous réchaufferai, soyez-en sûr, le plus tôt qu'il me sera possible. Encore un peu de patience, et vous serez content. »

L'amant, qui entendait tout cela, avait de la peine à s'empêcher d'éclater de rire. De retour au lit avec sa maîtresse, le reste de la nuit se passa en plaisirs donnés et reçus, et à plaisanter aux dépens du patient philosophe, qui eut tout le loisir de réfléchir sur les faiblesses humaines. Le pauvre diable, claquant des dents et se tenant, comme une cigogne, tantôt sur un pied et tantôt sur l'autre, lassé de ne voir venir personne, et n'entendant pas un chat remuer, comprit, mais

trop tard, qu'il était joué ; et le voilà à maudire la veuve et la servante, l'amour, sa sotte crédulité, et surtout la rigueur du temps et la longueur de la nuit. Indigné de la perfidie dont il était victime, et voulant mettre fin à ses souffrances, il essaya d'ouvrir la porte par où il était entré ; vains efforts, tout fut inutile. Furieux de ne pouvoir sortir, son amour fit place à la plus forte haine. Il ne s'occupa plus que des moyens de se venger, et se promit bien d'en saisir la première occasion.

Cependant le jour approchait. Il commençait à poindre, lorsque la domestique, instruite par sa maîtresse, descendit pour faire de grandes excuses à Régnier, qui était plus mort que vif. Elle feignit d'être touchée de compassion pour son état. « Que la peste emporte, lui dit-elle, le frère de madame, qui ne nous a pas quittées d'un moment ! Il est cause que je ne me suis point couchée, et que vous vous êtes gelé. Vous ne sauriez croire, monsieur, tout ce que j'ai souffert en mon particulier de vous savoir exposé au mauvais temps ; mais ne perdez point courage, vous ne serez pas si malheureux une autre fois. Il faut espérer que ma maîtresse, qui est inconsolable du contre-temps survenu, se fera un plaisir de vous dédommager, le plus tôt qu'elle pourra, de tout ce que vous avez souffert. » Régnier, qui n'était pas homme à être trompé deux fois, et qui n'ignorait pas que les menaces étaient autant d'armes pour la personne menacée, n'eut garde de laisser voir son indignation : il sut réprimer et dissimuler son ressentiment, dans l'espérance de le mieux satisfaire, et se contenta de lui dire, d'une voix presque éteinte, que de sa vie il n'avait passé une si cruelle nuit ; mais que, persuadé qu'il n'y avait point de la faute de madame Hélène, il s'en consolait dans l'espérance qu'elle lui tiendrait compte de ses souffrances. « Je te prie, ajouta-t-il en la quittant, de me rappeler à son souvenir, et de me ménager ses bonnes grâces ; je saurai reconnaître tes services. »

Accablé de fatigue et de froid, Régnier fut à peine de retour chez lui qu'il se mit au lit. Il eut beaucoup de peine à se réchauffer. Il s'endormit, et, à son réveil, il se trouva presque perclus de tous ses membres. Les bras et les jambes lui faisaient un mal horrible. Il appela les médecins, qui désespérèrent de pouvoir le rétablir. Le froid l'avait tellement saisi, que ses nerfs s'étaient retirés. Sa jeunesse, son bon tempérament et les soins des enfants d'Esculape le tirèrent enfin d'affaire.

Quand sa santé fut entièrement rétablie, le cœur toujours ulcéré du tour cruel qui la lui avait fait perdre, il crut, pour être mieux à portée de se venger, devoir continuer le rôle d'amoureux. La fortune ne tarda pas à lui fournir une belle occasion de satisfaire sa haine. L'amant de cette veuve, naturellement inconstant, ou ennuyé d'une si longue galanterie, la quitta pour une autre femme dont il s'était épris. Cet abandon pensa la désespérer. Elle passait ses jours dans les regrets, les gémissements et les larmes. Sa domestique, qui lui était sincèrement attachée, partageait sa douleur, et aurait bien voulu la soulager ; mais elle ne savait comment s'y prendre. Comme elle voyait tous les jours Régnier passer sous les fenêtres de sa maîtresse, il lui vint dans l'esprit qu'un homme savant et philosophe tel que lui devait être versé dans l'art de la nécromancie, et avoir quelque secret pour faire aimer. Elle crut donc qu'elle pourrait, par son secours, rappeler le galant de madame Hélène. Elle fit part de son idée à sa maîtresse, qui, sans considérer que si Régnier avait le secret de faire aimer, il n'aurait pas

manqué de s'en servir pour lui-même, donna dans la vision de sa servante, et l'engagea à lui parler à ce sujet, et à lui promettre de sa part tout ce qu'il exigerait d'elle en cas de succès. La domestique s'acquitta de la commission, et notre philosophe bénit le ciel de ce qu'il allait avoir une belle occasion de punir cette méchante femme de tout le mal qu'elle lui avait fait pour prix de son amour. « Tu diras à ta maîtresse de ne plus se chagriner; quand son amant serait dans le fond des Indes, je l'en ferais revenir, et le forcerais d'aller se jeter à ses genoux pour lui demander pardon de son infidélité. Il ne s'agit que de faire ce que je prescrirai; mais il faut que j'instruise moi-même ta maîtresse, et ce sera quand elle le jugera à propos. Je m'estimerai trop heureux de pouvoir faire quelque chose qui lui soit agréable. »

Madame Hélène, informée des dispositions de Régnier, lui fit savoir qu'ils pourraient se voir et se parler à Sainte-Luce del Prato, et ils s'y rendirent l'un et l'autre au jour convenu. Sans songer à la mauvaise nuit qu'elle lui avait fait passer, et qui lui avait causé une si dangereuse maladie, la dame ne fit aucune difficulté de lui ouvrir son cœur, de lui en montrer toute la faiblesse, et elle le supplia de vouloir bien la secourir.

« Je vous avoue, madame, dit notre philosophe, qui sentit son ressentiment redoubler par tous les aveux qu'il venait d'entendre, je vous avoue que, de toutes les sciences que j'ai apprises à Paris, la nécromancie est celle à laquelle je me suis le plus attaché, et celle où j'excelle davantage. Je vous avoue aussi que, comme cette science offense Dieu, j'avais juré de ne jamais m'en servir ni pour moi ni pour autrui; mais l'amour que vous m'avez inspiré, tout malheureux qu'il a été jusqu'à ce jour, vous donne un tel empire sur mon esprit et sur mon cœur, que je ne puis vous rien refuser. Dussé-je, par rapport à vous, aller à tous les diables, je ferai ce que vous désirez; mais je vous préviens que ce que vous me demandez est précisément ce qu'il y a de plus difficile dans l'art de la nécromancie. Il faut que la personne qui veut ramener celui qu'elle aime agisse elle-même et qu'elle n'ait point peur; car tout se fait la nuit, sans témoins, dans un endroit isolé : or, je doute fort que vous soyez disposée à remplir toutes ces conditions, sans lesquelles l'enchantement ne saurait avoir son effet. » La belle, plus amoureuse que sage, lui répondit : « Je suis tellement éprise de celui qui m'a si indignement délaissée, et son amour est devenu si nécessaire à mon existence, qu'il n'est rien que je n'aie le courage d'entreprendre pour le rappeler. Vous n'avez qu'à m'apprendre ce qu'il faut que je fasse. — Madame, lui dit Régnier, qui, comme on le verra, était un homme vindicatif et dur à l'excès, je dois d'abord faire une image de cuivre au nom de l'homme que vous désirez posséder. Je vous la remettrai; et, lorsque la lune sera dans son déclin, vous irez, à l'heure du premier somme, vous baigner, nue et toute seule, dans une eau courante, par sept fois différentes, avec cette image, que vous tiendrez dans vos mains. Après vous être ainsi plongée sept fois dans une eau vive, vous monterez, toujours seule et toute nue, sur le haut d'un arbre ou sur le toit d'un édifice un peu élevé; et là, l'image en main, vous vous tournerez du côté du nord, et vous direz sept fois les paroles que je vous donnerai par écrit. Quand vous les aurez dites, deux demoiselles d'une beauté ravissante se présenteront à vous, et vous demanderont, le plus poliment du monde, ce que vous souhaitez. Vous leur direz exactement

ce que vous désirez, et vous prendrez bien garde, sur toutes choses, de ne pas nommer une personne pour l'autre. Elles disparaîtront ensuite. Pour lors, vous descendrez pour vous rendre au lieu où vous aurez laissé vos habits, et, après les avoir remis sur votre corps, vous retournerez chez vous, où, avant la fin de la nuit, vous verrez votre amant à vos pieds, vous demander pardon de sa faute et vous jurer un amour et une fidélité à toute épreuve. »

Comme on a beaucoup de penchant à se persuader ce qu'on désire, la dame n'eut pas de peine à croire tout ce que le philosophe venait de lui dire ; et, s'imaginant tenir déjà son amant dans ses bras : « Ne doutez point, s'écria-t-elle, que je ne fasse tout ce que vous venez de me prescrire ; j'ai, pour cela, le lieu du monde le plus beau et le plus commode : c'est une métairie située dans la vallée d'Arno, un peu au-dessus de la rivière. Dans le mois de juillet, où nous sommes, le bain est fort agréable. Il y a précisément assez près de la rivière une vieille tour inhabitée et fort solitaire, où l'on ne monte que par une échelle de bois de marronnier, que les bergers ont faite pour voir de loin leurs bêtes égarées. Je monterai sur cette vieille tour, et j'espère m'acquitter au mieux de tout ce que vous m'avez prescrit. » Régnier, qui connaissait aussi bien qu'elle et la métairie et la tour, crut ne devoir pas en faire rien paraître.

Le philosophe, impatient, eut bientôt fait fabriquer une petite image ; il l'envoya à madame Hélène, avec une fable qu'il composa pour l'oraison ; il lui fit dire en même temps d'exécuter le projet la nuit suivante, sans y manquer. Pour compléter sa vengeance, il se rendit secrètement, accompagné de son domestique, dans la maison de campagne d'un de ses amis, peu éloignée de la vieille tour.

De son côté, la veuve, suivie de sa servante, prit le chemin de sa métairie. La nuit venue, elle fait semblant de se coucher ; et, vers l'heure du premier somme, elle sort tout doucement du logis et s'en va à la rivière d'Arno, le plus près de la tour qu'il lui fut possible. Elle tourne ses regards de tous côtés, et, ne voyant ni n'entendant personne, elle se déshabille et cache ses habits derrière un buisson, puis elle se baigne sept fois avec l'image qu'elle tient dans ses mains. Cela fait, elle marche vers la tour, où elle monte, tenant d'une main la petite figure, et s'appuyant de l'autre sur l'échelle, qui n'était pas trop bonne.

Régnier, qui s'était caché tout auprès, avec son domestique, parmi les saules, ne perdit aucun des mouvements de la dame ; elle passa même à deux pas de lui en se rendant à la tour. La blancheur de son corps, qui brillait dans l'obscurité de la nuit, la beauté de sa gorge, mille grâces secrètes qu'il eut le temps de considérer, excitèrent en lui quelques mouvements de compassion, lorsqu'il se représenta que tout cela allait bientôt se flétrir et disparaître. D'un autre côté, l'aiguillon de la chair le pressa si vivement, qu'il sentit le dieu qui plaît si fort aux dames lui conseiller de sortir de l'embuscade pour voler dans les bras de la belle Hélene. Peu s'en fallut qu'il ne succombât à la tentation ; mais, considérant, par un effort de courage, quelle était cette femme, et combien le tour qu'elle lui avait joué était sanglant, la haine et le désir de la vengeance reprirent le dessus, et chassèrent la compassion et l'amour. Il laissa donc monter la dame sur la tour.

Elle n'y fut pas plutôt, que, se tournant vers le nord, elle se mit à réciter la

prétendue oraison. Dans le même temps, Régnier, s'étant approché sans bruit de la masure, ôta doucement l'échelle. La veuve, ayant répété sept fois les paroles convenues, attendait les deux demoiselles, et les attendit si longtemps, qu'elle vit paraître l'aube du jour sans avoir reçu leur visite. La fraîcheur de la nuit faisait éprouver un froid qui lui donnait des craintes pour sa santé. Lassée de les attendre vainement, elle commence à se douter de la tromperie. « Il y a toute apparence, se disait-elle, que Régnier aura voulu se venger de la mauvaise nuit que je lui ai fait passer; mais, si tel a été son projet, je m'en console, en songeant que j'ai souffert beaucoup moins de froid et moins longtemps que lui : cette nuit est d'un grand tiers moins longue que ne le fut la sienne. »

Pour ne point être surprise par le jour, elle voulut descendre; mais quelle fut sa surprise lorsqu'elle ne vit plus l'échelle! Jamais consternation ne fut aussi grande. Le cœur lui manque, et elle tombe évanouie sur la terrasse. Elle ne revint à elle que pour pleurer et faire des doléances capables d'amollir tout cœur qui n'eût pas été possédé du démon de la vengeance. Elle ne douta point que ce ne fût l'ouvrage de Régnier, et se reprocha de l'avoir outragé, mais plus encore de s'être fiée à lui, après le tour cruel qu'elle lui avait joué. Elle regarde de tous côtés; elle cherche s'il n'y aurait pas moyen de descendre par quelque endroit sans échelle; et, n'en trouvant point, elle recommence ses lamentations. « Que je suis malheureuse! disait-elle. Que diront mes frères, mes parents, mes voisins et mes connaissances, lorsqu'ils sauront que j'ai été trouvée ici toute nue? Me voilà perdue à jamais de réputation, moi qui avais pris tant de soin de cacher mes faiblesses! Mais, quand je trouverais moyen de me disculper par quelque mensonge, Régnier, qui sait mes aventures, ne détruira-t-il pas tout ce que je pourrais alléguer en faveur de mon honnêteté? Ah! malheureuse que je suis, je perds à la fois et mon amant et mon honneur! » Ces tristes réflexions la menèrent si loin, qu'elle fut plusieurs fois tentée de se précipiter de la tour en bas; mais l'amour de la vie et la crainte de la douleur l'en empêchèrent.

Le soleil étant levé, elle promène ses regards de côté et d'autre, pour voir si elle n'apercevrait pas quelque berger qui pût aller querir sa domestique; mais elle ne vit que Régnier endormi sous un buisson, et qui s'éveillait précisément dans cet instant. Notre philosophe s'approche pour lui parler. « Eh! bonjour, madame, lui dit-il d'un air goguenard. Les deux demoiselles sont-elles venues? » La veuve recommence à pleurer, et le supplie de s'approcher tout contre la tour, pour qu'elle puisse lui parler plus aisément. Il lui obéit; et la belle, s'étant couchée sur le ventre et ne montrant que la tête, lui dit, tout en pleurs : « Vous pouvez bien croire, mon cher Régnier, que je ne suis pas à me repentir du mal que je vous ai fait. Vous ne sauriez croire combien de fois je me suis reproché l'offense que je vous ai faite et le tort que j'ai eu de ne pas répondre à votre amour; ainsi, je vous en conjure, ne poussez pas plus loin votre vengeance : soyez généreux, pardonnez-moi en faveur de mon repentir. Je sais que je ne mérite point de pitié; mais vous vous montrerez digne de la noblesse de votre naissance, vous serez magnanime, et vous ne me ferez pas languir plus longtemps. Un honnête homme est assez vengé dès qu'il voit qu'il ne tient qu'à lui de l'être davantage. »

Régnier, entendant ce discours, éprouvait à la fois du plaisir et de la douleur :

du plaisir, de se voir vengé du mal que cette femme lui avait fait; de la douleur, ne pouvant la voir gémir et pleurer sans être touché de compassion. Cependant, le désir de se venger l'emportant sur l'humanité : « Madame, lui répondit-il, si, la nuit que vous pensâtes me faire mourir de froid, mes prières, qui, à la vérité, ne furent pas, comme les vôtres, accompagnées de larmes ni assaisonnées de tendres compliments, avaient pu me faire obtenir de vous seulement un abri pour me mettre à couvert de la neige qui m'accablait, je ferais à présent de bon cœur ce que vous me demandez ; lorsque je grelottais, vous ne vous inquiétiez nullement de votre honneur, et vous vous en moquiez, au contraire, dans les bras de votre amant. N'espérez donc pas me séduire par vos flatteries et votre langage mielleux : ce n'est pas à l'égard d'une aussi méchante femme qu'il est beau d'être généreux et magnanime ; ce serait, au contraire, travailler au bien public que de délivrer la société d'un aussi mauvais sujet. »

Pendant le discours du philosophe, la dame fondait en larmes, et le soleil s'avançait dans sa course. Régnier, cependant, n'eut pas plutôt cessé de parler, que la jeune veuve arrêta ses sanglots pour lui répondre : « Homme cruel! si la fatale nuit dont vous avez sujet de vous plaindre vous tient si fort au cœur ; si ma faute, que je ne cherche point à diminuer à vos yeux, vous semble si énorme, que, ni ma jeunesse, ni mes larmes, ni mes humbles prières, ne puissent en obtenir le pardon, laissez-vous du moins toucher par le souvenir de la confiance que je vous ai témoignée en vous ouvrant mon cœur et en suivant de point en point ce que vous m'avez prescrit de faire pour revoir mon amant. Sans cet excès de confiance, qui mérite quelque égard, vous n'auriez peut-être pas trouvé l'occasion de vous venger. Ne suis-je pas assez humiliée, sans vouloir ajouter à ma douleur? Grâce, je vous en conjure, et comptez sur une éternelle reconnaissance : rendez-moi ma liberté, et soyez sûr que je renoncerai à mon amant, à tout le monde, pour ne m'attacher qu'à vous seul, et tâcher de vous faire oublier, par mes soins et mes caresses, une offense que je m'étais mille fois reprochée avant de tomber entre vos mains. »

Notre philosophe, qui ne lui parlait et ne demeurait là que pour se moquer d'elle et jouir plus longtemps du plaisir de se venger, lui répondit en ces termes : « Je ne vous tiens aucun compte, ma belle dame, de la confiance que vous m'avez témoignée ; je ne la dois qu'à votre intérêt, et non à votre amour : vous ne cherchiez qu'à recouvrer votre galant ; ainsi je dois regarder cette ouverture plutôt comme un outrage de plus que comme un motif d'indulgence. Vous êtes encore dans l'erreur, de croire que cette confiance était le seul moyen que j'eusse de me venger : je vous avais tendu tant de piéges, qu'il était impossible que vous ne donnassiez dans quelqu'un, et, heureusement pour vous, vous êtes tombée dans le plus supportable et le moins honteux. Mais si, contre toute apparence, vous les eussiez évités tous, la plume eût été ma dernière ressource : j'aurais écrit contre vous, de manière à vous faire maudire l'existence mille fois le jour. La plume est une arme plus meurtrière qu'on ne l'imagine ; il faut en avoir soi-même éprouvé les atteintes pour en connaître tout le pouvoir. Je prends le ciel à témoin, et puisse ce ciel donner à ma vengeance une fin digne de son commencement ! je prends, dis-je, le ciel à témoin que je vous aurais tant ridiculisée, si adroitement décriée, j'aurais employé, pour vous peindre, des couleurs si noires

et si naturelles, que la honte que vous auriez eue de vous-même vous eût portée à vous crever les yeux pour n'être plus exposée à voir votre affreuse image. Au reste, ne vous détachez de personne en ma faveur : je vous méprise trop pour vouloir de votre amour. Vous pouvez aimer tant que vous voudrez celui dont vous regrettiez si fort la perte. Il partageait ma haine avec vous ; mais, depuis qu'il vous a abandonnée, et que son infidélité m'a fourni les moyens de me venger de votre coquetterie, il m'est devenu aussi cher qu'il m'était odieux auparavant. Les coquettes comme vous ne cherchent que le plaisir ; vous ne le trouveriez peut-être pas en moi. Il vous faut, comme au commun des femmes, de jeunes freluquets au teint frais et qui ont à peine du poil au menton, parce qu'ils sont plus dispos, qu'ils dansent et jouent mieux que les autres. Apprenez cependant que si les hommes qui sont un peu plus mûrs, et qui ont la barbe bien garnie, sont moins vifs et vont plus lentement, ils vont du moins d'un pas réglé et soutenu, savent ce que les autres doivent encore apprendre. Les femmes coquettes et frivoles estiment les jeunes gens meilleurs chevaucheurs, parce qu'ils font plus de chemin en un jour que ceux d'un âge plus avancé : j'avoue qu'ils sont plus ardents ; mais, en revanche, les hommes de moyen âge, plus expérimentés, connaissent mieux les endroits chatouilleux, et l'on doit préférer le bon et le solide au brillant de peu de durée. Le grand trot fatigue, quelque jeune qu'on soit ; mais le petit pas fait arriver au logis, quoique un peu tard, sans la moindre lassitude. La plupart des femmes se laissent prendre aux apparences, sans considérer que les apparences sont trompeuses. Elles ne voient pas que les jeunes gens ne se contentent pas d'une maîtresse, et que leur grande vivacité doit naturellement les rendre changeants : vous en avez fait vous-même l'expérience. Ils désirent de jouir de presque toutes les femmes qu'ils rencontrent, et s'imaginent que les caresses qu'on leur fait sont un tribut qu'on leur doit. De là vient leur peu de reconnaissance. Aussi font-ils consister leur gloire à publier les faveurs qu'ils ont reçues. C'est cette indiscrétion qui a engagé un grand nombre de femmes à s'abandonner à des moines, que la sainteté de leur état empêche d'être indiscrets. Détrompez-vous si vous pensez que vos amours ne soient connues que de votre servante et de moi ; elles ont éclaté dans le public, et l'on ne parle d'autre chose dans votre quartier ; mais rien n'est plus ordinaire, dans les intrigues amoureuses, que de voir la personne intéressée être la dernière à savoir les bruits qui courent sur son compte. D'ailleurs, les jeunes amants se font un plaisir de divulguer leurs aventures ; et le vôtre n'aura sûrement pas gardé le secret sur son intrigue avec vous. Attirez-le de nouveau dans vos filets, si vous pouvez ; quant à moi, vous devez y renoncer : je suis à une autre pour la vie. J'aime une dame qui vaut plus que vous, de toutes les façons, et qui ne m'a point fait acheter ses faveurs par aucun vilain tour, parce qu'elle a su m'apprécier. Ainsi, si vous voulez vous jeter en bas, je puis vous assurer que je vous verrai casser le cou sans regret et sans trouble. Vous m'obligerez même de vous dépêcher, si vous êtes capable de faire un pareil saut ; mais, puisque vous craignez de perdre la vie et d'aller à tous les diables, qui vous feraient bien plus souffrir que moi, vous n'avez qu'à supporter avec patience l'ardeur du soleil ; et si vous la comparez au froid que vous m'avez fait endurer, vous conviendrez que la peine n'est point encore proportionnée à l'offense.

— Puisque rien de ce que je vous ai dit ne peut vous émouvoir, reprit la dame en sanglotant, laissez-vous du moins attendrir au nom de l'objet qui vous a rendu plus de justice que moi. Je vous demande grâce par l'amour que vous avez pour cette personne aimable.—Vous me prenez par mon faible, répondit Régnier: je ne puis rien refuser au nom de cette belle. » Et, voyant qu'il était déjà neuf heures : « Dites-moi où sont vos habits, ajouta-t-il, et je les irai querir. »

Hélène, croyant avoir vaincu sa barbarie, livra son cœur à l'espérance et lui indiqua l'endroit où elle s'était déshabillée. Le philosophe s'éloigne de la tour et laisse son domestique en sentinelle, avec ordre d'empêcher qui que ce soit d'approcher, jusqu'à son retour. Cela fait, il va dîner chez son ami, où il fit ensuite la méridienne tout à son aise.

La jeune veuve, tantôt assise, tantôt couchée, tantôt debout, trouve enfin un endroit où il y avait un peu d'ombre, et, pleurant sa triste destinée, désespère du retour du jeune homme. Accablée de lassitude et de sommeil, elle s'endormit, mais pour peu de temps; car, vers l'heure de midi, le soleil, dardant perpendiculairement ses rayons sur sa peau délicate et sur sa tête découverte, brûla non-seulement la chair, mais fit de distance en distance des crevasses si douloureuses, qu'elle s'éveilla, quelque envie et quelque besoin qu'elle eût de dormir. Se sentant ainsi grillée, et voulant se remuer, il lui semblait que sa peau se retirait et s'en allait en lambeaux, comme un parchemin brûlé qu'on veut étendre. A ces douleurs cuisantes se joignait un mal de tête des plus violents. Le pavé de la tour était si brûlant, qu'elle était obligée d'être dans un mouvement continuel. Il ne faisait pas le moindre vent, et un essaim de mouches et de taons la piquaient comme par mille coups d'épingle; ce qui lui faisait porter continuellement les mains sur les différentes parties de son corps. Elle maudissait la vie, son amant et Régnier, lorsque, accablée de lassitude, de faim et de soif, elle se lève et regarde s'il n'y aurait pas quelqu'un dans les environs, résolue de l'appeler à son secours, quoi qu'il dût en arriver. Mais sa malheureuse destinée lui avait enlevé toutes les ressources : la chaleur excessive retenait les bergers et les laboureurs dans leurs chaumières, si bien qu'elle n'entendait d'autre bruit que le chant des cigales. Les eaux de la rivière d'Arno, qu'elle voyait couler, ne faisaient qu'irriter sa soif; les bois, les maisons et les ombrages qu'elle découvrait, ne contribuaient qu'à aigrir sa peine et à lui faire former des souhaits qui augmentaient sa douleur. Enfin les feux du soleil, le pavé brûlant, la piqûre des mouches et des taons, réduisirent cette victime de la plus affreuse vengeance dans un état si pitoyable, que son corps, dont l'obscurité de la nuit n'avait pu effacer la blancheur, était moitié noir, moitié rouge et couvert de sang. Privée de toute espérance et de toute consolation, cette infortunée n'attendait plus que la mort, et s'y préparait en offrant à Dieu ses douleurs pour l'expiation de ses péchés.

Cependant Régnier, s'étant éveillé vers les trois heures de l'après-midi, retourna à la tour pour voir ce que sa victime était devenue, et dit à son valet, qui était encore à jeun, d'aller dîner. La pauvre dame, entendant la voix de son cruel persécuteur, se traîne avec peine sur les bords de la terrasse, et, couchée sur le ventre : « Régnier, lui dit-elle les yeux mouillés de larmes, vous voilà vengé de reste : si je vous ai fait geler pendant une nuit, vous m'avez fait rôtir durant un jour entier, et mourir de faim et de soif. Dans l'état où je

suis, la mort me serait plus douce que la vie, et je souffre si cruellement, que je vous prie de venir m'achever; je regarderai ce dernier trait comme une faveur. Si vous me refusez ce service, que je n'ai pas le courage de me rendre moi-même, ne me refusez pas du moins un verre d'eau pour en humecter ma bouche sèche et brûlante. Accordez-moi cette dernière grâce, car je me sens mourir. »

Le philosophe connut, à la faiblesse de sa voix, qu'elle était effectivement fort malade. Il sentit un petit mouvement de compassion, et ne laissa pourtant pas de lui répondre : « Si vous voulez mourir, vous mourrez de votre main, et non de la mienne. Pour de l'eau, je vous en donnerai comme vous me donnâtes du feu. Ce qui me fâche, c'est que, pour guérir mon froid, il ait fallu me mettre dans de la fiente très-puante de vache et de cheval, tandis que votre chaud peut se guérir avec de l'eau de rose. Je faillis à perdre l'usage de mes nerfs, et vous en serez quitte pour changer de peau comme le serpent : vous n'en aurez le teint que plus beau.

« Barbare! reprit la veuve infortunée, puisse le ciel te donner un teint acquis de la même sorte ! Homme plus cruel que les monstres les plus féroces, qu'aurais-tu fait de plus si j'avais égorgé toute ta famille ? Punirait-on d'un supplice plus lent et plus rigoureux le dernier des scélérats qui aurait à se reprocher la mort de tous les habitants d'une ville ? Tu me refuses un verre d'eau, qu'on ne refuse pas aux plus grands criminels sur la roue; encore même leur donne-t-on du vin s'ils en demandent. Puisque tu es inexorable, je vais me préparer à mourir en patience. Dieu veuille avoir pitié de mon âme ! C'est à lui que je laisse le soin de me venger de ta cruauté, dont il est le seul témoin. » Après ces paroles, elle se traîna au milieu de la terrasse, et souhaita mille fois que la mort vînt finir son martyre.

A l'approche de la nuit, Régnier, se trouvant assez vengé, fit prendre par son domestique, de retour depuis près d'une heure, les habits de madame Hélène, et, marchant devant lui, il alla trouver la servante, qu'il rencontra sur la porte de la métairie, fort affligée de la disparition de sa chère maîtresse. « Ma bonne, lui dit-il en l'abordant, sais-tu où est madame Hélène ? — Hélas ! monsieur, je l'ignore. Je croyais la trouver ce matin dans son lit, mais elle est disparue sans que je sache ce qu'elle est devenue, et vous me voyez fort chagrine ; car je crains qu'il ne lui soit arrivé quelque malheur. — Que n'étais-tu avec elle, dit le philosophe d'un ton de mauvaise humeur, afin d'avoir pu me venger de toi comme je me suis vengé d'elle ! Mais ce qui est différé n'est pas perdu : je saurai bien te punir tôt ou tard de ta méchanceté ; je t'apprendrai à te moquer des gens de ma sorte. » Puis, s'adressant à son valet : « Donne-lui ces habits, et dis-lui d'aller chercher sa maîtresse si elle veut. »

La servante, après avoir reconnu les habits, ne doutant plus que Régnier n'eût égorgé madame Hélène, eut une peur inconcevable pour sa propre vie. Elle les prit sans murmurer ; mais, lorsque Régnier et son valet furent partis, elle donna une libre carrière à sa douleur, et courut vers la tour avec ces habits, en poussant des cris horribles.

Régnier et son domestique avaient à peine quitté la veuve pour se rendre à la métairie, que le fermier de cette infortunée, qui cherchait deux cochons égarés, alla voir s'ils ne seraient pas derrière la tour. Arrivé à cet endroit, il en-

tend de tristes plaintes. « Qui est-ce qui gémit là-haut? » cria-t-il. La dame, qui reconnut sa voix, l'appela par son nom. « Va, lui dit-elle, appeler ma servante, et dis-lui de venir ici. — Quoi ! c'est vous, madame? Eh ! qui vous a donc perchée sur cette tour? Savez-vous que votre domestique vous cherche partout depuis ce matin? Mais qui diable eût pu vous deviner là? » Il court à l'échelle, et, comme il travaille à la bien asseoir afin qu'elle ne bouge pas de place sous les pieds de la dame, voilà la servante qui arrive tout éperdue, en demandant au métayer où est sa chère maîtresse. « Je suis ici, mon enfant, répond la dame en haussant la voix le plus qu'il lui fut possible ; ne t'afflige point, apporte-moi seulement mes habits. » La servante, rassurée par ce qu'elle vient d'entendre, monte sur l'échelle, et, voyant sa maîtresse étendue sur la terrasse, et ressemblant plutôt à un tronc de bois grillé qu'à un corps humain, elle pousse un cri de frayeur, se déchire le visage avec ses ongles, et la pleure comme si elle était morte. Mais Hélène la fait taire, et la prie de lui aider à s'habiller. La veuve se consola un peu d'apprendre de sa servante que personne ne savait où elle avait été. Quand elle fut tout à fait habillée, elle pria le métayer de monter pour l'aider à descendre. Ce bon paysan, voyant qu'elle était hors d'état de se soutenir, la descendit avec beaucoup de peine sur ses épaules, et se disposait à la porter ainsi à la ferme, lorsque la servante, qui descendit derrière, tomba de dessus l'échelle et se cassa une cuisse. Elle poussa un cri si effroyable, que le fermier fut obligé de poser la maîtresse sur un monceau



d'herbe, pour aller secourir la domestique. Mais quand il vit qu'elle s'était cassé la cuisse, il la posa pareillement sur une pelouse, et revint à la dame. Ce

nouveau malheur lui causa le plus violent chagrin, parce qu'elle espérait plus de secours de sa servante que de toute autre personne. Affligée outre mesure, elle recommença ses doléances avec tant d'excès, que le métayer non-seulement ne put la consoler, mais même se mit à pleurer avec elle. Madame Hélène, ne voulant pas que la nuit la surprît dans cet endroit, devenu si funeste à son repos, se fit porter à la maison du fermier, qui, accompagné de deux de ses frères, retourna chercher la servante. La femme du fermier donna ses soins à la veuve ; elle lava son corps avec de l'eau fraîche, lui fit prendre quelque nourriture légère, la déshabilla, la mit au lit, et la fit transporter, la nuit du lendemain, à Florence avec sa servante.

Madame Hélène, qui savait mentir, imagina un conte pour donner à cette double aventure un tour favorable dans l'esprit de ses frères. Elle leur fit accroire que la foudre était tombée sur elles, et les avait ainsi maltraitées l'une et l'autre. On appela des médecins, qui eurent beaucoup de peine à lui rendre la santé; sa peau demeura plusieurs fois attachée aux draps de son lit. La gaieté ne revint point avec la santé. Madame Hélène oublia son amant, renonça à l'amour, et surtout à la plaisanterie.

Régnier ne dit mot de l'aventure, moins par égard pour la veuve que pour sa propre réputation.

Voilà comment madame Hélène fut punie du tour qu'elle avait joué à Régnier : elle ignorait sans doute de quoi sont capables les gens d'étude quand on les outrage. Ce sont des diables d'autant plus dangereux qu'ils sont instruits : ainsi gardez-vous bien, mesdames, de jamais tromper un philosophe.

NOUVELLE VIII

PARTIE ET REVANCHE.

Deux hommes mariés étaient liés ensemble. L'un d'eux couche avec la femme de son ami. Le mari, s'en étant aperçu, s'entend avec la femme de celui-ci, ils l'enferment dans une malle et prennent dessus leurs ébats ensemble.

L'histoire d'Hélène n'amusa guère les dames, médiocrement touchées de ses malheurs, parce qu'elle les méritait en partie. Elles ne laissèrent pourtant pas de blâmer la cruauté du philosophe : toute la compagnie trouva qu'il avait porté la vengeance trop loin. La reine fit signe à Flammette de conter sa nouvelle. Cette dame, empressée d'obéir, prit aussitôt la parole et débuta ainsi :

J'ai ouï dire qu'il y eut autrefois à Sienne deux bons bourgeois fort à leur aise, dont l'un se nommait Spinelosse de Tamina, et l'autre, Sepe de Mino. Ils étaient tous deux à la fleur de leur âge, demeuraient dans la même rue, et s'aimaient beaucoup. Mariés l'un et l'autre, ils avaient chacun une jolie femme. Spinelosse, qui allait très-souvent chez Sepe, que celui-ci y fût ou non, devint amoureux de sa femme, et sut si bien lui faire la cour, qu'il ne tarda pas à obtenir ses faveurs. Ce commerce dura assez longtemps, sans que le trompé s'en doutât. Cependant la familiarité qui régnait entre sa femme et son ami lui donna

à la longue des inquiétudes, et, pour éclaircir si elles étaient bien fondées, il prit un jour le parti de se cacher vers l'heure où Spinelosse avait coutume de le venir voir. Celui-ci arriva bientôt; et la femme, qui le croyait sorti, lui ayant dit qu'il était absent, il commença par l'embrasser: elle, de lui rendre baisers pour baisers Sepe, qui voyait ces caresses du lieu où il s'était fourré, ne dit mot, pour savoir quel serait le dénoûment de ce jeu. Bref, il vit sa femme et Spinelosse entrer dans la chambre à coucher et s'y enfermer sous clef. Il est aisé de juger s'il dut être piqué de cette double trahison; mais, considérant que ses cris, bien loin de diminuer l'outrage, ne feraient qu'augmenter sa honte, il ne crut pas devoir éclater, et se contenta de rêver aux moyens de se venger sans bruit. Son imagination lui en eut bientôt fourni un très-convenable, auquel il s'arrêta.

Spinelosse ne fut pas plutôt sorti, que Sepe entra dans sa chambre, et trouva sa femme qui raccommodait sa coiffure chiffonnée. «Que fais-tu là, ma femme? lui dit-il. — Ne le voyez-vous pas? — Si vraiment, et j'ai vu encore autre chose que je voudrais bien n'avoir point vu.» Il lui fait alors le récit de ce dont il a été témoin, et la femme, transie de peur, voyant qu'il n'y avait pas moyen de nier, lui avoua tout, et lui en demanda pardon les larmes aux yeux. «Tu ne pouvais me faire une plus grande injure, dit le mari; je te pardonnerai cependant, à condition que tu feras ce que je te commanderai. — Vous serez obéi.—Eh bien! je veux que tu donnes rendez-vous à Spinelosse pour demain à neuf heures du matin; j'arriverai un moment après lui, et, dès que tu m'entendras, tu le feras cacher dans ce grand coffre, et l'y enfermeras à la clef. Quand cela sera fait, je te dirai ce qu'il te restera à faire. Suis mes ordres à cet égard, et je te jure de te pardonner et même d'oublier ta faute.» La femme promit tout pour mériter sa grâce, et remplit avec exactitude les intentions de son mari.

Le lendemain, Spinelosse et Sepe étaient ensemble sur les neuf heures. Le premier, qui avait promis à la femme de son ami d'aller la trouver à cette heure-là, prétexta, pour se séparer, un dîner qu'il ne voulait point manquer. Le voilà parti et rendu chez sa maîtresse. Ils furent à peine dans la chambre, que Sepe se fait entendre sur l'escalier. Sa femme feint d'avoir peur, engage le galant à se cacher dans le coffre, l'y enferme, et sort de la chambre. Sepe paraît, et demande à sa femme si le dîner est prêt. «Je viens de quitter Spinelosse, reprit le mari; il dîne en ville chez un de ses amis: comme sa femme sera toute seule, allez la prier de venir manger un morceau avec nous. La belle, que le souvenir de sa faute et la crainte d'en être punie rendaient obéissante, fit incontinent ce que voulait son mari, et sollicita si bien sa voisine, à qui elle apprit qu'elle ne devait pas attendre son mari, qu'elle l'emmena. Sepe la reçut avec de grandes démonstrations d'amitié. Il fit signe à sa femme d'aller à la cuisine, et, prenant la voisine par la main, la conduisit dans sa chambre et ferma la porte au verrou. «Que signifie ceci? dit la voisine. Est-ce pour cela que vous m'avez priée à dîner? C'est donc là l'amitié que vous avez pour mon mari? — Avant de vous fâcher, madame, répondit Sepe en s'approchant du coffre, et la tenant toujours par la main, daignez entendre ce que j'ai à vous dire. J'ai aimé et j'aime encore votre mari comme mon propre frère. Quant à l'amitié qu'il a pour moi, j'ignore si elle est bien tendre; mais je sais bien qu'elle ne l'empêche pas de

coucher avec ma femme comme avec vous; il le fit hier, et presque sous mes yeux. Or, c'est parce que je l'aime, que je prétends user de représailles et borner là toute ma vengeance. Comme il a joui de ma femme, il est juste que je jouisse de vous : c'est la moindre chose que je puisse exiger. Si vous me refusez cette satisfaction, je vous déclare qu'il ne me sera pas difficile de le surprendre et de le traiter d'une manière dont vous ne vous trouverez pas bien ni l'un ni l'autre. » La dame ne pouvait croire que son mari lui fût infidèle. Sepe lui raconta comment il s'y était pris pour s'en assurer. Ces particularités achevèrent de la persuader. « Puisque vous avez résolu, lui dit-elle, de vous venger sur moi de l'outrage de mon mari, je veux bien y consentir, mais à condition que vous ferez ma paix avec votre femme; de mon côté, je lui pardonne volontiers le tort qu'elle m'a fait. — Soyez tranquille, repartit Sepe, je me charge de tout, et m'engage, outre cela, de vous donner un des plus jolis bijoux qu'il soit possible de voir. » Il commença ensuite à lui donner de tendres baisers, la poussa tout doucement sur le coffre, et en jouit autant de temps qu'il voulut.

Spinelosse, qui avait tout entendu, entra dans une telle colère, qu'il en pensa crever de rage : et, si la crainte du ressentiment de Sepe ne l'eût arrêté, il n'est pas d'injure qu'il n'eût dite à sa femme, tout enfermé qu'il était; mais, considérant qu'il avait été l'agresseur, et que Sepe ne faisait que lui rendre cornes pour cornes, il se consola, et résolut d'être son ami plus que jamais.

Cependant la voisine, descendue du coffre, demande le joyau qui lui a été promis. Sepe ouvre alors la porte de la chambre, et appelle sa femme, qui dit en entrant à la voisine : « Vous m'avez rendu un pain pour un gâteau.—Ma femme, dit le mari en l'interrompant, ouvre le coffre. ». Puis, se tournant vers la voisine, étonnée de voir là son mari : « Voilà, ma belle dame, le bijou que je vous ai promis. » Il serait difficile de dire lequel eut le plus de honte, ou de Spinelosse ou de sa femme. Spinelosse, sorti du coffre : « Nous sommes quittes, mon voisin, dit-il à Sepe sans entrer dans aucune explication; et, si tu veux m'en croire, nous n'en serons pas moins bons amis qu'auparavant. Puisque nous n'avons rien à partager que nos femmes, ajouta-t-il, je suis d'avis que nous les ayons en commun. » Sepe accepta l'offre. Ils dînèrent tous quatre ensemble dans la plus parfaite union. Depuis ce jour, chaque femme eut deux maris, et chaque mari deux femmes, sans qu'il s'élevât jamais la moindre contestation entre eux pour la jouissance.

NOUVELLE IX

LE MÉDECIN JOUÉ.

Labrun et Bulfamaque, sous pretexte de le faire entrer dans une societe qui allait en course, mènent maître Simon, medecin, dans un lieu ecarte et le jettent dans une fosse d'aisance, où ils le laissent.

Après que les dames eurent un peu causé sur les femmes des deux Siennois, la reine, qui n'avait pas encore rempli sa tâche, et qui ne voulait point violer le privilége de Dionée, commença ainsi l'histoire qu'elle devait conter :



Le Médecin joué.



Mon dessein est de vous faire le récit d'une tromperie que vous approuverez sans doute aussi, et qui me paraît digne de toute votre attention.

Un médecin, né à Florence, avait été faire ses études et prendre ses grades à Bologne. De retour dans sa patrie, décoré du bonnet et de la robe de docteur, on ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était tout aussi ignorant qu'avant son départ. Et véritablement rien n'est plus ordinaire, dans notre bonne ville de Florence, que de voir ceux qui ont été prendre à l'université de Bologne, soit le grade d'avocat, soit celui de médecin, soit celui de notaire, ne cacher sous leurs longues robes qu'une sotte présomption, fruit de leur crasse ignorance. C'est surtout ce qu'on remarqua autrefois dans le nommé Simon de Villa, plus riche en biens patrimoniaux qu'en qualités acquises. Vêtu d'une robe d'écarlate et décoré du bonnet de docteur en médecine, il loua, à son retour de Bologne, une maison dans la rue qu'on appelle aujourd'hui du Concombre. Ce maître Simon avait, entre autres défauts, la manie de demander à la personne qui se trouvait avec lui le nom et l'histoire de tous ceux qu'il voyait passer dans la rue, comme s'il eût dû composer, d'après les faits et gestes des passants, les médecines qu'il donnait à ses malades. Il remarqua principalement deux peintres, dont il a été déjà question plusieurs fois, qu'il voyait tous les jours ensemble, et qui demeuraient dans son quartier. On devine que c'est de Lebrun et de Bulfamaque qu'il s'agit. Comme il les voyait toujours de belle humeur, toujours prêts à rire et à danser, il s'informa quelle était leur profession, et apprenant qu'ils étaient peintres, et pauvres comme la plupart des gens de leur état, il alla se fourrer dans l'esprit qu'il n'était pas possible que des gens pauvres pussent être si contents et si joyeux, et qu'il fallait qu'ils eussent quelque ressource qu'on ne savait pas, d'autant plus qu'ils avaient la réputation d'être fins et rusés. Pour savoir ce qui en était, il résolut de faire leur connaissance, ou tout au moins celle de l'un d'eux. Il ne tarda pas à faire celle de Lebrun. Dans le premier entretien que celui-ci eut avec le médecin, il lui fut aisé de s'apercevoir que ce n'était rien moins qu'un sot et un parfait imbécile. Il s'amusa beaucoup de ses platitudes, et le médecin goûta les gentillesses du peintre, de manière que chacun trouva du plaisir dans cette nouvelle liaison. L'un se félicitait d'avoir rencontré un esprit facile et crédule, dont il pouvait se moquer et tirer parti dans l'occasion ; l'autre était enchanté de la connaissance d'un artiste charmant et plein d'esprit. Le médecin, voulant découvrir les ressources qu'il supposait au peintre, l'invitait souvent à dîner, dans l'intention de se familiariser avec lui et de le faire parler. Un jour qu'il l'avait régalé, il prit sur lui de lui témoigner son étonnement de ce que Bulfamaque et lui étaient si gais et si contents, quoiqu'ils n'eussent pas de biens ni l'un ni l'autre. Il le pria de lui apprendre leur secret. Lebrun ne put s'empêcher de rire en lui-même d'une si sotte demande, et lui fit une réponse conforme à sa bêtise. « Notre maître, dit-il, je ne dirais pas notre secret à un autre ; mais, comme vous êtes de mes amis, je ne ferai pas difficulté de vous le dire, à condition toutefois que vous serez discret. — Oh ! je vous jure de n'en jamais parler à personne, s'écria le docteur. — Vous voyez donc, reprit le peintre, comme Bulfamaque et moi nous vivons contents et joyeux : il n'est pourtant pas moins vrai que notre métier ne paie seulement pas l'eau que nous buvons. Nous ne vivons pas non plus de vols ni d'escroqueries : nous sommes

d'honnêtes gens à qui la conscience n'a jamais rien reproché de ce côté-là. Ce qui nous donne à vivre, puisqu'il faut vous le dire, ce sont les courses où nous allons de temps en temps ; ces courses-là nous fournissent tout ce dont nous avons besoin, sans faire le moindre tort à personne. Voilà, monsieur le docteur, l'unique ressource de notre gaieté et de notre bonheur. »

Le médecin, qui ne comprenait pas ce que Lebrun venait de lui dire, ne laissa pas de le croire de la meilleure foi du monde. Il le pria ensuite de vouloir bien lui apprendre ce que c'était qu'aller en course, lui protestant qu'il n'en parlerait jamais, pas même à sa femme. « Grand Dieu ! que me demandez-vous là ? s'écria Lebrun : savez-vous bien que je perdrais ma fortune et tout ce que j'ai de plus cher au monde, si l'on venait à découvrir que je me suis ouvert là-dessus ? Que dis-je ? ma propre vie serait en danger, et peut-être me précipiterait-on sans pitié dans la gueule du Lucifer de Saint-Gal. Ainsi, n'attendez pas que je vous le dise jamais. »

Lebrun, ne faisant toutes ces difficultés que pour exciter davantage la curiosité du sot médecin : « Mon cher ami, lui dit alors le docteur, tu peux compter sur ma discretion ; de ma vie je n'ouvrirai la bouche sur rien de ce que tu me diras ; je t'en donne ma parole d'honneur. » Après avoir reçu plusieurs autres protestations d'un secret éternel : « Jugez, lui dit Lebrun, de l'empire que vous avez sur moi, de la déférence que j'ai pour votre qualité de docteur, de l'attachement que vous m'avez inspiré, de la confiance, en un mot, que j'ai en vous, puisque je n'ai pas la force de vous refuser. Vous allez donc tout savoir ; mais j'exige auparavant que vous me juriez, par la croix de Monteson, que vous n'en parlerez de votre vie à qui que ce soit. » Après qu'il eut fait jurer le médecin : « Vous pouvez avoir ouï dire, continua-t-il, qu'il y a douze ou treize ans qu'il arriva dans cette ville un fameux nécroman nommé Michel Lescot. Il fut accueilli avec beaucoup de distinction des plus notables gentilshommes de Florence, presque tous morts aujourd'hui. Lorsqu'il partit, il laissa, à leur sollicitation, deux de ses disciples, à qui il commanda de rendre aux gentilshommes qui l'avaient si bien accueilli tous les services qui dépendraient d'eux et de leur art. Ces deux nécromans servaient lesdits notables, non-seulement dans leurs affaires de galanterie, mais encore dans les autres choses, et s'accoutumèrent tellement au climat de notre ville et aux mœurs de ses habitants, qu'ils résolurent de s'y fixer tout à fait. Ils se lièrent d'amitié avec plusieurs personnes, sans s'inquiéter si elles étaient de famille noble ou roturière, pauvres ou riches, ne s'attachant qu'au caractère et au mérite personnel. Par complaisance pour leurs amis, ils composèrent une société d'environ vingt-cinq hommes, qui devaient s'assembler, deux fois le mois, dans un lieu qu'ils avaient eux-mêmes choisi. Là, lorsque tous les frères étaient réunis, chacun demandait aux deux magiciens ce qu'il souhaitait, et ils satisfaisaient tout le monde autant de temps que durait la nuit ; car l'assemblée ne se tenait jamais le jour. Bulfamaque et moi fîmes connaissance avec un homme de cette confrérie, et nous devînmes tellement amis, qu'il nous y fit admettre l'un et l'autre. Cette société dure encore, et nous sommes très-exacts, comme vous imaginez bien, à ne pas manquer une assemblée. C'est une chose admirable de voir la richesse des tapisseries de la salle où nous mangeons. Les tables sont servies avec une magnificence vraiment

royale. Vous seriez émerveillé à la vue du grand nombre de domestiques de l'un et de l'autre sexe empressés à nous servir et à prévenir nos désirs. Rien n'est plus brillant, mieux travaillé que la vaisselle d'or et d'argent dans laquelle on sert les mets, qu'on a soin de varier à l'infini, afin de contenter tous les goûts. Il n'y a point d'instrument de musique dont on ne régale les oreilles. Je ne saurais vous dire ni combien on brûle de bougies à ces festins, ni quelle abondance de dragées de toutes les sortes, de confitures de toutes les couleurs, de vins de tous les pays, de fruits les plus recherchés, il s'y consomme. N'allez pas vous figurer, mon cher docteur, que nous ayons là nos habits ordinaires : on nous en fournit de si riches, de si précieux, que le moins bien vêtu a l'air d'un empereur. Mais ce n'est pas tout : ce qu'il y a de plus agréable, de plus satisfaisant, ce sont les belles femmes qu'on y fait venir à souhait de toutes les parties du monde. Il suffit d'en désirer une pour qu'elle y paraisse un instant après, fût-elle à deux mille lieues. On y voit la dame de Barbanique, la reine de Basque, la femme du soudan, l'impératrice d'Osbeck, la Chian-Chianfere de Norwége, la Semistance de Berlinsone, et la Scalpèdre de Narsie. Mais pourquoi m'amuserais-je à vous les compter? Il doit vous suffire de savoir qu'on y voit toutes les reines de l'univers, jusqu'à la Schinchimure du prêtre Jean, qui a les cornes entre les deux fesses. Après qu'on a bien bu, bien mangé, bien dansé, chacun passe dans une chambre séparée avec la dame qu'il a fait venir. Vous noterez que chacune de ces chambres paraît une chapelle divinement décorée. Il s'en exhale continuellement des odeurs mille fois plus agréables que celle qui sort des boîtes d'épiceries de votre boutique quand vous faites le comin. Les lits de chaque chambre sont plus riches et plus élégants que celui du doge de Venise. Je vous laisse à penser ce qu'on fait sur ces beaux lits. Tous les frères ont les plus jolies femmes qu'on puisse voir ; mais, à mon avis, Bulfamaque et moi sommes pourtant encore mieux partagés que les autres, puisqu'il fait venir le plus souvent la reine de France, et moi celle d'Angleterre, qu'on sait être les plus belles femmes de leur royaume. Nous avons su si bien faire, que ces princesses n'aiment que nous et ne pensent qu'à nous. Jugez par là si nous devons être plus heureux que les autres, possédant les bonnes grâces de deux reines si puissantes. Vous devez bien vous imaginer que nous savons mettre à profit la tendre affection dont elles nous honorent. Quand nous avons besoin d'argent, nous leur en demandons ; et, si nous désirons mille ducats, on nous les donne incontinent : c'est ce que nous appelons, dans notre langage, aller en course ; car, comme les corsaires, nous mettons tout le monde à contribution, avec cette différence cependant, qu'ils ne rendent jamais ce qu'ils ont pillé, et que nous autres le rendons quand nous avons le nécessaire. « Voilà, mon cher et aimable docteur, ce que c'est qu'aller en course. Jugez à présent si j'avais tort de vous recommander le secret. Je ne veux plus vous exhorter à la discrétion ; ce serait vous faire injure de penser que vous fussiez capable de me trahir et de violer vos serments. »

Le médecin, dont tout le savoir consistait peut-être à guérir les petits enfants de la teigne, crut tout ce que Lebrun lui dit comme autant d'articles de foi, et eut la plus grande envie d'être reçu de cette merveilleuse société. Peu s'en fallut qu'il ne priât sur l'heure le peintre de l'y faire entrer, mais il crut qu'il était bon de le mettre davantage dans ses intérêts par de nouvelles politesses avant de le

lui proposer. Il se borna donc à lui dire qu'il n'était pas étonnant qu'il menât une si joyeuse vie, puisqu'il avait le bonheur d'être d'une si admirable confrérie. Dès ce moment, il redoubla d'attentions pour Lebrun, qu'il retenait presque tous les jours à dîner et à souper. Il ne laissait échapper aucune occasion de lui faire politesse, et recherchait si fort sa compagnie, qu'on eût dit qu'il ne pouvait vivre sans lui. Lebrun, pour ne pas paraître ingrat, lui peignit le carême dans la salle de compagnie, et un *Agnus Dei* dans la chambre à coucher. Il lui peignit encore, dans une galerie, la guerre des chats contre les rats; ouvrage qui paraissait, aux yeux du docteur, de la dernière beauté. S'il arrivait que Lebrun ne soupât point chez le médecin, ce qui était rare, il s'en excusait le lendemain en disant qu'il avait passé la nuit avec la compagnie en question. Il lui dit un jour que, la reine d'Angleterre l'ayant un peu mécontenté, il avait fait venir la Gumèdre du grand kan des Tartares. « Que veut dire Gumèdre? demanda le médecin; je n'entends pas ce mot-là. — Je n'en suis pas surpris, répondit le peintre; car j'ai entendu dire que le Porc-Gras et Vinacenne n'en parlent point.— Dites donc Hippocrate et Avicenne, repartit le médecin.—Vous avez raison, continua Lebrun; je n'entends pas plus vos noms que vous n'entendez les miens. Gumèdre, en langue tartare, signifie impératrice dans la nôtre. Oh! la belle créature! vous en seriez amoureux fou si vous l'aviez vue, et elle vous aurait déjà fait oublier les médecines, les ordonnances et les emplâtres. »

Par ces sortes de discours, le rusé peintre ne faisait qu'allumer de plus en plus les désirs de l'imbécile docteur, qui se détermina enfin à lui ouvrir son cœur, persuadé que ses bienfaits l'avaient mis entièrement dans ses intérêts. Un soir donc qu'il tenait le flambeau, pendant que Lebrun travaillait au combat des chats et des rats, et qu'ils étaient tous deux seuls, il lui dit du plus grand sérieux : « Vous ne sauriez vous figurer, mon cher ami, combien je vous suis dévoué; il n'est rien que je ne sois disposé à faire pour vous en convaincre : fallût-il aller tout à l'heure à deux lieues d'ici pour vous obliger, je partirais sans balancer. Persuadé que vous ne m'aimez pas moins, j'ose vous adresser une prière. Depuis que vous m'avez parlé de votre agréable confrérie, je ne désire rien tant que d'en être, et ce n'est pas sans de bons motifs, comme vous allez en juger. Je vis l'année dernière, à Cacavincigli, la plus jolie servante qu'il y ait peut-être dans l'Italie, et, depuis ce moment, elle ne m'est pas sortie de la tête. Mon intention serait de la faire venir. Que j'aurais de plaisir à l'accabler de caresses! Je lui offris, dans le temps, deux bolonnais pour l'engager à m'accorder ses faveurs; mais il n'y eut pas moyen de l'y résoudre. Ne pourrais-je pas être admis dans votre société? Dites-moi, je vous prie, ce qu'il faut que je fasse pour y être reçu; soyez sûr que vous aurez en moi un compagnon qui ne vous déshonorera point. Je suis bel homme, mon teint est frais comme une rose; je suis de plus docteur en médecine, et, si vous n'en avez point dans votre confrérie, je pourrai m'y rendre fort utile. Je sais mille belles choses et même une infinité de chansons. Tenez, je vais vous en chanter une.... » Et le voilà qui chante. Lebrun mourait d'envie de rire; mais il se retint. La chanson achevée : « Eh bien! notre ami, qu'en dites-vous? reprit le médecin. — En vérité, répondit le peintre, il n'est pas possible de mieux chanter ni d'avoir une voix plus agréable; elle effacerait les sons harmonieux des violons de Saggenali. Vous êtes un vrai prodige. —

Vous ne l'auriez jamais cru, je gage, si vous ne l'aviez entendu.—Non, je vous jure. — J'en sais bien d'autres ; mais ce n'est pas le temps de vous montrer tout mon savoir. Apprenez que, tel que vous me voyez, je suis fils d'un gentilhomme, quoiqu'il ne vécût qu'au village, et que, du côté de ma mère, je descends en ligne directe de la famille de Vallechio. Aucun médecin de Florence n'a d'aussi beaux livres ni d'aussi belles robes que moi. J'en ai une qui m'a coûté près de cent écus. Je vous prie donc encore une fois de me faire admettre dans votre société. Si vous me rendez ce service, vous pouvez hardiment tomber malade quand vous voudrez : je vous promets de vous guérir *gratis.* »

Lebrun l'avait assez fréquenté pour n'être pas surpris de l'entendre parler ainsi. Pour lui persuader qu'il cherchait une défaite : « Éclairez un peu de ce côté-ci, lui dit-il ; je vous répondrai quand j'aurai fait les queues à ces rats. » Lorsque le peintre eut achevé son travail, il contrefit l'homme embarrassé de la demande. « Je suis persuadé, dit-il au docteur, que vous tenteriez beaucoup de choses pour moi : aussi vous n'avez point affaire à un ingrat. Mais sentez-vous bien toute l'importance du service que vous demandez? S'il était en ma puissance de le rendre à quelqu'un, soyez persuadé que ce serait à vous. Je croirais même faire peu de chose, eu égard à votre mérite et au bien que je vous veux. Personne ne vous aime et ne vous considère plus que moi, parce que je trouve dans tous vos discours un jugement qui me charme, un sens qui me séduit, une sagesse qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. Vous êtes sensible à la beauté, c'est un nouveau titre à mon estime. Oui, mon cher ami, plus je vous connais, plus je vous vénère. Mais la chose que vous désirez ne dépend pas de moi. Mon crédit sur ce point est moindre que vous ne croyez. Cependant, comme on ne risque rien avec un homme aussi discret que vous, je vous indiquerai les moyens que vous devez prendre pour réussir; moyens qui me paraissent infaillibles, puisque vous avez de beaux livres, de belles robes et mille belles qualités. — Parlez, ordonnez, dit le médecin transporté de joie : vous pouvez compter que vous ne serez compromis en rien par mon indiscrétion. Il n'y a pas d'homme sur terre plus discret que moi. Dans le temps que messire Gasparin de Salicet était juge de Farnisopoli, il ne faisait presque rien sans me le communiquer, tant il connaissait ma circonspection. Pour vous prouver que je ne vous en impose point, vous saurez que je fus le premier à qui il fit part de son mariage avec la Bergamine. Douterez-vous, après cela, de ma discrétion? — Je n'aurais garde, répond Lebrun ; et, puisque cet homme se fiait à vous, j'aurais grand tort sans doute de ne pas m'y fier aussi. Voici donc la manière dont vous devez vous y prendre pour être admis dans notre confrérie. Nous avons toujours un capitaine et deux conseillers, qu'on change tous les six mois. Il est arrêté qu'aux fêtes de Noël prochain, Bulfamaque sera élu capitaine, et moi conseiller. Le capitaine peut beaucoup pour faire recevoir un étranger. D'après cela, il me semble qu'il serait bon que vous fissiez la connaissance de Bulfamaque. Vous êtes si poli, si aimable, que vous n'aurez point de peine à vous l'attacher; et, devenu votre ami, vous l'engagerez à vous servir, et il le fera volontiers. Je lui ai parlé de vous dans plus d'une circonstance, et le bien que je lui en ai dit vous a acquis son estime. De mon côté, soyez sûr que je vous seconderai de tout mon zèle.—Ce moyen, dit le docteur, me paraît excellent. Si Bulfamaque se plaît avec

les gens éclairés, il ne pourra point se passer de moi quand il m'aura une fois connu. Je puis dire, sans me vanter, que j'ai tant de savoir, que je pourrais en fournir à toute une ville, et en avoir encore de reste. »

Lebrun ayant quitté le médecin, dont il commençait à s'ennuyer, alla trouver Bulfamaque pour lui conter cette belle conversation et s'en divertir avec lui. Bulfamaque brûlait d'impatience de voir de près cet original et de rire à ses dépens. Le médecin, qui, de son côté, grillait d'envie d'aller en course, n'eut point de repos qu'il n'eût vu le camarade de Lebrun. Il les eut le lendemain l'un et l'autre à dîner et à souper, et leur fit fort bonne chère. Ces festins en amenèrent d'autres. C'était tous les jours un nouveau régal pour les deux peintres, qui faisaient les cérémonies nécessaires pour paraître désintéressés, mais qui finissaient toujours par se rendre aux invitations, parce qu'ils aimaient la bonne chère.

Le docteur, ayant pris son temps, fit à Bulfamaque la même prière qu'il avait faite à son confrère. Bulfamaque feignit d'en être scandalisé, et fit cent reproches à Lebrun. « Je jure, lui dit-il d'un ton irrité, je jure par le dieu de Pasignan, que je te ferai repentir de ton intempérance de langue. Je ne sais à quoi il tient que je ne te déchire la figure, pour t'apprendre à dire nos secrets à M. le docteur. » Le médecin lui protesta qu'il l'avait su d'ailleurs, et parla si sagement, qu'il apaisa sa colère. « Il paraît bien, monsieur le médecin, dit alors Bulfamaque, que vous avez été à Bologne, et que vous savez garder un secret. Je vois encore que vous n'en êtes pas resté à l'A B C, comme plusieurs de nos docteurs, qui ne laissent pas de faire les fanfarons. Si je ne me trompe, vous êtes né un jour de dimanche. Lebrun m'avait bien dit que vous étiez un savant médecin ; mais il n'avait pas ajouté que vous saviez prendre les cœurs avec votre douce éloquence. J'ai vu peu d'hommes parler si bien et si sagement. — Voilà ce que c'est, mon ami, interrompit le docteur en se tournant vers Lebrun, d'avoir affaire à des gens d'esprit : cet honnête homme n'a-t-il pas su connaître en un instant toute l'étendue de mon rare savoir ? Il vous fallut plus de temps, à vous, pour découvrir tout ce que je vaux. Dites-lui ce que je vous répondis lorsque vous m'assurâtes qu'il se plaisait à la société des hommes de mérite. — Il le sait, dit Lebrun. — Vous auriez encore une bien meilleure idée de moi, continua le docteur en regardant Bulfamaque, si vous m'aviez vu à Bologne, où j'étais aimé des grands et des petits, des professeurs et des écoliers, tant je savais les enchanter par mes discours et mon savoir. Je maniais si bien la parole, et j'étais si accoutumé à me faire admirer, que je n'ouvrais jamais la bouche sans faire rire ceux qui étaient présents. On sait aussi que j'ai été universellement regretté. On voulait, afin de me retenir, me donner le privilége exclusif d'enseigner la médecine ; mais je résistai à tout, pour venir jouir ici des grands biens que je possède, et pour me rendre utile à mes compatriotes.

— Eh bien ! Bulfamaque, dit alors Lebrun, tu vois bien que je ne t'ai rien dit de trop à l'avantage de M. le docteur. Tu conviendras à présent que tu avais tort de soupçonner d'exagération les éloges que j'en faisais. Je suis assuré qu'il n'y a pas de médecin à Florence qui se connaisse mieux que monsieur en urine d'âne, et qu'on ne trouverait pas son pareil d'ici aux portes de Paris. Vois main-

tenant si tu peux lui refuser quelque chose. — Vous avez raison, dit le docteur; mais on ne me connaît point dans cette ville, où je n'ai rencontré jusqu'à ce jour que des gens grossiers et bornés. Je voudrais que vous me vissiez parmi mes confrères. — Je n'ai pas besoin de cette nouvelle preuve de votre savoir, dit Bulfamaque; il est facile de voir que vous êtes leur maître à tous. Je suis enchanté de connaître votre grand mérite et de le trouver fort supérieur à l'idée que je m'en étais formée. D'après cela, vous ne devez pas douter que je ne vous oblige en tout ce qui dépendra de moi. Soyez tranquille, il ne tiendra pas à mon zèle que vous ne soyez bientôt reçu dans notre société. »

Cette promesse lui fut renouvelée par les deux peintres à chaque politesse qu'ils en recevaient. Ils traînèrent la chose en longueur le plus qu'ils purent, et s'amusaient beaucoup à lui persuader des extravagances. Ils lui promettaient de lui procurer la jouissance de la comtesse de Civillari, qui, à les entendre, était la plus belle chose qui se trouvât dans le pays, où l'on ne peut agir par procuration. « Quelle est cette comtesse? demanda le médecin. — C'est, répondit Bulfamaque, une très-grande dame. Il y a peu de maisons qui ne lui paient un tribut. Les membres de notre société ne sont pas les seuls qui lui rendent hommage, les cordeliers la révèrent comme nous, et sonnent, en son honneur, de la trompette postérieure. Quand elle se promène, elle se fait sentir de loin, quoique le plus souvent elle soit enfermée. Il n'y a cependant pas longtemps qu'elle passa devant votre porte pour aller laver ses pieds dans la rivière d'Arno, et prendre l'air de la campagne. Sa résidence ordinaire est au royaume des Aisances. Son cortége est un grand nombre d'officiers qui portent pour marque de sa grandeur la verge et le *piombino*. On rencontre partout plusieurs de ses barons, tels que le Tamagnin de la porte de dom Méta, le manche di Scopa, le Scacchera et autres, qui sont, je crois, de vos amis, mais dont vous ne vous souvenez plus dans ce moment. Si nous réussissons dans notre projet, nous vous mettrons dans les bras de cette belle princesse, vous conseillant d'abandonner la servante de Cavavincilli. »

Le médecin, qui, dès sa plus tendre enfance, avait été élevé à Bologne, ne connaissait pas les expressions grossières dont se servaient les peintres. Fort content du portrait qu'on lui avait fait de cette dame, il consentit à en jouir; et, peu de jours après, il apprit qu'il avait été agréé de la société. Cette nouvelle le mit au comble de la joie. Le jour qui précéda la nuit de l'assemblée désignée pour sa réception, il donna à dîner aux deux peintres, et leur demanda la manière dont il devait se conduire. Bulfamaque se chargea de l'en instruire. « Il faut, en premier lieu, lui dit-il, que vous n'ayez aucune peur, sans quoi vous courrez risque de rencontrer des obstacles qui vous empêcheraient d'être reçu, et vous nous causeriez un grand préjudice. Vous vous rendrez ce soir, vers l'heure du premier somme, sur un des tombeaux qu'on a élevés devant Sainte-Marie-la-Nouvelle, après avoir mis la plus belle de vos robes doctorales; car il est bon que la première fois vous paraissiez avec bonneur dans notre société. Vous saurez d'ailleurs que, dans la dernière de nos assemblées, la comtesse, sachant que vous étiez gentilhomme, promit de vous faire recevoir chevalier d'eau froide, à ses propres dépens. Vous attendrez, sur ce tombeau, qu'on vous envoie quérir. Comme il ne faut vous rien laisser ignorer, voici de quelle

maniere vous sortirez de là. Une bète noire, cornue et de moyenne grandeur, paraitra devant vous, et fera des sauts et des cabrioles à vos côtés, afin de vous épouvanter, mais sans vous blesser le moins du monde. Quand elle verra que vous n'avez point peur, elle s'approchera doucement de vous, et alors vous monterez dessus sans frayeur et sans nommer en aucune façon Dieu ni les saints. Dès que vous y serez, vous aurez soin de mettre vos mains sur l'estomac, sans toucher aucunement la bête, qui vous portera au petit pas au lieu où se tient notre assemblée. Mais, songez-y bien, si, pendant tout le temps que vous serez avec elle, il vous arrive d'avoir peur, ou d'invoquer Dieu ou les saints, je vous avertis qu'elle pourrait fort bien vous jeter dans quelque trou puant. Ainsi, monsieur, si vous ne vous sentez pas le courage nécessaire, je vous conseille de demeurer chez vous ; car, sans être plus avancé, vous nous rendriez un très-mauvais service. — Je vois bien, dit le docteur, que vous ne me connaissez pas encore : on dirait que vous ne jugez de moi que par ma robe et par mes gants. Si vous saviez ce que j'ai fait à Bologne, lorsque j'allais avec mes amis voir les courtisanes, vous ne douteriez pas de mon courage. Un soir, une de ces filles, qui n'était pas plus haute que le coude, et qui n'en paraissait que plus méchante, refusa de venir avec nous. Savez-vous ce que je fis? je la pris par les cheveux, et, après lui avoir donné plus de cent coups de poing, je la jetai, je crois, à plus de cent pas de moi, et la forçai à nous suivre. Une autre fois, n'étant accompagné que d'un petit garçon, je passai de nuit, sans avoir peur, devant le cimetière des Cordeliers, quoiqu'on y eût enterré une femme ce jour-là même. Ainsi reposez-vous sur moi ; je suis plus aguerri que vous ne sauriez l'imaginer. Au reste, pour être mis décemment, je prendrai la robe d'écarlate que je portai le jour que je fus reçu docteur. Soyez certain que la compagnie sera charmée de me voir, et qu'elle ne tardera pas à m'élire capitaine. Attendez-vous à des merveilles, puisque la comtesse, qui ne m'a pas encore vu, est déjà si fort amoureuse de moi, qu'elle veut me faire chevalier d'eau froide. Vous verrez si je ne saurai pas bien tenir mon rang de chevalier. Laissez-moi recevoir, et vous serez émerveillés de ma conduite. — C'est le mieux du monde, dit Bulfamaque, mais ne vous moquez pas de nous : sur toutes choses, soyez exact au rendez-vous à l'heure indiquée ; il est essentiel qu'on vous y trouve quand on ira vous chercher. Je vous dis ceci parce qu'il fait froid, et que messieurs les médecins n'aiment pas à le sentir. — N'ayez nulle inquiétude, répondit le docteur ; je ne suis point frileux. Je puis vous assurer que, lorsqu'il m'arrive de me lever la nuit pour aller à la garde-robe, ce à quoi tout le monde est exposé, je ne mets jamais que ma robe de chambre sur mon corps. Ainsi je me trouverai sans faute au rendez-vous à l'heure convenue. »

Les peintres se retirèrent fort contents des dispositions du docteur, qui, aussitôt la nuit venue, trouva un prétexte, auprès de sa femme, pour mettre sa belle robe. Il se rendit, au temps marqué, sur l'un des tombeaux de Sainte-Marie, et y attendit patiemment la bête, malgré le grand froid qu'il faisait. Bulfamaque, qui était grand, vigoureux et agile, mit un de ces masques cornus dont on se servait à certains jeux qu'on a abolis, et se revêtit d'une peau bien velue, de manière qu'on l'eût pris pour un ours, à cela près que le masque représentait la figure du diable. Dans cet équipage, il va, suivi de Lebrun, qui voulait

être témoin de la scène, sur la place neuve de Sainte-Marie, et n'a pas plutôt aperçu le médecin, qu'il se met à sauter, à siffler et à pousser des hurlements affreux. A cette vue, le médecin, plus peureux qu'une jeune fille, sent ses che-



veux se dresser, tremble dans toutes ses fibres, et commence à regretter son lit. Cependant, l'envie de voir les merveilles dont on l'avait entretenu, jointe à la certitude que la bête ne lui ferait aucun mal, l'emporta sur la peur, et il se rassura un peu. Après que Bulfamaque eut fait quelque temps le furieux, il s'apaisa, s'approcha ensuite du tombeau où était le médecin, et s'y arrêta. Le docteur, qui tremblait encore de frayeur, ne savait s'il devait monter ou non sur la bête. A la fin, il craignit qu'elle ne s'impatientât et ne le punît. Cette seconde peur chassa la premiere, et le fit monter doucement sur l'animal, disant : « Dieu veuille me conduire ! » Il se rangea du mieux qu'il put, et ne manqua pas de mettre, comme on le lui avait recommandé, ses mains contre la poitrine. Alors Bulfamaque prit à petits pas le chemin de Sainte-Marie-de-l'Échelle, et porta notre docteur jusqu'auprès des dames de Ripoli. Il y avait dans ces cantons-là des fosses où les paysans des environs portaient les immondices et le surabondant de la comtesse de Civillari, dont ils engraissaient leurs champs. Bulfamaque, s'étant approché du bord de ces fosses peu profondes, et ayant bien pris son temps, porte la main sur un des pieds du médecin, le pousse avec autant de force que d'adresse, et le jette dans la fosse, la tête la première. Il se met ensuite à sauter, à gambader, à hurler de nouveau, et, passant le long de Sainte-Marie, vers le pré de Tous-Saints, il rejoignit Lebrun, qui l'attendait avec impatience, et qui n'avait pu continuer de le suivre, de peur de faire entendre les éclats de rire qui lui échappaient malgré lui. Ravis de joie, ils s'avancèrent tous deux vers la fosse, pour voir comment se tirerait d'affaire le docteur embrené. Le pauvre

diable, se voyant dans un lieu si abominable, se démenait de son mieux pour en sortir, et, retombant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, il se barbouilla depuis la tête jusqu'aux pieds, et ne s'en retira qu'avec une peine extrême, et non sans avoir avalé quelques drachmes de la matière infecte. Il se servit de ses mains, au défaut d'autre chose, pour se défaire du plus gros de la saleté, et s'en retourna chez lui fort affligé et sans son bonnet doctoral, qu'il avait laissé dans la fosse. Il se fit ouvrir promptement à force de frapper. A peine fut-il entré et eut-il fermé la porte, que Lebrun et Bulfamaque, qui l'avaient suivi de loin, s'approchèrent de la maison pour tâcher d'entendre de quelle façon maître Simon serait reçu de sa femme. Ils entendirent qu'elle lui disait toutes sortes d'injures. « Mon Dieu! s'écriait-elle, que vous méritez bien ce châtiment! Vous alliez sans doute voir quelque maîtresse, et vous vouliez qu'elle vous trouvât paré; c'est pourquoi vous avez pris votre belle robe d'écarlate. La voilà bien propre! Ne devriez-vous pas être content d'avoir une femme comme moi? Je me contente bien de vous, moi, qui aurais autant de galants que j'en voudrais! Vous êtes un beau médecin! Je voudrais que ceux qui vous ont emplâtré de la sorte vous eussent arraché la vie, pour vous apprendre à courir après d'autres femmes, lorsque vous en avez une chez vous à qui vous n'avez rien à reprocher. » Cette musique dura jusqu'à près de minuit, c'est-à-dire autant de temps qu'il en fallut pour laver monsieur le docteur.

Le lendemain matin, Lebrun et Bulfamaque, qui ne voulaient pas se brouiller avec le médecin, se peignirent le corps avec une couleur bleuâtre, comme si c'était l'empreinte de plusieurs coups qu'ils eussent reçus. Ils allèrent dans cet état trouver maître Simon. Ils n'eurent pas plutôt mis le pied sur la porte, qu'ils sentirent qu'on n'avait pas encore pu dissiper toutes les mauvaises odeurs. Le médecin, les voyant paraître, alla au-devant d'eux et les salua comme à l'ordinaire. Les peintres n'agirent pas de même: ils firent les fâchés, et, au lieu de répondre à ses salutations, ils s'exhalèrent l'un et l'autre en imprécations contre lui, en l'accusant de trahison et de perfidie. « C'est bien mal à vous, lui dirent-ils, de nous trahir de la sorte, nous qui n'avons cherché qu'à vous rendre service; vous êtes cause que cette nuit nous avons été roués de coups, et qu'il ne s'en est fallu de guère qu'on ne nous ait laissés morts sur la place; peu s'en est même fallu qu'on ne nous ait chassés de la confrérie, où nous avions donné les ordres nécessaires pour que vous y fussiez reçu. Si vous doutez du mauvais traitement que vous nous avez attiré, visitez un peu notre corps, et vous verrez les meurtrissures dont il est couvert. » Puis, s'étant retirés dans un coin peu éclairé, ils lui montrent leur estomac livide, qu'ils ne laissèrent pas longtemps découvert, pour qu'il ne s'aperçût point de la supercherie. Le médecin cherche à se justifier, et leur conte sa triste aventure.

« Je voudrais, dit Bulfamaque, qu'on vous eût jeté du pont dans la rivière. Qu'aviez-vous affaire de vous recommander à Dieu ou à ses saints? Ne vous avions-nous pas averti? — Je vous jure, sur mon honneur, que je ne m'y suis point recommandé. — Quel mensonge! reprit le peintre. Vous vous y êtes si bien recommandé, que celui qui alla vous querir nous l'a rapporté, et a ajouté que vous trembliez de tous vos membres, sans savoir où vous étiez. Vous nous avez joué là un tour que nous ne méritions pas; ce sera pour nous une leçon

dont nous ferons notre profit : sera bien fin celui qui nous dupera encore. »

Le médecin leur demanda pardon, fit de son mieux pour apaiser leur prétendue colère, et, de peur qu'ils ne publiassent son aventure, qui n'aurait pas manqué tout au moins de le rendre l'objet de la raillerie publique, il leur fit plus d'honneurs, plus de caresses qu'auparavant.

C'est ainsi que nos deux peintres enseignèrent au docteur Simon de Villa ce qu'il n'avait point appris dans l'université de Bologne.

NOUVELLE X

RUSE POUR RUSE.

Une Sicilienne obtient par ruse d'un marchand tout l'argent qu'il avait apporté à Palerme. Celui-ci y revient feignant d'avoir apporté plus de marchandises que la première fois, emprunte de l'argent à la courtisane, et ne lui laisse en paiement que de l'eau et des étoupes.

On devine aisément que la nouvelle de la reine dut fort amuser la compagnie ; il y eut certains endroits qui firent rire jusqu'aux larmes. Dionée, voyant que son tour était arrivé, prit aussitôt la parole, et voici en quels termes il s'exprima :

Mes belles dames, les tromperies les plus plaisantes sont celles qu'on fait à un trompeur, et plus le trompeur est fin, plus la tromperie fait plaisir. En voici la preuve.

Il était autrefois d'usage, dans les villes maritimes, comme il l'est encore aujourd'hui, de porter dans un grand magasin, connu, en plusieurs pays, sous le nom de douane, toutes les marchandises nouvellement débarquées, et d'en remettre aux commis, chargés de les recevoir, un état où leur prix était marqué. Les commis, après les avoir enregistrées sur leurs livres, et s'être fait payer les droits, donnaient ensuite aux marchands un petit magasin séparé pour les serrer. Les courtiers s'informaient de la qualité et du prix des marchandises de chaque magasin et du nom du marchand, pour en procurer le débit, moyennant un certain bénéfice. C'est ce qui se pratiquait et se pratique encore à Palerme, port de mer des plus fréquentés de la Sicile.

Les dames de cette ville sont très-galantes, très-intéressées, très-corrompues ; avec cela elles ont tant de manége, que quiconque ne les connaîtrait pas les prendrait pour les femmes du monde les plus honnêtes. La plupart sont belles et bien faites : elles s'attachent surtout aux étrangers, parce qu'elles les plument plus aisément que les nationaux. Elles ne voient pas plutôt un nouveau débarqué, qu'elles s'informent de son nom et de sa fortune ; et, pour être mieux au fait de ses richesses, elles prient les commis de la douane de leur laisser consulter leurs registres, où elles trouvent la liste et le prix des marchandises qui lui appartiennent, et font ensuite de leur mieux pour attirer leur homme dans leurs filets. Vous ne sauriez croire le nombre de négociants qu'elles ruinent. Bienheureux ceux qui

en sont quittes pour leurs marchandises, et qui n'y laissent pas la peau et les os.

Après ces détails, qui m'ont paru nécessaires, vous saurez qu'il n'y a pas longtemps un jeune Florentin, nommé Salabet, mais plus connu sous le surnom de Nicolas de Chignien, fut envoyé par ses patrons dans cette ville, avec un reste d'étoffes de laine, qu'il n'avait pu vendre à la foire de Salerne, et qui pouvaient valoir cinq cents écus. Après en avoir donné l'état aux commis de la douane et les avoir serrées dans un magasin, il chercha à s'amuser par-ci par-là dans la ville, sans montrer beaucoup d'empressement de s'en défaire. Ce jeune homme était fort bien de sa personne. Une de ces femmes avides d'étrangers, qui en avait entendu parler, et qui fut bientôt au fait de l'état de ses affaires, jeta les yeux sur lui, persuadée qu'elle n'aurait pas de peine à le plumer. C'était une fine commère, connue sous le nom de madame Blanche-Fleur. Elle ne tarda pas à



s'en faire remarquer, et joua si bien son rôle, que le Florentin la prit pour une dame de grande distinction. Comme il avait assez bonne opinion de lui-même, il ne douta point que son air ne l'eût charmée, et résolut de mener cette intrigue à son dénoûment. Il chercha donc tous les moyens de se lier avec elle, et, pas-

sant et repassant sans cesse devant sa porte, il eut le plaisir de s'apercevoir qu'il ne déplaisait pas. Après avoir eu l'art de le bien enflammer, et lui avoir fait entendre qu'elle éprouvait pour lui une égale tendresse, la belle lui dépêcha secrètement une de ses femmes, fort habile dans l'art de négocier une affaire de galanterie. L'ambassadrice prit le ton qu'il fallait pour réussir dans sa mission, et lui dit, presque la larme à l'œil, que sa bonne mine avait tellement fait impression sur sa maîtresse, qu'elle n'avait pas un instant de repos, et qu'elle consentirait volontiers à le voir en secret, s'il voulait se trouver à une maison de bains qu'elle lui désignerait. Ensuite elle tira de sa bourse un anneau qu'elle lui remit de sa part, comme un gage de son amour.

Salabet était au comble de la joie. Il prend l'anneau, l'examine de près, le baise avec transport, et, l'ayant mis à son doigt, il répond à la bonne messagère que madame Blanche-Fleur ne fait que lui rendre justice en le payant de retour; qu'il pense à elle nuit et jour, qu'il l'aime au delà de toute expression, et qu'il n'y a pas de lieu où il ne soit prêt d'aller pour se procurer le plaisir de la voir. « Elle n'a qu'à me faire savoir le jour et le moment, et je m'y rendrai. »

La dame, instruite de ses dispositions, lui renvoie sur l'heure sa confidente, pour lui dire à quelle maison de bains il devait aller la trouver le lendemain après vêpres. L'heure du rendez-vous venue, Salabet, qui ne s'était vanté à personne de son aventure, se rend chez le baigneur, et apprend avec plaisir que la salle était retenue pour madame Blanche-Fleur. A peine y avait-il passé quelques minutes, qu'il vit arriver deux servantes chargées, l'une d'un beau et grand matelas de futaine, l'autre d'un panier plein de provisions. On étendit le matelas sur un lit, avec des draps de fin lin, bordés d'or et de soie, qu'on couvrit d'une courtepointe, d'un boucassin de Chypre très-blanc, et de deux oreillers brodés magnifiquement. Après cela, les deux servantes entrèrent dans la salle du bain et le lavèrent avec soin.

Madame Blanche-Fleur ne se fit pas attendre longtemps. Elle arriva, accompagnée de deux autres servantes, et fit mille caresses à Salabet dès qu'elle fut seule avec lui. Après bien des soupirs poussés de part et d'autre, et bien des baisers donnés et rendus, « Vous seul, dit la dame, avez pu me faire venir ici. Il n'y a pas eu moyen de me défendre de vos charmes, trop aimable Toscan; vous avez embrasé mon cœur. » Après plusieurs discours de même force, ils se déshabillèrent et entrèrent tout nus dans le bain, aidés des deux servantes. La dame, sans permettre que personne portât la main sur son corps, se lava elle-même avec un savon composé de différentes odeurs, où celle du musc dominait; après quoi elle se fit essuyer par les servantes avec des linges très-fins et parfumés. Le Florentin fut servi avec le même soin. Ils furent portés l'un et l'autre sur les épaules des servantes, bien enveloppés, dans le lit qui avait été préparé. Un instant après, on tira les draps mouillés, et on laissa le couple amoureux sur de nouveaux draps, qu'on avait arrosés d'eau de rose, d'eau de fleurs d'oranger, de jasmin et d'eau de naphte, toutes prises dans de petits flacons d'argent très-beaux. Ils furent enfin régalés de confitures et de vins exquis, si bien que Salabet se croyait en paradis. Mais rien ne le charmait tant que la beauté de madame Blanche-Fleur. Il aurait souhaité de tout son cœur qu'on se fût dispensé de tant

de cérémonies, pour se trouver seul avec la dame ; aussi lui tardait-il infiniment que les servantes se retirassent. Il s'ouvrit à ce sujet à la belle, qui leur ordonna aussitôt de passer dans une autre pièce, et de laisser dans la chambre seulement une bougie allumée. Les amants ne se virent pas plutôt seuls, qu'ils commencèrent à s'embrasser et à goûter les plaisirs de l'amour. Le Florentin ne se lassait point de répéter des jouissances d'autant plus délicieuses, qu'il se croyait le plus aimé de tous les hommes. Quand la dame comprit qu'il était temps de se lever, elle sonna ses femmes pour l'habiller, et leur ordonna de servir encore du vin et des confitures pour réconforter le galant, qui en avait besoin. Avant de se séparer : « Mon cher ami, lui dit-elle, tu serais bien aimable, et me ferais grand plaisir, si tu voulais venir souper et coucher ce soir chez moi. » Salabet, qui en était véritablement épris, et qui croyait ne devoir qu'à l'amour les plaisirs qu'il avait goûtés avec elle, lui répondit que son désir le plus ardent était de faire quelque chose qui lui fût agréable, et qu'il était disposé à coucher, non-seulement ce soir-là, avec elle, mais tous les jours de sa vie, si elle le trouvait bon. Après cette réponse ils se séparèrent.

La dame ne manqua pas de faire parer sa chambre, et de donner des ordres pour préparer un magnifique souper. Le Florentin fut reçu le mieux du monde. Il fit bonne chère, et le repas fut égayé par mille jolis propos. De la table il passa dans la chambre à coucher. L'odeur des parfums les plus doux, qu'il respira en entrant, la richesse des meubles, l'air de décence et les manières polies de la maîtresse du logis, tout lui persuada qu'il avait affaire à une personne du premier rang et fort riche. Quoiqu'il eût entendu dire des choses désavantageuses sur son compte, il regardait tout cela comme un effet de la calomnie et de la jalousie ; et, supposé même qu'elle eût joué quelqu'un, il ne pouvait se figurer qu'elle fût capable de le tromper. Il coucha ce soir-là avec elle, et eut tous les sujets du monde de s'en féliciter. Il se croyait aussi aimé qu'il était amoureux, et la belle n'épargna rien pour le nourrir dans cette idée.

Le lendemain, elle lui fit présent d'une belle ceinture d'argent avec une bourse, en lui disant : « Mon cher ami, tu peux disposer de tout ce que je possède, comme s'il t'appartenait. Depuis que je t'ai donné mon cœur, je suis à toi plus qu'à moi-même, et tu peux te regarder ici comme le maître, et y commander comme chez toi. » Salabet répondit à cela par de nouvelles caresses et par les assurances d'un attachement inviolable. Il ne s'en sépara que pour aller à la place où les marchands ont coutume de se rendre.

Il profitait de tous ses moments de liberté pour aller prendre du plaisir chez elle, sans qu'il lui en coûtât rien. Peu de temps après, il profita d'une occasion qu'il eut de vendre ses draps avec beaucoup de profit. La belle en ayant été instruite incontinent par ses espions, jeta son dévolu sur la somme qu'il en avait retirée, et prépara ses batteries pour la lui enlever. Salabet vint quelques jours après souper avec elle : il n'y eut point de caresses qu'elle ne lui fit ; elle se montra si passionnée, que le Florentin crut qu'elle allait expirer entre ses bras. Il suffisait qu'il louât quelque chose, pour qu'elle le pressât de le recevoir. Elle voulut lui faire accepter deux très-belles tasses d'argent ; mais, comme il avait déjà reçu pour plus de trente écus de présents, sans avoir jamais fait pour elle un sou de dépense, il crut devoir refuser celui-là, quelque instance qu'elle lui fît.

Elle ne s'inquiéta point de ce refus, bien assurée de la sincérité de son attachement, d'après toutes les mesures qu'elle avait prises pour lui persuader qu'elle l'aimait avec autant de désintéressement que de passion. Pendant qu'ils étaient occupés à s'entretenir de leur tendresse mutuelle, une des servantes de la dame vint lui dire qu'elle avait quelque chose à lui communiquer en particulier. Elle sort, et rentre un quart d'heure après, fondant en larmes. Elle se jette sur son lit, et se lamente sans rien dire à son amant. Celui-ci, surpris d'un changement si subit, vole vers elle, la prend entre ses bras et se met à pleurer de compagnie. « Qu'as-tu donc, ma chère amie? d'où vient que tu pleures ainsi? quelle est la cause de ton chagrin? ne me le cache point, ma douce amie. » Elle ne lui répond qu'en redoublant ses pleurs. Il lui parle encore; et après qu'il l'eut priée bien fort : « Hélas! mon doux ami, s'écria-t-elle, je ne sais ce que je dois dire ni ce que je dois faire. J'ai le plus grand chagrin du monde. Je viens de recevoir une lettre d'un de mes frères, qui me prie de lui envoyer mille écus dans huit jours, dussé-je engager ou vendre tout ce que j'ai au monde, parce que, sans cela, il aura la tête tranchée sur un échafaud. Je suis au désespoir. Le moyen de trouver cette somme en si peu de temps? S'il m'eût au moins donné quinze jours pour me retourner, je pourrais la lui procurer. Je vendrais une de mes terres; mais un terme si court m'en ôte les moyens. Je sens que je ne pourrais survivre à la douleur d'apprendre la mort de mon frère. » Et, là-dessus, larmes et doléances de recommencer.

Salabet, qui aurait été plus clairvoyant s'il eût été moins amoureux, croyant ses larmes sincères, et que ce qu'elle disait était la vérité même, se mit à la consoler. « Il ne me serait pas possible, madame, de vous prêter les mille écus, parce que je ne les ai pas en mon pouvoir; je n'en possède que cinq cents, et je vous les offre de bon cœur, si vous pouvez me les rendre d'ici à quinze jours. Par bonheur, je vendis hier mes draps, sans quoi je n'aurais pu vous offrir un sou. — Quoi! mon cher ami, tu t'es donc laissé manquer d'argent, puisque tu n'en as que depuis hier? Que ne m'en demandais-tu! car, quoique je n'aie pas les mille écus, j'en avais toujours cent et même deux cents à ton service. Un manque de confiance de cette nature ne me permet pas d'accepter l'offre que tu me fais. » Salabet, plus touché de ces paroles que de tout ce qui lui avait été dit et fait auparavant : « Il ne faut pas, ma bonne amie, que cela t'empêche de prendre mes cinq cents écus; car sois assurée que, si j'avais eu besoin d'argent, je n'aurais pas fait la moindre difficulté de t'en demander, d'après la connaissance intime que j'ai de ton affection pour moi. — Je reconnais à ce trait, mon cher Salabet, que tu m'aimes véritablement, et que je ne me suis pas trompée en te choisissant pour mon bon ami. C'est ce qui s'appelle être généreux et délicat, que de prévenir ainsi ma demande, et de m'offrir une aussi grosse somme d'argent. Tu m'étais déjà bien cher, mais tu me le deviens encore davantage par un tel procédé. Rien n'est plus noble. Tu veux que je te sois redevable de la tête de mon frère : c'est un service que je n'oublierai jamais. C'est avec regret pourtant que j'accepte tes cinq cents écus, parce que je sais que les marchands sont dans le cas de faire valoir leur argent et de manquer de bonnes affaires, faute de fonds; mais ce qui m'enhardit, c'est l'espérance de te rendre sous peu de jours cette somme; et, plutôt que d'y manquer, j'engagerai toutes les maisons qui

m'appartiennent. » En disant ces derniers mots, elle se laissa tomber, en pleurant, sur le visage du Florentin, qui, pour ne pas l'abandonner à son chagrin, passa la nuit avec elle.

Il n'eut rien de plus pressé, le lendemain, que d'aller chercher les cinq cents écus, sans attendre qu'elle l'en fît souvenir. Il les lui remit de bonne grâce, et sans exiger d'autre assurance que la parole qu'elle lui avait donnée de les lui rembourser sous quinzaine. La dame les reçut en riant du cœur et pleurant des yeux. Elle ne manqua pas, comme on le peut croire, de renouveler au marchand, avant de le quitter, les assurances de son amour et de sa juste reconnaissance.

Ce fut tout autre chose les jours suivants. Parvenue à son but, elle changea de marche. Salabet, qui précédemment pouvait la voir à toute heure du jour et de la nuit, trouvait souvent sa porte fermée : c'était beaucoup quand, de sept visites qu'il lui faisait, il y en avait une d'heureuse ; sans compter que ce n'était plus le même accueil ni la même chère qu'auparavant. Un mois s'était écoulé au delà du terme pris pour le payer, que madame Blanche-Fleur ne parlait pas de s'acquitter. Salabet prit sur sa timidité de lui demander son argent. On ne lui répondit que par de mauvaises défaites. Ce fut alors seulement qu'il comprit qu'il avait été trompé et joué. Il ne se possédait pas de rage d'avoir été dupe à ce point. Mais qui ne l'eût été comme lui ? Comment se figurer qu'une femme qui s'était conduite avec tant d'art et de finesse n'était qu'une comédienne ? Ce qui le fâchait surtout, c'était de n'avoir pas exigé une reconnaissance des cinq cents écus. Comment les ravoir ? Se plaindre ? il n'avait ni preuve ni témoin, et il vit bien que madame Blanche-Fleur était femme à tout nier. Il n'osa même s'ouvrir à personne sur son aventure, de crainte qu'on ne se moquât de lui, ayant surtout été averti par plusieurs personnes de se défier de la dame. Ce qu'il y eut de plus fâcheux pour lui, fut qu'il reçut ordre de ses maîtres de leur envoyer les cinq cents écus par la voie de la banque ; car, le jour même qu'il avait vendu sa marchandise, il n'avait pas manqué de leur en donner avis. Pour cacher la sottise qu'il avait faite, et s'épargner les justes reproches qu'il méritait, au lieu d'aller à Pise, comme on le lui avait ordonné, il passa à Naples, où était alors le nommé Pierre Canigian, trésorier de l'impératrice de Constantinople, homme d'esprit et d'une grande pénétration, et intime ami de Salabet. Celui-ci alla le trouver dans son malheur, lui conta quelques jours après son aventure, lui demanda conseil, et le pria de lui donner les moyens de gagner sa vie, étant dans la ferme résolution de ne plus reparaître à Florence. Après lui avoir fait les reproches qu'il méritait, et lui avoir fait sentir tout ce qui pouvait résulter contre lui de son imprudence, il lui conseilla de retourner à Palerme ; il lui dit la conduite qu'il devait y tenir, et lui prêta de l'argent pour lui faciliter les moyens de réussir dans le projet qu'il lui suggéra. Salabet goûta ses avis, et se mit en devoir de les suivre. Il fit faire plusieurs ballots bien arrangés et bien marqués ; et, ayant acheté une vingtaine de barriques où il y avait eu de l'huile, il les remplit d'eau, embarqua le tout sur un vaisseau, et s'en retourna à Palerme, muni des instructions de son ami. Il donna en arrivant la liste et le prix des marchandises aux commis de la douane, les fit enregistrer en son nom, les mit en magasin, et déclara qu'il était dans l'intention de ne les vendre qu'après en avoir reçu une grande quantité d'autres qu'il attendait.

Blanche-Fleur ne tarda pas d'en être instruite, et, apprenant que ce qu'il avait apporté valait environ deux mille écus, sans compter ce qu'il attendait encore, crut qu'elle ne ferait pas mal de lui rendre ses cinq cents écus, dans l'espérance de lui arracher une plus forte somme. Dans ce dessein, elle l'envoya chercher; et Salabet, devenu plus prudent, et qui s'était attendu à cela, ne fit aucune difficulté d'aller la trouver, et se félicitait en lui-même de ne s'être point brouillé avec elle. Il fut mieux accueilli que les dernières fois, et on feignit d'ignorer qu'il eût reçu de nouvelles marchandises. La belle lui fit d'abord de grandes excuses sur ce qu'elle ne lui avait pas rendu son argent dans le temps, ajoutant qu'elle ne doutait point que ce manque de parole ne l'eût mis de mauvaise humeur. « J'avoue, madame, lui répondit-il en riant, que j'eus alors des affaires qui me chagrinèrent un peu; mais le temps et mes amis m'ont fourni d'autres ressources. Je suis de telle humeur contre vous, madame, et je vous en veux si fort, que j'ai vendu la plus grande partie de mon bien pour m'établir dans cette ville. J'y ai déjà pour plus de deux mille écus de marchandises, et j'en attends du Ponant pour plus de trois mille encore. Je vous suis trop attaché, l'amour que vous avez su m'inspirer est trop profondément gravé dans mon cœur, pour que je puisse vivre éloigné de vous : votre société est devenue nécessaire à mon bonheur; il semble que vous m'ayez ensorcelé, tant je m'occupe de vous le jour et la nuit. — Vous me faites grand plaisir, mon cher ami, de m'apprendre que vous êtes dans l'intention de vous fixer dans notre ville. Soyez assuré que mon amour ne s'est pas plus refroidi que le vôtre; et, si j'ai paru moins passionnée dans les derniers temps, vous ne devez vous en prendre qu'aux chagrins domestiques qui m'étaient survenus : quand on est dans l'affliction, il est bien difficile de faire bon visage à ses amis. A présent que mes chagrins sont finis, soyez assuré que je serai plus honnête et plus aimable que je ne l'ai été par le passé, sans néanmoins être plus amoureuse; car, je vous le répète, vous n'avez point cessé de m'être cher. Au reste, une de mes plus grandes afflictions fut de n'avoir pu vous rendre, au terme convenu, l'argent que vous m'avez prêté d'une manière si généreuse; vous fûtes à peine parti qu'il me rentra des fonds. Je vous les aurais envoyés si j'avais eu votre adresse; mais, puisque vous voilà de retour, vous les prendrez vous-même. » Cela dit, elle fit apporter un sac où étaient les mêmes cinq cents écus qu'elle avait reçus, et le lui mit dans les mains, en le priant de voir si le compte y était. Dieu sait si Salabet dut être content! Il prit le sac, compta les écus, et en trouva cinq cents, ni plus ni moins. Il dit ensuite à la dame qu'il était très-persuadé de la vérité de ce qu'elle venait de lui dire, et en même temps si satisfait d'elle, que tout ce qu'il avait serait toujours à son service. « Vous pourrez vous en convaincre dans le besoin, ma belle dame, ajouta-t-il, surtout quand j'aurai mon ménage en ville. » Ils se quittèrent tous deux fort contents l'un de l'autre, du moins à en juger par les apparences.

Le Florentin continua de la voir, et elle de lui faire toutes les politesses qui étaient en son pouvoir. Ils avaient leurs vues l'un et l'autre; mais le galant était bien loin de se laisser duper une seconde fois. Il ne songeait, au contraire, qu'à se venger de la tromperie qu'il avait essuyée, et de celle qu'on lui préparait; car il lui fut facile de s'apercevoir que madame Blanche-Fleur ne lui avait rendu les

cinq cents écus que dans le dessein de lui en escroquer mille et davantage, si la chose était possible.

Un jour qu'elle l'avait prié à souper et à coucher, il feignit, en arrivant, une tristesse qu'il n'éprouvait pas. On aurait dit qu'il allait mourir, tant le chagrin qu'il affectait paraissait l'avoir changé. La belle, qui ne put s'empêcher de remarquer sa mélancolie, lui en demanda la cause. Il se fit longtemps presser pour s'expliquer, et lui répondit enfin qu'il était ruiné; que le vaisseau sur lequel on avait chargé ses marchandises avait été arrêté par les corsaires de Monègue, qui demandaient dix mille écus pour le rendre, et qu'il fallait qu'il en donnât mille pour sa part, s'il voulait récupérer ce qui lui appartenait. « Je n'ai pas un seul écu pour le moment en mon pouvoir, ajouta-t-il, car les cinq cents que vous m'avez rendus, je les ai envoyés à Naples pour faire acheter des toiles qu'on m'enverra ici. Je pourrais bien me défaire des marchandises que j'ai au magasin de la douane; mais, dans ce temps-ci, j'y perdrais presque la moitié. Malheureusement pour moi, je suis trop peu connu à Palerme pour pouvoir emprunter une somme si considérable. Voilà, ma belle amie, le sujet de mon chagrin. Si je ne trouve pas promptement de l'argent, mes marchandises seront portées à Monègue, et, après cela, il n'y a plus de ressource. » Madame Blanche-Fleur, qui croyait que c'était autant de perdu pour elle, fut véritablement affligée de cet accident, et pensa aux moyens qu'il y avait à prendre pour empêcher que les marchandises fussent portées à Monègue. « Tu ne saurais croire, mon bon ami, combien je partage ta peine; Dieu m'est témoin que, si j'avais mille écus à mon pouvoir, je te les prêterais sur l'heure et sans balancer; mais je ne suis pas en argent. Lorsque vous me prêtâtes les cinq cents écus, j'en empruntai cinq cents autres pour parfaire les mille dont j'avais besoin, et m'adressai à un homme qui prend trente pour cent d'intérêt. Si vous voulez emprunter sur ce pied-là, il vous prêtera, j'en suis sûre, tout ce que vous voudrez. Mais, je vous en avertis, il faudra lui donner de bons gages. Tout ce que je puis faire pour vous obliger, est de m'engager moi-même pour vous, si l'on veut de mon cautionnement; mais, si on le refuse, quelle sûreté trouverez-vous? quels gages pourrez-vous donner? » Salabet sentit d'abord le motif de ces offres, et comprit parfaitement que ce serait elle-même qui prêterait l'argent, ce qui lui fit grand plaisir.

« Quelque exorbitant que soit l'intérêt qu'on exige, lui répondit-il, vous m'obligerez grandement de me faire prêter les mille écus, puisque la nécessité m'oblige d'en passer par là. Pour sûreté, je n'en puis donner de meilleure que les marchandises que j'ai à la douane. J'offre de les faire inscrire au nom du prêteur, me réservant toutefois le droit de garder les clefs du magasin, soit pour faire voir les marchandises aux courtiers, soit pour être assuré qu'on ne les gâte point, ou qu'on n'en enlève point, ou qu'enfin on ne les change point contre d'autres de moindre valeur. »

La dame trouva la sûreté suffisante, et la condition ne lui parut pas déplacée. Elle promit de parler au prêteur, et envoya querir le lendemain un courtier de ses amis, qu'elle mit au fait du rôle qu'il devait jouer, et lui donna les mille écus pour les porter à Salabet, qui fit enregistrer au nom de cet homme les ballots qu'il avait à la douane. Cela fait, le Florentin s'embarqua le même jour, et alla

rejoindre à Naples son ami Pierre Canigian, à qui il remit l'argent qu'il lui avait emprunté. Il lui raconta la vengeance qu'il avait tirée de la Sicilienne, et le remercia du sage expédient qu'il lui avait indiqué pour ravoir ses cinq cents écus. Après s'être quelque temps diverti à Naples aux dépens de la femme qui l'avait joué, et dont il s'était bien vengé, il retourna à Florence, où il avait eu soin de faire passer à ses maîtres les cinq cents écus qui leur appartenaient.

Madame Blanche-Fleur, ne voyant plus reparaître Salabet, et l'ayant fait chercher vainement dans tout Palerme, commença à soupçonner qu'elle avait été la dupe à son tour. Après avoir attendu deux mois sans avoir de ses nouvelles, elle fit ouvrir le magasin, et l'on trouva que les barriques, qu'on croyait pleines d'huile, ne l'étaient que d'eau de mer avec un peu d'huile par-dessus. On éventra les ballots, qui n'offrirent que des étoupes, à l'exception de deux où il y avait des draps de peu de valeur. La belle Sicilienne, se voyant ainsi attrapée, pleura beaucoup les cinq cents écus rendus, mais plus encore les mille écus prêtés, disant à qui voulait l'entendre qu'il ne faisait pas bon se jouer à un Toscan.

Dès que Dionée eut terminé son récit, on s'entretint un moment sur les deux personnages qui en avaient fait le sujet, et tout le monde s'accorda à louer le conseil de Pierre Canigian et la sagesse du Florentin, qui le mit à profit. Puis la reine, voyant que la fin de son règne était arrivée, ôta sa couronne de laurier, et la posa sur la tête d'Émilie, en lui disant d'un air gracieux : « Je ne sais, madame, quelle reine nous aurons en vous ; mais il est certain que, si votre gouvernement répond à votre beauté, il sera des plus agréables. »

La nouvelle reine, après avoir tenu quelque temps ses yeux baissés, par modestie, donna ses ordres au maître d'hôtel ; et, s'adressant ensuite à la compagnie : « Aimables dames, dit-elle, dans la journée de demain, il sera libre à chacun de traiter le sujet qui lui plaira le plus. Par ce moyen, les histoires seront plus variées, sauf à la personne qui me succédera dans la royauté à nous ordonner de suivre l'ancienne méthode. » Après s'être ainsi expliquée, elle donna congé à chacun jusqu'à l'heure du souper.

Toute l'assemblée se dispersa dans la campagne. Les dames passèrent leur temps à faire des couronnes et des bouquets de fleurs ; les hommes à jouer et à chanter. L'heure du souper venue, on se mit à table, et l'on mangea gaiement, à côté de la belle fontaine. Après le souper, vinrent la danse et le chant. La nouvelle reine, pour suivre l'ordre établi par ses prédécesseurs, commanda à Pamphile de chanter une chanson. Pamphile obéit aussitôt, et, d'une voix douce et tendre, il rendit des grâces à l'amour, qui avait daigné sourire à ses vœux en touchant le cœur de la plus belle et de la plus adorée des amantes.

Les couplets achevés et applaudis par la compagnie, chacun se mit à en commenter le sens pour découvrir la personne qui en faisait le sujet, et que Pamphile voulait dérober à leur connaissance. Malgré toutes les recherches et toutes les suppositions, personne ne devina son secret. La reine ne tarda pas d'ordonner à la compagnie de se séparer, et les dames, ainsi que les messieurs, qui avaient besoin de repos, allèrent volontiers se livrer au sommeil.



NEUVIÈME JOURNÉE

Dans laquelle, sous le gouvernement d'Émilie, chacun devise de ce qui lui plaît.

Le jour, dont la splendeur met en fuite les ombres de la nuit, avait déjà revêtu l'azur du ciel de teintes plus transparentes ; les fleurs commençaient à s'épanouir dans les prairies, quand Émilie se leva. Elle fit appeler les dames et les cavaliers. Toute la compagnie se rendit près d'elle, et prit le chemin d'un petit bois peu distant du château. Là folâtraient nombre de chevreuils, de cerfs et autres animaux semblables, que n'intimidaient plus les chasseurs, depuis le règne du redoutable fléau, et qui paraissaient les attendre sans effroi, tant ils étaient devenus familiers. Ils rôdaient autour d'eux, s'approchant tantôt de l'un, tantôt de l'autre, sans craindre qu'on les atteignît. On s'amusa à les faire courir et sauter pendant quelque temps.

Mais, aussitôt que le soleil commença à s'élever, chacun fut d'avis de s'en retourner. Ils se couronnèrent tous de branches de chêne, et, les mains pleines de fleurs ou de plantes odoriférantes, ils se mirent en route. Quiconque les eût rencontrés dans cet équipage n'aurait pu s'empêcher de penser que la mort n'aurait point de prise sur eux, ou tout du moins qu'elle les frapperait au sein de la joie. Ainsi donc chantant et devisant, ils s'en revinrent à pas lents au château, où ils trouvèrent tout en ordre et leurs serviteurs faisant bonne chère. Quand ils se furent un peu reposés, ils se mirent à table et dînèrent joyeusement. Le reste du temps se passa comme à l'ordinaire, c'est-à-dire en chants, en danses et autres divertissements. L'heure de la réunion étant enfin arrivée, la reine, re-

gardant Philomène, lui dit que c'était à elle de commencer la journée en disant la première nouvelle. Cette dame sourit et commença en ces termes :

NOUVELLE PREMIÈRE

LES AMANTS ÉCONDUITS.

Madame Françoise est aimée par deux individus appelés Rinuccio et Alexandre, qu'elle n'aime ni l'un ni l'autre. Elle s'en débarrasse fort adroitement. Alexandre s'introduit par son ordre dans un tombeau, et s'y fait passer pour mort ; Rinuccio l'en va tirer. Ils ne peuvent venir à bout de leur entreprise.

Il y eut jadis, dans la ville de Pistoie, une veuve charmante que deux de nos compatriotes, bannis de Florence et réfugiés à Pistoie, aimaient éperdument, sans qu'ils se fussent communiqué leur secrète passion. L'un se nommait Rinuccio Palermini, et l'autre Alexandre Chiarmontesi. La dame, qui s'appelait Françoise de Lazzari, recevant chaque jour des messages amoureux, et fatiguée de leurs prières, prêta enfin l'oreille, avec trop de complaisance peut-être, à leurs discours passionnés. Désirant couper court à cette intrigue, mais s'étant trop avancée pour le facilement faire, elle imagina un expédient. Elle résolut de réclamer de chacun d'eux un service qui, bien que possible, devait lui attirer un refus. Ce refus devait être un prétexte honnête de ne plus vouloir recevoir leurs messages. Voici quel fut l'expédient :

Le jour même que l'idée du stratagème vint à la veuve, était mort à Pistoie, et enterré près de l'église des Cordeliers, un homme qui, bien que de noble extraction, avait toutefois la réputation d'être le plus méchant, non-seulement de tous les habitants de la ville, mais du monde entier. Ajoutez à cela que de son vivant il était si difforme et si laid, que de prime abord quiconque ne l'eût pas connu eût reculé d'horreur. Elle pensa que cet événement pourrait merveilleusement seconder son dessein, Elle dit donc à une de ses femmes : « Tu sais, ma chère, quel ennui j'éprouve de recevoir chaque jour des messages de ces deux Florentins, Rinuccio et Alexandre ; je suis bien déterminée à ne jamais accéder à leurs désirs, en dépit de leurs offres et de leurs protestations. J'ai donc résolu, pour m'en dépêtrer, de les soumettre à une épreuve que, selon toute probabilité, ils ne voudront pas tenter. De cette façon, je me trouverai délivrée de leur importunité. Ecoute : tu sais que, ce matin, Étrangle-Dieu (c'est ainsi que se nommait le scélérat dont j'ai parlé) a été enterré aux Cordeliers ; durant sa vie, son aspect glaçait d'épouvante le plus intrépide ; à plus forte raison cela doit-il être maintenant, qu'il est mort. Va donc en premier lieu chez Alexandre, et dis-lui : Madame Françoise vous fait savoir que le temps est venu où vous pouvez obtenir ses bonnes grâces, l'objet de vos plus chers désirs, et qu'il ne dépend que de vous de partager son lit. Voici le fait : Pour certaines raisons, dont vous serez instruit plus tard, un de ses parents doit faire apporter cette nuit, chez elle, le corps d'Étrangle-Dieu, qui a été enterré ce matin. Elle a peur de lui, tout mort qu'il est, et voudrait bien pouvoir se dispenser de recevoir un tel hôte.

C'est pourquoi vous lui feriez le plus grand plaisir et lui rendriez le service le plus signalé, si vous vouliez, à sa prière, aller ce soir, à l'heure du premier somme, au tombeau d'Étrangle-Dieu, vous vêtir de ses habits, et demeurer à sa place, comme si vous étiez lui-même, jusqu'à ce qu'on vienne vous chercher. Songez qu'il ne faudrait pas laisser échapper un seul mot, mais bien vous laisser tirer du tombeau et apporter en sa maison, où elle vous recevra comme vous le méritez. Vous pourrez alors coucher avec elle, et ne la quitter que quand il vous plaira. Elle s'arrange du reste.

« Si Alexandre accepte cette offre, soit; mais, s'il refuse, défends-lui de ma part de jamais reparaître en ma présence, et dis-lui qu'il se garde bien, sur sa vie, de me fatiguer dorénavant de ses messages et de ses ambassades.

« Cela fait, tu iras trouver Rinuccio Palermini et tu lui diras : Madame Françoise est prête à faire tout ce qu'il vous plaira, pourvu que vous lui fassiez un grand plaisir. Il s'agit d'aller ce soir, vers l'heure de minuit, au tombeau où Étrangle-Dieu a été renfermé ce matin, et, sans sonner mot, quelque chose que vous entendiez ou que vous sentiez, d'en tirer tout doucement le cadavre et de l'apporter à la maison. Là, vous saurez pourquoi elle réclame ce service, et ses faveurs vous seront acquises. Si cette expédition ne vous convient pas, elle vous enjoint de cesser pour jamais vos messages et ambassades. »

La servante exécuta ponctuellement la commission, et rendit aux deux amants tout ce que sa maîtresse lui avait ordonné de leur dire de sa part. Tous deux répondirent que, pour lui plaire, ils iraient non-seulement dans un tombeau, mais jusqu'au fond des enfers. La suivante rapporta leur réponse à sa maîtresse, qui attendit tranquillement, pour voir s'ils seraient assez fous pour lui obéir.

La nuit venue, Alexandre Chiarmontesi sortit de chez lui, en simple pourpoint, à l'heure du premier somme, pour s'aller mettre dans le tombeau, à la place d'Étrangle-Dieu. Toutefois, chemin faisant, la peur le prit, et il commença à se dire en lui-même : « Où vais-je, mon Dieu? Quel sot animal je suis! que sais-je si les parents de cette femme, instruits par hasard de mon amour, et me croyant favorisé d'elle, ce qui n'est pas, ne lui ont pas fait faire tout ceci pour m'assassiner dans ce tombeau? Et, s'il en était ainsi, qui viendrait à mon secours? qui saurait jamais l'aventure et me vengerait? Que sais-je si quelque rival préféré ne lui a pas mis ce stratagème en tête pour se défaire de moi? Mais, supposons que mes conjectures soient fausses, et qu'en effet ses parents me transportent dans sa maison, du moins dois-je croire qu'ils ne désirent pas le corps d'Étrangle-Dieu pour le presser entre leurs bras ou pour le mettre entre les siens; il me faut bien plutôt penser qu'ils veulent mutiler le cadavre pour se venger de quelque déplaisir que leur aura causé Étrangle-Dieu pendant sa vie. La suivante m'a recommandé de ne sonner mot, quelque chose que je sente. Oui-da! Et s'ils me crevaient les yeux? s'ils m'arrachaient les dents? s'ils me coupaient les mains? si, en un mot, ils me faisaient quelque tour pareil, où en serais-je? comment pourrais-je garder le silence? Et, si je parle, ils me reconnaîtront, et me feront sans doute subir quelque mauvais traitement. Mais, supposons qu'il ne m'en arrive rien de fâcheux, à quoi m'aura servi mon entreprise? Sans doute ils ne me laisseront pas avec madame Françoise, qui ne

manquera pas de me reprocher d'avoir enfreint ses ordres, et repoussera mes vœux. » Ces réflexions ébranlaient sa résolution, et peu s'en fallut qu'il ne retournât chez lui; mais l'amour, plus fort que la raison, triompha: il se rendit donc au tombeau, qu'il ouvrit. Il y entre, dépouille Étrangle-Dieu, revêt ses habits, referme le tombeau sur lui, et se met à la place du cadavre. Il n'y fut pas plus tôt, qu'il fut assailli de nouvelles terreurs. Il songe a ce qu'avait été Étrangle-Dieu, il repasse en sa mémoire toutes les histoires sinistres qu'il avait autrefois entendu raconter de ce qui arrivait la nuit, non-seulement parmi les sépultures des morts, mais ailleurs: bientôt tout le poil qu'il avait sur le corps se hérissa. Il s'imaginait à tout moment qu'Étrangle-Dieu allait se lever et l'étrangler; mais, enfin, soutenu par la violence de son amour, il triompha de ses terreurs, et, se tenant dans la posture du mort, il attendit ce qu'il devait advenir de lui. D'un autre côté, quand l'heure de minuit fut venue, Rinuccio quitta sa demeure pour accomplir les ordres de la dame. Durant la route, il se mit à réfléchir à ce qui pourrait lui arriver. Il pouvait tomber, par exemple, entre les mains de la justice, avec le corps d'Étrangle-Dieu sur ses épaules, être condamné comme magicien à être brûlé vif, ou bien encourir le ressentiment des parents du mort, si l'aventure se savait. Mille autres pensées affligeantes le rendaient fort indécis. Puis, changeant le cours de ses idées: « Eh quoi! pour la première fois que cette femme si aimable et si chérie me demande un service, je le refuserais, surtout quand ses faveurs doivent en être le prix! Non; dussé-je y perdre la vie, j'essaierai de remplir ma promesse. » Il va droit au tombeau, et l'ouvre légèrement. Alexandre, bien qu'il eût grand peur, ne souffle mot. Une fois entré, Rinuccio, croyant s'emparer du corps d'Étrangle-Dieu, prend Alexandre par les pieds, le tire dehors, le charge sur ses épaules, et se dirige vers la maison de la dame. Il s'en va ainsi par les rues, et, comme il n'y regardait pas de si près, et que d'ailleurs la nuit était très-obscure, maintes fois il heurta le prétendu mort, tantôt à un carrefour, tantôt contre un de ces bancs qui sont à travers les rues. Rinuccio était déjà tout près de la porte de la dame, qui s'était mise à la fenêtre avec sa servante, pour voir s'il apporterait Alexandre, et qui avait des excuses déjà toutes prêtes pour les renvoyer tous deux, lorsque d'aventure les gens du guet, postés dans cette rue pour arrêter un malfaiteur, entendant le bruit des pas de Rinuccio, tirèrent tout à coup leurs lanternes de dessous leurs habits, pour voir qui c'était, et ce qu'ils avaient à faire. Brandissant leurs rondaches et leurs javelines, ils crient: « Qui va-là? » Rinuccio les reconnut aussitôt, et, n'ayant pas trop le loisir de songer à ce qu'il devait faire, il laissa choir Alexandre et s'enfuit à toutes jambes. Le prétendu mort, s'étant relevé, l'imita, encore bien qu'il eût sur le dos les habits d'Étrangle-Dieu, dont l'ampleur le gênait fort dans sa course. La dame avait vu toute cette scène à la clarté des lanternes du guet: elle avait aperçu Rinuccio portant sur ses épaules Alexandre, revêtu des habits d'Étrangle-Dieu. Leur hardiesse l'émerveilla; mais son étonnement ne l'empêcha pas de pouffer de rire, lorsqu'elle vit Alexandre jeté à terre, et les deux compagnons s'enfuir. Cette aventure la divertit beaucoup. Elle loua Dieu, qui l'avait délivrée de l'embarras où leur arrivée l'aurait mise, ferma sa fenêtre et rentra dans son appartement. Elle convint, avec sa suivante, que les deux galants l'aimaient éper-

dument, à n'en pas douter, puisqu'ils avaient suivi ses ordres à la lettre.

Rinuccio, désolé, et maudissant sa mauvaise étoile, ne regagna pas pour cela son logis : il revint, quand le guet se fut éloigné, à l'endroit où il avait jeté bas Alexandre, pour mener à fin son entreprise ; mais, ne le trouvant pas, et s'imaginant que le guet avait emporté sa proie, il s'en retourna chez lui, maugréant et dépité.

Quant à Alexandre, ne sachant que faire, et non moins mécontent que Rinuccio, il s'en retourna également fort triste chez lui, sans soupçonner le moins du monde qui l'avait porté sur son dos.

Le lendemain matin, on trouva le tombeau d'Étrangle-Dieu ouvert et vide, car Alexandre avait jeté le cadavre dans la fosse commune. Tout le monde en parla dans Pistoie, et chacun en causa à sa manière. Les plus sots crurent que le diable avait emporté Étrangle-Dieu.

Cependant nos deux galants contèrent chacun de leur côté à la dame ce qu'ils avaient fait, ce qui était arrivé, et s'excusèrent de n'avoir pu remplir entièrement ses volontés, réclamant ses bonnes grâces et quelque peu d'amour en récompense de leurs peines. Mais, feignant de n'ajouter point foi à leurs protestations, elle s'en débarrassa honnêtement, en leur faisant entendre qu'ils n'avaient rien à espérer d'elle, puisqu'ils n'avaient pas fait ce qu'elle leur avait demandé.

NOUVELLE II

LE PSAUTIER DE L'ABBESSE.

Une abbesse, avertie qu'une nonne de son convent était couchée avec son amant, se lève en toute hâte sans lumière pour la surprendre ; comme elle était elle-même au lit avec un prêtre, elle met sur sa tête la culotte de ce dernier, s'imaginant que c'était son voile. La nonne, l'ayant remarqué, fait en sorte que l'abbesse s'aperçoit de sa bévue : aussi n'est-elle point punie, et a-t-elle plus que jamais la liberté de recevoir son amant.

Philomène ayant cessé de parler, la reine dit le plus gracieusement du monde à Élise : « A vous de continuer. » Cette dame prit aussitôt la parole :

Mes chères dames, il arrive souvent que la fortune se plaît à confondre le zèle apparent de certaines personnes, qui, fort répréhensibles elles-mêmes, s'érigent en censeurs rigides de la conduite des autres. La nouvelle suivante vous en fournira la preuve.

En Lombardie est un monastère renommé pour la sainteté et l'austérité de sa règle. Parmi les nonnes qui s'y trouvaient, était une jeune femme d'illustre naissance et douée d'une merveilleuse beauté. Elle se nommait Isabeau. Un jour, un de ses parents la vint voir à la grille, en la société d'un gentil cavalier dont la nonne tomba éperdument amoureuse. Le jeune homme sut lire dans ses regards, et, frappé de sa beauté, partagea ses feux. Mais longtemps ils ne retirèrent de cet amour mutuel d'autres fruits que les ennuis de la privation. Comme ils ne faisaient tous les deux que songer aux moyens de se voir, le jeune homme trouva un expédient pour se glisser furtivement auprès de sa maîtresse, dont la joie fut extrême. Cette visite fut suivie de plusieurs autres, à leur grande satis-

faction. Toutefois, il advint, à la longue, qu'une nuit l'une des religieuses vit sortir l'amant, sans être aperçue de lui ni d'Isabeau. Elle fit part de sa décou-



verte a quelques autres, et tomba d'accord avec elles de dénoncer leur compagne à l'abbesse, qui s'appelait madame Usimbalde, et passait dans l'esprit de toutes ses nonnains, et de quiconque la connaissait, pour la bonté et la sainteté même. Elles concertèrent même, pour qu'Isabeau ne pût récuser leur témoignage, de faire en sorte que l'abbesse la trouvât couchée avec son amant. Ce projet arrêté, elles se divisèrent par bandes pour faire le guet et se mettre aux écoutes, afin de surprendre la pauvre Isabeau, qui était bien loin de soupçonner cette trahison.

Un soir donc, comme elle ne se doutait de rien, elle fit venir son amant, ce dont les perfides sentinelles s'aperçurent immédiatement. Elles laissent s'écouler une partie de la nuit, puis se partagent en deux bandes : l'une garde la chambre d'Isabeau, et l'autre court à la chambre de l'abbesse. Elles frappent à la porte en disant : « Vite, madame, levez-vous : la sœur Isabeau a un jeune homme dans sa cellule. » Cette nuit-là même, l'abbesse était couchée avec un prêtre qu'elle introduisait souvent dans le couvent, à l'aide d'un coffre. Effrayée à ces cris, et craignant que par trop d'empressement les nonnes n'enfonçassent la porte, elle saute à bas du lit, s'habille à la hâte du mieux qu'elle peut, et, s'imaginant prendre certains voiles qu'on appelle psautier, elle s'empare de la culotte du prêtre, la jette sur sa tête, et sort en tirant la porte sur elle ; puis elle se met à courir en criant : « Où est-elle, cette fille maudite de Dieu ? »

Toutes les nonnains en émoi la suivent, sans remarquer son grotesque équipage ; car elles étaient beaucoup trop occupées du soin de faire trouver en faute la pauvre victime. Elle arrive à sa porte ; on l'enfonce, on entre, et l'on trouve les deux amants dans les bras l'un de l'autre.

L'étonnement, l'embarras, les rendent immobiles. Les nonnes enlèvent aussi-

tôt leur jeune compagne, et, sur l'ordre de l'abbesse, l'entraînent au chapitre. Le jeune homme reste dans la cellule et s'habille, voulant attendre l'issue de l'aventure, bien décidé à se venger sur celles qu'il pourrait attraper des mauvais traitements qu'on ferait éprouver à sa maîtresse, et de s'enfuir ensuite avec elle.

L'abbesse prend place au chapitre en présence de toutes les nonnes, dont les regards ne quittent pas l'infortunée coupable. Elle commence par l'accabler d'atroces injures; elle la traite de femme perdue, qui, par ses abominables actions, aurait souillé et terni la réputation de sainteté dont jouissait le couvent, si le bruit de ses méfaits avait transpiré au dehors. Honteuse de sa faute, la timide Isabeau ne savait que répondre, et, par l'embarras de son silence, inspirait de la pitié à ses ennemies mêmes. L'abbesse continuant toujours ses invectives, la nonnain vint par hasard à lever les yeux, et voit sur la tête de l'abbesse la culotte du prêtre, qui pend de chaque côté. Cet aspect la rassure.

« Dieu vous garde, madame, dit-elle ; mais, de grâce, rajustez votre coiffe, et puis ensuite dites-moi tout ce qu'il vous plaira. » L'abbesse, qui ne comprenait pas, s'écrie : « De quelle coiffe parles-tu, impudente ? As-tu bien l'audace de vouloir railler en ce moment? Te semble-t-il donc avoir fait quelque chose de risible ? » La fillette lui réplique : « Madame, je vous le répète : de grâce, rajustez votre coiffe, et puis dites-moi tout ce qu'il vous plaira. »

Cette singulière prière fit tourner les regards de plusieurs nonnains sur la tête de l'abbesse, qui se décida enfin à y porter la main. On vit alors pourquoi Isabeau parlait ainsi. Madame Usimbalde, décontenancée, et sentant qu'il était impossible de dissimuler sa propre faute, changea de langage, et, passant du blanc au noir, conclut son admonestation en démontrant l'impossibilité de se défendre contre les aiguillons de la chair. Elle permit, en conséquence, à ses ouailles, de continuer à saisir toutes les occasions de s'amuser en secret, comme on avait fait jusqu'à ce jour. Puis, ayant pardonné à la fillette, elle s'en retourna coucher avec son prêtre, et Isabeau avec son amant, qu'elle fit revenir encore plusieurs fois, en dépit de la jalousie de ses compagnes. Quant à celles qui n'avaient point d'ami, elles firent de leur mieux pour se procurer en secret quelque bonne aubaine.

NOUVELLE III

L'HOMME EN MAL D'ENFANT.

Maître Simon le médecin, à la prière de Lebrun, Bulfamaque et Nello, fait accroire à Calandrin qu'il est gros d'enfant; celui-ci, pour toute médication, donne aux susdits des chapons ainsi que de l'argent, et est guéri sans faire d'enfant.

La nouvelle d'Élise terminée, chacun rendit grâce à Dieu de ce qu'il avait soustrait la jeune et malheureuse nonnain aux violentes injures et aux poignants reproches de ses envieuses compagnes. Après quoi, la reine ordonna à Philostrate de continuer, ce qu'il fit sans se faire prier.

Mes belles dames, dit-il, ce qui a été dit déjà de Calandrin vous l'a déjà fait suffisamment connaître : il est inutile dès lors de vous retracer son caractère et



L'homme en mal d'enfant.



celui de ses compagnons. Je vous dirai donc, sans autre préambule, qu'une des tantes de Calandrin étant morte, lui laissa deux cents livres en deniers comptants. La ville tout entière sut bientôt qu'il voulait acheter une métairie. Eût-il eu dix mille écus à placer, qu'il n'aurait pas fait plus de bruit et de démarches : il n'y avait pas courtier à Florence à qui il ne prît des renseignements. Mais, dans tout cela, il n'y avait qu'une difficulté, c'est lorsqu'il s'agissait du prix de l'acquisition.

Lebrun et Bulfamaque, qui étaient au courant de tout, lui remontrèrent à plusieurs reprises qu'il serait beaucoup plus sage à lui d'employer cet argent à faire bonne chère avec eux, qu'à vouloir acheter de la terre pour jouer du grand seigneur ; mais toutes leurs remontrances ne l'avaient pas seulement amené à leur payer une seule fois à dîner. Comme ils s'en plaignaient un jour, arrive un de leurs camarades, nommé Nello, qui était peintre. Tous trois délibèrent, sans plus tarder, sur le moyen à prendre pour se régaler aux dépens de Calandrin. Leur projet arrêté, ils vont se poster le lendemain matin auprès de la maison de ce dernier, au moment où il en sortait. Il n'était pas loin encore, lorsque Nello l'aborde et lui dit : « Bonjour, Calandrin. — Dieu vous garde, » répond Calandrin. Un instant après, Nello le regarde avec une attention mêlée d'étonnement. « Que regardes-tu donc ainsi ? lui demande Calandrin. — N'as-tu pas senti quelque chose cette nuit ? Tu me parais un tout autre homme. — Comment ? Que te semble-t-il donc qu'il me soit arrivé ? — Mais, en vérité, je ne sais ; mais tu n'es pas comme à ton ordinaire. Dieu veuille que ce ne soit pas ce que je soupçonne. » Sur ce, Nello laisse aller Calandrin. Celui-ci, tout inquiet, quoique n'éprouvant aucun mal, poursuit son chemin ; mais Bulfamaque, le voyant séparé d'avec Nello, s'avance au-devant de lui, et, l'ayant salué, lui demande s'il ne sentait rien. « Je ne sais, répond Calandrin ; Nello vient à la minute de me dire que je lui semblais tout changé. Serait-il bien possible que j'eusse quelque chose ? — Si tu as quelque chose ! assurément : tu parais à demi-mort. » Calandrin s'imaginait déjà avoir la fièvre ; mais survient Lebrun. Sa première parole fut : « Quel visage as-tu là, Calandrin ? On dirait que tu es plus d'à moitié mort. Comment te sens-tu ? »

Cet accord de témoignages frappa Calandrin, qui se crut, à n'en pas douter, malade, et, tout soucieux, il dit : « Que dois-je faire ? — Il faut, à mon avis, répondit Lebrun, t'en retourner chez toi, te mettre au lit, te faire bien couvrir, et envoyer de ton urine à maître Simon, le médecin, qui nous est tout dévoué, comme tu sais : il te dira tout de suite ce que tu auras à faire. Nous allons t'accompagner, et s'il prescrit quelque remède, nous sommes à ton service. » Nello les rejoignit, et tous les trois accompagnèrent Calandrin dans sa maison. A peine fut-il entré, qu'il dit du ton le plus piteux à sa femme : « Viens, et me couvre bien, car je me trouve bien mal. »

S'étant couché, son premier soin fut d'envoyer, par une petite fille, de son urine à maître Simon, qui, pour lors, demeurait au Vieux-Marché, à l'enseigne du *Melon*. Lebrun dit alors à ses compagnons : « Demeurez ici, vous autres : je m'en vais savoir, moi, ce que le médecin dira, et, s'il en est besoin, je l'amènerai. — Ah ! oui, mon ami, s'écria Calandrin ; cours-y vite, et viens me rendre compte du cas ; car je me sens, par-ci par-là, je ne sais quoi. » Lebrun part et arrive chez le médecin avant la petite fille qui portait l'urine ; il lui fait part de

tout le complot. La messagère arrive enfin; maître Simon examine la bouteille, et lui dit : « Retourne vers Calandrin, et dis-lui de se tenir chaudement : j'irai le voir tout à l'heure, je lui dirai ce qu'il a et ce qu'il devra faire. » La fillette s'acquitta du message, et, un moment après, le médecin se présente avec Lebrun. Il s'assied près de Calandrin, lui tâte le pouls, et lui dit, en présence de sa femme : « Pour te parler en ami, mon cher Calandrin, tu n'as d'autre mal que d'être gros d'enfant. » A cette nouvelle inattendue, Calandrin se désespère et s'écrie : « Ah ! ma femme, c'est toi qui m'as mis dans cet état ; car tu veux toujours te mettre sur moi, et non autrement ; je te le disais bien. »

La femme, qui était très-honnête, entendant parler ainsi son mari, rougit, toute honteuse, et, baissant la tête sans rien répondre, quitta la chambre. Mais Calandrin, toujours furieux, continue : « Oh ! malheureux que je suis ! Comment faire ? comment accoucherai-je ? par où sortira cet enfant ? Je vais mourir, je le vois bien, et mourir par la rage de cette maudite femme ! Que Dieu lui fasse autant de mal que je me désire de bien ! Ah ! si j'étais aussi bien portant que je le suis peu, comme je me lèverais et lui donnerais tant de coups que je la mettrais en pièces ! A vrai dire, pourtant, c'est bien fait à moi ! car je ne la devais point laisser monter ainsi sur moi ! Mais le ciel veuille que j'en réchappe, et, j'en prends Dieu à témoin, je la verrais crever mille fois de désir plutôt que de la laisser se mettre sur moi ! Il faut qu'elle se le tienne pour dit. »

Lebrun, Bulfamaque et Nello, l'entendant ainsi divaguer, se tenaient les côtes pour s'empêcher de rire ; mais le médecin se donnait libre carrière, et il éclatait si fort, qu'on eût pu lui arracher toutes les dents. A la fin, néanmoins, Calandrin, se recommandant à son art, et le conjurant de lui venir en aide par ses conseils, maître Simon lui dit : « Mon ami, ne te tourmente pas ainsi. Grâce à Dieu, nous nous sommes aperçus du mal assez tôt pour y apporter un remède prompt et efficace : en peu de jours tu seras guéri ; mais il t'en coûtera un peu. — Hélas ! monsieur, réplique Calandrin, j'ai ici, Dieu merci, deux cents livres, avec lesquelles je voulais acheter une métairie ; prenez-les toutes, s'il le faut, pourvu que je ne doive point accoucher : car je ne sais en vérité pas comme je ferais. J'ai ouï si fort crier les femmes, quand elles sont en travail d'enfant, encore bien que chez elles toutes le passage soit assez grand pour que la chose se fasse, que s'il me fallait supporter une opération si douloureuse, j'en mourrais et n'accoucherais pas. — N'aie aucune inquiétude, mon ami, réplique le médecin ; je vais te préparer un certain breuvage, fort agréable à boire, qui, dans l'espace de trois matinées, te tirera d'affaire, et te rendra plus sain et plus frétillant qu'un poisson. Mais, surtout, dans la suite, sois sage, et garde-toi bien de retomber dans ces folies. Pour composer ce breuvage, il faut une demi-douzaine de chapons gros et gras, et, pour les autres ingrédients nécessaires, tu remettras cinq livres à l'un de ces messieurs pour les acheter ; il me fera porter le tout dans ma boutique. Je t'enverrai demain matin, s'il plaît à Dieu, cette eau, dont tu boiras un grand verre chaque fois. — Monsieur, lui répondit Calandrin, je remets le tout entre vos mains. » Il donna cinq livres à Lebrun, sans compter l'argent nécessaire pour acheter les six chapons, le priant de vouloir bien prendre cette peine pour l'amour de lui.

De retour chez lui, le médecin fit préparer une tisane qu'il envoya au pré-

tendu malade. Lebrun ayant fait l'emplette des chapons et du reste, les mangea avec le médecin et ses autres compagnons.

Calandrin prit sa tisane durant trois matinées de suite. Le médecin et ses amis le vinrent voir ensuite. Maître Simon, après lui avoir tâté le pouls, lui dit : « Calandrin, te voilà complétement guéri : fais désormais tout ce que bon te semblera ; il n'est plus nécessaire de garder la chambre. »

Calandrin se lève tout joyeux, s'en va à ses affaires, court la ville, et raconte à tout venant, avec de grands éloges, la cure merveilleuse que maître Simon a faite sur lui, de l'avoir, en trois jours, fait dégrosser sans souffrir.

Lebrun, Bulfamaque et Nello furent enchantés d'avoir pu tromper l'avarice de Calandrin ; mais la femme de ce dernier s'étant aperçue du tour, s'en vengea en tançant vertement son imbécile de mari.

NOUVELLE IV

LE VALET JOUEUR.

Cecco Fortarigo joue à Buonconvento tout son argent et celui de Cecco Anguiliero : puis il se met à courir en chemise après ce dernier, en disant qu'il l'avait volé ; il le fait arrêter et saisir par des paysans, revêt ses habits, monte sur son cheval, et s'en revient à Sienne, laissant Anguiliero en chemise.

Toute la compagnie rit beaucoup des paroles adressées par Calandrin à sa femme. Mais Philostrate ayant cessé de parler, Néiphile, sur l'ordre de la reine, commença en ces termes :

Vertueuses dames, l'aventure que vient de raconter Philostrate m'en rappelle une autre absolument contraire. On y voit le bon sens d'un homme raillé et vaincu par la malice d'un autre.

Il n'y a pas très-longtemps qu'il y avait à Sienne deux hommes de même âge et de même nom. Tous deux s'appelaient Cecco ; mais l'un était de la famille des Anguilieri, l'autre des Fortarigi. Encore bien qu'ils différassent beaucoup de mœurs et de caractère, ils s'accordaient néanmoins si bien sur un point, savoir, dans l'aversion qu'ils avaient respectivement pour leur père, qu'ils s'étaient liés d'une étroite amitié et étaient presque toujours ensemble.

Anguiliero, qui était bien fait de sa personne, et d'une naissance distinguée, trouvant qu'il ne pouvait mener à Sienne un train convenable avec la pension qu'il recevait de son père, et ayant appris qu'un cardinal de ses amis avait été envoyé comme légat du pape dans la Marche d'Ancône, résolut d'aller le trouver, dans l'espérance d'augmenter son état et sa fortune. Il fit part de son projet à son père, qui consentit à lui remettre immédiatement six mois de sa pension d'avance, afin qu'il pût se faire habiller convenablement et figurer avec honneur. Il n'avait plus besoin que d'un domestique. Fortarigo, sachant qu'il en cherchait un, le vint aussitôt trouver, et le supplia de l'emmener avec lui, s'offrant de lui servir de page, de valet, en un mot de tout ce qu'il voudrait, sans vouloir accepter d'autre salaire que sa dépense. Anguiliero refusa cette proposition ; non pas, dit-il, qu'il ne le regardât comme très-capable de bien faire ce

service, mais parce qu'il avait la passion du jeu et l'amour du vin. Fortarigo jura qu'il renoncerait à ces deux défauts, si bien qu'Anguiliero, vaincu par ses prières et ses protestations, consentit enfin à l'arrangement.

On se met en route, un beau matin, et l'on va dîner à Buonconvento. Là, Anguiliero, le repas achevé, trouvant qu'il fait une chaleur excessive, se fait préparer un lit, se déshabille avec l'aide de Fortarigo, se couche, et recommande à son nouveau domestique de le venir éveiller aussitôt qu'il entendrait sonner midi.

Durant son sommeil, Fortarigo court au cabaret, se met à boire et joue; en peu d'heures il perd non-seulement tout l'argent qu'il avait sur lui, mais il est dépouillé de tous ses habits. Nu, en chemise, il va, pour se couvrir d'autres vêtements, à l'auberge où dormait Anguiliero; il le trouve plongé dans un profond sommeil, lui prend tout l'argent que contenait sa bourse et retourne au tripot; là, il perd l'argent de son maître comme il avait perdu le sien. Cependant Anguiliero s'éveille, se lève, s'habille, demande Fortarigo, et, ne le trouvant point, pense qu'il cuve son vin dans quelque endroit écarté, selon son ancienne habitude. C'est pourquoi il décide de le laisser là, projetant de prendre un valet à Corsignano : il fait donc seller son cheval et attacher son porte-manteau. Mais, quand il veut solder son hôte, il ne trouve dans sa bourse ni sou ni maille : il fait grand bruit, l'auberge en est sens dessus dessous. Anguiliero crie qu'on l'a volé, et jure ses grands dieux qu'il va faire conduire tous les gens de l'auberge dans les prisons de Sienne.

Arrive alors Fortarigo, nu, en chemise, qui venait pour dérober les habits d'Anguiliero, comme il avait fait de sa bourse; mais, le voyant prêt à monter à cheval, il lui dit : « Qu'y a-t-il donc, Anguiliero? Eh quoi! partons-nous déjà? Attends un peu, je te prie. Tout à l'heure va venir un individu chez qui j'ai mis mon pourpoint en gage pour trente-huit sous : je suis certain que, contre argent comptant, il le rendrait pour trente-cinq. »

Tandis qu'il parlait ainsi, survient un individu qui assure à Anguiliero que c'est Fortarigo qui lui a volé son argent, attendu la grosse somme qu'il avait perdue. Anguiliero, furieux, accable Fortarigo d'injures, le menace de le faire pendre, ou tout du moins bannir de Sienne, sous peine de la hart, et l'eût maltraité sans aucun doute, s'il n'avait craint que Dieu; puis il monte à cheval. Fortarigo, feignant de croire que ce n'est point à lui qu'Anguiliero adresse ses injures, s'évertue à crier : « Hé! je t'en conjure, Anguiliero, laissons là toutes ces folies, car elles ne valent pas la peine qu'on s'en occupe; revenons à nos moutons. Nous l'aurons pour trente-cinq sous en payant sur l'heure; tandis que si nous attendons jusqu'à demain, il en exigera peut-être trente-huit, somme qu'il m'a prêtée : il veut bien me faire cette faveur, parce que je m'en suis remis à sa discrétion. Pourquoi, je te prie, ne gagnerions-nous pas ces trois sous? »

En l'entendant parler ainsi, Anguiliero se désespérait, tandis que les spectateurs de cette scène ne le quittaient pas des yeux, bien persuadés que ce ne pouvait être Fortarigo qui eût volé son argent, mais convaincus, au contraire, que c'était lui qui s'était emparé du sien. Cependant il se démenait et criait : « Que diable ai-je à faire de ton pourpoint? Que n'es-tu pendu, non-seulement pour avoir joué mon argent, mais pour retarder ainsi mon départ! Ce n'est pas tout, il faut encore que tu me railles! » Fortarigo demeurait impassible, et fei-

gnant toujours de croire que cela s'adressait à un autre, il disait : « Eh ! pourquoi ne veux-tu pas me faire gagner ces trois sous? Penses-tu donc que je ne puisse te les rendre? Fais-le, je t'en prie, pour l'amour de moi. Allons ! tire ta bourse : je te jure que je pourrais courir tout Sienne avant de trouver un pourpoint qui m'aille aussi bien que celui-là; et dire qu'il me faut le laisser là pour trente-huit sous, quand il en vaut plus de quarante. Songe que c'est me faire éprouver double perte. » Anguiliero, qui enrageait d'avoir été dupé, et d'être encore inondé de ce flux de paroles insidieuses, tourne la bride de son cheval, bien décidé à ne plus lui répondre, et prend le chemin de Torrenieri. Le malicieux Fortarigo, qui avait son projet, se met à courir en chemise après lui, le conjurant toujours de lui racheter son pourpoint. Anguiliero, pour se débarrasser de ses importunités, piquait des deux : une lieue à peu près se fit ainsi. Fortarigo aperçut alors, d'aventure, des laboureurs dans un champ voisin de la route ; il leur crie, de toute la force de ses poumons : « Arrêtez-le ! arrêtez-le ! » Ils accourent, l'un avec sa houe, l'autre avec sa bêche, et barrent le passage à Anguiliero, s'imaginant qu'il avait volé celui qui le poursuivait en chemise. Ils le saisissent, malgré ses protestations et ses explications. Fortarigo arrive, et, la colère peinte sur le visage, il dit à Anguiliero : « Je ne sais, en vérité, à quoi il tient que je ne te tue, traître, larron, qui t'enfuis avec mon bien. » Puis, s'adressant aux paysans : « Voyez, messieurs, dans quel équipage il m'a laissé après avoir joué et perdu tout ce qu'il avait. Mais, grâce à Dieu et à vous, je recouvre mon bien ; aussi je vous en serai reconnaissant toute ma vie. » Anguiliero en disait autant de son côté, mais on ne le voulait point écouter. Avec l'aide des paysans, Fortarigo le descendit de cheval, le dépouilla de tous ses habits, s'en revêtit, monta à cheval, et vous le plantant là en chemise et pieds nus, s'en retourne à Sienne, disant partout qu'il avait gagné le cheval et les habits d'Anguiliero.

Celui-ci, qui pensait bien s'en aller trouver en riche équipage le cardinal, dans la Marche d'Ancône, s'en retourna pauvre et en chemise à Buonconvento, et n'osa, tout honteux, rentrer à Sienne. A la fin, on lui prêta quelques habits sur le cheval que montait Fortarigo, qui l'avait laissé en gage dans l'hôtellerie, et il se rendit à Corsignano, où il avait des parents, chez qui il demeura jusqu'à ce qu'il fût secouru par son père. Ce fut ainsi que la fourberie et la méchanceté de Fortarigo renversèrent ses projets de fortune ; mais il ne laissa pas son action impunie, et s'en vengea en temps et lieu.

NOUVELLE V

LE SOT AMOUREUX DUPÉ.

Calandrin s'éprend d'une jeune fille : Lebrun lui fait un talisman, et lui dit qu'aussitôt qu'il en toucherait la belle, elle le suivrait : celle-ci se rend avec lui dans une grange : sa femme l'y trouve et fait tapage.

Aussitôt que Néiphile eut terminé sa courte nouvelle, qui n'excita ni applaudissements ni rires, la reine se tourna vers Flammette, et lui commanda

de prendre la parole. Elle ne se fit point prier, et commença en ces termes :

Gracieuses dames, bien qu'on ait déjà parlé plusieurs fois des faits et gestes de Calandrin, je veux encore le rappeler à votre souvenir, parce qu'ainsi que Philostrate en a fait la remarque, toutes ses actions sont plaisantes. J'entre immédiatement en matière.

Nicolo Cornacchini, notre compatriote, était fort riche. Parmi ses propriétés, il y en avait une à Camerata, où il fit élever un château magnifique. Pour les peintures dont il voulait l'orner, il conclut marché avec Lebrun et Bulfamaque, qui, vu la besogne, s'adjoignirent Nello et Calandrin. On se mit immédiatement à l'œuvre. Il n'y avait dans ce château, pour le garder, qu'une vieille servante. Comme il y avait déjà quelques chambres garnies de lits et autres choses nécessaires, un des fils de Nicolo, nommé Philippe, profitait de cette circonstance pour y venir de temps en temps se divertir avec des courtisanes qu'il renvoyait au bout d'un jour ou deux. Pas n'est besoin de dire qu'il était jeune et à marier. Un jour, il en emmena une nommée Nicolette, que lui céda pour un certain temps un proxénète appelé le *Mangione*, qui tenait une maison de filles à Camaldoli. Elle était belle, richement habillée, et, pour une femme de ce métier, parlait et se tenait fort bien.

Cette femme étant un jour sortie sur les midi, de sa chambre, vêtue d'un simple jupon et les cheveux négligemment noués autour de sa tête, pour se laver les mains et le visage à un puits qui était dans la cour du logis, rencontra Calandrin qui allait puiser de l'eau, et qui lui fit un profond salut. Elle lui rendit sa politesse ; puis, lui trouvant la mine des plus drôles, elle se prit à le considérer attentivement. Calandrin ne se fit pas faute de lui lancer œillade pour œillade : sa beauté le frappa tellement, que, ne pouvant s'arracher d'auprès d'elle, il ne retourna point vers ses compagnons. Toutefois, ne la connaissant point, il n'osait lui parler. Nicolette, qui s'était fort bien aperçue de sa coupe d'œil, se mit de son côté à le lorgner pour se moquer de lui, en poussant par intervalles de légers soupirs. Ce manége tourna complétement la tête de Calandrin ; il ne sortit point de la cour que Philippe n'eût rappelé Nicolette, et qu'elle ne fût remontée dans sa chambre.

Calandrin, de retour à sa besogne, ne faisait que soupirer. Lebrun, qui n'avait point de plus grand plaisir que de le taquiner sans cesse, s'en étant aperçu, lui dit : « Que diable as-tu donc, Calandrin ? tu ne fais que soupirer. — Ah ! camarade, répondit le benêt, comme mes affaires iraient bien, si j'avais seulement quelqu'un qui voulût m'aider ! — Comment, répliqua Lebrun, n'est-il personne ici à qui tu puisses te confier ? — Il y a dans ce château une jeune femme plus belle qu'une magicienne, qui est si amoureuse de moi que cela te semblerait merveille : je viens de m'en apercevoir en allant puiser de l'eau. — Par Notre-Dame, répondit Lebrun, prends garde que ce ne soit la femme de Philippe. — Je pense que c'est elle-même ; car c'est lui qui l'a appelée, et elle est aussitôt remontée dans la chambre ; mais que m'importe ? sur cet article, je tromperais et Philippe, et tout le monde. Je veux te dire toute la vérité, mon cher ; elle me plaît au delà de toute expression. — Ami, je prendrai des informations sur elle, et si c'est la femme de Philippe, j'arrangerai ton affaire en deux mots, car je la connais très-particulièrement. Mais comment nous cacher de Bulfamaque ? je ne

peux lui parler qu'en sa présence. — Pour ce qui est de Bulfamaque, peu m'importe ; mais gardons-nous bien de Nello, il est le parent de ma femme, et certes il gâterait toute l'affaire. — Tu as raison. »



Lebrun n'ignorait pas qui était la belle, il l'avait vue venir ; et de plus, Philippe l'avait mis dans le secret. Calandrin ayant quitté pendant quelques instants son travail pour aller voir Nicolette, Lebrun raconta l'histoire à Nello et à Bulfamaque. Ils concertèrent ensemble ce qu'ils devaient faire pour s'amuser de cette passion. Lorsque Calandrin fut de retour, Lebrun lui demanda d'un air d'intérêt : « L'as-tu vue ? — Hélas ! oui, répondit Calandrin ; j'en ai failli mourir. — Je veux aller voir si c'est celle que je pense : cela étant, j'en fais mon affaire. » Lebrun descendit, alla trouver Philippe et la courtisane, leur fit le portrait de Calandrin au naturel, et leur raconta ce qu'il lui avait dit. Ils tombèrent d'accord sur le rôle qu'ils devaient jouer chacun pour s'amuser de la passion du benêt. Il va retrouver ensuite Calandrin, et lui dit : « C'est elle, je ne m'étais pas trompé : il te faut donc agir avec une grande circonspection ; car si Philippe venait à soupçonner la chose, toute l'eau de l'Arno ne suffirait pas pour te laver. Mais voyons, que désires-tu que je dise à cette dame, si par hasard je peux lui parler ? —Oh ! oh ! répondit Calandrin, tu lui diras tout d'abord que je lui souhaite mille muids de cette divine liqueur qui fait arrondir les femmes ; secondement, que je suis son serviteur ; troisièmement, que je suis prêt à faire ce qu'elle désire. M'as-tu bien entendu ? — Oui, répondit Lebrun : laisse-moi faire. »

Quand l'heure du souper fut arrivée, nos peintres quittèrent leur besogne, descendirent dans la cour où étaient Philippe et Nicolette, et s'y arrêtèrent quelques instants pour contenter Calandrin. Celui-ci se mit à lancer des œillades, à faire des mines si drôles et d'une manière si mystérieuse, qu'un aveugle s'en fût aperçu. De son côté, la courtisane ne négligea rien pour entretenir son ardeur et l'enflammer davantage. Cependant Philippe, Bulfamaque et les autres

feignant de deviser et de ne point remarquer son manége, comme le leur avait recommandé Lebrun, s'amusaient à qui mieux mieux des grimaces de ce pauvre fou. Enfin il fallut partir, au grand déplaisir de Calandrin. Ils s'en retournaient à Florence. Chemin faisant, Lebrun lui dit : « En vérité, mon cher, tu l'amollis, tu la fais fondre comme le soleil dissout la glace. Ventrebleu! si tu veux apporter ta guitare et lui chanter quelqu'une de ces chansons d'amour que tu sais, tu la feras se précipiter des fenêtres pour se jeter dans tes bras. — Tu crois donc, mon cher, que je dois apporter ma guitare ? — Si je le crois !—Tu ne croyais pourtant pas, tantôt, quand je te disais : Ami, il n'est personne au monde qui sache mieux tirer son épingle du jeu. Oh ! je suis un grand séducteur ! Quel autre que moi aurait pu enflammer de cette sorte une si belle femme? seraient-ce ces jeunes freluquets qui ne font que papillonner du matin au soir? qui ne sauraient assembler, dans l'espace de mille ans, trois châteaux de noix ? Oh ! que je voudrais déjà que tu me visses avec ma *guitare!* ce serait, ma foi, beau jeu! Sache-le bien, je ne suis pas si vieux qu'il te semble : elle l'a bien senti ; mais si je peux une fois lui mettre la patte sur le dos, je le lui ferai bien mieux sentir encore. Palsambleu ! la noce sera telle qu'elle courra après moi comme la folle après son bambin ! — Ah ! ah ! interrompit Lebrun, comme tu me la happeras ! Il me semble déjà te voir, avec tes dents faites en cheville de luth, mordre ses lèvres vermeilles, ses joues de roses, et, petit à petit, la dévorer tout entière. » A ce discours, Calandrin, croyant y être déjà, chantait, riait, sautait, se démenait comme un fou.

Le lendemain, il apporte sa guitare, débite tout son répertoire de chansons, et met toute la compagnie en joyeuse humeur.

Enfin, il devint si coiffé de Nicolette, qu'il ne travaillait plus de tout le jour : mille fois il se mettait à la fenêtre, allait à la porte, descendait dans la cour, pour voir la belle, qui, instruite par Lebrun, lui en fournissait adroitement de fréquentes occasions. Ce même Lebrun, le confident de Calandrin, faisait de part et d'autre les lettres et les réponses. Nicolette faisait de continuelles absences ; alors, quand elle n'était pas au logis, elle lui écrivait qu'étant chez ses parents, elle ne pouvait pas le voir; mais elle ne manquait pas de le bercer des plus flatteuses espérances. Ainsi Lebrun et Bulfamaque, qui avaient la main à tout, se divertissaient le mieux du monde aux dépens du pauvre Calandrin. Ils se faisaient donner, au nom de la donzelle, comme si elle l'avait demandé, tantôt un peigne d'ivoire, tantôt une bourse, une autre fois une paire de ciseaux et autres semblables bagatelles, en échange desquelles ils lui donnaient des bagues de faux métal, sans valeur aucune, mais dont Calandrin faisait néanmoins le plus grand cas. Ce n'était pas tout : ils gagnaient encore à ce jeu d'excellents repas, et par-ci par-là d'autres honnêtetés, afin de les encourager à seconder son entreprise. Deux mois s'étant écoulés sans que les affaires de Calandrin fussent plus avancées, le sot amoureux, voyant que la besogne que lui et ses compagnons avaient entreprise touchait à sa fin, s'alla mettre en tête que s'il ne brusquait l'aventure, il pourrait fort bien perdre à tout jamais l'occasion de réussir. Il sollicita donc Lebrun de s'employer pour lui plus activement qu'il n'avait fait encore. Sur ces entrefaites, Nicolette revint au château. Lebrun eut avec elle et Philippe une longue conférence, et ils convinrent de tout ce qu'on devait faire. Il

dit ensuite à Calandrin : « Mon ami, cette femme, comme tu le sais fort bien, m'a promis mille fois de faire ce que tu voudras ; mais ses promesses s'en vont en fumée ; elle m'a tout à fait l'air de vouloir nous berner ; c'est pourquoi, si la chose te convient, je suis d'avis de l'amener, bon gré mal gré, à satisfaire tes désirs.—Eh ! mon cher, répliqua Calandrin, hâte-toi ; au nom de Dieu, ne perds pas un instant. — Auras-tu bien la hardiesse de la toucher avec un morceau de papier écrit que je te remettrai ? — Sans doute. — Eh bien ! l'affaire est bien simple ; apporte-moi un peu de parchemin vierge, une chauve-souris vivante, trois grains d'encens et une chandelle bénite : je m'arrange du reste. » Calandrin passa toute la nuit suivante à guetter une chauve-souris ; il en prit une, et l'apporta immédiatement, avec les autres ingrédients, à Lebrun, qui se retira dans une chambre écartée, où il écrivit sur le parchemin quelques balivernes en caractères inconnus. Il remit l'écrit à Calandrin, en lui disant : « Calandrin, mon cher Calandrin ; sois sûr que si tu la touches avec ce parchemin, elle te suivra immédiatement et fera tout ce qu'il te plaira. Ainsi donc, si Philippe s'absente aujourd'hui du logis, arrange-toi de manière à t'approcher d'elle et à la toucher ; puis, va-t'en dans la grange où il y a de la paille ; il n'y a que deux pas d'ici ; c'est d'ailleurs l'endroit le plus favorable, attendu que personne n'y met jamais le pied : elle y viendra, c'est positif, et, une fois là, tu sais ce que tu auras à faire. » Calandrin, ne se sentant plus de joie, répondit : » Sois tranquille, l'affaire ira son train. »

Nello, dont notre imbécile se défiait, s'amusait tout comme les autres de cette aventure ; il poussait ferme à la roue pour mener la farce à bonne fin. Il part, ainsi que Lebrun le lui avait recommandé, se rend à Florence, va trouver la femme de Calandrin, et lui dit : « Tesse, tu te rappelles bien sans doute les mauvais traitements que t'a fait si injustement essuyer ton mari, le jour qu'il revint chargé de pierres de Mugnon ; il faut que tu te venges, je le veux ; si tu refuses, ne me regarde jamais comme ton parent et ton ami. Il est devenu amoureux d'une jeune femme qui demeure dans la maison où nous travaillons, et souvent la malheureuse s'y enferme seule à seul avec lui. Je sais qu'à ce moment même ils doivent être ensemble, car ils se sont donné rendez-vous il n'y a pas bien longtemps. Je veux donc que tu t'en viennes pour le surprendre, et que tu le châties comme il le mérite. »

A ces mots, la femme, qui ne soupçonne pas le tour qu'on joue à son mari, se lève, et, toute furieuse, s'écrie : « O le larron ! ô le brigand ! Ah ! j'en prends Dieu à témoin, tu me le paieras ! » Elle dit, prend son manteau, se fait accompagner par une servante, et se met, au pas de course, en route avec Nello. Lebrun ne l'eut pas plutôt aperçue venir, qu'il dit à Philippe : « Voici nos gens. » Philippe se rendit tout aussitôt à l'atelier où Calandrin et les autres peintres travaillaient : « Messieurs, dit-il, je suis obligé de partir à l'instant même pour Florence ; bon courage ! » Puis il sort, et va se cacher dans un lieu d'où il peut voir, sans être vu, tous les faits et gestes de Calandrin.

Quand celui-ci pensa que Philippe était déjà à une certaine distance, il descendit dans la cour, où il trouva Nicolette seule, et bien instruite de ce qu'elle avait à faire. Il lui parla ; elle lui répondit de la meilleure grâce du monde, et, avec des manières plus agaçantes encore qu'à l'ordinaire, elle s'approcha de lui.

Calandrin s'enhardit, il la touche avec son parchemin, et, sans dire un mot, se dirige vers la grange où est la paille. Nicolette le suit, entre, ferme la porte, se jette à son cou, le renverse sur la paille, se met sur lui à califourchon, et lui place les mains sur les épaules, de manière à ce qu'il ne puisse approcher son visage du sien. Cependant elle le regarde, en le dévorant des yeux comme le plus cher objet de sa convoitise, en lui disant : « O mon bien-aimé Calandrin ! mon cœur, ma vie, mon bonheur, mon repos, ma chère âme, qu'il y a longtemps que je désire te posséder et pouvoir me rassasier de ta vue ! Tes grâces ont porté le trouble dans mes sens, mon cœur s'est ému aux doux sons de ta guitare ! Est-il bien possible que je te presse entre mes bras ? » Calandrin, qui pouvait à peine remuer, disait : « Eh ! ma douce amie, laisse-moi un peu te baiser ! — Comme tu es pressé, grand Dieu ! répliquait-elle ; laisse-moi d'abord te contempler tout à mon aise ; permets à mes regards de se rassasier de la vue de ton visage charmant ! »

Lebrun et Bulfamaque étaient allés rejoindre Philippe, et tous les trois voyaient et entendaient tout. Cependant Calandrin allait employer la force pour obtenir les faveurs de Nicolette, lorsque arrive dame Tesse avec Nello : « Je parie, dit celui-ci, qu'ils sont ensemble. » La Tesse hâte le pas ; furieuse, elle enfonce la porte de la grange, entre, et voit à califourchon, sur Calandrin qui se débat, Nicolette qui, en l'apercevant, s'enfuit et court là où était Philippe. Tesse se précipite sur Calandrin, qui n'était pas encore levé, lui laboure le visage avec ses ongles, l'empoigne par les cheveux et le traîne de ci de là, en criant : « Chien ! laid animal ! voilà donc l'outrage que tu me fais ! Ah ! vieil imbécile ! combien je rougis de l'amour que j'ai eu pour toi ! Tu t'imagines donc n'avoir pas assez d'occupation au logis, que tu vas faire l'amour ailleurs ? Le bel amoureux, ma foi ! Malheureux ! est-ce que tu ne te connais pas ? Ne sais-tu pas que lors même qu'on te mettrait dans un mortier, on n'extrairait pas de ta pauvre carcasse seulement ce qu'il faut de jus pour faire une sauce ? Ah ! ah ! ce n'est pas Tesse qui de cette fois t'engrossait ! Maudite soit la malheureuse qui prenait ce soin ! il faut qu'elle-même ne vaille pas grand'chose pour s'être éprise d'un tel bijou ! »

A l'aspect de sa femme, Calandrin demeura plus mort que vif, et n'osa lui opposer aucune résistance. Dépouillé d'une partie de sa chevelure, bien grondé, bien battu, il ramasse son chapeau, se relève et ne fait à sa femme qu'une humble prière, celle de ne point faire tant de bruit, si elle ne voulait pas qu'il fût taillé en pièces : « Car celle avec qui tu m'as trouvé, ajouta-t-il, est la femme du maître de la maison. — Que Dieu la confonde ! » lui répondit-elle.

Lebrun et Bulfamaque, après avoir ri tout leur soûl de l'aventure avec Philippe et Nicolette, accoururent au vacarme, et firent si bien par leurs discours, qu'ils apaisèrent la femme de Calandrin, auquel ils conseillèrent de s'en retourner à Florence, en lui recommandant de ne plus remettre les pieds au château, dans la crainte que si Philippe avait vent de l'aventure, il ne le maltraitât. Ainsi le pauvre Calandrin, molesté, meurtri, égratigné, presque chauve, retourna à Florence, sans oser reparaître à Camerata. Il oublia son amour ; mais sa femme eut soin de le lui rappeler par les reproches et les injures dont elle l'accablait nuit et jour. Quant à ses compagnons, à Nicolette et à Philippe, ils rirent longtemps encore de leur dupe.



NOUVELLE VI

LE BERCEAU.

Deux jeunes gens logent chez un aubergiste dont la femme couche par mégarde avec l'un d'eux, tandis que l'autre couche avec sa fille. Celui-ci couche ensuite avec le père et lui raconte tout ce qui s'est passé, croyant parler à son compagnon. Une dispute s'élève entre eux à ce sujet : la mère gagne le lit de sa fille, et là parvient avec certaines paroles à tout raccommoder.

Cette histoire de Calandrin ne fit pas moins rire la compagnie que celles racontées précédemment sur le même sujet. Quand chacun eut dit son mot sur sa sottise, la reine ordonna à Pamphile de conter sa nouvelle.

Mes belles dames, dit-il, le nom de Colette me rappelle l'histoire d'une autre Colette aussi intéressante. Vous y verrez avec quelle admirable prudence une femme habile évita un grand scandale.

Dans la plaine de Mugnon, près de Florence, vivait naguère un bon homme qui tenait auberge. Quoique sa maison fût petite, il logeait quelquefois les passants; mais ce n'était que dans le cas d'extrême nécessité, ou lorsque les voyageurs étaient de sa connaissance. Il avait une femme jeune encore et assez jolie : une fille de quinze à seize ans, pleine de grâces et d'appas, un petit garçon d'un an, qui tetait encore sa mère, composaient le reste du ménage.

Un gentilhomme de notre cité, nommé Pinuccio, qui passait souvent par ce chemin, était devenu amoureux de la fille de l'aubergiste. Celle-ci, qui se tenait fort honorée d'avoir attiré les regards d'un citadin, feignait de répondre à sa passion; l'amour-propre seul la conduisait encore; mais l'amour véritable lui disputa son cœur et en resta maître. Si Pinuccio eût été moins délicat, s'il eût moins craint pour son honneur et celui de son amante, il n'eût pas désiré longtemps en vain les plus douces faveurs; mais plus la passion est vive, moins ses craintes ont d'empire. Celle de Pinuccio parvint cependant enfin au point de ne plus leur laisser de place. Il cherche alors les moyens de se satisfaire. Il imagine d'aller loger chez sa maîtresse, et, comme il connaissait parfaitement toute la maison, il ne doute pas de pouvoir réussir, sans que personne s'en aperçoive. Ce projet ne fut pas plutôt conçu, qu'il l'exécuta. Il prit, avec un de ses meilleurs amis, nommé Adrian, des chevaux de louage, et, les ayant chargés de leurs valises, ils sortirent de Florence.

Ils arrivèrent à nuit close dans la plaine de Mugnon; et, comme s'ils fussent venus de la Romagne, ils vont droit à la taverne et heurtent à la porte. L'hôte ouvre. « Tu vois, lui dit Pinuccio, qu'il faut que tu nous loges cette nuit. Nous pensions aller coucher à Florence; mais, nous avons eu beau piquer nos montures, il ne nous a pas été possible d'aller plus loin. — Vous savez, monsieur, répondit

l'hôte, qu'il ne m'est guère possible de loger des voyageurs de votre rang; cependant, puisque la nuit vous a surpris ici, et que vous ne pouvez aller plus loin, je ferai tous mes efforts pour vous recevoir de mon mieux. » Le premier soin des deux jeunes Florentins, après avoir mis pied à terre, fut de songer au souper de leurs chevaux; ils s'occupèrent après du leur, et firent manger l'hôte avec eux.

Il n'y avait dans l'hôtellerie qu'une très-petite chambre, et dans cette petite chambre trois petits lits, rangés de manière à occuper le moins de place possible. Deux étaient adossés à un même côté du mur, et le troisième, qui faisait le sommet du triangle, était en face. L'hôte fit préparer le moins mauvais pour les étrangers. Dès qu'ils furent endormis, ou plutôt qu'ils feignirent de l'être, l'aimable Colette fut se coucher vis-à-vis d'eux; les époux occupèrent le lit restant, à côté duquel la mère avait placé le berceau de son petit garçon. Aucun de ces détails n'échappa à Pinuccio. Lorsqu'il croit tout le monde endormi, il se lève doucement, va droit au lit de sa maîtresse, qui le reçut, non sans quelque frayeur, mais avec plus de plaisir encore, et il jouit de tous les droits d'un amant aimé.

Tandis qu'il s'enivrait de plaisir, Adrian, ayant un besoin à satisfaire, se lève, et, rencontrant le berceau, qui l'empêche d'ouvrir la porte, le déplace et le met près de son lit; il oublie, au retour, de le remettre en son premier lieu. A peine s'est-il recouché, qu'un chat fait tomber un je ne sais quel meuble. Le bruit éveille l'hôtesse: craignant que ce ne soit quelque autre chose de plus sérieux, elle se lève à la hâte, et va, sans lumière, vers l'endroit où elle avait entendu le fracas. Voyant que ce qui était tombé n'était pas de grande valeur, et après avoir crié après le chat, elle revient à tâtons au lit où son mari couchait: mais, ne trouvant point le berceau: « Oh! oh! dit-elle en elle-même, la belle sottise que j'allais faire! j'allais, ma foi, me coucher avec ces étrangers. » Et, revenant sur ses pas, elle se met, sans scrupule, dans le lit auprès duquel était le berceau. Elle se croyait dans les bras de son mari, tandis qu'elle était dans ceux d'Adrian. Vous imaginez bien que ce jeune homme ne laisse pas échapper une si bonne fortune: dès qu'il sentit l'hôtesse auprès de lui, il n'eut garde de l'instruire de sa méprise, ni de perdre un instant pour en profiter.

Pinuccio, après avoir goûté avec Colette tous les plaisirs qu'il pouvait espérer, craignant que la fatigue ne le conduisît à un sommeil involontaire et dangereux dans les bras de son amante, la quitte et retourne dans son lit. Il rencontre le berceau; et, croyant s'éloigner du lit de l'hôte, il va précisément se coucher avec lui; et, ne pouvant contenir sa satisfaction, et imaginant l'épancher dans le cœur de son ami: « Adrian, dit-il, rien au monde, non, rien n'est aussi aimable que Colette: elle vient de m'enivrer de voluptés; il n'est pas possible à un homme d'en goûter davantage avec aucune femme. » L'hôte, à qui de semblables nouvelles ne plaisaient nullement, dit en lui-même: « Que me vient conter celui-ci? » Puis, élevant la voix: « Voilà le tour le plus méchant et le plus perfide qu'on puisse jouer à un honnête homme; et je ne l'avais pas mérité; mais vous me le paierez. » Qui fut surpris? ce fut Pinuccio. Comme il avait peu de présence d'esprit, il lui répond, tout étourdi de sa méprise, qu'il lui serait difficile de se venger, qu'il ne le craignait aucunement; et, par cette réponse peu réfléchie, il pensa tout découvrir.

Sur ces entrefaites, la femme dit à Adrian, qu'elle prenait toujours pour son

mari, « Écoute donc ces étrangers, je crois qu'ils ont quelque dispute. — Que nous importe? laisse-les faire, répond Adrian ; ils ont trop bu hier au soir. » Ce son de voix étranger fut un coup de foudre pour la femme, et lui fit connaître sa méprise. Que faire ? comment réparer cette aventure? comment la déguiser? Elle se lève, prend le berceau de son fils, le porte près du lit de sa fille, se couche avec celle-ci, et, feignant de s'éveiller au bruit de la dispute, elle appelle son mari et lui demande le sujet de ce tintamarre. « N'entends-tu pas, répondit celui-ci, ce que me conte Pinuccio, ce qu'il dit avoir fait cette nuit avec Colette?— Il ment effrontément : je te jure qu'il n'a point couché avec elle ; car je ne l'ai point quittée, et n'ai pas dormi assez profondément pour ne pas m'apercevoir de tout ce qui se serait passé. En vérité, tu es un grand sot de croire de pareilles sornettes. Mais vous voilà, vous autres hommes ; vous vous enivrez le soir, vous courez çà et là sans le sentir, et prenez les songes de votre ivresse pour des réalités. Il serait bon, pour vous corriger, que vous vous rompissiez le cou une seule fois. Mais que fait là Pinuccio? pourquoi n'est-il pas dans son lit? » Adrian, voyant que la femme couvrait sagement sa honte et celle de sa fille : « Pinuccio, dit-il, je t'ai prié cent fois de ne jamais coucher hors de ta maison. Ce maudit défaut de te lever ainsi pendant tes rêves et de débiter comme des vérités, tout ce qui se présente à ton imagination, te jouera quelque mauvais tour. Reviens ici, et que Dieu te donne une bonne nuit. »

Après ce discours d'Adrian et celui de sa femme, l'hôte crut bonnement que Pinuccio était un somnambule. Il l'agite, il l'appelle. « Pinuccio ! disait-il, Pinuccio ! éveillez-vous donc, et retournez dans votre lit. » Pinuccio, à qui la conversation n'était pas échappée, voulut aussi contribuer à duper le pauvre homme : il feint de rêver de nouveau, et débite mille sottises dont l'hôte rit à gorge déployée. Enfin, à force d'être agité, il s'éveille. « Adrian, dit-il, est-ce qu'il est déjà jour? — Oui, oui, viens ici. » Il se lève, feignant encore d'être endormi, quitte l'hôte et regagne son lit.

Dès que le jour parut, on se leva. L'hôte se moqua des songes et du songeur; et, après avoir bu avec lui et chargé leurs chevaux, nos deux amis prirent le chemin de Florence. Ils étaient presque aussi contents de la tournure singulière que leur aventure avait prise que de l'aventure elle-même. Dans la suite, Pinuccio et Colette prirent d'autres moyens pour se voir fréquemment. La jeune fille fit croire à sa mère qu'en effet Pinuccio avait rêvé ce qu'il avait dit ; en sorte que cette bonne femme crut avoir veillé toute seule.

NOUVELLE VII

LE SONGE RÉALISÉ.

Talan de Mèle a un rêve dans lequel il voit un loup déchirer la gorge et le visage de sa femme. Il en prévient celle-ci ; mais elle n'y fait point attention, et l'événement se réalise.

Dès que Pamphile eut cessé de parler, on loua beaucoup la prudence et la sa-

gesse de la mère de Colette; et, quand on eut épuisé les éloges, la reine ordonna à Pampinée de dire sa nouvelle. Celle-ci commença ainsi :

Aimables dames, nous avons souvent parlé des songes : on n'y croit guère ; on s'en moque assez ordinairement ; cependant, quoi qu'on en dise et qu'on en ait dit, je vous conterai ce qui arriva il n'y a pas longtemps à une de mes voisines pour avoir été incrédule sur cet article.

Peut-être connaissez-vous Talan de Môle, homme d'une honnêteté reconnue. Il avait épousé une jeune fille, nommée Marguerite, qui le disputait en attraits à toutes celles de son sexe ; mais les défauts de son caractère étaient bien capables d'affaiblir l'impression de sa beauté. Fantasque, opiniâtre, inflexible et revêche, voilà son portrait au naturel. Personne ne faisait rien à son gré, et il suffisait qu'on lui conseillât une chose pour qu'elle fît tout le contraire. Je vous laisse à penser si elle devait faire le bonheur de son mari. Ne voyant point de remède à sa mauvaise humeur, il se fit un devoir de la supporter du mieux qu'il pouvait. Étant avec cette espèce de mégère dans une belle maison de campagne qui lui appartenait, il songea une nuit qu'il voyait Marguerite se promenant dans un bois voisin du château. Tout à coup un loup monstrueux s'élançait sur elle, la prenait par la gorge, l'emportait, quoiqu'elle criât au secours de toute sa force ; et, l'ayant enfin lâchée, il lui avait laissé le visage tout défiguré. Effrayé de ce songe, « Ma femme, lui dit-il dès qu'il fut levé, quoique, grâce à ton mauvais caractère, il ne m'ait pas encore été permis de goûter un jour de bonheur avec toi, je serais cependant fâché qu'il t'arrivât quelque fâcheux accident. Si donc tu veux m'en croire, tu ne sortiras pas de la maison aujourd'hui. » Elle lui en demande la raison, et Talan lui fait part de son rêve. Au lieu d'être touchée des tendres alarmes de son mari, « *Qui mal veut, mal songe*, lui répondit-elle en secouant la tête. Tu feins de m'aimer, de t'intéresser à mon sort ; mais je lis dans ton cœur : tes rêves sont l'expression de ce que tu me souhaites, et je ferai en sorte de ne pas te donner cette satisfaction, ni aujourd'hui ni jamais. — Je prévoyais ta réponse ; car, *à laver la tête d'un âne, on perd sa lessive*. Interprète mon songe comme il te plaira, peu m'importe ; mais je te conseille de nouveau de ne pas sortir aujourd'hui de la maison, ou du moins de ne pas aller dans le bois. — Je ferai précisément ce que tu me défends : mon projet était d'y aller, et je n'y manquerai pas. »

Toujours prête à empoisonner les meilleures intentions, cette femme se figura que son mari ne voulait l'empêcher d'aller au bois que pour lui dérober la connaissance d'une partie fine qu'il s'y était ménagée. « Peut-être y a-t-il donné rendez-vous à quelque femme débauchée, disait-elle en elle-même. *Le brave homme serait bon en un moulin avec des aveugles :* moi, qui ne suis point aveugle, je ne serai pas sa dupe. Je me garderai bien de le croire ; je veux tout voir, tout connaître, et, dussé-je rester au bois le jour entier, je saurai quelle espèce de tour il voulait me jouer. »

Dès que son mari est sorti, elle part et arrive au bois ; elle choisit l'endroit le plus épais, s'y cache, fait attention au moindre bruit, et regarde de tous côtés si elle ne voit venir personne. Tandis que, sans crainte et sans défiance, elle attendait avec sécurité l'événement de sa ruse, arrive d'un profond taillis un loup d'une taille énorme et d'un regard terrible. Cet animal féroce s'élance aussitôt

sur elle, la saisit par sa gorge, et l'emporte comme un faible agneau ; elle n'a ni la force ni le courage de lui opposer la plus légère résistance. Le loup l'eût sûrement étranglée, si des bergers, qui l'aperçurent, ne l'eussent obligé, par leurs cris, à lâcher sa proie. Ces bergers accoururent, et, l'ayant reconnue quoiqu'elle fût fort défigurée, ils la portèrent dans sa maison. Elle fut longtemps malade, mais enfin elle guérit par les soins de son mari, qui fit venir les plus habiles chirurgiens et médecins des environs. Leur art ne put cependant effacer les traces que la dent du loup avait laissées sur sa gorge et sur son visage, de sorte que sa beauté en fut extrêmement altérée. Après cette triste catastrophe, elle pleura souvent, dans la solitude où elle se condamna, son entêtement, et se sut bien mauvais gré de n'avoir pas ajouté foi au songe de son mari.

NOUVELLE VIII

A BON CHAT BON RAT.

Blondel fait un mauvais tour à Chiaque, qui s'en venge finement et le fait rouer de coups.

Toute la compagnie fut d'avis que le prétendu songe de Talan n'en était pas un ; ce ne pouvait être qu'une vision surnaturelle, puisqu'il s'était réalisé de point en point. Chacun ayant cessé de parler, la reine ordonna à Laurette de dire sa nouvelle.

Mes aimables dames, dit-elle, je ne craindrai pas d'imiter ceux d'entre nous qui ont pris pour sujet de leur récit des matières déjà traitées. La vengeance dont Pampinée nous entretint hier me rappelle une histoire à peu près semblable, mais cependant moins cruelle.

Sachez d'abord qu'il y avait jadis à Florence un glouton renommé qu'on appelait Chiaque : toutes ses qualités extérieures prévenaient en sa faveur. Personne ne parlait avec plus de grâce, et ne tournait si plaisamment ce qu'il voulait dire. Ses talents le faisaient recevoir dans toutes les sociétés, et il avait grand soin de choisir celles où l'on faisait la meilleure chère.

Dans le même temps et dans la même ville, un nommé Blondel, d'une taille très-petite, mais fine et proportionnée, fort élégant dans ses habits et dans sa frisure, faisait le même métier que Chiaque. Un matin de carême, il venait d'acheter au marché deux très-grosses lamproies pour messire Vieri de Cherqui, lorsque Chiaque, l'apercevant, s'approche aussitôt de lui, et lui demande ce qu'il veut faire de ce poisson. « Hier au soir, répond Blondel, Corse Donati reçut en présent trois lamproies beaucoup plus grosses que celles-ci, accompagnées d'un esturgeon ; mais n'en ayant pas assez pour régaler plusieurs gentilshommes qu'il avait invités à dîner, il m'a envoyé acheter ce supplément. Ne viendras-tu pas en manger ? — Je n'ai garde d'y manquer : tu me connais trop bien pour imaginer que je laisse échapper une si belle occasion. »

L'heure du dîner venue, il se rendit à la maison du seigneur Donati. « Que

veut monsieur Chiaque? lui dit celui-ci. — Monsieur, je viens dîner avec vous et votre compagnie. — Vous êtes un galant homme, et vous me faites grand plaisir. Passons dans la salle à manger, car il est temps.» On se mit à table. Des pois



chiches, de la thonine grasse, une friture de poisson d'Arno, voilà tout ce qu'on servit. Chiaque s'aperçut fort bien que Blondel avait voulu le jouer. La honte d'avoir donné dans ce panneau lui inspira le désir de la vengeance, et il ne tarda pas à trouver l'occasion de le remplir.

Blondel, qui s'était beaucoup amusé à ses dépens en racontant à qui voulait l'entendre le tour qu'il lui avait joué, le rencontre, l'aborde : «Eh bien! lui dit-il, comment as-tu trouvé les lamproies de messire Donati? — Avant huit jours tu le sauras mieux que moi. »

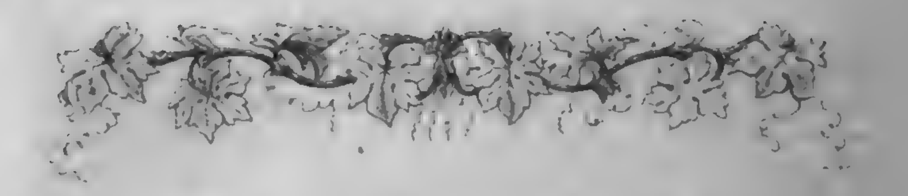
Sans perdre de temps, il va trouver un gagne-deniers, convient de prix avec lui, lui remet une bouteille de verre entre les mains, le conduit près de la halle de Cavicciulli, lui montre un chevalier nommé messire Philippe Argenti, homme d'une fort grande taille, emporté, vain, bizarre : «Tu vois ce chevalier, dit-il à son gagne-deniers, va le trouver, et lui dis : M. Blondel m'envoie vers vous, et vous prie de vouloir bien lui *enrubiner* ce flacon de votre excellent vin clairet, parce qu'il veut régaler quelques-uns de ses amis. Garde-toi bien de le laisser approcher de toi ; crains qu'il ne te saisisse au collet ; tu ferais fort mal tes affaires, et tu gâterais les miennes. — Est-ce là tout? dit le gagne-deniers. — Oui, va, répète ce que je t'ai dit ; reviens me trouver, et je te paierai. » Le commissionnaire part, et remplit sa commission. Philippe, qui avait un cerveau prompt à s'enflammer, croyant que Blondel voulait se moquer de lui, se lève, le visage en feu, les yeux étincelants. «Que veut dire ceci? s'écria-t-il : de quel

enrubinement, de quels amis est-il question ? Que le diable vous emporte l'un et l'autre ! » Tout en prononçant ces imprécations, il étendait le bras pour saisir le gagne-deniers ; mais celui-ci, qui était sur ses gardes, ne perdit pas un moment pour fuir, et s'en retourna bien vite vers Chiaque, à qui il rendit compte de sa commission, et de qui il reçut la somme convenue.

Chiaque n'eut plus de repos qu'il n'eût trouvé Blondel. Dès qu'il le rencontra : « Y a-t-il longtemps, lui dit-il, que tu n'as été à la halle de Cavicciulli ? — Non ; mais pourquoi cette question ? — C'est que messire Philippe te fait chercher partout, et je ne sais ce qu'il te veut. — J'y vais donc de ce pas, et je lui parlerai. » Quand Blondel fut parti, Chiaque le suivit de loin pour être témoin de l'aventure. Messire Philippe, qui n'avait pu attraper le gagne-deniers, était encore tout bouillant de colère, ne pouvant rien comprendre dans le message que Blondel lui avait adressé, sinon qu'il avait voulu se moquer de lui. Différentes pensees l'agitaient sur ce sujet, lorsque Blondel entra. Dès que Philippe l'aperçoit, il s'élance vers lui, et débute par lui appliquer un grand coup de poing sur le nez. « Dieu ! s'écrie Blondel, étourdi de cette réception inattendue, que signifie cela, monsieur ? » Philippe le prend par les cheveux, lui arrache son capuchon qu'il jette par terre, et, le frappant rudement : « Traître, je t'apprendrai ce que cela signifie. Mais voudrais-tu bien m'expliquer toi-même ce que veulent dire cet *enrubinement* et ces amis, et tout ce que tu m'as envoyé dire ? Me prends-tu pour un enfant ? Penses-tu t'amuser de moi ? » Tout en disant cela, il faisait tomber sur le visage du pauvre Blondel une grêle de coups ; il arrachait ses cheveux, le traînait par terre et déchirait son habit. Il était si occupé de cette besogne, que jamais Blondel ne put lui faire entendre un seul mot, ni lui demander la raison de cet étrange traitement. Les mots d'amis, d'*enrubinement* avaient frappé son oreille ; mais de quoi l'instruisaient-ils ? Les voisins, qui étaient accourus, mirent enfin un terme à la fureur de Philippe, en lui arrachant des mains le malheureux Blondel. Ce fut alors qu'on l'instruisit des raisons qui avaient allumé une si grande colère. Pour le consoler, on lui fit quelques remontrances ; on tâcha de lui faire sentir combien il était dangereux de se jouer à messire Philippe, et on lui recommanda de n'y plus revenir. Blondel, tout en larmes, jurait que jamais il n'avait envoyé chercher de vin chez messire Philippe. Quoi qu'il en soit, il garda les coups et les remontrances.

Il ne fut pas longtemps à imaginer que cette aventure était un coup de vengeance de la part de Chiaque. Mais comment lui riposter ? Se tenir coi, ne dire mot, était le parti le plus sage, et ce fut celui qu'il suivit. Il garda la maison jusqu'à ce que l'empreinte des poings de messire Philippe fût effacée. A sa première sortie, il rencontra Chiaque. « Eh bien ! Blondel, lui dit celui-ci en riant, comment as-tu trouvé le vin de messire Philippe ? — Que n'as-tu trouvé de même les lamproies de messire Donati ! — Quand tu voudras me donner un dîner semblable à celui que tu m'as fait faire chez lui, je te donnerai à boire comme tu as bu chez messire Philippe. »

Blondel, qui vit bien qu'il n'y avait rien de bon à gagner en luttant contre Chiaque, pria Dieu de faire la paix avec lui. Dans la suite, il eut grand soin de ne pas se moquer d'un homme de cette trempe.



NOUVELLE IX

LES CONSEILS DE SALOMON.

Deux hommes viennent demander des conseils au roi Salomon, l'un pour savoir comment il devait faire pour trouver des amis, l'autre, pour corriger sa femme, qui avait un mauvais caractère. Il répondit à l'un d'aimer, et à l'autre d'aller au Pont-aux-Oies.

Il n'y avait plus que la reine qui n'eût pas encore parlé, et comme elle ne voulait pas violer le privilége accordé à Dionée, elle prit la parole en ces termes :

Le bruit de la miraculeuse sagesse de Salomon s'était répandu par tout l'univers ; on savait aussi qu'il ne dédaignait pas d'en donner des preuves à quiconque lui en demandait. De tous côtés on venait à lui, on le consultait sur les affaires les plus urgentes et les plus épineuses. Un jeune gentilhomme de la ville de Lajazze, nommé Mélisse, se mit en route pour le voir. Il rencontra, chemin faisant, un autre jeune homme nommé Joseph, qui allait aussi à Jérusalem pour le même sujet. Il l'aborde, entre en conversation avec lui, l'interroge sur sa naissance, sa patrie, sa condition, le but et l'objet de son voyage. Joseph répondit qu'il allait consulter Salomon sur la conduite qu'il devait tenir envers la femme la plus difficile, la plus désagréable, la plus méchante qui fut jamais, et sur qui prières, menaces, caresses, flatteries n'avaient pu jusqu'alors faire aucune impression. Mélisse, interrogé à son tour par Joseph, comme il l'avait interrogé, répondit : « Je suis de Lajazze, jeune, riche, généreux, tenant bonne maison, faisant honneur à tous mes concitoyens, et je suis aussi malheureux que vous ; malgre toutes mes dépenses, je n'ai pu trouver encore un ami. Je vais comme vous voir Salomon et lui demander le moyen d'être aimé. »

Arrives à Jérusalem, tous deux sont conduits devant le roi. Mélisse parut le premier et conta son histoire. « Aime, » lui répondit Salomon. Il sortit après cette courte réponse. Joseph vient, représente son malheur : « *Va-t'en au Pont-aux-Oies.* » Ce fut le seul conseil qu'il put obtenir. Tous deux s'étant rejoints, ils se communiquerent les réponses qu'on leur avait faites et les regardaient comme des énigmes dont ils ne pouvaient trouver le mot, ou des paroles vagues qui, n'ayant aucun rapport à leurs affaires, semblaient avoir été proférées pour se moquer d'eux. Tres-mécontents de leur voyage, ils quittèrent donc Jérusalem et reprirent le chemin de leur pays.

Après quelques jours de marche, ils arrivèrent à une rivière profonde sur laquelle était un pont magnifique. Dans ce moment passait un grand convoi de chevaux et de mulets chargés qui leur fermaient le passage. Ils furent contraints d'attendre. Tout avait défilé, il ne restait plus qu'un mulet ombrageux qui ne

voulait plus avancer. Le muletier prend un bâton, le frappe d'abord assez doucement ; mais le mulet allait tantôt à droite, tantôt à gauche, quelquefois reculait et ne faisait pas un pas en avant. Nouveaux coups de la part du muletier sur les flancs, sur la tête, sur la croupe : tout était inutile. Joseph et Mélisse, qui attendaient que le passage fût libre, touchés de pitié, disaient : « Bourreau ! veux-tu le tuer, ne peux-tu essayer de le mener plus doucement ? Sûrement il irait beaucoup mieux si tu le traitais moins cruellement. — Messieurs, répondit le muletier, vous connaissez vos chevaux, moi je connais mon mulet ; laissez-moi faire. » A ces mots, il redouble les coups et fait tant enfin que le mulet avance. Avant de quitter ce pont, Joseph demanda à un bonhomme qui était assis comment cet endroit s'appelait : « Monsieur, répondit le bonhomme, on le nomme le *Pont-aux-Oies.* » Joseph se ressouvint alors des paroles de Salomon. « Je commence à voir clair, dit-il à son compagnon, dans le conseil qui m'a été donné et que je crois très-bon. Jusqu'à present je n'ai pas bien su battre ma femme ; mais ce muletier vient de me donner une leçon dont je saurai profiter. »

Nos voyageurs arrivés à Antioche, Joseph retint quelques jours Mélisse, afin de lui donner le temps de se reposer. Joseph fut fort bien reçu de sa femme, à laquelle il dit de leur préparer à souper comme son ami l'ordonnerait. Celui-ci, obligé de céder à cette civilité, donna ses ordres ; mais on n'en exécuta aucun, et le souper fut absolument contraire à celui qui avait été prescrit. Joseph, irrité, dit à sa femme : « Ne t'avait-on pas dit quel devait être notre souper ? — Que veut dire ceci? repartit-elle aigrement ; que m'importent les ordres d'autrui ? j'ai suivi ma fantaisie. Que le repas te plaise ou ne te plaise pas, je ne m'en occupe guère. »

Mélisse, étonné de la réponse de cette femme, ne put s'empêcher de la blâmer. Mais Joseph, plus courroucé qu'étonné, dit : « Ma femme, je te retrouve telle que je t'ai laissée ; mais crois que je saurai changer ton caractère ; » et, se tournant vers Mélisse : « Mon ami, lui dit-il, nous verrons si le conseil de Salomon est bon ; mais je te prie de ne point trouver mauvais que je l'exécute devant toi, et de ne point regarder comme un jeu ce que je vais faire. Ne trouble point mon entreprise, et souviens-toi de la réponse que nous fit le muletier lorsque nous nous attendrissions sur le sort de son mulet. — Je suis dans ta maison, répondit Mélisse, et j'ai résolu de n'y faire que ce qui te sera agréable. »

Joseph ayant trouvé un bâton de chêne encore tout vert, monte à la chambre où sa femme était allée exhaler son dépit. Il la prend par les cheveux, la jette à ses pieds et la bat comme un désespéré. D'abord on crie, on menace ; mais les cris, les menaces n'opérant rien, on a recours aux prières : on jure, on promet de faire à l'avenir tout ce qu'on voudra. Malgré cet air de repentir, les coups roulaient toujours sur les côtés, les cuisses et les épaules ; enfin, la lassitude seule mit un terme à cette expédition.

Joseph revint vers Mélisse. « Nous verrons demain, dit-il, quel miracle aura opéré le conseil d'aller au *Pont-aux-Oies.* » Apres s'être reposé un moment, il lava ses mains, puis se mit à table, et quand l'heure du repos fut venue, ils allèrent se coucher. Cependant la pauvre femme se ramasse, se jette sur un lit, où elle reposa le mieux qu'il lui fut possible. Le lendemain, elle se lève de bonne heure, va trouver son mari, lui demande ce qu'il veut pour son dîner.

Celui-ci, riant avec Mélisse de l'heureux succès de son expédient, dit ce qu'il veut. L'heure venue, on trouva la table servie selon les ordres reçus. Joseph et Mélisse se réunirent donc pour louer la sagesse du conseil, qu'ils n'avaient pas d'abord compris.

Quelques jours après, Mélisse, revenu chez lui, confia à un homme sage la réponse de Salomon. Ce sage lui dit : « Il ne pouvait vous donner un meilleur conseil. Vous savez bien que vous n'aimez personne. Les fêtes que vous donnez, les plaisirs que vous procurez, ce n'est point par amitié pour quelqu'un, c'est pour vous, pour vous seul, pour satisfaire votre vaine gloire. Aimez donc, comme vous l'a dit Salomon, et vous serez aimé. »

C'est ainsi que Joseph parvint à corriger sa femme, et Mélisse à avoir des amis.

NOUVELLE X

LA JUMENT DU COMPÈRE PIERRE.

Frère Jean, à la prière de Pierre son compère, soumet sa femme à un charme pour la changer en jument. Quand il arrive au moment de lui attacher la queue, le compère Pierre, en disant qu'il ne voulait point de queue, empêcha le charme d'agir.

Cette nouvelle excita le murmure des dames et le rire des hommes. Quand tout fut apaisé, Dionée prit la parole : Aimables dames, un corbeau parmi des colombes contribue plus à faire ressortir leur beauté que le cygne blanc ; ainsi, un fou parmi des sages relève l'éclat de la sagesse. Vous êtes toutes modestes et discrètes : moi, j'ai la tête un peu légère ; mais ce défaut doit être un titre à votre bienveillance, puisqu'il fait briller votre vertu. Si j'avais plus de mérite, peut-être obscurcirais-je le vôtre. La légèreté qui m'est naturelle me donne des droits à votre indulgence, et la liberté de mes discours doit moins vous offenser, après m'être montré tel que je suis, que si je me fusse comporté en sage.

Il y avait l'année dernière, à Barlette, un prêtre nommé messire Jean de Barole. Son bénéfice ne lui suffisant pas pour vivre, il conduisait de côté et d'autre dans les foires de la Pouille différentes marchandises sur une jument qui lui appartenait. En courant le pays, il avait fait rencontre d'un certain Pierre, du village des Trois-Saints, qui faisait avec un âne le même métier que lui. Il ne l'appelait, selon l'usage du pays, que le compère Pierre, à cause de l'étroite familiarité qui les unissait. Toutes les fois qu'il venait à Barlette, il le menait avec lui, le couchait, le régalait du mieux qu'il pouvait. Leurs honnêtetés étaient réciproques. Compère Pierre, qui n'avait à Trois-Saints qu'une petite maisonnette à peine pour loger son âne, sa femme jeune et belle, et lui, en faisait les honneurs à messire Jean quand il lui faisait l'honneur d'y venir. Cependant, quand il s'agissait de coucher, compere Pierre ne pouvait satisfaire sa bonne volonté, n'ayant qu'un lit qu'il partageait avec sa femme ; il fallait donc que messire Jean couchât sur un peu de paille à côté de sa jument, qui était logée avec l'âne dans une écurie fort étroite.

Madame Jeannette, qui n'ignorait pas les bons traitements que son mari recevait à Barlette de la part du curé, avait proposé plusieurs fois d'aller coucher avec une de ses voisines, nommée Zite Cataprise, et de laisser sa place au bon prêtre. Celui-ci avait toujours refusé cet arrangement. Un jour, entre autres, pour prétexter son refus, « Commère Jeanne, lui dit-il, ne vous inquiétez pas de moi : je ne suis pas aussi à plaindre que je le parais. Cette jument que vous me connaissez, je la change quand je veux en une belle fille et lui rends sa première forme. Croyez que je ne puis ni ne veux l'abandonner. »

Jeannette, qui était simple d'esprit, crut ce prodige et en fit part à son mari. « Si le curé, ajouta-t-elle, est aussi véritablement ton ami que tu le dis, que ne te confie-t-il son secret? tu ferais de moi une jument, et avec l'âne et moi tes affaires iraient mieux ; nous ferions double profit. » Compère Pierre, qui n'était rien moins qu'un rusé compère, crut aussi au prodige, se rendit au conseil de sa femme, et, sans perdre de temps, sollicita messire Jean de lui apprendre son secret. Celui-ci s'efforça de le détourner de cette idée ; mais n'en pouvant venir à bout, « Puisque absolument vous le voulez, lui dit-il, venez demain matin, à notre ordinaire ; soyons levés avant le jour, et je vous ferai part de toute ma science. » Vous imaginez bien que l'attente et l'impatience empêchèrent compère Pierre et commère Jeannette de fermer l'œil pendant une partie de la nuit.

Dès que le jour commença à poindre, ils se levèrent et appelèrent le curé. « Il n'y a personne au monde, dit celui-ci en se levant, à qui je voulusse découvrir mon secret ; mais vous l'avez exigé, je ne puis rien vous refuser. Cependant, si vous voulez être bien instruits, observez exactement ce que je vous prescrirai. » Après qu'on eut tout promis, messire Jean prend une chandelle et la met



entre les mains du compère Pierre, en lui disant : « Regarde bien tout ce que

je ferai, et retiens fidèlement les paroles que je prononcerai, mais, sur toutes choses, mon ami, garde-toi de rien dire, quoi que je fasse : le moindre mot gâterait tout, et il serait impossible d'y revenir. Fais des vœux seulement pour que je puisse bien attacher la queue, car c'est le plus difficile de l'ouvrage. » Compère Pierre prend la chandelle et jure de suivre en tout les ordres du magicien.

Alors messire Jean fait dépouiller Jeannette de tous ses vêtements sans en excepter un seul, la fait coucher sur ses mains et ses pieds, dans la posture d'une jument ; puis, lui touchant le visage et la tête. « Que ceci, dit-il, soit une belle tête de jument. » De là passant aux cheveux, « Que ceci soit une belle crinière de jument. » Ensuite, portant la main sur la poitrine, où il y sentit deux globes élastiques et durs dont le mouvement et la dureté se communiquèrent bientôt à une des parties secrètes de messire Jean, « Que ceci, dit-il, soit un beau poitrail de jument. » Il en fit autant sur le ventre, sur les cuisses, sur les jambes et sur les bras.

Il ne restait plus que la queue à former ou plutôt à placer. Le curé se poste derrière les fesses de Jeannette, et, tandis qu'il appuie une de ses mains sur la croupe, il prend de l'autre l'outil avec lequel on plante les hommes, et l'introduit dans sa gaîne naturelle ; mais à peine l'y a-t-il enfoncé, que Pierre, qui jusqu'à ce moment avait tout regardé attentivement et sans mot dire, ne trouvant pas cette dernière opération de son goût, s'écria : « Halte-là, messire Jean : je n'y veux point de queue ! je n'y veux point de queue ! aussi bien, l'attachez-vous trop bas. »

Le curé ne démarrait point ; le mari courut le tirer par la soutane. « Peste de nigaud ! dit messire Jean tout chagrin, car il n'avait pas bien achevé sa besogne ; ne t'avais-je pas recommandé de garder le plus profond silence, quelque chose que tu visses ? La métamorphose allait s'opérer dans l'instant ; mais ton maudit babil a tout gâté, et ce qu'il y a de pis, c'est que je ne puis pas recommencer. — Vraiment, répondit Pierre, je n'y voulais pas une telle queue, et vous l'attachiez beaucoup trop bas ; et s'il en fallait une absolument, pourquoi ne me disiez-vous pas de la mettre moi-même ? »

La jeune femme, qui avait pris goût à cette dernière opération de la cérémonie, « Bête que tu es ! dit-elle à son bonhomme de mari, pourquoi as-tu gâté tes affaires et les miennes ? as-tu jamais vu de jument sans queue ? Tu seras gueux toute ta vie : encore un moment de patience, et tout était fait. Ne t'en prends qu'à toi-même si nous sommes toujours misérables. »

Comme l'indiscrétion de Pierre ôtait toute possibilité de faire d'une femme une jument, Jeannette se rhabilla, et compère Pierre tâcha de faire son métier ordinaire avec son âne. Il ne voulut point suivre messire Jean à la foire de Betonte, et se garda bien dans la suite de lui redemander une jument.

Lorsque Dionée eut ainsi terminé son agréable histoire, le soleil commençait à perdre sa chaleur, et la fraîche brise du soir se fit entendre dans le feuillage des arbres. La reine, arrivée au terme de son règne, ôta la couronne qu'elle avait sur sa tête, et la mit sur celle de Pamphile, qui était le dernier à recevoir cet honneur, en lui disant : « Sire, vous n'avez pas peu de chose à faire ; c'est à vous à réparer mes fautes et celles de mes prédécesseurs dans la place que j'ai remplie et que vous allez remplir vous-même. Puisse Dieu vous faire autant de grâce qu'il m'en fait en me permettant de vous couronner roi ! » Pamphile reçut

cet honneur avec reconnaissance, et répondit honnêtement que si son règne obtenait des éloges, il les devrait à l'indulgence de ses sujets. Ensuite, ayant donné ses ordres au maître d'hôtel, comme ses prédécesseurs avaient fait, il se tourna vers les dames, et dit : « La bonté de notre reine d'aujourd'hui, pour donner quelque relâche à notre esprit, nous a permis de parler de tout ce qu'il nous plairait. Je crois que vous avez eu assez de repos, et qu'il est bon de reprendre notre usage ordinaire. Voici donc le sujet sur lequel je vous prie de vous préparer pour demain. Nous nous entretiendrons de ceux ou de celles qui ont fait de grandes et belles choses pour l'amitié ou pour quelque autre motif aussi noble. La peinture de ces actions embrasera tellement nos cœurs d'une vive émulation, que notre vie, naturellement si courte, s'étendra, par les soins de la renommée, au delà de la durée de ce corps mortel.

Ce sujet plut généralement à la compagnie, qui, s'étant levée, se livra, avec la permission du nouveau roi, aux jeux accoutumés jusqu'à l'heure du souper, qui fut diligemment servi. Dès qu'on fut levé de table, on alla au bal; et, quand on eut chanté plusieurs petites chansons, plus agréables par les paroles que par la musique, le roi ordonna à Néiphile d'en chanter une de sa composition.

Celle-ci commença aussitôt, d'une voix harmonieuse, la chanson suivante :

« Moi, jeune fille, j'aime à chanter, dans la saison nouvelle, les doux pensers d'amour.

« J'aime à m'égarer dans la prairie, regardant les fleurs blanches et vermeilles, les roses et les lis. Je trouve en elles une image de l'objet auquel j'ai donné mon cœur, et à qui tout mon désir est de plaire.

« Et quand j'en rencontre quelqu'une qui me paraît lui ressembler, je la cueille et la baise, je lui parle en frémissant comme je le ferais avec lui-même, et lui découvre toute mon âme. Jointe à d'autres, j'en fais ensuite une guirlande dont j'orne mes blonds cheveux.

« Le plaisir que j'éprouve en la regardant me plonge dans une telle ivresse, que je crois avoir devant les yeux celui pour qui mon cœur brûle d'une douce flamme ; ce que j'éprouve en la respirant, ma faible voix ne sait l'exprimer, mes soupirs seuls savent le dire.

« Ces soupirs, comme pour d'autres belles, n'ont rien pour moi d'amer ni de douloureux ; ils sortent de mon cœur, doux et suaves interprètes de mon amour. Celui-ci s'en émeut et me porte souvent à dire : Viens ! ô viens ! je t'attends ! »

La chanson de Néiphile reçut les éloges du roi et de toute la compagnie. Le roi, voyant ensuite que la plus grande partie de la nuit était déjà passée, ordonna à chacun d'aller se reposer.



DIXIÈME JOURNÉE

Dans laquelle on raconte, sous le gouvernement de Pamphile, des traits remarquables d'amitié et d'autres belles actions.

Le soleil commençait à peine à paraître, que le roi, s'étant levé, fit appeler les dames et ses compagnons. Après que tout le monde fut réuni et que l'on eut pris une décision sur le lieu où l'on devait aller se divertir, le roi, accompagné de Philomène et de Flammette, s'y dirigea au petit pas, suivi du reste de la compagnie, en s'entretenant des plaisirs de la journée.

Après une longue et délicieuse promenade, on revint au palais chercher un abri contre la chaleur, qui commençait à devenir insupportable. On fit rincer les verres dans la fontaine, et but qui voulut. Ensuite la compagnie alla se délasser, jusqu'au dîner, dans les agréables bosquets du jardin. Au sortir de la table, on s'assembla dans un lieu marqué par le roi, selon la coutume ordinaire. Là, il ordonna à Néiphile de dire la première nouvelle. Elle commença ainsi son récit :

NOUVELLE PREMIÈRE

MESSIRE ROGER.

Un seigneur florentin, au service du roi d'Espagne, croit en être mal récompensé. Le roi lui démontre que ce n'est pas sa faute, et qu'il ne doit s'en prendre qu'à son destin. Il le comble ensuite de ses libéralités.

Pour me rendre digne de l'honneur que me fait le roi, en m'ordonnant de parler la première, je vous entretiendrai aujourd'hui de la magnificence, qualité qui

orne, embellit, fait éclater la vertu, comme le soleil répand la beauté et la lumière sur le ciel.

Messire Roger de Figiovan a été un des plus aimables et des plus vaillants chevaliers qu'ait produits la ville de Florence; peut-être aussi a-t-il été un des plus honnêtes hommes dont elle se puisse vanter. Fort riche, brûlant du désir de s'illustrer, et voyant que la Toscane était un pays peu propre à favoriser ses desseins, il résolut d'entrer au service d'Alphonse, roi d'Espagne, monarque d'une réputation qui effaçait celle des princes ses voisins. Il passa donc à Madrid, suivi d'un nombreux équipage, et fut fort bien reçu du roi. Il vécut auprès de lui d'une manière brillante, se signala par plusieurs belles actions, et acquit bientôt la réputation d'un vaillant homme. Mais, après avoir étudié avec soin le caractère et la conduite du roi, il remarqua que ce prince accordait les grâces assez indiscrètement, et que ce n'était pas toujours le mérite qui avait part à ses dons. Les châteaux, les places, les baronnies étaient distribués à des gens ignorés, et qui n'avaient d'autre titre, pour les obtenir, que beaucoup d'intrigue. Il se connaissait, il savait fort bien ce qu'il valait, et voyant qu'on l'oubliait dans la distribution des faveurs, il crut que cet oubli, tout injuste qu'il était, blessait son honneur. Il résolut donc de se retirer. Il demanda son congé au roi et l'obtint. Ce prince lui fit présent de la plus belle et de la meilleure mule qu'il y eût dans ses écuries, telle enfin que Roger pouvait la désirer pour le long voyage qu'il projetait. Ensuite le roi chargea un de ses gentilshommes, dont il connaissait la sagesse et la discrétion, d'accompagner messire Roger dans sa route, sans lui laisser apercevoir qu'il eût des ordres pour cela; de bien écouter ce qu'il dirait de lui, et de faire en sorte de le ramener à la cour après qu'il aurait bien déclamé.

L'officier joua fort bien son rôle. Il épia le moment où Roger sortirait de la ville. Dès qu'il le vit parti, il le suivit, l'aborda, et, lui faisant accroire qu'il allait en Italie, il marcha avec lui, comme compagnon de voyage. Ils parlèrent d'abord de choses indifférentes et générales; mais, sur les neuf heures, le gentilhomme dit à Roger : « Je crois qu'il serait à propos de faire uriner nos montures et de les faire un peu repaître. » On entra dans une hôtellerie, où toutes les bêtes lâchèrent de l'eau, excepté la mule; ce qui fut remarqué de Roger. S'étant remis en route, on arrive à un ruisseau où ils firent boire les bêtes, et où la mule ne manqua pas de pisser. « La peste soit de l'animal! s'écria Roger; il est du naturel du maître de qui je la tiens. » L'officier ne laissa pas échapper cette phrase; il en avait déjà recueilli beaucoup d'autres sur le compte du roi, mais toutes étaient en son honneur.

Le lendemain matin, le gentilhomme fit si bien, qu'il engagea Roger à revenir sur ses pas. On prétend que, ne pouvant l'y déterminer par la persuasion, il l'y obligea par ordre du roi. Quoi qu'il en soit, Alphonse, prévenu déjà de son propos, le fait venir, lui fait un bon accueil, et lui demande pourquoi il l'avait comparé à sa mule. « Sire, répondit le Florentin sans se déconcerter, j'ai fait cette comparaison parce qu'elle est juste. En effet, ma mule n'ayant point pissé où il fallait, et pissant où il ne fallait pas, a agi, ce me semble, comme Votre Majesté, qui ne donne pas quand il le faut, et qui donne quand il ne faut pas, puisqu'elle comble de ses dons ceux qui en sont indignes, et qu'elle les refuse à ceux qui n'ont rien négligé pour les mériter.

— Mon cher Roger, répondit le roi, si je ne vous ai pas comblé de mes faveurs, ce n'est pas que je vous en aie cru moins digne que la plupart de ceux qui les ont obtenues. Je connais tout votre mérite, je vous rends la justice qui vous est due ; mais votre malheureuse étoile s'est toujours opposée aux effets de ma bonne volonté : c'est elle et non pas moi qu'il faut accuser, et je veux vous en donner une preuve convaincante. — Sire, répliqua le Toscan, si je me plains de n'avoir eu aucune part à vos dons, ce n'est pas que je sois tourmenté du désir d'augmenter ma fortune, mais parce que cet oubli paraît déposer et contre mes services et contre le désir que j'ai toujours eu de mériter votre estime. »

Le roi le mena dans une grande salle où, selon ses ordres, il y avait deux coffres fermés. « Un de ces coffres, lui dit-il ensuite en présence de plusieurs personnes, contient ma couronne, mon sceptre et mes bijoux les plus précieux ; l'autre ne renferme que de la terre. Prenez lequel des deux il vous plaira : je vous donne celui que vous choisirez. Vous verrez, par cette épreuve, qui de votre étoile ou de moi a été injuste envers vous. »

Roger ayant obéi, le roi fait ouvrir le coffre qu'il avait choisi : c'était celui qui ne contenait que de la terre. « Vous voyez bien, reprit alors Alphonse en riant, que ce que j'ai dit de votre étoile est exactement vrai ; mais vos vertus méritent que j'en corrige la maligne influence. Je sais que vous n'avez nulle envie de devenir Espagnol ; ainsi je ne vous donnerai ni château ni place ; mais je veux que le coffre que la fortune vous a refusé soit à vous en dépit d'elle. Emportez-le dans votre pays ; qu'il soit pour vous et pour les vôtres un témoignage de votre vertu et de mon empressement à récompenser le mérite. » Roger reçut le présent, et, après avoir fait les remercîments qu'il méritait, il reprit, bien joyeux, le chemin de la Toscane.

NOUVELLE II

GUINO DE TACCO.

Guino de Tacco fait prisonnier l'abbé de Cluny, et, l'ayant guéri d'un mal d'estomac, lui rend la liberté. L'abbé de retour à Rome réconcilie Guino avec le pape Boniface, qui le fait prieur de l'hôpital.

La magnificence d'Alphonse fut généralement louée, et surtout par le roi, à qui elle avait plu extrêmement. Il ordonna ensuite à Élise de conter sa nouvelle. Cette dame commença ainsi :

Guino de Tacco, renommé par son audace et ses brigandages, ennemi des comtes de Saint-Flour, chassé de Sienne, fit révolter la ville de Radicofani contre la cour de Rome, s'y établit, et, pour s'y soutenir, faisait détrousser tous ceux qui passaient dans les environs. Boniface VIII occupait alors la chaire pontificale. L'abbé de Cluny, qu'on regarde comme le plus riche prélat de toute la chrétienté, vint faire, dans ce temps, sa cour à Rome. Là, s'étant gâté l'estomac par les excès de la bonne chère, les médecins lui conseillèrent d'aller prendre les eaux de Sienne ; et, en ayant obtenu l'agrément du pape, il partit en grande pompe et avec un train nombreux de chars, d'hommes et d'animaux, sans trop s'inquiéter de ce qu'on disait de Guino.

Celui-ci, instruit du voyage du prélat, tendit ses filets, et l'enferma si bien dans un passage fort étroit, lui et son train, qu'il n'en échappa point un seul valet. Ensuite il lui députa un de ses principaux officiers, pour lui dire fort civilement, de sa part, qu'il le priait de venir descendre chez lui. L'abbé répondit en colère qu'il ne le ferait pas, qu'il n'avait rien à démêler avec Guino; qu'il passerait outre, et qu'il n'y avait personne assez hardi pour s'opposer à son passage. Le député lui répliqua respectueusement qu'il était en un lieu où l'on ne reconnaissait de force supérieure que celle de Dieu même, et où les excommunications, les interdictions étaient méprisées et de nul effet. « Ainsi, je crois, monsieur, continua-t-il, que le parti le plus sage que vous ayez à prendre est de vous rendre de bonne grâce à l'invitation du seigneur Guino. »

Pendant cette petite conférence, arrive une troupe de satellites qui environnent monsieur l'abbé et le forcent de prendre, avec tous ses gens et son bagage, le chemin du château. Dès qu'il y fut arrivé, on le logea, selon les ordres du maître, dans une petite chambre fort étroite et fort obscure, tandis qu'on donna à toutes les personnes de sa suite un appartement commode et proportionné à leur qualité. Après qu'on eut mis en sûreté les mulets, les chevaux et le reste de l'équipage, Guino alla trouver monsieur l'abbé, et lui dit: « Guino, monsieur, dont vous êtes l'hôte, m'envoie vous prier d'avoir la complaisance de lui déclarer le but et le sujet de votre voyage. » L'abbé, à qui l'expérience du malheur avait déjà donné un peu de sagesse et de modestie, répondit à tout sans se faire prier.

Il vint alors en tête à Guino de guérir lui-même l'abbé sans lui faire prendre de bain. Il eut soin qu'on entretînt un grand feu dans sa petite chambre, et qu'on veillât exactement à sa porte, avec défense de laisser entrer personne. Il ne retourna le voir que le lendemain matin, lui apportant une serviette propre, deux tranches de pain rôti et un grand verre de verdic de Cornilie, puisé dans la provision même de l'abbé. « Monsieur, lui dit-il après les premières salutations, Guino, dans sa jeunesse, étudia en médecine, et il prétend qu'il n'y a point de meilleur traitement pour l'estomac que celui qu'il veut vous prescrire. Ce que je vous présente en est un commencement; prenez-le donc, et vous fortifiez. » L'abbé, que la faim sollicitait plus vivement que le désir de causer, mangea et but avec plaisir, quoiqu'il eût l'air de le faire avec dédain. Ensuite il tint beaucoup de propos qui sentaient la fierté, fit plusieurs plaintes, plusieurs questions, et demanda, entre autres choses, à voir Guino, qui regarda une partie de ces discours comme autant de paroles vaines, peu dignes de son attention. Il répondit aux autres choses fort civilement, et l'assura que Guino se ferait un plaisir de lui rendre visite dans peu de temps. Le lendemain, il revint avec la même provision, qui fut reçue de la même manière, et il continua ce manége pendant plusieurs jours. Mais, s'étant enfin aperçu que son malade avait mangé des fèves sèches qu'il avait apportées exprès, et qu'il avait feint d'avoir laissées par mégarde, il vint lui demander, de la part de Guino, comment il se trouvait de son estomac. « Je ne me trouverais que trop bien, répondit l'abbé, si j'étais hors des mains de ton maître, et que j'eusse plus amplement à manger; car ses remèdes m'ont si bien guéri, que j'ai un appétit dévorant. »

Guino alla aussitôt faire préparer une belle chambre, qu'il fit garnir des meubles de monsieur l'abbé. Il commanda ensuite un grand festin, auquel il invita les principaux habitants de la ville, et plusieurs personnes de la suite de l'abbé.

Le lendemain matin, il alla dans sa cellule. « Monsieur, lui dit-il, puisque vous vous sentez bien, il est temps que vous sortiez de l'infirmerie. » Il le prend ensuite par la main, le conduit dans l'appartement qui lui était destiné, l'y laisse avec ses gens, et va donner ses ordres pour le dîner.

L'heure du dîner venue, on servit un repas magnifique, où la bonne chère et le bon vin abondaient. Guino conservait toujours l'*incognito* vis-à-vis de l'abbé. Enfin, après l'avoir traité pendant trois ou quatre jours avec cette magnificence, il ordonna qu'on apportât dans une salle tous ses bagages, et fit conduire dans une cour, sur laquelle cette salle avait vue, tous ses chevaux, jusqu'à la plus mauvaise baridelle. Ensuite il alla trouver l'abbé, lui demanda comment il se portait, et s'il se sentait assez de forces pour monter à cheval. L'abbé répondit qu'il n'était que trop fort, qu'il était parfaitement guéri de son estomac; mais que sa santé irait beaucoup mieux encore dès qu'il serait sorti des mains de Guino. Celui-ci le mena alors dans la salle où étaient son bagage et ses gens; et, l'ayant conduit à une fenêtre d'où il pouvait voir tous ses chevaux : « Vous devez savoir, monsieur, lui dit-il, que ce n'est point par lâcheté ou par méchanceté que Guino de Tacco, qui n'est autre que moi-même, s'est rendu voleur de grand chemin, ennemi du pape et de toute la cour romaine : c'est pour venger son honneur et sauver sa vie, comme un brave gentilhomme, et pour se délivrer des ennemis qui le poursuivaient ; on m'a contraint de quitter mon pays; et, n'ayant pas de bien, j'en prends où j'en trouve. Mais, parce que vous me semblez un seigneur distingué, et quoique j'aie guéri votre estomac, je ne veux rien m'approprier de ce qui vous appartient : je me contenterai de ce que vous voudrez vous-même m'accorder en faveur du besoin où je me trouve. Vos bagages sont ici, vos chevaux dans cette cour; laissez-m'en, ne m'en laissez pas, partez ou demeurez, dès ce moment je vous rends tous vos droits de propriété et votre première liberté. »

L'abbé, étonné qu'un voleur de grand chemin parlât d'une manière si généreuse et qui lui plaisait si fort, oublia tout son ressentiment contre Guino, courut l'embrasser avec affection, en lui disant : « Je proteste devant Dieu que, pour gagner le cœur d'un homme tel que toi, je souffrirais bien plus qu'il me semble que tu ne m'as fait souffrir. Cruelle fortune, qui t'oblige à faire un si malheureux métier ! » Cela dit, il reprit le chemin de Rome avec le plus simple équipage, et lui laissa tous les chevaux et tous les meubles dont il put se passer, ne gardant que le plus simple nécessaire.

Le pape avait été instruit de la prise de l'abbé, et en avait été fort affligé. Dès qu'il le vit, il lui demanda si les bains lui avaient fait grand bien. « Très-saint-père, répondit l'abbé en souriant, j'ai trouvé, avant d'arriver aux bains, un très-habile médecin qui m'a parfaitement guéri. » Et il lui conta alors son aventure. Sa Sainteté en rit beaucoup; mais l'abbé, dans un transport de reconnaissance, lui demanda une grâce. Le pape, croyant que c'était une nouvelle abbaye dont il s'agissait, dit qu'il ferait tout ce qu'il demanderait. « Saint-père, continua-t-il, je vous supplie de pardonner à Guino de Tacco, mon médecin, et de lui rendre vos bontés, parce que je ne connais pas d'homme plus vertueux ni plus estimable Tout le mal qu'il a fait est moins son propre crime que celui de sa fortune. Changez-la, donnez-lui de quoi vivre d'une


BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE
FIRENZE



Mitridanes et Nathan

manière convenable à son état, et vous le verrez tel que je le vois moi-même. »

Le pape, naturellement généreux, et qui aimait la vertu partout où elle se trouvait, répondit à l'abbé qu'il pouvait faire venir sans crainte son protégé. Guino parut à Rome, et n'y séjourna pas longtemps sans remplir la haute idée qu'on avait donnée de lui. Le pape le remit en ses bonnes grâces, le créa chevalier des hospitaliers, et lui donna un grand prieuré de cet ordre. Il se montra tout le reste de sa vie l'ami, le serviteur de la sainte Église romaine et de l'abbé de Cluny.

NOUVELLE III

MITRIDANES ET NATHAN.

Mitridanes, jaloux de la générosité de Nathan, et voulant le tuer, lui parle sans le connaître. Celui-ci lui donne le moyen d'exécuter son projet. Mitridanes se rend dans un petit bois qu'il lui avait indiqué, et là le reconnaissant, il eut honte de son crime et devint son ami.

Toute la compagnie croyait avoir ouï le récit d'un miracle en entendant parler d'un homme d'Église capable d'une action aussi généreuse. Mais, quand chacun eut dit son mot, le roi ordonna à Philostrate de prendre la parole.

C'est une chose certaine et avérée, du moins si on peut ajouter foi au récit des Génois et de plusieurs autres voyageurs, que, dans le Catay en Chine, un gentilhomme fort riche, nommé Nathan, avait une pièce de terre qui joignait la route par où étaient contraints de passer tous ceux qui allaient de l'occident à l'orient ou de l'orient à l'occident. Cet homme, doué d'un caractère noble, généreux et libéral, et voulant faire connaître la grandeur de son âme par une action d'éclat, fit assembler des maçons, des charpentiers et des ouvriers de toute espèce, et construire sur le bord de la route, en très-peu de temps, un des plus beaux, des plus grands, des plus riches palais qui jamais aient existé. Il le fit ensuite meubler de toutes les choses nécessaires pour recevoir honorablement tous les gentilshommes qui y passeraient. Un grand nombre de serviteurs l'aidaient à accueillir les voyageurs avec une magnificence digne de ses grands biens et de son grand cœur. Cela dura si longtemps, que le bruit de sa libéralité se répandit, non-seulement dans les contrées de l'orient, mais dans celles de l'occident. Il était déjà chargé d'années, mais toujours libéral et magnifique, lorsqu'un jeune seigneur, nommé Mitridanes, d'un pays peu éloigné du sien, qui n'était pas moins riche, et qui avait souvent entendu louer ses libéralités, en devint jaloux, et se proposa de l'effacer ou du moins de l'obscurcir par de plus grandes. A l'imitation de son rival, il fit bâtir un somptueux et vaste palais, où il recevait les voyageurs et les comblait d'honnêtetés, de sorte qu'il acquit en peu de temps une réputation glorieuse.

Mitridanes était un jour seul dans la cour de son palais : une pauvre femme entre par une des portes, et lui demande l'aumône ; l'ayant obtenue, elle revient par une autre, ainsi de suite, jusqu'à douze fois sans être refusée. Elle reparut

une treizième fois. « Bonne femme, lui dit Mitridanes, tu reviens bien souvent. » Et cependant il lui donna encore ce qu'elle demandait. « O libéralité de Nathan ! s'écria la vieille, combien tu es merveilleuse! je suis entrée par les trente-deux portes de son palais, toujours en lui demandant l'aumône, et toujours il a feint de me méconnaître, et me l'a donnée. Je ne viens ici que treize fois, je suis connue et réprimandée! » A ces mots elle part et ne revient plus.



Mitridanes, offensé et irrité du discours de la vieille, et craignant que la renommée de Nathan ne portât préjudice à la sienne, s'écria : « Malheureux ! quand pourrai-je atteindre à la libéralité de Nathan ! Il ne faut plus chercher à le surpasser dans les grandes choses, comme je le prétendais, puisque je ne puis en approcher dans les plus petites. Tant que cet homme vivra, mes peines seront inutiles; et, puisque le poids des années n'a pu encore l'ôter de ce monde, il faut que je le fasse moi-même. » Dans ce mouvement de dépit et de fureur, sans communiquer son dessein à personne, il monte à cheval, suivi de peu de monde, et arrive, après trois jours de marche, à la demeure de Nathan. Il commanda à ses gens de feindre de n'être pas de sa suite, de le méconnaître, et de chercher à se loger aussi dans le palais, et d'y demeurer jusqu'à ce qu'ils eussent d'autres ordres de lui.

Mitridanes, qui était arrivé sur le soir, trouve Nathan lui-même qui se promenait seul aux environs de son palais, habillé fort simplement. Ne le connaissant point, il lui demanda s'il ne pourrait point lui enseigner la demeure de Nathan. « Mon fils, personne ne peut mieux vous l'apprendre que moi, lui répondit gaiement celui-ci : je vous mènerai chez lui avec plaisir. — Vous m'obligerez, repartit Mitridanes; mais je veux, s'il se peut, n'être pas connu de Nathan.

— Je puis encore vous satisfaire à cet égard, » répliqua le vieillard. Mitridanes descend donc de cheval, et suit son conducteur qui le mène jusqu'au palais. Nathan fait prendre aussitôt le cheval de son hôte par un domestique, auquel il dit à l'oreille d'aller promptement ordonner à ses compagnons que personne ne dît au jeune homme qu'il fût Nathan. Ensuite il le conduisit dans une belle chambre où il n'était vu que de ceux qui avaient ordre de le servir. Il lui fit faire ensuite de grands honneurs, et lui tint lui-même compagnie. Quoique Mitridanes respectât Nathan inconnu comme un vénérable vieillard, il lui demanda cependant qui il était. « Je suis, répondit-il, un petit serviteur de Nathan; je le sers dès ma plus tendre jeunesse, sans qu'il m'ait élevé à autre chose qu'à ce que vous voyez; de sorte que, lorsque tout le monde se loue de lui, moi je pourrais m'en plaindre. »

Ce discours donna à Mitridanes l'espérance d'obtenir des secours et des facilités pour l'exécution de son mauvais dessein. Nathan lui demanda à son tour, le plus honnêtement du monde, qui il était et quelles affaires l'attiraient dans le pays, lui offrant ses conseils et ses services dans tout ce qui dépendrait de lui. Mitridanes réfléchit un peu avant de répondre; mais enfin, résolu de lui donner toute sa confiance, il lui fit un long discours pour s'assurer de sa fidélité, et, après l'avoir entretenu du sujet de son voyage et lui avoir dit son nom et son état, il finit par lui demander ses conseils et son secours. Nathan fut surpris et effrayé d'une pareille résolution; mais, s'étant bientôt remis, il lui dit avec fermeté, d'un front serein: « Né d'un père qui n'était point gentilhomme, et qui s'honora peu par les grandes qualités du cœur, je vois, mon cher Mitridanes, que vous ne voulez point imiter son exemple, et que vous vous faites un devoir d'exercer la libéralité envers tout le monde. Je vous loue de porter envie à la vertu de Nathan, parce que, s'il y en avait beaucoup qui lui ressemblassent, la misère disparaîtrait de la terre, et il n'y aurait plus moyen de s'illustrer par la bienfaisance. Vous pouvez compter sur ma discrétion; mais je dois vous prévenir que je puis mieux seconder votre projet par mes conseils que par mes secours. Voyez ce petit bois, qui n'est guère éloigné que d'un quart de lieue: Nathan va s'y promener presque tous les matins; il vous sera facile de l'y surprendre seul et de faire de ce vieillard tout ce que vous voudrez. Si vous le tuez, il ne faudra pas vous enfuir par le même chemin que vous avez pris en venant, mais vous retirer par celui que vous voyez à main gauche, et qui mène hors du bois. Il est moins fréquenté que l'autre, et en même temps c'est le plus court et le plus sûr pour vous en retourner. » Mitridanes, ainsi instruit, fit savoir à ses gens dans quel endroit il voulait qu'ils l'attendissent le lendemain.

A la pointe du jour, Nathan, invariable dans ses sentiments, et peu attaché à une vie dont il était toujours prêt de rendre compte au maître des destinées, se rendit seul au petit bois pour y recevoir la mort. Le jeune homme, de son côté, prend son arc et son épée, car il n'avait point d'autres armes, et se rend au même lieu. Il aperçoit Nathan qui se promène seul. Désirant le voir et lui parler avant de l'attaquer, il court à lui, le saisit, l'arrête en lui disant: « Vieillard, c'est fait de toi. — J'ai donc mérité de mourir, » répondit Nathan. A ce son de voix, à l'aspect de ce visage, Mitridanes ne put méconnaître l'hôte bienfaisant qui l'avait si bien reçu et conseillé si fidèlement. Soudain sa fureur s'éteint, et

la honte succède au courroux. Il jette loin de lui son épée nue, s'élance de cheval, tombe aux pieds du vieillard : « Mon père, lui dit-il en pleurant, votre libéralité éclate plus que jamais : après vous avoir témoigné le désir de vous ôter la vie, vous venez ici pour me la sacrifier! Mais le ciel, plus soigneux de mon honneur, de ma vertu, que moi-même, m'a fort à propos ouvert les yeux, que l'envie avait fascinés. Plus vous avez montré de complaisance à me satisfaire, plus je suis coupable : vengez-vous donc, et punissez-moi comme je le mérite. »

Nathan releva Mitridanes, et l'ayant embrassé tendrement, « Mon fils, lui dit-il, ne craignez point mon ressentiment; personne ne vous aime plus que moi. Votre cœur est véritablement grand, puisque, loin de songer, comme la plupart des riches, à augmenter vos richesses, vous ne cherchez qu'à dépenser avec magnificence celles que vous avez. Ne rougissez point d'avoir voulu me tuer pour devenir célèbre, et ne pensez pas que votre dessein m'ait beaucoup étonné. Les plus grands généraux, les plus grands rois n'ont étendu leur domaine et leur renommée qu'en tuant non un seul homme, comme vous aviez projeté de le faire, mais des millions; qu'en saccageant des villes, qu'en ravageant des régions entières. » Mitridanes ne songea plus à s'excuser, voyant que Nathan s'en chargeait si bien.

Ils retournèrent au palais, où Mitridanes séjourna plusieurs jours, comblé de caresses et d'honneurs de la part de son hôte, qui sut lui prouver qu'il ne pouvait être vaincu en libéralité.

NOUVELLE IV

L'AMANT GÉNÉREUX.

Messire Gentil Cariscendi, de retour de Modene, tira du tombeau où on l'avait ensevelie comme morte une femme qu'il aimait ; apres qu'elle fut revenue à la vie, elle accoucha d'un garçon, que messire Gentil rendit, ainsi que la mère, à Nicolas Chassennemi son mari.

Toute la compagnie trouva bien étonnant qu'on portât la libéralité jusqu'au sacrifice de sa vie. On conclut que Nathan avait vaincu en générosité le roi d'Espagne et l'abbé de Cluny. Quand on eut beaucoup parlé sur ce sujet, le roi, tournant ses yeux sur madame Laurette, lui fit signe de commencer.

Mes jeunes dames, dit-elle, il y avait autrefois à Bologne, ville célèbre de la Lombardie, un cavalier que sa vertu rendait cher et respectable à tous ses concitoyens, nommé messire Gentil Cariscendi. Il avait été amoureux, dans sa jeunesse, d'une aimable femme nommée Catherine et mariée à messire Nicolas Chassennemi. N'ayant pu obtenir de retour, il alla à Modène, le cœur plein de désespoir, remplir une place de podestat à laquelle il était appelé. Pendant ce temps-là, Chassennemi ayant quitté Bologne, et sa femme s'étant rendue à une campagne pour y passer le temps de sa grossesse, elle fut tout à coup surprise par un accident si violent, qu'elle perdit l'usage de tous ses sens, et que quelques médecins même la jugèrent morte. Comme ses parents lui avaient entendu

dire plusieurs fois qu'elle ne serait pas grosse assez longtemps pour que son enfant vînt à terme, sans y regarder de plus près, ils l'ensevelirent, la pleurèrent et la firent enterrer dans une église voisine.

Messire Gentil fut d'abord informé de cette nouvelle par un de ses amis; et quoique cette jeune femme l'eût traité avec beaucoup d'indifférence, il ne laissa pas d'être vivement touché de sa perte. « J'ai trop aimé cette aimable cruelle, disait-il en lui-même. Pendant qu'elle a vécu, je n'ai pu en obtenir le moindre regard favorable; à présent qu'elle est morte et qu'elle ne peut plus se défendre, il faut que je lui dérobe quelques baisers. » Cette résolution prise, et ayant recommandé à tous ses gens de se taire sur son absence, il part la nuit avec un seul valet, et, sans s'arrêter nulle part, va droit au tombeau de sa maîtresse, l'ouvre, y entre, se couche auprès d'elle, approche son visage du sien, et le baise plusieurs fois en le mouillant de ses larmes. Mais comme l'homme, et surtout l'homme amoureux, n'est jamais content, que plus il obtient, plus il désire, il lui vint en pensée de n'en pas demeurer là. « Pourquoi, dit-il en lui-même, ne toucherais-je pas un peu sa gorge, puisque je suis ici? ce sera pour la première et dernière fois. » Il porte donc la main sur ce sein désiré, l'y tient pendant quelques moments et croit sentir quelque mouvement. Il la glisse vers le cœur, et examinant avec plus d'attention, il ne peut plus douter que sa maîtresse n'ait un reste de vie. Il fait approcher son valet, et, aidé par lui, il la retire du tombeau le plus doucement qu'il peut, la place sur son cheval, et la porte secrètement dans sa maison de Bologne.

Messire Gentil avait encore sa mère, femme vertueuse et sage, qui, ayant appris toute cette histoire de la bouche de son fils, touchée de compassion, rendit, avec l'aide d'un bain et d'un grand feu, la vie à madame Catherine. Celle-ci ouvre en soupirant ses yeux, qu'elle promène avec étonnement de tous côtés. « Hélas! où suis-je? — Soyez tranquille, lui répondit la bonne dame, vous êtes en un lieu sûr. » Ayant enfin recouvré tous ses sens et toute sa connaissance, ne sachant pas encore où elle était, et voyant messire Gentil devant elle, elle demanda par quelle aventure elle se trouvait là. Messire Gentil lui conta tout fidèlement. Elle se plaignit d'abord; mais, après y avoir mieux songé, elle lui fit de grands remercîments; puis elle le pria, le conjura, par l'amour même qu'il avait toujours eu pour elle, de ne rien faire qui pût blesser son honneur et celui de son mari, et de permettre que le lendemain matin elle retournât chez elle. « Madame, répondit l'amoureux cavalier, puisque le ciel m'a fait la grâce de vous arracher à la mort et de vous rendre à la vie, soyez persuadée que, quoique j'aie fortement désiré votre possession, je n'userai jamais des droits que ce bienfait peut me donner sur vous, et que je saurai vous respecter. Mais comme ce que j'ai fait pour vous mérite quelque récompense, voici celle que je désire et que je vous prie de m'accorder. » La dame l'interrompit pour lui dire qu'elle était prête d'accorder tout ce qui serait honnête et possible. « Madame, ajouta Gentil, tous vos parents et tous les habitants de Bologne vous croient réellement morte : ainsi, personne ne vous attend chez vous; la grâce donc que je vous demande est que vous consentiez à rester ici secrètement avec ma mère jusqu'à mon retour de Modène, ce qui ne sera pas long. Je vous demande cette grâce, parce que j'ai dessein de vous rendre à votre mari en présence des principaux

citoyens de cette ville, et de l'obliger à reconnaître que je lui fais le plus beau et le plus agréable présent qu'il puisse recevoir. »

Cette demande, qui n'avait rien que d'honnête, fut agréée par madame Catherine, cependant avec un peu de répugnance; car elle désirait fort de répandre la joie dans le sein de sa famille par la nouvelle de sa résurrection. Quoi qu'il en soit, elle donna sa parole à messire Gentil d'exécuter ce qu'il désirait.

Quelques moments après cet entretien, elle sentit les douleurs de l'enfantement, et, avec l'aide de la mère du chevalier, elle accoucha sans peine d'un beau garçon, ce qui augmenta beaucoup sa satisfaction et celle de son amant, qui donna ordre qu'on lui fournit toutes les choses nécessaires et qu'on la traitât comme si c'était sa propre femme. Il partit ensuite secrètement pour Modène. Quelque temps après, étant sur le point de quitter cette ville, il manda à sa mère qu'on préparât dans sa maison, pour le jour de son arrivée, un grand festin, et la pria d'y inviter plusieurs gentilshommes, entre autres Nicolas Chassennemi. Il avait si bien pris ses mesures, que tout était prêt à son arrivée, et la compagnie rendue. Il trouva madame Catherine plus belle et mieux portante que jamais, ainsi que son enfant, et se hâta de lui prescrire, avant de se mettre à table, la conduite qu'elle devait tenir, pour surprendre agréablement son époux et ses autres convives. Le repas fut des plus splendides; tout y fut bon et en abondance.

Après le premier service, la conversation étant animée, « Messieurs, dit le chevalier, j'ai ouï dire qu'il y avait autrefois en Perse une coutume qui me plaît fort. Lorsqu'un Persan voulait donner à quelqu'un des témoignages de son attachement, il le faisait venir chez lui, lui montrait ce qu'il avait de plus cher et de plus précieux, fût-ce une fille, une femme, une amie, lui faisant entendre par là qu'il lui découvrirait ainsi les replis les plus cachés de son cœur, si cela était possible. J'ai résolu d'introduire cette coutume dans notre ville. Vous m'avez fait l'honneur de venir dîner chez moi, je veux vous en remercier à la mode de Perse. Mais avant tout, je vous prie de vouloir bien me dire franchement votre avis sur une question que je vais vous proposer. Une personne a dans sa maison un bon et fidèle domestique qui tombe malade. Son maître, voyant que ce domestique lui est devenu inutile, ne se soucie plus de lui, et, sans attendre qu'il soit mort, le fait porter dans la rue. Un homme, touché de compassion, l'emporte dans sa maison, n'épargne ni soins ni dépenses pour le rétablir, et parvient à lui rendre la santé. Je demande maintenant si le premier maître est en droit de se plaindre du second, en cas que celui-ci refuse de lui rendre son domestique? » Cette question ayant été débattue, il fut unanimement conclu que Nicolas Chassennemi, qui parlait avec beaucoup d'élégance et de facilité, ferait la réponse pour tous. Après avoir loué d'abord la coutume de Perse, il dit qu'il pensait, avec tous les autres, que le premier maître n'avait plus aucun droit sur son ancien serviteur, puisqu'il l'avait impitoyablement abandonné, et que les bienfaits du second lui donnaient un droit incontestable sur ses services, et qu'il pouvait en user, en le retenant chez lui, sans faire aucun tort au premier. Chacun applaudit à cette décision.

Le chevalier, content de cette réponse, et plus content encore qu'elle eût été faite par Nicolas Chassennemi, déclara qu'il était aussi de ce sentiment, ajou-

tant qu'il était temps de remercier ses hôtes à la manière des Perses. Il envoya deux de ses gens prier madame Catherine, qu'il avait fait parer magnifiquement, de venir honorer la compagnie de sa présence. La belle prit son enfant entre ses bras, et, accompagnée de deux femmes de chambre, elle parait dans la salle et s'asseoit, à la prière du chevalier, à côté d'un très-honnête convive. « Voilà, messieurs, ce que j'ai et ce que j'aurai toute ma vie de plus cher. Croyez-vous que je n'aie pas raison ? » Tout le monde loua son choix, à la vue de la grande beauté de la dame, et chacun commença de la considérer avec plus d'attention; tous auraient juré que c'était Catherine, s'ils ne l'eussent crue morte. Chassennemi, plus attentif, plus inquiet que les autres, brûlait d'impatience de savoir qui elle était : et, voyant que le chevalier s'était un peu éloigné, il ne put s'empêcher de lui demander si elle était Bolonaise ou étrangère.

Cette question, faite par son mari, l'embarrassa beaucoup ; elle eut bien de la peine à se contraindre : cependant, fidèle à la promesse qu'elle avait faite, elle se tut. On lui demanda si ce bel enfant était à elle, si elle était femme ou parente de messire Gentil ; pas le mot de sa part. Quand celui-ci se fut rapproché de la compagnie : « Monsieur le chevalier, dit un de ses convives, j'avoue que cette dame est bien belle; mais il me semble qu'elle est muette : me suis-je trompé? — Ce n'est pas une petite preuve de sa vertu, répondit le chevalier, d'avoir gardé le silence dans une circonstance comme celle-ci. — Mais enfin, monsieur, ne peut-on savoir qui elle est? — Je vous le dirai volontiers si vous me promettez de ne pas bouger de vos places tant que je parlerai, quelque chose que je puisse dire. »

On le lui promit. S'étant assis auprès de la dame , « Messieurs, cette dame est, dit-il, ce bon et fidèle serviteur dont je vous ai parlé. Je l'ai ramassée au milieu de la rue, où ses parents, peu soucieux de sa destinée, l'avaient cruellement abandonnée. Mes mains l'ont arrachée aux bras de la mort, et le ciel a si bien secondé mes soins, que, d'une femme effroyable qu'elle était, elle est devenue ce que vous la voyez à présent. Mais il est bon de vous conter cette aventure un peu plus clairement. » Alors il fit de point en point l'histoire de ses amours, raconta ce qui était arrivé jusqu'à ce jour, au grand étonnement des auditeurs. « Ainsi, messieurs, ajouta-t-il ensuite, si, depuis un moment, vous n'avez pas changé d'avis, cette femme m'appartient de bon droit, et il n'y a personne qui puisse justement la réclamer. » Personne ne répondait, et chacun attendait ce qu'il avait encore à dire. Nicolas Chassennemi, sa femme, toute la compagnie, pleuraient à chaudes larmes. Gentil se lève, prend dans ses bras le petit enfant, saisit la main de la mère et la conduit à Nicolas. « Je ne te rends pas ta femme, lui dit-il, que tes parents et les siens ont indignement abandonnée ! je te fais présent de cette dame et de ce petit enfant, qui est ton ouvrage, et que j'ai tenu sur les fonts de baptême et nommé Gentil. Que Catherine ne te soit pas moins chère qu'auparavant, parce qu'elle a habité ma maison pendant près de trois mois. Je te jure, par le Dieu qui m'a fait devenir amoureux d'elle, pour être sans doute la cause de son salut, qu'elle n'a jamais vécu plus honnêtement avec son père, sa mère ou toi, qu'ici sous les yeux de ma mère. » Se tournant ensuite vers la dame : « Madame, dit-il, je vous tiens quitte maintenant de toutes les nouvelles promesses que vous m'avez faites, et je vous rends à votre mari entièrement maîtresse de vous-même. »

Nicolas reçut sa femme avec des transports de joie difficiles à exprimer, et avec d'autant plus de plaisir qu'il n'avait pas lieu de s'attendre à la recouvrer. Il remercia de son mieux le chevalier. L'attendrissement qui avait passé dans l'âme de tous les spectateurs ne les empêcha pas de donner à cette action tous les éloges qu'elle méritait. La dame fut reçue avec une grande joie dans sa maison. Longtemps après, on la regardait encore à Bologne comme une ressuscitée. Messire Gentil vécut depuis dans une intime liaison avec Nicolas, sa femme et toute sa famille.

« Que pensez-vous maintenant, mesdames? Vous semble-t-il, qu'un roi, pour avoir donné son sceptre et sa couronne ; un abbé, pour avoir réconcilié un malfaiteur avec le pape, soient comparables à messire Gentil? Dans l'ardeur de la jeunesse et de la passion, il croit avoir des droits sur ce que les autres ont négligé ; cet objet était l'objet de tous ses désirs, il le possède, il en peut disposer ; cependant, il n'hésite pas, il le rend. Il me semble certain qu'aucune des nouvelles qui ont été contées jusqu'à présent ne peut se comparer à la mienne. »

NOUVELLE V

LE JARDIN ENCHANTÉ.

Dianore demande à Ansalde un jardin aussi beau en hiver qu'au printemps. Ansalde le lui procure par l'entremise d'un nécroman. Le mari de Dianore lui permet de se mettre à la discrétion d'Ansalde, qui, non moins généreux que le mari, la relève de sa promesse. Le nécroman de son côté libère Ansalde de ses engagements sans rien exiger de lui.

Chacun avait élevé messire Gentil jusqu'aux cieux, lorsque le roi ordonna à madame Émilie de raconter l'histoire qu'elle avait à dire. Cette dame commença ainsi :

Quoique le Frioul soit un pays froid, il ne laisse pas d'être agréable par les montagnes qui l'environnent, les fleuves qui le traversent, les fontaines qui l'arrosent. A Udine, ville de ce canton, il y eut autrefois une belle et noble dame qu'on appelait madame Dianore et qui avait épousé un certain Gilbert, homme extrêmement riche, d'une politesse et d'une affabilité peu communes. Les grâces et les vertus de cette femme la firent aimer d'un seigneur de distinction, appelé messire Ansalde Grandesse, dont on connaissait partout la vaillance et la libéralité. Il employait depuis longtemps auprès de sa maîtresse les moyens d'un amant passionné, mais rien ne lui réussissait. La dame même, ennuyée de ses empressements et de ses importunités, imagina de s'en défaire en lui faisant quelque proposition bizarre et dont l'exécution fût impossible.

« Bonne femme, dit-elle un jour à la vieille chargée des messages de messire Ansalde, tu m'as souvent assuré que ton maître m'aime : tu m'as souvent offert de sa part des présents que j'ai cru devoir refuser, parce qu'il n'a rien à attendre de moi pour cela. La certitude de son amour peut seule m'engager à y répondre ; et s'il m'en donne la preuve que j'exige, je suis à lui. — Que désirez-vous, ma-

dame? que voulez-vous qu'il fasse? » répondit la vieille. « Le voici : il faut qu'il me construise ici près, hors de la ville, au mois de janvier, un jardin rempli de verdure, de fleurs, d'arbres couverts de feuilles comme au mois de mai ; s'il ne satisfait pas mon désir, qu'il ne m'envoie plus ni toi ni d'autres. S'il m'importunait encore, je découvrirais à mon mari, à mes parents, tout ce que je leur ai caché jusqu'à présent, et je trouverais moyen de m'en débarrasser de la bonne façon. »

Une telle demande parut au chevalier d'une exécution assez difficile. Il vit bien qu'on ne la lui faisait que pour avoir un prétexte honnête de s'en débarrasser ; mais l'offre de sa maîtresse était si séduisante, il était d'ailleurs si curieux de savoir ce qu'il en résulterait, qu'il résolut de chercher les moyens de la satisfaire à quelque prix que ce fût. Il fit chercher dans toutes les parties du monde quelqu'un qui pût l'aider et le conseiller. Enfin, il trouva un homme qui s'offrit de lui faire par magie le jardin demandé. Il conclut marché avec lui, moyennant une fort grosse somme d'argent, et attendit le mois de janvier avec l'impatience de l'amour.

Il arriva enfin, ce mois tant désiré, et la nuit après les fêtes de Noël, lorsque toute la campagne était couverte de neige et de glace, le magicien fit tant avec le secours de son art, qu'il parut dans un pré voisin de la ville un des plus beaux jardins qu'on eût jamais vus, réunissant les fleurs et la verdure du printemps aux fruits de l'automne. Dès que messire Ansalde eut vu ce prodige, Dieu sait s'il fut comblé de joie. Il fit aussitôt cueillir les plus beaux fruits et les plus belles fleurs, et les envoya secrètement à sa maîtresse, en l'invitant de venir voir le jardin qu'elle avait demandé pour être convaincue de l'amour dont il brûlait pour elle. On ne manqua pas aussi de lui rappeler la promesse qu'elle avait faite, et qu'elle avait même confirmée par un serment.

Quand la dame vit les fleurs et les fruits que son amant lui avait envoyés, joignant à ces preuves éloquentes ce qu'elle avait déjà entendu raconter des merveilles du jardin, elle commença à se repentir de sa promesse. Cependant la curiosité de voir des choses si nouvelles la fit glisser légèrement sur le repentir, et elle alla avec plusieurs de ses voisines voir ce jardin miraculeux. Après l'avoir examiné, loué et admiré, elle s'en retourna chez elle le cœur très-affligé, songeant à quoi ce jardin l'obligeait. Son chagrin était si violent, qu'il ne lui fut pas possible de le déguiser si bien que son mari ne s'en aperçût. Il lui en demanda la raison. La honte lui fit renfermer pendant quelque temps son secret au dedans d'elle-même ; mais enfin, pressée d'une manière à ne pouvoir s'en défendre, elle lui conta toute son aventure. D'abord le mari se fâcha, se mit en colère, fit du bruit; ensuite, considérant l'honnêteté du motif qui avait conduit sa femme, il se calma sagement. « Dianore, il ne convient pas à une femme sage et honnête, lui dit-il, de prêter l'oreille aux discours des amants et encore moins de faire un marché déshonnête, quel qu'en soit le prix ; car c'est par l'oreille qu'on arrive jusqu'au cœur, et il n'est rien de difficile dont l'amour ne puisse venir à bout. Tu as donc commis deux fautes : la première, d'écouter les discours d'un homme amoureux ; l'autre, de prendre des engagements. Mais, pour ta tranquillité, je veux te mettre à portée de remplir ta promesse, en t'accordant ce qu'un autre refuserait sans doute ; d'ailleurs il est à craindre que, si messire Ansalde

n'était pas satisfait, ce nécroman qui le sert si bien ne nous jouât quelque mauvais tour. Va donc trouver ton amant, et fais tous tes efforts pour sauver à la fois ton honneur et ta parole; si cela n'est pas possible, que le corps cède, mais que la volonté résiste. » La dame pleurait et disait qu'elle ne voulait point de la permission qu'il lui donnait; mais le mari usa d'autorité, et il fallut obéir.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Dianore, dans un habit négligé, précédée de deux valets et suivie d'une servante, se rend à la maison de messire Ansalde. Quel fut son étonnement, quand on lui annonça une pareille visite! Il se lève et appelle le nécroman : « Viens voir, lui dit-il, viens voir de quel trésor ton art me rend possesseur. » Il va au-devant de la belle, et, après l'avoir saluée avec toutes les démonstrations de la joie, il la fait entrer dans une belle chambre avec toute sa suite. Quand elle se fut assise : « Madame, lui dit-il, si l'amour



que je vous ai voué, et que je conserverai toute ma vie, peut mériter quelque récompense, dites-moi, je vous prie, quelle heureuse occasion vous appelle chez moi à cette heure et avec cette compagnie. — Ce n'est point l'amour qui m'amène ici, lui répondit-elle les larmes aux yeux; ce n'est pas non plus la promesse que je vous ai jurée, c'est uniquement pour obéir à mon mari, qui, plus sensible aux soins et aux fatigues de votre amour criminel qu'à son honneur et au mien, m'a lui-même ordonné de venir vous trouver. Me voilà donc chez vous par son ordre et prête à faire tout ce qu'il vous plaira. »

Si la visite inopinée de Dianore étonna messire Ansalde, son discours l'étonna bien davantage. Touché de la générosité du mari, son amour se changea en admiration. « A Dieu ne plaise, madame, que je sois assez peu loyal et assez ingrat pour souiller l'honneur d'un homme qui a daigné s'attendrir sur mes maux!


BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE
FIRENZE



Les Pêcheuses.

Vous pouvez donc demeurer ici, si bon vous semble, tant que vous le jugerez à propos, avec l'assurance d'y être respectée comme ma sœur. Vous en sortirez quand il vous plaira, à condition, cependant, que vous voudrez bien témoigner à votre mari, dans les termes que vous jugerez convenables, la juste reconnaissance dont je suis pénétré pour son généreux procédé, et que vous l'assurerez que je suis pour la vie son frère et son serviteur. »

A ces mots, la joie rentra dans le cœur de Dianore. « J'avais de la peine à me persuader, lui dit-elle, que vous fussiez assez peu délicat pour profiter de ma situation, et je vois avec grand plaisir que je ne me suis pas trompée dans l'opinion que j'avais de votre générosité. Je ne vous parle point de ma reconnaissance, elle égale votre sacrifice, et je ne doute point que mon mari ne la partage. » Après ces mots, elle prit congé et courut raconter à son mari tout ce qui s'était passé. Cette aventure fit naître entre lui et le chevalier une amitié étroite dont ils furent liés toute leur vie.

Le nécroman, à qui messire Ansalde voulait donner le salaire convenu, le refusa généreusement, touché de l'exemple qu'il venait d'avoir sous les yeux. « Quoi ! j'aurais vu, dit-il, le mari sacrifier son honneur et vous votre amour, et moi je ne pourrais sacrifier quelque peu d'argent ! Gardez-le, vous en savez trop bien faire usage. » Le chevalier, qui ne se souciait pas, apparemment, d'avoir des obligations au nécroman, insistait toujours pour qu'il prît au moins une partie du prix convenu. Mais il refusa constamment, et au bout de trois jours, ayant détruit son ouvrage magique, il prit congé et partit. Pour Ansalde, il parvint enfin à éteindre l'amour déshonnête dont il brûlait depuis si longtemps.

NOUVELLE VI

LES PÊCHEUSES.

Charles le Victorieux s'étant épris, déjà vieux, d'une jeune fille, eut honte de sa folle passion, et maria honorablement cette jeune fille, ainsi qu'une de ses sœurs.

Qui pourrait raconter les différentes opinions des dames sur les actions généreuses des deux chevaliers ? On mit aussi en question lequel avait montré plus de noblesse et de grandeur, du mari de Dianore, de messire Ansalde, ou du nécroman. Le roi, ayant laissé disputer quelque temps, regarda Flammette, et lui ordonna de mettre fin à tous ces débats en contant sa nouvelle.

Il n'est personne qui n'ait entendu parler plusieurs fois du roi Charles le Victorieux ou Charles Ier, qui, ayant vaincu glorieusement le roi Mainfroi, chassa les Gibelins de Florence, et y établit les Guelfes. Pendant cette guerre, un chevalier, nommé messire Néri, de la maison des Uberti, obligé d'abandonner la ville avec toute sa famille, en sortit avec tous ses trésors, et ne voulut se mettre que sous la protection du roi Charles lui-même. Ensuite, las du tracas et du tumulte des affaires, voulant consacrer le reste de ses jours à la tranquillité et à la solitude, il se retira à Castel-de-Mare, où il acheta un beau terrain couvert d'oliviers, noyers, châtaigniers, qui sont les arbres les plus communs du pays. Sur ce ter-

rain, fort peu éloigné des autres maisons, il fit construire un petit château agréable et commode, avec un jardin charmant, où, selon notre coutume, il pratiqua plusieurs ruisseaux, et où il fit creuser un grand vivier, qui fut bientôt garni de beaucoup de poissons. Ce jardin était l'objet de ses soins les plus chers, et il s'occupait tous les jours à l'embellir.

Le roi étant venu prendre, par hasard, quelques moments de repos à Castel-de-Mare, et ayant entendu parler des agréments du jardin de messire Néri, eut envie de le voir; mais, ayant fait réflexion qu'il appartenait à un chevalier d'un parti contraire au sien, il crut qu'il lui convenait d'agir familièrement, et d'y aller sans pompe et sans cérémonie. Il lui envoya donc dire qu'il voulait y souper la nuit suivante, sans autre escorte que quatre de ses gentilshommes. Cette nouvelle fit grand plaisir à messire Néri. Après avoir donné ses ordres et travaillé lui-même à ce que la réception fût magnifique, il introduisit le roi dans son beau jardin, avec les démonstrations de joie les plus vives. Le roi, l'ayant parcouru, et ayant également visité le château, fit beaucoup d'éloges de l'un et de l'autre. Les tables étaient dressées auprès du vivier. On servit, et, après qu'on eut donné à laver au roi, chacun prit place, selon l'ordre de Charles, qui fit mettre Gui de Montfort à sa gauche et Néri à sa droite. Les mets étaient délicats, les vins excellents, et l'ordre de service admirable ; ce qui plut beaucoup au roi.

Tandis qu'il soupait joyeusement et qu'il repaissait avec satisfaction ses regards des touchantes beautés de ce lieu solitaire, entrent deux jeunes filles âgées de quinze ans, toutes deux blondes, toutes deux ayant les cheveux tressés avec grâce et couronnés d'une guirlande de pervenche. Leur visage était si joli, les traits en étaient si délicats, qu'elles ressemblaient plutôt à des anges qu'à des femmes. Elles portaient un petit habit de toile de lin d'une blancheur éblouissante, et qui n'avait, depuis la ceinture jusqu'en haut, d'autres plis que ceux que leur donnait l'empreinte d'une taille élégante et d'une gorge arrondie par les mains de l'amour; le reste, en descendant, s'élargissait en forme de pavillon, et leur descendait jusqu'aux pieds. La première portait d'une main des filets, et de l'autre un bâton; l'autre avait une poêle sur son épaule gauche, et sous le bras, du même côté, un petit fagot, et un trépied à la main ; de la main droite elle portait un pot d'huile et un petit flambeau allumé. Le roi ne put voir sans étonnement deux si belles filles; cependant il ne dit mot, impatient de voir à quoi aboutirait un semblable appareil.

Elles passèrent devant le roi, lui firent avec timidité une profonde révérence, et gagnèrent ensuite l'entrée du vivier. Elles posent à terre ce qu'elles portent, et, s'étant munies, l'une du filet, l'autre du bâton, elles entrent dans l'eau, et s'y plongent jusqu'au sein. Un des domestiques de Néri allume du feu, verse de l'huile dans la poêle, en attendant que les nouvelles naïades lui jettent du poisson. Il n'eut pas longtemps à attendre ; elles connaissaient les endroits, et celle qui tenait le bâton eut bientôt fait entrer le poisson dans le filet que tenait sa camarade. Au fur et à mesure qu'elles en prenaient, elles le jetaient au domestique, qui les mettait dans la poêle tout vivants. Les plus beaux furent jetés devant le roi, qui prenait beaucoup de plaisir à les voir frétiller, et qui, pour s'amuser davantage, en rejetait quelques-uns aux belles pêcheuses. Cette récréation dura autant qu'il fallait pour donner au cuisinier le temps de faire frire le

poisson, qu'on servit ensuite, moins comme un entremets exquis et délicat, que pour la rareté du fait et pour la manière dont il avait été préparé.

Les jeunes filles sortent enfin du vivier. L'eau, qui avait fortement attaché leurs habits sur leur corps, en laissait voir tous les contours et en faisait distinguer toutes les parties. Elles repassèrent devant le roi, plus timides, parce qu'elles étaient plus belles. Chacun avait bien considéré, bien loué ces aimables nymphes; mais elles ne firent sur personne une si profonde impression que sur le roi, dont les yeux attentifs les avaient examinées avec tant de volupté, que rien n'eût pu l'arracher à une occupation si délicieuse. Lorsqu'elles ne sont plus devant lui, il s'en occupe encore, se rappelle leurs charmes, leurs grâces, leur touchant embarras ; il sent que l'amour se glisse insensiblement dans son cœur ; mais il ne sait encore laquelle il préférera : toutes deux se ressemblent, toutes deux feraient son bonheur.

Après avoir rêvé pendant quelque temps, il demanda à messire Néri quelles étaient ces deux demoiselles. « Sire, répondit celui-ci, ce sont mes filles jumelles ; l'une se nomme Genèvre la Belle, l'autre Iseul la Blonde. » Le roi vanta de nouveau leurs charmes, et conseilla à Néri de les marier. Il s'en excusa sur la médiocrité de ses facultés.

Il ne restait plus que le dessert à servir. Les naïades reparurent dans un habit nouveau, mais non moins séduisant. Le taffetas léger couvrait leurs membres délicats. Elles portaient dans des bassins d'argent les fruits de la saison, qu'elles placèrent devant le roi. S'étant ensuite retirées à l'écart, elles déployèrent les charmes de leurs voix harmonieuses dans une chanson qui commençait ainsi :

Là, ov'io son giunto amore,
Non si poria cantato lungamente, etc.

Le roi se crut transporté en paradis, et s'imaginait entendre les concerts des anges. Quand elles eurent cessé de chanter, elles se jetèrent aux pieds de Sa Majesté, à qui elles demandèrent congé. Le roi le leur donna, quoiqu'il eût été fort aise de les retenir plus longtemps.

Le souper fini, Charles remonta à cheval et regagna sa demeure avec sa suite. Il renfermait dans son cœur la nouvelle passion dont il était enflammé, et rien n'en avait encore transpiré dans sa cour. Cependant, au milieu du tumulte des plus grandes affaires, l'image des deux sœurs, et surtout de la belle Genèvre, ne le quittait point. Il rendait souvent visite à messire Néri, et colorait de prétextes spécieux cette familiarité extraordinaire. Enfin, sentant qu'il lui était impossible de résister davantage à l'impétuosité de ses désirs, et ne voyant d'autres moyens pour les satisfaire que d'enlever celles qui en étaient les objets, il résolut de le faire, et communiqua son dessein au comte de Gui, digne de sa confiance par la haute vertu dont il faisait profession. Mais celui-ci lui remontra avec tant d'éloquence la noirceur d'un pareil procédé, que le roi, après avoir poussé quelques soupirs : « Mon cher comte, répondit-il, il n'y a point d'ennemi, quelque redoutable que vous le supposiez, qu'il ne soit plus facile de vaincre avec un peu de courage et d'expérience, que de dompter ses propres désirs ; mais, quoique l'entreprise soit difficile, et que j'aie besoin de plus grandes forces, je vous prouverai que je sais commander à moi-même comme aux autres. »

Quelques jours après, étant de retour à Naples, il résolut, autant pour éloigner de lui l'occasion de faire quelque lâcheté que pour récompenser le chevalier, il résolut, dis-je, de marier les deux filles de Néri, quoiqu'il lui en coûtât beaucoup de céder à un autre des attraits qu'il désirait pour lui-même. Après avoir obtenu le consentement du père, il donna Genèvre la Belle à messire Maffé de la Palisse, et Iseul la Blonde à messire Guillaume de la Magna, tous deux grands seigneurs et chevaliers fort renommés pour leur valeur. Ce pénible sacrifice fait, il se retira dans la Pouille, le deuil dans l'âme. Enfin, après bien des combats et des peines, il parvint à rompre ses chaînes et à redevenir absolument libre.

Quelqu'un me dira peut-être qu'il n'y a rien de fort étonnant à ce qu'un roi marie deux jeunes demoiselles : j'en conviens ; mais, si l'on ajoute que ce roi est tout-puissant et amoureux, son action sera véritablement grande. Or, c'est ce que fit Charles Ier. Il sut honorer la vertu d'un gentilhomme, récompenser la beauté de ses filles, et, ce qui est plus estimable encore, se dompter lui-même.

NOUVELLE VII

LE ROI D'ARAGON.

Le roi d'Aragon ayant eu connaissance de l'amour brûlant que Lise avait pour lui, l'alla voir pendant sa maladie et lui donna des consolations. Il la maria ensuite à un honnête gentilhomme, se contenta de la baiser au front, et se regarda toujours comme son chevalier.

La générosité du roi Charles fut beaucoup louée, excepté par celles qui étaient de la faction des Gibelins. Le roi ayant ordonné à Pampinée de parler, elle commença ainsi :

Lorsque les Français furent chassés de Sicile, il y avait à Palerme un apothicaire florentin, nommé Bernard Puccini, père d'une fille jeune, jolie et prête à marier. Pierre d'Aragon, devenu maître du royaume, se livrait, avec ses barons, à toutes sortes de plaisirs, surtout à ceux de la table et de la joute. Un jour qu'il prenait le divertissement de la course dans un tournoi, la fille de Bernard, la belle Lise, c'était son nom, le vit courir, d'une fenêtre où elle était avec plusieurs femmes. Elle le considéra avec tant d'attention, et ses traits la frappèrent tellement, que l'amour entra dans son cœur avec l'image du prince. La fête finie, et de retour dans la maison de son père, elle ne s'occupa que de sa passion et de l'objet qui l'avait fait naître. Mais comment combler la distance qui la séparait de son amant ? Dans sa condition, quel espoir pouvait-elle former ? Voilà les réflexions qui la tourmentaient. Cependant elle ne voulait point renoncer au plaisir d'aimer le roi, qui, ignorant ses dispositions favorables, vivait sans songer à elle. Une passion si folle et si constamment entretenue dans un cœur jeune et ardent, y produisit une mélancolie profonde qui dégénéra bientôt en une maladie très-dangereuse. Le père et la mère, désolés, lui donnaient les secours qu'ils jugeaient nécessaires ; tous étaient inutiles, la jeune fille avait résolu de mourir.

Cependant il lui prit un jour fantaisie, lorsque son père lui demandait ce qui pouvait lui faire plaisir, de découvrir enfin, avant sa mort, sa passion à l'objet qui

la lui avait inspirée. Il y avait à la cour du roi un musicien, nommé Minuce d'Arezzo, qui était en faveur ; elle pria son père de le faire venir. Le père, croyant qu'elle voulait entendre chanter ce virtuose, l'appela sans perdre un moment. Après avoir adressé à Lise quelques paroles gracieuses et consolantes, le musicien pinça doucement sa guitare, chanta quelques chansons ; mais cette musique, loin de consoler la malheureuse Lise, portait une nouvelle tristesse dans son cœur, et ne faisait qu'alimenter le feu qui la dévorait. Elle dit ensuite qu'elle voulait parler seule à Minuce ; et, lorsque chacun fut retiré, elle lui dévoila, avec un peu de honte, toute la faiblesse de son pauvre cœur.

Minuce, étonné d'une pareille confidence, hésita quelque temps; mais, réfléchissant que, sans blesser l'honnêteté, il pouvait servir cette fille malheureuse : « Lise, lui dit-il, je vous jure (et croyez-en mes serments) que, loin de vous blâmer, je vous loue d'avoir si bien placé votre tendresse. Comptez sur mes bons offices; soyez persuadée qu'avant trois jours je vous apporterai des nouvelles consolantes; et, pour ne point perdre de temps, je vous quitte. »

Minuce alla trouver Nicolas de Sienne, le meilleur des poëtes de son temps, et le supplia de lui composer une pièce de vers où la passion de Lise fût exprimée dans un langage digne d'elle.

Minuce composa sur ces paroles un air tendre et doux, analogue au sujet. Le troisième jour, il se présenta au dîner du roi, qui lui commanda de chanter quelque chose. Il pinça sa guitare avec tant de mollesse, il chanta avec tant de vérité les expressions d'un amour malheureux, que tous les spectateurs, et surtout le roi, immobiles de plaisir et d'étonnement, semblaient être en extase. Quand il eut fini, le roi lui demanda d'où venait cette chanson, qu'il n'avait jamais entendue. « Sire, répondit-il, il n'y a pas encore trois jours que les paroles et la musique sont faites. » Et le roi lui en demandant le motif et l'objet : « Je n'oserais les dire à d'autres qu'à Votre Majesté, » ajouta-t-il. Le roi, curieux de l'entendre, le fit venir dans son appartement. Minuce lui conta alors tout ce qu'il avait appris. Le roi, flatté de cette nouvelle, donna des éloges à Lise, ajoutant qu'une fille aussi honnête, aussi aimable, était bien faite pour inspirer de la compassion, et qu'il pouvait de sa part aller la consoler, et lui annoncer que, ce jour même, il se présenterait chez elle.

Minuce, au comble de la joie, court, sans s'arrêter nulle part, raconter à la jeune fille le succès de son entreprise. Il lui détaille ce qu'il a fait, lui répète l'heureuse chanson qui lui avait été d'un si grand secours. Lise fut si joyeuse et si contente, que dès cet instant-là même sa maladie diminua visiblement. A l'heure dite, le roi monte à cheval, comme pour aller à la promenade, se rend devant la maison de l'apothicaire, et, ayant fait dire qu'on lui ouvrît son jardin, il y descendit, s'y promena quelque temps; puis il demanda au père de Lise où était sa fille, s'il ne l'avait pas encore mariée. « Ce serait dommage, dit-il, que le monde fût privé d'une si belle personne ; je veux aller la voir. » Il monte dans sa chambre, accompagné de deux personnes seulement, s'approche du lit où la jeune fille, un peu soulevée sur son oreiller, l'attendait avec impatience. « Que veut dire ceci, dit-il lui prenant la main, ma belle enfant? vous, qui êtes faite pour inspirer le plaisir, vous vous laissez déchirer par la douleur! Pour l'amour de moi, rétablissez-vous, reprenez votre première santé. » La jeune fille, qui sen-

tait presser ses mains dans celles d'un amant adoré, quoiqu'elle éprouvât un peu d'embarras, ressentait dans le fond de son cœur la joie la plus vive. « Hélas! sire, répondit-elle, la maladie dont vous me voyez accablée ne vient que d'avoir voulu me charger d'un fardeau peu proportionné à la faiblesse de mes forces; mais vos bontés vont bientôt m'en délivrer. » Le roi comprenait très-bien le sens de ces expressions couvertes, et il maudissait tout bas la fortune qui l'avait fait naître dans une condition si obscure. Après avoir demeuré quelque temps avec la malade, et lui avoir donné toutes les consolations qu'il savait capables de faire impression sur elle, il sortit.

L'humanité du roi fut fort louée, et fit grand honneur à l'apothicaire et à sa fille. Celle-ci, plus satisfaite de cette glorieuse visite qu'amante l'ait jamais été des plus grandes faveurs de son amant, entrevoyant quelque lueur d'espérance, guérit bientôt, et devint plus belle que jamais.

Cependant le roi délibéra avec la reine de quelle manière il devait récompenser un amour si vif. Montant un jour à cheval avec plusieurs seigneurs de sa cour, il se rendit dans la maison de l'apothicaire. La reine, accompagnée de quelques dames, y vint bientôt après. On fit appeler l'apothicaire et sa fille : « Aimable fille, dit le roi à celle-ci, l'amitié que vous avez pour moi vous fait grand



honneur dans mon esprit; je veux vous en récompenser. Vous êtes en âge d'être

mariée ; c'est moi qui choisirai votre mari. Cependant je serai toujours votre chevalier, et je ne veux d'autre prix de mon dévouement qu'un seul baiser. »

Lise, que la honte faisait rougir, répondit que la volonté du roi serait la sienne. Le prince fit appeler le père et la mère, et un jeune gentilhomme, peu doué des dons de la fortune, et qui se nommait Perdicon. Il mit plusieurs anneaux dans la main de celui-ci, et lui fit épouser Lise. Il leur donna ensuite, outre plusieurs bijoux de très-grand prix, Ceffalu et Calatabelloté, deux terres d'un très-grand revenu, en disant à Perdicon : « Nous te donnons cela pour le mariage de ta femme ; tu recevras à l'avenir d'autres preuves de notre bienveillance. Maintenant, dit-il à Lise, voulez-vous bien permettre que je recueille le fruit de votre amour. » Et, sans attendre de réponse, il lui donna un baiser sur le front.

Perdicon, Lise et ses parents, tout le monde fut content. On célébra les noces avec magnificence. Le roi, fidèle à sa promesse, fut toute la vie le chevalier de la jeune mariée ; et, dans tous les faits d'armes, il parut toujours avec des devises qu'elle lui envoyait.

NOUVELLE VIII

LES DEUX AMIS.

Sophronie se croyant femme de Gisippus devient celle de Titus-Quintus Fulvius et part avec lui pour Rome où Gisippus les rejoint quelque temps après. Réduit à la misère et croyant que Titus l'avait oublié, il s'accuse d'avoir tué un homme, afin de trouver la mort. Mais Titus l'ayant reconnu se déclare l'auteur de ce crime pour sauver son ami. Le véritable assassin, témoin de ce spectacle, se dénonce lui-même. L'empereur les fait mettre tous trois en liberté, et Titus marie sa sœur à Gisippus et lui fait partager tout son bien.

C'est par de pareilles actions qu'on mérite l'attachement de ses sujets, qu'on donne l'exemple de la bienfaisance et qu'on obtient une réputation glorieuse et immortelle ; mais c'est ce dont les grands seigneurs s'embarrassent peu aujourd'hui. Ils ne se distinguent des autres hommes que par la cruauté et la tyrannie.

Madame Philomène, par ordre du roi, prit la parole.

Du temps d'Octave César, qui n'avait pas encore le nom d'Auguste, mais qui gouvernait l'empire romain sous le titre de triumvir, il y avait à Rome un gentilhomme nommé Publius-Quintus Fulvius. Son fils, nommé Titus-Quintus Fulvius, doué d'un bon esprit et animé d'un goût vif pour les sciences, fut envoyé à Athènes pour y apprendre la philosophie. Son père le recommanda à un Athénien nommé Crémès, son ancien ami. Celui-ci le logea dans sa propre maison et le fit étudier, avec son fils, sous le philosophe Aristippe. Le jeune Athénien se nommait Gisippus. L'analogie de l'âge et du caractère, l'application aux mêmes exercices, l'habitude de vivre sous le même toit, établirent entre ces deux jeunes étudiants l'amitié la plus tendre, qui ne finit qu'à leur mort. Ils n'avaient de bons moments que ceux qu'ils passaient ensemble ; et comme ils étaient doués tous deux d'un esprit pénétrant et actif, ils s'élevèrent bientôt l'un et l'autre aux su-

blimes hauteurs de la philosophie, et partageaient entre eux sans jalousie les louanges et l'admiration des personnes éclairées. Crémès, dont le cœur avait peine à les distinguer, voyait avec la plus grande satisfaction cette union si belle, et il y avait déja trois ans qu'il en avait été témoin sans y apercevoir la plus légère altération, lorsque la mort vint terminer les jours de ce vieillard. Les deux jeunes hommes portèrent un deuil égal, et les amis de Crémès auraient eu peine à distinguer le véritable fils, et lequel des deux avait plus besoin de consolation.

Quelques mois après, les parents de Gisippus vinrent le voir; et, d'accord avec Titus, ils lui conseillèrent de se marier, et lui proposèrent une jeune demoiselle qui joignait à une grande naissance une plus grande beauté. Elle était citoyenne d'Athènes, se nommait Sophronie, et n'avait guère plus de quinze ans. Le jour des noces approchant, Gisippus pria son ami de l'accompagner chez sa future épouse, qu'il n'avait point encore vue. Arrivés dans sa maison, elle les accueille gracieusement et se place au milieu d'eux. Le Romain, qui était bien aise de connaître la beauté de celle que son ami devait épouser, la considéra avec la plus grande attention. Ce dangereux examen eut l'effet qu'il était aisé de prévoir. Titus devint, dans un moment, le plus amoureux de tous les hommes : chaque trait de la belle Sophronie avait fait sur son cœur la plus profonde impression. Les deux amis de retour chez eux, Titus se retira dans son appartement; livré à ses réflexions, l'image de Sophronie se présente sans cesse à ses yeux, il ose s'en occuper, il ose la considérer de nouveau, détailler tous ses charmes, et attise par là le feu qui le dévore intérieurement. S'apercevant enfin du progrès de sa passion : « O malheureux Titus! s'écria-t-il en poussant des soupirs brûlants, où adresses-tu tes pensées, où oses-tu placer tes amours et tes espérances! Les bienfaits, les honneurs que tu as reçus de Crémès et de sa famille, l'amitié qui règne entre son fils et toi, tout ne te fait-il pas une loi de respecter celle qu'il s'est promis d'épouser? Songe-tu bien quelle est celle que tu veux aimer? Où t'entraînent les aveugles transports d'un amour inconsidéré et les illusions d'une fausse espérance? Ouvre les yeux, reconnais-toi. Rappelle la raison qui t'a abandonné, mets un frein à l'intempérance d'une imagination déréglée, donne un autre but à tes désirs et un autre objet à tes pensées. Tandis qu'il en est temps encore, combats, résiste et dompte-toi toi-même. Ce que tu veux n'est ni raisonnable ni honnête, et quand tu serais aussi sûr que tu l'es peu de réussir dans tes projets, l'honneur, l'amitié, le devoir, te feraient une loi d'y renoncer. Que feras-tu donc, Titus? tu écouteras la raison et tu fuiras un amour qu'elle désapprouve. »

Mais bientôt Sophronie lui apparaît plus belle et plus touchante; cette image fait évanouir ses résolutions et lui fait condamner ses premiers discours. « Hélas! dit-il, quels faux préjugés m'égarent! ne sais-je pas que les lois de l'amour, supérieures à toutes les autres, les détruisent toutes, sans égard pour l'amitié ni pour la divinité même? Combien de fois n'a-t-on pas vu un père amoureux de sa fille, un frère de sa sœur et une marâtre rechercher son beau-fils? Tout cela est sans doute plus criminel, plus monstrueux que de voir un ami amoureux de la femme de son ami. Mille exemples doivent me rassurer. D'ailleurs je suis jeune, et la jeunesse est sous l'empire immédiat de l'amour. Il est donc tout naturel que ce qui plaît à l'amour me plaise aussi. Les actions réfléchies et sensées

appartiennent à la maturité de l'âge : dans l'effervescence du mien, je ne puis avoir d'autres volontés que celle de l'amour ; les attraits de Sophronie méritent les hommages de l'univers : qui pourrait donc me blâmer de n'avoir pas été seul insensible ! Je ne l'aime point précisément parce qu'elle doit être l'épouse de mon ami ; fût-elle la femme de tout autre, je l'aimerais de même. Dans ceci, c'est moins ma faute que celle de la fortune qui l'a adressée à Gisippus plutôt qu'à tout autre ; et puisqu'il est inévitable que ses charmes soient adorés, son mari doit être plus content que ce soit par moi que par un inconnu. »

Ces réflexions, qui lui paraissaient on ne peut pas plus justes, lui font pitié le moment d'après. Il en rougit, il les quitte, il y revient, il passe le jour et la nuit dans ce flux et reflux d'opinions, de desseins qui se croisent, se combattent et se détruisent tour à tour. Au bout de quelques jours, il perd et l'appétit et le sommeil, et son corps, accablé par les violentes agitations de son âme, succombe enfin.

Gisippus, qui avait remarqué la noire mélancolie dont son ami était dévoré, le voyant malade, était dans les plus grandes inquiétudes. Il ne quittait point son lit, il s'efforçait de le soulager, et lui demanda souvent avec les plus vives instances la cause et l'origine de sa maladie. Titus le paya longtemps par des confidences dont la fausseté n'échappa pas à sa pénétration ; mais enfin, vaincu par ses instances réitérées : « Gisippus, lui dit-il les larmes aux yeux, si telle eût été la volonté des dieux que je mourusse, j'aurais vu avec plaisir le terme de ma carrière ; car ayant eu l'occasion d'éprouver ma constance et ma vertu, l'une et l'autre, je rougis de le dire, ont été vaincues. Mais j'attends la mort comme le juste châtiment de ma lâcheté. Je vais te montrer combien je suis vil et indigne de ton amitié ; ce n'est qu'à toi, à toi seul que je puis faire une pareille confidence. » Il lui raconta alors son aventure, lui indiqua la naissance, lui développa les progrès de son amour, lui fit part des combats qu'il avait essuyés, et lui avoua en rougissant de quel côté était restée la victoire. Il ajouta à ces aveux humiliants et pénibles que, sentant combien sa passion était déraisonnable et indigne d'un honnête homme, il avait résolu, pour s'en punir, de se laisser mourir, chose dont il espérait bientôt venir à bout.

A ce discours, à ces larmes, Gisippus étonné resta quelque temps sans répondre. Quoique son amour ne fût pas bien vif, il l'était assez pour combattre un moment sa générosité ; mais elle reprit bientôt l'ascendant qu'elle avait perdu et lui fit conclure que la vie de son ami lui était plus chère que la possession de Sophronie. Dans cette idée, et les larmes de Titus sollicitant les siennes : « Titus, lui répondit-il en pleurant, si les reproches pouvaient avoir lieu dans une circonstance où tu as si besoin de consolation, je me plaindrais à toi de toi-même, d'avoir pu cacher si longtemps à ton ami l'ardente passion dont tu es consumé. Tes doutes sur son honnêteté t'ont peut-être engagé à en faire un mystère ; mais sache que rien de ce qui se passe dans notre cœur ne doit être caché à l'amitié : elle doit y lire nos sentiments pour les approuver s'ils sont honnêtes, et les blâmer avec courage s'ils ne le sont pas. Mais laissons tout cela, et venons à ce qui t'intéresse et surtout dans ce moment-ci. Si tu aimes Sophronie, je n'en suis point surpris ; je le serais si tu ne l'aimais pas. Sa grande beauté a dû faire d'autant plus d'impression sur ton cœur, que sa noble sensibilité saisit avidement tout ce qui porte comme elle un caractère d'excellence et de rareté.

L'amour que tu as pour elle est donc raisonnable; mais tu ne l'es pas de te plaindre de la fortune qui me la donne pour femme, pensant, quoique tu ne me l'avoues pas, que si elle était à quelque autre tu pourrais l'aimer avec moins de scrupule et plus de sécurité. Mais conviens, si tu as conservé ton ancienne sagesse, que, pour ton bonheur et tes intérêts, elle ne pouvait tomber en de meilleures mains que les miennes; car tout autre, sans doute, dans la position où je me trouve, eût préféré sa satisfaction à la tienne. Tu dois espérer toute autre chose de moi, si tu me crois autant ton ami que je le suis en effet. Depuis que l'amitié nous unit, il ne me souvient pas d'avoir eu rien que je n'aie partagé avec toi et dont tu n'aies été aussi maître que moi-même. Je ne ferais point d'exception dans le cas présent, quand les affaires seraient plus avancées qu'elles ne le sont; mais elles ne le sont pas assez pour que ce qui m'était destiné ne puisse devenir, sans blesser l'honnêteté ni la bienséance, ton légitime partage. Crois qu'il en sera ainsi, et si je refusais dans cette occasion de subordonner ma volonté à la tienne, que pourrais-je penser moi-même de l'amitié que je t'ai vouée? Il est vrai que je suis déjà fiancé avec Sophronie, que j'attendais le jour de mon mariage avec l'impatience de l'amour; mais puisque cette passion a dans ton cœur plus d'énergie que dans le mien, parce que tu sais mieux connaître le mérite de celle qui en est l'objet, je te promets qu'elle entrera chez moi, non comme mon épouse, mais comme la tienne. Chasse donc ton noir chagrin, bannis ces idées noires qui te travaillaient, cette mélancolie qui te minait sourdement; reprends ta santé, tes forces et ton enjouement, et attends dans la joie et la tranquillité la récompense que je ne saurais refuser sans lâcheté à la plus généreuse amitié qui fut jamais. »

A ce discours de son ami, Titus sentit redoubler sa honte, dont la douce espérance de posséder ce qu'il aimait ne pouvait diminuer le sentiment. La raison lui faisait voir que plus la générosité de Gisippus était grande, moins il devait souffrir qu'il l'exerçât. Combattu, attendri, ses larmes, ses sanglots permirent à peine un passage à cette réponse : « Ami, ce que tu fais m'indique assez ce que je dois faire moi-même. A Dieu ne plaise que je reçoive pour épouse celle que Dieu t'a donnée pour telle, parce qu'il t'en a cru le plus digne. S'il eût voulu que cette femme m'appartînt, il ne te l'aurait pas destinée. Jouis avec plaisir du choix qu'il a fait de toi, remplis les volontés de son conseil secret et laisse-moi me consumer dans les larmes qu'il m'a réservées; le temps m'aidera à vaincre ma douleur et tes désirs seront remplis, ou je succomberai à son excès et mes peines seront terminées. — Titus, reprit Gisippus, si notre amitié peut me permettre de te forcer à me complaire en quelque chose et t'engager à m'obéir, c'est dans cette occasion que je veux déployer son autorité; je te le répète, Sophronie sera ton épouse. Je sais assez quelle est la force et la puissance de l'amour; je sais que plus d'une fois il a conduit les amants à une fin malheureuse, et je te vois si affaibli, que je ne crois pas possible que tu résistes à la douleur : tu serais vaincu, tu tomberais sous le fardeau qui t'accable; et crois-tu que ton ami puisse te survivre. Ainsi, quand je ne considérerais que mes intérêts, que je ne consulterais que le désir de ma propre conservation, il faudrait que tu épousasses Sophronie. Tu l'aimes trop pour pouvoir aimer ailleurs; aucune autre femme ne te sera jamais aussi chère, ne te paraîtra aussi aimable; pour moi, je me sens assez de résolution

pour m'en détacher et porter mes affections d'un autre côté; je travaillerai par là à notre satisfaction commune. Je serais moins généreux si les femmes étaient aussi rares que les amis; mais comme il m'est plus aisé de trouver une autre femme que de rencontrer jamais un ami tel que toi, je ne balance point entre ces deux sacrifices. C'est pourquoi, si mes prières ont sur toi quelque pouvoir, je te prie de dissiper le noir chagrin qui te ronge, de vivre dans la plus douce tranquillité et d'attendre de l'amitié le prix de l'amour. »

Quoique Titus eût encore quelque honte d'accepter Sophronie et qu'il voulût persister dans ses refus, cependant, séduit par le discours de Gisippus et surtout par sa passion: « Ami, répondit-il d'un ton qui annonçait le trouble de son âme, si je fais ce que tu veux et ce dont tu me pries, je ne sais si je céderai plus à mon penchant qu'à tes désirs; mais, puisque ta générosité est si grande qu'elle ne veut point écouter mes justes refus, j'accepte les dons que tu me veux faire. Sois sûr que je n'oublierai jamais que je te suis redevable, non-seulement de la personne que j'aime le plus, mais de ma propre vie. Le plus ardent de mes souhaits est que les dieux me mettent quelque jour à portée de te prouver toute l'étendue de ma reconnaissance. »

Il ne fut donc plus question que de chercher les moyens de faire réussir leur projet. « Pour venir à bout de notre dessein, répliqua Gisippus, voici, ce me semble, la route que nous devons tenir. Tu sais que Sophronie ne m'a été accordée qu'après beaucoup de négociations entre mes parents et les siens. Si j'allais dire à présent que je ne la veux point, quel scandale un pareil refus ne causerait-il pas! je mettrais la division dans l'une et l'autre famille. Cependant cela ne m'inquiéterait guère, si par là je pouvais te rendre maître de l'objet de tes désirs. Mais ce moyen est fort douteux, et il pourrait fort bien arriver que tu ne profitasses pas de mon sacrifice, et que ses parents ne la mariassent à un autre. Ainsi, il me paraît à propos, sauf ton meilleur avis, de continuer et d'achever ce que j'ai commencé. J'amènerai Sophronie dans ma maison, je ferai les noces; le soir, dans le plus grand secret, tu iras coucher avec elle comme avec ta femme. Ensuite, lorsque les circonstances le permettront, nous rendrons l'aventure publique. Qu'on agrée ou qu'on n'agrée pas ce mariage clandestin, il sera fait et il ne sera au pouvoir de personne d'en briser les nœuds. »

Titus goûta fort cet expédient, et il ne fut pas plutôt rétabli qu'il reçut Sophronie dans sa maison. Les noces furent magnifiques. La nuit venue, les dames mirent la nouvelle épouse dans le lit de son mari et chacun se retira. L'appartement de Titus joignait celui de Gisippus et l'on pouvait passer de l'un dans l'autre. Gisippus ayant éteint les lumières passa dans l'appartement de son ami et lui dit d'aller se coucher avec sa femme. Titus, honteux et un peu humilié d'une générosité si grande et si soutenue, fit des difficultés pour y aller; mais son ami, toujours franc et dont les sentiments étaient à toute épreuve, fit si bien qu'il l'y détermina. Titus ne fut pas plutôt avec elle, qu'il se mit à la caresser et lui demanda tout bas, en lui serrant la main, si elle voulait être sa femme. Sophronie, qui le prenait pour Gisippus, répondit par un *oui* plein de douceur. « Je brûle aussi d'être votre époux, » reprit Titus, et en disant cela, il lui mit au doigt un anneau de grand prix. Après cette cérémonie, qu'il jugea nécessaire, il jouit des droits d'époux et goûta les plaisirs d'un amant heureux.

Sur ces entrefaites, Titus ayant perdu son père, il reçut des lettres où on lui mandait de revenir promptement à Rome pour mettre ordre à sa succession. Comme ces lettres étaient pressantes, il résolut de partir sans délai avec Sophronie, ce qui ne pouvait s'exécuter qu'elle ne fût instruite de ce qui s'etait passé à son sujet. Gisippus se chargea de ce soin et lui déclara l'état des choses. La belle n'en pouvait rien croire. Mais Titus, pour lui certifier la vérité de son union avec elle, lui rappela plusieurs particularités secrètes que son mari seul pouvait connaître, ce qui l'étonna beaucoup. Après avoir exhalé sa douleur en plaintes et en reproches sur le tour qui lui avait été joué, elle alla trouver ses parents, à qui elle conta son aventure. Ils furent fort scandalisés et eurent beaucoup de déplaisir de cette tromperie. La famille même de Gisippus fut très-mécontente de sa conduite ; mais les premiers, comme les plus intéressés, firent grand bruit et disaient hautement que Gisippus méritait une punition exemplaire. Celui-ci faisait tête à l'orage en soutenant que sa conduite n'avait rien de blâmable ; qu'on devait, au contraire, lui savoir gré d'avoir donné à Sophronie un mari qui l'aimait passionnément et beaucoup plus digne que lui d'être uni à son sort.

Titus, témoin de tous ces débats dont il était l'unique cause, en avait un chagrin extrême et ne cessait d'en témoigner ses regrets à son ami. Mais enfin, connaissant l'esprit des Athéniens, et sachant qu'ils étaient d'humeur à faire grand bruit lorsqu'ils trouvaient peu de gens en état de leur répondre, et au contraire à céder aussitôt qu'on leur opposait du courage et de la vigueur, il prit la résolution de mettre fin à leurs propos par une action qui annonçait un cœur romain et l'esprit athénien. Il assembla dans cette intention, dans un temple, les parents de Sophronie et de Gisippus, et, accompagné de son ami seulement, il leur parla ainsi : « Plusieurs philosophes croient que toutes les actions des hommes ne sont qu'une suite nécessaire des décrets éternels de la Divinité, et que tout ce qui se fait a été ordonné par elle. D'autres bornent cette nécessité aux choses passées ; quelques-uns soutiennent qu'elle s'étend également sur le passé, le présent et l'avenir. Ces opinions réunies ou divisées font voir, à quiconque veut y faire attention, que c'est disputer de sagesse avec la Divinité même que de condamner ce qui est fait et qui ne peut se détruire. Si les dieux sont infaillibles, comme nous devons le croire, quelle folie, quelle grossière présomption et quelle punition ne mérite-t-on pas de trouver à redire à ce qu'ils font ou à ce qui s'est fait par leur ordre ? Or, n'êtes-vous pas du nombre de ces téméraires, de ces présomptueux, vous qui ne cessez de blâmer mon mariage avec Sophronie, que vous avez cru marier avec Gisippus ; vous, qui ne voulez pas réfléchir qu'il était ordonné de toute éternité qu'elle serait ma femme et non celle de mon ami ? Mais, sans chercher à m'appuyer des décrets de la Providence, dure à quelques-uns et impénétrable à tous, supposons que les dieux ne se mêlent point de nos actions, et bornons-nous aux raisons purement humaines. Pour cet effet, je serai obligé de faire deux choses bien opposées à mon caractère, l'une de me louer un peu, l'autre de censurer autrui ; mais, comme dans l'un et l'autre cas je n'ai besoin que de la vérité, ne craignez pas que je la déguise dans la moindre chose. Je commence par vous dire que rien n'est moins raisonnable et n'annonce plus l'aveuglement de la fureur que vos plaintes, vos déclamations, vos sarcasmes contre Gisippus, sous prétexte qu'il m'a donné pour femme celle que vous lui

aviez destinée. Et véritablement, loin de voir dans cette action quelque chose de blâmable, je n'y trouve rien qui ne me paraisse digne d'éloge : 1° parce qu'il a fait le devoir d'un ami; 2° parce qu'il a agi plus sagement que vous n'auriez fait. Je ne veux pas vous développer ici les saintes lois de l'amitié; je me contenterai d'observer que ses liens sont, à bien des égards, plus forts et plus étroits que ceux de la parenté. En effet, c'est la fortune qui nous donne nos amis. Si Gisippus a préféré la conservation de ma vie à celle de votre bienveillance, faut-il donc s'en étonner? Mais je viens à la seconde partie de ma division, où je veux vous montrer qu'il a été plus sage que vous; car il me semble que vous n'avez pas une meilleure idée des lois de l'amitié que des décrets de la providence des dieux.

« Votre dessein était de donner Sophronie à un jeune philosophe : Gisippus l'a donnée aussi à un jeune philosophe; vous à un Athénien, lui à un Romain; vous à un noble et honnête homme, lui à un homme d'une naissance plus illustre et d'une probité aussi exacte; vous à un riche, lui à un plus riche; vous à un homme qui l'aimait peu et qui la connaissait à peine, lui à un homme qui l'adorait et qui mettait dans sa possession tout le bonheur de sa vie. Mais, afin qu'on ne puisse me rien contester de ce que j'avance, examinons tout par parties. Pour prouver que je suis jeune et philosophe, mon visage et mes études suffisent, Gisippus et moi sommes du même âge, et avons suivi ensemble, d'une ardeur égale, les mêmes études. Il est aussi incontestable qu'il est Athénien et que moi je suis Romain. Mais si l'on dispute sur la gloire des deux nations, je dirai que Rome est libre, Athènes tributaire; que Rome commande au monde, et qu'Athènes obéit à Rome; que Rome se distingue par ses forces, son gouvernement et les lettres, et qu'Athènes n'est illustre que par ce dernier avantage. Quoique je fasse ici peu de figure et que vous ne voyiez en moi qu'un simple étudiant, sachez pourtant que je ne suis pas né dans la fange du peuple. Mes maisons, les places publiques sont ornées des statues de mes ancêtres; et, si vous lisez dans nos annales, vous verrez que les Quintus ont souvent reçu les honneurs du triomphe, et que leurs descendants jusqu'à moi, loin de diminuer la gloire de notre nom, n'ont fait qu'y ajouter un nouveau lustre. Je me vanterais de mes richesses, si je ne me souvenais que la noble pauvreté était autrefois le partage des héros romains; mais si l'ignorance aveugle de la multitude me faisait un reproche de me taire sur cet article, je lui répondrais que j'ai des trésors nombreux, non parce que je les ai enviés et recherchés, mais parce que la fortune me les a donnés. Je sens qu'il vous eût été agréable que Gisippus étant votre concitoyen fût votre allié. Mais vous serai-je moins utile à Rome qu'il eût pu vous l'être à Athènes? Vous aurez en moi dans la capitale du monde un ami prompt et actif, un protecteur et un appui pour vos affaires publiques et particulières.

« Je conclus donc de tout cela qu'on ne peut, sans injustice ou sans aveuglement, disconvenir que Gisippus n'ait agi plus sagement que vous n'auriez fait; je conclus encore que Sophronie est bien mariée, puisqu'elle est la femme de Titus-Quintus Fulvius, homme d'une noblesse ancienne, d'une fortune immense, citoyen de Rome et ami de Gisippus. Quiconque le trouve étrange, en murmure et s'en plaint, ignore absolument les convenances. Peut-être y en a-t-il qui

trouvent à redire, non au fait mais à la forme, qui regardent comme peu décent que Sophronie soit devenue ma femme clandestinement, sans avis, sans conseil de parents. Est-ce donc une chose si rare et si étonnante? Je ne citerai pas pour exemple tant de femmes qui ont choisi leurs maris contre la volonté positive de leurs parents, tant d'autres qui ont pris la fuite avec leurs amants, ou qui ont forcé la volonté de ceux à qui elles étaient subordonnées par une grossesse prématurée; Sophronie n'est dans aucun de ces cas. Gisippus me l'a donnée avec tout l'ordre, toute la discrétion que la sévérité la plus scrupuleuse pouvait exiger. Quelques-uns m'objecteront peut-être qu'elle a été mariée par celui qui n'avait aucun droit sur elle à cet égard. Que cette objection a peu de valeur et qu'elle est pitoyable!

« N'est-ce donc que d'aujourd'hui que la fortune se sert de moyens détournés et peu naturels pour arriver à un but déterminé? Qu'importe d'ailleurs qu'un cordonnier ou un philosophe ait conduit une affaire qui me regarde pourvu qu'elle ait été bien conduite? Je prendrai garde à l'avenir, si le cordonnier est indiscret, qu'il ne se mêle plus de mes affaires; mais je ne le remercirai pas moins de ses bons procédés. De même, si Gisippus a bien marié votre fille, c'est une folie à vous de vous plaindre de la façon dont il l'a fait. Si vous vous défiez de sa prudence, veillez à ce qu'il ne s'entremette plus pour marier vos filles; mais remerciez-le pour celle qu'il a si bien mariée. Au reste, vous n'ignorez pas sans doute que je n'ai point cherché frauduleusement les moyens d'imprimer quelque flétrissure sur l'honneur et la noblesse de votre maison dans la personne de Sophronie. En effet, quoique mon mariage ait été couvert des ombres de la nuit et du mystère, je n'ai point usé de violence envers elle, je ne suis point venu en ravisseur criminel lui arracher sa virginité, en dédaignant votre alliance; je suis venu en homme épris de sa beauté et de sa vertu. Je savais fort bien que si j'eusse voulu observer les formalités, je me serais exposé à vos refus; et si vous voulez être sincères, vous conviendrez que vous ne m'auriez jamais accordé sa main, dans l'appréhension que je ne l'emmenasse à Rome avec moi et que je n'éloignasse de votre vue un objet si cher et si tendrement aimé. Voilà le véritable motif de l'artifice que je me suis permis et qu'il a fallu enfin découvrir; voilà pourquoi Gisippus a fait ce qu'il n'avait pas d'abord dessein de faire en me cédant avec tant de générosité un bien qui était à lui. D'ailleurs, quoique je l'aimasse avec toute l'ardeur imaginable, ce n'est cependant point en amant que j'ai obtenu ses faveurs, mais en véritable mari. Je l'étais en effet lorsque je suis entré dans son lit. Je lui présentai l'anneau, je lui demandai si elle me voulait pour mari; elle me répondit que oui. Si elle a été trompée, est-ce ma faute? Pourquoi ne s'avisa-t elle pas de me demander qui j'étais? Le grand crime de Gisippus, le grand crime de l'amant de Sophronie est donc d'avoir fait en sorte que cette belle Sophronie devînt l'épouse de Titus-Quintus. Voilà pourquoi vous épiez, vous menacez, vous déchirez mon ami. Eh! que feriez-vous de plus, s'il eût livré votre fille dans les mains d'un homme sans nom, d'un méchant ou d'un esclave? Quels fers, quelles prisons, quels tourments pourraient alors suffire à votre vengeance? Mais abandonnons pour toujours cet odieux sujet.

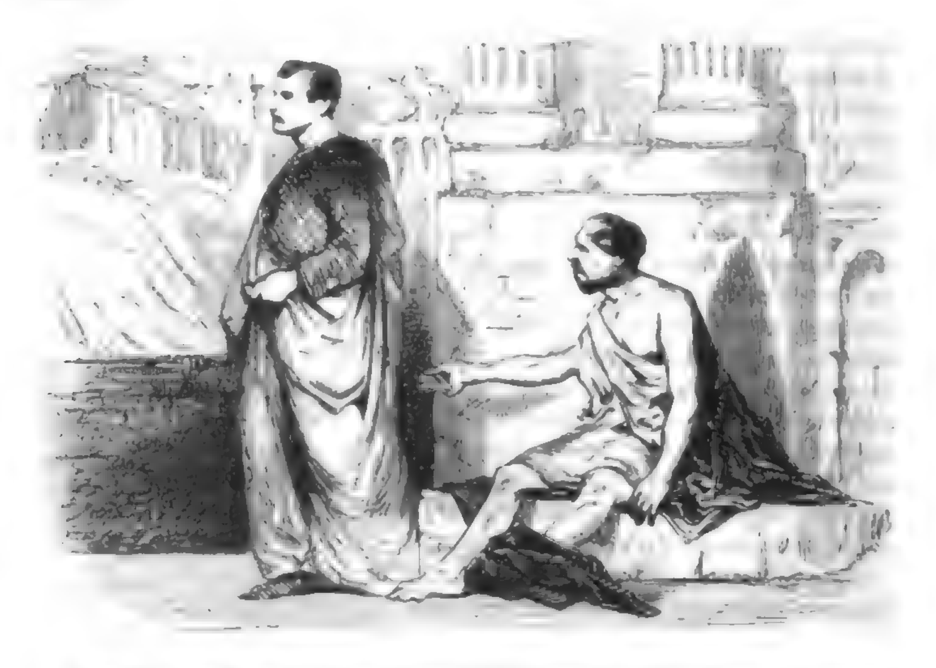
« Un événement que je croyais encore éloigné vient de me frapper; mon père est mort: mes affaires m'appellent à Rome; voulant y conduire Sophronie, j'ai

cru devoir vous révéler des secrets que je vous aurais tenus cachés peut-être longtemps encore. Si vous êtes sages, ma confidence ne vous déplaira point. Il vous est aisé de voir que si j'avais voulu vous tromper, vous faire outrage, je pouvais, après avoir profité de ma bonne aventure, abandonner ma femme, m'en moquer et prendre la fuite. Mais à Dieu ne plaise qu'un si lâche dessein puisse jamais souiller le cœur d'un Romain! Sophronie est à moi par l'ordre des dieux, par la générosité de mon ami, par la force des lois humaines, par l'innocent artifice que l'amour m'a inspiré; et vous, qui vous croyez apparemment plus sages que les dieux ou les autres hommes, vous me contestez un droit si légitime! C'est m'offenser de deux manières également injustes et déraisonnables. D'abord, vous retenez chez vous Sophronie, sur laquelle vous n'avez aucun droit, et vous menacez Gisippus, auquel vous devez de la reconnaissance. Je ne veux pas m'étendre davantage pour vous démontrer l'inconséquence et la folie d'une telle conduite; mais je vous conseillerai en ami d'étouffer votre haine et vos dédains, et de me rendre Sophronie, afin que je puisse vous quitter avec les sentiments d'un allié et que je vous conserve toujours ceux d'un véritable ami. Si ce qui est fait ne vous plaît pas et que vous osiez vous opposer aux suites naturelles de mon mariage, je vous déclare que je pars avec Gisippus, et qu'une fois arrivé à Rome je saurai prendre les moyens de ravoir mon épouse malgré vous, et vous connaîtrez alors, par expérience, combien est à craindre le juste ressentiment des Romains. »

Titus, ayant ainsi parlé, se leva, le mécontentement peint sur le visage, prit Gisippus par la main, et sortit brusquement du temple, faisant les gestes d'un homme qui menace, et en affectant pour tous ceux qu'il laissait dans le temple l'indifférence la plus complète. Ceux qui étaient demeurés là, touchés des raisons qu'il avait articulées, mais plus effrayés encore de ses dernières paroles, se trouvèrent disposés à recevoir son amitié, et conclurent unanimement qu'il valait mieux avoir Titus pour parent, puisque Gisippus n'avait pas voulu l'être, que de perdre l'alliance de l'un et de s'attirer l'inimitié de l'autre. Ils allèrent donc trouver Titus, lui dirent qu'ils étaient satisfaits de l'avoir pour parent; que Sophronie demeurerait sa femme et Gisippus leur ami. Ils s'embrassèrent alors de part et d'autre, et, après s'être fait toutes les amitiés voulues en pareille circonstance, ils le quittèrent et lui envoyèrent Sophronie. Celle-ci, en femme adroite, faisant de nécessité vertu, tourna du côté de Titus l'amour qu'elle avait eu pour Gisippus, et suivit son mari à Rome, où elle fut honorablement accueillie.

Gisippus, demeuré à Athènes, eut à soutenir plusieurs disgrâces de la part de ses concitoyens. On profita de l'éloignement de Titus pour cabaler contre lui, et l'on intrigua si fort, qu'il fut condamné avec toute sa famille à un exil perpétuel. De riche qu'il était il devint si pauvre, que, se voyant réduit à la mendicité, il se traîna comme il put jusqu'à Rome, pour éprouver s'il restait encore quelques traces de son souvenir dans le cœur de Titus. Il apprit en arrivant qu'il vivait et qu'il jouissait de l'estime et de la bienveillance générale des Romains. Il se plaça à la porte de sa maison et attendit l'instant où il sortirait, n'osant se faire annoncer, tant il rougissait de l'état pitoyable où la fortune l'avait réduit; mais il n'oublia rien pour s'en faire remarquer, bien persuadé que son ami, le reconnaissant, ne manquerait pas de le faire appeler. Titus sortit et passa sans lui rien dire. Gisippus, croyant qu'il l'avait aperçu et qu'il l'avait dédaigné, se retira

outré de douleur et de ressentiment en pensant à tout ce qu'il avait fait pour lui.



Il était déjà nuit que ce Grec infortuné était encore à jeun. N'ayant ni argent ni ressources, et souhaitant plus la mort que la vie, il sort de la ville, va dans un lieu affreux, solitaire, voit une caverne, s'y enfonce, se jette sur la terre, et attend le sommeil, en arrosant de pleurs amers la pierre qui lui sert d'oreiller.

Le lendemain matin, deux voleurs arrivèrent à cette caverne pour y partager le butin de la nuit. Ils se prirent de querelle entre eux ; ils en vinrent aux mains et le plus fort tua l'autre. Gisippus, témoin de cette aventure, crut avoir trouvé, sans se tuer lui-même, un moyen sûr pour arriver à la mort qu'il désirait. Il resta auprès du cadavre jusqu'à ce que la justice, instruite du fait, vînt le saisir et l'emmenât prisonnier. On l'interrogea ; il confessa le meurtre sans difficulté. Le préteur, qui se nommait Varron, ordonna qu'on le crucifiât, selon l'usage de ce temps.

Par hasard, Titus, lorsqu'on allait le conduire au supplice, était au prétoire. Il reconnaît le prétendu criminel. Quel est son étonnement lorsqu'il reconnaît son bon ami? Son premier désir est de le sauver ; mais comment ? par quel moyen ? il n'en connaît point d'autre que de s'accuser lui-même. Cette résolution prise : « Varron, s'écrie-t-il, rappelez ce malheureux ; ce n'est point lui qui est coupable, c'est moi, c'est moi qui ai commis le meurtre. Hélas ! j'ai assez offensé les dieux par ce forfait, pour vouloir les offenser de nouveau en laissant subir à l'innocent la peine que je mérite. » Varron fut fort étonné et surtout très-fâché que toute l'assemblée entendît son aveu. Mais ne pouvant dissimuler avec honneur et enfreindre publiquement les lois, il fit relâcher Gisippus et lui dit, en présence de Titus : « Quelle folie d'avouer sans raison un crime que tu n'as pas commis et dont l'imprudent aveu allait te coûter la vie ! Tu t'avouais l'auteur du meurtre,

et cet homme déclare que c'est lui! » Gisippus leva les yeux et vit Titus. Il sentit alors que les soupçons qu'il avait formés sur sa reconnaissance étaient injustes et qu'il ne s'avouait coupable que pour le sauver. Il dit aux juges, les larmes aux yeux : « Certainement nul autre que moi n'est l'auteur du meurtre que l'on poursuit: la pitié de Titus est désormais inutile, il faut que je périsse. » Titus, de son côté, criait : « Préteur, vous voyez que cet homme est étranger; vous savez qu'il a été trouvé sans armes auprès de la caverne; il ne vous est pas difficile d'imaginer qu'il recherche la mort pour se sauver de la misère. Renvoyez-le et donnez-moi la punition que je mérite. »

La nouveauté de la dispute, sur un sujet de cette nature, surprit beaucoup les spectateurs; et Varron, plus étonné que personne des instances mutuelles de ces deux hommes pour s'excuser l'un l'autre, présuma qu'aucun d'eux n'était coupable. Comme il pensait aux moyens de les délivrer, arrive un jeune homme nommé Publius Ambustus, qui passait pour un scélérat et un voleur de profession. C'était lui qui avait commis l'homicide dont les deux amis s'accusaient. Touché de compassion pour leur innocence : « Préteur, s'écria-t-il, je puis vider la contestation qui a lieu entre ces deux hommes. Il y a je ne sais quel dieu qui tourmente mon cœur et le porte à vous avouer mon crime. Nul d'eux n'est coupable; c'est moi qui ai tué l'homme dont on a trouvé le cadavre ce matin. J'ai aperçu dans la caverne, lorsque je partageais nos vols communs avec mon compagnon, cet homme qui dormait d'un profond sommeil. Quant à Titus, il n'est pas besoin que je cherche à le disculper; sa réputation parle assez pour lui. Jugez-moi donc, et envoyez-moi au supplice prescrit par les lois. »

Octave, à qui le bruit de cette aventure extraordinaire était parvenu, les fit venir tous trois pour les interroger lui-même et savoir ce qui les obligeait à demander la mort. Chacun lui ayant dit sa raison, il renvoya les deux innocents, et fit grâce au coupable à leur considération.

Titus emmena son ami Gisippus, et après lui avoir reproché son peu de confiance en son amitié, le caressa et le conduisit dans sa maison. Sophronie le reçut avec amitié; elle prit grand soin de rétablir sa santé, et s'efforça de lui faire oublier ses malheurs. Titus partagea avec lui tous ses biens, et lui fit épouser sa sœur, nommée Fulvia. Il lui dit ensuite : « Tu peux rester ici avec moi, ou retourner à Athènes et y jouir de tout ce que je t'ai donné. » Mais Gisippus, forcé d'un côté par la sentence de son bannissement, et entraîné d'ailleurs par son attachement pour Titus, préféra Rome à sa patrie. Les deux familles se réunirent et vécurent dans la plus grande intimité; il semblait que le temps, loin de la diminuer, augmentât leur mutuelle affection.

Quelle est donc l'excellence de l'amitié! combien elle mérite de respect et d'éloges! C'est elle qui fait naître, qui nourrit et entretient les plus beaux sentiments de générosité dont le cœur humain soit capable. Charitable, reconnaissante, ennemie de tous les vices, et surtout de l'avarice, on la voit, pleine d'un zèle actif et prompt, nous porter à faire pour les autres ce que nous voudrions qu'on fît pour nous-mêmes. Mais, hélas! combien ses brillants effets sont rares aujourd'hui! Les hommes, devenus égoïstes et personnels, ont exilé cette auguste divinité de la face de la terre. Quel autre sentiment cependant que l'amitié, quels autres intérêts que ceux qu'elle prescrit eussent excité dans l'âme de Gisippus la com-

passion qui lui fit accorder aux larmes et aux soupirs de son ami une maîtresse charmante et tendrement aimée? Quelles autres lois que celles de l'amitié eussent pu détourner Gisippus du lit où elle était renfermée, où peut-être même elle l'appelait? Quelle crainte eût pu lui faire perdre une si belle occasion de satisfaire ses désirs, dans un âge où l'on se croit tout permis, si ce n'eût été celle d'offenser son ami, de blesser la foi qu'il lui avait donnée? Quels biens, quelles grandeurs, quelles dignités offertes à Gisippus eussent pu le faire résoudre à perdre l'amour de ses parents et ceux de Sophronie, à braver les injures et les cris d'une multitude grossière? L'amitié seule pouvait lui inspirer le courage dont il avait besoin.

D'un autre côté, quel autre sentiment que l'amitié eût pu déterminer Titus à rechercher la mort pour en délivrer son ami, surtout lorsqu'il le pouvait sans paraître ingrat, en feignant de ne pas le reconnaître? Quel autre mouvement que celui de l'amitié eût pu lui inspirer assez de générosité pour partager ses biens avec Gisippus, que la fortune avait réduit à une extrême misère? Quelle autre affection que cette sainte amitié eût pu le disposer à donner sa sœur en mariage à un homme dénué de tout?

Pourquoi donc les hommes se montrent-ils si empressés à se procurer des parents, des frères, à grossir leur suite d'un grand nombre de domestiques, et négligent-ils de se procurer de véritables amis? On est quelquefois délaissé par ses parents, abandonné par ses serviteurs; qu'on retrouve un ami, lui seul répare cette perte en entier.

NOUVELLE IX

UNE BONNE ACTION TROUVE TOUJOURS SA RÉCOMPENSE.

Saladin, voyageant déguisé en marchand, est honorablement accueilli par messire Thorel, qui, étant ensuite parti pour la croisade, fixe à sa femme un délai pour se remarier. Il est fait prisonnier, et est mené au sultan pour lui servir de fauconnier. Celui-ci l'ayant reconnu, et s'en étant fait reconnaître, le comble d'honneurs. Thorel tombe malade et est transporté en une nuit d'une manière merveilleuse à Pavie, où il assiste aux noces de sa femme, qui le reconnaît et retourne vivre avec lui.

Madame Philomène avait cessé de parler, et on avait donné beaucoup d'éloges à la reconnaissance de Titus, lorsque le roi, réservant Dionée pour le dernier, parla ainsi :

Lorsque l'empereur Frédéric Ier régnait, si l'on en croit le témoignage de plusieurs historiens, les chrétiens, pour recouvrer la terre sainte, se disposaient à passer la mer. Saladin, prince rempli de vertus et alors soudan de Babylone, informé de cette nouvelle, résolut de voir par lui-même les préparatifs des seigneurs chrétiens, afin de pouvoir mieux leur résister. Ayant mis ordre à ses affaires d'Égypte, feignant d'aller en pèlerinage, il partit déguisé sous des habits de marchand, n'ayant d'autre suite que deux amis et trois domestiques. Après avoir parcouru plusieurs provinces chrétiennes, il s'avança dans la Lombardie pour passer ensuite les Alpes. En allant de Milan à Pavie, il fut rencontré sur le soir par un gentilhomme nommé Thorel d'Istrie, citoyen de Pavie, qui, suivi d'un grand train de domes-

tiques, de chiens et d'oiseaux, allait passer quelques jours dans une maison qu'il avait sur les bords du Tésin. Ce gentilhomme les prit lui et sa suite pour des seigneurs étrangers qui voyageaient, et il désira leur faire politesse.

Il en eut bientôt l'occasion. Un domestique de Saladin, ayant demandé à un des siens combien il y avait encore de là à Pavie, et s'ils pourraient y arriver avant que les portes ne fussent fermées, messire Thorel prit la parole lui-même : « Monsieur, dit-il à Saladin, vous ne pouvez y arriver à temps, quelque diligence que vous fassiez. — Enseignez-nous donc, s'il vous plaît, où nous pourrons trouver à loger ailleurs, car nous sommes des étrangers qui ne connaissons pas le pays. — Volontiers; j'avais dans cet instant dessein d'envoyer un de mes gens vers Pavie pour quelque affaire, il vous conduira dans un endroit où vous serez fort bien logés. » Thorel, s'approchant ensuite de celui de ses valets qu'il connaissait pour le plus intelligent, lui commanda de les conduire chez lui pendant qu'il s'en irait par le chemin le plus court.

Dès qu'il fut arrivé, il fit préparer un bon souper, dresser les tables dans son jardin, et alla ensuite attendre les étrangers sur sa porte. Cependant le valet, causant avec la troupe qui lui avait été recommandée, l'égara dans différents chemins, et la conduisit, sans qu'elle s'en aperçût, jusqu'à la maison de son maître. Dès que celui-ci les vit, il courut au-devant d'eux en leur disant : « Messieurs, soyez les très-bien venus. » Saladin, qui avait de l'esprit et de la pénétration, découvrant dans l'instant toute la trame du chevalier : « Monsieur, lui dit-il, s'il était possible de se plaindre de l'honnêteté et de la courtoisie de quelqu'un, nous aurions sujet de nous plaindre de vous, qui nous avez fait un peu allonger notre chemin pour nous donner plus agréablement l'hospitalité, politesse à laquelle nous sommes très-sensibles, mais que nous n'avons pas méritée. » Le chevalier, qui était sage et qui parlait bien, répondit : « Seigneur, les politesses que je vous fais ne sont rien en comparaison de celles que vous méritez, si votre extérieur ne me trompe pas. Vous auriez été fort mal hébergés hors de Pavie; ainsi, ne regrettez pas de vous être un peu détournés de votre chemin. » Tandis qu'ils parlaient, tous les gens de messire Thorel arrivèrent pour rendre la réception plus magnifique. On fit monter les étrangers dans les appartements qui leur étaient préparés. Ils y prirent, en attendant le souper, des rafraîchissements, et le chevalier les entretenait de propos agréables.

Saladin et ses deux amis savaient le latin. Ils entendaient parfaitement et étaient entendus de même. Leur hôte leur parut le plus gracieux, le plus aimable et le plus éloquent gentilhomme qu'ils eussent encore rencontré. De son côté, messire Thorel avait la plus grande opinion de ces étrangers; tout ce qui le chagrinait était de ne pouvoir leur donner meilleure compagnie ni meilleur régal; mais il se proposa de réparer tout le lendemain. Ainsi, après avoir instruit un de ses gens, il le dépêcha vers sa femme, qui était prudente et généreuse. Il conduisit ensuite ses hôtes dans le jardin, où il s'informa poliment de leur état. « Nous sommes, répondit Saladin, des marchands de l'île de Chypre; nous allons à Paris pour nos affaires. — Plût à Dieu, s'écria messire Thorel, que ce pays-ci produisît des gentilshommes qui ressemblassent aux marchands de Chypre! » De propos en propos on arriva à l'heure du souper. Il les laissa se mettre à table comme il leur plut. Le repas, sans être magnifique, fut fort bon, et la délicatesse

qui y régnait d'autant plus étonnante, qu'on n'avait pas eu beaucoup de temps pour songer aux apprêts. On ne resta pas longtemps à table. Messire Thorel,



craignant que ses hôtes ne fussent fatigués, les conduisit à leurs lits et gagna bientôt le sien.

Le domestique envoyé à Pavie s'acquitta de la commission qui lui avait été donnée. La dame fit aussitôt avertir plusieurs des amis et des vassaux de messire Thorel. Elle prépara un grand festin, auquel furent invités les citoyens les plus distingués de la ville. Elle acheta toute sorte d'étoffes de soie et d'or, des tapisseries, des fourrures, et fit tout arranger comme son mari le lui avait prescrit.

Les étrangers étant levés, messire Thorel monta à cheval avec eux, les conduisit à un gué voisin, et leur donna le plaisir de voir voler ses oiseaux de chasse. Mais Saladin, qui était bien aise de se rendre à Pavie, demanda s'il n'y aurait pas quelqu'un qui lui en enseignât la meilleure hôtellerie. « Ce sera moi qui vous y conduirai, répondit le chevalier, parce que des affaires m'appellent à la ville. » On partit, on arriva sur les neuf heures, et les voyageurs, croyant être adressés à la meilleure auberge, entrèrent avec messire Thorel dans sa propre maison. Plus de cinquante personnes étaient venues pour les recevoir ; elles allèrent toutes au-devant d'eux. « Ce n'est pas là ce que nous vous avons demandé, dit Saladin à messire Thorel. Vous en fîtes beaucoup trop hier au soir ; ainsi, vous pouvez nous laisser poursuivre notre route. — Seigneur, répondit Thorel, je n'ai obligation qu'à la fortune de vous avoir possédé hier au soir ; c'est elle qui fit qu'é-

garé dans votre chemin, force vous fut de venir dans ma petite maison. Mais je vous aurai une obligation à vous-même, que tous ces gentilshommes partageront, si vous voulez bien nous faire l'honneur de dîner aujourd'hui avec nous. »

Saladin et ses compagnons, vaincus par tant d'avances, descendirent. Ils furent conduits par les gentilshommes dans des appartements richement preparés pour eux. Après les cérémonies de l'hospitalité, ils se rendirent dans le salon, où tout était orné avec la plus grande magnificence. On donna ensuite à laver et l'on se mit à table. Elle fut servie avec tant de délicatesse, de goût et d'opulence, qu'il n'eût pas été possible de mieux traiter l'empereur, s'il fût venu. Quoique Saladin et ses compagnons fussent de grands seigneurs accoutumés au luxe, ils furent étonnés de cet appareil, attendu qu'ils savaient fort bien que leur hôte était un simple citoyen, et non pas un prince ou un grand seigneur. Apres qu'on eut dîné et un peu conversé, les gentilshommes italiens allèrent se reposer, parce qu'il faisait extrêmement chaud, et messire Thorel resta seul avec ses hôtes. Il entra avec eux dans une chambre particulière. Afin de ne leur rien cacher de ce qu'il avait de plus cher et de plus précieux, il fit appeler son aimable et vertueuse épouse.

Elle arriva parée des plus riches habits, accompagnée de deux petits enfants beaux comme des anges. Elle s'avança devant les étrangers et les salua gracieusement. Ceux-ci se levèrent, la saluèrent respectueusement, la firent asseoir au milieu d'eux et caressèrent beaucoup les enfants. Aprés plusieurs propos agréables, elle leur demanda qui ils étaient et où ils allaient. Ils firent la même réponse qu'ils avaient faite à son mari. « Je vois, leur répondit-elle alors, que ce que j'ai eu dessein de faire peut s'exécuter. Je vous prie donc de vouloir bien accepter les petits présents que j'ai à vous offrir. Les femmes, selon leurs petites facultés, donnent de petites choses ; mais ayez plus d'égard à la bonne intention de celle qui donne qu'au présent même. » Ayant fait venir pour chacun des robes très-riches, non comme pour de simples citoyens, mais comme pour de grands seigneurs, des jupes de taffetas et du linge : « Agréez, s'il vous plait, ces robes, leur dit-elle ; mon mari en a aujourd'hui une semblable. Quant au reste, je sais que c'est peu de chose ; mais sachant que vous êtes loin de vos femmes, que vous avez fait une longue route, qu'il vous en reste encore une fort longue à faire, et que les marchands aiment la propreté, cela peut vous être de quelque secours. » Les gentilshommes virent bien que messire Thorel ne voulait rien oublier, et qu'il avait obligeamment pourvu à tout. Ils craignaient, vu la richesse des robes, qu'ils ne fussent reconnus. « Ce sont ici, madame, des présents d'un grand prix, répondit l'un d'eux, et qu'on ne devrait pas accepter légèrement, si la manière dont vous les offrez pouvait permettre un refus. »

Messire Thorel, qui les avait quittés, étant de retour, sa femme leur dit adieu et s'en alla. Elle ne manqua pas de faire plusieurs presents aux domestiques. Messire Thorel obtint d'eux, à force de prières, qu'ils passeraient le reste de la journée avec lui. Après s'être un peu reposés, ils se vêtirent de leurs robes nouvelles et allèrent se promener à cheval dans la ville. On servit au retour un souper magnifique, où se trouva fort bonne compagnie. Ensuite ils allèrent se coucher.

Le lendemain, lorsque le jour parut, ils se levèrent et allèrent prendre leurs

montures ; mais ils trouvèrent, à la place des chevaux fatigués qu'ils avaient, des chevaux vigoureux et frais, pour eux et pour leurs domestiques. « Je jure Dieu, s'écria Saladin en se retournant vers ses compagnons, qu'il n'y eut jamais homme plus accompli, plus courtois, plus prévenant que celui-ci. Si les rois chrétiens sont aussi rois qu'il est généreux chevalier, le soudan de Babylone n'est pas fait pour résister, je ne dis pas à tous ceux qui se préparent pour l'attaquer, mais à un seul. » Voyant qu'il serait inutile de refuser ces nouveaux présents, ils l'en remercièrent et partirent. Messire Thorel, avec plusieurs de ses amis, les accompagna un assez long espace de chemin. Saladin, quoiqu'il le quittât à regret parce qu'il l'aimait déjà tendrement, le pria de s'en retourner. Thorel, non moins fâché de se séparer d'eux, leur dit : « Je vais faire ce que vous m'ordonnez. Je ne sais qui vous êtes, ni ne me soucie de le savoir qu'autant que cela peut vous faire plaisir ; mais, qui que vous soyez, vous ne me ferez pas accroire que vous n'êtes que des marchands. Adieu. » Saladin, ayant pris congé des autres gentilshommes, répondit à Thorel : « Il pourra se faire, monsieur, que vous verrez de notre marchandise, laquelle vous confirmera dans votre opinion. Adieu. »

Le soudan, parti avec ses compagnons, projeta, s'il vivait et que l'issue de la guerre ne lui fût pas funeste, de faire autant d'honneur à messire Thorel que celui-ci lui en avait fait. Il s'entretint longtemps de lui, de sa femme, de ses discours, de ses actions, et loua tout ce qu'il avait vu et entendu de ce loyal chevalier.

Après avoir parcouru toutes les parties occidentales de l'Europe, il se rembarqua, revint à Alexandrie bien instruit, et se prépara à se défendre.

Messire Thorel, revenu à Pavie, chercha longtemps quels pouvaient être ces étrangers ; mais plus il formait de conjectures, moins il approchait de la vérité.

Quand le temps fixé pour le départ des chrétiens fut arrivé et qu'on faisait partout de grands préparatifs, messire Thorel, malgré les prières et les larmes de sa femme, résolut de suivre la foule des croisés. Ayant arrangé ses affaires et étant prêt de monter à cheval : « Mon amie, dit-il à sa femme, je vais suivre les chevaliers chrétiens, tant pour mon honneur que pour le salut de mon âme ; je te recommande nos biens et nos intérêts. Comme mille accidents peuvent rendre mon retour très-incertain, très-difficile, et même impossible, je te demande une grâce : quelle que soit ma destinée, si tu n'as pas de mes nouvelles, attends-moi un an, un mois et un jour, à dater de celui où je pars. — Je ne sais, mon ami, répondit l'épouse éplorée, comment je supporterai la douleur où me laisse votre départ ; mais, si je n'y succombe pas, que vous viviez ou que vous mouriez, soyez sûr que je serai fidèle à mes engagements et à la mémoire de messire Thorel. — Je ne doute point, répliqua celui-ci, de la sincérité de tes promesses ; je suis assuré que tu feras tout ce qui dépendra de toi pour les tenir. Mais tu es jeune, belle, noble, vertueuse et connue pour telle : il est donc très-probable qu'au moindre bruit de ma mort plusieurs gentilshommes des plus recommandables s'empresseront de te demander à tes frères et à tes parents. Quand tu le voudrais, tu ne pourrais résister à leurs ordres. Voilà pourquoi je te demande un an et que je n'en exige pas davantage. — Je ferai ce que je pourrai, répondit cette tendre épouse, pour tenir ce que je vous ai promis ; mais si j'étais enfin contrainte d'agir autrement, soyez sûr qu'il n'y a rien qui

puisse m'empêcher d'obéir à ce que vous me prescrivez aujourd'hui. En attendant, je prie Dieu qu'il nous préserve de vous perdre. » Après ces mots, entrecoupés de larmes, elle tira un anneau de son doigt et le mit au sien en disant : « S'il arrive que je meure avant de vous revoir, que ceci me rappelle à votre souvenir. » Messire Thorel monta à cheval, dit adieu à tout son monde, et partit.

Dès qu'il fut à Gênes, il monta avec sa compagnie sur une galère, et, étant arrivé à Acre, il se joignit au reste de l'armée des chrétiens. Une mortalité presque universelle se répandit sur cette armée, et ceux qui n'en étaient pas victimes devenaient prisonniers de Saladin. Thorel fut un de ceux qui n'échappèrent pas à la bonne fortune et à l'habileté de Saladin. Il fut conduit dans les prisons d'Alexandrie. Là, n'étant point connu et craignant de se faire connaître, la nécessité le contraignit à panser des oiseaux, chose à laquelle il réussissait fort bien. Ce talent le fit remarquer par le soudan, qui lui rendit sa liberté et le fit son fauconnier. Thorel ne reconnaissait pas ce prince et n'en était pas reconnu ; il ne songeait qu'à sa patrie, lorsqu'il arriva des ambassadeurs génois pour traiter avec Saladin de la rançon de plusieurs de leurs concitoyens. Comme ils étaient prêts à repartir, messire Thorel songea à donner par eux de ses nouvelles à sa femme ; il lui écrivit pour lui dire de l'attendre, en l'assurant qu'il reviendrait le plus tôt qu'il pourrait. Il pria instamment un des ambassadeurs qu'il connaissait particulièrement de faire en sorte que ses lettres fussent remises dans les mains de l'abbé de Saint-Pierre, son oncle.

Les affaires de messire Thorel en étaient là lorsque, causant un jour avec



Saladin de ses oiseaux, il lui échappa un sourire accompagné d'un geste fami-

lier dont le prince avait été frappé à Pavie. Ce geste réveille dans son esprit le souvenir de son ancien hôte; il le regarde, le fixe avec intérêt et croit le reconnaître. « Chrétien, lui dit-il, de quel pays es-tu? — Sire, répondit-il, je suis Lombard, pauvre citoyen d'une ville qu'on appelle Pavie. » Cette réponse confirma Saladin dans ses soupçons. Dieu m'a donné le temps, dit-il en lui-même, de faire connaître à cet homme combien sa courtoisie m'a été agréable. Ayant fait aussitôt ranger tous ses habits dans une chambre, il l'y conduisit. « Regarde, chrétien, dit-il, si dans toutes ces robes il y en a que tu aies jamais vues. » L'Italien regarde, examine, et voit celles que sa femme avait données autrefois; mais il n'ose croire le témoignage de ses yeux. « Sire, répondit-il, je n'en connais pas une; il est bien vrai qu'il y en a deux qui ressemblent à des robes dont j'ai été vêtu et que je fis donner à trois marchands qui vinrent chez moi. » Alors Saladin, ne pouvant plus se contenir, l'embrassa tendrement en lui disant : « Vous êtes messire Thorel d'Istrie, et je suis un des marchands à qui votre femme donna ces robes. Le temps est venu de vous faire connaître ma marchandise, comme je vous dis en partant que cela pouvait arriver. » Messire Thorel ressentit dans cet instant de la joie et de la honte; de la joie d'avoir eu un tel hôte, de la honte de l'avoir reçu, à ce qu'il lui semblait, si pauvrement. « Mon cher ami, lui dit Saladin, puisque le ciel vous a envoyé ici, songez que ce n'est plus moi, que c'est vous qui êtes le maître. » Après l'avoir beaucoup caressé, il le fit vêtir d'habits royaux, le conduisit lui-même devant les plus grands seigneurs de sa cour, et, après l'avoir beaucoup loué, il leur commanda de l'honorer comme lui-même s'ils désiraient ses bonnes grâces. Tous observèrent ces ordres, mais surtout ceux qui avaient accompagné Saladin dans ses voyages.

Le passage rapide de messire Thorel de l'esclavage au comble de la gloire lui fit perdre de vue pendant quelque temps les affaires de Lombardie. Il pensait d'ailleurs que son oncle avait reçu ses lettres.

Le jour que Saladin prit un si grand nombre de chrétiens, mourut un certain gentilhomme provençal, nommé messire Thorel de Digne. Sa noblesse ni sa valeur ne l'avaient guère fait connaître de l'armée; de sorte que quiconque entendait dire que messire Thorel était mort, croyait que c'était de messire Thorel d'Istrie qu'il s'agissait. Sa captivité confirma ce bruit, que plusieurs Italiens répandirent dans leur pays et accréditèrent en assurant l'avoir vu mort et avoir assisté à son enterrement.

Cette nouvelle répandit le deuil et la désolation, non-seulement dans la maison de sa femme et de ses parents, mais dans celles de toutes ses connaissances. Il serait trop long de décrire la douleur, les larmes, la tristesse de la jeune veuve. Quelques mois s'étant écoulés, et son cœur ayant recouvré un peu de calme et de tranquillité, elle fut demandée en mariage par les plus grands seigneurs de la Lombardie, et vivement sollicitée par ses parents de faire un choix. Elle persista longtemps dans son refus; mais contrainte enfin de céder, elle demanda et obtint que la cérémonie fût différée jusqu'au terme prescrit par messire Thorel.

Pendant que ces choses se passaient à Pavie, celui-ci ayant rencontré à Alexandrie un homme qu'il avait vu à la suite des ambassadeurs génois et s'embarquer avec eux sur la galère qui devait les conduire à Gênes, il lui demanda des nouvelles de leur voyage. « Monsieur, répondit-il, nous avons fait un voyage

très-dangereux. Je quittai les ambassadeurs à Candie, et j'ai ouï dire dans cette ville où j'ai fait quelque séjour, qu'étant près d'arriver en Sicile il s'éleva un vent du nord furieux qui les jeta sur les bancs de Barbarie, où ils ont fait naufrage ; personne ne s'est sauvé, et deux de mes frères y ont péri. »

Thorel, ne doutant point d'un récit si bien circonstancié et qui était en effet conforme à la vérité, se souvint que le terme qu'il avait prescrit à sa femme allait expirer, et se mit dans l'esprit que, ne recevant point de ses nouvelles, elle se remarierait. Cette idée lui fit perdre toute sa tranquillité et le jeta dans une si profonde mélancolie, qu'il fut contraint de tenir le lit et qu'il désirait la mort comme une grâce.

A cette nouvelle, Saladin, qui l'aimait beaucoup, accourut vers lui et le força, par ses prières, de lui avouer le sujet de sa maladie; il le blâma de ne le lui avoir pas confié plus tôt, l'exhorta à se tranquilliser, l'assurant que, s'il le désirait, il serait à Pavie au terme indiqué.

Messire Thorel, qui avait de la confiance dans ce prince, ne douta point que la chose ne fût possible, et pria le soudan d'en hâter l'exécution. Saladin fit appeler un magicien dont il avait déjà éprouvé les talents, et lui ordonna d'aviser aux moyens de transporter en une nuit, sur un lit, messire Thorel à Pavie. Le magicien répondit que cela serait, mais qu'il était à propos d'endormir le chevalier. Le prince ayant pourvu à tout, retourna vers son ami, et l'ayant trouvé toujours résolu de mourir s'il n'allait pas à Pavie et s'il n'y était pas rendu au terme indiqué : « Mon cher Thorel, lui dit-il, si vous aimez tendrement votre femme et que vous la croyiez remariée, je ne vous engagerai point à en faire autant ; car de toutes les femmes que j'aie jamais vues, sans parler de la beauté, qui est une fleur passagère, c'est celle dont les mœurs, les manières, les vertus, le caractère, me semblent mériter plus d'éloges et d'amour. Il eût été bien heureux pour moi, puisque la fortune vous avait envoyé ici, de passer avec vous le reste des jours que le ciel me réserve, en vous faisant partager mes dignités, mes honneurs, mes biens et mon pouvoir. Mais le ciel ne m'a pas jugé digne sans doute d'une si grande satisfaction. Puisqu'il n'y a pas moyen de vous retenir, j'aurais du moins voulu savoir votre dessein beaucoup plus tôt : je vous aurais fait conduire chez vous avec les honneurs que vous méritez. Puisque cela ne se peut, je vous renvoie comme je puis et non comme je désirerais.

— Sire, répondit Thorel, ce que vous avez fait pour moi me prouve assez votre bienveillance, vous n'aviez pas besoin d'y ajouter ces nouvelles marques de bonté. Je ne les oublierai de ma vie. Mais, puisqu'il faut que je parte, je vous supplie de faire promptement ce que vous m'avez promis, parce que c'est demain le dernier jour où je dois être attendu. » Saladin promit de le satisfaire.

Le lendemain, le soudan voulant faire partir son hôte la nuit suivante, fit placer dans une grande salle un lit magnifique, garni de matelas à la mode du pays, couvert de velours et de drap d'or, et orné d'une courte-pointe bordée en perles très-grosses et en diamants fins. Ce lit était un chef-d'œuvre de beauté et de richesse. On plaça dessus deux oreillers analogues à la magnificence du reste. Il ordonna ensuite que l'on vêtît messire Thorel d'une robe et d'un bonnet sarrasin qui étaient les plus belles choses qu'il fût possible de voir.

Le jour étant déjà fort avancé, il se rendit, avec plusieurs seigneurs, dans

l'appartement de son ami, et s'étant assis auprès de lui : « Mon ami Thorel, lui dit-il les larmes aux yeux, l'heure qui doit me séparer de vous approche. Ne pouvant vous accompagner, ni vous faire accompagner, à cause de la longueur du chemin et de la manière dont vous l'allez faire, je suis obligé de prendre congé de vous dans cette chambre. Mais je vous prie, par l'amitié qui nous unit, de ne me pas effacer de votre souvenir et de venir me voir encore une fois lorsque vous aurez mis ordre à vos affaires, afin de compenser, par une nouvelle joie, le déplaisir que j'éprouve de votre prompt départ. En attendant, je vous prie de m'écrire le plus souvent que vous pourrez et de me demander tout ce qui vous fera plaisir : soyez sûr qu'il n'y a personne que j'aimasse tant à obliger que vous. » Messire Thorel ne put retenir ses larmes, et, étouffé par sa douleur, il ne put proférer que quelques mots entrecoupés pour l'assurer qu'il n'oublierait jamais ses bienfaits ni ses rares vertus, et qu'il exécuterait ses ordres très-exactement, si Dieu lui prêtait vie. Saladin l'ayant embrassé plusieurs fois en versant des larmes, lui dit adieu et sortit de la chambre. Tous les seigneurs l'imitèrent et le suivirent dans la salle où le lit était préparé.

Comme il était déjà tard et que le magicien n'attendait que ses ordres pour opérer, un médecin apporta un breuvage. Il le présenta au chevalier, auquel il fit accroire que c'était pour le fortifier. Celui-ci le but et s'endormit. Saladin le fit alors transporter sur le beau lit qu'il lui avait fait préparer. Il posa à côté de lui une couronne d'un très-grand prix, dont la marque fit voir qu'elle était destinée pour sa femme. Il mit à son doigt un anneau surmonté d'une escarboucle d'un prix infini. Il lui fit ceindre une épée toute brillante de pierres précieuses, et poser à ses côtés deux grands bassins d'or remplis de doubles ducats et de mille bijoux dont il serait trop long de faire la description. Ensuite il l'embrassa de nouveau, et ayant dit au magicien d'opérer, le lit disparut aussitôt à la vue des spectateurs. Saladin ne fit que parler de lui avec ses courtisans.

Cependant messire Thorel était déjà dans l'église de Saint-Pierre à Pavie, comme il l'avait demandé, avec tous les bijoux, dans l'équipage dont on vient de parler. Matines étaient sonnées et Thorel dormait encore, quand le sacristain entra dans l'église avec de la lumière. L'aspect imprévu de ce lit si riche et si brillant lui causa de l'étonnement et de la frayeur et lui fit prendre la fuite ; il courut en avertir l'abbé et les moines. Surpris de le voir si effaré, ils lui en demandèrent la raison. Le sacristain la leur dit. Ils le traitèrent d'abord de visionnaire ; mais réfléchissant qu'il n'était pas si enfant ni si nouveau en cette église pour s'épouvanter légèrement : « Allons voir, dit l'abbé, ce que c'est. » On alluma alors plusieurs flambeaux. L'abbé et les moines, entrés dans l'église, virent le lit et sur ce lit un homme qui dormait. Tandis qu'ils doutaient, qu'ils craignaient et examinaient, sans trop oser approcher des bagues et des bijoux, messire Thorel s'éveilla en poussant un profond soupir. L'abbé et les moines, effrayés, s'enfuirent en criant au secours. Thorel ouvre les yeux, et ayant regardé autour de lui, il voit qu'il est réellement dans le lieu où il avait prié Saladin de le faire transporter. Ce qu'il vit à ses côtés lui donna, de la magnificence et de la générosité de Saladin, une bien plus haute idée que celle qu'il en avait déjà conçue. Cependant, sans se déranger, voyant fuir les moines et sachant qu'il était la cause de leur effroi, il appela l'abbé par son nom, en lui di-

sant qu'il était Thorel, son neveu. L'abbé, qui le croyait mort, n'en eut que plus d'effroi. Mais enfin, un peu rassuré et ayant fait auparavant le signe de la croix, il s'approcha de lui. « De quoi avez-vous peur, mon père ? lui dit le chevalier. Je suis en vie, Dieu merci, et j'arrive d'outre-mer. » L'abbé, quoique son neveu fût un peu défiguré par sa longue barbe et son habit à la sarrasine, le reconnut; et étant absolument rassuré : « Mon fils, lui dit-il, sois le bienvenu; mais ne sois pas étonné si nous avons eu quelque effroi. Il n'y a personne dans toute la ville qui ne te croie mort, et cette nouvelle paraît tellement sûre qu'Adaliette, ta femme, vaincue par les menaces de ses parents, se remarie aujourd'hui. Tout est prêt pour la cérémonie et pour la fête. »

Messire Thorel se leva, fit fête à l'abbé et à tous les moines et les pria tous de ne dire mot de son retour jusqu'à ce qu'il eût terminé quelques affaires pressantes. Ensuite, après avoir fait mettre en sûreté tous ses bijoux, il conta à son oncle ce qui lui était arrivé. Celui-ci, joyeux de sa bonne fortune, en rendit grâces à Dieu avec lui. Messire Thorel lui demanda quel était le fiancé de sa femme; l'abbé le lui dit. » Avant que l'on soit instruit de mon retour, dit le chevalier, j'ai bien envie de voir quelle sera la contenance de ma femme à ses noces; ainsi, quoiqu'il ne soit pas ordinaire que des religieux aillent à de telles fêtes, je vous prie de faire en sorte que nous puissions y aller de compagnie. » L'abbé répondit qu'il le ferait pour l'obliger. Le jour ne fût pas plutôt venu qu'il envoya dire au fiancé de trouver bon qu'il allât à ses noces avec un de ses amis. Celui-ci lui fit répondre qu'il lui ferait bonneur et plaisir.

Messire Thorel se rendit avec l'abbé au logis du fiancé avec son habit étranger. Il fut beaucoup regardé par toute la compagnie, mais personne ne le reconnut. Lorsqu'on demandait à l'abbé qui il était, il répondait à tout le monde que c'était un Sarrasin que le soudan envoyait en qualité d'ambassadeur au roi de France. Ce faux ambassadeur fut placé à souhait, c'est-à-dire vis-à-vis de sa femme. Il remarqua aisément, à l'air de son visage et à sa contenance, qu'elle n'était pas fort contente de ses noces, et il la regardait avec intérêt. Elle lui rendait quelquefois ses regards, non qu'elle eût le moindre soupçon de la vérité, car son nouveau costume le défigurait entièrement, et sa mort, dont on ne doutait pas, ne laissait aucune place à l'espérance. Messire Thorel, jugeant qu'il était temps d'éprouver si elle avait conservé son souvenir, mit à sa main l'anneau qu'elle lui avait donné à son départ, et ayant appelé le valet qui la servait : « Va dire de ma part à la mariée, lui dit-il, que la coutume de mon pays est que, quand un étranger est aux noces d'une nouvelle mariée, celle-ci, pour lui prouver qu'elle est bien aise qu'il y soit venu, lui doit envoyer sa coupe pleine de vin, et que, quand il a bu ce qu'il lui plaît et recouvert la coupe; elle doit boire le reste. »

Le domestique fit la commission. Elle ordonna aussitôt, pour montrer à l'étranger que sa venue lui était agréable, qu'on lavât une grande coupe qui était devant elle et qu'on la portât pleine de vin à ce gentilhomme. Ainsi dit, ainsi fait. Messire Thorel avait mis dans sa bouche l'anneau qu'il avait reçu d'elle, et en buvant il le laissa tomber dans la coupe, de manière que personne ne s'en aperçût. Il eut soin de n'y laisser guère de vin, la recouvrit, l'envoya à la dame, qui, pour suivre la coutume, la découvrit et la mit à sa bouche. Elle voit l'an-

neau ; interdite, elle arrête avec attention ses yeux sur ce bijou et le reconnaît pour celui qu'elle avait donné à son mari au moment de son départ. Elle s'en saisit, et fixant les yeux sur celui qu'elle avait pris pour un étranger, elle jette un cri, renverse la table qui est devant elle, et s'élance comme un trait dans les bras du chevalier en disant : « Celui-ci est vraiment mon maître, mon mari, mon cher Thorel. » Et sans avoir égard à rien, elle l'embrasse étroitement sans vouloir s'en séparer. Son mari fut obligé de le lui ordonner en lui disant qu'elle avait le temps de lui prodiguer ses caresses. Le trouble était dans la maison; mais la joie y régnait, tant on avait de plaisir à retrouver messire Thorel après l'avoir cru mort pendant si longtemps. Il raconta tout ce qui lui était arrivé depuis son départ jusqu'à ce moment. Il termina son récit par dire au gentilhomme qu'il ne devait pas trouver mauvais de ce qu'il reprenait sa femme, qui ne se remariait que parce qu'elle l'avait cru mort. Celui-ci, quoique un peu piqué de ce contre-temps, répondit qu'il en ferait tout autant à sa place. La dame laissa là les présents de son nouvel époux, et ayant pris la bague qu'elle avait trouvée dans la coupe et la couronne que Saladin lui avait envoyée, elle sortit de la maison et se rendit à celle de messire Thorel avec toute la pompe des noces. Là, les parents, les amis, les citoyens, qui regardaient cette aventure comme un miracle, se consolèrent au milieu des fêtes et des festins.

Messire Thorel ayant fait part de ses joyaux à celui qui avait fait la dépense des noces, à M. l'abbé et à plusieurs autres, et informé Saladin par plusieurs lettres de son heureuse arrivée, vécut pendant plusieurs années plus amoureux que jamais de sa femme.

NOUVELLE X

GRISELIDIS.

Le marquis de Saluces, forcé par les prières de ses sujets de se marier, prend une femme de son choix et épouse une paysanne dont il eut deux enfants auxquels il feint de donner la mort. Il lui fait ensuite accroire que dégoûté d'elle, il a pris une autre femme et fait venir chez lui sa propre fille en cette qualité. L'ayant chassée de chez lui en chemise, il admire la résignation avec laquelle elle supporte tous ces outrages. Il lui montre alors plus d'amour que jamais, et lui rend ses enfants devenus grands. Il lui fait reprendre le rang qui lui était dû dans sa maison et la respecta, et la fit toujours respecter depuis comme sa femme.

Cette longue nouvelle du roi, qui fut trouvée du goût de chacun des membres de la compagnie, étant finie, Dionée dit en riant : « Le bonhomme qui, la nuit suivante, s'attendait à faire baisser la queue du fantôme, n'eût pas donné deux deniers des louanges que vous adressez à messire Thorel. » Sachant ensuite que lui seul restait à parler, il commença ainsi : Je vois, mes aimables dames, que toute cette journée a été consacrée à des rois, à des soudans et personnages de pareille qualité. Pour ne pas trop m'éloigner du sujet que vous paraissez avoir adopté, je vais vous parler d'un marquis. Ce ne sont point des traits de magnificence, mais bien plutôt des actes de folle brutalité ; et bien que la fin en fût

bonne, je ne conseille à personne de l'imiter ; car ce fut une grande faute, malgré le dénoûment qui s'ensuivit.

Il y a déjà longtemps qu'existait un nommé Gauthier, marquis de Saluces, l'un des plus illustres de sa race. Sans femme, sans enfants, et n'ayant aucun souci du mariage ni de se créer des héritiers, il ne passait son temps qu'à chasser et à poursuivre le gibier. Cette conduite était loin de plaire à ses sujets, qui le suppliaient de se marier, afin de se donner un héritier en même temps qu'il leur donnerait un seigneur. Ils lui offrirent de lui chercher une femme dont la naissance, les qualités et la vertu répondraient de l'avenir et seraient dignes de lui. « Mes amis, leur répondit Gauthier, vous voulez me forcer de faire une chose que j'avais résolu de ne faire jamais, parce que je sais combien il est difficile de trouver dans une femme toutes les qualités qu'on voudrait y trouver. Combien en est-il, en effet, qui trouvent tout le contraire, et combien doit être malheureuse la vie de celui qui est obligé de vivre avec une femme dont le caractère ne s'accorde pas avec le sien. Vous êtes dans l'erreur quand vous pensez que vous pouvez juger des filles par les pères et mères, et quand, d'après cet argument, vous voulez me choisir une femme ; car je ne vois pas comment vous pourriez connaître les penchants des pères, et surtout ceux des mères ; et quand bien même vous les connaîtriez, n'arrive-t-il pas souvent que les filles ne ressemblent en rien à leurs parents. Mais puisque vous voulez absolument que je me soumette aux lois de l'hyménée, je ferai en sorte de satisfaire à vos désirs ; seulement pour n'avoir à me plaindre que de moi, s'il m'en arrivait malheur, je veux moi-même choisir ma femme ; et quelle que soit celle que j'aurai choisie, songez à l'honorer et à la respecter comme votre dame et maîtresse, ou vous vous repentiriez de m'avoir contraint, par vos sollicitations, de me marier contre ma volonté. » Ceux-ci lui répondirent qu'ils acceptaient cette condition, pourvu qu'il se mariât.

Quelque temps auparavant, le marquis avait remarqué les bonnes qualités et la beauté d'une pauvre fille qui habitait un village voisin de son château. Il pensa qu'il pourrait trouver le bonheur auprès d'elle, et sans y réfléchir davantage, il se décida à l'épouser. Il fit venir le père, qui était très-pauvre, et la lui demanda en mariage. Il fit ensuite assembler ses amis et tous ses sujets, et leur dit : « Mes amis, vous avez désiré et vous désirez encore que je me marie. J'y consens ; je prends cette décision, poussé plutôt par le désir de vous complaire que de prendre une femme. Vous vous rappelez la promesse que vous m'avez faite d'honorer comme votre dame la femme que je choisirai, quelle qu'elle soit. J'ai tenu ma promesse, songez à tenir la vôtre. J'ai trouvé, assez près d'ici, une jeune fille selon mes goûts et que j'ai l'intention de prendre pour ma femme. Je dois l'amener sous peu de jours ici ; préparez-vous donc à lui faire hommage et à la recevoir honorablement, afin de satisfaire à votre promesse, ainsi que j'ai satisfait à la mienne. » Tous manifestèrent le plaisir qu'ils éprouvaient à cette nouvelle, et répondirent que, quelle que fût celle qu'il avait choisie, ils la regarderaient comme leur dame et maîtresse, et la respecteraient et l'honoreraient comme telle.

Le marquis et ses sujets se mirent ensuite en devoir de faire à la jeune femme la plus honorable réception. Le marquis fit faire les préparatifs de noces brillantes, et invita tous ses amis et parents ainsi qu'un grand nombre de gentils-

hommes des environs. Il fit faire, sur la taille d'une jeune fille qui avait à peu près la même que sa nouvelle épouse, des robes d'une grande recherche et d'une grande beauté. Il se munit de bijoux, ceintures, anneaux et d'une riche couronne ; enfin, de tout ce qui convenait à une nouvelle mariée.

Le jour fixé pour les noces étant arrivé, le marquis monta à cheval sur les neuf heures du matin, ainsi que tous ceux qui étaient venus pour lui présenter leurs hommages. Tout étant prêt, le marquis leur dit : « Messieurs, il est temps maintenant d'aller chercher la mariée. » Il partit ensuite avec toute sa suite et l'on arriva au village où elle demeurait. Quand on fut près de la maison qu'elle habitait avec son père, on la vit qui revenait de chercher de l'eau et faisait diligence pour venir, avec d'autres jeunes filles, voir passer la nouvelle épouse de leur maître. Dès que Gauthier la vit, il l'appela par son nom de Griselidis, et lui demanda où était son père. « Monseigneur, répondit-elle toute honteuse, il est à la maison. » Le marquis descendit alors de cheval, et, ayant recommandé à chacun de l'attendre, entra seul dans la pauvre chaumière, où il trouva son père, qui s'appelait Jeannot. « Je suis venu, lui dit-il, pour épouser ta fille Griselidis; mais je voudrais avant l'interroger elle-même en ta présence. » Il demanda à celle-ci, si lorsqu'il l'aurait prise pour femme, elle s'attacherait toujours à lui plaire et à lui obéir, et si elle saurait commander à ses émotions et conserver le même sang-froid et la même docilité, quoi qu'il pût dire ou faire. Il lui adressa encore d'autres questions semblables. A toutes elle ne répondit que par un seul mot : Oui. Il la prit alors par la main et la conduisit dehors; et là, en présence de toute la compagnie et des personnes présentes, il la fit dépouiller de ses vêtements; puis, ayant fait apporter tous les habillements qu'il avait fait faire, il l'en fit revêtir et lui plaça dans ses cheveux, qui n'avaient point été préparés pour un tel honneur, une riche et brillante couronne. Puis, se tournant vers les spectateurs surpris : « Messieurs, leur dit-il, voici celle dont je veux faire mon épouse si elle me veut pour mari. » Puis s'adressant à celle-ci qui, toute honteuse, était restée muette d'étonnement et de surprise : « Griselidis, me veux-tu pour mari ? — Oui, monseigneur, » lui répondit-elle. « Eh bien ! lui dit-il, moi je te choisis pour ma femme, » et il l'épousa ensuite en présence de tous les assistants. Après il la fit monter sur un cheval et, suivi d'une brillante escorte, il la conduisit à son château, où les noces furent faites avec autant de magnificence et de solennité que s'il eût épousé une fille de roi de France.

En changeant d'habillement, Griselidis sembla aussi changer de mœurs et de coutume. Elle était, comme je l'ai déjà dit, bien faite de sa personne et de la plus jolie figure. Elle devint non moins aimable ni moins gracieuse qu'elle était belle, de sorte qu'elle paraissait plutôt la fille d'un grand seigneur qu'une simple gardienne de troupeaux et la fille du pauvre Jeannot. Elle étonnait tous ceux qui l'avaient connue auparavant. Elle était en outre si obéissante et se montrait si attentive auprès de son mari, que celui-ci se regardait comme le plus heureux des hommes. Sa douceur et sa bonté pour les sujets de son mari étaient si grandes qu'il n'y avait personne qui ne l'aimât comme lui-même, qui ne l'honorât et qui ne priât Dieu pour son bonheur et sa prospérité. Tous s'accordaient à dire que le marquis, tout en paraissant avoir agi avec peu de sagesse en faisant un pareil choix, avait cependant montré une grande sagacité; car nul autre que

lui n'eût jamais pu se couvrir ainsi de si rares qualités cachées sous de pauvres vêtements et des habits de village. Enfin, elle fit si bien qu'en peu de temps la réputation de ses vertus et de ses belles actions se répandit non-seulement dans tout le marquisat, mais dans tous les pays, et qu'elle effaça les fâcheuses impressions produites par son mariage avec le marquis.

Peu de temps après son mariage avec le marquis, elle devint enceinte et accoucha d'une fille dans les délais prescrits par la nature. Le marquis en conçut la joie la plus vive. Cependant, peu de temps après il lui vint en tête de vouloir soumettre sa femme à de longues épreuves et s'assurer, par les moyens les plus durs, de sa patience et de sa douceur. Il commença par la blesser par ses propos, lui reprocha sa basse extraction, qui avait causé le mécontentement de tous ses sujets à son égard, ajoutant que la fille dont elle venait d'accoucher contribuait encore à entretenir les murmures, parce qu'on aurait désiré un garçon. En entendant ces paroles, Griselidis, sans changer de contenance ni de visage, lui répondit : « Monseigneur, faites de moi ce que vous jugerez convenable dans l'intérêt de votre honneur. Je ne murmurerai point ; car je sais que je vaux beaucoup moins que le moindre de vos sujets, et que je ne méritais aucunement la destinée à laquelle vous avez daigné m'élever. » Cette réponse fut fort agréable au marquis, qui vit que les honneurs que lui et ses sujets lui avaient rendus ne l'avaient point enorgueillie.

Peu de temps après, ayant parlé à sa femme, en termes évasifs, de la haine que ses sujets portaient à sa fille, il lui envoya un de ses serviteurs, apres lui avoir dit ce qu'il aurait à faire. Celui-ci, prenant un air désolé, lui dit : « Madame, je suis forcé, pour conserver la vie, d'exécuter les ordres de monseigneur. Il m'a commandé de prendre votre fille. » A ces mots, il se tut. A ces paroles, au triste maintien du serviteur, elle se souvint des paroles que le marquis lui avait dites, et s'imagina que l'envoyé du marquis avait reçu l'ordre de faire tuer sa fille. Bien que dans le fond du cœur elle ressentit les douleurs les plus vives, elle prit aussitôt sa fille dans son berceau après lui avoir donné sa bénédiction, et la remit entre les mains du serviteur. « Tiens, lui dit-elle, fais ce que ton maitre et le mien t'a commandé. Je ne te demande qu'une chose, c'est, à moins d'ordres contraires, de ne point l'abandonner dans un endroit où elle serait exposée à être dévorée par les bêtes féroces ou les oiseaux de proie. »

Le serviteur s'étant emparé de sa fille, répéta au marquis les paroles que sa femme lui avait dites. Celui-ci admira le courage et la résignation de sa femme. Il envoya ensuite, par le même serviteur, sa fille à Bologne, chez une de ses parentes, lui recommandant de l'élever avec tous les soins possibles, sans jamais dire à qui elle appartenait.

Il arriva, quelque temps après, que Griselidis devint grosse une seconde fois et accoucha d'un fils, ce qui causa le plus grand plaisir au marquis. Mais ce qu'il avait fait ne lui paraissait pas suffisant. Il usa envers elle de procédés plus durs que jamais, et lui dit un jour d'un air courroucé : « Depuis que tu as mis au monde ce fils, il ne m'est plus possible de vivre en bonne intelligence avec mes sujets, tant ils sont humiliés de voir que le petit-fils d'un paysan, comme est ton père, doive être, après moi, leur seigneur. Si je ne veux pas m'exposer à leur mécontentement et à être chassé de mes États, il faut que je fasse encore de ton

fils ce que j'ai fait de la fille, et en outre que je te quitte pour former d'autres nœuds. » La pauvre Griselidis l'écouta patiemment et ne répondit que ce peu de mots : « Ne vous inquiétez pas de moi, monseigneur ; faites tout ce qu'il vous plaira, et soyez satisfait ; je n'ai rien tant à cœur que de vous être agréable. »

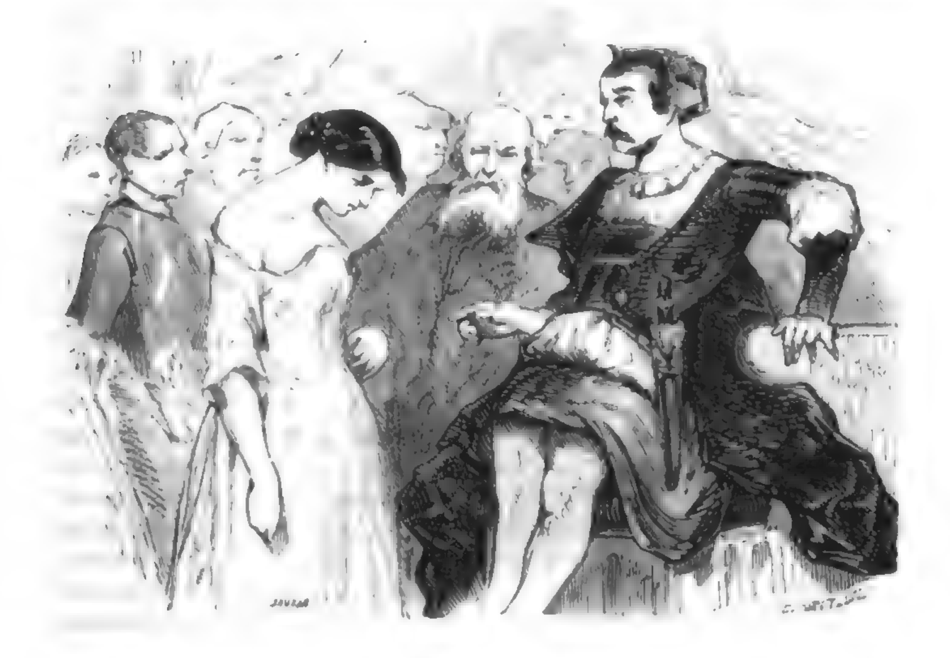
Bientôt après, le marquis fit prendre son fils, comme il avait fait de sa fille ; et, ayant également feint de l'avoir fait tuer, il l'envoya à Bologne où il avait envoyé sa sœur. Griselidis supporta ce nouveau malheur avec la même fermeté que celle qu'elle avait montrée auparavant. Le marquis était dans l'admiration et était persuadé qu'aucune autre femme à sa place n'en eût agi ainsi. Il eût pris ce courage pour de l'indifférence, s'il n'eût connu tout l'amour qu'elle portait à ses enfants. Ses sujets, qui étaient dans la croyance qu'il avait fait tuer ses enfants, le blâmaient fortement et le taxaient de cruauté. Ils plaignaient, au contraire, la marquise. Malgré les témoignages d'intérêt et les condoléances dont elle était l'objet au sujet de la mort de ses enfants, il ne lui arriva jamais de se plaindre, et elle répondait ces seuls mots : « C'est la volonté de leur père. »

Cependant, quelques années après la naissance de sa fille, le marquis pensa que le moment de soumettre la patience de sa femme à une dernière épreuve était arrivé. Il dit à plusieurs de ses parents qu'il ne pouvait plus garder Griselidis pour femme, et qu'il sentait bien qu'il avait fait une étourderie de jeune homme en l'épousant ; qu'il allait tout tenter auprès du pape pour obtenir la permission de prendre une autre femme et de casser le mariage qu'il avait si follement contracté. Quelques honnêtes gens lui firent de justes remontrances, mais inutilement ; il leur répondit pour toute réponse qu'il fallait que cela fût.

Griselidis, instruite de tout ce qui se passait, comprit qu'elle allait être obligée de retourner à la maison de son père pour y garder les troupeaux. Comme ces réflexions, ainsi que l'idée qu'une autre femme allait posséder le cœur de celui qu'elle aimait si sincèrement, lui causaient intérieurement le plus profond chagrin, cependant elle se disposa à soutenir cette nouvelle injure de la fortune avec la même résignation qu'elle avait supporté les autres.

Peu de temps après, le marquis fit apporter une fausse dispense, comme si on la lui eût envoyée de Rome, et fit entendre à ses sujets que, par cet écrit, le pape lui donnait la permission d'abandonner Griselidis et de prendre une autre femme. Il la fit venir, et, en présence de plusieurs personnes : « Femme, lui dit-il, par la permission que notre saint-père le pape m'a donnée, je puis prendre une autre épouse et te quitter. Mes ancêtres ayant été gentilshommes et seigneurs du pays où les tiens n'ont été que de simples laboureurs, je ne veux plus te garder pour mon épouse. Je veux que tu retournes dans la maison de ton père, avec ce que tu m'apportas en mariage. J'ai trouvé celle qui doit te remplacer, et qui me convient beaucoup mieux. » A ces terribles paroles, Griselidis s'efforça de retenir ses larmes, chose assez extraordinaire dans une femme, et répondit ainsi : « Monseigneur, j'ai toujours très-bien senti l'immense disproportion de la noblesse de votre état à la bassesse du mien. Ce que j'ai été à votre égard, je l'ai toujours regardé comme une faveur spéciale de la Providence et de vos bontés, et non comme une chose dont je fusse digne. Puisqu'il vous plaît maintenant de reprendre ce que vous m'avez donné, je dois vous le rendre avec soumission. Voici l'anneau avec lequel je fus mariée : prenez-le. Quant à ma dot,

je n'aurai pas besoin de bourse ou de bête de somme pour la remporter : je n'ai point oublié que vous m'avez prise nue, et s'il vous semble honnête que ce corps, qui a porté deux de vos enfants, soit exposé à tous les regards, je m'en retournerai nue. Mais, en récompense de la virginité que je vous ai apportée et qu'il ne m'est pas possible d'emporter, souffrez que je sois du moins couverte d'une chemise. » Le marquis était attendri; mais voulant remplir son dessein : « Eh bien! soit, remporte une chemise, » lui répondit-il d'un visage courroucé. Tous les spectateurs de cette scène le suppliaient de donner au moins une robe, afin qu'on ne vît pas dans un état si misérable la même personne qui avait joui, pendant treize ans, du titre et des droits de son épouse : mais leurs prières furent inutiles.



Cette infortunée, après avoir fait ses adieux, sortit du château, avec une simple chemise, sans coiffure, sans chaussure, et se rendit ainsi à la chaumière de son père. Sur son chemin, tous ceux qui la virent passer dans cet état humiliant l'honorèrent de leur compassion et de leurs larmes. Le malheureux père, qui jamais n'avait pu s'imaginer que sa fille devînt la femme du marquis, avait toujours craint ce qu'il voyait arriver, et avait conservé les habits qu'elle portait le matin où le marquis l'avait épousée. Il les lui donna ; elle s'en revêtit et se livra, selon son ancienne coutume, aux travaux domestiques, soutenant, avec une fermeté inébranlable, les assauts de la fortune ennemie.

Le marquis fit ensuite entendre à ses sujets qu'il allait épouser une fille d'un des comtes de Pagano. Il fit faire tous les apprêts d'une noce magnifique, et envoya chercher Griselidis. Quand elle fut venue : « La nouvelle épouse que j'ai prise, lui dit-il, doit arriver dans peu de jours. Je veux l'accueillir honorablement à son arrivée. Tu sais que je n'ai personne ici qui sache arranger les ap-

partements et préparer ce qui est nécessaire pour une pareille occasion. Toi, qui connais mieux que tout autre tous les meubles de la maison, dispose tout ce qui est nécessaire, invite toutes les dames que tu connais et que tu croiras devoir inviter, et reçois-les comme si tu étais la maîtresse du logis. Après les noces, tu pourras t'en retourner chez ton père. » Quoique toutes ces paroles fussent autant de coups de poignard pour le cœur de Griselidis, qui n'avait pu oublier l'amour qu'elle portait au marquis, comme elle avait oublié son ancienne fortune, elle ne laissa pas que de répondre : « Monseigneur, je suis prête à faire ce que vous ordonnez. » Elle revint avec ses pauvres habits de village dans cette maison d'où peu de temps auparavant elle était sortie en chemise. Elle se mit à nettoyer et balayer les appartements ; disposa les housses et les rideaux, et mit les tapis dans les salles ; prépara la cuisine, se prêta à tout comme la dernière servante de la maison, et ne cessa de travailler que jusqu'à ce que tout fût en ordre et disposé comme il était nécessaire. Elle invita ensuite, de la part du marquis, toutes les dames du voisinage, et attendit le jour fixé pour la fête. Lorsqu'il fut arrivé, elle reçut, vêtue de ses habits du village, tous les invités avec un visage joyeux et resigne.

Le marquis avait fait élever avec le plus grand soin ses deux enfants à Bologne, par une parente qui était alliée par son mariage à l'un des comtes de Pagano. La fille était la plus belle creature que l'on vit jamais : elle avait environ douze ans ; le garçon pouvait en avoir six. Il envoya un exprès chez son parent pour le prier de venir jusqu'à Saluces avec les deux enfants, et d'amener avec lui une bonne et honorable compagnie. Il lui recommanda en outre de dire à tout le monde qu'il amenait la jeune fille pour la marier au marquis, sans informer qui que ce soit du secret de sa naissance. Ce gentilhomme, pour se conformer aux ordres du marquis, partit aussitôt avec la jeune fille et son frère, et arriva à Saluces à l'heure du diner avec une nombreuse compagnie. Il trouva à son arrivée les paysans du pays et des environs rassemblés sur son passage et qui attendaient la nouvelle épouse du marquis. Celle-ci fut reçue par les dames ; Griselidis, étant venue dans la salle où les tables étaient mises, se présenta devant elle vêtue de ses pauvres habits, et lui dit : « Madame, soyez la bienvenue. » Les dames, qui avaient longtemps prié, mais en vain, le marquis que cette pauvre femme restât dans une chambre, ou qu'il lui fit prêter une des robes qui lui avaient appartenu, pour lui epargner la honte de se présenter à demi vêtue devant des étrangers, s'étant mise à table, on commença à servir. La jeune fille était l'objet de l'attention générale. Griselidis surtout la contemplait et partageait son intérêt entre elle et son frère.

Le marquis, voyant que la nouveauté des objets ne pouvait lui faire changer de contenance, certain d'ailleurs que l'insensibilité n'avait aucune part dans sa constance, crut enfin avoir acquis une assez grande expérience de la patience de sa femme, et pensa qu'il était temps de la tirer de l'angoisse cruelle où il savait qu'elle était, malgré son apparente tranquillité. C'est pourquoi, l'ayant fait venir en présence de tous, il lui dit en souriant : « Comment trouves-tu ma nouvelle femme ? — Monseigneur, répondit Griselidis, je la trouve parfaitement bien. Si elle est, comme je le pense, aussi sage qu'elle est belle, je ne doute point que vous ne viviez avec elle le plus heureux du monde. Mais si j'ose vous demander

une grâce, c'est de ne point lui faire essuyer les poignants reproches que vous avez prodigués à votre première femme ; car j'ai peine à croire qu'elle les pût supporter, attendu qu'elle est plus jeune et qu'elle a été élevée plus délicatement, tandis que l'autre avait appris à endurer les peines et les travaux dès sa plus tendre enfance. » Le marquis, voyant que Griselidis était intimement persuadée que cette jeune fille allait devenir sa femme, la fit asseoir à côté de lui. « Griselidis, lui dit-il, il est temps que tu recueilles enfin le fruit de ta longue patience, et que ceux qui m'ont regardé comme un homme méchant, brutal et cruel, sachent que ce que j'ai fait n'était qu'une feinte préméditée pour faire de toi une bonne épouse, leur apprendre à t'accueillir et à te respecter, et en même temps pour me procurer à moi-même un repos constant et solide tant que j'aurai à vivre avec toi, ce que j'appréhendais de ne pas trouver en me mariant. Pour commencer l'épreuve, tu sais de combien de manières je t'ai tourmentée, et de quelles paroles piquantes et injurieuses même je t'ai blessée. Comme tu n'as répondu à tous ces outrages que par la patience et la douceur, et que maintenant je suis assuré de trouver auprès de toi tout le bonheur que je désirais. Je vais te rendre en une heure tout ce que je t'avais ôté depuis si longtemps, et réparer, par mes caresses et mon estime, les mauvais traitements que je t'ai fait endurer. Sois heureuse, et va embrasser cette jeune fille, que tu regardais comme mon épouse, ainsi que son frère, car ce sont tes enfants et les miens, ce sont les mêmes que toi et beaucoup d'autres aviez cru que j'avais inhumainement immolés. Je suis ton mari, qui t'aime plus que tout au monde. » Après ces mots, il l'embrassa tendrement ; puis, s'étant levé avec elle, dont la joie faisait couler les larmes, ils allèrent embrasser leur fille, ainsi que leur fils. Cette jeune fille, ainsi que tous les spectateurs, furent tirés de l'erreur où ils avaient été jusqu'alors.

Les dames, toutes joyeuses, se levèrent de table et conduisirent Griselidis dans un appartement où, sous de plus heureux auspices, ils la dépouillèrent de ses vieux vêtements et la revêtirent d'une de ses plus belles robes. Ils la ramenèrent dans la salle en souveraine ; elle fit mille caresses à son fils et à sa fille ; et tout le monde étant dans la joie d'un pareil événement, on se livra aux plaisirs et on multiplia les fêtes, qui se prolongèrent pendant plusieurs jours.

On reconnut alors que le marquis avait agi avec prudence et sagesse, bien qu'on pensât qu'il avait soumis sa femme à des épreuves trop dures et trop violentes. Chacun admirait la constance, la sagesse et la vertu de Griselidis.

Le comte Pagano repartit bientôt après pour Bologne. Le marquis, après avoir tiré Jeannot, le père de sa femme, de son état de laboureur, le mit en position de vivre et de finir honorablement ses jours. Ayant ensuite marié richement sa fille, il coula de longs jours au sein du bonheur avec Griselidis, qu'il honora toujours comme elle le méritait.

Que doit-on conclure de ceci, sinon que des maisons des plus pauvres peuvent sortir des esprits tout divins, de même que dans des palais naissent des êtres plus dignes de commander aux bêtes qu'aux hommes. Quelle autre que Griselidis eût pu soutenir non-seulement avec tranquillité, mais même avec joie, les épreuves rigoureuses et incroyables auxquelles elle fut soumise ?

Heureux cent fois le marquis, lequel eut peut-être mérité, lorsqu'il la chassa

de chez lui en chemise, de trouver une femme disposée à user de représailles et à se faire donner de riches habits.

La nouvelle de Dionée était finie, et les dames avaient donné leur avis, quand le roi, regardant le ciel et voyant que le soleil était déjà sur son déclin, dit, sans quitter son siége : « Mesdames, l'intelligence des mortels ne consiste pas seulement, comme vous devez le savoir, à se souvenir du passé et à connaître le présent; ceux qui, par l'expérience de l'un et de l'autre, savent prévoir l'avenir, passent, auprès des sages, pour être doués de jugement et de raison. Il y aura, comme vous le savez, demain quinze jours que nous sommes sortis de Florence pour chercher quelques amusements et quelques récréations, afin d'entretenir notre santé et de préserver notre vie en évitant le spectacle des misères, des angoisses et des horreurs dont notre ville est le théâtre depuis le commencement de cette peste pernicieuse. Nous nous sommes acquittés, à mon avis, de notre tâche avec honneur. Bien que les nouvelles que l'on a racontées aient été quelquefois assez libres et propres peut-être à éveiller la concupiscence, quoique nos jeux, nos chansons et la bonne chère que nous avons faite aient semblé devoir appeler et faire naître des plaisirs plus doux et plus équivoques, cependant je n'ai rien remarqué, de votre part ni de la nôtre, de répréhensible dans nos actions ni dans nos paroles. J'ai vu toujours régner l'honnêteté, la concorde et une véritable fraternité, ce qui m'a fait un très-grand plaisir, tant dans votre intérêt que dans le nôtre. Mais afin qu'une trop longue habitude de vivre ensemble ne fasse pas naître de sujets de dissentiments et de brouille, et que notre long séjour ici ne soit pas mal interprété, je serais d'avis, si vous le jugiez convenable, et puisque chacun de nous a joui à son tour du même honneur que celui que je possède en dernier lieu, je serais d'avis, dis-je, que nous nous en retournassions au lieu d'où nous sommes partis. Notre réunion, qui déjà est connue de tous nos voisins, pourrait s'augmenter à tel point qu'elle perdrait tout son agrément. C'est pourquoi, si vous approuvez mon conseil, nous partirons demain, et je garderai la couronne jusqu'à cette époque; dans le cas où vous décideriez le contraire, je suis prêt à la remettre à quelqu'un pour la journée suivante. »

Les dames et gentilshommes discutèrent en différents sens la proposition du roi; elle fut enfin adoptée comme la plus honnête et la plus raisonnable, et l'on décida qu'on suivrait son conseil. Alors celui-ci fit appeler le maître d'hôtel, et après lui avoir appris ce qu'il avait à faire le lendemain, il se leva et congédia la compagnie. Les dames et les hommes étant levés, ils se livrèrent à divers amusements, comme à l'ordinaire; puis, l'heure du souper étant venue, chacun se mit à table, où la gaieté aiguisa l'appétit. Après le souper, ils se mirent à chanter, à sauter et à danser. Pendant que Laurette dansait, le roi ordonna à Flammette de dire une chanson; à celle-là d'autres succédèrent, et l'heure de minuit étant arrivée, chacun alla se coucher selon l'ordre du roi.

Le lendemain, dès que le jour parut et que tout le monde fut levé, ils s'en retournèrent sous la conduite de leur sage roi à Florence. Là, les trois gentilshommes reconduisirent les sept dames à l'église de Sainte-Marie-la-Nouvelle, d'où ils étaient partis avec elles. Chacun d'eux, ensuite, après avoir pris congé, s'en alla où l'appelait son plaisir, et retourna chez lui quand bon lui sembla.



CONCLUSION DE L'AUTEUR

Très-nobles dames, pour le plaisir de qui j'ai entrepris un si long ouvrage, vos prières et la divine Providence, plutôt que mon simple mérite, m'ont donné la force de soutenir ma tâche jusqu'au bout, et d'achever entièrement ce qu'au commencement je vous avais promis de faire. C'est pourquoi, après avoir d'abord remercié Dieu, et vous ensuite, mesdames, il est temps que je laisse reposer ma plume et ma main fatiguée; mais avant, je veux, comme si je savais d'avance les reproches secrets que l'on peut me faire, je veux répondre en peu de mots à quelques observations que quelques-unes de vous ou d'autres pourriez m'adresser. Je sais que ces Nouvelles ne doivent pas avoir plus de privilége que tout autre ouvrage, et même moins, comme j'en suis convenu au commencement de la quatrième journée.

Quelques-unes d'entre vous diront peut-être que ces contes sont écrits avec trop de liberté et de franchise, que j'y fais dire et plus souvent entendre par des dames des choses que des femmes honnêtes ne peuvent ni dire ni entendre. Voilà d'abord ce que je nie; car je prétends qu'il n'y a rien de si déshonnête qui ne puisse être présenté d'une manière chaste : or, c'est ce que je crois avoir fait. Mais je suppose que cette première objection soit fondée, je ne veux point plaider avec vous, je serais trop sûr de perdre; je veux seulement vous proposer mes réponses. S'il y a dans mes écrits quelques endroits qui puissent faire rougir la pudeur, la nature des nouvelles l'exigeait, et tout homme de bon sens, qui voudra les juger sans partialité, conviendra qu'il n'était pas possible de leur donner une autre forme, et de les raconter d'une autre manière, sans les altérer. Quelques expressions gaies que les dévotes, qui pèsent plus les paroles que les choses, et qui s'attachent plus à l'apparence qu'à la réalité, auront remarquées comme mal sonnantes aux oreilles chastes, sont-elles plus malhonnêtes que tant d'autres, comme trou, cheville, mortier, pilon, andouille, dont on se permet tous les jours l'usage sans aucun scrupule? D'ailleurs doit-on accorder moins de licence à la plume du poëte qu'au pinceau du peintre? Qui blâmera les nudités, les caprices de l'imagination dans celui-ci? Qu'il peigne saint Michel, une lance à la main combattant le diable, ou saint Georges aux prises avec un dragon; qu'il représente Adam et Ève dans l'état où ils étaient en sortant des mains du Créateur, personne n'y trouve à redire. Au reste, ce n'est ni dans une église, où tout doit partir du cœur et être énoncé avec les paroles les plus rigoureuses, que ces nouvelles ont été contées; ce n'est pas non plus dans les écoles de la jeunesse, où il ne doit pas régner moins de sévérité, qu'elles ont été débitées, mais dans des jardins, dans un lieu de plaisir, parmi des jeunes gens, et dans un temps où chacun pouvait courir partout, les culottes sur la tête, pour sauver sa vie. Ce qu'il y a de vrai, c'est que cet ouvrage peut être utile ou nuisible selon la diverse trempe des esprits qui le liront. Qui ne sait que le vin, qui est une chose agréable et salutaire à tous les hommes, comme le disent du moins les buveurs, ne soit très-pernicieux à ceux qui ont la fièvre? dirons-nous pour cela qu'il est nuisible? Le feu porte partout le ravage et l'incendie, nierons-nous pour cela son utilité? Parce que les armes sont meurtrières, conclurons-nous qu'il ne faut pas s'en servir? Ce n'est point par elles-mêmes qu'elles sont dangereuses, c'est par la méchanceté de ceux qui les portent.

Ainsi les paroles, indifférentes par elles-mêmes, ne peuvent être viciées que par ceux qui les entendent, et celles qui paraissent les plus libres ne le sont pas, lorsqu'elles entrent dans un entendement bien disposé, comme la fange qui couvre la terre ne peut obscurcir le soleil ou altérer la beauté des cieux. Il n'y a point de livre plus pur et plus sain que l'Écriture sainte, cependant n'y a-t-il pas eu des gens qui, pour les avoir mal interprétés, ont causé leur perte et celle de beaucoup d'autres? Chaque chose renferme en soi un germe d'utilité, mais ce germe peut être infecté et converti en poison. Il en est ainsi de mes Nouvelles. Quiconque en voudra faire une mauvaise application en pourra tirer des conseils dangereux et des exemples pernicieux; quiconque voudra faire le contraire le pourra aussi aisément. Mais elles ne produiront que de bons fruits si elles sont lues en lieu, en temps convenables, et par les personnes pour qui elles ont été écrites. Quiconque leur préférera son bréviaire aura grande raison; il peut rester tranquille et être persuadé qu'on ne courra pas après lui pour les lui faire lire.

Mais quelques dévotes, qui, malgré l'austérité qu'elles affectent, ne laissent pas quelquefois de se dérider, me diront peut-être qu'il y a des nouvelles que j'aurais dû supprimer. J'en conviens; mais je ne pouvais écrire que ce qu'on racontait, et celles qui racontaient, racontaient bien; si j'y avais changé quelque chose, j'aurais donc défiguré le récit. En supposant même, ce qui n'est pas, que j'en sois l'inventeur et l'écrivain, je ne rougirais pas d'avouer qu'il y en a de défectueuses, parce que je sais qu'il n'y a que Dieu qui puisse donner la perfection à ses ouvrages. Charlemagne, qui le premier créa les paladins, n'en put composer une armée entière. Il y a dans tous les objets différentes qualités. Une terre, quelque bien cultivée qu'elle soit, produit toujours parmi les plantes utiles et salutaires quelques plantes parasites et nuisibles. D'ailleurs, puisqu'on s'entretenait avec des femmes jeunes et simples comme vous pouvez l'être, mesdames, n'eût-ce pas été une sottise de se tourmenter pour trouver des choses excellentes et pour mesurer toutes ses phrases?

Au reste, ceux ou celles qui voudront lire des nouvelles ont la liberté du choix. Qu'ils prennent celles qui leur plairont et laissent les autres de côté. J'ai mis en tête de chacune d'elles un titre qui indique leur objet.

Je pense qu'on ne manquera pas de me dire qu'il y en a de trop longues. Je réponds encore une fois que quiconque a autre chose à faire serait un grand sot d'employer son temps à les lire, quand bien même elles seraient fort courtes. Quoiqu'il y ait déjà longtemps que j'ai commencé à les écrire, je n'ai cependant pas oublié que j'ai adressé mon travail aux personnes oisives. Quand on lit pour passer son temps, peut-il y avoir des lectures trop longues puisque l'on remplit son objet? Les ouvrages de peu d'étendue conviennent à ceux qui travaillent et qui étudient, non pour passer le temps, mais pour l'employer à leur utilité, beaucoup plus qu'à vous, mesdames, qui n'avez d'autres occupations que celles que vous donnent les plaisirs de l'amour. Comme aucune de vous n'a étudié, ni à Athènes, ni à Bologne, ni à Paris, il n'est pas étonnant qu'on bavarde un peu plus longtemps avec vous qu'avec ceux qui ont exercé leur esprit dans les écoles.

Quelques-unes me diront que j'ai mis trop de gaieté dans mes discours, et qu'il ne convient pas à un homme grave, comme moi, d'écrire de cette manière. Je dois rendre grâce à ces dames; c'est leur zèle pour ma réputation qui les fait parler ainsi : cependant je sais répondre à leur objection. J'avoue que j'ai du poids, et que j'ai été pesé quelquefois en ma vie; mais j'assure celles qui ne m'ont pas pesé que je suis léger, et si léger, que je nage toujours sur l'eau sans aller au fond. D'un autre côté, considérant que les sermons de nos prédicateurs sont semés de railleries, de brocards, je n'ai pas craint de les imiter dans un ouvrage écrit pour prévenir les vapeurs des dames. Toutefois, si cela les divertit trop, n'ont-elles pas, pour se faire pleurer, les lamentations de Jérémie, la passion de Notre-Seigneur ou la pénitence de la Madeleine?

Je m'attends qu'on dira que j'ai une langue méchante et venimeuse, parce que je dis quelquefois la vérité aux moines. Je pardonne volontiers à celles qui me feront ce reproche, parce que je présume qu'elles ne le font pas sans raison particulière. Les moines sont en effet de fort bonnes personnes, qui, pour l'amour de Dieu, fuient le travail et la peine, et rendent, en secret, de très-importants services aux dames. Si tous ne sentaient pas un peu le bouquin, leur besogne serait beaucoup plus agréable. Je confesse cependant qu'il n'y

a rien de stable ici-bas, que toutes les choses y sont dans une perpétuelle vicissitude; ma langue pourrait bien avoir subi le sort commun, quoiqu'une de mes voisines m'ait dit naguère que j'avais la meilleure et la plus douce du monde, et, quand cela arriva, il ne me restait presque plus rien à écrire. Voilà toute ma réponse.

Que chacun dise et croie maintenant tout ce qu'il lui plaira : je me tais. Je remercie celui qui, par son secours, m'a soutenu dans mes travaux et m'a conduit heureusement à la fin que je m'étais proposée. Et vous, aimables dames, vivez en paix dans sa sainte grâce, et si la lecture de ces nouvelles peut être pour vous de quelque agrément et de quelque utilité, je ne demande pour récompense que de vivre dans votre souvenir.





TABLE DES MATIÈRES.

CLASSEMENT DES VIGNETTES.





